11. 2. 38

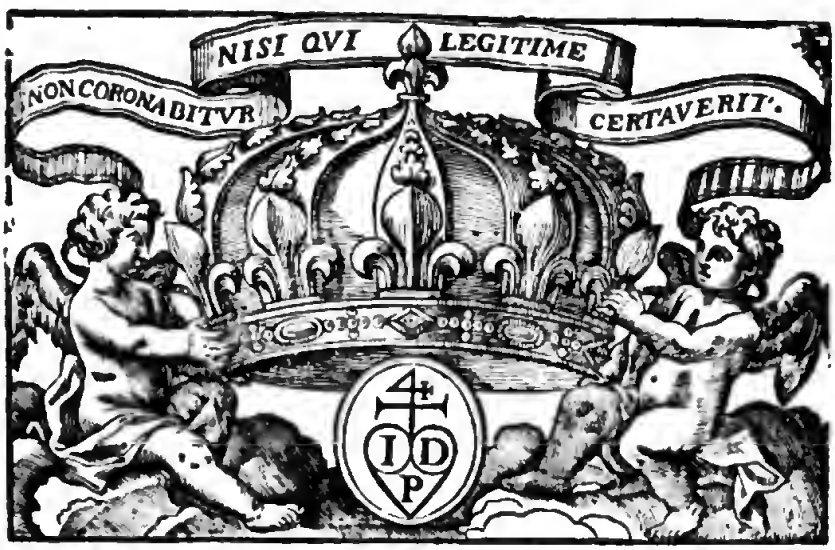
Digitized by Google

LA RELIGION CHRÉTIENNE PROUVÉE PAR LES FAITS.

AVEC

UN DISCOURS HISTORIQUE ET CRITIQUE, sur la Méthode des principaux Auteurs qui ont écrit pour & contre le Christianisme depuis son Origine.

Par M. l'Abbé HOUTTEVILLE.



A PARIS,
Chez GREGOIRE DUPUIS, ruë Saint Jacques, près Saint Benoist, à la Couronne d'Or.

M. DCC. XXII.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.

A SON ALTESSE

MONSEIGNEUR

L'ABBÉ D'AUVERGNE,

ABBÉ GENERAL DE L'ORDRE DE CLUNY,
Chanoine & Prevôt de l'Egliſe de Straſbourg, nommé
par le Roi à l'Archevêché de Vienne.

MONSEIGNEUR,

Quoique la Religion participe à l'indépendance de ſon Auteur, & qu'elle n'attende rien des ſecours de l'homme, elle charge pourtant

les Princes du ſoin de la protéger, & c'eſt à ce ſoin ſur tout qu'elle attache leur gloire véritable, & l'exercice de leur puiſſance.

Auſſi, MONSEIGNEUR, les Apologiſtes de la Foy Chrétienne croyent tous devoir adreſſer leurs Ecrits à ce qu'ils connoiſſent de plus auguſte, & à leur exemple j'oſe offrir le mien à VÔTRE ALTESSE, *dont le nom également digne d'un pareil hommage, nous rappelle autant de Héros, autant de grands Hommes dans tous les genres, qu'Elle compte d'Ancêtres.*

Cependant, MONSEIGNEUR, s'il m'eſt permis de Vous diviſer en quelque ſorte d'avec Vous-même, je regarde ici bien moins ce que la naiſſance Vous donne d'éclat, que celui qu'elle emprunte de Vôtre amour ſincére & conſtant pour la vérité. Un Ouvrage deſtiné à ſa défenſe ne pouvoit paroître que ſous les auſpices d'un eſprit qui ſçût la diſcerner, & d'un cœur qui lui fût fidéle. Ce n'eſt que dans ces qualitez, ſeules eſſentielles, que la Religion nous permet de chercher des appuis. Car ſur quoi pourroit-elle ſe repoſer, ſi ce n'eſt ſur les dons qu'elle-même verſe dans les ames, ou ſur les vertus naturelles qu'elle y trouve, & qu'elle y conſacre?

Les titres éminens qui vous environnent, MONSEIGNEUR, n'ont d'empire, que

ſur nos reſpects. Mais la grandeur du caractere ; cette droiture de raiſon, d'où naît celle du cœur ; cette nobleſſe qui eſt toute dans les ſentimens ; ce goût du bien & du vrai, ſi ſupérieur aux dignitez ; ces mœurs faciles & graves, mélange ſi propre à orner le rang même, ſont les titres perſonnels qui vous concilient l'eſtime publique, toûjours plus difficile à obtenir que les reſpects.

VÔTRE ALTESSE *vient d'éprouver ce que peuvent ſur les cœurs tant d'avantages réünis. Un ancien Diocéſe, & célébre dans l'Egliſe de France, a brigué la gloire de Vous obéïr. Effet rare de l'autorité ; après l'heureuſe expérience de la Vôtre, il a ſouhaité de Vous être ſoûmis dans la plus étroite dépendance. Dépoſitaire de la Juriſdiction Epiſcopale, Vôtre ſageſſe à le conduire vous acquéroit ſes penchans, & la modération d'un Gouvernement encore plus abſolu durant l'abſence d'un de ſes plus illuſtres * Prélats, Vous préparoit les ſuffrages qui devoient un jour Vous offrir ſa place. Ainſi les anciens Paſteurs étoient appellez par les vœux du Peuple. Leur élévation étoit l'ouvrage de ſon amour : & c'eſt pour* VÔTRE ALTESSE *une diſtinction flatteuſe de retracer par une égale vocation la mémoire & l'image des premiers tems.*

* Armand de Montmorin.

Il ſemble, MONSEIGNEUR, *que*

pour en faire ici revivre tout l'eſprit, il ne manquoit plus qu'une circonſtance : Le gage d'un attachement inviolable à Vôtre Egliſe ; & nous ſçavons que rien n'a balancé Vôtre affection pour elle. Un nouveau Siége eſt venu ſe préſenter en vain. Les grands avantages qui l'accompagnoient n'ont pas même tenté Vôtre conſtance. Fidélité ſcrupuleuſe qui honore par un choix réciproque l'Egliſe qui vous a choiſi. Je ſuis avec un très-profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

DE VÔTRE ALTESSE,

Le très-humble & très-obéïſſant
ſerviteur, HOUTTEVILLE.

CATALOGUE DES AUTEURS
dont il eſt parlé dans le Diſcours.

SAINT PAUL. page XVIII
ARISTIDE & QUADRAT. XXII
SAINT JUSTIN. XXXIII
TATIEN. XXXI
THEOPHILE d'*Antioche*. ibid.
HERMIAS. XXXII
TERTULLIEN. XXXIV
SAINT CLE'MENT d'*Alexandrie*. XXXIX
ORIGENE. XLV
CELSE. XLIX
MINUTIUS FELIX. LII
ARNOBE. LVI
LACTANCE. LXII
EUSEBE *de Céſarée*. LXXXI
JULIEN, *ſurnommé* L'APOSTAT. XCI
SAINT CYRILLE d'*Alexandrie*. ibid.
SAINT AUGUSTIN. CXI
PORPHYRE, JAMBLIQUE & EUNAPE. CXXIII
LE TALMUD, & LES RABBINS. CXXX
RAIMOND MARTIN. CXLVI
VICTOR PORCHET. ibid.
JERÔME DE SAINTE FOY. CXLVII
PHILIPPE DE MORNAY. CXLIX
LOUIS VIVES. CL
GROTIUS. CLI
M. PASCAL. CLIII
LÆLIE & FAUSTE SOCIN. CLIX
BENOIST SPINOSA. CLXIII
M. BOSSUET, *Evêque de Meaux*. CLXXVI
M. HUET, *Evêque d'Avranches*. CLXXIX
M. ABBADIE. CLXXXVII

M. DE CHOISEUL DU PLESSIS PRASLIN, *Evêque de Tournay.* CLXXXVIII
M. FERRAND. CLXXXIX
M. ALIX. ibid.
LE P. LE VASSOR. ibid.
M. DE FE'NE'LON, *Archevêque Duc de Cambray.* ibid.
M. BAYLE. CXCIII
M. LEIBNITZ. CXCV

DISCOURS

11.2.30

DISCOURS HISTORIQUE ET CRITIQUE,

SUR LA METHODE DES PRINCIPAUX AUTEURS

Qui ont écrit pour & contre le Chriſtianiſme depuis ſon origine.

C'EST UN POINT avéré par l'Hiſtoire, qu'il n'y a jamais eu d'opinion qui ſe ſoit conciliée les ſuffrages univerſels. Soit que tous les eſprits inégalement étendus, ſe trouvent encore plus inégalement dociles aux ſecrettes leçons de la vérité ; ſoit que le grand nombre prenne la voix du préjugé pour celle de la raiſon ; ſoit qu'il y ait dans chaque homme un attrait d'orgueil qui le porte à n'obéïr qu'à ſes propres penſées ; ou qu'enfin nos intérêts divers, nos paſſions différentes altérent en nous la droitu-

re naturelle : il eſt toujours inconteſtable qu'on n'a point encore vû, & peut-être qu'on ne verra jamais le Monde unanime ſur la même Doctrine.

Pour le malheur des hommes, ce partage de ſentimens s'eſt étendu juſqu'à l'article même de la Religion. Elle qui auroit dû nous réünir, malgré l'oppoſition de nos vûës ſur tout le reſte ; elle qui auroit dû, ſeule au moins, être affranchie de l'inconſtance de nos jugemens, puiſqu'elle ne ſçauroit être nôtre ouvrage, & qu'il eſt beſoin que ſa ſource ſoit Divine ; elle qui eſt ſi fort au deſſus de l'arbitraire des conjectures, & ſur laquelle il eſt ſi perilleux de ſe méprendre, n'a pas eu pourtant un ſort plus heureux que les Doctrines humaines.

Où commencent les premiéres lueurs de l'Hiſtoire, là commencent à ſe montrer auſſi les premiéres diſcordes ſur la nature du Culte véritable. Quelques-uns, mais en petit nombre, fidéles à la Tradition, & ſouples à l'autorité de l'évidence, reconnurent un Dieu Créateur, ſeul infini, ſeul parfait, & lui rendirent par leurs ſacrifices des hommages publics. Les autres, & répandus de toutes parts, n'ayant ni tout-à-fait éteint, ni conſervé pure au milieu du vice la notion auparavant diſtincte de la Divinité, la diviſerent en autant d'êtres qu'il plut au caprice d'en adorer.

Ainſi prit naiſſance l'Idolatrie, qui n'eut pas même par tout où elle s'établit d'abord, une forme conſtante & réguliére. Les Peuples qui l'enfantérent convinrent auſſi peu du nombre, que de l'eſ-

péce de leurs Dieux. Les Egyptiens, par éxemple, n'avoient pas la même Théologie que les premiers Aſſyriens, & les Nations contemporaines étoient encore auſſi partagées ſur leur créance que les Anciens l'avoient été dans la leur. Il ne falloit paſſer que d'un ſiécle, d'un Empire, quelquefois d'une Ville à l'autre, pour trouver ces diſſemblances de culte. La raiſon égarée ſe prenoit à tout ſans diſcernement, & ſans régle.

On croiroit que le Paganiſme en vieilliſſant, auroit enfin pris un état fixe. Tout le contraire. Les Perſes qui détruiſirent l'Egypte, & tous les Royaumes nez des débris du premier Empire des Aſſyriens, enveloppérent dans la ruïne de ces Peuples celle de leurs Idoles. La Gréce à ſon tour victorieuſe des Perſes, n'épargna pas davantage la Religion des vaincus. Rome enſuite, qui dans ſa fondation avoit interdit les Divinitez étrangéres, qui fut longtems ſans en reconnoître d'autres que celles qui ſe trouvoient conſacrées par l'ancienne coutume, & par les loix de Numa; Rome ne put toutefois demeurer dans ſes premieres limites. Ses graves Sénateurs, ſes Pontifes, & ſes Princes adoptérent à la fin les Dieux des Barbares. Ils en remplirent le Capitole, tous les Temples, les Places publiques, les Palais des Princes, les maiſons particuliéres, tout l'Empire, & à un tel excès, que les Poëtes en rougirent (a) eux-mêmes.

Tit. Liv. l. 39. Cicer. de Leg. l. 2. Dio. l. 52. Tertull. Apol. c. 5. Euſeb. Hiſt. Eccl. l. 2. c. 2.

(a) Nec turba Deorum
Talis ut eſt hodie, contentaque ſydera paucis
Numinibus, miſerum urgebant Athlanta minori
Pondere. *Juvenal. Satyr. 13.*

Les Hébreux furent donc ſeuls éxemts de la contagion univerſelle. *On ne voit point d'Idoles en Jacob*, diſoient leurs ennemis mêmes; *on n'y remarque point de préſages ſuperſtitieux, point de divinations, ni de ſortiléges : c'eſt un Peuple qui ſe fie au Seigneur ſon Dieu, dont la puiſſance eſt invincible.* Cette Nation reſſerrée dans un coin de la Terre, gardoit avec ſcrupule ce qu'elle tenoit de ſes ancêtres; & ſans remonter bien haut, elle en embraſſoit toutes les traditions. L'Hiſtoire de quatre hommes récens lui ſuffiſoit pour arriver juſqu'à celui qui avoit vû les enfans du premier homme. Par ce court milieu, tout-à coup, & ſans peine, elle touchoit à l'origine des choſes. Un Livre lui avoit même été donné, où tout ce qu'elle avoit à pratiquer, & à croire étoit contenu. Elle n'avoit qu'à ouvrir ce Volume ſacré, & elle y découvroit tout à la fois les fondemens de ſa Religion, le détail de ſa Diſcipline, les regles de ſa Police, le régime de ſes mœurs, les principes de ſa Philoſophie, les Loix de ſa Juriſprudence, l'ordre des devoirs attachez à la diverſité de ſes conditions, la grandeur de ſes eſpérances appuyées ſur les plus infaillibles promeſſes; & tout cela mêlé encore du récit des grands événemens qui l'avoient aſſûrée tant de fois que l'Etre ſouverain ne ceſſoit de veiller pour elle. Heureux ce Peuple tant favoriſé du Ciel, & en tant de manieres, s'il fût demeuré ferme dans ſes premieres obſervances! Mais le commerce des impies fit ſa perte. Il ſe laiſſa gagner & prendre à la pompe de leurs vaines cérémonies. Sa perſévérance ne ſe

Num. c. 23. ℣. 21. 22. 23.

ſoutint plus, & elle eut des nuages fréquens. Il ne perdit pas le ſouvenir entier du Dieu d'Abraham, d'Iſaac, & de Jacob : car où pouvoit-il porter les regards, qu'il n'y découvrît des marques ſubſiſtantes de ſa miſéricorde, & de ſa puiſſance ? Mais il apprit à mélanger ſon culte peu à peu. Il offroit de l'encens à l'Eternel dans ſon Temple, & il en offroit à Baal ſur les hautes collines à l'ombre des bocages. Il célébroit des Jeux à la maniere des Gentils, & s'ils n'étoient pas tout-à-fait ſi prophanes que ceux des Grecs, la ſainteté de ſes Loix en étoit-elle moins outragée ? Dieu le rappelloit de temps à autre par ſes Prophetes ; ſouvent par de nouveaux gages de ſa tendreſſe ; quelquefois par de ſevéres châtimens : & alors il abandonnoit ces vaines images, ces Dieux d'un jour qu'avoient ignoré ſes Peres, il revenoit à l'unique véritable, toûjours prêt à le recevoir, jamais laſſé de l'attendre. Mais ce retour n'étoit que l'effet de la crainte, & d'une crainte d'eſclave ; le cœur reſtoit toûjours aux pieds de l'Idole ; on revoloit à elle au premier rayon de proſpérité.

Tant de chûtes & de rechûtes préparoient une déſertion ouverte. A la fin elle ſe déclara. L'embarras de ménager ſans ceſſe le penchant & le devoir, eſt un état forcé qui ne demande qu'à finir. Un ſeul coup retrancha de l'unité dix Tribus qui ſe firent un Roy, un Autel, & même des Dieux à part : ſyſtême concilié, je ne ſçais pas trop comment, avec la Doctrine de Moyſe qui s'y trouvoit conſervée.

Le Royaume de Juda lui-même, quoique plus fidéle, laiſſoit échaper ſouvent des ſignes d'indoci-

lité, & quelquefois portoit ſes vœux à l'Idole qui avoit ſéduit Iſraël. Les Princes y donnoient le ton au Peuple, ſelon l'ordinaire, & ces Princes alternativement religieux & impies, accoûtumoient la Nation déja légére, à n'avoir plus qu'une foy chancelante, & un culte douteux. Par ces déclins tantôt plus marquez, tantôt moins, tout fut conduit à l'excès du déſordre. Sur la fin de la République, & ſelon Joſéphe, vers le tems de Jonathas l'un des Maccabées, trois ſectes figuroient chez les Juifs.

Joſeph. Antiq. l. 14. c. 9.

1. Mac. c. 11. ℣. 42.

Jerem. c. 35. ℣. 5.

Joſeph. Antiq. l. 18. c. 2. Id. Bell. Jud. l. 2. c. 7. Phil. Vit. Contempl.

Les Esse'niens ou Haside'ens deſcendus peut-être des anciens Récabites, dont parle Jérémie, donnoient au Monde le ſpectacle d'une vie auſtére, & à leurs Diſciples des leçons d'une haute ſpiritualité. Ces Philoſophes [il ſeroit difficile de les nommer autrement] retirez loin du commerce des affaires tumultueuſes, habitoient les campagnes ſolitaires, fuyoient les vains plaiſirs qui corrompent les hommes en les amoliſſant, fuyoient les hommes mêmes, dont la ſocieté communique d'ordinaire plus de vices que de vertus, ne s'exerçoient qu'aux travaux néceſſaires à l'entretien d'une vie frugale & paroiſſoient vouloir la ramener au plan tracé par la ſimple nature. Tout étoit commun entre eux; l'eſprit propriétaire y étoit un crime, & cependant la ſobriété générale y laiſſoit un ſuperflu qui ſe répandoit ſur les pauvres d'alentour. On n'y étoit avare que du tems, parce que ce bien fugitif eſt le ſeul qui ne ſe remplace pas, & que jamais on n'en a trop pour ſe rendre meilleur, & pour ſe nourrir l'eſprit dont les beſoins ſont immenſes. Ce loiſir prétieux

étoit donné tout entier à la lecture des *anciens Livres*, aux profondes méditations, à la priere, & à célébrer la puiſſance Divine par de ſublimes Cantiques qu'inſpiroit le zéle. Les Payens eux-mêmes n'ont pû refuſer leurs éloges à la vie de ces Sages, & Pline ſur tout ſe plaît à relever des mœurs tout enſemble ſi auguſtes, & ſi ſimples.

Elles n'étoient pas néanmoins ſi pures, que la ſuperſtition ne les eût altérées. Cette nouvelle ſecte de réformez n'étoit pas même irreprochable du côté de ſa Doctrine. Elle croyoit un Dieu Créateur de l'Univers, & elle aſſujettiſſoit tout à ſa Providence, il eſt vrai. L'immortalité de l'ame, & la juſte diſtribution des récompenſes & des peines après le trépas, étoient des dogmes avoüez par elle. Mais ces dogmes étoient joints à une Philoſophie d'ailleurs preſque toute Pythagoricienne : compoſé monſtrueux, & à peine concevable dans l'alliance de ſes parties. Je trouve de plus que les Eſſéniens avançoient, comme quelques-uns l'ont fait depuis, que les ames prééxiſtent à leur infuſion dans les corps; & quelques autres points de Métaphyſique auſſi peu compatibles avec la ſaine Théologie. Tant l'homme a de peine à réduire ſa raiſon préſomptueuſe & foible, lors même qu'il a ſçû donner des loix à des penchans, en apparence plus difficiles à vaincre !

Les Saduce'ens, Diſciples d'un certain Sadoc, à ce que diſent les Rabbins, qui en racontent des avantures, ou pour dire mieux, des fables incroyables, formoient un ſecond parti qui avoit ſon ſymbole ſéparé. Ils ſoutenoient ouvertement la matérialité

Joſeph. Antiq l. 13. c. 18. Idem l. 18. c. 2.

Idem de Bell. Jud. l. 2. c. 7. Act. c. 22. ℣. 8. des ames, & leur mortalité. Doctrine qui anéantit toute Religion, & que la Philoſophie même réprouve. Par une conſéquence néceſſaire, ils nioient la réſurrection des morts, & l'exiſtence des Anges. Rien ne leur paroiſſoit réel que l'étenduë; je ſoupçonne même, ſans vouloir pourtant le décider, qu'ils ne concevoient Dieu que ſous l'idée d'un corps plus dégroſſi, plus parfait que les autres. Le reſte de leur Doctrine n'avoit guéres plus d'orthodoxie : c'étoit la ſageſſe humaine qui en avoit ſeule diſpoſé les articles.

Par éxemple, en combattant l'opinion folle qui ſoûmet le libre arbitre à un deſtin inſurmontable, ils alloient échoüer à l'écueil oppoſé. Ils prétendoient que le vouloir de l'homme eſt tellement dans les mains de l'homme, qu'il ne dépend que de l'homme de le conſerver bon, ou de le rendre meilleur. Ils enlevoient ſans ſcrupule tout pouvoir à Dieu ſur ce point. Non ſeulement la liberté pouvoit, ſelon eux, faire un mauvais choix, & préférer le mal au bien : triſte puiſſance qui n'eſt qu'une imperfection dans la créature intelligente; car le pouvoir pour le mal eſt moins en elle un vrai pouvoir, qu'une foibleſſe & une fragilité de ſon pouvoir. A les entendre, l'ame pouvoit encore, ſans aucun ſecours de grace, ſe déterminer toûjours au bien; empire que l'infirmité de notre nature n'a jamais eu, & moins encore depuis le malheur de ſa premiere dégradation.

On ne riſque donc pas à conjecturer que ces Saducéens étoient, à peu de choſes près, des Sectateurs

teurs d'Epicure, qui pourtant reconnoiſſoient la vérité des ſaints Livres, mais commentez à leur maniere, & ſoumis dans la plûpart de ſes points aux jugemens de la ſeule raiſon. Auſſi l'autorité traditionnelle n'avoit aucun empire ſur ces ſectaires. Ils ne la voyoient que comme un joug odieux qui aſſujétiſſoit l'homme à des hommes auſſi faillibles que lui, comme une uſurpation de la créature préſomptueuſe, qui partageoit un pouvoir réſervé tout entier au Créateur, & ſans partage.

Une Doctrine où l'amour propre étoit ſi bien ménagé dans ſes délicateſſes, ſi flatté, ſi affranchi de toute dépendance, eut le ſuccès que ſes Auteurs pouvoient s'en promettre. Les Grands qu'elle ne gênoit point en furent épris, & avec eux cette eſpéce d'hommes qui dans tous les temps s'eſt fait un mérite de la ſingularité des opinions. Pour tout dire, c'étoit le ſyſtême de la molleſſe, & de la fauſſe gloire. Quiconque laiſſe paiſibles des paſſions ſi cheres au cœur, trouve tout d'un coup le funeſte ſecret de s'en rendre le maître.

Les Pharisiens prirent une route oppoſée. Avec des maniéres ſévéres, & des dehors compoſez gravement, ils s'acquirent par les apparences de la vertu le crédit qui n'appartient qu'à la véritable, & que la véritable même n'a pas toujours. Rigoureux obſervateurs de la *lettre*, ils n'en étoient au fonds ni plus purs, ni plus zélez, ni plus fidéles à *l'eſprit* de la Loy. Ils ne faiſoient qu'ajouter aux autres vices le plus grand de tous les vices, l'hypocriſie qui ſe joüe du Ciel & des hommes tout à la fois. Mais enfin le *Loc. ſupra citat.*

Peuple qui approfondit rarement croyoit les Phariſiens ce qu'ils ſe diſoient eux-mêmes, ou ce qu'ils lui paroiſſoient être. Il n'avoit garde de ſoupçonner que ces airs de réforme fuſſent le voile qui cachoit les plus formelles prévarications. On ne ſçait par quel malheur la piété droite, ſincere & douce ne rencontre dans le monde qu'oppoſitions & perſécuteurs; tandis que la fauſſe avec ſes excès de morale trouve quelquefois devant les hommes autant, ou plus de grace que les maximes inventées par le plaiſir, & pour lui. Il faut que le cœur ouvre bien des entrées à la ſéduction, dès qu'elle arrive à le tromper par des chemins ſi contraires.

Quoi qu'il en ſoit de cette remarque, par ce piége adroit & impie, ceux qui ne méritoient qu'horreur devinrent tout puiſſans près de la multitude. Elle n'écoutoit, elle ne ſuivoit qu'eux. Ils pénétroient dans les familles, ils en avoient le ſecret, & ſous prétexte d'y porter l'ordre, ils s'y établiſſoient une façon de ſouveraineté ſur les conſciences qu'ils ſoumettoient impérieuſement à leurs vaines Traditions. Le genre de vie qu'ils preſcrivoient, n'avoit gueres en effet d'autre fondement qu'elles: mais pour encourager à les ſuivre, ils intéreſſoient l'orgueil, de toutes nos paſſions celle qui veut la premiere être ſatisfaite, & qui ne l'eſt jamais, qu'elle ne réduiſe aiſément les autres à compoſer avec nous.

A ces pratiques, la plûpart ſuperſtitieuſes, ils joignoient un ſentiment tout contraire à celui des Saducéens. Ils ne parloient que de la Providence, & cette Providence expliquée par eux, qu'étoit-elle?

Un entraînement invincible, un deſtin inſurmontable qui contraignoit, ou du moins qui néceſſitoit le vouloir, & qui ne laiſſoit à l'homme ni choix, ni liberté. Opinion qui étouffe la voix & le ſentiment de la nature, qui efface l'impreſſion la plus intimement gravée dans l'ame, qui renverſe toute regle de police & d'équité, qui ne laiſſe plus de place à la récompenſe, ni à la punition, à la loüange, ni au blâme, au mérite, ni au démérite, & qu'on auroit peine à différencier de celle des Stoïciens.

Il eſt hors de doute que les Juifs ne contractérent ce goût de Métaphyſique, que par le commerce qu'ils eurent avec les Grecs après les conquêtes d'Alexandre, & depuis la faveur des Lagides. Avant cette époque l'indifférence des Hébreux pour toute étude étoit en partie le caractére qui les diſtinguoit. Jamais ils n'ont eu ce génie qui invente, ni celui qui perfectionne; mais à ſa place une pente prodigieuſe à recevoir les ſentimens, & à imiter les pratiques d'autrui. *Joſeph. cont. Appion. l. 1.*

Au milieu de cette inſtabilité générale JESUS-CHRIST vint poſer les ſolides principes, & révéler au Monde les véritez que la raiſon cherchoit en vain depuis qu'elle s'etoit égarée de ſes voyes. Avec le rétabliſſement de ce qu'enſeigne la nature dans ſa pureté, il étala cette admirable ſuite de myſtéres, ce bel ordre de préceptes, cet enchaînement de ſublimes conſeils par où Dieu veut amener ſes enfans à la béatitude. Il donna le coup mortel au Paganiſme, & conſervant de la premiere Loy ce que les Juifs en avoient gardé ſans le corrompre, il en montra les juſtes rapports avec la ſienne, il en dévelop-

pa les conſéquences profondes, & fit voir dans ſa perſonne celui que tant de prédictions avoient promis à l'Univers dès le comencement des ſiécles.

Ce ſyſtême [je ſupplie qu'on me pardonne cette expreſſion que je n'employe ici que pour abréger] ce ſyſtême eut le ſort que lui avoit préſagé ſon Auteur. Il fut annoncé, contredit, & reçu par toute la Terre. L'Egliſe à qui ce dépôt fut confié, le porta de proche en proche juſqu'aux derniers Peuples. Mais elle ne s'y fit jour qu'à travers d'innombrables réſiſtances. Et encore aujourd'hui, quoique victorieuſe de tant d'obſtacles ſelon la promeſſe, elle ne marche à ſon terme qu'au milieu des combats qui lui ſont livrez, ſouvent même par ceux qu'elle a marquez du ſceau de ſon adoption.

C'eſt l'ordre de ces démêlez que j'ai reſolu de pourſuivre dans ce *Diſcours*. Il m'a paru qu'on ſeroit bien aiſe de ſçavoir quels traits ont été portez à la Religion Chrétienne, & comment elle les a repouſſez toujours. Ce plaiſir de recherches que j'augure pour le Lecteur, lui ſera même fructueux. Il verra, non pas ce que chacun ſçait, une Hiſtoire générale, & dénuée de circonſtances; mais un récit détaillé qui lui fera connoître le génie, les avantures principales, & la maniere des grands Auteurs que le Chriſtianiſme a produits, ou combattus. De cette expoſition naïve il concluera de lui-même que la foy de l'Evangile eſt ſeule digne d'une obéïſſance raiſonnable. En lui montrant nos preuves dans leur ſource, je l'expoſe à la lumiere la plus pure. En lui décelant ce que nos contradicteurs nous oppoſoient

de plus ſpécieux, je lui ôte tout ſoupçon de ſurpriſe, je lui mets la balance en main, je lui dis : Décidez-nous, décidez-vous vous-même, jugez ſi le Chriſtianiſme a toujours triomphé, s'il triomphe encore injuſtement des attaques de l'incrédule.

Pour moi je ne me preſcris point ici d'autre ordre que celui des ſiécles. Ce ſont des guides naturels qui dans tout plan hiſtorique forment la méthode la plus ſimple. Je les diviſerai ſeulement en trois claſſes ; parce qu'en effet je trouve dans ce partage les trois différences ou dégrez de controverſe, dont j'ai deſſein de donner l'idée.

Des Auteurs qui ont écrit depuis le premier ſiécle de l'Egliſe juſqu'au quatriéme.

L'EVANGILE a eu trois ſortes d'ennemis à vaincre : les Juifs d'adord, les Idolâtres enſuite, & preſque toujours cette portion de Chrétiens indignes de ce titre, qu'on appelle Incrédules, ou Libertins de créance.

Dans les premiers tems les Juifs ne compoſerent aucun Ouvrage contre nous. Ce n'eſt pas que la Religion Chrétienne ne leur fiſt ombrage. On ſçait les allarmes qu'ils en prirent tôt après la Reſurrection de Jeſus-Chriſt, & même avant ce prodige. Mais les diſputes ne furent alors que de vive voix. Jeſus-Chriſt n'eut avec les Phariſiens que cette ſorte de conteſtation, & le détail en reſte aſſez ample dans l'Evangile. Les Apôtres citez enſuite devant les Synagogues y rendoient raiſon de leur Doctrine.

& la juſtifioient en prouvant ſur tout l'accompliſſément éxact des prédictions en J. C. Ce paralléle ſimple entre les Prophéties d'une part, & l'Hiſtoire de l'autre, formoit une démonſtration ſi claire, qu'elle demeura ſans réponſe directe. Une partie des Juifs donna les mains à ce raiſonnement auſſi court que ſenſible, & les autres ſe rabattant ſur les moyens de violence, donnerent à l'Egliſe ces prémices de perſécutez, & de Martyrs, dont parlent nos Annales.

Cependant parmi ceux du Judaïſme qui s'incorporerent à elle, il y eut des diviſions, & des controverſes difficiles à terminer. Quelques-uns prévenus pour l'antique uſage de la Nation, vouloient encore faire ſubſiſter les cérémonies preſcrites par Moyſe, avec le culte de l'Evangile, & compoſer, pour ainſi dire, une Loy *mixte*, qui conſervât les figures au milieu de la réalité. Cette conteſtation fut vive. Il fut beſoin, pour la finir, que les Apôtres s'aſſemblaſſent en Concile, & que leur déciſion affranchît des obſervances *légales* tous les Gentils purifiez par les eaux du Baptême. Ce decret rendu public, & porté bien-tôt aux Egliſes établies, pacifia celles qui n'avoient pû s'accorder, & donna la forme aux Synodes Canoniques qui depuis ont tant aboli d'erreurs, & fixé tant d'incertitudes.

Act. c. 15.

SIMON ſurnommé le MAGICIEN.

A PEU PRE'S vers les jours de ces Chrétiens judaïſans, parut *Simon* appellé le *Magicien*, à cauſe de ſes preſtiges. Cet homme ſans caractére ſe mit à dogmatiſer, & prenant occaſion de la Doctrine

Act. c. 8.

Chrétienne ſur le myſtére de la Trinité des Perſonnes, il oſa dire de lui (*a*) qu'il étoit le *Pere* parmi les Samaritains, le *Fils* pour les Juifs, & le *Saint Eſprit* à l'égard des Gentils. SIMON ſurnommé le MAGICIEN.

A ces folies monſtrueuſes & manifeſtes, il ajoutoit que Jeſus-Chriſt n'étoit pas venu dans une chair véritable, mais avec un corps phantaſtique; par conſéquent qu'il n'avoit pas ſouffert, qu'il n'étoit pas mort, & que ſa Réſurrection n'avoit pas été ſérieuſe. Imaginations renouvellées par (*b*) Doſithée, par (*c*) Ménandre, & preſque de nos jours par Spinoſa, du moins ſur le dernier article. Pour échaper aux prophéties, Simon qui n'en avoit aucune qui l'annonçât, prétendit qu'elles n'étoient pas de Dieu. De qui donc? De certains (*d*) eſprits ſubalternes employez à la création de l'Univers. En- 1. *Joan.* c. 4. *Spinoſ. Epiſt.* 25. *ad Olden. Burg.*

(*a*) Simon Magus à multis quaſi Deus glorificatus eſt, & docuit ſemetipſum eſſe qui inter Judæos quidem quaſi *Filius* Dei apparuit, in Samariâ autem quaſi *Pater* deſcenderit, & in reliquis verò Gentibus quaſi *Spiritus Sanctus* adventaverit. Eſſe autem ſe ſublimiſſimam Virtutem (hoc eſt eum qui ſit ſuper omnia Pater) & ſuſtinere ſe vocari quodcumque eum vocant homines. *Iren. l.* 1. *c.* 20.

(*b*) Doſithæus quidem extitit ex Samaritanis qui ſe ipſum dicebat eſſe Meſſiam prophetatum. *Orig. tom.* 14. *in Joan.*

Poſt Jeſu quoque tempora, Doſithæus Samarita conatus eſt perſuadere ſuis civibus, ſe eſſe Chriſtum illum à Moſe prænunciatum, & viſus eſt inveniſſe diſcipulos. *Idem cont. Celſ. l.* 1.

(*c*) Poſt hunc [*id eſt, poſt Simonem*] Menander diſcipulus ipſius, ſimiliter Magus, eadem dicens quæ Simon ipſe, quidquid Simon dixerat, hoc ſe Menander eſſe dicebat, negans habere poſſe quemquam ſalutem niſi in nomine ſuo baptizatus fuiſſet. *Tertull. de præſcript. adverſ. Hær.*

(*d*) Dicebat autem (*Simon*) à Mundi fabricatoribus Angelis Propheras inſpiratos fuiſſe: propterea nec ulterius curarent eos, qui in eum & Selenen ejus ſpem habebant, & ut liberos agere quæ vellent: ſecundum enim ipſius gratiam ſalvari homines. *Iren. l.* 1. *c.* 20.

SIMON surnommé le MAGICIEN.

fin pour mieux ſurprendre le cœur que gêne la Vertu, il avança que les bonnes œuvres étoient inutiles, que la pénitence n'étoit qu'une âprêté Phariſaïque contre ſoi-même, & qu'il ſuffiſoit pour le ſalut de croire à ſa parole.

Juſtin. Apolog. 2. Epiph. Hær. 21. Theodoret. de fab. Hær. Euſeb. Hiſt. Eccl. l. 2. capp. 12. & 13.

Sa conduite pour le moins auſſi licentieuſe, que ſa Doctrine étoit inſenſée, achevoit de montrer qu'il n'avoit pris miſſion que de lui-même : Qu'étoit-ce en effet que cette Helene ſcandaleuſe qu'il promenoit par tout à ſa ſuite, & qu'il donnoit pour (*a*) cette Helene trop connuë, dont l'enlévement avoit cauſé la ruine de Troye? Que dirai-je? Qu'étoit-ce que cette Helene impure (*b*) dont il faiſoit adorer les images à côté des ſiennes, cette Helene qu'il appelloit (*c*) ſa premiere production, de laquelle il faiſoit naître les Anges, & dont il racontoit des fables que l'enfance ne voudroit pas écouter.

Si l'on demande pourtant quelles preuves le Novateur donnoit de ſes dogmes imaginaires ; je réponds que ſes tours de ſoupleſſe firent ſeuls tout

(*a*) O Helenam inter Poëtas & Hæreticos laborantem ! Tunc adulterio, nunc ſtupro infamem ; niſi quod de Troïa glorioſius irruitur, quam de lupanari : mille navibus de Troïa, nec mille denariis forſitan de lupanari. *Tertull. lib. de Anima. cap.* 34.

(*b*) Imagines & ſuam (*Simon*) & ejuſdem meretricis Helenæ Diſcipulis ſuis præbebat adorandas, quas & Romæ tanquam Deorum ſimulachra autoritate publicâ conſtituerat. *Aug. adv. Hær.*

(*c*) Se (*Simon*) fingit (*Helenæ*) patrem, illam vero injectionem ſuam primam quâ injecerat Angelos, & Archangelos condere : hujus eam propoſiti compotem exiliſſe de patre, & in inferiora deſultaſſe, atque illic prævenro parris propoſito Angelicas poteſtates genuiſſe..... proinde migrantem eam de corporibus in corpora, poſtremâ dedecoratione ſub titulo præſtitiſſe Helenam viliorem. Hanc igitur eſſe ovem deperditam ad quam deſcendit pater ſummus, ſcilicet Simon. *Tertull. ubi ſupra.*

ſon

ſon appui. Contre de telles impoſtures, l'Egliſe employa l'autorité des vrais miracles. Saint Pierre en fit d'éclatans, & ſelon quelques Anciens, il confondit à Rome la témérité de Simon qui abuſoit les peuples. Celui-ci, malgré ſa chûte, trouva pourtant des Diſciples, comme je viens de le dire, mais la ſéduction ne fut pas longue, dit Origene ; à moins qu'on ne veüille ranger parmi ſes deſcendans la foule des Sectaires qui dans la ſuite prirent le nom de Gnoſtiques : hommes exécrables, dignes d'un tel Maître, & qui ne conſervant preſque rien de la foi, cherchoient néanmoins à ſe confondre avec les vrais Gnoſtiques, révérez comme les plus parfaits contemplatifs d'entre les Chrétiens.

SIMON ſurnommé le MAGICIEN. *Arnob. l. 2. Cyrill. Catech. Chryſol. Serm. 47. Sulpit. l. 2. Chryſoſt. Homil. 18. in Act. Ephram. Sermon. de Hæret.*

D'une autre part, de faux Apôtres s'étoient élevez contre l'eſperance fidéle en la Réſurrection derniere. Hymenée & Philete attaquérent cet article, ſans doute ſous le prétexte de l'éclaircir. Dans leur Commentaire la Réſurrection étoit impoſſible, & ce que Jeſus-Chriſt en avoit enſeigné de ſi poſitif, il le falloit prendre en un ſens ſpirituel. Ainſi, concluoient-ils, cette renaiſſance dont il eſt parlé, ce retour à la vie qui doit couvrir l'opprobre de notre mortalité, n'eſt que le paſſage de l'erreur à la verité Chrétienne. Ce ſentiment qui alloit à tout détruire, & juſqu'aux Dogmes les plus formels, par la licence immoderée de l'allégorie, trouva dans *ſaint Paul* une ferme oppoſition. Sa premiere Epître aux fidéles de Corinthe roule en partie ſur ce point, & il ne pouvoit être mieux défendu que par un de ceux qui avoient eux-mêmes vû Jeſus-Chriſt reſſuſcité d'entre les morts.

2. Tim. c. 2. ℣. 17. 18.

1. Cor. c. 15. ℣. 8.

SAINT PAUL. CET APÔTRE eſt auſſi le plus grand Apologiſte de l'Evangile, & ſes Lettres ſeront à jamais la conſolation & la regle des enfans de Dieu. Par tout elles développent les principes intimes de la Religion, elles en éclairciſſent les myſteres, elles en découvrent la divinité, elles en pénétrent la morale. Théologie complette, également propre à l'inſtruction des ſimples, & à la conviction des ſuperbes.

A juger de lui par ſes Ouvrages, c'étoit un génie ſuperieur, vif, ſolide, conſéquent, & lumineux. Prenant toujours le plus haut point de vûë, il s'élevoit juſqu'aux premieres véritez. De-là toutes leurs ſuites, toutes leurs branches ſe montroient à lui rangées comme par ordre, & perſonne auſſi n'a jamais ſi bien fait voir les concluſions renfermées dans leurs principes. La ſublimité de ceux-ci, leur univerſalité, pour ainſi dire, & leur fécondité ſe font admirer particulierement dans ſon Epître aux Romains: tréſor inépuiſable d'idées grandes, ſaintes, auguſtes, & le plus riche don que Dieu dans ſa miſéricorde pût faire à ſon Egliſe par ſes Miniſtres. Dans ce ſeul Ecrit, que de véritez, que de lumieres, que d'inſtructions! Sur tout que les merveilleuſes opérations de la grace y ſont doctement expoſées! Rien ne nous importoit plus que d'en connoître la neceſſité, la gratuité, la force; & ſaint Paul eſt manifeſtement choiſi pour être ſur tous ces points le Déclarateur des myſteres d'en-haut. Avec lui tout homme apprend qu'il ne peut rien de lui-même, & que ſa corruption, ſa foibleſſe ont beſoin de remedes & de

ſecours aſſidus ; qu'il ne peut aller à Dieu, ſi Dieu ne le prévient, ne l'appelle, & ne l'attire ; qu'il n'y a qu'abîme de miſericorde & d'amour dans le choix des élûs, *vaſes préparez pour la gloire :* juſtice & profondeur de ſageſſe à l'égard des vaſes de colere *préparez pour la perdition.* SAINT PAUL.

C'eſt encore cet Apôtre qui nous a fait connoître ce que nous avons reçû du Pere dans la perſonne du Fils, qui nous a montré l'Evangile interprete des prédictions, qui nous a découvert dans les ombres de l'ancienne Alliance tous les traits commencez de la nouvelle, qui nous a fait ſentir la dignité de notre être par la dignité du prix dont il eſt racheté, le mérite de notre foi par les entrées qu'elle nous ouvre à la grace ſanctifiante ; la grandeur de nos eſperances par l'exaltation du Chef, qui n'eſt plus qu'un corps avec nous, l'efficacité de l'amour qui nous unit au Dieu Créateur & à ſon Verbe, par le ſouffle de l'eſprit, qui n'eſt lui-même que charité. Notions majeſtueuſes répanduës par tout dans nos Ecritures : mais j'oſe le dire, nulle part ſi vivement exprimées que dans ſaint Paul.

Pour la trempe de ſon cœur, c'étoit celle de la vertu même. Nul homme n'a montré plus de conſtance, plus de verité, plus de candeur, ni mieux allié le zele intrépide avec les tendreſſes de la charité. Ame grande, & héroïque, ſes interêts propres ne lui ſont de rien, il n'eſt attentif, il n'eſt ſenſible qu'à celui de ſes freres, & au progrès de la foi. L'amour jaloux qu'il a pour elle, eſt comme un feu dé-

SAINT PAUL. vorant qu'il ne ſçauroit contenir. Ses prédications, ſes écrits, ſes voyages, ſes ſouffrances, ſes longs travaux, n'ont d'autre but que d'en établir le regne par tout. Il porte tous les fidéles, tous les hommes dans ſon cœur. Il eſt le pere, le tuteur, & le nourricier de tous. *Il ſe rend foible avec les foibles, pour gagner les foibles.* Il vit avec les Juifs comme un d'entre *eux, pour les gagner* à Jeſus-Chriſt, *avec ceux qui étoient ſous la loi, comme s'il y avoit été ſujet* lui-même; *avec ceux qui n'avoient point de loi, comme s'il n'en avoit point eu.* Il conſole, il corrige, il ſupporte les imparfaits encore tendres dans la pieté. Il met ſon bonheur & ſa gloire dans l'avancement des forts. Pour tout dire, il s'écrie dans un pieux excès, qu'il *voudroit être Anathême* pour le ſalut d'Iſraël. Tant étoit pur le deſintereſſement de ſon amour! Tant il méconnoiſſoit les timides bornes qui reſſerrent ſi ſouvent le nôtre!

1. *Cor.* c. 9. ℣. 20. & ſeqq.

Rom. c. 9. ℣. 3.

Il faut avoüer que ſon ſtile eſt ſans élégance, au moins étudiée; qu'il eſt même ſouvent défectueux quant à la pureté du langage, & aux regles de l'art. Lui-même le reconnoît en quelques endroits avec noble ingénuité. Parmi ces négligences éclatent cependant mille traits heureux, qui n'y ſeroient pas ſi l'étude & l'effort avoient pris ſoin d'y ménager des embéliſſemens.

Tandis que par ſes travaux l'Evangile prenoit ſon accroiſſement, le Paganiſme, à deſſein d'en arrêter les progrès, s'unit, quoique par des vûës différentes, aux Juifs indociles. Mais au lieu de proceder ſelon l'ordre d'une controverſe réguliere, la perſécution

ouverte, & les violences furent ſeules employées. Tout ce qui portoit le nom Chrétien fut donc proſcrit comme ennemi des Dieux & de l'Empire. Ainſi les deux plus grands reſſorts qui meuvent les hommes, la Religion, & la Politique, concourant à la perte de l'Egliſe, firent pour ſa ruine tout ce que le préjugé aveugle ſecondé de la puiſſance, put imaginer de plus extrême. SAINT PAUL.

Au milieu de ces revers, & tandis que le Martyre étoit preſque l'unique Baptême des fidéles, le Chriſtianiſme loin de s'éteindre dans leur ſang, n'en ſortoit que plus brillant & plus fécond. L'Idolâtrie honteuſe de l'inutilité de ſes efforts, reconnut enfin qu'elle ne s'étoit armée que contre elle, & ſelon un de ſes Sages, qu'elle recevoit la loi de ceux qu'elle s'étoit vainement flattée de vaincre. Recevoit la Loi. Comment? C'eſt que nos Peres ne ſe bornerent pas à la ſainte réſiſtance qui les maintenoit dans le culte reçu des Apôtres; leur zele entreprit encore la converſion des Peuples, & la défaite de leurs Idoles. A ce pieux & hardi projet commence l'époque des grandes controverſes de la Religion. Les Chrétiens avoient d'abord à juſtifier leur créance des horreurs dont elle étoit chargée, ſouvent par la calomnie, quelquefois par l'ignorance, enſuite à mettre en lumiere l'impieté, l'extravagance, les contradictions, & les ſcandales du culte prophane. Ce ſont auſſi ces deux articles qui d'ordinaire forment la conſtitution de leurs premiers Ouvrages. *Senec. apud Aug. de Civit. Dei. l. 6. c. 11.*

On eſt ſurpris de lire les monſtrueux excès qu'on imputoit au Chriſtianiſme dans ſa naiſſance. Ce n'é-

SAINT PAUL. toit rien moins (*a*) qu'un Athéïſme déguiſé, des ſacrifices déteſtables arroſez du ſang humain, des inceſtes commis en préſence de l'Autel. Les opérations magiques les plus odieuſes furent ajoûtées enſuite à des forfaits ſi noirs, & pour y mettre le comble, il fallut y joindre encore de ſecrets deſſeins de révolte contre les puiſſances légitimes. On croyoit en divulguant ces bruits, aliéner de l'Egliſe les Peuples qu'elle attiroit, & faire tomber ſur elle le crime prétendu de ſes enfans. Mais s'il eſt donné quelquefois à l'envieuſe jalouſie de faire une courte illuſion, bien-tôt la verité détruit ce frêle avantage, & l'innocence n'en éclate après que de plus de lumiere.

ARISTIDE, & QUADRAT. LES CHRE'TIENS porterent donc leurs défenſes juſqu'au Trône des Empereurs. *Ariſtide*, & *Quadrat* les premiers, juſtifierent la Doctrine de l'Evangile par des Ecrits offerts à Adrien. Nous n'avons plus ces précieux monumens honorez de tant d'éloges par l'antiquité. Un mot ſeul de Quadrat nous reſte dans Euſebe, & le lecteur ſera conſolé de l'entendre. *Jeſus-Chriſt*, diſoit ce grand homme, *a fait ſes miracles à la vûë de l'Univers, parce qu'ils étoient au-deſſus de tout ſoupçon. Il a guéri des malades, & il a reſſuſcité des morts. Quelques-uns même ont ſurvêcu longtems à l'Auteur du prodige, & ne ſont morts que de nos jours.* Qui pourra lire ces courtes paroles, ſans regretter l'Ouvrage dont une parcelle échapée confirme ſi bien l'Hiſtoire de la foi ? Mais à la place, les deux

Euſeb. Hiſt. Eccl. l. 3. c. 36.

(*a*) Τερατα ἐπιφημίζουσιν ἡμῖν ἐγκλήματα, ἀθεότητα, θυέστεια δεῖπνα, Οἰδιποδείους μίξεις. *Athenag. Leg. pro Chriſtian. p. 4.*

Apologies de *ſaint Juſtin* nous reſtent, & tempérent un peu nos regrets ſur la perte des autres.

Ce grand Philosophe que le malheur de ſa naiſſance avoit engagé dans le Paganiſme, s'y étoit ſignalé par l'étenduë de ſon ſçavoir, autant que par la beauté de ſon eſprit. Cependant au premier rayon que l'Evangile fit luire à ſes yeux, il mit aux pieds de la Croix cette ſageſſe trompeuſe qui n'enfante que l'orgüeil, & qui s'abuſe elle-même par de faſtueuſes erreurs. Devenu Chrétien malgré l'oppoſition preſque inſurmontable de l'éducation & des préjugez, il juſtifia cette inconſtance apparente, & fit pour l'Egliſe ces deux celebres Apologies où la verité s'explique avec une ſimplicité ſi reſpectable. Saint Justin.

Dans la premiere offerte à Antonin le Pieux, il expoſe la Doctrine, & les pratiques de l'Egliſe, les myſtéres qu'elle croit, la morale qu'elle enſeigne. Là ſont décrites les mœurs des fidéles du premier âge; & qui eſt-ce qui peut jetter les yeux ſur cette naïve peinture, qu'auſſi-tôt ſon cœur ne ſoit émû de ſurpriſe, & d'amour? Là nous ſont montrez en effet la pieuſe concorde, l'ardente charité, la déſappropriation généreuſe, le goût de la priere, la foi ſimple & nuë, mais raiſonnable, le deſir empreſſé du ſiécle futur, l'eſperance ferme des promeſſes, l'eſtime de ſa vocation, la patience ſoûmiſe à toute épreuve, l'aimable ſimplicité, l'anéantiſſement intérieur, l'innocence pure ou ſans ceſſe réparée, les privations auſteres & douloureuſes, la haine du Monde & de ſes maximes, la fuite de ſes biens toujours

Saint Justin. frivoles & ſouvent dangereux, la vigilance précautionnée, la culture aſſiduë des vertus ſecrettes, autant ou plus eſtimables que les vertus éclatantes, le zele du Martyre : qualitez qui compoſoient le caractere du Chrétien ; & ce qui n'eſt aujourd'hui qu'un mérite rare & d'effort, nous eſt étalé comme l'exercice ordinaire de nos Ancêtres.

Dans la ſeconde Apologie préſentée à Marc-Aurele, & à Lucius Verus, ſaint Juſtin met au grand jour l'injuſtice des perſécuteurs, & des motifs de la perſécution. Sans bleſſer en rien le reſpect inviolable que tout ſujet doit aux Puiſſances établies de Dieu, il oſe faire voir un abus manifeſte de l'autorité dans la violence exercée contre les fidéles ; & par une expoſition démontrée de leur conduite à l'égard des Princes, il diſſipe tous ces faux nuages dont on vouloit obſcurcir l'innocence des Catholiques. Je dis des Catholiques, parce qu'en effet la perſécution uſoit de tolérance & de ménagement avec les Sectaires. Les Marcionites, par exemple, joüiſſoient du calme *(a)* qu'on refuſoit à l'Egliſe ; & ce qui eſt dit de ceux-ci, Origene a ſoin de le faire obſerver de tous les autres. Cette diſtinction pourroit ſembler à quelqu'un le ſimple effet du hazard. Point du tout. C'étoit un deſſein artificieux & medité. D'une part l'Idolâtrie vouloit affoiblir le Chriſtianiſme en favoriſant ce qui le diviſoit : de l'autre elle préparoit une

Orig. contra Celſ. l. 7.

(a) Εἰ ἡ καὶ τὰ δύσφημα ἐκεῖνα μυθολογήματα ἔργα πράττουσι, λυχνίας μὲν ἀναιρεπίων, καὶ τας ἀγάπας μίξεις, καὶ ἀνθρωπείων σαρκῶν βορὰς, ἃ γεγράφαμεν. Αλλ' ὅτι μὲν διώκονται, μηδὲν φονεύονται, ὑφ' ὑμῶν, καὶ διὰ τὰ δόγματα, ἐπιστάμεθα. Εἴ γε δὲ ἡμῖν καὶ σωτήριμα κατὰ πασῶν τῶν γεγενημένων αἱρέσεων συντεταγμένον, ὃ, εἰ βούλεσθε εἰσυχεῖν δώσομεν. *Juſtin. Apol. 2.*

couleur

couleur à la ſuperſtition, en imputant à ceux qui demeuroient dans l'unité, le crime de ceux qui en étoient ſortis. SAINT JUSTIN. *Euſeb. Hiſt. Eccl. l. 5. c. 7. Epiph. Her. 48. ad finem.*

Ce ſont ces crimes étrangers, ſouvent même ceux du Juif, qu'on puniſſoit dans les Catholiques alors confondus avec lui; car pour ce fanatiſme irreligieux & brutal dont j'ai parlé plus haut, loin d'avoir eu la coupable penſée d'en introduire la pratique, ils s'offroient aux plus âpres tourmens, ſi l'on pouvoit, je ne dis pas les en convaincre, mais en donner un indice, un ſoupçon tant ſoit peu ſoûtenable.

Et quelles traces d'Athéïſme pouvoit-on remarquer en ceux dont le culte dans ſes fondemens, étoit l'adoration d'un Etre infini, Créateur de l'Univers? Comment lui auroient-ils offert de cruels & barbares ſacrifices, eux qui s'abſtenoient de manger (a) le ſang des animaux, d'être les témoins, ou *Juſtin. Apol. 2. Athen. Leg. pro Chriſt. p. 5. Tertull. Apologet. paſſim.*

(a) Καὶ γὰρ αὐτὸς ἐγὼ τοῖς Πλάτωνος χαίρων διδάγμασι, διαλλομένους ἀκούων Κρισιανοὺς, ὁρῶν ἢ ἀφόβους πρὸς θάνατον, καὶ πάντα τὰ ἄλλα νομιζόμενα φοβερὰ, ἐνόουν ἀδύνατον εἶναι ἐν κακίᾳ καὶ φιληδονίᾳ ὑπάρχειν αὐτούς. Τίς γὰρ φιλήδονος, καὶ ἀκρατὴς καὶ ἀνθρωπίνων σαρκῶν βορᾶν ἀγαθὸν ἡγούμενος δύναιτο ἂν θάνατον ἀσπάζεσθαι, ὅπως τῶν αὐτῶν ἀγαθῶν στερηθῇ. Ἀλλ' οὐκ ἐν πάντως ζῆν μᾶλλον ἀεὶ τλῆναι ἐνθάδε βιοτεύων, καὶ λανθάνειν τοὺς ἄρχοντας ἐπειρᾶτο, οὐκ ὅτι γε ἑαυτὸν κατηγγέλλε φονευθησόμενον. *Juſtin. Apol. 1.*

Παρ' ἡμῖν οὐκ ἔστιν ἀνθρωποφαγία, ψευδομάρτυρες δὲ ἐπιτηδευόμενοι γεγόνατε. *Tatian. Orat. contra Gentes.*

Erubeſcat error veſter Chriſtianis, qui ne animalium quidem ſanguinem in epulis eſculentis habemus, qui propterea quoque ſuffocatis & morticinis abſtinemus, ne quo ſanguine contaminemur, vel intra viſcera ſepulto. Denique inter tentamenta Chriſtianorum etiam botulos cruore diſtentos admovetis, certiſſimi ſcilicet illicitum eſſe penès illos, per quod exorbitare eos vultis. Porro quale eſt, ut quos ſanguinem pecoris horrere confiditis, humano inhiare credatis? Niſi forte ſuaviorem eum experti. *Tertull. Apol. c. 9.*

Dicimur ſceleratiſſimi de ſacramento infanticidii, & pabulo inde, & poſt convivium inceſto; quod everſores luminum canes, lenones ſcilicet, tenebras, tum & libidinum impiarum inverecundiam pro-

SAINT JUSTIN. d'entendre le récit d'un homicide ? Quelle fable ridiculement épiſodiée, quel monſtre d'injuſtice de tourner en abomination & ſcandale, d'appeller du nom odieux d'inceſte, le chaſte amour de la piété fraternelle, la continence (*a*) la plus ſcrupuleuſe, l'unique éxemple de pudicité parfaite qui ſemblât élever l'homme au-deſſus même des vertus humaines ? Quelle ombre, quelle apparence de révolte dans ceux qui reſpectent les Princes comme les ſenſibles images de Dieu, les ſacrez dépoſitaires des loix, & les Paſteurs des Peuples ? Où étoient-ils ces rebelles, qui ne connoiſſoient dans leurs maux (*b*) que les

Juſtin. Apol. 2.

curent. Dicimur tamen ſemper, nec vos quod tamdiu dicimur, eruere curatis; ergo aut eruite, ſi creditis, aut nolite credere qui non eruiſtis De veſtrâ vobis diſſimulatione præſcribitur, non eſſe, quod nec ipſi audetis eruere. *Ibid. c. 7.*

Nobis homicidium, nec videre fas, nec audire : tantumque ab humano ſanguine cavemus, ut nec edulium pecorum in cibis ſanguinem noverimus. *Minut. Fel. in Octav.*

(*a*) Cæterùm homines idiotæ ab eis (*Philoſophis*) pro nihilo habiti, ut ſtulti & illiberales ſi modo ſe committant in fidem Dei, & Doctrinam Jeſu recipiant, tantùm abſunt ab omni laſcivià, ſpurcitià, turpitudine libidinum, ut in morem perfectorum Sacerdotum ab omni coitu abhorrentium, multi eorum in totum caſtè purèque vivant, alieni à congreſſu mulierum etiam legitimo ..... Apud alios quoque, ut putantur, Deos, Virgines exiguæ numero, ſive ab hominibus cuſtoditæ, ſive non, videntur perſeverare in caſtitate Religionis gratâ. Cæterùm apud Chriſtianos non propter humanos honores, non propter glorioſas viget virginitatis ſtudium; & quamprimùm approbaverunt Deum habere in notitiâ, conſervantur à Deo in hac mente laudabili. *Orig. cont. Celſ. lib. 7.*

(*b*) Hæc coitio Chriſtianorum meritò ſanè illicita, ſi illicitis par; meritò damnanda, ſi non diſſimilis damnandis. Si quis de eâ queritur eo titulo quo de factionibus querela eſt. In cujus perniciem aliquando convenimus ? Hoc ſumus congregati, quod & diſperſi. Hoc univerſi, quod & ſinguli, neminem lædentes, neminem contriſtantes. Cùm probi, cùm boni coeunt, cùm pii, cùm caſti congregantur, non eſt factio dicenda, ſed curia. *Tertull. Apol. c. 39.*

armes innocentes de la foy ; l'obéïſſance & la priere? Durant cette longue ſuite de perſécuteurs, tous plus obſtinez à détruire les Chrétiens, qu'à dompter les Scythes, les Parthes, & les Marcomans, où eſt le fidéle qui s'arme pour la liberté? Tout au contraire, pendant que le ſoufle de la diſcorde ſe répand au loin ; que Rome, le Sénat, & les Armées diſputent à qui l'emportera l'un ſur l'autre par la force, que le ſigne de l'indépendance eſt vû de toutes les Provinces ; que les feux de la ſédition embraſent & diviſent les Royaumes ; qu'enfin l'audace des conjurez fait & défait les Empereurs, le Chrétien, le ſeul Chrétien reconnoît ſes Maîtres dans ſes tyrans, & préfére la continuation de ſes peines à la funeſte délivrance qu'il ne devroit qu'aux ſecours du crime. Ce caractére ſingulier de ſoûmiſſion étoit ſi propre aux fidéles qu'il brille par tout dans les Ouvrages deſtinez à leur défenſe. Encore aujourd'hui nous ne ſçaurions les lire, qu'ils n'impriment dans le cœur l'amour de l'ordre public, la préférence du bien commun à l'utilité privée, l'eſprit de ſubordination ſi néceſſaire au maintien des Etats, & la docilité ſans bornes aux décrets du miniſtére où la Loy de Dieu reſte ſans atteinte. *Nous ne ceſſons de prier pour les Empereurs*, dit Tertulien, (*a*) *nous demandons que leurs jours ſoient prolongez, que leur Regne ſoit heureux & pai-* SAINT JUSTIN.

(*a*) Illuc ſuſpicientes Chriſtiani, manibus expanſis, quia innocuis : capite nudo, quia non erubeſcimus : denique ſine monitore, quia de pectore, oramus pro omnibus Imperatoribus vitam illis prolixam, Imperium ſecurum, domum tutam, exercitus fortes, Senatum fidelem, populum probum, orbem quietum, & quæcumque hominis & Cæſaris vota ſunt. *Ibid. c.* 30.

SAINT JUSTIN. *ſible, qu'ils n'éprouvent qu'union & douceur dans l'enceinte domeſtique, que leurs armées ſoient braves & victorieuſes, que le Sénat conſpire à leurs deſſeins, que tous leurs ſujets ſoient vertueux & ſoumis, que le monde entier vive dans une paiſible abondance. Tout ce qui peut rendre un homme heureux, nous le deſirons pour le Prince. Nos vœux pour lui ſont ceux qu'il feroit lui-même.* Quel étrange langage pour des ſéditieux ! C'eſt que les fidéles n'attendoient pas des ſecours humains l'établiſſement de la foy, mais de Dieu ſeul, & de Jeſus-Chriſt ſon Fils; c'eſt qu'ils étoient pénétrez de cette parole ſi féconde en conſéquences : *Rendez à Cézar ce qui eſt à Cézar, & à Dieu ce qui eſt à Dieu.* C'eſt qu'ils avoient appris & retenu de ſaint Paul, *que celui qui réſiſte aux Puiſſances, réſiſte à l'ordre de Dieu même ..... & que ce n'eſt pas ſeulement la crainte du châtiment qui opere la ſoûmiſſion* Chrétienne; *mais un devoir*, un principe *de conſcience* éclairée.

Matth. c. 22. ℣. 21.

Rom. c. 13. ℣. 2. & 5.

Toutefois, dira quelqu'un, la calomnie la plus imprudente s'autoriſe au moins de titres ſpécieux. Pourquoi tant d'accuſations contre les premiers Chrétiens, s'il n'y en avoit dans leur conduite aucun prétexte? Je n'en remarque point d'autre que l'attention de la premiere Egliſe à dérober aux yeux contempteurs le ſecret de ſes myſtéres. Pourſuivie de toutes parts, ſans protection, ſans liberté, ſans aſyle, ſans reſſource humaine, elle ne s'aſſembloit, encore avec terreur, que dans les antres & les cavernes profondes. Là, durant le ſilence de la nuit, ſur un Autel dreſſé rapidement, & conforme à la triſteſſe d'un tel Temple, elle offroit au Pere le Corps

& le Sang adorable du Fils, elle fortifioit ſes enfans de cette nourriture ſalutaire, elle les inſtruiſoit par la lecture des livres ſacrez, elle les engageoit par le ſaint baiſer de la paix à demeurer toûjours unis, & elle finiſſoit par des prieres que la ferveur conduiſoit quelquefois juſqu'à la renaiſſance du jour. SAINT JUSTIN. *Act. c.* 20.

Ce fut donc ce ſecret à moitié décélé dont le Paganiſme abuſa contre la foy. Le ſigne innocent de la concorde Chrétienne, les doux titres de frere & de ſœur que ſe donnoient les fidéles, en témoignage de charité réciproque, furent appellez des noms déteſtables de fornication & d'inceſte. Le ſang de la coupe ſacrée fut traveſti en libation parricide & monſtrueuſe, où les enfans étoient immolez à la ſuperſtition paternelle. Les aſſemblées, les priéres de la nuit furent données à titre de conſpiration contre l'Empire, & d'irreligion contre les Dieux que l'Athéïſme vouloit anéantir. Ce qui n'étoit pas même conjecturé, n'éprouva pas d'interprétation moins odieuſe, & la formule de nos prieres, les cérémonies de nôtre culte, l'adminiſtration de nos Sacremens furent traitées de myſtéres & d'invocations magiques. Un préjugé ſi fatal dura long tems. Il fallut pour le détruire, qu'enfin l'Egliſe mît à découvert ſon ſymbole, & qu'elle dévoilât l'eſprit & l'objet de ſes rites. Saint Juſtin fut le premier qui les tira de cette eſpéce d'énigme où ils étoient à l'égard du Paganiſme, & la clef qu'il en donna, mit en lumiére toute l'injuſtice de la perſécution.

Peu après parut de lui un autre Ouvrage. C'eſt le récit d'un *Entretien* vrai ou ſuppoſé, entre lui, & un

SAINT JUSTIN. Juif qu'il veut amener à la foy. Ce Dialogue aſſez étendu, eſt l'un des morceaux les plus travaillez, & les plus didactiques qui nous ſoient venus de la main des ancêtres. A proprement parler, ce n'eſt qu'un paralléle des prédictions, & des faits de l'Evangile. Mais ce paralléle eſt raiſonné, méthodique, profond, & varié de je ne ſçais combien de recherches qui tendent toutes à prouver que Jeſus-Chriſt eſt le Libérateur promis. Les difficultez de la Synagogue y ſont expoſées, & réponduës ſur tout avec force & clarté. On pourroit croire que l'Auteur écartoit les plus embaraſſantes, pour ne s'arrêter qu'à celles dont le triomphe eſt le plus facile. Artifice trop ordinaire dans les diſputes ſimulées, où l'on eſt maître de ſe preſcrire un terrain, & des bornes. Ici paroît tout l'oppoſé. Les Juifs ne nous ont jamais fait d'objections plus preſſantes que celles qui ſont réfutées par ſaint Juſtin. Celles qu'ils ont étalées depuis, n'en ſont que les redites, ou des inepties de Cabale indignes d'éxamen ſérieux. Un homme habile & ſincére, tel que l'étoit ſaint Juſtin, auroit eu honte de recourir à des déguiſemens trompeurs, & il ſe ſentoit de plus aſſez fort de ſa cauſe pour ne ſe pas intimider des plus fortes contradictions. Quand on brave le martyre, on peut bien affronter un argument de controverſe.

A meſure que la vérité Chrétienne ſe prouvoit elle-même, en s'expliquant ainſi, elle ſe faiſoit de nouveaux Diſciples, & parmi ces Diſciples nombreux, il s'en trouvoit toûjours de propres à aider à ſes conquêtes. Un eſprit juſte qui paſſe d'une Re-

ligion fauſſe à la véritable, joüit du double avantage de poſſéder les raiſons de l'une & de l'autre, & dès-là ſe trouve également fort contre celle qu'il abandonne, & pour celle qu'il embraſſe. Tels furent *Tatien*, *Athénagore*, *Apollonius* & *Théophile d'Antioche*; ſans compter *Apollinaire*, & *Méliton de Sardes*, dont les Ecrits ne ſont plus. Chacun de ces grands perſonnages fit voir que cette Egliſe qui négligeoit, ou plûtôt qui avoit horreur de ſe ſoûtenir par la voye des armes, étoit en état d'attaquer par celle du raiſonnement. SAINT JUSTIN.

TATIEN fit un *Diſcours contre les Grecs*, c'eſt-à-dire, contre les Gentils, & cette aggreſſion fut comme le premier acte d'hoſtilité qui parut de la part des Chrétiens contre l'Idolâtrie. Juſqu'alors occupez avec les Juifs, ils l'avoient plus déteſté que combattu. Mais à cette fois ils oſerent faire des entrepriſes, & contraindre l'Univers à reconnoître qu'il n'adoroit que des phantômes. Le Paganiſme ſembloit ſut tout ſe prévaloir de la longue durée, ou même à ce qu'il diſoit, de la perpétuité de ſa Doctrine. Tatien le dépoüille de ce mérite uſurpé. Il fixe la datte de ſes Auteurs, tous ſi nouveaux, au moins comparez à Moyſe, qu'ils ſemblent près de lui ne faire preſque que de naître. Origene charmé de ce morceau, n'a pu s'empêcher d'y rappeller Celſe, qui nous vantoit de même l'antiquité de ſes fables. TATIEN. *Orig. contra Celſ. l. 1.*

SUR LES PAS de *Tatien* paroît *Théophile d'An-* THE'OPHILE D'ANTIOCHE.

THE'OPHILE D'ANTIOCHE.

tioche. Ses trois Livres à Autolycus ouvrent la grande queſtion de l'origine des Dieux. L'Auteur y démontre qu'ils n'ont été que des hommes, ſuit leur hiſtoire naturelle, qu'il fait voir par tout ſemée de crimes, découvre la naiſſance des fables qui ne ſont que cette même hiſtoire, ou frivolement parée, ou quelquefois deshonorée par de fauſſes circonſtances de débauche; & remontant ainſi juſqu'aux ſources, prouve qu'il n'eſt queſtion que de décompoſer l'Idolâtrie, pour en pénétrer tout d'un coup l'extravagance & l'impiété. Parmi ces recherches, la plûpart neuves, & toutes ſçavantes, regne un tour preſque perpétuel de comparaiſons entre le faux ſiſtême, & celui de nos Ecritures. Contraſte, où l'extrême diſproportion des objets ne laiſſe plus de doute à la liberté de choiſir.

HERMIAS.

Voyez M. Cave Hiſt. des Ecriv. Eccleſiaſ. 2. partie.

C'EST ICI que je dois dire un mot d'*Hermias*, que quelques-uns, je ne ſçais pourquoi, placent au quatriéme ſiécle, & d'autres au cinquiéme, quoiqu'il ait vécu dans le ſecond. Cet Auteur ne nous a laiſſé qu'un écrit très-court *, mais ſi ingénieux, qu'il pourroit dans ſon ordre diſputer d'agréement avec ceux de Lucien même. Ce ſont ſur tout les Philoſophes qu'il attaque. Et que ne dit-il pas de leurs vaines ſpéculations, de l'inutilité de leurs recherches, de la contrariété de leurs ſentimens ſur la nature même de l'ame, & ſur l'origine du Monde, articles toutefois ſi capitaux? A ces frivoles Sophiſtes, il oppoſe la ſageſſe des *Barbares*, c'eſt-à-dire, des Juifs, & des Chrétiens; car c'eſt ainſi que la Grece les nommoit.

* A la fin des Oeuvres de S. Juſtin. Edit. de Cologne.

nommoit. Dans ceux-ci quelle ſublimité ! quelle fé- HER-
condité de principes ! Quel éclat de vérité ! quelle MIAS.
ſimplicité majeſtueuſe ! quel accord de ſentimens ! Près de ces Sages, les autres ne ſont que des diſcoureurs importuns, qui ne ſçavent tous que fatiguer la raiſon, & jamais la ſatisfaire. Leurs Dogmes ſe contrediſent, leur morale eſt en déſordre, leur Phyſique eſt imaginaire. Mais tout cela demande à être lû dans Hermias lui-même. Ce qu'on en rapporteroit ne lui feroit pas encore aſſez d'honneur, & pour moi qui voudrois en traduire quelques morceaux, je ne me ſens point aſſez de force pour atteindre à la naïve élégance de ſes tours. Ceux qui n'ont pas une aſſez haute idée de nos Peres, ne nous accuſeront point, en liſant celui-ci, de les charger de trop d'éloges.

Une circonſtance remarquable dans ces Ouvrages, eſt le temps de leur publication. Ils furent donnez ſous des Princes tous perſécuteurs, dans les jours de la plus grande animoſité des Peuples contre nous, & tandis que l'Egliſe ne tenoit à la Terre que par les amertumes & par les pleurs. L'illuſtre *Apollonius* prononça même en plein Sénat la *Défenſe* qu'il avoit compoſée pour les Fidéles. Quoique membre de ce grand Corps, il eut le courage d'y faire un *Diſcours* qui ſacrifioit ſon Auteur aux intérêts de la vérité. Mais, il le faut dire, c'eſt la loüange du Chriſtianiſme de former les hommes à de telles vertus. Nulle autre Religion n'a eu cet empire ſur les ſiens. Et comment la nature toute ſeule pourroit-elle trouver dans ſon fonds des ſentimens ſi héroïques? Ils

HERMIAS. ne peuvent ſans doute être inſpirez que par celui qui fait, quand il veut, éclater la puiſſance, & perfectionner la force dans l'infirmité.

TERTULLIEN. AVEC LE troiſiéme ſiécle de l'Egliſe s'ouvre un nouveau Catalogue d'Auteurs, qui s'exerçant ſur le même ſujet que ceux dont j'ai déja parlé, ſçurent en tirer de nouveaux appuis à la foy Chrétienne.

Je mets *Tertullien* Prêtre de Carthage à la tête de ces Ecrivains célébres. Il y en avoit eu peu, je ne ſçais même s'il y en avoit eu juſqu'à lui, qui fuſſent nez avec des talens plus propres à faire un grand homme. C'étoit un génie ferme, noble, vif, fécond, & même ſyſtématique. Il poſſédoit les anciennes opinions, ſçavoit parfaitement les principes de chaque Secte, connoiſſoit à fonds toute la fable, & non ſeulement ſelon ce qu'elle étoit alors, mais dans ce qu'elle avoit d'hiſtorique & de réel. Sa méthode étoit preſſante, ſes principes grands, ſon éloquence mâle & généreuſe, intéreſſante même lorſqu'il lui permet, comme il arrive ſouvent, quelque choſe de ſombre & d'auſtere.

Ce goût de roideur qui tient naturellement à l'outré, étoit un peu celui de ſa Nation, & le ſien propre, il en faut convenir. Il ne connoiſſoit ni milieu, ni tempérament. Il ne diſtinguoit point le néceſſaire du parfait, & même ce parfait, dans la crainte de le reſſerrer, il le portoit bien loin au-delà des bornes.

La nature ſembloit ſur tout l'avoir fait pour les combats de Doctrine, & en cela les conjonctures

s'accommoderent à ſon humeur guerriere. La Religion d'une part attaquée par les Gentils, & par les Juifs; de l'autre altérée par les Hérétiques, ouvrit un champ vaſte à ſon courage, & il y entra. L'ennemi qui nous inquiétoit le plus étoit le Payen, qui agiſſant contre l'Egliſe, preſque ſans raiſonner contre elle, n'en étoit que plus formidable. Ce fut auſſi le premier adverſaire que Tertullien entreprit de réduire. TERTULLIEN.

Son *Apologétique* eſt, je crois, ſans aucune conteſtation le plus excellent Ouvrage que l'Antiquité Chrétienne ait produit, & comme le chef-d'œuvre de ſon Auteur. On auroit peine à dire ce qui s'y fait le plus admirer de l'érudition, de la ſageſſe, de la force du raiſonnement, ou de la vivacité des traits qui l'embéliſſent. Plein de la noble confiance qu'inſpire la vérité connuë, il ne marche pas, il court au-devant de ce que l'Idolâtrie nous oppoſoit, il ſaiſit chacun de ces faits énormes qu'elle imputoit aux Diſciples de l'Evangile, il les détruit tous, & de ſuite; puis d'Apologiſte devenant Aggreſſeur, il la montre ſeule coupable des excès dont elle oſoit nous accuſer. Dans cet admirable volume tout ſe trouve, & ce qui mérite preſque autant de loüange, il y eſt ſans confuſion; dogme, diſcipline, mœurs, hiſtoire profane & ſacrée, monumens rares ou uniques, extraits utiles & riches; à travers tout cela un fond de droiture qui fait aimer & l'Auteur, & la Religion de l'Auteur.

Le Paganiſme contraint au ſilence n'étoit pour Tertullien qu'une victoire imparfaite: il voulut encore triompher de la Synagogue. L'entrepriſe étoit

TERTULLIEN. difficile. Il avoit affaire à un Peuple dont l'obſtination a toûjours paru ſe fortifier des diſgraces mêmes, & qui fier de l'ancienne vérité reçûë, n'en eſt que plus indocile à celle qui le ſollicite. Tertullien ne crut pas cependant qu'il fût impoſſible de la lui rendre auſſi chere, auſſi prétieuſe qu'elle l'eſt pour nous, & certainement ſon projet eût eu le ſuccès qu'il en attendoit, ſi tout ce qui convainc pouvoit convertir.

Les Livres qu'il a fait dans cette vûë ſont juſtes, profonds, & ſoûtenus. L'explication des Prophéties y eſt éxacte, le rapport des deux Teſtamens y eſt mis en évidence, & les nuages qui naiſſent de l'embarras de quelques textes y ſont heureuſement diſſipez. C'eſt en tout ſens un modéle d'éclairciſſement théologique, auquel il ne manque qu'un peu plus de clarté dans la diction, pour être fini. Mais ce défaut de clarté eſt le vice de compoſition ordinaire dans Tertullien, on ne peut en diſconvenir, & les Anciens mêmes ont eu de la peine à le lui pardonner. Quand il ne trouvoit pas, dans l'uſage, de termes qui rempliſſent toutes les circonſtances de ſa penſée, il s'en faiſoit à lui-même de nouveaux : hardieſſe ſouvent heureuſe, mais quelquefois ſource de confuſion, & d'obſcuritez. Le ſoin des choſes lui laiſſoit peu d'égard pour la maniere, & il n'y a chez lui d'autres graces que celles qui ſortent ſans effort d'une belle imagination.

Lactant. Div. inſt. l. 5.

Encore cette imagination lui a-t'elle été bien reprochée dans les derniers temps. Un grand Philoſophe qui ne vouloit de commerce qu'avec l'intelligence pure, lui en a fait un démérite juſqu'à lui

Le R. P. Malle-branche.

donner le titre flétriſſant de *Viſionnaire*. Mais le Philoſophe n'étoit-il pas trop inéxorable pour un défaut, dont j'oſe dire que ſes Lecteurs ſeroient bien fâchez qu'il fût éxempt. Il devoit lui-même à l'imagination plus qu'il ne croyoit; *il en avoit une fort noble, & fort vive, qui travailloit pour un ingrat malgré lui, & qui ornoit la raiſon en ſe cachant d'elle*, dit un très-bel Eſprit de nos jours. Au fonds l'imagination tant décriée par la Philoſophie, porte ſouvent la peine des fautes qui ne ſont que de l'eſprit, & il y a de l'injuſtice à n'accuſer qu'elle des chûtes qu'il fait. Si elle en cauſe quelques-unes quand il ſe permet trop de la ſuivre dans ſes écarts, en récompenſe elle lui prête dans certains momens heureux des ſecours dont il auroit peut-être bien de la peine à ſe paſſer. La raiſon n'eſt point ſi dédaigneuſe; elle en ſeroit inſociable: elle s'aide de tout; un peu même de parure ne lui meſſied point; elle en acquiert le droit de plaire, qui ne lui eſt pas trop naturel, & jamais d'ailleurs une imagination brillante n'a gâté les véritez qu'elle a ſçû toucher avec ſageſſe. J'ajoute ici qu'il ne faut point confondre les ſujets, ni les aſſujettir tous à des allûres uniformes. Le goût éclairé les laiſſe chacun dans ſon eſpéce, & ne prend que dans cette eſpéce les régles de l'éloquence & de l'art: il ne demande point que l'Orateur parle comme le Géométre; il ne s'offenſe pas que Démoſthene s'énonce autrement qu'Euclide. Et qu'importe en effet du choix de la route, pourvû que l'on conduiſe au vrai? Ne vaut-il pas mieux encore y amener par le plaiſir, de tous les guides le plus aimable? Je

TERTULLIEN. Rech. de la Ver. l. 2. part. 3. c. 3.

M. de Fontenelle.

TERTULLIEN. suis perſuadé que les Mathématiques voudroient être auſſi riantes qu'elles ſont utiles : elles feroient pour l'avantage des hommes, de bien plus rapides progrès dans leur eſprit.

Pour revenir à Tertullien, je ne dois rien dire ici des Ouvrages qu'il a fait contre divers Hérétiques, parce que mon ſujet me fixe à la Religion Chrétienne, entant que Chrétienne ſeulement. Je parlerai moins encore de ceux qu'il a compoſez devenu déſerteur de l'Orthodoxie. Il faudroit, s'il étoit poſſible, tirer un voile ſur cette fin déplorable de ſon Hiſtoire, & ne le pas voir épris des viſions de Montan, & de ſa folle Priſcille. Comment avoit-il oublié ſi-tôt les admirables principes qu'il avoit établis dans ſon Livre des *Preſcriptions ?* Méthode courte, & déciſive, dont il eſt comme le pere, & qui ſuffit ſeule contre toutes les Doctrines introduites par les Novateurs. Sans doute qu'il fut ſéduit par l'auſtérité des Montaniſtes, & je dirois preſque que ce fut en un ſens ſa vertu qui le fit tomber. Il n'eut pas cette ſobriété de ſageſſe tant recommandée par l'Apôtre, mais ce zéle indiſcret qui charge l'homme de fardeaux inſoûtenables à ſa foibleſſe. Quoiqu'il en ſoit, ſes grands ſervices rendus à l'Egliſe doivent le lui rendre à jamais recommandable, & ſon malheur ſeroit une ſorte de crime pour nous, s'il nous étoit à ſon égard un prétexte d'ingratitude. Jai toûjours deſiré qu'une main habile voulût nous donner la traduction de ce Pere, au moins de ſes principaux Ouvrages, & faire ſur le Texte, des Remarques qui en facilitaſſent l'intelli-

gence. Un homme d'eſprit, connu par ſon éloquence, & judicieux Critique, m'a ſouvent promis de l'entreprendre. S'il dégage ſa promeſſe, comme je l'eſpére, le public joüira de ce que les talens peuvent lui donner de plus prétieux. TERTULLIEN.

ENVIRON DANS le même temps que *Tertullien* livroit à l'erreur tant de combats en Afrique, *ſaint Clement d'Alexandrie* ſe ſignaloit en Egypte par des travaux, & des ſuccès pareils. Le panchant pour les ſciences, que ſuit preſque toûjours une heureuſe diſpoſition à les acquerir, le porta dès ſa premiére jeuneſſe à s'y dévouer tout entier. Ses fatigues autant que ſes Ecrits prouvent de quel amour il brûloit pour elles; car l'étude n'étoit pas alors, comme aujourd'hui, un éxercice tranquille & ſédentaire. Les Livres n'avoient pas encore mis les Nations ſçavantes en commerce aiſé d'érudition, & pour s'inſtruire, il falloit chercher au loin les Sçavans, & les Ouvrages mêmes des Sçavans. S. CLEMENT D'ALEXANDRIE. *Euſeb. Hiſt. Eccl l. 5. c. 11.* *Idem Preparat. Ev. l. 2. c. 2.* *Hyeron. de Script. Eccl.*

Quand les paſſions ſont vives, & les plus innocentes comme les autres, leur force ſe nourrit, & s'accroît des obſtacles. Saint Clément ſe réſolut donc à voyager dans la Gréce, dans l'Aſie, dans l'Aſſyrie, dans l'Egypte, par tout où le ſçavoir étoit en honneur. Il y vit les grands hommes, qui dans chaque genre s'étoient le plus diſtinguez; il pénétra leurs ſentimens, il approfondit leurs principes, il s'enrichit de leurs découvertes; ce qui eſt encore plus à la gloire de ſa raiſon, à travers leurs talens il apperçut leurs erreurs, ſçut ſe défendre de l'appas

S. Clement d'Alexandrie.

du ſyſtême particulier, toûjours excluſif de quelques véritez connuës ou à connoître, content de ſe former, de tant de lumiéres éparſes, le fonds de celles qui devoient un jour lui donner à lui-même tant de célébrité.

Ce qui n'eſt que curieux peut attacher pour un tems un eſprit vif & jeune qui n'en veut qu'à l'honneur & au plaiſir de s'orner. La raiſon plus mûre demande des objets plus réels, & ne manque jamais de faire ſentir à celui qui la conſulte l'extrême beſoin qu'elle en a. Saint Clement riche de ce que les ſciences profanes avoient de plus pompeux, comprit bien-tôt qu'il y avoit pour les mœurs, & pour la félicité de l'homme quelque choſe de plus important à ſçavoir, & que la Religion ſeule pouvoit apprendre. Dès ce moment l'immenſe avidité qu'il avoit de connoître changea d'objet, & la Théologie le fixa : conquête auſſi glorieuſe pour elle, qu'elle alloit être utile pour lui. On croit que le premier Maître qui lui ouvrit les routes de cette étude fut *Tatien* Diſciple de ſaint Juſtin, ou *Bardeſanes* d'Edeſſe en Syrie. Il paſſa d'eux à un certain *Théodote*, dont il expoſe la Doctrine dans les livres des Hypotipoſes ; & enfin aprés les avoir comme épuiſez tous, Aléxandrie l'attira, & fut le terme de ſes courſes ſçavantes. Il en fit ſa Patrie, quoiqu'il fût d'Athénes ; peut-être parce qu'il s'y confirma dans la foy : peut-être auſſi parce qu'il y aquit plus de véritable érudition qu'ailleurs : car l'eſprit ne compte pas ſa naiſſance ſuivant la ſupputation naturelle. Il ne croit naître, & en effet il ne naît que dans les lieux

où

où il s'étend, & s'éclaire. Il y avoit dans la grande & superbe ville d'Alexandrie une Ecole fameuse établie par (*a*) saint Marc, où l'on enseignoit les vérités les plus sublimes de la Religion, où l'on expliquoit les divines Ecritures, où l'on élevoit les Cathécumenes, & tous les fidéles dans la piété Chrétienne. Celui que l'Eglise honoroit du soin d'instruire, étoit toûjours aussi recommendable par son vaste sçavoir, que par le mérite des mœurs; & c'etoit alors l'illustre *Pantæne* qui présidoit à cette Académie Théologique. S. CLEMENT D'ALEXANDRIE. *Euseb. Hist. Eccl. l. 5. c. 10.*

Ce fut sous ce grand personnage que saint Clement acheva de se perfectionner. Un tel Maître ne pouvoit manquer d'être au goût du Disciple; & ce qui est l'éloge de tous les deux, le nouveau Disciple fut bien-tôt distingué par son Maître dans la foule des autres. Pantæne l'envisagea dès-lors comme son successeur à l'auguste emploi qui lui étoit confié, & l'on vit cette distinction secrette peu après confirmée par le choix unanime de l'Eglise d'Alexandrie. Entre les Eléves que lui donnerent sa nouvelle place & sa réputation, on ne peut se dispenser de nommer *Origene*. Il semble que l'éducation d'un tel homme ne pouvoit appartenir qu'à un tel instituteur.

Il étoit tems enfin que celui qui avoit tant accumulé de trésors, fit part aux autres de son abondance. Pour y engager saint Clément, il lui suffit de son

(*a*) Pantænus Stoicæ Sectæ Philosophus juxta quandam veterem in Alexandriâ consuetudinem, ubi à Marco Evangelista semper Ecclesiastici fuere Doctores, tantæ prudentiæ & eruditionis, tam in Scripturis divinis quam in sæculari litteratura fuit, ut &c. *Hyeron. Lib. de Scrip. in Pantæn.*

S. Clement d'Alexandrie.

zéle, qui faiſoit toûjours autant de progrès dans ſon cœur que la ſcience en faiſoit dans ſon eſprit. Enflammé d'une preſſante ardeur d'affermir dans la foy ceux que la grace avoit déja convertis, & de lui diſpoſer ceux qui ne l'étoient pas encore, il fit des Ouvrages qui répondirent à ce double deſſein.

Le premier, fut un *Avertiſſement aux Gentils*; titre modeſte, qui n'en étoit que plus propre à ſe concilier leur attention. Là, toute la Mythologie ſe trouve étalée, & par une conſéquence inévitable, toute l'abſurdité du Culte idolâtre miſe en évidence. Les Auteurs dont j'ai parlé plus haut, avoient déja, comme on l'a vû, tenté cette controverſe, & avec ſuccès; mais nul n'y avoit, pour ainſi dire, enfoncé ſi avant, nul n'avoit ſi bien ſaiſi le nœud precis de la diſpute, que le fit ſaint Clément. Il prend le Paganiſme dans ſon origine; il en déterre les antiquitez les plus reculées, celles qui peut-être étoient inconnuës aux Payens mêmes les plus habiles; il appuye ſes découvertes de témoignages authentiques: Hiſtoriens de tous les ſiécles, & de tous les Empires, Philoſophes de toutes les Sectes, Poëtes de toutes les Langues, & de tous les genres. Rien n'échappe à ſes recherches, quelque détourné qu'il ſoit, & une foule d'Anecdotes recüeillies dans ſes voyages, ſert à répandre ſur ſa maniére une beauté de ſurpriſe qui aide encore à la force des raiſonnemens. Il les mêle en effet parmi tous ces morceaux d'Actes anciens, & conclut ſans ceſſe par l'Hiſtoire de l'Idolâtrie contre les dogmes de l'Idolâtrie. Souvent même il releve les avantages de la Philoſophie,

c'eſt-à-dire de la Morale Chrétienne qu'il prend ſoin d'oppoſer à celle des Grecs. Ménagement adroit qui fait de ſon Ecrit une plene refutation de l'erreur, & tout enſemble une juſtification entiere de la vérité. S. CLEMENT D'ALEXANDRIE.

A ce Livre ſuccedent ceux qu'il a intitulez *Stromes*, comme qui diroit *Mélanges*. Ouvrages dont la forme convient au titre. Ce ſont effectivement des ſujets détachez, liez ſeulement par un fil de raiſon, & qui ne ſe touchent pas aſſez immédiatement pour laiſſer appercevoir dans le tout une unité ſenſible. L'Auteur y eſt Controverſiſte encore à l'égard des Idolâtres, Philoſophe alternativement moral & métaphiſicien, quelquefois Inſtructeur à l'égard des Fidéles. Dans ce déſordre apparent ſe trouve néanmoins une ſurprenante abondance de matériaux & de penſées, eſpéce de profuſion érudite, qui paroîtra toûjours un prodige à ceux que leur ſçavoir diſpenſera le plus de l'admiration.

Il ne ſera peut-être pas inutile que je remarque ſur ce dernier Ecrit, que ſaint Clément y développe en divers endroits, & aſſez au long, vers la fin ſur tout, ce qu'il y a de plus parfait dans les voyes intérieures. Parce que de ſon temps les faux Gnoſtiques ravagoient l'Egliſe par des nouveautez abominables, ou par des idées de perfection imaginaire, il poſe les vrais fondemens de la *vie ſpirituelle*; & les bornes au-delà deſquelles eſt le danger de l'erreur, ou l'erreur elle-même.

On ſçait aſſez, on ne ſçait que trop par mille éxemples funeſtes, combien cette matiére éxige de

S. Clement d'Alexandrie.

ſageſſe & de précaution dans celui qui la traite. La Théologie n'a point de branche plus délicate, ni qui veüille être touchée plus diſcrétement. L'opération de Dieu dans les ames prédeſtinées qu'elle guide, prend des formes ſi diverſes; il agit en elles de tant de maniéres, & la plûpart ſi inconnuës; l'onction de ſa grace ſe répand dans ſes Saints par des canaux ſi ſecrets, la coopération du cœur qui la reçoit, eſt ſouvent ſi peu perceptible aux Elûs mêmes; les différens états de juſtice ſont ſi aiſez à confondre, leurs dégrez ſemblent ſe toucher de ſi près, leurs éxercices intimes ſont ſi déliez, ſi paiſibles, ſi directs, ſi abſtraits des ſens, ſi élevez au-deſſus de l'intelligence ordinaire des hommes; tout s'y paſſe, pour ainſi parler, dans une cime de théorie ſi haute, qu'il faut pour ne s'y pas méprendre, & une pénétration, & une lumiére de grace, & une expérience preſque infinie.

Saint Clément à qui tous ces dons furent accordez, fut le premier qui mit ces points en un Corps de Doctrine, & qui expliqua ſur chacun le dogme de la foy dans ſa rigoureuſe préciſion. Il porta le jour dans ces pieuſes ténebres, il aſſigna les ſpécifications des vertus Théologales, leurs objets formels, & ſur tout il éclaircit la nature épineuſe du deſintéreſſement de l'amour. Il marqua les limites de la réſignation méritoire, & de la ſainte indifférence. Il apprit à diſtinguer entre les épreuves du Dieu jaloux, & les tentations ordinaires. Il enſeigna le vrai uſage des ſuppoſitions impoſſibles, & les circonſtances où il eſt permis. En un mot tout ce qui s'eſt

dit depuis, ſelon la forme des paroles ſaines, ſous les noms d'*Activité*, de *Paſſivité*, de *Transformation*, & d'*Union*, n'eſt que la ſuite des grands enſeignemens donnez par lui ſur un ſujet dont il eſt ſi difficile de bien parler, & quelquefois ſi néceſſaire d'être inſtruit. S. CLEMENT D'ALEXANDRIE.

Par-là fut diſcernée la paille d'avec le bon grain, le faux Gnoſtique d'avec le véritable; celui qui mettoit la pierre de ſcandale pour faire tomber les enfans de Dieu, d'avec celui qui détaché de ſon eſprit propre, ſuivoit docilement l'attrait de l'inſpiration; celui qui parloit le langage du tentateur, d'avec celui qui ne répétoit que la parole pure de l'Evangile; celui qui tendoit un piége à toutes les vertus, d'avec celui qui conſervoit les armes du ſalut contre l'ennemi du dedans; celui qui établiſſoit un fanatiſme orgüeilleux, & indépendant, d'avec celui qui vivoit ſous la main de la Loy écrite, & dans l'humble ſubordination aux Paſteurs. Heureux les derniers ſiécles, ſi les Myſtiques qu'ils ont produits avoient tous puiſé dans une ſource ſi pure! Les dons de Dieu ne ſeroient pas ſi ſouvent expoſez aux railleries prophanes, ni les ſecrets de l'Epoux tournez en blaſphême & ſcandale par les bouches impies.

SANS SORTIR du même temps, ni des mêmes lieux, nous trouvons *Origene*. Son Hiſtoire ne ſe termine pas, comme celle des autres hommes, à ſa mort. Juſques dans le tombeau il ſuſcita des querelles, eut des adverſaires puiſſans, & de zelez défenſeurs: mais ſes avantures, d'ailleurs trop connuës ORIGENE.

ORIGENE. pour être ici racontées, m'écarteroient trop, & je ne le dois prendre qu'en qualité d'Apologiſte de la foy ; car il a paru ſous tant de formes, qu'il faut à ſon égard d'un ſeul homme en faire pluſieurs, & choiſir l'aſpect ſous lequel on le veut enviſager.

Avant l'âge où les paſſions ſe déclarent, celle de l'étude ſollicita ſi fortement ſon cœur, & s'y établit avec tant d'empire, qu'elle ne laiſſa pas aux autres la liberté d'y paroître. Pour qui commence ſi-tôt, le chemin des ſciences eſt plus doux, & il ſe trouve déja tout fait après un tems que la nature ſemble deſtiner à être perdu. A dix-huit ans, époque remarquable, peu s'en faut que je ne diſe unique, Origene n'étoit pas, comme on le croiroit, un jeune homme dont on concevoit de hautes eſpérances ; c'étoit un ſçavant déja reſpectable, conſulté de toutes parts, & environné de Diſciples nombreux, qui pour l'avoir été des plus grands Maîtres, n'avoient fait que ſe mettre plus en état d'être ſes éleves. On compte entre les autres ſaint Grégoire Thaumaturge, ſon frere Athénodore, Firmilien de Cézarée, & même pluſieurs (*a*) Martyrs ; ce qui l'honore autant que le nombre prodigieux de Docteurs qu'il a formez.

Outre ſes leçons publiques, auſquelles tout autre auroit eu peine à ſuffire, ſi même il n'y avoit ſuccombé ; [car il enſeignoit la Theologie d'une part, (*b*) & de l'autre les beaux Arts,] il occupoit encore

(*a*) Innumeri ex ſinu ſuo (*Origen.*) Doctores, innumeri Sacerdotes & Confeſſores, & Martyres extiterunt. *Vincent. Lirin. adv. Hær. Common.* 1. *cap.* 23.

(*b*) Illud de immortali ejus (*Origen.*) ingenio non tacens quod

ſept perſonnes, qui n'avoient de fonction près de lui que celle d'écrire ce qu'il dictoit. Quelle fertilité d'eſprit ! Quelle abondante moiſſon de connoiſſances ! quel ordre ! quelle préſence, & tout à la fois quelle facilité ! Auſſi ne connoiſſoit-il guéres la différence du jour, & de la nuit pour le repos. Sa compléxion naturellement robuſte, étoit encore fortifiée par un régime dur & ſévere. Son corps étoit un eſclave dont l'eſprit étoit le ſeul ſouverain, & il n'y avoit de délaſſement pour cet eſclave que dans la variété du travail. Juſques dans les voyages, qui ſont en eux-mêmes une aſſez grande fatigue, Origene ſe ménageoit des momens pour apprendre, & encore plus pour inſtruire, & ſa route étoit marquée par la trace de lumiére qu'il y laiſſoit. ORIGENE.

A Cézarée en Paleſtine il fut prié d'expliquer au Peuple les divines Ecritures, en préſence des Evêques avides de l'entendre. Il n'étoit pourtant que laïque encore ; mais l'Egliſe le crut digne d'une exception ſi glorieuſe ; & dans la vérité il n'y avoit pas à craindre que de pareilles occaſions renouvellées trop ſouvent dégénéraſſent en abus. Après cela je ne ſuis plus étonné de ce que dit Porphyre lui-même. Il nous raconte qu'Origene entrant par hazard dans l'Ecole de Plotin, (*a*) ce Philoſophe rougit à

Dialecticam quoque & Geometriam, Arithmeticam, Muſicam, Grammaticam, & Rhetoricam, omniumque Philoſophorum Sectas ita didicit, ut ſtudioſos quoque ſecularium Litterarum Sectatores habe et, & interpretaretur eis quotidie, concurſuſque ad eum mirè fierent, quos ille propterea recipiebat, ut ſub occaſione ſecularis litteraturæ in fide Chriſti eos inſtitueret. *Hyer. de Script. Eccl.*

(*a*) Cum Origenes aliquando veniſſet in Scholas, Plotinus

ORIGENE. l'aſpect d'un tel auditeur, diſcontinua ſon diſcours, & ne le reprit à ſa priére que pour ſaiſir l'heureuſe occaſion de faire l'éloge d'un témoin ſi reſpectable. La fierté d'un grand Sophiſte qui s'humilie de la ſorte, eſt une loüange de prix : elle eſt, pour ainſi dire, double de celle d'un autre.

Il n'eſt pas ordinaire à la Cour de faire les premiers pas vers les Sçavans, qui n'ont d'autre titre que leur ſçavoir. Ils ſeroient même bien ſatisfaits d'elle s'ils n'en ſouffroient pas les dédains ſuperbes, & ſi la vérité qu'ils voudroient y introduire y recevoit l'accueil qu'ils ne deſirent que pour elle. Cependant Origene Chrétien reçut des marques honorables de diſtinction dans une Cour toute Payenne. Mammée mere d'un grand Empereur, voulut (*a*) connoître celui qui s'étoit rendu ſi célébre dès ſa grande jeuneſſe, & c'eſt peut-être aux entretiens qu'il eut avec elle à Antioche, que l'Egliſe dut le calme dont elle joüit un peu ſous Aléxandre Sévére. Il ſeroit difficile de rapporter à d'autres cauſes le ralentiſſement de perſécution dont parle Origene (*b*) lui-même. S'il

ſtatim genas rubore ſuffuſus, aſſurgere voluit : Sermonem verò ab Origene continuare rogatus, reſpondit ſtudium loquendi ceſſare quando qui loquitur animadvertit ſe ad illos, qui idem ipſi novetint, verba facturum : atque ita, cum pauca quædam diſſeruiſſet, inde ſurrexit. *Porphyr. in vita Plotoni.*

(*a*) Sed & illud nemo neſcit, quod ad Mameam, matrem Alexandri Imperatoris, religioſam fæminam, rogatus venit Antiochiam, & ſummo honore habitus eſt : quodque ad Philippum Imperatorem, & ad matrem ejus Litteras fecit quæ uſque hodie extant. *Euſeb. de Script. Eccleſ.*

(*b*) Pauci per intervalla temporum, & facile numerabiles pro Religione Chriſtiana ſunt mortui. *Orig. cont. Celſ. l.* 3.

Non impugnamur à Principibus ſicut ſupetiore tempore. *Ibid.*

ne

ne dit point la part qu'il y eut, ſa modeſtie n'en mérite que plus d'eſtime. On doit plus de reconnoiſſance à celui qui n'en exige point. ORIGENE.

Après les grands Ouvrages qu'il avoit donnez, preſque tous en interprétation de l'Ecriture, on le preſſa de travailler dans un genre différent, ſi néanmoins il falloit preſſer pour le bien de la foy, celui qui n'avoit d'ardeur que pour elle.

CELSE, PHILOSOPHE de la Secte d'Epicure, avoit attaqué la Religion Chrétienne par un Livre intitulé : *Diſcours véritable*, & ce Livre écrit avec mille artifices ſéducteurs, pouvoit inquiéter les ſimples déja convertis, ou donner au moins des prétextes à ceux qui ſe défendoient de venir à nous. Origene ſentit le beſoin d'une réfutation, & il la fit avec toute l'étenduë que méritoit le crédit de l'Adverſaire, & l'importance du ſujet. Il étoit alors âgé de ſoixante ans & plus, chargé d'honneur, & d'événemens fameux, illuſtré par une longue chaîne de malheurs, qui ajoûte encore un nouvel éclat aux talens, & révéré pour ſes vertus autant que pour ſon ſçavoir ; alliance ſeule en poſſeſſion de caractériſer les grands Hommes. CELSE. Ἀληθὴς λόγος *Libb. duo*

Conſtamment il ne falloit pas moins qu'un eſprit de cette élevation, pour oppoſer à l'un des plus induſtrieux ennemis qu'ait eu l'Egliſe, & à peine le Monde eût-il encore fourni deux ſemblables combattans. Dans Celſe paroît en effet ce que le ſophiſme ingénieux a de plus trompeur, ce que la hardieſſe de l'affirmation a de plus impoſant, ce que

CELSE. la fertilité des tours, & le ſel piquant de l'ironie ont de plus enchanteur, ce qu'un ſçavoir même aſſez étendu peut joindre de favorable à des talens déja ſi inſidieux. Dans Origene ſe montre une raiſon ferme, droite & ſolide, qui ramene tout à ſes vrais principes, qui écarte tout l'indiférent ou l'inutile, & qui ſe tient immuablement au nœud qu'elle veut démêler; une adreſſe merveilleuſe à faire ſortir la contradiction cachée ſous les raiſonnemens captieux qu'il réfute; une éloquence gratieuſe & forte, ſelon la nature du ſujet, un air d'authorité, quoique doux & modeſte, qui naît viſiblement de la ſupériorité des connoiſſances, & des avantages de la cauſe, ſur tout un talent admirable d'inſtruction également proportionnée aux habiles & aux ſimples: talent ſi rare, qu'il l'eſt même dans ceux qui ont d'ailleurs un aſſez grand fonds de lumiere pour inſtruire.

Il ſuit ſon adverſaire pas à pas, & preſque de ligne en ligne, il expoſe tous ſes argumens, & découvre leur côté foible; il les convainc de la fauſſeté des *faits* qu'il avance, rétablit ceux qu'il altére, produit ceux qu'il diſſimule, & par-là maintient la verité du dogme, à nôtre égard fondée ſur celle de l'Hiſtoire, comme il le dit (*a*) lui-même. Je voudrois pouvoir donner ici quelque détail d'un ſi bel Ouvrage;

(*a*) His adjiciendum Diſciplinam noſtram habere quamdam demonſtrationem propriam .... quam Apoſtolus [1. *Cor. c.* 2. ℣. 45.] nominat *demonſtrationem Spiritus & Virtutis*: utpote *Spiritu* per Prophetias fidem aſtruente iis quæ de Chriſto feruntur; *Virtute* verò per prodigia quæ facta credimus tum argumentis aliis, tum quia ſuperſunt nunc eorum veſtigia duntaxat apud eos qui vivunt juxta voluntatem ipſius. *Orig. contra Celſ. lib.* 2.

mais outre que je lui ferois tort en l'abrégeant, cet abrégé même iroit encore bien loin au-delà des limites que je dois me preſcrire. Je dirai ſeulement après Euſebe (*a*) & ſaint Jerôme, (*b*) que tout ce qu'on avoit oppoſé, tout ce qu'on oppoſera jamais au Chriſtianiſme, ſe trouve pleinement & d'avance réſolu dans ce morceau, digne par-là des éloges & de l'amour de tous les ſiécles. CELSE.

ROME QUI ALORS étoit la premiére Ville du Monde, étoit auſſi le ſiége principal de l'Idolâtrie. Dans ſes murs, comme au centre, ſe rendoient les différentes ſuperſtitions répanduës dans le reſte de l'Univers, & elles ne pouvoient mieux s'établir que ſous les yeux des Empereurs, & d'un peuple puiſſant qui ſembloit protéger les Dieux auſſi-bien que les Rois. Combattre le Paganiſme dans le lieu même où il triomphoit avec tant de hauteur, & à l'aſpect de ſes Idoles, c'étoit donc une entrepriſe hardie, mais digne d'un Chrétien dont le caractére eſt un zéle qui redouble par les grandes oppoſitions.

(*a*) Jam autem poteſtate, licet non deſtinato contra eos ſcripto confutata ſunt & obtrita in octo Libris quos Origenes conſcripſit adverſus Celſi *Verum Sermonem*, jactantiorem opere illo [*Hieroclis*] qui *Philalethes* inſcribitur: in quibus cauſas omnes, & argumenta complexus vir ille omnia, ſimul quæcumque ea ſuperare à quoquam vel dicta ſunt, vel dicentur in anteceſſum diſſolvit. *Euſeb. adv. Hierocl.*

(*b*) Scripſerunt contra nos Celſus atque Porphyrius. Priori Origenes, alteri Methodius, Euſebius, & Apollinaris fortiſſimè reſponderunt; quorum Origenes octo ſcripſit Libros; Methodius uſque ad decem millia procedit verſuum; Euſebius & Appollinaris viginti quinque & triginta volumina condiderunt. Lege eos, & invenies nos comparatione eorum imperitiſſimos, & poſt tanti temporis otium, vix quaſi per ſomnium, quod didicimus recordari. *Hyer. Epiſt. ad. Magnum Orat. Roman.*

CE CHRE'TIEN parut dans la perſonne de *Minutius Felix*, eſprit vif & juſte qui déja s'étoit fait connoître dans Rome par l'éloquence de ſes Plaidoyers. Il ne crut pas devoir borner à ſes ſeuls intérêts l'avantage de ſa converſion, il voulut employer à celle d'autrui le talent de convaincre qu'il avoit tant exercé. Nous avons de lui contre le ſyſtême du Paganiſme, un Ouvrage élégant & ſolide. C'eſt un *Entretien* dont les caractéres ſont judicieuſement obſervez, dont les diſcours ſont dialoguez avec juſteſſe, & qui n'a, je crois, d'autre défaut qu'une ingénieuſe briéveté ; ſource de plaiſir & de peine au Lecteur, qui ſe plaint de ne pas joüir d'un charme plus long.

MINUTIUS FELIX.

Dans ce Dialogue ſont introduits trois perſonnages, *Cæcilius Natalis*, homme entêté de ſes Idoles, & ſouverainement prévenu contre l'Evangile ; *Octavius Januarius*, Chrétien inſtruit, & Controverſiſte habile ; & un troiſiéme, qui n'eſt autre que Minutius lui-même. La diſpute eſt ouverte par Cæcilius, qui combat la Providence, à peu près de la même ſorte qu'elle eſt attaquée par Cotta dans Ciceron. Octavius la défend comme Balbus dans le même Auteur, & démontre par d'invincibles raiſons qu'il eſt un Dieu qui gouverne l'Univers. En preuve d'une vérité ſi conſtante, il étale les beautez, les richeſſes, l'ordre & l'induſtrie qui éclattent dans la Nature. Argument en apparence populaire ; ſi fort néanmoins, que l'eſprit le plus ſubtil ne peut & n'a pu l'ébranler ; ſi naturel, que la raiſon ne le

Cicer. de Nat. Deor.

peut conteſter, qu'elle n'ait contre elle & ſa propre réponſe, & les réſiſtances du cœur. L'éxiſtence d'un Etre parfait & unique, mene Octavius à la diſcuſſion du Polithéïſme : Doctrine monſtrueuſe qu'il n'a pas de peine à renverſer, mais qui lui donne occaſion de découvrir, ou de faire découvrir à ſon adverſaire, l'extravagance & les contradictions du Culte Payen. MINUTIUS FELIX.

Cæcilius forcé de reconnoître que toute apologie ſe refuſe aux abſurditez de ſa croyance, penſe au moins pouvoir charger l'Evangile d'abſurditez égales. Vaine reſſource. Ses raiſonnemens, qui ſont toutefois ce qu'on avoit alors de plus ſpécieux à nous oppoſer, tombent à meſure qu'ils paroiſſent. Qu'étoient-ils en effet, que nos dogmes déguiſez à deſſein, ou mal compris ; nôtre diſcipline ou méconnuë, ou calomniée ; nos Hiſtoires corrompuës, ou ignorées ? Octavius montre auſſi que d'ordinaire on n'attaquoit la foy Chrétienne, que faute d'en connoître les principes, & il en établit quelques-uns ; qu'on lui impute ce qu'elle n'a jamais ni crû, ni pratiqué, ce qu'elle déſavoüe à haute voix, & il répond à ces diverſes accuſations.

Par éxemple, Cæcilius diſoit des Chrétiens qu'ils adoroient la tête d'un âne. C'eſt un reproche qu'on avoit déja fait aux Juifs, & Joſephe l'avoit détruit de reſte dans ſa diſpute avec Appion. Mais apparemment que cette vieille erreur ſubſiſtoit toûjours dans quelques eſprits, & les Fidéles encore aſſez mal démêlez d'avec les Juifs, portoient la honte d'un ridicule peu fondé, même dans ſon origine.

MINUTIUS FELIX.

S'il eſt rare que les hommes gardent long-tems une vérité ſans la corrompre, il l'eſt encore plus qu'ils ſe dépréviennent d'une erreur, juſqu'à n'y plus revenir.

Cælius nous objectoit de plus le crime affreux de l'inceſte. Autre accuſation inſoûtenable, & qui pourtant renaiſſoit ſans ceſſe de deſſous ſes ruines. La pureté de notre morale, & ce grand nombre de Vierges qui faiſoient alors, comme aujourd'hui, la gloire de l'Egliſe, étoient une aſſez forte réponſe à l'imprudence de l'objection. Octavius ne s'y tenoit pas cependant. Son triomphe étoit ſur tout d'accabler le Paganiſme du (*a*) deshonneur dont il s'efforçoit de nous couvrir. Et rien n'eſt en effet plus victorieux que cette ſorte de replique, qui tourne contre l'ennemi le trait même qu'il employe pour attaquer.

Je ne ſçai où le Payen avoit pris encore qu'un des grands points de nôtre Culte étoit dans les hommages impurs que nous rendions, diſoit il, (*b*) aux objets les plus obſcénes. Une juſtification ſérieuſe eût été de trop ſur ce point, qui avoit contre lui toutes les lumiéres de l'évidence. Il ne fit qu'offrir à Octavius l'occaſion de montrer cette odieuſe indécence dans l'Idolâtrie elle-même; elle qui mettoit l'inſolent Priape au rang de ſes Dieux, qui ſacrifioit à Venus impudique, & qui célébroit les Fêtes laſcives de la bonne Déeſſe.

(*a*) Ea enim de caſtis & pudicis fingitis quæ fieri non crederemus, niſi de vobis probaretis. *Minut. in Octav.*

(*b*) Alii eos [*Chriſtianos*] ferunt ipſius Antiſtitis ac Sacerdotis colere genitalia. *Cæcil. apud Minut. ibid.*

Si l'on veut toutefois que je marque l'origine, ou pour m'expliquer mieux, le prétexte de cette fable imaginée contre nous, j'obſerve qu'elle n'étoit que le traveſtiſſement d'un des plus ſaints uſages de l'Egliſe. On ſçait que la ſévérité de ſes loix écartoit de l'Autel & de ſon Sacrifice, les Fidéles tombez dans l'un des crimes capitaux. Ces hommes livrez après leur chûte à toutes les rigueurs de la Pénitence, fondoient en larmes aux portes des Temples, (*a*) embraſſoient les genoux des Paſteurs, & ſe proſternoient aux pieds des Freres en ſigne de repentir. Ce fut de cette pratique malignement interprétée qu'on nous fit un crime. Le retour d'un cœur égaré, les pieux témoignages de ſa douleur, les marques publiques de ſa confuſion devinrent tout auſſi-tôt une honteuſe profanation de la pudeur. Il étoit donc bien déterminé qu'on nous trouveroit coupables, puiſque nous l'étions même par les humiliations qui réparent le déſordre. MINUTIUS FELIX. Voyez M. Rigaut, ſur cet endroit de Minutius

Le reſte du Dialogue n'eſt dans Minutius que la juſtification des mœurs Chrétiennes, & il aboutit à la converſion de Cæcilius, à la fin perſuadé qu'il n'adoroit que des figures inſenſibles. Les Interlocuteurs ſe promettent une ſeconde entrevûë ; & il ſemble au fonds qu'aprés s'être réünis contre les fauſſes Divinitez Octavius devoit initier le nouveau Converti, lui découvrir à plein tout le Chriſtianiſme, & l'inſtruire du détail de ſa diſcipline. Par malheur ce morceau, s'il a été, n'eſt plus, & la beauté de celui qui

(*a*) *Advolvi Preſbyteris : volutando caligas Fratrum detergere.* Apud Authorem Eccl.

MINUTIUS FELIX. reſte doit nous affliger encore davantage ſur la perte de l'autre. Il eſt vrai que par les Ecrits ou contemporains, ou poſterieurs, on peut deviner à peu près ce que ce monument auroit contenu de curieux. Mais la conjecture ne remplace jamais bien l'utilité d'une Piéce originale, toûjours prétieuſe par un certain fil d'idées & d'obſervations quelquefois unique.

ON NE SÇAUROIT bien dire par quel hazard l'Afrique ſeule a fourni preſque autant d'Apologiſtes de la foi que toutes les autres Egliſes enſemble. Mais enfin ce hazard, ſi c'en eſt un, eſt heureux : car ſans vouloir décider, ce qui me conviendroit moins qu'à perſonne, il me paroît que l'Afrique a été pour le Chriſtianiſme, la Nation la plus féconde en grands Hommes. Je ne parle pas ici de *ſaint Cyprien*, quoiqu'il ait doctement écrit contre le Paganiſme. Il n'a fait ſur cet article, comme en beaucoup d'autres, que marcher avec ſcrupule ſur les pas de Tertullien, qu'il appelloit ſon Maître. Diſciple fidéle quant aux choſes, ſupérieur néanmoins à ſon modéle, & de beaucoup, quant aux graces du ſtyle. Mais on ne peut ſe diſpenſer de placer *Arnobe* parmi les Auteurs originaux que le ſçavoir & l'éloquence ont le plus ſignalé dans les premiers tems.

Cyprian. Epiſt. ad. Demetr.

Idem. De Vanit. Idol.

ARNOBE.

IL AVOIT d'abord enſeigné la Rhétorique dans la Numidie. Cette fonction qui lui faiſoit un devoir de lire ce qu'il y avoit d'ouvrages prophanes anciens & modernes, lui avoit compoſé, ſans qu'il y pensât, le fonds de Théologie Payenne dont il devoit

être

être le deſtructeur. C'étoit, pour ainſi dire, apprendre chez l'ennemi l'art même de le défaire. Si-tôt auſſi qu'Arnobe ſe fut rangé parmi nous, il ne ſongea qu'à augmenter le nombre des transfuges, & fit dans ce deſſein un Ouvrage en ſept Livres contre les Gentils. ARNOB.

Il le commence par l'expoſition du reproche qu'on faiſoit aſſez ordinairement aux Chrétiens, d'être la cauſe des malheurs de l'Empire. Les Payens, pour nous rendre odieux, ſaiſiſſoient ainſi le prétexte de leurs diſgraces, & ce moyen de nous nuire étoit preſque infaillible; car l'homme & le Peuple ſur tout, eſt à demi conſolé de ſes maux, dès qu'on offre un objet à ſa vengeance. Déja les Fidéles avoient ſouffert de ces plaintes injuſtes. *Si le Tibre ſe déborde*, diſoit Tertullien, (*a*) *ſi le Nil ceſſe de fertiliſer les plaines, ſi les ſaiſons ſe dérangent, s'il arrive un tremblement de terre, ſi la famine, ſi la peſte dépeuplent les Provinces, tout auſſi-tôt le cri général demande le ſang des Chrétiens*: & Origene (*b*) avoit dit la même choſe, parlant de la perſécution ſous Maximin. *Arnob. contra Gent. l. 1.*

Arnobe diſcute donc ce point de fait, & prou-

(*a*) Si Tiberis aſcendit in Mœnia, ſi Nilus non aſcendit in arva, ſi Cœlum ſtetit, ſi Terra movit, ſi fames, ſi lues, statim Chriſtianos ad leonem. *Tertull. Apol. c.* 40.

(*b*) Frequenter enim famis causâ Chriſtianos culpatum Gentiles, & quicumque ſapiebant quæ Gentium ſunt. Sed & peſtilentiarum cauſas ad Chriſti Eccleſiam retulerunt. Scimus autem & apud nos Terræ motum factum in locis quibuſdam, & factas fuiſſe quaſdam ruinas, ita ut qui erant impii extra fidem cauſam Terræ motûs dicerent Chriſtianos, propter quod perſecutiones paſſæ ſunt Eccleſiæ, & incenſæ ſunt; non ſolum autem illi, ſed & qui videbantur prudentes talia in publico dicerent: quia propter Chriſtianos fiunt graviſſimi Terræ motus. *Orig. Tract.* 28. *in Matth.*

ARNOB. ve que l'Egliſe eſt innocente des calamitez publiques ; qu'elle en eſt ſi peu comptable, qu'avant ſa naiſſance on avoit vû l'Etat affligé des mêmes revers, ou de plus grands encore ; que toutes les révolutions heureuſes, ou fatales, ſont dans la main de la Providence, qui les diſtribuë ſelon l'ordre de ſes conſeils toûjours équitables ; & qu'enfin la conſtitution de l'Univers ne permet point d'uniformité conſtante. Il fait un raiſonnement plus direct contre les Payens. C'eſt, dit-il, le Dieu que nous adorons qui répand ces malheurs, cauſes ordinaires de vos murmures, ou ce ſont vos Dieux. Optez. Sont-ce vos Dieux ? Ils ſont donc injuſtes. D'où vient qu'ils vous puniſſent de nos crimes ? Nous devrions être ſeuls immolez à leur couroux. Eſt-ce le Dieu que nous reconnoiſſons ? Les vôtres ne ſont donc pas des Dieux, puiſqu'ils ne peuvent arrêter ni ſuſpendre ce qu'ordonne le nôtre. Cet argument auquel il n'y a point de replique, conduit Arnobe à la démonſtration d'un ſeul Etre ſouverain, d'où il paſſe à Jeſus-Chriſt, & à la néceſſité de ſa miſſion, dont il parle avec toute la nobleſſe digne du ſujet.

Une accuſation plus apparente contre l'Egliſe étoit ſa propre nouveauté. Vous ne datez pas encore depuis quatre cens ans, diſoit l'Idolâtrie, & vous prétendez abolir un Culte qui précede de ſi loin l'origine du vôtre ? Quelle préſomption ! Mais, reprend Arnobe, avant deux mille ans connoiſſoit-on vos Dieux & vos Déeſſes ? Idolâtres, (a) vous

(a) Cum de veritate loquimini noſtrarum Religionum, veſtræ vobis in mentem non veniunt, nec curatis inſpicere quando ſint exor-

avez donc été nouveaux comme nous le ſommes, ARNOB.
& vous ne pouvez rien nous oppoſer qu'on n'ait pû vous oppoſer à vous-mêmes. Il faut avoüer que cette réponſe, plus ingénieuſe que ſolide, n'alloit pas au fonds du différend. L'avantage reſtoit toûjours du côté des Payens. Ils avoient commencé; mais enfin ils avoient commencé plûtôt, ils étoient en poſſeſſion quand nous ſommes venus, & les ſiécles dépoſoient pour eux. Arnobe ne ſe fixe pas non plus à ſa premiére défenſe. Il veut (*a*) qu'on approfondiſſe la nature de ce qu'on adore, & non depuis quand on l'adore; car il n'y a point de preſcription en faveur d'une fauſſe Doctrine.

Ce principe qui a ſon point de vérité, n'eſt pourtant pas éxempt de tout défaut. Il a principalement celui de ne rien finir. Chacun prévenu pour ſa Religion le tire à ſoi, chacun ſe l'applique; on ſe le diſpute de part & d'autre, ſans autre fruit que d'avoir long-temps été les armes à la main. Par conſéquent il falloit une régle plus déciſive, plus courte, & Arnobe devoit la donner.

Il falloit établir qu'il ne ſuffit pas qu'une Doctrine ſoit ſeulement plus ancienne qu'une autre pour mériter la préférence; qu'il eſt beſoin encore qu'elle ſoit ſeule, perpétuelle, & non interrompuë. Il falloit

ti veſtri Dii, quas origines habuerint, quas cauſas, vel ex quibus proruperint, emicuerintque radicibus. Cujus autem eſt pudoris, quin imò verecundiæ cujus quod agere te videas, in hoc alterum reprehendere? Maledicti, & criminis loco dare ea quæ in te poſſunt reciprocatâ viciſſitudine retorqueri? *Arnob. lib.* 2.

(*a*) Religionis autoritas non eſt tempore æſtimanda, ſed numine: nec colere quâ die, ſed quid, coeperis, convenit intueri. *Ibid.*

ARNOB. dire qu'à l'excluſion de toute autre, celle des Chrétiens porte cet auguſte caractére. Il falloit au même tems la montrer déja connuë par les premiers hommes, reçûë, continuée dans le Peuple Juif, & conſommée dans l'Egliſe. On ne voit l'origine des Dieux que bien long-temps après l'origine du Monde. Mais dès cette même origine on voit un Libérateur promis. Les Patriarches n'attendent & n'implorent que ſon arrivée. D'âge en âge les Prophétes qui ſe ſuccédent dreſſent le plan de ſon Hiſtoire. Ce Meſſie paroît enfin. Il remplit toutes les prédictions ſans s'en écarter d'une ligne, & c'eſt lui que les Chrétiens adorent. Voilà une chaîne de créance qui met l'Egliſe bien au-deſſus de tout reproche de nouveauté. Il n'y a plus à dire : Vous n'étiez pas un tel ſiécle. Nous embraſſons viſiblement tous les ſiécles, & en Jeſus-Chriſt tous les ſiécles ne ſont qu'un.

C'eſt la nature des Ouvrages achevez de ne permettre pas d'Analiſe éxacte. Comme ils ne renferment rien que de curieux & preſque de néceſſaire, on en rapporte toûjours trop peu, dès qu'on n'en expoſe pas le tout. Tels ſont les derniers Livres d'Arnobe. Il y combat l'Idolâtrie en entier ; je veux dire ſes pratiques, auſſi-bien que ſes dogmes, s'il eſt vrai pourtant que ſes dogmes fuſſent différens de ſes pratiques ; & en parlant de celles-ci, juſqu'à quel détail ne deſcend-il pas ? Les Temples, les Images, les Statuës, les Fêtes, les Oracles, les Sacrifices, les Divinations, les Cérémonies, les Jeux, les Spectacles, les Hymnes, les Apothéoſes, les Conſécrations, que ſçais-je ? tout ſubit un éxamen rigoureux, & ſa cen-

Arnob. libb. 6. & 7.

ſure n'y trouve rien à épargner. Pour les articles de créance, il ne ſe borne pas à ce qu'en avoient dit les Poëtes, qui par la licence de leur Art avoient peut-être éxagéré, ſelon que le prétendoient les Payens eux-mêmes, quand la diſpute les contraignoit à cet aſyle. Il perce dans les Antiquitez les plus reculées, & dès-là les moins ſuſpectes : il employe contre les Dieux ces témoignages encore brutes ; & ce qu'il a de propre, il le fait avec une force de raiſon, qui néanmoins laiſſe au ſtyle tout le gracieux qu'une imagination délicate & fleurie peut lui donner. Sans affecter aucun ornement, il admet tous ceux qui ſe préſentent, quelquefois même celui d'une raillerie ingénieuſe : ſecours qu'on peut ſe ménager innocemment, pourvu qu'il épargne l'homme, & qu'il n'humilie que l'erreur, comme Arnobe prend ſoin de l'obſerver avec ſcrupule. De ſa part nulle ſatyre contre le Payen, il reſpecte en lui le preſent de la raiſon quoiqu'obſcurcie & égarée ; mais les généalogies comiques des Dieux, leurs combats, leurs ſéditions, leurs bleſſures, leurs plaintes, & leurs gémiſſemens ridicules, leurs jalouſies indécentes, leurs fourberies meditées, leurs querelles domeſtiques, leurs amours capricieuſes, tout le reſte de leur feinte Hiſtoire, lui fournit mille traits heureux, parez encore du charme de la diction. Rien, ce me ſemble, ne fait plus d'honneur à l'eſprit que de traiter les matiéres avec ce tour facile qui l'en déclare maître. C'eſt offrir tout à la fois le plaiſir, & la vérité, qui, à le bien prendre, ſont les ſeuls beſoins de l'homme. ARNOB. *Id. l. 5.*

LACTANCE. LES GRANDS GE'NIES ſe font les uns des autres. Ce que la nature commence en eux s'y acheve par l'émulation d'atteindre, ou même de ſurpaſſer leurs modéles. *Lactance* avoit été l'éléve d'Arnobe; bien-tôt il devint ſon égal, & il eſt à préſumer que le Maître auroit ſouffert ſans peine de ſe voir effacé par le Diſciple: car il y a dans l'ordre des ſciences une eſpéce de filiation affectueuſe. Un Sçavant y regarde les ſuccès de ſon éléve, des mêmes yeux de complaiſance dont un pere voit la gloire de ſon fils, quelquefois ſupérieure à la ſienne propre.

Le mérite connu de Lactance l'éleva juſqu'à devenir le Précepteur de Criſpe, né du premier mariage de l'Empereur Conſtantin. C'eſt ce jeune & malheureux Prince que ſon pere fit mourir ſur les fauſſes accuſations de Fauſte en 326. La mort prématurée du Diſciple ruina la fortune, ou du moins les eſpérances de l'inſtituteur, à qui ce coup fatal ne laiſſa plus que les conſolations inſéparables de l'étude. Il l'aima d'un amour ſi perſéverant, & ſi deſintéreſſé, que malgré toute l'indigence dont elle permettoit qu'il endurât les horreurs, il lui demeura fidéle, non ſeulement dans ces premiers jours, où l'on aime avec plus d'ardeur & moins de prévoyance, mais encore dans ce déclin de l'âge où les beſoins du corps parlent en ſouverains, & bien plus haut que ceux de l'eſprit. C'eſt ſaint Jerôme (*a*) qui nous apprend qu'un ſi grand homme né le plus beau gé-

Oroſ. l. 7. c. 28. Idat. Faſt.

Hyer. de Script. Eccl.

(*a*) Lactantius vir omnium ſuo tempore eruditiſſimus, ſed adeo pauper, ut plerumque etiam neceſſariis indiguerit. *Hyeron. Chronic.*

nie de ſon temps, qui en étoit devenu le plus doc- LACTANCE.
te, vécut néanmoins dans une affreuſe miſére, dépourvû de tout ſecours, même de ceux qui compoſent à peine une ſubſiſtance étroite & incommode. Je dirois ici : Quel deshonneur pour ſon ſiécle ; ſi mille éxemples pareils ne montroient preſque tous les ſiécles marquez à la même flétriſſure ! Mais les ſciences ont cela de propre, qu'elles attachent tout ingrates qu'elles ſont. On les aime encore pour elles, lors même qu'on n'attend rien d'elles. Paſſion ſi pure, qu'elle en devient preſque une chimére pour quiconque ne l'a pas ſentie ; paſſion ſi puiſſante, que toute autre ſe trouveroit honorée d'entrer en partage de ſon empire.

A l'éxemple d'Arnobe, Lactance qui voulut que ſes travaux tournaſſent à l'accroiſſement de l'Egliſe, compoſa pour elle ſes *Inſtitutions Divines* en ſept Livres. Bien que la réfutation du Paganiſme ſemblât une affaire conſommée après ce que nous avons fait voir d'excellens Ecrits faits ſur ce point, il ne craignit pas d'y revenir. Un eſprit ſupérieur trouve encore une abondance de nouveautez dans un ſujet qui n'eſt plus neuf. N'y eût-il que l'art de préſenter les mêmes choſes dans un autre jour, de les appuyer de preuves differentes, d'en tirer des inductions nouvelles, & enfin de mettre le tout dans un arrangement plus raiſonné, c'eſt un talent preſque auſſi original que celui de l'invention. Lactance avoit ſur tout cet eſprit d'ordre, d'autant plus eſtimable en lui, qu'il ne paroît pas avoir toûjours été le mérite des Anciens. Un goût géométrique naturel conduit

LACTANCE. son Ouvrage, & son Plan est tel que les matieres y naissent l'une de l'autre, conséquemment à l'ordre des idées, quand rien n'en gêne la succession.

Le premier de ces Livres a pour titre *de la fausse Religion.* La pluralité des Dieux y est prise de tous les sens, & montrée dans chacun comme l'abus de la raison, le triomphe de l'ignorance, l'opprobre & la dérision de la Divinité. Il ne se peut gueres qu'on renverse une erreur sans établir la vérité contraire; aussi Lactance s'étend en preuves fortes & lumineuses de l'unité d'un Dieu. Après celles qui sont purement intellectuelles, il descend aux autoritez, & il en trouve jusques dans le sein de l'Idolâtrie, parmi ses Philosophes, parmi ses Poëtes; ce qui même étoit alors d'un grand poids, dans les Oracles des Sibylles. On conçoit aisément que cette recherche de témoignages demandoit une immense lecture. Mais ce qui en prouve encore mieux l'immensité dans Lactance, c'est qu'il ne se borne pas à détruire l'Idolâtrie en général, & selon la forme dont elle subsistoit de son tems: il parcourt les Dieux des Nations qu'on appelloit Barbares; quelque éloignées qu'elles fussent par la distance des siécles ou des lieux, il examine leur Théologie, & la démontre aussi frivole que celle des Romains.

De ces remarques continuées dans le second Livre, il passe à celles qui regardent *l'origine de l'erreur* des Gentils. Ce n'est point comme on pourroit se l'imaginer, une exposition métaphysique & abstraite des faux principes qui avoient mené l'homme à la superstition. Ces recherches spéculatives manifeste-

ment

ment diſproportionnées au commun des hommes, euſſent dès-là manqué leur effet. Ce ſont de courtes, mais ſçavantes Diſſertations ſur l'origine des Temples, des Simulachres, des Dieux *animaux & naturels*, des Oracles, des Sacrifices, des Augures, &c. La date connuë de ces divers établiſſemens, la variété de leurs formes, les dégrez de leur décadence, & qui plus eſt, leur chûte abſoluë chez différens Peuples, conduit l'Auteur à des conſéquences qui devoient couvrir de honte tout protecteur de la Doctrine Payenne. LACTANCE.

Il reſtoit à attaquer les Philoſophes; & cette partie de l'Ouvrage étoit néceſſairement la plus embarraſſante dans l'éxécution. Que de ſectes à parcourir! Par-là que d'ennemis ſur les bras! Il falloit faire une ſorte d'Hiſtoire de l'eſprit humain, & ſans s'égarer, le ſuivre dans ſes prodigieux égaremens. Lactance le fit. Il démêla toutes ces erreurs de Morale, il plaça chacune dans ſon ordre; & ce qui, je penſe, étoit le moins difficile, il les réfuta toutes dans le troiſiéme Livre, qui eſt *de la fauſſe ſageſſe*.

La quatriéme eſt comme en regard avec celui-ci, & traite *de la vraye ſageſſe*. Au lieu de ces opinions paſſageres qu'on avoit honorées du nom pompeux de ſyſtême, Lactance ouvre aux Payens l'entrée d'une Philoſophie bien plus majeſtueuſe, celle que renferment les Divines Ecritures, & qui ſeule remplit dans la raiſon le vuide importun que les autres y laiſſent.

C'eſt-là qu'il met au grand jour la haute idée que donne Moyſe de l'Etre ſuprême, & de ſa Providen-

LACTANCE. ce ; la ſageſſe des Loix preſcrites à l'ancien Peuple ; l'admirable économie de ſa Religion, qui, quoique ſainte, n'étoit pourtant que le préliminaire d'un Culte plus digne encore de ſon Auteur. Ce caractere ſingulier de *figure*, eſt comme le paſſage qui tranſporte Lactance à la grande & invincible preuve du Chriſtianiſme, le rapport entre les deux Alliances. Il les approchè l'une de l'autre, & elles ſe donnent la main ; la premiere eſt toute en promeſſes, & la ſeconde les dégage ; les Prophétes annoncent, & l'Evangile accomplit. Ce paralléle achevé, l'Auteur fait un pas, & il ſe trouve au milieu de cette Egliſe prédite de ſi loin, & dès ſa naiſſance affligée ſi cruellement. L'injuſte rigueur de la perſécution eſt là peinte dans tous ſes excès. Le cinquiéme Livre, qui eſt *de l'équité*, roule preſque entier ſur ce point. Le raiſonnement y eſt au-deſſus des repliques ; mais ce qu'on ne peut aſſez loüer, une modération infinie lui ajoûte une autre force du moins auſſi victorieuſe. Nulle invective, nulle aigreur n'infectent la diſpute. C'eſt une Apologie modeſte, pacifique autant qu'elle peut l'être, & même attendriſſante. La raiſon qui ſçait ainſi mettre le cœur dans ſon parti ne tarde gueres à perſuader.

Ce talent d'inſinuation, peut-être encore plus rare que le ſublime, étoit le caractere propre de Lactance. Le ſixiéme Livre de ſes *inſtitutions* lui fait ſurtout honneur de ce côté-là. Toute la morale Chrétienne y eſt expoſée, non ſous cet air ſombre, farouche, & impitoyable, qui eſt moins le ſien que celui des hommes qui l'enſeignent ; mais comme le

rétabliſſement de la droiture primitive, le lien heureux d'une ſociété bien-faiſante, la ſource du repos & des conſolations inaltérables, la regle amie de nos intérêts, & l'unique loy qui ſympatiſe avec la nobleſſe de nos deſirs. Ce n'eſt pas qu'il ne la montre auſſi dans ce qu'elle a de ſurnaturel & de divin. Il ſçait bien faire voir que près d'elle toutes les loix humaines ſont défectueuſes ; mais il ſe plaît ſingulierement à relever ce qu'elle a d'aimable : bien inſtruit que pour engager l'homme, il faut le prendre par les motifs puiſſans de l'utilité perſonnelle. LACTANCE.

C'eſt dans cette vûë qu'il finit ſon Ouvrage par une maniere de Diſſertation ſur *la vie heureuſe*. Quelque rapport que la vertu ait avec nous, il faut convenir qu'elle n'eſt plus le penchant du cœur. Elle en éxige tant de ſacrifices, & la plûpart ſi douloureux, que quoiqu'on aime les biens qui la ſuivent, on n'en redoute pas moins le prix qu'elle coûte. Elle a d'ailleurs un côté fâcheux : loin de garantir des maux preſens, ceux qui lui ſont les plus fidéles ſe trouvent ſouvent les plus expoſez à l'infortune. La vertu ſouffrante eſt le ſpectacle le plus ordinaire de la vie. Lactance ne le déſavouë pas. Mais dans cette vie paſſagere & ſi traverſée, il tranſporte nos regards vers cet autre Monde où nous ſommes attendus, & dont celui-ci n'eſt que le chemin. Ce court trajet eſt pénible, il y faut combattre juſqu'au ſang : il eſt auſſi le tems de la purification & de l'épreuve. Au-delà ſont les récompenſes ſans bornes, le Béatificateur, & la béatitude ſans fin. Encore un moment, & la mort va nous ouvrir un autre Univers, nous reconduire

LACTANCE. à nôtre origine, & changer nos courtes afflictions en d'éternelles délices. Une peinture ſi douce, des promeſſes ſi conſolantes ne ſont point vaines. L'immortalité n'eſt point un ſonge philoſophique. L'ame ſurvit aux dépoüilles du corps. Ce corps même qui après le trépas n'eſt qu'une cendre vile, reprendra, pour ne la pas perdre, une vie plus glorieuſe, & ce grand jour ſera celui de la manifeſtation générale.

Ces trois articles ſont prouvez de ſuite par Lactance, & il n'employe que deux ſortes de preuves ; celles que lui fourniſſoit déja la créance Payenne, & ces autres qui ſont en nous comme empreintes des mains de la nature. Ceux qui connoiſſent celle de l'eſprit, ſçavent qu'il ne cede pleinement qu'aux principes dont il porte la conviction intime. Le grand ſecret de la perſuaſion, eſt celui qui va tirer du cœur ces premieres véritez qui jamais n'y ſont éteintes ; car il n'y a que l'homme qui puiſſe bien s'inſtruire lui-même. Tout acquieſcement aux inſpirations étrangeres, ſi ce n'eſt à celle d'enhaut, eſt preſque toûjours une docilité contrainte où la volonté reſte ſéditieuſe. Mais ſi-tôt que vous avez mis la lumiere d'autrui dans vos intérêts, ſi-tôt que l'homme a découvert que c'eſt lui qui penſe de ſon propre fonds, & qu'il ſe juge, attendez tout de ce retour. Sa raiſon ne ſe défie plus de la vôtre. Le voilà perſuadé que c'eſt le Maître intérieur & univerſel qui lui parle. Vous l'avez conduit aux pures ſources du vrai, & il n'a plus qu'à ſuivre le cours paiſible des conſéquences qui en ſortent.

JE CROIS avoir aſſez fait connoître les grands Auteurs qui durant trois ſiécles ſe ſont ſignalez pour la cauſe de l'Evangile. Cependant après avoir obſervé ce qu'ils ont eu chacun de propre, qu'il me ſoit permis de m'arrêter un peu ſur ce qu'ils ſemblent avoir eu de commun entre eux.

Il faut convenir qu'ils n'ont eu preſque tous que des connoiſſances inéxactes de la náture de l'eſprit, & que du moins au premier aſpect leur Métaphyſique ſe trouve expoſée ſur ce point à bien des reproches. Les queſtions qui roulent ſur l'eſſence de l'ame ſont ſi déliées, ſi abſtraites, les idées en échapent avant tant de légéreté, l'imagination y eſt ſi contraire, l'attention ſi-tôt épuisée, que rien n'eſt ſi facile, & dès-là ſi pardonnable que de s'y méprendre. Quiconque n'y ſaiſit pas d'abord certains principes, eſt hors de route; il marche ſans rien trouver, ou ne rencontre que le faux. Ce n'eſt pourtant pas tout-à-fait à la peine de découvrir ces principes, la plûpart ſimples & naturels, que j'attribuë les mécomptes philoſophiques de quelques-uns de nos premiers Ecrivains; c'eſt à leur déférence trop ſoumiſe pour le ſyſtême reçû. Si le ſuccès n'eſt preſque dans tout que le prix d'une ſage audace, on peut dire que c'eſt dans la Philoſophie principalement qu'il faut oſer. Mais ce courage de raiſon qui ſe cherche une voye, même où il ne voit point de trace, étoit un art d'inventer ignoré de nos peres. Appliquez ſeulement à maintenir dans ſa pureté le dogme de la foy, tout le reſte ne leur ſembloit qu'u-

ne ſpéculation plus curieuſe qu'utile. Soigneux tout au plus d'arriver juſqu'où les autres avoient été, la plûpart très-capables d'aller plus loin, ne ſentirent pas aſſez les reſſources que leur offroit la beauté de leur génie.

Il eſt vrai qu'avant eux de grands hommes s'étoient diſtinguez par de profondes méditations; mais en ſerai-je repris ſi j'avance que leurs efforts méritent plus d'éloges que leurs découvertes? Platon lui-même avec ſes termes ſonores, & ſes phraſes harmonieuſes, s'étoit élevé plûtôt au-deſſus des choſes qu'il ne les avoit touchées. Le chemin agréable & toûjours fleuri qu'il faiſoit tenir à ſes diſciples, leur cachoit l'inutilité d'une marche qui n'étoit qu'amuſante, & qui, pour tout dire, n'avoit rien d'inſtructif ni de précis. Où pouvoit-on aller en effet par des figures de rhéteur, par des métaphores, & par des allégories éternelles? Socrate avoit bien raiſon de ſe plaindre d'un (*a*) éleve qui dans ſes Dialogues ne faiſoit qu'un ſophiſte de ſon Maître.

Deux avantages cependant rendirent Platon recommandable. Sa Morale étoit aſſez pure, comparée du moins à celle des autres Ecoles; & celles-ci n'avoient jamais parlé ſi dignement que lui de l'Etre ſuprême. Nouveau Prométhée, pour me ſervir de l'ingénieuſe comparaiſon de ſaint Clément, il avoit dérobé des Livres ſaints quelques étincelles du feu ſacré qu'ils renferment. Il avoit défini Dieu comme il ſe définit lui-même. Il avoit enſeigné que Dieu a

Clem. Alex. Strom. l. 1.

Plato. in Timæo.

Idem in Epinomide.

(*a*) Quam multa de me mentitus eſt Adoleſcens. *Socrat. apud Diog. Laert. in Platon.*.

tout fait par ſon *Verbe*, conformément à la Doctrine des Hébreux, & que le Verbe *très-Divin* a rendu l'Univers harmonique & viſible. Il avoit donné le nom de *Pere* & de Seigneur au Pere de l'Auteur du Monde. Il avoit diſtingué des bons & des mauvais Anges. Il avoit dit de l'ame qu'elle eſt l'image & la reſſemblance de Dieu même. Ces diſcours, quelques autres pareils manifeſtement empruntez de nos Ecritures, lui méritérent donc les ſuffrages des premiers Peres, quoiqu'ils mettent dans ces éloges mêmes de fréquentes reſtrictions, comme on ne peut ſe diſpenſer de le reconnoître.

Idem in Epiſt. ad Hermiam, Eraſtum, & Coriſcum.
Id. de Leg. l. 10.
Idem. in Phædone, & in Alcibiade. 1.

De lui paſſa dans l'Egliſe l'opinion de la préexiſtence des ames, adoptée par ſaint Juſtin, par ſaint Clément d'Aléxandrie, par Origene qui la porta juſqu'aux derniers excès, & même dans la ſuite par ſaint Auguſtin, qui ſemble avoir toûjours panché pour elle. Aucun d'eux néanmoins en admettant avec Platon la préexiſtence des ames, ne penſoit, comme lui, qu'elles fuſſent éternelles. Tous leur donnoient un commencement & une origine, modification qui adouciſſoit de beaucoup le ſyſtême, & qui prévenoit tout le danger de ſes conſéquences.

CE QU'ON eſt le plus affligé de voir dans pluſieurs de nos Ecrivains, eſt leur maniere de s'expliquer ſur l'eſſence même de l'ame. Comment Tatien pouvoit-il franchir le mot, admettre une (*a*) *compoſition*, & ce qui eſt l'équivalent, reconnoître de

(*a*) Anima *componitur*, ut manifeſte apparet, ex *corpore*; nam nec ipſa ſine *corpore* poſſet apparere. *Tatian. Serm. ad Græc. p.* 153.

l'étenduë dans la ſubſtance penſante ? Comment ſaint Irénée ſe permettoit-il de dire que l'ame, même après la diſſolution du corps, retient la *figure* (*a*) & le *caractére* de la matiere? Peut être ne vouloit-il faire entendre par-là qu'un deſir, une tendance de l'ame vers le corps qui lui étoit uni ſur la terre. J'admets volontiers cette explication, & je me reſtraindrai ſeulement à dire qu'il ſeroit plus glorieux au Texte de ſe pouvoir paſſer des ſecours du Commentaire.

Il ſeroit difficile d'avoir la même complaiſance pour Tertullien. Il s'oppoſe trop ouvertement à ce qu'on voudroit avoir de ménagement pour lui. Un Livre entier nous reſte de ſa main, où il établit ce qu'il penſe de l'ame, &, ce que je trouve de ſingulier, c'eſt que l'Auteur y eſt clair ſans mélange de ténébres, lui qu'on accuſe d'être confus ailleurs preſque ſans mélange de clarté. C'eſt-là qu'il renferme les Anges dans ce qu'il nomme la Catégorie de l'étenduë, il y place Dieu même, & à plus forte raiſon y comprend-il l'ame de l'homme qu'il ſoûtient (*b*) corporelle.

Tertull. de pœnit. c. 3. Adv. Hermog. c. 35.

Ce ſentiment de Tertullien ne prenoit pourtant pas ſa ſource, comme celui des autres, dans l'opinion dominante. Il eſtimoit trop peu les Philoſo-

De Carne Chriſt. c. 11. Adv. Marcion. c. 16. Adv. Prax. c. 7.

(*a*) Pleniſſime autem docuit Dominus non ſolum perſeverare non de corpore in corpus tranſgredientes animas, ſed & *caracterem corporis* in quo etiam adaptantur cuſtodire eumdem ..... & habere *corporis figuram*, ut etiam cognoſcantur, & meminerint eorum quæ ſunt hîc. *Iren. l. 2. capp. 62. & 63.*

(*b*) Igitur *corpus* eſt anima, quæ niſi *corporalis* corpus non poſſet relinquere. *Tertull. l. de Anima.*

phes,

phes, & Platon lui-même, dont il disoit librement (*a*) qu'il avoit fourni la matiere de toutes les héréſies. Il ſe trompoit ici par excès de religion, s'il étoit permis de s'exprimer de la ſorte. Parce qu'une femme pieuſe rapportoit (*b*) que dans un moment d'extaſe, une ame s'étoit montrée à elle, revêtuë des qualitez ſenſibles, lumineuſe, colorée, palpable, & qui plus eſt d'une figure extérieurement humaine, il crut devoir la maintenir corporelle; dans la crainte de bleſſer la foy. Circonſpection dont on peut loüer le motif, mais impardonnable en tant que philoſophique. Ce n'eſt pas qu'il ne diſe quelquefois que l'ame eſt un *eſprit*. Mais qu'en conclure, ſinon que cette expreſſion n'emporte point toûjours dans le langage des Anciens ce qu'elle ſignifie dans le nôtre? Par le mot *eſprit*, nous concevons une intelligence pure, indiviſible, ſimple; eux n'entendoient ſouvent qu'une ſubſtance plus déliée, plus

(*a*) Doleo bonâ fide Platonem factum hæreticorum omnium condimentarium. *Ibid. cap.* 23.

(*b*) Quid nunc? Quod & effigiem animæ damus: Sed nos corporales quoque illi inſcribimus lineas non tantum ex fiduciâ corporalitatis per æſtimationem, verùm & ex conſtantiâ gratiæ per revelationem. Nam quia ſpiritalia chariſmata agnoſcimus, poſt Joannem quoque Prophetiam meruimus & conſequi. Eſt hodie ſoror..... poſt tranſacta ſolemnia dimiſſâ plebe quo uſu ſolet nobis renunciare quæ viderit [nam & diligentiſſimè digeruntur, ut etiam probentur] inter cætera, inquit, oſtenſa eſt mihi anima *corporaliter* & ſpiritus videbatur; ſed non inanis & vacuæ qualitatis, imò quæ etiam teneri repromitteret, tenera, & lucida, & aërei coloris ut forma per omnia humana. Hæc viſio eſt: Deus teſtis & Apoſtolus chariſmatum in Eccleſiâ futurorum ſponſor idoneus: tu, niſi res ipſa de ſingulis perſuaſerit, ne credas..... ſic & effigiem de ſenſu jam tuo concipe non aliam animæ deputandam præter humanam, & quidem ejus corporis quod unaquæque circumtulit. *Ibid. cap.* 9.

agile, plus pénétrante que les corps expoſez à la perception des ſens, & c'eſt ce qui place Origene au nombre des protecteurs de la matérialité de l'ame. Encore ne ſe borne-t'il pas à dégrader ainſi nôtre eſpéce : il aſſujétit (*a*) les Anges à la même condition, comme avoit fait Tertullien, & doute, pour ne rien excepter, ſi les perſonnes de la Trinité ſont affranchies de toute étenduë. Dans ſa diſpute avec Celſe il accorde une figure aux ſubſtances penſantes, & déja ſéparées du corps mortel. Peut-être avoit-il emprunté ce ſentiment de (*b*) Platon ; peut-être auſſi qu'il fut trompé par quelques Textes Anthropologiques de l'Ecriture. En ce cas il ſeroit étrange que celui qui aimoit tant les ſens figurez, n'en reconnût pas un ici dans les ſaints Livres. C'eſt pourtant aſſez l'ordinaire de voir par tout le grand objet de ſa complaiſance.

Après Origene ſe préſentent Arnobe, & Lactance comme défenſeurs de la même Doctrine. Le premier ſur tout la ſoûtient avec une évidence qui fait peine, & l'autre, quoiqu'un peu moins formel, ne ſouffre guéres d'interprétation plus favorable. On pourroit encore, ce me ſemble, [&

(*a*) Deus quoque quomodo intelligi debeat inquirendum eſt ; an corporeus, an ſecundum habitum aliquem deformatus, an alterius naturæ quam corpora ſunt : quod utique in prædicatione noſtrâ manifeſtè non deſignatur. Eadem quoque de Chriſto, & de Spiritu Sancto requirenda ſunt, & de omni animâ atque rationabili naturâ requirendum eſt. *Orig. in præmio* Περὶ ἀρχῶν.

(*b*) Plato tradit in Libro *de animâ*, imagines umbrarum ſpecie circa monumenta quibuſdam conſpectas. Ergo ſpectra iſta larvatum non de nihilo apparent, ſed quia defunctorum quoque animæ ſuum quoddam corpus habent quod Græcis αὐγοειδὲς vocatur. *Orig. cont. Celſ. lib. 2.*

je l'entends du ſeul point dont il s'agit] leur joindre ſaint Hilaire, qui dans la ſuite penſa que l'ame étoit étenduë ; ſaint Gregoire de Nyſſe qui parloit d'une ſorte de tranſmigration, inconcevable ſans matérialité ; ſaint Ambroiſe qui diviſoit l'ame en deux parties : diviſion qui la dépoüilloit de ſon eſſence en la privant de ſa ſimplicité ; Caſſien qui penſoit, & s'expliquoit preſque de même ; & enfin Jean de Theſſalonique qui au ſeptiéme Concile avança comme un article de tradition atteſté par ſaint Athanaſe, par ſaint Baſile, & par ſaint Methode, que ni les Anges, ni les Démons, ni les ames humaines ne ſont point dégagées de la matiére. Déja néanmoins de grands perſonnages avoient enſeigné dans l'Egliſe une Philoſophie plus éxacte ; mais l'ancien préjugé ſe conſervoit apparemment dans quelques eſprits, & ſe montroit encore une fois pour ne plus paroître.

Outre ces nuages répandus ſur les Ecrits de nos premiers ancêtres, on leur trouve quelques autres opinions ſingulieres qui déparent un peu ce que d'ailleurs ils ont d'admirable. Par éxemple, le ſentiment de pluſieurs ſur le *Millénariſme* s'aſſortit mal avec la gravité de l'Evangile. Tout le monde ſçait que dans cette Doctrine J. C. après la Réſurrection générale, devoit regner ſur la terre pendant mille ans avec ſes Elûs ; comme s'il y avoit deux récompenſes, l'une pour les ſens, l'autre pour l'eſprit : deux Jeruſalem, l'une qui donne la graiſſe de la Terre, l'autre la roſée du Ciel ; comme ſi Jeſus-Chriſt aſſis à la

droite du Pere devoit reparoître autrement qu'en Juge, pour donner aux uns l'héritage éternel, & condamner les autres aux ſupplices ſans fin.

Papias Diſciple de ſaint Jean, & compagnon du grand Polycarpe, ſaint Irénée, ſaint Juſtin, Tertullien, & Lactance ne laiſſent voir que trop de penchant pour cette flateuſe chimére, & la réaliſent autant qu'ils le peuvent. Il s'en faut bien pourtant que dans leurs Ecrits elle reſſemble à celle de Cérinthe, de Marcion, d'Apollinaire, & de Népos. Ceux-ci faiſoient du regne de mille ans une ſorte de béatitude voluptueuſe, dont le ſeul récit eſt un ſcandale; les autres retranchoient de cette peinture éxorbitante ce qu'elle avoit d'indécent, & ne l'offroient que ſous des couleurs ſérieuſes, & modeſtes. Nous reconnoiſſons, diſoit Tertullien, (*a*) un ſecond avénement du Fils de l'homme; mais cette Jéruſalem nouvelle, où les Saints régneront avec lui ſur la Terre ne ſera féconde qu'en biens *ſpirituels :* juſte *compenſation* des biens ſenſibles que nous aurons ou perdus ou mépriſez dans le ſiécle préſent. Jamais ce grand homme, ni les autres Peres n'ont eu la déteſtable penſée d'introduire dans cet empire imaginaire la joüiſſance groſſiére des plaiſirs. Ils y vouloient auſſi peu ces ſacrifices Judaïques, ces ob-

(*a*) Confitemur in Terrâ nobis Regnum repromiſſum..... hanc [*Jeruſalem*] dicimus excipiendis in Reſurrectione Sanctis, & refovendis omnium bonorum utique *Spiritualium* copiâ in compenſationem eorum quæ in ſæculo vel deſpeximus, vel amiſimus, à Deo proſpectam. Si quidem & juſtum eſt, & Deo dignum illic quoque exultare famulos ejus, ubi ſunt & afflicti in nomine ipſius. *Tertull. cont. Marcion. l. 3. c. 24.*

ſervances légales admiſes par les Millénaires Hérétiques. Les plaiſirs dont ils ſe faiſoient une eſpérance ſi douce, étoient innocens & purs ; c'étoit comme un avant goût des chaſtes délices réſervées pour les ſiécles éternels.

Il ne faut pas rechercher à grands frais ce qui a pû conduire quelques Peres à cette opinion. La ſource de nos erreurs n'eſt pas loin de nous-mêmes, & pour tomber il n'eſt pas beſoin qu'une main étrangére nous pouſſe. La raiſon ne chancelle que trop par ſa propre infirmité ; la plus forte ſe trompe ſouvent, lors même qu'elle ne deſire que le vrai, & peut-être que ce qu'elle a de meilleur, eſt de reconnoître qu'elle s'eſt trompée. Je crois cependant qu'on pourroit dire de Platon qu'il a été comme le précurſeur des Millénaires, au moins apperçoit-on quelques traits de leur ſyſtême dans ſon *Phedre*, & ſur tout dans le dixiéme Livre de ſa République.

Plato. in Phædro. tom. 3. p. 248.

Idem. de Republ. l. 10.

Preſque toûjours les routes particulieres qui égarent tiennent au grand chemin qu'on ſuivoit d'abord. La plûpart de nos premiers Auteurs, élevez, comme on ſçait, dans le ſein du Paganiſme, n'arrivoient pas tout d'un coup à la ſcrupuleuſe préciſion du dogme. Leurs idées encore un peu teintes de la ſageſſe humaine, les tenoient quelque tems foibles & tendres dans la foy ; & nous ne craignons pas d'avoüer qu'il y a dans leurs Ouvrages quelques morceaux où reſtent les traces de cette enfance ſpirituelle. Il eſt ſi commode de raiſonner par imitation, ſi difficile de ne rien conſerver de ce qu'on a chéri, ſi naturel de ſe juſtifier ſes penſées par la droiture de

l'intention, que ſouvent on eſt dans le piége ſans l'avoir craint, ni ſoupçonné. Dieu laiſſe, même dans ſes Saints, ce caractére de fragilité, pour leur inſpirer la défiance d'eux-mêmes, & nous apprendre à nous tous qu'il eſt ſeul la Vérité ſuprême qui ne change & ne s'altére jamais.

EN DE'COUVRANT ces ombres légéres dans nos Ecrivains, nous avons confiance qu'on ne nous accuſera pas de favoriſer la cenſure audacieuſe qui ne voudroit que décréditer l'empire de leur tradition. Périſſe à jamais ce deſſein téméraire & injuſte. Nous trouvons encore nos guides & nos Maîtres en ceux que nous oſons reprendre avec reſpect. Seulement nous diſtinguons ce qu'ils ont dit au nom de l'Egliſe, ce qu'ils donnent à titre de dogme, d'avec ce qui n'eſt en eux qu'opinion perſonnelle, & ſyſtême conjecturé. Ce qu'ils enſeignent *par tout*, avec *perſévérance* & *unanimité* eſt la croyance inviolable ſur laquelle on doit avoir horreur d'héſiter un inſtant. Mais nous uſons de la liberté qu'ils nous permettent, & qu'ils prennent eux-mêmes d'expoſer des vûës modeſtes ſur ce qui n'a que des témoignages diſperſez, & (*a*) contredits par d'autres également reſpectables. La Tradition demeure donc ici ſans atteinte. Nous ne relevons que ce qui n'a point la marque de ſon ſceau, & dans cela même nous regardons plûtôt ce qui excuſe, que ce qui condamne,

(*a*) Confeſſus ſum tibi me quidem & alios plures eadem mecum ſentientes arbitrari id ſicuti plane ſcitis futurum. [*Nempe de terreno Chriſti regno*] Multos verò etiam qui puræ piæque ſunt Chriſtianorum ſententiæ, hoc non agnoſcere tibi ſignificavi. *Juſt. Dialog. cum Tryph.*

ſuivant l'expreſſion & l'avis de (*a*) ſaint Jérôme. Ce ſçavant Pere n'a pas feint de dire, (*b*) parlant de Lactance, qu'il avoit plus heureuſement combattu l'erreur idolâtre, qu'il n'avoit établi les véritez orthodoxes. Il a porté (*c*) de Tertullien, d'Origene, d'Arnobe, & de quelques autres un jugement ſemblable. Il a voulu que nous fiſſions un ſage diſcernement dans leurs Ecrits, qu'en les liſant on ſuivît la précaution marquée par ſaint Paul, d'*éprouver tout*, & de ne *retenir que ce qui eſt bon*; c'eſt-à-dire de ne pas confondre les ſentimens propres & paſſagers, avec les Oracles conſtans de la foy univerſelle. Regle prudente qui conſerve la vérité dans ſes droits, & qui laiſſe à nôtre ſoumiſſion tous les honneurs d'un culte raiſonnable.

(*a*) Quæ licet non ſequamur, tamen damnare non poſſumus; quia multi Eccleſiaſticorum virorum, & Martyres iſta dixerunt: & unuſquiſque in ſuo ſenſu abundet, & Domini cuncta judicio reſerventur. *Hyeron. in cap. 19. Jerem.*

(*b*) Lactantius quaſi quidam fluvius Tullianæ eloquentiæ, utinam tam facilè noſtra confirmare potuiſſet quam aliena deſtruxit. *Idem. Epiſt. ad Paulin.*

(*c*) Ego Origenem propter eruditionem ſic interdum legendum arbitror quomodo Tertullianum, Novatum, Arnobium, Apollinarem, nonnullos Eccleſiaſticos Scriptores, Græcos paritet & Latinos, ut bona eorum eligamus, vitemuſque contraria: juxta Apoſtolum dicentem: *Omnia probate, quod bonum eſt tenete.* Idem. *Epiſt. ad Tranquillin.*

Des Auteurs qui ont écrit depuis le quatriéme ſiécle de l'Egliſe juſqu'au quinziéme.

APRE'S trois cens ans de perſécution aſſiduë, la haine du Paganiſme loin de s'être adoucie, n'en paroiſſoit que plus excitée contre l'Evangile. Diocletien & Maximien laſſez de tourmenter l'Egliſe plûtôt que raſſaſiez de ſes peines, laiſſerent après eux Galérius & Maximin, tyrans dont la cruauté induſtrieuſe inventoit chaque jour contre les fidéles des genres de mort inconnus à la nature. Malgré tant d'épreuves la foy demeuroit pourtant inébranlable. Plus le glaive idolâtre abattoit de Chrétiens, plus il en ſortoit de leur ſang. Les perſécuteurs ne pouvoient ſuffire à tant de meurtres, & l'Egliſe de ſon côté ne ſuffiſoit qu'avec peine à donner aux nouveaux Convertis le Sacrement de l'adoption. Elle comptoit ſes Martyrs; mais les Peuples qui venoient à elle étoient innombrables. La poſtérité de ſes Saints étoit comme le ſable ſur le rivage des Mers; par eux elle habitoit déja le Ciel, & encore elle tenoit la Terre preſque entiere dans ſon ſein. De la ſorte devoit croître, & ſe perfectionner l'œuvre du Très-Haut: d'abord par le ſacrifice volontaire du Fils; enſuite par les humiliations, & les ſouffrances de l'Epouſe. Il falloit qu'à l'éxemple de ſon Chef, avant que de s'élever elle *bût des eaux* ameres *du torrent*, en preuve éternelle qu'elle n'eſt pas un établiſſement humain, & que ſa force eſt de Dieu ſeul, qui a mis en elle les ſacrez caractéres de ſa puiſſance & de ſa grace.

Lact. de Mort. Perſecut.

A

A la fin arriverent les tems où les Princes à la tête des Nations devoient ſe proſterner devant Jeſus-Chriſt, croire à ſa Doctrine, & devenir ſes défenſeurs. De ſi beaux jours commencerent à luire ſous *Conſtantin* ſurnommé *le Grand*. Ce Prince vainqueur du Tyran Maxence qu'il chaſſa de Rome, reconnut qu'il ne devoit la victoire qu'au Dieu des Chrétiens, abjura les Idoles profanes, & ſe rangea publiquement du parti de la foy. A cette époque tout change de face. La Croix eſt étalée comme la protection du Peuple Romain & de tout l'Empire; nôtre Culte prend une forme, & ſe revêt d'un éclat de dignité conforme à la nobleſſe de ſon origine; nos Myſtéres ſortent des ténébres où la reſpectueuſe précaution de nos Peres les avoit tenu cachez; des Temples magnifiques & nombreux ſont élevez à Jeſus-Chriſt, & l'on dreſſe des Autels à la gloire des Martyrs; la parole du ſalut n'eſt plus captive, elle eſt la ſuprême loy qui donne aux autres leur autorité; le Sacerdoce ſe multiplie; les Livres ſacrez font diſparoître les fables par eux devenuës en horreur; l'Egliſe entiere eſſuye ſes larmes, elle goûte pour la premiere fois les douceurs du repos & de la liberté; les Palais des Princes lui ſont ouverts, & on l'y reçoit avec honneur; les grands hommes qu'elle porte, l'illuſtrent par leurs Ouvrages, & s'immortaliſent eux-mêmes en écrivant pour elle. Derniere circonſtance à laquelle mon ſujet me fixe. L'an de J. C. 312.

A PRENDRE ces Auteurs ſelon l'ordre des tems, le premier qui s'offre eſt *Euſebe* de Céſarée, fameux

EUSEBE DE CESAREE. par ſes démêlez dans les jours de l'Arianiſme, plus heureuſement connu par les admirables Ecrits qu'il a laiſſez. Entraîné d'abord par Euſebe de Nicomédie ſon parent, il prit la défenſe d'Arius, & s'efforça de le rétablir auprès d'Aléxandre Evêque d'Aléxandrie. L'erreur, & principalement celle qui entame la Religion déshonore toûjours celui qui l'invente, ou celui qui la protége, mais bien davantage un Prélat, deſtiné par ſa conſécration à veiller aux intérêts de la vérité ancienne, & à combattre, s'il le faut, juſqu'au martyre, contre les entrepriſes des nouveautez. Ainſi nous ne diſſimulerons pas que la chûte d'Euſebe fut une tache ſur ſon nom. Je voudrois ajoûter pourtant qu'il l'effaça par ſon retour à l'Orthodoxie. Effectivement ſon écart ne fut pas long. La voix du Concile de Nicée le rappella, il reconnut dans ſon ſymbole la doctrine des Apôtres, & ſelon qu'il paroît dans ſa *Lettre au Peuple de Céſarée*, il admit la *conſubſtantialité* du Pere & du Fils que nioit le Prêtre hérétique. Il eſt ſi naturel à nôtre foibleſſe de chanceler, qu'on doit peut-être plus d'éloges à celui qui ſe releve, que de blâme à celui qui tombe. Se tromper eſt le partage de l'humanité; mais avoüer qu'on s'eſt trompé, eſt une confeſſion dont nôtre orgüeil a rendu les éxemples ſi rares, qu'il n'appartient qu'aux plus grands hommes de les donner. Je remarque auſſi qu'excepté ſaint Jérôme, tous les Occidentaux ſont unanimes ſur la catholicité d'Euſebe, que les Papes Gélaſe & Pélage ne parlent de lui qu'avec honneur, & qu'il eſt dans la plûpart de nos faſtes ſous le titre de Saint. Il eſt vrai que les Orientaux au ſep-

Victor. Aquit. Uſuard. & alii.

tiéme Concile le chargerent du nom d'Arien ; mais, répond un Critique célébre, c'eſt que les Iconoclaſtes abuſant de quelques paſſages d'Euſebe, le vouloient attirer à eux ; & que pour infirmer ſon témoignage, dont la diſcuſſion eût été longue, on fit revivre des reproches qui l'avoient autrefois rendu ſuſpect. Sans doute les Peres du Synode ne ſongeoient parlà qu'à trancher, & à finir des diſputes que l'héréſie vouloit rendre éternelles. EUSEBE DE CESARE'E. *Valeſ. Vit. Euſ.*

Heureuſement, nous avons ici, pour la gloire d'Euſebe, à le conſiderer dans un éclat que rien ne ternit ; je veux dire en qualité de défenſeur du Chriſtianiſme. Si jamais nôtre cauſe a paru triomphante, c'eſt conſtamment dans les mains de ce grand homme, dont je crains plus de ne pas dire aſſez que de dire trop, ſi je le compare, quant au ſçavoir, au docte Varron tant admiré par les Romains. Quoique nôtre foy ne doive ſon autorité ni aux talens, ni même aux ſuccès de ceux qui l'ont défenduë ; quoiqu'elle ne dépende des hommes que pour être exercée, & qu'elle n'ait de véritable appui que ſur le bras de Dieu, il nous eſt bien doux cependant de ne pouvoir remonter vers ſes premieres traces, qu'on ne la voye toûjours embraſſée, & ſoûtenuë par ceux qui d'ailleurs étoient l'ornement & la gloire de leur ſiécle.

Le premier Ecrit qu'Euſebe fit pour elle, eſt la réfutation de *Hieroclès*. Celui-ci durant la perſécution de Dioclétien avoit mis au jour un Livre intitulé *Philalethes*, ou l'Amateur de la vérité : Ouvrage qui mettoit Apollone de Tyanes bien au-deſſus de Φιλαλήθης.

EUSEBE DE CE'SARE'E. Jeſus-Chriſt, & viſiblement fait pour ravir à l'Egliſe tous les avantages que lui donnent les miracles inconteſtables de ſon Auteur. Comparer deux perſonnages ſi diſproportionnez, c'étoit faire diſputer la Fable avec l'Hiſtoire, & il vient d'abord à l'eſprit qu'une telle imagination méritoit plus de mépris que d'éxamen & de réplique. Mais il ne s'agiſſoit pas alors de laiſſer tomber un frivole raiſonnement. Il falloit être à tout, & détruire juſqu'au plus vain prétexte. Le ſilence eût été pris comme un aveu, & ce qui ſeroit reſté ſans réponſe, l'ennemi l'auroit nommé conviction. Euſebe fit donc voir qu'inutilement on recouroit au paralléle à deſſein de tout confondre. Il démontra que l'Hiſtoire d'Apollone étoit fauſſe dans la plûpart de ſes points, douteuſe dans les autres, & contradictoire preſque en tous. Il détruiſit les dépoſitions de Damis & de Mœragene, ſeuls garans ſur des faits de cette importance. Il mit en lumiere les vraies avantures, avec le caractére du Magicien de Tyanes; & cette réponſe eſt ſi ſolide, que nul n'oſa la contredire. Tel a toûjours été le ſort des Ecrits de nos Ancêtres; & il n'eſt pas ſuperflu d'en faire la remarque. Ce qu'ils avoient détruit l'étoit ſi bien, qu'aucun ne tentoit de le rétablir, & c'eſt un point de fait, que de tous ceux qui dans l'origine entreprirent de nous combattre, il ne s'en trouve pas un qui ait eu l'aſſûrance de reparoître après ſa premiere défaite. Quand l'eſprit de diſpute, d'ordinaire ſi fécond en ſubtilitez, demeure ainſi deſtitué de reſſources, il ne faut plus demander ſi les raiſons qui le déſarment ſont ſolides.

A peu près vers le tems qu'Euſebe fut fait Evêque de Céſarée, c'eſt-à-dire, dans les commencemens du quatriéme ſiécle, il conçut le deſſein de deux Ouvrages dont le projet ſeul marqueroit la beauté de ſon génie, & dont l'éxécution prouve l'étenduë de ſon ſçavoir. On voit bien que je veux parler de ſa *Préparation* & de ſa *Démonſtration Evangélique :* Livres immortels, & dont les extraits embelliront toûjours les Livres les plus ſçavans. EUSEBE DE CESAREE.

Le but de l'Auteur étoit unique. C'étoit de porter la Religion Chrétienne au plus haut point de certitude. Il étoit néceſſaire dès-là que des deux Ouvrages l'un fût comme le précurſeur de l'autre, & que le ſyſtême idolâtre n'eût plus d'appuis, avant que la vérité Chrétienne n'eût plus de contradicteurs. La Préparation Evangélique eſt ce préliminaire, ſelon que l'annonce le titre même, & elle eſt diviſée en quinze Livres, dont voici le plan général avec de courtes réfléxions.

L'Idolâtrie commença dans l'Egypte & dans la Phénicie, comme il paroît par Sanchoniaton & par Béroſe, qui expliquent la Théologie de ces Peuples. Les Egyptiens penſoient même que le genre humain avoit commencé chez eux, que leur terre animée par un ſoleil ardent, & fertiliſée par les eaux bienfaiſantes du Nil, avoit enfanté tout ce qui reſpire, & peuplé le reſte du Monde. Ils ſe perdoient ainſi dans un abîme de tems qui flattoit leur orgueil, en les enfonçant preſque dans l'éternité. Leurs trente Dynaſties calculées par les Prêtres Auteurs de leurs Annales, leur compoſoient une antiquité de trois

Euſeb. Prep. Ev. libb. 1. & 2.

Diod. Sicul. l. 1. Macrob. Saturn. 7. c. 16.

Diod. ubi ſupra.

EUSEBE DE CE'SARE'E.

cens ſoixante-cinq ſiécles ; ſuite imaginaire d'âges & de regnes qu'ils rempliſſoient de fables & de généalogies de leurs Dieux. Ces Dieux étoient les fondateurs des Villes, les bons Rois, les premiers Héros que la valeur & la ſageſſe avoient ſignalez. Tels furent Oſiris, & les deux Mercures : ceux-ci Souverains de Thebes, inventeurs des Sciences & des Arts en Egypte. Par eux, diſoit-on, avoient commencé les Lettres, les Loix, l'Agriculture, l'Arithmetique, l'Aſtronomie, la Medecine, la Lutte, la Muſique, les Hierogliphes, l'Architecture, & l'Arpentage. Auſſi leurs Livres, & ſur tout ceux de Mercure *Triſmégiſte*, comme qui diroit trois fois grand, étoient les Volumes ſacrez de ce Peuple, & dans les jours de cérémonie on les expoſoit ſolemnellement aux hommages publics.

Clem. Alex. Strom. l. 6.

Pour dire un mot de cette antiquité ſurprenante dont s'honoroient les Egyptiens, il ne faut pas oublier qu'elle n'avoit aucun fondement dans leur Hiſtoire, & que la ſeule vanité d'annoblir leur origine les précipitoit dans ce vuide obſcur du paſſé. Peut-être même que ce nombre effrayant d'années ne regardoit pas la durée du Monde, mais le retour du ſoleil, de la lune, des cinq autres planetes, & de tous les Cieux au point d'où leur mouvement avoit commencé d'abord, ſelon la penſée des Egyptiens. C'étoit la grande année Aſtronomique ſur laquelle les Anciens ont eu tant de conjectures, & de diſputes. Ce qui le prouve, c'eſt que l'Egypte n'a fait que quinze Dynaſties juſqu'à Jupiter, qui eſt Cham le troiſiéme fils de Noë ; calcul, comme l'on voit, peu différent

de celui de Moyſe, qui compte Noë pour le dixiéme homme depuis Adam. EUSEBE DE CESARE'E.

Ce Jupiter étoit ſi bien le Cham dont il eſt parlé dans l'Ecriture, que l'Egypte en a long-tems porté le nom chez les Payens, & qu'elle le portoit encore du tems de Plutarque. Thebes la principale des Dynaſties ſi pompeuſement chantée par Homére, s'appelloit de même *Hammon-No*, expreſſion viſiblement tirée de Cham fils de Noë. L'Egypte prit enſuite le nom de *Miſraïm*, autre preuve de ſa nouveauté ; car Miſraïm n'eſt que le fils de Cham, qui gouverna ſans doute une grande partie de ces Provinces après la mort de ſon pere. *Ezech.* 30.

Enfin l'Egypte eſt convenuë que le premier de ſes Rois étoit Ménés, & qu'il vivoit quatorze ſiécles avant le fameux Seſoſtris. Au moins le fait eſt-il ainſi rapporté par Hérodote, & par Diodore de Sicile. Or quel eſt ce Roi d'Egypte, que d'autres appellent Seſonchoſis, ſinon le Seſac connu dans l'Ecriture, ce Conquérant célébre qui pénétra dans les Indes plus avant qu'Hercule, que Bacchus, & qu'Aléxandre, qui aſſujétit les Scythes, l'Arménie, la Cappadoce, toute l'Aſie, qui étendit ſon Empire depuis le Gange juſqu'au Danube, & qui prit Jéruſalem à la cinquiéme année de Roboam ? Sur cela que l'on ſuppute les tems depuis ce Prince de Juda, en remontant juſqu'au déluge, il ſera clair d'une part que le Ménés premier Roi d'Egypte, eſt le Cham de Moyſe, & de l'autre qu'à l'égard de cet intervalle, il y a peu de différence entre le calcul de nos Ecritures, & celui des Egyptiens. *3. Reg. c.* 14. *Vide Joſeph. l.* 8. *c.* 4. Voyez Marsham. Chron. Can.

EUSEBE DE CE'SARE'E. Il n'étoit guéres poſſible qu'un Peuple d'ailleurs ſi ſage & ſi ſçavant, ne donnât bien-tôt l'exemple aux autres. La Grece qui commençoit à ſentir ſes hautes deſtinées, & déja rivale des plus grandes Nations, voulut emprunter d'elles, & s'approprier ce qui les rendoit célébres. Preſque tous les grands Hommes qu'elle porta, firent donc le voyage d'Egypte. Orphée, Héſiode, Homére en rapportérent les Dieux tant vantez dans leurs Poëmes, & déguiſez ſous d'autres noms. Solon, & Lycurgue en tirerent le fonds de leurs loix. Pythagore, Platon lui-même, après eux d'autres Philoſophes en prirent quelques dogmes, & les Grecs ſe trouverent de la ſorte auſſi pleins des erreurs que des découvertes de l'Egypte.

Nos premiers Apologiſtes avoient déja fait une partie de ces remarques; mais l'Idolâtrie qui n'avoit pû les détruire, fit un nouvel effort pour ſauver ſes Dieux, & leur Culte. Elle dit que la grandeur infinie de Dieu ne pouvoit être exprimée par un ſeul nom, ni repreſentée ſous une ſeule image; que Saturne, Jupiter, Mars, Minerve, Junon, Venus, & les autres Dieux ou Déeſſes n'étoient que le même Etre déſigné par divers titres, dont chacun correſpondoit à quelqu'une de ſes perfections.

Euſeb. ubi ſupra. l. 3.

Mais s'il en eſt ainſi, d'où viennent donc les généalogies de vos Divinitez? Eſt-ce que les attributs de l'Etre ſouverain naiſſent l'un de l'autre, & ſont ſucceſſifs? D'où viennent les combats & les inimitiez de Jupiter, & d'Apollon, de Junon & de Venus? Eſt-ce que les perfections Divines ſont en diſcorde? D'où viennent ces impudiques amours dont

vous

vous rempliſſez le Ciel ? Eſt-ce que la Sainteté ſuprême entre en partage de nos vices ? Le nouveau ſyſtême n'avoit point de réponſe à ces queſtions ; il fallut en imaginer un autre, & ſe mettre enfin à l'ombre de l'allégorie. EUSEBE DE CESARE'E.

Jupiter n'étoit donc plus que la matiére éthérée, & Junon étoit la maſſe liquide de nôtre atmoſphere ; Apollon étoit le ſoleil, & Diane étoit la lune ; pour abréger, tous les Dieux n'étoient que les élémens, & les corps phyſiques ; la nature ſe trouvoit partagée entre eux, ou plûtôt ils n'étoient tous que les différentes parties, & les divers effets de la nature. Il faut convenir que cette premiere inſtitution des Dieux eſt un fait d'hiſtoire aſſez conſtant, du moins pris en général. On ſçait que dans l'origine du Paganiſme, la Phyſique qui n'avoit pas encore forme de ſcience, laiſſoit les Ecrivains dans une ſi grande ſéchereſſe ſur le fonds des choſes, que pour la corriger, ils emprunterent le ſecours des alluſions & des fables : genre d'écrire que favoriſoit le penchant, & en quelque ſorte l'enfance des Lecteurs, comme il paroît dans Cicéron ; mais ce fait même, la défenſe du Paganiſme, étoit la plus forte démonſtration contre lui. *Cicer. de Nat. Deor. l. 2.*

Premiérement, ſi les Dieux n'étoient que des portions de l'Univers, il demeuroit évident que l'Univers prenoit la place de ſon Auteur, & que l'homme aveugle décernoit à la créature l'adoration qui n'eſt dûë qu'au Créateur. Quoi ! Parce que nos regards ſont enchantez de ces feux innombrables qui brillent au-deſſus de nous comme autant de ſo-

EUSEBE DE CESAREE. leils; parce que l'inépuiſable fécondité de la Terre ne ceſſe de fournir à nos beſoins par la réſurrection annuelle des germes; parce que la ſéve qui circule dans les veines des arbres en fait naître des fruits délicieux; parce que du haut des montagnes ſe précipitent les torrens ſources des rivieres, qui le ſont elles-mêmes de tant de commoditez; parce que la mer nous entoure de ſes eaux, comme pour nous empêcher de nous ſouſtraire aux biens qu'elle apporte; parce qu'enfin la nature ſemble s'être donnée toute entiere à nous, tout auſſi-tôt il y aura des Autels dreſſez à chacun de ſes dons, & il n'y aura pas un Temple pour la main qui a fait la nature, & les loix ſalutaires de la nature? O monſtrueux égarement de la raiſon! O Dieu ſi près de l'homme, & cependant ſi méconnu par les hommes!

En ſecond lieu, quand même les Dieux n'auroient été dans l'origine que les élémens perſonaliſez, cette Théologie ſimbolique ne devenoit-elle pas une occaſion de ſcandale, & d'erreur impie? Quelle que fût l'origine phyſique du mot *Jupiter*, n'étoit-il pas dans la ſignification d'uſage le nom propre d'un Dieu pere des autres Dieux? Lorſque le Peuple liſoit dans ſes Poëtes que Jupiter frappoit Junon ſon épouſe & ſa ſœur, concevoit-il qu'il ne s'agiſſoit-là que du choc des élémens? Recouroit-il aux alluſions pour l'intelligence des autres fables, où il voyoit un ſens clair, qui dès le premier aſpect fixoit ſa créance? Où étoit le Poëte qui eût appris à diſtinguer ces images allégoriques, d'avec la ſimplicité de la lettre?

Où étoient même les Poëtes qui n'euſſent pas repréſenté le même Dieu ſous des emblêmes tout différens, & quelquefois oppoſez ? Il étoit donc impoſſible que le vulgaire ignorant ſaisît au milieu de ces variations un point fixe d'allegorie qui le déterminât, & dès-lors il ne lui reſtoit qu'un ſyſtême ſcandaleux, où la raiſon trompée n'offroit à la Morale que des éxemples corrupteurs. EUSEBE DE CESARE'E.

On ſçait auſſi que le plus ſage des Philoſophes (a) condamnoit ſans réſerve ces fictions profanes ſi manifeſtement injurieuſes à la Divinité. *Nous ne devons*, diſoit-il, *admettre dans nôtre République ni les chaînes de Junon formées par ſon propre fils, ni la chûte de Vulcain précipité du haut des Cieux pour avoir pris la défenſe de ſa mere contre Jupiter qui levoit la main ſur elle, ni les autres combats des Dieux, ſoit que ces idées ſervent de voile à d'autres : ſoit que le Poëte les donne pour ce qu'il ſemble qu'elles ſont. La jeuneſſe qui ne peut démêler ces vûës différentes, ſe remplit par-là d'opinions inſenſées, qui ne s'effacent qu'avec peine de ſon eſprit. Il faut au contraire lui montrer toûjours Dieu comme juſte & véritable dans ſes œuvres autant que dans ſes paroles. Et en effet, il eſt conſtant dans ſes promeſſes, il ne ſéduit ni par de vaines images, ni par de faux diſcours, ni par des ſignes trompeurs, ni* *Plat. de Republ. l. 2. p. 379. Ibid. l. 3. p. 389. Ibid. l. 10. p. 605.*

(a) Graves enim ac pernicioſæ ſunt fabulæ iſtæ, imò nec ullatenus in noſtrâ Republicâ audiendæ. Nec ferendum eſt ut juvene aliquo præſente dicatur, vel qui teterrimis quibuſque ſceleribus ſeipſum obſtringat, vel qui acceptas à patre injurias modis omnibus ulciſcatur, eum nihil novi admodum ac inſolentis perpetrare, cùm ea tantùm faciat quæ à Principibus maximiſque Deorum ſ ctis eſſe conſtet..... equidem illa prorſus indigna cenſeo quæ hominum auribus oceinantur. *Plat. apud Euſeb. Præp. Ev. l. 3.*

Eusebe de Cesarée. *durant le jour, ni durant la nuit.* La raiſon même au milieu des plus épaiſſes ténébres ne pouvoit ſe dérober à ces rayons de vérité. Tant il eſt impoſſible à l'homme d'anéantir l'idée de l'Etre unique, ſaint & parfait qui l'a tiré du néant.

En vain pour ſe défendre de le reconnoître, on cherchoit aux Idoles un appui dans les Oracles. Qu'étoit-ce donc que ces Oracles ? Une chaîne d'impoſtures, de preſtiges, d'ambiguitez, de fraudes & d'artifices, où l'eſprit ſéducteur achevoit ce que l'eſprit humain ne pouvoit tout ſeul. Que demandoient ces Oracles ? Des ſacrifices tantôt impurs, tantôt dénaturez, & quelquefois tous les deux enſemble. Que prédiſoient ces Oracles ? Rien qui marquât l'infaillible connoiſſance des déterminations futures de la volonté libre. Pourquoi tant de raiſons ? Ces Oracles ont ceſſé, les lévres menteuſes ſont devenuës muettes, & quel que fût Apollon, en prédiſant qu'une Puiſſance ſupérieure le feroit taire, il avoit par-là décidé lui-même qu'il n'étoit pas un Dieu.

Euſeb. ubi ſupra. libb. 4. 5. 6.

Idem. l. 6. Mais peut-être qu'un deſtin impérieux a formé la chaîne de tous les événemens, & qu'une inſurmontable néceſſité nous aſſujettit à ſes loix ? Dans cette ſuppoſition un ſeul Etre parfait n'éxiſte pas plus que la multitude des Dieux.

Quiconque embraſſe ce dogme inſenſé, contredit l'idée naturelle qu'il a d'une Providence, & dément ſon propre cœur. Il n'y en a point qui ne ſente au-dedans de lui-même qu'il eſt dans la main de ſon conſeil, qu'il peut vouloir ou ne

pas vouloir, choiſir un objet, ou lui en préferer un autre tout différent. Nos délibérations, nos doutes, nos éloges, nos cenſures, nos loix, nos châtimens, nos récompenſes, tout en nous & hors de nous eſt la preuve de nôtre liberté, & elle eſt ſi bien de nôtre fonds, que l'Etre même qui nous la donne, ſemble s'aſſujettir à ne la contraindre jamais. EUSEBE DE CE'SARE'E.

Le Paganiſme ainſi réfuté, que lui reſte-t'il, ſinon de porter ſes regards vers la plus ancienne des Religions, celle des Hébreux? Ce Peuple n'eſt pas au rang des vaſtes Empires, mais il eſt dès l'origine du Monde, & c'eſt par lui que commence le Monde. Ce Peuple ne met ni ſon bonheur, ni ſa gloire à conquérir des Royaumes: Un caractére plus ſingulier & plus grand le releve; il reconnoît un Dieu éternel, unique, Créateur, & il en a reçu des loix directes. Ce peuple favoriſé du Ciel par d'inſignes miracles, compte une ſuite nombreuſe d'hommes vénérables, à qui l'Eternel a daigné ſe communiquer & confier ſes ſecrets. Ce Peuple déja ſi croyable dans ce qu'il raconte de ſa propre hiſtoire, eſt encore ſoûtenu de témoignages étrangers qui dépoſent pour elle. Théophraſte, Hécatée, Clearque, Numenius, Cherile, Hermippe, Abydene, Eupoleme, Artapan, Ariſtée mettent à ſes Ecrits le dernier ſceau de la certitude humaine. Ils ſont ſi antiques les Livres de ce Peuple, ils ſont ſi ſublimes, ſi ſages, ſi ſenſiblement divins, que les Nations les plus illuſtres, les plus ſçavantes, les Grecs ſur tout en ont

Idem. l. 7.

Lib. 8.

Lib. 9.

Libb. 10. 11. 12.

Eusebe de Cesarée. tiré ce que leur Philoſophie a de majeſtueux & de vrai. Ce qui ſe trouve ſemé dans Platon même ſur l'origine du Monde, ſur ſa fin, ſur l'immortalité de l'ame, ſur la nature du vrai bien, ſur la réſurrection générale des morts, ſur le couronnement des juſtes, & ſur la perte des impies, ſur le principe & ſur l'ordre de nos devoirs, n'eſt qu'un extrait informe & groſſier de ce que renferment les Ecritures des Juifs.

D'où vient donc que nous n'embraſſons pas la ſageſſe des Grecs, puiſqu'elle reſſemble en tant d'articles à celle des Hébreux, ce Peuple inſtruit par le Ciel même ? D'où vient ? C'eſt que ces Philoſophes plagiaires de Moyſe & des Prophétes en ont altéré la doctrine ; c'eſt qu'aux véritez ſaintes qu'ils ont dérobées, ils ont joint des erreurs & des fables impies ; c'eſt qu'aucun ne s'accorde avec lui-même, & que chaque ſecte en veut à la ruïne de l'autre ; c'eſt enfin que nous ne quitterons jamais les pures ſources pour des eaux troubles & corrompuës, l'infaillible révélation de Dieu pour la parole trompeuſe des hommes.

Libb. 13. 14. & 15.

Telle eſt l'idée générale de la *Préparation Evangélique*, d'où l'Auteur paſſe à la *Démonſtration* du Chriſtianiſme. Euſebe y attaque les Juifs, & les convainc par leurs Ecritures mêmes, qu'ils ne poſſédoient la vraye Religion qu'en image ; que leur Loy n'étoit qu'une préparation, ſemblable à ces figures modelées, & à ces eſquiſſes dont les deſſeins ne ſont pas arrêtez ; que cette premiere Loy

Euſeb. Dem. Ev. l. 1.

en attendoit une autre, qui devoit être l'accompliſſement & la perfection de la premiere ; que toutes les Nations devoient s'y ſoûmettre ſucceſſivement, & puis toutes enſemble ; que les Chrétiens ſont le Peuple héritier des promeſſes, le Peuple enté ſur l'ancienne tige de la race d'Abraham, que Jeſus-Chriſt leur Chef eſt le Verbe de Dieu fait homme, qu'il eſt avant toute créature, & éternellement engendré dans le ſein du Pere ; que toutes les prophéties, tout le corps des anciennes Ecritures, toutes les révolutions de l'Etat Judaïque, toutes les loix, toutes les cérémonies de la premiere Alliance ne menoient qu'à lui, n'annonçoient que lui, ne figuroient que lui. Il étoit en Adam le pere de la poſtérité des Saints ; innocent, vierge & martyr en Abel ; réparateur de l'Univers en Noë, béni en Abraham, ſouverain Prêtre en Melchiſédech, volontairement offert en Iſaac, chef des Elûs en Jacob, vendu par ſes freres dans Joſeph, voyageur & fugitif, puiſſant en œuvres, & Légiſlateur dans Moyſe, ſouffrant & abandonné dans Job, haï & perſécuté dans la plûpart des Prophétes, vainqueur en David, & Roi des Peuples, pacifique en Salomon, & conſecrateur d'un nouveau Temple, enſeveli & reſſuſcitant en Jonas, image naïve de ſa fin & de ſon retour à la vie. Les Tables de la Loy, la Manne du déſert, la Colomne lumineuſe, le Serpent d'airain, la Pâque étoient les ſimboles de ſes dons & de ſa gloire. Avant qu'il parût, on avoit déſigné le tems précis de ſa manifeſtation, on avoit nommé ſes peres ſelon la chair,

Idem. l. 2. & 3.

Idem. libb. 4. & 5.

Idem. l. 6.

Idem.libb. 7. 8. 9. & 10. on avoit fixé le lieu de ſa naiſſance, on avoit parlé du Précurſeur qu'il devoit avoir, on avoit vû dans la vocation de ſes Apôtres le berceau de ſon Egliſe, on avoit circonſtancié la trahiſon du Diſciple ingrat ; tout enfin avoit été marqué d'avance, & Jeſus-Chriſt a tout rempli, tout éxécuté : il eſt donc le vrai Meſſie, & il ne reſte ni excuſes, ni défenſes, ni prétexte à l'incrédulité de la Synagogue.

On ne ſçauroit bien faire comprendre à ceux qui n'ont point d'habitude avec les Ouvrages anciens, quel éclat celui-ci répand ſur les Livres ſacrez. Il ſçait, pour ainſi dire, en extraire l'ame, & cette ame eſt Jeſus-Chriſt, qu'il y découvre par tout, qu'il expoſe ſi à découvert, que nul œil ne le peut méconnoître. Aucuns ſens forcez ni arbitraires dans ces doctes explications. C'eſt le ſimple, le naturel, l'unique vrai, & on ne ſçauroit en imaginer d'autres, qu'auſſi-tôt on ne trouve le contradictoire. Tel eſt le grand mérite de nos premiers Ecrivains, il faut leur en accorder la loüange ; ils ont porté au plus haut point l'intelligence de l'Ecriture. Leurs études, leurs recherches n'avoient auſſi d'autre objet qu'elle. Ils en étoient ſi pénétrez, ſi remplis, que leur ſtyle même en a toute la teinture, & preſque la dignité. On voit qu'en la citant, ces extraits partent de leur cœur autant que de leur mémoire, & du fonds de leur ſujet. Heureuſe familiarité qu'inſenſiblement nous avons laiſſé perdre ; & toutefois ſans laquelle nos Ecrits de Religion ne peuvent rien avoir de touchant, de ſolide, ni de majeſtueux.

Tant

Tant d'Ouvrages qui aſſûroient aſſez la gloire d'Euſebe, n'avoient pourtant pas encore épuiſé ſes connoiſſances, ni ſatisfait ſon zéle. Il entreprit une *Hiſtoire Eccléſiaſtique*, & il la conduiſit juſqu'au premier Concile univerſel. Ce morceau ne devoit pas ſeulement être cher à l'Egliſe, parce qu'il perpétuoit le ſouvenir édifiant de la vertu courageuſe de ſes premiers Saints ; il devoit de plus ſervir d'appui à la Religion même, qui établit ſur ſa propre hiſtoire la plus puiſſante de ſes preuves. Dans celle dont nous parlons, s'offre par tout cette preuve éclatante. Les faits n'y ſont pas de ſimples faits, ils y deviennent des principes de créance, ou même des démonſtrations d'autant plus fortes, qu'elles ſont plus ſenſibles. Il y regne de plus cette noble ſimplicité qu'on aime tant dans les récits, & qui eſt en quelque ſorte la caution de leur vérité. On n'y découvre de ſoin qu'à l'égard de l'éxactitude, & encore cette éxactitude, il n'eſt pas donné à chacun de ſçavoir combien en fait d'hiſtoire elle éxige de ſoins & de recherches. Les mouvemens qui avoient agité l'Egliſe durant trois ſiécles étoient ſi nombreux, & ils tenoient ſi étroitement aux affaires de l'Empire ; cette Egliſe étoit ſi répanduë, les perſécutions & l'héréſie lui avoient laiſſé ſi peu de repos, qu'il falloit pour embraſſer toutes ſes avantures, la ſuivre dans ſes immenſes progrès, & parcourir toutes les Archives des Egliſes particulieres. Euſebe raſſemble ces Mémoires diſperſez, il donne la ſucceſſion des Evêques des grands Siéges,

lumiere néceſſaire à la Chronologie pour ſe guider ; il marque les différentes erreurs qui s'étoient élevées, & le tems de leurs chûtes aux pieds de la foy ; il expoſe la ſuite des perſécutions & leurs circonſtances, il rapporte les Actes ſincéres des premiers Martyrs, il ſuit les principaux événemens de la vie de nos grands Hommes, & tout cela eſt ſuccédé encore d'une ample *Chronique*, où les dattes ſacrées conciliées autant qu'il ſe peut avec les dattes prophanes, fourniſſent d'innombrables ſecours à l'étude critique des ſaints Livres. Un Evêque qui ſçavoit ſuffire à ces immenſes recherches, & aux ſoins de ſon miniſtére dans des tems difficiles, ne devoit pas être ſi Courtiſan qu'on l'a dit, ou ſon éxemple prouve qu'on peut l'être, pourvû que l'on ſoit comme lui.

La mort de Conſtantin ramena le trouble dans l'Empire, & l'affliction dans l'Egliſe. De ſes trois fils qui ne purent s'accorder, Conſtance devenu ſeul maître, ſe déclara protecteur de l'Arianiſme, chaſſa de leurs Siéges les Evêques orthodoxes, aſſembla Synodes ſur Synodes, & foulant aux pieds toute forme de Jugement canonique, ſembloit vouloir aſſujettir la Doctrine au ſeul caprice de ſes déciſions. Mais en vain il le tente. Au milieu des violences de la tempête, le vaiſſeau de la foy demeure immobile. Si l'orage entraîne le grand Oſius, & même le Concile de Rimini, tout le reſte ſe tient inébranlable. L'ancienne vérité n'eſt ni altérée, ni méconnuë. Athanaſe & Hilaire de

Poitiers à la tête de ſes autres défenſeurs, la tranſmettent pure malgré les artifices du menſonge, & les efforts de l'autorité.

Mais un plus grand péril menaçoit l'Egliſe, & Dieu lui réſervoit un nouveau genre de perſécution, comme pour la faire paſſer par toutes les épreuves concevables. *Julien* que la foibleſſe de ſon âge avoit à peine ſauvé des meurtres de ſa maiſon, ſe vit contre tout eſpoir revêtu de la Dignité Impériale, & le ſucceſſeur de Conſtance. Alors ſe déploya la haine que ſon ſein receloit contre nous. Son Chriſtianiſme ſimulé ne connut plus de contrainte, & le fonds idolâtre qu'il cachoit parut enfin avec liberté. Le voilà qui fait rouvrir les Temples prophanes, qui offre de l'encens aux pieds de leurs Autels, & qui joint aux titres d'Auguſte & de Cézar celui de ſouverain Pontife des Dieux. Il appelle auprès de lui Maxime & Chryſanthe, les plus zelez partiſans de la divination Payenne; il s'éxerce avec eux dans cette ſcience frivole & impie : ce n'eſt par tout que ſacrifices, qu'enchantemens, qu'évocations de Démons : on cherche l'avenir dans les entrailles des animaux, on le cherche dans le ſang même des hommes; & pour le trouver mieux, on ajoûte aux anciennes ſuperſtitions des pratiques, s'il ſe peut, encore plus criminelles.

JULIEN ſurnommé l'APOSTAT, & SAINT CYRILLE D'ALEXANDRIE.

Amm. libb. 21. *& 22. Socc. l.* 3. *c.* 4.

Greg. Naz. Orat. 3 *in Jul. Theodoret. Hiſt. l.* 3. *capp.* 26. *&* 32.

Quelle étoit l'affliction de l'Egliſe à la vûë de tant d'horreurs? Elle ſe crut prête de voir une ſeconde fois le glaive du martyre tiré pour la ruïne de ſes enfans. Mais Julien n'ignoroit pas qu'ils

JULIEN surnommé l'APOSTAT, & SAINT CYRILLE D'ALEXANDRIE.

étoient (*a*) inébranlables dans les ſupplices, que leur courage s'en accroiſſoit, & qu'un Chrétien dans les tourmens y eſt la preuve de la divinité de ſa Doctrine. Au lieu des proſcriptions & des violences, il employa l'artifice & la douceur : il ne voulut pas effrayer par un appareil terrible ; durant près de quatre ſiécles. ce moyen n'avoit pû réüſſir ; il voulut engager par les careſſes, & prendre les cœurs par l'attrait des récompenſes, ſéduction preſque toûjours infaillible. Les Magiſtratures, les emplois, les honneurs, les privileges ne furent donc accordez qu'au Payen, & le Fidéle s'en vit exclus : la liberté des Ecoles Chrétiennes fut reſtrainte, les diſſenſions des Evêques furent adroitement ménagées, on promit aux Juifs de rebâtir la Cité Sainte avec ſon Temple, & d'y offrir avec eux au Dieu Créateur ; & enfin ſi quelqu'un périt, ce fut toûjours ſous des prétextes où la Religion ſembloit n'avoir point de part, quoiqu'elle en fût le premier motif, & qu'en ſecret on allumât contre nous, qu'on favoriſât du moins la fureur des Idolâtres, toûjours obſtinez à nous perdre.

Julian. Epiſt. ad Com. Judeor.

Mais que peut tout l'art humain contre la puiſſance de Dieu ? Celui qui répand ſur les ſiens un eſprit de force dans les affreux dangers, leur accorde-t-il moins un eſprit de prudence contre les piéges de l'ennemi ? L'induſtrieuſe politique de Julien ne put enlever de ſujets à la foy. Il

(*a*) Tanquam apes ad alvearia, ſic illi [*Chriſtiani*] ad martyria. *Julian. contra Galil.*

apprit ſeulement à ſa honte, & à celle de ſes Dieux, que la même Egliſe qui enſeigne à vaincre pour Jeſus-Chriſt les tourmens & la mort, inſtruit autant à mépriſer les vains honneurs qu'elle acheteroit du prix de ſa Doctrine. JULIEN ſurnommé l'APOSTAT, & SAINT CYRILLE D'ALEXANDRIE.

Il ne reſtoit plus qu'un ſecours à Julien, & il l'employa : c'étoit d'écrire lui-même, & d'entreprendre la réfutation de nos dogmes avec l'apologie des ſiens. L'Univers ſurpris vit donc un Empereur devenu Controverſiſte, & pour ainſi dire, plaider la cauſe des Idoles. Ces difficultez nous reſtent dans un Ouvrage de *ſaint Cyrille*, qui les détruit toutes en les produiſant, & je rapporte ici les principales avec les doctes réponſes de ce Pere. *Julian. contra Galileos.*

Julien oppoſoit d'abord à la Religion Chrétienne de n'avoir ni origine, ni fondement fixe dans l'antiquité, de s'éloigner également de la créance des Juifs, & de la Théologie des Grecs; de n'être enfin qu'un aſſemblage bizarre d'opinions empruntées, où l'on ne découvroit ni ſuite, ni ſyſtême. *Apud Cyril. adv. Jul. l. 1.*

Parler ainſi, c'étoit demander au Chriſtianiſme ce qu'on éxige d'une Secte de Philoſophes, & placer nôtre Doctrine au rang des inventions humaines. Comme ſi la Religion dépendante de Dieu ſeul avoit d'autres fondemens que la vérité de ſa parole, & qu'il fût beſoin qu'à nôtre égard les articles en fuſſent liez par l'évidence. Il eſt vrai que nous renonçons à la ſageſſe des Grecs : mais pourquoi ? C'eſt, dit ſaint Cyrille, que ces Grecs n'ont

JULIEN surnommé l'APOSTAT, & SAINT CYRILLE D'ALEXANDRIE.

qu'une Théologie chancelante, incertaine & contradictoire, & il le montre par l'expoſition que fait Plutarque de leurs ſentimens : c'eſt (*a*) qu'ils ſont tous, & de bien loin poſtérieurs à Moyſe, dont les Ecrits ſubſiſtoient avant même que Cadmus eût tranſporté de la Phénicie dans la Gréce l'uſage des Lettres ; c'eſt que Pithagore, Thalés, Solon, & tous les autres n'ont de raiſonnable dans leurs Ecrits que ce qu'ils ont enlevé des nôtres ; que cela même ils l'ont dépravé par de folles additions, tournant ainſi à leur perte & à celle d'autrui le plus pur & le plus ſacré de tous les dons.

Venons au détail, pourſuivoit Julien ; on éléve les Livres de Moyſe. Que renferment donc ces
Lib. 3. Livres qui ne ſoit viſiblement abſurde ? Qu'eſt-ce que ce jardin délicieux dont il parle, cette production de la premiere femme, qui contre l'ordre de la nature, ſort du côté du premier homme, dont elle ſe trouve la fille, la ſœur & l'épouſe ?

(*a*) Ἐπειδήπερ Ἑλλήνων παῖδες ἐπί γε τοῖς σφῶν αὐτῶν διδασκάλοις φρονοῦσι μέγα, καὶ καλλωπίζειν ὄντας τίνας Ἀναξιμάνδρας ἡμῖν καὶ Ἐμπεδοκλεῖς, Πρωταγόρας τε καὶ Πλάτωνας ὀνομάζοντες προσιπάτουσι δὲ τούτοις καὶ τοὺς ἑτέρους, οἳ τῶν ἀνοσίων αὐτοῖς δογμάτων γεγόνασιν εὑρεταὶ, καὶ ἵν', ἅπαξ εἰπεῖν, τῆς ἀμαθείας πηγαὶ, Φέρε, λέγωμεν ὅτι διαφόροις μὲν δόξαις ἀντιγεγραμμένους ἀνάγκη ἀλλήλοις καταδῆσαι τινας ἂν αὐτούς, ἀσύμβολον δὲ καὶ ἐφ' ἑκάστῳ τῶν ὄντων τὴν ἀπολογίαν εἰς φιλονεικίας. Εἶτα πρὸς τούτῳ καταδεικνύωμεν Μωσέα μὲν ἐν χρόνῳ τὰ πρεσβεῖα λαχόντα, καὶ δόξαν ὀρθὴν καὶ ἀπλανεστάτην περὶ τῆς ἀῤῥήτου καὶ ἀγνωτάτου πασῶν οὐσίας εἰς κεκομικότα καὶ κοσμοποιίας ἄρτια μυημονεύσαντα, καὶ νόμων τὴν εἰς εὐσέβειαν καὶ δικαιοσύνην ἐκ ἀθυμάστων βραβευτήν, τοὺς δὲ παῤ αὐτοῖς ὠνομασμένους σοφοὺς, γεγονότας μὲν ὑστάτους καὶ νεωτάτους, κεκλοφότας δὲ τὰ ἐκείνου καὶ τοῖς ἰδίοις λόγοις ἐξκατακλώσαντας, εἰ καὶ μὴ εἰς ἅπαν ὑγιῶς ἰσχύσαι τε μόλις καὶ δόξαν ἁρπάσαι σεμνοπρεπῆ, καὶ τι τῆς ἀληθοῦς ἐσκιάς λέγειν. *Cyril. Alex. Lib. 1. contra Julian.*

Hé qu'eſt-ce que la naiſſance de l'Ocean & de Thétis qu'Héſiode fait naître du Ciel & de la Terre, reprend ſaint Cyrille ? Qu'eſt-ce que Cæus & Hypérion à qui le même Poëte donne une origine ſemblable ? Vous inſultez à nos Livres, parce qu'ils prêtent la parole au Serpent qui ſéduiſit Eve ; ô Julien, oubliez-vous que vos cenſures imprudentes retombent ſur vous-même ? Oubliez-vous le Chêne de Dodone ſi miraculeux dans vos Poëtes, qu'il prononce des Oracles ? Oubliez-vous qu'en mille endroits Homére fait parler les chevaux d'Achille, & qu'il préte de l'intelligence à ceux d'Hector & d'Antiloque ? C'étoit une fiction ; dites-vous. Mais Porphyre n'étoit pas un Poëte, c'étoit un Philoſophe dont vous êtes l'admirateur ; & ce Philoſophe a donné du ſentiment & de la voix au fleuve Neſſus, qui, à l'entendre, ſalua Pythagore. Mais Theſpéſion étoit un Sage, & il dit que les arbres reſpecterent Apollone dans les Indes, & l'appellerent de ſon nom. Ce n'eſt pas qu'en répondant ainſi, nous voulions avilir nos Hiſtoires juſqu'à leur comparer vos fables ; à Dieu ne plaiſe : Nous ne voulons que découvrir la témérité de l'objection qui reprend en autrui ce que vous croyez vous-même.

JULIEN ſurnommé l'APOSTAT, & SAINT CYRILLE D'ALEXANDRIE.

Plûtôt que de vous expoſer au reproche d'adorer un Dieu Auteur d'effets funeſtes, que ne nous imitez-vous, continuoit Julien ? Nous reconnoiſſons dans Jupiter un Etre ſuprême, & ſeul tout-puiſſant ; mais nous n'abaiſſons pas ſa grandeur juſqu'au détail des ſoins de l'Univers, & nous l'en

JULIEN surnommé l'APOSTAT, & SAINT CYRILLE D'ALEXANDRIE.

faiſons repoſer ſur des Divinitez ſubalternes. Nous diſons de Mars, par éxemple, qu'il préſide aux combats ; d'Até, qu'elle enfante la diſcorde ; de Mercure, qu'il inſpire l'artifice & les fraudes, &c. Quelle Doctrine, répond ſaint Cyrille ! Eſt-ce donc que vôtre Jupiter ne ſuffit pas ſeul pour régir le monde ? En ce cas quel aveuglement de le nommer, & de le croire le Dieu ſuprême ! Tout au contraire s'il peut tout, & ſi rien ne lui réſiſte, pourquoi, lui qui doit aimer les hommes, donne-t'il à Mars & aux autres un pouvoir dont ils abuſent ?

Je ne diſſimule point que ces réponſes tranchantes & déciſives contre un Idolâtre, ne pénétrent pas juſqu'à la racine de la difficulté. La chûte du premier homme, & ſes circonſtances ſont des articles où la raiſon n'a de priſe qu'autant qu'elle eſt ſoûtenuë par la certitude évidente de la révélation Divine, & il y aura toûjours dans ce myſtere de grands prétextes pour l'impie qui ne voudra pas entrer dans les préliminaires de la foy. Saint Cyrille joint pourtant à ce que j'ai rapporté de lui des éclairciſſemens plus théologiques, & même philoſophiques autant qu'ils pouvoient l'être, & par rapport au ſiécle, & par rapport à la matiere.

Libb. 5. 6. & 7. L'Empereur paſſant enſuite au point de la Loy donnée aux Juifs, ſe jouë plus qu'il ne raiſonne dans un ſujet toutefois ſi grave. Mais ce qu'il aimoit ſinguliérement à nous oppoſer, c'étoit les grands Hommes du Paganiſme, leurs talens pour les

les Arts, leur éloquence inimitable, leurs découvertes, & l'étenduë de leurs connoiſſances. Il comparoit leurs Ouvrages avec nos Ecritures, & ſon imagination enchantée des uns, ne trouvoit dans celles-ci qu'un ſtyle aride, languiſſant, défectueux & triſte. JULIEN ſurnommé l'APOSTAT, & SAINT CYRILLE D'ALEXANDRIE.

Mais quoi, dit ſaint Cyrille, s'agit-il pour le ſalut des hommes des ornemens du diſcours, & la ſcience qui régle les mœurs a t'elle beſoin des ſecours de l'art ? La vérité d'une Religion eſt-elle dépendante de l'étude & des parures de ceux qui l'enſeignent ? Ne ſçauroit-on être vrai ſans être éloquent ? Eſt-il ici queſtion de décider entre des Rhéteurs, & n'eſt-ce pas du fonds des choſes que nous diſputons ? Qu'importe que les Parénéſes d'Iſocrate, les poëmes de Phocylide & de Théognis l'emportent quant aux tours ſur les Proverbes de Salomon ? Le point unique eſt de ſçavoir ſi la Morale de celui-ci n'eſt pas infiniment ſupérieure à celle de ces Ecrivains prophanes. Or, qui peut là-deſſus faire entr'eux un paralléle ſérieux ? Qui eſt-ce qui peut ſans rougir lire d'un bout à l'autre quelques Dialogues de Platon même, & entre les autres celui qui porte le titre de *Banquet*? Où eſt la pudeur qui ne s'allarme des diſcours effrontez, des maximes ſcandaleuſes qu'il y met dans la bouche d'Ariſtophane & d'Alcibiade ? La honte qu'il avoit (*a*) de les prononcer ne devoit-elle pas lui

(*a*) Αἰσχύνεται μὲν ἓν (ὁ Πλάτων) καλὰ τὰ εἰκὸς, καὶ τοῖς ἑαυτῶ λόγοις ἐπιρυθειᾷ καὶ ἑτέρων εἶναι φησὶν αὐλὸς, ἐπαινεῖ δὲ ὅτι τὸ χρῆμα, πῶς ἐστὶν ἀμφιβαλεῖν; ἐπιτετίμηκε γὰρ τοῖς ὦδὲ φρονεῖν ἐλομένοις εὐδαιμῶς. Ὦ φιλοσόφων μαθημάτων! ὡς πολὺ λίαν ἔνεστιν αὐλοῖς τὸ ὠνησίφορον, ἀνακόπτουσι τῶν

JULIEN surnommé l'APOSTAT, & SAINT CYRILLE D'ALEXANDRIE.

défendre de les faire dire à ſes graves Interlocuteurs ? O adorateurs des Idoles, vôtre Apollon (*a*) a dit lui-même que les Hébreux poſſédoient ſeuls la vraye ſageſſe ; oſerez-vous démentir la déciſion de celui que vous adorez ?

Euſeb. Prep. Ev. l. II. capp. 5. 6.

Si vos Ecritures ont la force de vous élever à la plus haute ſageſſe, ſi vous y trouvez les principes de la ſcience univerſelle, comme Euſebe le ſoûtient, pourquoi donc êtes-vous ſi verſez dans la ſcience des Grecs, continuë Julien ? Et pourquoi en effet ? c'eſt que pour mieux combattre vos ſuperſtitions, vos erreurs & vos impiétez, nous avons beſoin de remonter aux Ouvrages qui en ſont les ſources. (*b*) C'eſt qu'en liſant vos Théologiens, vos fables & vos Philoſophes, nous en connoiſſons

γέων τὰς ἡδονὰς, τὸν σώφρονα καὶ ἐπιεικῆ διαζῆν ἀναπείθωσι βίον. Εἰ δὲ συνεῖεν ὅτι καὶ θεοὶ συζηνώμονες τοῖς ἀρῶσιν εἶσι, κἂν εἰ γενοιντὸ πῶς, ἢ γυναίων, ἢ παίδων ἄδικοι τε καὶ ἀκρατεῖς ἐραταὶ, πάνῃ τε καὶ πάντως ἀνέσεται σφίσι τὸ ἐξεῖναι μετ' ἐξουσίας ἔπειρ ἕλοιντο καὶ ψευδομαθεῖν. *Cyrill. contra Jul. lib. 6.*

(*a*) Μυροῖ Χαλδαιοῖ σοφιαν λάχον ἠδ' ἄρ Ἑβραῖοι
Αὐτογένητον ἄνακτα σεβασόμενοι θεὸν ἀγνῶς. *Apollo. apud veteres.*

Τιμὴ δὲ ἔυρεσιν ὁ θεὸς Αιγυπτίοις ἐμαρτύρησε φοίνιξί τε καὶ Χαλδαίοις, Λυδοῖς τε καὶ Ἑβραίοις. *Idem apud Porphyr. lib. de Orac.*

(*b*) Ἄκουε ὠρανὲ, καὶ ἐνωπίζου γῆ. Ἰδὺ γὰρ, ἰδὺ τὸ Ῥαψάκου πάλιν τῆς τῦ Θεῦ δόξης καλευρύνεται σῶμα, καὶ ἀδικίαν εἰς τὸ ὕψος λαλεῖ, καλὰ γέγραπται, καὶ τῆς καθ' ἡμῶν γλωσσαλγίας ὑδὲν, ὡς ἔοικεν, ἠγεῖται τὸ ἄμεινον. Ἀποχρη μὲν ἦν ἡ Θεόπνευστος γραφὴ, καὶ πρὸς γε τὸ δεῖν ἀποφάναι σοφὺς καὶ δοκιμωτάτους, καὶ διαρκεστάτως ἔχοντας σύνεσιν τὰς ἐντεθραμμένας αὐτῇ, δεδιήμεθα δὲ πρὸς τῦτο τὸ σύμπαν ὑδενὸς τῶν ἔξωθεν διδασκάλων. Ἐπειδὴ δὲ ἐσι γλυκὺ τὸ πάντα εἰδέναι, ταύτη τοι καὶ μάλα ἐμφρόνως καὶ τὰς τῶν Ἑλλήνων πολυπραγμονῦμεν δόξας, ἃς δὴ καὶ ἀφ' ἑκάστω συνειλόγασι τῶν πραγμάτων, πρὸ γε τῶν ἄλλων ἐπὶ Θεῷ. Εἶτα γελοῖος αὐλὸς ἀφορμὴν ποιούμεθα, μυρίους μὲν ὅτους γε ἀριθμῷ κρείττονας Θεὸς τιμᾶν ἠρημένους, γε ἀκαθάρτων δαιμονίων σεβόντας πλῆθυν, καὶ αὐτοῖς τάχα που τοῖς αὐλὰ προσκυνῦσιν ἀγνωμένοις, &c. *Cyrill. ibid. lib. 7.*

mieux le prix des véritez inſpirées de Dieu. En cet endroit ſaint Cyrille étale toutes les richeſſes de nos Ecritures, la ſublimité de leurs dogmes, la pureté de leurs leçons, la ſainteté de leurs Auteurs. Sur tout qu'il eſt beau d'entendre ce qu'il dit de Moyſe, & le digne éloge qu'il fait de ſes Livres ! Loin que la Gréce eût rien à lui comparer, il falloit que malgré ſa fierté, la Gréce (*a*) avoüât qu'elle n'étoit opulente que des larcins faits à ce grand homme.

JULIEN ſurnommé l'APOSTAT, & SAINT CYRILLE D'ALEXANDRIE.

Il reſtoit à Julien de tourner ſes inſultes contre la perſonne même de Jeſus-Chriſt. Celſe avoit déja tenté de l'avilir, & que n'en diſoit-il pas ? A l'entendre, (*b*) il étoit né d'une femme ſans nom,

Celſ. apud Or. l. 1.

(*a*) Εἰμὶ δὲ δὴ κὴ ἐπ' αὐλὸν ἤδη τὸν ἱεροφάντλιω Μωσέα. Εἶτα τίς ἐκείνε σοφώτερος, ἤγεν ἐγγὺς κὴ παρὰ βραχὺ παρελθὼν διδασκέτω. Ἡ γὰρ ἓν τλιῶ γλῶσσαν Ἑβραῖος, τὸ γε μλιὼ εἰς θεωρίας κὴ τῶ εἰς λόγες ἐυλεχνὲς ἐκ ἀθαυμάςως ἔχων. Εὐπόλεμος γὰν ὁ ἰσορικὸς τὲς ἐπ' αὐλῶ λόγες συνλιθεὶς, ἐν τῶ περὶ τῶν ἐν τῆ Ἰδαία βασιλέων φησὶν ἐναργῶς, Μωσέα δὲ πρῶτον γένεδαι σόφον, κὴ γραμματικὴν τοῖς Ἰυδαίοις παραδῶναι, τλιῶ τὸ τλιωπάδι τάχα πε νενομισμένλιω. Φοίνικας δὲ παρ' αὐτων κατακλήσαδαί τε τλιῶ ἐπιςήμλιω, ἅτε δὴ κὴ ὁμόρες ὄνλας Ἰυδαίοις, παραδῶναι δὲ τοῖς Ἕλλησιν φασὶ, χάδμε δηλονότι παρ' αὐτοῖς γεγονότος, κὴ αὐτὰ δὲ διδάξανλος τὰ πρῶτα ςοιχεῖα. *Et paulo poſt,* ὁ τοίνυν κὴ αὐτὴ τῶν πρώτων ςοιχείων ἐπιςήμη παρ' Ἑβραίων ἥκει τοῖς Ἕλλησι μεσολαβῆνλος τῶ χάδμε, κάτω συρέτω τλιῶ ὀφρὺν, ὁ φάναι τολμήσας Ἰυλιανὸς, τῶ χάριν ὑμεῖς τῶν παρ' Ἕλλησι παιδεύδη μαθημάτων, ἔπειρ αὐτάρκης ὑμῖν ἐςὶν ἡ τῶν ὑμετέρων γραφῶν ἀνάγνωσις. *Cyrill. ibid.*

(*b*) Facit enim jam [*Celſus*] Judæum diſſerentem, reprehendentemque Jeſum multis, ut ipſi videtur, nominibus, & ante omnia, *quod finxiſſet ſe natum è Virgine:* exprobrat etiam ei, *quod è vico ſit ortus Judaïco, & è fœminâ indigenâ pauperculâ, victum parante operis manuariis, quam ait ejectam à marito fabro materiario, quaſi deprehenſam in adulterio:* Deinde narrat, *à viro expulſam, & ignominioſè vagabundam edidiſſe Jeſum partu clantulario, quodque is præ inopiâ mercede ſervire coactus in Ægypto, & ibi efficaces quaſdam artes doctus, quibus ſibi placent Ægyptii, reverſus ſit tantâ potentiâ tumidus, propter quam pro Deo haberi poſtulaverit.* Celſ. apud Orig. lib. 1. pag. 22. ex interpret. Spenceri.

JULIEN surnommé l'APOSTAT, & SAINT CYRILLE D'ALEXANDRIE.

* Κεφαλαῖον.

* *réduite à vivre du travail de ſes mains*, & ce qu'il y a d'affreux, [Chrétiens, pardonnez-moi ſi j'oſe le redire,] d'une femme chaſsée par l'Epoux qu'elle avoit déshonoré par ſon crime avec le Soldat *Panthere*. L'impie corrompant le récit de nos Evangiles, avoit ajoûté que Marie pour cacher le vice de la naiſſance de ſon Fils, l'avoit tranſporté en Egypte, que la miſere y avoit contraint à la ſervitude ce malheureux enfant, qu'il s'y étoit fait initier dans les myſtéres enchanteurs dont l'Egypte étoit ſi curieuſe; que ce funeſte ſçavoir l'avoit engagé dans la ſuite aux entrepriſes de la ſéduction, & qu'enfin rempli de ces ſecrets impurs, il étoit revenu dans ſa patrie, où ſa fauſſe puiſſance l'avoit fait donner & recevoir comme un Dieu. Mais ces noires circonſtances inventées par la ſeule paſſion de nous nuire, avoient été trop bien détruites par Origene, & Julien n'étoit pas aſſez imprudent pour les reproduire; il aima mieux reprocher à Jeſus-Chriſt ſes ſouffrances & ſa mort, dire de ſa Divinité, qu'elle étoit une chimére de ſaint Jean, qui l'avoit ſeul accréditée; répandre ſur les autres Diſciples un fleuve d'invectives, broüiller toutes nos Hiſtoires, chercher contre nos myſteres, en les traveſtiſſant, des prétextes de ſatyre ou de fades ironies; n'épargner enfin de tout l'Evangile que les miracles, ſi évidemment certains, qu'il fallut pourtant en convenir, ainſi que Celſe y avoit lui-même été contraint. Aveugles qui ne voyoient pas que ce fondement poſé, l'édifice de la foy s'élevoit tout ſeul, & reſtoit inébranlable.

Ibid.

Apud Cyril. libb. 6. & 8.

Julien surnommé l'Apostat, & Saint Cyrille d'Alexandrie. *Libb.* 9. & 10.

Derniere reſſource du Prince infidéle : il imagina que pour nous détruire, il n'étoit queſtion que de nous oppoſer à nous-mêmes. Les Galiléens, diſoit-il, car il ne nous déſignoit que par ce nom mépriſant, reconnoiſſent la Divinité des Loix, des Cérémonies, & de tout le Culte Judaïque. Cependant ils ont abrogé ces Loix, changé ces Cérémonies, & détruit tout ce Culte. O étrange contradiction ! Mais plûtôt, ô étrange difficulté, répond ſaint Cyrille ! Julien qui ſe vante de tout ſçavoir, ignore-t'il donc que l'Alliance paſſagere faite avec l'ancien Peuple, n'étoit que la figure, l'ombre, la préparation de l'alliance éternelle dont le Meſſie devoit être le Médiateur & le gage ? Ce Meſſie tant promis & ſi deſiré eſt venu ; il a établi le Sacrement de la ſeconde Alliance, il a certifié ſa miſſion par ſes prodiges, & Julien les avouë de même (*a*) que ceux de l'Ancien Teſtament. De quel côté eſt la contradiction ? Du ſien, ou du nôtre ?

C'eſt ſans doute un bonheur pour la Religion que cet Ouvrage de ſaint Cyrille ſoit arrivé juſqu'à nous. On auroit pû juger qu'un Empereur habile, & nourri dans le ſein de la foy, ne l'auroit abandonnée que ſur d'invincibles preuves ; & pour certains eſprits ces vaines préſomptions décident. Mais ces difficultez encore ſubſiſtantes apprennent, & elles apprendront à tous les ſiécles que l'impié-

(*a*) Προσάγειν γε ἱερεῖα βωμῷ καὶ θύειν παρηλήσαλο. Πῦρ γὰρ φησὶν, ὑ κάτεσιν ὥσπερ ἐπὶ Μωσέως τὰς θυσίας ἀναλίσκον. Ἅπαξ τοῦτο ἐπὶ Νωσέως ἐγένελο, καὶ ἐπὶ Ηλίᾳ τῷ Θισβίτῃ πάλιν μετὰ πολλοὺς χρόνους. *Julian. apud Cyrill. lib.* 10.

té ne parle que pour trahir ſa foibleſſe, ou pour donner par ſa défaite plus de gloire & de puiſſance à la Vérité qu'elle combat.

APRE'S JULIEN, qui périt dans une entrepriſe téméraire contre les Perſes, tous les Empereurs ſont Chrétiens, & cependant le Paganiſme n'eſt pas encore abattu. Il ſubſiſte toûjours dans les cœurs, & s'y nourrit de l'ancien préjugé. Combien eſt grande la force de l'habitude ! Rome accoûtumée depuis onze ſiécles à ſes Idoles, & à la licence de leur culte, ne pouvoit ſe faire à l'auſtérité du Chriſtianiſme. Sans ceſſe elle redemandoit les Dieux de Romulus, qui lui avoient, diſoit-elle, procuré tant de victoires, & dont la protection avoit élevé ſi haut l'ancienne République. Ce n'étoit pas le Peuple ſeulement qui voyoit avec chagrin & dépit ſes Temples renverſez; le Sénat lui-même n'avoit pas un zéle moins aveugle. De tems à autre ce grand Corps députoit vers les Empereurs pour obtenir d'eux le rétabliſſement de l'antique Religion: cent ans après Conſtantin, les Princes étoient encore fatiguez de ces priéres importunes; & l'on voit dans ſaint Ambroiſe tout ce que fit auprés de Valentinien le célébre Symmaque, pour relever l'Autel de la Victoire.

En ce tems l'Etat, invincible ſous le grand Théodoſe, éprouve une foule de revers ſous ſes deux fils Arcade & Honorius. Tout ſe démembre, & tombe en ruine. L'Occident eſt couvert d'une nuée de Barbares. Les Goths mettent tout en feu dans

l'Italie. Les Wandales ſe répandent dans les Gaules. Les Eſpagnes ſont en proye aux Wiſigoths. Alaric vainqueur entre dans Rome avec les Huns. Ataulphe plus cruel la ravage encore avec plus de furie. Où avoit coulé le ſang des Martyrs, coule le ſang des perſécuteurs. La nouvelle Babylone orgueilleuſe des trois cens triomphes qu'elle attribuoit à la faveur de Jupiter, tombe d'une chûte immenſe, & des débris de ſon vaſte Empire ſortent les puiſſans Royaumes qui n'étoient que ſes Provinces. A cette décadence le Chriſtianiſme redevient plus que jamais l'objet de la haine publique. Il eſt ſeul Auteur de tant de déſaſtres, c'eſt lui qui a irrité les Dieux, & cauſé leur inclémence. C'eſt lui qui a fait ceſſer leurs fêtes ſur la terre, aboli leurs ſacrifices, & fait oublier le chemin de leurs Temples. C'eſt donc lui que les Dieux pourſuivent, & Rome n'eſt plus Souveraine du Monde, parce qu'il n'y a plus pour eux ni Victimes, ni Autels dans ſon enceinte. Tout retentiſſoit de ces injuſtes reproches. Ils étoient même portez juſqu'aux oreilles du malheureux Honorius, à qui l'opprobre de l'Egliſe étoit un ſurcroît de douleur, & la perſécution impatiente de recommencer, n'attendoit qu'un Prince complice de ſes fureurs.

L'AFRIQUE poſſédoit alors le plus ferme appui de l'Egliſe, le cœur le plus ſenſible à ſes intérêts, & le plus ardent à la défenſe de la Vérité, l'incomparable *ſaint Auguſtin*, la gloire de nos An- SAINT AUGUSTIN.

SAINT AUGUSTIN.

nales. La nature qui ſemble mettre toûjours de la compenſation dans ſes faveurs, l'affranchit ſeul de cette loy. Elle le fit naître avec tous les talens qu'elle partage, & réünit en ſa perſonne tous les mérites particuliers, ceux même qu'il eſt rare de trouver ſéparément. L'élévation de ſon génie lui rendoit familieres les plus hautes notions, & ſa facilité les rendoit compréhenſibles aux plus bornez, touchant de la ſorte les deux extrémitez de la raiſon humaine. Les matieres les plus obſcures, les plus abſtruſes, en paſſant par ſes mains, acqueroient de l'évidence & de l'ordre; les plus délicates, il les ſaiſiſſoit par un ſentiment vif, ſubtil & prompt; les plus ſtériles, il leur donnoit en les traitant, une fécondité, une abondance ineſpérées; celles qui ne ſembloient être ſujettes qu'à l'empire de l'imagination, il les ramenoit à des points fixes, & les enchaînoit en des raiſonnemens éxacts dont il n'écartoit que la ſéchereſſe. Jamais Auteur n'a tant écrit, ni ſur des ſujets ſi divers, & néanmoins ce mélange perpétuel ſi propre à faire naître la confuſion, n'en mettoit aucune dans ſes idées. Au milieu de ces paſſages bruſques ſa préciſion ne le quittoit point, & l'on eût dit que la queſtion qu'il diſcutoit étoit toûjours celle qu'il avoit le plus approfondie. Entant que Philoſophe, ſon vol alloit ſans écart aux vûës générales, & tout équitable eſtimateur conviendra que ſes principes ſpéculatifs quoiqu'expoſez par occaſion, & preſque en courant, ſont le plus ſublime effort de génie où la Métaphyſique ſoit parvenuë.

venuë. Comme Théologien, il embraſſoit tous les points de la Doctrine Chrétienne, ſoit dogmatique, ſoit morale, dont il ne manquoit jamais de raſſembler les preuves, concilier les parties, de faire découvrir les rapports, le ſyſtême & l'harmonie. En qualité de Controverſiſte, ſon nom ſeul étoit l'effroi de l'erreur. La défaite des Manichéens, ſecte déteſtable qui affligeoit l'Egliſe depuis près d'un ſiécle & demi, avoit été comme ſa premiere victoire. Bien-tôt il en remporta de nouvelles ſur Pélage & ſes adroits partiſans, ſur le reſte de l'Arianiſme mal dompté, ſur l'infléxible obſtination des Donatiſtes tant de fois condamnez, & toûjours remuans; & enfin ſes derniers jours le trouverent les armes à la main contre le demi-Pélagianiſme, qui reſſerrant moins que Pélage, mais trop encore, les droits de Dieu ſur ſa créature, donnoit à l'homme une indépendance ſuperbe qui limitoit la néceſſité de la grace. Cette matiere épineuſe où il faut en quelque ſorte marcher entre deux précipices, étoit, pour ainſi dire, le domaine de ſaint Auguſtin, & l'Egliſe lui en a plus d'une fois confirmé la poſſeſſion, en reconnoiſſant ſa doctrine dans la ſienne. Quoiqu'eſprit rare par ſa pénétration & par ſes connoiſſances, il ſçavoit encore, ce que je n'admire pas moins, être homme avec les autres hommes par les tours ſimples de l'inſtruction, & par l'aimable facilité de ſes mœurs. Ses Lettres ſur tout lui méritent cet éloge. Elles diſcutent la plûpart d'importantes queſtions, mais toûjours elles ménagent à ſon

SAINT AUGUSTIN.

SAINT AUGUSTIN.

cœur des occaſions d'épanchement & de tendreſſe. On ſent qu'il n'affecte pas d'aimer, mais qu'il aime. Le langage de la ſincérité eſt bien facile à diſtinguer de celui de l'eſprit ſeul. Dans ces Ecrits, monumens admirables qu'on ne loüera jamais trop, & qu'on n'étudiera jamais aſſez, tout eſt lumiere ou onction, tout intereſſe, tout plaît. Son ſtyle, quoiqu'il ſoit un peu trop ſur le ton général de ſon ſiécle, a d'ailleurs des mouvemens vifs, des images grandes, nettes, ſenſibles, & un tour ingénieux, qui cependant ne tient rien de l'art, & jamais ne s'écarte du fil de la nature. Nul homme auſſi n'a joüi d'une réputation plus éclatante, ni plus étenduë. Ce n'étoient pas les Fidéles ſeuls qui l'éxaltoient à l'envi; les payens eux-mêmes donnoient les mains à tant d'éloges. Et qu'y a-t'il de moins ſuſpect que la loüange d'un parti, je ne dis pas dont on a été long-tems, & dont on n'eſt plus; je dis davantage, d'un parti dont on a pris le contraire.

Ce fut donc un tel défenſeur qui ſe chargea de nous venger des affronts que nous faiſoit l'idolâtrie irritée par ſes nouvelles diſgraces. Saint Auguſtin compoſa dans cette vûë le grand & docte Ouvrage de la *Cité de Dieu*. Il entreprit d'y établir la vérité de la Religion Chrétienne qu'il nomme la Cité de Dieu, ſur les ruïnes du Paganiſme, qu'il appelle la Cité du Monde. L'éxécution de ce vaſte deſſein eſt partagée en vingt Livres dont je vais donner, au moins des dix premiers, une idée générale, & plûtôt une table qu'un extrait

entier ; car où tout ſe trouve également précieux, le choix eſt difficile. Ce que l'on prend laiſſe trop de regrets pour ce qu'on laiſſe. SAINT AUGUSTIN.

Les Payens, & cela doit s'entendre de ceux qui ſe picquoient de plus de lumiere, n'étoient pas unanimes ſur les avantages de leur culte. Les uns ſoûtenoient qu'il étoit un infaillible préſervatif contre les maux préſens ; les autres qu'il n'écartoit pas à la vérité toutes les infortunes attachées à nôtre condition ; mais qu'il ouvroit de sûres entrées à une vie heureuſe après les malheurs de celle-ci, & ſaint Auguſtin renverſe juſqu'aux fondemens de ces vaines opinions.

Il remarque contre la premiere que dans les extrêmes calamitez de l'Empire, & durant que l'ennemi ravageoit tout, les Temples Chrétiens furent les ſeuls aſyles que reſpecta ſa fureur : qu'ainſi l'Egliſe eſt injuſtement accuſée des maux dont elle a ſeule garanti. Divers témoignages prouvent en effet (*a*) que le glaive des Barbares ne fit grace qu'aux Chrétiens, & qu'Alaric défendit qu'on inquiétât aucun de ceux qui s'étoient réfugiez dans les *Baſiliques*, principalement dans celles de ſaint Pierre & de ſaint Paul. Les Dieux ont donc moins fait pour les Idolâtres que Jeſus-Chriſt même. Et comment ces Dieux auroient-ils ſauvé Rome ? Purent-ils défendre la déplorable Troye contre les armes d'Agamemnon, & contre la colere d'Achille? *Aug. de Civ. Dei. l. 1. c. 1.* *Ibid c. 2.*

(*a*) Alaricus præcepit ſuis ut ſi qui in ſancta loca, præcipuéque Apoſtolorum Petri & Pauli Baſilicas confugiſſent, hoc imprimis inviolatos ſecuroſque eſſe ſinerent. *Oroſ. l. 7. c. 39. Vide & Hyer. Epiſt. 154. ad Principiam. & Sozom. l. 9. c. 10.*

Etre équitable il n'y a point d'afflictions innocentes, ni indifférentes ; qu'elles ſont toutes ou de juſtes châtimens, ou de ſalutaires épreuves. Dans cette perſuaſion religieuſe, ils portoient avec joye le poids de la ſouffrance temporelle ou comme pénitens, ou comme les objets de la ſévérité jalouſe de Dieu. Heureux dans cette paix amére, tandis que le Payen, à l'étonnement de l'Univers (*a*) attendri ſur ſa chute, couroit en furieux amuſer ſa douleur dans les théâtres, & n'en ſortoit que plus dévoré de ſes peines. Saint Auguſtin deſcend enſuite au détail des malheurs qu'avoit eſſuyez l'Empire avant Jeſus-Chriſt, & il en trouve d'innombrables ; preuve que ſa Religion n'eſt pas la cauſe de ceux qu'on lui impute, & que l'idolâtrie n'eſt pas contre les maux le puiſſant rempart qui les repouſſe. Arnobe avoit employé déja cet argument dans une queſtion ſemblable : il faut reconnoître pourtant qu'il eſt ici plus ſolide encore & plus nerveux, c'eſt que S. Auguſtin y entre plus avant dans les cauſes de ces diſgraces, qu'il fait naître des crimes du Paganiſme ſouvent commandez par ſes Dieux, & preſque toujours autoriſez par leurs éxemples. Je ne rapporterai point ce qu'il dit ſur cet article, quoique tout y ſoit curieux & recherché. On imagine aiſément que la fable maniée par un ſi grand

SAINT AUGUSTIN.

Idem: libb. 2. 3. 4.

Ci deſſus, page LVII.

(*a*) O mentes amentes ! quis eſt hic tantus non error, ſed furor ut exitium veſtrum plangentibus Orientalibus Populis, & maximis Civitatibus in remotiſſimis terris publicum luctum mœroremque ducentibus, vos theatra quæreretis, intraretis, & multò inſaniora quam fuerant antea faceretis. *Aug. de Civ. Dei. l.* 1. *c.* 33.

SAINT AUGUSTIN. homme qui luy faiſoit l'honneur de la réfuter, n'avoit jamais paru ſi contradictoire ni plus impie.

Aug. ubi ſup. l. 5. Pour ne laiſſer aucune reſſource à l'erreur, il falloit encore détruire la penſée de quelques-uns qui rapportoient à la deſtinée l'ancienne grandeur de l'Empire. On connoiſſoit des protecteurs de ce vain ſyſtême, & entr'autres un (*a*) L. Tarutius Firmanus, qui avoit tiré l'horoſcope de Rome ſur l'obſervation des ſignes céleſtes, qui avoient, diſoit-il, préſidé à ſa naiſſance. Cicéron n'avoit pas épargné cette chimére, ni tout ce qui alloit à ſuppoſer dans le deſtin quelque choſe de réel & d'efficace. Mais ſaint Auguſtin prend les choſes de plus haut. Il traite à fonds de la liberté de l'homme dont la certitude s'oppoſe à la *fatalité* payenne, & démontre la préſcience de Dieu contre Cicéron lui-même qui la nioit, à peu près comme les Sociniens la conteſtent de nos jours.

Les Livres qui ſuivent ſont plus ſinguliers pour les matiéres, & ce me ſemble, plus méthodiques dans la forme. Saint Auguſtin pour combattre la prétention des Idolâtres qui diſoient du culte des Dieux, qu'il étoit récompenſé dans la vie future,

(*a*) L. quidem Tarutius Firmanus familiaris noſter, imprimis Chaldaicis rationibus eruditus, Urbis etiam noſtræ natalem diem repetebat ab iis parilibus quibus eam à Romulo conditam accepimus, Romamque, cum eſſet in jugo luna natam eſſe dicebat, nec ejus facta canere dubitabat. O vim maximam erroris! Etiamne Urbis natalis dies ad vim ſtellarum & lunæ pertinebat? Fac in puero referre, ex qua affectione cœli primum ſpiritum duxerit, num hoc in latere & in cœmento ex quibus Urbs effecta eſt potuit valere? *Civ. de Divinat. l. 2.*

al.

diviſe à l'exemple de (*a*) Varron & de (*b*) Scevola, toute la Théologie Payenne en trois genres; c'eſt-à-dire la Théologie fabuleuſe, celle des Poëtes; la Théologie politique, celle des Etats; la Théologie naturelle, celle des Philoſophes. Les Payens habiles avoient déja plus d'une fois abandonné la Théologie fabuleuſe & celle des Prêtres. A peine ſouffroient-ils la premiere ſur les théâtres, & ils n'ignoroient pas que l'autre n'étoit SAINT AUGUSTIN.

(*a*) Deinde illud quale eſt, quod [Varro] tria genera Theologiæ dicit eſſe, id eſt rationis quæ de Diis explicatur, eorumque unum *Mythicon* appellari, alterum *Phyſicon*, tertium *Civile*..... Deinde ait: Mythicon appellant, quo maxime utuntur Poëtæ: Phyſicon, quo Philoſophi: Civile, quo populi. Primum, inquit, quod dixi, in eo ſunt multa contra dignitatem & naturam immortalium ficta. In hoc enim eſt ut Deus alius ex capite, alius ex femore ſit, alius ex guttis ſanguinis natus: in hoc ut Dii furati ſint, ut adulteraverint, ut ſervierint homini. Denique in hac omnia Diis attribuuntur quæ non modo in hominem, ſed etiam quæ in contemptiſſimum hominem cadere poſſunt..... Secundum genus eſt, inquit, quod demonſtravi, de quo multos Libros Philoſophi reliquerunt. In quibus eſt, Dii qui ſint, ubi, quod genus, quale, ex quonam tempore, an à ſempiterno fuerint, an ex igne ſint, ut credit Heraclitus: an ex numeris, ut Pythagoras: an ex aromis, ut Epicurus. Sic alia quæ facilius intra parietes in Scholâ, quam extra in foro ferte poſſunt aures..... Tertium genus eſt, inquit, quod in Urbibus cives, maxime Sacerdotes noſſe, atque adminiſtrare debent. In quo eſt quo Deos publice colere, quæ ſacra & ſacrificia facere quemque par ſit. Prima, inquit, Theologia maxime accommodata eſt ad *Theatrum*, ſecunda ad *Mundum*, tertia ad *Urbem*. *Varro de Reb. Div. apud Aug. de Civ. Dei. l. 6. c. 5.*

(*b*) Relatum eſt in litteris, doctiſſimum Pontificem Scævolam diſputaſſe tria genera tradita Deorum: unum à Poëtis, alterum à Philoſophis, tertium à Principibus Civitatis. *Aug. ibid. lib. 4. c. 27.* *Iis adde Plutarchum, cujus hæc ſunt verba:* Διόπερ οἱ περὶ τῶν θείων παραδόντες σιγάσθαι, διὰ τελῶν ἡμῖν ἐξέθηκαν εἰδῶν, πρῶτον μὲν τὸ φυσικὸν, δεύτερον δὲ τὸ μυθικὸν, τρίτον δὲ τὸ τῶν νόμων εἰληφότες διοικεῖσθαι. Διδάσκεται δὲ τὸ μὲν φυσικὸν ὑπὸ τῶν φιλοσόφων, τὸ δὲ μυθικὸν ὑπὸ τῶν ποιητῶν, τὸ δὲ νομικὸν ἀφ' ἑκάστης ἀεὶ πόλεως συνίστασθαι. *Plutarch. de Placit. Philoſoph. lib. 1. cap. 6.*

SAINT AUGUSTIN. dans l'origine qu'un amas de ſuperſtitions inventées par le beſoin de contenir les Peuples. Ils ne retenoient que les dogmes philoſophiques ſur la nature des Dieux, & ce ſont ces dogmes que ſaint Auguſtin attaque avec une force qui n'avoit encore paru qu'en lui. Il les prend dans chaque Secte, & juſques dans celle de Platon, qui loin d'échaper à ſa critique, ſemble en être ici le premier objet. Son zele pour la Religion avoit bien prévalu ſur le penchant qu'il avoit d'ailleurs pour ce Philoſophe. Il lui reproche donc une idolâtrie * monſtrueuſe, & * l'apothéoſe des Démons, une * métempſycoſe inſenſée, l'éternité * des ames, & ſur tout les odieux ſecrets de la * *Liturgie* tant pratiquée par ſes Diſciples.

Idem. libb. 6. & 7.

* *Idem. l. 8. c. 12. & ſeqq.*

* *Ibid. capp. 15. 16. 17.*

* *Lib. 10. c. 30.*

* *Ibid. cap. 31.*

Pour comprendre ce terme & l'erreur qu'il enveloppe, il eſt néceſſaire d'expoſer ici deux grands principes de Platon. Il établit dans ſon *Banquet* que le Dieu ſuprême infiniment au deſſus de nous par ſa nature, ne peut commercer avec les hommes, ni prêter l'oreille à leurs prieres, qu'il faut par conſéquent recourir (*a*) aux Démons, Dieux intermédiaires, & ſe les rendre favorables par des

* *Ibid. cap. 10.*

(*a*) Πᾶν τὸ δαιμόνιον μεταξύ ἐστι θεοῦ τε καὶ θνητοῦ . . . ἑρμηνεῦον καὶ διαπορθμεῦον θεοῖς τὰ παρ' ἀνθρώπων, καὶ ἀνθρώποις τὰ παρὰ θεῶν. Τῶν μὲν τὰς δεήσεις καὶ θυσίας, τῶν δὲ τὰς ἐπιταξεις τε καὶ ἀμοιβὰς τῶν θυσιῶν. Ἐν μέσῳ δὲ ὂν ἀμφοτέρων συμπληροῖ ὥστε τὸ πᾶν αὐτὸ αὑτῷ συνδεδέσθαι. Διὰ τούτου καὶ ἡ μαντικὴ πᾶσα χωρεῖ, καὶ ἡ τῶν ἱερέων τέχνη τῶν τε περὶ τὰς θυσίας, καὶ τὰς τελεταὶς, καὶ τὰς ἐπῳδὰς, καὶ τοῦ μαντείαν πᾶσαν, καὶ γοητείαν. Θεὸς δὲ ἀνθρώπῳ οὐ μίγνυται, ἀλλὰ διὰ τούτου πᾶσα ἐστιν ἡ ὁμιλία καὶ ὁ διάλεκτος θεοῖς πρὸς ἀνθρώπους, καὶ ἐγρηγορόσι γε καθεύδουσι. Καὶ ὁ μὲν περὶ τὰ τοιαῦτα σοφὸς δαιμόνιος ἀνὴρ. *Plato in Conviv.*

ſacrifices,

sacrifices, afin d'obtenir par leur secours l'amitié des *Dieux céleſtes*, & la souveraine félicité.

SAINT AUGUSTIN. *Plat. in Phædro. Idem. in Phædone. Idem. in Timæo.*

Un autre principe de Platon étoit, que les ames originairement jointes aux astres, contemploient au milieu de ces globes, dont elles suivoient le cours, les *Dieux céleſtes*, les idées ou archetypes des êtres créez, & enfin tout ce qui est intelligible; c'étoit même dans cette contemplation oisive que consistoit le Paradis Platonicien. Il ajoûtoit que ces ames déchûës de leur premiere gloire, & releguées dans les corps comme en des espéces de prisons ou de tombeaux, achevoient de s'y corrompre, & ne pouvoient reprendre possession de l'astre qu'elles habitoient chacune, que par l'un de ces trois moyens, par l'étude de la Philosophie, par la science des Mystéres, & par les pratiques de la *Théurgie*, c'est-à-dire, par le culte des Dieux inférieurs.

Que ce discours n'eût que le sens qui s'offre d'abord, ou qu'il en eût un profond d'allégorie, comme le soûtiennent de respectables Auteurs, ce n'est pas ce qu'il importe ici d'approfondir. Le fait certain est que les Disciples de Platon prirent ses paroles dans la rigueur de la lettre. La plûpart ne se bornerent pas à l'espéce de *purification* spirituelle qui étoit le présent de la Philosophie. Soit qu'ils se défiassent de ce secours, soit qu'ils vouluſſent s'assûrer mieux de leur retour à l'astre qui leur étoit propre, ils ajoûterent les deux autres sortes d'expiations à la premiere, & la *théurgie*, ou maniere d'évoquer les Démons, devint la seule do-

SAINT AUGUSTIN.

minante parmi les Platoniciens poſtérieurs au Chriſtianiſme. Plotin, Amelius, Porphyre, Jamblique, la mirent en regne; & c'eſt ce qu'ils en avoient écrit que ſaint Auguſtin éxamine, & détruit tout à la fois. Il fait voir que cette opération théurgique n'eſt qu'une (*a*) chaîne d'impiétez & d'illuſions criminelles; qu'en vain Porphyre prétend que par ces ſacrifices magiques on arrive à joüir de la préſence des Dieux; que ces effets, s'il eſt vrai qu'ils ſoient réels, ſont des preſtiges de l'eſprit de menſonge pour uſurper les hommages que l'homme ne doit qu'à Dieu; qu'enfin Jeſus-Chriſt eſt le ſeul qui nous purifie de nos péchez, le ſeul qui nous délivre de nos miſéres, & qui nous mette en poſſeſſion du ſouverain bien.

Aug. de Civ. Dei. l. 10. c. 24.

Mais s'il faut remonter à l'origine, & dire tout, le fonds, les pratiques de la théurgie n'étoient pas ſeulement les ſuites d'une Philoſophie égarée, c'étoit une œuvre menée de plus loin, & ſous ces dehors myſtérieux étoit caché un myſtére bien plus réel; la haine du Chriſtianiſme, & la paſſion de le

(*a*) O theurgia præclara! O animæ prædicanda purgatio! Ubi plus imperat immunda invidentia, quam impetrat pura beneficentia: imò verò malignorum ſpirituum cavenda, & deteſtanda fallacia, & ſalutaris audienda doctrina. Quod enim qui has ſordidas purgationes ſacrilegis ritibus operantur, quaſdam mirabiliter pulchras, ſicut iſte [*Porphyrius*] commemorat, vel Angelorum imagines, vel Deorum, tanquam purgato ſpiritu vident: ſi tamen vel tale aliquid vident, illud eſt quod Apoſtolus dicit: Quoniam Satanas transfigurat ſe velut Angelum lucis. Ejus enim ſunt illa phantaſmata qui miſeras animas multorum falſorumque Deorum fallacibus ſacris cupiens irretire, & à vero Dei cultu, quo ſolo mundantur, & ſanantur, avertere: ſicut de Proteo dictum eſt, formas ſe vertit in omnes, hoſtiliter inſequens, fallaciter ſubveniens, ubique nocens. *Aug. de Civ. Dei. l.* 10. *c.* 10.

détruire. Effectivement on ne voit point les premiers Disciples de Platon entêtez des visions de la théurgie. Ce ne fut qu'après la naissance de Jesus-Christ & les progrès de sa Religion, que l'Ecole Platonicienne eut recours à de tels enchantemens. Jesus-Christ avoit operé d'innombrables merveilles, & tous les jours encore la vertu de son nom en perpétuoit le spectacle dans l'Eglise ; c'est par-là que l'Univers s'étoit converti, c'est par-là que la foy brilloit d'un éclat sensible de Divinité. Il fallut donc entreprendre d'oppose, s'il se pouvoit, miracles à miracles, rappeller ceux du Paganisme dont on ne daignoit plus conserver le souvenir, trouver l'art d'en faire de nouveaux par les secrets de la magie, &, pour ainsi dire, soûlever les Enfers contre le Ciel.

SAINT AUGUSTIN.

VOILA Porphyre qui d'un ton grave enseigne les mysteres de la Divination, qui en découvre les régles & l'usage, qui établit ces leçons sur l'authorité même des Dieux, & qui trahit ses desseins contre l'Eglise par les injurieuses paroles dont il accable Jesus-Christ & les Chrétiens. Sur les pas de Porphyre, Jamblique son Disciple raconte de nouvelles imaginations, aussi impies dans le fonds que celles de son Maître, mais plus déguisées, & revêtuës exprès de tours obscurs & de termes emphatiques, destinez à surprendre les respects de l'ignorance. Son Livre des *Mysteres* n'est qu'une contemplation fanatique, & une folle mysticité qui dégénére en abomination. C'est-là qu'on

PORPHYRE, JAMBLIQUE, & EUNAPE.

Porphyr. Phil. ex Orac.

Jamblich. de Myst.

PORPHYRE, JAMBLIQUE, & EUNAPE.

trouve le détail des effets miraculeux de la théurgie, là qu'on entend dire qu'elle (*a*) eſt la purification entiere de l'ame, ſa parfaite délivrance, le principe de ſa transformation, qu'elle l'unit à toutes les puiſſances divines, qu'elle eſt le germe de la béatitude céleſte, la béatitude céleſte elle-même; qu'elle rend la premiere intégrité, & qu'enfin elle place dans le ſein du ſouverain Maître de l'univers. Quelles rêveries! quel délire!

Idem. de Vita Pythag.

De la même main ſortit le Livre de *la Vie de Pythagore.* Ouvrage qui n'eſt point une Hiſtoire, mais une ſuite de fables ſi ridicules, ſi groſſieres, qu'à moins d'être au comble de l'impudence, on ne pouvoit ſans honte les donner à titre de faits. Pythagore y eſt mis en paralléle avec J. C., & ce Philoſophe y eſt nommé Dieu, (*b*) & fils de Dieu.

(*a*) Ἡ δ' ἱερατικὴ καὶ θεουργικὴ τῆς εὐδαιμονίας δόσις καλεῖται μὲν θύρα πρὸς τε τὸν δημιουργὸν τῆς ὅλων, ἡ τόπος ἡ αὐλὴ τοῦ ἀγαθοῦ. Δυνάμιν δ' ἔχει πρώτιστα μὲν ἀγνείας τῆς ψυχῆς πολὺ τελειοτέραν τῆς τοῦ σώματος ἀγνείας. Ἔπειτα κατάρσιον τῆς διανοίας εἰς μυστικὴν καὶ θείαν τοῦ ἀγαθοῦ, καὶ τῆς ἐναντίων πάντων ἀπαλλαγήν. Μετὰ δὲ ταῦτα, πρὸς τοὺς τῆς ἀγαθῶν δοτῆρας θεοὺς ἕτωσιν. Ἔπειδὰν δὲ κατ' ἰδίαν ταῖς μοίραις τοῦ πάντος συνάψῃ, καὶ ταῖς δικτύοις δι' αὐλῶν ὅλαις θείαις δυνάμεσι. Τότε τῷ ὅλῳ δημιουργῷ τὸν ψυχὸν προσάγει τε παρακατίθεται. Καὶ ἐκτὸς πάσης ὕλης αὐτὸν ποιεῖ, μόνῳ τῷ ἀϊδίῳ λόγῳ σωιζομένῳ. Οἷον ὁ λέγω τῇ αὐτογόνῳ καὶ αὐτογενήτῳ, καὶ τῇ ἀνεχούσῃ πάντα, καὶ τῇ νοερᾷ, καὶ τῇ διακοσμητικῇ τῆς ὅλων, καὶ τῆς πρὸς ἀλήθειαν αὐτὸν νοητὸν ἀναγωγῇ, καὶ τῇ αὐτοτελεῖ, καὶ τῇ ποιητικῇ, καὶ ταῖς ἄλλαις δημιουργικαῖς δυνάμεσι τοῦ Θεοῦ κατ' ἰδίαν σωάπτει. Ὡς ἐν ταῖς ἐνεργείαις αὐτῶν, καὶ ταῖς νοήσεσι, καὶ ταῖς δημιουργικαῖς τελέως ἴσασθαι τὸν θεουργικὸν ψυχόν. Καὶ τότε δὴ ἐν ὅλῳ τῷ δημιουργικῷ Θεῷ τὸν ψυχὸν ἐστίθησι. *Jamblich. de Myſter. Sect.* x. *cap.* 5.

(*b*) Cæterum nemini, qui quidem ex ipſa viri nativitate, & multiplici animi ſapientia conjecturam fecerit, dubium erit quin anima Pythagoræ Apollinis ſubdita imperio, vel perpetim ejuſdem Dei aſſecla, vel alio proximiori commercio, ad homines delapſa ſit ..... Hinc evenit ut multi eum Dei filium eſſe aſſeverarent .... Multi Pythagoram ut bonum quemdam Dæmonem hominibuſque

deſcendu ſous une forme humaine, pour tempérer par ce voile l'éclat de ſa majeſté, que nôtre foibleſſe n'eût pû ſoûtenir ſans ce moyen. Afin que rien ne manque à la hardieſſe de la comparaiſon, on produit les preuves de cette Divinité prétenduë, les miracles qu'elle fit; & encore quels miracles! Pythagore ſe levant dans les Jeux Olympiques montra dans cette nombreuſe Aſſemblée la cuiſſe (*a*) d'or qu'il portoit; ſeul entre tous les hommes il entendoit la délicieuſe harmonie (*b*)

PORPHYRE, JAMBLIQUE, & EUNAPE.

amiciſſimum, jam in Deorum referebant numerum. Quidam enim illum celebrabant Pythium, alii Hyperboreum Apollinem, nonnulli Pæonem: erant qui cenſebant Dæmonem eſſe ex iis qui lunam incolunt, alii alium ex Diis Olympicis ferebant, qui mortalem vitam emendaturus, ejuſque commodis conſulturus, iſti ſæculo humana forma apparuerit, ut mortalibus beatitudinis, & Philoſophiæ lumen ſalutare donaret: quo munere nec venit, nec veniet ullum aliud majus quam quod Dii per hunc ipſum Pythagoram dederunt. *Idem de Vita Pyth. capp. 2. & 6. ex Interpret. Doctiſſ. Obrechti.*

(*a*) Tranſiens autem per Italiam [Abaris] viſum ſibi Pythagoram, Deo cujus ipſe erat ſacerdos, aſſimilavit: perſuaſus, non alium ac ne hominem quidem, illi ſimilem, ſed ipſum vere Apollinem eſſe ..... Pythagoras autem ..... tanquam qui revera Deus ille fovet, Abaridi ſeorſum ab arbitris abducto aureum ſuum femur oſtendit, ut argumento eſſet neutiquam illum animi falſum fuiſſe..... adjecit inſuper ſe ad curandos deuerendoſque mortales adveniſſe, ac propterea etiam hominis formam induiſſe, ne ſupereminenti majeſtate, velut re nova turbati, diſciplinam ſuam fugerent. *Porphyr. vit. Pyth. c. 19. & ibid. c. 28.* Aiunt ipſum [Pythagoram] fuiſſe Apollinem Hyperboreum: hujus verò rei indicia haberi, quod in ludis ſurgens femur aureum oſtenderit.

(*b*) Ipſe ſolus ut apparebat, auditu & intellectu percipiebat univerſalem ſphærarum & aſtrorum per eas motarum harmoniam & conſonantiam quæ carmen aliquanto perfectius quam quod apud mortales fieri ſolet, & ſine ſarietate audiendum reſonabant, & per diſſimiles varieque diverſos ſtridores celeritatibus, magnitudinibus, & rectionibus, certa quadam Muſices ratione compoſitis, converſionem & circumactionem gratiſſimam ſimul, & variis modis pulchertimam efficiebant. *Ibid. c. 15.*

PORPHYRE, JAMBLIQUE, & EUNAPE. *Vide Chryſoſt. Hom. 2. in Joan. Tertull. de Anima. c. 24. Cyrill. cont. Julian. l. 3.

que faiſoient les ſpheres céleſtes en ſe mouvant l'une ſur l'autre; il avoit une reminiſcence parfaite des corps divers que ſon ame avoit animez, il ſe ſouvenoit par éxemple, d'avoir été tantôt, * arbre, tantôt fille, tantôt poiſſon, & ſingulierement d'avoir été le magnanime (*a*) Euphorbe vainqueur de Patrocle, le tendre ami d'Achille; il s'étoit fait ſaluer, & nommer (*b*) par les Fleuves; il avoit fait entendre ſes diſcours aux animaux, & ſans doute il avoit oüi leurs réponſes, il avoit deviné le nombre de Poiſſons que des Pêcheurs tireroient dans leurs filets, il avoit prédit la mort d'un Ours, ce qui étoit de plus grande importance, vû ſa doctrine, il défendit à un bœuf de manger des *fêves*, & le bœuf obéït à la défenſe. Je n'ay pas le tems de raconter les autres prodiges du Philoſophe Dieu, auſſi-bien étoient-ils innombrables ſelon Porphyre, lui-même cependant trop fin pour y croire. Mais tout étoit bon pourvû qu'il impoſât, & on n'avoit point d'autre but. C'étoit le Peuple qu'il falloit tromper, & ſa pente à l'idolâtrie ne favoriſoit que trop la ſéduction. Après Pythagore on fit une Divinité de Plotin. Ce Sophiſte étoit, comme l'on ſçait, un des plus grands défenſeurs de la magie Platonicienne; il avoit luy-même évoqué ſon propre Démon, & (*c*) il ſe trouva que

(*a*) Τὰ γὰρ ἰσορῥέοντα περὶ τῆς ἐν Μυκήναις ἀναπεμπίνης σὺν Τρωϊκοῖς λαφύροις τῇ Ἀργείᾳ Ἥρᾳ Εὐφόρβου τοῦ φρυγὸς τύτυ ἀσπίδος παρέιμθν ὡς πάνυ δημώδη.

(*b*) Neſſus Fluvius dixit ei [Pythagoræ] χαῖρε Πυθαγόρα. *Jamblich. & Porphyr.*

(*c*) Ægyptus quidam Sacerdos Romam profectus, perque ami-

ce génie étoit un des Dieux du premier ordre. Tout auſſi-tôt ſon orgueil s'éleve d'un privilége ſi glorieux, il ne ſe croit plus un homme, il eſt un Dieu, mais un Dieu qui tient beaucoup au-deſſous de lui les Dieux inférieurs. Il ne daigne pas en effet aſſiſter à un ſacrifice théurgique où l'invite ſon Diſciple Amelius. Ce n'eſt point à moi, lui dit-il, (*a*) à faire aux Dieux les premieres avances, c'eſt à eux à me prévenir. Le moyen de ſoupçonner que celui qui refuſoit ainſi de traiter d'égal à égal avec les Dieux, ne fût pas un Dieu lui même? Il l'étoit ſi conſtamment, qu'après ſa mort, car ce Dieu mourut, Apollon prit le ſoin (*b*) de

PORPHYRE, JAMBLIQUE, & EUNAPE. *Porphyr. vit. Plotin.*

cum quemdam Plotino ſubdiro notus, cum exoptaret ſuam Romæ, ſapientiam oſtentare, ſuaſit Plotino ut ſecum accederet, familiarem ſibi Dæmonem eo advocante protinus inſpecturus; cui facile obſecutus eſt Plotinus..... Sed cum in aſpectum proprium ipſe Dæmon accerſeretur, pro Dæmone Deus acceſſit, qui ſane non eſſet in genere Dæmonum. Sic ergo repente Ægyptus exclamavit: Beatus es, ô Plotine qui habeas pro Dæmone Deum, neque ex inferiori genere ſis ducem ſortitus familiarem. *Porphyr. ubi ſupra.*

(*a*) Cum Amelius Sacrorum obſervator eſſet, atque per calendas ſacra faceret, & quandoque Plotinum rogaret illuc ſecum accedere: Illos, inquit Plotinus, decet ad me, non me ad illos accedere. Qua verò mente tam excelſa de ſe loquererur, neque intelligere ipſi potuimus neque auſi ſumus interrogare. *Porphyr. ibid.*

(*b*) Apollinem, cum interrogaſſet Amelius quonam Plotini animus emigraſſet: quanta & qualia de Plotino cecinit, audi. Immortalem aggredior reſonare carminis hymnum ob amicum ſuavem mellitiſſimos contexens vocalis citharæ modos aureo pectine. Sed & Muſas advoco: communi voce concinant..... Genie, vir prius, at nunc genii conſortio diviniori accedens, ſolurus humanæ neceſſitatis vincu'o..... at nunc ubi ſolurus involucro es, & animæ genialis ſignum deſeruiſti, ad concilium geniale contendis quod amænis interſpirat autis, ubi amicitia eſt, ubi cupido viſu mollis puræ plenus lætitiæ..... ubi agitant Minos & Rhadamantus fratres, ubi juſtus Æacus, ubi Plato, ſacra vis; ubi pulcher Pytha-

PORPHYRE, JAMBLIQUE, & EUNAPE.

son éloge funébre, mit Plotin dans l'assemblée des Immortels, & tout auprès de Minos, de Rhadamante, d'Æacus, de Platon, & de Pythagore.

Ce que Porphyre & Jamblique avoient fait pour Pythagore & pour Plotin, Eunape le fit en faveur de Porphyre & de Jamblique. Il est vrai qu'il ne leur fait pas le présent de la Divinité, & cela m'étonne ; car il leur fait honneur de la connoissance la plus profonde en matiere de théurgie ; ce qui est même bien au-dessus, il leur accorde le pouvoir des miracles. Porphyre cependant n'en avoit fait qu'un, mais qu'il étoit grand ! Il avoit (*a*) chassé le Démon d'un bain. Pour Jamblique, sa vertu miraculeuse n'étoit pas contre de tels esprits. C'étoit un essain de petits Amours qu'il appelloit près de sa personne, il s'en faisoit environner, leurs ris folâtres amusoient son loisir durant qu'il prenoit les bains, & à son ordre ils rentroient au fond des eaux quand il en sortoit. Dans les momens de sa contemplation, (*b*) une vive lumiere brilloit sur lui, ses vêtemens étoient comme en feu, il ne touchoit plus à la terre, élevé de dix

Eunap. vita Porphyr.

Idem. vita Jamblich.

goras & quicumque chorum statuerunt amoris immortalis, quicumque genus commune cum beatissimis geniis sortiti sunt, ubi animus inter mensas lætitiæ semper hilarescit. *Porphyr. ibid.*

(*a*) Addit [*Porphyrius*] se pepulisse, atque è balneo quodam Dæmonem ab indigenis Causathan nominatum ejecisse. *Eunap. Vita Porphyr.*

(*b*) Τί δῆτα μόνος, ὦ διδάσκαλε θειότατε, καθ' ἑαυτὸν τηνα πράττεις, ἢ μεταδιδὰς τῆς τελειοτέρας σοφίας ἡμῖν ; καὶ τοιγε ἐκφέρεται πρὸς ἡμᾶς λόγος ἐπὸ τῶν σῶν ἀνδραπόδων, ὡς εὐχόμενος τοῖς θεοῖς, μετοικίζη μὲν ἀπὸ τῆς γῆς πλέον ἢ δίκα πήχεις εἰκαζεσθαι Τὸ σῶμα δὲ σοι καὶ ἡ ἐσθὴς εἰς πυρσοειδές τι κάλλος ἀμείβεται. *Eunap. vita Jamblich.*

coudées

coudées au-deſſus d'elle. J'ai peur qu'on ne me reproche de m'arrêter ſi long-tems ſur des contes pareils, mélange perpétuel d'horreurs & d'inepties. Toutefois je n'en dis pas la moitié. Que ſeroit-ce ſi je me permettois le récit des prodiges d'Edeſe, de Sopatre, d'Euſtathe, de Maxime, & de Chryſanthe ? Eunape qui en vouloit tant à la Religion Chrétienne, a pris le ſoin de les recüeillir, comme l'impie Damaſcius rapporta les prétenduës merveilles que firent dans la ſuite Proclus, Marin de Naples, Iſidore de Gaze, Hierocles, & Ammonius.

PORPHYRE, JAMBLIQUE, & EUNAPE.

Phot. Cod. 181. & 242.

Mais enfin à quoi ſervirent toutes ces Hiſtoires ſi ſoigneuſement divulguées, & ces myſtéres de théurgie ſi vantez dans les dernieres Ecoles Platoniciennes ? A donner à l'Egliſe de nouveaux avantages, & à montrer que le Paganiſme vaincu n'avoit plus de reſſources ; puiſqu'il en cherchoit une dans les récits menteurs, dans les preſtiges, dans les arts défendus même par les loix humaines, & dans la confeſſion ouverte du culte des Démons. La foy ſuivit ſes auguſtes deſtinées. Victorieuſe de la violence des perſécuteurs, elle le fut des complots & de l'artifice des Philoſophes. Peu à peu les Dieux perdirent ce que l'ignorance, la prévention & l'habitude leur avoit conſervé de crédit ; d'eux-mêmes ils rentrerent dans le néant, & cinq ſiécles après Jeſus-Chriſt, loin d'être adorez, à peine étoient-ils connus. Où les Cézars n'avoient plus de deſcendans, Pierre vivoit encore dans ſes ſucceſſeurs, & ne ceſſoit d'annoncer, comme il a

PORPHYRE, JAMBLIQUE, & EUNAPE.

toûjours fait depuis, le même Jeſus Chriſt, & le même Evangile. A la vûë de ce prodigieux changement, ſi quelqu'un dit encore que le Chriſtianiſme eſt une œuvre humaine ſecondée par le hazard, qu'il diſe donc auſſi qu'il n'y a point de caractéres qui diſcernent l'Ouvrage de Dieu d'avec celui du hazard, ou qu'il nous apprenne à quelles marques il les diſcerne lui-même.

LE TALMUD & LES RABBINS.

DURANT que l'idolâtrie tomboit en ruïne, il ſemble que le Judaïſme ſongeoit à ſortir de deſſous les ſiennes. Cette Nation déplorable également fameuſe par ſes malheurs & par ſon infidélité, promenoit par tout les ſignes de la colere céleſte imprimez ſur elle, & toutefois elle ne pouvoit conſentir à ſe croire déchûë des anciennes promeſſes. Ni le viſible accompliſſement de ſes prophéties, ni les miracles inconteſtables de l'Egliſe, ni la converſion de l'Univers, ni même ce qu'elle ſouffroit, n'avoit pû vaincre ſa réſiſtance, & Jeſus-Chriſt étoit toûjours l'objet de ſes inſultes. La néceſſité d'une juſte défenſe, plus encore l'eſprit & le ſentiment de la charité avoient engagé preſque tous nos premiers Peres à des efforts incroyables pour ramener ces aveugles ſi triſtement égarez de la voye. Tant de ſoins & d'inſtructions ne faiſoit que les irriter; à la fin ils entreprirent un Ouvrage qui leur ſervît de reſſource au défaut de celles que leur refuſoient leurs propres Ecritures. Cet Ouvrage eſt le *Talmud*, aſſemblage de morceaux deſunis dont les Auteurs ſe ſont ſuccédez en divers ſiécles.

LE TALMUD & LES RABBINS.

On croit que ſur les fins du ſecond, Rabbi Juda, que les autres Rabbins honorent du nom de Saint, compoſa le Livre de la *Miſne*, où ſont recüeillies les interprétations données à la Loy par les anciennes Synagogues. Mais s'il eſt conſtant que cet Ecrit ſoit d'une ſi grande antiquité, il faut que les Juifs en ayent long-tems caché les éxemplaires, puiſqu'il fut ignoré d'Origene, & même de ſaint Jerôme. Juſtinien eſt peut être le premier qui l'ait connu, il eſt au moins le premier qui en ait fait mention. Dans une de ſes nouvelles Conſtitutions, il permet aux Juifs de lire l'Ecriture Sainte en Grec dans leurs Synagogues, & leur interdit la lecture de la Miſne. Ce témoignage unique & ſi poſtérieur au ſecond ſiécle, me fait ſoupçonner que R. Juda eſt plus récent qu'on ne penſe d'ordinaire. Quoi qu'il en ſoit, Rabbi Jochanan Chef de Synagogue en Paleſtine au quatriéme ſiécle, ajoûta la *Gemare* à la Miſne; c'eſt-à-dire, le *Complément* à la *ſeconde Loy*, & de ces deux Corps réünis ſe forma le Talmud ou Doctrinal de Jéruſalem. Enfin cent ans après, Rabbi Aſé fit une autre Gemare à Babylone: on la joignit encore à la Miſne, & l'on en fit le Talmud de Babylone. Pour abréger; c'eſt tout cela enſemble que l'on entend par le nom général de Talmud, & ce ſont les Auteurs du Recüeil, ou citez dans le Recüeil, qu'on appelle Talmudiſtes.

Quelque authoriſé qu'il ſoit par l'uſage de décrier ce qui ſort d'une main ennemie, & ſurtout aux choſes de Religion, on a pû voir par tout ce

LE TALMUD & LES RABBINS.

que nous avons dit plus haut, que cet uſage ne nous gouverne pas, & que nous n'avons point diſſimulé les talens de nos adverſaires quand ils en ont eu. Et pourquoy l'aurions-nous fait? L'intérêt de nôtre gloire s'y oppoſoit autant que l'équité. Plus les Ecrits qui nous ont combattus méritoient de loüanges ou du côté de l'art, ou du côté de la force, plus le Chriſtianiſme lui-même en les détruiſant, s'eſt acquis d'honneur. Il en auroit eu moins par un triomphe facile. Nous ne devons donc pas être ſuſpects dans le jugement que nous allons porter du Talmud.

En général ce grand Ouvrage contient quelques reſtes précieux des anciennes Traditions Judaïques, dont je reconnois qu'on peut s'aider pour l'intelligence de l'Ecriture. Je conviens encore que dans cet amas de traitez & de ſentences, il y a pour qui ſçait y faire un choix, de quoi former d'invincibles preuves en faveur de l'Egliſe dans nos diſputes avec les Juifs. Mais cela même eſt une déciſion contre le Talmud. C'eſt parce qu'il eſt rempli de contradictions effrayantes, qu'il nous fournit contre la Synagogue tant d'argumens directs dont elle ne peut ni éluder, ni rompre la force. Jamais Livre n'a eu moins de principes, ou n'en a eu de plus oppoſez. Dans ce prodigieux entaſſement de maximes qui le compoſent, à peine en eſt-il une qui ſoit parfaitement amie de l'autre. Les Traitez complets ont ce vice encore bien plus marqué, ſouvent ils ſe contrediſent tout ſeuls; rapſodie ennuyeuſe d'opinions ſans fondemens, de rêveries

manifeſtes, de diſcuſſions ſuperfluës, & de récits inſipides. Je l'ajoûte à regret, mais il le faut; l'ignorance & l'impiété qui en eſt la ſuite, y mettent le comble aux égaremens de la raiſon. Ce Livre dit de lui-même que Dieu l'étudie durant les quatre premieres heures du jour. Ce Livre raconte que Dieu ſe conſume en regrets ſur la chûte de Jéruſalem, qu'il en répand des pleurs améres, & qu'il ne peut s'en conſoler. Nous croira-t'on? Ce Livre ne craint pas d'avancer que Dieu ment, qu'il péche, qu'il trompe. Et voilà ce que les Juifs appellent la Loy *orale*. A les entendre, voilà ce que Moyſe expliquoit à Aaron, à ſes enfans, & aux Anciens. Voilà ce que ceux-ci enſeignoient aux Prophétes, & ce que les Prophétes apprirent à ceux qui compoſoient la grande Synagogue du tems d'Eſdras. Voilà enfin ce qu'ils reſpectent autant que la Loy *écrite*, ou même ce qu'ils reſpectent davantage, comme il leur eſt arrivé de le dire. O Dieu, avez-vous réſolu de laiſſer encore long-tems ce voile épais ſur leurs cœurs?

LE TALMUD & LES RABBINS.

Talmud. Thaanith, Aboda. Zara.

Idem. Tit. Chagiga.

Mais ce Talmud qu'oppoſe-t'il à Jeſus-Chriſt? car c'eſt le point dont il s'agit. Ce qu'il oppoſe? Choſe étrange! C'eſt ce qu'il réſout lui-même. D'abord: ſi le fils de Marie étoit le Chriſt, la Synagogue de ſon tems auroit-elle pû le méconnoître? Oüi, & vous en faites l'aveu quand vous convenez que le Meſſie doit être en ſcandale aux deux Maiſons d'Iſraël, & aux habitans de Jéruſalem. Mais les ſignes qui devoient le précéder, n'avoient pas encore paru dans les jours de Jeſus-Chriſt: par

Ibid. Tract. Sanhed. c. Helec.

LE TALMUD & LES RABBINS.

exemple, l'Univers ne goûtoit pas alors une paix générale & profonde. Vous vous trompez. Qu'il fût ainſi pourtant : vous avez dit vous-même que ce n'eſt pas à la premiere manifeſtation du Sauveur que les guerres doivent ceſſer, mais à la ſeconde, & lorſqu'il viendra dans ſa gloire pour juger tous les Peuples. Au moins, Jeſus a détruit la Loy qui devoit être éternelle. Non, il ne l'a pas détruite, il l'a ſeulement accomplie ; mais voulez-vous vous écouter vous-mêmes ? Vous confeſſez que la premiere alliance doit ceſſer à l'arrivée du Meſſie, vous nous apprenez qu'un Prophéte dont la miſſion eſt authoriſée par des prodiges, peut changer la Loy, & vous reconnoiſſez les miracles de Jeſus-Chriſt. Les plus grandes difficultez que nous oppoſe vôtre Livre ſont donc renverſées par les explications de vôtre Livre, & nous ne laiſſons ſans réponſe que les injures groſſieres dont vous chargez le Chriſtianiſme & ſon Auteur.

Ibid. Tract. Sabath.

Ibid. Tit. Nida.

Ibid. Tract. Sanhed. & Tract. Berachot. cap. Mecmathai Korin.

Ibid. Aboda Zara.

Pour les Rabbins qui ſont venus depuis le Talmud, je demande au Lecteur qu'il me diſpenſe de lui raconter ce qu'ils ont dit. Voudroit-il que je le promenaſſe à travers des ſonges, des chimeres, des illuſions, des contes près deſquels les fables mêmes ont du ſérieux & de la gravité ? Dans les Livres de ces Auteurs, Ouvrages où tout eſt admis hors le bon ſens, on ne voit qu'une cauſe qui n'en peut plus, des hommes qui ne voulant point ſe rendre, ne ſçauroient ſe défendre ; des eſprits égarez qui n'ont ni plan de doctrine, ni unanimité de ſentimens, ni régle aſſûrée de controverſe, ni

de quoi attaquer, ni ſur quoi ſe ſoûtenir. A peine leurs erreurs ſont-elles des erreurs, car elles ne ſont point des conſéquences liées à de faux principes, moins encore de fauſſes concluſions tirées de principes vrais : ce ſont des viſions qui ne ſont ni principes, ni conſéquences. Tout y eſt dit en l'air, & au hazard. Repréſentez-vous une imagination violente & effrénée, qui veut éperduëment ce qu'elle veut ; qui pour être libre, tient la raiſon en eſclavage ; qui ſelon qu'il lui plaît, met l'oüi & le non à côté l'un de l'autre ſur le même ſujet ; qui s'évapore en je ne ſçai quelles combinaiſons de lettres, de chiffres, de virgules & de points ; qui érige en véritez inconteſtables ces pointes & ces jeux frivoles ; qui au mépris du ſens naturel, clair & unique du texte ſacré, court ſans ſe laſſer après des allégories fantaſques ; qui à force d'écarts ne ſçait plus où elle en eſt, précipitée d'abyſmes en abyſmes, n'oſant plus avancer, ne pouvant plus revenir ; telle eſt l'image des Rabbins, & de leurs Ecrits. En les liſant on eſt ſurpris que ces vices monſtrueux n'y ſoient rachetez de rien, & de ſe trouver preſque auſſi bleſſé de la forme que du fonds même. Point d'ordre, ni de deſſein correct, mais une confuſion, un déréglement qui annonce celui de l'eſprit ; point de ſtyle, mais un langage barbare qui augmente le dégoût des choſes ; point de clarté ſoûtenuë, mais ſouvent cet air myſtérieux, qui ne couvre rien moins que de reſpectable, & qui eſt preſque toûjours inſéparable de l'ignorance. Je ſçai que des perſonnes très-habiles diſtin-

LE TALMUD & LES RABBINS.

LE TALMUD & LES RABBINS.

guent ici les Rabbins d'Orient d'avec les Occidentaux, & que ceux-ci ne leur paroiſſent pas tout-à-fait ſi mépriſables que les premiers ; c'eſt en effet à cela que ſe réduit la différence. Il ne s'agit pas d'eſtimer plus, il n'eſt queſtion que de mépriſer moins, & là-deſſus j'embraſſe ſans peine l'opinion de ces Sçavans ; car plût à Dieu que nous puſſions loüer toûjours. Ce n'eſt qu'avec triſteſſe & violence que nous cédons à la néceſſité de blâmer ceux-mêmes qui nous haïſſent, ne pouvant nous nuire.

J'AI REMARQUE' plus haut ce que je penſe de la maniere des Auteurs qui ont écrit pour nous durant les quatre premiers ſiecles de l'Egliſe. Cette premiere liberté m'engage à faire le ſecond pas, & à dire ce que je trouve de particulier aux Apologiſtes de la foy, qui ſe ſont ſignalez depuis les jours de Conſtantin juſqu'à la chûte de l'Empire.

Il faut reconnoître que durant cet intervalle, les eſprits changez en mieux donnerent à leurs Ouvrages plus d'ordre, plus de préciſion, plus de goût, plus de raiſonnement, & dès-là plus de force qu'on n'en remarque en ceux des premiers tems.

Sans examiner s'il y avoit dans ces Auteurs plus de fonds de génie, & des diſpoſitions plus favorables, je crois que les circonſtances où ſe trouvoit l'Egliſe ſuffirent ſeules à cet heureux changement. La paix qui ſuivit la converſion de Conſtantin fit joüir les fidéles de ce repos tranquile ſi néceſſaire au progrès des ſciences, & à la culture de l'eſprit. Les grands Hommes, & les Prélats entr'autres délivrez

livres des horreurs de la perſécution, donnerent à leurs Ecrits plus de loiſir, & par conſéquent plus de correction. Les Hérétiques mêmes, alors bien moins groſſiers que les anciens, acheverent de former les Catholiques à ce tour de ſyſtême & de démonſtration qui fait le vrai mérite des Ouvrages dogmatiques, & qu'on acquiert toujours mieux dans la diſpute que dans le calme de la paix. La Philoſophie, j'entends par elle ce caractere de raiſon droite qui rapporte chaque choſe à des principes clairs, fut mieux connuë, & la verité qui en profita fut établie ſur des fondemens plus ſolides.

Par exemple, les premiers Peres au milieu des invincibles preuves dont ils appuyoient la foy Chrétienne, employoient ſouvent les Oracles des Sibylles, & les citoient preſque avec autant de confiance que les Prophétes mêmes. On le voit dans ſaint Juſtin, dans Théophyle d'Antioche, dans Clément d'Aléxandrie, dans Lactance ſur tout, qui de page en page rapporte ces Oracles. En vain les Empereurs en avoient interdit la lecture ſous peine de mort, les Chrétiens ne purent ſe réſoudre (a) à

Juſtin. Paren. & Apolog. 2. *Theophyl. ad Autolyc.* *Clem. Alex. Strom. libb. 1. & 5.* *Lactant. paſſim.*

(a) Κατ' ἐνέργειαν τῆς τῶν δαιμόνων, θάνατος ὠρίθη κατὰ τῶν τὰς Γ' ἅσσας ἢ Σιβύλλης, ἢ τῶν προφητῶν βίβλους ἀναγινωσκόντων, ὅπως διὰ τοῦ φόβου ἀποτρέψωσιν ἐντυγχάνοντας τοὺς ἀνθρώπους τῆς καλῶν γνώσιν λαβεῖν, αὐτοῖς δὲ διλεύοντας κατέχωσιν. Ὅπερ εἰς τέλος οὐκ ἴσχυσαν πρᾶξαι· ἀφόβως μὲν γὰρ ἡ μόνον ἐντυγχάνομεν αὐταῖς, ἀλλὰ καὶ ὑμῖν, ὡς ὁρᾶτε, εἰς ἐπίσκεψιν φέρομεν, ἐπιχαίρουσι πᾶσιν εὐαρέστα φανήσεται. Κἂν ὀλίγους καὶ πείσωμεν, τὰ εἰκότα περάναντες ἐσόμεθα. *Juſt. Apol.* 2.

Πλὴν ἀλλ' ἐπειδήπερ, ὦ ἄνδρες Ἕλληνες, οὐκ ἐν ποιητικοῖς μέτροις τὰ τῆς ἀληθοῦς θεοσεβείας πράγματα, οὐδὲ ἐν τῇ παρ' ὑμῖν εὐδοκιμούσῃ παιδεύσει, ἀφέμενοι λοιπὸν τῆς τῶν μέτρων, καὶ λόγων, ἀκριβείας, τοῖς ὑπ' αὐτῆς εἰρημένοις ἀφιλογέικως προσέχοντες, γνῶτε πόσων ὑμῖν ἀγαθῶν αἰτία ἔσται τὸ τοῦ Σωτῆ-

l'obéïſſance ; il leur ſembloit qu'on vouloit par-là ravir à leur cauſe d'infaillibles moyens de défenſe, & c'eſt apparemment ce qui leur attira le nom de *Sibylliſtes* de la part des Idolâtres, quoique Origene (*a*) ſemble donner un autre fondement à ce reproche. Mais les ſiécles poſtérieurs ne connurent point l'uſage de ces titres empruntez. L'Ecriture, & le fait de l'établiſſement de la Religion étoient leurs ſeules armes. L'Ecriture faiſoit le détail de ce qui devoit arriver, & l'Hiſtoire le montroit accompli. Ils ne ſortoient guere de cet argument, & au fonds il n'y en a pas de plus démonſtratif.

Un autre avantage que je leur trouve ſur leurs prédéceſſeurs, eſt d'avoir ſçû beaucoup mieux qu'eux montrer l'accord de nos Myſtéres, & développer plus diſtinctement le ſyſtême de la foi. Les Anciens, comme je l'ai dit plus haut, l'avoient embaraſſée de quelques opinions particulieres ; les

ρος Ἰησοῦ Χρίςε ἀφιξιν σαφῶς ϗ φανερῶς προκηρύσσα. *Idem Paren. ad Grac.*

Ἐπεὶ ὅτι κατάπερ Ἰουδαίους σώζεσθαι ἐβούλετο ὁ Θεὸς, τὺς Προφήτας διδὺς ἵνως ϗ Ἑλλήνων τὺς δοκιμωτάτυς, ἀκείνυς αὐτῷ τῇ διαλέκτῳ Προφήτας ἀναςήσας, ὡς οἷοί τε ἦσαν δέχεσθαι τὸν παρὰ Θεοῦ ἐνεργειαν τῷ Ἰουδαίων ἀνθρώπων διέκρινεν. Δηλώσει πρὸς τῷ Πέτρυ κηρύγματι ὁ Ἀπόςολος λέγων Παῦλος. Λάβετε ϗ τὰς Ἑλληνικὰς Βίβλυς. Ἐπίγνωτε Σίβυλλαν, ὡς δηλοῖ ἵνα Θεὸν ϗ τὸ μέλλονλα ἴσεσθαι. Καὶ τὸν Ὑςάσπην λαβόντες ἀνάγνωτε. Καὶ ἐυρήσετε πολλῷ τηλαυγέςερον ; ϗ σαφέςερον γεγραμμένον τὸν υἱὸν τῦ Θεῦ, ϗ καθὼς παράταξιν ποίησυσι τῷ Χριςῷ πολλοὶ βασιλεῖς, μισῦντες αὐτὸν, ϗ τὺς φορῦντας τὸ ὄνομα αὐτῦ, ϗ τὺς πις ὺς αὐτῦ, ϗ τὸν ὑσομονὴν, ϗ τὸν παρυσίαν αὐτῦ. *Clem. Alex. Strom. Lib. 6.*

(*a*) Εἶπε δὲ (ὁ Κέλσος) τίνας εἶναι ϗ Σιβυλλις άς. Τάχα παραλύσας τινῶν ἐγκαλέντων τοῖς ὁμοίνυς προφῆτιν γεγονέναι τὸν Σιβύλλαν, ϗ Σιβυλλις ὰς τὺς τοιύτυς καλισάντων. *Origen. cont. Celſ. Lib. 5. pag. 272. ex. Interpr. Spenceri.*

deſcendans la purgerent de ce mélange étranger. La Morale même, ils l'approfondirent davantage, & la porterent plus loin ; non par rapport à ſes premiers principes que Dieu a gravez dans nos cœurs, & qu'il a répandus dans ſes Ecritures, mais par rapport à ſon détail, & à l'application des principes aux cas les plus difficiles. Saint Auguſtin & ſaint Chryſoſtome ont principalement contribué à ce progrès. Il n'y a rien de plus fort, de plus ſage, de plus ſuivi, ni qui aille plus aux dernieres préciſions que ce qu'ils nous ont laiſſé ſur la régle des mœurs. Je ne ſçaurois trop admirer ces eſprits vaſtes, ſublimes, lumineux, fertiles, profonds, & je ceſſe d'en parler avec d'autant plus de peine, qu'en les quittant nous allons traverſer une affreuſe ſolitude.

Il est vrai que durant près de dix ſiécles l'Egliſe d'Occident, car nous ne parlerons plus que d'elle, joüit aſſez paiſiblement de ſa victoire ſur les ennemis de ſa foy. Si de tems à autre quelques héréſies tentoient de corrompre la pureté de ſa Doctrine, au moins le fonds de l'Evangile n'étoit plus un ſujet de controverſe ; Jeſus-Chriſt étoit reconnu pour l'Envoyé de Dieu par toutes les Nations policées de l'Univers. Mais ce calme profond qui n'étoit venu qu'après tant de travaux, de diſputes, de tribulations, de larmes, & de ſang, cauſa bien-tôt à l'Egliſe de nouvelles playes, & de nouvelles douleurs. L'ignorance & le vice, qui en eſt l'ordinaire appanage, répandirent d'épaiſſes

ténébres ſur la face du Chriſtianiſme. Ces Peuples barbares & féroces que Dieu avoit appellez de leurs climats ſauvages pour châtier Rome criminelle, bannirent les ſciences dont ils méconnoiſſoient le prix, elles-mêmes effrayées de pareils vainqueurs. L'eſprit occupé des maux préſens, rempli des craintes de l'avenir, n'eut plus le loiſir de penſer, & la paix en revolant dans les Cieux, ſi j'oſois m'exprimer dans le ſtyle de la fable, y reconduiſit les ſciences avec elle. De ſiécle en ſiécle cette maniere d'éclipſe augmenta ſenſiblement, & elle devint totale vers le neuviéme. Alors nulle émulation, peu ou point de zele, un engourdiſſement prodigieux à l'égard des recherches de l'eſprit. Ce n'eſt pas que la nature ceſſât de jetter dans certains hommes des ſemences de grands talens; mais ces ſemences deſtituées de culture ne pouvoient éclore, ou ne venoient qu'à demi. Les mœurs qui de leur côté dégénéroient chaque jour, donnerent enſuite au plaiſir les tems que le beſoin de s'inſtruire réclamoit en vain. Les lévres mêmes du Prêtre ne garderent plus la ſcience; & au lieu que le Peuple doit marcher ſur les traces du Miniſtre, le Miniſtre oublia ſa route, & marcha ſur les veſtiges du Peuple. La pareſſe mere des fables, en produiſit d'innombrables; funeſte généalogie, les fables enfanterent la ſuperſtition, & d'elle nâquirent à leur tour des ſentimens & des pratiques qui acheverent de ruiner la reſpectable ſimplicité de l'ancienne Egliſe.

Le goût qui même avec les ſecours, eſt long-tems

à ſe former, eſt encore plus lent à revenir quand on l'a perdu. Avant que de le retrouver, & lorſqu'on commence à le chercher, il arrive ſouvent de prendre pour lui ce qui lui reſſemble le moins, & d'être long-tems à ſe déſabuſer de ſon erreur. Ceux donc qui voulurent un peu reprendre la trace de l'étude, embraſſerent une méthode toute différente de celle qu'avoient ſuivi les premiers Peres, & qui pourtant étoit l'unique véritable.

Après les incurſions des Arabes en Eſpagne & en Sicile, les Occidentaux tirerent d'eux la verſion Latine des Ecrits d'Ariſtote priſe de l'édition Arabique, & les Commentaires faits ſur ce Philoſophe. L'attrait pour les nouveautez eſt ancien ; on lut ces Ouvrages avec avidité, preſque avec tranſport, & cette lecture peu après donna naiſſance au genre de Théologie qu'on appelle *Scholaſtique*. Lanfranc Archevêque de Cantorberie, ſaint Anſelme ſon diſciple & ſon ſucceſſeur, Aléxandre de Alés, Albert le Grand, Vincent de Beauvais, Gilbert de la Porrée, Abélard, Pierre Lombard connu ſous le nom de Maître des Sentences, Pierre Comeſtor, ſaint Bonaventure & ſaint Thomas donnerent de l'éclat à l'ancienne Philoſophie Péripatéticienne, & ſe ſervirent tous de ſes principes pour expliquer ou pour défendre les Dogmes de la Religion.

Je n'ai jamais pû goûter ces caractéres extrêmes, qui ſous le prétexte de quelques vices dans un Ouvrage, le condamnent tout entier avec hauteur & mépris. L'uſage dominant en nos jours, &

preſque un titre d'eſprit, eſt de traiter Ariſtote avec ce dédain ſuperbe. Quiconque voudra pourtant s'aſſujettir aux régles d'une juſte compenſation, reconnoîtra que les défauts de cet Auteur, nez d'un excès de fertilité d'eſprit, ſont payez avec uſure par les beautez innombrables dont il les rachette. Pris en lui-même, & dégagé de ſes Commentateurs qui l'ont perdu, j'oſe dire qu'en preſque tout il eſt infiniment ſuperieur à Platon ; qu'en beaucoup d'articles il égale nos modernes, & qu'il n'eſt peut-être pas ſi irréconciliablement oppoſé qu'on le penſe, aux principes généraux de la Philoſophie régnante. Sa Dialectique ſeule eſt d'un prix ineſtimable, & l'une des plus riches inventions qui furent jamais. On admirera toujours qu'un ſeul homme ait pû réduire à certains chefs l'infinie diverſité de manieres dont raiſonnent les autres hommes ; qu'un ſeul eſprit ait pû contenir de la ſorte tous les autres eſprits, & trouver les moyens de nous faire diſcerner à des ſignes extérieurs les conſéquences légitimes d'avec les fauſſes ; la raiſon trompeuſe qui mene à l'erreur, d'avec la raiſon ſaine qui conduit à la verité.

Mais tout a ſes abus, & l'on diroit qu'une certaine fatalité ordonne qu'on manquera de ſecours, ou qu'on les employera toujours mal. Si les principes d'Ariſtote pouvoient donner de grandes vûës, comme je n'en doute pas, ce n'étoit point aſſûrément à l'égard de la Religion Chrétienne ; & Tertullien (*a*) avoit raiſon de dire, *qu'il n'y a rien*

(*a*) Quid ergo Athenis, & Hyeroſolymis ? Quid Academiæ, &

de plus commun entre Athenes & Jeruſalem, entre l'Académie & l'Egliſe, qu'entre les Hérétiques & les Orthodoxes. Je ne puis donc approuver la méthode des premiers Scholaſtiques qui cherchoient dans un Philoſophe profane des appuis, ou des éclairciſſemens aux articles de notre foy; & quand il ſeroit certain qu'effectivement il leur fut quelquefois favorable, je me garderois bien d'attribuer ce rapport à la conformité réelle d'un ſyſtême humain à la ſublime hauteur de nos Myſtéres. Je ne dis pas la même choſe de la Logique d'Ariſtote. La Religion pouvoit l'amener utilement à ſes uſages, en lui faiſant développer les ſophiſmes & les inconſéquences de nos adverſaires. Mais cet art ingénieux produiſit dans les Ecoles un effet tout contraire à ſon inſtitution. A force de raiſonner, on n'y raiſonna plus, & je ne ſçai ſi l'on ne vint pas quelquefois à ne s'y plus entendre. On abandonna le dedans, & le fonds des choſes pour la forme & pour le dehors. Au lieu des difficultez véritables & ſolides, on s'échauffa ſur des difficultez feintes & imaginaires. Comme s'il n'y avoit pas aſſez de queſtions importantes & ſérieuſes, on en fit d'inoüies, & ſur je ne ſçai quelles ſuppoſitions de caprice. Ce fut à qui ſubtiliſeroit le mieux, à qui ſe rendroit le plus tard à l'évidence, à qui trouveroit le ſecret de s'en défendre, & à qui l'embroüilleroit davantage par des *concepts*, des *formalitez*, des *ſecondes & troiſiémes intentions*, *&c.* termes ſouvent auſſi vuides que

Eccleſiæ? Quid Hæreticis & Chriſtianis? *Tertull. lib. de Præſcr. adverſus Hæreſ. cap.* 7.

barbares, qui reſſemblent aſſez à la langue de l'ancienne Théologie d'Egypte entenduë des ſeuls Prêtres, & qui n'étoit obſcure que pour être plus impunément frivole.

Qu'on ne croye pas néanmoins que j'étende ce reproche indiſtinctement à tous les anciens Scholaſtiques, ni entr'autres juſqu'à ſaint Thomas, digne aſſûrément d'une profonde vénération. Je le regarde au contraire comme un des premiers reſtaurateurs de la méthode claire & préciſe. J'entens auſſi peu mêler dans cette condamnation la Scholaſtique en général. On ne peut la déſapprouver ſans crime, ni la mépriſer, ſans ſe rendre mépriſable ſoi-même. La Religion lui doit beaucoup ſans doute, & les grands Hommes qui dans les derniers tems ont cultivé, & qui enſeignent encore cette ſcience, en ont fait, en l'épurant, une des plus fortes barriéres contre l'erreur. Ils ont mis des bornes à la licence de l'expreſſion, qui en matiere dogmatique ne ſçauroit être trop reſtrainte, trop précautionnée ; ils ont joint le raiſonnement aux faits de l'Hiſtoire : alliance ſans laquelle il n'y a point de conviction ; ils ont jetté des doutes éclairez ſur les matieres pour les pénétrer mieux ; ils y ont introduit l'ordre, & par-là ſoulagé l'eſprit, qui dans les ſujets compoſez travailleroit trop, & ſe rebuteroit enfin. Voilà pour eux bien des ſujets d'éloge, & leur gloire eſt en ſûreté. Je n'en veux donc qu'à ce Peuple contentieux de Sophiſtes, qui durant trois ſiécles diſputoient ſur leurs propres chimére ; à ces *Nominaux*, à ces *Réaliſtes*,

Réaliſtes, à ces *Ramiſtes*, à cette foule de diſputeurs de toute Tribu, de toute Langue, & de toute Nation, dont les Ecrits & les noms à peine connus s'obſcurciſſent, s'effacent & s'oublient tous les jours dans l'Ecole même. C'eſt à ces diſcoureurs *abondans en loiſir & en curioſité* vaine, comme dit le Cardinal du Perron, que j'impute en partie la corruption du goût des bas ſiécles; gens oiſifs qui loin de nourrir l'eſprit par de ſolides véritez, l'affamérent, pour ainſi dire, en ne lui offrant que de séches & de ſtériles ſpeculations.

Du Perron. de l'Euch. liv. 3 ch. 20. & ſuiv.

Des Auteurs qui ont écrit depuis le quinziéme ſiécle de l'Egliſe juſqu'à nous.

IL ſemble que les maux, toûjours enchaînez l'un à l'autre, ne viennent jamais qu'en foule, & que les biens ne nous ſoient donnez qu'avec meſure. La chûte des ſciences fut univerſelle, leur renaiſſance n'eut pas un ſort égal. L'Occident après un long ſommeil, ouvrit enfin les yeux, & vit la lumiere. Mais l'Orient demeura dans ſes profondes ténébres, & il y eſt encore. Ces climats autrefois ſi riches en génies élevez n'ont pû revenir à leur ancienne gloire. Les Euſebes, les Cyrilles, les Chryſoſtomes n'ont point eu de ſucceſſeurs. Où ils enſeignoient avec tant de force & d'éloquence, regne maintenant une affreuſe barbarie, dont nous n'avons pas même la conſolation de préſager ni d'eſperer la fin. Ainſi Dieu retire ſes dons, & les tranſporte où il lui plaît, pour apprendre aux

Nations mêmes autant qu'à chaque homme, qu'elles ne poſſedent rien en propre, & que la plus floriſſante, la plus éclairée, devient la plus ténébreuſe de toutes, quand il ceſſe de verſer ſur elle le don de ſa lumiere.

Toutefois quoique je place au quinziéme ſiécle le renouvellement de la Littérature, & en particulier celui de l'étude Eccléſiaſtique dont il s'agit ici, il ne faut pas croire qu'il ait paru tout d'un coup des Ecrits dignes de l'ancien tems. C'étoit beaucoup faire d'abord que de reconnoître la grandeur de ſon mal; car l'ignorance en eſt un ſi ſourd & ſi tranquile, que de commencer à le ſentir, c'eſt trouver le premier ſecret qui aide à le guérir. On fit donc quelques efforts pour ſortir de la langueur où l'on s'apperçut, & en même-tems quelques tentatives contre ceux qui ſe trouvoient mal perſuadez de nos myſtéres. Il y avoit en effet de ces Incrédules, même dans les jours dont je parle, & il ne faut pas en être ſurpris. Dans les autres matiéres, ſouvent plus on y eſt habile, plus on a de doutes; dans celles de la Religion, c'eſt le contraire: on ne doute que pour n'y être pas aſſez inſtruit. *Raimond Martin* fit le Livre intitulé: Le *Poignard de la foy*; & peu après *Victor Porchet de Salvaticis*, Moine Chartreux, entreprit de défendre le Chriſtianiſme par un autre Ouvrage. Ce dernier n'étoit guere que le copiſte de l'autre; & pour dire la verité, tous les deux firent voir plus de zéle que de force, tous deux ſervirent moins leur cauſe, qu'elle ne les ſervit elle-même. Comme

RAIMOND MARTIN & VICTOR PORCHET.

Ariſtote étoit toûjours mêlé dans les objections, c'étoit auſſi ſous l'autorité d'Ariſtote qu'on ſe mettoit à couvert ; arbitre plus propre à perpétuer qu'à finir les diſputes, & ſi peu convenable à la nature de nos différends, que je ſerai toûjours ſurpris qu'on n'eut pas le courage de le récuſer. Je trouve beaucoup plus ſupportable ce que fit contre les Juifs *Jérôme de ſainte Foy*, lui-même Juif Eſpagnol converti. Sa réfutation des erreurs de Talmud eut de la ſolidité, mais auſſi tant de rudeſſe dans la maniere, qu'il falloit pour accompagner un tel guide renoncer pleinement aux charmes de l'entretien.

Jerome de Sainte Foy.

On sentit à la fin, mais plus de cent ans après, que pour travailler avec fruit, il étoit néceſſaire de reprendre la trace des Peres, d'étudier l'Ecriture avec l'Hiſtoire, & pour arriver à ces connoiſſances, de paſſer par celle des Langues. La France eut le premier honneur de cette entrepriſe. Un de nos Rois occupé de l'accroiſſement des Lettres, & juſtement nommé leur pere, les fit revivre dans ſes Etats. Il y appella les plus ſçavans hommes dans tous les genres, il y établit des Ecoles publiques, il fit rechercher les anciens Livres, & joignit à tant de ſecours la récompenſe qui excite davantage l'émulation ; la faveur & l'eſtime du Prince.

François Premier.

Dieu qui ſçait tirer le bien du mal, & qui ne permet l'un qu'en vûë de l'autre, fournit un nouveau moyen à la réſurrection des Sciences en Oc-

Luther & Calvin.

cident. Deux hommes oſérent innover dans l'ancienne créance, entreprendre de réformer cette Egliſe irréformable dont Jeſus-Chriſt eſt le Chef, cette Egliſe qu'il ordonne d'écouter comme lui-même, & qu'il a promis de n'abandonner jamais. Une partie du troupeau ſe rangea ſous ces Paſteurs étrangers quoique diviſez entr'eux, ſans miſſion, ſans caractéres, & dès-là ſans autorité. Nous remontrâmes à nos freres ſéparez le péril & le crime de leur ſéparation : le ruiſſeau remonta contre ſa ſource ; ils nous accuſérent nous-mêmes d'être égarez. Le beſoin mutuel de ſe défendre & de ſe juſtifier en fut un de s'inſtruire. Les premieres queſtions étoient importantes, elles en attirérent d'autres, & de nombreuſes. De part & d'autre on voulut avoir pour ſoi l'Ecriture, & on l'étudia; mettre la Tradition de ſon parti, & l'on y fit des recherches immenſes : juſqu'à porter enfin la ſcience critique au plus haut degré de pénétration & de ſagacité.

Au milieu de la chaleur des controverſes, quelques eſprits imaginerent que les deux Communions avoient l'une ſur l'autre des avantages réciproques ; bien-tôt ils en prirent occaſion de les tenir pour indifférentes ; puis faiſant un pas de plus, la plûpart mirent en problême la divinité même du Chriſtianiſme. Cette gradation eſt plus ordinaire qu'on ne peut penſer, & c'eſt le malheur des combats théologiques d'occaſionner ſouvent l'incrédulité dans certaines ames imprudentes

& mal préparées à de tels ſpectacles. Pour arrêter ou prévenir ce déſordre, *Philippe de Mornay* ſous le regne de Henry le Grand, donna le livre *de la Vérité de la Religion Chrétienne :* titre ce me ſemble un peu trop reſſerré, vû le grand terrain que l'Auteur embraſſe. Il prouve l'éxiſtence de Dieu contre les Athées ; ſon unité contre les Idolâtres ; ſa providence contre les Epicuriens ; l'immortalité de l'ame contre les Impies ; un nouveau culte contre les Juifs ; & enfin la divinité de Jeſus-Chriſt contre tous les Infidéles. Cet Ecrit, le premier de quelque importance qui eût paru ſur ce ſujet en langue Françoiſe, eut un applaudiſſement univerſel, & il le méritoit. On y voit de la méthode, du raiſonnement, du feu dans l'élocution, des images aſſez vives, de l'érudition, & de celle-ci peut-être même un peu trop. Excès qu'on ne ſçauroit blâmer qu'avec reſpect, & qui pourtant ſe tourne quelquefois en défaut. Je ne crois pas en effet qu'on approuvât aujourd'hui de longues & fréquentes citations de Philoſophes, d'Oracles, & de Poëtes prophanes en preuve du péché originel, & de la Trinité des perſonnes dans l'eſſence Divine. Ce n'eſt point par de telles autoritez, la plûpart même très-équivoques, qu'on amenera les Incrédules à la foy de nos dogmes. Je regrette encore dans Mornay le tems qu'il met à diſputer contre l'idolâtrie. Ce genre de controverſe étoit néceſſaire dans les premiers ſiécles, & quand les Dieux avoient des défenſeurs. Depuis que la Religion Chrétienne les a tous diſſipez, il eſt inutile d'attaquer des ennemis qui ne ſont plus. Si

PHILIPPE DE MORNAY.

PHILIPPE DE MORNAY. l'on en rappelle le ſouvenir, ce ne doit être que pour déplorer le malheur de l'ancien aveuglement. L'Auteur eût mieux rempli ſa carriére, s'il avoit inſiſté davantage ſur les fondemens de nos dogmes, c'eſt-à-dire, ſur la certitude de nos Hiſtoires, & des faits principaux de l'Evangile. La réſurrection de J. C. par éxemple, eſt l'article capital qu'aucun Apologiſte de la Religion ne doit omettre de traiter avec étenduë. A peine cependant en lit-on un mot rapide dans Mornay vers la fin de ſon Livre, où ce grand prodige, la preuve de tous les autres, eſt plûtôt indiqué, que ſuffiſamment éclairci. On eſt d'autant plus peiné de ces omiſſions dans un grand Auteur, qu'il eſt plus capable de fortifier & d'embellir tout ce qu'il traite.

LOUIS VIVES. LES CINQ LIVRES de *Loüis Vives* ſur la Vérité Chrétienne ſont d'une érudition plus ménagée, quoiqu'il fût un des plus habiles de ſon tems; mais peut-être qu'il en va mieux au but, & qu'il y conduit par le chemin le plus aiſé. Il donne à ſon Ouvrage la forme de Dialogue, genre d'écrire le plus ancien, le plus conforme à la ſimplicité de l'inſtruction, & le plus propre aux ſujets controverſez. Cet Auteur eſt plein de réfléxions neuves & ſenſées. On voit qu'il a lû beaucoup, mais qu'il s'eſt aſſujetti ſes lectures, & que le goût préſide à ſon choix. On ne pourroit lui reprocher que le défaut de ſon ſiécle, un attachement trop ſcrupuleux à certaines maximes philoſophiques dont perſonne n'oſoit encore ſecoüer le joug.

Digitized by Google

Il falloit que quelqu'un vînt affranchir la raiſon de ce long eſclavage. Deſcartes fut cet heureux libérateur qui la remit en poſſeſſion de ſes droits. Il poſa des principes où l'on vit clair, & d'une fécondité preſque miraculeuſe. Son art ne fut point un ſecret; il mit ſa méthode à découvert. Elle menoit à la ſource où il avoit puiſé lui-même, & où il devenoit aiſé de puiſer encore. Il abolit le faux myſtére du langage; à quoi ſervoit-il, qu'à déguiſer l'ignorance? Par lui toutes les Sciences revinrent de leur défaillance. L'eſprit de juſteſſe qui les perfectionne paſſa de l'une à l'autre, & ſe les ſoûmit toutes. Enfin Deſcartes penſa, & ce qu'on ne ſçavoit pas, il apprit à penſer. LOUIS VIVES.

NOS ECRITS de Religion eurent part comme les autres à ce changement univerſel; ils devinrent plus raiſonnez, plus éxacts, & plus nerveux. Celui de *Grotius* eſt le premier en qui l'on remarque ces grands caractéres. Il le fit durant ſa priſon. Triſte ſéjour, propre neanmoins à réveiller certains ſentimens de zéle, qui peut-être ne ſe ſeroient pas offerts dans une proſpérité ſans traverſe. Cet Ouvrage fut dedié à Jérôme Bignon, ce Magiſtrat ſi digne d'un tel hommage, & dont le nom continuë d'être dans ſes deſcendans la protection du mérite & du ſçavoir. Le deſſein de Grotius n'étoit pas ſeulement de garantir la Religion Chrétienne contre les impies qui l'attaquent dans le ſein même du Chriſtianiſme. Il vouloit de plus donner à la Hollande de quoi faciliter les progrès de l'E- GROTIUS.

GROTIUS. vangile. On ſçait que le commerce de cette Nation qui la met en ſociété avec toutes les autres, lui fait auſſi connoître toutes les Religions. Elle voit des Idolâtres dans la Chine, dans les Indes, & dans les Iſles reculées; des Mahométans dans l'Afrique, dans la Perſe, & dans le vaſte Empire des Turcs; des Juifs de toutes parts, & diſperſez chez les différens Peuples de l'Europe. Ce mélange perpétuel & inévitable pouvoit devenir contagieux aux Navigateurs peu inſtruits, & il falloit leur mettre en main de quoi s'en défendre; il pouvoit auſſi devenir une occaſion de conquêtes pour l'Egliſe, & il falloit procurer un ſecours à ceux qui auroient le zéle de la ſervir. Ce ſecours eſt le Livre que Grotius leur préſente à tous. Il y ſuit l'ordre que nous venons d'expoſer, en nommant les Religions différentes de la nôtre, & qui ſubſiſtent actuellement dans l'Univers. Nous ne donnerons pas cependant l'analyſe de cet Ecrit, quoiqu'il ſoit extrémement court; mais nous loüerons cette briéveté même où l'art a ſçu renfermer tant de choſes ſans les confondre, ſans rien diminuer de leur évidence, ni de leur force. Ici tous les genres d'érudition ſont employez, non pas comme en bien d'autres Ouvrages, pour l'oſtentation, mais en moyens de preuves, d'éclairciſſemens, & de réponſes néceſſaires. On y remarque un Sçavant qui évite de le paroître, qui ne veut qu'être utile, & qui s'accommode, autant qu'il ſe peut, à des hommes qui n'ont à donner qu'une certaine meſure d'attention & d'étude.

tude. Il n'eſt donc pas ſurprenant que ce Livre ait été traduit en tant de Langues ; toutes les Nations avoient intérêt à ſe l'approprier : mais il l'eſt beaucoup que Grotius ait pû dans la ſuite paſſer à d'autres opinions ſur le ſens des prophéties, qu'il avoit ſi nettement expliquées d'abord. Le défaut de ce grand homme étoit de n'être pas aſſez ferme dans la vérité qu'il tenoit. Il ſemble que toutes les nouveautez avoient droit ſur lui. GROTIUS.

LA FRANCE élevoit alors un eſprit ſublime, pénétrant, étendu, naturel, éloquent, original, comparable à ce que nous admirons de plus lumineux dans les ſiécles paſſez. Grand Métaphyſicien, Géométre du premier ordre, Phyſicien ſubtil, éxact, & ſenſé, *Monſieur Paſcal* marchoit moins à la ſuite qu'à côté même de Deſcartes. Cependant il quitta ces ſciences, quoiqu'il ſoit ſi difficile de s'en détacher, & qu'il pût encore y découvrir des chemins nouveaux. Il ſe tourna vers un objet bien plus digne de ſa piété, & fit le projet d'écrire ſur la vérité de la Religion Chrétienne, qu'il prétendoit élever au dégré de certitude, & même d'évidence où ſont les choſes les plus conſtantes parmi les hommes. M. PASCAL.

Que n'avoit-on pas lieu d'attendre d'un eſprit ſi profond, d'un cœur ſi touché des pertes de la foy ? Malheureuſement ce projet eſt demeuré projet, ou peu s'en faut. De longues infirmitez ne laiſſerent pas à celui qui l'avoit conçu la liberté de le remplir, & ſa mort ravit l'eſpérance de le

M. PASCAL.

voir jamais éxécuté ſelon ſon plan : le Peintre le plus habile ne hazarderoit pas de finir une ébauche d'Appelle. Des Auteurs amis de M. Paſcal, & qui lui avoient ſouvent oüi parler de ſon deſſein, nous ont appris la méthode qu'il ſe propoſoit de ſuivre. Ce n'étoit point par des preuves métaphyſiques & abſtraites qu'il vouloit conduire les hommes à la parfaite conviction. Ils dépendent trop de l'imagination & des ſens pour remonter juſqu'aux premiers principes, ſources de toutes les véritez. Il eſt vrai que ce chemin ſeroit le plus court, mais il eſt eſcarpé, & d'un difficile abord. M. Paſcal vouloit aller à l'eſprit par le cœur, & prouver Dieu en le faiſant ſentir ; ce qui eſt la meilleure maniere de le connoître. *La foy parfaite*, diſoit-il, *c'eſt Dieu ſenſible au cœur.* Quoique les Cieux & tout l'Univers racontent ſans ceſſe la gloire de leur Créateur, ils n'en parlent pourtant pas ſi bien à l'homme, que ce que l'homme entend au milieu de lui-même. C'eſt-là que M. Paſcal ſongeoit à le ramener, car nous ne ſommes preſque jamais chez nous ; c'eſt à cette voix intime qu'il vouloit le rendre attentif, & le perſuader lui-même par lui-même. Il devoit peindre l'homme aux yeux de l'homme, ou plûtôt exciter en lui un ſentiment vif des contrariétez qu'il porte dans ſa nature, l'étonner à la vûë de ſa grandeur & de ſa foibleſſe : l'une ſi manifeſte dans l'élévation de ſes penſées, & dans la nobleſſe de ſes déſirs ; l'autre ſi viſible dans ſes ignorances, dans ſes miſeres, & dans ſes paſſions. De ces contrariétez il l'auroit conduit à reconnoître

Pensées de M. Paſcal, Art. 28. P. 259.

ſa dégradation, & à ſouhaiter une main qui pût aider à le relever. M. PASCAL.

Là M. Paſcal lui auroit montré tous les ſecours offerts par la ſeule Philoſophie, & l'inſuffiſance de ces ſecours; l'établiſſement des divers cultes qui ont ſi long-tems ſoumis & partagé l'Univers, & le ridicule ou la fauſſeté de leurs dogmes. A travers cette confuſion de Sectes folles & impies, il lui auroit fait appercevoir dans un coin du Monde un Peuple tout ſingulier, différent des autres par ſa politique, par ſes mœurs, & par ſa créance. Ce peuple digne d'attention par la ſingularité de ſes loix, le devient encore plus par ſon antiquité, il eſt le premier de tous, les autres ne ſont que les branches dont il eſt la tige. Il n'y a ſur la terre qu'un ſeul Livre original en matiére de Religion, & il le poſſede; c'eſt lui qui l'a reçu des mains de ſon Auteur. Combien cet unique & précieux monument doit-il intéreſſer celui qui cherche à ſortir des fatigues d'un état incertain?

En ouvrant ce Livre, M. Paſcal y auroit fait remarquer les caractéres extérieurs de Divinité qu'il porte, & en cet endroit tout ce qui regarde les circonſtances de l'Hiſtoire de Moyſe, il l'auroit élevé au plus haut comble de la foy humaine. Puis enfonçant dans le Livre même, il en auroit découvert tout le merveilleux, & l'étroite chaîne des véritez qu'il contient: un Dieu unique & Créateur; l'homme fait à ſa reſſemblance, intelligent, juſte, & libre comme lui dans ſon vouloir, mais abuſant de ſa liberté, aſpirant à l'indépendance, &

M. Pascal. prévaricateur de la Loy reçûë ; tout auſſi tôt ſon crime puni, ſa gloire effacée, ſes connoiſſances obſcurcies, ſon cœur panché vers le déſordre, & la corruption répanduë ſur les races innombrables qui deſcendent de lui. Il auroit montré dans ce Livre la ſainteté de ſes préceptes, leur pleine conformité à ce qui nous reſte de lumiére, & même à nos vrais intérêts ; la grandeur de ſes promeſſes, les aimables notions qu'il donne du vrai bien, & ſur tout ce culte d'amour qui fait conſiſter la Religion à aimer Dieu plus que ſoi, & à ſe renoncer pour lui. Culte ſi juſte, ſi ſaint, ſi conſolant, ſi ſublime, & ſi pur, qu'il n'a pû naître de l'invention des hommes, ni des égaremens de leur amour propre. Ici M. Paſcal auroit expoſé les remedes que ce Livre promet à nos maux dans le preſent ineſtimable d'un Libérateur, & ſur ce point quelle vaſte carriére lui ouvroient les prophéties ? Deſcendant enfin à Jeſus-Chriſt dans lequel ſe ſont vérifiées toutes ces prédictions, il auroit étalé ſes miracles, ſa Doctrine, ſon innocence, ſa grandeur au milieu des humiliations, les prodiges de ſes Diſciples, la candeur de ſes Hiſtoriens, le courage de ſes Martyrs, & tous les faits qui ont ſervi à l'établiſſement de l'Evangile. Il auroit épuiſé ſur chacun de ces articles ce que l'Hiſtoire, ce que la raiſon, ce que la Critique, qui n'eſt qu'une raiſon plus éxercée, peuvent fournir de preuves & de fondemens inébranlables de certitude. Deſſein magnifique & ſomptueux, qui ſans doute perd bien de ſa beauté dans mes mains, & que

l'Auteur fait beaucoup mieux entrevoir par ces courtes paroles : *A ceux qui ont de la répugnance pour la Religion, il faut commencer par leur montrer qu'elle n'eſt point contraire à la raiſon ; enſuite qu'elle eſt vénérable, & en donner reſpect ; après, la rendre aimable, & faire ſouhaiter qu'elle fût vraye ; & puis montrer par des preuves inconteſtables qu'elle eſt vraye ; faire voir ſon antiquité, & ſa ſainteté par ſa grandeur & par ſon élevation ; & enfin qu'elle eſt aimable, parce qu'elle promet le vrai bonheur.* M. PASCAL. Ibid. Art. 28. p. 253.

Il eſt triſte de connoître les biens dont on ne joüit pas, encore plus triſte de ſonger qu'il s'en eſt peu fallu qu'on n'en ait joüi. En parcourant les tréſors dont M. Paſcal devoit nous enrichir, nous ne paſſons pas néanmoins tout-à fait par ces Palais enchantez, qui n'ont de réel que la ſurpriſe qu'ils cauſent. Une partie de cette opulence nous reſte dans le recüeil de ſes *Penſées ;* preuves éternelles de la grandeur, de la force, & de la hardieſſe de ſon génie. Quelques-uns de ces traits ſont à peine touchez, en d'autres ſont de viſibles negligemens de pinceaux ; tous cependant marquent la main d'un grand Maître, & découvrent à qui ſçait voir, la perfection même dans l'eſſai. Outre la beauté de l'expreſſion, les tours vifs & pénétrans qui regnent dans ces remarques, il y domine ce goût de juſteſſe qui eſt le préſent des Mathématiques, & dont l'eſprit eſt encore plus précieux que les Mathématiques elles-mêmes. Je ne penſe pas qu'on puiſſe aller jamais au-delà des méditations de M. Paſcal ſur le * but des figures de l'ancienne * Ibid. Art. 12. & 13. p. 92. & ſuiv.

M. Pascal. * Art. 14. p. 107. & ſuiv. * Art. 27. p. 313. & ſuiv.

Loy, ſur la perſonne * de Jeſus-Chriſt, & ſur l'autorité des miracles * joints à la Doctrine. Supposé même que dans la ſuite on ſoit entré plus avant encore dans ces matiéres, ce n'eſt toûjours qu'en ſuivant ſes premieres vûës; & comme inventeur, ſa gloire eſt inſéparable des progrès qui l'ont ſuivi, ou qui le ſuivront.

Depuis la chûte des Platoniciens modernes élevez dans l'Ecole de Plotin, juſqu'aux tems de la prétenduë réforme, les Fideles ne virent point d'ennemis s'élever contr'eux, quoiqu'il y eût toûjours dans le troupeau même quelques eſprits indociles, & ſecrettement révoltez contre nos myſtéres. Mais au ſeiziéme ſiécle de nouvelles guerres vinrent chercher l'Egliſe, & troubler ſon repos. Je ne parle point ici de certains Viſionnaires qui parurent dans les jours de Luther, & de Calvin; d'un *Skuenfel*, d'un *Stork*, d'un *Montzer*, enthouſiaſtes, qui au mépris de l'Ecriture, faiſoient conſiſter la parole de Dieu dans une illumination intérieure, & dans les prétendus mouvemens du Saint Eſprit en eux : nouveaux Millénaires, qui ſe diſant les précurſeurs d'un regne marqué dans l'Apocalypſe, le vouloient préparer par le meurtre des Magiſtrats & des Princes, s'ils s'oppoſoient à leur entrepriſe. Je ne dis rien non plus d'un *David George de Delpht*, qui ſe vantoit, comme Simon de Samarie, d'être tout à la fois le Saint Eſprit & le Chriſt; d'un *Henri* ſurnommé *Maiſon de Charité*, qui s'élevoit bien au-deſſus de Moyſe

Vide Georg. Hornium. Hiſt. Eccl. & Polit.

& des Apôtres, parce qu'ils n'avoient, disoit-il, prêché que l'espérance & la foy, tandis que lui il donnoit la charité, qui est l'ame de la Loy ; d'un *Guillaume Postel*, qui, entr'autres folies, inventoit une nouvelle rédemption pour les femmes ; d'un *Justus Velsius*, qui vint jusqu'à se déïfier lui-même ; d'un *Rotman*, d'un *Knipperdoling*, d'un *Jean Matthieu*, d'un *Jean de Leide*, chefs des *Anabaptistes* ou *Rebaptizans* ; de je ne sçai quels autres Gnostiques modernes aussi impies que les anciens, & dont les doctrines extravagantes trouvoient néanmoins des extravagans qui s'y soûmettoient.

D'autres Novateurs firent au Christianisme une playe bien plus profonde. Ebion, Sabellius, Paul de Samosate, Arius, Photin & Pélage eurent des descendans plus hardis qu'eux encore. Les premiers n'avoient chacun soûtenu qu'une erreur ; ceux-ci réünirent toutes ces erreurs : composé monstrueux d'où sortit une Religion qui n'avoit plus caractére ni signe de Christianisme. *Michel Servet* & *Valentin Gentil* jetterent les fondemens de cet Ouvrage odieux. Il est vrai que les Chefs de la réforme punirent eux-mêmes cette audace ; mais ne devoient-ils pas voir aussi qu'ils en donnoient le principe, & que la liberté de décider une fois permise à chaque homme, il en alloit naître autant d'opinions & de sectes qu'il y auroit d'esprits oisifs, curieux & superbes ?

On vit donc *Lælie Socin* entreprendre de détruire la foy jusques dans la racine ; peu après

Lælie & Faustus Socin.

LÆLIE & FAUSTE SOCIN.

Fauſte Socin ſon neveu continuer l'éxécution de ce projet abominable ; tous deux, le dernier encore plus, ſe mettre à la tête de ce parti malheureux qui ne ceſſe de blaſphémer contre le Seigneur, & contre ſon Chriſt. Aucun myſtére ne fut reſpecté par ces hommes téméraires, qui prirent la défenſe des héréſies condamnées ſolemnellement par les quatre premiers Conciles Oecumeniques. Avec Cérinthe, Ebion, Paul de Samoſate, & Photin, ils nierent la Divinité de Jeſus-Chriſt, & ne voulurent plus le regarder que comme un homme ſemblable à nous. Avec Sabellius, ils confondirent enſemble les trois Perſonnes divines, & n'admirent en Dieu qu'une ſeule perſonne ſous trois noms. Avec Macédonius, ils s'opposérent à la divinité du Saint Eſprit. Avec Céleſte & Pélage, ils ne connurent plus de péché originel, ni de grace intérieure. Avec les Helcéſaïtes, ils enſeignerent qu'on pouvoit profeſſer toute Religion, pourvû qu'au dedans on conſervât le reſpect de la véritable. De peur enfin que nôtre liberté ne fût en péril ſi Dieu prévoyoit nos déterminations futures, ils lui ravirent ſa préſcience, & limiterent ſes attributs, comme ils auroient diſposé de leurs fonds. Nulle Egliſe, nulle Communion, nuls Paſteurs, nuls Sacremens, nuls liens entre ces Sectaires. Ce ſont des indépendans qui ſe répandent par tout, qui s'accommodent de tout, & qui ne demandent que les égards de la tolérance : gens neanmoins exclus des Communions les plus commodes, & rejettez même des lieux où ſe tolére la perfidie

perfidie Judaïque. Je prévois qu'ici l'on me demandera quel eſt le grand principe des Socins qui les a pû conduire à tant d'excès. Ce principe eſt, de ne rien croire que ce qui eſt d'une évidence parfaite, ce qui eſt fondé ſur les notions purement naturelles. Or le dogme de la Trinité, celui de l'Incarnation, & tous les autres ne ſont point clairs ; ſur le bord de ces abyſmes la raiſon toute étonnée s'arrête & recule. Il ne faut donc point croire ces articles, concluënt-ils. Cependant toute l'antiquité les a crû, à commencer aux Apôtres. Il eſt vrai ; mais nous ne voulons point entendre parler de tradition ; c'eſt une autorité dont le joug eſt importun, nous l'avons ſecoüé ; nous ne ſommes pas ſeulement auſſi éclairez, nous ſommes plus habiles que tous les ancêtres & que tous les ſiécles. Au moins ces articles fondamentaux ſont poſitivement énoncez dans l'Ecriture. N'eſt-elle pas vôtre régle ? Oüi. Mais nous tournons cette régle, nous la plions, nous faiſons ſi bien que nous l'accommodons à nos penſées. Ainſi ont raiſonné, ainſi ont agi les Socins, & les Sociniens. Nous avons lû, & avec attention, tous leurs Ecrits, ceux au moins qui ſont contenus dans la grande *Bibliothéque des Freres Polonois* ; car c'eſt en Pologne & en Tranſylvanie plus qu'ailleurs que ces impies ſe ſont répandus. Nous ſçavons ce qu'a dit Socin lui-même dans ſon Commentaire ſur le premier Chapitre de ſaint Jean. Nous avons éxaminé les Apologies du Socinianiſme faites par *Chriſtophle Oſtorod*, & par *André Voidovius*. Nous n'ignorons

LÆLIE & FAUSTE SOCIN.

LÆLIE & FAUSTE SOCIN. pas ce qu'ont écrit *Conrad Vorſtius*, *Blandrat*, *Arminius*, *Epiſcopius*, & les autres ou Sociniens déclarez, ou leurs ſecrets protecteurs ; & nous diſons avec aſſûrance que ces Ecrivains ne ſont remplis que de petites ſubtilitez, de vaines défaites, de faux-fuyans, où l'on ne fait que redire ce qui a cent fois été détruit dans les jours de l'Arianiſme. La Philoſophie à laquelle ces Sectaires s'attachent & nous rappellent toûjours, n'eſt qu'un jargon mépriſable qui n'établit rien, & qui ne ſauve rien ; une vile *Thecnologie*, comme parloit autrefois ſaint Baſile, c'eſt-à-dire, une fauſſe ſcience de mots qui cachent l'abſence des choſes. *André Keſler*, *Calovius*, & *Scherzerus*, Auteurs très-profonds eux-mêmes dans la Philoſophie de l'Ecole, ont ruïné ſans reſſource toutes ces foibles défenſes du Socinianiſme. Depuis eux chaque Communion lui a porté les coups mortels, & les Antitrinitaires ne ſont plus gueres aujourd'hui que cette portion d'incrédules, qui ſans preuves, ſans étude, ſans ſyſtême arrêté, nie tout ce qu'elle ne comprend point, & ne veut rien comprendre de ce qui la gêneroit ; qui ſçait à peine ce qu'elle ne croit pas, & point du tout ce qu'elle croit.

TANT D'EFFORTS inutilement employez contre l'Evangile devoient à la fin déſarmer les ennemis de Jeſus-Chriſt. Où en étoient-ils ? Réduits au funeſte expédient de faire revivre des erreurs foudroyées par l'Egliſe il y a plus de quatorze ſiécles. Peut-être croyoient-ils nous trouver affoi-

blis après tant de combats, & moins en état de nous défendre que ne l'étoient nos Peres; ou bien eux-mêmes penſoient être plus forts que les premiers rebelles dont ils ſuivoient l'exemple. Mais comme la vérité ne reçoit ni augmentation ni décroiſſement, la fauſſeté conſerve, même en changeant de faces & d'appuis, le caractére, pour ainſi dire, inhérent qui la diſtingue, & qui la condamne. Il ſe trouva cependant au dix-ſeptiéme ſiécle un téméraire qui entreprit de reculer les limites de l'impiété. Ce n'étoit pas à nos dogmes ſeulement qu'il en vouloit, il médita d'ébranler juſqu'aux notions les plus ſimples, &, s'il le pouvoit, d'enlever à nos Annales la mémoire même des faits. On voit bien de qui je parle. LÆLIE & FAUSTE SOCIN.

Benoît Spinoſa, qui d'abord fait profeſſion du Judaïſme, devient ſuſpect aux Juifs mêmes par la nouveauté de quelques opinions; il en eſt repris, bien-tôt il a peur d'en être châtié, ſa terreur le fait apoſtat. Il cherche un azyle en Hollande, il y en trouve un, & au même-tems le ſecret d'y cacher ſous le voile d'une vie ſimple & philoſophique, toutes les horreurs de l'impiété. BENOIST SPINOSA.

Rendons-lui juſtice: il avoit des mœurs & des vertus humaines. Sobre, modéré, pacifique, deſintéreſſé, même généreux, ſon cœur n'étoit taché d'aucun de ces vices qui déshonorent. Nous ne penſons pas auſſi que tous les incrédules ſoient diſſolus; quelquefois même ce ſont leurs qualitez morales qui nous rendent plus amer le ſpectacle de leur perte. Il y en a ſans doute qui ſont

BENOIST SPINOSA. heureuſement nez, qui tiennent d'une providence propice une ſageſſe de tempérament, & qui ne font point de la débauche le prix de leur incrédulité. Mais ce que l'attrait du plaiſir ne fait point dans ces ames tempérées, l'orgueil le fait en elles. Je n'entends pas cette fierté groſſiére que le monde mépriſe comme un vice d'éducation. J'entends cet orgueil plus ſpirituel, qui ramene tout à la déciſion d'un tribunal ſecret; cette fauſſe ſageſſe qui affecte les opinions ſingulieres, & qui nomme erreur publique tout ſentiment reçû par le grand nombre; ce goût d'indépendance qui s'applaudit d'une infidélité ſolitaire; cette raiſon trompeuſe qui ſe croit plus libre à meſure qu'elle s'écarte davantage; cet amour propre qui rend hommage à ſes paradoxes, & qui ne s'oppoſe à l'ancienne vérité que parce qu'elle n'eſt pas ſa production. Débauche d'eſprit, où l'homme vain trouve autant ou plus de charmes que dans celle des ſens.

C'eſt à ce piége que ſe prit Spinoſa, & que ſe prend une partie de ſes Diſciples. De ſon obſcure retraite ſortit d'abord l'Ouvrage qu'il intitula *Traité Theologico-Politique*, parce qu'il y enviſage la Religion en elle-même, & par rapport à ſon éxercice, eu égard au gouvernement civil.

Comme la certitude de la révélation eſt le fondement de la foy, les premiers efforts de Spinoſa ſont contre les Prophétes. Il tente tout pour affoiblir l'idée que nous avons d'eux, & que nous puiſons dans leurs prophéties. S'il accorde que l'*Eſprit de Dieu* étoit en ces ſaints hommes, qu'il ſe *répan-*

doit ſur eux, & qu'ils en étoient *remplis*, ſelon que le dit l'Ecriture, tout auſſi-tôt il ajoûte que ces façons de parler ſignifient ſeulement qu'ils avoient plus de vertu que le commun du Peuple, & ſi vous le voulez, une connoiſſance plus étenduë de la Loy. De même que les Juifs appelloient une haute montagne, *la Montagne de Dieu*, ils appelloient *Eſprit de Dieu* l'eſprit du Prophéte, parce qu'il avoit plus de zéle pour le bien, & dès-là plus d'autorité ſur le Peuple. Je dis plus de zéle, car Spinoſa borne à la ſcience des mœurs tout le mérite des Prophétes. Il ne veut pas qu'ils ayent bien connu la nature, & les perfections de l'Etre ſouverain. Si nous l'en croyons, ils n'en ſçavoient pas plus, & peut-être qu'ils n'en ſçavoient pas tant que nous. Adam, par exemple, connoiſſoit Dieu comme créateur, mais il ignoroit que ſon immenſité le rend préſent par tout. Abraham étoit dans un préjugé ſemblable. Moyſe lui-même imaginoit un Dieu jaloux, compatiſſant, & vindicatif. O homme, qui parliez ainſi, vous ne ſçaviez donc pas que l'Ecriture ne nous eſt point donnée pour nous rendre Métaphyſiciens, mais ſages, ſoûmis, & religieux; qu'elle uſe ſouvent d'*anthropologies* ou de manieres de parler humaines, pour s'accommoder à nôtre foibleſſe; que Moyſe repris par vous avec une hauteur ſi indécente, a nommé Dieu par le ſeul titre qui lui convient, en l'appellant *Celui qui eſt*; qu'enfin les Livres ſacrez diſſipent en mille endroits les nuages que vous penſez voir en quelques textes iſolez? Pour la prophétie, elle n'eſt dans

BENOIST SPINOSA.

Spin. Tract. Theologico-pol. c. 1.

Ibid. c. 2.

BENOIST SPINOSA. vos principes que l'expreſſion d'une image ſenſible, que le Prophéte applique, ſelon qu'il lui plaît, aux événemens futurs. Mais cette image fortuite quel rapport déterminé peut-elle avoir à des événemens libres, & qui ne ſont pas encore ? C'eſt, dites-vous, ce que vous ne comprenez pas vous-même. Concluſion bien inſtructive dans la bouche de celui qui vient nous offrir de nouvelles lumiéres.

Ibid. c. 1.

Ibid. c. 3. Paſſant enſuite à la vocation des Hébreux, Spinoſa ne trouve rien dans cette Nation qui la diſtingue des autres, ſinon qu'elle étoit d'une conſtitution politique ſi ſage, qu'en obſervant ſes loix, elle avoit de quoi ſe rendre victorieuſe au dehors, & ſe conſerver toûjours paiſible au dedans. Quoi ! Les ordonnances de Moyſe n'alloient pas au-delà ? Non. Elles ſe bornoient toutes au bien temporel de la Republique. On n'eſt pas Philoſophe en croyant que Dieu a fait des graces particulieres aux Juifs, & qu'il les a choiſis par préférence aux autres Peuples ; ce choix, & ces graces n'ont été que la ſuite néceſſaire de l'enchaînement des cauſes phyſiques : l'avantage du Juif conſiſtoit dans le terroir fertile, & dans l'Etat floriſſant qu'il eut en partage. Excuſez nôtre ſimplicité, grand & ſublime Commentateur ; avant vous nous penſions ſur des paſſages clairs & nombreux, que le privilege de la Nation chérie étoit de connoître & d'adorer le vrai Dieu, d'être dépoſitaire de ſes promeſſes, d'annoncer, & de figurer le Saint qui devoit nous être donné dans la plénitude des tems.

C'étoit-là nôtre Philoſophie, elle l'eſt encore, & nous ne la changerons jamais pour la vôtre, qui ſe contredit. Comment voulez-vous en effet que nous bornions aux biens fragiles de la terre la prédilection de Dieu pour les Juifs ? L'Egypte, la Perſe, la Gréce & Rome auroient donc reçû d'en haut des ſignes de tendreſſe & de protection bien plus marquez ? BENOIST SPINOSA.

A l'égard des miracles dont le récit eſt ſi fréquent dans les Ecritures, ne les apportons pas en preuve de l'éxiſtence de Dieu, ni de ſa providence. Spinoſa ne le veut pas. Il a trouvé que les prodiges ſont impoſſibles ; ils dérangeroient l'ordre de la nature, & ce dérangement eſt contradictoire. Pour nous affranchir tout d'un coup, il détruit par un Chapitre ſeul toute l'autorité des anciennes Ecritures ; elles ſont d'un détail qui gênoit trop ſes principes. Et que dit-il contre elles ? Qu'elles ne ſont pas des Auteurs dont elles portent les noms. Ainſi le Pentateuque ne ſera plus de Moyſe, mais une compilation de vieux Mémoires mal digérez par Eſdras. Les autres Livres, les Prophéties mêmes n'auront pas une origine plus reſpectable, & la raiſon décidera ſouverainement des véritez que renferment ces Ouvrages. L'Ecriture va donc paſſer par autant de tribunaux qu'il y a d'hommes, & dès-lors il y aura tout autant de Religions que de ſentimens ? Point du tout. On a prévû cet inconvénient, & on y remédie. Le Prince mettra la borne à la licence ; il réglera dans ſes Etats le culte extérieur ; la liberté ne ſubſiſtera que pour les *Ibid. c. 6.* *Ibid. c. 8.* *Ibid. c. 7.*

BENOIST SPINOSA. *Ibid. c. ultimo.*

opinions, parce qu'elle eſt de droit naturel, & chacun pourra ſans crainte expoſer la ſienne & la ſoûtenir, pourvû qu'il obſerve pour le bien de la paix l'uniformité des ſignes qui repréſentent l'union des cœurs.

Quel aſſemblage de paradoxes, & comment ſe peut-il que tant d'hommes ayent la foibleſſe de s'en laiſſer ébloüir ? Eſt-ce que ces chiméres n'ont pas encore été ſolidement détruites ? Hé tous nos Livres ne ſont pleins que de la réfutation de ces erreurs. A peine elles parurent, que toute langue qui confeſſe le nom du Seigneur, prit la parole pour confondre l'impie & ſon impiété. C'eſt donc, ô Dieu juſte, que vous puniſſez l'orgueil par l'aveuglement, que vous vous découvrez à ceux qui vous cherchent, & que vous vous cachez à ceux qui vous tentent.

Il n'eſt jamais arrivé qu'on ait entrepris ſur la Religion, que tout à la fois on n'ait outragé la raiſon même. Leurs intérêts ſont inſéparables. Spinoſa venoit d'étonner & de ſcandaliſer l'Europe par une Théologie libertine qui n'avoit de fondement que l'autorité de ſa parole. Il ne s'égara pas à demi. Son premier Ouvrage n'étoit que l'eſſai de ſes forces ou des nôtres ; il avoit à nous mener bien plus loin par un ſecond, ſi nous avions voulu marcher après lui. Cet autre Ecrit eſt ſa *Morale*, où donnant carriere à ſes méditations philoſophiques, il met ſon lecteur dans le ſein de l'athéïſme. C'eſt principalement à ce monſtre de hardieſſe qu'il doit le grand nom qu'il s'eſt fait parmi les incrédules

de

de nos jours. Il leur ſeroit bien moins cher s'il avoit été plus timide. Mais ceux qui nous vantent la Métaphyſique de ce nouvel Epicure, nous le diſons avec confiance, parce qu'il eſt vrai ; ce ſont ceux qui ne l'ont jamais lû, du moins ceux qui ne l'ont jamais compris. L'occaſion nous a fait rencontrer divers Spinoſiſtes enchantez de la Doctrine de leur Chef, & nous les avons prié de nous en faire une courte expoſition ; cependant aucun n'a pû nous tracer le vrai plan de ſon ſyſtême, ni nous développer le fil de ſes principes. Parmi ces Diſciples aveugles, & ſemblables à ceux dont parle (a) Ciceron, les plus ſincéres nous ont avoüé que leur Maître leur étoit incompréhenſible, que ſa Philoſophie ſur tout leur étoit une énigme perpétuelle, & qu'enfin s'ils ſe rangeoient de ſon parti, c'eſt qu'il nioit avec intrépidité ce qu'eux-mêmes ils avoient un penchant ſecret à ne pas croire. Tel en effet eſt le progrès naturel & déplorable de notre foibleſſe en tout ce qui nous tient au cœur, & ſinguliérement aux choſes de Religion. On s'aime ſans meſure, on aime ſa propre pensée, & on l'aime juſqu'au point de devenir admirateur de quiconque la protege, ſouvent lorſqu'on ne peut la défendre ni la ſoûtenir ſoi-même. BENOIST SPINOSA.

Pour nous qui avons eu, non pas plus de pénétration, mais peut-être plus de loiſir & de patience, nous avons enfoncé dans ces noires ténebres, & fait nos efforts pour y introduire le jour. Qu'a-

(a) Deſinunt ſuum judicium adhibere, id habent ratum quod ab eo quem probant judicatum vident. *Cic. de Nat. Deorum. l.* 1.

BENOIST SPINOSA.

vons-nous découvert ? Une ſuite d'abyſmes où la témérité d'un homme l'a plongé preſque dès le premier pas ; des propoſitions évidemment fauſſes, & les autres conteſtables ; des principes arbitraires ſubſtituez aux principes naturels & aux véritez ſenſibles, un abus des termes la plûpart pris à contre-ſens, un amas d'équivoques trompeuſes, une nuée de palpables contradictions, artifices ſur artifices, abſurditez ſur abſurditez, illuſions ſur illuſions ; & encore, je le répete, artifices ſur artifices : le tout ſi choquant, qu'il effrayeroit au premier aſpect, ſi l'obſcurité ne le déguiſoit pas.

Ce n'eſt point ici le lieu de raconter le détail d'une Philoſophie ſi bizarre, & ſi déréglée ; mais peut-être qu'on ſera bien-aiſe que j'expoſe en peu de paroles la maxime fondamentale, & comme la clef du ſyſtême Spinoſiſte. Tout y roule ſur ce principe : *Une ſubſtance ne ſçauroit en produire une autre ;* d'où l'on conclut qu'il n'y a qu'une ſubſtance, que cette ſubſtance eſt l'Univers, & que l'Univers eſt Dieu même.

Idem Ethic. prim. part. propoſ. 6.

Maintenant voici la démonſtration du principe. *Il ne ſçauroit y avoir dans la nature deux ſubſtances du même attribut*, c'eſt-à-dire, ſelon l'Auteur, *deux ſubſtances qui ayent quelque choſe de commun entr'elles... Donc l'une ne peut pas être la cauſe de l'autre. Si l'une pouvoit être la cauſe de l'autre, elles pourroient ſe concevoir l'une par l'autre. Or deux ſubſtances qui n'ont rien de commun, ne ſe peuvent concevoir l'une par l'autre. Donc l'une ne peut être la cauſe de l'autre.* C'eſt-là toute la prétenduë démonſtration de Spinoſa, démonſtration qui n'a pas même le vain mérite d'être un ſophiſ-

me ingénieux. Car qui eſt-ce qui ne voit pas que le ſens humain ſe révolte, quand on lui dit que de deux ſubſtances qui n'ont point les mêmes attributs, l'une ne ſe peut concevoir par l'autre ? Quoi donc ! Malgré la différence de leurs natures, ne peuvent-elles pas être connuës, non par leurs attributs, car elles n'en ont pas de commun, mais par le rapport de cauſe & d'effet qui eſt entr'elles ? On avoüe que la connoiſſance de l'effet ne donne pas la connoiſſance parfaite de la cauſe, l'effet ne contenant jamais toutes les perfections de ſon principe, & pouvant ne lui pas reſſembler ; mais on ſoûtient que l'idée de l'effet occaſionne neceſſairement l'idée d'une cauſe, & que ces deux idées ſont eſſentiellement relatives ; parce qu'il n'y a point d'effet qui n'ait une cauſe, ni de cauſe qui n'ait un effet. L'effet connu eſt l'invincible preuve de l'éxiſtence de la cauſe, & la cauſe connuë mene à la notion de l'effet, ou éxiſtant, ou poſſible, ſans lequel elle ne ſeroit pas conçûë comme cauſe. Une ſubſtance de différent attribut peut donc en produire une autre : deux ou pluſieurs ſubſtances peuvent donc éxiſter à la fois avec les rapports de cauſe & d'effet. Par conſéquent il eſt faux qu'il n'y ait qu'une ſeule ſubſtance, & que Dieu & l'Univers ſoient le même Etre. BENOIST SPINOSA.

Comme je ne ſuis gueres ici qu'Hiſtorien, je ne fais cette obſervation qu'en paſſant, & à la hâte. On la peut voir plus étenduë, & beaucoup mieux éclaircie dans l'illuſtre Pere* de Tournemine dont je l'emprunte. Il conſidere la grande maxime

* Réflexions ſur l'Athéïſme, &c.

BENOIST SPINOSA. de Spinoſa de tous les ſens, démontre aux moins habiles qu'il n'y a jamais eu de principe plus confus, ni plus fécond en conséquences abſurdes. N'en touchons ici qu'une ou deux, afin de ne nous pas trop écarter.

Premiérement, ſi la nature eſt l'Etre infiniment parfait, il s'enſuit que toutes les parties de la nature ſont des portions de la Divinité ; que celle-ci eſt une & multiple ; penſante & tout à la fois ne penſant pas ; voulante & ne voulant pas ; libre & déterminée ; agiſſante & paſſive ; le ſujet enfin des modalitez les plus diverſes, & même les plus contraires. Etrange Divinité que celle qui de la ſorte réünit en ſoi les perfections & les défauts, les vices & les vertus, les connoiſſances & l'ignorance, la reſtriction & l'infinité, la puiſſance & la ſervitude, toutes les incompatibilitez, toutes les répugnances les plus formelles. Certes le Paganiſme étoit encore moins déraiſonnable. S'il faiſoit combattre les Dieux contre les Dieux, & même les Dieux contre les Titans, c'étoient au moins des Etres divers. Ici c'eſt le même Etre numériquement, qui reſtant parfait, concilie dans ſa ſubſtance, les oppoſitions, les contrariétez & les diſcordes.

Voyez le P. Lami, Réfut. du Spin. M. Bayle, Dict. art. *Spinoſa.* M. Jaquelot, Traité de l'éxiſt. de Dieu.

Secondement, ce tout de l'Univers, cet aſſemblage infini eſt-il un d'une unité ſimple & réelle ? Si l'on répond qu'oüi, dans ce cas il ſera vrai que chaque partie ſera le tout ; il ſera clair qu'elle aura comme le tout une infinité, une indiviſibilité, une immobilité, une immutabilité réelle ; il ſera

Voyez M. de Fenelon, Traité des attributs de Dieu.

certain contre l'expérience manifeſte, qu'aucune partie ne ſera défectueuſe, limitée, changeante, ni ſujette à des modifications ſucceſſives. Voici bien plus ; il ſera démontré que les parties ne ſeront plus parties, & que l'une ſera l'autre identiquement & poſitivement ; que l'Etre incorporel aura toutes les propriétez de l'Etre corporel, que chaque eſprit aura les modifications de tous les eſprits, & chaque corps les modalitez de tous les corps ; que chaque partie ſera le tout ; qu'enfin chaque partie ſera chacune des autres parties. Viſion ſi monſtrueuſe, qu'aucun terme ne la peut exprimer. BENOIST SPINOSA.

Au contraire, ſi l'on dit que l'Infini de l'Univers n'eſt point un d'une unité parfaite, tout auſſitôt je lui oppoſe qu'il ne peut être Infini, ni Dieu par conſequent. Par où en effet pourroit-il être l'infiniment Parfait ? Par la collection des êtres qui le compoſent ? Mais chacun de ces êtres eſt borné : tous enſemble ne ſont donc qu'un amas de bornes. Or des bornes ajoûtées à des bornes ne ſçauroient faire qu'un tout borné. Un tout borné n'eſt point l'Infini, qui dans ſon idée renferme l'excluſion, le néant, & l'abſence de la borne : l'Infini de l'Univers qui n'eſt point un d'une unité parfaite, n'eſt donc point Infini, & il eſt inſensé d'en faire le Dieu unique & ſuprême.

Effectivement, le tout de la nature n'eſt point un phantôme ni une idée abſtraite ; il n'éxiſte point hors de l'aſſemblage des parties, il eſt le nombre des parties mêmes, liées & réünies, qui dit nombre, dit amas d'unitez réellement diſtinguées,

BENOIST SPINOSA.

& réciproquement indépendantes l'une de l'autre pour leur exiſtence. Elles peuvent donc chacune être retranchées du tout, puiſque chacune n'étant pas l'Infini, n'eſt pas éxiſtante par elle-même. Or, ſuppoſant le retranchement d'une de ces parties, le total eſt diminué. S'il eſt diminué, il n'eſt plus infini. S'il ne l'eſt plus, il ne l'étoit donc pas avant ce retranchement. La preuve de cette conſéquence eſt claire. Tout composé fini auquel vous rejoignez une parcelle que vous en aviez détachée, ne devient point infini par la réünion de cette unité finie. Donc le composé reſte fini après la réünion. Donc avant la déſunion il étoit véritablement fini. Donc l'Univers composé de parties finies & diviſibles, ne peut être un infini réel, ni Dieu par conséquent, qui eſt l'Etre ſans bornes dans ſon unité parfaite. Comment donc Spinoſa pouvoit-il ſe flatter qu'en nous préſentant ſa chimére d'un Monde infini, il effaceroit en nous l'idée ineffaçable d'un Etre unique, ſimple, Créateur, infini ſans compoſition, immuable, & indiviſible ? Comment peut-on appeller Philoſophe celui qui reſpectoit ſi peu la raiſon & l'évidence ? Non, il ne l'a jamais été, & il n'a pû séduire que ceux qui ne l'étoient pas. C'eſt ſa méthode ſpécieuſe qui les a trompez ; ce n'eſt pas, comme il arrive quelquefois, un éclat de principes impoſteurs. Ils ont crû que celui qui employoit la Géométrie [illegible] qui procédoit par *axiomes*, par *définitions*, par [illegible]mes, & par *lemmes*, ſuivoit trop bien la marche de la vérité [illegible]our ne trouver que l'erreur

au lieu d'elle. Ils ont jugé du fonds ſur les apparences ; déciſion précipitée qu'inſpire notre pareſſe. Ils n'ont pas vû que ces axiomes n'étoient que des propoſitions très-vagues, très-incertaines ; que ces définitions étoient inéxactes, bizarres & défectueuſes ; que leur Chef alloit enfin au milieu des paralogiſmes, où ſa préſomption & ſes fantaiſies le conduiſoient. BENOIST SPINOSA.

Un (*a*) Ancien parlant d'Epicure, l'appelle un homme ſans talens, ſans connoiſſances, ſans pénétration, ſans autorité, ſans grace, épris de lui ſeul, & dédaigneux de tous les autres. Voilà dans l'image du Maître tous les traits du Diſciple, & peut-être encore plus marquez dans celui ci que dans le premier. Nul mérite d'invention dans Spinoſa ; ſes ſentimens ſpéculatifs n'ont rien de nouveau ; les Athées de tous les ſiécles avoient à peu près penſé comme lui, ſelon qu'il paroît dans (*b*) Virgile même. Nulle force dans ſes raiſonnemens ; ſes principes ne ſont que des ſuppoſitions, &

(*a*) Hoc in eum maximè convenit qui iſta peperit, hominem ſine arte, ſine litteris, inſultantem in omnes; ſine acumine ullo, ſine auctoritate, ſine lepore. *Balbus apud Cic. de Nat. Deorum. lib.* 2.

(*b*) Principio cœlum ac terram campoſque liquentes,
Lucentemque globum lunæ Titaniaque aſtra,
Spiritus intus alit, totamque infuſa per artus
Mens agitat molem, & magno ſe corpore miſcet.
Inde hominum pecudumque genus, vitæque volantum. *Æneid. lib.* 6.

Deum namque ire per omnes
Terraſque tractuſque maris cœlumque profundum.
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemque ſibi tenues naſcentem arceſſere vitas
Scilicet huc reddi deinde ac reſoluta referri. *Georg. l.* 4.

BENOIST SPINOSA. ſa dialectique d'ordinaire ne ſe termine qu'à des ſophiſmes. Nul art, ſi ce n'eſt celui de s'envelopper de termes à toute entente, quand il ne ſçait plus où il en eſt. Nul agrément dans la compoſition ; la ſienne eſt froide, confuſe, aride, morte : & je ne l'entends pas ſeulement de ſa *Morale*, qu'il a mis ſur le ton de la Géométrie, ſans y porter l'eſprit géométrique ; je l'entends de ſes autres Ouvrages, de ſes *Lettres* mêmes, où il eſt ſon propre Commentateur, & qui cependant auroient ſouvent beſoin d'un nouveau Commentaire. Eſt-il donc ſi doux d'errer, qu'on préfére à la lumiére de tous les hommes, à la ſienne propre, la triſte obſcurité d'un ſyſtême qui ne laiſſe voir que des abyſmes, où le conducteur ſe précipite enfin avec tous ceux qui le ſuivent ?

DURANT qu'un Impie travailloit à confondre dans l'homme l'idée de Dieu avec celle de la créature, & qu'à l'éxemple du premier tentateur, il ſembloit nous dire à tous : Croyez à ma parole, *Gen. c. 3. v. 5.* & *vous ſerez comme des Dieux*, la Providence ſuſcita dans l'Égliſe de France des Prélats, qui par leur ſçavoir, par leur génie, par leur zéle, remirent ſous nos yeux les Evêques des premiers tems.

M. BOSSUET, *Evêque de Meaux.* L'Illuſtre *Monſieur Boſſuet*, que tant d'actions publiques avoient mis au rang des premiers Orateurs du Monde, devenu Controverſiſte avec un ſuccès égal, convainquit d'erreur la Prétenduë Réforme par l'Hiſtoire de ſes *Variations*, & juſtifia les Catholiques par l'*Expoſition* ſimple de leur foy.

Le

Le plan que nous ſuivons, & qui nous fixe à ce qui regarde la Religion Chrétienne comme telle, nous fait paſſer légerement ſur ces Ouvrages, & ſur d'autres encore non moins admirables ſortis de la même main. Nous cédons ici malgré nous à nos propres loix, & pour ne rappeller le Lecteur qu'au *Diſcours* de M. de Meaux ſur *l'Hiſtoire Univerſelle.* L'Auteur y repreſente comme en un champ de tableau toute la ſuite de la Religion, & celle des Empires; puis venant à des remarques particuliéres ſur le deſſein de Dieu dans l'établiſſement de ſon Egliſe, quel ordre il nous découvre! A quelle ſublimité de réfléxions il nous fait monter avec lui! Quels ſecrets il nous révéle! Quelle notion de la Divinité il nous communique! Qu'avec lui le Chriſtianiſme paroît un culte majeſtueux, raiſonnable, & conſolant!

M. Bossuet, *Evêque de Meaux.*

Aux premiers faits dont Moyſe ne nous donne qu'un récit court, M. de Maux joint une théorie lumineuſe qui nous dévelope les conſeils de la Providence, & leur profonde ſageſſe. L'Idolâtrie où tombe le genre humain aprés le déluge, & l'Hiſtoire des ſaints Patriarches, qui conſervent le dépôt de la Religion au milieu de l'égarement général, lui fait déja remarquer cette élection de grace, qui eſt le grand myſtére de Dieu ſur ſa créature. La Loy écrite donnée aux Juifs, & ce grand nombre de cérémonies & d'obſervances dont elle eſt chargée, le conduiſent aux plus judicieuſes remarques ſur la Loy même, & ſur le génie indocile du peuple qui la reçoit. Il parcourt le tems

M. BOSSUET, *Evêque de Meaux.*

des Rois, les Prophétes qui prédiſent ſous leurs regnes, & voilà Jeſus-Chriſt qui dans cette multitude de prédictions eſt le grand objet qui ſe trouve partout, & le premier de tous. La Nation choiſie tombe, & dans les dégrez de ſa chûte, il voit les dégrez de préparation qui diſpoſent l'Univers à l'arrivée du Meſſie. Les tems s'écoulent, le Libérateur deſcend, il le conſidere dans ſa vie, dans ſa Doctrine, dans ſes miracles; ſpectacle raviſſant par lequel il épuiſe tout enſemble & l'admiration, & l'amour. Les Juifs ſe privent eux-mêmes du bienfait de la rédemption, un nouveau peuple eſt enté ſur le plus ancien de tous pour garder la ſucceſſion; Dieu néanmoins ſe ſouviendra d'Abraham & de ſes deſcendans, la Nation ingrate ſe repentira, le Seigneur ſe tournera vers elle, nous ne ſeront plus tous que le même troupeau ſous le même Paſteur; & là deſſus M. de Meaux s'élevant avec ſaint Paul qui le guide, nous fait entrer dans l'auguſte ſecret des miſéricordes, & de la juſtice divine. Mais parce que cette réünion heureuſe ne doit arriver qu'après que l'*Orient* & l'*Occident* auront été remplis de la connoiſſance & de la crainte du Très-Haut, l'Illuſtre Prélat nous prend ici comme par la main, & nous mêne au milieu des conquêtes de la foi Chrétienne. Nous parcourons avec lui ſes progrès miraculeux, nous la voyons de ſiécle en ſiécle s'étendre de plus en plus, ſubjuguer de ſuite tous les Royaumes, tenir captives à ſes pieds les puiſſances de l'enfer, & recüeillant la vertu qui ne ceſſe de ſortir

Rom. c. 11. ℣. 1. 2. & ſeqq.

de la Croix, continuer de remplir par ſa fécondité toute l'étenduë des promeſſes. Arrêtons-nous; un Ouvrage ſi riche perd trop à n'être montré qu'à demi. Sans compter le fond des choſes que nous touchons à peine, & que nous ne prenons pas en entier, qui pourroit ſuffire à loüer la maniere dont elle ſont dites? Tout l'art admiré dans les plus grand modeles eſt ici à ſa plus haute perfection. Le dernier ſiécle, & en matiere d'éloquence, c'eſt preſque dire tous les ſiécles, n'a rien produit de plus noble, de plus vif, de plus énergique, rien où le caractere d'une raiſon ſupérieure ſoit imprimé plus avant, rien d'une plus grande continuité de ſublime, rien qui ſoit aſſorti mieux à la dignité d'un ſujet qui laiſſe infiniment après lui tous les autres ſujets. On diroit que c'eſt la Religion qui s'explique elle-même.

M. BOSSUET, *Evêque de Meaux.*

LE SÇAVANT HOMME qui avoit l'honneur de partager avec M. de Maux l'éducation du Dauphin de France, nous donna preſque dans les mêmes jours d'autres Ouvrages en faveur du Chriſtianiſme. Ce n'eſt pas qu'il manquât rien à ceux qu'on avoit déja vûs. Mais la Vérité a diverſes faces. L'aſpect dont l'un n'eſt pas touché, frappe l'autre, & c'eſt pour cela qu'il eſt utile de la montrer autant qu'il eſt poſſible, par tous les côtez. Nous vîmes donc reparoître un Euſebe dans la perſonne de l'Evêque d'Avranches, dont le mérite connu juſtifie cette comparaiſon. Les Philoſophes, & en général tous ceux qui penſent plus qu'ils ne liſent, demandent pour

M. HUET *Evêque d'Avranches.*

M. Huet *Evêque d'Avranches.*

croire à la Religion, des preuves tirées de ſa doctrine même. Ceux au contraire qui ſe trouvent plus accoûtumez aux recherches critiques qu'à l'éxercice des réfléxions pures, veulent être perſuadez par des détails, & par des faits. C'eſt ſur tout cette derniere eſpéce que M. Huet entreprend de convaincre.

On a vû plus haut que depuis Spinoſa, quelques Incrédules ſe retranchoient contre la foy par la raiſon ſeule que l'authenticité de nos Livres leur ſembloit ſuſpecte. Le Chef impie qu'ils ſuivoient leur avoit mis cette défenſe dans les mains, & tant qu'elle ſubſiſtoit, tous nos traits contre eux portoient à faux. Pour leur enlever cet aſyle, M. Huet fit ſa *Démonſtration Evangélique*, dont le but eſt de prouver que le Corps des Ecritures eſt inconteſtablement des Auteurs dont il porte les noms. Il faut que nos ennemis le reconnoiſſent; par cet Ouvrage la vérité de nos Ecrits eſt miſe au-deſſus de leur atteintes, tous les doutes ſont diſſipez, toutes les objections ſont détruites, même celles que l'Incrédule n'avoit pas imaginées, & nous n'appréhendons point que déſormais aucun adverſaire inſtruit oſe nous dire: Vous ne poſſedez pas la pure parole de Dieu.

Tout homme, & même toute condition a ſon foible. Celui du Sçavant eſt d'aimer trop ſa conjecture. En qualité de bien propre, elle lui devient quelquefois plus chere que la vérité, qui n'eſt qu'un bien général & commun. Dans le cours de ſes grandes recherches, M. Huet crut apper-

cevoir que la Fable, & toute la Théologie idolâtre étoit l'Ecriture altérée. Avant lui de graves Auteus avoient penſé quelque choſe d'approchant, mais ce qu'on n'avoit pas dit encore ni ſoupçonné, il avança que la Mythologie des Nations qu'on n'a découvertes que depuis peu, eſt originairement tirée des Livres de Moyſe. Il va plus loin dans ſa *Démonſtration Evangélique;* il y ſoûtient que Moyſe eſt le Dieu qu'ont adoré tous les Peuples, & qu'ils ont déguiſé ſous des noms differens; qu'ainſi Moyſe eſt leur Apollon, leur Pan, leur Vulcain, leur Mercure, leur Eſculape, leur prométhée, leur Priape, leur Cécrops, leur Minos, leur Radamante, leur Eaque, leur Protée, leur Perſée, leur Adonis, leur Thireſie, &c. que Junon, que Minerve, Venus, & les autres Déeſſes ſont Sephora l'épouſe de Moyſe.

M. Huet *Evêque d'Avranches.*

Propoſ. 4. *capp.* 3. 4. & *ſeqq.*

On ne peut diſconvenir que les Payens n'ayent beaucoup emprunté de nos Ecritures; le fait eſt clair dans les Ouvages de leurs Philoſophes, & les Peres ont eu ſoin de le remarquer: Mais je doute que l'on puiſſe étendre ce plagianiſme juſqu'aux premiers Mythologiſtes. Il eſt certain que dans les tems qui s'écoulérent depuis Abraham juſqu'à Moyſe, c'eſt-à-dire, durant quatre ſiécles; la contagion de l'idolatrie avoit gagné tous les Peuple de la Terre. On y avoit ſi fort oublié le vrai Dieu, que les Hébreux n'y étoient connus que ſous le titre d'adorateurs du Dieu d'Abraham, d'Iſaac, & de Jacob. Le reſte du Monde avoit ſes Divinitez particuliéres, & ce fut même pour diſ-

M. Huet *Evêque d'Avranches.*

tinguer la Race élûë que la Circonciſion fut établie; elle étoit le ſigne par où ſe diſcernoit la Nation ſainte d'avec les Nations aveugles & profanes. Si donc il y avoit des Idolâtres avant le tems de Moyſe, comment ſoûtient-on que les premiers faits merveilleux dont l'Ecriture fait foy, ſont l'origine des fables Payennes? N'y avoit-il pas un fondement aſſez naturel pour les fixions dans les ſeules Hiſtoires de l'Egypte? Et ſuppoſant que les Mythologiſtes n'euſſent rien voulu tirer de ces Hiſtoires, la Phiſique, dans l'état informe où elle étoit, n'ouvroit-elle pas une aſſez grande carriére à l'imagination des inventeurs? Chercher Moyſe dans ces âges reculez, c'eſt le demander aux tems où il n'étoit pas encore.

A l'égard des Dieux Grecs, il y auroit; ce ſemble, un peu plus d'apparence à la conjecture du docte Prélat, qui prétend que Cadmus fils d'Agenor, & Danaüs firent connoitre Moyſe à la Gréce lorſqu'ils y tranſportérent une Colonie Phénicienne. Cependant le fait ſouffre d'étranges difficultez, & pour n'en dire qu'une, l'ordre des tems paroît violé dans le ſyſtême de M. Huet. Le célèbre Marsham ſoûtient en effet que Cadmus & Danaüs paſſérent en Gréce avant l'époque de la ſortie d'Egypte; ſes preuves ſont fortes, il n'y a rien de ſolide à leur oppoſer. Les Dieux qu'ils apporterent à l'Aſie n'étoient donc pas les ſymboles de Moyſe. On ſçait d'ailleurs que les Grecs ne commencerent à bien connoître les Juifs qu'après les conquêtes d'Alexandre.

Marsham. Chron. Can. ad Sæcul. 9. p. 117. 118. & ſeq.

Pour les Divinitez Romaines, outre qu'elles étoient en partie celles de la Grece, Rome a toûjours eu tant de mépris pour les Juifs, qu'elle auroit eu honte de rien emprunter de ce Peuple. Le moyen de croire qu'elle ait fait l'apothéoſe du Légiſlateur d'une Nation ſi vile à ſes yeux? C'eſt bien davantage quand il s'agit de le trouver dans les Dieux des Gaulois, des Allemands, des Bretons, des Indiens ſur tout, & des Américains. Par quelles routes ſi ſecrettes la gloire de ſon nom auroit-elle pénétré dans ces climats? Que de terres, que de mers elle avoit à traverſer! Que de reſſors il ſeroit beſoin de faire agir, que de ſuppoſitions il faudroit faire, que de conjectures il y auroit à hazarder pour donner quelque couleur à la poſſibilité de ce trajet! A peine aujourd'hui l'ancien Monde commence à connoître le nouveau; de jour en jour nous découvrons de vaſtes climats qui nous en font decouvir d'autres, que peut-être on ne découvrira pas ſi-tôt; & l'on veut que Moyſe, ſans pourtant nous montrer la trace de ſes pas, ait été, pour ainſi dire, ſe placer ſur les Autels de ces Peuples inconnus. Nous ne le diſſimulons pas, nous avons une grande répugnance à déférer en ce point à l'éclat de l'autorité. M. Huet *Evêque d'Avranches.*

Un autre Ouvrage de M. Huet moins étendu que la *Démonſtration Evangelique* eſt ſon *Accord de la Foy & de la Raiſon.* Des deux parties qui compoſent ce Livre, la premiere n'eſt qu'une expoſition des principes ordinaires dont la Théologie s'appuye pour vaincre l'oppoſition apparente qui ſe trouve entre les myſ-

M. Huet *Evêque d'Avranches.*

téres & le ſens humain. Il pourroit même ſembler à quelques-uns que l'Auteur n'a pas employé ſur cette matiére toutes les reſſources du raiſonnement. Je ſuis au moins de ceux qui préferent à ce morceau l'Ecrit de M. Regis ſur la même queſtion. Mais ſi cette partie préliminaire n'eſt ni curieuſe ni neuve, la ſeconde eſt d'un goût nouveau par la ſingularité de la matiére. M. Huet y établit que ce qu'il y a de plus extraordinaire dans la Doctrine & dans l'Hiſtoire, ſoit des Juifs, ſoit des Chrétiens, a été crû dans les tems mêmes de l'Idolâtrie. Il parcourt les principaux faits de l'Ancien Teſtament, & il trouve que l'antiquité Payenne en croyoit de ſemblables. Les cérémonies Judaïques, il les montre pratiquées chez differens Peuples; notre Morale, nos Sacremens, nos Myſteres mêmes, il les découvre dans la Théologie des Poëtes.

Ce qui eſt nouveau, fût-ce une verité, n'eſt jamais exempt de contradiction. Ce n'eſt pas toutefois parce que la penſée de M. Huet eſt nouvelle que j'oſe la contredire, en conſervant d'ailleurs les ſentimens de vénération que je dois à ce grand Homme, c'eſt parce que ſon opinion me paroît fauſſe en elle-même, & dans l'uſage qu'il en a fait.

D'abord, ce n'eſt point un fait clair que l'Idolâtrie ait crû des choſes pareilles à ce que nous racontent les Livres ſacrez. Quoique les Poëtes nous parlent du débroüillement du cahos, de la chûte d'Até, du Caducée miraculeux de Mercure, de Minerve ſortie de la tête de Jupiter, de la mort de

de Sarpedon fils du plus grand des Dieux, des Oracles d'Apollon, des eaux Luſtrales, des Champs Eliſées & du Tartare, pour ne point parler de quelques autres articles, ces fictions n'ont rien d'analogique à la Doctrine des Livres ſaints. Elle nous donne une idée bien différente des objets dont on penſe voir des images dans la Fable. M. Huet, *Evêque d'Avranches.*

En ſecond lieu, la ſuppoſition de M. Huet eſt inſoûtenable dans l'application, & je ne vois pas quel avantage il pouvoit tirer de ce parallele en faveur du Chriſtianiſme.

Vouloit-il conclure que l'incrédule ne doit pas héſiter ſur nos dogmes, puiſque les Payens en recevoient d'auſſi incompréhenſibles ? L'Incrédule lui répondroit : Selon Plutarque, ces fictions imaginées par les Poëtes à deſſein d'amuſer le Lecteur, n'étoient pas crûës ſérieuſement par les Idolâtres : Leur conduite autoriſe donc mon incrédulité. Vouloit-il dire que nos myſtéres ne ſont pas incroyables, puiſqu'il y en avoit d'auſſi peu conformes à la vraiſemblance dans l'ancienne Mythologie ? Le même Incrédule repliqueroit : Je ne croirai point à vos myſtéres, parce qu'il y en a d'autres répandus dans la Fable ; mais ce que vous m'y découvrez de ſemblable à vos dogmes, me les rend eux-mêmes fabuleux : Je prends les choſes par les côtez qui ſe reſſemblent ; ce que je trouve d'évidemment abſurde dans l'un, me fait décider de la fauſſeté de l'autre. Vous dites, il eſt vrai, que les Fabuliſtes ont pris de vous bien des articles, & qu'enſuite ils les ont altérez ; moi je penſe que

M. Huet, *Evêque d'Avranches.*

c'eſt vous qui les avez imitez dans leurs folies. S'il n'eſt queſtion que de conjecturer, nous ſommes égaux; s'il faut diſcuter, nous ne finirons pas ſi vîte; voilà de quoi diſputer juſqu'à la fin des ſiécles.

Cet éxemple doit inſtruire quiconque écrit ſur les matiéres de Religion, à n'employer jamais que les preuves qui tranchent & qui décident par le fonds même. Celles qui ſont foibles & conteſtables, à plus forte raiſon celles qui ſont défectueuſes, doivent être ſoigneuſement évitées, parce qu'ici tout ce qui ne ſert pas, devient nuiſible.

Grotius de Ver. Relig. Chriſt. l. 4. ad finem.

Je ſçais que des hommes habiles, & Grotius entre les autres, avoient déja dit que la Morale de Jeſus-Chriſt eſt conforme en tout à nos principes naturels; & ils l'avoient fait voir en la confrontant avec les ſages maximes qu'il eſt ſi beau de lire en quelques Philoſophes, même en quelques Poëtes du Paganiſme. D'autres Auteurs, comme le docte Spencer, avoient remarqué que Dieu pour s'accommoder à la pente des Juifs pour le culte pompeux, leur avoit preſcrit des obſervances quelquefois ſemblables à celles qui les avoient tant enchantez dans l'Egypte. Si M. Huet n'avoit entrepris la comparaiſon que ſur ces points, je ſerois des premiers à loüer ſes curieuſes remarques. Mais qu'il ait cherché, qu'il ait voulu trouver dans le ſein de l'erreur les traces ou les images de nos Sacremens & de nos Myſtéres, c'eſt un de ces paradoxes ſçavans qu'on ne ſçauroit approuver, lors mê-

Spencer de Legib. Hebræ. Ritual.

me qu'on admire le dégré de ſcience qui les produit. Je rends en effet à l'illuſtre Auteur toute la juſtice qui lui eſt dûë. Nul homme, je n'excepte aucun ſiécle, n'a été plus loin que lui dans l'Hiſtoire ſainte & profane. Tout ce qu'une lecture preſque ſans bornes, tout ce que le commerce des plus grands Hommes, tout ce que les voyages entrepris par la curioſité de ſçavoir peuvent donner de connoiſſances, il le poſſedoit. L'excellent Poëte qui dit de cette érudition qu'elle eſt un *prodige aux yeux des Sçavans mêmes*, n'abuſe point du privilége de ſon art en parlant de la ſorte; il ne fait que rendre avec ſa grace ordinaire une éxacte vérité. Nouveau mérite; à tant de lumieres acquiſes ſe joint dans M. Huet une élégante diſpoſition, & une beauté de ſtyle, qu'on auroit eſtimée, peut-être admirée dans les jours mêmes d'Auguſte. Il n'eſt pas ſurprenant qu'au milieu de cette pompe il ſoit échapé quelque hardieſſe à l'Auteur; les grandes richeſſes permettront toûjours bien des libertez.

M. HUET, *Evêque d'Avranches.*

M. de la Motte.

IL Y A des goûts dans l'étude, comme en tout le reſte, & ces goûts varient ſelon les tems, quelquefois ſelon les climats. Au dix-ſeptiéme ſiécle les Sçavans de l'Europe s'attachérent preſque tous à prouver la Religion. Outre les Ouvrages qui parurent pour ſa défenſe parmi les Catholiques, les Proteſtans de leur côté lui donnérent de ſolides Ecrits, dont le plus éclatant eſt celui de *M. Abbadie.* L'accueil favorable que lui fit le public, les élo-

M. ABBADIE.

M. ABBADIE. ges preſque ſans éxemple qu'il reçut en naiſſant, le cours univerſel dont il joüit encore, & qui l'a mis preſque en toutes les mains, me dipenſe de lui donner des loüanges moins honorables pour lui. Il a ſeul réüni dans ſon Livre * toutes nos controverſes avec les Incrédules. Il a combattu les Athées dans la premiére partie, les Déiſtes dans la ſeconde, & les Sociniens dans la troiſiéme. Philoſophe & Théologien tout enſemble, ſa maniere de compoſer eſt encore ſur le vrai ton, intéreſſante, pure, animée, du moins dans les premiers Livres; car le dernier a quelque choſe de moins vif. Je crois y appercevoir un peu de ſéchereſſe, & comme le reflux d'une éloquence qui ſe retire, & ſe reſſerre.

* Traité ſur la Vérité de la Relig. Chrét.

SI J'AVOIS RE'SOLU de ne rien omettre, ce ſeroit ici le lieu de parler d'un grand nombre d'Auteurs qui ont écrit avec ſuccès en faveur de la foy, depuis M. Abbadie. Mais je n'ai pas eu deſſein de donner une *Bibliothéque univerſelle* de nos Apologiſtes. Je n'ai prétendu m'arrêter qu'à ceux qui ont traité les matiéres avec étenduë, & qu'on peut nommer Originaux. Les autres ont eu leur mérite, ſans doute, & ſouvent un mérite ſupérieur. Par éxemple les *Mémoires ſur la Religion* par *M. de Choiſeul* ſont d'un grand ſens. L'Ouvrage eſt court; mais ce qui eſt la perfection d'un Ouvrage, il fait beaucoup penſer. S'il y a des Lecteurs qu'il faut conduire toûjours, il y en a qu'il ſuffit de mettre ſur les voyes. Ce ſont ceux-ci principalement que M. de Tournai avoit en vûë. Ses

M. DE CHOISEUL DU PLESSIS-PRASLIN *Evêque de Tournai.*

preuves ſont d'ailleurs très-ſimples & très-naturelles : chacun en porte les principes en lui-même, & il eſt glorieux à la Religion de n'avoir beſoin que de ces ſecours domeſtiques pour nous convaincre. M. DE CHOISEUL DU PLESSIS-PRASLIN *Evêque de Tournai.*

L'explication des Prophéties par *M. Ferrand* ne mériteroit pas moins d'éloges du côté de l'érudition & des recherches. M. FERRAND.

Les *Réfléxions ſur l'Ecriture* par *M. Alix* ſont moins connuës ; elles ſont très-judicieuſes néanmoins & très-inſtructives. C'eſt dommage que l'Auteur qui ne connoiſſoit pas aſſez le génie de nôtre Langue, n'ait pû donner à ſon Livre cette forme heureuſe qui invite & qui eſt néceſſaire juſqu'à certain point, même dans les Ouvrages dogmatiques. On peut lire de même avec quelque fruit le Traité du *Pere le Vaſſor* ſur la *Religion véritable*, quoiqu'il s'écarte ſouvent de ſon but par des queſtions incidentes qu'il auroit pû ne pas toucher, ou toucher avec plus de ménagement pour les Auteurs qu'il croit trouver en faute. On n'aime point à lui voir un air de mépris ſoûtenu pour des noms vénérables dans la Litterature, & conſacrez par l'eſtime publique. M. ALIX. LE P. LE VASSOR.

NOUS N'AVONS GARDE d'oublier *M. de Fénélon*, ce grand Prelat dont la mémoire ſera précieuſe tant qu'on ſera curieux de connoître les eſprits qui ont illuſtré le plus beau ſiécle de la France. Nous n'avions de ſa main aucun Ouvrage complet ſur la vérité du Chriſtianiſme ; mais M. DE FENELON *Archevêque de Cambray.*

M. DE FENELON *Archevêque de Cambray.* Traité de l'Exiſt. de Dieu. Lettres concernant divers ſujets de Religion. Premiere Lettre. *Ibid.* deuxiéme Lettre. *Ibid.* troiſiéme Lettre.

l'Illuſtre neveu qui vient de mettre le Public en partage de la ſucceſſion de l'oncle, nous en a donné divers morceaux, qui réünis, forment la preuve évidente & ſenſible de nôtre foy. L'éxiſtence de Dieu, l'immortalité de l'ame, & la certitude de nôtre liberté ſont les véritez fondamentales que l'Auteur éclaire de tous les rayons de l'évidence, & qu'il défend avec une force invincible contre les nouveaux Epicuriens. La néceſſité d'un Culte qu'on a tant de peine à perſuader aux Déiſtes, il démontre qu'elle ſuit naturellement l'idée d'un Etre ſouverain. Il établit les vrais caractéres de ce Culte, dont il fait conſiſter l'intérieur dans l'amour ſuprême de l'Etre ſuprême infiniment aimable, & le dehors dans les ſignes ſenſibles de cet amour par leſquels chacun le nourrit & l'accroît en ſoi, bénit le Pére commun, chante ſes miſéricordes, le fait connoître à ceux qui l'ignorent, & lui ramene ceux qui l'oublient. Il cherche enſuite où eſt ce Culte, le ſeul véritable, indiſpenſable & néceſſaire. Il n'étoit point dans le Paganiſme : ſes vœux n'imploroient que des figures inanimées, & ne demandoient que la proſpérité temporelle qui flatte la paſſion. Il ſe montre chez le Juif qui connoît un Dieu eſprit, & qui lui donne ſon amour ; mais il n'y eſt encore ni général, ni parfait. Il n'eſt public & dominant que chez les Chrétiens. Eux ſeuls enſeignent, non à égorger des animaux, & à brûler de l'encens à Dieu pour en obtenir la gloire mondaine, & le bien des ſens ; mais à n'aimer que l'Auteur univeſel, & à lui ſa-

crifier tous les autres desirs; *Nation de Justes* qui *n'est qu'obéïssance & amour.* Le Christianisme est donc la seule Religion véritable. Conséquence juste que la raison approuve, & qui entraîne le consentement d'un cœur libre, noble, & généreux. M. DE FENELON *Archevêque de Cambray.*

C'est ce cœur sur tout que M. de Cambray veut gagner; car c'est dans cette partie de nous-mêmes qu'est la grande source de nos résistances. Et quel homme a mieux sçû que lui préparer, adoucir, engager, fléchir ce souverain fier & ombrageux, dont les loix nous trahissent & nous perdent? Qui est-ce qui a sçû tout à la fois répandre plus de lumiéres, & mieux exciter les grands sentimens? Les preuves qu'il apporte font persévéramment ce double effet; elles instruisent, & elles élévent. La vérité qu'il présente, il la rend aimable. Il persuade & contre l'ordinaire, on est ravi d'être convaincu. On est charmé d'un tel guide, on voudroit ne le quitter jamais. Il n'employe ni les grands mouvemens, ni les figures passionnées & fortes; il fait bien mieux, il suit la naïve & pure simplicité de la nature. Ce n'est point un Maître qui nous parle avec autorité, quoiqu'il pût la prendre; c'est un moniteur qui ménage nôtre délicatesse, & qui ne nous fait obéïr qu'à nous-mêmes. Il doute avec nous, & il nous fait raisonner avec lui pour éclaircir nos doutes. Ce que nous aurions peine à comprendre d'abord, ou ce que nous ne comprendrions qu'imparfaitement, il a des secrets pour le faire passer par tant d'images, que nous voyons l'objet, & toutes les faces de l'objet. Avec lui on ne

M. DE FENELON *Archevêque de Cambray.*

ſent preſque plus ſes propres bornes; je ne ſçai comment il ſemble nous donner de ſon eſprit pour étendre le nôtre. Il n'étale point ſes connoiſſances, il en fait part : ſa capacité ſe convertit en préſent. Ce que l'éloquence a de varié, de doux, d'inſinuant, d'affectueux, & de tendre, eſt imprimé ſur tout ce qu'il écrit ; & ce qu'il eſt auſſi beau d'y trouver, ſa droiture & ſa candeur s'y ſont peintes elles-mêmes.

Il ſembleroit que tant de graces ſeroient incompatibles dans le même Auteur avec la force, & la fermeté du génie. Mais les grands Hommes concilient en eux les talens les plus oppoſez ; & c'eſt par-là même qu'ils ſont grands Hommes. Les principes que répand M. de Cambray dans ſes *Lettres ſur la Religion*, ſont d'une élévation, d'une nobleſſe, & d'une majeſté ſurprenante. Rien n'eſt plus juſte ni mieux penſé, que ce qu'il établit contre ceux qui voudroient ſoûtenir que le culte d'une volonté bornée eſt indigne de l'Etre infini en perfection. Ce qu'il me fit l'honneur de répondre aux difficultez que je lui propoſai ſur *la liberté de Dieu pour créer, ou pour ne créer pas*, eſt d'une Métaphyſique auſſi neuve, auſſi lumineuſe que ſolide. Sa réfutation du Spinoſiſme eſt d'une profondeur de méditation qui ne voit rien au-deſſus d'elle ; & dans tout cela, cette légereté de ſtyle qui n'eſt qu'à lui, ne ceſſe de prêter des ornemens à la raiſon. Graces d'autant plus exquiſes & prétieuſes, qu'on a moins lieu de s'y attendre, & qu'elles humaniſent une ſcience qu'il n'eſt que trop ordinaire de trouver

Ibid. Lettre deuxiéme.

Ibid. Lettre quatriéme.

Traité des attributs de Dieu. Ch. 2.

trouver ſauvage. Le plus grand Philoſophe eſt celui qui met ainſi les autres en état de le devenir.

DE'S QUE je me permets de paſſer ſous ſilence quelques-uns de nos Ecrivains, à plus forte raiſon ſuis-je diſpenſé de rien dire de quelques-uns de nos ennemis tombez dans un décri général. Tel eſt *Pomponace*, & tel eſt celui qui donna le Livre *de la Religion du Medecin*. Le premier n'a été, comme l'on ſçait, qu'un Dialecticien mépriſable, & je n'ai jamais pû trouver dans l'autre qu'une hardieſſe étourdie, ſans difficultez importantes ni ſérieuſes. *Hobbes* raiſonnoit davantage, mais il n'attaquoit pas le fonds du Chriſtianiſme, il n'en reſſerroit que le ſymbole, inclinant même pour la tolérance ſur les articles qu'il n'admettoit pas. On a long-tems parlé d'un Ecrit ſous le titre *des trois Impoſteurs*, par où, dit-on, l'on entendoit Moyſe, Jeſus-Chriſt, & Mahomet. Je penſe néanmoins avec M. Simon que jamais ce Livre n'a éxiſté en nature, & il eſt conſtant que nul n'a pû nous dire encore ce qu'il contenoit. Nous en connoiſſons un autre ſous la même annonce fait par *Chriſtian Kortholt* Théologien à Hambourg. Mais les *trois Impoſteurs* qu'il nomme, & qu'il réfute aſſez foiblement, ſont *Edoüart Herbert Baron de Cherbury*, *Spinoſa*, & *Hobbes*; ce qui n'a rien de commun avec l'Ouvrage ſuppoſé dont il s'agit.

Simon, Lettres choiſies, Tome 1. Lettre 16.

JE SUIS bien éloigné de confondre *M. Bayle* avec ceux qui nous ont déclaré la guerre. Il a lui-

M. BAYLE.

M BAYLE. même quelquefois combattu pour nous, & prêté la main à nos victoires. Quelquefois néanmoins il etablit des principes dont il ſeroit facile d'abuſer, & dont il auroit deſavoüé les conſéquences. Eſprit ſubtil, adroit, ſouple, & ſuſceptible de toutes les formes, il n'y avoit point de matiére, ſi abſtraite qu'elle fût, où il ne pénétrât. La nature l'avoit fait Métaphyſicien; & ce qui eſt rare, il avoit joint à ce talent qui n'en ſouffre guere d'autre, un ſçavoir étendu, curieux & choiſi. Cependant ces grandes qualitez avoient un défaut. M. Bayle cherchoit plûtôt à multiplier qu'à lever nos doutes. Il ne vouloit que renverſer, & jamais établir; ſemblable en quelque ſorte à ces Conquérans qui ne laiſſent après eux que des ruïnes. Je ſçais qu'on n'iroit à rien de ſolide, s'il étoit interdit de propoſer librement les objections ſpécieuſes qu'on peut oppoſer à la vérité. Elles ſont au contraire très-utiles; elles ſervent à confirmer ce qu'on ſçait, & à l'éclaïcir; elles fourniſſent des occaſions de nouvelles ouvertures, ou des moyens d'ajoûter aux anciennes. Mais on diroit que M. Bayle avoit un autre deſſein, qu'il vouloit nous faire entrer en défiance de toutes nos lumiéres, nous rendre la raiſon même ſuſpecte, & à force de nous promener dans les eſpaces du pour & du contre, nous faire un problême de l'un & de l'autre.

Pour ne toucher ici que ce qui nous regarde, il avance en pluſieurs articles de ſon *Dictionnaire*, dans ſes *Réponſes au Provincial*, & dans ſes *Penſées diverſes*, qu'on ne peut ſatisfaire aux difficultez de

la raiſon contre la foy. Il s'oppoſe à la diſtinction commune entre ce qui eſt *au deſſus de la raiſon*, & ce qui eſt *contre la raiſon*. Voici le fondement de ſa difficulté. Ce qui ne nous paroît point conforme à nôtre raiſon, nous paroît contraire à nôtre raiſon; comme ce qui ne nous ſemble pas conforme à la vérité, nous le diſons contraire à la vérité. Ainſi, concluë-t'il, dès qu'on avoüe de nos myſtéres qu'ils ſont au-deſſus de nôtre foible raiſon, c'eſt par un équivalent, avoüer qu'ils ſont contre nôtre raiſon. M. BAYLE.

LES SOPHISMES d'un Philoſophe d'éclat ſont des démonſtrations pour certains eſprits, & il eſt à propos qu'un autre Philoſophe leur découvre l'erreur où les engageroit le pouvoir de l'autorité. *M. Leibnitz* à qui toutes les ſciences ont des obligations ſi étroites, renverſa les principes trompeurs de M. Bayle. Il fit voir dans ſon excellente *Théodicée*, que la *Raiſon* n'eſt que l'*enchaînement des véritez*; qu'il y a deux ſortes de veritez; les unes *éternelles*, & dont les propoſitions contraires ſont des abſurditez; les autres *poſitives* & *phyſiques*, qui ne ſont point de néceſſité *géométrique*, mais les loix mêmes, ou les dépendances des loix établies par l'Auteur de la nature; que la foy ne peut contrarier les véritez éternelles & indiſpenſables, parce qu'en ce cas deux *contradictoires* pourroient être vrayes; qu'elle peut cependant être oppoſée aux véritez phyſiques; qu'alors le raiſonnement tiré de cette oppoſition n'eſt pas *démonſtratif*, mais ſeule- M. LEIBNITZ

M. Leibnitz. ment *vraiſemblable* ; par conſéquent qu'il demeure ſans force contre les myſtéres, dont on convient qu'ils ſont contre les apparences. Par-là ſe trouve rétablie la diſtinction judicieuſe que M. Bayle vouloit ébranler. Etre contre la raiſon, ſeroit être contre les véritez éternelles ; ce qu'on ne ſçauroit prouver de nos Myſtéres. Etre au-deſſus de la raiſon, eſt ſeulement ne pas s'accorder avec ce qu'on a coûtume d'experimenter, ou de comprendre ; ce qui eſt bien différent d'une contradiction formelle. Les Myſtéres ſurpaſſent donc notre *Raiſon*, parce qu'ils contiennent des véritez non compriſes dans *l'enchaînement* de celles qui nous ſont manifeſtées par les lumiéres naturelles ; mais ils ne ſont pas contraires à nôtre *Raiſon*, parce qu'ils ne contrediſent aucune des véritez où cét *enchaînement* nous mene. Ceux qui ſont faits à l'uſage du raiſonnement, ſentent bien, ſans que je l'explique, juſqu'où ces principes peuvent aller ; & ceux qui connoiſſent M. Leibnitz, ſçavent aſſez qu'il n'étoit pas homme à laiſſer ſes principes en chemin, ni à traiter les queſtions à demi.

Voila ce que j'avois à dire ſur ceux de nos Ecrivains à qui Dieu ſemble avoir *mis ſa parole dans leur bouche*, & que ſa grace a *établis ſur les Nations & ſur les Royaumes pour déraciner, pour détruire, pour renverſer, pour bâtir, & pour planter*, comme il parle à ſon Prophéte. Voilà de même les principales entrepriſes des téméraires, pareils à ces premiers inſenſez qui ſe diſoient ; *Allons ; bâtiſſons-nous*

Jerem. c. 1. ℣. 9.

Gen. c. 11. ℣. 4.

une Ville, établiſſons-nous une Tour dont le ſommet touche les Cieux. On peut maintenant juger de leurs raiſons & des nôtres, & il ne me reſte plus qu'à répondre au Public ſur une difficulté qui me regarde.

Après un ſi grand nombre d'Auteurs, tous ſi ſçavans & ſi éclairez, pourquoi vôtre Ouvrage, me dira quelqu'un? Ne ſommes-nous pas aſſez inſtruits, & nous apportez-vous de nouvelles lumieres? Je n'ai pas de moi des ſentimens ſi préſomptueux. Ce ne ſont point toûjours de nouvelles connoiſſances que je viens offrir; car je dis ſouvent ce que l'on a dit avant moi. Mais cela même j'ai tâché de le mettre dans un ordre où il n'avoit point encore paru, je l'ai fortifié par des preuves qu'on avoit omis d'employer, je l'ai ſoûtenu contre les objections auſquelles il me ſemble qu'on ne donnoit pas les vrayes réponſes, & peut-être que ces augmentations acceſſoires ſeront de quelque prix dans un ſujet où l'acceſſoire même eſt important.

Si néanmoins on exigeoit de tout Auteur qu'il fût Original pour être ſouffert, j'oſerai dire de la premiere Patrie de mon Ouvrage, qu'elle eſt neuve dans l'invention, même dans l'application des régles de Critique, qui aſſurent la vérité d'un fait. Quiconque auſſi jettera les yeux ſur la derniere Partie, conviendra que je n'y rapporte point des difficultez foibles & uſées, mais preſque toûjours celles qu'on ne ſçavoit point, qu'on ne lit en aucun Ouvrage, & les plus fortes que j'ai pû me faire en méditant ſur la Religion. Si elles ne ſont

pas assez ingénieuses pour m'honorer comme inventeur, elles marquent au moins une sincérité qui ne déguise pas.

Au reste je me suis renfermé dans la *preuve de fait*, parce que je la trouve la plus convainquante, & la plus simple de toutes. On replique à des raisonnemens abstraits par d'autres raisonnemens encore plus abstraits ; & dans cette espéce de combat, où la victoire demeure quelque tems dans le nuage, il n'est pas toûjours aisé de voir de quel côté elle se range à la fin. Mais qu'opposer au fait constant, & qui porte décision ? On a beau disputer, on ne change point les siécles, on ne fait point dire à l'Histoire ce qu'elle ne dit pas, ni le contraire de ce qu'elle dit ; nous ne lui faisons pas la loy, nous la recevons d'elle. Il n'est donc pas possible d'employer un moyen plus sûr de démonstration. Je sçais que nos premiers Auteurs n'ont presque jamais manqué de s'en servir ; il étoit trop naturel. Mais il n'est qu'une de leurs preuves, & ils n'ont pas conduit celle-ci jusqu'où elle pouvoit monter, distraits par le soin des autres. Celui qui n'occupe pas un si grand terrain, n'est pas si riche ; mais peut-être aussi qu'il le cultive mieux.

Puissé-je obtenir de Dieu qu'en travaillant pour le salut de mes freres, il daigne aider ma foiblesse, m'ôter mon esprit propre & me donner le sien, afin que j'annonce *sans reproche les paroles de la vérité*. Je le demande avec instance par ces paroles d'Origene contre Celse : *Deus faxit ne mens nostra ejus aspirationis vacua disputationem hanc tractet: ut* fides

2. *Tim.* c. 2. ℣. 15.

eorum quibus prodeſſe optamus, non ſit in humana ſapientia ; *ſed accepto Chriſti Spiritu, ab eo qui ſolus eum dat Pater, adjute in percipiendo verbo Dei*, demoliamur omnem altitudinem attollentem ſe contra Dei notitiam : *ut eo qui* dat verbum evangelizantibus virtute multa, *nobis quoque id præbente, multamque virtutum donante, apud lectores fidem impetremus per verbum atque virtutem Dei.* Orig. contra Celſum. lib. 5. ad initium.

1. *Cor.* 6. 2. ℣. 5. 2. *Cor.* 6. 10. ℣. 5.

FIN DU DISCOURS.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus en ce Livre.

LIVRE PREMIER.

Où l'on applique à l'Hiſtoire de l'Evangile les caractéres qui démontrent la vérité des Faits.

CHAPITRE I. *DE la nature, & de la force des preuves de fait,* page 1
CHAP. II. *Que les Faits démontrent la vérité de la Religion Chrétienne.* 12
CHAP. III. *Qu'il y a des regles pour s'aſſurer de la vérité des Faits.* 15
CHAP. IV. *Des caractéres qui établiſſent la certitude des Faits.* 18
CHAP. V. *Que les Miracles en général, & en particulier ceux de l'Evangile, ſont poſſibles.* 20
CHAP. VI. *Que les Faits de l'Evangile ſont annoncez par des Témoins oculaires & contemporains.* 30
CHAP. VII. *Que les Faits de l'Evangile ſont annoncez par des Témoins ſincéres & vrais.* 35
CHAP. VIII. *Que les Faits de l'Evangile étoient intéreſſans, & publics.* 44
CHAP. IX. *Que les faits de l'Evangile ſont démontrez vrais par leur liaiſon avec les faits poſtérieurs.* 51
CHAP. X. *Que les Faits de l'Evangile ont été reconnus certains*

certains par ceux mêmes qui avoient intérêt à les nier. 60

CHAP. XI. *Que les Faits de l'Evangile ſont venus juſques à nous ſans altération.* 89

LIVRE SECOND.

De l'accompliſſement des prédictions de l'Ancien Teſtament, dans la Perſonne de Jeſus-Chriſt.

CHAPITRE I. *De la Prophétie en général, & en particulier de celle des Hébreux.* 117

CHAP. II. *Que Jeſus-Chriſt eſt venu dans toutes les circonſtances marquées par les Prophétes.* 146

CHAP. III. *De la Prophétie de Jacob.* Geneſ. cap. 49. ℣. 8. 155

CHAP IV. *De la Prophétie de Daniel.* chap. 9. 170

CHAP. V. *Que Jeſus-Chriſt a fait des prédictions, comme les Prophétes avoient dit que le Meſſie devoit en faire.* 195

CHAP. VI. *Que Jeſus-Chriſt a juſtifié ce que les Prophétes avoient dit de la Vocation future des Peuples par le Meſſie.* 216

CHAP. VII. *Que Jeſus-Chriſt en abolissant la Loy ancienne, a donné celle que le Meſſie devoit apporter ſelon les Prophétes.* 244

CHAP. VIII. *Que Jeſus-Chriſt eſt mort de la maniere dont le Meſſie devoit mourir ſelon les Prophétes.* 275

CHAP. IX. *Que Jeſus-Chriſt eſt reſſuſcité comme les Prophétes l'avoient écrit du Meſſie.* 298

LIVRE TROISIE'ME.

Où l'on détruit les principales Difficultez que les Déïſtes oppoſent.

PRemiere Difficulté, *tirée de l'éloignement où nous ſommes des Faits de l'Evangile.* 335
Réponſe. 335
Deuxiéme Difficulté, *établie ſur l'incrédulité des Juifs contemporains des Faits de l'Evangile.* 340
Réponſe. 341
Troiſiéme Difficulté, *fondée ſur la baſſeſſe apparente de la condition de Jeſus-Chriſt.* 346
Réponſe. 347
Quatriéme Difficulté, *tirée des Oracles du Paganiſme.* 358
Réponſe. 359
Cinquiéme Difficulté, *tirée des faux Miracles qu'on a vû ſe répandre dans tous les tems.* 381
Réponſe. 383
Sixiéme Difficulté, *fondée ſur les prodiges faits par des hommes engagez dans le Culte Idolâtre, & ſur la défenſe que Jeſus-Chriſt fait de croire aux Miracles.* 388
Réponſe. ibid.
Septiéme Difficulté, *fondée ſur ce que les Miracles peuvent n'être pas tous de Dieu.* 398
Réponſe. 401
Huitiéme Difficulté, *tirée du courage des Martyrs dans les fauſſes Religions, de l'étenduë de l'Idolâtrie, & des progrès du Mahométiſme.* 407
Réponſe. ibid.
Neuviéme Difficulté, *établie ſur la perte des Livres qui combattoient le Chriſtianiſme dans les premiers ſiécles.* 415
Réponſe. 416
Dixiéme Difficulté, *fondée ſur ce que les Apôtres ne citoient pas éxactement les anciennes Ecritures.* 914
Réponſe. 420

Onziéme Difficulté, *tirée de la moindre évidence des Faits, comparée à la plus grande évidence de l'abſurdité de nos Myſtéres.* 426
Réponſe. 429
Douziéme Difficulté, *fondée ſur le paralléle entre les Miracles de Jeſus-Chriſt, & ceux d'Appollone de Tyanes.* 441
Réponſe. 443
Concluſion de l'Ouvrage. 458
Priere à Dieu. 460

Fin de la Table des Chapitres.

Approbation de Monſieur Brillon, Docteur de la Maiſon de Sorbone, Profeſſeur en Théologie, & Cenſeur des Livres.

J'Ay lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier le Livre *de la Vérité de la Religion Chrétienne, prouvée par les Faits.* Après tout ce qu'on a d'excellens Traitez ſur cette matiére, celui-ci paroîtra encore nouveau, & ſera lû avec une grande ſatisfaction. Le *Diſcours* qui eſt à la tête, fait d'avance l'éloge de l'Auteur, & répond de la beauté de ſon Ouvrage. En Sorbonne le 12. Juillet. 1720.

BRILLON.

11.2.38
BK2

LA RELIGION CHRÉTIENNE PROUVÉE PAR LES FAITS.

LIVRE PREMIER.

Où l'on applique à l'Hiſtoire de l'Evangile les caractéres qui démontrent la vérité des Faits.

CHAPITRE PREMIER.

De la Nature, & de la Force des preuves de Fait.

SI la Religion Chrétienne offroit de mettre tous les points de ſa Doctrine dans une pleine évidence, on ſeroit en droit de lui reprocher ſes impénétrables profondeurs; & ſi elle faiſoit profeſſion d'être obſcure en tout, elle ſeroit ſans preuve & ſans caractére de vérité. Mais elle ſoûtient d'elle-même que tout enſemble elle eſt myſtérieuſe & claire; qu'elle marche ici dans une nuit épaiſſe, & cependant qu'elle eſt certaine que ſa route ne l'égare pas. Elle avouë ſa ſoûmiſſion à ce qu'elle ne comprend point,

mais elle ſe défend d'une obéïſſance ignorante & aveugle. D'un côté elle reconnoît la dépendance & la foibleſſe de l'eſprit humain, & de l'autre ſa grandeur & ſes droits. D'une part elle interdit, & de l'autre elle permet de raiſonner, elle y invite : c'eſt même en raiſonnant juſqu'à certaines bornes, qu'elle veut inſtruire à ne raiſonner plus au-delà de ces bornes. Tenez, dir-elle, vos connoiſſances captives ſous la main de Dieu ; toutefois gardez-vous de croire qu'on vous ordonne d'être déſerteurs de l'évidence contre toute régle d'évidence : Soyez fidéles, mais raiſonnables ; ſoumis, mais éclairez ; dociles, mais inſtruits. Que vôtre foy ſoit pure & ſimple, ſans nuage de curioſité. Cependant ſoyez prêts à rendre raiſon d'elle à quiconque vous en demande les motifs.

Epiſt. ad. Roman. 6. 12. v. 1. Coloſſ. 4. 6. 1. Petr. 3. 15.

Quel eſt le ſens de ces paroles ? En ont-elles un, comme le ſoûtiennent les Chrétiens ; ou ne ſont-elles qu'une ſuite de contradictions, comme le prétendent les Déïſtes ? C'eſt en ce point que conſiſtent nos differends ; & pour tout réduire à quelque choſe de précis, il n'eſt queſtion que de ſçavoir s'il eſt impoſſible d'allier ces deux propoſitions : *Croire ce que l'eſprit ne conçoit pas : Eſtre certain qu'en le croyant on ſuit l'impreſſion d'un ſens droit, ſans avoir à craindre les piéges de l'erreur.* S'il eſt vrai que ces propoſitions ſe contrediſent, & s'excluënt formellement, toute diſpute ultérieure eſt ſuperfluë, & les incrédules triomphent. Tout au contraire ils ſont vaincus ſi elles ont un rapport, & un lien naturel qui les uniſſe.

Ceux qui combattent la Religion Chrétienne diſent : Il n'y a que l'autorité de l'évidence qui aſſujettiſſe la raiſon. Ce qui n'eſt pas clairement apperçû, laiſſe au moins la liberté du doute. Pour croire il faut juger, & pour juger il faut avant tout connoître l'objet ; car juger de ce qu'on ne voit pas, c'eſt juger de rien ; & juger de rien, c'eſt ne point juger. Or vous convenez que les Myſtéres objets de la foy, ſont inconcevables ; vous ne ceſſez de dire que l'eſprit n'y atteint pas, & qu'il ne peut y atteindre. Comment donc voulez-vous qu'il conſente à s'y ſoûmettre ? On peut bien par docilité, par habitude, ou par préjugé dire que l'on croit ce qu'effectivement on ne conçoit pas, ou même ce

qui ſe montre comme abſurde. Ce n'eſt alors qu'une créance de langage, une ſoumiſſion extérieure. Mais le croire d'une perſuaſion intime, ferme, inébranlable, & réfléchie, le croire d'une certitude qui naiſſe non de l'imagination, mais de la conſcience, le croire d'une conviction qui banniſſe tout ſoupçon de ſurpriſe, toute héſitation involontaire, ou conſentie ; jamais, non jamais on n'y parviendra. C'eſt demander à l'homme ce que l'homme ne peut donner, l'obliger à ce qu'il ne peut faire à ce que Dieu même ne pourroit en éxiger ſans ceſſer d'être ce qu'il eſt.

Les Chrétiens répondent qu'on ſe fait un phantôme de leur doctrine, qu'on ſe plaît à y mettre des abſurditez qui n'y ſont pas, & qu'elle deſavouë, pour avoir lieu de les combattre, de s'en effrayer, & d'en effrayer les autres. Ils ſe plaignent de ce qu'à la faveur d'un ſophiſme on leur fait violer toutes les loix du raiſonnement, & de ce qu'on ne ceſſe de confondre ce qu'eux-mêmes ne ceſſent de diſtinguer. Il eſt vrai, diſent-ils, que nôtre Religion eſt claire & ténébreuſe tout à la fois, mais cet éclat & cette obſcurité n'y tombent point ſur les mêmes objets, ni ſur les mêmes parties du même objet. Il faudroit cependant nous l'entendre dire pour luy en faire avec juſtice des reproches de contradiction. Nos Myſtéres entant que tels, ſont inacceſſibles à l'homme qui vit ſur la terre, nous le confeſſons : Vainement il tente d'y porter la lumiere ; une nuit jalouſe redouble à meſure qu'il s'efforce de l'écarter ; ils ſont l'écueïl de ſa raiſon, & la matiere de ſa foy. Voilà le côté ténébreux. Mais la certitude de ces mêmes Myſtéres eſt jointe à des vétitez évidemment connuës, & elle en eſt inſéparable. Voilà le côté clair, & par conſéquent voilà les contradictions diſſipées. En un mot, nous marchons ſur les traces de la foy, mais la foy marche elle-même ſur les traces de la lumiére. Nous croyons, mais nôtre créance a des fondemens ſolides, & nous le démontrons à quiconque le veut entendre. Demandez-vous quelle eſt cette eſpece de preuve ſi victorieuſe des révoltes de l'eſprit ? Ce ſont les faits. C'eſt-à-dire ce qu'il y a de plus palpable, de plus tranchant, & de plus perſuaſif.

Telle eſt la réponſe du Chrétien, & je deſtine cet Ou-

vrage à montrer aux contradicteurs qu'elle eſt ſans replique. J'entreprends de faire voir aux Deïſtes que ſi les faits de l'Evangile ſont inconteſtables, ce moyen ſimple finit ſeul tous nos combats; que ſi les miracles de Jeſus-Chriſt ſont avérez, ſa Religion a des preuves plus que ſuffiſantes; & que ſans s'embaraſſer en controvetſes interminables ſur les dogmes, ce point unique abrége tout, & emporte une déciſion générale. Mais avant tout, je crois néceſſaire d'approfondir la nature & la force des preuves de *fait*. Comme je ne veux employet qu'elles, il importe que j'en faſſe connoître l'autorité.

Il y a des preuves de plus d'une eſpéce, & des raiſons de nature différente qui nous déterminent à croire ou à ne pas croire dans les circonſtances où l'eſprit eſt en doute. Il y a des preuves établies ſur le rapport des idées entre-elles: ce ſont les preuves métaphyſiques, & leurs objets ſont éternels, immuables, toûjours preſens aux hommes attentifs. Il y en a de moins petceptibles à la raiſon pure, & plûtôt ſenſibles que lumineuſes, elles appartiennent davantage au cœur qu'à l'eſprit; elles ſont moins une impreſſion de l'évidence que du penchant; mais d'un penchant général, dominant, & perſuaſif. On les appelle preuves de ſentiment. Il y en a de fondées ſur un aſſemblage de rapports, de circonſtances, & d'aſpects, dont nul en particulier & ſéparément n'entraîne la détermination, mais dont le concours & la totalité forment des préſomptions ſi ſpécieuſes qu'elles décident; ce ſont elles que l'on nomme preuves morales. Enfin il y en a qui réſultent des évenemens connus, inconteſtables, & authentiques. Ce ſont les preuves de fait.

Toutes ces pteuves, chacune dans ſon ordre, ont leut évidence propre & indépendante. Celles que j'ay nommées métaphyſiques forment ce que l'on entend d'ordinaire par le terme de Démonſtration. Celles de ſentiment établiſſent une conviction perſonnelle que celuy qui l'éprouve ne peut tranſmettre aux auttes, patce que les ſentimens ne ſont pas comme les idées qui ſe communiquent. Les preuves morales déterminent plus qu'elles n'éclairent dans les choſes douteuſes, patce qu'elles ne naiſſent que d'un amas de

vrai-ſemblances. Les preuves de *fait* forment la plus grande évidence, la plus entiere certitude où l'eſprit humain puiſſe arriver dans les choſes indémontrables par elles-mêmes. Quand je dis la plus grande évidence, je l'entends par rapport aux hommes en général, car je conçois qu'il y a des véritez abſtraites auſſi évidentes dans leur eſpece, que les faits les plus certains le ſont dans la leur : mais rélativement au plus grand nombre, je ſoutiens qu'une évidence de fait le frappe, le pénétre, l'entraîne davantage que toute autre évidence d'un ordre différent. J'en donne les raiſons.

Premierement, elle eſt plus dans nos voyes, plus aſſortie, plus proportionnée à la foibleſſe commune de nos conceptions. Tous les hommes ne ſont pas philoſophes & méditatifs. Quelques-uns à peine dans cette immenſe multitude, oſent s'aſſujettir aux durs travaux de la réflexion : le reſte plus ſenſible, veut des véritez, (car nous les aimons tous) mais moins épineuſes, moins rébelles, & dont la connoiſſance coûte moins cher au repos. Telles ſont les véritez de fait. Il ne faut pour y atteindre ni ces grands efforts de raiſonnement, ni cette pénétration vive & profonde, ni cette capacité vaſte qui comprend, ſans les confondre, une foule d'idées & de rapports. Il ne faut que voir devant ſoy, s'il étoit permis de parler de la ſorte ; il ne faut que ſaiſir des principes groſſiers, & palpables, il ne faut que voir de ſes yeux le fait preſent, ou dans le fait preſent les ſuites, & par conſequent la preuve du fait ancien. Car telle eſt la nature ſimple des faits. S'ils ſont contemporains, les ſens en jugent preſque ſeuls ; ce qu'ils laiſſent à faire à l'eſprit n'eſt qu'une opération légére : S'ils ſont anciens, la tradition les rapproche, & par ce ſecours ils redeviennent preſens. En un mot les eſprits mêmes les plus bornez ont une meſure d'intelligence ſuffiſante au moins à ce que les faits en éxigent ; & c'eſt peut-être de là que naît en nous je ne ſçai quel penchant pour toutes les preuves de cette eſpece. Demandez à un homme qui ne ſoit pas philoſophe : qu'il vous prouve que l'ame eſt immortelle ; il vous dira qu'il ne le peut, que ſa raiſon ne luy en dit rien, qu'il s'en repoſe ſur la foy commune, & peut-

être ſur le ſentiment intérieur & confus qu'il en a, mais qu'il en ſeroit parfaitement sûr s'il voyoit reparoître quelqu'un de ceux que la mort enleve. La preuve de fait eſt donc la plus forte à ſes yeux; & s'il la ſouhaite par préférence aux autres, c'eſt qu'il ſent bien que celle-ci leveroit tous les doutes, & triompheroit des plus grandes difficultez. Je dis plus: ceux qui croyent les eſprits immortels, fondez ſur ce qu'ils ſont incorporels ou ſur les autres raiſonnemens philoſophiques, en ſeroient certainement encore plus convaincus ſi quelqu'un ſe remontroit vivant après le trépas. Cependant ils demeurent inébranlables dans leur opinion, & les preuves leur en paroiſſent démonſtratives, comme elle le ſont effectivement; mais celles qui ſeroient établies ſur le fait, combien auroient-elles encore plus d'empire & d'éclat? les ſens y viendroient au ſecours du raiſonnement, & rendroient par l'évidence de leur témoignage le raiſonnement même ſuperflu.

Secondement, les preuves conſtantes d'un fait, fût-il ancien, ſont en un ſens plus convaincantes que les autres, parce qu'elles tiennent à des véritez qui ſemblent créées avec nous, dont on trouve les principes en ſoi, & dont l'impreſſion eſt ſi générale, ſi profonde, ſi vive qu'elles font partie des premiers fondements de la ſocieté humaine. Ces véritez ſont: que les hommes ne ſont pas inſenſez, & qu'il y a certaines regles dont ils ne s'écartent jamais dans la conduite; qu'il ne ſçauroit y avoir entre eux de concert unanime pour la fraude; que s'ils trompent quelquefois, ils ne le font point ſans motif ni ſans intérêt; qu'ils ne ſont point tels dans un temps, & tels dans un autre, je veux dire tous fourbes dans un ſiécle, & tous ſinceres dans un autre ſiécle; que tout le monde ne conſpire point à tromper perſonne, que perſonne ne réuſſit à tromper tous le monde; & qu'enfin le hazard n'eſt point l'autheur des effets conſtans, ſuivis, réguliers, & qui marquent intelligence. Ainſi que l'on prenne ces deux propoſitions. La premiere: Une certaine ligne courbe peut toûjours s'approcher d'une certaine ligne droite ſans la toucher jamais, toutes deux étant même continuées à l'infini: La ſeconde; la Paix des Pyrenées fut concluë en 1659. J'oſe avancer qu'il

ſeroit ſans comparaiſon plus facile d'ébranler un homme ſur la certitude de la vérité géometrique que ſur la certitude de l'évènement hiſtorique. Cependant ces deux propoſitions ſont vrayes. Les Géometres démontrent l'une ; l'Hiſtoire nous aſſure de l'autre. D'où vient donc cette difference de convictions intérieures ? Pourquoy ne ſont-elles pas dans mon eſprit au même degré ? D'où vient que je me laiſſe ébranler ſur l'une, & que ſur l'autre je ſuis ſi ferme ? N'eſt-ce pas à cauſe de ce que je diſois il n'y a qu'un inſtant, que les véritez de fait ſont en quelque ſorte plus véritez par rapport à nous, à cauſe de leur intime liaiſon avec d'autres véritez qui ne le ſeroient plus, ſi les preuves évidentes de fait pouvoient jamais être fauſſes ?

Je ſçai que la démonſtration géometrique convaincra celuy qui en voudra ſuivre la méthode, & que d'un principe avoüé certain, on le conduira de corollaire en corollaire à la propoſition dont j'ay parlé : mais il ne ſera pas ſi profondément pénétré ni touché des véritez intermédiaires qui uniſſent le principe & la concluſion, que des véritez qui le forcent à convenir de la certitude du fait même qu'il ne voit pas. Auſſi le fait devient par elles d'une évidence égale à celle des premiers principes, tandis que la propoſition géométrique n'eſt jamais ſi claire que les axiomes dont elle eſt concluë. Suppoſé donc qu'il fallût parier pour la certitude de deux précédentes propoſitions, on pourroit ſans doute, & l'on devroit expoſer tout, même ſa vie, ſi quelque choſe dédommageoit de ſa perte, contre ceux qui les nieroient : car en ce cas on ne ſçauroit aſſigner de parti, ni déterminer de proportion, puiſqu'il n'y a point de rapport entre ce qui eſt & ce qui n'eſt pas ; entre ce qui eſt faux, & ce qui eſt vrai. Tout eſt, d'une part, & zero de l'autre. Examinez-vous cependant, vous trouverez que dans l'hypotheſe du pari vous expoſeriez davantage, du moins avec plus de confiance pour l'affirmation du fait que pour la certitude du théorême. Ce n'eſt pas encore une fois qu'il y ait plus d'évidence dans les preuves qui démontrent le fait, que dans celles qui démontrent la propoſition mathématique. Je les crois chacune dans leur ordre également évidentes ; mais outre cette égalité d'évidence il y a dans les princi-

pes d'où réſulte la certitude du fait, je ne ſçai quel ſenſible touchant & perſuaſif qui n'eſt point dans les principes abſtraits des Mathématiques. Or on eſt plus convaincu de ce qui eſt lumineux & ſenſible tout à la fois, que de ce qui n'eſt que lumineux. Il y a dans l'un un motif de plus pour la conviction, & par conſéquent un degré de certitude de plus. Il eſt donc vrai, & j'ai eu raiſon de le dire, que les véritez de fait ſont en un ſens plus convaincantes que les autres.

Troſiémement. Ce qui les rend encore plus démonſtratives, c'eſt qu'elles ſont par leur nature moins ſujettes aux ſubtilitez de la diſpute, & aux artifices du raiſonnement. Leurs principes déja ſimples, ſont encore en petit nombre, & nous garantiſſent de l'embarras inſéparable des ſujets trop compoſez. Dans les choſes de raiſonnement pur, le faux s'inſinuë quelquefois par les piéges du ſophiſme, & ces pieges ne ſont pas toûjours faciles à découvrir. L'eſprit le plus fait à l'uſage des diſcuſſions s'y enveloppe quelquefois luy-même, & ne ſçait plus ſouvent où trouver un fil pour en ſortir. On ne voit autre choſe que de graves Auteurs s'accuſer mutuellement de ces détours captieux, & d'ordinaire il faut de longs ouvrages pour démêler ce qu'un raiſonnement trompeur a trouvé le ſecret de mêler & d'obſcurcir. Encore la raiſon n'eſt-elle jamais ſi pleinement victorieuſe, qu'elle ne laiſſe toûjours au ſophiſme quelque reſſource pour ſe defendre. Mais où trouverez-vous ces écueïls & ces dangers dans les matiéres de fait? Prenez d'une part un homme ſimple & de l'autre le Dialecticien le plus habile; que celuy-ci conteſte à l'autre la vérité de l'Edit qui révoqua celui de Nantes il y a trente-ſept ans. Ce diſputeur tant ingénieux qu'on voudra le ſuppoſer, arrivera-t-il jamais à perſuader que cet événement eſt faux ou même à en donner le moindre doute? Il pourra, je le veux, ébloüir par d'inſidieuſes paroles, & forcer un homme ignorant à demeurer ſans réponſe directe à ſes vaines argumentations. Mais celuy qu'il aura peut-être contraint au ſilence, en ſera-t-il moins inébranlable ſur le fait dont il s'agit? La conviction intérieure qu'il en avoit ſubſiſtera-t'elle moins? Il admirera juſqu'où peut aller l'artifice

l'artifice du diſcours dans les eſprits fertiles & ſouples qui ont des couleurs pour tout ; mais il appuyera ſa créance ſur les ſuffrages innombrables qui dépoſent pour la vérité du fait qu'il aſſure. Tous les raiſonnemens imaginables ne pourront à ſon égard prévaloir contre cette nuée de témoins, & plus on voudra l'engager en d'autres routes, moins il quittera celle qu'il ſent intérieurement être la plus ſimple comme la plus infaillible. Le fait dont nous diſputons eſt sûrement, dira-t'il, ou il n'eſt pas (dans les choſes de cette nature il n'y a point de milieu.) Or s'il n'étoit point, il faudroit que je ſuppoſaſſe que tous les hommes qui le croyent ſont trompez, comme je le ſerois moi-même, ou qu'ils ſe fuſſent unis tous malgré l'infinie diverſité de leurs intérêts pour devenir ſans intérêt les auteurs de ma ſéduction. Mais cet accord & ce concert ſont inconcevables, & quoique phyſiquement poſſibles, ils ſont moralement impoſſibles. Or dès qu'il eſt beſoin de me déterminer, la poſſibilité phyſique, ſans preuve poſitive de l'impoſture, ne ſçauroit m'arrêter, autrement j'entretois en doute ſur tout. Eſpece d'état violent pour lequel je ſens bien que je ne ſuis pas né.

Et en effet, comme il y a dans la nature corporelle des regles préétablies, en conſéquence deſquelles certaines choſes doivent arriver, & d'autres n'arriver jamais ; il y a dans l'ordre moral des loix d'une autre eſpece, mais également infaillibles. Par éxemple, le ſoleil vient d'achever ſa courſe & de nous dérober ſa lumiere dans un certain point de l'horiſon, j'en conclus ſur ce que j'ai de connoiſſance de la méchanique du monde, qu'après un intervalle reglé, elle reparoîtra dans un point oppoſé. Je n'ai pourtant pas de *démonſtration* éxacte de cet infaillible retour. Tout de même dans l'ordre moral, parce que je ſçai qu'il y a dans le cœur des hommes un fonds ſi reſſemblant, qu'ils ſe gouvernent en général par les mêmes vûës & les mêmes motifs ; parce que l'expérience, le plus inſtructif de tous les ſecours, m'apprend que les cauſes, même libres, poſées en des circonſtances pareilles, produiſent des effets pareils, je tire les mêmes concluſions quand je vois les mêmes circonſtances. Je ſuis donc à l'égard des faits appuyez de la foy pu-

blique au même dégré de certitude où je ſuis que le ſoleil reparoîtra demain. Et que pourois-je ſouhaiter au-delà ? C'eſt peut-être ce qui a fait qu'un nombre prodigieux de grands hommes a crû qu'il n'y avoit d'inconteſtable dans nos connoiſſances que les véritez hiſtoriques. Les Pyrrhoniens eux-mêmes, ces Philoſophes ſi fermez à tout motif de perſuaſion, & tant célébrez pour l'excès de leurs doutes, ſe laiſſoient vaincre à l'évidence du fait. Et enfin dans toute la ſocieté humaine, c'eſt le comble de l'extravagance de nier les faits quand on n'a contre eux que de petites ſubtilitez au lieu de preuves & de ſoupçons raiſonnables.

Quatriémement. J'ajoûte que les preuves de quelque nature qu'elles ſoient, cedent l'empire aux preuves de fait, & que celles-ci ne peuvent être balancées, loin d'être vaincuës, par aucun raiſonnement quelque fort qu'on le ſuppoſe. Il n'y a pas deux voix dans le monde ſur la juſtice de cette préference. C'eſt une maxime de tous les temps, un principe univerſel, qu'on doit regler les opinions ſpéculatives par les preuves de fait quand il y en a, & non pas aſſujettir les preuves de fait aux opinions ſpécularives. Maxime ſage, qui a ſes ſources dans les pures lumieres de la raiſon. Car enfin, qu'y auroit-il de plus extravagant que de vouloir faire conteſter des raiſonnemens avec ce qui eſt poſitif & réel. Dès qu'une choſe eſt, tous les efforts de l'eſprit ne ſçauroient empêcher qu'elle ne ſoit. Sa propre éxiſtence eſt ſa preuve invincible; & comme il eſt impoſſible qu'une choſe ſoit & ne ſoit pas en même temps, ſi-tôt qu'elle eſt démontrée réelle, vous ne pouvez plus que vous égarer en voulant ſoûtenir qu'elle ne peut être. A la bonne heure diſputez contre le fait tant qu'il lui manque encore quelqu'un de ces caractéres eſſentiels qui le rendent indubitable : en ce cas, c'eſt moins ſubtiliſer qu'approfondir ; mais dès qu'on le voit de ſes regards, ou par les yeux de toute la terre & de tous les ſiécles, quel paradoxe d'aimer mieux en croire à un raiſonnement ſpéculatif, qu'à une éxiſtence ſenſible & maniable.

Il eſt vrai qu'autrefois on a vû de ſérieuſes diſputes ſur de pareilles queſtions, mais c'eſt que le fait encore inéclairci laiſſoit quelque prétexte & quelque aſile aux doutes. Par

éxemple, on a vû de longs différends ſur l'éxiſtence des Antipodes. Les uns prétendoient que cette opinion choquoit le bon ſens & toutes les notions philoſophiques ; d'autres qu'elle étoit inaliable avec les principes de la foy. On faiſoit de grandes difficultez & des objections à l'infini contre ce ſyſtême ; peu s'en falloit qu'on ne le traitât ouvertement d'héretique. Mais quand la preuve de fait eſt venuë, les objections ſe ſont évanoüies, & les contradicteurs ſe ſont diſſipez. On voit encore des Philoſophes amoureux de l'Extraordinaire, ſoûtenir que le mouvement eſt impoſſible. Ils ont leurs preuves, & il y en a d'ébloüiſſantes, difficiles même à éluder : mais parce que c'eſt un fait d'expérience qu'il y a du mouvement dans la Nature, on laiſſe dire ces Sophiſtes, & l'on croit ce que l'on voit.

Je dis enfin pour derniere raiſon, que le moyen de fait eſt ce qu'il y a dans nos connoiſſances de plus fécond en conſéquences évidemment certaines. Nous avons, je le ſçai, des principes abſtraits dont la clarté frappe l'homme le plus aveugle. Qu'il leur ſoit fidéle, il eſt conduit par eux à la parfaite démonſtration, ils le préſervent des piéges de l'erreur, ils lui donnent des accès faciles & sûrs près les véritez les plus confuſes. Mais d'ordinaire ces véritez tirent leur lumiére plûtôt que leur naiſſance du principe. Il eſt plûtôt la regle qui les fait connoître, que la cauſe qui les produit. Il les diſcerne & les démontre ; il n'en eſt l'auteur ni la ſource. Par éxemple, toutes les propoſitions vrayes ſont prouvées par celle-ci, devenuë ſi fameuſe dans les derniers temps : *On peut aſſurer d'une choſe tout ce que l'eſprit découvre dans l'idée qui la repréſente.* Cependant cette maxime ſi conſtante, & qui ne ſemble pas avoir de bornes dans l'applicarion, en a de très-étroites pour la fécondité ; elle ne mene à rien de nouveau, ſeulement elle aſſure les jugemens dans ce que l'eſprit a déja découvert par d'autres routes. Auſſi le grand Philoſophe qui nous a plus que tout autre applani celles du Vrai, n'a pas crû pour le trouver, que ce principe ſpéculatif pût ſuffire ; il a ſenti le beſoin de recourir à des moyens de fait. Il a remonté juſqu'au plus ſimple, l'origine & la clef de tous les autres ; puis de cette propoſition : *je penſe, donc je ſuis*, il nous

étale en redeſcendant cette foule de concluſions, cet enchaînement de véritez lumineuſes qui forment le ſyſtême le plus avoüé de la raiſon. Je ne cite que cet éxemple en faveur des preuves de fait. Le Lecteur attentif peut de lui-même en découvrir mille autres, & il me ſemble qu'il n'eſt point mal de lui laiſſer quelquefois le ſoin de certaines recherches. Il eſt toûjours plus flaté, & en quelque ſorte plus inſtruit par celles qu'il fait que par celles que nous lui offrons.

CHAPITRE II.

Que les Faits démontrent la vérité de la Religion Chrétienne.

LA ſcience des faits Evangeliques jointe aux conſéquences naturelles qui ſuivent leur certitude eſt la voye la plus ſimple de trouver avec la borne de ſes doutes, la ſource de l'évidence. C'eſt une Théologie ſenſible fondée ſur l'hiſtoire de la Religion, à peu près comme le coup d'œil jetté ſur l'Univers eſt la Philoſophie palpable qui en démontre l'Auteur. Il n'y a donc perſonne qui ne doive embraſſer un moyen ſi facile de s'éclaircir, & de juger par luy-même ſi la foy qu'on luy propoſe eſt auſſi claire que nous le ſoûtenons dans ſes principes & ſes motifs. Refuſer une diſcuſſion ſi peu pénible ſeroit une négligence, un dédain impardonnables. L'objet dont il s'agit eſt d'un intérêt ſi capital qu'on ne ſçauroit trop faire pour l'approfondir. Quand ce ne ſeroit même que pour la curioſité de ſçavoir quelles ſont nos plus grandes reſſources, les Déiſtes & tous les incrédules nous doivent une attention ſérieuſe, & ne nous pas condamner qu'ils ne ſoient sûrs d'avoir entendu juſqu'à la derniere de nos preuves. Je leur dis donc à tous que ſans entrer dans un éxamen de détail ſur chaque article de la foy chrétienne, il n'y en a point qui ne ſoit démonrrée par la ſeule démonſtration des faits racontez dans les Livres ſaints. Je ne fais d'abord que deux ou trois queſtions ſimples ſur

leſquelles je ſupplie tout Lecteur droit & ſincere de s'interroger luy-même.

Je vous demande : Concevez-vous que Dieu puiſſe vous tromper, que celui qui eſt la Vérité ſuprême puiſſe deſcendre & ſe dégrader juſqu'à vous tendre des piéges ? Chacun ſe hâte de répondre que ma queſtion eſt vaine, & qu'il n'a point de l'Etre parfait des idées ſi groſſieres. Je pourſuis, & je vous demande encore : Si Dieu vous avoit parlé, s'il s'étoit fait entendre d'une maniere ſenſible, claire, ſans ombre, ſans ſoupçon de preſtige, croiriez-vous à ſa parole ? Ici tout homme qui comprend mes termes s'écriera : Sans doute j'obéirois à une autorité ſi reſpectable, & je n'héſiterois pas. Mais ſi l'Etre infini vous annonçoit comme certain ce que vôtre eſprit refuſeroit de comprendre, ce qui vous paroîtroit incompatible avec les notions naturelles (je ſuppoſe toûjours qu'il vous fût évident que Dieu même vous parlât) : dites-moy, douteriez-vous de la vérité de ſes oracles ? Aſſurément vous me répondriez : Je me ſoumettrois, & quoiqu'il en dût coûter à ma raiſon, je ſerois fidéle. Je dirois : mes lumieres ſont foibles & bornées ; Dieu eſt infaillible. Deux idées peuvent me paroître contradictoires tandis qu'il voit le lien qui les unit. C'eſt un principe dont je ne doute pas plus que de ma propre éxiſtence.

Mais puiſque je me ſuis permis d'interroger mon Lecteur, qu'il m'accorde de lui faire une derniere queſtion. Qu'il me diſe d'où vient qu'il ne croit pas aux Myſteres révélez dans l'Evangile, où je ſuppoſe que c'eſt Dieu luy-même qui nous inſtruit. Il ne ſçauroit me repliquer qu'il ſecouë le joug de la foy, parce que ſes dogmes luy ſemblent diſcordants. Tout-à-l'heure il vient de convenir, & cet aveu eſt encore ſur ſes lévres, que deux idées peuvent luy paroître inaliables, tandis que Dieu voit le rapport qui les accorde. La reſſource de l'incompréhenſibilité des Myſteres eſt donc une reſſource fermée pour l'incrédule : l'unique qui lui reſte, s'il raiſonne, eſt de dire, qu'il n'eſt ni conſtant ni démontré que Dieu luy même ſe ſoit expliqué dans l'Evangile. C'eſt donc en ce point ſeul qu'eſt tout le nœud de la controverſe. Eſt-ce la voix du Tout-puiſſant

qui ſe fait entendre dans l'Evangile, ou bien n'eſt-ce que la voix trompeuſe des hommes? Entre ces deux partis ſi formellement oppoſez, tâchons de découvrir le véritable par des raiſonnemens courts. Que chacun ſe replie ſur ſoy, & juge des véritez que je vais établir.

1. Dieu ne ſçauroit autoriſer l'impoſture, ni concourir à la ſéduction d'un être malin. En ce cas il ne ſeroit plus infiniment bon, infiniment ſaint; il ſeroit complice du crime d'autrui. Odieuſe conſéquence qui révolte la raiſon, & qui aſſure la vérité du principe.

2. C'eſt par les miracles, je veux dire par la ſuſpenſion des loix, ou de quelqu'une des loix communes qui gouvernent l'Univers, que l'action de Dieu ſe fait ſentir de la maniere la plus frappante. L'ordre des mouvemens établi par luy ne ſçauroit être dérangé que par luy.

3. Par tout où je trouve des prodiges, ou des interruptions évidentes à l'harmonie générale & préétablie, je puis croire, & je le dois, que c'eſt Dieu qui les cauſe.

4. Donc toute doctrine autoriſée par des interruptions, par des ſuſpenſions de la loy commune eſt une doctrine autoriſée de Dieu même; s'il eſt vrai que ces prodiges ſoient conſtans, invinciblement prouvez, & vainqueurs de tous les doutes.

Cela poſé, je continuë, & j'applique mes principes à la queſtion préſente. Il y a dans la foy Chrétienne des dogmes profonds qui épouvantent l'évidence, j'en conviens. Un Dieu qui ſe fait homme, & qui habite parmi les hommes comme un d'entr'eux; une nature unique & ſimple qui exiſte toute entiere entre trois hypoſtaſes ſans violer ſon unité; un Dieu qui meurt; une Réſurrection générale qui ouvrira les tombeaux à la fin des ſiécles, & qui ranimera des ſubſtances foudroyées par la mort; des peines ſans fin réſervées à l'ame impie qui ne vivra plus que pour elles. Voilà, ſans compter le reſte, d'étonnantes propoſitions. Mais d'un autre part, qu'on y réfléchiſſe, pour nous convaincre de la vérité de ces oppoſitions, & leur donner un poids qui nous détermine à la foy, voyez-vous les prodiges qui les accompagnent, & la nature obéiſſante à la voix qui les enſeigne? Voyez-vous les infirmitez qui s'empreſſent de fuïr, les êtres

qui ſe produiſent, & qui ſe multiplient, les vents & les tempêtes qui ſe calment, les eaux qui deviennent comme un plan ſolide où marchent les hommes, les morts déja glacez rendus à la vie, Jeſus-Chriſt luy-même ſe ſurvivre à luy-même, & ſortir de ſon ſépulchre comme un homme qui ſe réveille d'un ſommeil court?

Ici reviennent mes premieres remarques, & elles ſe développent dans toute leur force. Si tant de prodiges ont éclaté en faveur de la Religion Chrétienne, entre ces trois partis il faut opter, car il n'y en a point un quatriéme. Il faut dire ou que Dieu ſe jouë des hommes & de leur foible raiſon, & qu'il aime à les tenter par des miracles de ſa puiſſance; ou bien il faut dire que les dogmes de la foy ſont certains, puiſque Dieu les confirme par des œuvres extraordinaires; ou bien que tous ces Myſteres ne ſont que des inventions humaines, parce que les miracles ne ſont pas vrais. Le premier diſcours eſt d'une ame inſenſée qui dégrade l'Etre même qu'elle adore. Le ſecond eſt d'un eſprit juſte que le vrai détermine. Le dernier eſt de l'incrédule. Ce que j'ay à faire contre luy ſe réduit donc à conduire la certitude des miracles de l'Evangile juſqu'à la parfaite démonſtration.

CHAPITRE III.

Qu'il y a des regles pour s'aſſurer de la vérité des Faits.

S'Il m'eſt permis de parler ſur l'expérience, j'oſerai dire qu'il n'y a rien de moins obſervé parmi les hommes, ni peut-être de moins connu que la véritable regle des jugemens ſur la nature des faits. Chacun d'ordinaire en décide au gré de ſa paſſion ou de ſes préjugez. Chacun les admet ou les rejette ſur la ſeule inſpiration du penchant, ſur tout s'ils ſont anciens: comme ſi les événemens & les circonſtances des événemens paſſez dépendoient de nos humeurs pour être, ou pour n'être pas vrais. Croire tout, & ne rien croire, adopter tous les faits, ou les nier tous, ſont des excès

également vicieux. L'un mene à la crédulité puérile, & prépare ſouvent à la ſuperſtition ; l'autre dégénere en vaine prudence, & conduit à l'erreur à force de la craindre. Que le ſage prend une route différente : il croit où il faut croire, & il doute où il faut douter. Il attend l'évidence, & ſe laiſſe guider par elle. Il ne la prévient pas quand elle ſe cache, il la ſuit quand elle ſe montre. Il ſçait que l'Hiſtoire comme le teſte du ſçavoir humain, eſt une connoiſſance mélangée, & que le faux y marche quelquefois preſque ſur les pas de la vérité. Toutefois il n'ignore point qu'on les peut diſtinguer, & que les annales anciennes ne ſont pas un labyrinte ſans iſſuë.

Il eſt vrai que l'on ne démontre pas la vérité d'un fait par les mêmes principes dont on démontre une vétité philoſophique. Celle-ci dépend d'une combinaiſon, d'un rapport & d'une convenance d'idées ; l'autre ſe prouve par des témoignages, par des textes, & par des autoritez. Mais ces genres de preuves quoique différents ont chacun leur certitude, & chacun dans ſon eſpece peut être conduit au plus haut degré d'évidence concevable. Exiger pour l'un la même néceſſité antécedente que pour l'autre, ce ſeroit tout confondre, parce que les véritez hiſtoriques ſont des véritez contingentes, dont la lumiere naturelle n'inſtruit perſonne. Comme le fait qui eſt, pourroit n'être pas, & celuy qui eſt rapporté par les Auteurs, être omis par eux ; ce n'eſt point en méditant que j'en découvre la nature, c'eſt à la dépoſition des Ecrivains, & à la tradition que j'en dois la connoiſſance : C'eſt par les regles de bon ſens & de critique établie parmi les hommes que j'en juge. Regles ſi conſtantes & ſi avoüées, qu'elles ſont partie des fondemens de la ſocieté civile. C'eſt par elles que nous ſommes en commerce avec tous les temps & avec tous les lieux. Ce ſont elles le plus ſouvent qui aſſurent nos intérêts & nos fortunes. Sans elles nous ne ſerions environnez que de nuages ; ſans elles nous ne connoîtrions ni les qualitez, ni l'ordre généalogique de nos ancêtres ; les biens, les priviléges qu'ils nous ont laiſſez ſeroient flottans dans nos mains, & nous ne pourrions prouver que nous les tenons d'eux : les ſucceſſions éloignées ne diſcerneroient plus l'héritier légitime, incertain

incertain lui-même de la tige, & de la branche dont il ſeroit ſorti ; le Juge, aveugle dans ſes déciſions, n'en prononceroit que de téméraires, & les plus ſages Tribunaux ne nous rendroient qu'une juſtice fortuite. Sans elle, les actions les plus éclatantes des ſiécles paſſez ſeroient par rapport à nous auſſi éteintes que ces ſiécles ; l'Hiſtoire, & les récits des plus graves Auteurs n'auroient rien de plus véridique aux yeux de la poſtérité, que la fable, & les fictions des Poëtes. Les monumens les plus ſacrez de la foi publique, les archives dépoſitaires des révolutions des Etats & des familles, ne ſeroient plus que des témoins ſuſpects. Leur voix ne ſeroit plus la voix de l'Antiquité. Nous ne tiendrions à nos prédéceſſeurs par aucun nœud, auſſi incapables de ſçavoir ce qui s'eſt fait avant nous, que les événemens qui doivent nous ſuivre.

Je ne ſçaurois donc m'étonner aſſez qu'il ſe trouve quelques hommes prévenus (comme j'en connois) juſqu'à dire que tout Fait ancien eſt une énigme impénétrable, & que pour eux ils ſont réſolus à ne croire que ce qu'ils voyent. S'ils le penſent ainſi, c'eſt à nous de nous taire ; réduits à les plaindre, il ſeroit ſuperflu de raiſonner avec eux. Cependant je vois ces mêmes hommes agir dans les plus importantes affaires, & dans le gros de leur conduite ſur la ſuppoſition de faits qu'aſſurément ils n'ont point vû. Je les vois remonter à des ſiécles antérieurs, & je leur entends dire : Alors un de mes ayeux ſe rendit célébre par telle action, & le Prince l'honora de ſa confiance comme de ſes bienfaits. Je les vois comparer quelques événemens de nos jours avec d'autres événemens qui leur ſemblent pareils dans l'Antiquité. J'entends que ſans héſiter ni craindre que l'Hiſtoire les trompe par ſes portraits, ils diſent de Tibere, de Caius, de Neron, & de Domitien, qu'ils étoient des monſtres indignes de regner ; de Tite, de Trajan, d'Antonin, & de Marc-Aurele, qu'ils ont fait la gloire du Thrône, & le bonheur des Peuples. D'où vient de leur part tant d'aſſurance ſur la vérité de ces faits, ſi nous ſommes deſtituez de principes pour juger de tout fait ancien ? Je pénétre le ſecret. C'eſt qu'il y a des faits indifférens, & d'autres qui traînent après eux des ſuites ſérieuſes. C'eſt que l'on parle des uns ſelon ſa penſée, & que l'on cherche contre les autres un prétexte de ſe ſouſtraire à certaine évi-

dence qui bleſſe. C'eſt pour tout dire, que la vérité nous échappe ſouvent malgré nous, & que nous ne pouvons être d'accord avec nous-mêmes que nous ne le ſoyons avec elle.

Quoi qu'il en ſoit, je ne prétends parler ici qu'à des hommes raiſonnables & ſinceres qui demandent des preuves, mais qui s'y rendent quand elles ſont ſolides & claires. Ceux qui ſe trouvent dans la ferme réſolution de nier tout ce qui les gêne, au mépris de la plus grande authenticité, ceux à qui le contradictoire ne coûte rien, ceux qui n'ont point de principes, ou qui n'en ont que de vagues & de flottans qui avancent & reculent ſelon le beſoin : Ceux-là, dis-je, peuvent négliger un Ouvrage qui n'eſt point pour eux, un Ouvrage incapable de les convaincre, par cela ſeul qu'il entreprendroit de les détromper.

CHAPITRE IV.

Des caractéres qui établiſſent la certitude des Faits.

IL faut maintenant que j'éxamine quels ſont les caractéres qui mettent un Fait dans un point de certitude inébranlable. Mais je prends ſoin d'en avertir, c'eſt ici que l'incrédule doit m'obſerver dans la plus rigoureuſe diſpoſition de cenſure. S'il eſt contraint d'avoüer ce que je vais dire, tout aſyle eſt fermé pour lui, la foi l'enchaîne ; nulle ſoupleſſe, nul art, nulle force ne l'en peuvent dégager. C'eſt à lui d'éxaminer ſi dans ce que je vais établir je ne tends point de piéges à ſa raiſon. Je veux qu'un Fait pour être inconteſtable porte ces ſept caractéres.

Premiérement, qu'il ſoit poſſible, c'eſt-à-dire qu'il ne renferme ni abſurdité ni contradiction. Ainſi, par éxemple, ſi l'on me racontoit qu'on a vû des montagnes ſans vallées, un corps ſans dimenſion, je nierois ces faits extravagans, je dirois au narrateur : Vous racontez des fables ſans y obſerver même la vrai-ſemblance. Comment voulez-vous que je croye ce qui eſt contre toute raiſon préciſe & formelle de croire ?

Secondement, je déſire que le Fait ſoit annoncé non par un témoin ſeul, mais atteſté de pluſieurs ; qu'ils ſoient tous oculaires ou contemporains. Par-là j'évite ce qui pourroit naître d'inconvénient de la ſingularité de témoignage, ou de la diſtance des lieux, & des ſiécles.

Troiſiémement, j'éxige pour l'infaillible vérité du Fait, que ces mêmes témoins ſoient tous éclairez, ingénus, & préſumez vrais ; j'éxige qu'on ait l'aſſurance morale qu'ils n'ont été ni trompez ni trompeurs, qu'ils ont dit tout ce qu'ils ont vû, & qu'ils n'ont dit que ce qu'ils ont vû. J'éxige qu'ils parlent un langage ſimple, mais ferme, & que les diſcours de l'un ſoient dans la rigueur du ſens l'expreſſion fidelle de la pensée des autres. Par-là tout homme, s'il veut me rendre juſtice, voit juſqu'où je porte la précaution contre l'impoſture.

Quatriémement, je demande que le Fait ſoit intéreſſant & public. Intéreſſant. Pourquoi ? Parce qu'on approfondit mieux ce qui fait une impreſſion vive & forte, ce qui excite les regards par ſon importance, que ce qui laiſſe le cœur à ſon indifférence naturelle. Public. Pourquoi ? Parce que la fraude eſt amoureuſe des ténébres, & que le Fait qui ſe livre au grand jour invite à la diſcuſſion, & ne craint pas les épreuves.

Cinquiémement, je ſouhaite qu'un Fait démontre ſa propre vérité par ſa liaiſon avec d'autres Faits qui ne doivent leur naiſſance qu'à lui. Je m'explique. Un événement quand il eſt célébre eſt rarement ſolitaire. Toûjours quelque autre en eſt la ſuite, & s'y rapporte comme les dépendances au principe. Ainſi les guerres plus que civiles du Triumvirat changerent la forme du gouvernement Romain, & ramenerent cette République à la Monarchie. Le paſſage prompt d'un état à un autre ſuivit la fortune du vainqueur, & fut comme la conséquence de ſon triomphe. Cet ordre ſyſtématique, ſi je puis ici parler de la ſorte, eſt donc la preuve du Fait principal ; & voilà pourquoi je le demande à titre de condition.

Sixiémement, je veux que le Fait ne ſoit point contredit, qu'il y ait unanimité de ſuffrages entre ceux qui l'ont pû voir ; que ceux même qu'il bleſſe ne forment qu'une voix avec ceux qui le publient. Autrement je ſuis jetté loin de l'évidence. Entre deux partis dont l'un affirme & l'autre nie, lequel prendrai-je ſans riſque d'erreur ?

Septiémement enfin, j'éxige pour derniere condition, moi qui ſuis loin de l'époque, & des lieux où le Fait s'eſt paſſé, qu'il ait traverſé tous les âges juſqu'au mien ſans altération, que ce long canal qui me l'amene ne l'ait ni chargé de nouvelles circonſtances, ni dépoüillé des premieres, qu'il arrive ſous mes yeux dans l'intégrité de ſon origine, & tout neuf encore malgré ſa vieilleſſe.

Voilà, ce me ſemble, ce que l'incrédulité la plus difficultueuſe peut ſouhaiter de caractéres de certitude pour un Fait, & ſi le lecteur en imagine quelque autre, j'offre de lui faire voir qu'il eſt renfermé par des équivalens dans l'une de ces ſept conditions. Il y a plus, & je maintiens que j'accorde plus encore qu'il ne ſeroit permis de me demander en rigueur. Un Fait pour être véritable, & démontré tel, n'a pas beſoin de paſſer par toutes les épreuves auſquelles je l'aſſujettis. Combien en croyons-nous ſur des titres moins autoriſez? J'en atteſte ceux mêmes que je vais combattre. Mais la cauſe que je défends ne craint rien, & c'eſt du ſein des plus ſévéres difficultez qu'elle ſort plus glorieuſe. On le va voir par l'application de ces ſept caractéres aux Faits rapportez dans l'Evangile.

CHAPITRE V.

Que les Miracles en général, & en particulier ceux de l'Evangile ſont poſſibles.

CEux qui affectent de ſe donner comme Philoſophes évitent dans cette matiere encore plus qu'en toute autre de penſer comme le peuple. Au ſeul nom de miracles ils ſe révoltent, ou nous inſultent comme ſi nous étions des ames ſtupides, & crédules qu'enchantent l'abſurde & le faux merveilleux. Mais eux-mêmes ſont bien foibles ſi je fais voir qu'ils ne ſont forts que contre la raiſon. Qu'eſt-ce qu'un miracle? C'eſt une action éclatante ſupérieure à la puiſſance humaine, ou ſi l'on veut une définition plus commune, c'eſt un événement ſingulier produit hors de l'enchaînement des

cauſes naturelles. Or, je dis qu'en général ces prodiges ſont poſſibles, & qu'en particulier ceux de l'Evangile le ſont tous. En général les miracles ſont poſſibles, & la preuve en eſt auſſi facile qu'évidente. Dès que vous concevez l'Etre parfait, vous concevez que ſon pouvoir eſt ſans bornes. Vous concevez dès-là qu'il peut diverſement arranger les parties de la matiére, & qu'elles lui ſont toutes obéiſſantes. La création n'eſt pas la borne de ſa puiſſance ſur elles. Si elles ſubſiſtent, ce n'eſt que par ſa volonté qui continuë de leur donner l'être. Leur conſervation n'eſt que l'acte continué de leur création. En un mot la créature ne ceſſe, & ne peut ceſſer un inſtant d'être dépendante de la main ſouveraine. Le repos qui fixe la matiere, le mouvement qui l'agite, la figure qui la borne, tout eſt de Dieu, parce que c'eſt lui qui a poſé les loix qui occaſionnent, & qui cauſent ces différentes modifications. Ses doigts ſe joüent de l'Univers, comme parle l'Ecriture. Qu'il veüille en arranger les parties ſelon un certain ordre, les voilà qui concourent toutes enſemble, & qui ſe hâtent comme ſi chacune entendoit la voix puiſſante de ſon Auteur. Soumiſſion prompte qui fait dire aux Livres ſaints que les étoiles s'empreſſent d'aller où le Seigneur les envoye, & qu'à ſa parole elles répondent avec terreur : Nous voici toutes. *Ecce adſumus.*

Ajoûtons un autre principe à celui-ci. La différence ſenſible des corps n'eſt pas en eux une différence de nature. Leur eſſence fonciere & primitive eſt la même. Ils ne ſont chacun en ſoi que de l'étenduë figurable & mobile. Cette immenſe variété qui nous étonne, & qui nous charme dans leurs eſpeces, dans leurs propriétez, dans leurs vertus innombrables, n'eſt que la diverſe poſition de leurs parties, & le plus ou le moins de dégrez de vîteſſe dans leur mouvement. L'or par éxemple, & le métal le plus vil ne ſont point deux êtres qui différent dans le fonds intime de leur nature. Prenez une portion de l'un, & trouvez l'art d'en arranger les particules de la même ſorte que le ſont celles de l'autre ; rendez-les également dures par une égale compreſſion de l'air qui les environne, également colorées & brillantes par une ſurface qui renvoye la lumiere en vibrations égales, vous y ferez naître une reſſemblance parfaite, & ce ne ſeront plus deux

métaux. Tout de même, que l'on faſſe circuler cette liqueur douce & ſpiritueuſe qui nous anime, dans les canaux deſtinez à la porter, que l'on remette dans les nerfs ces eſprits ſubtils & forts qui communiquent à toute la maſſe le mouvement qu'ils ont, que l'on rejoigne les organes séparez ou rompus, voilà ce corps qui ne tenoit plus à la vie rendu à ſes premieres opérations, le voilà qui marche comme auparavant, & qui agit.

Cela posé, je reviens à dire que les miracles ſont poſſibles; & je le prouve par ce raiſonnement très-ſimple que tout homme peut comprendre. Ce qui n'eſt point abſurde eſt poſſible. C'eſt un axiome inébranlable. Or il n'eſt pas abſurde que l'Etre qui a formé la matiere puiſſe la modifier à ſon gré, & la faire paſſer par toutes les métamorphoſes concevables, au ſeul acte de ſa volonté. Donc les miracles ſont poſſibles. En rigueur je l'ai démontré.

B. Spinoſa Tract. Theologico-pol cap. 5.

Qu'oppoſe-t'on néanmoins à des principes ſi clairs? On dit après Spinoſa, ce Juif malheureuſement célébre, que ſi les miracles étoient poſſibles, l'ordre de la nature pourroit être interrompu, & l'on ajoûte que l'hypothéſe de cette interruption eſt abſurde & contradictoire. Tel en effet eſt le raiſonnement de ce Philoſophe impie. Les loix de la nature ne ſont, dit il, que les décrets de Dieu néceſſaires. Or les décrets de Dieu ne peuvent changer, parce qu'il eſt immuable. Les loix de la nature ne peuvent donc changer, ni être interrompuës. Donc les miracles ſont impoſſibles, puiſqu'un vrai miracle eſt contraire aux loix de la nature.

Mais qui eſt-ce qui ne voit pas d'un premier regard que cet argument n'eſt d'un bout à l'autre qu'un ſophiſme trompeur? D'abord j'arrête Spinoſa ſur la premiere de ſes propoſitions. Il dit que les loix de la nature ne ſont que des décrets de Dieu néceſſaires. Où a-t'il appris à dire de ce ton affirmatif une choſe ſi peu conſtante? Les loix de la nature ſont ſans doute des décrets de Dieu, ſi l'on entend par-là que ces loix ne ſont posées que par lui; mais je n'accorde point qu'elles ſoient néceſſaires, ſi par ce terme on entend une néceſſité de contrainte, une néceſſité forcée, une néceſſité telle que le contraire implique contradiction, comme Spinoſa paroît l'avoir conçu après Straton, & avec Hobbes.

Assurément cet Auteur n'etoit point Philosophe, si pour l'être il faut raisonner sur des notions claires & distinctes. Il suppose que Dieu agit toûjours d'une maniere nécessaire, & que les loix de la nature avec les effets qui en sortent sont si liez, si dépendans l'un de l'autre, qu'on n'y peut concevoir le moindre changement, la plus légére variation sans détruire l'idée d'un Etre infiniment sage, toûjours égal & constant dans ses opérations.

Cette Doctrine qui sembleroit si glorieuse à Dieu, & qui paroît écarter de lui jusqu'à l'ombre de l'inconstance, n'est pourtant qu'une chimérique spéculation. Ce n'est pas ainsi que l'Etre parfait se représente aux esprits attentifs. Il est infiniment libre, sa volonté infiniment féconde ne dépend point des événemens, & n'est pas esclave des effets qu'elle produit; elle les guide, mais elle n'est pas guidée par eux, elle les tient dans une entiere dépendance de ses décrets toûjours libres, quoiqu'immuables en un certain sens. S'il a voulu conduire l'Univers par des loix, le choix qu'il en a fait est libre, c'est de sa volonté qu'elles tirent leur éxistence, & nulle nécessité antérieure à son choix ne l'y assujettit. Autrement il seroit soumis à elles, & toute sa puissance n'iroit qu'à prévoir des événemens qu'il ne pourroit empêcher. Sa Providence n'auroit plus rien arrangé pour une fin, & il le faudroit supposer sujet à je ne sçai quelle aveugle fatalité qui seroit une cause encore supérieure à la Divinité; il diroit comme le Jupiter des Idolâtres: Je ne puis rien contre la loi du destin; *quippe vetor fatis.* L'extravagant système du Paganisme qui soumettoit ses Dieux à l'enchaînement même des événemens, seroit l'unique véritable, & ruineroit toute notion distincte de l'Etre souverain. On voit assez par l'excès de ces conséquences combien est fausse la premiere proposition de Spinosa. La seconde ne l'est pas moins.

Il dit que les décrets de Dieu ne peuvent changer, parce qu'il est immuable. Equivoque grossiere. Les décrets de Dieu sont immuables par rapport aux effets que ces décrets renferment, j'en conviens; c'est-à-dire, qu'il produit toûjours les mêmes choses par les mêmes loix. Mais il n'est point vrai qu'ils soient immuables en ce sens, que Dieu ne puisse les interrompre quand ces interruptions entrent dans le plan

de ſes deſſeins. Or c'eſt ce que Spinoſa devoit prouver, & ce qu'il ne prouve pas. Comment donc oſe-t'on appeller Philoſophie cette fiction capricieuſe qui ſuppoſe une maxime qu'elle ne peut vérifier, & dont il eſt ſi facile de vérifier le contraire?

Mais je ne puis conſentir à quitter cette objection ſans prier le lecteur de ſe prêter au nouveau moyen que je vais ouvrir pour la réſoudre. Reprenons le raiſonnement entier de Spinoſa. Les loix de la nature ne ſont que les décrets de Dieu. J'en conviens. Or les décrets de Dieu ne peuvent changer, parce qu'il eſt immuable. Je veux bien encore ne le pas nier. Donc les loix de la nature ne peuvent changer ni ſouffrir d'interruption. J'accorde la conſéquence. Donc les miracles ſont impoſſibles, puiſqu'un vrai miracle eſt contraire aux loix de la nature. Voilà ce que je nie, & pour faire voir que j'ai raiſon de le nier, je prétends que l'on peut ſuppoſer les plus grands prodiges liez avec les décrets établis de Dieu pour le gouvernement de l'Univers. Je ſoutiens que tous les miracles peuvent être, & ſont vraiſemblablement une ſuite de l'harmonie des loix générales.

En effet un Etre infiniment ſage doit agir toûjours par les voyes les plus ſimples, il ne doit pas faire par le plus ce qui peut également s'éxécuter par le moins, il ne doit pas employer des volontez particulieres, & de détail quand les volontez générales ſuffiſent à la production de ce qu'il veut faire. Donc il eſt naturel & raiſonnable de penſer qu'en établiſſant des loix pour la conduite de ſon ouvrage, il a choiſi les plus fécondes, celles qui réüniſſoient le phyſique & le moral tout enſemble, celles qui renfermoient le mieux le total des événemens depuis le premier juſqu'au dernier jour du monde. Par-là je le vois conduire l'Univers avec cette majeſté tranquille, ce repos inaltérable ſi conforme à ſon infinie grandeur. Par-là je le vois qui régle d'une ſeule volonté tout ce qui a été, tout ce qui eſt, & tout ce qui ſera jamais. Dans cet inſtant déciſif où il imprime le mouvement à la matiere, je vois que la détermination & le dégré précis qu'il lui donne va préparer toutes les révolutions ſucceſſives de tous les tems, de tous les lieux, & de toutes les races. Je vois le premier atôme mû d'un côté plutôt que d'un autre, avec un dégré

dégré de viteſſe plûtôt qu'avec un autre commencer l'éxécution des conſeils éternels, & devenir le principe des plus conſidérables comme des moindres changemens. Je vois dans ce point unique de vûë l'admirable concert qui lie l'action de la nature corporelle avec les mouvemens libres des intelligences, & dans tout cela la ſageſſe, le pouvoir de l'Etre ſouverain qui par des moyens ſi ſimples ordonne, regle, exécute ſes deſſeins incompréhenſibles ſur ſa créature.

Et qu'on ne diſe pas que les loix générales ne peuvent ſuffire à tant d'effets, & de régularité. Qui ſommes-nous pour parler ainſi? En ſçavons-nous les rapports? En avons-nous compté le nombre? Pourrions-nous bien nous vanter d'en connoître tous les effets poſſibles? Sçavons-nous ce que chacune en particulier peut produire, ou ce qu'elles peuvent toutes enſemble? La préſomption humaine n'a pas encore monté juſqu'à cet excès de confiance; car qui eſt-ce qui eſt entré dans les vûës de Dieu, & qui eſt-ce qui a aſſiſté à ſes conſeils? Ici nous ne voyons qu'une partie de l'ordre général de la méchanique du Monde, & encore combien eſt imparfaite cette connoiſſance, combien de reſſorts nous ſont cachez! C'eſt dans le jeu de tous ces reſſorts enſemble que conſiſte le merveilleux, & ce tout eſt trop vaſte pour être à nos foibles regards un objet clair. Nous le verrons un jour: mais en attendant je ne crains point de dire qu'à conſulter la notion de l'Etre parfait, il eſt plus que vraiſemblable que c'eſt de la ſimplicité de ſes loix que naiſſent les prodiges auſſi-bien que les effets les plus communs des mouvemens de la matiere. Pour le comprendre, il ne faudroit qu'une attention un peu ſérieuſe à ce qui ſe paſſe ſous nos yeux.

Qu'y a-t'il qui tienne plus du prodige que ces voutes d'un ornement ſi ſuperbe qui couvrent nos têtes; ces feux qui brillent au-deſſus des airs d'une flâme ſi vive & ſi pure, qui volent d'un point de l'hémiſphére à l'autre d'une courſe ſi legere & ſi conſtante; ces aſtres qui forment l'éclat du jour, & la lumiere ſombre & douce des nuits tranquilles; ces nuages guidez par les vents; ces corps fluides, & néanmoins ſuſpendus, qui environnent le globe de la Terre comme d'un cercle liquide; ces maſſes céleſtes dont les figures changeantes, & les dégradations inimitables de couleurs éton-

nent & réjoüiſſent la vûë ; ces météores impétueux qui changent tout à coup la face du Ciel, & ſemblent annoncer la ruine de l'Univers ; ces foudres bruyants qui conſternent, & tiennent en ſilence tout ce qui reſpire ? Quoi de plus ſurprenant que cette alternative de ſaiſons qui tantôt excite, & tantôt calme les tempêtes, qui tantôt laiſſe courir les vents glacez, dépoüille la nature de ſes beautez & de ſes richeſſes, tantôt enchaîne les frimats, & ramene comme par dégrez une douce chaleur, qui ſucceſſivement cache & concentre les germes, fait éclore les fleurs, promet les fruits & fait tomber les riches moiſſons ſous la faux qui les tranche ? Quoi de plus inconcevable que l'accroiſſement des plantes, & la maniere dont elles ſe préparent une nombreuſe poſterité ? Quoi de plus incompréhenſible que la génération de la lumiére ? Quel miracle aux yeux de l'homme plus grand que la conſervation même de l'homme ? Ce ſouffle imperceptible, mais réel qui nous anime, cette flâme active, inſinuante & rapide, ce contraſte naturel, induſtrieux, & prompt ; cette eſſence qui ſe filtre & s'épure à travers d'innombrables petits canaux, qui arroſe toutes les parties de nos corps comme les rivieres humectent les terres, qui circule ſans s'arrêter depuis nôtre naiſſance, qui ſans ceſſe ſe renouvelle & s'épuiſe pour ſe renouveller encore ; cette force de reſſort qui réſiſte malgré ſa délicateſſe à des maſſes étrangéres en apparence plus fortes qu'elle, & d'un volume plus ſolide, tout cela ſe conçoit-il ? Cependant ces merveilles qu'on admire davanrage à meſure qu'on les étudie, ces prodiges dont les hommes injuſtes méconnoiſſent le prix par l'habitude de les voir, & d'en joüir, ne ſont que des ſuites de la communication des mouvemens. C'eſt par la force des décrets généraux une fois poſez que tant de merveilles, pour ne rien dire d'une infinité d'autres, ſe perpétuënt depuis l'origine du monde. D'où vient donc que les mêmes loix ſeroient inſuffiſantes pour les autres miracles dont le ſpectacle a quelquefois étonné l'Univers ? Pour moi je n'y découvre de différence, ſinon que ceux-ci ſont plus rares, ceux-là plus communs. En donnant à la matiere le dégré juſte de mouvement qu'elle devoit avoir dans tous les ſiécles, je conçois que Dieu a pû déterminer de telle ſorte la loi des communications, qu'en tel tems, par éxemple,

le monde a dû voir telle guériſon, telle éclipſe, telle réſurrection. Encore une fois la choſe eſt poſſible, elle ne renferme rien d'abſurde : que dis-je, d'abſurde ? Elle eſt digne de Dieu, conforme à l'idée que nous avons de ſa conduite. Nôtre ſurpriſe ne vient que de l'ignorance où nous ſommes de la liaiſon des effets avec leurs cauſes.

Saint Auguſtin, (*a*) (je ne le cite qu'en qualité de Philoſophe) remarque auſſi que toutes les choſes miraculeuſes ſont tout enſemble naturelles, & ſurnaturelles. Elles ſont naturelles en ce qu'elles ſont des effets de la volonté de Dieu qui les produit, puiſque la nature n'eſt que la volonté du Créateur. Elles ſont ſurnaturelles en ce qu'elles ſemblent, ou même qu'elles ſont au-deſſus des loix *connuës* de la nature. Elles ſont donc ſurnaturelles à nôtre égard, parce qu'elles ne ſont pas toujours renfermées dans les loix de la nature qui nous ſont *connuës*, mais elles ne ſont pas ſurnaturelles à l'égard de Dieu qui *connoît* toutes ces loix. Et comment ſe pourroit-il faire, dit ailleurs ce grand homme, (*b*) que ce qui arrive par la volonté de Dieu fût contraire à la nature ? La volonté d'un ſi grand maître, n'eſt-elle pas la nature même des choſes ? Les prodiges ne ſont donc point contre la nature, mais tout au plus contre ce qui nous eſt *connu* de la nature.

Aug. de Geneſi ad litt. lib. 6. cap. 13.

Aug. lib. 21. de Civ. Dei c. 8.

Oüi, je le répéte, tous les événemens, & toutes leurs circonſtances, les effets les moins remarquez à cauſe de leur fréquence, les plus rares, & les plus étonnans à cauſe de leur ſingularité, tous les mouvemens libres des volontez créées ſont préſens à Dieu. Il concourt actuellement, & d'une maniere efficace à tous les effets réels qui ſont produits. Il laiſſe aux agens libres toute la liberté, toute la ſpontanéité de leurs actes, & produit dans les corps toute l'activité de leurs mouvemens, toutes les modifications qui leur ſurviennent ; mais ils ne forment point de nouveaux décrets, comme ſi de nouvelles connoiſſances, de nouvelles volon-

(*a*) Nec enim iſta cum fiunt, contra naturam fiunt : niſi nobis quibus aliter natura curſus innotuit, non autem Deo, cui hoc eſt natura quod fecerit *Aug. de Gen. ad litt. l. 6. c. 13.*

(*b*) Quomodo eſt contra naturam quod Dei fit voluntate, cum voluntas tanti utique conditoris, conditæ cujuſque rei natura ſit ? Portentum ergo fit non contra naturam, ſed contra quam eſt nota natura. *Aug. lib. 21. de Civit. Dei c. 8.*

tez ſuccedoient aux premieres, ou que des conjonctures imprévûës le déterminaſſent à des volontez nouvelles. Toutes les révolutions, tous les changemens, tous les ſpectacles qu'il montre dans la nature ſont les ſuites de ſes premieres loix combinées avec ſes deſſeins éternels, & quelque diverſité qu'on remarque dans ſes ouvrages, il n'y a ni varieté, ni inconſtance, ni correctif dans la volonté qui les produit, *opera mutat, conſilia non mutat.* Les hommes foibles & bornez ſont à diverſes tepriſes ce qu'ils ne peuvent achever tout d'un coup. Il faut bien que la créature porte la marque de ſon impuiſſance. Mais celui qui a fait les créatures ne dérange rien dans ſon ouvrage. Il n'entre rien dans l'enchaînement des cauſes ſecondes que ce qu'il y a mis d'abord. Leur ſubordination aux loix générales en fait toutes les viciſſitudes, lors même qu'elles s'éloignent des loix, & des régles qui nous ſont *connuës.* Les miracles, du moins ce que nous appellons miracles, entrent donc, comme le reſte, dans l'œconomie des deſſeins de Dieu, & par conſéquent dans l'ordre général de la nature. Mais s'il en eſt ainſi, le ſyſtême de Spinoſa tombe en ruine, & l'on voit clairement combien ce qu'il avance eſt inſoûtenable, que les miracles ſont impoſſibles, parce qu'ils ſeroient contraires aux loix naturelles.

Une difficulté reſte ſeule. On me dira : Si les miracles ſont enveloppez à titre d'effets dans le plan des loix univerſelles, vous les dégradez du merveilleux, vous leur enlevez leur deſtination & leur autorité. Ils ne ſeront plus que des événemens naturels incapables par eux-mêmes d'entrer en témoignage. Ils ne prouveront pas plus que les autres phénoménes. Ils ne ſeront pas plus diſtinguez que la diſtribution du mouvement dans les corps après leur choc, l'apparition d'une cométe, une éclipſe du ſoleil, la téflexion de la lumiere dans les planétes, & le reſte des autres effets phyſiques. Ainſi, par éxemple, ſi la guériſon de l'aveugle-né devoit être une ſuite des loix générales, par cette action qui n'eſt point un prodige hors de l'enchaînement des cauſes, Jeſus-Chriſt n'a point donné de marque démonſtrative de ſa puiſſance, ni prouvé ſa miſſion. Et ce que l'on dit de ce fait en particulier, on peut le dire de tous les autres miracles de l'Evangile.

Voici ce que je répons. 1°. Je n'ai point dit que les miracles ſoient les ſuites des loix générales ordinaires, & *connuës*. L'objection le ſuppoſe contre l'évidence formelle de mes termes. Je ſoûtiens, il eſt vrai, que les prodiges ſont des effets inſéparables de l'action des loix divines établies pour le gouvernement du Monde, mais je n'ai garde de prétendre qu'ils ſoient une ſuite des loix connuës. Je crois qu'ils naiſſent de celles qui nous ſont cachées, ou bien de la combinaiſon de celles-ci avec celles que nous connoiſſons. Effectivement, nous ne ſommes ici ni tout-à-fait au milieu de la lumiere, ni tout-à-fait au milieu des ténébres. Parmi les régles univerſelles, il y en a que nous connoiſſons, & c'eſt à l'aide de ces découvertes que les Philoſophes expliquent tant d'énigmes naturelles. Mais le nombre, l'enchaînement, les rapports, l'harmonie de ces régles concertées entre elles, c'eſt le ſecret de Dieu; les hommes l'ignorent, & c'eſt de cette ignorance que vient l'incertitude, ou du moins l'imperfection des ſyſtêmes de Phyſique. Si nous ne ſçavions rien de la mécanique du Monde, chaque événement nous y paroîtroit un prodige; ſi nous l'avions approfondie toute entiere, tout nous y paroîtroit ſimple & uni. C'eſt parce que nous ne ſçavons pas tout, & que nous n'ignorons pas tout auſſi, que nous jugeons ſi diverſement des effets. Nous appellons *naturels*, ceux qui dépendent des cauſes connuës; *miraculeux*, ceux dont nous ſentons que le principe nous eſt caché.

Cette diſtinction établie, la difficulté diſparoît. Il n'eſt plus petmis de dire que je dégrade les prodiges, & que je les fais déchoir du merveilleux, moins encore que je leur ravis leur deſtination & leur autorité. Ils ſont merveilleux, parce que l'eſprit humain ne ſçauroit en fixer la cauſe préciſe. Ils conſervent leur autorité, parce que ſoit qu'ils dépendent, ſoit qu'ils ne dépendent pas des loix générales, ils ne peuvent êtte prévûs non plus que ptoduits pat un être borné. Pour rendre ceci plus ſenſible, ſuppoſons que la guériſon de l'aveugle-né de l'Evangile fût une ſuite des loix naturelles, comme je l'ai dit, elle n'en étoit pas moins un effet ſingulier & prodigieux. Je le démontre par ce raiſonnement. Un miracle, dans ſa notion correcte, eſt un fait rare, dont la liaiſon avec ſa cauſe ſurpaſſe nos connoiſſances. Or telle eſt

la guériſon de l'aveugle-né dont parle l'Evangile. Elle eſt donc un prodige. Je vais plus avant. Je maintiens que ce fait, tout enveloppé que je le ſuppoſe dans les loix naturelles & générales, démontroit également la miſſion divine de Jeſus-Chriſt. Il eſt aiſé de le comprendre par cette queſtion. Lorſque Jeſus-Chriſt ouvrit les yeux à l'aveugle, ſçavoit-il qu'en conſéquence du mouvement imprimé à la matiere, la vûë devoit être renduë à cet homme en tel tems, ou ne le ſçavoit-il pas? Répondez juſte à mon alternative. Si vous dites qu'il le ſçavoit, je vous demande: Le ſçavoit-il par lui-même, ou ſi c'eſt Dieu qui le lui avoit révélé? Vous dites: Il le ſçavoit par lui-même, il connoiſſoit donc ce que l'on ſuppoſe être au-deſſus des connoiſſances humaines. Vous répondez: Il le ſçavoit, parce que Dieu le lui avoit révélé. Dieu concouroit donc aux œuvres de J. C. & dans ces deux ſuppoſitions je vois le prodige. Tout au contraire, s'il l'ignoroit, je continuë de demander, comment à point nommé les loix générales ſecondoient ſi bien ſa parole, diſpoſoient les événemens avec un rapport ſi juſte à ſes deſſeins, & juſtifioient ſi fidélement ſes promeſſes ſans le tromper, ſans le démentir jamais. Que l'on ne diſe donc plus que mon opinion enleve aux miracles leur deſtination & leur autorité. Ma réponſe diſſipe là-deſſus tous les doutes. Quoi qu'il en ſoit, j'ai prouvé que les prodiges ſont *poſſibles*. Premier caractere que je demande pour la certitude des Faits.

CHAPITRE VI.

Que les Faits de l'Evangile ſont annoncez par des Témoins oculaires, ou contemporains.

L'Application de la ſeconde de mes regles aux événemens rapportez dans l'Evangile ne m'arrêtera gueres, tant la choſe parle d'elle-même. Un ancien Auteur (*a*) dit, qu'une Hiſtoire doit être faite par ceux-mêmes qui ont eu

Verrius Flaccus de Verb. ſign. lib. 4. apud Gell. lib. 5. c. 18.

(*a*) Earum proprie rerum eſt Hiſtoria quibus gerendis interfuerit is qui narrat. *Verr. Flac. de Verb. ſign. lib. 4. apud Gell. lib. 5. c. 18.*

part aux avantures qu'ils racontent. Cette condition eſt aſſûrément très-rigoureuſe ; je ſuis même certain qu'elle l'eſt trop. Quiconque l'exigeroit de toutes les Hiſtoires dans l'extrême ſévérité, courroit le riſque de rejetter par excès de précaution, des Faits d'ailleurs très-conſtans. Combien d'écrits ſont préſumez vrais par tous les hommes, ſans néanmoins que les Auteurs de ces écrits ayent vû ce qu'ils rapportent ? c'eſt bien aſſez qu'ils l'ayent appris par des témoins fidéles ; nous ne demandons rien au-delà, quand les autres circonſtances concourent à nous perſuader. Avoüons pourtant que ce caractere lorſqu'il ſe trouve dans un ouvrage hiſtorique, lui donne un grand poids, & nous intéreſſe bien davantage. Le premier mérite d'un homme qui raconte, eſt de pouvoir dire : Ce que je rapporte, mes yeux l'ont vû. Nous qui l'écoutons nous en ſommes plus attentifs à ſes récits, & plus ouverts à la conviction. Ainſi quand je lis l'Hiſtoire de Thucidide, l'expédition de Cyrus dans Xenophon, les conquêtes de Céſar détaillées dans ſes propres Mémoires, je me ſens bien plus de diſpoſition à les croire qu'Hérodote, & Quintecurce qui me racontent ce qu'ils n'ont pû voir. C'eſt qu'en un certain ſens, il en eſt de l'Hiſtoire comme des Ouvrages de Peinture. Toute proportion gardée, le Peintre qui travaille d'après l'objet en ſaiſit mieux la reſſemblance, que celui qui n'en a que des idées empruntées.

Heureuſement, les Faits de l'Evangile dont il s'agit ici, portent ſur le front ce ſigne manifeſte de vérité. Ceux qui nous en donnent l'Hiſtoire ne ſont point éloignez des jours de Jeſus-Chriſt. Une partie d'entr'eux vivoit ſous le même ſoleil que lui. Ce ne ſont pas des Auteurs écartez des lieux témoins des événemens, ni ſéparez de la ſource par de longs eſpaces ; tous étoient citoyens des mêmes climats, & ce n'eſt qu'avec peine que je me réſous à prouver même en peu de mots, des choſes d'une connoiſſance ſi triviale. Il le faut pourtant, afin de ne laiſſer à l'incrédule aucun prétexte de défiance.

Il eſt conſtant d'abord que ſaint Matthieu le premier dans l'ordre des Evangéliſtes étoit contemporain de Jeſus-Chriſt. Lui-même nous apprend les principales circonſtances de ſa *Matth. c. 9.*

vie, & c'eſt de ſa bouche que nous ſçavons qu'il avoit dans les commencemens été Publicain; c'eſt-à-dire qu'il recouvroit quelque impôt établi ſur les Juifs par les Romains. Jeſus-Chriſt paſſant près des bords de la Mer de Galilée, lui commanda de le ſuivre. Saint Matthieu obéit, quitta tout, & ne retourna plus aux dangereux éxercices de ſa premiere fonction. Il fut mis dès-lors au rang des Apôtres, & ne ceſſa d'accompagner Jeſus-Chriſt dans ſes travaux. A la mort de ſon Maître il demeura dans Jéruſalem, où il annonçoit par ſes prédications les prodiges qu'il avoit vûs, & les Myſteres qu'il avoit appris. Peu après, & ſur le point de paſſer en d'autres lieux, il compoſa ſon Evangile, afin, (*a*) diſent les anciens Auteurs, de laiſſer aux Hébreux convertis un Monument inſtructif qui les conſolât de ſon abſence. Ce fut environ l'an 35. de Jeſus-Chriſt que parut cet Ouvrage, & la preuve en eſt inconteſtable, puiſqu'au rapport des plus habiles Chronologiſtes, les Apôtres ſe ſéparerent en 36. & qu'aucun d'eux n'étoit à Jéruſalem lorſque ſaint Paul y vint en 37. Voilà donc parmi nos Evangéliſtes un Auteur évidemment contemporain des faits de ſon Hiſtoire.

Euſeb. hiſt. Eccl. lib. 3. cap. 24.

Pour ſaint Jean, il étoit de la ville de Bethzaïde en Galilée, & fut appellé par Jeſus-Chriſt, avec Jacques ſon frere, lorſqu'ils étoient occupez à rétablir leurs filets ſur le rivage de la mer. Il étoit le plus jeune des Apôtres, plein de candeur & de droiture, chéri par Jeſus-Chriſt d'un amour ſi tendre & d'une affection ſi ſinguliere, qu'il en porta depuis le nom de diſciple bien-aimé. Cet Apôtre ſentit tout le bonheur d'une prédilection ſi précieuſe, & rien ne put l'arracher à ſon Maître; il le ſuivit au Jardin des Oliviers, & juſqu'à ſa Croix. Il fut le premier témoin de ſa réſurrection, & le premier à la publier. Son zéle lui attira les peines, & lui donna la gloire de la perſécution, il fut mis deux fois dans les fers, & ne ceſſa malgré ces violences d'enſeigner les Peuples, & d'accomplir ſon miniſtere avec un courage intrépide. Enfin il aſſiſta au Concile des Apôtres aſſemblé à Jéruſalem pour terminer les diſputes ſur l'obſervation de la

a Matthæus primò Hebræis prædicaverat. Verum cum pararet tranſire ad Gentes patriâ linguâ ſcripturam compoſuit, & ea quæ prædicaverat comprehendens dereliquit ad memoriam his à quibus proficiſcebatur ut gentibus prædicaret. *Euſeb. Hiſt. Eccl. lib. 3. c. 24.*

loi

loi. Voilà ce que l'Evangile nous apprend de cet Apôtre. L'Hiſtoire de l'Egliſe nous a inſtruit des autres circonſtances de ſa vie, de ſes voyages en Aſie, de ſa priſon & de ſes ſouffrances à Rome, de ſon éxil dans l'Iſle de Patmos, de ſon rappel par Nerva après la mort de Domitien, de ſon retour à Ephéſe, des ſoins infatigables de ſon Apoſtolat, & de ſa fin ſous le regne de Trajan. Ainſi l'Evangile qui porte ſon nom, & que l'Antiquité nous a tranſmis de ſiécle en ſiécle, ne ſçauroit être d'un témoin plus inſtruit. Il parut dans l'Egliſe environ l'an 98. à ce qu'on croit pour (*a*) être le ſupplément de ce qui manquoit à l'Hiſtoire de Jeſus-Chriſt dans les autres Ouvrages Apoſtoliques. Peut-être auſſi pour ſatisfaire le zéle empreſſé des nouveaux Fidéles, (*b*) & ſelon quelques-uns pour réfuter l'héréſie de Cérinthe & d'Ebion. Circonſtance que je remarque en paſſant, pour montrer que dès l'origine il y avoit des Cenſeurs prêts à relever nos Ecritures ſi les Faits n'en euſſent pas été certains.

Euſeb. hiſt. E. cl. lib. 3. c. 24.

Hyeron. proam. Comment. in Matth.

J'avouë qu'il n'eſt pas conſtant que ſaint Marc ait été le témoin oculaire des Faits qu'il rapporte. Quoiqu'il ſe trouve dans l'Antiquité quelques Auteurs qui le placent au nombre des 72. Diſciples de Jeſus-Chriſt, le torrent des Peres décide ouvertement qu'il n'a été que le Diſciple des Apôtres; d'où il faut conclure qu'il n'a publié que ce qu'il avoit appris d'eux, & ſur tout de ſaint Pierre, dont on prétend qu'il étoit l'interpréte. (*c*) Cette opinion eſt très-ancienne. Papias qui l'avoit appriſe d'un des Diſciples de l'Apôtre, ſoûtient qu'elle eſt inconteſtable, & je trouve la tradition aſſez unanime ſur ce point.

Irena lib. 3. adv. Her. cap. 11.

Papias apud Euſeb. hiſt. Eccl. c. 9.

Ce fut à Rome, & lorſque ſaint Pierre y alla pour la ſeconde fois après ſa délivrance de la priſon d'Herode, que ſaint Marc écrivit ſon Evangile. Il le fit à la ſollicitation des

Ibid. Clem. Alex. in Hypotyp.

(*a*) Certum eſt enim quod in prioribus tribus Evangeliis hæc videntur ſola contineri quæ in congeſta ſunt anno quo Joannes Baptiſta incluſus eſt in carcerem vel punitus .... itaque rogatus erit Joannes Apoſtolus ut ea quæ præterierant priores ante traditionem Joannis Salvatoris geſta ſcripturis comprehenderit. *Euſeb. hiſt. Eccl. lib. 3. cap. 24.*

(*b*) Joannes cum eſſet in Aſiâ & jam tunc Hæreticorum ſeminaria pullularent Cerinthis, Ebionis & cæterorum qui negant Chriſtum in carne veniſſe coactus eſt ab omnibus pene tunc Aſiæ Epiſcopis, & multarum Eccleſiarum legationibus de Divinitate Salvatoris altius ſcribere. *Hier. proœm. Comment. in Matth.*

(*c*) Marcus interpres, & ſectator Petri. *Iren. lib. 3. adver. Har. cap.* 11.

Fidéles qui demeuroient dans la capitale de l'Empire, & qui ne ceſſerent point de lui faire violence, qu'il n'eût accordé cette conſolation à leur foi, dit Clement d'Alexandrie. (a) Mais les paroles d'Euſebe & de ſaint Jérôme ſont importantes. Celui-ci ajoûte que ſaint Pierre approuva l'Ouvrage de ſaint Marc, (b) & qu'il conſacra par ſon autorité l'uſage qu'en faiſoient les Egliſes. C'eſt apparemment ce qui donna lieu d'appeller cet Evangile l'Evangile de ſaint Pierre; car Tertullien nous apprend que telle étoit la croyance commune de ſon tems. Or de tous ces Faits ſort un raiſonnement qui vient comme au-devant du Lecteur, & ſans le faire moi-même, chacun conclûra que le recüeil de ſaint Marc, appuyé du ſuffrage de ſaint Pierre, a la même force que s'il étoit l'Ouvrage de ſaint Pierre même. Le premier n'étoit pas témoin oculaire, mais il eſt évident qu'il l'eſt en quelque ſorte, devenu en ne répétant que les diſcours fidéles de celui qui l'étoit. D'ailleurs, ſaint Marc avoit été contemporain de Jeſus-Chriſt. Il avoit vêcu dans les mêmes contrées que lui; il ſçavoit donc l'Hiſtoire de ſon tems, comme nous ſçavons celle de nos jours, & il ne pouvoit ignorer ce qui faiſoit alors l'objet important de la curioſité des hommes.

Clem. Alex apud Euſeb. lib. 2. c. 15.

Ibid.

Hier. de ſcrip. Eccl. in Marc.

Je dis à peu près la même choſe de ſaint Luc. Comme le ſentiment général des Anciens eſt que ſaint Marc a compoſé ſon Evangile ſur les prédications de ſaint Pierre, dont il étoit l'interprête, ils ont crû de même que ſaint Luc, Diſciple de ſaint Paul, n'avoit fait qu'arranger en un corps d'Ouvrage les diſcours de cet Apôtre. Nous convenons donc qu'il n'a point lui-même vû Jeſus-Chriſt, mais il prévient la conſéquence qu'on en pourroit tirer contre ſon Hiſtoire, dans la Préface qu'il y a joint. Il aſſure là qu'il n'avance rien que ſur le rapport fidéle des témoins oculaires de ce qu'il raconte; & aſſurément on ne peut ſoupçonner la foy de ſes récits, même en le jugeant dans la plus rigoureuſe critique. D'a-

Iren. apud Euſeb. hiſt. Eccl. lib. 5. c. 8.

Luc. in proœm.

(a) Marcum Petri ſectatorem, cujus hortatique extat Evangelium, enixe orarunt ut doctrinæ illius quam auditu acceperant, ſcriptum aliquod monumentum apud ſe relinqueret. Nec prius deſtiterunt quam hominem expugnaſſent, autoreſque ſcribendi illius, quod ſecundum Marcum dicitur Evangelii, extitiſſent. *Clem. Alex. apud Euſeb. lib. 2. c. 15.*

(b) Marcus juxta quod Petrum referentem, audierat rogatus Romæ à fratribus breve ſcripſit Evangelium, quod cum Petrus audiſſet probavit, & Eccleſiæ legendum ſua autoritate dedit. *Hier. de Scrip. Eccl. in Marcum.*

bord on ſçait qu'il étoit né dans les lieux voiſins de la Paleſtine, & qu'il voyagea long-tems dans toute la Syrie. Il lui fut donc aiſé de s'inſtruire de la vérité des Faits dans ces régions, où la mémoire en étoit toute récente. De plus, il écrivit dans un tems où les Apôtres vivoient encore, & pouvoient juger de ſon Ouvrage. Le cours qu'il eut dans l'Egliſe eſt donc la preuve de l'adoption qu'ils en firent. En le laiſſant dans la main des Fidéles, c'étoit reconnoître qu'ils y trouvoient leur propre Doctrine, & la vérité des Faits qu'ils prêchoient eux-mêmes.

A l'égard du Livre des Actes des Apôtres, l'Hiſtoire qu'il renferme ne pouvoit être écrite par un Auteur plus inſtruit. C'eſt ſaint Luc, & l'on ſçait qu'il fut le témoin des principaux événemens qu'il raconte. Il n'y a là-deſſus aucun doute, & je n'ai garde de m'étendre à prouver ce que perſonne ne conteſte. *Ce n'eſt donc point en ſuivant des fables & des fictions ingénieuſes que* les Apôtres *nous ont fait connoître les œuvres & la puiſſance de Jeſus-Chriſt; mais c'eſt après avoir eux-mêmes été les ſpectateurs de ſa Majeſté.* 1. Petr. c. 2. ℣. 16. Auſſi le Seigneur leur avoit-il dit la veille de ſa mort: *Vous rendrez témoignage de moi, parce que vous étes dès le commencement avec moi.* 17. Joan. c. 15. v. 27. Et lorſqu'il fut queſtion de donner un ſucceſſeur au Diſciple perfide, *il faut*, dit ſaint Pierre, *qu'entre ceux qui ont été de nôtre Compagnie durant que Jeſus-Chriſt a vêcu parmi nous, on en choiſiſſe un qui ſoit comme nous témoin de ſa Réſurrection*; Act. c. 1. ℣. 21. 22. tant les Apôtres étoient attentifs à ne confier le miniſtére de la parole qu'à ceux qui l'avoient oüie de la bouche du Maître.

CHAPITRE VII.

Que les Faits de l'Evangile ſont annoncez par des Témoins ſinceres & vrais.

QUe les Déïſtes me pardonnent ſi je le dis, je ne puis croire qu'ils ſoient dans un doute bien ſincere ſur l'ingénuité des Hiſtoriens Evangéliques. Ce n'eſt pas qu'en gé-

néral je ne convienne que l'on peut quelquefois héſiter ſur la bonne foy des Auteurs intéreſſez dans la cauſe qu'ils ſoûtiennent, ou dans les faits qu'ils rapportent. Je conçois qu'on peut avoir contre un Hiſtorien des préſomptions ſi fortes, qu'elles tiennent en ſuſpens ſur la vérité de ſes récits. Mais enfin on allégue ſes préſomptions quand on en a, on expoſe la raiſon de ſes doutes, & le ſujet de ſes défiances. Si les Déïſtes en uſoient de la ſorte, je ne ſerois donc point ſurpris. Loin de l'être, je dirois: Vous raiſonnez dans les régles de la critique. Avant que de croire vous demandez à être éclaircis: rien n'eſt plus ſage, & puiſque nous tentons de vous convaincre, c'eſt à nous à diſſiper les juſtes ſoupçons qui vous inquiétent. Mais s'élever contre un Hiſtorien, que dis-je? s'élever contre la candeur de pluſieurs Hiſtoriens ſans ombre de preuve d'une diſpoſition contraire, les ſuppoſer trompeurs, ſimplement ſur de vagues poſſibilitez, & ſur le fondement unique de la malignité des Hommes en général. Qu'eſt-ce-là, ſinon incidenter odieuſement dans la diſpute, faire naître des queſtions ſur tout, & rendre les Hommes défians à outrance? Voilà pourtant ce que font les incrédules, quand ils demandent, qu'on leur prouve que les Apôtres ont été vrais dans leur Hiſtoire. Ceux qui ne peuvent, malgré leurs déſirs, alléguer un prétexte tant ſoit peu raiſonnable de doute, veulent encore qu'on leur prouve l'impoſſibilité de douter. Hé bien il le faut donc faire. J'éxamine le caractere des Apôtres, leur conduite, & les circonſtances de la publication de leurs Ouvrages. Le Lecteur équitable tirera les conſéquences qui ſortiront de mes remarques.

Premierement le caractere des Apôtres. Quand nous ne ſçaurions pas d'eux-mêmes l'Hiſtoire de leur naiſſance, les Ecrivains de leurs temps ou poſterieurs, nous en inſtruiroient aſſez. Tout ce qu'il y a d'Ouvrages anciens favorables, ou contraires à la foy nous repréſentent les premiers Diſciples de Jeſus-Chriſt, & ſur tout les Auteurs de ſa vie comme des Hommes ignorans, bornez, ſans éducation, & ſans culture, élevez dans les fonctions groſſieres où rabaiſſent les beſoins de la vie, & connus ſeulement pat le vil Peuple.

Leur Hiſtoire, paſſée de ſiécle en ſiécle, & venuë juſqu'à nous, juſtifie de reſte la vérité de ces peintures. Tous les Peres, au moins les plus habiles, ſont les premiers à nous dire que les Apôtres ont écrit non ſeulement ſans ornement, ſans ordre, & ſans art, mais d'un ſtile inéxact, confus, plein d'hyperbates, ſouvent même de barbariſmes. Voilà ceux dont on prétend que l'Hiſtoire peut être inſidieuſe, ceux dont on appréhende la ſurpriſe & les piéges, ceux enfin dont on n'a pas honte de ſoupçonner la foy.

Iren adv. hæreſes lib. 3. cap 7. Origen. Philoc. c. 4. Id. adv. Cel. lib 7. Chryſoſt. Homil. 3. in Epiſt. 1. ad Cor. c. 1. Hyeron. Epiſt. ad Algas quæſt. 10. Celſ. apud Orig. Porphyr. apud Euſeb. Iulian apud Cyrill.

Ce ſont des Hommes d'une innocence d'ailleurs ſans nuage. Les plus implacables ennemis du Chriſtianiſme n'ont rien à dire contr'eux, & je vous laiſſe à définir une vertu que la calomnie n'oſe entreprendre de noircir. Ce ſont des Hommes ſi peu ambitieux, ſi peu ſenſibles à l'attrait du plaiſir, qu'ils abandonnent ce peu même dont ils joüiſſent pour ſe dévoüer à l'indigence, & aux travaux de l'Apoſtolat; ſacrifice auſſi rare que celui des grandes richeſſes, & peut-être encore plus douloureux au cœur humain. Ce ſont des Hommes ſi naïfs, ſi ingenus, qu'ils donnent à la ſincérité de l'Hiſtoire, le compte fidéle de leurs foibleſſes, de leur ignorance, de leurs murmures, de leurs diſputes, de leur défiance, de leur déſertion, & de leur incrédulité. Ce ſont des Hommes ſi pacifiques, ſi tranquilles, ſi patiens, qu'ils ne ſe permettent ni plaintes ni reproches contre la Nation qui les perſécute. Ce ſont des Hommes que nul intérêt temporel n'engage à prendre la défenſe de Jeſus-Chriſt, pour ne pas dire, engagez par toutes les vûës humaines à prendre le parti contraire. Enfin ce ſont des Hommes qui meurent pour atteſter ce qu'ils ont vû, des Hommes que nul Hiſtorien ne contredit, au moins ſur les Faits dont il s'agit, des Hommes reconnus ſi ſinceres, dans le tems même qu'on pouvoit encore s'inſtruire de la vérité récente, que l'Univers preſque entier ſe réforme à leur parole, & ſur leurs traces court au martyre pour la défendre.

Voyez M Paleol. Art 16.

Sur ce caractére ainſi dévéloppé, & dont tous les traits ſe juſtifient par l'évidence de l'Hiſtoire, je ſupplie qu'on me diſe, s'il eſt poſſible que les Apôtres ayent voulu nous tromper. Si, contre toute pudeur, on perſiſte à le ſoûtenir, que reſtera-t'il d'inconteſtable, & qu'on ne puiſſe révoquer en

doute ? Où en ſerons-nous pour toutes les Hiſtoires des ſiécles reculez ? Faudra-t'il les croire vrayes ? Mais leurs Auteurs ont-ils plus fait pour nous porter à les croire que les Diſciples de Jeſus-Chriſt n'ont fait pour faire croire à l'Evangile ? Leurs Auteurs avoient-ils plus de probité reconnuë, plus de marques de candeur, plus d'impartialité que les Apôtres ? Leurs Auteurs ont-ils ſouffert, ſont-ils morts en preuve de la vérité de leurs écrits ? Tout au contraire, ſi l'on dit que tout eſt ſuſpect dans les Annales anciennes quelles qu'elles ſoient, à quoi ſommes-nous réduits, & quels Hommes ſont donc ceux contre leſquels je diſpute ? Ce n'eſt plus à la ſeule Religion Chrétienne qu'ils s'oppoſent ; c'eſt à tout ce qu'il y a jamais eu d'avéré ſous le ſoleil. Ils ne parlent contre nous que parce qu'ils ont réſolu de parler contre tout. Notre cauſe n'eſt plus la nôtre, c'eſt celle de toutes les Annales du monde, & la leur eſt ſi bien la leur, qu'ils ſont ſeuls à la deféndre. En effet, ou ils ſe contrediſent, ou ils ſoutiennent le paradoxe le plus abſurde. Ils ſe contrediſent, ſi rejettant les Evangiles, ils reconnoiſſent la vérité des écrits prophanes, cent fois moins autoriſez. Ils avancent un paradoxe effrayant, & inoüi, s'ils ſoupçonnent toutes les Hiſtoires, s'ils veulent que tous les Faits anciens demeurent dans la confuſion, & dans l'incertitude. Des deux côtez je vois un excès égal, & je ne voudrois pas d'autre éxemple pour démontrer à quoi l'on eſt réduit, quand on s'engage à diſputer par paſſion contre l'évidence.

Mais je laiſſe ce premier raiſonnement, & j'en établis un autre ſur la nature des Faits rapportez dans l'Evangile. Il eſt conſtant que ces Faits ſont de l'eſpece la moins propre à ſeconder l'impoſture ; les plus autentiques, & les plus circonſtanciez qui furent jamais. Ce ſont des miracles ſans nombre, connus par les Rois de la Judée, par les Magiſtrats Romains, par les Miniſtres de la Synagogue, par un Peuple entier aſſemblé deux fois dans ſes fêtes ſolemnelles. Ce ſont des diſcours adreſſez aux ſectes diverſes qui partageoient les Juifs. Ce ſont des Faits ſur la matiere du monde la plus importante, & la plus éxaminée : des Faits enchaînez l'un à l'autre dans la dépendance la plus étroite : des Faits liez à tout ce qu'il y avoit de plus public ſur la

terre : des Faits ſi détaillez qu'on y remarque les circonſtances des noms, des tems, des lieux & des témoins. L'ordre de mon Ouvrage demandera que j'éxamine ce point avec plus d'étenduë dans le Chapitre qui va ſuivre. Mais en attendant je puis faire cette queſtion aux Deïſtes : Croyez-vous que les Apôtres étoient raiſonnables ; ou penſez-vous qu'ils étoient inſenſez ? S'ils étoient raiſonnables, comment ſuppoſez-vous qu'ils avoient le front d'avancer comme publics des Faits dont perſonne n'avoit la connoiſſance ; des Faits inventez & chimeriques ; des Faits dont on n'avoit rien vû, rien oüi, dont il ne reſtoit ni veſtige ni mémoire ? Quoi des hommes en qui toute lumiere n'eſt pas éteinte, & qui pourtant veulent tromper les autres, vont-il choiſir des contes, des fables, & des romans pour les donner à leurs contemporains ſur le pied d'une Hiſtoire contemporaine ? Vient-il à l'eſprit humain, s'il n'eſt dans un délire qui le trouble, d'arranger des viſions, & de dire à ceux qui les écoutent : Voilà ce que vous avez vû, ce qui s'eſt fait dans l'enceinte de nos murailles, & ce que vous ne ſçauriez contredire, vous tous qui ſubſiſtez encore ? Si l'on dit que cette hardieſſe n'eſt pas ſans éxemple, que l'on en cite un, tout auſſi-tôt je me rends ; & ſi l'on dit au contraire, que les Apôtres étoient inſenſez ; outre que ce reproche eſt ſans fondement, il faudra dire encore que tous ceux qui dans la premiere origine croyoient à l'Evangile, étoient auſſi inſenſez que ces Auteurs ; il faudra, pour ne rien épargner, ſoutenir que cette immenſe multitude répanduë parmi les Juifs, avoit perdu le raiſonnement, & le ſouvenir tout enſemble. Or qu'y-a-t'il de plus deſtructeur de toute certitude humaine que cette abſurde ſuppoſition ? Juſqu'ici l'on ſe croyoit arrivé aux dernieres bornes de l'évidence en matiere de Faits, lorſque pour en douter il falloit ſuppoſer un égarement de raiſon effectif, je ne dis pas dans une nation entiere, je dis même dans une poignée d'hommes. Mais ce caractere ne ſera plus déciſif s'il eſt permis une fois aux Déïſtes de ſe livrer à l'hypothéſe contraire. Non ſeulement on ne ſera plus certain des choſes paſſées, on ne le ſera pas même des choſes préſentes ; on ſuppoſera, ſi l'on veut, un enchantement dans les hommes d'aujour-

d'hui, on le ſuppoſera dans ſoi-même, auſſi-bien que dans ceux qui ne ſont plus, & ſur ce principe nous ſerons tous auſſi aveugles ſur le préſent, & ſur le paſſé, que nous le ſommes ſur l'avenir. Quelle honte pour le ſyſtême incrédule de ſe voir conduit par ſes propres raiſonnemens à de ſi bizarres conſéquences! Plûtôt que d'avoüer que les Apôtres étoient ſincéres, en le niant on eſt ſoi-même forcé de laiſſer voir qu'on ne l'eſt pas.

Pour troiſiéme preuve de la candeur des Evangéliſtes, je rapporterai quelques circonſtances de la publication de leurs écrits. On ne doute point que ces Ouvrages n'ayent paru dans le Monde avant la ruine des Juifs. Le ſeul Dodwel a prétendu le contraire en avançant que l'Evangile n'avoit été publié que ſous l'Empire de Trajan, par le moyen de ſes victoires ſur les Parthes. Mais cette opinion, hazardée ſur de foibles conjectures, n'a trouvé que des contradicteurs. L'Hiſtoire de Jeſus-Chriſt parut donc en un tems où la guerre étoit ouverte entre les Juifs, & les Chrétiens, dans un tems où ces deux partis conteſtoient de l'intelligence des prédictions, dans un tems où l'on voyoit déja des Egliſes nombreuſes à Rome, à Corinthe, à Theſſalonique, à Philippes, à Epheſes, à Antioche, & ailleurs; enfin dans un tems où les Synagogues des Juifs fleuriſſoient dans ces mêmes lieux. Or cela ſuppoſé qui eſt inconteſtable, il eſt queſtion de ſçavoir ſi les Apôtres pouvoient mettre en lumiere des Faits inventez par eux, & ſe flater de les faire croire à un Peuple d'ennemis qu'il s'agiſſoit de convertir. Il eſt queſtion de ſçavoir ſi des hommes ſans crédit, ſans lumieres, ſans talent humain, pouvoient impoſer ſur des Faits dont la datte n'étoit au plus que de quatorze ou de quinze ans. Il eſt queſtion de ſçavoir ſi les Juifs ſur tout n'auroient pas reclamé cent fois contre cette Hiſtoire, ſuppoſé qu'il eût été poſſible d'en nier l'eſſentiel. Que les incrédules ſe conſultent ſur tous ces points, car pour moi je ne veux pas m'y arrêter davantage, & s'ils entendent au fond de leur cœur une autre réponſe que nous; je demande qu'ils nous l'apprennent.

Dodwel. Diſſert in Iren. Diſſert. 1. p. 67.

Ce qu'il importe d'obſerver eſt l'intervale qui ſe trouve entre la publication des quatre Evangiles. Saint Matthieu donna le ſien huit ou neuf ans après la mort de Jeſus-Chriſt.

Celui

Celui de ſaint Marc ne parut qu'environ dix ans après celui de ſaint Matthieu. Je trouve le même intervalle entre celui de ſaint Marc, & celui de ſaint Luc. Enfin celui de ſaint Jean vient quarante ans environ après celui de ſaint Luc, & ſoixante ans environ après celui de ſaint Matthieu. Je ferai donc ſur ces différentes époques un raiſonnement, que je crois déciſif. Ou l'Hiſtoire donnée par ſaint Matthieu premier Evangéliſte, fut d'abord reçûë comme véritable, ou bien rejettée comme fauſſe. Que les Déiſtes choiſiſſent à leur gré l'un ou l'autre parti. S'ils embraſſent le premier, toute controverſe eſt finie entr'eux & nous; car s'il n'y avoit point de notoriété contre les Faits de l'Evangile, ou plûtôt s'il y avoit une manifeſte notoriété pour eux la premiere fois qu'il parut, il ne peut y avoir eu dans la ſuite de notoriété contraire. Si l'on dit que l'Hiſtoire de S. Matthieu fut décriée tout d'un coup comme fabuleuſe, je réponds auſſi-tôt qu'il ſeroit impoſſible que les trois autres Evangéliſtes euſſent eu le front de renouveller les mêmes Fables. S'il y a dans le cœur humain aſſez de dépravation pour tenter le ſuccez d'une impoſture, on ne revient plus à la reproduire quand une fois elle eſt tombée dans un décri général. On profite au moins de la chûte du premier ſéducteur, & ſi l'on veut tromper, on le fait par de nouveaux moyens; car l'eſprit ne ceſſe d'en trouver, & il n'eſt que trop fecond pour l'artifice. Comment voudriez-vous donc que trois Auteurs en des tems differens euſſent dépoſé préciſément pour la même Hiſtoire, convaincuë de menſonge dès ſa premiere naiſſance? Ne ſeroit-ce pas ſuppoſer ce qui eſt ſans éxemple dans le Monde, & ce qui eſt contre tout éxemple?

Je puis encore prier ceux qui doutent, de faire attention à ce que je vais dire. Ils ne ſoupçonnent la foy des Evangéliſtes qu'en ſuppoſant qu'ils étoient tous concertez pour la même fraude; ſoit qu'ils la crûſſent innocente, comme il arrive quelquefois aux zélez ignorans; ſoit qu'ils en connuſſent toute la noirceur, comme il arrive à ces ames malheureuſes, qui naiſſent amies du menſonge. Or jamais ſuppoſition n'a été plus fauſſe que celle-ci, & peut-être qu'il n'y a jamais eu moins d'intelligence affectée qu'entre les Apôtres. Leur propre Hiſtoire écrite par eux, n'eſt ſemée que des récits

de leurs conteſtations. Saint Paul marque celles qui ſurvinrent entre lui & ſaint Pierre. Saint Luc raconte aſſez au long les différends qui s'élevetent entre ſaint Paul & Barnabé. Il rapporte les diſputes & les jalouſies des premiers Fidéles, ſur la diſtribution des aumônes entre les veuves des Grecs, & celles des Hébreux. On voit des diſputes entre les Apôtres ſur la vocation des Payens à l'Evangile, l'opiniâtre attachement des Juifs convertis, à leur circonciſion, & aux autres cérémonies de la Loi; les oppoſitions de ſaint Paul rapportées dans ſon Epître aux Galates. Qu'eſt-ce là, ſinon la preuve claire qu'il n'y avoit entre les Apôtres ni intelligence, ni concert, & qu'ils diſoient en ſimplicité ce qu'ils ſçavoient?

Vous me direz: c'étoit un artifice pour mieux tromper. Un air d'innocence qui paroît ignorer l'art des précautions, eſt un piége bien plus sûr que cette vigilance attentive qui prévient tout. Ainſi les Apôtres ne nous ont peut-être raconté leurs diviſions que pour voiler davantage le deſſein formé de nous ſurprendre. Ce ne ſeroit pas la premiere fois qu'on auroit vû cet artifice pratiqué par les impoſteurs.

Non ſans doute. Mais ceux qui font cette difficulté n'y penſent pas. D'une part ils ſoûtiennent que les Apôtres donnoient une Hiſtoire dont leurs contemporains voyoient le menſonge. Entrepriſe qui découvre dans les Evangéliſtes une étonnante ſtupidité. De l'autre, ils transforment ces mêmes Hiſtoriens en Auteurs dreſſez à la ſoupleſſe & aux ſubtilitez; en Auteurs ſi déliez, qu'ils affectent de ſe combattre ſur des points indifférens à leur Hiſtoire, pour écarter les ſoupçons d'intelligence que la poſtérité formeroit contr'eux, s'ils paroiſſoient toûjours unanimes. Qui eſt-ce qui a jamais vû repreſenter les mêmes Hommes ſous des images ſi diſcordantes? Les incrédules auront-ils donc le privilége de ſoûtenir tout à la fois le pour & le contre? Et ſerons-nous toûjours forcez de leur dire qu'ils raiſonnent ſans régle, changeant toûjours de principes ſelon que le beſoin, & nos réponſes les preſſent? Si parlant des Apôtres nous avançons qu'au moins ils étoient raiſonnables. Point du tout. Ils étoient les plus crédules & les plus bornez de tous les Hommes, on les accable de tous les reproches d'igno-

rance & de groſſiereté que le paganiſme faiſoit aux Juifs. Si d'un autre côté nous les repréſentons comme des Auteurs ſimples & ſans art, ſi nous le prouvons par leurs écrits mêmes. Point du tout. Avant eux & après, le Monde n'a point vû de ſéducteurs plus fins, plus déguiſez ni plus politiques. Aſſurément ce n'eſt pas là parler pour s'entendre, & pour s'éclaircir.

Remontons plus haut. Il n'y a point de concert ni d'impoſture méditée quand on prend pour témoins de ce qu'on avance ceux mêmes qu'on entreprend de convertir. Il n'entrera jamais dans l'eſprit que des fourbes s'expoſent à choiſir pour juges de leur ſincérité, ceux qui ont en main la preuve littérale d'une diſpoſition oppoſée. Encore moins eſt-il concevable que ceux qui connoiſſent la fauſſeté d'un Fait, ſe laiſſent convaincre qu'ils en ont vû la vérité ſous leurs yeux. Or quand les Apôtres écrivirent l'Hiſtoire de Jeſus-Chriſt, ils entroient dans les Synagogues, où ils prêchoient de point en point ce que nous liſons dans l'Evangile, c'eſt-à-dire cette foule de miracles qui nous y étonne. Ils faiſoient deux choſes. Ils poſoient en principe ces Faits prodigieux, & ils en concluoient que celui qui les avoit operez étoit le Meſſie prédit. Voilà donc leur fidélité miſe par eux-mêmes à la plus grande épreuve. Les voilà dans le point le plus dangereux, ou le plus favorable, ſelon qu'ils ſeront faux, ou vrais. Tournons donc les yeux du côté des Juifs; car leur réponſe va décider. Nient-ils les Faits avancez par les Apôtres? nullement. Ils les avouënt, & la diſpute ne roule que ſur l'intelligence des Prophéties. Les Apôtres maintiennent que ces Faits ſont viſiblement l'Hiſtoire du Meſſie tracée dans les Ecritures. Les Juifs au contraire donnent aux prédictions un ſens différent, & refuſent de reconnoître dans la perſonne de Jeſus-Chriſt celui qu'ils attendent. Tel eſt le point précis de leur diſpute. Pour les Faits, je le répéte, on en convient dans les deux partis, & on n'en fait pas ſeulement de queſtion. La difficulté ne roule que ſur les conſéquences de ces Faits. Je puis donc à préſent faire ce raiſonnement démonſtratif. On ne peut mieux prouver la fidélité d'un ou de pluſieurs Auteurs que par l'aveu de ceux mêmes qui les jugent. Or les Juifs ſont ap-

peliez en témoignage par les Apôtres ; c'eſt juſques dans les Synagogues que ceux-ci vont chercher les garans, & les juges de leurs récits. Les Juifs, loin de les déſavoüer, tournent la queſtion ſur d'autres points, & n'incidentent que ſur les conſéquences. Donc il eſt démontré que les Apôtres étoient vrais, & qu'il n'y avoit entr'eux ni intelligence, ni concert pour tromper.

CHAPITRE VIII.

Que les Faits de l'Evangile étoient intéreſſans & publics.

JE conviens que la connoiſſance de l'Hiſtoire eſt encore très-imparfaite, & que ce qu'elle a de lumineux & de flatteur, n'eſt que trop balancé, par ce qu'elle a d'incertain & d'épineux. Nous marchons à travers l'obſcurité des ſiécles paſſez de la même ſorte que marche un Homme dans une foreſt vaſte, où la diverſité des routes forme la matiere de ſes embarras. Quoique la Critique, plus éxacte & plus heureuſe dans les derniers tems, nous ait applani bien des chemins, auparavant impraticables ; ces mêmes erreurs dont elle nous a tiré, ne ſervent qu'à nous mettre encore plus en défiance du reſte. Tant de fois trompez par nos premiers guides, nous n'oſons plus qu'avec d'étranges peines déférer à la foi d'autrui.

Cependant il y a des Faits ſi viſiblement certains, ſi peu compatibles avec l'impoſture, ſi revêtus de circonſtances convainquantes, qu'il faut pour en douter fermer exprès les yeux à la lumiere, & dire : Je ne veux rien voir. Je place au nombre de ces événemens ceux qui ſont publics, & qui intéreſſent tous les Hommes, ou du moins un grand Peuple. Sans porter ſur les autres ni jugement ni déciſion, je dis de ceux-là qu'ils ne ſçauroient jamais être faux. Et pourquoi ? C'eſt qu'il eſt impoſſible de tromper un million de témoins obſervateurs & curieux. C'eſt qu'il n'eſt ni naturel, ni vraiſemblable qu'une multitude immenſe voye du mê-

me œil & du même côté les mêmes objets, ſans que perſonne en découvre le défaut. Un Homme en peut tromper un autre moins habile que lui ; mais impoſer à des Nations entieres durant une longue ſuite d'années, & par la répétition fréquente des mêmes événemens : On doit me l'avoüer ; c'eſt ce qui ne peut être, & ce qui n'a point d'exemple. Plus un Fait eſt public, moins il eſt donc propre à ſeconder l'impoſture. Mais que ſera-ce, ſi ce Fait par ſa nature excite encore la plus vive curioſité, ſi ce Fait intéreſſe ce qu'il y a de plus ſenſible & de plus cher au cœur, ſi ce Fait entraîne la néceſſité d'un autre culte, s'il introduit de nouveaux préceptes, & devient le fondement d'une réforme générale dans le Monde ? Un pareil ſpectacle laiſſera-t'il les eſprits inappliquez, oiſifs, & diſtraits ? Hé qu'y aura-t'il donc qui les puiſſe remuer ſi ce vif intérêt les trouve inſenſibles ? Or, tels ſont les miracles, & en gros toute l'Hiſtoire de l'Evangile. Qu'on me permette pour le démontrer, d'en parcourir quelques traits.

Par éxemple, que de circonſtances étonnantes ! que de prodiges à la naiſſance de ſaint Jean le précurſeur du Meſſie ! Mais au même tems que d'authenticité dans ces miracles ! Ils ſont vûs & connus dans toutes les montagnes de la Judée, ils ſe paſſent en partie dans le Temple, & ſous les yeux du Grand-Prêtre, l'Homme le plus vénérable de la Nation, & du témoignage le moins ſuſpect. Ces circonſtances, déja ſi célébres, ſont ſuivies du miniſtére public de Jean. Il prêche, il reprend, & corrige toute la Judée ; il porte juſqu'au Palais des Rois un zéle intrépide, & meurt enfin par les conſeils d'Hérodiade, dont il condamne les ſcandaleuſes amours. Le ſoleil ne voit rien plus à découvert que de tels Faits.

Ioſeph. Antiquit. l.b. 18. c. 17.

Hérode Antipas.

La naiſſance de Jeſus-Chriſt en Bethléem, & ſous l'Empire d'Auguſte eſt de même un Fait expoſé à tous les yeux. Les Magiſtrats Romains en rendent témoignage, les Archives publics en atteſtent la vérité tant qu'ils ſubſiſtent, & c'eſt à ces Monumens que nos Auteurs ne ceſſent de renvoyer les ennemis de la foy dans l'origine de l'Egliſe.

Juſt. Dial. cum Tryph. Tertul. cont Marcion. lib. 4. c. 19. & 16. Chalcid. Comm. in Tima.

Mais ce qu'on ne conteſtera jamais en conſervant de la candeur, c'eſt le phénoméne prodigieux de l'aſtre qui con-

duiſit les Mages des extrémitez de l'Orient juſqu'à Bethléem. On ne ſçauroit dire que cet événement n'eſt qu'une fable imaginée; en le diſant, ce ſeroit recourir ſoi-même à la fable. L'Evangile ne dit il pas en effet, qu'à l'arrivée de ces Sages, Hérode & la ville entiere de Jéruſalem furent troublez? N'eſt-il pas écrit que ce Prince étonné du prodige, fit conſulter les Scribes, & les Docteurs ſur la naiſſance du Meſſie? N'y-a t'il pas des preuves, même dans l'Hiſtoire prophane, qu'en conſéquence de ce miracle, & dans la vûë d'en prévenir les ſuites, il fut ordonné qu'on mettroit à mort tous les enfans au-deſſous de deux ans? Toutes ces circonſtances ſont en termes formels dans les écrits ſacrez. Mais toutes ces circonſtances n'étoient rien moins que des ſecrets, & c'étoit ce qu'il y avoit de plus authentique. Un Homme trompeur auroit-il oſé imaginer des récits pareils? Auroit-il eu le front de les conter à ceux qui auroient pû lui dire: Ni Hérode, ni Jéruſalem, ni les Scribes, ni les Prêtres n'ont vû ce que vous écrivez contre la foy de leurs témoignages?

Macrob.

Pourſuivons? Que Jeſus-Chriſt ait été en Egypte pour éviter les jalouſies cruelles d'Hérode. N'eſt-ce pas un Fait que les Juifs nous reprochent encore aujourd'hui? Que ne diſent-ils pas, que n'ont-ils pas dit de la foibleſſe d'un Dieu qui ne peut ſe ſouſtraire que par la fuite aux fureurs d'un Homme?

Celſ apud Orig. lib. 1

Que Jeſus-Chriſt à l'âge de douze ans ait enſeigné dans les Synagogues, & révélé dans les prophéties les myſtéres qu'elles cachoient. N'eſt-ce pas un Fait dont la Nation entiere fut inſtruite dans un tems où la fête ſolemnelle attiroit tous les Peuples au Temple du Seigneur?

Que Jeſus-Chriſt dans le baptême qu'il reçut de Jean, ait vû les Cieux ouverts, & qu'une voix ſe ſoit fait entendre qui lui diſoit: Vous êtes mon fils, c'eſt en vous que j'ai placé mes complaiſances. N'eſt-ce pas un Fait public? Voyez les témoins que cite ſaint Luc. C'eſt la foule même de ceux que baptiſoit le Précurſeur ſur les rives du Jourdain.

Luc. cap. 3. ℣. 21.

Que Jeſus-Chriſt ait fait choix de douze Apôtres, Hommes vulgaires, ſans éducation & ſans lettres; qu'il leur ait

confié ſa Doctrine, qu'il l'ait annoncée luy-même durant trois années & plus ; qu'il ait combattu les vaines traditions du Judaïſme ; qu'il ſe ſoit déclaré le Meſſie promis & donné. Ce ſont des Faits manifeſtes, que nulle obſcurité ne pouvoit couvrir ; des Faits dont ce qu'il y avoit de Romains dans la Judée ne pouvoit ignorer l'éclat, des Faits répandus, & portez dans toute la terre par un million de Juifs que la célébrité des fêtes raſſembloit à Jéruſalem.

Que Jeſus-Chriſt ait fait des miracles ſans nombre, c'eſt encore ce qui devoit être évident comme la lumiere. Ces prodiges étoient faits ; ſur qui ? ſur le ſerviteur du Grand-Prêtre, ſur le fils d'un Chef de la Synagogue, ſur l'enfant d'un Centenier Romain. Ces prodiges ſont faits ; mais où encore ? Dans les places publiques, au milieu des Villes, dans les campagnes, dans le Temple & aux pieds de l'Autel. C'eſt en Galilée, c'eſt à Jéruſalem, c'eſt à Naïm, c'eſt à Sidon, c'eſt par tout où Jeſus-Chriſt paſſe qu'il laiſſe des traces de ſa puiſſance, & les veſtiges de ſa miſéricorde. Ces prodiges ſont faits ; dans quelles circonſtances ? A la vûë des idolâtres citoyens ou voyageurs dans la Paleſtine, ſous les yeux des Samaritains, en preſence des ennemis implacables de la nouvelle Doctrine. Ces miracles cherchent le grand jour, & la cenſure acheve d'y porter la lumiere. Ils affrontent les épreuves & ſubſiſtent long-tems même après qu'ils ſont faits. Des malades ſans nombre guéris de leurs infirmitez, trois morts tirez du ſépulchre en ſont les témoignages vivans, & quand leurs bouches ſe ſeroient tuës, quel langage pouvoit être plus expreſſif qu'un ſpectacle ſi peu trompeur ? Continuons.

Que Jeſus-Chriſt malgré ſes miracles ait ſouffert le ſupplice de la Croix ſur les inſtances des Juifs, & par les ordres de Pilate. N'eſt-ce pas un Fait qui ne laiſſoit aux doutes ni accès ni prétexte ? Pouvoit-on imaginer un événement plus facile à ſe faire démentir, s'il n'eût été ſans replique ? Auſſi les Juifs n'ont oſé le combattre, & tout ce qu'ils ont pû contre nous, a été d'en faire le ſujet de leurs inſultes, & d'une amere dériſion.

Qu'il y ait eu des ténébres épaiſſes répanduës ſur la face de la terre durant la mort de Jeſus-Chriſt ; c'eſt un Fait qui a dû frapper quiconque avoit des yeux ; c'eſt un Fait

Phleg. Chron. lib 13. auſſi public que le ſoleil eſt public. Que Jeſus-Chriſt ſoit réſuſcité le troiſiéme jour d'après ſa mort ; c'eſt un Fait dont le merveilleux devoit être en évidence à tous les Juifs. Si les Apôtres rapportoient ce prodige comme une avanture ſectette, & connuë d'eux ſeulement, je ne ditois rien. Mais ils vous parlent de ce miracle inoüi, comme on parle de ces Faits dont la divulgation leve les doutes, & forme la preuve. Ils en citent les témoins qui vivoient encore de leur tems, & ces témoins ſont en foule ; ils détaillent les apparitions de Jeſus-Chriſt réſuſcité, & ces apparitions ſont nombreuſes. Que veut-on, ou que pourroit-on vouloit au de-là pour revêtir un Fait des caractéres de la plus évidente notorieté ?

Act. II. 3. 4. x 46. xix. 8. Cor. 12. 13. 14. Que les Apôtres ayent parlé diverſes langues, eux qui n'en avoient appriſe aucune ; peut-on dire que ce fût un Fait obſcut ? Toute cette multitude qui les écoutoit, ces Hommes de climats ſi éloignez, de mœurs, de langage, de religions, d'interêts ſi différens, & qui ſe faiſoient inſtruire par eux ; pouvoient-ils ne pas répandre ce prodige s'il étoit véritable, ou ne le pas conteſter s'il eût été faux, quand les Diſciples de Jeſus-Chriſt oſoient l'avancer comme vrai ?

Que ces mêmes Apôtres ayent fait de grands prodiges à l'éxemple, & par la vertu de leur Maître ; qu'ils ayent ſoûtenu l'Hiſtoire qu'ils ont écrite, juſqu'à la ſceller de leur ſang ; qu'ils ayent porté le flambeau de l'Evangile juſqu'aux extrémitez de l'Univers ; ce ſont des faits dont je ne dirai point qu'il n'y en a jamais eu de plus publics. Avant que de le conteſter, il faudroit effacer toutes les Annales du Monde, & ne pas reſpecter davantage celles des Payens que les nôtres.

Je reviens donc. Voilà, ce me ſemble, les Articles les plus importans de l'Evangile, & j'ai fait voir que tous ces points de Fait étoient manifeſtes. Obſervez tout de ſuite combien ces articles devoient être intéreſſans. Un ſpectacle ſi nouveau attiroit les yeux de toute la terre ; & c'étoit à tous les Peuples qu'il importoit d'en démêler les reſſorts. D'une part le Judaïſme, cette religion auſſi ancienne que le Monde, voyoit ſon culte prêt à s'abolir, & couroit à la défenſe de

ſes

ſes traditions ; de l'autre le Paganiſme voyoit ſes Dieux mépriſez & détruits, ſes fables diſſipées, ſes impoſtures découvertes, ſes Temples, ſes Autels & ſes Oracles voiſins de leur chûte. Quel intérêt plus capital pouvoit exciter l'attention univerſelle ? Où avoit-on vû jamais tant de Peuples réünis dans la même cauſe, tant de raiſons d'approfondir, tant de motifs contre la ſurpriſe, tant de ſujets de précaution contre l'erreur ? Ce n'eſt pas l'eſprit ſeulement qu'on étonne par d'incompréhenſibles Myſtéres, le raiſonnement par de ſublimes notions inaccommodables avec les ſyſtêmes anciens ; c'eſt encore le cœur qu'on aſſujettit à des loix pénibles, & qu'on renferme en des limites étroites ; ce ſont les ſens qu'on mortifie par de douloureuſes privations ; c'eſt dans les attraits qu'on tranche juſqu'au vif ; c'eſt l'habitude qu'on plie ſous une habitude contraire. Ce n'eſt pas la licence ſeulement qu'on attaque ; c'eſt la perfection qu'on ordonne. Ce n'eſt point en vuë d'une récompenſe ſenſible qu'on encourage les hommes à de vertueux efforts ; c'eſt dans l'eſpérance d'un bien connu ſeulement à la foy, qui ne marche qu'à travers l'obſcurité des énigmes. Si l'on montre aux juſtes une couronne immortelle après le combat, on ne leur préſage que des perſécutions & des croix inévirables durant l'eſpace de leurs jours. Pour l'impie qui ne croira pas, pour celui dont les mœurs ſcandaliſeront la foy, c'eſt une vengeance éternelle & des ſupplices ſans fin qu'on lui deſtine.

Telle en général eſt la Doctrine que venoit annoncer le Dieu des Chrétiens ; ce ſont ces points importans, nouveaux, & d'une déciſion ſi perſonnelle qu'il préſentoit à l'Univers. On les conteſte ; en réponſe il fait des prodiges, & chacun de ces prodiges eſt la garantie de ſa parole : tant ils ſont tous ſuperieurs aux forces humaines ! Or, je le demande à nos adverſaires : Eſt-il naturel, eſt-il vraiſemblable que le Monde oüit parler, ou même qu'il fut témoin de ces miracles, ſans approfondir s'ils étoient véritables ou feints. Hé les hommes ſont déja ſi vifs, ſi empreſſez ſur ce qui n'eſt que curieux, combien davantage devoient-ils l'être ſur ce qui étoit ſi curieux tout enſemble & ſi capital, ſur ce qui entraînoit pour chacun des deſtinées éternelles ?

Ce qu'on ne ſçauroit me refuſer ici, c'eſt qu'au moins il y

avoit aſſez de merveilleux dans les actions de Jeſus-Chriſt, & dans les points fondamentaux de ſa Doctrine, pour exciter les doutes. S il n'y avoit pas pour eux une évidence formelle, au moins il n'y avoir pas d'évidence contraire. S'il n'y avoitpas un fondement de conviction palpable, il n'y en avoit pas un de déni poſitif. C'étoit donc un état d'héſitation, d'incertitude, & de ſuſpenſion. Or, c'eſt cet état même qui devoit porter les hommes à s'inſtruire, & ils le devoient d'autant plus, qu'en ne s'inſtruiſant pas, ils couroient le riſque de la plus grande erreur; ſoit en ſouffrant que le faux s'accréditât, ſoit en ne croyant pas ce qui étoit vrai. Mais s'ils ont dû s'inſtruire, je dis qu'ils l'ont fait, parce qu'enfin le contraire ſuppoſeroit en eux une indifférence dont l'eſprit humain n'eſt pas capable.

Soyons en effet nos juges à nous-mêmes, & pour un inſtant mettons-nous à la place de nos Peres. Que ferions-nous ſi quelqu'un venoit ſous nos yeux annoncer une religion nouvelle, s'il ſe vantoit de nous en convaincre par des miracles, & ſi ces miracles étoient faits à la face du ſoleil? Reſterions-nous indifférens & diſtraits? Nous devrions l'être ſans doute, à prendre la choſe dans la rigueur, car la vérité de l'Evangile étant une fois démontrée, comme elle l'eſt, toute autre Doctrine ne pourroit être que fauſſe. Mais puiſqu'il ne faut point raiſonner ſur une hypothéſe conteſtée, je demande à l'incrédule, s'il reſteroit lui-même dans un repos oiſif, ſuppoſé que quelqu'un ſe diſant envoyé de Dieu, vînt révéler un nouveau corps de Doctrine, & l'appuyer par des prodiges. Qu'il parle dans la vériré, je ne veux pour moi que ſa réponſe. Il dira ſans doute: Je courrois au ſpectacle, puiſqu'il ne ceſſe de nous dire chaque jour: Si je voyois un miracle, je croirois. Qu'il convienne donc que nos Peres ont éxaminé ce qu'il approfondiroit lui-même, s'il ſe trouvoit dans les mêmes circonſtances qu'eux; qu'il convienne que l'Univers a cru, parce que l'Univers s'eſt informé, & que l'Univers s'eſt informé, parce que les miracles de Jeſus-Chriſt étoient publics, & ſa morale ſouverainement intéreſſante.

CHAPITRE IX.

Que les Faits de l'Evangile ſont démontrez vrais par leur liaiſon avec les Faits poſtérieurs.

JE ne veux point ici conduire le Lecteur par des routes épineuſes, ni fatiguer ſon attention ſur des recherches abſtraites; je ne veux que lui ouvrir les Annales du Monde, & lui mettre ſous les yeux le grand ſpectacle de l'Univers depuis la mort de Jeſus-Chriſt. Je ſoûtiens que ſes miracles ſont vrais, & la preuve que je vais en donner ſera ſimple. Je la renferme dans ce raiſonnement. Tout Fait eſt indubitable lorſqu'il y en a d'autres qui en ſont les ſuites néceſſaires, & dont nul homme ne peut conteſter la certitude. Or, il y a des Faits encore ſubſiſtans qui ſont les ſuites néceſſaires des miracles de Jeſus-Chriſt, des Faits eſſentiellement liez à ceux que nous raconte l'Evangile; des Faits dont nul homme ne peut conteſter la certitude. Les miracles de Jeſus-Chriſt ſont donc indubitables.

La premiere de ces propoſitions ne peut être un ſujet de diſpute, & je la maintiens en elle-même démontrée par la régle des rapports. Ce qui n'eſt qu'une conſéquence, prouve en effet la réalité du principe dont il n'eſt que la conſéquence. Ce qui n'eſt qu'une ſuite ſuppoſe évidemment une origine dont il eſt ſorti Ce qui ne peut être conçû qu'avec dépendance, marque la choſe dont il dépend. Ce qui ne ſubſiſte qu'à titre d'effet, eſt la ſuppoſition manifeſte de la cauſe dont il n'eſt que l'effet. A-t'on jamais oüi dire qu'il y eût des rapports ſans deux termes? Le principe que j'établis eſt donc inconteſtable. L'application que je vais en faire ne le ſera pas moins.

A peine Jeſus-Chriſt eſt-il ſorti du tombeau, que douze hommes fidéles à ſa Doctrine, font entr'eux comme le partage de l'Univers. Il ſe ſéparent après être convenus du Symbole de la foy, & paſſent chacun dans la portion du Monde qui lui eſt échûë pour y enſeigner la parole qu'ils

ont oüi, & répéter de point en point ce que leurs yeux ont vû de prodiges. Ne nous arrêtons point aux réfléxions qu'il ſeroit pourtant ſi naturel de faire ſur l'intrépidité de ces Diſciples, que rien ne déconcerte; ni le ſupplice honteux que vient d'éprouver leur Maître, ni la peine qui les attend eux-mêmes. N'enviſageons que le ſuccès de leur entrepriſe. A leur parole tout change dans les idées humaines; le ſyſtême ancien ne paroît plus qu'un ſonge vuide de ſens; l'Hiſtoire des Dieux, & leur vaine généalogie, une fable dont la raiſon a honte d'avoir été ſi long-tems prévenuë; les réponſes des Oracles une impoſture groſſiere, où les Prêtres joüoient tout enſemble, & les Peuples & leurs idoles. A la voix de ces hommes, d'ailleurs ſans éloquence, ſans artifice, ſans appui, les Temples deviennent déſerts, les ſacrifices tombent, & les fêtes prophanes ſont oubliées. La vérité de l'Evangile court de Royaume en Royaume, les Nations ſont inſtruites, & les Nations ſe convertiſſent. Tout croit au Fils envoyé par le Pere, ſelon la promeſſe de l'Eſprit Saint. Ne prouvons point la certitude de ces conquêtes rapides, nous prouverions ce que perſonne ne déſavouë. En ouvrant les Hiſtoires, on trouve le Monde changé en moins de deux ſiécles, & c'eſt ce qui faiſoit dire à Tertulien que de ſon tems l'Empire Chrétien étoit plus étendu que n'avoit été celui d'Aléxandre, ou que n'étoit alors celui des Romains. *Ne dubites credere, cum aſſeveres, cum videamus fieri.* Cela poſé, que chacun s'interroge lui-même. Si les miracles de Jeſus-Chriſt, ſi ceux de ſes Apôtres n'euſſent pas été vrais, l'Univers ſe ſeroit-il ainſi métamorphoſé tout d'un coup? Eſt-il croyable qu'un changement ſi prompt ait pu ſe faire avec tant de rapidité, ſans que les hommes ayent éxaminé le nouveau culte qu'on leur offroit, & les miracles qui lui ſervoient de fondement? Eſt-il concevable que toute la terre ait été priſe comme dans un piege, ſans ouvrir les yeux à l'artifice; qu'elle ſe ſoit endormie toute idolâtre, & qu'à ſon reveil elle ſe ſoit trouvée toute Chrétienne; qu'elle ait pris ſes ſonges pour autant de réalitez, & qu'elle n'ait voulu ni rien voir, ni rien approfondir? Eſt-ce donc que le Paganiſme par humeur quittoit des Dieux enjoüez & folâtres pour un Dieu ſévére

Tertull. adv. Jud. cap. 7.

& terrible dans ſa juſtice ; des maximes licentieuſes & formées ſur le déſordre des penchans, pour une morale auſtere & des préceptes rigoureux à la moleſſe du cœur ; des paſſions anciennes, des vices chéris, pour des vertus nouvelles, & des conſeils effrayans à la nature délicate ? Ah l'on paſſe de l'innocence au crime, de l'une à l'autre le trajet eſt court, & la pente rapide ; on le ſçait bien. Mais du crime à l'innocence le retour eſt-il égal ? Eſt-ce que nos ancêtres étoient d'une eſpece différente de nous ? Eſt-ce qu'ils n'étoient ni raiſonnables ni conſequens ? Eſt-ce qu'ils croyoient ſans motif de croire, & contre tout motif de croire ? Eſt-ce qu'ils ſe ſoumettoient en aveugles à des miracles qu'ils ne voyoient pas, ou dont ils n'avoient pas la preuve complette ? Eſt-ce qu'ils affectoient de ſe tromper pour nous tromper mieux ? Ou bien, eſt-ce que leur converſion n'étoit qu'un jeu de théâtre ? Si l'incrédule dit qu'il le penſe, c'eſt aux Chrétiens de ſe taire ; ils ne ſont pas comme lui dreſſez à de pareilles hardieſſes de diſcours. Ce qu'ils diront toûjours, c'eſt que la converſion de l'Univers eſt un prodige, qui ſuppoſe tous les autres, au même tems qu'il les prouve. Ce Fait poſtérieur eſt déciſif pour ceux dont il eſt immédiatement précédé. Ce fait n'eût jamais été ſans les autres. Jamais le Paganiſme n'eût cru, ſi le Paganiſme n'eût vû des miracles. Jamais il n'eût abandonné ſes Autels pour en élever d'autres, s'il n'eût eu la conviction palpable que le Ciel s'intéreſſoit ouvertement pour la cauſe Chrétienne. Plus je vois ſa ſoumiſſion prompte, plus je décide que l'évidence des miracles l'a comme forcé de ſe ſoumettre. Ainſi ſa foi confirme la mienne. Si je ſuis éloigné de la ſource, il en étoit voiſin ; ſi maintenant j'ai les préjugez de la naiſſance, il avoit alors des préjugez contraires. Si maintenant j'ai pour moi la multitude, alors elle étoit contre. Il eſt donc clair que la converſion du Monde eſt un Fait qui démontre la certitude des miracles de l'Evangile. Ce ne ſont point là des raiſonnemens artificieux, ni de longue diſcuſſion. Il ne faut qu'ouvrir les yeux. Il n'eſt queſtion que de ſe demander à ſoi-même : Quel étoit le culte de l'Univers il y a dix-huit cens ans, & quel eſt-il aujourd'hui ? Il étoit Idolâtre, & le voilà Chrétien. La

conſéquence eſt facile ; mais elle eſt déciſive, & par ces deux mots la controverſe eſt finie. Tant il eſt véritable, ô mon Dieu, qu'il y a pour arriver à vous une route ſimple toûjours ouverte, & que vous ne ceſſez de la montrer à celui qui vous cherche dans la droiture de ſon cœur !

Un autre Fait ſubſéquent démontre de même la certitude de nos Hiſtoires, c'eſt le nombre & la conſtance des Martyrs. Il eſt indubitable qu'à la naiſſance de l'Egliſe, de cruelles perſécutions éprouverent les enfans de la foy ; & que le glaive idolâtre fut long-tems ſur leurs têtes. Que l'on retranche tant qu'on voudra du nombre des premiers Martyrs, & ſur les traces de Dodwel, qu'on accuſe les bas ſiécles d'avoir trop enflé les faſtes Chrétiennes, je veux bien ne m'y pas oppoſer. Toûjours, il reſte certain, à quelque excès que l'on porte la ſévérité de la critique, que des Hommes ont affronté les ſupplices, & la mort pour la cauſe de l'Evangile. Leurs tourmens ont été publics, & donnez en ſpectacle dans tous les climats où l'Evangile étoit annoncé. Les Hiſtoires mêmes Payennes en rendent témoignage, & ce Fait n'a point encore été conteſté de perſonne. Or, c'eſt d'ici que je ſouhaite qu'on enviſage la queſtion qui nous déſunit d'avec les incrédules. D'un côté voilà des Empereurs qui promenent le fer & le feu par tout où ſont les veſtiges du nom Chrétien. D'une autre part, voilà des Hommes indifferens à l'appareil terrible de leur trépas ; les voilà qui invitent les tourmens, qui s'élancent vers la mort, & qui briguent l'honneur d'être perſécutez. Parlons avec candeur, & ſans paſſion. Que vouloient tant de Martyrs, ſinon que Jeſus-Chriſt fût glorifié comme un Dieu ? Qu'eſpéroient-ils, ſinon la couronne immortelle, promiſe par lui à quiconque confeſſeroit ſon nom ? Leur diſcours, leur conduite ne découvre que ce double déſir. Mais encore ſur quoi pouvoit-il être fondé ? Si vous dites que c'étoit un emportement, un caprice, un fanatiſme, ou un délire ; on vous répondra : Croyez-vous ce que vous dites ? Avez-vous vû des éxemples d'un excès pareil ? Vous-mêmes ne vous faites-vous pas une réponſe contraire à celle que vous donnez ? L'approuveriez-vous dans notre bouche

Dodwel. Diſſert. de paucitate Martyr.

ſi dans un cas ſemblable nous oſions l'apporter en preuve ? Trouveriez-vous bon que pour nous défendre ſur quelque point, nous ſuppoſaſſions des furieux & des fanatiques dans toutes les Provinces du Monde ? En ſerions-nous quittes avec vous par cette réponſe odieuſe & dure ? Si changeant de réponſe, vous dites que les Martyrs étoient des ſéducteurs qui ne vouloient que tromper leurs deſcendans, qui vous croira ? L'impoſture a-t'elle donc aſſez de charmes pour balancer celui de vivre ? On fait des crimes dont le fruit précéde la peine. En fait-on dont l'unique fruit ſoit de ne rien eſperer ? Si vous dites : C'étoit l'appas ſecret de l'orgueil, & l'eſpoir d'un grand nom qui flattoit ces ames ſuperbes. On vous répond : Vous faites agir ici le cœur contre ſa pente naturelle. Vous faites céder la paſſion la plus forte, la plus univerſelle, à des ſentimens rares & preſque toûjours foibles, l'amour de la vie a je ne ſçai quelle chimére qui ne ſe conçoit, & qu'on ne définit qu'avec peine. S'il arrive qu'un Homme ambitieux puiſſe être épris de ſon ambition juſqu'à conſentir d'expirer pour la ſatisfaire, une multitude preſque immenſe y conſent-elle de même ? Eſt-ce là le cas du pouvoir de l'éxemple ? Celui qui enfante de nouveaux dogmes peut, ſi vous voulez, perdre le jour pour mieux les accréditer, mais ceux qui n'y ont point de part que celle d'en être inſtruits, portent-ils l'orgueil juſqu'aux mêmes excès ? Où ſont les Martyrs de Socrates ? Il mourut pour défendre l'unité de Dieu. Mais aucun de ceux qu'il avoit enſeigné, voulut-il s'aſſocier à ſa peine ? D'ailleurs quel éclat, & quelle renommée ſuivoient ce peuple de Martyrs ? Plus le Paganiſme en moiſſonnoit, & plus ils étoient confondus dans la foule ; leur mémoire en haine devant les Nations, étoit précieuſe ſeulement aux yeux de Dieu. Leurs noms, direz-vous, étoient conſervez dans les faſtes Chrétiennes, & lus avec honneur dans l'aſſemblée fidelle. Je le ſçai. Mais des Hommes, (ici mettez-vous à leur place) des Hommes qui n'auroient eu que ce frivole eſpoir, ſe ſeroient-ils dévoüez aux plus rigoureux ſupplices ? Ne ſent-on pas, ſans le prouver, combien l'eſprit ſe refuſe à ces vaines ſuppoſitions ? Enfin ſi vous dites que les Martyrs étoient des eſprits ſimples, crédules & fa-

ciles à tromper, voyez, de grace, quelle foule de réponſes s'éleve contre vous.

Premierement, vous démentez l'Hiſtoire. De ſiécle en ſiécle elle vous montre de grands perſonnages, d'illuſtres Philoſophes, autrefois la gloire du Paganiſme, abandonner ſes Autels, embraſſer les humiliations de la Croix, & dans les tourmens bénir la main qui les frappoit. Tels entr'autres ont été les Polycarpes, les Ignaces, les Pothins, les Irénées, les Juſtins, & les Clements, ſoit de Rome, ſoit d'Alexandrie. Etoient-ce là des Hommes crédules, ignorans, & groſſiers? Si le contradicteur oſe le ſoûtenir, nous le renvoyons à leurs Ouvrages. Il y verra toutes les richeſſes de l'eſprit, tout le mérite de la parole, tout ce que le ſçavoir avoit alors de plus profond, & de plus curieux. Je ne veux point ici relever nos avantages, comme s'il n'étoit queſtion que de la gloire de l'eſprit; mais puiſqu'on nous y force, je remarquerai du moins en paſſant, que les plus grands ennemis de l'Egliſe ne ceſſoient d'admirer les illuſtres Sçavans qu'elle portoit dans ſon origine. On lit encore les éloges que Porphyre (*a*) a fait d'Origenes & d'Ammonius. Malgré ſes préventions, il les regardoit comme des Philoſophes rivaux des plus célébres de l'Antiquité, comme des Sçavans univerſels, & les Maîtres de tout le ſçavoir humain. Ceux qui ſe diſtinguoient le plus dans ces premiers tems, & qui faiſoient le plus d'honneur au Paganiſme conſultoient Origénes, (*b*) & ſe tenoient heureux de ſon ſuffrage. Ils lui dédioient leurs écrits, & les ſoûmettoient à ſon jugement. Des extrémitez du Monde ils accouroient à ſes leçons publiques; & que diſoient-ils après l'avoir entendu? Que ſes talens étoient encore au-deſſus de ſa renommée. Les Empereurs eux-mêmes,

(*a*) Origenes hic eſt cujus ingens gloria inter eorum Magiſtros habetur. Hic namque Auditor Ammonii fuit qui ſummam laudem inter Philoſophos prædeceſſores noſtros tenuit. Sed Origenes quantum quidem pertinet ad eruditionem litterarum, totum pene in ſemetipſum transfudit Magiſtrum. Aſſecutus quippe fuerat omnia Platonis ſecreta. Inſtitutus fuerat in libris Numenii, & Chronii, & Apollophanis, & Longini, ſed & Moderati atque Nicomachi. In Pythagoricis verò ſummorum virorum non eum latuere Commentatii. Attigit etiam Cheremonis Stoici & Cornuti volumina *Porphyr. lib.* 3. *adv. Chriſtian.*

(*b*) Exiſtunt teſtes ſtudiorum ejus (Origenis) plurimi etiam apud Philoſophos quorum nonnulli libros ſuos ad ipſum ſcribebant, alii autem judicio ejus comprobandos deferebant. *Euſeb. Hiſt. Eccl. lib.* 6, *c.* 19.

Adrien,

Adrien, par éxemple, Antonin, & Marc-Aurele qui ſe piquoient tant de ſcience & de Philoſophie, liſoient avec ſurpriſe les Apologies des Quadrats, (*a*) des Apollinaires, des Mélitons, des Ariſtides, des Athénagores, & des Juſtins. Le Sénat entendit, & ne put s'empêcher d'admirer celle que lui récita ſous l'empire de Commode, l'illuſtre Martyr ſaint Apollone lui-même Sénateur. Tous ces Ouvrages où la force du raiſonnement, & les charmes de l'éloquence ſecondoient ſi bien la vérité, rendoient ſouvent la paix à l'Egliſe, ou diminuoient le feu des perſécutions, quand ils ne le faiſoient pas encore ceſſer tout à fait. Dans les ſiécles ſuivans, je vois de célébres Payens loüer nos Auteurs avec une eſtime ſincére, & leur faire des queſtions reſpectueuſes. Libanius d'Antioche le plus accrédité des Sophiſtes idolâtres; lui qui étoit ſi fier de ſes talens & de la faveur de Julien, donnoit pourtant des marques éclatantes de ſon admiration pour S. Baſile, & pour S. Jean Chryſoſtome. Il diſoit du premier, qu'il déſeſperoit d'en atteindre l'éloquence & les graces naïves; du ſecond, qu'il trouvoit dans ſon ſtile quoique modeſte, les plus vives images, & l'art le plus ingenieux de la perſuaſion. En envoyant une de ces pieces à ſaint Baſile, comment penſez-vous qu'il lui parloit? Ecoutez-le. *Je tremble*, lui diſoit-il, *& je ſuë dans l'attente du jugement que vous en porterez.* Les plus ſuperbes Grammairiens; Maxime de Madaure, & Longinien comment écrivoient-ils à ſaint Auguſtin, ſinon avec les témoignages du reſpect le plus profond? Leur

Euſeb. Hiſt. Eccl. lib. 5. cap. 21.

Hyer. lib. de Eccl. ſcript.

Liban. apud Baſil. Epiſt. 45.

Idem. apud Iſid. Pelus. lib. 2. Epiſt. 42.

in Epiſt. ad Joan. Chry. ibid. relatâ.

Lib. apud Baſil. Epiſt. 149.

(*a*) Quadratus Apoſtolorum Diſcipulus nonne Adriano principi Eleuſinæ ſacra inviſenti librum pro noſtra religione tradidit? Et tantæ admiratione omnibus fuit ut perſecutionem graviſſimam illius excellens ſedarer ingenium. Ariſtides Philoſophus, vir eloquentiſſimus, eidem principi Apologeticum pro Chriſtianis obtulit contextum Philoſophorum ſententiis, quem imitatus poſtea Juſtinus, Antonino pio & filiis ejus ſenatuique librum contra gentiles tradidit, deffendens ignominiam crucis & reſurrectionem Chriſti tota prædicans libertate. *Hyer. Epiſt. ad Magnum Orat.*

Hic (Adrianus) per Quadratum & Ariſtidem, virum fide ſapientia que plenum, & per Serenum Granium legatum libris de Chriſtianâ Religione compoſitis inſtructus atque eruditus, præcipit per Epiſtolam ad Minutium Fundanum proconſulem Aſiæ datam, ut nemini liceret Chriſtianos ſine objectu criminis & probatione damnare. *Oroſius lib. 7. Hiſt. cap. 13.*

Et *Cap. ſeq* de Antonino pio. Verùm Juſtinus Philoſophus librum pro Chriſtiana Religione compoſitum tradidit Antonino, benignumque eum erga Chriſtianos omnes fecit.

gloire étoit de recevoir de ſes lettres ; leur plaiſir & leur inſtruction, de les lire. S'ils le regardoient comme le plus vertueux, ils le conſultoient encore comme le plus ſçavant Homme de ſon ſiécle. Je ne cite ces exemples qu'au hazard, & ſelon qu'ils s'offrent à ma mémoire ; mais ils ſuffiſent de reſte contre ceux qui dégradent nos Martyrs du côté de l'eſprit, & en général tous nos Ecrivains.

Longinian in Epiſt. ad Aug. apud eumdem. 20 *Maxim Madaur. apud eumdem. Aug Epiſt.* 43. *vet. Edit.*

Mais de plus, & c'eſt ma ſeconde réponſe. Quand on nous oppoſe la ſimplicité crédule des Martyrs, y penſe-t'on bien ? S'y agiſſoit-il pour eux de raiſonnemens abſtraits, ou d'une ſuite longue de recherches ? Point du tout. S'y agiſſoit-il de croire à des Faits écartez, & à demi perdus dans la foule des tems ? Rien moins encore. Il n'étoit queſtion que d'ouvrir les yeux, & d'examiner des prodiges, ſans ceſſe renouvellez par les Apôtres ou par leurs ſucceſſeurs. Il n'étoit queſtion que de ſçavoir ſi tel, qu'auparavant ils voyoient infirme, étoit guéri de ſes maux, ou ſi ſa guériſon n'étoit que feinte ; ſi celui qui étoit poſſédé de l'eſprit impur, étoit encore agité des mêmes tranſports, ou s'il étoit rendu, comme autrefois, à ſa tranquillité naturelle. Falloit-il tant d'eſprit, tant de ſçavoir, & d'art pour de ſemblables diſcuſſions ? Eſt-ce par de tels Faits que l'œil voit, & que la main touche, qu'on enveloppe les ſimples dans les lacets de l'erreur ?

Ecoutez cette autre ſolution. Je maintiens qu'elle eſt ſans replique. Vous ſoûtenez des Martyrs qu'ils étoient trompez, & moi je vous demande comment ils pouvoient l'être. Les miracles qui les avoient convertis, ils les faiſoient eux-mêmes. Au nom ſeul de Jeſus-Chriſt, à la ſimple récitation des paroles ſacrées de l'Ecriture, ils commandoient à la nature, & elle devenoit obéïſſante à leur voix, ils chaſſoient les langueurs, ils pénétroient dans les penſées, ils parloient des langues diverſes, ils prophétiſoient, & pour tout dire, ils (*a*) rendoient les morts mêmes à la

Juſt. Apolog 1. *Id. Dial. cum Tryph. Origen. paſſim contra Celſum.*

(*a*) Quapropter & in illius (J. C.) nomine qui vere illius ſunt Diſcipuli ab ipſo accipientes gratiam perficiunt ad beneficia reliquorum Hominum quemadmodum unuſquiſque acceſit donum ab eo. Alii enim Dæmones excludunt firmiſſime & vere, ut etiam ſæpiſſime credant ipſi qui emundati ſunt à nequiſſimis ſpiritibus & ſint in Eccleſiâ. Alii autem habent & præſcientiam futurorum, & viſiones & dictiones Prophetarum. Alii autem laborantes aliqua infirmitate, per ma-

vie. C'eſt ſaint Irenée qui l'aſſure, & qui cite les garants de ſa parole. C'eſt Origenes (*a*) qui l'avance, & qui ne craint pas qu'on l'en démente. C'eſt Tertullien qui ne ceſſe de le ſoûtenir dans ſa fameuſe Apologie. C'eſt Euſebe (*b*) qui le raconte comme un Fait public. Mais, ce qu'il y a de plus fort, c'eſt Celſe, c'eſt Julien, ce ſont tous les autres ennemis de la foi qui en ſont convenus. Or, s'il en étoit ainſi, les Martyrs pouvoient-ils être trompez? Suppoſons qu'ils le fuſſent ſur l'expérience d'autrui, ce que j'ai fait voir impoſſible, pouvoient-ils l'être ſur des expériences perſonnelles? Ces expériences perſonnelles ne ſe tournoient-elles pas en démonſtration pour les expériences des autres, quand même l'évidence extérieure de celles-ci ne les auroit pas démontrées? Ma réponſe ſe réduit donc à ceci. Les Apôtres ne pouvoient être trompez ſur les miracles de Jeſus-Chriſt qu'ils avoient vû, puiſqu'ils en faiſoient eux-mêmes de pareils. Les premiers Chrétiens ne pouvoient être trompez ſur ceux des Apôtres; puiſqu'au nom de Jeſus-Chriſt ils faiſoient des prodiges ſemblables aux leurs. Cette tradition conſtante, & qui ſe ſuit durant plus de trois ſiécles ſans interruption, eſt donc un argument palpable en faveur de la vérité. C'eſt une continuité de Faits dont les derniers renferment & prouvent la certitude des premiers. C'eſt un fil dont vous ne ſçauriez ſaiſir l'extrémité, qu'au même tems vous ne ſuppoſiez l'autre.

Arnob. lib. 1. Tertullian. Apol. Cyprian. ad Demetr. Aug. Confeſſ. lib. 9 c. 8. Id. de Civit. Dei lib. 22.

Ajoûtons un dernier trait qui peut-être ſemblera plus

nûs impoſitionem cutant & ſanos reſtituunt. Jam etiam, & quemadmodum diximus, *& mortui reſurrexerunt & perſeveraverunt nobiſcum annis multis.* Et quid autem non eſt numerum dicere gratiatum quas per univerſum Mundum Eccleſia à Deo accipiens, in nomine Jeſu-Chriſti crucifixi ſub Pontio Pilato, per ſingulos dies in opitulationem gentium efficit? *Iren. lib. 2. adv. Hæreſ. cap 58.*

(*a*) Poſt hanc neſcio quare Celſus ait Dæmonum quorumdam, nominibus & incantationibus videri pollere Chriſtianos; opinio ſubindicans excantatores & expulſores Dæmonum; quod quidem manifeſtam præ ſe fert calumniam. Non enim incantationibus pollere videntur; ſed nomine Jeſu cum commemoratione ejus factorum. Nam his verbis ſæpe numero proſtigati ſunt Dæmones ex Hominibus. Præcipue quoties qui enuntiant ea ſano affectu & integra fide proferunt. Tanta certe vis nomini Jeſu ineſt, ut nonnumquam etiam à malis nominatum, ſit efficax. *Orig contra Celſ. lib. 1.*

(*b*) Satis apparet Chriſtianos nulla exercere incantamenta contentos invocatione Jeſu nominis, & recitatione ſcripturæ divinæ à fidelibus receptæ. *Orig ibid.*

Quis autem ignorat noſtræ eſſe conſuetudinis ipſo Jeſu nomine, & putiſſimis precibus omnem Dæmonum vexationem abigere? *Euſeb. Dem. Ev. lib. 3. c. 2.*

frappant encore. On ſçait que dès les tems Apoſtoliques il y eut des fêtes & des célébritez particulieres aux fidéles. On ſçait qu'ils s'aſſembloient le Dimanche pour rompre le pain.
Act. xx. On ſçait que depuis eux juſqu'à nous, ce jour n'a ceſſé d'être un jour de bénédiction, de prieres & de repos pour toute chair qui eſpere en Dieu par Jeſus-Chriſt. On ſçait que ce jour eſt conſacré à la mémoire de ſa Réſurrection, & qu'il eſt dans le ſens précis & rigoureux la fête diſtinctive des Chrétiens. Ce fait poſtérieur & qui ſubſiſte encore, ne peut être conteſté. Mais ſi celui de la Réſurrection de Jeſus-Chriſt n'eût pas été conſtant, cette fête ſeroit-elle devenuë générale par toute la Terre? Les Apôtres l'auroient-ils inſtituée dans un tems où la Réſurrection étoit un Fait ſi facile à approfondir? Etablit-on en conſéquence d'un événement feint, d'une chimere vaine un monument qui en éterniſe la mémoire? Qu'y a-t'il de plus propre parmi les hommes à retracer les grandes & mémorables actions, que ces fêtes périodiques, univerſelles & fréquentes? Quand les Peuples ont voulu tranſmettre à la poſterité les Faits ſinguliers de leur Hiſtoire, qu'ont-ils fait que fixer des jours deſtinez à en rappeller le ſouvenir? La vérité ſçauroit-elle paſſer des Peres à leurs deſcendans avec des ſignes plus autentiques? Il eſt donc conſtant, & c'eſt ce que j'ai voulu prouver, que les Faits de l'Evangile ſont démontrez vrais par leur liaiſon avec les Faits poſtérieurs.

CHAPITRE X.

Que les faits de l'Evangile ont été reconnus certains par ceux mêmes qui avoient interêt à les nier.

J'Ai mis ce caractere au nombre de ceux qui démontrent pour nous, & je n'ai pas beſoin de dire combien il eſt victorieux. Quand même je l'aurois omis dans la queſtion préſente, qui eſt-ce qui auroit pu me reprocher cette omiſſion? Ce n'eſt pas dans la bouche de ſes contradicteurs qu'il eſt naturel de chercher une preuve qui les condamne. C'eſt

aſſez qu'on les accable de celles qu'ils ne peuvent détruire, & qu'on ruine ſans reſſource, toutes celles qu'ils oppoſent. Tel eſt cependant l'avantage de la Religion Chrétienne, qu'en la combattant, ſes plus cruels ennemis la démontrent, & font plus pour elle par un aveu, qu'ils ne peuvent lui nuire par tous les efforts de la contradiction. Car enfin de quoi s'agit-il entre nous, ſinon de ſçavoir ſi les miracles de Jeſus-Chriſt ſont des Faits inventez, ou véritables? Convenez qu'ils ſont vrais, le reſte n'eſt plus la matiere d'un doute. Ce point unique emporte évidemment une déciſion générale, & fixe la victoire, comme je l'ai dit. Or, j'avance que les Juifs, les Payens, les Mahométans ont tous reconnu que les miracles de Jeſus-Chriſt ſont certains; & c'eſt d'ici que je ſouhaite ſur tout que le Lecteur veuille bien enviſager la diſpute.

Et déja pour remonter juſqu'à l'origine, & au tems de Jeſus-Chriſt, il eſt clair que les Phariſiens ne conteſtoient pas la vérité de ces prodiges. *Cet homme*, diſoient ils, *chaſſe les Démons, mais ce n'eſt que par la vertu de Béelzébud Prince des Démons.* Or, qu'eſt-ce-là qu'une confeſſion ouverte du Fait? Ce qui n'eſt pas, ne s'explique point. On n'a pas recours à la puiſſance d'un Etre ſupérieur, pour trouver la cauſe d'une action commune. En chercher le principe dans un être plus qu'humain, c'eſt reconnoître que l'action eſt plus qu'humaine; c'eſt avoüer le miracle. Ailleurs les mêmes Phariſiens reprochent à Jeſus-Chriſt, non d'avoir ſéduit le Paralytique par une guériſon trompeuſe, mais de l'avoir chargé de ſon lit au jour du Sabbat même, où toute œuvre étoit défenduë. *C'eſt pour cela*, dit l'Evangile, *qu'ils perſécutoient Jeſus, parce qu'il faiſoit ces choſes le jour du Sabbat.* Encore une fois, & qu'on diſe ce que l'on voudra dire, la preuve eſt complette en faveur des prodiges de Jeſus-Chriſt. C'eſt ſur les diſcours des Juifs même qu'elle s'éleve; c'eſt ſur leurs accuſations qu'elle eſt fondée; & ce ſont eux qui ſe trahiſſent. Auſſi Tertullien n'oublioit pas ce raiſonnement, & dans ſa vive éloquence (*a*)

MAT. XII. 5.

JOAN. V. 10.

(*a*) Hæc operatum Chriſtum nec vos diffitemini ut pote qui dicebatis quod propter opera eum non lapidaretis; ſed quoniam iſta Sabbatis faciebat. *Tertull. adv. Jud. c. 9.*

il le preſſoit de ligne en ligne contre les Juifs. Déſavoüez-vous les prodiges de Jeſus-Chriſt, s'écrioit ce grand homme, vous n'oſeriez le faire. La voix de vos Peres ſeroit contre vous. S'ils vouloient lapider celui que nous adorons, ce n'eſt pas qu'ils doutaſſent de ſes œuvres, c'eſt qu'il opéroit tant de merveilles à la face du ſoleil, & malgré le jour oiſif du Sabbat.

MAT. XI. Entendez ce que racontent les Auteurs de l'Evangile. Saint Jean eſt inſtruit dans ſa priſon des miracles de Jeſus-Chriſt, & il envoye deux de ſes Diſciples lui dire : *Etes-vous celui qui doit venir, ou ſi nous devons en attendre un autre ?* Quelle eſt la réponſe de Jeſus-Chriſt ? Je ne puis trop ſupplier le Lecteur d'en peſer les termes. *Allez*, leur dit-il, *racontez à Jean ce que vous avez entendu, & ce que vous avez vû. Les aveugles voyent, les boiteux marchent; les lépreux ſont guéris, les ſourds entendent, les morts reſſuſcitent, l'Evangile eſt annoncé aux pauvres.* Les voilà donc ces prodiges mis ſous les ſens des Juifs mêmes. Les voilà rappellez, non à des Faits vagues, mais à ce qu'il ont *vû*; non à des Faits exagerez par des Hiſtoires intereſſées à les groſſir, mais à ce que leurs oreilles ont *entendu*; non à des œuvres ſecrettes, mais à des prodiges éclatans & publics, avoüez par cent bouches que la reconnoiſſance faiſoit parler. Si ces Juifs Diſciples de Jean n'euſſent rien *vû*, rien *entendu*, que ne répondoient-ils : Vous nous prenez à témoins de vos miracles, & cependant nul de ceux que vous vantez n'eſt venu juſqu'à nous : Ou bien : Vous nous étonnez par votre audace, & nous ſçavons que vos miracles n'en ont que la trompeuſe apparence. En ſe taiſant ils avoüoient donc ce que Jeſus-Chriſt leur racontoit de lui-même, & c'eſt la vérité qui les forçoit à ſe taire.

Rapportons tout de ſuite ce texte célébre de ſaint Jean, ſi déciſif pour ce que je ſoûtiens. Jeſus-Chriſt réſuſcite Lazare, & ce miracle conſterne l'orgueil Phariſaïque. Tout à coup, & ſur la ſeule inſpiration de l'envie, *les Princes des Prêtres, & les Phariſiens s'aſſemblent. Ils diſent en-*
JOAN. XI. 47. *tr'eux, que faiſons nous ? Cet Homme fait pluſieurs miracles. Si nous ſouffrons qu'il continuë, tous croiront en lui; les Romains viendront, & détruiront notre Ville, & notre Nation.*

Ici, comme on le voit, la vérité ſort toute pure du ſein même de la contradiction, & la Synagogue ſe prend dans le piége de ſes propres conſeils. Si les miracles de Jeſus-Chriſt ne ſont pas vrais, d'où vient qu'elle n'en accuſe pas l'impoſture? D'où vient qu'elle paroît tant redouter les progrès de l'Evangile? D'où vient qu'elle ne ſçait plus où prendre des précautions contre la foy Chrétienne qui s'accroît de plus en plus? C'eſt donc que le Judaïſme reconnoiſſoit la vérité des prodiges du Meſſie. Ses terreurs ne naiſſoient que de cette ſuppoſition, & ce paſſage, fût-il unique, ne laiſſe plus ni réponſe ni doute. Ne ceſſons pas cependant d'accumuler nos preuves, & continuons de recevoir l'évidence qui vient à nous. Jeſus-Chriſt déclare aux Juifs qu'ils ſont coupables de péchez dont ils n'ont point d'excuſe; & comment le prouve-t'il? Parce qu'il a fait *en leur préſence des œuvres que nul autre n'avoit fait avant lui.* Ces œuvres ſont ſes miracles, & en effet, perſonne avant lui n'en avoit fait de pareils. Avant lui nul n'avoit commandé aux tempêtes, ni calmé l'emportement des flots. Nul n'avoit dit avec une efficace prompte: *Eſprits malfaiſans ſortez de ces hommes.* Nul n'avoit dit à la mort: Rendez votre proye; & aux tombeaux: Ouvrez-vous, rendez au jour ceux qui habitent vos ténébres. C'eſt Jeſus-Chriſt qui l'a fait ſeul; il s'en rend le témoignage hardi. Je l'ai fait parmi vous, & vous en êtes les témoins. Que répondent les Juifs? Rien du tout; lorſqu'il y avoit pourtant tout à répondre, ſi les miracles de l'Evangile n'euſſent été que de vaines ſuppoſitions. Aſſurément il n'y a jamais eu dans le ſilence un aveu formel, ſi celui-là ne l'eſt pas. JOAN. XV. 24.

Veut-on quelque trait plus fort encore? Qu'on ſuive ce texte de ſaint Marc. *La réputation de Jeſus-Chriſt s'étant*, dit-il, *beaucoup répanduë, le Roi Hérode en entendit parler, & il diſoit: Jean-Baptiſte eſt réſuſcité; c'eſt pour cela qu'il ſe fait par lui tant de miracles. D'autres diſoient: C'eſt Elie. D'autres: C'eſt un Prophéte égal à l'un des anciens Prophétes. Mais Hérode entendant ces bruits divers, diſoit: Cet Homme eſt Jean, à qui j'ai fait trancher la tête. Il eſt réſuſcité après ſa mort.* En vérité la conſéquence inévitable qui ſort de ces paroles eſt la pleine juſtification de ces prodiges de Jeſus- MARC. VI. 14. MAT. XIV. LUC. IX. 9.

Chriſt, ou rien ne prouve. La renommée porte ces prodiges juſqu'aux oreilles des Rois. Les Juifs convaincus de ces merveilles, ne s'occupent qu'à démêler celui qui leur en donne le ſpectacle. Les uns croyens qu'*Elie* leur eſt rendu, les autres qu'un des *anciens Prophétes* ſe remontre ſur la Terre. Hérode lui-même s'imagine que *Jean* reparoît, & que Dieu le renvoye au monde avec un nouvel eclat. Que ſignifient tous ces diſcours, & ces conjectures différentes, ſinon que Jeſus-Chriſt fait des prodiges, que l'eſprit le plus rébelle ne peut nier? Je veux donc bien que l'incrédule nous juge, & de part & d'autre écartant toute ſubtilité, je le conjure de faire en lui-même cette réfléxion. Si les miracles de Jeſus-Chriſt avoient ſemblé ſuſpects, les Rois, & les Prêtres ſe ſeroient-ils fait une affaire ſi ſérieuſe d'en approfondir l'origine, & l'auteur? Qu'ai-je dit, s'ils avoient été ſuſpects? Si comme on le maintient, malgré l'évidence, ils avoient paru faux, n'y avoit-il *qu'un Prophéte égal aux anciens*, n'y avoit-il *qu'un Elie*, n'y avoit-il *qu'un Jean-Baptiſte* qui les pût faire? S'ils avoient été faux, ne convenoit-il pas davantage de les attribuer à quelqu'un de ces Prophétes tant marquez par Moyſe, & qui devoient par leurs miracles trompeurs engager le Peuple dans l'Idolâtrie? La Synagogue devoit-elle recourir à ce qu'elle connoiſſoit de plus ſaint, à un *Elie*, à un *Jean-Baptiſte*, à *tous les Prophétes* amis de Dieu, pour expliquer des prodiges dont elle n'auroit pas connu la certitude? La Cour d'ordinaire ſi précautionnée contre l'illuſion, devoit-elle témoigner la même ſurpriſe que le Peuple ſur des œuvres où elle n'auroit pas vû diſtinctement le bras du Seigneur? Pourquoi ce partage d'opinions, qui pourtant ſe réüniſſent dans le point capital; ſçavoir, que Jeſus-Chriſt fait des merveilles ſans nombre. Si le Fait n'eſt point, ou s'il n'eſt pas manifeſtement d'enhaut, cette diverſité de ſentimens eſt injurieuſe à *Jean-Baptiſte*, à *Elie*, & à *tous les Prophétes*. C'eſt les comparer odieuſement à un impoſteur qui ſe joüe de Dieu, & des Hommes. C'eſt flétrir leur mémoire, & ſe rendre coupable d'un blaſphême ſcandaleux. Conſtamment les Juifs auroient eu horreur d'une penſée ſi manifeſtement impie, & je n'ai pas beſoin de le prouver. Incrédules, avoüez donc

donc que les Juifs ont reconnu la vérité des prodiges de Jeſus-Chriſt.

Maintenant écoutons les deſcendans tenir tout le même langage que leurs prédéceſſeurs. Les ſept fils de Sceva Prince des Prêtres, entreprennent à l'exemple de Jeſus-Chriſt, d'éxorciſer ceux que poſſéde l'eſprit malin. *Sortez de ces hommes*, lui diſent-ils, *nous vous conjurons par Jeſus que Paul annonce.* L'eſprit leur répond : *je connois Jeſus, & je ſçais qui eſt Paul ; mais, vous étrangers, qui êtes-vous ?* A l'inſtant il ſe jette ſur ces faux éxorciſtes, les maltraite & les bleſſe. Cet événement eſt vû de tous les Gentils, & de tous les Juifs qui demeurent à Ephéſe. A ce ſpectacle *tous ſont ſaiſis de crainte, & glorifient le nom du Seigneur Jeſus*, dont ils embraſſent la foy. Act XIX. Ibid.

Rien n'eſt plus déciſif que ce Fait ſimple, quand on veut bien en ſuivre toutes les circonſtances. Elles prouvent ſans replique qu'après la mort de Jeſus-Chriſt, les Juifs n'avoient aucun doute ſur la certitude de ſes miracles. Comment en effet les fils de Sceva auroient-ils entrepris de guérir les poſſedez, & de les guérir au nom de Jeſus, ſuppoſé que ce même Jeſus n'eût fait dans ce genre que de feintes guériſons ? Vient-il à l'eſprit de contrefaire ſérieuſement un éxemple, dont on a cent fois reconnu l'impoſture ? Veut-on tromper les autres par les ſécrets qui n'ont trompé perſonne ? Conjurer l'eſprit impur au nom de Jeſus, c'étoit donc avoüer que Jeſus l'avoit chaſſé par la ſeule vertu de ſon nom. Ici l'Hiſtoire prévient, & confond toutes les ſubſtilitez du raiſonnement.

Mais puis-je omettre de raconter ce qu'a dit le perſonnage le plus éclairé qu'ayent eu les Juifs, avant & après leur ruine ? On voit bien que c'eſt de Joſephe que je veux parler. Son Hiſtoire, Ouvrage le plus précieux de l'Antiquité, eſt encore dans nos mains, & quel témoignage n'y rend-il pas à la ſincérité de nos Actes ? Il n'y a qu'à l'entendre. *En ce tems*, dit-il, *parut Jeſus homme ſage, ſi neanmoins on peut ne l'appeller qu'un homme : Car il étoit puiſſant en merveilles, & le maître de ceux qui aimoient la vertu. Il attacha pluſieurs d'entre les Juifs à ſa Doctrine, & beaucoup de Gentils. Il étoit le Chriſt. Malgré le ſupplice* Joſeph. Antiqu. Lib 18. cap. 4.

de la Croix auquel Pilate le condamna ſur les pourſuites des Chefs de la Nation, ſes premiers Diſciples ne ceſſerent de lui demeurer unis. Il leur apparut vivant trois jours après ſa mort, ſelon que l'avoient prédit les Prophetes avec les autres prodiges de ſa vie ; & juſqu'à ce jour ſes ſectateurs ont continué de ſubſiſter ſous le nom de Chrétiens qu'ils empruntent de luy. Je ſçais quelles vives conteſtations ſont nées à l'occaſion de ce texte. L'incredulité l'a combattu d'abord, ſans doute bleſſée par l'éclat dont il brille. Une critique immoderée, quoique ſçavante, a cru dans la ſuite y découvrir quelques raiſons de ne le pas attribuer à Joſephe. Mais en attendant que j'expoſe ces difficultez, & que j'y réponde, je demande la permiſſion de faire de ce paſſage un argument pour nous. Je le ſuppoſe à preſent auſſi douteux qu'on le voudra. Du moins il faut m'accorder qu'il ſeroit tranchant, ſi je venois à le demontrer autentique. Or, j'eſpere lever bientôt tous les ſoupçons que le Lecteur peut avoir ſur ce point.

Ce qu'il y a d'inconteſtable, eſt l'aveu clair & formel des Talmudiſtes ſur les Miracles de Jeſus-Chriſt. Leur animoſité contre nous dans ſa plus grande fureur, n'a rien pu contre la notorieté de ces Faits. La pure Tradition les avoit amené des peres aux enfans, & il fallut en convenir dans les ſiecles poſterieurs, comme avoient fait les contemporains mêmes. Il eſt vrai que les deſcendans embraſſerent la foible reſſource, qui n'avoit cependant pu ſauver leurs ancêtres. Ils dirent que Jeſus-Chriſt n'avoit fait tant de prodiges, qu'en vertu du ſecret qu'il eut de prononcer le *nom* de Dieu. Mais que nous importent ici leurs vains commentaires! Le point capital qu'ils n'oſerent nier, eſt que le Dieu des Chrétiens avoit étonné la Terre par ſes merveilles. Toutes les interprétations manquerent même, quand il fut queſtion des prodiges faits par les diſciples de Jeſus-Chriſt. Alors on convint que ces diſciples ne faiſoient leurs miracles qu'au nom de Jeſus de Nazareth, & cette confeſſion ſubſiſte en caractéres ineffaçables dans le Talmud. Dieu a permis que les Juifs y racontaſſent des Hiſtoires qui nous étoient inconnuës, (*a*) & qui ſe tournent en condamnation contr'eux.

Sem Hammephoraſ.

(*a*) Dixit Rabbi Johanam quod filius filii Rabbi Joſuæ filiæ Levi quoddam

Que ces Hiſtoires ſoient vrayes, ou qu'elles ſoient fauſſes, c'eſt de quoi nous n'avons pas à nous inquiéter, parce que la conſequence qui en reſulte, eſt également pour nous dans l'une & dans l'autre ſuppoſition. Elles decident toutes deux que les Miracles de Jeſus-Chriſt ſont inconteſtables.

Ils le ſont en effet ſi fort, que les Gentils n'ont pû en diſconvenir, non plus que les Juifs, & à la lettre il eſt vrai de dire, que les Faits principaux de l'Evangile ſont atteſtez par les Ecrivains mêmes Prophanes. Ainſi, par exemple, l'innocence de Jeſus-Chriſt, & la ſainteté de ſa vie ſont avoüez par Porphyre. Il le fait appeller par ſes Oracles *un homme pieux, & digne de l'immortalité.* Il fait dire de lui par (*a*) ſa Déeſſe Hecate, *qu'il fut un homme illuſtre par ſes vertus; que ſi ſon corps a cedé à la violence des tourmens, ſon ame habite le Ciel avec les intelligences bienheureuſes.* *Vide Aug. de Civit. Dei lib. 19. c. 23.* *Cette ame*, diſoit la Déeſſe de Porphyre, *par une eſpece de fatalité conduit à l'erreur ceux à qui le deſtin n'a pas aſſûré les dons celeſtes, & la connoiſſance du grand Jupiter. C'eſt pour cela qu'ils ſont ennemis des Dieux. Toutefois*, pourſuit-elle, revenant à Jeſus-Chriſt, gardez-vous de *le blâmer, ſeulement plaignez le funeſte ſort de ceux qui marchent ſur ſes traces.* Ce diſcours eſt viſiblement contradictoire; car pour-

mortifetum deg'utiverat, conjutatumque illi fuit in nomine Jeſu filii *Panther*, & ſanatus eſt. Cum autem evaſiſſet dixit patet pueri ei qui eum ſanum fecerat, quid ſuper eum dixiſti? Ait illi: nomen Jeſu Nazareni invocavi Dixit Patet pueri. Remiſſius fuiſſet ei, ſi mortuus fuiſſet, & non audiſſet verbum hoc, & ſic ſtatim factum eſt ei. *Talm. Toroſol. lib. Avoda-zara.*

Accidit quod R. Eleazarum filium Duma momotdetit ſetpens; venitque Jacob ad curandum cum in nomine Jeſu filii Panther. Et non petmiſit ei Rabbi Samuel; ſed dixit ei, non licet tibi fili Duma. Ait ille, permitte me curari, & ego inducam coutta autoritatem quod liceat mihi; & nequivit autotiratem inducere donec egreſſa eſt anima ejus. Et quæ erat autotitas quam inducere volebat? *Levit. cap* 18 *v.* 5. Quæ faciet homo & vivet in eis. Dictum eſt hoc in mandatis Dei, quæ facere debet homo ut vivat, & non moriatur in eis. *Midras Cohelet Sup. cap.* 1 *Eccleſ. v.* 8.

(*a*) Mirum fortaſſe nonnullis videbitur quod dicturi ſumus. Si quidem Chriſtum Dii ſummè religioſum immortalemque fuiſſe prodiderunt, deque illo cum laude mentionem faciunt .. Igitur de Chriſto interrogantibus utrum ſit Deus: reſpondit. Immortali quidem anima poſt corpus incedere, agnoſcereque illam ſapientiæ gratia honore affectam, eamque colere ignorantes Chriſtianos. Deinde interrogantibus cur ſupplicio affectus eſſet, reſpondit, corpus quidem imbecillioribus tormentis ſemper objectum fuiſſe: Animam verò, piorum in campo cæleſti collocatam fuiſſe.... Ipſe igitur pius, & ut pii ſolent, in Cælum ſubvectus Quare hunc quidem non exectaberis, miſeraberis verò hominum ignorantiam. *Porphyr. de Phil. lib.* 3. *apud Euſeb. Demonſt. Ev. lib.* 3. *c.* 8.

quoi les Diſciples ſont-ils blâmables, ſi le Maître ne *l'eſt pas*? Mais il montre évidemment que nos plus cruels adverſaires n'ont pû refuſer à Jeſus-Chriſt le tribut de leurs éloges, & c'eſt de quoi il s'agit ici.

Celſe, l'ennemi declaré des Chrétiens, lui qui ſe vantoit de déſabuſer bientôt l'Univers de *l'enchantement* de nos dogmes, n'oſoit de même conteſter à Jeſus-Chriſt des vertus éminentes, ni attaquer les Actes de ſon Hiſtoire. Il cherche à ſe ſauver par des raiſonnemens captieux & ſubtils, mais il nous abandonne les Faits. *Vous croyez*, dit-il, (*a*) *que Jeſus-Chriſt eſt le Fils de Dieu, parce qu'il a guéri les boiteux & les aveugles.* Il n'auroit pas ainſi parlé, ſans doute, ſi dans ſon cœur il n'eût pas reconnu la verité de ces Faits, ou s'il y avoit eu quelques ſoupçons contr'eux qu'il eût pu ſaiſir. On lit encore l'aveu ſemblable que fit Julien l'Apoſtat. (*b*) Ce Prince ſi envieux de la gloire du Chriſtianiſme, ſi zelé, ſi inſidieux contre la foy, dit, *que Jeſus-Chriſt n'a rien fait d'éclatant, ſi ce n'eſt qu'on veüille admirer la guériſon qu'il fit des boiteux, des aveugles, & de ceux qu'agitoit l'eſprit malfaiſant.* Parler ainſi, n'eſt-ce pas, en voulant nous contredire, avoüer tout ce que nous demandons? N'eſt-ce pas nous dire: Je voudrois vous combattre, & les traits que je vous porte retombent tous ſur moi. Ainſi le permettez-vous, ô Dieu, la verité que nous ſoûtenons ſort de la bouche de ceux qui la conteſtent. Nous n'avons qu'à nous taire, & ils ſont vaincus par leurs propres diſcours. Leurs actions mêmes ſont l'apologie de notre foy; & ce ſont, en un certain ſens, les Empereurs Payens qui la juſtifient.

Quoi! Les Empereurs, pendant ſi long-tems ennemis du Chriſtianiſme, ont pû parler avec honneur de Jeſus-Chriſt, de ſes Miracles, & de ſa Doctrine? Oüi, ils l'ont fait, & rien n'eſt plus averé dans l'Hiſtoire, comme on le verra par ce que je vais en rapporter. Tibere, qui pour lors étoit dans l'Iſle de Caprée, inſtruit des prodiges que Jeſus-Chriſt faiſoit dans la Syrie, demanda luy-même au Senat que le

(*a*) Credidiſtis ipſum eſſe Dei filium eum quod claudos & cæcos ſanavit. *Orig. contra Celſ. lib.* 2.

(*b*) Niſi quis putat inter maxima eſſe opera claudos & cæcos integritati reſtituere, & Dæmonio correptos adjuvare in vicis Bethzaida aut Bethania. *Julian apud Cyrill. lib.* 6.

Dieu des Chrétiens fût mis au rang des autres Divinitez. Tel étoit alors l'uſage des Romains. Ils diviniſoient les hommes dans leſquels éclatoit quelque marque extraordinaire de puiſſance & de vertu. Nul n'en avoit jamais tant montré que Jeſus-Chriſt : & les relations qui venoient en foule de la Judée, annonçoient chaque jour le détail de ſes miracles. Il ſembloit donc que l'Idolâtrie ne pouvoit, dans cette conjoncture, ſe défendre d'une Apothéoſe. Le projet de Tibere n'eut pourtant point de ſuite : Peut-être, comme le croit Euſebe, (*a*) parce que le Sénat encore fier, ne vouloit point être prévenu dans ſes déciſions ; peut-être parce qu'il avoit déja défendu le culte des Divinitez étrangeres ; peut-être à cauſe de la haine qu'il avoit pour les Juifs, comme on le voit dans Ciceron ; peut-être à cauſe du ſupplice de Jeſus-Chriſt, qui paroiſſoit à des yeux prophanes ternir toute la gloire de ſa vie ; peut-être enfin, comme le dit Paul Oroſe, parce que Tibere luy-même avoit refuſé les honneurs divins, ou plûtôt, parce que Sejan s'oppoſa toûjours à ce nouveau culte. Quoiqu'il en ſoit de ces diverſes raiſons, il demeure indubitable que Tibere propoſa d'accorder à Jeſus-Chriſt les honneurs ſuprêmes, & cela ſeul prouve la haute idée qu'il en avoit conçû au bruit de ces prodiges. C'eſt Tertullien qui raconte ce Fait : (*b*) il l'avança comme public dans la fameuſe Apologie qu'il offrit au Sénat, & ſans doute il n'eut eu garde de nuire à la cauſe de l'Egliſe, en ſoûtenant ce qu'il eut été ſi facile de nier, s'il n'eut pas été certain.

Cic. pro Flacco.
Oroſ. Hiſt. lib. 7. c. 4.

Que ſi l'on veut un autre témoignage que celui de Tertullien, nous ſommes prêts d'en produire un, tiré de l'Hiſtoire Payenne, ſur un évenement tout ſemblable. Lampride nous

(*a*) De reſurrectione à mortuis Domini & Salvatoris noſtri Jeſu-Chriſti quæ jam in omnem locum fuerat pervulgata, Pilatus Tiberio principi refert. Sed & de cæteris mirabilibus ejus, & ut poſt mortem eum reſurrexiſſet à pluribus jam Deus eſſe crederetur. Tiberius quæ compererat retulit ad Senatum. Senatus autem abnuiſſe dicitur eo quod non ſibi prius hujus rei indicium fuerit delatum, ſed auctoritatem ſuam præveuerit vulgi ſententia. *Euſeb. Hiſt. Eccl. lib. 2. cap. 2.*

(*b*) Tiberius ergo cujus tempore nomen Chriſtianum in ſæculum intravit, annuntiata ſibi ex Syria Paleſtinæ quæ illinc divinitatem (Jeſu-Chriſti) revelaverant detulit ad Senatum eum prerogativa ſuffragii ſui. Senatus quia non ipſe probaverat, reſpuit. Cæſar in ſententia manſit comminatus periculum accuſatoribus Chriſtianorum. *Tertull. Apolog. cap. 5.*

Lampid. in Severo. eſt un garant de la vénération profonde qu'Adrien avoit pour Jeſus-Chriſt. Ce Prince eut deſſein de lui dreſſer des Autels, & de le mettre au nombre de ſes Dieux. Il fit bâtir des Temples dans toutes les Villes, ſans y placer aucune ſtatuë, dit l'Hiſtorien, & il ajoûte que ſi le projet demeura ſans execution, c'eſt que les Oracles conſultez repondirent que ſi cette entrepriſe réüſſiſſoit, toute la Terre deviendroit Chrétienne, & que les anciens Dieux ſeroient abandonnez. Ces Temples demeurerent donc ſans conſécration, & ſans Divinité tutélaire. Ce ſont eux apparemment dont parle Spartien, & que l'Hiſtoire déſigne ſous le nom d'*Adrianées*. Tels étoient celui de Tiberiade dont parle ſaint Epiphane, & celui d'Aléxandrie, qui dans la ſuite ſervit à faire la grande Egliſe, appellée la Céſarée. Tous ces Faits ſont poſitifs. Et où les trouvons nous ? On le voit, dans les Ecrits mêmes du Paganiſme. C'eſt là que nous découvrons encore combien Aléxandre Sévére, cet Empereur ſi célébre par ſes vertus, admiroit celles de Jeſus-Chriſt. Il voulut, comme (*a*) Adrien, lui faire élever un Temple ; & il l'auroit fait aſſûrément, ſi les Chrétiens, confondus alors avec les Juifs, n'avoient été en haine à la ſuperſtition. Mais du moins il rendoit ſes hommages à Notre Seigneur (*b*) dans un Oratoire domeſtique, où dès le matin il offroit ſes ſacrifices. Il avoit conſacré dans cette maniere de Chapelle les images des ames ſaintes & choiſies, parmi leſquelles il rangeoit avec Orphée, Jeſus-Chriſt, & Abraham. Lampride ne le dit pas tout ſeul, & le témoin qu'il cite eſt un Auteur du tems d'Aléxandre Sévére. Ce Prince étoit effectivement ſi enchanté de la Doctrine de Jeſus-Chriſt, qu'il faiſoit publier par un Héraut quelques (*c*) maximes de l'Evangile ; il ſe faï-

Epiph. Ebionit. Hæreſ. 30. c. 12.

Lampid. ubi ſupra.

(*a*) Alexander Severus Chriſto Templum facere voluit, eumque inter Deos recipere; quod & Adrianus cogitaſſe fertur qui Templa in omnibus civitatibus ſine Simulachris juſſerat fieri, quæ hodie ideirco quia non habent numina dicuntur Adriani, quæ ille ad hoc paraſſe dicebatur. Sed prohibitus eſt ab his qui conſulentes ſacra, repererant omnes Chriſtianos futuros, ſi id optato eveniſſet; & Templa reliqua deſeranda. *Lampid. in Severo.*

(*b*) Matutinis horis (Alex. Sev.) in lætario ſuo (in quo & divos principes ſed optimos electos, & animas ſanctiores in quibus & Apollonium &, quantum ſcriptor ſuorum temporum dixit, Chriſtum, Abraham & Orpheum, & hujuſcemodi Deos habebat, ac majorum effigies) rem divinam faciebat. *Lampid. ibid.*

(*c*) Clamabat ſæpius quod à quibuſdam, ſive Judæis, ſive Chriſtianis, audie-

ſoit par elles des régles de conduite, il les faiſoit écrire ſur les Ouvrages publics, & vouloit que ſon Palais même les préſentât par tout à ſes yeux. Auſſi loin de nuire aux Chrétiens, il les ſouffrit & les favoriſa ; ſouvent il les donnoit en éxemple, & ſur tout dans les ſaintes précautions avec leſquelles on ordonnoit dans l'Egliſe les Miniſtres de l'Autel. Voilà ce que le Paganiſme, malgré ſa prévention pour ſes Dieux, penſoit de Jeſus-Chriſt, & c'eſt cela que nous ne ceſſerons d'oppoſer à l'incrédule. Je n'ai pourtant pas tout dit, & je le prie de ſe prêter encore à ce qui me reſte. Car enfin, s'il perſiſte à douter des Faits & des Miracles de l'Evangile après ce qu'il va lire ; ce n'eſt plus ſeulement de l'Evangile qu'il ſe joüe, c'eſt de tous les Hiſtoriens du Monde les moins ſuſpects. C'eſt de Chalcidius (*a*) qui rapporte tout au long le phénoméne qui apparut aux Mages d'Orient. C'eſt de Phlegon (*b*) affranchi d'Adrien, qui raconte comme un prodige l'éclipſe du Soleil arrivée à la mort de Jeſus-Chriſt, & dont parlent les Evangéliſtes. C'étoit ſi bien la même en effet, que ce ſçavant homme place ces miraculeuſes ténébres à la 4. année de la 202. Olympiade, qui concourt préciſément avec la 19. année de Tibere, en laquelle Jeſus-Chriſt mourut. C'eſt des Actes publics auſquels Tertullien (*c*) renvoye le Sénat & tout

rat, & tenebat ; idque per præconem, cum aliquem emendaret dici jubebat : Quod tibi non vis alteri ne feceris. Quam ſententiam uſque adeo dilexit, ut & in Palatio & in publicis operibus præſcribi juberet. *Lamp. ibid.*

Ubi aliquos voluiſſet vel Rectores Provinciis dare, vel præpoſitos facere, vel procuratores ordinare, nomina eorum proponebat, horrans populum ut ſi quis quid haberet criminis probaret manifeſtis rebus : Si non probaſſet, ſubiret pœnam capitis : Dicebatque grave eſſe, cum id Chriſtiani facerent in prædicandis Sacerdotibus qui ordinandi ſunt, non fieri in Provinciatum Rectoribus quibus fortunæ hominum committerentur & capita. *Lamp. ibid.*

(*a*) Eſt quoque alia ſanctior, & venerabilior Hiſtoria quæ perhibet ortu ſtellæ cujuſdam non morbos mortesque denuntiatas, ſed deſcenſum Dei venerabilis ad humanæ conſervationis rerumque mortalium gratiam : Quam ſtellam cum nocturno itinere inſpexiſſent Chaldæorum profectò ſapientes viri & conſideratione rerum cœleſtium ſatis exercitati, quæſiſſe dicuntur recentem ortum Dei, repertâque illâ majeſtate puerili veneratos eſſe, & vota Deo tanto convenientia nuncupaſſe. *Chalcid. Comment. in Timæum.*

(*b*) Quarto autem anno 202. Olympiadis magna & excellens inter omnes quæ ante eam acciderant defectio Solis facta : Dies hora ſexta ita in tenebroſam noctem verſus, ut ſtellæ in cœlo viſæ ſint ; terræque motus in Bithynia Niceæ urbis multas ædes ſubverterit. *Phlego lib. 13. Olymp. Chronic.*

(*c*) Eum Mundi caſum relatum in arcanis veſtris habetis. *Tertull. Apol.*

Thallus in Syriac. l'Empire. C'eſt de Thallus qui fait la même obſervation dans ſes Hiſtoires Syriaques. C'eſt des Annales de la Chine qui en ont conſervé la mémoire. C'eſt de Macrobe (*a*) qui atteſte la vérité du meutre des enfans innocens immolez par Hérode. C'eſt, pour le citer encore, de Phlégon qui reconnoît que Jeſus-Chriſt étoit un grand Prophéte. C'eſt de Porphire, (*b*) qui convient que Jeſus-Chriſt avoit chaſſé les Démons, aboli leur empire, & rendu vaine la puiſſance des Dieux par la vertu de ſon nom. En eſt-ce aſſez de tous ces témoignages? Non. Il faut encore faire voir que les miracles par leſquels les Diſciples de Jeſus-Chriſt donnoient du poids à ſa Doctrine, ont pour eux l'aveu le plus conſtant. Il paroît d'abord cet aveu, dans les paroles qui déſignent les Chrétiens dans Suétone. Il les appelle *une ſecte d'Enchanteurs*; & pourquoi ce nom plûtôt qu'un autre, ſi ce n'eſt parce que les premiers Fidéles étoient ſur tout renommez par leurs prodiges? Ceux qu'ils faiſoient au nom de Jeſus, montroient ſi clairement une puiſſance plus qu'humaine, qu'il falloit bien, pour ſe défendre d'y croire, les attribuer aux ſecrets de la Magie. Foible reſſource aſſurément. Mais le Paganiſme n'avoit plus qu'elle contre l'évidence: & il juſtifioit par-là, ſans le ſçavoir, la prédiction que le Maître avoit fait à ſes Diſciples, qu'ils ſeroient traitez de Magiciens & d'Impoſteurs. C'eſt ce dernier titre que Lucien, ou l'Auteur qui a pris ſon nom, donne à Peregrin, en avoüant les merveilles que celui-ci fit après ſa converſion à la foy. Il importe peu d'examiner avec les Critiques ſi cette converſion fut ſincere ou feinte. De quelque maniere qu'on le prenne, il eſt toûjours conſtant que Peregrin fit des œuvres merveilleuſes au nom de Jeſus-Chriſt, & que la verité de ces œuvres eſt reconnuë par un Payen. Ce ne ſeroit pas la premiere fois que la vertu de l'Evangile auroit eu ſon effet, même par le miniſtere d'un impie, comme

Pleg. apud Orig. contra Celſum l. 2.

Suet. in Neron. cap. 16.

Lucian. de de morte peregr.

(*a*) Cum audiſſet (Auguſtus) inter pueros, quos in Syriâ Herodes Rex Judæorum intra bimatum juſſit interfici, filium ejus quoque occiſum, ait melius eſſe Herodis porcum eſſe quam filium *Macrob. Saturnal. lib. 2. c. 4.*

(*b*) Poſtea enim quàm Jeſus colitur nihil utilitatis à Diis conſequi poſſumus, neque mirum ſi tam multis annis peſte civitas vexatur, cum Æſculapius & alii Dei longè abſint ab ea. *Porphyr. apud Euſeb. Præpar. Evang. lib. 5 c. 1.*

le

le soûtenoit Origenes. (*a*) On peut encore, si l'on veut, entendre ce que dit Porphyre, qui sans nier le miracle de la punition d'Ananie & de Saphyre, à la parole de saint Pierre, se contente d'en faire, selon sa coûtume, une explication maligne. Croit-on qu'il eût cherché ce détour si l'authenticité du Fait eût pu souffrir un déni formel? Act. *Porphyr. apud Euseb.*

Avancez avec la Religion, & suivez ses progrès, vous voyez les Annales Payennes déposer persévéramment en faveur de l'Evangile. Un Fait parmi les autres est mémorable, & je ne puis l'omettre. Marc Aurele dans la guerre qu'il fit aux Quades, Peuples de l'ancienne Germanie, voyoit sous ses yeux l'armée Romaine périr tristement, consumée par les ardeurs brûlantes de la saison, & d'un pays aride. Jamais les troupes de l'Empire n'avoient été plus près de leur perte. Tout d'un coup cependant, & à la priere de la légion de Malthe composée de Chrétiens, le sort change; les nuës s'entr'ouvent, elles fondent en eau, & désalterent les Soldats à demi morts. D'une autre part la foudre rombe sur les Quades & sur les Marcomans, tandis qu'elle respecte le camp des Romains & leur procure une entiere victoire. Qui est-ce qui raconte cet événement? (*b*) Sans compter Claudien, Jules Capitolin, Themistius, & la foule de autres; c'est Marc Aurele luy-même dans la lettre qu'il écrivit au Sénat, pour lui donner la nouvelle de sa victoire. Lettre si connuë du tems de Tertullien, qu'il y renvoye deux fois; si connuë, qu'Eusebe, Orose, & Xiphilin, chacun dans leur tems, la citent comme inconteſtable. Je sçai que Dion rapporte ce prodige à Arnuphis célébre Magicien d'Egypte; que Suidas en fait honneur à Julien célébre impoſteur de Chaldée; que Lampride l'attribuë à des enchanteurs dont il ignore les noms; & qu'il désigne seulement par celui de Chaldéens. Mais à cela deux réponses. La premiere, c'est que le Paganisme qui donnoit aux Chaldéens la gloire de ce miracle, les confondoit presque toûjours avec les Juifs, & ne distinguoit jamais ceux-ci

L'an de J. C. 174.

Claud. Consul. P. S. Themist. Orat. ad Theodos. p. 191. Tertull. ad Scapul. cap. 4. Idem Apolog. c. 5. Euseb. Hist. Eccl. lib 5. c 5. Idem Chr. Dio. lib. 71. p. 805. Suidas in Ἄννυβις & τερατ's. Lamprid. in Heliogab.

(*a*) Tanta vis certè nomini Jesu ineſt ut nonnunquam à malis nominatum sit efficax. *Orig. cont. Celſ. lib* 1.

(*b*) Fulmen de Cælo precibus suis contra hostium machinamentum extorsit: suis pluviâ impetratâ cum siti laborarent. *Jul. Capit. in M. Anton Philoſ.*

d'avec les Chrétiens. En ſecond lieu, c'eſt que Marc Aurele inſinuë luy-même qu'il doit le prodige & la victoire, aux prieres des Soldats Chrétiens : *Chriſtianorum forte militum precationibus impetrato imbre.* S'il ne le dit pas avec cette aſſurance ferme qui exclut toute héſitation, il eſt clair que c'eſt par ménagement pour la ſuperſtition idolâtre. Il n'oſoit, en décelant ſa propre créance, attaquer ouvertement celle du préjugé. Mais ſa lettre découvre aſſez ce qu'il penſoit, puiſqu'il y prend en quelque ſorte le parti des Chrétiens, & condamne leurs accuſateurs à la peine capitale. Au fonds on ne doit pas s'étonner que le Paganiſme ait donné la gloire de ce prodige à ſon Jupiter pluvieux, ou à Marc Aurele luy-même. Que n'auroit-on pas dit, plûtôt que de reconnoître une vérité qui alloit à la ruïne de l'ancien culte ? Ce ne ſeroit gueres connoître les hommes, que de les croire ſi dociles ſur ce qui fait la conviction de leurs erreurs. Ils ont eu beau faire cependant, la puiſſance de Jeſus-Chriſt a eu un ſi grand éclat, qu'ils n'ont pu ſe défendre de lui en rendre de fréquens témoignages ; & je ne puis en rapporter de plus autentique que celui de tant d'Empereurs.

Tertull. Apol. c. 5.

Euſeb. ubi ſup.

Un Fait qui tente encore l'incrédulité, eſt le détail des mœurs innocentes, & même ſublimes des Chrétiens dans l'origine de l'Egliſe. Toutefois ces prodiges de vertu racontez par nos Auteurs, ont fait l'admiration des Gentils, & ils n'ont pu s'en cacher. Que de traits ſemez dans leurs Ouvrages juſtifient les juſtes éloges que nous donnons à nos Peres ſelon la foy ! Entendez Pline le jeune. Il écrit à Trajan qu'il s'eſt efforcé d'approfondir la Religion & la conduite des Chrétiens, & cependant qu'il n'y a remarqué ni ombre, ni trace de crime ; tout au contraire, une vie pure, une concorde inaltérable, de l'équité, de la droiture & une ſoumiſſion parfaite aux Ordonnances des Princes. Il ne reprend en eux que la conſtance dans les ſupplices. Combien falloit-il être irréprochable pour en faire convenir un Payen ſi zélé ? Sérenius Granianus eſt chargé par Adrien de l'informer des juſtes raiſons qu'avoit le Peuple de perſécuter le Chriſtianiſme. Le Proconſul répond à l'Empereur d'une maniere qui ne laiſſe rien à déſirer pour

Plin. lib 10. Ep. 102.

l'entiere juſtification des Fidéles. *Il me paroît*, (*a*) dit-il, *injuſte de les condamner ſans aucune procédure réguliere, & quoiqu'ils ne ſoient coupables d'aucun crime.* Adrien fut touché de ce témoignage, il le fut de celui des autres Gouverneurs qui en rendirent de pareils, & donna ce Reſcript fameux adreſſé à Minutius Fundanus, (*b*) par lequel il défendoit de punir les Chrétiens ſur les cris ſéditieux de la multitude, & commandoit de châtier ſévérement les délateurs, ſi par actes ils ne prouvoient les contraventions des Fidéles aux Ordonnances de l'Empire.

Euſeb. Hiſt. Eccl. lib. 4 c. 8. Ibid. c. 9. Sulp. S. lib 2. c. 45. Oroſ. lib. 7. c. 12. Euſeb. Chr.

Sur les traces d'Adrien, Tite Antonin qui lui ſuccede frappé de l'innocence des Chrétiens, depuis ſi long-tems expoſez aux fureurs de la calomnie, leur accorde ſa protection. Il écrit pour eux à tous les Peuples de l'Aſie, traite d'*impieté* (*c*) la violence des *perſécuteurs*, confirme le Reſcript d'Adrien, ſi équitable contre les délations, & défend qu'on inquiéte les Chrétiens, dont le ſeul crime ſera de l'être. Sous ſon regne le même ordre eſt porté aux Athéniens, aux Theſſaloniciens, à ceux de Lariſſe dans la Theſſalie, & à tous les Grecs. Tant il eſt vrai que l'Egliſe, quoiqu'obſcure & déſolée dans ſes permiers tems, répandoit par ſes vertus un éclat qui montroit viſiblement l'origine ſainte dont elle eſt ſortie ! C'étoient les Princes qui lui rendoient cette juſtice, quoiqu'ils fuſſent eux-mêmes livrez à l'erreur, & Dieu l'a voulu ainſi, pour ne point laiſſer ſon œuvre ſans témoignage évident, pour condamner le Monde par les puiſſances du Monde, & pour fermer la bouche à ces hommes téméraires qui oſeroient ſoûtenir un jour que la foy n'a pour elle que des autoritez ſuſpectes.

(*a*) Quod non eſt juſtum Chriſtianos nullius criminis reos abſque judicio puniri. *Seren. Granian. ad Adrian. apud Euſeb. Hiſt. Eccleſ. lib. 4. cap. 8*

(*b*) Si quis igitur accuſat & probat adverſum leges quicquam agere memoratos homines (Chriſtianos) pro merito delictorum etiam ſupplicia ſtatuas. Illud mehercule magnopere curabis, ut ſi quis calumniæ gratiâ quemquam horum poſtulaverit reum, in hunc pro ſui nequitiâ ſupplicüs ſeverioribus vindices. *Epiſt. Adrian. ad Minut. Fund. Proc Aſiæ. Apud Euſeb Hiſt. lib 4 cap 9*

(*c*) Sed vos confirmatis ſententiam eorum quos perſequimini, dum aiunt vos impios & ſine Deo eſſe..... Quod ſi quis perſeveraat hujuſcemodi hominibus abſque ullo crimine movere negotia, ille quidem qui delatus pro hoc nomine fuerit abſolvatur, etiamſi probetur id eſſe quod ei objicitur, Chriſtianus. Is autem qui crimen obtendit, rens pœnæ ipſius quam objecit, exiſtat. *Epiſt T. Anton. ad Aſiam. Apud Euſeb. Hiſt. Eccl. lib. 4. cap. 13.*

Je ne parlerai point ici des rapides progrez que fit l'Evangile en naiſſant, de l'aveu même (*a*) de ceux qui alors nous haïſſoient le plus; je veux bien ne rien dire encore de ce nombre immenſe de Martyrs, qui mouroient en atteſtant les miracles qu'ils avoient vû, & dont les Annales ſincéres des Payens n'ont pû ſe taire. J'en ai dit aſſez ailleurs; & pour ſurcroît on peut jetter les yeux ſur les Auteurs que je cite en notes. Mais ce que je ne puis omettre, eſt la confeſſion de Mahomet, & de ſes Sectaires ſur les Faits de l'Evangile. Sans compter une partie de nos Myſtéres, dont ils s'interdiſent le doute, en ont-ils eu jamais ſur la plûpart des miracles de Jeſus-Chriſt? N'eſt-ce pas au contraire parce qu'il en a fait ſans nombre, que Mahomet l'a honoré comme le Prophéte envoyé de Dieu, & qu'en pluſieurs endroits il le nomme le Meſſie? L'Alcoran n'eſt plein que du récit de ſes merveilles; ce n'eſt en un ſens que notre Hiſtoire défigurée, reconnoiſſable pourtant en ce qu'il a fallu, malgré ſoi, emprunter de l'Evangile pour ne pas démentir le cri de la Tradition. Que dis-je? Au-delà des Faits de notre Hiſtoire, mille autres également prodigieux ſont rapportez par le faux Prophéte des Arabes, & à la gloire de Jeſus-Chriſt, ou de ſes Diſciples. Ces Faits ſurajoûtez ne ſont que des fables, & des viſions, je le ſçai bien. Mais ces fables, tirées d'Ouvrages apocriphes, ces contes reçûs & donnez comme vrais par des hommes, qui d'ailleurs ſe déclarent nos ennemis, ne prouvent que mieux la certitude de

Juven. Satyr. 1 & 8. Vipian.

Azoara. 5. 12.

Azoara. 29.

Azoara. 23.

(*a*) Interim uſque eo ſceleratiſſimæ gentis conſuetudo invaluit ut per omnes jam terras recepta ſit. Victi victoribus leges dederunt. *Senec. apud Aug. de Civit. Dei. lib. 6. cap. 11.*

Atque utinam nunquam Judæa ſubacta fuiſſet
Pompeïi bellis, Imperioque Titi?
Latiis exciſæ gentis contagia ſerpunt.
Victoreſque ſuos Natio victa premit. *Rutil. Itiner.*

Judæos impulſore Chreſto aſſiduè tumultuantes Româ expulit. *Suet. in Claud. c. 25.*

Ergo abolendo rumori Nero ſubdidit reos, & quæſitiſſimis pœnis affecit quos vulgus Chriſtianos appellabat ..... Igitur correpti qui fatebantur, deinde in judicio eorum multitudo ingens, haud perinde in crimine incendii, quam odio humani generis conjuncti ſunt. Et pereuntibus addita ludibria, ut ferarum tergis contecti, laniatu canum interirent, aut crucibus affixi aut flammandi, atque ubi defeciſſet dies in uſum nocturni luminis urerentur ..... Unde quamquam adverſus ſontes, & noviſſima exempla meritos, miſeratio oriebatur, tanquam non utilitate publicâ, ſed in ſævitiam unius abſumerentur. *C. Tacit. Ann. lib. 15. c. 44.*

nos Actes, & combien l'évidence a forcé d'y souscrite. J'ai donc en rigueur démontté ce que je voulois, & il est vrai que les Faits de l'Evangile sont avoüez par ceux que l'interêt engageoit à les nier.

Eclaircissement sur les textes de Josephe.

LE passage que j'ai cité de Josephe dans ce Chapitre l'a été par Eusebe, par saint Jerôme, pat Isidore de Damiéte, par Sozomene, par Cedrene, par Nicéphore Calliste, par Suidas, & tous ces Auteurs l'ont donné, & reçû comme vrai. Cependant puisqu'on l'a soupçonné dans ces derniers temps, & que quelques personnes croyent encore qu'il a été inséré par une fraude pieuse dans l'Histoire de Josephe, il est à propos que j'éclairciſſe la difficulté. On verra par mes preuves, si j'ai tort de me ranger du parti de ceux qui soûriennent autentique le passage en question.

Josepk. Antiq uit lib. 18. cap 4.
Eusеb. Hist. lib. 1. c. 11.
Id. Dem. Ev. l 3 c.5.
Hyeron. de Script. Eccl. in Josеph.
Isidor. Pel. l. 4. Ep. 125.
Sozom. lib. 1. c. 1.
Cedr. Hist. Comp.
Niceph. Hist. lib. 1. c. 39.
Suid. lex. in ιωση&.

Premierement, tous les Exemplaires de Josephe sont unanimes sur ce point. Soit que l'on consulte les Imprimez, soit qu'on en éxamine les Manuscrits, il ne s'en trouve pas un, quelque antiquité qu'il ait, où ce texte soit omis. Cet accord général n'est-il pas une forte présomption, s'il n'est même une preuve décisive? Quoi, la fraude seroit universelle, & nul Exemplaire ne lui autoit échappé? Dans cette foule de Manuscrits épars, il ne s'en trouveroit aucun qui dévoilât le mystére? Un Livre si estimé, si répandu dans route la Terre, auroit éprouvé par tout la même falsification? En vérité il faut être bien épris du paradoxe, quand on protége de telles hypothéses. De tout tems l'autenticité d'un texte, comme de tous les autres Faits, a dépendu de la déposition uniforme des Auteurs. La Critique n'a point d'autre régle dans ses jugemens, & on ne peut en imaginer une moins faillible. Or, j'ai fait voir la foule des Ecrivains s'accorder à maintenir la vérité du passage dont il s'agit, je les ai tous nommez. Qu'est-ce donc qu'on pourtoit désirer au-delà?

Joseph. Ant. lib. 20. cap. 8.
Id. lib. 2. de bello Jud.

Je tire une seconde preuve de deux autres endroits de Josephe. Dans l'un il parle avec éloge de Jean-Baptiste, dont il croit que le meurtre fut vangé par les victoires fréquentes que le Roi des Arabes remporta sur les troupes

d'Hérode. Dans l'autre, il dit un mot de la mort de ſaint Jacques, qu'il nomme le *frere de Jeſus appellé le Chriſt.* Je demanderai donc ce qu'on remarque d'extraordinaire ou d'impoſſible dans le texte en queſtion, tandis qu'on ne remarque rien de pareil dans ceux-ci. Eſt-ce que l'Hiſtoire de Jeſus-Chriſt ne tenoit pas un rang auſſi conſidérable que celles de ſaint Jean, & de ſaint Jacques parmi les événemens de la Nation ? Eſt-ce que Joſephe pouvoit ignorer ce que toute la Terre ſçavoit, ce qui avoit tant agité les eſprits, & ce qui étoit encore ſi récent ? Perſonne n'oſera le dire ; par conſéquent on ne peut faire contre ce texte aucune difficulté ſérieuſe.

Τὸν ἀδελφὸν Ἰησοῦ τοῦ λεγόμενου Χριστοῦ.

Origen. in Matth. Id. cont. Celſ. lib. 1.

Ecoutons cependant celle qu'on oppoſe. On dit d'abord qu'Origenes en pluſieurs endroits, écrit que Joſephe n'a jamais reconnu Jeſus pour le Chriſt ; d'où l'on conclut que le paſſage, où ce titre lui eſt donné, eſt un paſſage manifeſtement altéré, ou même faux en tout. On ajoûte que Joſephe, loin d'être favorable au Chriſtianiſme, appliqua les prophéties à Veſpaſien ; ſoit que ce fût une erreur ſincére, ſoit qu'il oſa porter l'adulation juſqu'à lui appliquer les caractéres principaux du Meſſie ; & l'on demande après cela s'il eſt vrai-ſemblable qu'il ait écrit le texte que j'ai rapporté, & dire : *Jeſus étoit le Chriſt.*

Joſeph. bell. jud. l. 3. c. 14.

J'avoüe pour moi, que je ne reſſens dans cette objection que ſa foibleſſe. Ces paroles, *Jeſus étoit le Chriſt* ou le Meſſie, ſont en effet ſuſceptibles de deux ſens. Elles peuvent ſignifier que Jeſus étoit le vrai Meſſie, annoncé par les Prophétes, & attendu par les Juifs, ou bien qu'il avoit la réputation de l'être, & que chacun le connoiſſoit alors ſous le nom de *Chriſt.* Je conviens ſans peine que Joſephe a pu ne pas parler dans le premier ſens. Mais quel inconvénient trouvez-vous à le faire parler dans le ſecond ſens, & d'une maniere conforme à l'opinion d'autrui ? Rien n'eſt plus naturel, ce me ſemble, que de déſigner un homme par l'idée qu'en ont les autres, ſans que les autres puiſſent conclure qu'on en a ſoi-même de ſemblables idées ? Il y a mille exemples de cet uſage, & ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que l'Hiſtoire en préſente ſans nombre ſur le Fait même dont nous diſputons. On n'a qu'à lire Suetone, Ta-

cite, Pline le jeune, Celſe, Lampride, Porphyre, Julien &c. On les verra tous donner à Jeſus le nom de *Chriſt*. Rejetter comme ſuppoſé le paſſage de Joſephe, parce que Jeſus y eſt appellé *Chriſt*, c'eſt donc abuſer de la Critique, c'eſt s'obſtiner à prendre un texte dans un ſens éloigné, qui eſt le faux, & négliger celui qui eſt le ſimple & le vrai. Quand Joſephe a dit: *Il étoit le Chriſt*; ces mots ſont l'équivalent de ceux-ci: Il étoit *appellé* le Chriſt. Rien n'eſt plus commun dans les Auteurs que ces ſortes *d'Ellipſe* ou de ſuppreſſion, & le langage ne ſeroit plus qu'une ſuite d'équivoques, ſi l'on n'étoit inſtruit à ſuppléer ces ſous-ententes perpétuelles. Je veux en rapporter un éxemple célébre. Lorſque Jeſus-Chriſt fut condamné, Pilate fit attacher au haut de la Croix cette inſcription: *Jeſus de Nazareth Roi des Juifs*. Que répondroit-on à celui qui, ſur le ſeul fondement de cette inſcription, voudroit ſoûtenir que Jeſus-Chriſt étoit Roi des Juifs, & reconnu pour tel par la Nation entiere? Ne lui diroit-on pas qu'il prend les termes dans une rigueur trop littérale, que ces paroles n'étoient pas l'expreſſion fidelle des vrais ſentimens de Pilate, qu'il y faut ſous-entendre un terme, & concevoir le texte comme s'il portoit: Jeſus de Nazareth, qui *s'eſt dit* le Roi des Juifs? Cette réponſe ſeroit naturelle. Or, je ſoûtiens que Joſephe a dit de Jeſus qu'il étoit le *Chriſt* ou le Meſſie, dans le même ſens que Pilate l'a reconnu pour le Roi des Juifs: C'eſt-à dire, que tous deux, ſans égard à leur créance propre, ont ſuivi des idées étrangéres. Auſſi je remarque que ſaint Jerôme a traduit Joſephe conformément à l'explication que je donne. Au lieu de ces paroles, ὁ Χριστὸς οὗτος ἦν, *il étoit le Chriſt*, il a mis celles-ci, *& credebatur eſſe Chriſtus*. Traduction judicieuſe qui s'éléve au-deſſus de la lettre, pour rendre mieux le ſens naturel & véritable de l'Auteur. *Joan. c. 19.*

Mais quoi, dit-on encore, ſi ce paſſage étoit autentique, combien de fois auroit-il été cité par les premiers Apologiſtes de la foy Chrérienne? Saint Juſtin, Terrullien, Athénagore, tant d'autres l'auroient-ils omis? Photius ſi éxact dans ſes extraits, ſi fidéle dans celui qu'il a fait de Joſephe, auroit-il négligé ce texte important? Joſephe fils

de Gorion n'en auroit-il rien dit dans l'abregé des Antiquitez Judaïques ? Un ſilence ſi muet n'eſt-il pas la preuve conſtante d'une ſuppoſition trompeuſe ?

Je dis que non, & s'il y a de la fraude, ce n'eſt pas comme on le veut, dans l'inſertion du texte, mais dans la radiation que les Juifs en firent tôt après le ſiécle de Joſephe. Baronius l'a fait voir en citant l'Exemplaire ancien d'un Juif qui raya ce paſſage, en traduiſant Joſephe de Grec en Hébreu. Caſaubon a voulu depuis révoquer ce Fait en doute, mais le Manuſcrit qui ſubſiſte encore dans la Bibliothéque du Vatican a juſtifié Baronius, & confondu l'accuſation téméraire de Caſaubon. Telle en effet a toûjours été la coûtume honteuſe des Juifs. Ils ont retranché dans les Auteurs ce qui nuiſoit à leur cauſe, & ſaint Juſtin leur en a fait le reproche dès l'origine de l'Egliſe. Faut-il donc être ſurpris que les premiers Apologiſtes n'ayent point cité ce qu'ils n'ont pû voir, trompez par les verſions informes que répandoient les Juifs.

Baron. Ann. *Caſaub. adv. Ann. Bar. Exercit.* *Juſt Dial. cum. Triph.*

A l'égard de Photius, l'objection qui ſe tire de ſon ſilence eſt vaine. Sans redire ici qu'il a pu tomber ſur une de ces traductions imparfaites dont je parle, c'eſt un Fait inconteſtable que ce grand Homme n'a jamais eu deſſein de donner l'analyſe complette des Antiquitez Judaïques. L'Article qui en traite n'a rapport qu'à quelques traits de l'Hiſtoire d'Hérode. Que le lecteur ſe donne la peine de le relire, il verra ſi je cherche à le tromper. Si donc Photius n'a recueilli de Joſephe que quelques traits de ſes derniers Livres, il faut ou dire, que ſon ſilence n'eſt point la preuve de la ſuppoſition du texte en queſtion, ou ſoûtenir, que les quatorze premiers Livres des Antiquitez dont il ne dit rien, ſont faux & ſuppoſez. Conſéquence ſi ridicule, que je me garderai bien d'en faire l'affront à perſonne.

Phot. Cod. 238.

Encore ſi Photius s'étoit fait une religion de ne rien dire ſur les Antiquitez Judaïques qui n'en fût fidélement extrait, je ne dirois rien. Mais quel homme, verſé dans la lecture de ſa Bibliothéque, ignore que ſur l'article de Joſephe il ſe permet d'ajoûter & de retrancher, plûtôt en Hiſtorien qui raconte ce qu'il ſçait d'ailleurs, qu'en abbreviateur qui ſe renferme dans les bornes de l'Ouvrage qu'il réduit. Ainſi, pour

pour en donner un éxemple, il dit qu'Hérode étoit fils d'Antipater & de Cypris, que ſous ſon regne, Jeſus-Chriſt naquit d'une Vierge pour le ſalut du Monde, & qu'à ſon occaſion une multitude d'Enfans innombrable périt en Bethléem. Aſſûrément aucune de ces circonſtances ne ſe lit dans Joſephe, & Photius les rapporte de luy-même. Qu'il me ſoit donc permis de faire ce raiſonnement. Sil faut regarder comme faux & ſuppoſé dans Joſephe, tout ce qui n'eſt pas rapporté de lui dans Photius, il faut par la même raiſon croire de Joſephe tout ce qu'en rapporte ſon abbréviateur. Or je viens de montrer que Photius dans l'extrait de Joſephe parle de la naiſſance miraculeuſe de Jeſus-Chriſt, de ſa médiation entre Dieu & les Hommes, & du meutre des enfans immolez aux défiances d'Hérode. Ce ſera donc une néceſſité de conclure que toutes ces choſes ſont tirées de la narration de Joſeph. C'eſt aux contradicteurs à ſe conſulter ſur l'alternative. S'ils nient qu'on doive admettre tout ce que dit Photius, & s'ils prétendent qu'on doit ſeulement rejetter ce qu'il ne dit pas, ils ſont injuſtes, ou peu conſéquens : S'ils avoüent le principe, il ſe tourne contre eux-mêmes, & les voilà contraints d'accorder au-delà de ce que j'éxige. Ce raiſonnement eſt de Monſieur Huet, & j'ignore ce qu'on pourroit oppoſer à l'évidence où l'a mis ce grand Homme.

Huet Demonſt. Ev. prop. 3. A. 12.

Pour Joſephe fils de Gorion, ce qu'il a dit, & ce qu'il n'a pas dit, ne doivent pas nous inquieter. De quels poids ſçauroit être un Auteur qui ne vivoit qu'au cinquiéme, ou même au ſiviéme ſiécle, & qui pourtant cherchoit à ſe donner pour le célébre Joſephe ? Quiconque eſt convaincu de fraude en un article, demeure au moins ſuſpect ſur les autres.

Baron. Annal. ad Ann. 72. Scalig. Elench. Trihar. c. 4.

Malgré la force de ces raiſons, Blondel ne ſe rend pas néanmoins. Il nous oppoſe une fauſſeté prétenduë dans le paſſage en queſtion. Il y eſt dit que Jeſus-Chriſt s'étoit fait ſuivre par pluſieurs Gentils : ***Plurimos è Gentibus ad ſe pertraxit.*** Or, continuë Blondel, rien n'eſt moins vrai que cette circonſtance. Durant ſa miſſion, Jeſus-Chriſt fut ignoré des Payens, & ne convertit au plus que deux Femmes Idolâtres, la Cananée, & l'Hémoroïſſe. Ce n'eſt donc point

Joſephe qui a parlé dans le texte qu'on cite ſous ſon nom ; il n'auroit pas ainſi éxagéré contre la foy de l'Hiſtoire en faveur de Jeſus-Chriſt.

Voilà ce que j'appelle parler contre ſoi-même, plus que contre les autres. Il n'eſt point vrai que Jeſus-Chriſt ſe ſoit attiré ſi peu d'admirateurs, même parmi les Gentils. Il fut connu, il fut eſtimé par eux, & le Fait eſt inconteſtable. Outre les deux Femmes, dont parle Blondel, on peut compter encore le Centenier dont Jeſus éleve la foy, & les Samaritains que ſa Doctrine & ſes Prophéties convertirent. Sa réputation étoit répanduë (*a*) dans toute la Syrie & dans la Phénicie ; divers Gentils le voulurent voir avant ſa Paſſion, & l'on a des preuves aſſez fortes que les Princes d'au-de-là de l'Euphrate le regardoient au moins comme un Homme extraordinaire. Ce qui eſt marqué de ceux-ci, pourquoi ne ſeroit-il pas vrai de beaucoup d'autres ? Mais laiſſant à part toutes ces raiſons, ne pourrois-je pas dire à Blondel : Vous incidentez ſur les termes. Quand Joſephe obſerve de Jeſus-Chriſt qu'il attira beaucoup de Gentils à ſa ſuite, ce n'eſt pas de la perſonne de Jeſus-Chriſt ſeulement qu'il parle, c'eſt auſſi de ſa doctrine enſeignée & répanduë par les Apôtres. Il raconte ce qu'il voyoit de ſon temps, & rapporte à la gloire du Maître le ſuccez de ſes Diſciples. Il écrivoit ſur la fin du premier ſiécle, ſous l'Empire de Domitien ; & qui eſt-ce qui ne ſçait pas que dès-lors la foy de l'Evangile avoit fait d'immenſes progrez ? Sans recourir à d'autres témoignages deja citez, Joſephe nous l'apprend luy-même. Ne dit-il pas : *Neque ad hanc diem defecit denominatum ab eo Chriſtianorum genus* ? Servons-nous d'un exemple qui rendra ma reponſe plus ſenſible. Si je diſois : Deſcartes a rangé dans ſon parti le grand nombre des Philoſophes, ſeroit-on equitable de m'oppoſer que Deſcartes perſonnellement n'eut qu'une poignée legere de ſectateurs ? Ne verroit-on pas tout d'un coup qu'en parlant ainſi, je confondrois la doctrine avec la perſonne, & le ſyſtême avec ſon Auteur ? Toute la Terre, ſans que je m'expliquaſſe, compendroit le

Mat. IV. 4.
Joan IV. 21. 52.
Id. XII. 20.
Vid. Origen. contra Celſ. lib 3. *p.* 117.
L'An 96.

(*a*) Quomodo enim Judæorum Pontifices, Seniores & Scribæ invidentes ei commoti ſunt contra Jeſum, niſi quod turbas perſuaſas trahebat poſt ſe ? *Origen. contra Celſum lib.* 2. *p.* 83.

vrai ſens de mes paroles. D'où vient donc qu'on n'a pas la même équité pour le texte de Joſephe, dans un cas préciſément tout ſemblable ?

Juſqu'icy c'eſt Blondel que nous avons entendu ; répondons maintenant à Monſieur le Fevre. On lit ces paroles dans le paſſage controverſé. *En ce tems-là parut Jeſus Homme ſage, ſi pourtant on peut ne l'appeller qu'un Homme, car il étoit puiſſant en merveilles.* Or voici comment le Critique habile tente d'affoiblir la force & la verité de cet aveu. Selon Joſephe, il n'eſt pas permis de dire que Jeſus-Chriſt n'étoit qu'un Homme. Donc, ſelon Joſephe, il étoit Dieu. Cependant jamais les Juifs n'ont penſé que le Meſſie dût être plus qu'un Homme. Donc ce texte ne peut être de Joſephe, à moins qu'on ne veuille, contre toute raiſon, le faire penſer & parler contradictoirement à ſa créance.

Mais a-t-on réſolu de ne nous donner jamais en preuves que de fauſſes ſuppoſitions? Les Juifs, dites-vous, ne croyoient pas que le Meſſie dût être un Dieu. Hé comment donc entendoient-ils ces paroles qu'ils attribuënt cependant au Meſſie : *Le Seigneur a dit à mon Seigneur, &c* ? Quelle idée *Pſal. 109.*
faiſoit naître en eux ce texte formel d'Iſaïe ? *Un petit En-* *Iſai 9.*
fant nous eſt né, & un Fils nous a été donné, il portera ſur ſes epaules la marque de ſa Principauté, & il ſera appellé l'Admirable, le Conſeiller, le Dieu, le Fort, le Pere du ſiécle futur, le Prince de la paix. Quel ſens donnoient-ils à ce *Id. 35.*
paſſage du même Prophéte ? *Voilà qu'un Dieu va paroître luy même pour vous ſauver. Alors les yeux des aveugles verront le jour, & les oreilles ſourdes ſeront ouvertes. Le boiteux bondira comme le Cerf, & la langue des muets ſera déliée.* Que concevoient-ils en liſant cette vive exhortation ? *On a* *Id. 40.*
entendu la voix de celui qui crie dans le Deſert : Préparez la voye du Seigneur, rendez droits dans la ſolitude les ſentiers de notre Dieu Croyoient-ils que ce fût d'un Homme comme nous qu'Iſaïe diſoit : *J'ai mis mes paroles dans votre* *Id. 51.*
bouche, & je vous ai mis à couvert ſous l'ombre de ma main puiſſante, afin que vous établiſſiez les Cieux, que vous fondiez la Terre, & que vous diſiez : Sion vous êtes mon Peuple? N'étoit-ce pas l'idée d'un *Dieu* que réveilloit en eux ce texte de Jérémie : *Le tems vient, dit le Seigneur, que je ſuſ-*

citerai à David une race juſte ; un Roy regnera qui ſera ſage, qui agira ſelon l'équité, & qui rendra la juſtice ſur la Terre.
Jerem. 23. *En ce tems-là Juda ſera ſauvé, Iſraël habitera dans ſes maiſons ſans rien craindre ; & voicy le nom qu'ils donneront à ce Roy, le Seigneur qui eſt notre Juſte.* Pouvoient-ils imaginer que le Sauveur promis n'étoit pas le Verbe même devenu ſenſible ſur la Terre, après ces paroles manifeſtes de
Baruch. 3. Baruch : *C'eſt luy qui eſt notre Dieu, & nul autre ne ſubſiſtera devant luy ; ſi on le compare avec ce qu'il eſt. C'eſt luy qui a trouvé toutes les voyes de la vraye ſcience, & qui l'a donnée à Jacob ſon ſerviteur, & à Iſraël ſon bien aimé. Après cela il a été vû ſur la Terre, & il a converſé avec les Hommes.* Enfin, car je me laſſe de citer, étoient-ils aveugles juſqu'à prendre pour un Homme celuy que prédit Malachie en ter-
Malach. 3. mes ſi forts : *Je vais vous envoyer mon Ange qui préparera ma voye devant ma face, & auſſi-tôt le Dominateur que vous cherchez, & l'Ange du Teſtament ſi deſiré de vous, viendra dans ſon Temple.* N'eſt-ce pas du Meſſie que la Synagogue entiere entendoit tous ces paſſages ? & qu'on ne me diſe point que les Juifs modernes expliquent ces mêmes Propheties, & leur donnent un ſens different. Ce n'eſt pas des
Rabbi Hacadoſch. Jonath. in cap. 9. Iſai. Juifs de nos jours qu'il s'agit, c'eſt de leurs Peres, mille fois plus éclairez & plus ſinceres qu'eux. Or, je dis que les premiers Rabbins ont écrit & penſé que le Meſſie devoit être
Phil. lib. de ſomm. Dieu & Homme tout enſemble. Je ſupplie le Lecteur de s'en éclaircir luy-même de ſes yeux dans la Paraphraſte Chaldaïque, dans Philon, & s'il veut dans la foule immenſe des textes originaux citez par Galatin. Pour moy, je ne veux faire
Galat. De Arcan. Catbol. veritatis l. 3. & 6. qu'une ſeule queſtion, mais elle ſera déciſive.

Si les Juifs n'avoient pas crû que le Sauveur dût être Dieu, Jeſus-Chriſt, qui eſt venu ſe montrer à eux à titre de Meſſie, ſe ſeroit-il attribué le nom & les caractéres de la
Joan. c. 10. Divinité ? Auroit-il dit : *Mon Pere & moi nous ne ſommes qu'un ?* Ses Diſciples auroient-ils enſeigné la même Doctrine ? Ne voit-on pas qu'ils auroient par-là choqué la créance commune, & les principes fondamentaux de la foy Judaique ? Prenez-y garde, cette réflexion eſt démonſtrative, ſoit qu'on accorde, ſoit que l'on conteſte la Divinité de Jeſus-Chriſt. Mais j'en conclus que ſi les Juifs ont penſé

que le Meſſie devoit être plus qu'un Homme, Joſephe a pu parler de la maniere qu'il a fait, ſans contredire la vraiſemblance.

Accordons pourtant à Monſieur le Févre que les Hébreux ne ſe ſoient pas répréſenté le Libérateur ſous la notion d'un Dieu, ſa difficulté n'en ſera pas moins vaine. Joſephe a dit de Jeſus-Chriſt: *C'étoit un Homme ſage, ſi pourtant il n'étoit qu'un Homme.* Mais il eſt clair comme le ſoleil qu'en parlant ainſi, Joſephe ne vouloit que marquer ſa ſurpriſe, & faire mieux entendre ce que Jeſus-Chriſt avoit fait de prodigieux. C'eſt un tour familier à l'éloquence naturelle, quand l'eſprit étonné plie ſous le poids de l'admiration. C'eſt comme ſi l'Hiſtorien avoit dit: Tant de merveilles ont éclaté dans les œuvres de Jeſus-Chriſt, qu'on le croiroit moins un Homme, qu'un Dieu. Tous les jours encore nous permettons à notre étonnement cet excez de paroles, & les Payens ſe l'étoient permis avant nous. C'eſt ce qui faiſoit dire à Ciceron, pour marquer le talent de la parole dans un grand Orateur: Je vous crois un Dieu, quand j'écoute vos diſcours: *Te in dicendo ſemper putavi Deum.* C'eſt ce qui faiſoit dire à Syrus dans Terence: Je vous éleve comme un Dieu: Je vous comble d'éloges auprès de votre Pere: *Facio te apud illum Deum, virtutes narro.* Paroles imitées de Socrates dans Platon. C'eſt ce qui faiſoit dire à Virgile, en parlant d'Auguſte: *Namque erit ille mihi ſemper Deus*, & encore: *Nobis hæc Deus otia fecit.* C'eſt dans ce ſens qu'eſt dreſſée l'Epitaphe de Corvin.

Cic. l. 1. de Orat.

Terent. Adelph.

Socrat apud Plat. in Menone.

Virg. Ec. 1.

Corvini brevis hæc urna eſt, quem magna fatentur
Fata fuiſſe Hominem, facta fuiſſe Deum.

Apud Joviam.

Enfin, pour achever par un grand éxemple, c'eſt en ce ſens que les Magiſtrats ſont appellez des Dieux dans l'Ecriture: *Dii eſtis & filii excelſi omnes.* Si donc le langage de Joſephe eſt ſi naturel, ſi conforme à la maniere dont on s'eſt expliqué dans tous les tems, Monſieur le Fevre devoit-il y chercher la matiere d'une objection?

Exod. cap. 34.

Ce qu'il ajoûte ſemblera peut-être plus fort, au moins eſt-il plus ſpécieux. C'eſt une difficulté qui luy eſt commune avec Blondel. Tous deux prétendent que le paſſage cité de Joſephe y eſt évidemment inſéré par une main étrangé-

re, & la preuve qu'ils en donnent, eſt que ce texte coupe le fil de la narration, & forme un récit iſolé, ſans rapport, ſans liaiſon avec ce qui précede & ce qui ſuit. En effet, ce qu'on lit immediatement après, commence par ces termes: *Il arriva dans le même tems un autre malheur qui troubla les Juifs.* Or, il eſt clair que *cet autre malheur* ne peut s'accommoder avec ce que Joſephe vient de dire de Jeſus-Chriſt, dont l'Hiſtoire n'eſt point donnée comme une avanture funeſte. Tout au contraire, *cet autre malheur* vient comme de luy-même s'unir à ce qui précéde l'endroit conteſté; je veux dire à une eſpece de ſoulévement, où périt un grand nombre de Juifs. Donc, concluënt les Critiques que je combats, il eſt indubitable que le texte qui interrompt ainſi dans Joſephe le fil de ſon Hiſtoire, eſt un texte menteur & ſuppoſé.

Joſeph. Antiq. lib. 18. cap. 4.

Je ne diſconviens pas que la narration ne ſemble effectivement ſuſpenduë par le paſſage dont je prends la défenſe. Mais en conclure que ce paſſage eſt ajoûté, ſi je ne me trompe, la conſéquence n'eſt ni directe ni juſte. Les Hiſtoriens même les plus célébres dédaignent les méthodes trop ſcrupuleuſes, & cet art de Rhéteur qui aſſujétit les choſes aux loix de l'éloquence. Chaque événement doit être dans ſa place, indépendamment de l'effet qu'il y produit; il eſt toûjours bien, quand il eſt dans l'ordre chronologique, ſans l'être dans celui des matieres. Ce n'eſt pas l'Hiſtorien qui diſpoſe des Faits; c'eſt aux Faits à le conduire. Et que ſeroit-ce, s'il falloit qu'une Hiſtoire eût toute la grace des tranſitions, & que le Lecteur en exigeât une ſymétrie réguliere & compoſée! Quelle contrainte pour l'Auteur! Quelle perte pour la vérité! N'eſt-ce pas même à cet air d'étude que nous reconnoiſſons en partie les Hiſtoires inexactes & trompeuſes, tandis que les vrayes ſont d'une beauté plus ſimple & plus négligée? Caſaubon l'a fait voir; les exemples qu'il en donne ſont grands & palpables Je n'y joindrai que le témoignage de Ciceron, (*a*) qui n'eſtimoit

Caſaub. Adv. Bar. Exerc. 11. ad Annum 21. c. 11.

(*a*) Commentarios quoſdam ſcripſit (J. Ceſar) rerum ſuarum valde quidem probandos. Nudi enim ſunt, recti & venuſti, omni ornatu Orationis tanquam veſte detractâ, ſed dum voluit alios habere parata unde fumerent, qui vellent ſcribere Hiſtoriam, ineptis gratum fortaſſe feeit qui volunt illa calamiſtris inurere ſanos quidem homines à ſcribendo deterruit. *Cic. de Cla. Orat. N. 262.*

tant les Commentaires de Ceſar qu'à cauſe de leur ſimplicité ; il les appelle *Nuds*, ſans faſte & ſans affectation. Il dit de cette négligence exquiſe & douce, de cette *nudité* ſi noble & ſi majeſtueuſe, que l'homme ſage déſeſpérera d'y rien ajoûter de beau, pendant que l'homme ſans goût voudra peut-être la *friſer*, & l'orner de broderie. Joſephe nommé, à ſi bon titre, le Titelive des Grecs, poſſédoit parfaitement ce génie de narration ſi admiré dans Céſar ; quoique poli, il eſt ſans vaine parure ; il va ſans ceſſe en avant, malgré la diſtraction qui peut naître de la contrarieté des ſujets ; ſon ordre eſt la ſuite des évenemens ſi peu liez qu'ils paroiſſent, & comme Horace, (*a*) il ne connoît d'autre méthode que de mettre les choſes dans leur place préciſe. Cela poſé, le texte en queſtion, pour être inalliable avec les extrémitez qui le touchent, n'en eſt donc pas moins de Joſephe. Ce texte eſt même dans ſon véritable point par rapport à la chronologie, & nul homme ſincére ne le pourra nier. Ce qui ſuit eſt l'Hiſtoire de Pauline & de Decius Mundus. Or, c'eſt de leur tems que Jeſus-Chriſt vivoit. C'étoit donc là, ou jamais, le lieu de parler de luy ; ſur tout dans le deſſein qu'avoit Joſephe de n'en faire qu'un récit court & rapide. Après tout, on peut, ſi l'on veut, adopter la conjecture de Monſieur de Tillemont. Ce ſçavant homme avoue que la difficulté l'embaraſſe ; il ouvre cependant un moyen de la réſoudre, & voici ſes termes : *Joſephe a pu ajoûter ce paſſage après coup, & n'a point trouvé d'endroit plus propre pour le mettre, que celui où il paſſoit de ce qui étoit arrivé dans la Judée ſous Pilate, à ce qui s'étoit fait en même tems à Rome, & il a oublié de changer la tranſition qu'il y avoit miſe d'abord.* Cette voye de conciliation paroît aſſez naturelle, & le Lecteur pouroit luy-même en imaginer d'autres encore, s'il vouloit ſe donner la peine d'y réfléchir.

Tillemont Hiſt. des Emp. tom. 1. Notes ſur la ruine des Juifs, p. 729. 2.

Pour ne rien ometre, il faudroit peut-être encore reſoudre la difficulté que forment Blondel & Monſieur le Fevre ſur la difference du ſtyle qu'ils imaginent entre le vrai Joſephe, & l'Auteur prétendu du paſſage conteſté. Mais pour

(*a*) Ordinis hæc virtus erit, & Venus, aut ego fallor,
Ut jam nunc dicat, jam nunc debentia dici. *Hor. Art. Poet. v.* 42.

moi, je l'avoüe, je n'ai pas des yeux ſi perçans ; je ne vois point ce qui eſt imperceptible. Si ces deux Critiques prouvoient ce qu'ils avancent, ou je me rendrois, ou je tâcherois de répondre : mais le ton déciſif, quand il eſt deſtitué de preuves, ne m'impoſe point.

En général, les objections établies ſur les variétez de ſtyle, ne démontrent pas. Si l'on en tire des préſomptions, ce que je n'ai garde de conteſter, il faut, pour déterminer, des raiſonnemens plus forts & moins vagues. Suppoſons pourtant que cette preuve fût ſuffiſante, même quand elle eſt ſeule, je la trouve bien vaine dans le cas préſent, parce qu'elle ne luy eſt pas applicable. Comment peut-on remarquer tant de différence entre un texte ſi court, & le reſte de l'Ouvrage ? C'eſt au plus ce qu'on pourroit faire, s'il s'agiſſoit d'un texte long, qui pût donner lieu à un parallele éxact. Alors comparant l'Auteur avec l'Auteur, ou plûtôt ce qui eſt de l'Auteur avec ce qu'on ſoupçonne n'en être pas, un homme de goût jugeroit ſi la maniere du dernier écrit eſt la maniere du premier. Car chacun a ſon tour propre, & il y revient ſans y penſer. Mais qu'on porte le diſcernement juſqu'à diſtinguer dans une longue Hiſtoire ſi trois lignes ſont originales, ou d'une main étrangere ; c'eſt ce que je n'accorderai jamais. Toûjours il eſt certain que ni Caſaubon, ni Uſſérius, ni Pearſon, ni les deux Voſſius, ni Monſieur de Valois, ni Grotius, ni Monſieur Huet, ni le Pere Pezron n'ont apperçû ces différences d'expreſſions & de figures. Quels Hommes cependant, & qui eſt-ce qui a jamais eu plus qu'eux de délicateſſe & de ſagacité ? Il eſt bien étrange que ce qui paroît ſi palpable à quelques-uns, n'ait pû ſe montrer à la pénétration de tant d'autres. Le Pere Pagi (*a*) va même plus loin que les Sçavans reſpectables que je viens de nommer. En défendant la même cauſe que nous, il prouve l'autenticité du texte dont on diſpute, par la conformité qu'il y trouve avec le ſtyle de Joſephe. Ce ſont, dit-il, les mêmes locutions, la même marche, & le même tour helléniſtique,

(*a*) Denique conſentis ad hæc omnia ſtylus, & dictionum color, talis nimirum qualis Helleniſtarum eſſe ſolet. Locutiones quaſdam obſervare licet Joſepho familiares. *Pagi Critic. in Ann. Baron. Ad Ann.* 32. *Num.* 15.

c'eſt

c'eſt-à-dire, qu'on y remarque des manieres de parler Hébraïques, telles qu'elles convenoient à un Juif qui écrivoit en Grec. Rien n'eſt donc moins grave que de nous oppoſer ici la diſſemblance du ſtyle, dont les Doctes conviennent ſi peu.

CHAPITRE XI.

Que les Faits de l'Evangile ſont venus juſqu'à nous ſans altération.

C'EST un ſort preſque inévitable aux récits hiſtoriques, de contracter quelque altération à meſure qu'ils s'éloignent de la ſource. Leur cours, s'il eſt durable, leur eſt preſque toûjours funeſte, & rarement ils arrivent au terme ſans qu'il en coûte à leur premiere intégrité. Nous avons tous des lévres infidelles, & mobiles au gré de l'intérêt. Souvent nous déguiſons la vérité par haine contre elle, & parce qu'elle s'accorde mal avec nos vûës ou avec nos penchans; quelquefois auſſi nous la déguiſons à force de l'orner. Le fait le plus ſimple, dès qu'il eſt raconté par des bouches différentes, ceſſe bien-tôt de ſe reſſembler; & de tant de variations dans les circonſtances, il n'en réſulte gueres que des doutes pour les Sages. Cependant, malgré cet aveu que chacun eſt contraint de donner à l'experience, il faut convenir qu'il n'en eſt pas des Traditions écrites, de même que des Traditions orales; des faits gravez dans des Ouvrages publics, de même que des faits confiez ſeulement à la mémoire infidelle de l'homme. Ceux-ci peuvent être corrompus de la maniere que je l'ai dit; les autres ſont plus en défenſe, & par eux-mêmes plus hors d'atteinte à l'inconſtance des changemens. Chacun peut rapporter une hiſtoire, & la métamorphoſer en la contant. Mais une hiſtoire écrite, & dont les copies ſont ſemées par toute la terre, marche à travers les temps ſans danger, & ſans crainte. Elle a pour elle la foy publique; & plus cette Hiſtoire eſt importante, plus elle a d'yeux qui veillent à ſa conſervation, & qui maintiennent ſon intégrité.

La ſimple application de ce principe ſuffiroit donc à l'Hiſtoire de l'Evangile, pour démontrer qu'elle eſt venuë juſqu'à nous ſans ſe corrompre. Mais il ſera bon de multiplier nos preuves, & de les rendre plus ſenſibles, en leur donnant plus d'étenduë.

D'abord je ſoûtiens qu'en rigueur, & dans les régles de la diſpute, ce ne ſeroit pas à nous de prouver. Nous ouvrons nos Livres, & nous diſons à l'incrédule : Qu'oppoſez-vous aux faits qu'ils contiennent ? S'il répond : Je les crois alterez; c'eſt à lui qui l'avance à nous en convaincre. Où ſont ſes démonſtrations ? Car il doit en produire, puiſqu'il s'éléve ſeul contre la créance de tous les temps, & contre l'opinion de tous les peuples. On nous dit que cette falſification peut être, qu'elle ne renferme rien en ſoi d'abſolument impoſſible, & qu'enfin on pourroit la ſuppoſer, tant nos Livres ſont anciens. Quelles preuves ! quelles raiſons ! Si nous en apportions de pareilles au Déiſte, ſi, comme lui, nous recourions à de ſimples poſſibilitez, à je ne ſçai quelles vagues ſuppoſitions; avec quelle âpreté de paroles, par combien de railleries piquantes il inſulteroit à nos vaines conjectures ? Mais à Dieu ne plaiſe que la cauſe Chrétienne faſſe entendre ce ton odieux de victoire : *Nos talem conſuetudinem nos habemus.* Nous voulons inſtruire, & s'il ſe peut ramener celui qui s'égare; nous ne cherchons pas à le confondre par d'orgueilleuſes paroles.

J'inſiſterai donc ſur ces trois raiſons. Il eſt abſurde de ſuppoſer l'altération de l'Evangile, parce qu'il eſt impoſſible de rapporter la fraude à aucun temps précis; parce qu'il eſt impoſſible d'alleguer les motifs, & la matiere de la fraude; parce qu'il eſt impoſſible de nommer les Auteurs de la fraude.

Premiérement, il eſt contre toute poſſibilté morale que des hommes ayent été jamais aſſez audacieux pour corrompre l'Hiſtoire Evangelique. Il ne faut à quiconque veut s'en convaincre, que faire cette queſtion ſimple, mais déciſive. Sur qui ferez-vous tomber le crime de l'impoſture ? Ce ne peut être que ſur les Payens, ſur les Juifs, ou ſur les Chrétiens. Or les uns & les autres ſont juſtifiez par les raiſons ſuivantes.

On ne peut dire des Payens, qu'ils ont entrepris ſur nos Livres. Quel intérêt avoient-ils de les corrompre ? Quelle part prenoient-ils à nos dogmes ? Qu'ils y en ayent pris, je le veux ; quelle vûe, quel deſſein leur prêterez-vous dans l'exécution de leur impoſture ? Ils vouloient nous décrier. Il ne falloit donc pas laiſſer dans nos Ecrits cette pureté de ſentimens qu'ils y admiroient eux-mêmes, cette élévation, cette ſageſſe de morale ſi ſuperieure à celle de leurs Philoſophes. Il falloit donc y effacer tout d'un coup cette foule de miracles que nous y liſons encore de page en page, & qui ont converti tant de Nations. Il falloit donc ne nous tranſmettre à la place de ces hautes idées, & de ces faits prodigieux qu'une Philoſophie bizarre, une hiſtoire déguiſée, mal aſſortie, & comme en déſordre avec elle-même. L'ont-ils fait, & nos Livres ne reſtent-ils pas en témoignage du contraire ? Choſe étrange qu'on veüille accuſer nos ennemis d'avoir falſifié nos titres, tandis que ces titres ſubſiſtent encore contre ces mêmes ennemis, & qu'on n'a recours à la falſification que pour ſe ſouſtraire, ſi l'on peut, à l'évidence importune qui s'y conſerve !

J'accorde cependant que le Paganiſme ait voulu corrompre nos Evangiles. Je vous demande au moins, à vous qui le prétendez, où étoient alors tous les Chrétiens de l'Univers ? Voyoient-il donc en ſilence une entrepriſe ſi odieuſe ? Etoient-ils indifférens, ou diſtraits ? Prenoient-ils, ſans y penſer, la coupe mortelle pour la coupe ſalutaire ? Etoit-ce en des mains ennemies de la foy qu'ils alloient chercher le dépôt, & les myſtéres de la foy ? N'avoient-ils point de copies fidelles, & d'une datte antérieure ? S'ils étoient ſurpris en un endroit, l'étoient-ils par tout ? Qui ne s'étonnera d'entendre ce prodigieux nombre de ſuppoſitions, dont chacune eſt ſi viſiblement contraire à la vraiſemblance, & qui toutes enſemble forment le comble de l'abſurdité ?

Pour les Juifs, ce ſeroit encore choquer toute raiſon que de leur imputer l'altération de nos Ecritures. Sans compter les raiſons précedentes, qui ne leur ſont pas moins applicables qu'aux Payens, il en eſt encore de propres, & de perſonnelles qui les diſculpent. Dites-moi, par éxemple, les Juifs auroient-ils mis dans nos Exemplaires tous les prodiges qu'on

y lit ; ou bien les y auroient-ils laiſſez, s'ils avoient entrepris de les corrompre ? Ce qui eſt ſi manifeſtement contre eux, ce qui forme en faveur du Chriſtianiſme des caractéres de vérité ſi frappans, ſeroit-il leur ouvrage, ou l'auroient-ils épargné, ſi leur jalouſie eût entrepris de nous ſéduire ? Dites-moi encore, ces traits fréquens de cenſure par leſquels Jeſus-Chriſt, & ſes Apôtres attaquoient les vaines traditions de la Synagogue, l'hypocriſie des Prêtres, & des Chefs de la Loy, les ſuperſtitions du peuple, & les vices de la Nation entiere, penſez-vous qu'ils ſoient la production d'une main Juive ? Ne ſeroit-ce pas plûtôt ce qu'elle auroit retranché d'abord, & ce que ſa haine ſe ſeroit le plus efforcé de corrompre ? Enfin l'application des Prophéties au Dieu des Chrétiens, ſes prédictions, cette force de diſcours avec laquelle il confondoit les contradicteurs, cette acclamation des peuples qui rendoient gloire à ſon nom, toutes ces circonſtances, tant d'autres que chacun ſçait, peuvent-elles être d'un Juif ennemi de la foy Chrétienne ?

Reſte donc à ſoûtenir que c'eſt nous qui ſommes auteurs de la fraude. Mais, je l'avouë, de ſi terribles accuſations ſans preuves m'affligent pour ceux qui oſent les faire. Propoſons-leur ce raiſonnement court. Ou ce furent tous les Chrétiens enſemble, ou ce ne fut qu'un ſeul qui enfanta le crime dont il eſt ici queſtion. Or, l'un ni l'autre n'eſt poſſible. Il ne l'eſt pas, que tous les Chrétiens à la fois ſe ſoient liez de concert, pour changer, refondre, & falſifier leurs Livres. Qui peut dire, & croire qu'une ſecte entiere conſpire de la ſorte contre l'intégrité de ce qu'elle a de plus ſaint, & de plus vénérable ; qu'elle s'accorde à corrompre ce qu'elle a reçû comme le fondement de ſa créance, le corps de ſa doctrine, & de ſes loix ; que nul ne combatte pour les droits de la vérité, que l'altération ſoit unanime, qu'aucun n'éleve ſa voix pour ſauver la foy du péril, & du moins avertir les deſcendans qu'on cherche à les tromper ? A-t-on vû jamais dans une affaire pareille tant d'hommes d'humeurs, d'intérêts, & de climats ſi différens, concerter avec ſuccès un projet ſi groſſier ? Que l'on en cite un éxemple ſeul, & je veux bien me rendre après ſans diſputer davantage. Hé l'on a déja tant de peine à concilier deux ou trois perſonnes

qui ſe ſoûtiennent avec petſévétance dans le même deſſein. L'inconſtance, & nos autres foibleſſes rompent ſi ſouvent les projets les plus ſimples, & les meſures les plus juſtes. Sans compter les détangemens qu'apporte le hazard dans nos entrepriſes, nous avons une pente ſi naturelle à nous diviſer l'un de l'autre; nous aimons tant à nous ſignaler par un effort de vertu, quand les autres l'abandonnent; l'empire du remords eſt ſi puiſſant dans preſque tous les cœurs, qu'un complot dont il y a plus de deux confidens, eſt rarement un ſecret gardé. Que ſera-ce donc d'une grande multitude, d'une ſecte entiére, d'un projet ſi odieux, & d'une éxécution ſi difficile?

D'une autre part, ſi tous les Chrétiens enſemble n'ont pû, quelque ſuppoſition qu'on faſſe, alrérer leurs Livres, un Chrérien ſeul pouvoit-il ſuppléer à l'inſuffiſance de tant d'autres? Un moment avec moi parcourez les obſtacles qu'il avoit à vaincre. C'étoit à tous les Fidéles qu'il falloit fermer les yeux par une eſpéce d'enchantement. Quelle folle entrepriſe! C'étoit à l'ouvrage le plus chéri, & le plus reſpecté qu'il falloit donner atteinte. Quel eſprit étoit aſſez viſionnaire pour en conçevoir le deſir, & ſe flatter du ſuccès? C'étoit contre des Livres lûs chaque jour dans l'aſſemblée Chrérienne, & gravez dans la mémoire même des enfans, qu'il falloit porter une main hardie. Où étoit l'homme aſſez audacieux pour y penſer? C'étoit en des millions de Copies, & dans des Verſions déja répanduës dès l'origine de l'Egliſe, qu'il falloit gliſſer le poiſon du menſonge. Les rêves de la nuit ne ſont-ils pas encore plus ſerieux que ce projet? Si le peuple eût méconnu la fraude, ſeroit-elle échappée à la vigilance des Paſteurs? Si les Paſteurs avoient oſé lui faciliter un accès libre dans l'enceinte de l'Egliſe, le peuple auroit-il eu pour eux cette obéïſſance aveugle? Que l'on connoît mal le cœur humain quand on le croit ſi docile, & ſi indolent ſur ce qui touche l'objet de ſon culte: Lors même qu'il ſe permet de violer la régle, il veut que la régle ſubſiſte; autrement, & ſur la moindre variation, le voilà qui prend ombrage, & ſe récrie. Nous en avons des éxemples dans l'Hiſtoire, & préciſément ſur le fait dont je parle. Spiridion put-il ſouffrir un changement léger, & de nulle im-

Sozom hiſt. Eccl. c. 11. portance dans un Texte de l'Evangile ? On voit dans Sozoméne l'indignation que fit paroître le ſaint Homme contre Triphile. Celui-ci chargé de parler dans une aſſemblée de Prélats, mit à la place d'un terme populaire qui ſe trouve dans l'Evangile, une expreſſion qu'il croyoit plus élégante. Spiridion ne put conſentir à cette nouveauté, toute innocente qu'elle paroiſſe ; & parce que la faute étoit publique, tout haut il reprit la vaine délicateſſe de l'Evêque. Liſez dans les Lettres de ſaint Auguſtin l'éclat que fit dans l'Egliſe d'Afrique un fait tout pareil. Il n'étoit queſtion encore que d'un mot, mis au lieu de je ne ſai quel autre. Le changement n'importoit ni à la foy, ni aux mœurs ; mais le peuple étoit accoûtumé à l'un qu'il avoit toûjours lû dans l'Hiſtoire de Jonas, & l'autre étoit une traduction nouvelle. Il fallut que l'Evêque ſatisfit les Fidéles effrayez, & réparât le prétendu ſcandale par une apologie ſérieuſe. Je me borne à ces deux éxemples. Maintenant qu'on juge, s'il étoit poſſible qu'un impoſteur altérât nos Ecritures, s'il a pû retrancher ſelon ſes préventions, ou ajoûter des faits eſſentiels, faire des corrections inſidieuſes, changer à ſon gré les circonſtances anciennes, & originales. Quand on voit les Evêques n'épargner pas même leurs Confreres, ni le peuple ſes Paſteurs ſur de frivoles variations, voudroit-on encore ſoûtenir qu'un fauſſaire a pû tromper toutes les Egliſes du Monde, & les tromper ſur des points fondamentaux ?

Aug. Epiſt. 71. & 81. Hier. Epiſt. 75 inter Auguſtin. n. 21.

Faiſons néanmoins la plus abſurde ſuppoſition qui ait jamais été, & qui ſera jamais. Qu'un Chrétien ſeul, que pluſieurs, ou que tous enſemble ayent hazardé le projet de corrompre les Evangiles ; je le veux bien, car je laiſſe ſuppoſer à l'incrédule ce qu'il ſeroit obligé de prouver, & ſur quoi il n'a pas même l'ombre de preuve. On ne ſauroit trop accorder à celui qui ne peut rien conclure de ce qu'on lui donne. Plus on lui paſſe d'abſurditez, mieux il eſt pris dans ſes propres principes. Vous voulez donc que toutes les Egliſes ayent conſpiré l'altération de leurs Livres ? Mais ne voyez-vous pas que la fraude alloit ſe tourner avec éclat contre ſes propres Auteurs, & que la peine du crime en prévenoit l'utilité ? Quand on m'a dit tantôt que les Juifs, & les Payens pouvoient être les artiſans de l'impoſture, j'ai répondu : Les

Chrétiens l'auroient-ils ſouffert, ſans faire entendre leurs plaintes ? A preſent que l'on accuſe les premiers Fidéles, je réponds : Les Juifs, les Idolâtres auroient-ils conſenti qu'on les trompât ? Prenez-y garde, voilà trois ſortes de Religions qui ſe combartent, & qui mutuellement étudient leurs démarches. Eſt-il poſſible, eſt-il concevable que l'une éxécute un crime ſi public, ſans que les autres en triomphent, & profitent du ſcandale ? Que de cris, que de reproches ſe ſeroient élevez ! Quel bruit auroit fait dans l'Univers cette nouvelle encore inoüie ! une ſecte entiere vient de corrompre la doctrine ſacrée de ſes Livres. Penſe-t-on que les Juifs euſſent négligé cet avantage ? Hé, qu'auroient-ils pû ſouhaiter au-de-là pour juſtifier leur haine, le mépris des Gentils, & les excès de la perſécution ? De leur côté les Payens auroient-ils gardé le ſilence ? Ces Philoſophes orgueilleux qu'irritoit la ſcience de la foy, ceux qui répandoient ſur elle un ridicule ſi indécent, n'auroient-ils pas fait de cette impoſture le ſujet d'une amére dériſion ? Cependant nul d'entre eux n'a jamais oſé faire contre les Fidéles cette accuſation flétriſſante. Ni les Celſes, ni les Porphyres, ni les Juliens, ni tant d'autres avant & après eux, tous ennemis attentifs, curieux & malins, ne nous ont jamais fait ce reproche, d'ailleurs ſi déciſif, ſi capital pour eux, & contre nous, s'il eût eu quelque ombre de vraiſemblance. S'ils combattent la doctrine de nos Livres, du moins ils les reconnoiſſent autentiques, vrais, & dans leur intégrité naturelle. Jamais ils ne diſent qu'on les a corrompu. Combien ce ſilence ſeroit-il convainquant, ſi l'incrédule ne cherchoit qu'à s'éclaircir dans la droiture de ſon cœur !

Origen. lib. 2. contra Celſum Cyrill. l. 10. cont. Julian. Hier. cont. Vigilant.

Preſſons nos preuves. On ſçait que la Religion Chrétienne eut dès ſon premier âge, & peu après la mort des Apôtres, mille combats domeſtiques à ſoûtenir ; que ſes propres enfans au lieu de réünir leurs forces dans une guerre commune contre les ennemis du dehors, ſe diviſerent entre eux, & que quelques-uns devenus novateurs, rompirent l'unité précieuſe qui faiſoit ſa gloire. On vir les Sectateurs de Baſilides, d'Ebion, de Valentin, de Marcion, de Carpocrates, & la foule des Gnoſtiques enfanter de nouvelles doctrines ; tous appuyer leurs erreurs du Texte mal enten-

du des Evangiles. Or je maintiens que ces différens partis formoient un obſtacle invincible à l'altération de nos Livres. On le voit, preſque ſans que je m'explique. Car, de grace, ſi les Orthodoxes avoient falſifié leurs Ecrits, n'eſt-il pas évident que les Schiſmatiques leur auroient dit : Vous êtes vaincus, & votre infidélité vous condamne? Pourquoi changez-vous les Textes, ſi les Textes ne ſont pas contre vous? A leur tour quand les Hérétiques ont voulu favoriſer la nouveauté de leurs dogmes, & corrompre la pureté des Evangiles, les Orthodoxes n'ont-ils pas proteſté contre ces variations? N'ont-ils pas fait voir que les Ecrits, & les *Actes* (a) *autentiques* conſervez dans les premieres Egliſes, étoient plus anciens, & les falſifications poſtérieures? N'eſt-ce pas ainſi que Valentin, Marcion, & les Théodotiens furent confondus? Tant de diſcordes ne ſervoient donc qu'à maintenir inviolable le Texte Original. Ceux qui ſe connoiſſent en preuve ſentent bien juſqu'où celle-ci pourroit être portée.

Tertull. l. 5. cont. Marcion.
Epiphan. har. 42
Euſeb. Hiſt. Eccleſ. lib. 5. c. 28.

J'ai dit en ſecond lieu, qu'on ne peut fixer une époque préciſe à l'altération des Evangiles, & je ne veux faire qu'un ou deux raiſonnemens pour mettre cette vérité dans une ſouveraine évidence. Ou l'incrédule dira que nos Livres ont été corrompus, depuis que l'Egliſe Chrétienne a vû des Docteurs défendre ſa foy, l'éclaircir, & la répandre; ou bien il dira que cette falſification s'eſt introduite avant qu'aucun Auteur Eccléſiaſtique ait tenté d'écrire. Ce qu'il lui plaira: car il faut lui laiſſer le champ libre, pour dire à ſon choix l'un ou l'autre. S'il prend le premier parti, tout ce qu'il y a d'Ouvrages anciens s'élevent contre lui. Je le prouve; car tous les Textes tirez & citez comme des Evangiles par les premiers Ecrivains de l'Egliſe, ſe trouvent encore éxactement aujourd'hui dans nos Livres. La conformité eſt entiére. Je le ferois voir en détail ſi peu que le fait fût douteux, & je défie les plus révoltez contre nous d'extraire des Ouvrages anciens & Orthodoxes, un ſeul paſſage eſſentiel qui nous manque. Il ne reſteta donc pour éluder cette réponſe,

Vide Aug. lib de Util. cred. c. 3.

(a) Age jam qui voles curioſitatem melius exercere in negotio ſalutis tuæ, percurre Eccleſias Apoſtolicas, apud quas ipſæ adhuc Cathedræ Apoſtolorum ſuis locis præſident, apud quas ipſæ *Authenticæ* Litteræ eorum recitantur. *Tertull. de Præſcript. cap.* 36.

qu'à

qu'à dire que les mêmes fauſſaires, par qui les Exemplaires de l'Evangile ont d'abord été corrompus dans quelques Textes, ont peut-être changé ces mêmes paſſages dans les Ecrits des Peres. Mais parle-t-on ainſi dans le ſérieux de ſa raiſon, ou pour inſulter à la nôtre ? Quoi, ce n'étoit point aſſez pour cet impoſteur chimérique de corrompre l'Ecriture, vous voulez qu'il ait encore altéré ce qu'il y a de plus vénérable après elle, tous les monumens de la Tradition ? Celui qui avance cette hypotheſe n'en eſt-il pas choqué lui-même ? Ne voit-il pas qu'en ſubſtituant dans les Peres de faux Textes aux véritables, on les eût fait extravaguer d'un bout à l'autre de leurs Ouvrages, que ce qu'ils auroient eu deſſein de donner en preuve, n'en eût plus formé qu'une contraire, qu'on leur eût fait dire tout enſemble l'oüi & le non, le pour & le contre préciſément à côté l'un de l'autre, que leurs diſcours auparavant incorporez avec des Textes ſincéres de l'Evangile, n'euſſent plus été qu'une énigme impénétrable ; tranchons le mot, un délire perpétuel, s'ils euſſent été liez à des paſſages faux, & inventez. J'aimerois autant ſoûtenir qu'un impoſteur a changé de la même main, & les Evangiles, & les Ecrits des Peres, qu'il a tout mêlé, tout confondu pour ſe joüer des deſcendans ; qu'enfin les Clément, les Ignaces, les Juſtins, les Irénées, & tous les autres n'ont rien fait des Livres que nous leur attribuons, qu'il n'y a d'eux ni virgule, ni trait, & que ce qui s'attire nos reſpects ſous des noms ſi reſpectables, n'eſt que la production d'un fourbe, ou de pluſieurs qui ſe donnoient la main de ſiécle en ſiécle. Paradoxe qui ſe réfute de lui-même, & dont les âges à venir auront peine à croire qu'on ait oſé prendre la défenſe dans une controverſe de l'importance de celle-ci.

Faudra-t-il maintenant ſuppoſer encore, que l'altération eſt antérieure à tout Ecrit Eccléſiaſtique ? Je ne m'y oppoſerois pas, ſi l'évidence du contraire pouvoit le permettre. Mais avant les temps où commence la Tradition écrite, je ne vois que ceux des Apôtres, & de leurs Diſciples. Encore parmi ces premiers Diſciples, trouvé-je des Auteurs dont les Ouvrages nous reſtent. Etoit-il donc poſſible que ſous les yeux même des Hiſtoriens ſacrez on éxerçât la fraude, qu'on leur fît croire qu'ils avoient écrit, ce qu'en effet ils n'avoient

pas écrit, & le contraire de ce qu'ils avoient écrit, à eux qui ſans ceſſe avertiſſoient les Fidéles de rejetter tout autre Evangile que le leur, fût-il annoncé par le miniſtere d'un Ange? Etoit-il poſſible de combattre le témoignage préſent, & univerſel des Diſciples qui vivoient encore? Si l'on peut croire toutes ces choſes, je n'ai plus rien à dire. Quand on dément les réponſes de ſon propre cœur, on peut bien démentir celles d'autrui; quelques preſſantes qu'elles ſoient.

J'ajoûte pour troiſiéme preuve de l'intégrité de nos Livres, qu'on ne peut alléguer ni prétexte, ni motif de leur falſification: car après tout, c'eſt-là qu'il en faut revenir quand le fait n'eſt que poſſible, & qu'on n'a point de *démonſtration* qu'il eſt. Puiſque les hommes n'agiſſent point ſans intérêt, & ſans vûë, c'eſt à l'incrédule à nous dire celle qu'ont euë les Chrétiens, qu'il ſuppoſe impoſteurs. Vouloient-ils tronquer leurs Livres pour en affoiblir le précepte, ou bien vouloient-ils en appéſantir la rigueur? L'un & l'autre eſt inſoûtenable. Le premier l'eſt. Des hommes qui renoncent à tous les attraits du plaiſir; des hommes dont la fermeté brave les plus affreux ſupplices, qui ne briguent que la mort, & qui la regardent comme un gain, ne ſont pas inventeurs de flateuſes fictions. L'étonnant procedé qu'on leur prête! D'une part, ils ſont maîtres dans l'art de tromper; de l'autre, ils portent le reſpect de leur impoſture juſqu'à mourir pour elle. Ce n'eſt pas non plus pour appéſantir le joug de la foy, qu'ils ont ajoûté, ou retranché. Quel homme a jamais ſongé à multiplier ſes devoirs, à s'impoſer des Loix ſuperfluës, & à s'enchaîner lui-même? Enfin, & pour lever tout doute, je ſupplie nos adverſaires de marquer s'ils le peuvent, les endroits de l'Evangile où leur ſagacité découvre, & ſoupçonne l'altération. Ils ſont accuſateurs, qu'ils parlent donc, & qu'ils nous montrent la trace ſubſiſtante de la falſification. Qu'ils nous diſent: Voilà ce qui n'étoit pas autrefois dans vos Livres, & ce qu'on y a mis depuis: voilà ce qu'on y liſoit auparavant, & ce que vos peres en ont effacé. C'eſt de la ſorte qu'il faudroit nous fermer la bouche, & nous convaincre à la face du Soleil. Toute autre voye n'eſt qu'une vaine déclamation, qui ne mérite pas même qu'on la réfute. Pour nous, à l'imitation de

ceux qui ne craignent rien, nous parlons avec confiance, nous allons au-devant même des difficultez, & nous les tournons en preuve pour nous. Ainſi, par éxemple, nous demandons à l'incrédule : Qu'eſt-ce que ces falſificateurs imaginez par vous, ont retranché de nos Ecrits ? Eſt-ce ce qui pouvoit éloigner de la foy les eſprits ſuperbes, & ce qui révolte la fierté de la raiſon ? Mais vos yeux y liſent encore les incompréhenſibles myſtéres qui humilient le raiſonnement humain. Qu'ont-ils ajoûté ? ces mêmes myſtéres peut-être ? Mais loin que ces fourbes euſſent par-là favoriſé le Chriſtianiſme, ils n'auroient fait que lui préparer une ruine infaillible, & prompte. Il eſt viſible qu'en le chargeant trop, ils l'auroient détruit. Enfin, ſi l'on veut qu'ils ayent inſéré les miracles, & les faits, on s'égare, & l'on ne ſait plus ce qu'on dit. On fait ſoûtenir par des fauſſaires à leurs contemporains qu'ils ont vû des prodiges qu'ils n'ont pas vû, qu'ils ont été témoins de ce qui n'a jamais été. Eſpéce d'excès abſurde, pour lequel il n'y a point encore de nom dans le langage humain.

C'eſt maintenant au Lecteur, de peſer toutes ces preuves réünies. S'il le fait dans un eſprit de droiture, & avec un cœur libre, il conviendra que de tous les Ecrits anciens qui ſubſiſtent, aucun n'a été conſervé plus inviolablement, plus fidélement, plus religieuſement, que le Livre des Evangiles.

Réponſe aux objections.

APrès les raiſons qu'on vient de voir, & ſur leſquelles je ne penſe pas que l'on puiſſe jamais entrer en doute, il me ſembleroit aſſez inutile de répondre à quelques difficultez qu'on oppoſe d'ordinaire à ce que je viens d'établir. Une vérité, lorſqu'une fois elle eſt démontrée, peut ſans riſque négliger les attaques de la prévention, ou de l'ignorance. Cependant parce qu'il y a des eſprits qui entrent en ſoupçon ſur ce qu'il y a de plus évident, quand ils croyent voir encore quelque nuage, je veux bien éclaircir une objection ou deux que l'incrédule ne ceſſe de répéter.

Premiere objection.

Eſt-il étonnant, dit-on d'abord, que l'eſprit ſuppoſe des altérations dans l'Evangile ? Cette hypothèſe eſt ſi na-

turelle. Nous n'avons plus les Originaux de cette Hiſtoire. Sa prodigieuſe antiquité fait qu'il n'en reſte depuis l'origine, que des copies de copies, faites ſur d'autres copies, qui elles-mêmes en ont d'autres, en remontant juſqu'aux premiéres Copies. Qui ne ſera donc effrayé de cette immenſe multitude d'Exemplaires ſucceſſifs, qui tous ont paſſé par tant de ſiécles, & par des mains ſi différentes? Eſt-il compréhenſible qu'ils ayent tous été faits l'un ſur l'autre avec une éxactitude ſi religieuſe, que le dernier ſoit de point en point l'extrait fidéle du premier? Ne voit-on pas que l'on force ici l'experience, que l'on fait les hommes plus conſtans qu'ils ne ſont, & qu'on ſe jette par-là bien loin des bornes du vraiſemblable? Un fait inſéré dans une copie, ſoit par ignorance, ſoit par un zéle pieux, ſoit par quelque autre motif, aura paſſé dans une autre copie. Il n'en faut que deux ſemblables, pour en occaſionner une troiſiéme qui leur reſſemblera; car rien n'eſt plus rapide que le progrès de l'imitation. Ces trois en feront naître mille, deſquelles ſortiront mille autres, qui à leur tour éprouveront des changemens encore. On oublie les premiers Exemplaires qui ſe ſont perdus, & l'on ſe régle ſur ceux que l'on voit. Qu'y a-t-il en tout cela que de ſimple, & de conforme à l'expérience? En parlant ainſi, l'on n'a point recours à la malignité des Juifs, au concert des Chrétiens, ni à la jalouſie du Paganiſme. On ne fait tomber l'altération que ſur le génie connu des hommes en général, & ſur la longue durée des ſiécles.

Réponſe. Que de poſſibilitez données au lieu de Faits! Pour ſe croire en droit de ſuppoſer l'altération des Evangiles, ſuffit-il donc qu'on imagine des chiméres que celui qui les avance ne ſçauroit prouver à celui qui les nie? Que diroit-on, ſi quelqu'un, ſur ce même principe de copies infidelles faites après d'autres copies également infidelles, révoquoit en doute l'intégrité des Livres d'Hérodote, d'Homére, & de Platon? Ne lui répondroit-on pas: Vos terreurs ſont imaginaires, vous n'avez nulle preuve contre la vérité de ces Ecrits. Nous les croyons dans la pureté de leur origine ſur le ſuffrage de pluſieurs ſiécles, ſur le témoignage conſtant & uniforme de tous les Ecrivains poſtérieurs à ces

Livres. Jamais on n'a eu de ſoupçon contre eux, encore moins a-t-on vû de diſpute contre l'introduction de l'infidélité prétenduë. Que ſçauroit-t'il y avoir d'aſſez puiſſant pour vous raſſurer, ſi tant de raiſons ne ſuffiſent pas? Voilà ce qu'on oppoſeroit à ce contradicteur. Mais ce diſcours qui ſeroit ſi ſolide contre lui, combien l'eſt-il plus dans la bouche des Chrétiens ſur la cauſe en queſtion? Il s'y agit de l'intégrité d'un Livre répandu par toute la terre; d'un Livre porté dans toute l'Europe, dans l'Aſie, dans l'Egypte preſque auſſi-tôt qu'il fut ſorti des mains Apoſtoliques; d'un Livre dont la multitude des Verſions Syriaque, Ethiopienne, Arabe, & Latine conſerve la pureté de l'Original, & la défend contre l'infidélité des copies; d'un Livre dont une ſecte nombreuſe eſt dépoſitaire; d'un Livre où elle croit trouver la régle de ſes mœurs, & les principes de ſa foy. Donc s'il y a démonſtration morale que les Ouvrages d'Hérodote, d'Homére, & de Platon ſont parvenus ſincéres juſqu'à nous, malgré la multitude peut-être innombrable de copies, c'eſt feindre des difficultez à plaiſir, que d'oppoſer à l'authenticité des Evangiles le nombre prodigieux de ſes Exemplaires. Dites tant qu'il vous plaira, que les Copiſtes ont pû ſe tromper, ſans nier que le fait ſoit poſſible, à le prendre dans une poſſibilité métaphyſique, & de rigueur, dont il ne s'agit pas; on vous niera que le fait ſoit poſſible, à le prendre dans une poſſibilité morale, qui eſt la ſeule dont il ſoit queſtion ici.

Vide Aug. cont. Fauſt. Manich. l.b. 33. c. 6.

Premiérement. Il n'eſt point vraiſemblable que toutes les nouvelles copies ayent pû ſe faire uniformément ſur les Exemplaires une fois corrompus. Quand le grand nombre de ces copies auroit éprouvé une fortune ſi triſte, nulle copie ne s'en ſeroit-elle ſauvée? Quoi pas une entre ces copies de copies, en remontant juſqu'aux prémieres copies? Il faudra que toutes ayent paſſé par des mains ignorantes, ou inattentives? Il faudra que la régle ſoit générale, & que nulle exception ne nous ait tranſmis de copies fidelles? En vérité de telles ſuppoſitions ne ſont pas tolérables.

Je veux bien qu'un Copiſte puiſſe être ſurpris dans des fautes légeres, & qu'une inadverrance lui échappe. Je veux qu'il place un mot non eſſentiel à la place d'un autre; qu'il en ajoûte un, ou qu'il l'omette; qu'il ſoit trompé ſur une datte

ſur un nom, ſur un point de Géographie dont il n'a pas une connoiſſance diſtincte. Voilà de ces mécomptes preſque inévitables. Mais eſt-il vrai qu'il en ſoit de même ſur un article important ? Eſt-il vrai qu'en tranſcrivant tout un Livre, on ſe puiſſe tromper, juſqu'à copier une propoſition formellement contraire à celle qu'on a ſous les yeux ? Eſt-il vrai, ſuppoſé même que le modéle ne ſoit pas éxact, qu'on ne ſente pas qu'il viole ce que d'ailleurs on connoît de ſa foy ? Eſt-il vrai que dans le doute, on ne ſoit pas naturellement tenté de s'éclaircir par un jugement de comparaiſon, & de recourir à des Exemplaires plus corrects ? Eſt-il vrai qu'on puiſſe ſe méprendre, juſqu'à mettre un fait à la place d'un autre qui le contredit, ſans qu'une contradiction ſi étonnante frappe celui qui la fait ? Enfin eſt-il vrai qu'un Lecteur attentif ne relevera jamais la faute du Copiſte, qu'il ne reclamera jamais pour l'Exemplaire fidéle contre les copies imparfaites, & contre leurs variations ? Aſſurément l'incredule ne conçoit point des choſes ſi peu concevables. Mais s'il les croit, quelle idée nous donne-t-il de ſa raiſon ?

Secondement. Quand j'avouërois, contre toute vraiſemblance, qu'on auroit fait des copies altérées de nos Evangiles, je dirois toûjours que cette altération n'a pû jamais être autoriſée, ni prévaloir ſur les Exemplaires véritables. En voici la preuve. Toute corruption ſuppoſe une intégrité antérieure. Donc avant qu'aucun changement ſe fût introduit dans nos Livres, ces Livres étoient auſſi purs, auſſi entiers qu'au ſortir des mains Apoſtoliques. Cela eſt palpable. Or c'eſt ſur ces Exemplaires primitifs que ſont établis le culte fidéle, & la Foy Catholique. Donc avant toute altération de nos Hiſtoires, il y avoit une Religion, un culte établi ſur elle. Alors on croyoit donc certains dogmes, & certains faits. C'eſt ſur cette créance qu'étoit élevé l'édifice de l'Egliſe. C'eſt par cette créance que les Chrétiens étoient connus, & diſtinguez de toute autre ſecte. Cela poſé, je raiſonne ainſi : Quand mille & mille altérations de copies auroient falſifié nos Livres, n'y avoit-il pas dans tous les eſprits une tradition de créance qui auroit décelé la fraude, ou découvert l'inéxactitude ? En liſant ces copies défigurées, tous les Fidéles du Monde n'auroient-ils pas dit : Voilà des

faits nouveaux que nous n'avons jamais lûs; des faits dont il n'y avoit dans nos premiers Exemplaires ni ombre, ni traces; des faits dont jamais nos Paſteurs ne nous ont inſtruits; des fairs qui ne ſe peuvent accommoder avec l'ancienne foy que nous avons appriſe dès l'enfance; des faits ſans rapport à ceux que le Diacre nous annonce dans le jour du Seigneur; des faits diſcordans au corps de doctrine enſeigné par les Apôtres. Sans doute que tout Chrétien auroit parlé de la ſorte: mais en parlant ainſi, n'eſt-il pas clair que la falſification eût été ſans ſuccés, & que les premiers Exemplaires auroient d'eux-mêmes pris le deſſus ſur les copies récentes?

Aprés tout, ceux qui nous font la difficulté que je diſcute, ont contre leurs conjectures les recherches les plus ſévéres de la Critique, & je veux bien en avertir ceux de mes Lecteurs qui les ignorent peut-être. L'homme le plus profond, au moins un des plus habiles dans la ſcience grammaticale de l'Ecriture, eſt Loüis Cappelle. Nous avons un de ſes Ouvrages où ſon travail, preſque incroyable, a recueilli toutes les différentes leçons que les copies de copies, faites ſur d'autres copies, en remontant juſqu'aux premieres, ont pû depuis tant de ſiécles, introduire dans le Texte ſacré. Son étude a remonté juſqu'aux ſources les plus cachées de ces différences. Il a ſçu ce que la diſtraction des Copiſtes, l'équivoque des termes, la reſſemblance des prononciations, la conformité des caractéres, les mécomptes des Traducteurs, les tranſpoſitions des mots, ou des phraſes, le paſſage des gloſes dans le Texte, ce que cent autres cauſes ont pû faire de changemens dans les Livres ſaints. C'eſt ſur l'Original, c'eſt ſur les Verſions qu'il a porté ſes immenſes recherches. Il a joint celles des autres aux ſiennes; & nous n'avons point vû que depuis ce grand Homme, on ait pénétré plus avant dans la même matiére. Son témoignage doit donc être déciſif, au jugement même des incrédules. Or Cappelle aſſure, & il fait voir que dans ce prodigieux nombre de *variantes* qu'il a raſſemblées, nulle n'importe à la Foy, ni aux Mœurs, ni à l'Hiſtoire. Il va plus loin, il fait voir qu'en rigueur les altérations eſſentielles n'ont pas été poſſibles, qu'elles n'ont pû ſe gliſſer de copies en copies, & que ni le Texte, ni les Verſions n'ont pû rece-

Voyez auſſi Etienne Courcelles Préf. ſur l'Edit. Grec. du nouv. Teſtam.

voir d'atteinte, ſoit de l'ignorance, ſoit du zéle pieux, ſoit des autres motifs, ſources ordinaires de falſification. C'eſt donc en vain que l'incrédule cherche à ſe ſauver dans l'abîme des temps, pour ſe ſouſtraire à l'autorité des faits. Quand nous aurions les Originaux écrits de la main des Apôtres, il diroit encore: Comment ont-ils pû traverſer tant d'âges? Et ce ſeroit toûjours à recommencer.

Seconde difficulté. Mais, direz-vous, il eſt ſi vrai que les Evangiles ne ſont plus dans leur premiére pureté, que dés l'origine de l'Egliſe, Celſe accuſoit déja les Chrétiens de les avoir corrompus. Ses paroles ſont remarquables, & les voici tirées d'Origénes: (a) *Il y en a parmi vous qui reſſemblent à ceux que les vapeurs de l'yvreſſe arment contre eux-mêmes. Ils changent le Texte primitif de l'Evangile en trois ou quatre maniéres différentes, ſelon la régle du beſoin, toûjours prêts à réformer leurs Livres quand on les preſſe, & à ſe préparer par cet indigne artifice des moyens de nier ce qu'on leur objecte, ou de rétracter ce qu'ils ont dit.* Ce reproche de falſification n'eſt donc pas nouveau, conclurez-vous, & s'il étoit fondé lors même que le Chriſtianiſme étoit dans ſon enfance, que devons-nous dire aprés tant de ſiécles, dont les intérêts divers auront ſans doute enfanté diverſes corruptions dans le Texte?

Réponſe. Je reconnois ici les paroles de Celſe. Mais ceux qui ont ſi bien vû la difficulté dans Origénes, y ont dû voir la réponſe de ce grand Homme. Eſt-il vrai ou non, qu'il ſoit vaincu par l'accuſation odieuſe de Celſe? Convient-il du crime que ce Philoſophe impute aux Fidéles? Tout au contraire, n'eſt-il pas évident qu'Origénes démontre ſur ce point, comme ſur le reſte, l'innocence des Catholiques, & l'injuſtice du reproche? Il avouë, parce qu'il eſt ſincére, que les Diſciples de Marcion, de Valentin, & ceux de Lucien oſent changer, & refondre le Texte de l'Evangile. Mais dans le même temps il nie que les Orthodoxes, c'eſt-à-dire, ceux que Celſe lui-même déſignoit ſous le titre de la *grande Egliſe*, ayent jamais été falſificateurs de leurs Ecritures. Aprés avoir

(a) Quidam fidelium, quaſi per temulentiam, permittunt ſibi quidvis in permutandâ Scripturâ Evangelicâ tribus modis, quatuórve, aut pluribus, ut ſic retracta poſſint negare, quoties arguuntur. *Celſus apud Orig. lib.* 2.

nommé

nommé les Diſciples de Marcion, de Valentin, & de Lucien, tout auſſi-tôt Origénes dit : (*a*) *Pour moi, je n'en connois point d'autres qui entreprennent d'altérer le Texte de l'Evangile. Ce n'eſt donc pas*, ajoûte-t'il, *un crime qu'on doive imputer à l'Evangile*, il veut dire aux Catholiques, *mais à ceux qui ont osé le corrompre, & donner la naiſſance aux héréſies* Ainſi l'on ne conteſte pas qu'anciennement l'Evangile n'ait été changé par les Sectaires ; on ne nie pas que les Gnoſtiques ſur tout, qui ſe vantoient de *mieux connoître la Religion que les Apôtres*, & qui ſe glorifioient d'avoir *reformé* dans l'Evangile de ceux-ci ce qu'ils penſoient y voir de groſſier, & d'imparfait, n'ayent ſuppoſé de faux Actes, & changé les Anciens. Mais ſi l'incrédule veut en conclure que nos Livres ne ſont plus ce qu'ils étoient dans l'origine, nous nous oppoſons à cette conſéquence téméraire & précipitée. Et pourquoi ? C'eſt que ſi Marcion, Valentin, & les autres donnoient atteinte à la pureté de nos Ecrits, les Catholiques étoient là pour obſerver la fraude, & pour s'en garentir. C'eſt cette même fraude, ce ſont ces mêmes nouveautez qu'ils tournoient en argument contre les Sectaires ; c'eſt parce que ces Novateurs n'avoient point de *régle* certaine de leur créance, & qu'ils la retouchoient ſans ceſſe, que les Orthodoxes s'élevoient contre ces ſociétez récentes, & mal aſſurées. Mais à leur tour ces hommes volages n'ont jamais fait le même reproche d'inconſtance aux Chrétiens qui demeuroient dans l'unité. On diſoit aux Théodotiens : (*b*) VosExemplaires ne ſont point uniformes ; vous en avez ſous le nom d'Aſclépiade, de Théodote, de Hermophile, & d'Apollonius, tous différens l'un de l'autre. Mais les Théodotiens ne nous diſoient rien de ſemblable. Or ce ſont ces Exemplaires des Catholiques qui ont paſſé aux Catholiques. Les copies informes, & diſcordantes ſont rentrées

Iren lib. 3. adverſ. hæreſ. c. 1.
Ibid. c. 2.

(*a*) Equidem à nemine alio muratum Evangelium ſcio, præterquam à Marcionis, & Valentini, & fortaſſe Lucani Diſcipulis : quod crimen non eſt Evangilii, ſed eorum qui id auſi ſunt depravare temerè *Ibid.*

(*b*) Si quis vult Exemplaria eorum evolvere, & cum aliis eorum Exemplariis conferre, inveniet etiam inter ſe ipſa multum diſſonare quia unuſquiſque, ut ſibi videtur, emendat. Aſclepiodoti non conveniunt omnino cum Theodoto .. .. rurſum Hermophili Exemplaria non conſonant cum Apollonidis. Sed ne ipſa quidem ſibi ipſis concordant . . . ſemper enim emendant quibus ſemper diſplicet quod emendant. *Euſeb. Hiſt. Eccl. lib. 5. c. 28.*

dans l'oubli du néant, & à peine en reſte-il à la poſterité quelques parcelles. Pourquoi donc les incrédules viennent-ils ici nous oppoſer les reproches de Celſe ? Ne voyent-ils pas que ſans être contre nous, ils retombent directement ſur eux ?

Troiſiéme difficulté.

Mais voici la plus grande difficulté. Dans le deſſein où je ſuis de ne rien omettre, je me ferois un ſcrupule égal de la taire, ou de l'affoiblir. On dit donc qu'en preuve des altérations de l'Evangile, il ne faut qu'ouvrir l'Evangile, & lire. On y voit aujourd'hui, ce qu'il eſt conſtant qu'on n'y a pas vû toûjours. Les Exemplaires Orthodoxes les plus anciens en font foi, tous les Critiques en conviennent, & le fait eſt auſſi ſenſible que la lumiere. On ne lit point, par exemple, dans les plus antiques Manuſcrits, les douze premiers verſets de ſaint Marc, qui ſe liſent aujourd'hui dans ſon Evangile. Cette addition eſt pourtant eſſentielle. C'eſt le récit de la Réſurrection de Jeſus-Chriſt, & le détail de ſes Apparitions. Tout de même dans les Exemplaires Grecs manuſcrits de ſaint Jean, & dans les Verſions de l'Egliſe Orientale, on ne lit point les douze verſets qui comprennent toute l'Hiſtoire de la femme adultére. Enfin, dans la premiére Epitre du même Apôtre, tous les Exemplaires nouveaux portent ce paſſage : *Il y en a trois qui rendent témoignage dans le Ciel. Le Pere, le Verbe, & le Saint Eſprit, & ces trois ſont une même choſe.* Or, on ne trouve de ces paroles ni virgule, ni trait dans les Exemplaires manuſcrits des Grecs, ſoit anciens, ſoit modernes. Toutefois qu'y a-t'il de plus important, qu'un Texte qui établit avec tant d'évidence le dogme de la Trinité ? On nous rappelle aux Faits, diſent les incrédules; hé bien voilà des Faits. Que peut-on leur oppoſer qui les détruiſe ? Si ces paſſages qui renferment des Hiſtoires entiéres, & des Dogmes fondamentaux ont pû ſe gliſſer dans vos Livres, l'eſprit n'eſt-il pas tenté de ſuivre ſur le reſte le cours de ſes ſoupçons ? S'il ne faut pour décréditer un Acte qu'un mot inſeré contre la foi de l'Original, que ſera-ce non pas d'une, mais de deux, & de trois inſertions eſſentielles ? Il ne s'agit donc plus de dire, que l'on ne conteſte que pour conteſter. C'eſt du Livre même qu'on tire la preuve contre le Livre. On le condamne dans le tout, parce qu'il

Marc. c. 16.

Joan. c. 8.

Joan. Epiſt. 1. c. 5. v. 7.

eſt évidemment faux, & altéré dans ſes parties.

Plus cette objection eſt ſpécieuſe, plus je ſouhaite qu'on ſuive les éclairciſſemens que je vais donner pour la réſoudre. Réponſe.

Je ſupplie ſur tout le Lecteur de ſe ſouvenir qu'en prétendant, comme j'ai fait, que les Evangiles n'ont ſouffert ni pû ſouffrir d'altération, j'ai dit expreſſément que je l'entendois d'une altération préjudiciable à la foi. Jamais on n'a ſoutenu dans l'Egliſe, que les ſaintes Ecritures ſe ſoient conſervées ſans changement, ſans atteinte, même dans les choſes légéres qui n'intéreſſent ni la Doctrine, ni la Morale, ni le fond de l'Hiſtoire. Dieu n'a point voulu que le dépôt de ſa parole ne dût ſon intégrité qu'à des miracles, ni qu'il fallût ſans ceſſe préſider ſur elle par une Providence ſinguliére, pour la ſauver de l'outrage des ſiécles. Il n'employe jamais ces efforts de puiſſance, quand les moyens ordinaires ſuffiſent. Il veut que ſa Loi demeure inviolable, c'eſt-à-dire, qu'elle ſubſiſte ſans mélange de fauſſes doctrines qui la corrompent; il ne veut pas que le diſcours prophane s'incorpore avec le diſcours fidéle, ni que le récit de ſes merveilles ait le ſort des hiſtoires humaines, que le hazard défigure. Mais au même tems qu'il veut la conſervation de ſa parole, il permet que des Textes indifférens, & même que des circonſtances ultérieures ſe joignent au Texte primitif. Encore une fois l'Egliſe ne connoît point d'autre doctrine ſur la tradition de ſes Livres, & je pourrois citer tout ce qu'elle a de plus grave en témoignage de ce que j'avance. Or, pour conſerver ainſi les Livres ſacrez dans ce qu'ils ont d'eſſentiel, il ſuffiſoit que tout un Peuple en fût le dépoſitaire. Par-là tout accès étoit fermé aux dépravations importantes; & ce qui pouvoit s'introduire, n'étoit au plus que des additions, des éclairciſſemens & des répétitions ſans conſéquence. Cela poſé.

Quand même j'accorderois à l'incrédule que les trois Textes qu'il allégue, ſont des nouveautez introduites dans l'Evangile, que pourroit-il en conclure, ſi je lui fais voir que ces paſſages n'ajoûtent rien à la foi Chrétienne, & qu'ils n'en diminuent rien? C'eſt pourtant ce qu'il eſt facile de démontrer. Et d'abord pour ce qui regarde les douze verſets de ſaint Marc, il eſt évident qu'ils n'importent en rien à l'article de la Réſurrection de Jeſus-Chriſt. On me dit que c'eſt

un détail de ſes apparitions ; j'en conviens. Mais ce détail même, à quelques circonſtances près, ſe trouve dans les autres Evangeliſtes. C'eſt un fait dont les yeux ſeuls peuvent juger. Que ces douze verſets, dont on diſpute tant, ſoient donc inſerez dans ſaint Marc en qualité de remarques, ou qu'ils ſoient réellement de l'Original, ce n'eſt qu'un point de critique aſſez inutile ; & pour moi, quelque parti qu'on prenne, j'ignore par quelle dialectique on pourroit conclure que cet Evangile eſt alteré dans ſon fonds.

A l'égard de l'Hiſtoire de la Femme adultére, il faut avoüer que ſaint Jean en parle ſeul. Mais auſſi quel dogme établiſſons-nous ſur ce récit ? Quel article a-t'il occaſionné dans le Symbole Chrétien, & qu'eſt-ce que les Fideles en concluënt ? Ils en tirent pour l'édification des moralitez utiles, il eſt vrai, mais déja ſupplées par milles autres Textes, d'où ſortent les mêmes conſéquences. Il ne faut donc pas s'obſtiner à dire ſur cet exemple, que nos Ecritures ſont corrompuës. Peut-on appeller corruption d'un Ouvrage, ce qui n'y ajoute rien d'eſſentiel, & ce qui peut en être retranché, ſans que la ſuppreſſion change la ſubſtance de l'Ouvrage.

Il ne reſte plus que le paſſage tiré de la premiere Epitre de ſaint Jean, & l'objection établie ſur ce paſſage, qu'elle donne à titre de fondement du dogme de la Trinité. Mais une ſuppoſition faite ſi légérement, n'eſt rien moins qu'une preuve. Si ceux qui épient avec tant de ſoin ce qu'ils croient nuiſible à notre cauſe, avoient pris celui de lire nos Commentaires, ils y auroient trouvé tout d'un coup ce qui nous juſtifie. La difficulté propoſée n'en ſeroit plus une à leurs yeux.

Diſons-nous en effet que le paſſage en queſtion ſoit inconteſtablement dans le Texte de ſaint Jean ? Diſons-nous que ce paſſage ne puiſſe être entendu que de l'unité d'eſſence ? Diſons-nous encore qu'il ſoit l'unique fondement du dogme de la Trinité ? Nous l'apportons en preuve de ce Miſtére, il eſt vrai ; mais c'eſt en le joignant à d'autres paſſages certains, & déciſifs. Nous le défendons ; mais notre défenſe eſt dans l'autorité des Manuſcrits antiques, & des Peres antérieurs aux plus anciens Manuſcrits. Nous l'expliquons de l'unité d'eſſence ; mais c'eſt

aprés de venerables Auteurs, c'eſt aprés toute l'Egliſe d'Afrique, diſputant contre les Arriens ; c'eſt même ſans improuver les Ecrivains trés-Catholiques qui ont donné d'autres ſens encore au verſet de l'Apôtre.

Il y a donc une affectation ſenſible à dire que nos dogmes ne doivent leur naiſſance qu'aux altérations de l'Evangile. En parlant de la ſorte, que fait-on, ſinon laiſſer voir qu'on n'approfondit rien, qu'on attribuë à l'Egliſe bien des choſes qui ne ſont point decidées par elle, & que pour la combattre on lui fait ſoûtenir ce qu'elle ne ſoûtient pas ?

Suppoſons néanmoins ce que l'incrédule veut ici qu'on lui paſſe. Que le verſet de S. Jean ſoit une expreſſion formelle qui établiſſe clairement d'elle-même le Dogme de la Trinité, je ne dirai pas le contraire, j'acquieſce à tout, pour ne pas diſputer. Mais n'eſt-il parlé que dans ce ſeul verſet, des trois perſonnes de la Trinité ? N'y a-t-il pas beaucoup d'autres endroits dans l'Evangile qui énoncent ſans aucun nuage cet article de notre Symbole ? Saint Jean lui-même ne l'a-t-il pas évidemment poſé dans ſon Evangile, & dès les premieres paroles ? Ce fait eſt clair, rien ne le peut obſcurcir. A quel propos les prétendus corrupteurs de nos Ecrits auroient-ils donc inſeré dans un ſeul endroit de Saint Jean, ce que ſes autres Ouvrages renferment avec encore plus d'évidence qu'il n'y en a dans l'endroit conteſté ? Quel deſſein auroient-ils eu dans cette addition, qui ne menoit à rien de nouveau ? Pourquoi redire ce qui avoit été déja dit, & dit par le même Auteur ? Que ne prétendez-vous auſſi qu'ils ont ajoûté tous les autres paſſages fondamentaux ſur la même Doctrine ? Pourquoi n'en combattre qu'un ? Pourquoi donner des bornes à votre hypothéſe ? C'eſt qu'elle ſeroit témeraire. Hé ! ne voyez-vous pas qu'il l'eſt également de faire inſerer par des falſificateurs un Texte ſuperflu, dont il eſt facile de vous montrer cent Textes, au moins équivalens, dans l'Evangile ?

Que le Lecteur m'accorde encore un moment. Quand je ſerois contraint de reconnoître que les trois additions dont on diſpute, ſont importantes, tout au plus il ſuivroit de là qu'un Evangeliſte, ou deux, ont été alterez ; mais il ne s'en-

ſuivroit pas que l'Evangile le fût. Cette diſtinction n'eſt pas vaine, comme on voudroit peut-être le penſer d'abord; elle demande ſeulement que je la développe. J'appelle Evangile, ce Corps unique d'Hiſtoire, & de Doctrine qui renferme les actions, & les préceptes de Jeſus-Chriſt. J'appelle Evangeliſtes, les Auteurs qui rapportent les mêmes Faits, & les mêmes Dogmes en des Volumes ſéparez. Or c'eſt de l'altération de l'Evangile en ſoi, & non de celle d'un Evangéliſte ou de deux qu'il s'agit ici. C'eſt du total de l'Hiſtoire, & des Dogmes de la Foy, que nous ſoûtenons qu'il s'eſt conſervé ſans atteinte: ce n'eſt pas de l'Ouvrage de tel, ou de tel Ecrivain en particulier. Donc pour juger qui de l'incrédule ou de nous a raiſon, tout roule ſur ce point unique: eſt-ce à l'Evangile dans ſa totalité, à ce Corps d'Hiſtoire, & de Doctrine qui réſulte des récits uniformes de quatre Auteurs, ou bien eſt-ce ſeulement à quelqu'un de ces Auteurs que l'addition s'eſt faite? Je dis que ce n'eſt pas à l'Evangile, & la preuve en eſt claire. Dans ce cas, ce qui eſt ajoûté dans un des quatre Hiſtoriens, ne ſeroit point dans les autres par des équivalens manifeſtes. Ce qui eſt de ſurplus dans l'un, ne ſe trouveroit que dans ſa narration, & manqueroit eſſentiellement à la narration des autres. Or c'eſt ce qui ne paroît point dans le Fait dont il s'agit. Il eſt indubitable que le ſens des douze derniers verſets de Saint Marc eſt, au moins quant au fonds, dans les trois autres Evangeliſtes. Il eſt évident, comme je l'ai dit, que le Dogme de la Trinité, quand même on le ſuppoſeroit formellement énoncé dans le paſſage de Saint Jean, ſe trouve clairement en divers endroits des autres Ecrivains ſacrez. Il eſt viſible encore que la narration ſur la femme adultére, eſt un récit dont la ſuppreſſion, & l'addition n'importent point au fonds du Chriſtianiſme. Donc, en accordant à l'incrédule cela même qu'il demande qu'on lui accorde, ſa cauſe n'en ſeroit pas meilleure, ni la nôtre plus foible: en prouvant au plus contre un Evangeliſte, il ne prouveroit rien contre l'Evangile.

Mais pourquoi tant de réponſes differentes, quand on peut en faire une qui coupe la difficulté juſques dans ſa racine? J'admire pour moi cette confiance étonnante, avec laquelle on vient nous dire, que les trois Textes, dont on

parle, ſont conſtamment ajoutez à l'Original de nos Hiſtoires. Où a-t'on pris qu'on n'en trouve pas même de trace dans les Manuſcrits les plus anciens? Ne lit-on pas les douze derniers verſets de ſaint Marc dans tous les Exemplaires Latins, Syriaques & Arabes, ſans aucune varieté? Ne les lit-on pas dans l'Exemplaire de Cambrige, & dans celui qu'on nomme Alexandrin? Ce ſont pourtant les deux plus anciens Manuſcrits Grecs des Evangiles, que nous ayons aujourd'hui dans l'Europe. Enfin, pour citer un témoin encore plus près de l'origine, & antérieur à toute différence d'Exemplaire, ne les lit-on pas dans ſaint Irenée, qui cite en termes formels la fin de l'Evangile ſelon ſaint Marc? Voici les paroles de ce Pere: *In fine autem Evangelii ait Marcus: Et quidem Dominus Jeſus poſtquam locutus eſt eis receptus eſt in Cœlo, & ſedet ad dexteram Dei.* Saint Irenée marque ici le dix-neuviéme verſet du dernier Chapitre de ſaint Marc, & l'on ſçait qu'il n'y en a que vingt dans le Chapitre entier. Sied-il donc à nos adverſaires de faire tant d'éclats, lorſqu'eux-mêmes ſont ſurpris en des mécomptes ſi palpables?

Ce qu'ils ajoutent ſur l'Hiſtoire de la Femme adultére, eſt encore auſſi peu fondé que le reſte. Il eſt conſtant que cette Hiſtoire eſt reçuë dans toutes les Egliſes Grecques, de même que dans les nôtres, & qu'elle eſt dans tous leurs Lectionaires des Evangiles; il eſt conſtant qu'elle eſt dans les Exemplaires Syriaques, & dans les Traductions Arabes. Mais pour remonter plus haut, je citerai Ammonius d'Alexandrie. Cet Auteur vivoit dans les premiers ſiécles de l'Egliſe. Or on trouvera dans ſon Harmonie l'Hiſtoire dont on diſpute. On la trouvera de même dans l'abrégé des quatre Evangiles fait par Tatien, qui vivoit encore avant Ammonius, puiſqu'il étoit Diſciple de ſaint Juſtin Martyr. Quels Auteurs apporterons-nous en témoignage, ſi ceux-là ne ſuffiſent pas?

Enfin, & pour revenir au paſſage de l'Epître de ſaint Jean, je répons que s'il manque dans quelques Manuſcrits, ce défaut eſt réparé par d'autres Manuſcrits plus corrects qui portent ce verſet; je répons qu'on le lit dans ſaint Cyprien, qui le cite au Livre de l'Unité de l'Egliſe; je répons qu'il eſt dans ſaint Athanaſe diſputant contre les Arriens; je ré-

ponds qu'il eſt dans Victor de Vite, & dans ſaint Fulgence. Rien n'eſt donc plus déplacé que le reproche d'altération fondé ſur ces Textes, dont l'antiquité ſe confond viſiblement avec celle de l'Evangile.

Quattiéme difficulté.

Après tant de réflexions & de remarques, je finirois s'il ne ſe préſentoit ici une derniere objection, dont je vois les incrédules ſe prévaloir depuis peu. Ils la tirent d'un Livre auſſi hardi que plein de paralogiſmes, qui ſe répandit il y a quelques années dans le Nord, d'où il a bien-tôt paſſé dans le reſte de l'Europe: car ſon titre ſeul * ne pouvoit manquer de trouver grace devant ceux que flatte le goût de l'indépendance. Dans cet Ouvrage, qui ſemble fait à deſſein de rendre tout problématique dans la Religion, l'Auteur éxamine, dit-il, en paſſant, la queſtion de l'intégrité des Livres ſaints, dont il prétend qu'il y a mille raiſons de douter. Il oſe dire que le Pere Simon n'a fait ſes Recherches Critiques ſur les Textes de l'Ecriture, *qu'afin d'en montrer l'incertitude*; & pour appuyer ce téméraire ſoupçon, & ſon ſyſtême, il felicite un Docteur Anglois de la découverte d'un paſſage ancien qui parle de l'alteration univerſelle des quatre Evangiles, faite dès le ſixiéme ſiécle. Voici donc ce paſſage accablant, tel qu'il ſe trouve dans la Chronique de Victor de Tmuis, Evêque d'Afrique, qui vivoit alors. (*a*) *Sous le Conſulat de Meſſala, & par les ordres de l'Empereur Anaſtaſe, les ſaints Evangiles ont été corrigez & réformez, comme ayant été écrits par des Evangéliſtes ignorans.* On ajoute, pour rendre ce Fait encore moins douteux, qu'il eſt rapporté par Iſidore Evêque de Seville, & l'on en conclut qu'il n'y à rien d'authentique dans nos Ecritures. Je laiſſe à penſer combien les incrédules triomphent par ce Texte. Nos Evangiles réformez dans le ſixiéme ſiécle. Quelle préciſion de date! Par les ordres d'un grand *Empereur*. Quelle autorité! *Sous le Conſulat de Meſſala*. Quelle exactitude de circonſtance! *Corrigez, & reformez*, parce qu'ils étoient la production d'*Evangeliſtes ignorans*. Quelle honte pour nos titres! Enfin ce Fait eſt rapporté par deux grands

* *De la liberté de penſer.*

Le Docteur Mills.

Iſidor. Hiſpal. Chron.

(*a*) Meſſala Conſule, Anaſtaſio Imperatore jubente, ſancta Evangelia, tanquam ab idiotis Evangeliſtis compoſita, reprehenduntur & emendantur. *Vict. Tunun. Chron.*

Evêques

Evêques, l'un d'Afrique, & l'autre des Eſpagnes. Quels témoins !

On doit s'attendre à toute eſpéce d'objections, & de raiſonnemens, lorſque l'on ſoutient contre l'amour propre des véritez incommodes qu'il voudroit anéantir. L'Evangile eſt un Livre ennemi des hommes, parce qu'il eſt ennemi des paſſions, & qu'il en éxige le douloureux ſacrifice. Pour ſe vanger d'une loy ſi dure, les paſſions font des livres contre elle. Mais plus elles s'efforcent de la détruire, plus auſſi leur déréglement naturel ſe manifeſte. L'édifice qu'elles penſent élever n'a point de fondement. Il n'eſt pas encore à ſa hauteur, qu'il tombe de lui-même. Réponſe.

Je fais cette réfléxion paſſagere au ſujet de l'Ouvrage *de la Liberté de Penſer*, parce qu'il n'eſt d'un bout à l'autre qu'un Ecrit de paſſion, fait ſur tout pour flatter celle de l'orgüeil, la moins convenable de toutes à la condition humaine. Ce qui m'étonne plus que le reſte, eſt qu'un Auteur qui s'érige préſomptueuſement en juge de tout, ſe ſoit mépris néanmoins, juſqu'à citer contre l'Evangile cela même qui eſt la claire preuve de ſa parfaite intégrité. Un mécompte ſi viſible ſied bien mal à tant de hardieſſe. Mais il faut diſcuter le Fait ; nous deſcendrons après aux remarques qu'il fera naître.

D'abord je ſouſcrits à la vérité du Texte qu'on nous oppoſe. Je ne le trouve pourtant pas dans la Chronique d'Iſidore, où je l'ai cherché vainement. Il n'importe, je l'y ſuppoſe : Victor de Tmuis a dit ce qu'on lui fait dire, & cela ſuffit. J'aurai pû, ſi l'on veut, ne pas lire Iſidore avec aſſez d'éxactitude. Sommes-nous donc contraints, par cet aveu, de reconnoître l'altération qu'on impute à nos Evangiles ? Loin de nous cette confeſſion téméraire. Les paroles de Victor demandent ſeulement qu'on les explique, & ce qu'il y a d'heureux ici, c'eſt qu'on n'a beſoin, pour les expliquer, que de produire quelques circonſtances de l'Hiſtoire d'Anaſtaſe.

Cet Empereur, diſent les anciens, étoit de la ſecte d'Eutyches, du parti des Acéphales, & même Manichéen. L'Egliſe d'Orient n'a guéres eu de plus grand perſécuteur de ſon Orthodoxie, ni de Prince qui ait plus de fois troublé ſon repos. L'éxemple tout récent de Zenon, dont il fut le ſuc- *Evag lib. 3. c 30. & 31. Leont. de Sect. Theophan.*

ceſſeur, lui fit croire qu'il pouvoit, dans ſa haute puiſſance, entreprendre tout ſur la Foy, en régler les articles à ſon gré, changer de caprice les anciennes bornes, ſur tout abolir la mémoire des Décrets de Chalcédoine. Ces atteintes ouvertes, & fréquentes trouvérent dans le peuple une ferme oppoſition. Anaſtaſe hérétique eut ſouvent à craindre de ſes propres Sujets, irritez de tant de ſcandales. Il lui fallut quitter ſon Palais, & chercher ſon ſalut dans une retraite ignorée, en venir juſqu'à ſe dépoüiller enfin des marques exterieures de l'Empire; déplorable réduction, qui pourtant étoit ſa derniére, & unique reſſource. Un état d'humiliation ſi conforme au repentir, déſarma le peuple: il rendit la ſouveraine puiſſance à celui qui ſembloit, après de telles épreuves, ne devoir plus gouverner qu'avec modération & ſageſſe. Que ne doit-on pas ſoupçonner d'un Prince qu'on n'avoit pû réduire qu'avec le ſecours de la violence, & de la révolte?

Marcellin. Vict. Tunun. Chr. Evag. lib 3. c. 14. Zonar. Theoph. Cedren.

Auſſi avoit-il attaqué tous les Evêques fidéles au dépôt de la ſaine Doctrine. Il avoit chaſſé de leurs Siéges Elie de Jéruſalem, & Euphême de Conſtantinople, remplacé par Macédonius qui avoit ſigné l'*Hénotique* de Zénon. Il avoit fait venir près de lui Xenaïas, ce Perſan Chef déclaré des Manichéens. Il avoit comblé de diſtinctions, accablé d'honneurs le déteſtable Sévére accompagné de ſes deux cens Moines Acéphales. Il avoit donné ſa confiance à Proclus, ce Platonicien ennemi de la Foy, qui écrivit contre les Chrétiens, & que Jean le Philoſophe réfuta ſi ſolidement. Il avoit broüillé tout juſques dans Rome, oppoſé l'Antipape Laurent à Symmaque Pontife légitime, & fait naître par ce ſchiſme mille querelles meurtrieres. En vain les Princes d'Occident s'efforçoient d'apporter quelque reméde à la violence du mal: le ruſé Empereur étoit inépuiſable en artifices. Il acceptoit les propoſitions, faiſoit des promeſſes, & les éludoit toutes. Sa Morale Manichéenne l'avoit inſtruit à faire un jeu des ſermens, & de la foy la plus ſaintement jurée. Ariane ſon épouſe ne ceſſoit de lui reprocher ſa conduite impie; tant de plaintes ne faiſoient que l'aigrir: il n'étoit pas pour reculer, il ne prenoit conſeil que de ſes fureurs, & la Religion n'avoit qu'à gémir ſous un tel Prince donné du Ciel dans ſa colere. Voilà trait pour trait la maniére dont Anaſtaſe eſt peint dans les Hiſtoires.

Marcellin. Theod. Lect.

Theophan.

Cependant Macédonius élevé, comme je l'ai dit, au Patriarcat de Conſtantinople après la dépoſition d'Euphême, ne put joüir tranquillement de ſa nouvelle dignité. Il eut je ne ſçai quelles conteſtations avec Sévére l'homme de ſon ſiécle le plus délicat, & que la faveur rendoit encore plus ombrageux. Celui-ci dans le deſſein de perdre le Patriarche, l'accuſa d'avoir corrompu les divines Ecritures, pour les accommoder au Neſtorianiſme. Cette altération rouloit principalement ſur un paſſage de ſaint Paul, comme le dit un Diacre de l'Egliſe de Carthage, Auteur contemporain, (*a*) qui raconte le Fait. Le Moine Acéphale qui pouvoit tout auprès de l'Empereur, uſa de cette immenſe autorité contre l'ennemi qu'il vouloit détruire. Il obtint ce qu'il déſiroit. *Marcell.* Macédonius fut dépoſé en 511. & Anaſtaſe fit rectifier ce qu'il y avoit d'Exemplaires de l'Evangile altérez par l'Evêque Neſtorien.

Je n'ai plus qu'à laiſſer au Lecteur le ſoin de décider après cet éclairciſſement hiſtorique. Voilà nos Ecrits altérez par un Prélat qui lui-même devoit ſans ceſſe veiller à leur conſervation. Voilà le poiſon du Neſtorianiſme gliſſé dans les ſaints Evangiles, & les nouveautez profanes mêlées avec la pure Doctrine. J'en conviens. Donc nous n'avons plus que de faux Actes, & nos Dogmes ſont corrompus. Qui peut conclure de la ſorte, ſans montrer qu'il ignore, ou ce qui ſeroit plus odieux, qu'il cache ce qui compoſe le fonds même de la difficulté ? Quoi, puis-je dire à l'Auteur de *la Liberté de Penſer* : Vous nous citez un mot rapide que dit Victor de Tmuis dans ſa Chronique, eſpéce d'Ouvrage où l'on ne rapporte que les Faits nuds & décharnez, & vous ne remontez pas juſqu'à la ſource même du Fait ? Vous riſquez ſur un Texte ſeul de flétrir ce qu'il y a de plus ſaint, & vous ne craignez pas de vous tromper dans l'intelligence de ce Texte ? Vous félicitez celui qui a fait la découverte prétenduë de ce paſſage, & vous ne voyez pas que ſi ce paſſage décidoit, il devroit

(*a*) Hoc tempore Macedonius Conſtantinopolitanus ab Anaſtaſio Imperatore dicitur expulſus tamquam Evangelia falſaret, & maximè illud Apoſtoli dictum : *Quia apparuit in carne juſtificatum in ſpiritu* Hunc enim mutaſſe ubi habet ὅς, hoc eſt *qui* monoſyllabum Græcum, litterâ mutatâ ο in ω vertiſſe, feciſſe ὡς, id eſt, *ut eſſet Deus apparuit per carnem.* Tanquam Neſtorianus ergo expellitur per Severum Monachum. *Liberat. Diac. Breviar. cap.* 19.

être cité, non avec triomphe, mais avec larmes. Que vous
Matt. VIII. 7. ditai-je donc encore ſinon avec triſteſſe : *Malheur au Monde à cauſe des ſcandales, mais malheur à l'homme par qui vient le ſcandale ?*

En effet, au lieu de dire : Macédonius a falſifié les divines Ecritures, nous ne les avons plus dans leur premiére ſimplicité ; il falloit dire : Ce que Macédonius avoit dépravé, fut rétabli par les ordres d'Anaſtaſe. Il falloit dire : Avec combien de vigilance & de ſcrupule le dépôt des Evangiles a-t-il été conſervé ſous les Princes Catholiques, & par les Evêques Orthodoxes, puiſqu'un Empereur Manichéen, & un Moine Acéphale n'ont pû conſentir que ce dépôt fût violé ? Un Patriarche eſt aſſez impie pour le tenter, & l'héréſie elle-même indignée de l'entrepriſe, attaque le Patriarche téméraire. Voilà le ſens pur des paroles de Victor. Quiconque lui en prête un contraire, lui prête un blaſphême déteſtable, déſavouë ce qu'il y a de plus poſitif dans l'Hiſtoire, & ſe ſert odieuſement contre la vérité des ſoupleſſes de l'équivoque.

Et certes ſi, comme le prétend l'objection, Anaſtaſe avoit refondu nos Evangiles, ne ſçauroit-on cette infidélité que par les deux Prélats qu'on nous allégue en témoignage ? Cent Volumes, & cent autres encore ne nous l'auroient-ils pas appriſe ? N'auroit-on rien dit, au moins après la mort de l'Empereur, ſi durant ſa vie l'appareil de ſa puiſſance eût tenu les voix captives ? Ce même peuple qui avoit tant fait d'éclats ſur l'héréſie de ſon Prince, en auroit-il ſouffert un attentat qui eût été le comble de l'impiété ? S'il avoit laiſſé périr une partie de ſes Exemplaires, n'auroit-il pas au moins ſauvé l'autre ? Si l'Egliſe d'Orient avoit tout permis, tout enduré ſans ſe plaindre, l'Egliſe d'Occident auroit-elle eu la même docilité, la même foibleſſe ? Durant tant de ſiécles écoulez depuis le ſixiéme, la foy de l'Univers ſe ſeroit-elle endormie, pour ne ſe réveiller qu'à la découverte du Docteur Mille ? Il n'y a perſonne au monde qui ne ſente que tout ſon fonds ſe révolte, & s'irrite au ſeul énoncé de tant d'hypothéſes abſurdes. Mais tout paradoxe a des charmes pour qui aime *les penſées libres*, & ſinguliéres. C'eſt un goût de fierté qui brave la raiſon, & l'autorité la plus déciſive.

Fin du premier Livre.

LA RELIGION CHRÉTIENNE PROUVÉE PAR LES FAITS.

LIVRE SECOND.

De l'accompliſſement des Prédictions de l'ancien Teſtament dans la Perſonne de Jeſus-Chriſt.

CHAPITRE PREMIER.

De la Prophétie en général, & en particulier de celle des Hébreux.

J'Ai la confiance d'avoir prouvé dans le Livre précédent la certitude de l'Hiſtoire Evangélique, en appliquant aux récits qu'elle renferme tous les caractéres qui démontrent la vérité des Faits. Cette diſcuſſion, quoique ſimple, ſuffiroit en rigueur contre tous les raiſonnemens que l'incrédule nous oppoſe. Que peut-il alléguer pour lui, qui ſoit auſſi fort que l'eſt pour nous l'authenticité d'une Hiſtoire, dont

on ne peut plus conteſter le tout, ni les parties ? En vain appelleroit-on de nouvelles ſubtilitez au ſecours des anciennes ; tout effort eſt impuiſſant contre des Faits avérez, & publics. Rien ne change les événemens paſſez. Par cela même qu'ils ont eu une éxiſtence certaine, ils ſont des véritez en quelque ſorte éternelles ; & les attaquer, ou les ſuites qui naiſſent d'eux, c'eſt combattre ce qui a la même force, & la même autorité que les principes.

Encore une fois, l'Evangile demeure donc dans la sévérité la plus éxacte, victorieux des réſiſtances du Déïſme ; & ce que j'ai dit juſqu'à préſent le démontre de reſte. Cependant l'Hiſtoire de Jeſus-Chriſt, priſe dans le détail, offre une preuve ſi directe, ſi lumineuſe en faveur de ſa Religion, qu'en l'omettant, ce ſeroit tout à la fois, & trahir la cauſe de la vérité, & manquer à ceux dont je ſouhaiterois, (Dieu veüille-t-il le permettre) devenir une occaſion, & un inſtrument de ſalut.

Cette preuve éclatante dont je parle, eſt le rapport manifeſte entre les deux Teſtamens ; entre ce qui a été prédit du Meſſie, & ce que Jeſus-Chriſt a fait ; entre la maniére dont le Meſſie devoit naître, vivre, & mourir, & la maniére dont Jeſus-Chriſt eſt né, dont il a vêcu parmi les hommes, & dont il eſt mort. Ainſi je deſtinerai la ſeconde partie de mon Ouvrage à la diſcuſſion de ce paralléle, & j'eſpere y prouver, ſans néanmoins pourſuivre un détail trop étendu, que Jeſus Fils de Marie eſt celui-là même que tant, & tant de prédictions avoient annoncé dès l'origine du Monde.

Mais avant tout il eſt à propos d'éclaircir ce que c'eſt que Prophétie en général, & en particulier de quelle ſorte cet auguſte miniſtére s'eſt éxercé chez les Juifs. Nous trouverons dans cette recherche les occaſions de répondre aux difficultez qui peuvent naître, ou qui ſe ſont faites ſur un article ſi important.

De la Prophétie en général.

DIeu ou l'Etre infini voit ſeul tous les événemens réſervez pour l'avenir ; car il n'y a que celui qui a tout arrangé pour une fin, qui puiſſe connoître la ſuite des change-

mens, & des révolutions de l'Univers. C'eſt lui qui les ordonne, c'eſt lui ſeul qui les découvre. L'homme peut au plus ſur ce qu'il a de connoiſſances acquiſes des loix générales, prévoir quelques effets naturels & phyſiques, ſuites infaillibles, & invariables de la communication des mouvemens de la matiére. Mais ce qui dépend de la volonté des cauſes libres & futures, eſt un ſecret impénétrable à toute intelligence bornée; il ſe dérobe même aux conjectures. Nous ſommes tous pour l'avenir dans une ignorance égale à celle où nous naiſſons pour les ſiécles paſſez, réduits à ne ſçavoir de nôtre ſort, & de celui des autres, que ce qui s'en développe à chaque inſtant par l'expérience.

Il nous eſt pourtant ſi naturel de deſirer des lumiéres plus étenduës ſur ce qui doit nous intéreſſer un jour, qu'on n'a rien omis dans tous les temps pour ſonder ce profond abîme. Dès l'origine de l'Hiſtoire, on voit des hommes curieux interroger tous les êtres, dans l'eſpoir d'apprendre d'eux ce que la Providence refuſe de nous dire. D'abord ce fut aux Aſtres qu'ils s'adreſſerent. On crut qu'il y en avoit qui préſidoient à nos deſtins, qu'il y avoit dans le Ciel des ſignes fatidiques, que leurs influences ou leurs divers aſpects prédiſoient nos avantures en les cauſant, & l'on tourna cette étude en art, qui eut ſa méthode & ſes principes. Le cœur, & les entrailles fumantes des victimes furent enſuite conſultées; on s'imaginoit y lire l'ordre du Ciel, & l'eſprit ſe laiſſa prévenir après, juſqu'à fonder un ſyſtême de Divination ſur le vol des oiſeaux, tout irrégulier qu'il eſt.

De là ſortit cette foule de prétendus Prophétes; un Mopſus, un Tiréſias, un Amphiaraüs, un Calchas, un Helenus, tant d'autres ſi célébres dans l'Antiquité ſous les titres de Magiciens, de Mages, & d'Augures; de Caldéens, d'Enchanteurs, & d'Aruſpices; de Druïdes, de Mathématiciens, & d'Aſtrologues. C'étoient aux yeux du peuple des hommes divins, & plus leur ſcience paroiſſoit myſtérieuſe, plus on reſpectoit ceux qui en étoient inſtruits. Des Païs entiers ſe dévoüoient à cette ſorte d'étude, & il y en avoit peu qui ne la cultivaſſent au moins juſqu'à certain dégré. La Carie, l'Elide, l'Egypte, la Piſidie, la Cilicie, l'Arabie, l'ancienne Etrurie, la Chaldée s'y diſtinguérent entre les autres Na-

Cicer. de Div lib 1. Diod. Sic. lib. 3. Tacit. Annal. 6. Horat. lib 1. Ode. 2.

tions, & n'entreprenoient rien d'important qu'elles n'euſſent avant tout achevé leurs obſervations, & leurs calculs.

Stanley. Philoſoph. Caldaic. Sect. 2. c 17.

Parmi ceux qui faiſoient ainſi profeſſion de prédire, quelques-uns ſe vantérent d'être inſpirez par les Dieux mêmes, & d'avoir avec eux de fréquentes, & d'immédiates communications. Tels ont été les fondateurs des grands Empires, Minos dans la Créte, Lycurgue à Lacédémone, Numa dans Rome, & après eux les Prêtres Payens qui rendoient les réponſes qu'ils venoient, diſoient-ils, de recevoir de leurs Idoles. On voit encore dans le culte profane des Prêtreſſes redire les oracles dictez par l'Apollon prétendu. La Pythie de Delphes, & les Sybilles ont été long-temps en honneur, pour avoir, à ce qu'on croyoit, ſçu mieux que les autres prédire de loin ce qui étoit écrit au Livre des deſtinées. Il ſemble même par l'Ion d'Euripide, qu'outre les Miniſtres principaux, il y en avoit de ſubalternes dans les Temples, qui expliquoient au peuple les réponſes obſcures & ambiguës des Dieux. Homére les appelle *Sous-Prophétes*; ſans doute pour les diſtinguer des Miniſtres ſupérieurs, ou des *Prophétes*, qui ne rapportoient les Oracles qu'avec leur équivoque originale, ſans ſe charger de l'éclaircir.

Hom Iliad. lib. 16. ὑποφῆτας. προφῆτας.

Je trouve de plus une opinion aſſez univerſellement répanduë parmi les Anciens, & chez les Grecs ſur tout. On penſoit que l'ame, au moment qu'elle ſe dégage des liens du corps qui la retient en d'épaiſſes ténébres, lit ſûrement dans l'avenir, & voit tout en Dieu, à qui elle commence de ſe réünir. Ce ſentiment paroît avec évidence dans Homére. Ce Poëte repréſentant Patrocle mortellement bleſsé par Hector, met ce diſcours dans la bouche du vaincu : *J'ai une choſe à te dire, Hector, imprime-la bien dans ton eſprit. Tu n'as plus guéres de temps à vivre. La Parque inéxorable te pourſuit, & t'améne la mort, tu vas tomber ſous le fer du vaillant Achile.* Jamais un Auteur ſi fidéle à la vérité dans toutes ſes peintures, n'eût fait ainſi parler Patrocle, ſi la prédiction qu'il lui fait faire n'eût été conforme à l'idée qu'on avoit alors de la ſcience des mourans. Un éxemple preſque ſemblable eſt rapporté dans l'Hiſtoire d'Aléxandre. (*a*) On y voit un Indien

Iliad. l. 16.

(*a*) Ad mortem proficiſcens Calanus Indus, cùm aſcenderet in rogum ardentem, ô præclarum diſceſſum, inquit, è vita, cùm ut Herculi contigit, mortali corpore

monter

monter avec courage ſur le bucher qui va le réduire en poudre, ſe féliciter d'une fin pareille à celle d'Hercule, & prédire à Alexandre qu'il ſera dans peu lui-même au nombre des morts. (*a*) Poſidonius raconte le préſage de ce Rhodien qui, ſur le point d'expirer, fixe à ſix perſonnes du même âge le jour précis qui doit être le dernier de chacun. Socrate lui-même condamné (*b*) par les Athéniens, leur dit ces mots remarquables : *Je vais maintenant vous apprendre ce qui doit vous arriver, à vous qui me jugez. Car enfin me voilà parvenu au moment où les hommes ont accoûtumé de prédire ; c'eſt aux approches de la mort, & j'y touche. Je vous annonce donc, &c.* Ce diſcours, comme l'on voit, découvre non la penſée de Socrate, & de Platon ſeuls, mais encore la doctrine régnante par toute la Gréce.

A voir cette foule de Prophétes, & les différentes maniéres dont on prédiſoit dans les divers têmps, & dans les diverſes Nations, il ſembleroit qu'à force d'étude & d'expérience, l'eſprit avoit enfin trouvé l'art de contraindre l'avenir à ſe déceler. Tant d'efforts n'avoient été pourtant qu'au profit de la ſuperſtition & de l'erreur, & à les déguiſer ſous des formes différentes. Je croirois volontiers que les premiéres recherches furent ſans artifice, & le ſimple effet de la curioſité. Il étoit naturel d'imaginer d'abord que les aſtres agiſſant ſur l'air, & l'air ſur nos corps, il pouvoit y faire naître des changemens qui à leur tour en cauſoient dans l'ame, par l'étroite union des deux ſubſtances. Ce raiſonnement, ou pour dire mieux, cette conjecture n'étoit rien moins qu'une fraude méditée ; mais dans la ſuite on en abuſa comme du reſte, & la pente générale à ſe faire inſtruire de ſon ſort, devint à quiconque voulut en profiter, une occaſion d'impoſture, & de ſurpriſe. Pour le faire voir, remontons à la vraye notion de la Prophétie, & premiérement écar-

eremato in lucem animus exceſſerit. Cumque Alexander eum rogaret, ſi quid vellet ut diceret. Optime, inquit, propediem te videbo. Quod ita contigit. *Cic. de Div. lib.* 1.

(*a*) Divinare autem morientes exemplo illo confirmat Poſidonius, quo affert Rhodium quemdam morientem ſex aquales nominaſſe, & diviſſe qui primus eorum, qui ſecundus, qui deinceps moriturus eſſet. *Poſidon. apud Cicer. ibid*

(*b*) Poſt hæc autem vobis qui me condemnaſtis cupio divinare Nam illuc mihi perventum eſt ubi ſolent homines divinare ; quando videlicet ſunt propè mortem. Prædico enim vobis, &c. *Plat. Apolog. Socrat.*

tons les idées fauſſes qu'on peut en avoir.

Ce n'eſt point prophétiſer que de prévoir, même de bien loin, des effets renfermez en des cauſes naturelles, & néceſſaires, deſtinées à les produire. C'eſt ſeulement connoître une partie des loix de la nature, & de la mécanique de l'Univers. Par éxemple, l'Aſtronome qui par ſes calculs découvre les éclipſes, & l'apparition des cométes, pluſieurs ſiécles avant que ces phénoménes ſoient viſibles; le Pilote qui même dans le calme prévoit une tempête, ne ſont point Prophétes. Pourquoi? Parce qu'ils ont des régles sûres pour juger ainſi. Régles fondées ſur l'ordre immuable, qui aſſujettit la matiére à des mouvemens particuliers & infaillibles.

Ce n'eſt point prophétiſer que d'établir une ſuite d'événemens ſur certains ſignes extérieurs, en conſequence de pluſieurs expériences où ces mêmes ſignes ont été ſuccédez d'événemens pareils. Ainſi un Médecin verſé dans ſon art, détermine ſes prognoſtics ſur l'habitude du corps, & ſur quelques marques ou indications apperçûës, déſigne au juſte, ou la maladie qui afflige, ou celle qui menace un homme. Mais cette déciſion quoique ſçavante, n'eſt pas une Prophétie; c'eſt un ſçavoir expérimental, appuyé ſur l'uniformité d'action dans les cauſes naturelles.

Enfin ce n'eſt pas prophétiſer que de préſager quelques révolutions dans les affaires, ſoit publiques, ſoit particuliéres, quand on n'a pour motif de détermination que le génie connu des hommes, & le jeu naturel des paſſions, qui nous engagent preſque toûjours dans les mêmes démarches lorſqu'une fois nous avons écouté leurs premiéres inſpirations. L'étude morale du cœur humain, la combinaiſon de ſes intérêts divers, & tout ce qui s'appelle ſcience politique ſuffit pour ces ſortes de préſages, & la divination n'y a point de part. C'eſt la remarque judicieuſe de Cicéron, parlant de lui-même.

Cic. Epiſt 6. lib. 6.

Qu'eſt-ce donc que la Prophétie? C'eſt une connoiſſance infaillible des choſes futures, libres & caſuelles, où l'eſprit ne découvre ni détermination antérieure, ni diſpoſition préliminaire. Ainſi annoncer la naiſſance d'un homme pluſieurs ſiécles avant qu'il paroiſſe, dire le nom qu'il portera, mar-

quer en détail les circonſtances de ſa vie, & celles de ſa mort avec les ſuites qu'elle aura, prédire des Faits inoüis & ſurnaturels lorſque les apparences y ſont les plus contraires, c'eſt être Prophéte, & il n'y a que cette maniére de l'être dans l'éxacte ſignification de ce terme.

Or cette connoiſſance n'eſt point humaine, je veux dire qu'elle n'eſt point de celles que l'homme peut acquérir par les ſeules forces de ſa raiſon. Mais Dieu peut ſans doute la donner gratuitement à qui il lui plaît : non qu'alors il éléve l'eſprit de celui qui la reçoit au-deſſus des bornes naturelles, mais il lui communique ce qui doit être un jour, avec ordre de le révéler, ſans lui en découvrir pour cela l'enchaînement & les cauſes. Ainſi le Prophéte véritable ne tire rien de ſon fonds, il n'agit point, il ne fait qu'obéïr, & ſe prêter à l'inſpiration d'enhaut, retenir enfin ce qui lui eſt dit ou montré, pour le redire de la maniére qu'il lui eſt offert.

Gardons-nous bien toutefois d'inſinuer ou d'autoriſer ici l'opinion de quelques Auteurs, qui ont oſé prétendre qu'il ne falloit pour prédire, qu'avoir une imagination vive, forte, facile à recevoir une empreinte nette des images, & à ſe laiſſer entraîner au cours impétueux des eſprits, qui gravent en elle des traces profondes, quoiqu'irréguliéres. Spinoſa, devant lequel tout paradoxe trouvoit grace, a été le protecteur le plus déclaré de ce ſentiment. Mais pour le ſoûtenir, dans quel déréglement d'imagination ne falloit-il pas être ſoi-même ? J'avouë que tous les Devins, & tous ceux qui dans le Paganiſme entroient dans une fureur véritable ou feinte, lorſqu'ils parloient au nom de l'Idole, n'avoient que le ſecours de l'imagination ardente qui les dominoit, & qu'ils ſuivoient en aveugles. Auſſi défions-nous qu'on faſſe voir une de leurs prédictions accomplie à la lettre, & ſelon l'idée que j'en donne plus haut. Mais le vrai Prophéte n'eſt point invinciblement entraîné par l'enthouſiaſme qui le ſaiſit ; il n'eſt point dans des mouvemens & des agitations forcées ; il ne perd ni l'uſage de ſes ſens, ni celui de ſa raiſon. Il eſt tranquille, & il ſe poſſede, il comprend ce que lui dit la voix intérieure, & s'il parle ce n'eſt point qu'il y ſoit contraint, c'eſt parce qu'il veut être fidéle à Dieu qui l'inſpire. Quel étrange Prophéte ſeroit en effet celui,

Maimonid. More nevochim part. 2. c. 8. 32. & 36. Grot Comment. in Sap. c. 7. ℣. 27. Kimchi. Ligfoot. Spinoſ. Tract. Theologico-Polit. Virgil Æneid. lib. 6.

dont l'imagination égarée ſeroit le ſeul moniteur & le ſeul guide ? Quoi, dit Cicéron, ce que le Sage ne peut voir avec toute la paix, & toute la ſérénité de ſes lumiéres, un inſenſé le verroit dans le tumulte de ſes eſprits ? Celui que ſes tranſports jettent loin de la raiſon, découvriroit ce qui eſt au-deſſus de la raiſon, il entreroit en partage du plus grand privilége de la Divinité ? L'imagination a-t-elle donc le pouvoir de créer, & de ſe faire de juſtes images de ce qui n'a point encore d'éxiſtence ? Le hazard peut quelquefois produire de ces rencontres heureuſes. On ne conteſte point la poſſibilité d'une divination fortuite, même dans ceux que troublent le délire, l'yvreſſe, ou qu'agitent les rêves de la nuit. Mais comment oſez-vous dire que la Prophétie ne conſiſte que dans ces prédictions caſuelles, que celui qui les fait n'oſe lui-même donner comme infaillibles ? Vous ne faites que vérifier par ce diſcours ce que dit encore Cicéron : Qu'il n'y a rien de ſi déraiſonnable qui ne trouve un défenſeur parmi les Philoſophes, & les Sçavans.

Cic. de Divinat. l. 2.

Ibid.

De la Prophétie chez les Juifs.

DE tous les peuples qui ſe ſont vanté d'avoir des Oracles, je ne vois que les Hébreux qui ayent à juſte titre pu ſe flater de ce privilége. Preſque dès l'origine du monde Dieu ſuſcita parmi eux d'illuſtres Perſonnages, deſtinez par lui à faire connoître d'avance ce qu'il avoit réſolu d'éxécuter. Ainſi Hénoch annonce-t-il les malheurs qui menacent les hommes déja corrupteurs de la droiture naturelle. Ainſi Noé prédit-il l'inondation générale qui alloit vanger Dieu des deſordres de l'Univers. Après le Déluge Dieu fait naître Abraham, qu'il appelle lui-même Prophéte. Iſaac voit enſuite de loin la grandeur future de Jacob, & les avantages réſervez à ſa race. Jacob lui-même partage avec ſon pere le glorieux privilége de prédire, il marque à tous ſes fils ce qui doit leur arriver à chacun, de même qu'aux Tribus dont ils doivent être les Chefs. Et à ſon tour Joſeph devient célébre, non parmi ſes freres ſeulement, mais encore auprès des Princes dont il explique les ſonges, & qui récompenſent des plus grands honneurs l'utile vérité de ſes Oracles.

Philo lib. Quis rerum divin. hæreſ p. 517.

Geneſ. c. 20. ℣. 7.

Ibid. c. 27. ℣. 27.

Ibid. c. 49.

Ibid. c. 37.

Il eſt vrai qu'alors les Prophétes n'écrivoient pas ce que Dieu leur inſpiroit ; au moins ne voyons-nous aucun veſtige d'ouvrages compoſez par ces Hommes vénérables, ſi ce n'eſt dans le paſſage de ſaint Jude, qui nous parle d'un Livre prophétique d'Hénoch. Mais quelque temps après la mort de Joſeph, paroît Moyſe Chef, Légiſlateur, Prophéte des Juifs tout enſemble, & ſes Ecrits ſont dans nos mains remplis d'innombrales prédictions juſtifiées par l'Hiſtoire des Nations autant que par celle des Iſraëlites mêmes. A Moyſe ſuccédent Joſué, & les autres Juges pour le gouvernement civil ; je ne vois pas néanmoins qu'il y ait eu beaucoup de Prophétes durant cette eſpéce de République. On ne peut guéres placer dans ce rang que Débora, nommée la *Prophéteſſe*, ou bien encore ce Prophéte Anonyme envoyé de Dieu pour reprocher au peuple ſes infidélitez, lorſque les Madianites le tenoient dans l'oppreſſion. Auſſi l'Ecriture dit-elle qu'au temps de la Judicature d'Héli, la Prophétie étoit rare, & qu'il n'y avoit pas communément de *viſion* avant les jours de Samuël. Mais dès que Dieu ſe fut manifeſté à ce ſaint Homme, le nombre des Prophétes s'accrut de plus en plus. On en voyoit de nombreuſes troupes qui vivoient enſemble ſous ſa conduite, en ſorte que depuis ce temps juſqu'à celui de Darius, ou juſqu'au rétabliſſement du Temple, on trouve une ſucceſſion éxacte, & non interrompuë de Prophétes en Judée.

Epiſt. Jud. ℣℣. 14 15.
Tertull. l. de habitu Mulieb.
Id. de cult. fœmin. c. 10.
Id. de Idolol. cap. 4. & 15.
Id. Apol. c. 22.
Origen. l. 5. cont. Celſum.
Judic. c. 4. ℣. 4.
Id. c. 6. ℣℣. 7 & 8.
1 Reg c. 3. ℣. 1.
Ibid. c. 10.

Ce fut en effet ſous les Rois d'Iſraël, & de Juda ſur tout, que Dieu ſe plut à faire part aux hommes des ſecrets de ſa Providence. Une partie du peuple, gâtée par l'éxemple contagieux des Nations voiſines, avoit beſoin plus que jamais d'une autorité ſouveraine qui la rappellât au devoir ; & pour ceux qui ne s'en étoient pas encore détachez, il étoit néceſſaire qu'ils euſſent des Guides fidéles avoüez de Dieu par des ſignes particuliers. Or, nul caractére plus propre que la Prophétie à diſtinguer le véritable du faux conducteur, parce que *le témoignage le plus authentique de la Divinité eſt la certitude de la prédiction*, comme le dit un grand Homme. Auſſi Dieu ne manqua point de procurer ce ſecours au peuple qu'il aimoit. Il lui donna David, & ſous le regne de ce Prince Aſaph, Héman, Idithun, Gad, & Nathan. Sous

Orig. lib. 1. contra Celſum.
Tertull. Apolog. c. 20.

Salomon ; Addo, Ahias, & quelques autres encore moins connus. Séméïas ſous Roboam ; Ananie, & Azarias ſous Aſa ; Jéhu fils d'Hanani ſous Joſaphat ; Elie, Eliſée, leurs Diſciples, & Michée fils de Jemla ſous les regnes d'Achab, & de Jézabel ; Oſée, Sophonie, & Amos ſous Jéroboam, & ſous Oſias ; Eliézer, & Jahaziel ſous Joſaphat ; Michée, Joël, Nahum, & Iſaïe ſous Joathan, Achaz, & Ezéchias ; Oded ſous Phacée de Samarie ; Habacuc ſur la fin de Joſias, & au commencement de Joachim ; Jérémie, Abdias, Ezéchiel, & Daniel au temps de la captivité de Babylone. Ceux-ci prophétiſerent hors de la Judée, Ezéchiel dans la Méſopotamie, & Daniel à Suze. Aggée & Zacharie prédiſoient après la captivité, & lorſqu'on rebâtiſſoit le Temple ; Malachie un peu enſuite, & lorſque le Temple fut fini. Je ne m'étends point ſur la vérité de ces dattes, pour ne pas occuper ſans beſoin à des diſcuſſions chronologiques. On peut voir ſur cela Grotius, M. de Meaux, & le P. Calmet, ſi l'on veut s'aſſurer davantage de la ſucceſſion que j'indique. Pour moi je deſcends à d'autres recherches.

Grot. Comment. in Script. M. de Meaux Hiſt. Univ. prem part. *Calmet. Comment.*

Des différentes maniéres de prophétiſer chez les Hébreux.

LE nom de Prophéte chez les Juifs n'étoit pas toûjours l'expreſſion de la même idée. Dans l'origine on donnoit à ceux qui prédiſoient le titre de *Voyant* ; comme pour en faire entendre qu'ils avoient des révélations, ou qu'ils voyoient ce qui étoit impénétrable au reſte des hommes. Dans la ſuite on ſe ſervit du mot *Roeh. Celui qui s'appelle aujourd'hui Prophéte*, [*Nabi*] *ſe nommoit autrefois Voyant*, [*Roeh*,] dit le premier Livre des Rois. Or ce mot, *Nabi*, ſignifioit tantôt un Interpréte, tantôt un Orateur. Ainſi parce qu'Aaron portoit la parole pour Moyſe, Dieu dit à celui-ci : *Je vous ai établi le Dieu de Pharaon, & vôtre frere ſera vôtre Prophéte. Nabi* étoit quelquefois le nom de celui qui découvroit non l'avenir, mais ce qui s'étoit paſſé d'inconnu, ou même ce qui étoit actuel, mais éloigné par la diſtance des lieux. C'eſt en ce ſens que les Soldats Romains diſent à Jeſus-Chriſt dans l'Evangile : *Prophétiſez celui qui vous a frappé*, & l'on remarque dans l'Hiſtoire de Samuël, que de ſon

1. Reg. c. 9. ℣. 9.

Exod. c. 7.

Matt. c. 26. ℣. 68.

temps on alloit au *Nabi*, ou Prophéte, lorſqu'on avoit égaré quelque choſe d'important. Comme les Prophétes inſpirez entroient ſouvent dans un ſaint enthouſiaſme, *Nabi* ſe diſoit quelquefois d'un homme émû par les agitations d'un mauvais génie. Ainſi l'Ecriture marque de Saül qu'il *prophétiſoit*, quand il étoit ſaiſi de ſes tranſports, & qu'il éprouvoit les mouvemens involontaires de ſa fureur. Le mot *Nabi* s'appliquoit de même à un homme qui chantoit les louanges de Dieu au milieu des danſes, & parmi les accords de la ſimphonie. C'eſt ce qui a fait dire à l'Auteur des Paralipoménes que les fils d'Aſaph furent établis pour *prophétiſer* ſur les harpes. *Nabi* déſignoit encore celui qui a la puiſſance des miracles. En ce ſens les ſaints Livres diſent d'Eliſée que *ſes os prophétiſerent aprés ſa mort*; & plus bas ils diſent la même choſe du corps de Joſeph. Enfin *Nabi* ſignifioit d'ordinaire celui qui prédiſoit l'avenir au nom de Dieu.

1. *Reg. c.* 9.
Ibid. c. 18. ℣. 10.
Paralip. 24 *c.* 26.
Eccleſiaſt. c. 48.
Ibid. c. 49.

Outre ces différentes ſignifications du terme *Nabi*, la prédiction, priſe dans le ſens le plus éxact, étoit ſouvent diverſifiée dans la nature même de l'inſpiration. C'étoit toûjours l'eſprit de Dieu qui éclairoit celui du Prophéte, mais la maniére de l'éclairer n'étoit pas uniforme. Tantôt c'étoit par les ſonges que Dieu révéloit à ſes Saints le ſecret de l'avenir, comme on le voit à l'égard d'Abraham, & de Jacob dans la Généſe. Tantôt c'étoit par des viſions ſenſibles, & par des ſignes inopinez offerts durant la veille. Ce fut de la ſorte qu'Iſaïe vit le Seigneur aſſis dans un Trône ſublime, environné de Séraphins, & le Temple rempli de la Majeſté de ſa préſence. Quelquefois Dieu ſe montroit au milieu d'une brillante lumiére, & porté ſur les nuées, comme il fit à Abraham, à Job, & à Moyſe. Quelquefois il faiſoit entendre ſa voix d'une maniére articulée, ſans doute par le miniſtére d'un Ange, & peut-être par ſon Verbe. On en voit des éxemples à l'égard de Moyſe dans la célébre Apparition du Buiſſon ardent; à l'égard d'Abraham qui entendit une parole ſortie de la nuée; & à l'égard de Samuël qui fut ſenſiblement averti durant le ſilence de la nuit. Mais la voye la plus ordinaire étoit l'inſpiration qui verſoit la ſcience dans l'ame du Prophéte, & cette touche intime qui excitoit ſa volonté pour redire ce qu'il venoit d'apprendre du Maître intérieur.

Gen. c. 15. ℣. 12.
Ibid. c. 28. ℣. 12.
Iſai. c. 6.
Gen. c 16. ℣. 10.
Job c. 40.
Exod. c. 13. ℣. 21.
Exod. c. 3. ℣. 2.
Gen. c. 22. ℣℣. 11. 12.
1. *Reg. c.* 3. ℣. 4.

L'idolâtrie voulut imiter ces fonctions différentes dont les Prophétes Hébreux étoient avertis des décrets du Ciel. La voye des ſonges fut la principale chez les Payens. Ils alloient dans les Temples qui n'étoient originairement que les tombeaux de quelques-uns de leurs Rois. Ils y attendoient le ſommeil ſur des peaux (*a*) de victimes immolées à ces Princes, ou à quelques Héros; & les ſonges qu'ils avoient alors, ils les croyoient prophétiques, & envoyez des Dieux. Le Temple d'Eſculape n'étoit rempli que de ces conſultans, & celui ſur tout de Paſithée, ou de Paſiphaé étoit célébre à Lacédémone. Mais les Sages ſçavoient bien ce qu'il falloit penſer de cette coûtume ſuperſtitieuſe, & Ciceron la traite, comme elle le mérite, avec le dédain le plus marqué. (*b*)

Clem. Alex. in Protrep.
Cyprian d. vanitat. Idolo.
Aug. de Civit. Dei. l. 8. c. 5.

Pour ne rien omettre, je remarquerai encore que Dieu parloit immédiatement à Moyſe du haut de ſon Trône de gloire qu'il avoit mis ſur les Chérubins dont étoit couvert le Propitiatoire de l'Arche, & c'eſt pour cela ſans doute que cette partie du Temple qui conſervoit un dépôt ſi précieux, s'appelloit *l'Oracle* chez les Juifs. Joſué, & les autres ſucceſſeurs de Moyſe n'eurent pas le même avantage. La voix céleſte ne ſe faiſoit pas entendre à eux du milieu du Sanctuaire. Ils devoient ſe préſenter au Souverain Sacrificateur, & le prier, dans les conjonctures délicates de l'Etat, de demander à Dieu qu'il expliquât ſes volontez. C'eſt ce que l'Ecriture appelle conſulter le Prêtre *touchant le Jugement de l'Urim*, & ce n'étoit qu'après la réponſe du Seigneur, que les enfans d'Iſraël devoient obéïr à Joſué même. Cette pratique fut en vigueur chez les Hébreux tant qu'ils eurent des Juges à la tête de leur République. Aucun de ces Sages

Num. c. 27. ℣. 18. & ſeqq.

(*a*) . . . Cæſarum ovium ſub nocte ſilenti
Pellibus incubuit ſtratis, ſomnoſque petivit.
Multa modis ſimulachra videt volitantia miris
Et varias audit voces, fruiturque Deorum
Colloquio. *Virgil Æneid lib. 7.*

Stratis pellibus hoſtiarum incubare ſoliti erant ut ſomniis futura cognoſcerent, quod in fano Æſculapii uſque hodie error celebrat Ethnicorum *Hieron*

Qui præerant Lacedomoniis non contenti vigilantibus cutis in Paſitheæ Fano, quod eſt in agro propre urbem, ſomniandi cauſa excubabant, quia vera quieris oracula ducebant. *Cic de Div. lib* 1.

b Explodatur hæc quoque ſomniorum divinatio cum cæteris. Nam ut vere loquamur, ſuperſtitio fuſa per gentes, op reſſit omnium ferè animos, atque hominum imbecillitatem occupavit. *Cic. de Div. lib. 2. ad finem.*

n'oſoit

n'oſoit rien entreprendre de capital aux intérêts communs, ſi avant tout il n'avoit conſulté l'Oracle par le moyen du Grand-Prêtre, qui mettoit alors ſon Ephod, ſelon qu'il eſt rapporté de page en page au premier Livre des Rois. 1. Reg. c 14. ℣. 3. Ibid. c. 23. ℣. 6. Ibid. c. 30. ℣. 8.

Ce n'eſt pas ici le lieu d'approfondir ce que c'étoit que l'Urim, ni de rapporter toutes les conjectures des Critiques ſur ce point. Les Livres ſacrez ne nous en diſent qu'un mot, & le voici: *Vous mettrez au pectoral du Jugement Urim & Thummim, qui ſeront ſur le cœur d'Aaron quand il paroîtra devant le Seigneur, & Aaron portera toûjours le Jugement des enfans d'Iſraël ſur le cœur, quand il ſe préſentera devant Dieu.* Exod. c. 28. ℣. 30.

Ceux qui ont penſé que cette ſorte d'Oracle étoit l'imitation d'une coûtume, quoique profane, ne paroiſſent approcher du vrai plus que les autres. On lit en effet que dans l'Egypte, le plus ancien Sacrificateur portoit à ſon coû une pierre précieuſe taillée en image, qu'on nommoit *la Vérité*, & quoiqu'il ne paroiſſe pas qu'il rendît par elle des Oracles, au moins en uſoit-il quand il avoit à décider quelque importante queſtion. Peut-être que l'Urim prend ſa ſource dans cet uſage. Dieu par condeſcendance pour la foibleſſe de ſon peuple, & pour arrêter ſa pente vers l'idolâtrie, voulut bien adopter une partie des coûtumes profanes en les purifiant, & pourvû qu'on ne porte pas ce ſentiment trop loin, comme ont fait quelques Auteurs, je ne vois pas ce qu'on pourroit en induire contre la ſainteté de la Religion Judaïque. Quoi qu'il en ſoit, la maniere de conſulter l'Urim ceſſa, je crois, vers le regne de Salomon, ou même dès le tems de David. Les Rois devenus arbitres ſouverains des délibérations, réünirent en eux toute l'autorité, & Dieu ne parla plus par l'Urim & le Thummim. *Spencer. de Urim & Thummim ad fin. libri de Leg. Hebr.* *Ælian. lib.* 14. *c.* 34. *Diod. Sic. lib.* 1 *p.* 31. M de Meaux Hiſt. Univ. 2 part. *Origen. l.* 1. *cont. Cel. ſum. Marsham. Chron. Can.*

Les Prophéres vinrent après, comme je l'ai remarqué, & non ſeulement leurs diſcours annonçoient l'avenir; leurs actions étoient encore de manifeſtes Prophéties. Souvent même leurs perſonnes, leurs épouſes, & leurs enfans étoient de vivantes prédictions. Ahias, par éxemple, coupe ſa tunique en douze parts, & il en donne dix à Jéroboam fils de Nabat, pour lui faire entendre que Dieu lui donneroit l'empire ſur les dix Tribus, qui refuſeroient de reconnoître le fils 3. Reg. cap. 11. ℣℣. 29. 30. 31.

Iſai. c. 20. ℣℣. 2. 3. 4. de Salomon. Iſaïe marche nud, & ſans chauſſure comme un eſclave, pour être l'image de ce qui alloit arriver aux peuples d'Egypte & d'Ethiopie, qu'Aſſaradon devoit emmener *Oſée c 1.* captifs au-delà de l'Euphrate. Oſée, par un ordre exprès d'enhaut, épouſe une femme proſtituée, & donne aux enfans qui naiſſent d'elle des noms figuratifs qui expriment l'idolâtrie des dix Tribus, avec la vengeance que Dieu va prendre de Jéhu Roi d'Iſraël. Les deux fils d'Iſaïe, l'un ap- *Iſai. c. 8. ℣. 1.* pellé *Séar-Jaſub*, [le reſte viendra] l'autre, *Chaſch-bas* [dépoüillez au plûtôt] étoient de même des préſages en Ju- *Ibid. ℣. 18.* da. Ce qui faiſoit dire à ce Prophéte : *Me voici moi, & les enfans que Dieu m'a donnez pour être par ſon ordre un ſigne, & un prodige en Iſraël.* Enfin, pour ne plus rapporter qu'un *Jerem. c. 13.* trait de cette nature, Jérémie prophétiſe la deſtruction de Jéruſalem, & la captivité de Babylone par une ceinture de lin que Dieu lui commande d'acheter, qu'il porte enſuite durant quelque temps, & qu'il cache après en un endroit voiſin de l'Euphrate. Je ferai bien-tôt les réfléxions que demandent ces remarques.

De la maniére de vivre des Prophétes chez les Juifs.

ENtre tous les caractéres de ſainteté qui éclattoient dans la Religion des Hébreux, le nombre, & les mœurs de leurs Prophétes étoient conſtamment ce qui la diſtinguoit le plus. Ces hommes extraordinairement ſuſcitez, rendoient par leurs Oracles la Divinité toûjours préſente, & toûjours ſenſible en Iſraël. On ne pouvoit manquer, en voyant des Miniſtres ſi reſpectables, de ſe rappeller celui qui les envoyoit, & de rapporter à l'Eſprit inſpirateur la gloire de ſon propre ouvrage. Auſſi étoient-ils en honneur dans la *Iſai. c. 27.* Nation, & du moins ſous les Princes religieux nulle entrepriſe importante, nulle queſtion ſérieuſe ne ſe décidoit que de l'avis des Prophétes.

Cependant au milieu de ces égards & des ces reſpects extérieurs, leur vie privée n'avoit rien que de ſimple. Que dis-je ? Rien que de laborieux, d'auſtére & de pénirent. Ils ne paroiſſoient à la Cour des Rois que dans les temps où ils y étoient appellez, ou lorſqu'il falloit y faire entendre les pa-

roles que l'Eſprit leur inſpiroit. Ils n'entroient même dans les villes que pour y exercer les fonctions de leur miniſtére, pour s'oppoſer aux abus, arrêter le cours des prévarications, maintenir l'autorité de la Loy, annoncer la paix aux Juſtes, & les châtimens préparez aux tranſgreſſeurs. Hors de ces cas ils vivoient dans les campagnes, & retirez du commerce du peuple. C'étoit-là qu'ils prioient pour lui, & que par la voix de leurs larmes ils écartoient quelquefois les coups prêts à tomber ſur la Nation ſi ſouvent infidelle. Autour d'eux étoient des Diſciples qu'ils formoient à la ſcience des mœurs, autant par leurs éxemples que par leurs leçons. Ils étoient comme les Supérieurs de ces Communautez pacifiques. L'innocence y trouvoit un aſyle certain, l'ignorance des lumiéres sûres, & quoique la Prophétie ne ſoit point un art dépendant du ſecours & des progrès de l'étude, il étoit ordinaire pourtant que Dieu ſe communiquât aux enfans, ou aux Diſciples des Prophétes. Sans doute parce que la pureté de leur conduite, leur application à la ſageſſe, & à l'intelligence des Livres ſacrez, les diſpoſoient à la grace de la Prophétie. Tous enſemble s'occupoient alternativement à la méditation & au travail; non à ces travaux qui épuiſent le corps, & qui diſſipent l'eſprit, mais à ceux qui ſans nuire à la liberté de l'ame, la garantiſſent de l'oiſiveté dangereuſe des ſens.

Une telle ſituation loin de compatir avec les richeſſes, ne pouvoit être qu'indigente. Auſſi les Prophétes manquoient-ils quelquefois des ſecours même néceſſaires. On lit au premier Livre des Rois qu'on faiſoit à ces ſaints Hommes des préſens de pain groſſier; & ailleurs, qu'on leur donnoit les *prémices*, comme on avoit coûtume alors de faire aux pauvres. Elie marchoit vêtu de peaux. Iſaïe, quoique deſcendu de la maiſon Royale, portoit *un ſac*; c'eſt-à-dire un habit rude, & informe, un habit lugubre, & de deüil tel qu'on en portoit dans les calamitez publiques par tout l'Orient, & enſuite à Rome (*a*) même, lorſqu'on vouloit par des dehors négligez marquer la triſteſſe de l'ame. Cet habit étoit ordinaire à tous les Prophétes. Ceux même qui affectoient

1. *Reg* c. 9. ℣℣. 7. 8.
4 *Reg* c. 4. ℣ 10.
Ibid. c. 1. ℣. 8.
Ibid. c. 20. ℣. 2.

(*a*) Tam varia atque atrox Ita ici belli fortuna fuit, ut uſque ad *ſaga* iretur, diuque in eo habitu maneretur. *Vell. Paterc. lib.* 2.

de le paroître pour séduire le peuple, ne se montroient à lui que dans cet extérieur humiliant, conforme à celui des Saints inspirez de Dieu.

Zach. cap. 13. ℣. 4.

Ceux-ci ne vivoient pas tous dans le célibat. L'Ecriture nous parle de l'épouse d'Isaïe, de celle d'Osée, & de celles de quelques autres encore. Nulle femme cependant n'approchoit de leurs demeures, & je ne vois pas qu'après leur vocation au ministére aucun ait pris de secondes épouses. La priére, comme je l'ai dit, étoit leur éxercice principal, & elle étoit succédée de l'étude des Prophéties antérieures. Daniel prioit & jeûnoit pour mériter l'intelligence des septante semaines marquées à Jérémie. Jérémie lui-même prioit pour obtenir la grace de l'inspiration actuelle. Zacharie se dévoüoit à la connoissance des anciens Oracles. Tant ils étoient persuadez tous que la Prophétie, quoiqu'elle fût un don gratuit, éxigeoit néanmoins de l'application, & de profondes recherches. Dieu même ne vouloit pas toûjours qu'ils sçussent le nœud mystérieux des révélations qu'il leur avoit offertes. Ainsi Daniel ne comprit pas ce qui lui avoit été inspiré sur l'état futur des Saints, & l'Ange qui lui parloit voulut qu'il demeurât dans une humble attente de l'éxécution des desseins de Dieu, parce que le détail devoit en être inconnu jusqu'au temps arrêté dans les conseils éternels. L'Esprit qui souffle quand, & où il lui plaît, n'étoit pas toûjours sur les Prophétes, comme on se l'imagine d'ordinaire, & il se passoit quelquefois des années entiéres avant qu'ils en vissent le retour. C'est pour cela que nous en voyons plusieurs ne prédire qu'une fois dans le cours entier de leur vie: parce que Dieu veut que sa créature soit sans cesse dans la dépendance qu'elle doit à son Auteur, & qu'une grace accordée de sa part n'est point un titre qui en mérite une seconde.

Daniel. c. 9. ℣. 2.

Jerem c. 33. ℣. 3.

2. Paralip. c. 26 ℣. 5.

Daniel. cap 12. ℣. 8.

Il n'en étoit pas de même des discours simples de morale que faisoient les Prophétes sans mélange de prédiction. Je crois qu'il dépendoit de leur prudence de choisir les conjonctures où le peuple avoit besoin d'être soûtenu par l'instruction. Les connoissances profondes qu'ils avoient de l'esprit de la Loy suffisoit alors à leur zele, & je trouve que dans ces circonstances ils pensoient que la qualité générale de Pro-

phétes autoriſoit aſſez la ſainte liberté de leurs diſcours. C'eſt cette ardeur empreſſée pour le ſalut de leurs freres qui leur attiroit ſi ſouvent de cruelles perſécutions. L'homme ne veut point qu'on le trouble dans l'uſage du plaiſir qu'il aime. Tout ce qui s'oppoſe à ſes penchans le révolte, & le moyen sûr de lui devenir odieux eſt de le rappeller à la régle dont il eſt ſorti. Cette maxime déja ſi vraye priſe en général, l'étoit encore plus ſinguliérement à l'égard du peuple Juif, ſenſible plus que tout autre au vain plaiſir d'être flatté. Séduit par une foule d'impoſteurs qui l'endormoient dans ſes déſordres, il n'écoutoit qu'avec chagrin & contrainte, les utiles, mais sévéres remontrances des ſaints Prophétes. Ce dépit ſecret ſe tournoit bien-tôt en haine contr'eux, & de la haine à la persécution ouverte il n'y a qu'un pas, facile à franchir. De là les maux dont eſt remplie l'Hiſtoire des Hommes de Dieu. Tantôt c'eſt à la violence des Princes, quelquefois c'eſt à la dériſion de la multitude qu'ils ſont expoſez. *Les uns*, dit l'Auteur de l'Epître aux Hébreux, *ont été frappez de verges, ne voulant point*, par de lâches complaiſances, *racheter leur vie préſente, afin d'en trouver une meilleure dans la réſurrection. Les autres ont ſouffert la honte des inſultes, la peine des chaînes, & des priſons. Ils ſont morts par le tranchant de l'épée; ils ont été lapidez; ils ont été ſciez; tous ont paſſé par les plus dures épreuves. Ils ont été vagabonds, couverts de peaux, abandonnez, contredits, affligez: eux dont le monde n'étoit pas digne, ils ont paſſé leur vie errans dans les déſerts, & dans les montagnes: ſouvent cachez dans les antres, & dans les cavernes de la terre.* Quelle peinture! Et qui eſt-ce qui la fait? Celui qui vivoit dans un temps où la mémoire de ces malheurs étoit encore toute récente.

Voyez ci-après troiſiéme Liv. Réponſe à la quatriéme difficulté.

Iſai. c. 30. vv. 10. 11.

Epiſt. ad Hebr c. 11. v. 35.

Après cela je ne puis aſſez m'étonner qu'un Ecrivain, d'ailleurs Critique habile, ait voulu ſoutenir que la qualité de Prophéte étoit chez les Juifs une des premiéres & des plus puiſſantes Charges de l'Etat, qu'ils en étoient les Orateurs publics ou les Miniſtres, & que leurs diſcours étoient enregiſtrez, avec les autres Actes, dans les Archives de la République, & enſuite de la Monarchie. Quel rapport trouve-t-on entre un Miniſtére qui n'eſt ſuivi que d'opprobres,

Hiſt. Crit. de l'ancien Teſt. l. 4. c. 4.

& des fonctions éclatantes qui mettent en partage du Gouvernement ? Qui peut croire qu'on ſe fiſt en Iſraël une loy de conſerver dans le dépôt public des prédictions ſouvent funeſtes, dont on haïſſoit, ou même dont on faiſoit mourir les Auteurs ? Ce ſentiment avancé par M. Simon n'a donc rien de vrai, ni de vraiſemblable, & je le joints à l'opinion où il étoit encore que le Sanhédrin étoit composé de Prophétes, ou d'Hommes inſpirez ; ſyſtême ſans preuve, pour ne rien dire de plus, & ſolidement réfuté par l'Auteur des *Sentimens des Théologiens de Hollande.*

Id. lib. 1. c. 2.

Page 213.

Du Style des Prophétes.

Voyez plus bas Liv. 3. Réponſe à la dixiéme Diffic.

NOus n'avons pas tous les Ecrits des Prophétes. Dieu n'en a voulu conſerver à ſon Egliſe que ce qui importoit à la preuve de ſa doctrine. Le reſte s'eſt égaré dans les fréquentes révolutions du peuple Juif. Nous ne ſçavons pas même bien éxactement le détail, & toute l'étenduë de nos pertes. Mais à en juger par le grand nombre de Prophétes qui ſe ſont ſuccédez durant plus de trois ſiécles, il eſt aiſé de comprendre qu'il nous manque aujourd'hui preſque autant de richeſſes qu'il nous en reſte. Quand je dis de richeſſes, je ne l'entends pas ſeulement du côté du dogme, de l'inſtruction, & des mœurs ; je le prends encore du côté de l'éloquence, de la grace, & de la majeſté du diſcours.

En effet, ſi parlant du corps des Ecritures, on peut dire qu'elles ont un caractére ſenſible de ſublimité ſupérieur à tout langage mortel, perſonne ne conteſtera que les Prophétes ont eu cet avantage d'une façon encore plus ſinguliére.

Il eſt évident que la nobleſſe de l'élocution a ſes premiéres ſources dans la grandeur des idées qui ſont offertes à l'eſprit. Occupé d'un objet qui l'intéreſſe par ſon élévation, il le repréſente avec force. Les termes ſe conforment alors à la vivacité de l'impreſſion, & à la beauté du ſens : ils en prennent la teinture, pour ainſi dire, pendant qu'ils ſont foibles, qu'ils rampent, qu'ils languiſſent lorſqu'ils n'expriment qu'une idée commune, & qui ne ſe concilie qu'une attention légére de l'eſprit.

Or les Prophétes dans le temps de l'inſpiration ſur tout

n'étoient remplis que de hautes idées, & elles faiſoient en eux des traces profondes. C'étoit la main de Dieu qui les gravoit : & elles le repréſentoient Lui-même, ſa Juſtice, ſa Providence, ſon Eternité, ſes Miſericordes, ſa Puiſſance, l'Ordre admirable de ſes conſeils, & l'immenſe profondeur de ſes Myſtéres. Quelquefois c'étoit la chûte d'un Empire, ou l'élévation d'un autre ; les ſuccès, & les victoires, ou les malheurs, & les défaites des Princes. Souvent c'étoit d'expreſſives figures de l'Egliſe à venir ; de cette Egliſe objet éternel des deſſeins de Dieu ſur les hommes, & dont ſon Fils devoit à jamais être le Pontife, le Sauveur, & l'Epoux ; de cette Egliſe qui dans ſa durée devoit avoir tour à tour tant de proſpéritez & de revers ; de cette Egliſe dont l'ancienne, quoique ſi chérie, n'étoit que l'image, & qui devoit dans la ſuite n'avoir, pour l'étenduë, d'autres bornes que celles de l'Univers. Auſſi ſouvent au moins c'étoit cette même Egliſe recueillie dans le ſein de Dieu à la fin des ſiécles, nourrie de la vérité, réünie à ſon Chef, joüiſſant avec lui d'un repos inaltérable, & foulant aux pieds ſes ennemis vaincus. Quelle image ! Quel ſpectacle pouvoit davantage élever l'ame, & la fixer à de plus magnifiques objets ?

En général les Prophétes ſont remplis de métaphores, & d'expreſſions figurées. C'étoit le goût particulier des Orientaux. Ils ne s'expliquoient ordinairement que par allégories, & par apologues. La Philoſophie de ces peuples, & leur Théologie n'étoient conçûës qu'en paraboles, & avec ces tours ſymboliques qui enveloppent la vérité ſous des images. Les Hiéroglyphes des premiers Egyptiens en ſont foy. Preſque tout étoit déguiſé chez eux, & ils avoient réduit en art l'habitude où ils étoient de voiler les choſes les plus ſimples par des ſignes myſtérieux. Ce fut des Prêtres d'Egypte que Pythagore & Platon apprirent à traveſtir leurs dogmes comme ils ont fait, & à les cacher ſous des nuages, pénétrables ſeulement à ceux qu'ils avoient initiez dans les ſecrets de leur obſcure Métaphyſique. Les Doctes de la Phénicie & de la Chaldée étoient dans le même uſage. Les Arabes ſur tout ſe faiſoient honneur d'y exceller. Nul peuple n'a tant qu'eux enfanté de Poëmes, & un Ecrivain célébre aſſure que le Monde entier n'en a pas tant produit. C'eſt peut-être

Orig. contr. Celſ. lib. 1. pag. 8.

Erpenius.

ce qu'a voulu dire Horace quand il appelle l'Hydaſpe, le fleuve fabuleux, *fabuloſus Hydaſpes*, parce que ce fleuve qui a ſa ſource dans la Perſe, & ſon embouchure dans les Indes, commence, & finit ſon cours parmi des peuples de tout tems attachez aux fables, & aux fictions.

M. Huet. De l'origine des Romans.

Dieu pour s'accommoder au penchant que les Iſraëlites avoient apporté d'Egypte pour les apologues, fit entendre ſa volonté aux Prophetes par des figures, & ne leur propoſa ſes Loix que ſous l'enveloppe des paraboles. On remarque que du tems de Salomon on faiſoit conſiſter la ſageſſe dans la ſcience des énigmes ; & cette Reine qui accourut de ſi loin pour contempler de ſes yeux celui qui faiſoit l'admiration du Monde, lui propoſa des énigmes dans le deſſein d'éprouver ſi la pénétration de ſon eſprit étoit auſſi grande que la renommée le publioit. Il avoit, dit l'Ecriture, composé mille Poëmes, ſans doute dans ce goût d'allégorie que nous remarquons au Cantique des Cantiques, & ſi l'on en croit Joſephe, ce Prince & Hiram Roi de Tyr s'envoyoient mutuellement des énigmes, ſous peine de ſommes d'importance payables par celui des deux qui ne pourroit les déchiffrer.

Plutarch. Conviv.

Joſeph. Antiquit. l. 8. c. 2.

De là vint que les Prophétes ne prédiſoient ſouvent l'avenir que par certains ſignes myſtérieux, comme nous l'avons vû plus haut, & qu'en pluſieurs rencontres leurs expreſſions étoient obſcures, & equivoques. Quelques-uns même ont écrit en vers, dont le ſtyle eſt encore plus propre que celui de la proſe à traveſtir ce qu'on a réſolu de cacher.

A travers tous ces voiles mis à deſſein, l'objet principal de leurs prédictions ſe faiſoit néanmoins toûjours appercevoir. Ils le repréſentent, quand ils veulent, par des traits ſi reſſemblans, qu'il paroît lui-même s'offrir à la vûë. C'eſt ſur tout ce rare avantage de peindre qui caractériſe les Prophétes Hébreux. Dans leurs Ecrits tout, juſqu'au moindre détail, vit, & inſpire du ſentiment. Leurs tableaux ont de l'ame, de la paſſion, & de la vérité. Souvent chez eux un mot ſeul fait une élégante deſcription, & cette courte peinture n'en eſt que plus propre à graver dans l'eſprit une image vive & nette.

Talent auſſi ſingulier. Ils n'employent d'ordinaire que les termes les plus ſimples, mais ils en font une alliance ſi neuve, qu'elle s'éléve au ſublime le plus parfait, ſans s'écarter

ter du naturel. Pour dire les plus grandes choſes, l'expreſſion familiére leur ſuffit. Ils ſçavent enrichir leur langue, ſans en multiplier les mots; c'eſt de l'uſage ordinaire qu'ils les tirent. Ce ſont, pour le dire ainſi, les termes domeſtiques; mais de la maniere dont ils les uniſſent, il en ſort un tour original cent fois plus noble, plus neuf, & plus intéreſſant que ne le feroit un autre plus recherché. En les liſant, on eſt frappé de voir un ſens plus lumineux confondu ſi modeſtement avec une expreſſion commune, & l'on eſt ſurpris de ſe trouver émû, dans le temps même qu'ils ſemblent ne nous rien offrir que d'ordinaire. Je me diſpenſe de joindre des éxemples qui juſtifient cette remarque. Il ſera mieux que le Lecteur ſe donne à luy-même le plaiſir de les découvrir.

Spinoſa, qu'on trouve par tout à ſa rencontre dès qu'il s'agit des Prophétes, dit pourtant que du côté de l'éloquence ils n'ont rien eu qui les diſtinguât. Il ſe plaît à repréſenter l'un comme un génie mélancholique, dur & ſauvage, qui ne ſçait que potter d'améres paroles, s'affliger & contriſter les autres; celui-ci comme un caractére ardent qu'entraîne ſa propre impétuoſité, & qui croit voir ce qu'il imagine; celui-là comme un Paſteur ignorant & groſſier réduit à n'emprunter ſes images que des viles occupations de la vie paſtorale, ou même ruſtique; tous comme des eſprits ordinaires, dont la difference entre eux ne naît que du plus, ou du moins de force dans l'imagination. *Spinoſa. Tractat. Theolog. Polit.*

Cette hardieſſe, ou plutôt cette témérité de déciſion, qui a donné quelques Sectateurs à Spinoſa, eſt pour ceux qui approfondiſſent, le premier motif de leurs dédains pour lui. Cet homme qui n'avoit que la méthode, & la marche extérieure du raiſonnement, comme je l'ai fait voir ailleurs, ne poſſédoit rien moins que le vrai goût de l'éloquence. Il oſoit en juger, & perſonne au monde ſur ce point n'étoit plus récuſable que lui. Ses propres Ecrits le découvrent aſſez à ſon déſavantage. Son ſtyle, ſi pourtant il en a un, eſt d'une aridité déſolante, ſans grace, ſans nobleſſe, ſans naturel. Même dans ceux de ſes Ouvrages où il ne s'aſſujettit point aux allures des Géométres, il eſt obſcur & confus preſque par tout. Obſcur, non par la profondeur, mais par le bizarre entrelacement de ſes idées; non par un goût de compoſition

Voyez le Diſcours à la tête de cet Ouvrage.

choiſie qui n'employe qu'autant de termes qu'il en faut en rigueur pour ſe faire entendre ; mais par une negligence d'eſprit qui fait omettre le neceſſaire. Il affecte la préciſion des Philoſophes, & ſa préciſion n'eſt qu'une maniere plus sûre d'ennuyer par la brieveté même. Ceux que ſon Syſtême a le plus charmé conviennent de ces défauts, & la plûpart ſont contraints ſouvent d'avoüer qu'il leur eſt impénetrable dans la plus grande partie de l'expoſition de ſa doctrine. Voilà pourtant celui qui ſe permet de condamner le ſtyle des Prophétes, ſur les traces de Politien & de Domitius Calderinus. Amos eſt, dit-il, un berger qui n'employe que des images champêtres. Mais quoi ! n'y a-t-il donc point de grace, ni de douceur dans l'uſage de ſes métaphores naïves tirées de la ſimple nature ? Eſt-ce qu'Homere, & Virgile, les plus grands Poëtes que l'Antiquité Payenne ait portez, ne ſont pas encore attendriſſans & délicieux par la peinture aimable qu'ils font de page en page des exercices de la vie paſtorale ? N'eſt-ce pas de ces fonctions innocentes qu'ils empruntent les plus touchantes, & les plus nobles comparaiſons ? N'eſt-ce pas cette ſimplicité ſublime ſi dégagée du faſte & de l'enflure, qui les a fait paſſer dans tous les temps comme les modeles dans l'art de toucher, & de bien dire ? Pourquoi donc faites-vous un reproche aux Prophétes de ce qui fait dans les Ecrivains Prophanes le ſujet de vos éloges ? Amos a-t-il d'ailleurs manqué d'élevation & de dignité, quand il a voulu peindre la Majeſté de l'Etre ſuprême ? Ecoutez-le, & jugez ſi l'éloquence humaine pouvoit prendre un plus noble eſſor. *Voici*, dit-il, *celui qui a formé les montagnes, qui fait ſouffler les vents, qui déclare à l'homme quelle eſt ſa penſée, qui fait luire l'Aurore, & qui marche ſur le plus haut de la terre ; le Seigneur, le Dieu des Armées eſt ſon nom.* Et ailleurs : *Le Seigneur, le Dieu des Armées frappe la terre, & elle ſe diſſout ; il a établi ſa demeure dans le plus haut des Cieux. Il fait quand il veut monter à lui les eaux de la mer, & il les répand enſuite ſur la terre ; le Seigneur, le Dieu des Armées eſt ſon nom.* Homere a-t-il jamais dit de ſon Jupiter rien de ſi ſublime, rien qui marque davantage le ſouverain pouvoir de l'Etre infini ? Hé combien eſt-il au-deſſous de ces majeſtueuſes expreſſions !

Amos. c 4. ℣. 13.

Id. cap 9. ℣℣. 5. 6.

Mais Jérémie eſt un Prophéte triſte & plaintif, qui ne ſçait que verſer des larmes ſur les maux de ſa patrie, & dont les lugubres Lamentations n'ont que le même refrain. C'eſt ainſi que l'on parle, quand on ne diſpute que par goût de ſingularité, ou que l'on juge de ce que l'on n'entend point. Il eſt vrai que Jérémie n'annonce le plus ſouvent à Iſraël que des diſgraces, ou ne pleure que celles qu'il reſſent. Mais pourquoi étoit-il envoyé, ſinon afin de prédire les terribles effets de la colére de Dieu contre les Juifs? Devoit-il au milieu de ces menaces, prendre un ton d'allégreſſe, & chercher à plaire, quand il ne venoit que pour épouvanter? Le grand n'eſt-il de plus que d'un ſeul genre, excluſif de tout autre? Et la bienſéance du ſtyle ne ſe conforme-t-elle pas à la nature des ſujets? L'homme vraiment éloquent, eſt celui qui s'accommode, & qui ſe plie à ces differences, qui conſulte ſa matiére, & qui varie ſon art ſelon qu'elle change. Il ne reſtraint pas le beau ſeulement à ce qui ſemble riant, il connoît des graces de toute eſpéce. Il y en a pour lui dans le ſérieux, dans la triſteſſe, dans l'horreur même. Or je ne crains point de dire qu'il n'y a peut-être point d'Auteur où ce caractére d'œconomie & de ſageſſe ſe faſſe mieux remarquer, que dans Jérémie. A-t-il deſſein de répréſenter les malheurs de Sion? Il pénétre dans le cœur le moins ſenſible, il paſſionne, il attendrit, il excite les larmes. En le liſant, on croit être le témoin d'une calamité publique, & préſente. Ce n'eſt plus une image, c'eſt une réalité effective. On eſt émû dans le plus intime de l'ame. Tant la force, & la vérité de la peinture ſçavent ſuppléer à l'abſence de la choſe! Veut-il imprimer la crainte des Jugemens de Dieu, & reprocher à Juda ſes infidélitez? Qui le fait mieux que luy? Quelle nobleſſe dans les idées, & quel pathétique tout enſemble! Il peint, il conſterne, il perſuade, il entraîne. Eſt-il enfin inſpiré de Dieu pour la conſolation du peuple? Rien de ſi raviſſant que les promeſſes qu'il luy fait. Il luy montre ſa délivrance prochaine, & ſon heureux retour dans la terre de ſes Peres, ſes péchez oubliez, ſa pénitence finie, ſes vainqueurs humiliez, la colére divine appaiſée, un jour ſerein prêt à ſuccéder aux tenébres d'une longue nuit, c'eſt-à-dire, ſelon le langage des Prophétes, un amas de proſperitez & de douceurs, à la pla-

ce des afflictions, & des revers. Et tout cela il le dit, non avec ces ornemens ambitieux & façonnez, qui décélent l'art & l'étude. Aucun mot, aucun tour n'y eſt donné à l'affectation de briller; c'eſt un naturel doux & aimable qui s'inſinuë ſans bruit dans le cœur, un dramatique naïf où vous partagez le charme de l'entretien, une peinture vivante où vous croyez ſaiſir l'objet, un goût pur de mœurs & de vérité où la raiſon ſe retrouve, & ſe repoſe avec attrait.

A l'égard d'Iſaïe, quiconque n'eſt pas charmé de l'élégance inimitable de ſa diction, mérite de ne rien ſentir. Ce Prophéte avoit raiſon de dire, parlant de lui-même; *que le Seigneur lui avoit donné une langue ſçavante pour ſoûtenir par la parole les cœurs accablez, & que tous les matins Dieu lui touchoit l'oreille*, c'eſt-à-dire, qu'il lui inſpiroit ce qu'il devoit dire. Qui eſt-ce en effet qui a jamais écrit avec plus de force & plus de douceur, avec plus de ſageſſe & plus d'efficace, avec plus de naturel & de dignité que lui? Voyez avec quel zéle éloquent il reproche au Roi Achaz ſon impiété; comment il fait parler Dieu irrité de la défiance d'Ezéchias, qui avoit imploré le ſecours de l'Egypte; de quelle ſorte il reprend encore ce Prince de ſa vaine complaiſance à déployer ſes tréſors aux Envoyez de Babylone; avec quelle élévation de ſentiment il abbat le fol orgüeil d'Eliacim & de Sobna? Tous ces endroits, mille autres que je pourrois citer, ſont lumineux, ſublimes, & feroient honneur à ce qu'il y a de plus achevé dans les Ecrits anciens. Rien n'y approche du talent de ce Prophéte à répréſenter avec grace & fidelité, les objets qu'il offre à l'eſprit. Il ennoblit les moindres par le tour qu'il leur donne, il dit les plus grandes avec une élégante ſimplicité. Il eſt poli & grave tout à la fois. Il ne cherche ni le ſingulier ni le rare, c'eſt le beau qui vient de ſoi-même au devant de lui. Vous ne découvrez rien dans ſes diſcours qui ſoit à tirre de parure, & il arrive néanmoins que tout y eſt orné. Notre cœur paroît être dans ſa main, il fait de nos ſentimens tout ce qu'il veut; il attendrit, il épouvante, il conſole, il inſtruit, il charme toûjours; & lors même que l'inſpiration le ramene aux mêmes ſujets, il y revient par des routes ſi variées, qu'il trouve dans cette abondance des reſſources toûjours nouvelles pour intéreſſer.

Iſai. c. 50. ℣. 4.

Id. cap. 7. ℣. 13.

Id. c. 31.

Id. c. 39. ℣℣. 5. 6.

Id. c. 22. ℣. 15.

Auſſi tous les ſiécles ont admiré ce Prophéte, même en tant qu'Auteur délicat & ſublime. Grotius dans ces derniers temps le compare à Démoſthénes, le plus grand Orateur de la Gréce, & peut-être de tous ceux qui n'ont eu que des talens humains. Il trouve dans le premier toute la pureté du langage Hébreu, comme dans le ſecond toutes les graces de l'Atticiſme; dans tous les deux de la magnificence dans le ſtyle, de la véhémence dans les mouvemens, de l'abondance dans les figures, & de l'élévation dans les idées; mais ſur tout de la force, quand il eſt queſtion de combattre le vice. Iſaïe avoit outre cela l'avantage d'une illuſtre naiſſance. Il étoit petit-fils du Roi Joas, neveu d'Amaſias Roi de Juda, & quelques-uns ont ſoûtenu avec aſſez de vrai-ſemblance, qu'il avoit donné ſa fille en mariage à Manaſſé. C'eſt là-deſſus qu'un Critique habile lui applique ce que dit Quintilien de Corvinus Meſſala; qu'il parle d'une maniére aiſée, douce, naturelle, coulante, & d'un ton qui déclare la nobleſſe de l'Auteur.

Grot. Comment. in 4. Reg. c. 19. ℣. 2.

Calmet. Préf. ſur Iſaïe.

Quintil. lib. 10. c. 1.

Il me ſeroit facile de continuer ce détail à l'égard des autres Prophétes, & de faire voir par des éxemples tirez de leurs Ecrits, que David, Nahum, Daniel, Ezéchiel entre autres ſont pour les avantages de la parole infiniment ſupérieurs à ce qu'il y a jamais eu de Grands dans la Gréce, & dans Rome. Mais je ſçais qu'une perſonne de goût ſe diſpoſe à mettre ce point dans tout ſon jour, & l'on peut, ſi l'on veut, en attendant ſon Ouvrage, conſulter les *Dialogues ſur l'Eloquence*, où M. de Fénelon a relevé par de ſi juſtes éloges le ſtile des Prophétes.

J'ai dit plus haut que leurs Oracles étoient ſouvent enveloppez ſous des figures ou des emblêmes; & des-là on conçoit que ces prédictions avoient deux ſens, dont le premier n'étoit que le voile qui cachoit l'autre. Ce double ſens eſt une des circonſtances les plus remarquables dans l'Ecriture, parce qu'il en eſt comme le ſecret & la clef. C'eſt faute ſouvent d'y avoir eu recours, qu'il s'eſt élevé tant de diſputes dans la Religion; & qu'aujourd'hui encore les Juifs perſévérent dans leur opiniâtre aveuglement.

Le grand deſſein de Dieu en inſpirant les Prophétes, étoit de préparer des preuves à la Religion qu'il vouloit établir un

jour par le Meſſie. Mais le peuple qui alloit être le dépoſitaire de tant de prédictions, devoit lui-même ne les pas comprendre, parce qu'il devoit être rejetté. Ainſi dans le plan de la Providence, il falloit que les Prophéties euſſent à l'égard des Juifs de la clarté, & de l'obſcurité tout enſemble. De la clarté dans ce qui concernoit l'état temporel de leur Nation : autrement ils n'auroient eu pour elles que de l'indifférence, & ils ne les auroient pas conſervées avec religion; de l'obſcurité dans ce qui concernoit l'Hiſtoire du Libérateur, parce que les fruits de ſa miſſion n'étoient pas directement pour eux. Afin de concilier, & de remplir ce double deſſein, Dieu a mis dans les prédictions un double ſens, c'eſt-à-dire, qu'il a caché les circonſtances de la vie du Sauveur ſous des images qui ne paroiſſent pas l'exprimer, ou qui même ſemblent quelquefois ſe rapporter à d'autres qu'à lui. Le premier ſens eſt celui qu'on appelle *hiſtorique*, le ſecond eſt celui qu'on nomme *ſpirituel*. Pour en donner un éxemple, lorſqu'Iſaïe parle des conquêtes de Cyrus, l'impreſſion dominante qui naît de ſon diſcours, eſt le ſens littéral qui ſe termine aux victoires de ce Prince ; mais la converſion du Monde par le Sauveur, eſt le ſens ſpirituel enveloppé de l'autre, parce que Cyrus étoit un Type deſtiné à la repréſentation de la gloire future du Meſſie. Il eſt ſi néceſſaire d'admettre cette façon d'entendre, & d'expliquer les Prophétes, que ſans elles ils ſeroient impénétrables, ſouvent même éxagérez, & faux. L'objet du ſens littéral étant quelquefois au-deſſous de la grandeur de l'image, elle ne peut être juſtifiée que par l'objet du ſens ſpirituel, qui remplit ſeul cette étenduë & cette magnificence d'expreſſions. Ainſi
Pſal. 44. lorſque David ſaiſi d'un ſaint enthouſiaſme, décrit ſi pompeuſement la grandeur future de ſon fils, il eſt clair qu'il y a de l'excès dans ſes paroles, ſi l'on veut les expliquer toutes de Salomon. Mais que du Type on paſſe à la choſe déſignée, tout auſſi-tôt ce qu'il y a d'exceſſif dans l'image ſe réduit à une juſte préciſion, & ce qui eſt de trop pour le fils de David, n'exprime que ce qui convient en rigueur au Meſſie figuré par Salomon.

Calmet. Préf. ſur les Prophétes. Sur cela je remarque, après le ſçavant Auteur du Commentaire François, que les Juifs du temps des Prophétes

avoient des facilitez que nous n'avons plus pour entendre les prédictions qui ne regardoient que le gouvernement de leur Etat, & celui des peuples contemporains. Les Annales profanes ne nous disent rien qui ait rapport à la premiere Histoire des Hébreux. Elles ne nous parlent ni de ce peuple, ni des Royaumes des Iduméens, des Philistins, des Amalécites, des Amorrhéens, des Ammonites, des Moabites, ni de quelques autres encore qui figuroient néanmoins avec éclat. A peine même y découvre-t-on quelque vestige de la grandeur de David & de Salomon. Leur Monarchie, quoique puissante, étoit trop effacée par les quatre grands Empires dont les révolutions occupoient les Histoires étrangéres. Les Juifs avoient donc là-dessus des avantages qui nous manquent, parce qu'ils avoient des rapports inévitables avec les peuples que nous ne connoissons qu'imparfaitement, & dont les Prophétes ne parlent que d'une maniere si rapide, qu'elle en est obscure pour nous.

Mais d'une autre part, ce qui regarde le Messie nous est incomparablement plus connu qu'il ne l'étoit aux Juifs, & peut-être aux Prophétes eux-mêmes. Ceux-ci n'avoient pas toûjours l'intelligence de leurs propres prédictions, comme je crois l'avoir dit plus haut, & ceux-là, quoique prévenus de l'idée generale d'un Libérateur, ne pouvoient s'en faire une notion distincte & bien développée, parce que les Prophéties successives le marquoient chacune de quelque trait particulier, dont on ne pouvoit encore envisager le tout. Ce n'est que depuis l'accomplissement entier des saints Oracles, qu'on en a compris tous les rapports, & c'est dans ces rapports que consiste l'intelligence parfaite des prédictions anciennes.

J'ai fait cette observation exprès, parce que je vois un certain Monde qui ne cesse de dire, que les Juifs doivent naturellement être plus instruits que nous du vrai sens de leurs Ecritures. Il est vrai qu'ils l'ont été sur les Prophéties particulieres qui se rapportoient à leur gouvernement politique; mais loin de leur ceder, nous l'emportons de beaucoup sur eux dans l'exacte connoissance des prédictions qui se terminent au Messie, & à l'Eglise. Ce n'est pas qu'en parlant de la sorte nous voulions nous flatter d'une fiere supe-

riorité de diſcernement. Je le répéte ; c'eſt que les temps marquez par les Prophétes étant écoulez, nous ſommes bien plus en état de juger des faits, qu'on ne l'étoit dans les temps qui les ont précédez. On n'étoit pas encore dans le point de vûë, & nous y ſommes. On n'avoit que la Prophétie, & nous avons tout enſemble la Prophétie & l'événement, entre leſquels nous portons un jugement déciſif de comparaiſon. Il ſemble, je l'avouë, qu'on pourroit icy diſtinguer les anciens Juifs de ceux qui ſont nez depuis l'accompliſſement des Oracles. Mais on ſçait que ceux-ci ne liſent plus leurs Ecritures, ou qu'ils les liſent ſans ſoin, & ſeulement pour remplir un devoir de diſcipline. Depuis je ne ſçais combien de ſiécles, une ignorance profonde regne dans leurs Synagogues ; ils ſe font même un ſcrupule de l'étude, & s'entretiennent dans un goût de fables où les ont mis le Targum, & les puériles traditions des Rabbins.

Buxtorf Synag. Jud. c. 3.

Il importe, avant que je finiſſe ce Chapitre, d'éxaminer à quels caractéres on diſtinguoit les vrais Prophétes des ſéducteurs qui ſe diſoient envoyez, & en ſecond lieu quelles preuves les ſaints Prophétes avoient eux-mêmes de la vérité de leur miſſion, & de leurs Prophéties.

En général rien ne ſervoit mieux à faire la diſtinction des vrais & des faux Prophétes, que le rapport des événemens avec les prédictions, & je crois que c'eſt ſurtout ce ſigne démonſtratif qui déterminoit la créance des Juifs.

Un ſecond caractére étoit pourtant ajouté dans l'Ecriture ; c'étoit la conformité de la doctrine du Prophéte avec celle de Moyſe. *S'il s'éléve*, avoit-il dit, *un Devin ou un Prophéte au milieu de vous qui prédiſe un miracle, & qu'enſuite il vous diſe : Allons, adorons les Dieux étrangers ; vous n'écouterez point ce Prophéte, mais vous le ferez mourir.* Lorſque ces deux ſignes ſe rencontroient dans le même homme, il eſt évident que ſon miniſtére ne pouvoit être équivoque, & qu'il falloit en tout déférer à ſa parole. Auſſi les Juifs ne s'y trompoient jamais, & ſi l'on trouve que de temps à autre ils ont écouté des ſéducteurs, ce n'étoit pas au fonds qu'ils les cruſſent inſpirez ; c'étoit parce que leurs diſcours n'annonçoient que des proſpéritez, & qu'on aide volontiers à l'impoſture quand elle flatte. Il ſemble par quelques endroits de l'Ecri-

Deuteron. cap. 13. ℣℣. 1. 2. 3.

ture

ture que le Prophéte devoit être autorisé par quelque autre Prophéte déja reconnu, & c'eſt de là peut-être qu'eſt née l'opinion des Juifs qui ont ſoûtenu, qu'un Prophéte avoüé pouvoit par ſon ſuffrage en accréditer un autre.

La ſeconde queſtion eſt plus difficile à réſoudre. Comment en effet pouvoit-on être aſſuré, ſans péril d'erreur, qu'on étoit ſoi-même inſpiré de Dieu ? Le pouvoir de l'imagination eſt prodigieux, & quelquefois dans les plus ſaints Hommes. Il n'arrive que trop ſouvent que leur piété même ne ſert qu'à les conduire à l'illuſion. Il eſt ſi difficile de bien lire dans ſon propre fonds, & de diſcerner ce qui eſt de l'eſprit propre d'avec ce qui eſt de l'Eſprit de Dieu, qu'on ſe porte naturellement à les confondre, & il n'y a guéres de ſiécle qui n'ait donné de nombreux éxemples de pareilles mépriſes. Je reconnois là-deſſus, comme ſur le reſte, l'ignorance & la foibleſſe humaine. Je ſoûtiens pourtant que les Prophétes avoient des ſignes certains de leur miſſion. Le premier étoit la puiſſance des miracles, dont le privilége leur étoit ſouvent accordé. Ainſi lorſque Iſaïe annonce à Ezéchias que ce Prince ne mourra pas de la maladie dont la guériſon étoit déſeſpérée, il le guérit au même temps. Puis il ajoûte que Dieu touché des larmes du mourant lui accorde encore quinze années de vie, & il confirme cette autre prédiction par le nouveau prodige de la rétrogradation du ſoleil, ou de ſon ombre. Il étoit donc impoſſible que le Prophéte doutât de la vérité d'une révélation, qu'il voyoit confirmée par de ſenſibles effets de la Puiſſance ſouveraine. Il étoit convaincu que Dieu lui avoit parlé, puiſque ſa voix continuoit de ſe faire entendre par d'inconteſtables miracles.

Iſai. c. 38. ℣. 21. 4. Reg. cap. 20. ℣. 7. Iſai. c. 38. ℣. 8.

Une ſeconde preuve de la réalité de l'inſpiration ſe tiroit des ſignes particuliers, & perſonnels que Dieu donnoit lui-même de ſa préſence. Ce fut de la ſorte qu'Abraham fut perſuadé que le Seigneur lui parloit, après en avoir obtenu le gage qu'il avoit demandé pour ſe raſſurer contre ſes doutes. Dans une occaſion pareille Gédéon dit à Dieu : *Daignez me faire connoître à quelque marque extérieure que c'eſt vous qui me parlez ;* & Dieu la lui donna.

Geneſ. cap. 15. ℣. 8. Judic. c. 6. ℣. 17.

Je conviens que l'Ecriture ne dit pas toûjours que les Pro-

phétes ayent eu de ces ſignes ſinguliers. Mais ce ſilence étonneroit mal-à-propos. Qui eſt-ce qui ne ſçait pas qu'elle omet ſouvent une partie des circonſtances des Faits qu'elle raconte? C'eſt à nous d'y ſuppléer par l'évidence des autres endroits où elle s'explique avec plus d'étenduë. Par éxemple, elle raconte en détail de quelle maniére un Ange parut viſible aux yeux de Daniel, & lui donna des aſsûrances poſitives du choix que Dieu avoit fait de ce Prophéte, pour annoncer ſes Myſtéres aux races futures. Ailleurs elle rapporte la vocation miraculeuſe de Jérémie, appellé au Miniſtére de la Prophétie dès le temps qu'il étoit encore au ſein de ſa mere, & elle dit preſque la même choſe d'Iſaïe. Or ce qui eſt ſi clairement marqué de quelques Prophétes, pourquoi ne le pas ſuppoſer de tous les autres? Ici la conjecture a tous les caractéres de la vrai-ſemblance, & d'une vrai-ſemblance ſi grande, qu'elle ſe confond preſque avec la certitude même. Ceux qui pourtant veulent en ſçavoir davantage ſur cet article, peuvent conſulter le Pere Calmet. Ce ſçavant Homme expoſe ſur la vérité de l'inſpiration des Prophétes, non ſeulement ce qu'il penſe, mais encore les opinions des Peres qui paroiſſent avoir eu plus de critique, & d'éxactitude que les autres. Pour moi je me ſuis crû diſpenſé de cette recherche, parce que je ne parle qu'aux Déïſtes, & que l'autorité de la Tradition ſi juſtement reſpectable pour nous, ne l'eſt pas encore à leurs yeux.

Dan. c. 9. vv. 21. 22.

Jerem. c. 1. v. 5.

Iſai. c. 49. v. 1.

Calmet, Pret Géner. ſur les Prophétes.

CHAPITRE II.

Que JESUS-CHRIST *eſt venu dans toutes les circonſtances marquées par les Prophétes.*

CEux qui enviſagent la Religion Chrétienne du côté des Faits, & qui décident ſur l'évidence qui les y frappe, vont au vrai par la voye conſtamment la plus courte, la plus sûre, & la plus naturelle. C'eſt la plus courte; car elle conduit à toutes les conſéquences par le ſecours ſeul d'une réfléxion ſimple, & facile. C'eſt la plus sûre; car

en matiére de Faits on a des caractéres infaillibles de certitude où le ſophiſme n'a point d'entrée. Enfin c'eſt la plus naturelle ; car il eſt bien plus dans l'ordre de commencer par ce qu'il y a de plus uni, que de pourſuivre ſur la nature du Dogme des raiſonnemens ſans fin, où l'eſprit ne trouve ſouvent ni priſe, ni accès. Je continuërai par conſéquent de ſuivre une route ſi éxempte d'écüeils, & me renfermant toûjours dans l'ordre des Faits, je démontre que Jeſus-Chriſt eſt venu dans toutes les circonſtances marquées par les Prophétes.

Il n'y a rien, ce me ſemble, qui ſerve mieux à le prouver que l'artente où étoient les Juifs de leur délivrance prochaine, quand Jeſus Chriſt vint ſur la Terre. Tous les yeux étoienr alors portez vers le même objet, les jours de l'eſpérance étoient enfin arrivez à leur terme ; encore un moment, & l'on croyoit voir les promeſſes accomplies, les Oracles juſtifiez, Iſraël dans la gloire, le Saint de Dieu regner dans Sion, & la multitude des peuples accourir au-devant d'elle. Déja l'eſpoir impatient ouvroit les Volumes ſacrez, & cherchoit à s'y accroître dans le détail des circonſtances ; les Docteurs comme le peuple étoient dans l'artente : on comptoit les heures, & vous auriez dit qu'on cherchoit des yeux celui que le Ciel avoit promis dès l'origine du monde. En parlant ainſi, je n'éxagére point. Je ne raconte que ce que je lis à chaque page de l'Hiſtoire. Liſez celle de Jean-Baptiſte dans l'Evangile, Cet Homme plonge dans les eaux du Jourdain ceux qui viennent à lui, & cette pratique fait croire aux Juifs qu'il eſt le Meſſie. Ils lui font demander s'il eſt celui qui leur eſt promis ; & s'il ne l'eſt pas, d'où vient qu'il éxerce des fonctions réſervées par les Prophétes au Meſſie ſeul. Sans doute qu'ils étoient prévenus de la promeſſe que Dieu avoit faite par Ezéchiel, qu'un jour *il laveroit les ſoüillures de ſon Peuple dans un fleuve d'eaux pures*. Quoi qu'il en ſoit, il eſt clair par ce trait, même unique, que vers le temps de Jeſus-Chriſt la Nation Juive ſoupiroit plus que jamais vers le Libérateur, & le croyoit par tout ſur la foy de ſes deſirs.

Luc. c. 3. ℣ 15.
Joan. c. 1. ℣. 25.
Ezech cap. 36. ℣. 25.

Et dans la vérité tout conſpiroit à perſuader qu'on étoit parvenu aux jours de bénédiction & de ſalut. Les Juifs n'é-

toient pas même les ſeuls à le croire. Un bruit s'étoit répandu dans toutes les conttées de l'Orient, qu'il alloit paroître un Roi dont l'heureux, & vaſte Empire tiendroit tous les peuples ſous ſa tranquille domination. C'étoit de la Judée qu'il devoit ſortir, & toutes les révolutions qui devoient le précéder étoient paſsées. Tacite (*a*) & Suétone (*b*) rapportent ce bruit comme établi par une opinion conſtante, & par une ancienne Prophétie qu'on trouvoit dans les Livres ſacrez du peuple Juif. Les Oracles des Sybilles en parloient même ouvertement. L'eſpétance génétale étoit ſoûtenuë par la grande autorité de nos Ecritures. On en avoit vû les ptédictions tant de fois, & ſi manifeſtement accomplies, qu'on n'avoit aucun doute ſur le Fait ptincipal qu'elles annonçoient. Les Juifs plus que les autres y étoient attentifs. C'étoit à eux ſur tout que la promeſſe étoit faite, ils en étoient les dépoſitaires, & ils devoient les ptemiers en reſſentir les effets. Il ne reſtoit plus rien à deſirer pour l'accompliſſement des ſignes qui devoient accompagner, ou prévenir un ſi grand événement. Il étoit écrit qu'à la naiſſance de ce nouveau Roi l'abondance de la paix regnetoit ſur la terre, que les peuples devenus amis formeroient de leurs épées des ſocs de charuë, & des faulx de leurs lances, qu'un Royaume ne titeroit plus le glaive contre un autre Royaume, & qu'ils ne rougiroient plus leurs mains du ſang l'un de l'autre. Or telle viſiblement étoit l'image du monde (*c*) par un deſſein admirable de la Providence, quand Jeſus-Chriſt parut ſous l'Empire d'Auguſte. Le Temple de Janus qui n'avoit encote été fermé que deux fois depuis la fondation de

Maratkus apud Suet. in Auguſto. Clem Alex. Strom. l. 6. Sibyll. Cirm. l. 2. ſub fin. m. Lucan. l. 8. Cic. Epiſt. ad Lentul. Idem libb. de Div. Virg. Eclog. 4.

Pſal. 71. ℣. 7.

Iſai. c. 2. ℣ 4. Idem. c. 11. ℣. 6. Idem. c. 40. ℣. 2. Zach. c. 3. ℣. 8.

(*a*) P'uribus perſuaſio inerat, antiquis Sacerdotum litteris contineri, eo ipſo tempore fore ut valeſceret Oriens, profectique Judæa rerum potirentur; quæ per ambages Veſpaſianum ac Titum prædixerant. Sed vulgus more humanæ cupidinis, ſibi tantam fatorum magnitudinem interpretatione adverſis quidem ad vera mutabantur. *Tacit. Hiſt. lib 5.*

(*b*) Pererebuerat Oriente toto vetus & conſtans opinio eſſe in fatis, ut eo tempore Judæa profecti rerum potirentur. Id de Imperatore Romano, quantum eventu poſtea potuit, prædictum Judæi ad ſe trahentes rebellarunt. *Suet in Veſp. cap. 4.*

(*c*) Multitudo pacis facta eſt mox ex quo natus eſt (Jeſus) præparante Deo Gentes ad ejus doctrinam, ut omnes parerent uni Romanorum Regi, neve propter multitudinem regnorum interruptis Gentium commerciis, difficilius fieret illud Jeſu Apoſtolis mandatum: *Euntes docete omnes Gentes.* Conſtat autem Auguſto regnante Jeſum natum, qui Princeps quaſi complanavit pleraque terrarum, uno regno inducto. *Origen. cont. Celſ. lib. 2.*

Rome, fut plus ſolemnellement que jamais fermé ſous (*a*) ce Prince en ſigne de la paix univerſelle qui calmoit la terre, & l'eſpace immenſe des mers. On lit encore avec plaiſir & ſurpriſe dans les Poëtes auſſi-bien que dans l'Hiſtoire la magnifique peinture (*b*) du bonheur des peuples ſous ce regne tranquille. C'eſt de point en point celle que les Prophétes avoient tracée, & afin qu'il ne reſtât aucun doute, ils avoient nommément déſigné le peuple qui devoit alors commander à tous les autres.

Oroſ. l. 6. c. 22. Id. lib. 7. c. 3.

Daniel avoit en effet marqué la ſucceſſion des Empires, juſqu'à celui dans lequel le Meſſie devoit naître. En expliquant le ſonge de Nahuchodonoſor, il lui avoit prédit que ſon Royaume ſeroit ſuccédé d'un autre, qu'il appelle un Royaume d'argent; (c'eſt celui des Perſes & des Médes ſous Cyrus) que celui-ci ſeroit ſuivi d'un autre encore, qu'il nomme un Royaume d'airain; (c'eſt ſans doute celui des Grecs ſous Aléxandre) qu'enfin après ce dernier s'éleveroit un quatriéme Empire, qu'il appelle un Royaume de fer, qui briſeroit, qui réduiroit tout en poudre. Voilà ſans nuage l'Empire des Romains, & c'eſt alors auſſi que ſelon le même Prophéte, le Dieu du Ciel devoit ſuſciter un Roi, & un Royaume qui ne ſeroient jamais détruits; *un Royaume qui ne paſſeroit point, & qui ſubſiſteroit au-delà des ſiécles.* Si donc, comme le Fait parle, Jeſus-Chriſt eſt né dans les jours où Rome fut au comble de ſa grandeur, qui niera qu'une circonſtance ſi marquée, & jointe à tant d'autres n'entre en démonſtration de la Foy Chrétienne? Ici la conduite des Juifs eſt l'évidente preuve que les conjonctures du temps convenoient en tout aux Prophéties. L'impreſſion que fit ſur eux une vérité ſi palpable étoit ſi univerſelle, ſi dominante, qu'elle demeura prés d'un ſiécle parmi eux. Comme ils penſoient que l'accompliſſement des prédictions

Dan. c. 2. ℣. 40.

Ibid. ℣. 44.

(*a*) Janum Quirinum ſemel atque iterum à condità urbe ante memoriam ſuam clauſum, in multo breviore temporis ſpatio, terrâ marique pace partâ tertiò cluſit. *Suet. in Oct. Aug. cap.* 22.

(*b*) Aſpera tunc poſitis mitéſcent ſæcula bellis.
Cana fides, & Veſta, Remo cum fratre Quirinus
Jura dabunt; diræ ferro & compagibus arctis
Claudentur belli portæ: furor impius intus
Sæva ſedens ſuper arma, & centum vinctus ahenis,
Poſt tergum nodis, fremet horridus ore cruento. *Virgil. Æneid. lib.* 1.

pouvoit avoir une certaine étenduë, durant cent ans il ne ſe parloit dans la Nation que des faux Chriſts qui ſe faiſoient ſuivre, & des faux Prophétes qui les annonçoient. Les âges précédens, continuë M. de Meaux dont j'emprunte cette remarque, n'avoient rien vû de ſemblable. Les Juifs n'y prodiguérent le nom de Chriſt ni quand Judas le Machabée remporta ſur leur Tyran tant de victoires, ni quand ſon frere Simon les affranchit du joug des Gentils, ni quand le premier Hircan fit de ſi glorieuſes conquêtes. Le temps, & les autres ſignes ne convenoient pas encore, & ce n'eſt que dans le ſiécle de Jeſus-Chriſt qu'on commença ſérieuſement à parler de tous ces Meſſies. C'eſt alors que l'aveuglement ou la flatterie ſaiſiſſant le premier objet qui ſe rencontroit avec éclat, reconnut dans le premier Hérode celui que la divine Miſéricorde promettoit au Monde depuis ſi long-temps. Une Secte entiere prenant de lui ſon nom lui donna ce titre majeſtueux. Et ce n'eſt pas de l'Evangile ni des Ecrivains de l'Egliſe ſeulement que nous l'apprenons. Perſe & ſon ancien Scholiaſte (*a*) nous diſent que la naiſſance d'Hérode étoit célébrée par ſes Sectateurs avec la même ſolemnité que le Sabbath. Qu'il falloit être preſſé par les autres circonſtances pour trouver ſon Meſſie dans un Tyran ſi odieux ! Joſeph ſi *ſçavant dans les Prophéties Judaïques*, ſelon qu'il le rapporte de lui-même, & qui d'ailleurs *étoit Prêtre, & ſorti de la race Sacerdotale*, tomba dans une erreur pareille peu de temps après. Il n'ignoroit pas aſſurément que la venuë de ce Roi tant promis devoit concourir avec les jours du regne d'Hérode, où il nous montre lui-même dans un ſi grand dérail le commencement manifeſte de la ruine des Juifs : mais l'état de ſa nation alors ſi déchûë, & dont rien ne rempliſſoit les ambitieuſes idées qu'elle s'étoit faites de ſon Chriſt, lui fit porter les yeux ailleurs. Il pouſſa un peu plus avant le terme de la Prophétie, & l'appliquant à Veſpaſien, il aſſura que les *Oracles de l'Ecriture déſignoient ce Prince déclaré Empereur dans la Judée. Aveugle*, dit M. de Meaux, *qui tranſportoit aux étrangers l'eſpérance de Jacob, &*

M. de Meaux, Diſc. ſur l'Hiſt. Univ.

Matt. c. 22. ℣. 16. *Marc. c.* 3. ℣. 6. *Ibid. c.* 8. ℣. 15. *Ibid c.* 12. ℣ 13 *Epiphan. l.* 1 *hær* 20. *Herodian. Joſeph. vit.* p. 998.

Joſeph. bell. Jud. lib. 3. *cap.* 28. *Id. lib.* 7. *c.* 31.

M. de Meaux, Hiſt. Univ.

(*a*) Herodes apud Judæos regnavit tempore Auguſti in partibus Syriæ. Herodiani ergò diem natalem Herodis obſervabant, ut etiam Sabbatha, quo die lucernas accenſas, & violis coronatas in feneſtris ponunt. *Vet. Scholiaſt. in Perſ. Satyr.* 5.

de Juda ; qui cherchoit en Veſpaſien le fils d'Abraham, & de David, & qui attribuoit à un Prince idolâtre le titre de celui dont les lumiéres devoient retirer les Gentils de l'idolâtrie. La conjoncture des temps le favoriſoit, pourſuit le même Prélat ; *mais pendant qu'il attribuoit à Veſpaſien ce qui étoit dit du Chriſt, les Zélez qui défendoient Jéruſalem, ſe l'attribuoient à eux-mêmes. C'eſt ſur ce ſeul fondement qu'ils ſe promettoient l'Empire du Monde, comme Joſephe le raconte ; plus raiſonnables que lui, en ce que du moins ils ne ſortoient pas de la Nation pour chercher l'accompliſſement des promeſſes faites à leurs Peres.* *Joſeph. bell. Jud. lib. 7.*

Juſques dans l'aſſemblée des Samaritains, où le ſeul Pentateuque étoit lû, on ne doutoit pas que les jours où vivoit Jeſus-Chriſt ne fuſſent ceux dont Moyſe avoit ſi clairement parlé. La femme Samaritaine avoit dit au Sauveur même, qu'elle ſçavoit que le Chriſt *alloit paroître* ; & ce fut apparemment ſur cette aſsûrance que ce peuple courut follement après un ſi grand nombre de Meſſies. Doſithée fut le premier ; mais l'ébloüiſſement qui fit croire en lui ne dura pas. Simon le Magicien vint après, & il fut ſuivi de Ménandre, qui s'appropria le nom de Sauveur du Monde avec encore plus d'audace que Simon. Par tout l'impoſture profitoit de l'eſpoir général, & la plus groſſiére n'étoit pas ſans ſuccès. Un malheureux Barcokebas, abuſant du rapport de ſon nom avec ce qui eſt écrit au Livre des Nombres ſur l'Etoile de Jacob, hazarda de ſe faire reconnoître pour le Chriſt, & il y réüſſit. Les Juifs l'oignirent, & le conſacrérent comme leur Roi ; il y en eut parmi les principaux Rabbins qui lui déférérent les honneurs dûs au Meſſie ; il les reçut, & continua de tromper, juſqu'à ce qu'enfin devenu Chef de révolte, il périt avec ſa troupe ſous l'Empire d'Adrien. Ainſi voyons-nous les Juifs juſques dans leurs erreurs appuyer les fondemens de la Foy Chrétienne.

Joan. c. 4. v. 25. *Orig. Tract. 27. in Mat.* *Id. lib. 1. cont. Celſ.* *Id. in Joan.* *Iren. adv. har. 20.* Voyez le Diſcours à la tête de cet Ouvrage. *Euſeb. Chron.* *Id. Hiſt. lib. 4.* *Juſtin. Apolog.* *Talmud. Tract. Col. Iſraël.* *Id. Tract. Sanhed. C. Helec.* *Rab. Moſ. Ben. Maimon.*

Une troiſiéme circonſtance touchant le Meſſie, & ſoigneuſement obſervée par les Prophétes, eſt le lieu de ſa naiſſance, & l'ordre de ſa généalogie qui devoit remonter juſqu'à David. Dieu l'avoit expreſsément promis à ce Prince, & la Nation entiere ſçavoit que le Chriſt devoit deſcendre de la famille de ſes Rois. C'étoit une créance ſi générale que

Iſai. c. 53. ℣ 3. *Jerem c.30. ℣. 9.* *Ezech. c.34. ℣: 23.* *Oſee. c. 3. ℣. 5.* *Mich.* les Prophétes eux-mêmes en prirent occaſion de donner au Meſſie le nom de David. D'une autre part on étoit inſtruit qu'il devoit voir ſon premier jour en Bethléem. Les Ecrivains ſacrez avoient même diſtingué Bethléem d'Ephrat d'où étoit la famille de David, d'une autre Bethléem qui étoit d'une Tribu différente. Or ces deux circonſtances ſe trouvent manifeſtement dans l'Hiſtoire de Jeſus-Chriſt, de l'aveu même des Juifs. 1°. Il eſt ſorti de la race de David, & cette deſcendance eſt éxactement détaillée dans l'Evangile. Si la Critique sévére y a trouvé quelque embarras, l'explication naturelle & claire qu'Africanus a donnée, leve ſur ce point tous les doutes qui pourroient arrêter l'eſprit, & maintenant la difficulté n'en eſt plus une; je ne dis pas ſeulement parmi nous, je dis encore parmi les incrédules habiles. 2°. J. C. eſt né en Bethléem. C'eſt un Fait poſitif qu'on ne devroit pas conteſter. On a pourtant osé le faire, & ſoûtenir que le Meſſie des Chrétiens étoit de Nazareth, & non de Bethléem. La preuve; c'eſt que Philippe voulant prouver à Nathanaël que Jeſus de Nazareth eſt celui dont Moyſe, & les autres Prophétes ont parlé, Nathanaël replique : *Peut-il rien naître de bon à Nazareth?* Ailleurs encore & dans les Actes, quand Jeſus frappe Saul de ce coup qui le convertit, il lui fait entendre une voix qui lui dit : *Je ſuis Jeſus de Nazareth que vous perſécutez.* D'où l'on a conclu qu'il eſt faux que Jeſus-Chriſt ſoit né dans le lieu marqué par les Prophétes.

Affric. apud Euſeb Hiſt. Eccleſ. l. 1. cap. 7. *Vide & Grot. Comment. in Luc. c. 3.* *Joan. c. 1. ℣. 45.* *Act. c. 22. ℣ 8.*

Mais tout cela n'eſt qu'une équivoque dont on prend lieu de diſputer. Je reconnois que les mêmes Auteurs qui font naître Jeſus-Chriſt à Bethléem, diſent auſſi qu'il eſt de Nazareth. Mais plus cette contrariété paroît ſenſible, plus il eſt aiſé de voir qu'elle n'eſt que dans les termes. Revenons au principe que j'ai ſi ſouvent établi. Quel eſt le moyen d'accorder un Auteur avec lui-même lorſqu'il ſemble ſe contredire? N'eſt-ce pas d'embraſſer le ſens qui ſe préſente favorable pour lui, le ſens qui concilie l'oppoſition apparente de ſes textes ſans leur faire violence? Or ce ſens eſt ſi naturel ici, qu'il accourt au-devant d'un eſprit droit. Les Ecrivains ſacrez avoient dit en pluſieurs endroits que Jeſus-Chriſt étoit né à Bethléem, & voilà qu'en d'autres ils en parlent comme s'il étoit de Nazareth. Souvenez-vous que

que ſa famille y habitoit, qu'il y fut élevé, qu'il y demeura juſqu'au temps de ſa prédication ; & la difficulté s'évanoüira. Il ſera clair qu'en parlant ainſi les Apôtres ne ſe ſont pas contredits, ſeulement qu'ils ont parlé le langage ordinaire, & confondu, comme il arrive ſouvent, la patrie d'un homme avec celle de ſes proches, & le lieu de ſa demeure. Les exemples de cette coûtume ſont à chaque pas dans les Auteurs de tous les temps. Ainſi, pour n'en citer qu'un, Virgile dit de Céſar qu'il étoit *Troyen.* Eſt-ce que dans la rigueur Troye étoit la patrie de Céſar? On ſçait bien le contraire, & Virgile ne l'ignoroit pas. Mais les ancêtres de ce Prince avoient regné dans cette Ville, du moins étoit-on bien-aiſe de lui en faire l'honneur, & c'étoit un titre pour l'en faire deſcendre. Une réponſe ſi ſimple & ſi juſte doit donc avertir l'incrédule de ne pas imputer ſi légérement des contradictions formelles aux Ecrivains de l'Evangile.

Naſcetur pulchrâ Trojanus origine Cæſar. Æneid. lib. 1.

Ce que les anciens Oracles avoient encore répété ſouvent en parlant du Meſſie, eſt qu'il auroit dû avoir un Précurſeur, dont la parole devoit annoncer la conſolation des enfans de Dieu. Iſaïe l'avoit prédit avant la ruine du Temple, & Malachie depuis ſon rétabliſſement. *On entendra*, dit le premier, *la voix de celui qui criera dans le deſert : Préparez la voye du Seigneur, rendez droits les ſentiers de nôtre Dieu, car ſa gloire va ſe manifeſter, & toute chair verra l'accompliſſement de ce qu'il a promis.* Comparez ces traits avec l'Hiſtoire de Jean-Baptiſte. Quelle conformité ! Quelle reſſemblance ! Remarquez ſur tout deux choſes ; 1°. Que Malachie parle de la miſſion du Précurſeur comme d'un événement prochain: *Voici j'envoye mon Ange qui préparera la voye devant moi.* Or il eſt conſtant que depuis Malachie juſqu'à Jean-Baptiſte il n'y eut point de Prophéte en Iſraël. Les Juifs ne le déſavoüent pas. Ce dernier eſt donc le *Précurſeur* dont parle l'Ecriture. Obſervez en ſecond lieu que le *Précurſeur* ne devoit précéder le Meſſie que d'un court intervalle. *Et auſſi-tôt le Dominateur que vous cherchez, & l'Ange de l'Alliance ſi deſiré de vous viendra dans ſon Temple. Le voici qui vient, dit le Seigneur des armées.* Or n'eſt-ce pas Jean qui a dit en voyant Jeſus-Chriſt : *Voilà l'Agneau de Dieu : Voilà celui qui ôte les péchez du Monde. Voilà celui de qui j'ai dit : Il vient après*

Iſaï. c. 40.

Malac. c. 3.

Ibid.

Joan. c. 11. §. 19.

moi un Homme qui m'a été préféré, parce qu'il étoit avant moi. Pour moi je ne le connoiſſois pas, mais je ſuis venu baptiſer dans l'eau afin qu'il ſoit connu dans Iſraël. Ici donc ſe montre encore un des caractéres du Meſſie viſiblement rempli dans celui que nous reconnoiſſons.

Mais n'oublions pas de remarquer ce qui eſt en ſcandale aux ames ſuperbes, & ce qui conſole la foy ſimple du Chrétien. Dans cette foule de Prophéties où nous ſemblons lire toute l'Hiſtoire du Sauveur, il eſt écrit qu'il naîtra pauvre, inconnu, dédaigné des hommes vains; qu'il paroîtra comme un objet de mépris, qu'il ſera ſous les yeux du peuple, & que le peuple ne le connoîtra pas, qu'il ſera ſans appui, ſans ſecours, & ſans aſyle. Tel dans l'extérieur de ſa naiſſance devoit être le Libérateur de l'Univers. A préſent liſez dans l'Evangile de quelle ſorte Jeſus-Chriſt eſt né. C'eſt dans l'appareil le plus humiliant & le plus obſcur, dans la diſette la plus dénuée, dans la condition la plus vile, ſous la forme d'un eſclave, comme le dit ſon Apôtre, & ſans avoir où repoſer ſa tête, comme il le dit lui-même. Que ces rapports ſont éxacts, & que pourroit-on y deſirer de plus pour les rendre convainquans! Je ne m'y arrêterai pas néanmoins, & dans le grand nombre de Prophéties que je pourrois citer encore, j'en choiſis deux ſeulement dont il eſt capital ici d'expoſer la ſuite aux yeux de l'incrédule. Je parle de la fameuſe prédiction de Jacob, & de celle de Daniel. De ſiécle en ſiécle, & dans le dernier plus que jamais de ſçavans Hommes ſe ſont appuyez de ces Prophéties, pour faire voir que Jeſus-Chriſt eſt venu dans les circonſtances écrites. Leurs recherches ſur ce point ne laiſſent plus même, ou preſque plus de matiére à de nouvelles. Si j'y reviens ce n'eſt pas auſſi pour groſſir inutilement mon Ouvrage. Quel honneur voudrois-je prétendre à répéter ce qui s'eſt dit tant de fois? Je ne veux, Dieu le ſçait, que ſervir la cauſe de l'Evangile, & parce qu'une grande partie des incrédules demande à trouver tout ſous ſa main, je crois eſſentiel de lui raſſembler ſous un ſeul coup d'œil ce qui me ſemble propre à les perſuader tous, s'ils ne ſont pas irréconciliablement ennemis de la vérité.

Pſal. 68. 119. 141. Iſai. 1. c. 3. Ibid. c. 8. ℣. 13. Jerem. c. 4. ℣. 22. Zach. c. 9. ℣. 9.

Epiſt. Pauli ad Philipp. c. 2. ℣. 5. Matt. c. 8. ℣. 20.

CHAPITRE III.

De la Prophétie de Jacob. Geneſ. cap. 49. ℣. 8.

Rien n'eſt plus auguſte dans la Réligion Chrétienne, rien au même temps n'en découvre mieux la vérité que de voir les Myſtéres de ſa Foy déja connus dans les premiers âges, devenir, je ne ſçai combien de ſiécles avant leur accompliſſement, l'objet des plus grandes réfléxions, & le terme des plus vives eſpérances. A peine le Monde eſt-il ſorti des mains de Dieu; il eſt encore dans ſon enfance; la chûte du premier Homme eſt à peine arrivée; & déja on lui parle d'un Libérateur, on lui montre de loin un Meſſie par la puiſſance duquel *la tête du Serpent doit être écraſée* pour jamais. Quelques ſiécles ſont-ils écoulez, l'inondation générale a-t-elle fait comme un nouvel Univers? Dieu ſe ſouvient de ſa parole, & renouvelle la foy de ſes ſaintes promeſſes. Il penſe à ſe faire un peuple agréable à ſes yeux; il en choiſit un parmi la foule des Nations éparſes ſur la terre; ſon amour ſe plaît à faire éclater en lui ſes plus grandes miſéricordes; il daigne traiter avec ſes ſerviteurs, & dit à Abraham: *En vôtre poſtérité ſeront benis tous les peuples.* A cette alliance ſi ſaintement jurée, les deſſeins de Dieu commencent à ſe développer, ſon ſecret lui échappe, ſi j'oſe ainſi le dire, & par tout il ſemble préluder à la naiſſance de ſon Fils. Tous les grands Hommes du peuple Juif ne ſont pas moins des figures que ſes peres, ils le tracent chacun en ſa façon, & tous le repréſentent entier; tous les événemens conduiſent à lui, & les hommes malgré la diverſité de leurs vûës, malgré l'inconſtance de leurs projets ne font que diſpoſer, ſans le ſçavoir, les circonſtances préliminaires de ſa naiſſance. De temps à autre ſont envoyez des Prophétes pour annoncer à Iſraël ſon Rédempteur, leurs Ecrits conſervez ſoigneuſement paſſent de race en race, & depuis l'origine du Monde, juſqu'aux jours marquez pour le ſalut univerſel, Dieu ne ceſſe de confirmer la vérité de ſa parole par d'autentiques témoignages.

Geneſ. c. 3. ℣℣. 14. 15.

Mais parmi tant de prédictions il n'en eſt point de plus formelle ni de mieux liée que celle de Jacob. Ce Patriarche près de ſa fin aſſemble autour de lui ſa nombreuſe famille ; plein de Dieu, & frappé de ſa lumiére, ſes yeux s'ouvrent dans ce dernier inſtant, les ſiécles obſcurs s'arrangent devant lui, il les parcourt comme un homme qui lit dans un livre; puis béniſſant chacun de ſes fils, il leur prédit à tous ce que la Providence leur deſtine, & ce qui doit arriver aux douze Tribus quand elles ſeront dans la Terre promiſe. Tout ce qu'il dit des freres de Juda eſt exprimé avec cette ſimplicité ſublime, avec cet enthouſiaſme vif & hardi qui marque ſi ſenſiblement un eſprit tranſporté hors de lui-même par celui de Dieu. Mais lorſqu'il eſt à Juda, la lumiére redouble, elle lui fait voir le grand & unique deſſein de Dieu, ce deſſein caché en lui de toute éternité; l'Incarnation de ſon Verbe; il marque en détail les circonſtances de cet événement, & il en fixe l'époque avec une préciſion qui ne laiſſe rien à deſirer.

Gen. c. 4. ℣. 8. *Juda*, dit-il, *vos freres vous loüeront ; vôtre main ſera ſur la tête de vos ennemis ; les enfans de vôtre pere ſe proſterneront devant vous. Juda eſt un jeune lion. Mon fils, vous avez couru vers la proye, vous vous êtes repoſé comme un lion, & comme une lionne. Qui oſera le reveiller ? Le ſceptre ne ſortira point de Judà, & l'on verra toûjours des Capitaines, & des Magiſtrats ou des Juges nez de ſa race, juſqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé, & qui ſera l'attente des peuples;* ou, comme porte un autre Leçon qui peut être n'eſt pas moins ancienne : *Juſqu'à ce que vienne celui à qui tout eſt réſervé, & qui ſera, &c.* La ſuite de la Prophétie regarde à la lettre la contrée que la Tribu de Juda devoit occuper dans la Terre ſainte; mais les dernieres paroles que je viens de produire, en quelque ſens qu'on les veüille prendre, ne peuvent ſignifier autre choſe que l'Envoyé de Dieu, le Libérateur déja promis, le Prêtre, le Roi du nouveau peuple ; & pour tout dire le Meſſie, ou l'Oint du Seigneur.

Τὰ ἀπόκειμενα αὐτῷ.

Voyez M de Meaux Diſcours ſur l'Hiſt. Univ. 2. part.

Il eſt venu en effet, ſelon que Jacob l'avoit prédit à la Nation entiere, dans la perſonne de Juda qui devoit un jour lui donner ſon nom, & dont la Tribu devoit aprés la diſperſion des autres en voir les reſtes réünis ſous ſes étendarts. Il eſt venu lorſque l'autorité a diſparu dans Juda, & dans les temps

où le peuple Juif n'a plus vû de *Juges de ſa race*. Il eſt venu, & avec lui s'eſt élevé un nouveau Royaume, non pas d'une ſeule contrée, mais de tous les peuples paſſez & à venir dont doit être le Meſſie, le Chef, & l'eſpérance. L'accompliſſement a donc juſtifié la Prophétie, & je ne m'arrêterai point à étaler des rapports qui d'eux-mêmes viennent au-devant du Lecteur, ſi peu qu'il ſoit attentif, & inſtruit de l'Hiſtoire. Mais comment nous diſpenſer de répondre aux difficultez qu'oppoſent ici les Juifs ? Elles ſont ſans ceſſe répétées par tout ce qu'il y a d'incrédules cachez parmi nous ; il faut donc les réfuter encore une fois pour n'avoir plus, s'il ſe peut, à y revenir, & pour ne renvoyer pas aux excellents Ecrits faits ſur ce ſujet en des Langues étrangeres.

Je diſtingue ici deux ſortes de Juifs. Les uns conviennent que la Prophétie de Jacob prédit, & regarde le Meſſie ; mais ils prétendent en même-temps que ce Libérateur n'eſt pas encore venu. Les autres plus hardis, ou plus téméraires appliquent les paroles de la Prophétie à d'autres événemens, & ſoûtiennent qu'elles n'ont aucun rapport au Chriſt tant célébré par leurs Prophétes. Commençons par ceux qui avoüent que la prédiction doit s'entendre du Meſſie.

Premiere difficulté.

Il eſt vrai que nous ſerions vaincus, diſent quelques-uns, ſi la traduction que vous faites des paroles de Jacob étoit fidelle ; malheureuſement pour vous elle eſt contraire au Texte, & vous ne triomphez qu'à la faveur d'une falſification. L'Original porte *ad ki*, que vous tendez par *donec* ou *uſquedum*, quoiqu'il ſignifie *in æternum poſtquam*, & voilà la ſource de vôtre erreur ; car au lieu de dire : *L'autorité ne ſortira point de Juda juſqu'à ce que le Meſſie vienne*, il faut dire : *L'autorité ſera pour jamais dans Juda quand le Meſſie lui ſera donné*. C'eſt-à-dire que la Prophétie ne porte pas que le ſceptre ne demeurera dans Juda que juſqu'à l'arrivée du Chriſt, mais qu'à ſa naiſſance le ſceptre ſera immuable, & éternel dans Juda. Loin donc que la ruine de ce Royaume ſoit la preuve que le Meſſie eſt venu, il en faut conclure préciſément tout le contraire, & dire qu'il n'a pas encore été donné à nos vœux. Effectivement le Meſſie doit ſelon le Prophéte, ſignaler ſon arrivée par le rétabliſſement du Royaume de Juda, dont il étendra la durée juſqu'au-delà des âges. Cepen-

dant de vôtre aveu, & du nôtre, Juda eſt ſans autorité, ſa grandeur eſt éteinte depuis dix-ſept ſiécles. Le Meſſie n'a donc pas encore paru.

Réponſe. Pour répondre à de telles minuties, car cette difficulté ne mérite pas un autre nom, je n'ai qu'à renvoyer le Juif rebelle à la Paraphraſe Chaldaïque, aux plus ſçavans Rabbins, & aux régles mêmes de leur Grammaire.

Et d'abord les Paraphraſtes deſavoüent hautement la traduction chimerique dont on remplace la nôtre. Nous liſons dans Onkelos: *In ſæculum donec*; dans Jonathan: *Uſque ad tempus quo*; & la Paraphraſe de Jéruſalem revient manifeſtement à ces Verſions. S'il faut citer d'illuſtres Rabbins, ils ſont encore pour nous. Aben-Eſra traduit: *Non auferetur ſceptrum magnificentiæ donec veniat David.* Moyſe Hadarſon, & Redak: *Donec veniat filius Silho.* Ces Verſions ſont fauſſes, j'en conviens, parce qu'elles expliquent mal le *Silho.* Mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit maintenant. Il me ſuffit qu'elles prouvent que *poſtquam* n'eſt point la vraye traduction, & qu'elle eſt uniquement inventée pour échapper, s'il ſe peut, à la force de la Prophétie. Enfin cette Verſion ſubſtituée s'oppoſe à toutes les régles de la Grammaire Hébraïque; elle ne pourroit ſe ſoûtenir qu'en ſuppoſant l'accent *jethib* disjonctif de ſa nature. Or il eſt faux qu'il le ſoit, & par conſéquent, quoique *jethib* ſe trouve après le mot *ad*, il ne le ſépare pas de *ki*; & ſi *adki* n'eſt qu'un terme, il ſignifie certainement *uſque dum*, ou *donec*, & non pas *in æternum poſtquam.* Mais ſortons de ces ſechereſſes grammaticales, pour dire quelque choſe de plus déciſif encore, & qui touche les moins habiles. Si la Verſion que je combats eſt conforme au Texte Original, je dis qu'il n'y a plus rien dans la prédiction qui marque le temps de la naiſſance du Meſſie. Nulle époque, nul caractére chronologique ne fixera l'accompliſſement de la promeſſe. Par-là je vois tout confondu, & un vaſte champ ouvert à jamais aux diſputes des hommes. Ce n'eſt pas néanmoins avec ces termes vagues que ſe ſont expliquez les Prophétes de tous les temps. Dieu a voulu qu'ils marquaſſent toûjours à des ſignes certains les grands événemens qu'il leur faiſoit prédire, & j'oſe avancer qu'il n'y a point d'éxemples du contraire.

Au fonds, les Juifs du temps d'Hérode étoient ſi convaincus que l'arrivée du Meſſie étoit prochaine, parce que l'Etat couroit alors & à grands pas vers ſa ruine, que pluſieurs ne feignirent pas d'appliquer à Hérode l'Oracle de Jacob. Ce ſentiment eut même un ſuccès ſi prompt qu'il fut en peu de jours adopté par une Secte nombreuſe, comme je l'ai dit plus haut. Pourquoi donc ces Hérodiens ne concluoient-ils pas comme les Juifs que je réfute ici ? D'où vient qu'ils ne diſoient pas : Nôtre Etat s'affoiblit, les Gentils nomment nos Rois, Juda, c'eſt-à-dire la nation Juive, eſt ſans autorité ; donc la promeſſe ne s'accomplit pas encore : donc le Meſſie n'eſt pas encore deſcendu, puiſqu'à ſa naiſſance Juda loin de perdre ſes droits, doit les étendre, & s'élevér plus brillant que jamais ? D'où vient que Joſeph oſa profaner la ſainteté de la prédiction, & l'expliquer en faveur de Veſpaſien ? N'eſt-ce pas à cauſe qu'il y voyoit un temps fixe marqué à des ſignes ſpécifiques, & que ce temps lui paroiſſoit venu, comme il le ſembloit à tous les autres ?

Ce n'eſt pas après tout que je ne reconnoiſſe avec les Juifs que Jacob aſſûre du Meſſie deſcendant de Juda, que ſon Royaume ſera éternel. Mais ce Royaume qui doit durer toûjours eſt d'une nature bien différente de celui de David, & de ſes ſucceſſeurs. Ce Royaume eſt d'un ordre ſpirituel, & indépendant des révolutions humaines. Le Talmud l'a reconnu lui-même. Ce Royaume ne doit commencer qu'à la ruine de l'autre, & après que *les enfans d'Iſraël auront été long-temps ſans Roi, ſans Prince, ſans ſacrifice, ſans Autel, ſans Ephod, & ſans Téraphim*, comme le dit Oſée. Par conſéquent en accordant à nos adverſaires la leçon même qu'ils demandent, l'explication Chrétienne ſe ſoûtient inébranlable, & la leur reſte chargée d'un contradictoire que nul effort ne peut lever.

Talmud. Tract. Sabbat. *Oſée c. 3. v. 4.*

Une ſeconde objection de ceux qui nous combattent ſe tire du mot *Sebeth*, que la Vulgate traduit par celui de *Sceptre*. Ils s'inſcrivent donc en faux contre cette Verſion, & prétendent que *Sebeth* ſignifie un Empire tyrannique, un joug accablant, & cruel, *Virga tribulationis ; virga oppreſſionis*. C'eſt ainſi, diſent-ils, que vous avez traduit le même mot dans le deuxiéme Pſeaume, où vôtre Verſion porte :

Seconde Difficulté.

Reges eos in virga ferrea. D'où ils coucluënt que le peuple Juif ſera dans l'affliction, juſqu'à ce que le Meſſie vienne la terminer. Or ſi ce ſens eſt le véritable, l'argument que nous tirons de la diſperſion des Tribus, & de la chûte de leur autoriré eſt un argument ſans force contre les Juifs, ſi même il ne ſe tourne manifeſtement contre nous.

Réponſe. J'avouë que *Sebeth* ſignifie quelquefois une *verge de fer*, mais je ſoûriens que dans la Prophétie en queſtion il faut prendre ce terme dans le ſens d'une autorité ſouveraine. Je poutrois le faire avoüer aux Juifs, en leur oppoſant les trois Paraphraſes, les plus doctes Rabbins, & les Verſions Grecques. Je laiſſe néanmoins cet avantage, quelque puiſſanr qu'il ſoir, & je dis qu'il ne faut qu'une attention même légére à l'énoncé total de la Prophérie, pour convenir avec franchiſe que nôrre Verſion eſt la ſeule éxacte, & correcte. Voici pourquoi. Lorſqu'un tetme eſt équivoque, & que pris en lui-même ou ſans rapport il eſt ſuſceptible de deux ſens, la raiſon conſultée veut que l'on détermine cette expreſſion vague à l'un des deux ſens, par ce qui la précéde, & par ce qui la ſuit. Cela poſé, il eſt évident que *Sebeth* ne peut ſignifier ici que l'autorité, la ſouveraine puiſſance, *Sceptrum* en un mot. Quelles ſont les premiéres paroles de la Prophétie? *Juda, vos freres vous loüeront, vôtre main ſera ſur la tête de vos ennemis.* Ne diſputons point, & ſoyons équitables. Ces expreſſions compatiſſent-elles avec cette *verge de fer*, avec *cet empire tyrannique*, avec *cette domination étrangére* dont on veut que Juda porte le joug impérieux & dur? Ne conduiſent-elles pas plûtôt à une penſée toute oppoſée?

Talmud. Tit. de Synedr. Bereſith. Rabba. Jakum. ad Pentat. Rabbi. Salomo. Aquila. Symmach.

Mais non ſeulement ce qui précéde le *Sebeth* favoriſe nos traductions, il faut dire encore que ſi celle des Juifs eſt la vraye, toute la Prophérie eſt fauſſe, & avance un Fait que l'événement a démenti. Pour le prouver je ne m'écarterai pas: ſeulement je reprendrai la traduction qu'on met à la place de la nôtre. *Le peuple Juif ſera dans l'abatement, & toûjours frappé d'une verge de fer par ſes ennemis, juſqu'à ce que vienne le Chriſt.* Liſons à préſent l'Hiſtoire de ce peuple, cette Hiſtoire dont il reconnoît lui-même la vérité. Qu'y découvrons-nous, ſinon des prodiges inoüis opérez en ſa faveur, & les loix naturelles ſouvent forcées pour rompre les chaînes

Je parle ici ſelon le langage ordinaire,

chaînes de ſon eſclavage? Par tout le Seigneur prend la cauſe de la Nation qu'il chérit, venge ſes outrages, & ne ceſſe de s'intéreſſer pour elle. S'il l'afflige quelquefois, il la punit en Pere, un ſupplice court & leger ſuffit à ſa juſtice, & ſon cœur s'attendrit aux premiers ſignes de retour. Je ne vois nulle part que l'oppreſſion, & la ſervitude ayent toûjours été ſon partage. Des temps de la République paſſons au temps des Rois. Eſt-ce que les Juifs étoient alors ſi humiliez? Au contraire jamais Etat fut-il plus floriſſant que le leur ſous les regnes de David, & de Salomon? Jamais Empire eut-il de plus beaux jours? Le premier eſt un grand Roy que ſa valeur fait triompher par tout. L'autre fait ſuccéder aux victoires de ſon Pere l'abondance, & les douceurs de la paix. L'un illuſtre par ſes conquêtes ſe fait craindre de ſes voiſins, étend, & affermit les limites de ſon Royaume qu'il pouſſe juſqu'à l'Euphrate; plus illuſtre encore par ſes vertus, il mérite que Dieu l'appelle un homme *ſelon ſon cœur*. L'autre non moins terrible à ſes ennemis, fait les délices de ſes ſujets, & les enrichit des tréſors de l'Orient; il reçoit la ſageſſe d'en haut, & les têtes couronnées viennent pour lui des extrémitez de la Terre. On s'empreſſe d'être ſpectateur de ſa magnificence, & le témoin de ſa juſtice. Il établit dans ſes Etats le commerce, la navigation, & tous les Arts qui rendent l'homme heureux par ſon induſtrie. Il éleve un vaſte Temple au Dieu de ſes peres; Edifice le plus ſomptueux qu'eût vû l'Univers, & digne, autant qu'il étoit poſſible, de la Majeſté de ſon objet. Il ajoûte à ſa propre puiſſance ces dehors éclatans qui la rendent ſi reſpectable. Le bel ordre de ſes loix répond à tant de grandeur, qui ne pouvoit avoir de prix que par elles. Des climats les plus éloignez on apprend les chemins qui conduiſent aux peuples gouvernez par un ſi grand Prince. Et pour tout dire, il eſt lui-même deſtiné à repréſenter le Meſſie dans ſa gloire. *Je ſerai ſon Pere, & il ſera mon Fils*, dit Dieu, parlant de ce Monarque. Expreſſion près de laquelle tout le reſte s'évanoüit & s'éteint. Qu'eſt donc ici devenuë cette *verge de fer?* Où ſont ces temps de *diſgrace* dont on nous parle? Eſt-ce que Dieu ne ſe ſouvient plus de ſa parole? Eſt-ce que le Prophéte s'eſt trompé? Ou bien eſt-

ce que les Hiſtoires ſaintes nous ſéduiſent par des récits imaginaires ? S'il faut ſoûtenir une de ces trois conſéquences dans l'opinion de nos adverſaires, quelle autre preuve cherchons-nous contre elle ? Peut-il y en avoir une plus convainquante de ſa fauſſeté ? Je ne m'arrête point à faire voir que le mot *Legiſlator* joint à celui *de Sebeth*, détermine celui-ci à nôtre Verſion, le plein jour n'eſt pas plus clair. Mais je finirai par une remarque ſans réplique. Il eſt dit que juſqu'à l'arrivée du Chriſt il y aura toûjours dans Juda *des Juges ou des Magiſtrats de ſa race, de femore ejus*. Ce n'eſt donc pas des étrangers que parle le Prophéte. Cette domination, cet empire, ce ſceptre ou cette autorité qu'il prédit ſont donc renfermez dans la ſeule Nation des Juifs, *de femore ejus*. Donc c'eſt faire à la Prophétie une violence manifeſte que de recourir, pour l'expliquer, à la tyrannie des Puiſſances étrangeres.

Troiſiéme Difficulté.

Je trouve une troiſiéme opinion chez les Juifs. Il ne faut pas, diſent quelques-uns, raiſonner ſur une Prophétie *conditionnelle* de la même ſorte que ſur une Prophétie *abſoluë*. Celle-ci a ſon effet indépendamment de tout ; nul événement, nulle ſuppoſition ne le ſuſpendent. Il n'en eſt pas de même de la Prophétie conditionnelle. L'effet n'en eſt pas infaillible ; il dépend de la fidéliré ou de l'infidélité à la condition preſcrite. Or la prédiction de Jacob n'eſt point abſoluë, elle n'eſt que conditionnelle. Il eſt vrai qu'elle aſsûre à Juda l'autoriré juſqu'à la manifeſtation du Meſſie, mais cette continuité de puiſſance n'eſt promiſe qu'avec reſtriction, & ſuppoſé que les Juifs demeurent inviolablement ſoûmis à la Loy de Dieu. Or le contraire eſt arrivé. Nos peres ont ajoûté prévaricarions ſur prévarications. Il n'eſt donc pas étonant que la Prophétie ſoit demeurée ſans effet.

Réponſe.

Il y a eu des promeſſes non accomplies, parce qu'elles étoient conditionnelles, j'en conviens. Ainſi, Dieu promit aux Juifs la rerre de Chanaan, il parut leur en aſsûrer l'éternelle poſſeſſion, & cependant il ne la leur donna point ; parce qu'ils furent indociles à ſes Ordonnances. Mais conclure de cet éxemple, & des aurres ſemblables que la Prophétie de Jacob étoit conditionnelle, c'eſt faire tout conſiſter dans la hardieſſe de l'affirmation, & non dans la force de la preuve,

A quelles marques diſtinguez-vous les promeſſes conditionnelles, d'avec les promeſſes abſoluës ? N'eſt-ce pas à la condition poſitive qui ſe trouve dans les unes, & qui ne ſe lit point dans les autres ? Si donc vous voulez que la Prophétie dont nous diſputons ſoit conditionnelle, de grace, montrez-nous en quel endroit du Texte la condition eſt exprimée. Vous ne ſçauriez le faire. C'eſt donc en vous une témérité viſible de faire ainſi des ſuppoſitions arbitraires, & de les apporter en preuve de vos ſentimens. Si cette licence de donner tout à ſes conjectures eſt une fois permiſe, s'il ne tient qu'à imaginer ſans fondement, & au ſeul gré de ſes intérêts des conditions où l'Ecriture n'en met point, il n'y aura plus de Prophétie hors d'atteinte. En vain ſera-t-elle claire, préciſe, & circonſtanciée ; il ne faudra pour lui échapper qu'inventer au hazard une condition mal obſervée. Par ce ſecret on aura trouvé celui de renverſer tout le ſens des Livres ſaints, & le raiſonnement le plus fort ſur le Texte ne ſervira plus de barriere contre l'impiété. Tout raiſonnement eſt ſuperflu contre les Juifs, dès qu'un de leurs expédiens eſt dans ces hypothéſes de fantaiſies auſquelles il ne faut qu'oppoſer ces courtes paroles : Prouvez ce que vous dites. Mais ils ont fait bien davantage. Ils ont imaginé, car les ſuppoſitions ne leur coûtent rien, un certain *Chef de la captivité* deſcendu de Juda ; & ce Chef, ont-ils dit, réſide dans l'Aſie : voulant par-là nous faire entendre que le *Sceptre* eſt encore dans la Nation, & qu'ainſi le Chriſt promis n'eſt pas arrivé. Fable puérile, qu'on a de la peine à réfuter ſérieuſement, & qui ne peut ſervir que de témoignage à tous les ſiécles contre ceux qui ont placé leur dernier appui dans un menſonge ſi groſſier. Achevons pourtant, & voyons ſi les Juifs qui expliquent la Prophétie de Jacob de tout autre que du Meſſie, ſont mieux fondez que les précédens.

Maim. in Jud. Chaz. lib. ult. c. 4. Talm. in Sanhedr. cap. 10. Benjam. Tudel. Voyez M. Huet Dem. Evang. prop. 9.

D'abord on nous dit que *Silho* ne ſignifie point *Celui qui doit être envoyé*, comme nous le traduiſons, mais ce lieu célébre dans l'Ecriture où étoit le Tabernacle du Seigneur, & l'Arche de l'Alliance. On ajoûte que ces mots : *L'autorité ne ſortira point de Juda*, déſignent le commencement de la puiſſance ſouveraine dans cette Tribu. Enfin on ſoûtient que ces dernieres paroles : *Juſqu'à ce que vienne le Silho*,

Quatriéme Difficulté.

doivent être traduites par celles-ci : *Juſqu'à ce que la ville de Silho ſoit détruite*, & que l'Arche de l'Alliance ne s'y conſerve plus. Dans ce commentaire le ſens de la Prophétie revient à cette propoſition : *L'autorité ſera dans Juda lorſque l'Arche ne ſera plus dans Silho.* Or, pourſuit-on, à l'avénement de David à la Couronne l'Arche fut tranſportée hors de Silho ? par conſéquent c'eſt à ce Prince que ſe termine la prédiction, & on y cherche vainement le Chriſt ou le Meſſie.

Réponſe. Ce n'eſt point un langage de diſpute, je le dis en ſincérité, je m'étonne que de tels ſyſtêmes trouvent des défenſeurs. Celui-ci ſur-tout eſt inſoûtenable, en quelque ſens qu'on le prenne. D'un côté il combat ſans pudeur la vérité de l'Hiſtoire, de l'autre il confond & brouille tout le Texte. Il attaque la vérité de l'Hiſtoire, parce qu'on prétend que David monta ſur le trône dès le temps que l'Arche fut retirée de Silho ; ce qui eſt un fait évidemment faux. Loin que David regnât pour lors en Juda, Saül ſon prédéceſſeur n'avoit pas encore reçû l'onction ſacrée. L'Ecriture en fait foy, & ſans citer ici de longs paſſages, le Lecteur peut nous juger ; car c'eſt-là une de ces choſes ſur leſquelles on n'a qu'à rappeller le monde en témoignage de ſes yeux.

J'ajoûte que l'opinion que je réfute change ici le Texte ſans néceſſité. Chacun le voit tout d'un coup. A quel propos en effet ſubſtituer la *deſtruction de la ville de Silho*, à *l'arrivée de celui qui doit être envoyé ?* Nul mot dans l'Original ne conduit à ce bizarre changement. J'en atteſte tous ceux qui ont quelque connoiſſance de la Langue ſainte ; ils avoüeront que de telles altérations, qui ne ſeroient pas même permiſes dans un Texte indifférent, ſont odieuſes dans une affaire de l'importance de celle-ci. Il eſt clair encore, qu'en adoptant l'opinion que je réfute, il n'y a plus ni ſens, ni ſuite raiſonnable dans les paroles de Jacob. Souffrons en effet pour un moment qu'il faille lire dans la Prophétie : *L'autorité commencera dans Juda, lorſque la ville de Silho ſera détruite.* Que ſignifieront les mots ſuivans : *Il ſera l'attente des Nations ?* Eſt ce de Silho que le Prophete les entendoit ? Eſt-ce la ruine de cette ville que les peuples ſoupiroient ? Eſt-ce là tout ce que Jacob promettoit à l'Univers comme

le terme de ſes eſpérances ? Il faudroit le dire, mais on n'en a pas la hardieſſe. Pour ſauver, s'il ſe peut, un ſyſtême qui s'arrange ſi mal, on a recours à une autre défaite ; on fait un nouveau ſupplément au Texte, & l'on nous le préſente enfin ſous cette forme : *L'autorité commencera dans Juda, lorſque la ville de Silho ſera détruite, & que David ſera couronné.* En conſcience eſt-ce là nous expliquer l'Ecriture ? N'eſt-ce pas plûtôt la défigurer, & la corrompre, ſe joüer d'elle, & de gré ou de force vouloir la rendre complice des erreurs qu'on imagine ?

D'autres abandonnent en partie le Rabbin Béchai, & ſoutenant toûjours avec lui qu'il eſt ici queſtion de la ville de Silho, veulent que la prédiction regarde non David, mais Saül qui reçut à Silho l'onction de la Royauté. En ſorte que ſelon ces derniers Commentateurs, la Prophétie marque ſeulement que le Sceptre demeurera dans Juda *juſqu'à ce que Saül reçoive en Silho la puiſſance ſouveraine.* Cinquiéme Difficulté.

Sans réfuter ici les abſurditez que cette opinion partage avec la précédente, je me contente de remarquer deux choſes. Premiérement, que ce qu'on avance de la conſécration de Saül en Silho, eſt contre le témoignage formel de l'Ecriture. Ce Prince fut élu à Rama, conſacré à Miſpa, & reconnu en Gilgal. Nulle part il n'eſt fait mention de Silho dans ce qui concerne ſon Hiſtoire. La ſeconde choſe que je veux remarquer, c'eſt qu'avant l'élection de Saül, l'Arche avoit été retirée de Silho, & tranſportée à Cariath-iarim, comme on le voit par le ſeptiéme Chap. du premier Livre des Rois. Réponſe.

Enfin pour achever de confondre ici nos adverſaires, je leur fais cette queſtion ſimple. Le *Sceptre* étoit-il dans *Juda* avant l'élection de Saül, ou n'y étoit-il pas encore ? Choiſiſſez. S'il y étoit, je demande comment il y ſubſiſtoit ; car l'Ecriture témoigne le contraire ; & s'il n'y étoit pas, comment a-t-il pu lui être enlevé, & tranſporté à Saül ? Voilà des contradictions plus claires que le jour. Pour les trouver je ne ſubtiliſe point, je m'en rapporte ſeulement à l'Hiſtoire, dont les Juifs auſſi-bien que nous reconnoiſſent la vérité.

Auſſi quelques Rabbins ont mieux aimé dire que la pré- Six'éme. Difficulté.

diction de Jacob regardoit Jéroboam. Il fut, disent-ils, couronné en Silho, ce fut sous lui que les Tribus se séparérent de Roboam, & s'attachérent à celui qui étoit de la Tribu d'Ephraïm.

Réponse. Nouvelle erreur de fait. Il est faux que Jéroboam ait été couronné à Silho : il le fut à Sichem, comme il est expressément marqué dans le troisiéme Livre des Rois. De plus la
3. Reg. c. 12. défection de Jéroboam n'ôta point le Sceptre à Juda. Sa puissance en fut diminuée, je l'avouë, mais ce coup ne l'éteignit pas. Les Rois de Juda subsistérent malgré cette révolte. Si l'on reconnoissoit un Royaume d'Israël, on reconnoissoit de même un Royaume de Juda. L'unique différence, c'est que les Princes qui gouvernoient le premier ne pouvoient effacer la tache de leur usurpation : tandis que les autres portoient seuls le glorieux titre de Princes légitimes, parce qu'ils descendoient de David, & qu'ils demeuroient seuls maîtres de la Tribu favorite. Enfin ce Royaume subsista près de cinq cens ans, & ne finit qu'en la personne de Sédécias dernier Roi de la race de David. Ces raisons ont tant de force, que la plus grande partie des Juifs modernes abandonnent les divers systêmes que je viens de détruire, & se retranchent enfin sur un autre qu'il faut que j'expose, & que je renverse encore pour ne leur laisser à tous aucun asyle.

Septiéme Difficulté. Ne pourroit-on point, disent quelques-uns, rapporter à Nabuchodonosor les paroles de Jacob, sans en gêner le sens ? N'y a-t-il pas au contraire plus que de la vraisemblance que la Prophétie n'est applicable qu'à ce Prince ? Il est représenté par Jérémie, & par Ezéchiel comme le Ministre des vengeances du Seigneur, envoyé pour punir les prévarications de Juda. C'est visiblement le fleau, le vengeur envoyé de Dieu ; il combat Sédécias, & il le défait ; il l'emméne captif, il ôte la vie à ses enfans, il lui arrache les yeux, après les avoir rendu témoins de ce douloureux spectacle ; il transporte à Babylone le peuple de Dieu, il le charge de fers, & réduit en cendre la ville, & le Temple, où depuis si longtemps l'Eternel étoit adoré. Or qu'est-ce-là, sinon enlever le Sceptre à Juda comme il étoit écrit, & accomplir la prédiction dans la plus essentielle de ses parties ?

Réponse. Convenons-en : voici peut-être ce que les Juifs ont feint

de moins abſurde ; mais quoique plus ſpécieux, il n'en eſt pas moins une erreur inſoutenable.

Je remarque en effet que cette explication eſt déja détruite par les trois Paraphraſes, par les Talmudiſtes, & par les plus habiles Rabbins. Tous rendent le terme de *Silho* par celui de *Meſſie*. Tous reconnoiſſent que leur tradition eſt unanime ſur ce point. Tous, malgré ce qu'ils liſoient dans l'Ecriture des victoires de Nabuchodonoſor ſur leurs peres, s'accordent à chercher un autre que lui pour objet de la prédiction. L'auroient-ils fait, s'il étoit ſi clair qu'elle ne regardât que ce Prince ? Je ſupplie le Lecteur équitable d'en décider. Mais quand ce moyen nous manqueroit, quand ce qu'il y a de plus autoriſé parmi les Juifs ne ſe rangeroit pas ici pour nous, je ne vois pas encore d'appuis ſolides au nouveau commentaire, je n'y vois, pour mieux dire, qu'une oppoſition formelle au Texte de la Prophétie. Car enfin pour la faire convenir à Nabuchodonoſor, il faut qu'elle ſe rapporte à lui dans toutes ſes parties. On ne raiſonne point ſur l'accompliſſement d'une prédiction par des parcelles détachées. Quand elles n'ont toutes qu'un objet unique, elles doivent toutes l'exprimer. Or je dis que toutes les circonſtances du Texte de Jacob ne conviennent point à Nabuchodonoſor ; & ſans entrer dans le détail, qu'on m'explique ſeulement de lui ces paroles : *Et c'eſt lui qui ſera l'attente des Nations.* Quoi, dirois-je aux Juifs, & avec eux à tous les incrédules de leur ſentiment : Oſeriez-vous dire que Nabuchodonoſor étoit l'attente des Nations ? Quoi, lui qui fut l'horreur des peuples ; lui dont le ſupplice fit leur joye, lui dont il eſt écrit qu'il frappa dans ſon indignation, & qu'il ſubjugua tout dans ſa fureur ? Non cette penſée n'eſt pas la vôtre, vous rougiriez de la ſoûtenir, ſi l'intérêt de parti ne vous y portoit. Eſt-il vrai d'ailleurs que le *Sceptre* ait été interrompu par la captivité de Babylone ? Quand Nabuchodonoſor vous tranſporta loin de vos foyers, vos Prophétes ne vous promirent-ils pas un heureux retour ? N'eûtes-vous pas encore après des Rois de votre race ? Convenez donc que c'eſt à un autre qu'à Nabuchodonoſor qu'il faut appliquer ces paroles du Prophéte.

Il ne me reſte plus qu'un mot à dire, ſur un ſcrupule que Huitiéme Difficulté

j'ai vû ſouvent naître dans l'eſprit de perſonnes même habiles, & formées à l'uſage de la Critique.

D'où vient, diſent-ils, que la Prophétie de Jacob ſi manifeſte ſelon vous, & ſi propre à convaincre, n'a pourtant jamais été citée par Jeſus-Chriſt? D'où vient qu'après lui les Apôtres n'en ont jamais parlé? Ouvrez les Livres de la nouvelle Alliance, vous n'y trouverez ni expreſſion, ni trait qui vous rappelle à cet Oracle. Un témoignage ſi authentique, une preuve ſi lumineuſe devoit-elle, ou pouvoit-elle échapper aux Auteurs de l'Evangile? Ils rapportent tant d'autres prédictions de l'ancien Teſtement, dont l'évidence frappe moins; falloit-il négliger celle-ci dont la clarté vous ébloüit, dites-vous? Quel myſtere eſt donc caché ſous ce ſilence? N'eſt-ce pas que vous vous trompez dans l'application de la Prophétie, en lui donnant un ſens ignoré de Jeſus-Chriſt, & de ſes Apôtres?

Réponſe. A Dieu ne plaiſe que nous tentions jamais de donner à l'Ecriture de ces interprétations forcées pour appuyer nôtre foy: ſa propre vérité la ſoûtient ſeule. Que peut-elle recevoir, & que ſçauroit-elle attendre de nous, ſinon la parfaite ſoûmiſſion? Un ſçavant homme a crû que Jeſus-Chriſt & ſes premiers Diſciples avoient évité de ſe ſervir des paroles de Jacob, parce qu'elles n'auroient pû fermer la bouche aux Juifs, ni les convaincre que Jeſus-Chriſt étoit le Meſſie. L'Oracle, pourſuit-il, prouvoit bien dès-lors que le Deſiré des peuples paroîtroit bien-tôt, & c'eſt de quoi le Juif ne doutoit pas. Ce qu'il étoit beſoin de lui prouver, c'eſt que Jeſus-Chriſt étoit le Sauveur promis, & donné. Or ce point n'étoit pas facile à démontrer par le Texte ſeul du Prophéte.

Huet Dem. Evang. L'illuſtre Evêque d'Avranches rejette cette réponſe, parce que les Ecrivains ſacrez citent ſouvent en faveur de Jeſus-Chriſt des prédictions qui ne prouvoient pas plus qu'il étoit le Meſſie, que le prouvoit celle de Jacob. Tel entr'autres eſt cet endroit d'Oſée rapporté par ſaint Matthieu. *J'ai rappellé mon fils de l'Egypte.* Ce texte il eſt vrai décidoit qu'un jour Dieu ramèneroit ſon Fils de l'Egypte; mais que ce Fils rappellé fût Jeſus-Chriſt, c'eſt ce que le paſſage ne prouvoit pas. Ce grand Homme aime donc mieux dire que ſans allé-

guer

guer les termes précis de l'Oracle de Jacob, Jeſus-Chriſt ſe contente de le citer d'une maniére générale en renvoyant le Juif contradicteur à Moyſe, & aux Prophétes. *Luc. c. 16. ℣. 29.*

Je ne puis ſouſcrire à la penſée du très-docte Prélat quand il abandonne la premiére réponſe, je peux encore moins admettre ici la ſienne. Car enfin ſi Jeſus-Chriſt, & ſes Apôtres ne pouvoient tout citer ce qu'il y a de formel pour lui dans les ſaints Livres, ils pouvoient du moins, ſans les citer tous, faire choix des Textes les plus démonſtratifs, tel que l'eſt celui du ſaint Patriarche, & ne leur en pas préférer de moins forts, comme ils ont fait quelquefois. Quelle eſt donc ma réponſe? Je prétends que Jeſus-Chriſt ne s'eſt point appliqué les paroles de Jacob en preuve de ſa miſſion, parce que les Juifs d'alors pouvoient en éluder la force. Ils pouvoient dire: Nous ſommes ſans Princes de nôtre race, il eſt vrai, mais nous nous gouvernons encore en partie ſelon nos premieres Loix; nous conſervons encore une forme de République, quoique aſſujettie aux Romains; nous avons encore un Conſeil de nos Vieillards & de nos Prêtres qui conſervent l'ancien dépôt. Or le Meſſie ne doit paroître qu'au temps de l'extinction totale de l'autorité Judaïque. Ainſi vous n'êtes pas le Meſſie. A ce raiſonnement qu'auroit-on pû répliquer, qui ne fût devenu la ſource de mille controverſes? Il n'étoit donc ni de la ſageſſe de Jeſus-Chriſt, ni de la prudence des Apôtres de prendre avantage d'un Texte encore conteſtable. Mais aujourd'hui que les Juifs n'ont plus la même reſſource, leur malheur met en évidence le ſigne de la prédiction, & juſtifie ſon accompliſſement dans la perſonne de Jeſus-Chriſt. Je ne ſuis donc plus étonné quand je vois un Porphyre, un Julien l'Apoſtat, & en général tous les ennemis de nos Ecritures recourir à elles, quand ils ont voulu donner des éxemples de prédictions claires, & poſitives. Mais je ſuis ſurpris, & je le ſerai toûjours qu'il ſe trouve encore après un tel aveu, des hommes ou aſſez aveugles pour ne pas voir une lumiere ſi brillante, ou aſſez indociles pour préférer à la voye qu'elle montre, celle qui n'eſt qu'écueils, précipices, & ténebres. *Porphyr. de abſt. lib. 4. Idem, & Jul. an. apud Cyrill. libb. 4. & 5. in Julian.*

CHAPITRE IV.

De la Prophétie de Daniel. Chap. 9.

JE mets d'abord ſous les yeux du Lecteur tout le Texte de la Prédiction que je veux éclaircir. Voici les termes qu'elle offre.

Dieu a abregé, & fixé les temps à ſoixante & dix ſemaines en faveur de vôtre peuple, & de vôtre ville ſainte, afin que les prévarications ſoient abolies, que le péché trouve ſa fin, que l'iniquité ſoit effacée, que la juſtice éternelle vienne ſur la terre, que les viſions, les Prophéties ſoient accomplies, & que le Saint des Saints reçoive l'onction ſacrée. Sçachez donc ceci, & gravez-le dans votre eſprit. Depuis l'ordre qui ſera donné pour rebâtir Jéruſalem, juſqu'au Chriſt Chef de mon peuple, & il y aura ſept ſemaines, & ſoixante & deux ſemaines; & les places, & les murailles de la ville ſeront bâties de nouveau dans des temps fâcheux & difficiles; & après ſoixante & deux ſemaines, le Chriſt ſera mis à mort, & le peuple qui le doit renoncer ne ſera point ſon peuple. Un peuple avec ſon Chef qui doit venir détruira la ville, & ſon Sanctuaire: elle finira par une ruine entiere, & la déſolation qui lui a été prédite arrivera après la fin de la guerre. Il confirmera ſon alliance avec pluſieurs dans une ſemaine, & à la moitié de la ſemaine les hoſties & les ſacrifices ſeront abolis, l'abomination de la déſolation ſera dans le Temple, & la déſolation durera juſqu'à la conſommation, & juſqu'à la fin.

Pour rendre cette Prophétie ſenſible, & la mettre dans tout ſon jour, j'ai deux choſes à faire. D'abord je dois fixer le ſens, & les dattes qu'elle renferme; puis enſuite démontrer qu'elle n'eſt appliquable qu'à Jeſus-Chriſt. Peut-être même qu'il ſuffiroit à mon deſſein de ne pas ſortir des bornes de la ſeconde queſtion. Mais dans une matiére ſi grave je crois les devoir paſſer, & s'il ſe peut, ne rien laiſſer d'obſcur & d'indécis. Il faut que ceux qui ſe trouvent embarraſſez par les diſcuſſions Chronologiques, me permettent d'y

entrer en faveur de ceux qui demandent qu'on approfondiſſe. Ceux-ci veulent être convaincus en détail, il eſt juſte de les ſatisfaire. Les autres moins curieux de ces recherches, peuvent deſcendre tout d'un coup à l'article ſuivant. L'ordre des matieres n'en ſouffrira point.

La premiere, & peut-être l'unique difficulté qui ſe préſente ici, roule ſur l'intelligence de ces ſemaines myſtérieuſes dont parle le Prophéte, & ſur l'époque de leur commencement. S'il faut avoüer qu'il y a ſur le ſecond point une étrange diviſion entre les Sçavans, il eſt vrai d'une autre part qu'ils ſont unanimes à entendre le Texte de Daniel, non des ſemaines de jours, comme on le conçoit d'ordinaire, mais des ſemaines d'années. Je puis même en deux mots dire ici ce qui les engage à compter de la ſorte. C'eſt qu'en réduiſant les ſemaines Prophétiques au pied de nos ſupputations, ces ſemaines ſeroient de beaucoup trop courtes pour l'éxécution des événemens qu'annonce la Prophétie. Il y eſt écrit par éxemple, que dans l'eſpace de ſept ſemaines Jéruſalem ſera *bâtie de nouveau*. Or il eſt certain qu'un temps ſi limité, à le prendre ſelon la maniere de nos calculs, étoit inſuffiſant pour une entrepriſe pareille. L'Hiſtoire ſainte en étend elle-même l'éxécution à pluſieurs années. Il eſt donc clair qu'on n'eſt point au vrai ſens du Texte, ſi l'on ne compte ſept pour chacune des ſemaines de Daniel.

On ſçait d'ailleurs que cette méthode de calculer les temps eſt ce qu'il y a de plus uſité dans les ſaints Livres. Elle eſt ſi bien du ſtyle des Prophétes, qu'on la trouve dans Ezéchiel, & dans l'Apocalypſe même. Moyſe long-temps auparavant s'en étoit ſervi dans le Livre de la Généſe. Ainſi Laban dit à Jacob d'achever la ſemaine de ſon premier mariage, & qu'aprés ſept autres années de ſervitude il lui donnera Rachel. *Imple hebdomadas dierum hujus copulæ, & hanc quoque tibi dabo, pro opere quo ſerviturus es mihi ſeptem annis aliis.* Ainſi encore, dans le Lévitique, Dieu dit à Moyſe: Vous compterez ſept ſemaines d'années. *Numerabis tibi ſeptem hebdomadas annorum.* C'eſt-à-dire, vous compterez quarante-neuf ans à la fin deſquels tombera celui du Jubilé. Des éxemples ſi poſitifs aſſurent de reſte la vérité de l'opinion générale. J'oſerai pourtant aller plus loin, & ſoûtenir avec

Ezech. c. 4. Apoc. c. 12. ℣. 6 Ibid. c. 13. ℣. 5. Gen. c. 29. ℣. 27. Levit. c. 25. ℣. 8.

confiance qu'il ſeroit difficile de trouver un endroit ſeul dans les Prophétes, où les jours des temps éloignez & prédits ſignifient moins que des années. Les Talmudiſtes, & en gros tous les Juifs en conviennent aſſez. Plût à Dieu que nous fuſſions auſſi-bien d'accord ſur le reſte. Si néanmoins quelqu'un s'obſtine à nous conteſter encore la ſuppoſition de ces calculs, qu'il ſçache qu'elle n'étoit point inconnuë aux Ecrivains même Prophanes; qu'Ariſtote en parle aſſez ouvertement, & que le célébre Varron ſur tout ne l'a pas oubliée dans ſes Livres intitulez *les Semaines*. Il eſt donc vrai que la durée des temps marquée par Daniel, eſt de quatre cens quatre-vingt-dix années; puiſque ce nombre eſt celui de ſoixante & dix multiplié par ſept. On ne doit pas au reſte s'étonner ici de ce que le Prophete tranche & diviſe le total des ſemaines en ſept, en ſoixante-deux, en une & la moitié d'une. De tels partages ne ſont point ſans exemple, & l'on en trouve un à peu près ſemblable dans Ezéchiel.

Joſeph. Medus. Jachiad. Abarbanel. Manaſſes. Ben Iſrael.

Ariſt. π. λ. lib. 7. ſub finem.

M. Varro in Gellio 3. 10.

Ezech. cap. 45. ℣. 12.

Ce préliminaire établi, j'éxamine en quel temps ont commencé les ſoixante & dix ſemaines de la prédiction. Hippolyte le Martyr en fixe la premiere année à la quarante-uniéme Olympiade, c'eſt-à-dire, cinquante ans après la ſortie de Babylone. Saint Clément d'Alexandrie veut que ce ſoit à la premiere année de Cyrus. Euſebe qui rapporte cette opinion, lui préfére la ſienne; c'eſt celle qui place l'époque à la ſixiéme année de Darius fils d'Hyſtaſpe. Mais ces ſyſtêmes divers, quoiqu'il ſoit poſſible de les ſoûtenir tous, ne ſont pas néanmoins les plus vraiſemblables. J'en rapporte trois autres devenus plus célébres dans les derniers temps, & défendus par de grands noms.

Hippol. apud Hyer. in cap. 9. Dan.

Clem. Alex. Strom. l. 1.

Euſeb. Dem. Evang. l. 8.

Le premier eſt des Cappelles. Tous deux font commencer les ſeptante ſemaines à la ſeptiéme année d'Artaxercés à *la longue main*, & les font finir à la mort de Jeſus-Chriſt. J'avouë que cette hypothéſe brillante s'accorde d'une maniere heureuſe avec les événemens principaux de l'Hiſtoire, & ſemble mieux que toute autre juſtifier la foy de la Prophétie. Cependant éxaminée de près elle ſe montre chargée d'une contradiction palpable avec le Texte de Daniel, & ne lui peut convenir ſans faire une violence manifeſte à la datte clairement poſée par le Prophéte. Remarquez en effet que

Jacob Capp. Hiſt. ſac. Lud. Capp. Chron. ſac. Not. ad Tabul. 11.

l'Ange qui lui parle commence ſon diſcours par ces mots : *Depuis l'ordre qui ſera donné pour rebâtir Jéruſalem : Ab exitu ſermonis ut iterum ædificetur Jeruſalem.* C'eſt donc à l'Edit qui permet le rétabliſſement de la ville de Jéruſalem que doit commencer la prémiere des ſeptante ſemaines. Or celui qui fut donné par Artaxercés la ſeptiéme année de ſon regne, ne permettoit à Eſdras que de rebâtir le Temple ſans parler de la ville. Donc la premiere année des ſemaines myſtérieuſes ne doit pas commencer à la ſeptiéme d'Artaxercés. Aſſûrément cette raiſon quoique ſimple eſt victorieuſe, & Loüis Cappelle qui l'a ſentie, n'a fait que montrer par ſa réponſe combien la difficulté l'accabloit. Il a prétendu que la permiſſion de rebâtir le Temple emportoit avec ſoi celle de rebâtir la ville, & qu'il falloit ſuppoſer cette double permiſſion, quoiqu'elle ne ſemble pas expreſſément marquée. Pourquoi, diſoit-il, donner des bornes à la bienveillance du Prince dont l'Edit paroît ſi favorable aux Juifs ? *Cur enim inſtaurationem murorum vel prohibuiſſet, vel non conceſſiſſet Artaxerces ille, qui ſe uſque adeo benevolum erga Judæos eo Edicto præbet ?* Mais la réplique eſt facile. Cyrus auſſi-bien qu'Artaxercés ne fût il pas favorable aux Juifs ? Darius ne confirma-t'il pas l'Ordonnance de Cyrus ſur le rétabliſſement du Temple ? Donc ſi la permiſſion de rebâtir le Temple entraîne, comme vous le dites, celle de rebâtir la ville, il doit être également libre de dire que les ſemaines Prophétiques ont commencé à la premiere année de Cyrus, ou à la ſeconde de Darius, de même qu'à la ſeptiéme année d'Artaxercés. Indifférence d'époque qui loin de déterminer la véritable, augmente la confuſion, & laiſſe tout en déſordre.

Dan. c. 9. ℣. 25.

1. Eſdr. c. 7.

Lud. Capp. ubi ſuprà.

Eſdr. l. 1. c. 1.

Ibid. c. 6.

Mais laiſſons-nous décider par le Fait ſeul de la maniere qu'il eſt écrit. Dans l'Edit de la ſeptiéme année d'Artaxercés tout a rapport au Temple, & au dérail des penſées néceſſaires à ſa décoration. De la ville, on n'en dit pas un mot. Eſt-il donc vraiſemblable, puiſqu'enfin on nous rappelle aux vraiſemblances, qu'une lettre ſi longue, une lettre ſi chargée de circonſtances même légeres, eût omis la principale ; qu'un Prince ſi attentif à regler ce qui concernoit la Maiſon de Dieu, n'eût rien dit de poſitif, que dis-je de poſitif ? rien

Ibid. c. 7.

qui marquât un rapport tant ſoit peu ſenſible au rétabliſſement de Jéruſalem ? Je pourrois le croire, s'il étoit vrai qu'Eſdras en conſequence de l'Edit eût fait relever les murailles de la ville, & conſtruire des Edifices publics. En ce cas ſa conduite, mieux que tous commentaires, expliqueroit le ſens des paroles du Prince, ou ſuppléeroit à ce qu'il ne dit pas en termes exprès. Mais c'eſt ici tout le contraire, & l'on ne voit pas qu'alors les Juifs ayent tenté de rétablir Jéruſalem. L'opinion des Cappelles n'eſt donc pas la véritable.

Scalig. de Emend. temp. l. 6. Sulp. Sev. Hiſt. l. 2.

Celle de Scaliger le ſera-t-elle plus ? Ce Critique célébre avance ſur les traces de Sulpice Sévere que les ſoixante & dix ſemaines commencent à la deuxiéme année de Darius, non le fils d'Hyſtaſpe ; mais celui qu'on nomme *Nothus*, fils & ſucceſſeur d'Artaxercés à *la longue main*. Il les fait terminer à la douziéme année de Neron, où s'alluma la guerre entre les Juifs & les Romains. Puis ajoûtant trois années & demie, il ſe trouve conduit à la ruine de Jéruſalem.

Scaliger fait plus, il range les ſoixante & dix ſemaines en trois claſſes, & ne veut pas qu'elles ayent toutes un commencement, une époque, une datte commune. Les ſoixante & deux dont parle Daniel, il les fait commencer à la cinquiéme année d'Artaxercés, ſurnommé *la bonne mémoire*, & les étend ou les continuë juſqu'à la Paſſion de Jeſus-Chriſt. Les ſept premieres il les commence à la deuxiéme année de Darius *Nothus*, & les conduit juſqu'à la trente & uniéme année d'Artaxercés *la bonne mémoire*. Pour la ſoixante & dixiéme, il la partage encore en deux. Selon lui les quatre premieres années & demie commencent au Baptême de Jeſus-Chriſt, & vont juſqu'à ſa mort ; les deux & demie ſuivantes, il les compte depuis la douziéme année de Néron juſqu'à la fin de la guerre des Juifs.

Maintenant ſi vous demandez à Scaliger, & à ceux qui le ſuivent ici d'où vient qu'ils embraſſent ce ſiſtême, ils vous répondent qu'il y a eu trois Edits pour le rétabliſſement de Jéruſalem, & de ſon Temple ; le premier donné par Cyrus, le ſecond par Darius, le troiſiéme par Artaxercés *la bonne mémoire*. Or, continuent-ils, les ſoixante & dix ſemaines, ſi elles étoient commencées aux Edits de Cyrus & d'Artaxer-

cés, formeroient un intervalle disproportionné au terme marqué par la Prophétie. Donc il reste de les faire commencer à l'Edit de Darius *Nothus*.

La seconde de leurs preuves est tirée de ces paroles dans Esdras. [*Les habitans de Samarie gagnerent par argent les Ministres du Roi pour ruiner les dessein des Juifs pendant tout le regne de Cyrus Roi des Perses, jusqu'au regne de Darius Roi des Perses. Au commencement du regne d'Assuérus ils présenterent une accusation par écrit contre ceux qui habitoient en Juda, & dans Jérusalem; & sous le regne d'Artaxercés, Bésélam, Mithridate, Thabéel, & les autres qui étoient de leur conseil écrivirent à Artaxercés Roi de Perse.*] Esd. c. 15. ℣. 4. 5. Et à la fin du même Chapitre: [*Alors l'ouvrage de la Maison du Seigneur fut interrompu à Jérusalem, & on n'y travailla plus jusqu'à la seconde année du regne de Darius Roi de Perse.*] Ibid. ℣. ultimo. Enfin ils citent ces paroles du même Esdras: *Cependant les anciens des Juifs bâtissoient le Temple, & tout leur succédoit heureusement, selon les Prophéties d'Aggée, & de Zacharie fils d'Addo. Ils travailloient à cet Edifice par le commandement du Dieu d'Israël, & par l'ordre de Cyrus, de Darius, & d'Artaxercés Rois de Perse. Et la Maison de Dieu fut achevée de bâtir le troisiéme jour du mois d'Adar, la sixiéme année du Roi Darius.* 1. Esdr. c. 6. ℣℣. 14. 15.

Voilà, dit Scaliger, tous les Rois des Perses sous qui le Temple fut commencé, continué, & fini, très-distinctement marquez dans leur ordre; sçavoir Cyrus, Darius, Assuérus, Artaxercés, & un second Darius. Ce dernier Artaxercés, ajoûte-t-on, sous lequel Esdras fut envoyé pour le culte du Temple, est celui que l'Histoire a surnommé *la bonne mémoire*.

Preuve nouvelle, continuë Scaliger, que ce second Darius n'est point le fils d'Hystaspe, c'est qu'il est dit qu'il fit consulter les Chartes, & les Archives de Babylone ou d'Ecbatane pour sçavoir ce que portoit l'ancien Edit de Cyrus. Or, poursuit-on, cette recherche eût été souverainement inutile si Darius fils d'Hystaspe eût regné pour lors, puisqu'entre ces Princes il n'y avoit que douze ans d'intervalle. Ce fait eût été trop nouveau pour recourir aux Regîstres publics. Donc ce Darius étoit celui qu'on appelle *Nothus*, entre le-

quel & Cyrus il y avoir quelques cens dix années.

Toutes ces raiſons données par des Chronologiſtes d'ailleurs très-illuſtres, ne me touchent point ; elles ne m'inſtruiſent que de la fauſſeté du ſyſtême qu'elles établiſſent. On n'y compte que trois Edits. Premiere erreur. Il y en eut quatre pour le rétabliſſement de Jéruſalem, & de ſon Temple. Le premier fut de Cyrus à la premiere année de ſon regne, & le ſecond à la deuxiéme année de Darius. Artaxercés de ſon côté en donna deux, l'un à la ſeptiéme, l'autre à la vingtiéme année de ſon Empire. Les trois premiers Edits ne regardoient que le Temple, & ne diſoient rien de la Ville. C'eſt donc ſans fondement qu'on penſe trouver dans ces diverſes époques la ſolution de la difficulté. Car enfin il eſt clair par le Texte de Daniel qu'il s'agit ici de l'ordre de rebâtir Jéruſalem, & toute datte qui ne commence pas là ne ſçauroit être qu'inutile, quelque convenance qu'elle ait d'ailleurs avec le reſte des Faits.

Scalig. Prolog. de Emend. Temp. Scaliger penſe couvrir cet endroit foible de ſon hypotheſe par une ſubtilité qu'il importe de ſçavoir. Il eſt certain, dit-il, que tous les Edits regardoient autant le rétabliſſement de la Ville que celui du Temple. Autrement pourquoi Né-
2. *Eſdr. c.* 2. hémie auroit-il eu tant de ſurpriſe, & de douleur lorſqu'il apprit que les murailles de Jéruſalem demeuroient encore abbatuës ? N'eſt-ce pas la preuve qu'il les croyoit relevées en conſéquence des premiers Edits ? Non, ce n'en eſt pas une preuve. Néhémie n'ignoroit pas que Jéruſalem étoit couverte encore ſous ſes ruines, & ce que lui en dirent les Juifs qui le vinrent trouver à Babylone ou à Suze, ne l'étonna pas. Seulement ſa douleur en reçut une nouvelle atteinte. C'eſt l'ordinaire des cœurs affligez, de ſentir leur douleur s'accroître toutes les fois qu'on les ramene à l'objet qui la cauſe. La peinture que fit Hananie de l'état déplorable où Jéruſalem étoit réduite ; peinture peut-être un peu trop chargée, ſelon l'uſage de ceux qui veulent attendrir, augmenta la triſteſſe de Néhémie, & redoubla ſon ardeur à ſolliciter le rétabliſſement de la Ville. Il ne faut point chercher de myſtére dans ce qui eſt ſi naturel.

Il eſt vrai que Bésélam, Mithridate, & Thabéel tous trois
1. *Eſdr. c.* 4. Intendans dans les Provinces d'au-delà de l'Euphrate, écrivirent

virent à Artaxercés Roi de Perſe, & que leur lettre accuſoit les Juifs de rebâtir leur Ville. Il eſt vrai encore qu'Artaxercés par ſa réponſe chargea ſes Miniſtres d'arrêter l'entrepriſe des Juifs : *Prohibeatis viros illos ut urbs illa non ædificetur.* *Ibid.* ℣ 21. Mais aſsûrément il eſt aiſé de voir, & c'eſt la remarque judicieuſe de M. Huet, que l'accuſation des Inrendans de Perſe ne rouloit que ſur une équivoque trompeuſe. Parce que les Juifs qu'ils avoient en horreur bâtiſſoient quelques maiſons à Jéruſalem, comme il étoit néceſſaire pour la conſtruction du Temple, ils écrivirent au Prince qu'on relevoit les ruines de la Ville. Mais étoit-ce en relever les ruines que de laiſſer ſes murailles ouvertes & ſes forts renverſez ? C'eſt pourtant ce que firent les Juifs, & ce qui le démontre eſt ce Texte d'Eſdras : *Alors fut interrompu l'ouvrage de la Maiſon de Dieu. Tunc intermiſſum eſt opus domûs Domini in Jeruſalem.* Vous le voyez, il ne dit pas qu'on ſuſpendit l'ouvrage, ou le rétabliſſement de la Ville, mais *l'ouvrage de la Maiſon du Seigneur*, ou du Temple : preuve déciſive que le peuple n'excédoit pas la permiſſion du Prince. Ce fut parce qu'ils l'interprétoient fidélement du Temple ſeul, qu'ils recommencérent à le conſtruire ſur les exhortations d'Aggée & de Zacharie la deuxiéme année de Darius. L'ouvrage fut encore arrêté dans ce temps même par l'envieuſe malignité des Gouverneurs. Mais enfin ce Prince confirma l'Edit de Cyrus, & le Temple fut achevé vers la ſixiéme année de ſon regne. *Huet. Dem. Evang.* *Ibid.* ℣. 24.

Il eſt donc clair que la prétention de Scaliger eſt vaine, & que ce Critique ſuppoſe à la deuxiéme année de Darius un Edit imaginaire pour le rétabliſſement de la Ville. D'où je conclus qu'il a tort de placer le commencement des ſoixante & dix ſemaines à cette époque, puiſque Daniel au contraire la fixe évidemment à l'Edit qui permet le rétabliſſement de Jeruſalem : *Ab exitu ſermonis, &c.*

A l'égard des Princes marquez de ſuite, ſelon Scaliger, dans le Chapitre quatriéme d'Eſdras, ſçavoir Cyrus, Darius, Aſſuérus, Artaxercés, & un autre Darius qu'il prétend être *Nothus*, c'eſt un nouveau mécompte de Scaliger. Ces deux Darius ne ſont ici que le même fils d'Hyſtaſpe, comme l'ont crû les Anciens, ſuivis en cela par tout ce qu'il y a de *Joſeph. Antiq. l. 2. c. 4. Clem Alex. Strom. l. 1.*

Hieron. in Agg. Theodoret Proem. in 12. Proph. Id. Comment. in Agg.

Chronologiſtes habiles dans les derniers temps. Pour Aſſuérus, & Artaxercés prédéceſſeurs de Darius, il eſt vraiſemblable que c'étoient Cyrus, & Cambyſes, ou Cambyſes & Smerdis; peut-être même Cambyſes tout ſeul qui portoit ces noms divers, ſelon l'uſage des anciens Rois de Perſe, qui preſque tous prenoient le nom de Xercés, ou d'Artaxercés, lorſqu'ils parvenoient à la Couronne.

Enfin la derniere raiſon de Scaliger n'a rien de plus ſolide que les autres. Si Darius ſe fit repréſenter l'Edit de Cyrus favorable aux Juifs, ce n'eſt pas une preuve convainquante qu'il y eut un long intervalle entre ces deux Princes, ni qu'il ſoit néceſſaire de placer Darius *Nothus* où nous plaçons le fils d'Hyſtaſpe. La recherche qui fut faite de l'Edit de Cyrus ne rouloit que ſur la forme, & le diſpoſitif dont il étoit conçû. Les Juifs y rappelloient Darius. Par conſéquent il importoit que le Prince qui vouloit s'y conformer, eût recours aux Regiſtres publics. Quand il n'y auroit eu que douze ans depuis la publication de cet Edit juſqu'à Darius, cet intervalle étoit aſſez long pour avoir oublié ce que portoit ce Réglement; à plus forte raiſon Darius étoit-il obligé d'y recourir, ſi l'on met entre lui & Cyrus dix-huit ou vingt ans, comme en convient la foule des Chronologiſtes.

Voyez le Ration. Temp. du P. Petau.

Une troiſiéme opinion eſt devenuë célébre par la grande réputation qu'avoit parmi les ſiens le Chevalier Marsham. Cet Auteur ſoûtient que les paroles de l'Ange Gabriel rapportées au Chapitre neuviéme du Prophéte, ne marquent que ce qui devoit ſe paſſer dans la République des Juifs depuis la vingt-uniéme année de la captivité de Babylone, juſqu'à la profanation du ſecond Temple par Antiochus Epiphanés, & que tout ce que Daniel a écrit en cet endroit, n'a rapport qu'à ce temps-là. Rendons, s'il ſe peut, ce ſyſtême clair, & ſenſible.

Marsham. Can Chron. ad jacu. 18 p. 568.

D'abord il ſuppoſe que la priére de Daniel ſe fit, & que les paroles de l'Ange qui renferment la Prophétie, lui furent annoncées trois ſemaines d'années, ou vingt-un ans après le commencement de la captivité de Babylone. La preuve qu'il en donne eſt que l'Ange n'apparut qu'après la priére, & le jeûne du Prophéte. Or Daniel dit, parlant de lui-même, qu'il avoit jeûné l'eſpace de trois ſemaines, *Juge-*

Dan. c. 9. ℣. 1. Id. c. 10. ℣. 3.

bat Daniel dies trium hebdomadarum. Paroles que Marsham explique de ſemaines d'années. Cela poſé comme indubitable, & qui pourtant ne l'eſt pas.

Il diſtingue les deux nombres de ſemaines marquées par Daniel, c'eſt-à-dire, qu'il les diviſe en ſept, ſoixante & deux, & une & demie. Les ſept premiéres ſemaines ſelon lui ſont les quarante-neuf années qui reſtoient depuis la vingt-uniéme de la captivité de Babylone juſqu'au commencement du regne de Cyrus, qui eſt dans la doctrine de Marsham celui que le Prophéte appelle le Chriſt, *unctum Ducem.* Les ſoixante & deux ſemaines, il les compte depuis la ruine du Temple juſqu'au commencement du regne d'Antiochus l'Illuſtre. A l'entendre, la ſemaine ſuivante n'eſt autre choſe que les ſept premiéres années du regne de ce Prince, durant leſquelles il n'affligea point le peuple de Dieu. Enfin la derniere demi ſemaine renferme les trois ans & demi qui forment l'eſpace funeſte, où l'Autel demeura renverſé, le Sanctuaire profané, & l'Idole de Jupiter Olympien élevée dans le lieu où elle ne devoit pas être. Ainſi donc, ſelon la penſée de l'Auteur Anglois, de puis le temps où l'Ange parloit au Prophéte juſqu'à Cyrus, il s'eſt écoulé ſept ſemaines ou quarante-neuf ans, qui joints aux vingt & un du jeûne de Daniel font les ſoixante & dix de la captivité; & de l'autre part les ſoixante-deux autres ſemaines commencent au retour de Babylone, & finiſſent à la déſolation de la Ville, & du Temple ſous Antiochus Epiphanés.

De la ſorte rêve ſçavamment, mais périlleuſement pour la Foy Chrétienne un Auteur hardi qu'enchante le goût des nouveautez, & qui ſe plaît dans l'invention du ſyſtême.

Premiérement. Où a-t'il pris, ce qui fait néanmoins le fondement de ſes calculs, que les trois ſemaines du jeûne de Daniel doivent s'entendre de ſemaines d'années? Le Texte du Prophéte peut-il comporter cette explication? Au contraire tout s'y oppoſe. Qu'on jette ſeulement la vûë ſur le dixiéme Chapitre de la prédiction, on verra que les ſemaines dont il eſt parlé dans cet endroit ſont des ſemaines de jours; *Lugebam*, dit le Prophéte, *tres hebdomadas dierum*, Dan. c. 10. & ſelon les Septante, τρεῖς ἑβδομάδας ἡμερῶν; c'eſt-à-dire, j'ai ℣. 1. été dans les larmes durant trois ſemaines de jours; derniére

parole que le Prophéte ajoûte vraiſemblablement pour diſtinguer ces ſemaines de triſteſſe & de deüil, d'avec celles dont il venoit de parler dans le Chapitre précédent, & qui étoient des ſemaines d'années. Il y a davantage encore. Daniel dit qu'il ſe priva de ſa nourriture ordinaire juſqu'à ce que ces trois ſemaines fuſſent écoulées, mais que *le vingt-quatriéme jour du mois de Niſan* il eut une viſion près le grand fleuve du Tigre. N'eſt-il pas évident par la ſuite entiere de ce récit, que le Prophéte ne comprenoit pas, & ne vouloit point faire comprendre des ſemaines d'années, mais des ſemaines compoſées de jours naturels, de la même ſorte que nous les comptons, & tel qu'étoit le 24. du mois de Niſan, où la révélation lui fut offerte? Cette hypothéſe chimérique qui transforme ici les mois en années, ne peut donc être qu'un fondement inutile & ruineux.

Accordons pourtant ce que poſe le Critique Anglois. Je conſens que Daniel ait dit de ſon jeûne qu'il dura trois ſemaines d'années. Je ſoûtiens, malgré cet aveu, qu'on ne peut rien conclure de ſuivi en admettant les ſuppoſitions de Marsham. Le Prophéte dit en effet qu'il jeûna dans *la troiſiéme année du regne de Cyrus : Anno tertio Cyri Regis.* Ce n'étoit donc pas la vingt-uniéme de la captivité, mais cinquante & un ans après, ſelon la Chronologie même de Marsham.

Ce n'eſt pas tout, & l'on va voir combien il s'embarraſſe dans ſes propres ſubtilitez. A force de vouloir détourner à d'autres objets l'évidence du Texte Prophétique, il ne ſert qu'à la rendre plus ſenſible. Il prétend, comme je l'ai déja dit, que les ſept premiéres ſemaines ou quarante-neuf premiéres années, ſe terminent au commencement du regne de Cyrus. Puis il prend les ſoixante & deux ſemaines qui reſtent, auſquelles il ajoûte la ſemaine & demie dont il eſt parlé au verſet vingt-ſept : de ſorte que ces ſoixante-trois ſemaines & demi reviennent à quatre cens quarante-quatre & demi. Or depuis Cyrus juſqu'à Antiochus Epiphanés, cette durée eſt trop longue. Toute la terre le voit ſans que je m'arrête à le prouver. Donc tout le ſyſtême de Marsham eſt renverſé par lui-même, & c'eſt de ſon propre fonds que ſort la difficulté qui le détruit.

Le regne de Cyrus commence à la 55. Olympiade 559. ans avant J. C. Le re.

Il a bien ſenti l'embarras inévitable qui ſuit cette doctrine, je l'avouë, mais loin d'en ſortir il n'a fait que s'y plonger davantage. Tant il eſt difficile d'allier le caprice & la régle. Pour tenter d'y réüſſir, il compte ſept ſemaines deux fois, & par ce moyen bizarre il trouve une ſupputation conforme à ſes vûës. La choſe eſt manifeſte. D'une part, il fait commencer les ſept premiéres ſemaines à la vingt-uniéme année de la captivité; de l'autre, il fait remonter le commencement des ſoixante-deux ſemaines ſuivantes juſqu'au temps de la ruine du Temple, qui eſt, ſelon lui, le commencement de la même captivité. Il eſt donc clair qu'il compte ſept ſemaines deux fois, puiſque les ſept premiéres déja comptées le ſont encore, & font partie des ſoixante & deux. Raiſonner ainſi, qu'eſt-ce autre choſe, que ſe joüer du Lecteur, faire & défaire tout enſemble, & ſans principe dire ce qu'on veut dans l'occaſion, ſans trop ſonger s'il s'accorde avec ce qu'on a dit auparavant?

gne d'Antiochus commence à la premiére année de la 151. Olymp. & 176. an avant J. C. par conſéquent de Cyrus juſqu'à Antiochus il n'y a que 383. ans, & le calcul de Marsham excéde de 61. ans.

Montrons le même défaut de ce ſyſtême ſous une autre face. L'Ange dit au Prophéte que Dieu a fixé les temps à ſoixante & dix ſemaines. Ces paroles ſont formelles, & ſans nuage. Cependant elles ne le ſeront plus, s'il faut adopter les calculs de Marsham. Tout au contraire il faudra dire que Dieu a fixé les temps à ſoixante ſemaines. Je vais faire voir cette diſcordance.

Selon le Critique Anglois, on doit diſtinguer les ſoixante & dix ſemaines en deux périodes, dont l'une ſoit de ſept ſemaines & finiſſe à Cyrus, & dont l'autre comprenne tout l'eſpace ſuivant. Donc pour remplir le nombre de ſoixante & dix ſemaines il eſt néceſſaire d'en trouver encore ſoixante-trois après que les ſept premiéres ſont écoulées, & il faut que les ſoixante-trois commencent précisément au terme où finiſſent les ſept. Mais il n'étoit pas difficile à Marsham de comprendre que depuis le retour des Juifs juſqu'à Antiochus *l'Illuſtre*, il y avoit trop peu d'années pour remplir les ſoixante-trois ſemaines. Au milieu de cette diſette il a eu recours à de nouveaux calculs. Il n'a plus voulu commencer à Cyrus la datte, ou premiére époque des ſoixante-trois ſemaines, mais à la fin des ſept premiéres qui avoient commencé au temps où l'Ange parla. Il feint une nouvelle époque,

il remonte à la ruine du Temple & à la captivité, antérieure de trois ſemaines ou de vingt-un ans à l'apparition de l'Ange. Ainſi rétrogradant de dix ſemaines, il revient juſte à Antiochus Epiphanés, ſurnommé l'*Illuſtre*.

Or je maintiens que même dans cette hypothéſe ce ne ſeroit plus à ſoixante & dix ſemaines, mais ſeulement à ſoixante que Dieu auroit fixé les temps, contre la parole de l'Ange. En effet s'il y a eu depuis la ruine du premier Temple juſqu'à Antiochus Epiphanés ſoixante-trois ſemaines complettes, donc il n'y en a eu que cinquante-trois depuis le retour des Juifs qui fut poſtérieur de dix ſumaines à la deſtruction du Temple. Or à ces cinquante-trois ajoûtez les ſept qui finiſſent au retour des Juifs, il reſte ſeulement ſoixante ſemaines. Concluſion directement contraire au Texte formel & précis de l'Ecriture.

Eſt-ce donc qu'il eſt abſurde d'imaginer deux périodes dans la Prophétie, qui toutes deux ayent la même époque? Je ne le dis pas. Seulement je trouve contradictoire cette unité de datte dans la queſtion préſente. Effectivement lorſqu'on ajoûte les années de deux périodes en un ſeul tout, comme Marsham le fait ici, l'unité d'époque eſt impoſſible dans les deux périodes. Car enfin le premier nombre doit être rempli, avant qu'il ſoit poſſible de concevoir le commencement du ſecond. Autrement on compte deux fois les années du premier intervalle, ce qui eſt ſouverainement abſurde. Il eſt conſtant qu'on ne conçoit point deux durées diſtinctes, & collatérales. On ne conçoit le commencement de l'une qu'à la fin de l'autre. S'il en étoit autrement, le plus court eſpace de temps pourroit atteindre à la plus longue durée. Il n'y auroit pour cela qu'à joindre les années de divers événemens conſécutifs, puis enſuite prenant la même époque, revenir ſur elle autant de fois qu'il y auroit d'années dans le tout. En ce cas il n'y auroit dans la durée la moins étenduë que les bornes qu'on y voudroit mettre, & tout calcul ſeroit immenſe. Par éxemple, ſelon ce principe, je pourrois faire voir que depuis Jeſus-Chriſt juſqu'à la derniére deſtruction de Jéruſalem, il s'eſt écoulé cent cinq ans. Je n'aurois qu'à partager ce nombre en deux périodes, & leur donner la même époque qui ſeroit la naiſſance de J. C. Je

dirois : Depuis la naiſſance du Sauveur juſqu'à ſa mort, il y a eu trente-trois ans, ſelon la ſupputation ordinaire ; depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt juſqu'à la ruine de Jéruſalem il y a eu ſoixante & douze ans. Or trente-trois & ſoixante & douze font cent cinq. Donc il s'eſt paſſé cent cinq ans depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt juſqu'à la derniére ruine de Jéruſalem par les Romains. Aſsûrément je ſerois le plus ridicule des hommes, ſi j'oſois faire ce calcul inſenſé ; choſe étrange ! C'eſt pourtant celui que Marsham n'a pas honte de mettre dans la bouche de l'Ange qui inſtruit le Prophéte, abuſant ainſi du crédit que lui donne ſa grande érudition.

Je ne m'arrête point à la vaine difficulté que nous a fait le Chronologiſte Anglois. Il dit que les ſept premiéres ſemaines ne doivent pas être comptées avec les ſuivantes, parce qu'elles marquent des événemens ſans rapport, & qu'il faut mettre un point dans le Texte après les mots *hebdomadas ſeptem*, pour correſpondre à l'accent *atnah* qui eſt dans l'Hébreu, & qui marque une diſtinction conſidérable.

Quand on n'a pour ſoi que ces minuties Rabbiniques, elles ne ſauvent pas un ſyſtême des manifeſtes contradictions dont il ſe trouve chargé d'ailleurs. Ce n'eſt point par ces ſortes de remarques, preſque toûjours puériles, que ſe décide une cauſe auſſi importante que l'eſt celle dont il s'agit. Mais s'il falloit enfin être jugé par ces obſervations grammaticales, je ſoûtiens que Marsham ſeroit vaincu. Il n'eſt beſoin que de ſçavoir lire l'Hébreu pour ne pas ignorer que l'accent dont il eſt queſtion, ne ſe place que dans les endroits où les Latins mettent les virgules, ou quelquefois deux points. Le Fait eſt ſi conſtant, que les Septante, mille fois plus croyables ici que Marsham, & que nous, ont ponctué le Texte de Daniel comme il l'eſt aujourd'hui dans la Vulgate. Leur témoignage ſera-t-il donc au-deſſous de la déciſion intéreſſée de quelques Juifs modernes, qui pour ſe défendre, ſe rabattent ſans ceſſe ſur la valeur des accens ? Valeur ſur laquelle ils ne ſont pas même encore unanimes, & qu'ils apprétient comme il leur plaît, ſelon la nature du beſoin. C'eſt au ſens, c'eſt à la ſuite d'un Texte qu'il faut avoir égard, non à ces petiteſſes de grammaire où l'eſprit ſe dégrade, & d'où la difficulté ne ſort preſque jamais que plus confuſe.

Que les ſeptante ſemaines ont commencé à la vingtiéme année d'Artaxercés ſurnommé la longue-main.

IL eſt temps que j'expoſe l'opinion qui s'accorde le mieux avec les paroles du Prophéte, & qui en développe toute la ſuite avec une évidence palpable.

Je dis donc que les ſoixante & dix ſemaines ont commencé à la vingtiéme année d'Artaxercés *la longue-main*, qui le premier permit aux Juifs le rétabliſſement de Jéruſalem, comme je l'ai fait voir plus haut. J'ajoûte que la fin des ſoixante & dix ſemaines ne tombe pas à la mort de Jeſus-Chriſt préciſément, mais quelques années après. C'eſt-à-dire que je fais écouler ſoixante-neuf ſemaines complettes avant la mort de J. C. & que je place ſa Paſſion au milieu de la ſoixante & dixiéme.

Ainſi je fais ce raiſonnement. On doit commencer les ſoixante & dix ſemaines à l'ordre qui fut donné pour rebâtir Jéruſalem, comme le porte le Texte ſacré, *ab exitu ſermonis ut iterum ædificetur Jeruſalem.* Or cet Edit fut donné à la vingtiéme année d'Artaxercés. J'en donne la preuve.

1. *Eſdr. c. 1.* *Ibid. c. 6.* *Ibid. c. 7.* 2. *Eſdr. c. 2.* On ne voit que quatre Edits donnez en faveur des Juifs par les Rois de Perſe; celui de Cyrus, celui de Darius fils d'Hyſtaſpe, celui d'Artaxercées *la longue-main* à la ſeptiéme année de ſon regne; enfin celui du même Prince treize ans après, & le vingtiéme de ſon regne, au mois de Niſan. Or les Edits de Cyrus & de Darius fils d'Hyſtaſpe ne permettoient aux Juifs que le rétabliſſement du Temple. Le premier Edit d'Artaxercés étoit même renfermé dans ces bornes; il ne regardoit que l'Autel & ſon culte. Ce ne fut que par le ſecond qu'il permit aux Juifs de rebâtir leurs murs, & les maiſons de Jéruſalem depuis ſi long-temps abattuës. Donc c'eſt à ce dernier Edit que commencent les ſoixante & dix ſemaines dont parle Daniel. 1. *Eſdr. c. 7.*

Il me ſera facile de prouver la certitude de cette époque, je n'ai qu'à remettre ſous les yeux le Texte ſeul de l'Ecriture. Artaxercés demande à Néhémie le ſujet de ſa douleur, 2. *Eſdr. c. 2.* & voici ſa réponſe: [*Je dis au Roi: O Roi, que vôtre vie ſoit éternelle. Pourquoi mon viſage ne ſeroit-il pas abattu, puiſque la*

la ville où ſont les tombeaux de mes peres eſt déſerte, & que ſes portes ont été brûlées ? Le Roi me dit : Que demandez-vous. Je priai le Dieu du Ciel, & je dis au Roi : Si ma demande ne déplaît point au Roi, & ſi vôtre ſerviteur vous eſt agréable, envoyez-moi en Judée à la ville des Sépulcres de mes Peres, afin que je la faſſe rebâtir .... Le Roi l'agréa, & il me permit de m'en aller. Je lui dis encore : Je ſupplie le Roi de me donner des lettres pour les Gouverneurs du pays de de-là le fleuve, afin qu'ils me faſſent paſſer ſûrement juſqu'à ce que je ſois en Judée. Je le ſupplie auſſi de me donner une lettre pour Aſaph Grand-Maître de la forêt du Roi, afin qu'il me ſoit permis d'y prendre du bois pour couvrir les portes des tours du Temple, les murailles de la Ville, & la maiſon où j'habiterai. Le Roi m'accorda ma demande, parce que la main favorable de mon Dieu étoit ſur moi.] Plus bas Néhémie rapporte le diſcours qu'il fit aux Prêtres, aux Magiſtrats, & aux plus conſidérables du peuple Juif. *Vous voyez*, leur dit-il, *l'affliction où nous ſommes ; Jéruſalem eſt abandonnée, ſes portes ont été réduites en cendres. Venez, rebâtiſſons les murailles de Jéruſalem, afin qu'à l'avenir nous ne ſoyons plus en opprobre .... & ils s'encouragerent tous à bien travailler*, pourſuit l'Ecriture. Peu après elle raconte les ſuccès de l'entrepriſe, le rétabliſſement des murs, des tours, des forts, des édifices domeſtiques, des citernes, des portiques, des acqueducs, enfin de tout ce qui avoit éprouvé la fureur des Chaldéens. C'eſt ce que confirme l'Eccléſiaſtique par ces paroles : *Et Nehemias in memoriâ multi temporis, qui erexit nobis muros everſos, & ſtare fecit portas, & ſeras, qui erexit domus noſtras.*

Ibid ℣℣. 16. 17.

Eccleſiaſt. c. 49. ℣ 15.

Après un témoignage ſi formel, quel doute peut reſter encore, & que ſçauroit-on oppoſer qui ne ſoit détruit par l'évidence de tous ces Textes ? Dira-t-on avec Scaliger que cet Artaxercés qui permit aux Juifs de rebâtir Jéruſalem, n'eſt pas Artaxercés *à la longue main*, mais celui qui portoit le ſurnom de *bonne mémoire ?* L'éxacte ſupputation des tems détruit cette difficulté, & confirme nôtre ſyſtême.

Artaxercés *à la bonne mémoire* commença de regner l'an 4310. de la période Julienne, & 404. avant l'Ere Chrétienne. Par conſéquent la vingtiéme année de ſon regne con-

court avec la 4329. de la période Julienne, & la 384. avant l'Ere des Chrétiens. Or il eſt conſtant que Néhémie ne vivoit plus alors, puiſqu'il étoit né ſous le Pontificat de Saraïas; & qu'il fut un de ceux qui revinrent avec Zorobabel ſous Cyrus, l'an de la période Julienne 4178. & 536. ans avant l'Ere Chrétienne. J'avoüe qu'il n'eſt pas abſolument impoſſible que Néhémie ait vêcu ſi long-temps par un miracle de la puiſſance divine. Mais Scaliger qui ſe trouvoit dans l'obligation de ſuppoſer ce miracle, le croyoit-il dans le fond de ſon cœur, & que devons-nous penſer d'un ſiſtême qui ne ſe ſoûtient qu'en appellant de pareils prodiges à ſon ſecours? Faiſons voir maintenant que les ſoixante & dix ſemaines de Daniel n'ont fini qu'aprés la Paſſion de Jeſus-Chriſt, c'eſt-à-dire, que Jeſus-Chriſt eſt mort dans le cours de la ſoixante & dixiéme.

Suppoſons, comme l'avoüent les meilleurs Chronologiſtes, qu'Artaxercés *à la longue main* ait commencé de regner l'an 4241. de la période Julienne, ſa vingtiéme année tombera dans la 4260. de la même période, du Monde 3550. & de Rome 281. Ajoutez maintenant à ce nombre ſoixante-neuf ſemaines d'années; c'eſt-à-dire, 483. ans, vous trouverez l'an du Monde 4033. de la période Julienne 4743. & de l'Ere Chrétienne 30. où l'on fixe le Baptême de Jeſus-Chriſt, quand on veut ſe conformer à l'ancienne Tradition.

Lnt. c. 3. ℣ 23. Conc Nicæſar. Can. XI. Aug lib. de Doctrina Chriſt. c. 22.

Reſtent ſept ans pour la derniere des ſoixante & dix ſemaines, & je la fais commencer à la premiere Pâque célébrée par Jeſus-Chriſt après ſon Baptême. Or ce fut trois, ou ſi l'on veut quatre ans après, que Jeſus-Chriſt fut crucifié, la quatriéme année de la deux cens deuxiéme Olympiade, la quarante-huitiéme de l'année Julienne, la trente-troiſiéme de l'Ere vulgaire, la dix-neuviéme de l'Empire de Tibére, & la quatre cens quatre-vingt ſeptiéme de celle de Daniel. Donc nôtre calcul ſe rapporte avec juſteſſe, & préciſion au Texte du Prophéte. Telle eſt auſſi la ſupputation de ce qu'il y a jamais eu de plus ſçavans hommes parmi les anciens, & parmi les modernes.

Euſeb. l. 1. Chr. & l. 8. Demonſt. Hieron. in Dan Georg Sync. Chr. ad an. M. 5514. M Huet Dem. Ev. M de Meaux Hiſt. Univ. Grotius Comment. Petavius de Doctr. Temp.

Qu'il eſt démontré par la Prophétie de Daniel que le Meſſie a été donné dans la Perſonne de JESUS CHRIST.

ICi nous avons la joye de voir tomber aux pieds de la Foy toutes les répugnances, toutes les ſubtilitez, tous les faux détours du libertinage. Voilà le Dieu des Chrétiens prédit cinq ſiécles avant ſa naiſſance dans le Monde. En lui tous les caractéres de la prédiction ſont manifeſtement remplis, & je ſupplierai le Lecteur d'éxaminer de point en point l'évenement ſur la Prophetie. La réalité ſi fidélement peinte dans l'image diſſipera ce qui lui reſte de doutes, & conſolera ſon cœur.

Le Prophéte appelle celui dont il parle le Saint des Saints, qui doit recevoir l'onction ſacrée; il ajoûte que par lui toute prévarication doit être abolie, que le péché trouvera ſa fin, qu'il ſera la Juſtice éternelle qui viendra ſur la terre, & qu'en ſa perſonne les Prophéties, & les viſions auront leur accompliſſement. *Dan. c. 9.*

Qui eſt-ce qui ne voit pas dans cette peinture les premiers traits de Jeſus-Chriſt? (1) N'eſt-ce pas lui qui eſt appellé le Chriſt & l'Oint du Seigneur? (2) N'eſt-ce pas lui qui eſt nommé par tout le Saint & le Juſte? (3) N'eſt-ce pas lui qui a remis les péchez aux hommes? (4) N'eſt-ce pas à ſa naiſſance que les prédictions ſaintes & profanes ont ceſſé? (5) N'eſt-ce pas en lui qu'éclate la vérité des autres Prophéties? (6) N'eſt-ce pas lui qui a été nommé le Chef d'un nouveau peuple? (7) N'eſt-ce pas lui qui a été retranché, & mis à mort? (8) N'eſt-ce pas lui qui a confirmé ſon alliance avec pluſieurs? (9) N'eſt-ce pas à ſa mort qu'ont fini les ſacrifices groſſiers, & les victimes ſenſibles? (10) N'eſt-ce pas tôt après ſa mort que la déſolation entra dans le Temple, & que les aîles abominables parurent dans le Lieu ſaint? Qui pourroit donc réſiſter à tant de rapports, &

(1) *Act. c. 4. ℣℣. 26. 27. Ibid. c. 10. ℣℣. 37. 38. Ep. ad Heb. c. 1. ℣℣ 8. 9.*
(2) *Luc. c. 1. ℣. 35. Act. c. 3. ℣. 4. Epiſt. ad Rom. c. 3. ℣. 26. 1. ad Cor. c. 1. ℣. 30.*
(3) *Luc. c. 24. ℣. 45. Act. c. 10. ℣. 43. Ibid. c. 13. ℣. 38. ad Coloſſ. c. 2. ℣. 13.*

(4) *Matth. c. 12. ℣. 13. Ad Heb. c. 1. ℣ 1.*
(5) *Matth. c. 5. ℣. 17. Ad Rom. c. 10 ℣. 4.*
(6) *Matth. c. 2. ℣℣. 4. 5.*
(7) *Luc. c. 24. ℣℣. 45. 46.*
(8) *Ad Heb capp. 8. & 9.*
(9) *Ibid. c. 10. Joan. c. 19. ℣. 30.*
(10) *Matth. c. 23. ℣℣. 37. 38. Idem c. 24. ℣. 1.*

Pſalm. 91. ne pas loüer celui qui nous a rendu *ſi croyable la vérité de ſes Oracles* ?

Que l'on diſe ce que l'on voudra de nos calculs, & de nos ſupputations chronologiques ; que les ſoixante & dix ſemaines ſoient équivoques pour la fixation de leur commencement à cauſe des expreſſions de la Prophétie, qu'elles le ſoient ſur le tems de leur expiration à cauſe de la diverſité des opinions ſçavantes : il n'importe. Cette différence eſt trop légere pour former une difficulté ſérieuſe. Mais le Fait invincible, le Fait que nul homme ne peut effacer, ni mettre en doute, c'eſt que quelque datte qu'on choiſiſſe, à quelque époque qu'on commence, à quelque point qu'on finiſſe, toûjours il demeure vrai que les ſoixante & dix ſemaines ſont écoulées. Or c'eſt à la fin de ces ſemaines que le Saint des Saints devoit recevoir l'onction ſacrée, que le Chriſt devoit naître, & mourir. Donc le Saint des Saints eſt venu, donc le Meſſie a paru, donc il a ſouffert la mort. C'eſt après ſon ſupplice que le Temple & la Ville devoient être détruits. Ils le ſont. Donc le Réconciliateur a été donné. C'eſt au milieu de la derniere ſemaine que les oblations, & les cérémonies de la premiere alliance devoient ceſſer. Elles ſont abolies. Donc cette derniere ſemaine eſt paſſée. C'eſt après la durée totale des ſoixante & dix ſemaines que les Payens devoient être inſtruits. Ils l'ont été. Ils devoient reconnoître le Sauveur. Ils l'ont adoré. Que veut-on davantage ? Que l'incrédule le diſe, s'il le peut. Mais ſi l'évidence le frappe enfin, ô Dieu, conſervez, arroſez ces premieres ſemences, & par vôtre grace faites qu'elles croiſſent pour le ſalut.

Réponſe aux difficultez des Juifs ſur cette Prophétie.

Rien n'eſt plus fort contre les Juifs que le témoignage même de leurs Peres, qui dans l'origine, & avant toute prévention de controverſe, appliquoient unanimement au Meſſie l'Oracle que nous venons d'expoſer. Les Rabbins Barachias, Moyſe ben Nachman, Samuël n'ont pas douté que le Sauveur ſi ſouvent promis dans les ſaintes Ecritures, ne le fût encore, & plus expreſſément qu'ailleurs dans le neuviéme Chapitre de Daniel. Comme les quatre cens quatre-

In Bereſith Rabb. in Daniel. Epiſt. ad Rab. Iſaac.

vingt-dix ans marquez dans ſa Prophétie conduiſoient à la fin du quatriéme millénaire du Monde, c'étoit auſſi l'ancienne Tradition des Juifs que le Meſſie paroîtroit vers la fin de ce quatriéme millénaire, & environ deux mille ans après Abraham. Un Elie très-reſpecté par eux, quoique ce ne ſoit pas le Propliéte de ce nom, l'avoit ainſi enſeigné dès avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt, & la mémoire s'en eſt conſervée dans le Talmud. *Gem. Tract. San. c. 11.*

Mais que ne peuvent pas des hommes une fois égarez, quand la lumiere a ceſſé de luire ſur eux ? Les Juifs modernes ont tout tenté, tout épuiſé, tout écrit à tort & à droit pour enlever au Chriſtianiſme la preuve évidente de ſa Doctrine qu'il tire des Livres de Daniel. Inutile effort. Plus ils inventent de ſubtilitez contre ſa Prophétie, & plus ils renoncent aux prédictions faites à leurs ancêtres ; plus ils les détournent, & plus ils les accompliſſent, & démontrent la vérité de ce qu'elles diſent de leur aveuglement, & de leur chûte. Tant eſt vérifié à la lettre ce qui eſt écrit d'eux : qu'ils auront des yeux, & qu'ils ne verront pas ; qu'ils garderont les Livres, & qu'ils n'en auront pas l'intelligence !

Puiſqu'il entre dans mon plan de réfuter leurs rêveries, je vais raconter les plus ſoigneuſement répétées par eux, ou par les incrédules.

La fâcheuſe contrainte où ſe trouve la Synagogue d'avoüer la juſteſſe de nos dattes, lui a fait imaginer d'abord que les ſemaines myſtérieuſes doivent s'entendre, non de ſemaines d'années, mais de ſemaines de dix années, enſorte que chaque ſemaine ſoit compoſée de ſoixante & dix ans, ce qui en feroit dans le tout quatre mille neuf cens. D'autres ont feint que c'étoient des années Jubilaires chacune de cinquante ans. Quelques-uns ont été juſqu'à des ſemaines de cent ans par année ordinaire ; d'où ils concluent tous que les temps ne ſont pas encore arrivez, & que la Prophétie n'eſt par conſéquent ni contre eux, ni pour nous. Premiere difficulté. *Vide Galat. de Arcan. Catho. verit. lib. 5. c. 14.*

Peut-on dire des choſes ſi peu graves, ſans ſentir ſoi-même combien en les diſant on s'expoſe à la dériſion publique ? Ne tient-il donc qu'à dire au hazard tout ce qui ſe montre à l'imagination, ſans appeller le ſecours de la preuve, ni Réponſe.

même celui de la vraiſemblance la plus légere ? Car enfin je demande ſur quoi peut être fondée cette opinion bizarre qui ſuppoſe des années décennaires, jubilaires, & ſéculaires ? Voit-on dans les Prophéres ; ne parlons point d'eux, voit-on même dans les ſonges du Talmud quelque éxemple d'une expreſſion pareille ? Eſt-ce une maniére de compter en uſage chez aucun peuple profane ? Je défie qu'on en trouve aucun veſtige dans toute la vaſte étenduë de l'Hiſtoire. D'où vient donc ce ridicule commentaire ? Si l'on peut inventer aujourd'hui des ſemaines de cent ans, qui empêchera les Juifs à venir d'en faire de mille, & de dix mille, toûjours en augmentant, & à meſure qu'ils ſeront preſſez par le beſoin ? Les Juifs d'à préſent diſent de leurs ancêtres, qu'ils ont donné aux ſemaines Prophétiques des bornes trop courtes ; ceux qui viendront, par la même régle, ou plûtôt par la même licence, diront de ceux-ci, qu'ils ſe ſont mal-à-propos renfermez en des limites trop étroites. Par de telles imaginations tout ſera comme à la merci du caprice, & la vérité n'aura plus de caractére. Quel ſiſtême eſt celui d'où naiſſent inévitablement ces conſéquences inoüies ? Je lui laiſſe donner un nom.

Mais il y a plus ; s'il faut entendre les ſemaines Prophériques chacune de dix, ou de cent ans, & même de plus, l'événement ſera contre elles. Pourquoi ? C'eſt qu'il eſt prédit qu'à la fin des ſeptante ſemaines le Temple, & la Ville ſeront diſſipez. Or ce fait eſt paſſé. Il eſt dit encore qu'au même terme les ſacrifices ceſſeront, & ils ont ceſſé. Les ſemaines de dix, ou de cent ans par chaque année, feroient donc une durée manifeſtement exorbitante. Cette concluſion eſt ſimple, mais je ne vois pas ce qu'il ſeroit poſſible de lui oppoſer, & nous dirons toûjours aux Juifs, que ſi le Chriſt n'eſt pas venu, lui qui devoit précéder la déſolation du ſecond Temple, les Prophétes en qui ils eſpérent les ont trompez par de faux ſignes.

Seconde difficulté.

Pour ne ſe pas charger de cet excès inſoûtenable, en voilà d'autres qui expliquent la Prophétie du Temple, & qui nous racontent de nouvelles viſions. A les entendre, les ſoixante & dix ſemaines de Daniel commencent à la premiere deſtruction du Temple. Ils comptent enſuite ſoixante & dix années pour le temps qu'il fut enſeveli ſous ſes ruines, &

quatre cens vingt ans depuis qu'il fut rétabli, juſqu'à la déſolation univerſelle cauſée par les Romains. Or, diſent-ils, ces nombres ajoûtez font celui de quatre cens quatre-vingt-dix. Donc c'eſt le Temple qui eſt l'objet de la Prophétie. De la ſorte raiſonnent les Rabbins Salomo Jarchi, Saadias Gaon, & le Talmud même.

Réponſe.

Mais pour moi j'ai quelque honte, je l'avouë, d'arrêter le Lecteur ſur de ſemblables paradoxes, & de réfuter ce qui ſe réfute de ſoi-même. N'eſt-ce pas aſſez que les Juifs nous étonnent par leur invincible obſtination, faut-il encore qu'ils trahiſſent leur ignorance, & qu'ils nous contraignent de leur en faire le reproche? Ils nous diſent que depuis la premiere juſqu'à la ſeconde deſtruction du Temple, il ne s'eſt écoulé que ſoixante & dix ſemaines. Qu'ils ouvrent leurs propres Annales, ils y verront Nabuchodonoſor renverſer Jéruſalem, & ſon Temple à l'onziéme année du regne de Sédécias. Or depuis cette époque juſqu'à Tite, il y a non pas ſoixante & dix, mais quatre-vingt-quatorze ſemaines d'années. Donc leur calcul excéde, & ne ſçauroit compatir avec la parole du Prophéte. On le voit, cette remarque toute ſeule, emporte contre le Judaïſme une déciſion ſans réplique, puiſque je la fonde ſur la chronologie de ſa propre Hiſtoire.

Nabuchodonoſor détruiſit le Temple 598 ans avant Jeſus-Chriſt. Et Tite ne commença ſon regne qu'en 79. de l'Ere Chrétienne.

Allons plus loin cependant. Eſt-il vrai que les autres circonſtances de la Prophétie conviennent au Temple, & le déſignent? Eſt-ce à lui que ſe rapporte la promeſſe du Chriſt Chef du nouveau peuple? Eſt-ce à lui que ſe rapporte la confirmation d'une alliance qui devoit abolir, & effacer l'ancienne? Eſt-ce à lui que ſe rapportent le retranchement, & la mort du Saint des Saints? Eſt-ce lui qui devoit être la Juſtice éternelle? Je ne cite ici que le Texte dans ſa ſimplicité originale, & encore ne le cité-je qu'en partie. Qui ne voit donc au premier regard combien eſt diſcordante & mal aſſortie cette interprétation inéxacte qui gêne la Chronologie tout enſemble, & le ſens naturel, clair, & précis de l'Oracle ſacré.

Troiſiéme Difficulté.

Auſſi les Juifs qui ſont venus après, ont bien apperçu que leurs prédéceſſeurs s'étoient écartez de la route véritable, & qu'il étoit ſans honneur de ſoûtenir ce qu'il eſt ſi facile de renverſer. Aben-Ezra ſi célébre parmi eux, s'eſt rangé pour

nous contre ſes freres, & rejette en termes formels l'application des ſeptante ſemaines au Temple. Mais quand on a réſolu de diſputer ſeulement par haine de parti, en changeant de ſyſtême, on ne fait que changer d'erreur, & c'eſt ce qui arrive dans la queſtion préſente.

Pour ſe dégager tout d'un coup d'un Texte qui les preſſe, les Juifs ont amené ſur la ſcêne un Agrippa deſcendu d'Hérode, & que les Romains firent mourir un peu avant la ruine de Jéruſalem. C'eſt cet Agrippa que quelques-uns nous donnent encore aujourd'hui pour le Chriſt prophétiſé par Daniel, parce que ce Prince étoit Chriſt par ſon titre de Roi.

Réponſe. Nouvelle preuve d'aveuglement, nouvelle fable démentie par tout ce qu'il y a d'Auteurs accréditez. Où a-t-on vû que cet Agrippa deſcendu d'Hérode ait été perſécuté par les Romains? Tout au contraire il fut eſclave aſſidu de leur parti, toûjours aimé des Empereurs, toûjours comblé de leurs bienfaits, & juſqu'à ſa mort poſſeſſeur tranquille de ſes Etats, même après la ruine de Jéruſalem. C'eſt Tacite qui nous l'apprend, & ſi les Juifs ne veulent pas déférer à ſon témoignage, nous leur citons Joſephe même. A qui donneront-ils créance, s'ils la refuſent à celui de tous leurs freres qui a jamais été le plus jaloux de la gloire de ſa patrie?

Tacit. Hiſt. lib. 5. Joſeph. Bell. Jud. lib. 7.

Un mot encore. Celui que Daniel annonce doit être le Juſte, le Saint des Saints, & l'objet des Prophéties. Or, de grace, comment ces hauts titres ſe ſont-ils juſtifiez dans la perſonne d'Agrippa? Qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait qui l'éleve au-deſſus des autres hommes? A-t-il aboli les prévarications? Eſt-il devenu Chef d'un nouveau peuple? On n'oſe le dire, car il eſt impoſſible de rien montrer en lui qui approche de cette image. D'où vient donc qu'on s'expoſe à tant de mécomptes? C'eſt parce qu'on veut ſe défendre, & qu'au fonds on ignore ce qu'on doit dire.

O Juifs, écoutez ceci. Le Chriſt prophétiſé par Daniel doit être mis à mort par le peuple qui doit ceſſer d'être le peuple. Or je vous fais cette queſtion. Etes-vous innocens, êtes-vous coupables du meurtre d'Agrippa? Si vous en êtes coupables, comment dites-vous que ſa mort eſt le crime

des

des Romains ? Si vous en êtes innocens, pourquoi dites-vous qu'il eſt le Chriſt, puiſque le Chriſt véritable ne doit périr que par vos conſeils, comme le dit ici le Prophéte, en cela ſoûtenu de tous les autres ? Des deux côtez la reſſource eſt donc fermée pour vous, & la cauſe Chrétienne eſt victorieuſe.

Perdus dans un labyrinthe ſans iſſuë, après s'être tournez de tous les ſens pour en ſortir, il a fallu venir enfin à ce mot terrible qui renonce à toutes les Prophéties, & faire un article de Foy de cette parole que tous les ſiécles liront avec ſurpriſe & horreur dans le Talmud : *Maudits ſoient ceux qui ſupputent les temps de l'arrivée du Meſſie.* Ainſi penſé-je voir dans la tempête le vaiſſeau jetté loin de ſa route, & le Pilote deſeſperé abandonner la trace de ſes calculs, aller où le hazard le porte, & s'envelopper de ſon trouble, en homme qui ne ſçait plus ni ce qu'il craint, ni ce qu'il cherche.

Gem. San. c. 11. Maimon in Epiſt. Talmud.

Cependant, me direz-vous, il y a de l'obſcurité dans le Texte de Daniel, & les Commentaires qu'on eſt obligé de lui donner en ſont la preuve inconteſtable. Si les ſeptante ſemaines dont il parle étoient ſans ténébres, verroit-on ſi peu d'uniformité dans les diverſes explications que vous en rapporrez vous-même ? Un Chronologiſte prendroit-il une datte rejettée par un autre, qui diſpute pour la préférence d'une époque différente ? Aſſurément l'évidence ne compatit pas avec tant de variétez. La multiplicité des ſyſtêmes ſur un point, eſt la preuve déciſive qu'ils ſont tous arbitraires, & des là ſans caractére de vérité. Il ſeroit donc mieux de faire comme les Juifs, d'abandonner la Prophétie de Daniel ſans en tirer d'avantage de part ni d'autre, & de la regarder comme un de ces endroits profonds & impénétrables, dont il faut deſeſperer d'avoir jamais l'intelligence parfaite.

Quatriéme Difficulté.

J'avouë que les Sçavans ne conviennent pas entr'eux du point juſte, où les ſeptante ſemaines ont commencé. Mais je n'avouë point que la Prophétie pour cela ſoit obſcure, encore moins qu'elle doive être laiſſée comme une énigme inacceſſible à nos conceptions. Le Texte eſt auſſi clair qu'il le peut être ; l'Hiſtoire profane eſt ſeule comptable des di-

Réponſe.

verſitez de ſupputations qu'elle occaſionne parmi les Doctes. Si elle s'accordoit avec elle-même, nous ſerions bien-tôt unanimes dans nos opinions. Mais quand les Annales anciennes ſe contrarient ſur les dattes, eſt-il ſurprenant que nos Auteurs ſe trouvent quelquefois en oppoſitions ſur leurs calculs?

Après tout, à quoi vont toutes ces différences qu'on voudroit donner ici comme déciſives? A huit ou neuf ans au plus. Un ſi court eſpace peut-il donc faire une importante difficulté ſur un compte de quatre cens quatre-vingt-dix années? Où eſt le point chronologique, s'il roule ſur un fait ancien, qui n'offre plus de diverſité de ſentimens parmi ceux qui le traitent? On ne voit que ces petits combats de Critique dans les Ouvrages deſtinez aux éclairciſſemens de Chronologie. Faudra-t-il pour cette raiſon abandonner comme énigme impénétrable toute l'Hiſtoire des premiers temps, & tourner contre elle préciſément ce qui ſert le plus à nous en applanir les routes? Perſonne au monde n'oſeroit tenir ce langage, & cependant on le hazarde indirectement ici. Pourquoi? Parce qu'il s'agit d'une prédiction dont on ſeroit bien-aiſe, s'il étoit poſſible, d'infirmer ou d'éluder la force. Mais elle ſubſiſtera, quoi qu'on diſe, en monument éternel de la vérité de l'Evangile. Nous avons, après d'autres plus habiles, ouvert un ſyſtême ſimple & correct qui concilie ſans replique l'Hiſtoire ſainte, & l'Hiſtoire profane, qui remplit ſans excès ni diminution les ſeptante ſemaines réduites en ſemaines d'années, & qui loin de contraindre la ſuite des Rois de Perſe, l'éclaircit au contraire; & mieux que tout autre met en évidence la juſte durée de leur regne. Pourquoi diſputer davantage? *Dieu*, dit un grand Prélat, *a tranché la difficulté, s'il y en avoit, par une déciſion qui ne ſouffre aucune replique. Un événement manifeſte nous met au-deſſus de tous les raffinemens des Chronologiſtes, & la ruine totale des Juifs qui a ſuivi de ſi près la mort de notre Seigneur, fait entendre aux moins clairvoyans l'accompliſſement de la Prophétie.*

M. de Meaux Hiſt. Univ. 2. part.

CHAPITRE V.

Que Jeſus-Chriſt a fait des Prédictions comme les Prophétes avoient dit que le Meſſie devoit en faire.

CEux qui ſe plaignent de l'obſcurité de l'Ecriture, & qui lui reprochent d'être par ſes profondeurs la ſource & la cauſe de leurs doutes, ſont preſque toûjours ceux qui l'ont le moins approfondie. On ne fait pas des plaintes ſi injuſtes quand on a plus de lumiéres, & que l'étude a précedé les jugemens. Si l'on ne voit pas le tout, au moins en voit-on aſſez pour autoriſer une ſoumiſſion raiſonnable; & loin que ce qui cache affoibliſſe l'évidence qui ſe montre, tout au contraire, ce qui eſt apperçu fait reſpecter ce qui ne l'eſt pas. Je ne veux point dire que tout ſoit clair dans les ſaints Livres ſur ce qui concerne le Meſſie. Je ſçai qu'il y eſt ſouvent enveloppé ſous d'épais nuages. En combien de manieres, par éxemple, y eſt il repréſenté? Combien de perſonnages ont été ſes figures, auſſi-bien que ſes Peres? Combien d'événemens ont été par avance les ſymboles de ſon Hiſtoire? D'illuſtres Auteurs ont tenté de faire voir la convenance de ces rapports. Cependant malgré leurs ſoins, il y reſte des ténébres qu'ils n'ont pû diſſiper, & leurs conjectures ne ſont pas également heureuſes en tout. Ce n'eſt pas non plus ſur ces vraiſemblances que je m'appuye; c'eſt ſur des caractéres frappans; c'eſt ſur les traits eſſentiels & diſtinctifs du Meſſie, cent & cent fois marquez dans les Prophétes. Ce ſont ces traits & ces caractéres que j'oppoſe à l'incrédule, & je lui ſoûtiens qu'il lui eſt impoſſible d'y méconnoître Jeſus-Chriſt. Il l'a déja vû dans ce qui précede, & ce qui va ſuivre achevera de le convaincre.

Voyez M. Huet Demonſt. Evang. in paralliſm.

Le Meſſie a été prédit. Cela eſt ſans conteſtation, car les Livres des Juifs l'annoncent à chaque ligne. Mais d'autres que lui avoient eu le même avantage. Juſqu'à des Heros profanes, un Cyrus, un Aléxandre, un Antiochus; ils avoient été vûs de loin, & lorſqu'ils n'étoient pas encore. Ce caractére

Jerem. c. 37. 38. 39. 52. Dan. 2. 7. 8. 10. & 11.

Idem c. 7. & 8. ne lui étoit donc pas uniquement perſonel. Le Meſſie devoit être Prophéte. Mais ce ſigne lui étoit commun avec tant d'autres, qu'avec ce titre on pouvoit encore le méconnoître. Que devoit-il donc avoir de ſingulier ? Le voici. Il étoit predit, & il devoit prédire lui-même. Il devoit être au-deſſus des Prophétes qui ont prédit ſans être prédits; il devoit être au-deſſus des Heros,& même au-deſſus des Saints qui ont été prédits ſans être Prophétes. Lui ſeul devoit raſſembler en ſoi ce double privilege; être prédit, & Prophéte tout à la fois. *Je ſuſciterai du milieu de vos freres un Prophéte ſemblable à vous, je lui mettrai mes paroles ſur les lévres, & il vous annoncera toutes mes Ordonnances. Si quelqu'un refuſe d'entendre ſa voix, ce ſera moi qui en ferai la vengeance*, dit Dieu par Moyſe. Vous le voyez, celui-là même qui eſt prédit de ſi loin, eſt celui qui prédira; il eſt vû dans l'avenir, & il doit y voir à ſon tour; on le découvre à travers les ſiécles, & il lira dans ceux qui ſeront après lui. Ne nous arrêtons qu'à ce paſſage, il eſt formel, & les Juifs des premiers temps en ont fait l'application au Meſſie ſeul, ſans varier jamais. Tous les Talmudiſtes conviennent d'ailleurs que l'eſprit de Prophétie doit être en lui: ſentiment ſi peu douteux, qu'ils le portent même à de ridicules excès.

Il n'eſt donc plus queſtion que de ſçavoir ſi Jeſus-Chriſt a été Prophéte. S'il n'a point prédit, ou que ſes prédictions ayent été trompeuſes, ce n'eſt point lui qu'il faut *écouter*. La parole du Seigneur n'a pas été *ſur ſes lévres*, & ce n'eſt point par ſon miniſtere que Dieu nous devoit *annoncer ſes Ordonnances*. Mais ſi l'événement a juſtifié ſa parole, ſi nos yeux voyent encore ce qu'il a dit que nous verrions, la diſpute eſt finie, & les Chrétiens ont le deſſus. Incrédules, ouvrons donc vous, & moi l'Hiſtoire de l'Evangile, & liſons. D'abord j'y trouve ces paroles prononcées par J. C. ſur le Temple de Jéruſalem. *Voyez-vous cet édifice*, dit-il à ſes *Matth. c. 24. ℣. 2.* Diſciples, *il ſemble qu'il doit être éternel. Cependant je vous le dis en vérité, il ſera détruit juſques dans les fondemens, & il n'y reſtera pas une pierre ſur l'autre.* Il va plus loin, & prédit contre Jéruſalem. Lors même qu'il y entroit au milieu des acclamations publiques, & peu de jours avant ſa mort,

touché des maux réſervez à ce peuple déplorable, il regarde la Ville : les pleurs coulent de ſes yeux, & il s'écrie : *Ha, Ville infortunée, ſi du moins en ce jour, tu reconnoiſſois ce qui peut t'apporter la paix ! Mais maintenant tout ceci eſt caché à tes yeux. Viendra le temps que tes ennemis t'environneront de tranchées, ils t'enfermeront, & te ſerreront de toutes parts ; ils te renverſeront toi, & tes enfans, & ne laiſſeront dans ton enceinte pierre ſur pierre ; parce que tu n'a pas connu le temps auquel Dieu t'a viſité.* Plus bas il revient encore à ce triſte preſage. *Lorſque vous verrez*, dit-il, *une Armée environner Jéruſalem, ſçachez que ſa déſolation eſt proche. Que ceux qui dans ce moment ſeront en Judée s'enfuyent dans les montagnes : que ceux qui ſe trouveront dans le milieu du pays s'en retirent, & que ceux qui ſeront à l'entour n'y entrent point.* Comme il alloit au Calvaire chargé de l'inſtrument de ſa Paſſion, tout à coup il s'arrête, & ſe tournant vers la multitude du peuple & des femmes qui pleuroient ſa mort, il dit à celles-ci : *Filles de Sion, ne pleurez pas ſur moi, mais pleurez ſur vous-mêmes & ſur vos enfans : car le temps vient où l'on dira : Heureuſes les ſtériles ! heureuſes les entrailles qui n'ont point porté d'enfans, & les mammelles qui n'en ont point nourri !* Mais encore quand eſt-ce que ces malheurs ſi clairement prédits devoient arriver ? Le jour de la ruine étoit-il proche, étoit-il éloigné ? *Toutes ces choſes*, dit J. C. *viendront ſur la race qui eſt à préſent.* Et encore : *Cette génération ne paſſera pas ſans que ces choſes arrivent.* C'étoit à dire que les hommes qui vivoient alors devoient en être les témoins.

Matth. c. 24. ℣. 15. Marc. c. 13. ℣. 14. Luc. c. 19. ℣. 41. Luc. c. 21. ℣. 20. Luc. c. 23. ℣. 27. Matth. c. 24. ℣. 34. Marc. c. 23. ℣. 30. Luc. c. 19. ℣. 32.

L'ont-ils été ? Ces terribles menaces ont-elles eu leur accompliſſement ? Je le demande aux incrédules. En eſt-il un ſeul parmi eux, ſi peu qu'il ſoit inſtruit, qui oſe en douter, ou dire que l'événement n'a pas rempli la prédiction dans toutes ſes circonſtances ? Ici l'autorité de l'Hiſtoire eſt manifeſtement pour nous, & le ſoleil n'a jamais rien éclairé d'un plus grand jour. Quarante ans après la mort de J. C. Tite vient aux portes de Jéruſalem, & l'environne de cette effroyable circonvallation dont l'image eſt ſi fidellement repreſentée par Joſephe, & par les Hiſtoriens prophanes. Ce Prince, malgré ſa puiſſance, & le ſuccés de ſes armes, veut encore ſauver les Juifs. Sa clémence eſt dédaignée. De faux

L'an de J.C. 72.

Prophétes prédits par Jeſus-Chriſt promettent l'Empire de
Luc. c. 21. v. 5. l'Univers à ce peuple malheureux qui les écoute, & qui
Suet. lib. 5. in Veſp. les croit juſqu'au milieu de ſa chutte. Déja une partie de la
Dio. lib. 66. Ville étoit priſe, la flâme y ravageoit tout juſqu'au Temple du Seigneur; déja la faim plus cruelle encore avoit deſſéché les mammelles des meres; elles n'avoient plus que
Joſeph. bell. Jud. lib. 7. c. 21. des larmes à donner à leurs enfans; elles ſe nourriſſoient du fruit de leurs entrailles; réduction déplorable qui révolte la nature; & ces inſenſez prêtoient encore l'oreille à ces Prophétes trompeurs. Sur la foi de leurs diſcours, ils attendoient un prodige du Ciel, & le croyoient intéreſſé à les deffendre. Dans cette folle perſuaſion ils réſiſtoient toûjours, & ne vouloient ni implorer la miſéricorde, ni accepter la paix offerte. A la fin il n'y en eut plus pour eux. La foule preſque innombrable des habitans de Jéruſalem fut maſſacrée, la Ville miſe en cendre, & à la réſerve de quelques tours conſervées pour être au vainqueur un monument
Joſ. bel. Jud. lib. 7. c. 1. de ſa victoire, le reſte ne montra plus qu'une ſolitude affreuſe, & de vaſtes ruines.

Qu'oppoſer donc à un fait de cette évidence? Pour moi je n'en ſçai rien. Je compare toutes ces circonſtances de la Prophétie avec toutes les circonſtances de l'événement: & j'ignore ſi l'on a jamais vû des rapports ſi parfaits, & des reſſemblances plus fidelles. La prédiction eſt écrite longtemps avant qu'elle ſoit accomplie, & elle l'eſt à peine, qu'on la lit dans toutes les Annales du monde; elle eſt faite à un peuple qui devoit nous haïr d'une haine implacable; & les reſtes de ce peuple promenent aujourd'hui par toute la terre la preuve qui décide pour nous contre lui-même: enfin elle eſt faite à des hommes qui doivent être eux-mêmes témoins de l'événement, & ces hommes le ſont en effet dans le temps marqué par la Prophétie. Encore une fois qu'oppoſer donc à un fait ſi poſitif?

Premiere Difficulté. Réponſe. Dira-t-on que Jeſus-Chriſt prévoyoit en politique habile, & ſur l'état des affaires de ſon temps, que Jéruſalem ſeroit bien-tôt détruite, & ſon Temple renverſé? Mais, qu'on me le pardonne, je ne puis répondre à une objection ſi peu ſérieuſe. Quoi, par des conjectures purement humaines, Jeſus-Chriſt aura prévû, & il aura avancé comme infaillible ce

qui dépendoit de cent & cent cauſes qui n'étoient pas encore ? Il aura pénétré dans les projets des Princes d'alors, les projets des Princes à venir ? Il aura vû non le fait ſeulement, car ce ne ſeroit pas aſſez, mais toures les circonſtances du fait, ſans que le hazard y ait rien dérangé ? Sont-ce des hommes qui veulent faire croire à d'autres hommes ces paradoxes inconcevables.

Mais remarquez-le. Cette reſſource de l'incrédule, reſſource déja montrée ſi vaine, ne peut pas même compatir avec l'état des Juifs au tems de Jeſus-Chriſt. Accoûtumez à porter le joug des Romains, ils reconnoiſſoient leurs Maîtres dans ces Maîtres du monde. Leur dépendance timide écartoit juſqu'aux moindres ſoupçons qui pouvoient irriter Rome. *Nous n'avons point*, diſoient-ils, *d'autre Roi que Ceſar*; & dans une autre rencontre : *Il vaut mieux qu'un ſeul homme périſſe*, en parlant de Jeſus-Chriſt, *que de hazarder le ſalut de la Nation*, & d'attirer ſur nous la colere des Romains. Ils étoient donc ſoumis & fidéles aux Empereurs. Ce langage eſt d'un peuple qui veut ſa conſervation, & qui la ménage. Cependant on nous dit : A juger des choſes ſur les apparences, la ruine de Jéruſalem pouvoit être prévuë quarante ans auparavant. Voyez donc le jour dans les ténébres, & les ténébres dans le jour.

Joan. c. 19. ℣. 15. Joan. c. 11. ℣. 48. & 50.

J'entends une autre eſpece de contradicteurs. Ils ſoûtiennent qu'il n'y a rien moins ici qu'une prédiction, & que Jeſus-Chriſt ne ſongeoit point à prophétiſer la deſtruction de Jéruſalem par les Romains ; que tous les endroits que nous avons citez ne tracent au plus que l'hiſtoire de ce qui doit arriver à la fin des ſiécles, & qu'enfin s'il y eſt parlé de la chute de Jéruſalem, & de ſon Temple, c'étoit pour exciter l'attention des Juifs ſur l'intérêt général, par un intérêt particulier.

Deuxiéme Difficulté.

On ſçait combien cette Nation ſe croyoit ſupérieure à toutes les autres. Ce nombre infini de bienfaits qu'elle avoit reçûs du Ciel dans tous les temps, fomentoit ſon orgueil, & tant de prodiges multipliez en ſa faveur dès ſon origine, lui faiſoient penſer que Dieu n'avoit des yeux que pour elle. Jeſus-Chriſt ne pouvoit donc mieux l'avertir de la fin du monde, & lui en peindre les horreurs, qu'en lui annonçant que ſa Ville & ſon Temple ſeroient tellement diſſipez, qu'une

pierre n'y toucheroit plus à une autre. C'étoit ouvertement lui dire que le reſte de l'Univers auroit de pareilles deſtinées, puiſque le Peuple ſaint ne devoit pas lui-même être affranchi de la derniere diſgrace. Tout le diſcours qu'on a rapporté de l'Evangile ne tend qu'à ce but; & il eſt ſi vrai qu'il ne s'y agit que de cela ſeul, que les premiers Chrétiens ont cru durant deux ſiécles que la ruine du monde étoit proche, fondez ſur ce que Jeſus-Chriſt en parloit comme d'une révolution que les temps ſe hâtoient d'amener. *En vérité je vous dis que cette génération d'hommes ne paſſera pas, ſans que ces choſes arrivent.* Cela poſé, conclut-on, c'eſt un abus ſenſible, & un jeu de rapporter les paroles de Jeſus-Chriſt ſur Jéruſalem, comme ſi elles étoient la prédiction de la ruine de cette Ville par les Romains. Il eſt clair qu'en cet endroit il n'a voulu parler que de la fin du monde. Or puiſqu'il en fixoit l'époque en un temps qui le devoit ſuivre de ſi près, & que néanmoins l'Univers ſubſiſte encore, loin que cette prédiction prouve de Jeſus-Chriſt qu'il étoit Prophéte, elle eſt manifeſtement la preuve autentique du contraire.

Luc. c. 19.

Réponſe. Comme cette objection ſe vante d'être fondée ſur le Texte, & qu'elle pourroit ſurprendre quelques eſprits portez par indolence à juger du fonds ſans l'éxaminer, il importe que je l'éclairciſſe.

Je reconnois d'abord que dans cet admirable diſcours dont j'ai cité quelques endroits, Jeſus-Chriſt parle effectivement de la ruine de l'Univers; mais je ſoûtiens qu'il y mêle ce qui regarde la ruine particuliere de Jéruſalem, comme un fait différent & ſéparé. On pourroit même faire voir que ce mélange n'eſt pas ſans myſtere, ſi c'étoit ici le lieu d'entrer dans ces majeſtueuſes profondeurs. Ce qu'il y a pour moi de capital, ce qui me ſuffit, eſt de montrer que ces deux points ne ſont pas tellement confondus, qu'on ne puiſſe aiſément diſcerner ce qui appartient à l'un & à l'autre. Jeſus-Chriſt les a diſtinguez par des caracteres certains, & les voici.

Voyez M l'Evéq. de Meaux Diſcours ſur l'Hiſt. Univerſ. 2. part. art. 9.

Premierement, il fixe le temps de la deſtruction de Jéruſalem; ce qu'il ne fait point en parlant de la ruine du monde. Tout au contraire il dit de ce dernier événement que nul n'en ſçait le jour; *ni les Anges qui ſont dans le Ciel, ni le Fils même du Pere*, mais le Pere ſeul.

Marc. c. 13. ℣. 34.

Ibid. ℣. 35.

Secondement

Secondement, il ne parle de la décadence de l'Univers, qu'enſuite de la déſolation des Juifs. Il fait précéder l'une par l'autre, & dès-là monrre qu'il ne faut pas les confondre. Prenez donc garde à vous, dit-il à ſes Diſciples, *vous voyez que je vous ai tout prédit*, c'eſt-à-dire, tout ce qui doit devancer les malheurs de la ville, & le renverſemenr du Temple. Mais après ces jours d'affliction, *le Soleil s'obſcurcira, la Lune ne donnera plus ſa lumiére accoutumée..... & l'on verra le Fils de l'Homme porté ſur les nuées.* Voilà clairement une autre prédiction, & le ſujet d'une autre attente, je veux dire le dernier avénemenr du Meſſie. *Ibid.* ℣. 23. *Ibid.* ℣. 24. 25. 26.

Troiſiémemenr, Jeſus-Chriſt dir aux Juifs: *Qu'ils paſſeront par le fil de l'épée, qu'ils ſeront emmenez captifs dans toutes les Nations, & que Jéruſalem ſera foulée aux pieds par les Gentils, juſqu'à ce que le temps des Nations ſoit accompli.* Il eſt donc indubitable qu'il ne confondoir pas la ruine de Jéruſalem avec celle du Monde. Ces Nations élevées ſur les débris du Peuple Juif, prouvent ſans replique que leur fin ne devoit pas être la même. *Luc. c.* 21. ℣. 24.

Enfin Jeſus-Chriſt après s'êrre expliqué ſur les maux qui devoient dans peu fondre ſur Jéruſalem, paſſe tout d'un coup à un objer plus lugubre encore. *Toutes ces choſes*, dit-il, *ne ſeront que le commencement*, & comme l'image des malheurs réſervez au jour qui doit éclairer la ruine du Monde entier. Il n'eſt donc pas vrai que Jeſus-Chriſt n'ait ſongé à prédire que le dernier embraſement de l'Univers. S'il avoir cet objet en vûë, comme nous en convenons, il ne penſoit pas moins aux diſgraces prochaines de Jéruſalem. L'un & l'aurre événement ſonr compatibles, & je ne ſçai comment nommer l'imagination de ceux qui ne veulent trouver dans le Texte que l'une de ces deux choſes, à l'excluſion de l'autre. *Matth. c.* 24. ℣. 8.

Pourquoi donc paroiſſent-elles confonduës, me direz-vous? La réponſe eſt facile. Les Diſciples mêloienr des idées différentes dans la queſtion qu'ils faiſoient à leur Maîrre. *Dites-nous quand ces choſes arriveront, & quel ſigne il y aura de vôtre avénement, & de la fin du Monde.* Il eſt viſible que dans cette inrerrogarion, quoi qu'unique, il y a trois queſtions. Jeſus-Chriſt auſſi fait ſes réponſes ſur chacune. Mais *Ibid.* ℣. 3.

elles ſemblent ſe mêler, parce qu'il donne des ſignes communs aux trois événemens dont on lui parle, quoiqu'il joigne des ſignes diſtinctifs pour chacun. Il ne s'agit ainſi que de ſçavoir ſi ceux qui devoient précéder la ruine de Jétuſalem, ont en effet paru de la maniere qu'il les a prédits.

Saint Luc rapporte la choſe avec plus d'ordre, & de préciſion. C'eſt donc lui qu'il faut ſuivre ici. Il fait prédire par Jeſus Chriſt la ruine de Jéruſalem, & demander enſuite par les Apôtres, à quelle marque on jugera que cet événement ſera prêt d'arriver. Ainſi, dans ſon Hiſtoire, la queſtion des Apôtres eſt ſimple, & unique. Mais la réponſe de Jeſus-Chriſt ne l'eſt pas moins, & tout ce qu'il dit n'eſt que le préſage des ſignes qui devoient précéder la ruine des Juifs.

Luc. c. 21. ℣. 5. 6. 7.

Ibid. ℣. 8. D'abord, il aſſure qu'on verra paroître une foule de faux Prophétes, & d'impoſteurs, qui diront chacun : Je ſuis le Chriſt. Ordinaires avant-coureurs de la chûte des Peuples, & de la colere divine qui les abandonne aux artifices du menſonge. C'eſt auſſi ce qu'on remarque plus que jamais, dans les temps qui ſuivirent la mort de Jeſus-Chriſt, ſur tout vers ceux de la guerre des Juifs, & ſous le regne de Neron, qui la commença. Des Fourbes, dit Joſephe, conduiſoient le Peuple *dans les deſerts*, [cette circonſtance avoit encore été prédite] & ſous prétexte de lui faire voir des ſignes de ſa prompte délivrance, ils le ſéduiſoient par de feints prodiges, & par des tours de ſoupleſſe ou de magie ; je ne ſçais quel Egyptien entre autres, aſſembla près de lui juſqu'à trente mille perſonnes abuſées par ſes enchantemens. L'Ecriture parle de cette ſéduction, & elle fit tant de progrès, qu'il fallut enfin que Felix envoyât des troupes contre ces infortunez. Elles en tuerent un grand nombre, & diſſiperent le reſte. C'étoient évidemment ces hommes trompeurs qui devoient conduire la Nation à ſa ruine, & l'on ne doutera pas que le nom de Chriſt, ſans lequel il n'y avoit point de délivrance parfaite, ne fût mêlé dans leurs promeſſes chimériques. La Judée ne fut pas même la ſeule Province expoſée à l'illuſion de ces enchanteurs. Tout l'Empire en fut comme inondé dans ce ſiécle déplorable, & l'on ne voyoit de toutes parts que de ces enthouſiaſtes qui ſe vantent

Joſeph. Antiq. lib. 20. c. 6. Matth. c 24. ℣. 16. Euſeb. Chronic. Joſeph. Bell. Jud. lib. 2. c 21. Act. c. 21. ℣. 38.

que le Ciel les inſtruit de l'avenir. Tels furent un Simon nommé le Magicien, un Théodas, un Ménandre, un Elymas, un Apollone de Tyanes, ſans compter la foule des autres ſi renommez dans les Hiſtoires ſacrées & prophanes. Et ne dites pas, à deſſein d'infirmer la Prophétie, qu'il étoit facile à quiconque connoiſſoit le caractere de la Nation, de prévoir la naiſſance de ces impoſteurs. Tout le contraire; elle en étoit déſabuſée, & depuis la ruine de Jéruſalem par le Roi de Babylone, plus de cinq cens ans s'étoient écoulez, ſans qu'il eût paru durant ce long eſpace un ſeul faux Prophéte en Iſraël; tant les Juifs étoient encore irritez contre ceux qui avoient trompé leurs peres ſous Sédécias.

Jerem. c. 14. ℣. 14. Idem c. 28. ℣. 2.

Jeſus-Chriſt ajoûte pour ſecond ſigne de la deſtruction de Jéruſalem, que peu d'années auparavant tout retentira des bruits de la guerre; & ſelon deux Evangéliſtes, que les Royaumes ſe ſouleveront l'un contre l'autre. J'en atteſte ici tous ceux qui ſçavent l'Hiſtoire d'alors. Etoit-il poſſible de mieux repréſenter ces guerres ſanglantes, qui affligerent l'Empire dans les dernieres années de Néron? Quels climats, quelles Provinces (*a*) ne furent point troublées par le fracas des armes? Les Gaules animées par Vindex ſe révoltent contre leur Prince. Les Eſpagnes que gouvernoit Galba, ſe ſoulevent de leur côté. Le reſte de l'Occident ſuit leur éxemple; Macer dans l'Afrique, Verginius & Capiton dans la haute & baſſe Germanie. Juſques dans Rome les Cohortes Prétoriennes ſollicitées par Nymphidius, prennent les armes. Toutes les armées ſe diviſent, & chacune ſe nomme un Chef au préjudice du Maître légitime. Quatre Empereurs s'élevent en même-temps, & les uns contre les autres. Le fer eſt porté juſqu'aux extrémitez du Monde, & l'Univers ſurpris ignore qui le doit commander. Des batailles ſont données aux portes de Rome, pour décider la querelle des Rivaux. Galba, Othon & Vitellius y périſſent. L'Empire commence à reſpirer ſous Veſpaſien, & c'eſt alors auſſi que l'orage commence à tomber ſur les Juifs. Quel autre que

Luc. c. 21. ℣. 9. Matth. c. 24. ℣. 6.

Suet. in Neron. Dio lib 63. Plut. in Galb. Tacit. Ann. 15.

Suet. in Oth. & Vitell.

Suet. in Veſp.

(*a*) Opus aggredior opimum caſibus, atrox prœliis, diſcors ſeditionibus, ipsâ etiam pace ſævum. Quatuor Principes ferro interempti, tria bella civilia, plura externa, ac plerumque permixta, turbatum Illyricum, Galliæ nutantes, perdomita Britannia & ſtatim amiſſa, coortæ Sarmatarum, ac Suevorum Gentes, Nobilitatus cladibus mutuis Dacus. *Tacit. Hiſt. lib.* 1.

celui qui ordonne les événemens, & qui les conduit à ſes fins, pouvoit les prédire avec tant de juſteſſe?

Matth. c. 24. ℣. 7. Luc. c. 21. ℣. 11. Un troiſiéme ſigne eſt donné par Jeſus-Chriſt à ſes Diſciples; ce ſont les tremblemens de terre en divers lieux du Monde, les peſtes, les famines, & les phénomenes extraordinaires dans le Ciel. Parcourez les Hiſtoires des temps dont il s'agit. En eſt-il une qui ne faſſe foi, que jamais ces malheurs ne furent plus fréquens ni plus répandus? Toute la nature comme en déſordre effrayoit les Payens mêmes, & ces aveugles intimidez par ces ſignes, redoubloient leurs ſacrifices, pour appaiſer, diſoient-ils, la colere des Dieux immortels. Les Auteurs de ce ſiécle ne nous parlent que des *Plin. Hiſt. lib. 2. c. 84.* Villes (*a*) renverſée par les ſecouſſes de la terre dans l'Aſie, dans la Sicile, dans la Calabre, dans la Campanie, dans le Pont, dans la Macédoine, & dans l'Achaïe. On n'y lit que les horreurs cruelles de la famine, (*b*) ſous l'Empire de *Euſeb. Chronic. Strab. lib. 12. c. 13. Phleg. Mir. c. 13 & 14.* Claude ſur tout, & l'on tremble encore au récit de Tacite & de Suétone, (*c*) quand ils rapportent les ravages terribles de la peſte, qui ſembloit vouloir dépeupler Rome dans les

(*a*) Celebres Aſiæ Urbes conlapſæ nocturno motu terræ.... ſediſſe immenſos montes, viſa in arduo quæ plana tuerint, effulſiſſe inter ruinam ignes memorant. *Tacit. Annal. l. 2.*

Fine anni vulgantur prodigia imminentium malorum nuncia, vis fulgurum non aliàs crebrior, & ſidus cometes, ſanguine illuſtri ſemper Neroni expiatum. *Tacit. Annal l. 15.*

Pompeios celebrem Campaniæ Urbem, in quam ab altera parte Surrentinum, Sabianumque littus, ab altera Herculanenſe conveniunt, mareque ex aperto conductum amœno ſitu eingit vexaris quæcumque adjacebant regionibus audivimus, & quidem diebus Hibernis quos vacare à tali periculo majores noſtri promittere ſolebant. Non. Febr. fuit motus hic Regulo & Virginio Conſulibus, qui Campaniam magna ſtrage vaſtavit. Nam & Herculanenſis oppidi pars ruit, dubieque ſtant etiam quæ relicta ſunt. Et Nurecinorum Colonia, Neapolis quoque, &c. *Senec. quæſt. Natural. lib. 6. ad initium.*

(*b*) Arctiore autem annonâ ob aſſiduas ſterilitates detentus quondam à turba in medio foro [Claudius] convitiiſque ac ſimul panis fragminibus ita inſtratus, ut ægre nec niſi poſtico in Palatium evadere valuerit. *Suet. in Claud. c 20.*

Fames facta in Græcia, modius ſex drachmis venundatus eſt.... Magna fames Romæ *Euſeb. Chronic. ad ann. Domini 51. & 52.*

(*c*) Tot facinoribus fœdum annum etiam Dii tempeſtatibus, & morbis inſignivere. Vaſtata Campania turbine ventorum, qui villas, arbuſta, fruges paſſim diſjecit, pertulitque violentiam ad vicina urbi In quâ omne mortalium genus vi peſtilentiæ depopulabatur, nullâ cœli intemperie quæ occurreret oculis. *Tacit. Annal. lib. 16.*

Acceſſerunt tantis ex principe malis probriſque quædam & fortuita: peſtilentia unius autumni qua triginta funerum millia in rationem libitinæ venerunt. *Suet. in Neron. c. 39.*

dernieres années de Néron. Je renvoye encore ici le Lecteur à Joſephe même. Il y verra combien de prodiges annoncerent la chûte de Jéruſalem. Il y verra la porte d'airain qui fermoit le Temple intérieur, s'ouvrir d'elle-même, comme pour marquer que le Seigneur abandonnoit ſa Maiſon, & la livroit aux ennemis; le Ciel s'obſcurcir de même que dans une profonde nuit d'orage, puis tout à coup s'enflammer; les airs ſe remplir de ſpectres armez qui traverſoient les nuës, & ſe répandoient autour des villes. Spectacle terrible que Tacite même n'a (*a*) pas oublié. Il y verra des aſtres inconnus briller ſur Jéruſalem; & la reflexion qu'ajoûte l'Hiſtorien, qu'il falloit que les Juifs euſſent ſeuls perdu les yeux & l'uſage du ſentiment, pour ne pas voir, ou pour tourner à leur avantage ce qui répandoit la terreur ſur le reſte des hommes. *Joſeph. bell. Judaïc. lib. 7. c. 31.*

Mais avant tout cela devoit arriver un autre ſigne, & Jeſus-Chriſt l'avoit prédit à ſes Diſciples. *Vous ſerez*, leur dit-il, *perſécutez, livrez dans les Synagogues, & les priſons, entraînez devant les Rois, & devant les Gouverneurs à cauſe de mon nom.* Image naïve & fidelle des contradictions que l'Egliſe eut à ſoûtenir dès ſa naiſſance, & des premieres épreuves de l'Apoſtolat. La perſécution s'allume en effet dans les temps marquez par Jeſus-Chriſt. Plus s'approche le moment fatal aux Juifs; & plus leur haine redouble contre les Chrétiens qu'elle pourſuit. Les Diſciples, ſans autre crime que leur foi, ſont conduits aux Tribunaux profanes, traitez avec inſulte, retenus captifs, & punis comme Novateurs qui troublent le repos public avec l'ancienne Religion. Toute l'Hiſtoire de S. Paul n'eſt que la continuelle juſtification des Prophéties de ſon Maître; & la fin du regne de Néron qui donna tant de Martyrs à l'Egliſe, acheve de montrer que Jeſus-Chriſt liſoit dans l'avenir; & que ſes prédic- *Luc. c. 21. ℣. 12. Act. ubique. Tertull. Apolog. Lact. p. 3. Sulp. S. Hiſt. l. 2.*

(*a*) Evenerant prodigia quæ neque hoſtiis, neque votis piare fas habet gens ſuperſtitioni obnoxia, Religionibus adverſa. Viſæ per cœlum concurrere acies, rutilantia arma, & ſubito nubium igne collucere Templum, expanſæ repente delubri fores, & audita major humana vox: Excedere Deos Simul ingens motus excedentium. Quæ pauci in metum trahebant: pluribus perſuaſio inerat antiquis Sacerdotum litteris contineri eo ipſo tempore fore ut valeſceret Oriens, profectique Judææ rerum potirentur.... Sed vulgus more humanæ cupidinis, ſibi tantam fatorum magnitudinem interpretari, ne adverſis quidem ad vera mutabantur. *Tac. Hiſt. lib. 5.*

Tacit. Ann. 15. *Suet in Neron. Juvenal. Saty.* 1. *Oroſ. l.* 7. *Dan c.* 9. ℣. 26.

tions étoient indépendantes du hazard. Il a même été plus avant que les Prophétes, plus loin que Daniel. Celui-ci *voyoit un Peuple avec ſon Chef qui devoit détruire la Ville, & ſon Sanctuaire :* il avoit dit que *Jéruſalem finiroit par une ruine totale, & que la déſolation qui lui avoit été prédite arriveroit à la fin de la guerre.* C'étoit bien préſager le fait. Mais Jeſus-Chriſt annonce & le fait, & les circonſtances préliminaires du fait ; les dégrez qui devoient y conduire, & les événemens qui devoient le préparer. C'eſt que l'Eſprit de Dieu repoſoit ſur lui dans ſa plénitude, & que les autres n'avoient eu que des portions de ce qu'il avoit ſans bornes, & ſans meſure.

Joan. c. 3. ℣. 34.

Cependant, comme ſi ce n'étoit pas aſſez de ces marques, d'ailleurs ſi diſtinctives, Jeſus-Chriſt deſcend aux ſignes prochains de la derniere déſolation de Jéruſalem. Il ne vouloit pas que les mêmes coups qui devoient pulvériſer la paille, briſaſſent le bon grain, ni que ſes Elus fuſſent enveloppez dans la même ruine que les coupables. Il donne donc à ſes Apôtres avec un gage de ſon amour, le ſignal certain pour reconnoître le moment précis où il falloit fuir enfin la terre maudite. *Quand vous verrez*, dit-il, *les armées environner la Ville, ſçachez que ſa deſtruction eſt proche. Alors que ceux qui ſont dans la Judée ſe retirent dans les montagnes.* Ailleurs il dit ces paroles : *Quand vous verrez l'abomination de la déſolation que Daniel a prophétiſée ; que celui qui lit entende ; quand vous la verrez dans le Lieu ſaint,* ou, comme porte un autre Evangéliſte, *dans le lieu où elle ne doit pas être, que ceux qui ſont dans la Judée s'élancent vers les montagnes.* Ces deux manieres de s'expliquer reviennent à la même, & l'une n'étoit en effet qu'une plus claire interprétation de l'autre. Cette abomination qui devoit être dans le Lieu ſaint, n'étoit, ſelon la force de l'expreſſion originale, que l'image des Idoles toûjours ainſi nommées dans les ſaints Livres. Juſqu'alors elles n'avoient point paru dans le Temple du Seigneur, & les Princes Payens n'avoient fait pour les introduire que d'inutiles efforts. Antiochus ſurnommé *l'Illuſtre*, l'avoit tenté. Il vouloit faire adorer dans le Temple les Dieux de la Grece, & ſur tout ſon Jupiter Olympien. Mais ni ſes menaces, ni ſes armes ne purent y faire conſentir les

Luc. c. 21. ℣. 20.

Matt. c. 24. ℣. 15.

Marc. c. 13. ℣. 14.

1. *Machab. c.* 1. ℣. 30. 31.

Juifs. Il profana l'Autel, il enleva les vaſes & les ornemens ſacrez ; mais du moins la Maiſon reſta, & la profanation ne fut que paſſagere. Long-tems après, Caïus Caligula fit la même entrepriſe. Cet extravagant qui ne reſpectoit ni les droits de la raiſon, ni les privileges des Peuples, forma le deſſein d'élever ſa ſtatuë dans le Sanctuaire même de Jéruſalem. Pétrone alors Gouverneur de la Syrie, fut chargé de l'éxécution. Pour y reüſſir, il mit en uſage tour à tour les prieres & la terreur. Mais les Juifs demeurerent inébranlables. Agrippa le fut juſques dans Rome, ſous les yeux du plus cruel de tous les Princes ; & cet Empereur fut contraint de ceder malgré ſon pouvoir, aux ſcrupules de la Nation entiere. Juſqu'aux Enſeignes Romaines, elles étoient bannies de la Terre Sainte. Elles portoient les images des Dieux, ou celles des Cézars. C'en étoit aſſez pour être proſcrites. Dieu l'avoit expreſſément ordonné de toute repreſentation profane, & tant que Rome eut pour les Juifs un reſte de complaiſance, elle ménagea leur délicateſſe ſur ce point, & leur épargna ce déplaiſir mortel. Je veux en rapporter un éxemple. Vitellius, pere de l'Empereur du même nom, veut porter la guerre à Arétas dans l'Arabie, il ramaſſe ſes troupes à Ptolemaïde, & ordonne leur marche par la Judée, pour ſe rendre droit à Petra. Les Juifs conſternez dépurent vers lui les principaux d'entre eux, & le ſupplient de faire prendre une autre route à ſon armée, parce que ſes *Enſeignes* étoient chargées des images de l'Empereur. Vitellius défére à ces prieres, & vient à Jéruſalem, accompagné ſeulement de ſes amis, & d'Hérode le Tétrarque. Tant on reſpectoit encore la Religion de ce Peuple & la ſévérité de ſes Loix. Ce ne fut donc qu'au temps de la derniere ruine, que les Romains ceſſerent de ménager l'antique & ſaint uſage de la Nation qu'ils venoient détruire. Leurs Drapeaux déployez firent voir aux Juifs ſurpris les Idoles profanes ; pour la premiere fois elles parurent où elles ne *devoient pas être*, & pénétrerent dans le cœur de la Terre Sainte. Alors il falloit s'enfuïr. Le ſigne n'étoit pas équivoque, & il en étoit temps encore ; du moins dans le premier ſiége que fit Ceſtius, & après ſon entiere défaite par les Juifs. Auſſi les Fidéles inſtruits par la prédiction en uſerent à leur avantage. Ils firent leur retraite

2. Machab. c. 6 ℣. 2.

Phila. leg. p. 1040.

Joſeph. Ant. lib. 18 c. 11.

Joſeph. Antiq. lib. 18. c. 7.

Tacit. Hiſt. lib. 5.

Suet. in Veſp.

L'An de J. C. 68.

Euſeb. Hiſt. l. 3. c. 5. Epiph. Har 29. c. 7. Id. de Menſ. c. 15.

dans la Ville de Pella, comme le remarquent les Hiſtoriens ; & c'eſt une obſervation importante, qu'entre les Chrériens, d'ailleurs ſi nombreux dans la Judée, nul n'ait partagé la diſgrace des rebelles. Sans doute qu'ils avoient entendu la Prophétie de la maniere que nous l'expliquons, & que les autres préſages, déja vérifiez, les tendoient attentifs à celui-ci. Mais ſi l'on veut me permettre une conjecture, c'eſt ce qu'un grand Prophéte (*a*) avoit prédit long-temps auparavant par ce ſigne que Dieu, diſoit-il, devoit donner à ſes *Elûs* dans les jours de la déſolation, pour *échapper aux armes de l'ennemi.*

On jugera peut-êrre que c'eſt trop parler de la même Prophétie ; je le veux, ſi l'on peut trop preſſer l'incrédule, donner trop d'appuis à la foy de ceux qui doutent, & trop affermir par l'évidence des *faits* ceux qui marchent dans les anciennes routes, & le chemin batru. Je m'arrête routefois, pour deſcendre aux autres prédictions de Jeſus-Chriſt, & je demande que l'on me donne encore un moment pour en raconter toute la ſuite.

Le grand objet de la miſſion de Jeſus-Chriſt étoit l'établiſſement de ſon Egliſe. Elle devoit être l'Epouſe chérie donnée au Fils par ſon Pere, & les nœuds de leur union devoient être éternels. Les Prophétes avoient prédit d'elle, qu'elle ſeroit la fille du Très-Haut, & la Cité pacifique dont les portes ne ſeroient fermées ni durant l'éclat du jour, ni durant les ombres de la nuit ; que les Rois ſeroient ſes nourriciers, & qu'ils viendroient en ſilence adorer la trace de ſes pas ; qu'elle ſucceroit le lait des Nations, & qu'elle enfanteroit les Peuples fidéles ; qu'elle ſeroit ſi puiſſante, que tout Royaume qui ne lui ſeroit pas ſoûmis périroit ; ſi heuteuſe, que Dieu lui-même ſeroit le Soleil qui feroit luire ſur elle un jour ſans fin ; qu'elle ſe leveroit ſur l'Univers portée ſur les aîles de la Juſtice, de même que ſur un trône léger ; qu'elle ſeroit toûjours féconde, toûjours belle malgré l'immenſe durée des âges, & qu'elle porteroit le germe d'une immortelle jeuneſſe. Ainſi les Prophétes ne l'avoient vû que dans ſa gloire, & Dieu ſemble ne la leur avoir montrée que du

Iſaias ubique.

(*a*) Dediſti metuentibus te ſignificationem, ut fugiant à facie arcus. *Pſalm.* 59. ℣. 4. & 5.

côté

côté de ſa ſplendeur. Mais Jeſus-Chriſt, à qui tout eſt manifeſté, lui découvre de triſtes deſtinées à travers tant de grandeur, & lui prédit d'innombrables revers ; toutefois non moins admirables dans le fonds, que cet amas de proſpéritez tant promiſes par les anciens Oracles. Il lui ouvre donc les ſiécles, & lui préſente l'image des perſécutions que le Monde lui doit ſuſcirer. Par avance il lui fait voir l'ivraie funeſte que l'ennemi doit ſemer dans le champ, à deſſein d'y étouffer le grain pur, & de tromper l'attente du moiſſonneur, les combats que le Fort armé doit livrer aux Enfans de la foy, les artifices de l'Eſprit ſéducteur pour corrompre, s'il eſt poſſible, l'innocence des Elûs, les menſonges des faux Paſteurs pour détourner le troupeau fidele des routes ſalutaires, & l'engager dans celles de l'erreur, la foule immenſe de ceux qui doivent périr, & le petit nombre de ceux qui doivent perſévérer juſqu'à la fin. Mais au même temps que l'Epoux préſage à ſon Epouſe ces dures épreuves, il lui promet l'aſſiſtance indéfectible de ſon Eſprit, & la conſole, en lui diſant : *Que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.* *Matth. c. 16. ℣. 18.*

Arrêtons-nous, & racontons ici ce que nos Peres ont vû, ce que nous liſons dans les monumens précieux qu'ils nous ont laiſſez. Quelle calamité, quel deüil fut dans l'Egliſe à ſa naiſſance ! Que de larmes verſées par elle, & que de ſang lui coûterent ſon innocence & ſa foy ! De quelque part qu'elle tournât les yeux, que voyoit-elle, que le glaive tiré pour ſa ruine, toutes les Puiſſances du Monde armées contre elle, & tous les Sages, tous les Doctes réünis pour la détruire ? D'un côté les clameurs ſéditieuſes des Peuples, & de l'autre le ſupplice de ceux qu'elle venoit d'enfanter au ſalut. Affliction plus amére encore. Juſques dans ſon ſein lui naiſſoient des enfans de révolte, des eſprits altiers & indociles, amoureux de leurs propres conceptions, dédaigneux de la ſimple obéiſſance, & périlleuſement épris de l'attrait des nouveautez. Ils ne ſeront jamais effacez de la mémoire des hommes, les noms odieux de ces Princes qu'une haine injuſte, & des fureurs aveugles animérent contre nous. Jamais on n'oubliera les entrepriſes de ces Héréſiarques téméraires qui vouloient faire conteſter leur Doctrine toute récente avec la

Doctrine Apoſtolique, & faire accréditer leurs Dogmes au mépris des nôtres. Tous les ſiécles liront que ces complots étoient prédits, & les triomphes promis à l'Egliſe ſur leurs Auteurs. Elle l'a remportée cette pleine victoire, & ſes avantages ſont encore ſous nos yeux. Tous ſes ennemis ſont tombez d'une grande chûte; ils ont diſparu de deſſus la terre. Elle ſeule marche toûjours la même, toûjours ſoûtenuë de la main inviſible qui l'a ſauvée. Que ſont-ils devenus ces Maîtres du Monde, qui ſe vantoient de l'avoir détruite? Ils avoient dreſſé des monumens de ſa défaite, frappé des Médailles, & conſacré des Inſcriptions à la mémoire de ſa ruine. Mais l'événement eſt contre eux, leurs trophées étoient imaginaires, & leurs marbres, auſſi-bien que les Oracles de leurs Dieux ſur l'extinction de nôtre foy, ſont prouvez menteurs. Que reſte-t'il de tant d'héréſies, qui tour à tour, & par une eſpece de méthode, ont attaqué les articles du Symbole Catholique? Où ſont aujourd'hui ceux qui prennent la défenſe de Saturnin, de Baſilide, de Carpocrate, de Cérinthe, d'Ebion & de Valentin? Où ſont les Diſciples d'Hermogenes, de Cerdon, de Secundus, de Marcion & de Ptolomée, les Sectateurs des Gnoſtiques, les Protecteurs de Montan, & de ſes chimériques Prophéteſſes? A peine leurs noms ſont-ils connus. Tout de même où ſont à préſent Arius & ſes Ariens, Pélage & ſes Pélagiens, Neſtorius & ſes Neſtoriens? Ils ſont paſſez, & la trace en ſeroit perduë, ſi nos Annales n'avoient conſervé le récit de leurs erreurs, & des victoires de la foy ſur elles.

Bar. Annal. ad ann. 61. §. 46. Auguſtin. de Civ. Dei. lib. 18. c. 54.

Cependant, à juger des choſes par les regles communes, tant d'ennemis & de perſécutions au dehors & au dedans, de ſi cruelles tempêtes, & ſi fréquemment renouvellées, devoient à la fin cauſer le naufrage de l'Egliſe. A quoi tenoit-elle? Quels appuis humains lui voyoit-on? Elle en eut, je l'avouë, dans la protection du Grand Conſtantin. Mais durant trois ſiécles auparavant, étoit-on touché de ſes maux, & de quoi l'Univers étoit-il occupé, ſinon à les augmenter? Encore aprés Conſtantin, & ſous le Régne de ſon fils Conſtance, l'Arianiſme mal éteint ne reprit-il pas des forces nouvelles, qui s'accrurent ſous Valens? Dans les jours qui ſuivirent, l'idolatrie preſque réduite à l'extrémité ne penſoit-

elle pas trouver un Reſtaurateur dans la perſonne de Julien ? Je le répéterai donc. A n'éxaminer que ces dehors, le Chriſtianiſme devoit tomber. Je dis plus, les moyens mêmes qui l'ont ſoûtenu devoient faire ſa ruine. Regardez les plus grands Empires ; malgré la terreur qu'inſpire l'appareil de leur puiſſance, malgré ces nombreux reſſorts que la ſageſſe humaine fait mouvoir pour les conſerver, eſt-il un ſeul de ces Etats qui ne périt bien-tôt, ſi la politique ne plioit ſouvent ſes Loix, contrainte par celle du beſoin ? Encore avec tous ces ménagemens que font-ils, que ſuſpendre leur décadence ? Il faut qu'elle arrive, & elle vient en effet, c'eſt leur ſort inévitable ; on n'en voit point qui ne cede à l'outrage des temps, & nul n'eſt parvenu juſqu'à remplir la durée de dix-ſept ſiécles. Les plus grands Empires, celui des Chaldéens, celui des Perſes, celui des Grecs, & celui des Romains, qui ſe ſont élevez ſur la chûte l'un de l'autre, ne ſont plus ; l'Egliſe de Jeſus-Chriſt a ſeule marché plus long-temps qu'eux, & continuë de marcher d'un pas certain ſur la ruine des Royaumes & des âges. Mais, ce qu'il y a d'admirable, toûjours conſtante, toûjours infléxible dans ſa foy. Jamais elle n'a plié ; jamais elle n'a connu ces tempéramens de Doctrine, qui en ſacrifient une partie à la conſervation de l'autre ; jamais elle n'a voulu, ni ſouffert aucun accommodement de créance qui eût alteré tant ſoit peu l'ancien dépôt. Les Ariens ne demandent que le retranchement d'un mot, & ils vont chanter avec nous le même Symbole ; il n'en ſera rien, & l'on n'y changera pas ſeulement une ſyllabe. Neſtorius ne refuſe que d'adopter un terme conſacré par la tradition. N'importe ; on craint qu'il ne penſe à diviſer la Perſonne du Fils ; il ſera condamné par Celeſtin, le Concile d'Ephéſe le dépoſera, & Théodoſe qui ne le vouloit pas d'abord, le bannira lui même.

Ainſi tandis que les Sectes toûjours prêtes à changer & à rechanger, à ſe réformer, à mollir, & à s'accommoder au temps, ſe voyoient rentrer dans l'oubli, l'Egliſe qui les voyoit tomber à ſes côtez, ſe ſoûtenoit par ſon attachement inébranlable à la Doctrine des Apôtres. Le Schiſme & l'Héréſie aſſembloient quelquefois contre elle de nombreux Synodes, ſes Evêques opprimez par les Puiſſances étoient rele-

guez & proſcrits ; mais ſon Symbole n'étoit point entamé, mais ſa voix ne ceſſoit de ſe faire entendre du milieu de l'oppreſſion, & ſes enfans la reconnoiſſoient toûjours à des marques certaines. On ſçavoit, & l'on ne s'y trompoit point, où étoit (a) *la Grande Egliſe*, celle dont les autres étoient ſorties. On lui trouvoit une ſucceſſion de Paſteurs non interrompuë, à commencer dés les Apôtres, & ce caractére que rien ne pouvoit obſcurcir, ſuffiſoit à ceux qui la cherchoient. Les autres Societez s'appelloient du nom de leurs Auteurs. Il falloit bien ſe rappeller Manés, en voyant les Manichéens; Arius, en voyant les Ariens; Pélage, en voyant les Pélagiens. Mais ces noms étoient nouveaux. On connoiſſoit la datte de leur naiſſance, & l'on ne pouvoit s'empêcher de dire aux Sectaires : En tel temps vous avez commencé, vous n'étiez pas encore, que nous étions en poſſeſſion ; quelque choſe que vous oppoſiez, le fait conſtant eſt que vous avez été parmi nous, & que vous n'êtes que des branches mortes détachées de la tige vivante dont Jeſus-Chriſt eſt la racine. Qui n'admirera donc la force & la vérité de cette parole: *Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre vous ?* Et pourroit-on n'y pas reconnoître une ſenſible Prophétie, ſur tout quand les apparences ſembloient préſager le contraire de l'événement ?

Tertull. de præſc.

Je ne finirois pas, ce n'eſt point éxagérer, ſi je voulois de point en point ſuivre toutes les prédictions faites par Jeſus-Chriſt. Dans cette abondance, il faut ſe preſcrire des bornes. Je me réduis donc à un article ou deux, & je ne fais plus qu'indiquer les autres. Mais avant tout, je ne puis me taire ſur une obſervation qui s'offre à moi ſans ceſſe dans l'Hiſtoire de l'Evangile.

Ce que j'y trouve d'admirable ſur tout, & de ſinguliérement attaché aux paroles de Jeſus-Chriſt, eſt la ſimplicité, le naturel, ſi je puis le dire, avec lequel il annonce & prédit les plus grandes choſes. Les Prophétes ordinaires ſont tranſportez hors d'eux-mêmes lorſque l'avenir s'ouvre à eux. C'eſt par un enthouſiaſme ſubit, ſouvent c'eſt au milieu du

(a) Id fatetur *Magna Eccleſia*, recipiens ut vera quæ à Judæis traduntur de Mundi Creatione ſex diebus abſoluta, deque ſeptimæ quiete. *Celſus apud Origen. lib. 5.*

trouble, des extaſes, des tranſports & des images inconnuës, qu'ils traverſent l'obſcurité des ſiécles, & la ſuite des deſtinées particuliéres ou générales. Jeſus-Chriſt les voit au contraire avec une tranquillité majeſtueuſe, qui démontre qu'il en diſpoſe; & ce qui doit arriver un jour de plus merveilleux, il le dit ſans en être émû, comme un homme qui ne voit pas ſeulement les effets de loin, mais auſſi leurs cauſes profondes, l'ordre & l'enchaînement des deſſeins éternels.

Je deſire, pour en donner un éxemple, qu'on réfléchiſſe un moment ſur la Prophétie qu'il fait dans les premiers jours de ſa Miſſion. Il paſſe vers les bords de la mer, où ſont aſſis des pêcheurs; il s'arrête, & leur dit: Suivez-moi, *je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes.* Jamais rien n'a été dit avec moins de pompe & de faſte. Rien n'y reſſemble à ces magnifiques expreſſions: *Ecoutez, Peuples; prêtez l'oreille, vous tous qui habitez la terre;* ni à ces autres peut-être plus grandes encore: *Cieux, écoutez ma voix; que la nature entiere ſoit attentive au diſcours qui ſortira de ma bouche, &c.* Ici eſt un langage modeſte & ſimple: *Suivez-moi; je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes.* Cependant quelle prédiction avoit pû jamais paroître plus étonnante, ſoit qu'on en pénétre le fonds, ſoit qu'on s'en tienne aux ſeules circonſtances: Celui qui la fait eſt un homme nouveau, preſque ignoré dans le lieu même de ſa naiſſance, & ſeulement connu par le nom obſcur de fils de Joſeph. Ceux à qui s'adreſſe la Prophétie portent des diſpoſitions toutes oppoſées à la promeſſe qu'elle renferme. Quel beſoin ici de répéter ce que chacun ſçait, ce qu'on a dit tant de fois de leur ignorance, de leurs préjugez & de leurs foibleſſes? La trace en eſt encore ſubſiſtante dans leur Hiſtoire. On y voit à plein leur éducation inculte, les bornes naturelles de leur eſprit, les fonctions viles & humiliantes de leur état, leurs mœurs informes & groſſieres. Quelle diſproportion entre le caractére de ces hommes, & le ſort qui leur eſt prédit! Songez de plus quelle étoit alors la face du Monde. L'idolâtrie l'avoit comme enchanté par le récit de ſes fables, & mieux encore par l'impunité du deſordre, l'ancienneté de la ſuperſtition paroiſſoit en excuſer l'extravagance, l'authorité des Empires y ſoûtenoit celle du Sacer-

Pſal. 48. & 77.

Cantic. Moyſ. Deuter. c. 32.

doce, & de jour en jour le faux culte s'accroiſſoit des embelliſſemens que lui donnoient les Poëtes. Quels perſonnages que des pêcheurs, pour détruire une ſéduction reſpectée depuis ſi long-temps, & ſi chérie par tout l'Univers ! Un Peuple unique, & le moins étendu de tous, avoit des idées plus raiſonnables, & plus juſtement religieuſes, je l'avouë : mais le dépôt de la vérité qu'il gardoit dans ſes Livres lui étoit un bien inconnu. Il falloit lui en développer tout le prix, & l'ouvrir à la lumiére qui luiſoit à ſes yeux, ſans en être apperçûë. Etoit-ce par la bouche de quelques pêcheurs ignorans qu'Iſraël devoit recevoir l'intelligence de ſa Loy ? Toutefois, je le répéte, ce ſont ces pêcheurs que Jeſus-Chriſt appelle à cet ouvrage, c'eſt eux qu'il aſſure du ſuccés infaillible de leurs travaux : Et en effet ceux que le Monde ne connoiſſoit pas, & qui eux-mêmes ne connoiſſoient pas le Monde, convertiſſent le Monde. Ils deviennent *pêcheurs d'hommes*, & ils le deviennent par la ſeule force de la parole qui l'avoit prédit. Voilà donc encore une Prophétie évidente & formelle qu'on ne peut conteſter au Dieu des Chrétiens, & je ne voudrois qu'elle bien approfondie par un Déiſte ſincére, pour l'amener tout d'un coup à la foy de l'Evangile.

Matth. c. 20. ℣. 19. Luc. c. 18. ℣. 31. 32. &c.

Si ce n'eſt pas aſſez pourtant, qu'il jette les yeux ſur la prédiction que fait Jeſus-Chriſt du genre, du temps, & des autres circonſtances de ſa propre Mort. *Voilà que nous allons à Jéruſalem*, dit-il à ſes Diſciples, *& tout ce que les Prophétes ont écrit du Fils de l'Homme va s'accomplir. Il ſera livré aux Gentils, ſera chargé d'outrages, frappé de verges, & ils le feront mourir en croix.* Certes il faut ici convenir qu'une fin ſi triſte ne pouvoit être ni ſçuë naturellement, ni même conjecturée. Comment celui qui avoit tant fait de prodiges, & tous à l'avantage d'un Peuple, pouvoit-il penſer, & dire que ce même Peuple devenu ſi-tôt ingrat, donneroit les mains à ſa Mort ? Comment un ſupplice preſque ignoré, du moins inuſité chez les Juifs, pouvoit-il être ſpécifié d'une maniére ſi diſtincte, & ſi préciſe ? Comment articuler la ſuite de cette Hiſtoire entiére, lorſque rien n'y préparoit encore, & plus de huit mois avant qu'elle arrivât, ſelon le calcul des Chronologiſtes les plus exacts. Auſſi *les Apôtres ne comprirent rien à ce diſcours* de leur Maître, pourſuit l'Ecriture, *& ils n'en-*

Petron. Hiſt Evangel. tom. 2. pag. 147.

tendirent point ce qu'il leur diſoit. Ils n'y voyoient en effet ni préliminaire ni apparence, & le premier d'entre eux ne ſe rappella le ſouvenir de la prédiction que lorſqu'il en vit une autre accomplie dans ſa perſonne, quand il eut la foibleſſe de renoncer trois fois de ſuite celui qu'il avoit promis de n'abandonner jamais. *Matth. c. 26. ℣. 69. & ſuiv. Joan c. 13. ℣. 38. Idem c. 21. ℣. 18.*

C'eſt à ce même Apôtre que Jeſus-Chriſt annonce le Martyre qu'il doit endurer trente-cinq ans après, & à tous ſes Diſciples en général les maux attachez à l'éxercice de leur Miniſtére futur. Tout leur eſt prédit de point en point, & à la lettre ces prédictions réünies forment viſiblement leur Hiſtoire anticipée, comme je penſe l'avoir dit plus haut.

Mais n'inſiſtons point ſur ces Textes ni ſur les conſéquences qui en ſortent d'elles-mêmes: accordons à l'incrédule tout ce qu'il veut, ce qu'il n'oſe peut-être pas nous demander. Jeſus-Chriſt en parlant de ſa Mort, ne l'a point prophétiſée; il avoit cent preuves que ſa Perſonne étoit en haine aux Juifs, & qu'ils ne cherchoient qu'un prétexte à leur violence. Jeſus-Chriſt parlant à ſes Diſciples des contradictions que devoit éprouver l'Egliſe naiſſante, n'a point fait une prédiction; il étoit aiſé de prévoir qu'un nouveau Syſtême de Doctrine mis en oppoſition avec celui de la Synagogue & avec celui du Paganiſme, s'attireroit bien-tôt la perſécution des deux côtez. Jeſus-Chiſt parlant de l'infidélité de ſaint Pierre, connoiſſoit ſes diſpoſitions naturelles, & l'inconſtance de ſon caractére. Qu'ainſi ſoit; car ici je donne au paradoxe une pleine liberté. Je permets au Déiſte de ſaiſir toutes les reſſources bonnes ou mauvaiſes qui s'offrent à lui. Qu'il ſe renferme dans celles que je viens d'indiquer, j'y conſens.

Au moins qu'il m'explique à ſon tour les derniéres paroles du Texte que je lui ai cité. Le Fils de l'Homme ſera mis en croix, *& il reſſuſcitera le troiſiéme jour.* Un prodige ſi nouveau, ſi ſingulier, ſi unique pouvoit-il être prévû ſur quelque ſigne naturel ou moral, & jamais parole a-t'elle porté plus de marques ſenſibles de Prophétie? Si l'incrédule oſe dire le contraire; Mon Dieu, vous nous faites connoître par ce terrible éxemple ce que c'eſt que la raiſon humaine, quand une fois vous l'abandonnez à ſes propres égaremens.

Il me reſte à dire un mot de la promeſſe que Jeſus-Chriſt

fit à ſes Diſciples de leur donner la puiſſance de faire des Miracles auſſi grands, ou plus grands que les ſiens mêms. Chacun ſçait qu'il les en aſſura par les termes les plus exptés; mais auſſi, ſuppoſant dans ceux à qui je patle quelque teinture de l'Hiſtoire, chacun d'eux ſçait que les Apôtres ont juſtifié la prédiction par d'innombrables prodiges accompagnez de Prophéties. C'eſt par ces miracles joints à la ſublimité de la Doctrine, & à la certitude des Faits de l'Evangile, qu'ils ont formé l'Egliſe Chrétienne. Elles étoient ſi évidentes ces merveilles, que malgré l'envie de nous contredire, les Juifs n'ont pû les nier. Nous en avons d'eux un aveu formel dans le Talmud, & s'il eſt beſoin de citer encore d'autres garants, nous ptoduiſons ici le Paganiſme lui-même. Oüi, c'eſt de ſa bouche qu'eſt ſortie la confeſſion qui le condamne. Phlégon a reconnu que les Diſciples de Jeſus-Chriſt avoient fait des œuvres étonnantes, & parlant de ſaint Pierre, il écrit de lui nommément qu'il a fait des prédictions vérifiées de point en point par l'évén ement. Ces témoignages ne ſont point ſuſpects. Nous ne les tirons point de nos propres Annales, quoique nous fuſſions peut-être en droit de le faire. On le voit; c'eſt un hommage que la prévention de nos ennemis n'a pû ſe diſpenſer de rendre à la vérité.

Tract. de Idol.

Comment. in Eccl. Phleg. libb. 13. & 14. Chron. Apud Orig. lib. 2. cont. Celſ. Lact. Div. Inſtit. lib. 4 c. 21.

CHAPITRE VI.

Que Jeſus-Chriſt a juſtifié ce que les Prophétes avoient dit de la vocation future des Peuples par le Meſſie.

ENTRE tous les événemens préſagez pat les Prophétes, je ne ſçai s'il y en a de plus fréquemment rapporté aux jours du Meſſie, ou de plus clairement énoncé que la vocation des Gentils à la connoiſſance du vrai Dieu. Il ſemble que l'ancienne Ecriture n'étoit deſtinée qu'à nous préparer de loin à ce grand ſpectacle, & qu'elle ſe plaiſoit à nous le peindre par avance ſous d'innombrables images toutes vivement tepreſentantes, quoique myſtérieuſes. C'étoit auſſi le plus

plus grand prodige qui peut ſortir de la main ſouveraine, & ſi rien en pouvoit davantage faire éclatter ſa bonté, rien ne pouvoit auſſi mieux ſignaler ſa puiſſance. C'eſt par-là que Dieu devoit montrer que tous les cœurs lui ſont aſſujettis, qu'il en dirige les mouvemens à ſon gré, qu'il les change quand il lui plaît, & de la maniere qu'il lui plaît. Empire incommunicable, & qui ne réſide qu'en lui.

Tous les Peuples marchoient dans leurs voyes, & chacun égaré par la ſienne, avoit perdu la trace de la véritable. La Terre entiere n'étoit couverte que d'inſenſez & de profanes, & hors un Peuple qui reconnoiſſoit encore le Dieu Createur de l'Univers, le reſte, troupe aveugle, avoit oublié ſon origine, & n'adoroit plus que le vil ouvrage de ſes mains. Les Nations les plus éclairées, & les plus ſages, celles d'où ſont ſorties les Loix, les Sciences & les Arts, celles dont nous admirons encore le goût exquis & les reſtes precieux, étoient ſur la Religion dans un ignorance monſtrueuſe. Les Peuples de la Chaldée, de la Phénicie & de l'Egypte; les Grecs enſuite & les Romains n'avoient pas en effet une Théologie plus ſérieuſe que les plus ſauvages, & l'on eſt encore à comprendre comment des hommes d'ailleurs ſi raiſonnables, ſi polis & ſi graves, l'étoient ſi peu dans les contes plus que ridicules qui compoſoient le fonds de leur culte. Vous diriez que ſur cet article la lumiere naturelle s'éteignoit en eux, qu'ils ne raiſonnoient plus, qu'un eſprit de vertige les avoit ſaiſis, qu'ils avoient mis la gloire à qui l'emporteroit par l'impieté du menſonge, & par l'invention des fables extravagantes. De toutes parts étoient élevez des Autels, & des Temples conſtruits à l'honneur d'une foule immenſe de Dieux imaginaires. On en chercha parmi les Aſtres d'abord; après on en trouva dans les airs, parmi les reptiles, & juſques dans les plantes nées de la terre. Les fleuves devinrent des Dieux; des ſources des fontaines ſortirent les Naïades, & l'on établit un thrône à Neptune dans le ſein des mers. Les fruits eurent Pomone, Flore diſtribua les graces aux fleurs du printemps, Bacchus couronna les côteaux de vignobles, & Cérés couvrit les plaines de riches moiſſons. Les hautes montagnes, les bois, les profondes cavernes des rochers eurent leurs Divinitez particulieres, & les Apothéoſes

une fois commencées ne connurent plus de bornes : Les paſſions elles-mêmes, qui le croiroit ! les paſſions les plus honteuſes étoient érigées en Idoles, & on leur offroit des ſacrifices. Qu'ai-je dit, les paſſions ? On déïfioit juſques aux maux qui tourmentent les hommes, & les malheurs qui perſécutent leur vie étoient adorez. La guerre, la peſte, la douleur ; les feux conſumans de la fiévre, la mort même avoit ſes Temples. Chaque Nation, chaque Province, chaque Ville reſpectoit la puiſſance de ſes Dieux tutélaires ; chaque famille, chaque âge adoroit les ſiens, chaque homme imploroit ſon Génie, & ces Génies eux-mêmes avoient encore d'autres Génies qui les conduiſoient, & leur préſidoient. Ainſi l'Univers n'étoit plus qu'un Temple vaſte, où étoient encenſez de vains Simulachres, & tout y ſembloit devenu Dieu, excepté Dieu même, ſelon l'expreſſion d'un grand Prélat. Quel déſordre, & combien l'homme parut alors dégradé de ſa premiere inſtitution !

Cic. de Leg. lib. 2.

Monſ. de Meaux Hiſt. Univ.

Dieu voyoit ces Idoles, & les hommages impies que leur rendoit l'aveuglement humain. Mais il n'étoit pas temps encore de faire lever la lumiere ſur ceux qui étoient dans les ténébres, & dans les ombres de la mort. Ce bienfait étoit réſervé pour les jours du Meſſie ; c'étoit-là le privilége de ſa naiſſance, le fruit de ſa parole, & Dieu l'avoit prédit dès le commencement dans la promeſſe qu'il fit au Pere des Fideles. *En vous*, lui dit-il, c'eſt-à-dire, par celui qui naîtra de vous, *ſeront benies toutes les Nations de la Terre.* Jacob l'avoit annoncé de même dans ces myſtérieuſes paroles adreſſées à l'un de ſes fils : *Le ſceptre ne ſortira point de Juda, ni le gouvernement de ſa poſtérité, juſqu'à ce que celui qui doit être envoyé ſoit venu ; & c'eſt lui qui ſera l'attente des Nations.* Moyſe l'avoit expreſſément marqué, quand il dit aux Juifs que l'étranger l'emporteroit ſur eux, *qu'il s'éléveroit, qu'il deviendroit puiſſant, & que pour eux ils deſcendroient, & ſeroient à ſes pieds.* Ailleurs le même Prophéte avoit fait entendre ces paroles ſorties de la bouche de l'Eternel : *Ils m'ont voulu comme piquer de jalouſie* [les Juifs] *en adorant ceux qui n'étoient pas Dieux, & ils m'ont irrité par leur vanité ſacrilege ; & moi je les piquerai auſſi de jalouſie, en aimant ceux qui n'étoient pas mon Peuple, & je les irriterai, en ſubſtituant en leur place une Nation inſenſée.* C'étoit-là comme le cri

Geneſ. 18. ℣. 18.

Ibid. c. 49 ℣ 18.

Deuter. c. 28. ℣. 43.

Ibid. c. 32. ℣. 21.

unanime de tous les Prophétes, & c'eſt par ce caractére ſur tout qu'ils s'accordoient à déſigner le Meſſie futur. *Nations, loüez le Seigneur*, diſoient-ils: *Peuples, loüez-le tous. Que ſes miſericordes & ſes promeſſes ſoient annoncées d'avance aux races à venir, afin que le Peuple qui viendra dans la ſuite rende à l'Eternel le tribut de la loüange ..... quand toute la Terre verra le ſalut que Dieu doit procurer au Monde. Vous tous qui habiterez l'Univers, faites donc tout retentir des ſaints tranſports de vôtre joye en préſence du Seigneur vôtre Roy: Que la mer en ſoit étonnée avec tout ce qui la remplit; que les fleuves frappent des mains, que les montagnes treſſaillent d'allégreſſe, parce qu'alors tout ſera rempli de la connoiſſance du ſalut, comme la mer l'eſt de ſes eaux.* En ce jour *le rejetton de Jeſſé ſera de même qu'un étendart élevé ſous les yeux de tous les Peuples, & les Nations en foule viendront lui préſenter le ſacrifice de leurs prieres.* Temps heureux, *où chacun briſera les Idoles d'or & d'argent que ſa main avoit faites, pour commettre, en les adorant, le crime de l'impiété. La terre deſerte & ſans trace ouvrira des chemins de bénédiction, & elle ſe réjoüira. Ce qui étoit deſſéché ſe changera tout à coup en un étang ..... Dans les cavernes où les dragons habitoient auparavant, on verra naître la verdure des roſeaux & du jonc. Il y aura là un ſentier & une voye qui ſera appellée la voye ſainte. Celui qui eſt impur n'y paſſera point, & les ignorans y marcheront ſans s'égarer.* Mais qui pourroit décider ce qui brille le plus dans les paroles ſuivantes, ou de l'évidence, ou de la grandeur? C'eſt Dieu lui-même qui parle, & tout homme y reconnoît cette majeſtueuſte ſimplicité, ſi viſiblement ſuperieure au langage mortel: *Voici mon ſerviteur*, dit-il, *& j'en prendrai la défenſe. Voici mon Elû, dans lequel mon ame a mis ſes complaiſances: je répandrai mon eſprit ſur lui, & il rendra la juſtice aux Nations... Oüi, je ſuis le Seigneur qui vous ai appellé, qui vous ai pris par la main, qui vous ai conſervé, qui vous ai établi pour être le réconciliateur du Peuple, & la lumiere des Nations. Mes premiéres prédictions ont été accomplies, j'en fais encore de nouvelles, & je vous découvre l'avenir avant qu'il arrive. Chantez donc au Seigneur un Cantique nouveau, publiez ſes loüanges d'un bout de la terre à l'autre, vous qui allez ſur la mer & ſur l'étenduë de ſes eaux, vous Iſles, & vous*

Pſal. 116. *Pſal.* 101. ℣. 16. *Pſal.* 97 ℣. 3. *Ibid.* ℣. 7, 8. 9. *Iſai.* 11. ℣. 9 & 10. *Id. c.* 31. ℣. 7. *Ib. c.* 35. *Id. c.* 42.

tous qui les habitez. Habitans des rochers, jettez de grands cris du haut de vos montagnes ; car je conduirai les aveugles dans un ſentier qu'ils ignoroient : je ferai que les ténébres ſe changeront pour eux en lumiere, & que les routes tortueuſes ſeront redreſſées, je ferai ces merveilles en leur faveur, & ma protection ne les quittera point. Ne vous ſouvenez plus des choſes paſſées, je vais faire des miracles nouveaux ; ils vont pa-
Iſai. c. 43. ℣. 19. *roître, & vous les verrez. Je ferai un chemin dans le déſert, je ferai couler des fleuves dans une terre inacceſſible. Mes bêtes ſauvages, les dragons, & les autruches me glorifieront, parce que je ferai naître des eaux dans un climat aride, pour donner à boire à mon Peuple, au Peuple que j'ai choiſi. C'eſt moi qui ai formé ce Peuple pour moi-même, & il publiera mes loüanges.* Plus de diſtinction, plus de préférence, ni de prédilection.
Id. c. 45. ℣. 23. Tout eſt appellé à la même juſtice, au même héritage. *J'en ai juré par moi-même*, continuë l'Eternel, *cette parole de vérité eſt ſortie de ma bouche, & elle ne ſera point vaine, que tout genoû fléchira devant moi, & que toute langue jurera par mon nom.* C'eſt par le Meſſie qu'il promet d'accomplir ce
Id. c. 49. changement univerſel. C'eſt lui *qu'il avoit mis en réſerve comme une fléche choiſie qu'il tenoit cachée à l'ombre de ſa main.* C'étoit peu *qu'il réparât les Tribus de Jacob, & qu'il convertît les reſtes d'Iſraël ; il devoit encore être établi pour être la lumiere des Nations, & le ſalut des extrémitez de la Terre. Les Rois devoient le voir, les Princes ſe lever devant lui, & tous l'adorer en ſilence comme l'Envoyé d'Iſraël trouvé fidele dans ſes promeſſes.* L'ignorance, le crime, l'indifférence, l'oubli ne devoient point être des obſtacles à ſa miſericorde, ni re-
Id. c. 65. tarder le cours de ſes bontez. Lui-même devoit *prévenir ceux qui ne le cherchoient pas, & dire au Peuple qui n'invoquoit point ſon nom : Me voici, me voici.* Encore quelles contrées, quels Royaumes, & quels climats devoient être exceptez de cette glorieuſe vocation ? Nuls. Je vois au contraire le regard de la miſericorde qui tombe ſur toute chair qui reſ-
Id. c. 66. ℣. 19. & 20. pire J'entends qu'on nomme tous le Peuples. *Ceux qui ſont au milieu des mers, dans l'Afrique, dans la Lydie, dans la Grece, dans l'Italie, dans les Iſles les plus reculées ; & ceux qui n'ont jamais oüi prononcer le nom du Très-Haut. Vers eux ſont envoyez les prémices de ceux qui ſont convertis. Nouveaux*

Prêtres, nouveaux Lévites, de toutes parts ils amenent au Seigneur leurs freres conquis à la juſtice, & les lui preſentent ſur la montagne ſainte, de la même ſorte que les Enfans d'Iſraël préſentent dans un vaſe pur l'offrande qu'ils apportent au pied de l'Autel. Elles viennent des extrémitez de l'Univers, ces Nations heureuſes, & elles diſent : *Il eſt vrai que nos peres n'ont poſſédé que le menſonge, & un néant qui leur a été inutile. Comment un homme ſe feroit-il à lui-même des Dieux? Et certainement ce ne ſont pas des Dieux. Mais à preſent nous ſçavons qu'il n'y en a qu'un, & que ſon nom eſt, Celui qui eſt.* *Jerem. c. 16. ℣. 19.* De ſon côté Dieu dit *à celui qu'il appelloit : Non mon Peuple ; vous êtes mon Peuple, & les enfans du Dieu vivant ; & ce Peuple lui répond : Vous êtes mon Pere & mon Dieu.* *Oſe. c. 2. ℣. 10.* Prodige de la puiſſance & de la bonté infinie. *Elle va rendre pures les lévres de tous les Peuples, afin que tous invoquent le nom du Seigneur, & que tous ſe ſoumettent à ſon empire dans le même eſprit d'obéiſſance. Ceux qui demeurent au de-là des fleuves d'Ethiopie viendront lui offrir leurs prieres, les enfans du pere commun diſperſez en tous lieux accourront à lui les mains pleines de leurs offrandes, & l'arrêt de la condamnation ſera pour toûjours effacé.* *Id. c. 2. ℣. 24.* *Soph. c. 3. ℣. 9.* Et quand arrivera ce prodige ? Le voilà clairement marqué. *Encore un peu de temps, dit le Seigneur des armées, & j'ébranlerai le Ciel & la Terre, la mer & tout l'Univers ; j'ébranlerai tous les Peuples, & le Deſiré de toutes les Nations viendra. On le fera voir, & on dira : Voici vôtre Roy. Il annoncera la paix univerſelle, ſa puiſſance s'étendra depuis une mer juſqu'à l'autre mer, & depuis le fleuve juſqu'aux extremitez du Monde.* *Agg. c. 2. ℣. 7.* *Zach. c. 9.* Il n'y aura plus un Temple à l'excluſion de l'autre, un ſacrifice au deſſus-de l'autre, un Sanctuaire plus ſacré que l'autre. Mais *depuis le lever du ſoleil juſqu'au couchant, le nom de Dieu ſera grand parmi les Nations, elles offriront toutes le même ſacrifice, & l'oblation ſera plus pure que l'ancienne.* *Malach. c. 1. ℣. 10.*

Que le Lecteur qui voit ici de ſes yeux une ſuite de prédictions ſi répétées, ſi palpables & ſi liées entre elles, y faſſe une attention ſérieuſe. S'il eſt fidéle, quelle conſolation à ſon cœur de trouver dans ces illuſtres témoignages l'évidente juſtification de ſa foy ? Et s'il ne croit pas encore, qu'il s'ouvre donc une fois à la lumiere, & qu'il rende gloire à la vé-

rité qui le pourſuit. La vocation des Gentils eſt de tous les faits le plus clairement prédit dans l'ancienne Ecriture. On ne peut conſerver de la pudeur, & le nier. Des paſſages ſans nombre que j'aurois pû joindre aux précédens, acheveroient d'en convaincre le plus rebéle contradicteur. Qu'il conſulte, s'il veut, les (1) Textes citez à la marge ; il verra ſi je lui impoſe, & ſi ce point peut encore être un ſujet de diſpute entre lui & nous.

(1) 2. *Reg.* 22. ℣. 44. *Pſal.* 2. ℣. 8. *Pſal.* 17. ℣. 44. *Pſal.* 21. ℣. 28. *Pſal.* 67. ℣. 32. *Pſal.* 81. ℣. 8. *Pſal.* 85. ℣. 8. *Pſal.* 86. ℣. 3. 4. *Pſal.* 95. ℣. 3. *Pſal.* 97. ℣. 3. *Iſai.* 19. ℣. 18. *Idem* 25. ℣. 6 *Idem* 35. *Idem* 45. ℣. 14. *Idem.* 49. *Idem.* 52. ℣. 10. *Idem* 54. *Idem* 55. ℣. 4. *Idem* 60. ℣. 3. *Jerem* 31. ℣. 34. *Joël.* 2 ℣. 28. *Amos.* 9. ℣. 11. *Mich.* 4. *Zachar.* 8. ℣. 20. *Zach.* 13. ℣. 8.

Que reſte-t'il donc, & de quoi s'agit-il ? De montrer que ces Prophéties ont eté remplies dans toute leur étenduë par Jeſus-Chriſt. Voilà tout ce qu'on peut ſérieuſement éxiger de moi, qui défends ici la cauſe de l'Evangile. Or c'eſt-là préciſément ce qui la montre victorieuſe. N'expoſons que le fait. A peine Jeſus-Chriſt eſt-il né, que voici des Mages prémices de la Gentilité qui traverſent les mers, accourent à ſon berceau, mettent à ſes pieds les richeſſes de l'Orient, le reconnoiſſent pour le Roy des Juifs, (2) & l'adorent au nom des Nations. N'eſt-ce pas-là ce que David avoit prédit ſi clairement : que (3) *les Ethiopiens ſe proſterneroient aux genoux du Meſſie, que ſes ennemis baiſeroient la terre*, (4) *que les Rois de Tharſe lui rendroient leurs hommages, que les Princes de Saba, que les Souverains de l'Arabie lui préſenteroient leurs dons, & qu'avec eux tous les Peuples lui ſeroient aſſujettis ?* Prédiction ſi manifeſtement juſtifiée, qu'en le voyant, un ſaint Vieillard s'écria : *C'eſt maintenant*, (5) *ô Dieu, que vôtre ſerviteur meurt en paix, parce qu'il a vû le Salut promis aux Nations, & la grande Lumiere que vous deſtiniez à tous les Peuples.*

(2) *Matth.* c. 2. (3) *Pſal.* 71. ℣. 8. (4) *Iſai.* c. 60. (5) *Luc.* c. 2. ℣. 29.

A cette époque la face de la terre ſe renouvelle en effet, & ce changement prodigieux ſe forme avec de ſi rapides progrés, qu'il ſeroit preſque incroyable s'il n'étoit ſoûtenu par la foy de toutes les Hiſtoires. Les Apôtres n'avoient pas encore achevé leur courſe, & déja ſaint Paul diſoit aux Romains (6) que nôtre foy *étoit célébre dans tout le Monde*. Il leur écrivoit (7) que la doctrine de Jeſus-Chriſt avoit été prêchée, que *la voix* des Diſciples avoit *retenti par tout, & que leur parole s'étoit fait entendre juſqu'aux extrémitez de la Terre*. Il rendoit gloire à celui qui eſt Tout-puiſſant de ce qu'enfin *les Oracles étoient juſtifiez, & de ce que la révélation du myſtére*

(6) *Rom.* 1. ℣. 8. (7) *Ibid.* 10. ℣. 19. 18. *Ibid.* 16. ℣. 25. 26.

demeuré ſecret dans les ſiecles antérieurs, étoit parvenuë à la connoiſſance de tous les Peuples. Il appelloit les Coloſſiens en témoignage des victoires de l'Evangile. La foy, leur diſoit-il, eſt *ouïe de toute créature qui eſt ſous le Ciel, elle eſt annoncée, elle fructifie, & elle croît par tout l'Univers.* Il écrit à Timothée, parlant de l'Incarnation, que ce myſtére a été *manifeſté aux Anges, prêché aux Nations, crû dans le Monde, & reçû dans la gloire.* Depuis qu'il y a des hommes, avoit-on entendu parler d'une Doctrine & d'une Religion répanduës avec une célérité pareille ?

Coloſſ. 1. ℣ 23. *Ibid.* ℣. 6. 1. *Timoth.* 3 ℣. 16.

Mais ſous les Diſciples des Apôtres, l'œuvre commencée va toûjours croiſſant ; leurs efficaces diſcours ébranlent, & entraînent quiconque les écoute. Le Philoſophe pour s'en défendre ne ſçait plus où prendre des armes ; malgré lui la foy pénétre dans le Palais des Princes, & ſoûmet ceux à qui tout eſt ſoûmis. Triomphe encore plus difficile ; elle ſurmonte l'opiniâtre ignorance, le préjugé indocile, & le reſpect alors inſenſé des Peuples pour les maximes de leurs ancêtres. Dans le court eſpace d'un ſiécle ſeul, la Terre n'eſt plus reconnoiſſable. Elle enfante de nouveaux hommes, & la trace des générations anciennes eſt effacée. Tout ce qui reſpire eſt Chrétien, l'Evangile eſt la Loy générale, tout tremble, tout genoû fléchit au nom de Jeſus mis à mort pour les péchez des hommes. Tout eſpere au mérite de ſon ſacrifice, & s'unit à lui, pour ne former avec lui qu'une ſeule victime. Tous veulent être le Peuple conquis qu'il doit préſenter au Pere. Tous ceux qui tombent frappent leur poitrine, pour obtenir en ſon nom la grace qui releve. Cent ans après le ſupplice du Sauveur, ſaint Juſtin comptoit déja d'innombrables Nations ſauvages rangées à l'Egliſe. Juſqu'à ces Peuples vagabonds, qui ſans ſe fixer de demeure, erroient deçà & delà ſur des chariots, au gré de leur inconſtance & du hazard, la Religion Chrétienne étoit en honneur auprès d'eux, & c'eſt d'elle qu'ils apprirent les premieres Loix qui les unirent, dit le même Auteur. Sur ſes pas, & quelques années après, vient ſaint Irenée. Ses Ecrits nous montrent (*a*) le Catalo-

Juſt. Apol. 2 *& Dial. Adv. Triph. Senec de Provid. c.* 4. *Clem. Alex. lib.* 5. *Strom.*

(*a*) Nam etſi in mundo loquelæ diſſimiles ſunt, virtus traditionis una & eadem eſt. Et neque hæ quæ in Germania ſunt fundatæ Eccleſiæ aliter credunt, aut aliter tradunt : neque hæ quæ in liberis ſunt, neque hæ quæ in Celtis, neque hæ quæ in

gue des premieres Egliſes accrû de je ne ſçai combien d'autres, & de nouveaux Peuples adorateurs de l'Homme-Dieu. Tertullien paroît au milieu du ſecond, & vers le commencement du troiſiéme ſiécle, & voilà que le nouveau dénombrement qu'il nous donne (*a*) met dans le ſein de l'Egliſe des Nations qu'un peu auparavant on n'y mettoit pas; les Getules, la Mauritanie preſque entiere, toutes les Eſpagnes, une partie des Gaules, les Iſles Britaniques, juſqu'alors inacceſſibles aux armes Romaines, les Sarmates, les Daces, la Germanie, les Scythes, ſans compter l'Egypte, preſque tout l'Orient, & les Indes mêmes, où la tradition conſtante nous apprend que ſaint Thomas avoit porté l'Evangile du ſalut. Origenes ſuccéde de près à Tertullien; toutefois il nomme (*b*) de nouveaux enfans nez à l'Egliſe dans des climats preſque ignorez. Ceux qu'Origenes exceptoit, peu après ne ſont plus exceptez par Arnobe. (*c*) Selon lui, les a

Abdias lib. 9. Gregor. Naz. Orat. 25. Ruffin. lib. 10. c. 9. Orig. Tract. 29. in Matth.

Oriente, neque hæ quæ in Ægypto, neque hæ quæ in Libya, neque hæ quæ in medio mundi ſunt conſtitutæ: ſed ſicut ſol creatura Dei in univerſo mundo unus & idem eſt, ſic & lumen, prædicatio veritatis ubique lucet, & illuminat omnes homines qui volunt ad cognitionem veritatis venire. *Iren. Lib. 1. cap. 3. adverſus Hæreſ.*

(*a*) In quem enim alium univerſæ Gentes crediderunt, niſi, in Chriſtum qui jam venit? Cui enim & aliæ Gentes crediderunt, Parthi, Medi, Elamitæ, & qui inhabitant Meſopotamiam, Armeniam, Phrygiam, Cappadociam, & incolentes Pontum & Aſiam, & Pamphyliam: immorantes Ægyptum, & regionem Africæ quæ eſt trans Cyrenen inhabitantes: Romani & incolæ tunc & in Hieruſalem Judæi & cæteræ Gentes: ut jam Getulorum varietates, & Maurorum multi fines, Hiſpanorum omnes termini, & Galliarum diverſæ Nationes, & Britannorum inacceſſa Romanis loca, Chriſto verò ſubdita: & Sarmatarum, & Dacorum: & Germanorum, & Scytharum, & abditarum multarum Gentium, & Provinciarum & Inſularum multarum nobis ignoratum; & quæ enumerare minùs poſſumus, in quibus omnibus locis Chriſti nomen, qui jam venit regnat..... Chriſti autem regnum ubique porrigitur, ubique creditur ab omnibus Gentibus ſuprà enumeratis. *Tertull. Lib. 1. adverſus Judæos.*

(*b*) Confitentur & miſerabiles Judæi hæc de Chriſti præſentia prædicari: ſed ſtultè ignorant perſonam cùm videant impleta quæ dicta ſunt. Quando enim terra Britanniæ ante adventum Chriſti in unius Dei conſenſit Religionem? Quando terra Maurorum? quando totus ſimul orbis? *Orig. Homil. 4. in Ezéchiel.*

Per totum orbem notior eſt Chriſtianorum prædicatio quàm Philoſophorum placita. Quis enim Jeſum è Virgine natum, & crucifixum ignorat? &c. *Orig. Lib. 1. contra Celſ.*

(*c*) Virtutes ſub oculis poſitæ, & inaudita illa vis rerum, vel quæ ab ipſo fiebat palam, vel ab ejus præconibus celebrabatur in orbe toto, eas ſubdidit appetitionum flammas, & ad unius credulitatis aſſenſum mente unâ concurrere Gentes & Populos fecit, & moribus diſſimillimas Nationes. Enumerari enim poſſunt atque in uſum computationis venire ea quæ in India geſta ſunt apud Seras, Perſas & Medos: In Arabia Ægypto, in Aſia, Syria, apud Galatas, Parthos, Phryges: in Achaia, Macedonia, Epiro, in Inſulis & Provinciis omnibus quas ſol oriens atque occidens luſtrat: ipſam denique apud Dominam Romam. *Arnob. lib 2.*

Regions

Regions ſauvages du Nord que le ſoleil éclaire à peine, voyent la lumiere céleſte, & ſont inondées des torrents de la grace, de même que les plages brûlantes de l'Afrique & du midi. Enfin il n'y a plus d'exception, plus de réſerve dans les jours de ſaint Athanaſe, de (*a*) Theodoret & de ſaint (*b*) Chryſoſtome. Tous trois aſſurent que de leur temps le Chriſtianiſme s'étoit répandu par tout où le ſoleil porte ſa lumiere ; tant étoient rapides les progrès de l'Evangile devenu comme un feu qui devoroit tous les Royaumes. Ainſi la poſtérité des Apôtres eſt bénie comme celle d'Abraham, & elle eſt plus nombreuſe que les ſables de l'Ocean. L'Egliſe elle-même ſurpriſe de ſa propre fécondité, s'écrie, dans ſa joye : Comment ai-je donné la vie à tous ceux-ci ? Des extrémitez du Monde ils me viennent en foule. Je m'étends à droite & à gauche, j'ai toutes les Nations pour héritage, & j'habite les Villes déſertes. Je n'étois il n'y a gueres qu'une plante foible & timide qui rampoit ſur la terre, & dont les vents ſe joüoient ; aujourd'hui je porte mes branches juſques dans le Ciel, je les étends juſqu'aux deux bouts de l'Univers, & mes racines ſont profondes comme la mer.

Athan. Epiſt. synod. apud Theodoret. lib 4. cap. 3. Act. Concil. Univerſ.

Iſai. paſſim.

Mais ne nous bornons pas à ces faits, & gardons-nous de laiſſer penſer que la vertu de l'Evangile ſe ſoit éteinte après ces premiers efforts. Le tems n'a rien pû contre elle, il n'a fait que l'augmenter. C'eſt qu'il eſt écrit de Jeſus-Chriſt, qu'il eſt de tous les temps ; il étoit hier, il eſt aujourd'hui, & il ſera aux ſiécles des ſiécles. Auſſi vois-je la jeuneſſe de ſon Egliſe ſe renouveller ſans ceſſe comme *celle de l'aigle*, & la puiſſance de la Croix continuer dans tous les âges d'attirer tout à elle. Non moins heureuſe dans la durée de ſon cours, que dans ſa premiere naiſſance, de moment à autre elle étend ſes bornes, & recule ſes limites. Jettez les yeux ſur

(*a*) Olim enim (Apoſtoli) mortale corpus induti, nunc hos, nunc illos accedebant, modò Romanis loquentes, modò Hiſpanis aut Gallis : at poſtquam ad eum iverunt à quo miſſi fuerant, omnes Populi illorum fruuntur laboribus, non Romani tantùm & qui Romana amant imperia, & ab ipſis regunrur, ſed & Perſæ, & Scythæ, & Maſſageræ, & Sauromatæ, & Indi, & Æthiopes, &, ut ſummatim loquar, omnes qui ſunt intra oras habitabiles. *Theodoret. Serm. 8. adverſ. Græcos.*

(*b*) Quomodo verò quæ ab ipſis (Apoſtolis) ſcripta ſunt ad terras Barbarorum, etiam Indorum, ipſos denique fines Oceani perveniſſent, niſi autores illi fide digni fuiſſent ? *Chryſoſt. Hom. 6. in 1. ad Corinth. Vide eumd. Hom. in Pentec. & Orat. Chriſtum eſſe Deum.*

ces Peuples barbares qui firent tomber l'Empire Romain au cinquiéme ſiécle. La Providence les multiplie, & les tient comme en réſerve ſous un ciel glacé pour punir Rome
Apoc. c. 17. ℣. 6. Payenne, & *enyvrée du ſang des Martyrs.* Force leur eſt donnée d'en haut. Les voilà qui ſe répandent comme les eaux d'un grand fleuve; mais en renverſant le plus formidable Empire du Monde, eux-mêmes ils ſe ſoûmettent à celui du Sauveur; tout enſemble miniſtres des vengeances, & objets des miſericordes. Sans le ſçavoir, ils ſont menez comme par la main au-devant de l'Évangile; ils penſent n'aller qu'où la fureur les guide, & ils trouvent, ſelon la promeſſe
Iſai. c. 65. d'Iſaïe, le Dieu qu'ils ne cherchoient pas.

De nouveaux ſiécles s'écoulent, & je vois encore de nouvelles moiſſons préparées à la Foy Chrêtienne. Le ſaint Moi-
Beda. lib. 1. ne Auguſtin la porte dans le Royaume de Cant, & Dieu qui bénit ſes travaux donne l'accroiſſement à ſon œuvre. L'Egliſe Anglicane ſe forme, & les miracles y abondent, les vertus y retracent les jours Apoſtoliques, & elle devient illuſtre par toute la terre. Heureuſe ſi ſa chûte n'eût jamais deshonoré des commencemens ſi beaux!

Même dans ces temps malheureux, où les enfans de l'Epouſe révoltez contre elle, oſent lui reprocher qu'elle a été ſtérile, & répudiée par l'Epoux, que de Peuples ſont enfantez à Jeſus-Chriſt, que de Nations données à l'Egliſe viennent ſe réfugier dans ſon ſein! Le dixiéme ſiécle eſt à certains égards l'opprobre de nos Annales, j'en conviens. Toutefois dans ce même ſiécle dont on ſe plaît tant à éxagérer les diſgraces, pourquoi ne veut-on pas voir cet eſſain d'étrangers qui accourent les uns ſur les autres à la Montagne ſainte, & ſupplient avec larmes qu'on les plonge dans les eaux du Baptême? N'eſt-ce donc pas alors que la Pologne; la Poméranie, la Bohéme, & la Hongrie entendirent les paroles de la vie éternelle? Après cela peut-on nous demander encore la juſtification des promeſſes? Nous ne la donnons pas en raiſonnemens vagues, nous ne payons pas de ſubtilitez, nous ouvrons les Hiſtoires, & nous diſons aux contradicteurs: Liſez ce qu'ont écrit vos ancêtres, & les nôtres.

Puiſqu'il ne faut rien omettre dans une matiere ſi importante, n'oublions pas ce qui s'eſt fait depuis deux ſiécles,

Des Régions immenſes ſe ſont ouvertes tout à coup. Un nouveau Monde que l'ancien ne connoiſſoit pas, & plus grand que lui, s'eſt fait voir à nos yeux étonnez de leur découverte. Mais Dieu le connoiſſoit, & il avoit marqué ſon heure. L'Amérique a vû la Foy pénétrer juſqu'à elle, & s'y attirer des hommages ſincéres. Un nouvel Apoſtolat s'eſt élevé, ou pour m'expliquer plus ſainement, l'ancien Apoſtolat venu juſqu'à nous ſans interruption a fait voir que la ſource des céleſtes miſéricordes ne tarit point. De grands Corps jaloux d'étendre la gloire du nom Chrétien, & formez dans l'Egliſe pour en réparer les pertes, ont rempli ſon auguſte deſtination. Par eux le Symbole Catholique s'eſt chanté juſques dans les climats les plus reculez; par eux l'eſprit du martyre a repris ſon ancienne vigueur; par eux de vaſtes Empires qui dégradoient leurs hautes connoiſſances par le mélange d'un culte ſuperſtitieux, ont connu le myſtere de la Croix, & retracé la ferveur de l'Egliſe naiſſante. Ils vivront à jamais dans la mémoire des Juſtes, ces Hommes Apoſtoliques, dont rien n'a ſuſpendu le zéle; ces nouveaux Conquerans, qui malgré la diſtance des lieux, malgré les déſerts, les montagnes, les tempêtes & les écüeils des mers, ont fait remporter des victoires à l'Egliſe juſques dans la Perſe & dans la Chine: Hommes vraiment livrez à la grace, dont les ſoins *ont relevé les ruines anciennes, & refermé les murailles entr'ouvertes*, pour parler le langage des Prophétes. *Amos. c. 9.*

Revenons. Voilà ce que Dieu a fait dans tous les ſiécles, & ce qu'il a continué juſqu'au nôtre, pour confondre l'impiété qui blaſphême ſon œuvre. Ces faits ſont éclarans comme le jour, & la preuve qui juſtifie les prédictions ſubſiſte encore ſous nos yeux. S'il falloit que toutes les contrées de la terre fuſſent enſeignées, nous les montrons toutes inſtruites des leçons de l'Evangile. S'il falloit que les Rois fuſſent les nourriciers de l'Egliſe, que la multitude des Peuples ſe tournât vers elle, que les Iſles vinſſent, & que la force des Nations lui fût donnée, nous faiſons voir tous ces prodiges éxécutez dans la plus littérale rigueur. S'il falloit qu'il y eût un Apoſtolat, un Sacerdoce qui d'âge en âge renouvellât la fécondité de la Croix, nous ne ceſſons de le produire, &

de le nommer. S'il falloit que les Idoles fuſſent briſées, par tout les mains Chrétiennes ont été détruire les Dieux de fonte & d'argile. S'il falloit enfin que Jeſus-Chriſt s'attirât tous les hommages de l'Univers, qui eſt-ce qui a jamais eu autant que lui d'éclat & de grandeur ? Cent & cent bouches le prédiſent avant qu'il paroiſſe, & toute langue confeſſe ſon nom ſi-tôt qu'il paroît. Il eſt l'objet principal de l'ancienne Egliſe, le modele unique de la nouvelle, & le lien des deux. Un peuple entier n'eſt occupé qu'à l'attendre, & le reſte du monde lui ouvre les bras quand il eſt deſcendu. Avant qu'il arrive, les grands événemens, & les grands Hommes, ſans le ſçavoir, ne font que préparer ſes voyes. Les conquêtes des Héros, les projets ambitieux qui ont tant fait de révolutions, ces batailles ſanglantes qui tant de fois ont décidé du ſort des Etats, ces coups imprévûs qui ont renverſé les Empires, tranſporté la victoire d'un Royaume à l'autre, ces intrigues ſecrettes par où la politique mondaine penſoit ne veiller qu'à ſes intérêts, cette multitude de reſſorts qui durant quatre mille ans a tant produit de ſcenes heureuſes ou tragiques ; tout cela, ſi nous ſçavons l'entendre, n'étoit que pour diſpoſer la terre aux circonſtances dans leſquelles le Meſſie devoit paroître. Non, ni Cyrus, ni Alexandre, ni le grand Céſar, ni Pompée, ni Auguſte, ni tous les autres n'ont rien fait que pour Jeſus-Chriſt. Ils croyoient ſe conduire eux-mêmes ; & une puiſſance inviſible, & ſupérieure les menoit à ſes fins par les routes marquées dans un Conſeil plus haut. Auſſi tout ſurprend dans les Hiſtoires, à n'y enviſager que les cauſes particulieres, & les faits détachez. On n'y découvre que le jeu des paſſions, les mouvemens irréguliers de l'inconſtance humaine, & l'on ne ſçait plus ſouvent où eſt le Dieu qui préſide à ſon ouvrage. Mais regardez plus loin ; vous voyez tout concerté dans une harmonie réglée, une Providence qui arrange tout avec ſageſſe & avec force, un but invariable auquel tout ſe rapporte, & ce but eſt Jeſus-Chriſt, dont il eſt écrit qu'il eſt le premier & le dernier, le commencement & le terme des voyes éternelles. Il eſt l'unique, & après lui il n'y en a point d'autre.

Vide Orig. contra Celſum. lib. 2.

Mais ne le voyons plus dans cet abyme de ſiécles, où la

confuſion des événemens le tient caché. Redeſcendons vers les jours qui l'ont ſuivi. Je demande que l'on me diſe ſi ſa gloire n'y égale pas la magnificence des peintures qu'en ont fait les Prophétes en tant de manieres. Tournez les yeux, & regardez tout autour de vous, étendez votre vûë, & puis encore étendez-la. Que voyez-vous, ſinon Jeſus-Chriſt par tout? De toutes parts ſont élevez des Temples où les Peuples aſſemblez implorent ſon ſecours. Dès l'aurore on y chante ſes miſéricordes, & le midi retentit de ſon nom. Près de ſes Autels les Rois ne ſont plus que des hommes, & toute Majeſté s'évanouit en préſence de la ſienne. A chaque pas eſt l'image de ſa Croix, auparavant objet de l'horreur univerſelle, maintenant objet de la vénération la plus profonde, & de la plus tendre mémoire. La parole ſortie de ſa bouche eſt encore toute récente, & le Miniſtre ſacré qui l'annonce aux enfans de la foy les trouve toûjours avides de l'entendre. Sa loy ne ceſſe de préſider aux plus importantes déciſions, & les ſiécles redoublez n'ont encore oſé lui donner d'atteinte. Voyez comme elle conſerve ſa premiere vertu, ſon efficacité naturelle ſur tous les cœurs. Elle conſole l'ame innocente; elle fixe les incertitudes de l'eſprit flottant, elle jette le trouble & la terreur dans l'homme ſorti des bornes de la regle. Dans cet amas de Sectes preſque innombrables qui diviſent l'ancienne unité, c'eſt toûjours le même Jeſus-Chriſt que l'on adore, comme dans le ſein de l'Epouſe véritable. Ses myſteres malgré leur impénétrable profondeur, ſont reſpectez en ſilence par toute chair. Une foible poignée d'hommes indociles s'en ſcandaliſe, mais l'impiété ſecrette n'oſe éclater, tant ſeroit prompt le cri de l'Univers qui s'éleveroit contre elle. Où eſt donc celui qui peut entrer en parallele de gloire avec le Dieu des Chrétiens? Quel homme a jamais tenu de la ſorte un Empire univerſel que les temps ne font qu'accroître & fortifier? Tous ces Conquerans, dont les victoires ſont ſi vantées dans les Hiſtoires fabuleuſes ou véritables, que ſont-ils devenus? Leurs noms enſevelis comme leur puiſſance, ſont à peine connus de la multitude. Ces Sages tant admirez dans la Grece, ces graves Légiſlateurs, ces Philoſophes ſublimes que l'ancien temps regardoit comme les Maîtres de la Science, & les inſtructéurs du Monde,

qui eſt-ce qui embraſſe aujourd'hui leur défenſe ? Où eſt celui qui voudroit ſacrifier ſes jours pour la vérité de leurs dogmes ? qu'il paroiſſe, & qu'il parle. Il faut donc, quelque prévenu qu'on ſoit, en revenir à ce point : ſçavoir que les plus grands hommes n'ont eu de grandeur que chez un Peuple, & dans un tems déterminé ; mais que tous les ſiécles, que tous les Peuples ſont donnez à Jeſus-Chriſt, & que ſon Egliſe n'a point d'autres bornes que l'Univers, ni ſa durée d'autre meſure que les ſiécles éternels.

Premiere Difficulté.

Cependant écoutons ce que l'on oppoſe à cet accompliſſement palpable des Propheties. On me dira d'abord que j'éleve trop haut le prodige de la converſion des Peuples à l'Evangile. Il n'y avoit rien de ſi inſenſé que l'idolâtrie, pourſuivra-t'on. Un culte ſi licentieux & ſi choquant, une Théologie ſi capricieuſe & ſi mal aſſortie ne pouvoient pas durer toûjours. Il falloit bien ouvrir les yeux, reconnoître enfin qu'on n'adoroit que des phantômes. Jeſus-Chriſt eſt venu dans des circonſtances heureuſes, & lorſque le Monde commençoit à ſe laſſer de ſes idoles. Sa morale plus pure que l'ancienne a flatté le naturel orgueilleux des hommes, & ils l'ont embraſſée. D'ailleurs ce qui eſt nouveau porte d'ordinaire un charme ſecret, qui lui tient lieu de mérite ; on change ſouvent ſans autre raiſon que le plaiſir de changer ; l'habitude prend enſuite le deſſus, les ſiécles s'écoulent, & l'on arrive, on ne ſçait comment, à trouver du prodige dans ce qui n'eſt que l'effet de nos penchans, de la durée des âges, & du pouvoir de l'éxemple.

Réponſe.

C'eſt ainſi que raiſonnent, ſi pourtant c'eſt raiſonner, ceux qui ſans approfondir croyent nous avoir confondus, quand ils ont prononcé quelques vagues ſentences. Je ſçais que l'idolâtrie étoit l'extravagance même, & la honte de l'eſprit. Mais faiſons-y réfléxion, c'eſt cette même extravagance du Paganiſme qui démontre l'extrême difficulté qu'il y avoit à le vaincre ; & c'eſt dans ce prodige d'égarement & de foibleſſe que conſiſtoit ſa grande puiſſance. Un renverſement ſi général des lumieres naturelles décide qu'il n'y avoit plus de reſſource dans la raiſon humaine. Le Monde avoit vieilli dans ſon erreur, la tradition d'un culte ſi aveugle ſe perdoit dans l'abîme des temps. L'Univers enchanté de ſes

Idoles, en aimoit la multitude, parce qu'il penſoit y voir plus de ſecours dans ſes beſoins. C'étoit pour un homme né mortel la plus flatteuſe chimére, d'eſpérer qu'un jour peut-être l'Apothéoſe le feroit un Dieu. Quelle puiſſance ne falloit-il donc pas pour rappeller dans l'eſprit la notion ſi écartée de l'Etre ſouverain, & unique? Quel effort pour réveiller le cœur d'un aſſoupiſſement ſi prodigieux & ſi long?

On peut, tant que l'on voudra, dire que rien n'eſt durable ſur la terre, & que l'inconſtance eſt le fonds de nôtre être. En général ce diſcours eſt vrai; cependant rien n'eſt plus faux ſi-tôt qu'on l'applique à la chûte de l'idolâtrie. Nous ſommes volages quand l'intérêt du plaiſir nous fait changer; mais nous ne ſommes que trop conſtans quand il nous fixe. Or tout étoit fait pour le plaiſir dans la Religion Payenne. Les ſens y étoient flattez par des objets enchanteurs, l'imagination par des fables riantes, & l'eſprit par une orgueilleuſe liberté que rien ne captivoit. Les ſpectacles, les molles délices, la débauche même la plus outrée y faiſoient une partie du culte divin, & la pudeur encore un peu reſpectée par les Loix, étoit bannie dès qu'il s'agiſſoit du ſervice des Dieux. Leurs fêtes, leurs ſacrifices, les hymnes qu'on leur chantoit, les peintures laſcives conſacrées dans leurs Temples, les jeux publics & ſolemnels inſtituez en leur honneur, ne ſembloient établis qu'en faveur des paſſions. C'étoit elles en effet, & ſes propres vices qu'on adoroit ſous ces dehors de Religion. Ce n'étoit point aux images taillées de Venus, de Priape & de Bacchus qu'on ſacrifioit; c'étoit à l'amour impudique dont on aimoit le dangereux appas, c'étoit aux joyes des ſens plus enyvrantes que le vin, c'étoit aux jeux, aux ris folâtres qui font taire la raiſon, & qui inſultent au ſérieux de la ſageſſe. Telle étoit l'ame du culte Payen. N'y cherchez rien pour les mœurs. Qu'importoit qu'elles y paruſſent diſſoluës? Les Dieux prétendus immortels avoient donné l'éxemple du déſordre, & pouvoit-on faillir en imitant (*a*) ce qu'on adoroit? Quelques Sages en ſecret, & en petit nombre rougiſſoient de tant d'excès; mais au mé-

Rivinus. Diſſert. de Majumis. apud Grevium.

Homer. paſſim. Plaut. Amphytr.

(*a*) Virgo in conclavi ſedet
Suſpectans tabulam quamdam pictam ubi inerat pictura hæc, Jovem
Quo pacto Danaæ miſiſſe, aiunt, quondam in gremium imbrem aureum,

pris des Sages, les Poëtes étoient ſeuls écoutez. En vain un grand Philoſophe tenta de les décrier comme les auteurs du menſonge, & leurs Poëmes comme le poiſon de la Morale, le peuple ne vouloit point d'autre Théologie que leurs fables, ni d'autres Divinitez que celles dont les débauches feintes auroriſoient la ſienne. Encore une fois tel étoit le fonds de l'idolatrie, & l'on viendra nous dire avec gravité que les hommes l'ont abandonnée par le ſeul attrait de l'inconſtance ? A qui fera-t-on croire ce paradoxe ? ſi vous diſiez : Tout l'Univers a paſsé d'un joug auſtere ſous des Loix plus douces, & ce changement eſt naturel : on ſe garderoit bien de le conteſter. Mais que vous oſiez dire : Tout l'Univers entraîné par ſon inconſtance a mis aux pieds ce qui le flattoit depuis long-tems, pour n'embraſſer que ce qui rebute, dans l'eſpérance d'un bien qui ne ſe montre pas ; & ce changement eſt naturel. C'eſt ce qu'aucun homme ſenſé ne vous accordera jamais.

Socrates apud Platon.

Voulez vous une autre preuve qui décide qu'à juger des choſes par l'expérience, & le cours ordinaire, l'Idolâtrie devoit continuer ſa ſéduction ? Regardez combien l'intérêt aidoit à la ſoûtenir. Des Villes innombrables n'étoient riches & puiſſantes que par leurs Temples, où les Peuples accouroient en foule dans les jours de célébrité. Epheſe, par éxemple, ne devoit ſa grandeur & ſes privileges qu'au Temple de Diane élevé dans l'enceinte de ſes murs. Toutes les Contrées voiſines de Delphes, de Claros & de Dodone n'étoient opulentes que par les Oracles répandus en ces lieux. A l'intérêt des Villes s'uniſſoit l'intérêt des Prêtres, dont la troupe immenſe ne ſubſiſtoit que des erreurs qu'elle offroit au peuple. L'Etat même & la politique contribuoient plus que le reſte à conſerver le culte des Dieux. Dès l'origine de la République, les Ordonnances du Senat avoient défendu les Religions étrangeres ; les Loix Impériales avoient renou-

Act. c. 19. ℣. 23.

Tit. Liv. lib. 39. Tertull. Apol. c. 5.

Egomet quoque id ſpectare cœpi, & quia conſimilem luſerat
Jam olim ille ludum, impendio magis animus gaudebat mihi
Deum ſeſe in hominem convertiſſe atque per alienas regulas
Veniſſe clanculum per impluvium, fucum factum mulieri :
At quem Deum ? qui templa Cœli ſumma concutit
Ego homuncio hoc non facerem ; ego verò illud feci, ac lubens.
Terent. Eunuch. Act. 3. Scen. 5.

vellé

vellé la même défenſe, & le Paganiſme en ſe précautionnant contre les troubles qui d'ordinaire ſuivent l'introduction des nouveautez, ne faiſoit qu'affermir davantage le culte de ſes Idoles. De tous côtez elles trouvoient donc un appui. L'antiquité de la tradition, l'attrait & le conſeil du plaiſir, l'intérêt & la fortune des Villes, le beſoin des Prêtres, l'aveuglement des Peuples, les fictions agréables des Poëtes, la politique des Empires, le préjugé général que le bonheur & les diſgraces de l'Etat dépendoient de Jupiter; tout concouroit à éterniſer l'erreur, & à faire de la converſion du Monde l'ouvrage de la plus difficile éxécution. *Euſeb. Hiſt. Eccleſ. lib. 2. c. 2.*

Encore pourrois-je me rendre, ſi dans ce décri général des fauſſes Divinitez après la publication de l'Evangile, je voyois les Princes s'armer contre elles, & l'éloquence aider l'autorité par celle de la parole. Mais ici vous ne trouvez rien de pareil. Durant trois ſiécles & davantage, l'Egliſe Chrétienne ſans appuis humains ſouffre ce que la fureur & la puiſſance unies peuvent inventer de plus cruel pour la détruire. Et néanmoins ces hommes à qui l'on en veut tant, ces hommes, qui, malgré la perſécution, rempliſſent (*a*) les Villes, les Armées, le Sénat & les Palais des Princes, ne ſçavent qu'eſpérer, ſouffrir & prier. Ils s'interdiſent les murmures & la plainte avec autant de rigueur que la ſédition même, ils ne ſont ni du parti de Niger, ni du parti d'Albin, ils n'ont d'autre Chef qui les défende que Jeſus mis à mort par le ſupplice honteux de la croix. *Tertull. Apolog. c. 2.* *Id. Apol. c. 35. 36. &c. Orig. contra Celſ. lib. 3.*

Le Paganiſme avoit vû naître dans ſon ſein, & s'y perfectionner tout ce qu'il y avoit eu de grands Hommes dans l'art de diſcourir. C'eſt dans Athénes qu'avoit paru d'abord tout l'éclat de l'éloquence, & dans le reſte de la Gréce que les grands Hiſtoriens, les grands Philoſophes, les grands Orateurs & les grands Poëtes avoient brillé. Rome après eut l'empire de l'eſprit, & montra dans un autre langage avec les mêmes graces, peut-être encore plus d'élévation, & conſtamment plus de juſteſſe. De ces deux ſources ſont ſortis les modéles, qui ont fait, & qui feront

(*a*) Heſterni ſumus, & veſtra omnia implevimus, Urbes, Inſulas, Caſtella, Municipia, Conciliabula, Caſtra ipſa, Tribus, Decurias, Palatium, Senatum, Forum. Sola vobis relinquimus Templa. *Tertull. Apolog.* 2.

dans la ſuite les Ecrivains célébres. Or leurs Ouvrages ne ſont pleins que de la grandeur, & n'inſpirent que le reſpect des Dieux. Il ſemble donc que l'oreille enchantée, l'imagination ébloüie par l'élégance de l'expreſſion & des peintures ne devoient plus être ſenſibles qu'à des talents encore ſupérieurs. Toutefois ceux qui d'abord annoncent l'Evangile, ceux par qui la Foy triomphe de la Gréce & de Rome, ne ſont ni des Sages ni des Orateurs. Leurs diſcours n'ont rien d'orné, rien de ces tours ingénieux que le monde admire, & ce qu'il y avoit *de plus vil, de plus mépriſable aux yeux humains eſt choiſi pour détruire ce qu'il y avoit de plus grand*, pour parler comme l'Apôtre ſaint Paul. Qu'on y penſe ſans prévention, & qu'on ſe demande après : N'y a-t'il rien là que de naturel? Ou bien eſt-ce l'œuvre de Dieu? Je m'en tiens à la réponſe que chacun entendra dans le ſecret de ſoi-même.

1. *Corinth.* c. 1. ℣. 28.

Deuxiéme Difficulté.

Une autre difficulté frappe davantage, & ſemble plus ſolide, parce qu'elle va plus directement contre le fait que j'établis. J'ai ſoûtenu que l'Evangile a parcouru tout l'Univers, ſelon la promeſſe, & que Jeſus-Chriſt s'eſt attiré de la Croix toutes les Nations du Monde. Mais ce fait que j'avance ſi hardiment eſt-il bien vrai, me dira quelqu'un? N'y a-t'il pas encore des Peuples auſquels la foy de nos Myſtéres n'a ſçû parvenir, des Peuples encore plongez dans les premiéres ténébres? Même parmi ceux qui ont vû la lumiére, combien en reſte-t'il qui la rejettent, fidéles à l'ancien culte qu'ils ont reçû de leurs peres? On a porté l'Evangile dans les Indes, au Japon, dans la Chine, en Perſe, & dans l'Amérique; y a-t'il fructifié? La ſoumiſſion a-t'elle été unanime dans ces vaſtes climats? Parce qu'une poignée d'hommes s'y ſera convertie, faudra-t'il mettre ces grandes Régions dans le ſein de l'Egliſe Chrétienne? Enfin puiſque toute chair avoit été donnée au Fils par le Pere comme ſon héritage, puiſque ſon nom ne devoit plus ſortir de la bouche des Infidéles convertis, ni de celle de leurs enfans juſques dans l'éternité, d'où vient qu'il ne reſte plus ni ombre ni trace de Chriſtianiſme dans les lieux où les premiers ſiécles l'ont vû ſi floriſſant? Par éxemple, que ſont devenuës ces fameuſes Egliſes d'Aléxandrie, d'Antioche, de Jéruſalem,

de Conſtantinople, & d'Afrique, qui en avoient tant d'autres ſous elles ? Qui eſt-ce maintenant qui habite ces terres autrefois arroſées du ſang des Martyrs, ces Villes ſi célébres par le nom de leurs Evêques & par les Conciles qui s'y ſont aſſemblez ? Le ravage des temps y a tout moiſſonné juſqu'à la Foy. De nouveaux Peuples s'y ſont établis, & l'on n'y connoît plus la doctrine ni les vertus des anciens. De là ſort donc inévitablement cette double conſéquence, ou qu'il y avoit de l'excès dans la parole des Prophétes, ou que l'œuvre de Jeſus-Chriſt y laiſſe encore de grands vuides à remplir.

Je réponds ſucceſſivement aux diverſes parties de cette objection. Premiérement je conviens qu'il reſte des Peuples non encore éclairez des lumieres de la Foy. Mais en quel endroit de nos Livres eſt-il écrit que toutes les Nations à la fois, & dans le même temps ſeront incorporées à l'Egliſe ? Je lis bien qu'elles doivent toutes y entrer, & que l'Evangile doit avoir des Elûs par tout : mais je ne lis point que tout d'un coup, & précisément dans les mêmes jours, ce grand prodige doive s'exécuter. Il y a dans l'ordre de la Providence des moyens généraux qui préparent les évenemens de loin, & qui les arrangent chacun en leur temps, & en leur place. Que les promeſſes ſoient juſtifiées dans un ſiécle, ou dans un autre, il n'importe, pourvû qu'elles ſoient accomplies ; & ce n'eſt point à nous à fixer des époques lorſque les Prophétes eux-mêmes n'en ont point marqué. L'Evangile, pour me faire entendre par une comparaiſon, ſe doit à l'Univers, comme le ſoleil lui doit ſa lumiere. Or le ſoleil n'éclaire pas tous les Peuples enſemble dans les mêmes momens ; ſa courſe réglée répand ſa lumiére ſur un Royaume, puis ſur un autre, & ſucceſſivement juſques ſur les plus reculez. Telle doit être la Foy dans ſon progrès. Aujourd'hui elle ſe leve ſur un Peuple, demain elle ſe levera ſur un autre. Attendez que les temps achévent la perfection de l'œuvre, & ne vous hâtez point de demander d'où vient qu'elle reſte imparfaite. Ce que vous voyez accompli contre toute apparence, vous eſt un ſûr garant de ce qui reſte à faire. Déja la multitude des Peuples s'eſt tournée vers l'Egliſe, les autres y viendront dans leur ordre ; un jour leur eſt deſtiné, la Providence le

Réponſe.

tient en réſerve, & il viendra. Pourquoi vous défiez-vous de ſon pouvoir, tandis que vous le voyez qui éclatte ſi ſenſiblement ſur la plus grande partie de l'Univers ? Mais enfin quand la Religion ceſſeroit de s'étendre, ce qu'à Dieu ne plaiſe, l'objection que l'on m'oppoſe n'en ſeroit pas moins vaine. Je pourrois toûjours répondre qu'il ne faut entendre la promeſſe faite à l'Egliſe que dans une eſpéce de généralité, & non dans le ſens d'une rigueur litterale. Quand il eſt dit, ajoûterois-je, que l'empire du Meſſie doit s'étendre depuis une mer juſqu'à l'autre, cette expreſſion marque ſeulement que ſa Loy ſera reſpectée par le plus grand nombre des Peuples. Qu'il y en ait un, qu'il y en ait pluſieurs, ſi vous voulez, & quelques climats ſauvages où ſon nom demeure encore inconnu, le fond de la promeſſe eſt toûjours rempli, & cela ſeul eſt capital à la cauſe que je ſoûtiens. Quoi ! parce qu'il y aura quelques Régions preſque inhabitées qui n'entendront point la doctrine du ſalut, vous vous empreſſerez de conclure au déſavantage du Chriſtianiſme ? Vous compterez pour rien le reſte du Monde cent & cent fois plus étendu ? Vous négligerez de voir la converſion éclatante des Peuples les plus policez, & les plus inſtruits ? Où ſeroit le bon ſens & l'équité ? Raiſonne-t'on de la ſorte dans les autres ſujets où le cœur laiſſe l'eſprit ſans prévention ? Tous les jours on dit, par éxemple, & l'on a raiſon de dire, que les Romains étoient maîtres de l'Univers, & que l'étenduë de leur Empire égaloit celle du monde. Nous le liſons ainſi dans les meilleures Hiſtoires, & nous l'écrivons nous-mêmes. Cependant à parler dans l'exactitude ſcrupuleuſe, eſt-il vrai que Rome ait donné des Loix au Monde entier, que toutes les Nations, tous les climats habitez, toutes les Iſles, & toutes les mers, ſans en excepter une, ayent reconnu leurs maîtres dans les Romains ? Non ſans doute. Divers Peuples ont vêcu libres, & affranchis du moins de leur dépendance ; mais parce que Rome a porté ſes victoires, & ſon nom plus loin que les autres Empires, ce qui n'eſt pas éxactement vrai du tout, paſſe à la faveur de la plus grande partie, qui détermine le ſens de l'expreſſion. Appliquez cet éxemple à la queſtion que je traite, & vous verrez s'évanoüir la difficulté qui veut me combattre. D'autant plus

que le Chriſtianiſme a pénétré bien loin au-delà du Monde connu du temps des anciens Juifs, des Grecs, & même des Romains.

Mais, dit-on, l'Evangile n'a pas toûjours fructifié dans les lieux où les derniéres Miſſions l'ont porté. Ce germe qui devoit multiplier au centuple s'eſt à peine levé, que tout à coup il s'eſt deſſéché ſur ſa tige, la séve n'y monte plus, & les épines d'alentour l'ont étouffé juſqu'à la racine. Ce n'eſt donc pas là ce qu'on doit appeller convertir des Peuples, ou bien l'on ſe joüe de la crédulité des hommes par la pompe des paroles.

Non, nous ne joüons pas les hommes; loin de nous ce caractére trompeur: mais il faut s'entendre & approfondir, au lieu de déclamer. Qu'eſt-ce que les Prophétes ont avancé dans ce qu'ils ont écrit du régne temporel du Meſſie? qu'alors le diſcours de la vie ſeroit annoncé par tout; que la fécondité de l'Evangile enfanteroit des Chrétiens dans les Régions les plus éloignées, que l'Egliſe auroit des Elûs juſques dans les Iſles déſertes, que la verité s'ouvriroit des chemins dans les lieux où elle n'avoit pas encore pénétré; qu'enfin toute langue confeſſeroit le nom du Meſſie. Voilà tout. Or c'eſt auſſi ce que nous montrons fidélement éxécuté, même dans ces Royaumes où l'Apoſtolat des derniers temps a tranſporté la Croix. Il eſt vrai qu'elle n'a pas opéré la ſoûmiſſion univerſelle de ces Provinces, mais elle s'y eſt attiré des ames choiſies, elle y a fait des Cathécumenes fervens, des Chrétiens dignes du premier âge, & des Martyrs que le feu de la perſécution n'a pas ébranlez. On y a vû, que dis-je, on y voit encore des Fidéles enflammez qui ſemblent ne plus tenir à la terre, & reprocher la tiédeur aux Chrétiens de l'Europe. Ce ne ſont point là des peintures éxagérées, ce ſont des faits conſtans, & nous les avons appris, non pas ſeulement des Miniſtres par qui la grace a fait ces prodiges, mais encore par des Relations, & des témoignages que l'incrédule ne peut ſoupçonner. Ne diſons donc plus que ces Egliſes ſont peu nombreuſes, & qu'à preſent elles ſont ſtériles: elles rempliſſent toute l'étenduë des promeſſes, & ç'en eſt aſſez pour nous. Il eſt faux d'ailleurs que le germe de la foy s'y ſoit éteint. Ses branches ne s'y ſont pas en-

cote étenduës juſqu'à la hauteur d'un grand arbre, mais la vie ne ceſſe d'y coulet par des canaux ſectets ; toûjouts quelques rameaux y en produiſent d'autres, & la grace qui les fait naître continuë d'en arroſer les racines.

Reſte donc à téſoudre la difficulté que l'on tire de l'extinction générale du Chtiſtianiſme dans ces vaſtes Contrées d'où la Foy comme le ſoleil s'eſt levée ſur nos têtes. Je pourrois ici trancher tout d'un coup la déciſion pat un ſeul mot, & répondre ſans détour que Dieu tranſporte le don de la Foy ſelon ſon bon plaiſir, & ſelon le profond myſtére de ſa Sageſſe. Je pourrois dire que l'Egliſe a réparé d'une patt les pertes qu'elle a faites de l'autre, que de nouveaux enfans ont eſſuyé les larmes qu'elle a répanduës ſur la chûte de pluſieurs. Je pourrois répondre que ſi le fleuve de la grace ne tarit point, ſouvent il détourne ſon cours pour arroſer de nouvelles terres, & ne laiſſe dans l'ancien canal que des ſables arides, comme il eſt dit en cent endroits des Prophétes. Enfin je pourrois dire que la Foy n'eſt point eſclave, ni attachée ſervilement aux lieux qu'elle éclaire. Chacune de ces réponſes ſeroit ſolide, & toutes enſemble ſeroient déciſives. Mais je diſpute contre des hommes à qui je dois une autre eſpéce de raiſonnement. Je leur dis donc qu'ils concluënt mal contre les Ptophéties, de ce que l'Evangile s'eſt diſſipé dans l'Orient. Pourquoi ? C'eſt qu'il n'eſt point écrit que la ſainte Doctrine doive toûjours ſe conſetver dans les lieux qui l'ont une fois reçûë. La Foi devoit être en honneur parmi certains Peuples, mais elle ne devoit pas durer plus qu'eux dans les mêmes climats. Ces Peuples ſe ſont éteints, eſt-il ſurprenant que l'Evangile ait eu le même ſort au milieu de la déſolation générale de ces Provinces ? C'eſt encore mal conclure contre le Chriſtianiſme de dire : La Foy s'eſt envolée des Régions où elle fleuriſſoit dans l'origine. Donc Jeſus-Chriſt a perdu ſon héritage, lui qui le devoit conſerver à jamais, ſelon la promeſſe. Comment ne voit-on pas que l'héritage du Meſſie n'eſt pas un Peuple particulier, mais tous ceux que l'Egliſe renferme dans ſon ſein? Ot cette Egliſe tantôt plus nombreuſe, & tantôt moins étenduë, eſt ſoumiſe dans ſes bornes aux révolutions générales. Quelquefois elle s'étend comme un grand fleuve, &

ſe répand au loin; quelquefois elle ſe reſſerre pour ſe répandre enſuite d'une autre part, ſelon que les temps s'oppoſent à ſon cours, ou le favoriſent. Mais quoi qu'il en ſoit de ces differens dégrez de diminution ou d'accroiſſement, il eſt toûjours vrai que Jeſus-Chriſt préſide par elle toutes les Nations, ſoit qu'il les poſſede toutes au même temps, ſoit qu'il les poſſede toutes dans un ordre ſucceſſif. L'indéfectibilité dans la Doctrine n'étant pas promiſe à un Peuple par préference à un autre Peuple, c'eſt en vain que l'on parcourt ceux dont le Chriſtianiſme a diſparu de deſſus la terre. J'avouë qu'il eſt dit par un Prophéte que les Infidéles béniront le Seigneur, & que ſon nom ſera grand dans leur bouche, & dans celle des enfans de leurs enfans juſques dans l'éternité: mais il eſt clair que cette promeſſe ne regarde que la multitude des Nations dans le total. C'eſt comme s'il étoit écrit: Malgré la durée des âges, la décadence des Empires, & les changemens inévitables parmi les hommes, il y aura toûjours un Corps le plus étendu, le plus viſible de tous, où les miſéricordes de Dieu ſeront chantées, ſes Loix ſuivies, & ſon culte perpétué. Que ce Corps ſoit à jamais composé des mêmes Peuples, ce neſt point un article de la promeſſe, & l'objection le ſuppoſe ſans fondement. Encore une fois, les Prophétes n'ont prédit que l'indéfectibilité de la Doctrine dans la plus grande aſſemblée, ſoit qu'elle régne toûjours dans les mêmes contrées, ſoit qu'elle en ſoit bannie pour ſe répandre ailleurs. Or c'eſt un fait hors de doute que la prédiction priſe en ce ſens continuë de s'accomplir. Il eſt donc vrai que tout porte à faux dans la difficulté que je viens de détruire. *Iſai. 6. 59.*

Troiſiéme Difficulté.

J'en produis une derniére qu'il ne ſera pas inutile d'éclaircir. On convient que les anciennes Ecritures ont parlé du Meſſie dans les termes les plus pompeux, & qu'elles le peignent avec les plus magnifiques couleurs. Mais, dit-on, pour trouver dans la perſonne de Jeſus-Chriſt la réalité de ces images, on les défigure, on les change, & l'on donne aux paroles des Prophétes un ſens qui en gêne l'impreſſion naturelle. Par éxemple, ils ont dit que le Meſſie étendroit ſa puiſſance depuis une mer juſqu'à l'autre, que les Nations ſeroient abbatuës à ſes pieds, que les Rois ſeroient aſſujettis

à ſa puiſſance, que le coup infaillible de ſes fléches perceroit ſes ennemis, qu'il ſortiroit comme un guerrier invincible, qu'il s'exciteroit à la colére & à la vengeance comme un homme qui ſe prépare au combat, que les contrées du Monde ſeroient le fruit de ſes victoires, qu'il releveroit les ruines de Sion, & qu'il frapperoit les enfans de Seth avec les Chefs de Moab. Or ce n'eſt point là certainement l'idée d'un homme qui doit convertir les autres par ſa parole; c'eſt la peinture d'un Héros dont les armes terribles ſoumettent, & ravagent tout ce qu'il rencontre. Donc puiſque Jeſus-Chriſt ne s'eſt point ſignalé par ces exploits militaires, ce n'eſt point lui que les anciennes Ecritures ont annoncé, & cette converſion générale ſi vantée n'eſt qu'une œuvre humaine à laquelle il manque d'avoir été prédite. Ce qui prouve mieux encore que l'on s'égare dans l'application des Prophéties, c'eſt qu'on leur donne un ſens formellement contraire à la tradition des Juifs. Jamais ils ne ſe ſont repréſenté leur Meſſie, encore de nos jours ils ne le conçoivent que ſous l'idée d'un Vainqueur qui les doit affranchir. Les Chrétiens ſeuls dans le Monde ont voûlu trouver dans l'Ecriture un Meſſie victorieux des Peuples par la voye de l'inſtruction; mais l'Ecriture eſt contre eux, & ſe range manifeſtement du parti des Juifs.

Réponſe. Exprès j'ai voulu mettre cette objection dans tout ſon jour, parce qu'elle ſemble à quelques-uns plus ſpécieuſe encore que les autres. Cependant je puis dire qu'on n'en peut guéres imaginer de plus foible. Premiérement, il eſt faux que les Prophétes n'ayent point repréſenté le Meſſie comme l'Inſtituteur d'une Loy nouvelle; tout au contraire c'eſt par-là qu'ils le déſignent tous. Je ſupplie le Lecteur de remonter vers les premiéres pages de ce Chapitre; il y verra les Textes nombreux & formels qui le prouvent. Que s'il aime mieux trouver de ſuite un éclairciſſement qui le convainque, voilà que je produis de nouveaux paſſages des Pro-

Iſai. c. 2. phétes. *Dans les derniers temps*, dit Iſaïe, *la montagne ſur laquelle ſera bâtie la Maiſon du Seigneur, s'élevera au-deſſus des collines. Toutes les Nations y accourront en foule. Pluſieurs Peuples y viendront en s'écriant: Allons, montons à la Maiſon du Seigneur; il nous enſeignera ſes voyes, & nous marcherons dans*

dans ſes ſentiers..... Il jugera les Nations, & il convaincra d'erreur ceux qu'elle séduit..... Alors tout homme rejettera loin de lui ſes Idoles d'argent, & ſes ſtatuës d'or qu'il s'étoit faites pour les adorer. Le Meſſie vient, impies, retirez-vous donc de cet Homme qui reſpire l'air comme les autres, parce que c'eſt lui qui eſt le Très-Haut. Conſtamment ce paſſage déſigne le Sauveur promis, ou bien nul Texte de l'Ecriture n'a d'évidence. Cependant eſt-il rien au monde qui donne plus diſtinctement l'idée d'un Meſſie qui doit convertir l'Univers par ſa parole? Les termes d'*enſeignement*, d'*inſtruction*, de *jugement*, de *conviction*, ſont les ſeuls employez par le Prophéte. Se ſeroit-il expliqué de la ſorte, s'il eût voulu nous tracer l'image d'un Héros, d'un Vainqueur, d'un Conquérant qui ſoûmet tout à la puiſſance de ſes armes? Loin de nous inſinuer cette chimérique penſée, ou de l'avoir lui-même, précisément dans le lieu que je viens de citer, il dit que le régne du Sauveur ſera le régne de la paix, *que les Peuples rendus au repos formeront de leurs épées des ſocs de charuë, & que les faulx ſeront faites de leurs lances, qu'un Peuple ne s'armera plus contre un Peuple, & qu'ils ne s'exerceront plus à combattre l'un contre l'autre.* Alliez donc, ſi vous le pouvez, ce Meſſie pacifique & inſtructeur des Nations, avec ce prétendu Meſſie, qui commande des armées, qui donne des batailles, & qui remporte des victoires. Alliez-le avec les paroles ſuivantes: *Mon ſerviteur eſt juſte, il juſtifiera par ſa doctrine un grand nombre d'hommes, & il portera ſur ſoi leurs iniquitez.* Alliez-le avec cet autre Texte: *Voici mon ſerviteur*, dit Dieu par la bouche de ſon Prophéte, *& j'en prendrai la défenſe. Voici mon Elû dans lequel mon ame a mis toute ſon affection; il ne criera point, il n'aura point d'égard aux perſonnes, & ſa voix ne ſera point entenduë dans le tumulte des aſſemblées, il ne briſera point le roſeau caſſé, il n'éteindra point la méche qui fume encore, mais il jugera dans la vérité, ſa juſtice réglera la terre, & les Iſles attendront ſa Loy.* En vérité ſi l'on ne vouloit pas diſputer par obſtination de préjugé, ne verroit-on pas dans ce Texte l'image reſſemblante du Meſſie reconnu par les Chrétiens? Si le Ciel ne promettoit à la Terre qu'un Guerrier, pourquoi le peindre ici comme un *Légiſlateur*, comme un *Juge*, comme un *Docteur*

Ibid. ℣. 4.

Iſa. c. 42. ℣. 2.

qui donne des préceptes? Les Ecrivains ſacrez manquoient-ils d'expreſſions pompeuſes pour nous repréſenter la majeſté terrible d'un Vainqueur, eux qui dans les autres occaſions ſçavent, & mieux que tout l'art humain, en tracer juſques aux moindres caractéres? Mais rapportons encore un paſſage ou deux d'Iſaïe; il parle toûjours du Sauveur, & l'on ne peut trop peſer ce qu'il en dit. *Il ſortira*, dit ce Prophéte, *un rejetton de la tige de Jeſſé, & une fleur naîtra de ſa racine; l'Eſprit du Seigneur ſe repoſera ſur lui; l'Eſprit de ſageſſe & d'intelligence, l'Eſprit de conſeil & de force, l'Eſprit de ſcience & de piété. Il ſera rempli de la crainte du Seigneur, il ne jugera point ſur le témoignage des yeux, & il ne condamnera pas ſur de vagues accuſations.* Maintenant écoutons ce qu'il doit faire. *Il jugera les pauvres dans la juſtice, & il ſe déclarera le vengeur des humbles opprimez. Il frappera la terre par la parole qui ſortira de ſa bouche, & il tuera l'impie par le ſouffle de ſes lévres. La juſtice & la foy ſeront la ceinture de ſes reins.* Tel ſera cet homme victorieux. O vous qui dites que les promeſſes n'annoncent qu'un Guerrier, liſez; voilà la peinture de ſes armes, & l'hiſtoire de ſes conquêtes. Sa force eſt dans l'eſprit de *ſageſſe* & de *piété* qui doit couler ſur lui, ſa grandeur dans la défaite de l'impie qu'il *jugera*, ſa puiſſance dans la *parole* efficace qui ſortira de ſa bouche. Il ne s'agit point d'accuſer ici les Chrétiens d'être les ſeuls dans le Monde qui s'opiniâtrent à trouver dans les Prophéties un Meſſie vainqueur par la voye de l'inſtruction. Les Chrétiens ne font que ſuivre le ſens naturel des paſſages qui renferment les promeſſes; ils s'en tiennent à la ſimplicité de la lettre, & s'ils ſe trompent, il faut renoncer à rien comprendre jamais dans le langage des Ecritures. Comment voudroit-on, par éxemple, qu'ils entendiſſent cet autre endroit dans lequel Iſaïe repréſente le Sauveur? *Je vais le donner pour témoin aux Peuples, pour Chef & pour Docteur aux Gentils*: Teſtem Populis, & Præceptorem Gentibus. *Il appellera une Nation qui étoit inconnuë, & ceux qui ne le connoiſſoient point accourront à lui, parce que le Saint d'Iſraël le remplira de ſa gloire.* Peut-on être le Maître des Peuples, & le Docteur des Gentils autrement que par la voye de l'inſtruction? Peut-on dire d'un Conquérant qu'il *enſeigne* les Peuples qu'il ſoû-

Iſai. c. 8. *Id c. 10. & 44.* *Daniel. 8.* *Nahum. c. 2.* *Iſai. c. 11.* *Iſai. c. 55. v. 4.*

met à ſa puiſſance ? Peut-on enfin donner à ces paroles un autre ſens que celui des Chrétiens, ſans forcer le diſcours, & ſans faire naître des énigmes par tout ? Quand Jérémie parle du régne de ce Meſſie tant déſiré, pourquoi dit-il qu'*alors les Nations ne ſuivroit plus les égaremens de leur cœur endurci dans le mal ?* Ne pouvoit-il pas mieux nous repréſenter les ſuites de la victoire d'un Conquerant ? Quand Zacharie prédit que le Sauveur *apportera la paix aux Nations*, ignoroit-il qu'il falloit dire de lui tout le contraire, & ne parler que du ſuccés de ſes armes ? En vérité l'on ne revient point de ſa ſurpriſe, lorſqu'on voit d'une part cette nuée de paſſages évidens, & de l'autre la témérité de l'objection que l'incrédule nous oppoſe. *Jerem. c. 3. ℣. 17.* *Zach. c. 9. ℣. 10.*

N'y a-t'il donc point dans l'Ecriture quelques Texres qui ſemblent annoncer un Meſſie conquérant ? Oüi ſans doute il y en a. Mais ces endroits ſont expliquez par d'autres, ils ſont fixez à leur ſens unique & véritable par des Prophéties claires & poſitives, qui ne peuvent s'entendre que de l'inſtruction des Peuples. Les Juifs eux-mêmes, puiſqu'il en faut parler, & qu'on les produit ici comme Juges, favoriſent ſur cet article la doctrine Chrétienne. Dans l'origine, & lorſque les temps n'étoient pas encore arrivez, ils n'attendoient qu'un Meſſie pacifique dont la *Loy* devoit être plus pure encore que celle de Moïſe. Telle eſt leur première tradition, & s'ils l'ont corrompuë depuis, c'eſt que l'intérêt les a fait parler ſelon les déſirs de leur cœur. Tant qu'ils ont été tranquilles & heureux, ils ont attendu le Liberateur tel qu'il a paru : mais ſi-tôt qu'ils ont ſenti la domination étrangére, ſi-rôt qu'ils ont commencé à porter le poids de la miſére, & qu'enfin ils ſont devenus nos ennemis, tout d'un coup ils ſont ſortis de la doctrine pure de leurs ancêtres, & n'ont plus voulu voir dans les Prophéties qu'une délivrance temporelle. Parce qu'ils étoient déchûs de leur premiére grandeur, il a fallu prendre à la letrre quelques endroits métaphoriques des Oracles ſacrez, & négliger la foule innombrable des autres, où le vrai ſens eſt manifeſte. Tant il eſt vrai qu'il n'y a point d'interprétes plus trompeurs que l'intérêt, & la paſſion. Voilà, j'oſe en aſſurer, la ſource unique du changement des Juifs. Ils étoient même ſi convaincus de la doctrine Chrétienne ſur

la converſion des Peuples par le Meſſie, que ſans s'y oppoſer, ils conſentoient que les Apôtres, fidéles à l'ancienne tradition, expliquaſſent ouvertement les Prophéties de la maniére dont nous les expliquons après eux. Ils n'avoient point encore imaginé ce Sauveur armé, ce Meſſie triomphant dont la chimére ne s'eſt enfantée que depuis. Les premiers Rabbins ne le connoiſſoient pas; on le peut voir dans le Talmud, dans Selomoh Jarchi, Jonathan, Aben-Ezra, David Kimchi, Saadias Gaon, Maimonides, & même dans le célébre Triphon. A quel propos venir donc nous citer ici la tradition des Juifs? Quand elle eſt pure, elle eſt toute pour nous, & elle ne commence à nous combattre que quand elle varie.

Apud. Juſt. in. Dialo.

CHAPITRE VII.

Que Jeſus-Chriſt en aboliſſant la Loy ancienne, a donné celle que le Meſſie devoit apporter ſelon les Prophétes.

LA Loy donnée par Moïſe pouvoit pour un temps inſtruire les hommes, & régler leur conduite; mais conſtamment elle ne pouvoit être que le moyen, & jamais le terme des deſſeins de Dieu. Un culte ſi groſſier s'aſſortiſſoit trop mal avec la notion d'un Etre ſpirituel infiniment ſaint & parfait. Il n'eſt point honoré par des victimes ſenſibles, par des ſacrifices ſanglans offerts à ſa grandeur, par de pompeux dehors, ni par des purifications extérieures ſans ceſſe renouvellées. Celui qui eſt Eſprit demande des Adorateurs en eſprit, & toute Religion qui n'offre qu'un appareil de cérémonies faſtueuſes, toute Religion qui ſe termine à des obſervances littérales, toute Religion qui n'éléve à rien de parfait, qui ſe renferme dans les courtes limites de la vie préſente, & qui met le ſens à la place de la raiſon & du cœur, n'eſt qu'un phantôme vuide, une ſervitude infructueuſe. Ne craignons point en le diſant d'en être repris; tel étoit le culte Judaïque, à le conſidérer dans les idées & la tradition du peuple. Qu'attendoit-il, ſinon la richeſſe de ſes

moiſſons, la fertilité de ſes troupeaux, & la fécondité de ſes épouſes? Indigne & baſſe félicité, dont le déſir naiſſoit des ſens, & ſe bornoit à eux.

Mais approfondiſſez la même Religion dans les Juifs éclairez, dans la tradition des Saints, & des Prophétes. Qu'elle change de face! Qu'elle eſt majeſtueuſe dans ſes vûës! Qu'elle eſt touchante, & raiſonnable dans ſes Loix! Le deſſein de Dieu s'y découvre avec évidence, & paroît tout d'un coup ce qu'il eſt, digne de la profonde ſageſſe de ſon Auteur. Ce n'eſt point ſur un Peuple ſeulement qu'il veut répandre ſes miſéricordes, il les étend à tous les Peuples; c'eſt à l'Univers entier qu'il ſe propoſe de faire annoncer la Doctrine du ſalut. Ce n'eſt point un hommage extérieur qu'il demande, c'eſt le ſacrifice intime des panchans oppoſez à l'ordre. Ce n'eſt point dans la multitude des offrandes & des holocauſtes qu'il met ſa complaiſance, c'eſt dans un cœur contrit de ſes crimes, & briſé dans l'excés de ſa peine. S'il fait une Loy de la circonciſion du corps, elle n'eſt que le ſymbole de celle du cœur. S'il établit un Sacerdoce dans la perſonne d'Aaron, c'eſt en attente d'un miniſtére éternel dont le premier n'eſt que la figure. S'il fait une alliance avec Abraham, c'eſt une alliance paſſagere qui cache le deſſein profond d'un Teſtament immuable qui doit l'unir à toutes les races. S'il dit au ſaint Patriarche qu'en lui tous les Peuples ſeront benis, c'eſt qu'il voit de loin le rejetton de Jacob, & l'heureuſe poſtérité qui doit ennoblir la tige. *Pſal. 50.*

Jettons ici les yeux ſur ces peintures conſolantes tracées par les Prophétes. *Prêtez l'oreille, & venez à moi; écoutez-moi, & vôtre ame trouvera les ſources de la vie; je ferai avec vous une alliance éternelle pour rendre ſtable la miſéricorde que j'ai promiſe à David. Je vais le donner pour témoin aux Peuples, & pour Chef aux Gentils.* Ainſi parle Dieu lui-même par la bouche d'Iſaïe. Mais que veut dire cette *alliance éternelle* dont il fait annoncer de ſi loin les douces promeſſes? Eſt-ce qu'il n'avoit pas daigné déja traiter avec Abraham? Eſt-ce qu'il n'avoit pas renouvellé les gages de ce Teſtament avec Iſaac, & avec Jacob? Eſt-ce qu'Iſraël en ſortant de l'Egyte n'avoit pas reçû les Tables ſacrées où étoit empreinte la Loy, pour être au Peuple choiſi la régle invariable de ſes *Iſai. c. 55.*

mœurs? Oüi ſans doute. Mais tout cela n'étoit qu'une ombre qui devoit paſſer, une image donnée ſeulement en ſigne de la vérité qui devoit ſuivre. Ces préliminaires ne donnoient point la vie, ni l'accompliſſement des promeſſes qu'ils faiſoient entrevoir, ils le faiſoient *ſaluer de loin*, & ne conduiſoient tout au plus que comme à la porte de l'héritage. Il falloit *un témoin aux Peuples, un Maître & un Chef aux Gentils* qui les y fît entrer. Il falloit un *David* qui les mît en poſſeſſion des *miſéricordes promiſes;* mais un *David* qui fût monté aux Cieux, qui ſe fût *aſſis à la droite du Seigneur*, qui eût *foulé aux pieds ſes ennemis vaincus*, & qui fût établi avec ſerment *Sacrificateur immortel ſelon l'ordre de Melchiſédech*. C'eſt auſſi ce *David* que les Juifs ont attendu ſi long-temps, & qu'ils attendent encore. Un de ſes caractéres, & le principal eſt donc d'établir une Loy nouvelle par l'abrogation de l'ancienne; & ſi jamais tradition n'a été plus conſtante, aucune, à la prendre dès ſa ſource, n'a eu des fondemens plus ſolides. Voyez en effet le Meſſie repréſenté ſous la même image dans Jérémie. *Le temps vient*, dit Dieu par ce Prophéte, *le temps vient où je ferai une alliance nouvelle avec la Maiſon d'Iſraël; non point telle que je la fis avec leurs Peres, quand je les pris par la main, pour les faire ſortir du pays d'Egypte: mais j'imprimerai ma Loy dans leurs entrailles, & je l'écrirai dans leur cœur. Je ſerai leur Dieu, & ils ſeront mon Peuple. Chacun d'eux n'aura plus beſoin d'enſeigner ſon frere, & de lui dire: Connoiſſez le Seigneur; parce que tous me connoîtront depuis le dernier juſqu'au plus grand. Je leur pardonnerai leurs iniquitez, & je ne me ſouviendrai plus de leurs prévarications.* Quelle force dans cet oracle, & quel détail de circonſtances: *Je ferai une alliance nouvelle*, dit Dieu. Donc *l'ancienne* devoit finir. Cette *alliance ne ſera pas comme l'autre écrite ſur la pierre, mais gravée dans le fond des cœurs.* Donc un culte ſpirituel devoit ſuccéder au culte ſenſible. Cette alliance ne devoit ſe former que quelques temps après. Donc elle n'attendoit que les jours de celui à qui *tout étoit réſervé*, ſelon l'expreſſion d'un autre Prophéte. Cette alliance devoit *accorder la rémiſſion entiére des péchez*, elle devoit en *effacer juſqu'au ſouvenir*. Donc elle devoit être l'œuvre de celui qui devoit *réparer l'iniquité, ramener la paix*

Hebr. c. xi. ℣. 13.
Act. c. 2. ℣. 34. 35. Pſal. 109.
Jerem. c. 31. ℣. 33. 34.
Geneſ. c. 49.
Dan. c. 9. ℣. 24.

& la juſtice ſur la terre, comme le dit expreſsément Daniel parlant du Meſſie. Que l'on continuë d'entendre les Prophétes, & l'on verra qu'il ne s'agit pas ici d'une énigme incertaine, ſujette à la diverſité des explications, mais d'un plan clair, d'un événement diſtinct, précis, & voiſin.

Qui doutera, par éxemple, du ſens de ces paroles d'Ezéchiel, où Dieu s'explique ainſi lui-même? Peuples *je répandrai ſur vous des eaux pures, & vous ſerez blanchis. Je vous laverai de vos ſoüillures, & de vos Dieux d'argile. Je vous donnerai un cœur nouveau, & je mettrai en vous un eſprit nouveau. Je vous ôterai ce cœur de pierre, & je vous donnerai un cœur de chair. Je mettrai mon Eſprit au dedans de vous. Je ferai enſorte que vous obſerviez mes ordonnances, & que vous gardiez mes commandemens; & vous les garderez en effet.* Qui doutera encore du ſens de ces paroles de Moyſe? *Le Seigneur Dieu vous ſuſcitera un Prophéte comme moi, de vôtre Nation, & d'entre vos freres; c'eſt lui que vous écouterez..... Je lui mettrai mes paroles dans la bouche*, dit Dieu; *il vous enſeignera tout ce que je vous commanderai. Maisſi quelqu'un refuſe d'entendre ce qu'il doit dire en mon nom, ce ſera moi qui en prendrai la vengeance.* Je ſçai pourtant combien on s'eſt efforcé d'enlever ce paſſage au ſujet pour lequel je l'employe; mais plus on a tenté de moyens, & mis de ſubterfuges en œuvre, plus on a fortifié l'évidence du ſens naturel qu'il eſt impoſſible de lui ravir. Un Prophéte *ſemblable* à Moïſe eſt promis de Dieu. Comment *ſemblable?* En ce qu'il devoit annoncer une Loy nouvelle, comme Moïſe en avoit annoncé une. Or *il n'y avoit point eu en Iſraël de Prophéte qui ait reſſemblé à Moïſe*, dit le Texte ſacré. Les autres Prophétes qui lui ont ſuccédé dans l'ancienne alliance n'ont point donné de nouveaux commandemens, ils n'ont tous été que les interprétes de la premiére Loy; le dernier d'eux finit même ſa prédiction en diſant: *Souvenez-vous de la Regle de Moïſe mon ſerviteur.* Ainſi les paroles du Deutéronome ne regardent point les Prophétes du vieux Teſtament, & nous ſommes évidemment autoriſez à ſoûtenir, après les Apôtres, qu'elles ne prédiſent que Jeſus-Chriſt, unique Médiateur de la nouvelle alliance.

Ezech. c. 11 ℣. 19. Idem. c. 16. ℣. 60. Idem. c. 36. ℣. 25.

Deuter. c. 18. ℣. 15.

Deut. c. 34. ℣. 10.

Malach. c. 4. ℣. 4.

Qu'y a-t'il enfin de plus clair que cet autre Texte d'Iſaïe?

Iſai. c. 61. ℣. 2. 3. 11. & 12. *Les Nations verront vôtre Juſte, tous les Rois verront vôtre Prince éclatant de gloire, & on vous appellera d'un nom nouveau que le Seigneur vous donnera de ſa propre bouche. . . On ne vous appellera plus l'épouſe répudiée, & vôtre terre ne ſera plus appellée la terre déſerte; mais vous ſerez appellée : Ma bien-aimée; & vôtre terre, la terre habitée; parce que le Seigneur a mis ſon affection en vous, & que vôtre terre ſera remplie d'habitans.* Plus bas : *Faites entendre ces paroles juſqu'aux extrémitez de l'Univers. Dites-lui : Vôtre Sauveur vient, il porte avec lui les couronnes & la récompenſe. Tous vos enfans ſeront appellez le Peuple ſaint, la Race rachetée par le Seigneur, & vous ne ſerez plus nommée la Ville abandonnée, mais la Ville recherchée, & chérie du Seigneur.* Conſtamment il ne faut rien voir, ou ſe plaire dans l'affectation de tout confondre, ſi l'on méconnoît dans ces paroles expreſſes le deſſein d'une alliance future, d'un nouveau culte, d'un Teſtament plus heureux, & plus univerſel réſervé aux jours du Meſſie. Mais il faut continuer de ſuivre le Prophéte; ce qu'il va dire brille des traits les plus éclatans :

Iſa. c. 65. ℣. 15. & ſeq. *Vous rendrez vôtre nom à mes Elûs un nom d'imprécation*, dit Dieu aux Juifs; *le Seigneur vous fera périr, & il donnera à ſes ſerviteurs un autre nom. Celui qui ſera béni en ce nom ſur la terre, ſera béni du Dieu de vérité. . . . . car je m'en vas créer de nouveaux Cieux avec une terre nouvelle, & tout ce qui a été auparavant s'effacera de la mémoire, ſans que les traces s'en réveillent.* Dira-t'on de ce paſſage qu'il eſt équivoque? Oſera-t'on ſoûtenir qu'il peut s'entendre autrement que de la promeſſe d'un Teſtament diſſemblable de l'ancien? Qu'on le montre donc cet autre ſens, & qu'on ne croye pas nous fermer la bouche par ces réponſes vagues, & dédaigneuſes des preuves. Pour moi je dirai toûjours qu'il n'y a rien de clair dans le langage humain, ſi ces paroles d'Iſaïe ne ſont pas l'évidence dans ſa pureté. Je demanderai ſans ceſſe aux contradicteurs ce que ſignifie ce *nom* tranſporté d'un Peuple à tous les autres, ce *nom* qui devoit être en malédiction pour celui-là, & en bénédiction pour ceux-ci. Je prierai qu'on m'explique ce qu'on entend par des *Cieux nouveaux*, & par *une terre nouvelle*, par ces premieres *traces effacées à jamais*, & par ces autres qui doivent leur ſuccéder

pour

pour toûjours. Tout cela peut-il occaſionner dans l'eſprit une autre idée que celle d'une alliance nouvelle faite avec un nouveau Peuple ?

Au fonds c'eſt à ce point unique, à ce deſſein admirable que tout ſe rapporte dans les premiéres Ecritures. Si vous ne leur donnez ce dénouëment, elles ſont inexpliquables dans ce qu'elles diſent, & deviennent par leurs contrariétez le déſeſpoir de la raiſon humaine. Par éxemple, que voudront dire ces diſcours, où Dieu marque un mépris ſi dédaigneux pour les cérémonies de la Loy donnée par Moïſe ? Pourquoi dire par ſon Prophéte aux enfans de Juda : *Qu'ai-je affaire de cette multitude de victimes que vous m'offrez ? Elles me ſont toutes à dégoût. Je n'aime point les holocauſtes de vos béliers, ni la graiſſe de vos troupeaux, ni le ſang des agneaux, & des boucs. Ne m'offrez plus ces ſacrifices inutiles. L'encens m'eſt en abomination. Je ne puis plus ſouffrir vos nouvelles lunes, vos fêtes du Sabath, ni toutes les autres. Je hais vos ſolemnitez des premiers jours du mois, elles me ſont devenuës à charge, & je ſuis las de les ſouffrir.* Pourquoi faire dire par le Prophéte Osée : *qu'Iſraël ſera ſans Roy, ſans Prince, ſans ſacrifice, ſans Autel, ſans Ephod, & ſans Téraphim ?* Pourquoi dire par le Prophéte Malachie : *Mon affection n'eſt plus dans mon Peuple ; je déteſte, & je ne veux plus recevoir les préſens de ſa main ?* Pourquoi dire par Jérémie ces terribles paroles : *Je traiterai la Maiſon de Juda & ſon Temple où mon nom a été invoqué, comme j'ai traité Siloh, & je vous chaſſerai loin de ma face, comme j'ai chaſſé vos freres, toute la race d'Ephraim ?* Eſt-il douteux après des Textes ſi poſitifs, que Dieu n'eût réſolu de traiter un jour avec les hommes d'une maniére nouvelle, & de ſubſtituer à Moïſe & à ſes Ordonnances un autre Légiſlateur, & une autre Loy ? Hé les Juifs eux-mêmes en ſont convenus. Ne pourſuivons donc pas davantage ces longues citations, mais plûtôt faiſons voir que Jeſus-Chriſt a rempli ſeul, & à la lettre ce qu'elles promettent. Pour en convaincre le Lecteur, je ne lui demande qu'une attention même médiocre.

Pſal. 50. Pſal. 140. ℣. 2.

Iſ. c. 1. ℣. 11.

Oſée. c. 3. ℣. 4 5. Idem. c. 6. Malach. c. 1. ℣. 10. Vide & Mcheam cap. 6. ℣. 7. 8. Jérem. c. 7. ℣. 14. 15.

Talmud Titul Nida. R. Samuel. Mecor. Chaim.

Je le ſupplie au nom de ſes plus chers intérêts, de réflechir ſans paſſion ſur les préceptes enſeignez par Jeſus-Chriſt, ſur les myſtéres qu'il propoſe, ſur les Sacremens qu'il érablit, &

ſur ce qu'il nous découvre de la grandeur de nos deſtinées. Combien eſt-il aiſé d'y voir les marques ſenſibles de cette Loy tant promiſe aux nations, & ſi ſouvent révélée par les Prophétes!

Avec Jeſus-Chriſt commence en effet un nouvel ordre de choſes. Le voile eſt levé, nous ſommes inſtruits de nos pertes, nous apprenons à les réparer, nous ſommes éclairez ſur nos devoirs, & la grace pour les remplir nous eſt donnée. Sous l'Evangile on ne dit plus à l'homme: Sacrifiez au Seigneur les prémices de vos fruits, & faites rougir l'Autel du ſang des victimes; mais on lui dit: Sacrifiez au Dieu jaloux l'amour étranger qui partage vôtre cœur, & faites monter à la place de l'encens le parfum de vos priéres. On ne lui dit plus: Si vous êtes fidéle, la terre multipliera pour vous ſes dons, & l'abondance ſortira de ſon ſein; mais on lui dit: Si vous êtes fidéle, une récompenſe ſans meſure, ſans fin, couronnera vos vertus, & vous verrez à jamais la gloire du Très-Haut.

Par-là ſe manifeſte l'eſſentielle différence des deux Teſtamens. Dans l'un Moïſe eſt envoyé pour retenir par la crainte des maux, ou par l'eſpoir des avantages temporels, des hommes eſclaves des ſens, & rabaiſſez par eux aux ſeules richeſſes de la terre. Et il le falloit bien ainſi, pour arrêter le progrès de l'idolatrie, & conſerver au moins dans un Peuple quoique groſſier la connoiſſance du vrai Dieu. Mais dans l'autre Teſtament voyez un Miniſtére plus auguſte, & par Jeſus-Chriſt, nouveau Médiateur, des idées plus hautes, des penſées plus nobles, des principes plus ſpirituels inſpirez à l'homme. Nouveau Maître, il apprend à l'ame l'excellence de ſon être, la ſpiritualité de ſa ſubſtance, l'immortalité de ſa nature; & ſes heureuſes leçons lui ouvrent les routes qui la conduiſent à l'éternelle felicité. Avant lui déja quelques rayons de ces véritez avoient paru dans le monde, & de loin en loin. Cependant que cette lumiére étoit encore foible & douteuſe! Parmi les Philoſophes, ces ſublimes Eſprits ſi reſpectez dans les grands Empires & dans les ſiécles ſçavans, que d'incertitudes & de déſordre de Doctrine ſur un point toutefois ſi capital, & le fondement de tous les autres! Falloit-il confondre l'ame avec la matiére, ou falloit-il la croire

Vide Maimonid.

une ſubſtance incorporelle ? On ne ſçavoit. Devoit-on penſer qu'elle eſt un écoulement éternel de la Divinité même, ou devoit-on dire qu'elle eſt une ſubſtance créée ? Entre ces deux partis on ignoroit le véritable. Falloit-il s'attendre qu'elle ſurvivroit aux dépoüilles mortelles du corps, ou dire que le dérangement de nos organes entraîne ſa ruine ? Autre ſujet d'héſitation & de diſpute. Paſſe-t'elle d'un ſujet à un autre ſujet de la même eſpéce ? Roule-t'elle des Cieux à la Terre, & puis de la Terre repaſſe-t'elle aux Cieux ? Circule-t'elle de l'homme à la bête, & de la bête à l'homme ? Ces différentes révolutions n'ont-elles ni ordre ni fin ? C'eſt encore ce qui partageoit les Ecoles. Eſt-elle une partie de l'ame univerſelle du Monde, comme tous les corps particuliers ne ſont que des portions de la matiére univerſelle, ou bien eſt-elle un être ſéparé, diſtinct, & indépendant ; ſuppoſé même la diſſolution & l'anéantiſſement de tous les autres ? C'étoit un point encore indécis. Falloit-il enfin comme par dépit, & las d'un inutile effort abandonner la plus noble moitié de nous-mêmes à ſes propres ténébres, renoncer à ſe connoître, & ſe borner à ſentir ? La plûpart s'y reſolurent : contens de choiſir dans les objets qui nous environnent ceux qui ſe prêtent plus docilement aux recherches curieuſes. Ainſi donc la Philoſophie ne faiſoit à force de raiſonnemens qu'augmenter l'inquiétude naturelle, & broüillet nos premiéres notions par la variété de ſes conjectures.

Plat. in Phadone. Cic. Tuſcul. 1. Senec Epiſt. 64. Senec. in Troad. Jambl. in Pythag.

Ceux même qui raiſonnant plus de ſuite, ou plus fidéles à l'ancienne tradition touchoient au vrai plus que les autres, ſembloient n'y être venus que pour tomber enſuite d'une chûte plus énorme. L'opinion de la ſpiritualité de l'ame, & de ſon immortalité, devint parmi les Peuples qui la crurent, une ſource de monſtrueuſes erreurs. Perſuadez que la mort n'eſt pas un point fatal où tout finit pour nous, & que les urnes qui renferment nos cendres ne ſont pas nôtre éternelle demeure, bien-tôt ils abuſérent d'une Doctrine ſi belle. Ils firent autant de Dieux des hommes morts qui durant leur vie, s'étoient ſignalez par les exploits militaires, par les vertus civiles, ou par la culture des Sciences, & des Arts. On leur éleva des Temples, & on leur dédia des Autels ; on invoqua leurs manes par des hymnes, & on les appaiſa par des

ſacrifices réglez. Etrange aveuglement, qui faiſoit ſervir aux progrès de l'idolatrie ce qui devoit bien entendu contribuer plus que le reſte à la détruire! Ce n'eſt point tout cependant.

Herodot. lib. 4 Id lib. 5. Val. Max lib. 2. c. 1. Mela lib 2. c. 2. Solin. c 16.

Les Thraces inſtruits de la vérité d'un avenir par Zamolxis prirent de cette connoiſſance l'occaſion d'établir la coûtume la plus féroce, & la plus honteuſe à la raiſon. Chez eux la mort du mari entraînoit preſque inévitablement celle de ſa femme. Elle ſe paroit à ce jour lugubre de ſes plus riches ornemens, & cette épouſe ſuperſtitieuſement fidelle ſe précipitoit à la vûë du peuple, des Prêtres & de l'Autel, dans les mêmes flâmmes qui conſumoient le cadavre de ſon époux. On croyoit par ce cruel ſacrifice ſerrer mieux les liens du mariage, & réünir deux cœurs qui s'étoient jurez l'un à l'autre une éternelle foy. Les Gaulois devenus auſſi célébres que les Thraces par la créance de l'immortalité de l'ame, portoient plus loin encore que ceux-ci l'excés de l'inhumanité. Avec les veuves, ils immoloient aux morts un nombre reglé d'eſclaves. Les Druides qui étoient tout enſemble leurs Philoſophes, leurs Légiſlateurs, & leurs Pontifes, avoüoient ces meurtres déteſtables, pour donner, diſoient-ils, des ſerviteurs aux défunts dans le nouveau Monde où ils avoient paſſé. Les Indiens conſacrerent l'uſage de ces mêmes offrandes introduites par leurs Gymnoſophiſtes; ils firent plus, car de quoi l'homme n'eſt-il point capable, quand il ne connoît & ne ſuit la vérité qu'à demi? ils ſe tuoient eux-mêmes pour hâter la joüiſſance du bonheur promis dans l'autre vie: Maintenant encore ces Peuples aveugles perſévérent dans une ſi odieuſe pratique, & l'homicide volontaire de ſoi-même y eſt un acte ſanctifié par la Religion.

Strabo lib. 4. Cæſar Bell. Gall. lib. 4.

Strab. lib. 15.

Il eſt vrai qu'une Nation preſque cachée dans un coin de la Terre ſçavoit qu'en créant l'ame, Dieu l'avoit faite à ſon image, & l'avoit animée de ſon ſouffle. Preuve qu'elle étoit d'un ordre ſupérieur à la matiére, & qu'elle repreſentoit au moins dans certaines bornes avec la ſpiritualité de ſon principe, ſon éternelle durée. Il eſt vrai que cette Nation n'ignoroit pas auſſi qu'il y avoit pour les Juſtes d'autres récompenſes, & une patrie meilleure que celle du ſiécle préſent. Mais enfin ces notions étoient renfetmées dans l'enceinte d'un

Heb. c. XI. v. 16.

Peuple ſeul ; ce Peuple étoit inappliqué, diſtrait, & groſſier: & les ſuites d'une Philoſophie ſi noble en étoient preſque ignorées, ou mal approfondies.

De tems à un autre Dieu renouvelloit aux Juifs les traces preſque effacées de ces dogmes importans. Salomon avoit écrit *que comme le corps retourne à la terre dont il eſt né, l'eſprit retourne à Dieu qui l'a fait.* Daniel avoit parlé d'un temps *où ceux qui dorment dans la pouſſiére* des tombeaux, *ſe réveilleront, les uns pour la vie éternelle, & les autres pour une éternelle confuſion, afin de voir toûjours.* Mais tandis que ces choſes lui ſont révelées, un ordre ſe fait entendre à lui de *ſceller le livre juſqu'au temps marqué dans le ſecret de Dieu.* *Eccleſ.* 12. 7. *Dan.* c. 12. 2. 3.

Ainſi quoique les Juifs, à commencer aux Patriarches, euſſent une tradition toûjours ſubſiſtante ſur le point capital de l'immortalité, quoique ce dépôt fût renfermé dans leurs Ecrits, il y étoit pourtant enveloppé, & comme à titre de myſtére. Ce n'étoit pas un dogme univerſel ; on en doutoit ſouvent, on le nioit même dans la premiere Egliſe, & les Saducéens, ſans le reconnoître, étoient non-ſeulement reçûs dans les Synagogues, mais admis encore aux fonctions les plus élevées du Sacerdoce. *Matth.* 22. ℣. 23. *Act.* c. 23. ℣ 8.

Jeſus-Chriſt eſt donc le premier qui ait appris à l'Univers par un dogme fixe & précis, que l'ame n'eſt point une portion de la matiére un peu plus ſubtile que le reſte, mais une ſubſtance incorruptible par elle-même, & naturellement indépendante du corps. C'eſt par lui que nous ſommes inſtruits que ſi Dieu prend pour ſon titre le nom de *Dieu d'Abraham, d'Iſaac, & de Jacob*, c'eſt à cauſe que ces ſaints Hommes ſont toûjours vivans devant lui, & que *Dieu n'eſt pas le Dieu des morts.* C'eſt par lui que d'avance nous ſortons en eſprit des bornes étroites du tems & des lieux, pour enviſager la Cité permanente où nous devons un jour être recüeillis avec nos freres. C'eſt par lui que nous ceſſons de redouter l'homme, qui malgré toute ſa puiſſance n'a d'empire que ſur nos corps, pour n'aimer & ne craindre que celui qui peut avec le corps précipiter l'ame dans les peines interminables. Doctrine auguſte qui concilie Dieu avec lui-même, & qui nous développe dans la Loy nouvelle la fin, & l'eſprit de l'ancienne. Plus de ténébres dans le langage des Patriarches, ni *Joſeph Antiq.* *Matth.* c. 22. ℣. 32. *Luc.* c. 20. ℣. 38. *Matth* c. 10. ℣. 28.

dans celui des Prophétes. Voilà que je découvre avec pleine évidence ce qui n'étoit montré dans l'origine que ſous le voile des images. La vraye Terre promiſe à nos Peres, c'eſt le Royaume des Cieux. L'Egypte dont il faut ſortir, le déſert aride qu'il faut traverſer, la véritable Babylone dont il faut briſer les chaînes & ſecoüer le joug, l'ennemi qu'il faut vaincre, c'eſt le Monde, & la ſéduction de ſes attraits, c'eſt l'empire de mes paſſions, c'eſt l'habitude de mes panchans, & la contagion de l'éxemple. Telle doit être ma victoire. Ce n'eſt qu'à ce prix qu'on entre dans la Cité ſainte, dans la véritable liberté des enfans, & dans le Sanctuaire non fait de main d'homme, où réſide la Majeſté du Dieu d'Iſraël.

Vous voyez donc comment Dieu par Jeſus-Chriſt conſomme ſon œuvre commencée ſous les Parriarches, continuée ſous la Loy de Moïſe: vous voyez quelle proportion, quels rapports ſe trouvent entre les deux Teſtamens, comme l'ancien conduit au nouveau, & comment par Jeſus-Chriſt Dieu ſe montre tout ce qu'il eſt, grand, & incomparable dans ſes promeſſes.

D'abord il ne ſe fait connoître magnifique, que par les biens temporels qu'il prodigue à ſon Peuple; tout-puiſſant que par les victoires qu'il remporte pour lui; fidéle à ſa parole, que dans le don qu'il lui fait de la Terre promiſe à ſes premiers peres; juſte, que par les récompenſes & les châtimens qu'il lui envoye tour à tour ſelon la différence de ſes œuvres. Mais il le faut dire, ce n'étoit-là que le partage des ſens, & cette ſubſtance incorporelle qui eſt en nous, & qui eſt nous, devoit attendre d'autres biens & craindre d'autres peines. Ce déſir inſatiable du bonheur, déſir qui naît avec elle, pouvoit bien l'avertir qu'elle n'étoit pas faite pour de viles objets victimes du temps, & de la mort: mais ce qu'elle cherchoit confuſément lui étoit inconnu, & ſon inquiétude ſortoit des ſources mêmes de ſa grandeur. Il falloit qu'on lui vînt dire: Levez les yeux, & regardez; quittez la terre où le poids du corps vous rabaiſſe, voyez des Cieux que vous ne connoiſſiez point, & une Terre nouvelle que vous ne ſoupçonniez pas. C'eſt-là que vous êtes attenduë; c'eſt-là que réſident l'immuable félicité, les biens véritables, & la parfaite quiétude. Or, encore une fois voilà

ce que Jeſus-Chriſt eſt venu dire au Monde, & c'eſt viſiblement ce que le Pere réſervoit à nous apprendre par l'heureuſe alliance de ſon Fils.

Les hommes ſe tourmentoient auparavant à réduire la Morale en principes, & diſcouroient à l'infini ſur la nature du ſouverain bien. Inutiles efforts ! Qu'eſt-ce que les plus ſages dirent de raiſonnable ſur un point toutefois ſi néceſſaire, & qui devoit être la régle des mœurs ? Je ſuis affligé de ne pouvoir le redire, qu'en expoſant l'hiſtoire des égaremens humains. Les uns placérent donc le bonheur dans les plaiſis ſenſibles. Vivement frappez des impreſſions flatteuſes qui naiſſent en nous à la préſence des objets, ils enſeignerent que le ſeul art d'être heureux, eſt de ſuivre la nature, de profiter des douceurs qu'elle offre, ſans trop en étudier le vuide, de borner ſes ſoins au préſent & de couler une paiſible vie dans l'yvreſſe de la volupté. Mais parler ainſi, qu'étoit-ce autre choſe que dégrader l'ame, la ſoûmettre honteuſement à ce qui eſt moins noble qu'elle, & ſe montrer ſoi-même peu Philoſophe ? Car au fonds ſi je reſſens du plaiſir à l'approche des objets, ces objets n'en ſont que l'occaſion, ils n'en ſont point la cauſe. La délectation que j'éprouve n'eſt point un effet de la nature exterieure, mais des loix établies par l'Auteur de la nature. La matiére eſt inefficace d'elle-même. Elle ne produit en moi rien de réel par une action propre. Je ne puis rien ſur elle, elle ne peut rien ſur moi. Tous ſes mouvemens, toutes mes ſenſations ne nous ſurviennent qu'en conſéquence des décrets généraux poſez par Celui qui nous a faits elle & moi. Le ſyſtême voluptueux qui faiſoit mollement repoſer l'ame dans la joüiſſance des douceurs provenantes des corps, n'étoit donc qu'une baſſe & indigne Philoſophie, qui prenoit la réponſe des ſens pour celle de la raiſon..

Les autres, voulant peut-être épurer une doctrine ſi groſſiére, mirent le ſuprême bien dans l'exemption de la douleur. Comment ne voyoient-ils pas que c'étoit ſous d'autres termes nous ramener aux mêmes idées ? Fuir le mal, c'eſt aimer le bien. Par conſéquent faire conſiſter le bonheur dans la privation du mal ſenſible, c'étoit ſans l'avoüer, nous faire entendre qu'il ne conſiſte que dans le bien des

ſens ; & ainſi la créature tenoit toûjours la place du Créateur. Mais ſans examiner de ſi près cette autre opinion, le cœur dont les droits ſont ſi ſouverains, décide ſeul contre elle. On a beau dire : Il n'eſt point heureux en ne ſouffrant point. Cette privation de la peine n'eſt qu'un obſtacle de moins à la félicité ; ce n'eſt pas la félicité elle-même. Pour le rendre pleinement content, il faut quelque choſe de plus qu'une privation, qui n'eſt dans la rigueur qu'un pur néant. Il faut que ce cœur ſoit raſſaſié, que ſa capacité ſoit pleine ; & elle ne l'eſt pas, tant que vous ne lui offrez qu'une indolence pareſſeuſe, où ſon activité n'a rien à ſaiſir de diſtinct & de poſitif. Ce ſentiment a d'ailleurs un défaut eſſentiel. L'expérience le combat. Une triſte & inévitable néceſſité nous aſſujettit à l'alternative inégale des biens & des maux. Pour un plaiſir mille peines ; c'eſt le ſort général de l'humanité. Les Payens eux-mêmes avoient compoſé ſur cette alternative ſi éprouvée le fonds d'une de leurs fables les plus morales, & quelques-uns en prirent occaſion de reconnoître deux principes ; l'un bon, auteur de nos biens, & de nos plaiſirs ; l'autre mauvais, cauſe de nos malheurs, & de nos peines. Ce milieu chimérique où l'ame ſans triſteſſe, & ſans joye ſent à peine qu'elle éxiſte, n'eſt donc pas le vrai bien après lequel elle ſoupire, & elle ſe refuſe naturellement à une opinion qui la borne à ce froid bonheur.

Les Tonneaux de Jupiter dans Homere.

Diphil. in Stob. Plutarc. de Iſid. & Oſirid.

Quelques-uns, je ne ſçais ſi je dois dire plus raiſonnables, ſoûtinrent que la fin de l'homme eſt la vertu, que celui qui l'aime eſt le ſeul heureux, & que la ſageſſe eſt à elle-même ſa propre récompenſe. C'étoit mêler les notions les plus ſimples, & confondre les moyens avec la fin, ſi ce n'étoit pas encore jetter les hommes dans des impoſſibilitez de pratique, & fortifier l'orgueil des pertes de la nature. On ſçait qu'un homme fidéle à l'inſpiration du devoir, trouve un fonds inépuiſable de conſolations dans celle d'être bien avec lui-même. On ſçait que la paix n'entre dans le cœur qu'à la ſuite de l'ordre, & que le remords eſt le ſupplice aſſidu, le vengeur implacable du vice. Mais le ſage ami de la vertu ne ſent-il jamais ſon repos intérieur troublé par les accidens du dehors ? Les maux reſpectent-ils toûjours ſon innocence, & n'oſent-ils approcher d'elle ? Eſt-il au-deſſus des beſoins,

&

& des foibleſſes du corps ? N'eſt-il exposé ni aux pointes dévorantes de la douleur, ni aux langueurs de l'infirmité ? Voit-il ſans peine les funérailles de ſes proches, & d'un œil ſec la perte de l'ami qui lui étoit cher ? S'il trouve dans ſa conſtance des reſſources contre ſes diſgraces perſonnelles, les calamitez publiques le trouvent-elles inſenſible ? S'il a dompté ſes propres paſſions, n'a-t'il rien à ſouffrir de celles des autres ? S'il eſt ſans deſir, ſans eſpérance, ſans crainte, eſt-il ſans ennui ? Sentiment peut être plus redoutable encore que ceux de la triſteſſe & de la douleur. Ce Sage enfin eſt-il égal à Dieu ? N'a-t'il pour être heureux qu'à ſe contempler, & à joüir de ſa propre préſence ? Une Secte entiére & célébre l'a prétendu. Mais en le ſoûtenant, qu'a-t'elle fait, ſinon inſtruire tous les ſiécles, par un éxemple mémorable, de la foibléſſe du raiſonnement humain, & nous apprendre que la vertu Philoſophique n'eſt pas le ſouverain bonheur, puiſqu'enfin elle ne va qu'à nous faire ſupporter nos maux avec un peu moins d'impatience, & de murmure ?

Vid. Cicer. Tuſcul. 2. & Lactant. Inſtitut. lib. 3.

Auſſi quelques autres chercherent la vraie béatitude hors de l'homme, & au-deſſus des corps. Aſſez éclairez pour reconnoître qu'il faut un objet infini à notre avidité ſans bornes, ils éleverent nos penſées plus haut, & juſqu'à l'Etre ſouverain. C'étoit lui ſans doute que nous demandions. Mais, ô impuiſſance de l'eſprit livré à ſes ſeules lumiéres ! Ces Sages en nous montrant un bien ſi deſiré, ne purent nous faire atteindre juſqu'à lui. Ils le propoſerent à nos ſpéculations durant les courtes bornes de cette vie mortelle, & ils ne virent pas qu'il étoit queſtion pour nous d'en joüir, ſur tout au-delà du trépas. Au lieu de nous conſoler par une eſpérance ſi douce, ils ne ſongerent pas même que nous ne pouvons être heureux ici que par elle, & toute cette grande Philoſophie n'aboutiſſoit enfin qu'à nous promettre une éternelle demeure dans les Campagnes fleuries de l'Eliſée. Et qu'y devions-nous faire encore ? Converſer avec les ombres des morts, nous rappeller avec elles le frivole ſouvenir des avantures paſsées, aimer comme auparavant ces viles & défectueux objets qui nous amuſent ici, envier la déplorable condition de ceux qui nous ſurvivent, & ſouhaiter ſans fin de revoir une ſeconde fois la lumiére du jour. Quelle occu-

Plat. in Phædon.

Socrates apud Platon. Seneca Conſolat. ad Marciam. c. 25. Virgil. lib. 6. Æneid.

pation ! quelle attente ! quelle félicité ! Voilà pourtant, & je ne diſſimule rien, tout ce qu'a produit l'Antiquité Payenne. Ces grands noms ſi reſpectez par elle, & peut-être par le préjugé des temps encore trop reſpectez parmi nous, n'ont pû fixer la nature du vrai bien, ni s'accorder enſemble. Ils n'ont laiſsé après eux qu'une ample moiſſon de doutes, d'erreurs, de diſputes, & ſans Jeſus-Chriſt le Monde ſeroit encore dans la même ignorance, & dans les mêmes altercations.

Ce ſeroit peu néanmoins qu'il nous eût inſtruits de nôtre deſtination, toute glorieuſe qu'elle eſt, ſi nous ignorions le ſecret d'y parvenir. Ce n'eſt pas être heureux que de connoître ſeulement qu'on le peut devenir. Cette lumiére ſe tourne en ſupplice, quand elle n'éclaire pas ſur le choix des routes. Un peu moins de connoiſſance développée du bonheur, & plus de détail dans les voies d'y atteindre ; voilà ce qu'il faut à l'homme, & c'eſt ce que Jeſus-Chriſt a fait. Avec de nouvelles récompenſes, il a proposé de nouvelles idées de vertu, des pratiques plus parfaites, des maximes plus épurées, des ſecours plus infaillibles. Et pour commencer.

Montrez-moi quelqu'autre que lui qui nous ait fait connoître quels droits l'Etre ſouverain a ſur nos cœurs, & qui ait diſtribué l'ordre & la proportion de nos amours. Nous devons adorer, mais nous devons au même temps aimer Dieu. Nous devons nous aimer nous-mêmes. Nous devons aimer nos freres. La Religion véritable doit enſeigner avec l'étenduë de l'adoration, la régle de l'amour ; parce qu'avec l'eſprit elle doit encore ſoumettre le cœur. Autrement mon culte eſt imparfait : j'aime en deçà, ou au-delà des bornes, & mon amour dont les dégrez doivent être paralléles aux dégrez de perfection des objets, s'attachera plus à ce qui eſt moins aimable, & moins à ce qui l'eſt plus.

Maintenant donc, & par Jeſus-Chriſt, nous adorons Dieu, parce qu'il eſt l'infini, & nous le néant ; parce qu'il eſt l'auteur, la ſource, la plénitude de l'être, & que ſans lui nous ne ſommes rien. De l'un, & de l'autre côté ; du ſien, & du nôtre, nôtre culte n'a point de bornes qui l'arrêtent. L'inépuiſable grandeur de la Majeſté Divine épuiſe tous nos hommages. Elle eſt encore bien au-deſſus, puiſqu'elle eſt à l'infini. Le vuide de la créature, ſon indigence, ſa foibleſſe

épuiſent toute l'étenduë de nôtre anéantiſſement ; elle eſt même encore bien au-deſſous, puiſqu'elle va juſqu'au néant. L'homme qui adore, touche des deux côtez ces extrémitez étonnantes. Il ſe transporte, & vole de l'une à l'autre. Du néant qu'il a par lui-même, il s'éleve en eſprit juſqu'à l'Etre infini par lequel il eſt, & de l'infini il rétrograde juſqu'à ſon propre néant, objet de ſon anéantiſſement intérieur. Il ſe regarde comme tenant un milieu entre ce qui eſt, & ce qui n'eſt pas. Il eſt, parce que l'Etre infiniment fécond l'a appellé lorſqu'il n'étoit point encore, parce que l'acte continué de la création le conſerve, & lui renouvelle à chaque inſtant de ſa durée, le préſent de l'éxiſtence. Mais quand il ſe compare avec le Dieu qu'il adore, il ſe voit comme un atôme preſque imperceptible dans une ſi vaſte immenſité ; il s'y perd : cette étenduë ſans bornes le réduit à un point Encore ce point d'être participé, dépendant, & emprunté, à quoi tient-il ? Ainſi l'homme tout entier diſparoît, & s'évanoüit à ſes propres regards : En préſence de l'Etre des êtres, il eſt preſque comme s'il n'étoit point. Il eſt comme une ombre qui n'a de réalité que par la préſence du corps, comme un ruiſſeau qui ne coule qu'avec ſubordination, & qui rend par ſon cours un perpétuel hommage à la ſource dont il ſort.

Telle eſt cette adoration véritable & ſpirituelle, dont l'Evangile nous parle en tant de lieux. Adoration que l'eſprit, quand on la lui enſeigne, trouve ſi conforme à ſes notions naturelles ; & toutefois adoration dont on ne découvre ni ſigne ni ombre dans les premiers temps. Les Juifs au moins n'en eurent qu'une idée imparfaite, & les Payens n'en eurent pas même la plus légére. La maniere irreſpectueuſe dont ils joüoient en plein théatre leurs Dieux & leurs Déeſſes, le prouve aſſez. Le Pere des Dieux n'y étoit pas plus épargné que ſes ſubalternes. Le Peuple aſſiſtoit en foule à ces ſcenes critiques, on ne pouvoit l'en raſſaſier ; & puis il alloit dans les Temples offrir de l'encens à ceux dont le ridicule venoit de le divertir dans les ſpectacles. Quelle eſpéce d'adoration ! Auſſi l'Idolâtre ne croyoit pas qu'aucune de ſes Divinitez eût tiré les êtres du néant. On ne diſoit point de Jupiter même qu'il fût créateur, & tout l'honneur

Euripid. Jon. Ariſtoph. ubique. Plaut. Terent. Vide & Horat.

Ovid. Metamorph.

que lui faiſoit la Théologie des Poëtes, étoit de répandre qu'il avoit trouvé une matiére plus ancienne que lui, & éternelle, qu'il l'avoit arrangée par le débroüillement du cahos; qu'enfin l'Univers ne devoit ſa forme, & ſes proportions qu'à cette induſtrieuſe puiſſance.

Pour l'amour qui ſe termine à Dieu, convenons qu'avant Jeſus-Chriſt l'homme n'avoit de ce devoir qu'une connoiſſance confuſe, ſi encore on peut dire qu'il en avoit une. Parmi ces Peuples nombreux enfoncez dans les ténébres de l'idolatrie, aucun ne ſe crut dans l'obligation d'aimer les objets de ſon culte. On ne voit aucun reſte de cette doctrine dans leur Théologie. Ceux de leurs Poëtes qui ont le plus noblement célébré la majeſté des Dieux, un Orphée, un Héſiode, un Pindare, un Homére n'ont point enſeigné qu'on dût les aimer. Les Philoſophes, & les Légiſlateurs qui vinrent enſuite, occupez preſque tous à perfectionner la Morale, ne ſongerent ſeulement pas qu'il fallût y faire entrer cet article. Ils laiſſerent à chacun la diſpoſition de ſon cœur; comme ſi la Divinité n'avoit rien à prétendre ſur cette partie de nous-mêmes, & qu'elle ne fût en droit d'éxiger de nous que des hommages de bienſéance, des reſpects extérieurs où le penchant n'a point de part. Cependant, & il ne faut pas enfoncer beaucoup pour le comprendre, la fin de la Religion véritable, le grand mérite de la vertu, l'abrégé de la Loy doit être la Charité. Moïſe l'avoit mis à la tête de ſes préceptes. Mais ſon étenduë, ſes devoirs, ſa perfection, & ſes motifs n'étoient encore que comme un germe à demi développé. L'ancien Peuple aimoit le vrai Dieu, mais d'un amour intéreſſé, mercenaire, & ſervile. Il aimoit le Dieu des biens ſenſibles, parce qu'il ſe trouvoit épris de leurs vaines & trompeuſes douceurs. Il aimoit Dieu, parce que c'eſt lui qui fait éclore les fruits, qui diſtribuë les dégrez de la chaleur, & qui la tempére par la fraîcheur de la roſée. Il aimoit Dieu, parce qu'il faiſoit d'innombrables prodiges pour lui, qu'il lui ouvroit un chemin à travers des montagnes d'eau, qu'il lui envoyoit du Ciel une abondante nourriture dans un déſert infertile, & qu'il donnoit aux héritiers de Jacob l'héritage des Genrils. Mais quel amour! Et peut-on croire que c'étoit-là celui que Dieu demandoit par ces pa-

Vide præſertim Ovid. lib. 2. de Ponto. Elog. 9.

roles : *Ecoutez, Iſraël . . . . . Vous aimerez le Seigneur vôtre Dieu de tout vôtre cœur, de toute vôtre ame, & de toutes vos forces?* Deuter. c. 6. ℣. 5.

C'eſt donc Jeſus-Chriſt, à parler dans la rigueur de la lettre, qui le premier nous a révélé le grand précepte de la Charité dans ſon tout, & c'eſt pour cela que ſon Apôtre le nomme un *commandement nouveau, quoiqu'il fût donné dès le commencement.* C'eſt Jeſus-Chriſt qui nous apprend à nous contenter de Dieu ſeul, à lui donner tout ſans partage, ſans mélange, ſans reſtriction ; parce que la meſure de ce qu'on lui doit, eſt la meſure de ce qu'on en a reçû. Nous ne ſerions pas ſans lui, nous ne ſubſiſtons que par lui, nous n'avons de mouvement & d'action que par lui. Donc il faut lui rapporter nos penchans, nos projets, nos actions, les dégrez de nos actions, & les plus petites parties de nous-mêmes. Il faut l'aimer dans les biens qui nous environnent, parce qu'ils ſont ſes dons, & que toute réalité vient de lui. Il faut l'aimer dans les revers, parce qu'ils ſont le juſte châtiment de nos crimes. Il faut l'aimer dans les épreuves, parce qu'elles ſont la purification de l'amour. Il faut l'aimer pour lui, parce qu'il eſt parfait. Il faut l'aimer pour nous, parce qu'il en doit être le Béatificateur. Il faut l'aimer dans tous les hommes, parce qu'ils n'ont rien d'aimable que par lui, & qu'enfin nous ne ſommes tous que les enfans d'une même famille, dont il eſt le Pere commun. Il faut l'aimer dans nos perſécuteurs, parce qu'ils ne ſont malgré leurs violences, que les inſtrumens de ſa juſtice, & qu'après tout ils peuvent par ſa miſéricorde devenir les temples de ſon Eſprit. Qui peut dire qu'il comprend, & qu'il admire aſſez une doctrine ſi haute, & dans le même temps ſi naturelle, ſi ſimple, & ſi raiſonnable ! O amour ! vous êtes donc tout l'homme ? Le reſte n'eſt point lui. Ce n'eſt que l'homme égaré, corrompu, & dénaturé. O amour ! qui vous ignore ne connoît point la vraie nourriture de ſon cœur. Qui ne vous a point goûté, n'a rien ſenti ; il n'a point vêcu. Hélas ! ſa vie n'a été qu'un ſommeil, agité ſeulement par des ſonges vuides, & trompeurs. 1. Joan. c. 2. ℣℣. 7. 8.

Ce n'eſt point tout pourtant. A cette vertu de l'amour Jeſus-Chriſt joint d'autres devoirs particuliers à ſon alliance,

& que l'Univers avoit ignorez juſqu'à lui. Tel eſt l'indiſpenſable précepte de ſe haïr ſoi-même. Paradoxe en apparence. Car s'il m'eſt ordonné de m'aimer en Dieu, comme on vient de le dire, puis-je paſſer à l'autre extrémité, & me haïr d'une haine ſérieuſe & cordiale? Oüi, je le peux, je le dois même, & c'eſt cela ſur tout qu'il nous étoit néceſſaire de bien comprendre.

Nous portons en effet dans une nature quoique ſimple, un être comme double, & le ſujet des plus étonnantes contrariétez. D'une part nous voulons le bien, de l'autre un penchant preſque inſurmontable nous entraîne vers le mal. Je ne ſçai quel ſentiment de grandeur nous éleve quelquefois au-deſſus de la nature entiére, & je ne ſçai quelle force inviſible, mais puiſſante, nous rabaiſſe tout à coup vers ce qu'il y a de plus indigne & de plus vil. Nous déſirons la vérité, nous la cherchons; & toutefois nous ne ſommes le plus ſouvent qu'illuſion, erreur, & fauſſeté. Nous avons une idée du devoir, une ſecrette voix nous y rappelle malgré nous; & les paſſions plus impérieuſes encore nous en éloignent, au mépris de la Loy connuë. Nous ſentons nôtre foibleſſe, & nos miſeres; nous voulons cependant être le centre de tout, & nôtre orgüeil ne connoît point de barrieres qui le retiennent.

Que veut dire cette duplicité de nature, cet aſſemblage de ſentimens ſi contraires, ce mélange de volontez ſi ennemies dans le même homme? Eſt-ce un effet du hazard? En le diſant, qui pourra le comprendre? Eſt-ce que nous avons deux ames; l'une juſte, vertueuſe, intelligente, & faite pour la gloire; l'autre foible, ignorante, amie du vice, & le joüet éternel de l'erreur? Cette opinion eſt viſiblement un ſonge qui ſe contredit. Eſt-ce que nous ſommes dans nôtre condition naturelle, & qu'en nous créant, Dieu n'a pas voulu que nous fuſſions plus parfaits? Sa ſainteté s'y oppoſe, Qu'eſt-ce donc? Le voici. Dieu nous a fait ſaints, juſtes, & innocens. Mais nous avons gâté ſon ouvrage. Nous ne ſommes plus ce que nous étions en ſortant de ſes mains. Nous avons tourné contre lui-même ſes propres dons. Une fois riches de ſes bienfaits, nôtre grandeur eſt devenuë préſomption. Nous n'avons plus voulu dépendre de lui, mais nous

mettre à ſa place, nous ſuffire, & ne prendre la loy que de nous-mêmes. Par-là s'eſt rompu l'heureux lien qui nous tenoit à lui, & nous ſommes tombez d'une chûte immenſe. Ce qui dans l'origine nous étoit ſoumis, a commencé de nous dominer, ſoit par la force, ſoit par l'attrait; ce qui eſt encore une domination plus puiſſante. Les ſens qui nous obéiſſoient, nous ont fiérement aſſujettis. La raiſon déchûë de ſes priviléges, ne marche plus qu'enyvrée, étourdie, chancelante, & l'eſprit de vertige s'eſt répandu ſur ſes conſeils; elle tâtonne comme dans une épaiſſe nuit, & elle ne ſçait plus où eſt le vrai. Le cœur eſt entré en partage de ces égaremens. L'ordre, dont il porte l'empreinte ineffaçable, a ceſſé d'être ſa regle. Il a mis ſon bien où il n'eſt pas; il s'eſt dégradé par de folles attaches. Trompé par le plaiſir, qui eſt en effet le caractére du bien, il ſe fait une maniére de Dieux de tous les êtres qui l'amuſent, & croit dans chacun trouver la félicité qu'il eſt contraint de chercher ailleurs le moment d'après.

Voilà le dénouëment de cette énigme, dont l'explication a tant fait imaginer de faux ſyſtêmes, & le point où le nœud de nôtre condition prend ſes plis, & ſes retours. Voilà cette ſeconde nature qui a dépravé la premiére, & cette raiſon de nous haïr que Jeſus-Chriſt eſt venu nous apprendre. C'eſt ce principe de corruption qu'il faut perſécuter ſans relâche; principe qu'il appelle le *vieil-homme*, parce qu'il commence en nous avec nous. C'eſt dans cette partie de nous-mêmes vive, ſenſible, délicate & rébelle qu'il nous ordonne de porter le glaive ſalutaire. C'eſt-là qu'eſt l'ennemi; c'eſt-là qu'il le faut combattre; & ſans égard à ce qu'il en coûte, ſans ſe laiſſer fléchir au cri du cœur, immoler les fauſſes douceurs qui lui plaiſent, & tous les amours particuliers qui le conſolent.

De ce précepte coule inévitablement celui de l'humilité. L'homme ne la connoiſſoit point auparavant, ou n'en avoit que les dehors, dont il faiſoit un voile à ſon orgüeil. Ses lévres hypocrites affectoient un langage modeſte, mais dans le ſecret ſon ame ambitieuſe n'en dévoroit que mieux les applaudiſſemens & l'eſtime. Cette avidité quoique démeſurée pour la loüange, paſſoit même ſouvent à titre de

vertu, & on lui en déféroit les injuſtes éloges. La jalouſie de regner dans l'eſprit des autres, & juſqu'au-delà du trépas, étoit le caractére des grands cœurs, & ils faiſoient gloire d'être encore ſenſibles à cet intérêt, lors même qu'ils avoient ſçû mépriſer ou vaincre les autres. La Morale de Moïſe toute noble & ſainte qu'elle étoit d'ailleurs, ne ſembloit pas délicate ſur ce point; & parmi toutes ſes Loix, je n'en remarque pas une qui ſoit directe contre cette enflure préſomptueuſe qui nous eſt ſi naturelle.

Neque ſi chartæ ſileant, quod bene feceris, mercedem tuleris. *Horat. lib. 4. Od. 8.*

Mais dans les notions que donne l'alliance de Jeſus-Chriſt, l'homme ne s'apprétie plus que ce qu'il eſt, & il n'eſt rien de ſon propre fonds. Ce qu'il a de réel & de parfait, il l'a reçû. Tout en lui n'eſt que don: tout, juſqu'à l'être qui reçoit les autres dons, & qui lui-même eſt le premier don reçû. Il n'a de ſoi que la malheureuſe, & triſte puiſſance de faire le mal, de ſe dérégler, & de ſe corrompre; puiſſance encore qui n'eſt rien de poſitif, mais un néant d'action & de mouvement. De la ſorte il faut qu'il s'humilie juſqu'à chérir les opprobres, & juſqu'à croire que nulle injure ne le peut tant abaiſſer devant les hommes, qu'il ne ſoit encore au-deſſous devant Dieu par ſes iniquitez. Il faut qu'il s'humilie dans ſon humilité même, parce qu'elle eſt une faveur accordée qu'il ne mérite pas; & qu'il ait de l'humilité dans cette autre humilité juſqu'à l'infini. Il eſt impoſſible d'excéder les bornes de la Charité, parce qu'un objet infiniment aimable eſt ſon terme. Il eſt impoſſible tout de même de paſſer les bornes de l'humilité, parce que ſon objet eſt un néant. Par-là toute réſerve propre eſt une réſerve d'orgüeil. Tout ce qui manque à l'aveu plein, ſincére, & formel de nôtre vuide, de nôtre indiſpoſition pour le bien, de nôtre pente au mal, eſt un levain de l'amour propre qui s'éleve; & l'amour propre n'eſt-il pas condamnable à l'infini?

Remarquons ſur tout l'admirable inſtruction que l'Evangile nous donne ſur la priére. Je ſçai que le ſentiment de nos miſeres, & de nôtre impuiſſance a toûjours porté les hommes à lever les mains vers le Ciel, pour en attirer le ſecours & les bienfaits. Je ſçai que cet inſtinct eſt général, & auſſi ancien dans le cœur que le cœur l'eſt lui-même.

Mais

Mais avant Jeſus-Chriſt, ou le monde ne prioit pas Celui qu'il faut prier, ou ſes vœux le prioient mal. Les Payens étoient tombez dans ce double défaut, & les Juifs auſſi groſſiérement qu'eux dans le ſecond. Les uns imploroient des Dieux chimériques, qui n'étoient plus que cendre ; ou de vaines Idoles, que l'art venoit de tailler. Les autres ne demandoient au Dieu véritable que des biens plus nuiſibles qu'utiles, des faveurs indignes de ſa majeſté. C'étoit, comme je l'ait dit, une famille nombreuſe, des champs fertiles en grains & en huile, des troupeaux & des pâturages abondans. Etoit-ce donc là tout ? N'y avoit-il rien de plus grand, de plus précieux, de plus néceſſaire à lui demander ? Et falloit-il ne deſirer que de tels gages de ſon amour ? *Senec Epiſt. Iſai.*

Que Jeſus-Chriſt nous a bien mieux inſtruits de l'excellence, & du ſujet de la priére ! Que ce qu'il en dit eſt bien plus conforme à la ſainteté de l'Etre parfait, & à l'étenduë de nos beſoins ! *Demandez le Royaume des Cieux*, nous dit-il, *& le reſte vous ſera donné par ſurcroît.* Parole remplie de ſageſſe, & d'une élévation infinie. Par elle je vois des dons dignes de Dieu, & des objets proportionnez à mes deſirs. Arrêtons-nous un moment à développer ceci.

Il eſt inconteſtable que Dieu ne ſçauroit avoir d'autre terme que lui-même. Il l'eſt encore qu'il ne peut communiquer de mouvemens à ſes créatures, qu'elles ne tendent à lui. Ces véritez ſont des principes évidens, & l'une eſt la ſuite de l'autre. Dieu ne ſçauroit donc propoſer à l'ame d'autre récompenſe que lui-même, ni d'autre bien que ſa joüiſſance. Autrement il feroit des êtres dont il ne ſeroit pas le centre. Il leur donneroit une volonté, & cette volonté ne ſeroit pas pour lui. Il voudroit qu'elles aimaſſent, & il conſentiroit qu'elles aimaſſent quelqu'autre que lui. Elles auroient pour fin un objet dont elles ne ſeroient pas l'ouvrage, & l'ordre néceſſaire fondé ſur les rapports de perfection, ſeroit violé par celui qui eſt l'ordre même. Conſéquences abſurdes, directement contraires à toutes les lumiéres de la raiſon. Il n'y a donc point pour nous d'autre don digne de Dieu, que Dieu même, & Jeſus Chriſt en nous l'apprenant, enſeigne à l'homme la plus ſublime Philoſophie qui fut jamais.

D'une autre part, ce grand objet eſt le ſeul qui convienne à mon cœur, le ſeul capable de le remplir : je le ſens, & dans le plus intime de moi-même eſt un attrait inviſible qui ne veut que lui. Vainement je me livre, & tour à tour, aux objets bornez qui me ſollicitent ; ils ne peuvent ni ſéparément, ni tous enſemble occuper ce vuide importun qui me tourmente par des inquiétudes éternelles. Mes deſirs n'ont ni conſtance, ni régle, ni fin. Je veux tout ce que je vois, & rien ne me contente, au moins de la maniére dont je le voudrois être ; c'eſt-à-dire, pleinement, & pour toûjours. Mes premiers deſſeins réüſſiſſent. Dans ce moment de proſpérité paſſagére, je m'écrie : O mon ame, ſoyez heureuſe ! Je l'ai dit à peine, qu'un eſſain de nouveaux deſirs m'apporte un nouveau trouble. Je n'ai pas un bien ; l'ardeur de ſa conquête me conſume, l'habitude des autres ne me touche plus. Je le poſséde ; il me devient inſipide lui-même, & je regrette ce qu'il me coûte. Quel eſt donc l'objet abſent de ce deſir toûjours renaiſſant ? Ah ! c'eſt Dieu que je deſire, c'eſt ſa connoiſſance, c'eſt ſon amour, c'eſt ſa préſence. Ce n'eſt rien d'étranger à lui, c'eſt lui-même encore une fois que je deſire. C'eſt de le connoître à plein, c'eſt de l'aimer, ſans ceſſer jamais de le connoître, & de l'aimer. S'il étoit poſſible de remplir ici le vuide où me plonge ſon abſence, dès à préſent mes vœux ſeroient contens. Mais la terre que j'habite n'eſt que le ſejour affligeant des ſoupirs & des larmes. Je ſçai qu'il en eſt un autre où réſide Celui qui poſséde tout ce que je veux, & c'eſt pour cela que je ne ceſſe de le demander Lui-même à Lui-même. Que Jeſus Chriſt a donc parlé conformément à ma nature, quand il a dit : *Demandez d'abord le Royaume des Cieux !* Mais qu'il eſt encore ſublime, & raiſonnable, lorſque laiſſant l'objet de la priére, il paſſe à la maniére de prier !

Luc. c. 18. ℣. 1. Il veut que je *prie toûjours, & ſans m'en laſſer jamais*, parce que je ne ſuis qu'un beſoin continuel. Mais que dis-je ? il veut que je prie toûjours : il veut, connoiſſant ma foibleſſe, que je prie de pouvoir prier. Il veut que je prie que ma priére correſponde au bienfait que j'attends par elle, puiſqu'elle n'eſt éxaucée qu'à proportion de ſa ferveur. Ainſi dans ce plan admirable de doctrine, la priére devient l'objet

de mes vœux, elle qui en eſt l'interpréte. Je deſire non-ſeulement de prier, je prie encore de deſirer de prier. Ma priere eſt un deſir, & ce deſir eſt l'objet d'un autre deſir, qui en a lui-même un autre; & toûjours de ſuite; juſqu'à ce qu'enfin je ſois au terme où il n'y a plus ni deſirs, ni vœux, mais un raſſaſiement éternel, une joüiſſance parfaite, où le cœur plein n'a plus qu'à s'épancher en actions de graces, & à chanter le Cantique des grandes & éternelles miſéricordes.

Mais encore pour qui dois-je prier? Pour moi ſeulement? Cette réſerve excluſive de la charité fraternelle étoit le partage de l'idolatrie, & même du Juif. Inſtruit dans l'Evangile par de plus nobles leçons, un Chrétien prie pour tous ſes freres dans la Foy, afin qu'ils s'y affermiſſent, & qu'ils y croiſſent de plus en plus. Il prie pour tous ceux qui ne croyent, & qui ne prient pas encore, afin qu'il leur ſoit donné de croire, & de prier. Il prie pour la perſonne ſacrée des Rois, pour l'union des Paſteurs, pour la concorde des Princes, pour la tranquillité des Etats, & pour l'éxercice paiſible de l'Autorité légitime. Il prie pour la conſervation, & pour l'uſage réglé de nos biens temporels, pour le repos de nos familles, & ſur tout pour la ſanctification de nos ames. Eſt-ce tout? Non, & voilà le merveilleux de ſa Loy; il prie pour ceux mêmes qui le haïſſent. *On le maudit, & il bénit: on le perſécute, & il le ſouffre: on lui dit des injures, & il ne répond que par des prieres.* Cettes l'homme s'aveugle, & il mérite d'être livré aux ténébres qu'il aime, s'il ne reconnoît dans une doctrine ſi ſainte, celle que Dieu avoit tant promis de graver au cœur des ſiens dans l'alliance future.

Matt. c. 5. ℣. 44. Luc. c. 6. ℣. 28. 1. Cor. 4. ℣. 12. 13. Ezech. c. 36.

Que dirai-je des conſeils de perfection éminente que Jeſus-Chriſt ajoûte à des préceptes déja ſi élevez? Quelqu'un avant lui avoit-il parlé de la privation des plaiſirs même innocens & légitimes, pour conſerver mieux à l'eſprit ſon indépendance, & au cœur cette ſévérité jalouſe, qui le rend ſeule digne de Dieu? Quelqu'un avoit-il donné des leçons de ce dépoüillement univerſel, qui ſe réduit à l'indigence pour ſoulager celle des freres? Quelqu'un avoit-il enſeigné à vivre dans le corps comme ſi l'on étoit ſans corps; à forcer

la nature molle & ſenſuelle de plier ſous le joug des plus âpres mortifications ; à ſoûtenir la pureté de l'ame par l'inviolable virginité des ſens ? Quelqu'un enfin avoit-il inſtruit à éteindre en ſoi les inquiétudes empreſsées pour l'avenir, non par un principe d'indolence, ou par la crainte de ſe contriſter avant le temps, mais pour ne ſe repoſer que ſur la Providence divine, qui fait croître les lys, qui les revêt de leurs ornemens, & qui prépare juſqu'à la nourriture des oiſeaux du Ciel. C'eſt Jeſus-Chriſt lui ſeul qui nous ouvre les entrées d'une Morale ſi noble. C'eſt lui ſeul qui nous montre dans l'homme quoique foible, ces reſſources de force, & ces moyens majeſtueux de faire à Dieu des ſacrifices dignes de ſa grandeur.

Matth. c. 6. ℣. 26. 28. 29. 30.
Idem c. 10. ℣. 31.
Luc. c. 12. ℣. 22. & ſuiv.

Auſſi tout s'arrange ſur ces fondemens, tout change en mieux, tout ſe perfectionne dans les divers états de la vie humaine. Le Mariage, auparavant ſi dégradé, revient à ſa forme primitive. Il n'eſt plus un nœud de débauche, ni une ſociété paſſagere ſujette à l'inconſtance du divorce. Il n'eſt plus une union compatible avec le partage, ni une convention ſeulement politique, pour conſerver le même héritage dans les mêmes familles. C'eſt une ſociété ſainte, pour multiplier par elles les enfans de la Foy, & préparer dans l'Egliſe préſente des citoyens à l'Egliſe future. C'eſt une alliance qui ne ſe rompt qu'avec la vie, un chaſte amour réduit aux bornes légitimes, & qui ſe renferme avec ſcrupule dans l'unité de ſon objet. Le célibat n'eſt plus comme autrefois, ou la marque d'un dédain farouche, ou le déshonneur de l'humanité ; mais une image, une imitation de la vie céleſte des Intelligences occupées de l'Etre ſouverain, & des pures delices de ſon amour. Ce que je dis de ces états, chacun peut l'appliquer aux autres à proportion, & par-là ſe convaincre lui-même de la divinité de l'Evangile par ſes effets.

Herodot. lib 6. Plutarch in Lycur. & Cat Utic. Plat. Rep. lib. 4. Deuter. c. 17. ℣. 16. Id. c. 24. Joſeph. Antiq. lib. 16. Matth. c. 5. Idem c 19. Luc. c. 16. ℣. 18.

Car pour n'en dire plus qu'une mot, qu'on retranche du commerce des hommes ces grandes vertus enſeignées dans l'alliance de Jeſus-Chriſt, qu'y aura-t'il parmi nous qui ne ſoit un objet d'horreur ? Que deviendra la face de la Terre ? Le théatre de la licence, le ſéjour tumultueux des troubles, de la confuſion, & des violences. Rivaux l'un de l'autre, l'égalité naturelle ouvrira la ſource de nos maux ; le plus

hardi ſera le plus heureux, le tyran, & l'oppreſſeur de ſes freres; la raiſon ſans poids & ſans crédit cédera, contrainte par l'autorité de la force; les paſſions ſeules arbitres de nos différends, ne feront qu'en accroître le nombre & l'aigreur. Vainement les Sociétez ſe ſetont-elles établies, en vain elles ſe ſeront ſoûmiſes à l'Empire d'un ſeul, inutilement les Puiſſances auront posé des Loix pour la sûreté commune, & pour limiter nos droits; le frein de la Juſtice humaine ſeta-t'il une aſſez forte barriere contre la sédition de nos penchans? L'a-t'il été dans ces grands Empires dont l'Hiſtoire nous reſte? Eh! elle n'eſt remplie que du détail de leurs injuſtices au dedans, & au dehors. Sans ce qu'a ptoduit la fureur de leurs armes, à peine ſçaurions-nous qu'ils ont éxiſté. Ils ne ſont tous connus que par leurs vols, leurs brigandages, leurs invaſions, & pat les larmes de l'innocence. Leurs propres Auteurs n'ont pû le diſſimuler, tant la choſe étoit évidente, & n'ont osé la juſtifier, tant elle eſt odieuſe.

Euripid. in Androm. Thucyd lib. 1

Je veux néanmoins que de ſages Loix inſpiraſſent de la terreur aux plus audacieux. L'effroi des ſupplices arrêteroit au plus les forfaits éclatans, & les aggreſſions hardies qui affrontent la lumiere. Mais les crimes ſecrets, & inacceſſibles à l'œil du Juge, ſeroient-ils moins chers à la corruption du cœur? Le plus fort ceſſetoit de l'emportet ſur le plus foible; mais le plus artificieux chetcheroit-il moins à ſurprendre dans ſes piéges la bonne-foy du ſimple? La teligion des paroles, le lien des promeſſes ne ſetoient donc plus que des jeux à l'impudence du menſonge. Les doux noms d'ami & de frere ne ſeroient qu'un voile aux injuſtices de l'intérêt, & à la perfidie. Toutes les vertus enfin réduites à de faux dehots, la Terre ne ſetoit peuplée que d'hypocrites & de trompeurs. Je n'éxagére point; tel ſeroit l'homme guidé ſeulement pat les Loix humaines; & s'il n'étoit pas tout-à-fait ſi corrompu ſous celle de Moïſe, ce qu'elle avoit d'empire n'alloit gueres qu'à téglet l'extérieur, & rarement juſqu'à vaincre dans ſa racine la malice naturelle. Mais par la doctrine du Teſtament nouveau, un ordre inconnu ſe répand dans l'Univers. Par ſes inſtructions tout devient pur & ſacré dans le commerce des hommes, la punition temporelle du crime eſt le dernier motif qui en éloigne, & la Charité

Polyb. Hyſt. lib. 3. Florus. lib. 1. c. 9. Id. de Bello Num. & Cret. Appian. Civil. l. 2. Dio. lib. 38. Juſt. lib. 43. c. 3. Plutarch. in Marco. Diod. lib. 1. & 5. Petron. Satyr. Cic. de Rep. lib. 3. Idem de Offic. lib. 3.

en ravit l'honneur aux Loix civiles. Ces leçons inſpirent aux Rois de la tendreſſe pour les Peuples, & aux Peuples l'obéïſſance & le reſpect aux Ordonnances des Rois. Elles forment le Juge équitable, l'ami fidéle, le maître doux & humble, l'eſclave docile & content, le pere tendre & le fils reſpectueux, le citoyen déſintéreſſé, & tous les hommes à des vertus propres.

Gardons-nous bien toutefois de croire que le fruit de cette alliance ne conſiſte qu'en des maximes plus pures, & des préceptes plus élevez. Qu'importoit au Monde de marcher par ces routes pénibles, ſi ſes efforts par eux-mêmes ſans merite, ne le pouvoient rendre ni plus ſaint, ni plus agréable à la Majeſté ſuprême? Tout ce que Jeſus-Chriſt auroit apporté à l'Univers n'auroit donc été qu'une Morale plus parfaite que celle des Philoſophes? Il auroit mieux parlé, mieux enſeigné que Socrate; mais il ne lui auroit été ſupérieur que comme Socrate lui-même étoit au-deſſus des autres. Il auroit donné des Loix; mais elles n'euſſent été plus raiſonnables que par comparaiſon à celles déja tracées par les ſages du Paganiſme. La Secte Chrétienne pourroit ſe vanter d'avoir un Chef plus éclairé que ceux des autres Sectes, le paralléle ſeroit pour nous; mais dans le fond cet avantage tout humain eût été plus glorieux que ſolide, & dès-là plus vain que ſalutaire. Ce n'étoit pas là ce qu'attendoit l'Univers percé de playes; ce n'étoit pas là cette reſſource de ſalut implorée depuis tant de ſiécles. Prophétes, ce n'eſt pas la ce que vous promettiez aux races futures. Ce n'eſt pas là ce deſiré des Nations, l'eſpoir d'Iſraël, le Saint de Dieu dont vous nous traciez les conſolantes images. Nous eſpérions voir celui qui devoit *briſer les chaines qui tiennent liez tous les Peuples, rompre la toile dont l'ennemi avoit enveloppé les Nations, précipiter la mort pour jamais, ſécher les larmes de tous les yeux, effacer l'ancien opprobre, & faire dire à ceux qui le verroient: C'eſt-là vraiment celui qui eſt nôtre Dieu, nous l'avons attendu long-temps, & c'eſt lui qui nous a ſauvez.*

Iſai. c. 25. ℣. 7. 8. 9.

Id. c. 49. ℣. 8. 9.

C'eſt à lui que l'Eternel devoit dire: *Je vous ai exaucé au temps favorable, je vous ai aſſiſté au jour du ſalut, je vous ai établi pour être le Réconciliateur du peuple, pour réparer la terre, & pour poſſéder les héritages diſſipez. Vous direz à ceux*

qui étoient dans les chaînes : Sortez de priſon ; & à ceux qui étoient dans les ténébres : Voyez la lumiere. C'eſt lui qui devoit *effacer nos iniquitez comme le nuage qui paſſe, & qui ne laiſſe après lui ni figure ni trace*, Nous eſpérions que par lui Dieu dégageroit les promeſſes faites à la Maiſon d'Iſraël, & à la Maiſon de Juda, qu'il ſeroit *le germe de Juſtice ſorti de David, qu'en ſes jours Juda ſeroit ſauvé, qu'Iſraël habiteroit avec confiance*, & que la Terre entiére prendroit une face plus heureuſe ; qu'*alors on chercheroit l'iniquité, & elle ne ſeroit plus ; le péché, & il ne ſe trouveroit pas. Nous avions été vendus pour rien*, & il devoit *nous racheter ſans argent. Ce Rédempteur par le ſang de ſon alliance devoit faire ſortir les eſclaves enchaînez au fond du lac aride & ténébreux.* Nous étions dans la foibleſſe, & il devoit *prendre ſur lui nos langueurs.* Nous ſouffrions de la durée de nos miséres, & il devoit *en ſe chargeant lui-même de nos douleurs*, en tarir la ſource. Nous méritions les fléaux de la vengeance divine, & il devoit être *brisé pour nos crimes ; le châtiment qui devoit nous procurer la paix, devoit tomber ſur lui. Il devoit ſeul porter l'iniquité de nous tous*, & faire vivre les Nations à l'ombre de ſes miſéricordes.

Id. c. 44. ℣. 21. *Jer. c. 33. ℣. 15. 16.* *Id. c. 50. ℣. 20.* *Iſai. c. 52. ℣. 2.* *Zach. c. 9. ℣. 11.* *Iſai. c. 53. ℣. 4. & ſeqq.* *Thren. c. 4. ℣. 20.*

Encore une fois voilà ce que le Monde attendoit, & ce qui faiſoit dire dès les ſiécles reculez : *Cieux, envoyez d'en haut vôtre roſée : que les nuées faſſent deſcendre le Juſte comme une douce pluye ; que la terre s'ouvre, & que de ſon ſein naiſſe le Sauveur.* Un mur d'éternelle ſéparation s'étoit élevé par nos crimes entre le Ciel & la terre. Il falloit qu'une main puiſſante vînt le renverſer, & rouvrir les chemins de l'ancienne communication ; objet principal de la nouvelle alliance. Or qui peut conteſter à Jeſus-Chriſt l'accompliſſement, & la gloire de cet ouvrage ? Par le ſacrifice volontaire de ſa mort, il a ramené la paix entre Dieu & les hommes. Il s'eſt mis à la place des victimes anciennes. Il s'eſt écrié : *Vous n'avez point demandé d'holocauſte ni de ſacrifice pour le péché ; me voilà moi-même, ô Dieu ! je m'offre à vous*, & l'on n'offrira plus que moi déſormais à vôtre infinie grandeur. Mon Sang répandu lavera toute la Terre, & ſa vertu *purifiera les Nations arroſées par lui.* A ce mot *le Prince du Monde eſt chaſſé* de ſon empire. L'innocent eſt frappé, & les coupables

Iſai. c. 45. ℣. 8. *Pſal. 39. ℣. 10.* *Joan. c. 12. ℣. 31.*

ſont juſtifiez. L'obligation déplorable qui nous lioit aux re-
Coloſſ. c. 2. ℣. 14. & ſeqq. bèles *eſt effacée*, & le décret de la condamnation eſt pour toûjours aboli. *Jeſus-Chriſt l'attache à ſa Croix*, & il n'en ſera plus queſtion. L'inſtrument de ſupplice où le Juſte expire eſt le thrône de ſa gloire, ſes pieds y foulent les puiſſances ennemies des hommes; les vainqueurs à leur tour y ſont vaincus, à la face de l'Univers ſurpris de ſa liberté. O qu'il y a de ſublimité dans ce myſtétieux Sacrifice, qui fait ainſi frémir les puiſſances ennemies dépoüillées de leur proye! Qu'il eſt beau de montrer ainſi la Doctrine Chrétienne interpréte de celle de Moïſe, nos dogmes remplir de point en point l'attente des Patriarches, & dégager ſans exception toutes les promeſſes des Prophétes! Nos crimes s'étoient élevez à la hauteur des montagnes, & le Ciel en demandoit la vengeance; mais par Jeſus-Chriſt nous ceſſons d'être les *enfans de la colére*. Il eſt la caution qui paye le prix de nos dettes par un prix mille fois plus immenſe, & encore plus
Roman. 5 ℣. 15. Epheſ. c. 2. ℣. 13. 1. Petr. c. 1. ℣. 17. Rom. c. 8. ℣. 15. immenſe à l'infini. *A la place de l'abondance du péché, il a mis l'abondance de la grace & de la miſéricorde. Nous étions loin de Dieu, & nous en ſommes rapprochez par le Sang de ſon Fils.* Nous lui diſons avec confiance: *Vous être nôtre Pere*, & il nous appelle ſes enfans. Nous le devenons en effet par nôtre union avec Jeſus-Chriſt, qui devient nôtre Chef. L'amour que Dieu porte à ſon Fils unique retombe ſur nous, & nous profitons de ſa plénitude. *Ce Sanctuaire où le Pontife des biens futurs eſt entré par l'effuſion de ſon Sang, nous y entrons avec lui, parce que le même Sang a purifié nôtre conſcience des œuvres mortes, pour nous faire rendre un vrai culte au Dieu vivant.* Nous autrefois pécheurs, nous ne ſommes plus qu'un avec le Saint qui nous a ſauvez. C'eſt lui qui demande cette unité glorieuſe pour nous. Il ne veut pas être ſéparé de
Hebr. c. 9. ℣. 12. & ſeqq. Joan. c. 17. ceux qu'il a rachetez par l'oblation de ſa vie, *& il eſt écouté à cauſe du reſpect qui lui eſt dû. O mon Pere*, s'écrie-t'il, *je ſuis en eux, & vous en moi, afin qu'ils ſoient conſommez dans l'unité, & que le Monde connoiſſe que vous les avez aimez comme vous m'avez aimé. Je deſire que ceux que vous m'avez donnez ſoient où je ſuis moi-même. Je veux qu'ils contemplent ma gloire, & que la vérité les ſanctifie. Je veux qu'ils partagent avec moi juſqu'à mon thrône*, comme je partage le vôtre avec vous.

Qu'il

Quel autre que celui que les Prophétes avoient annoncé pouvoit faire une priere ſemblable ? Et qui eſt-ce qui avoit jamais entrepris de ſe placer de la ſorte entre Dieu & les hommes, pour devenir entre l'Etre & le néant le lien d'une éternelle concorde ? Par-là nous eſt marqué le ſens véritable de cette parole prononcée par Jeſus-Chriſt au dernier inſtant de ſon ſacrifice : *Tout eſt conſommé.* C'eſt-à-dire, tout eſt expié, tout eſt pardonné, tout eſt en paix dans le Ciel & ſur la Terre : les péchez des hommes ſont oubliez, & il n'en ſera plus mention ; la Loy qui ne ſervoit qu'à donner la mort a ceſſé, ſes figures ont paſſé, ſes Sacrifices ſont abolis, la Victime ſainte a été immolée ſur l'Autel de la Croix, elle a juſtifié les anciennes promeſſes, rempli l'attente de l'Univers, & mis enfin la vérité à la place des ombres. *Joan. c. 19. v. 10.*

Comme ſi ce n'étoit pas aſſez de ce bienfait, des remedes ſont encore préparez pour nos maux à venir, & des Sacremens ſont établis dans la nouvelle Alliance pour accroître nos forces, & pour nous ſoûtenir dans nos foibleſſes. Canaux ſalutaires par où coulent ſur l'homme infirme des ruiſſeaux de ſanctification ; ſignes ſacrez par où la grace corrige la nature, répare nos pertes, concourt efficacement à nos efforts, affoiblit nos penchans, & montre encore des reſſources après le malheur des naufrages. Par eux l'enfant de la colére reçoit le ſceau de l'adoption qui lui redonne le droit à l'héritage. Par eux l'amour de la vérité devient en nous plus fort que les ſupplices & que la mort. Par eux ſe perpétuë le ſacrifice de la victime qui nous ſauve. Par eux les plus intimes ſoüillures ſont blanchies, & ce que le vice avoit gâté, une main ſalutaire le répare. Par eux ſort de l'Epiſcopat comme du centre, l'eſprit de bénédiction qui conſacre un miniſtére plus ſaint que le Sacerdoce Levitique. Par eux la concupiſcence, dont les feux ne s'éteignoient auparavant que dans le crime, trouve un reméde, & ce reméde tourne à la fécondité de l'Evangile. Par eux ſe conſomme à la mort l'ouvrage de la perfection chrétienne, & ſous des ſimboles communs ſe cache la grace qui encourage le mourant au ſacrifice généreux de lui-même. Dons admirables que nous procure celui qui eſt mort pour

Som. c. 8 ℣. 35. nous réconcilier, qui eſt ſorti vivant de ſon tombeau, & qui eſt maintenant à la droite de Dieu, d'où il ne ceſſe de veiller aux beſoins & à l'accroiſſement de ſon Egliſe.

Après tant de preuves, entendrons-nous dire encore que Jeſus-Chriſt n'a point rempli les promeſſes, ni ſuivi de point en point le plan de la nouvelle Alliance tracé par les Prophétes? Si l'on s'obſtine à le ſoûtenir, de grace qu'on nous explique ce qu'il eſt poſſible d'éxiger au-delà de ce que j'ai fait voir. Je le répéte, il n'eſt ici queſtion que de *Faits*. Les ennemis de la foi ne me peuvent donc oppoſer que l'une de ces trois choſes. Il faut qu'ils démontrent ou que les Prophétes n'ont pas dit formellement que le Meſſie établiroit un Teſtament nouveau; ou que Jeſus-Chriſt ne l'a pas fait; ou qu'enfin ce caractére ſans le diſtinguer, lui eſt commun avec d'autres. Entre ces trois réponſes il faut choiſir. Mais toutes trois ſont vaines, & démenties par l'évidence de l'Hiſtoire. Il eſt cent fois plus manifeſte que le jour que les anciens Oracles ont annoncé dès le tems de la Loy, qu'à ce culte il en ſuccéderoit un autre. Moïſe lui-même avoit dit aux Juifs: *Le Seigneur vôtre Dieu vous ſuſcitera un Prophéte d'entre vos freres & de vôtre Nation; c'eſt lui que vous écouterez.* De page en page on ne lit que cette promeſſe dans les livres anciens. Elle en eſt le fonds, l'ame, & comme l'eſſence, ſi je puis parler ainſi. Retranchez-la, il n'y reſte, je ne dis pas rien qui ſatisfaſſe, mais qu'on puiſſe concevoir, & qui paroiſſe tant ſoit peu raiſonnable. Direz-vous que Jeſus-Chriſt n'a rien enſeigné de conforme à de ſi hautes prédictions? Tout auſſi-tôt l'événement s'éléve contre vous. Cette Religion intérieure qu'il a établie, ces Loix qu'il a poſées, & qui malgré vos préventions s'attirent vos éloges; ces préceptes ſi ſaints; ces maximes ſi pures, ces conſeils éminens par leſquels il a ramené l'homme au culte véritable, ne ſont-ce pas des faits encore ſubſiſtans? Quels témoins croirez-vous, ſi ce que vous voyez, ſi ce que vous entendez, ſi la pratique actuelle de tous les hommes ne vous ſuffit pas?

Deute. c. 18.

Vous voilà donc réduits à prétendre que ce caractére laiſſe Jeſus-Chriſt confondu dans la foule des autres Légiſlateurs. Mais ſi le nombre de ceux qui lui reſſemblent eſt ſi grand,

nommez-les. Où ſont ceux qui ont appris à dédaigner, à ſacrifier tout pour n'aimer & ne ſervir que Dieu ſeul ? Où ſont ceux qui ſont venus au milieu des prodiges dire à l'homme : Vous êtes eſclaves, & je viens vous affranchir ; vous étiez vendus, & moi je viens vous racheter. Vous étiez ſans eſpérance, & déſormais je ſerai la vôtre ? Car au péril des répétitions, je le dirai encore ; c'eſt en cela ſur tout que conſiſte la nouvelle Alliance. Elle ne devoit pas ſeulement faire luire au Monde une morale plus ſainte, elle devoit donner un Rédempteur qui payât pour l'Univers, & qui ſatisfît la juſtice divine, dont l'ordre immuable demandoit nôtre perte. Or ni avant, ni après Jeſus-Chriſt nul n'eſt venu dire : Me voilà. C'eſt moi qui vous étois promis, c'eſt moi qui ſuis le vrai Paſteur qui ſauve le Troupeau par le prix de mon ſang. Nul autre que Jeſus-Chriſt n'a donc fait d'alliance. Donc nul autre que lui n'a juſtifié la parole des Prophétes.

CHAPITRE VIII.

Que Jeſus-Chriſt eſt mort de la maniére dont le Meſſie devoit mourir ſelon les Prophétes.

ICi ſe montre le plus incompréhenſible de tous nos dogmes, celui qui attaque le plus directement la raiſon humaine, celui qui choque davantage les délicateſſes de l'orgueil. Ce dogme eſt le ſcandale du Juif, l'excès de l'extravagance aux yeux du Payen, l'objet de la dériſion du Philoſophe, & des blaſphêmes de l'impie. Un Dieu homme qui ſouffre & qui meurt. Si nous raiſonnons pour le comprendre, quel abîme s'ouvre devant nous ! Pour en ſortir, les efforts de nôtre ſageſſe ſont impuiſſans. Une main inviſible nous repouſſe, en luttant contre elle nous n'avançons point, nous ne faiſons que la triſte expérience de nôtre foibleſſe & de nos bornes. Faudra-t'il donc ſecoüer le joug de la foy, parce que nôtre intelligence ſuccombe ſous un ſi grand poids ? Faudra-t'il dire du Chriſtianiſme qu'il eſt 1. *Corinth.* c. 1. v. 23.

une fable, & de tous les Chrétiens qu'ils ſons des inſenſez ? Malheur à quiconque oſe prendre ce dangereux & déteſtable parti. Nous propoſons une autre voye pour raſſurer tout enſemble la foy chancelante, & la raiſon allarmée. C'eſt encore un moyen de *fait*, & il conſiſte à ouvrir les deux Teſtamens, à lire dans l'un ce que les Prophétes ont écrit de la mort du Meſſie, & dans l'autre ce qu'on y raconte des ſouffrances du Sauveur. Si l'hiſtoire de l'Evangile n'eſt pas ſur ce point l'accompliſſement des prophéries dans toutes leurs circonſtances ; ſi nous ſommes arrêtez par le plus ou par le moins ; n'héſirons plus, ceſſons de croire, & levons ſans détour le ſigne de l'indépendance. Mais ſi l'Evangile ne raconte du ſupplice de Jeſus-Chriſt que ce qui en étoit prédit par les anciennes Ecritures, que nous reſte-t'il, ſinon de captiver nos raiſonnemens ſous le myſtére de la Croix, & de nous écrier : Ici paroît viſiblement le doigt de Dieu. Mais avant que de commencer un parallele de cette importance, je veux prévenir le lecteur par une ou deux remarques néceſſaires.

Prémierement, je promets d'éviter tous les paſſages qui pourroient être équivoques, ceux qui dans une certaine rigueur pourroient s'entendre de quelqu'autre que du Meſſie, tous ceux enfin ſur leſquels je ſçai qu'il y a de ſolides conteſtations entre les ſçavans. Je m'engage à ne produire que ceux qui regardent le Meſſie, de l'aveu même des anciens Juifs. Si j'en rapporte que des Critiques hardis ont détourné à d'autres applications dans les derniers temps, j'aurai ſoin d'expoſer leurs conjectures, & de les détruire.

Je remarque ceci pour une eſpece particuliere d'incrédules. Ce ſont ceux qui n'éxaminant rien par eux-mêmes, penſent toûjours que nous cherchons à les ſurprendre, que nous n'avons pour nous que des paſſages obliques, & que d'autres plus habiles qu'ils ne le ſont en découvriroient ſans peine le vrai ſens contraire au nôtre. Il n'y a que trop de ces hommes défians, ombrageux & peu inſtruits. Ils ne ſçauroient, ou ne veulent point approfondir ; & ce qu'il y a d'incompréhenſible, ils ſe déterminent contre la foy par de vains ſoupçons & par des craintes imaginaires.

En ſecond lieu, je prie le sérieux lecteur d'obſerver que ſi je prouve en ce point l'éxactitude des rapports entre l'événement & la prédiction, j'établis en faveur de Jeſus-Chriſt la plus puiſſante des preuves. Et comment? C'eſt que nul homme n'eſt maître des circonſtances de ſon trépas. En cela les deux extrémitez de la vie ſe reſſemblent. Les conjonctures qui accompagnent la naiſſance, celles qui accompagnent la mort s'arrangent malgré nous, & ſans nous. Les événemens qui rempliſſent l'intervale peuvent quelquefois, au moins en partie, dépendre de nos conſeils. Nous commençons au contraire, & nous finiſſons, non comme il nous plaît, mais de la maniére qu'il eſt reglé dans un conſeil plus haut. Je dis ceci par avance contre ceux qui voudroient peut-être ſuppoſer que Jeſus-Chriſt s'eſt préparé de loin à lui-même le genre de mort prédit au Meſſie, afin de mieux séduire ſes contemporains & la poſtérité par ce caractére de reſſemblance. On verra par tout ce que je vais dire que nulle puiſſance humaine, nulle ſubtilité, nul artifice ne pouvoit diſpoſer un événement de cette nature, & ſoûmis à une multitude de cauſes ſi différentes.

Enfin on peut remarquer ici que les Apôtres dans les jours de leur miſſion, appliquoient à Jeſus-Chriſt les prédictions de l'Ecriture ſur la mort du Sauveur. Ils prêchoient en public tout ce que nous allons dire après eux. Les Juifs l'entendoient, & ne s'y oppoſoient pas. Ils ne leur diſoient point: Vous donnez un faux ſens aux Prophétes, & vous expliquez du Meſſie ce qui eſt viſiblement écrit pour un autre. On convenoit de l'évidence des textes, & l'on n'étoit point en diſcorde ſur la tradition; tant elle étoit unanime pour la doctrine Apoſtolique! Sans doute que les Prêtres & les Docteurs de la Synagogue ſe ſeroient récriez, ſi les Diſciples euſſent donné quelque atteinte aux interprétations reçûës & dominantes. C'eût été le premier crime dont l'Evangile auroit eſſuyé le reproche, & le premier coup que l'ennemi lui auroit porté. Ce ſilence contraint eſt donc l'argument le plus fort pour la cauſe Chrétienne, & l'on ne ſçauroit trop s'en autoriſer contre l'incrédule. Maintenant deſcendons à l'examen des prophéties.

Il eſt certain que l'ancienne Ecriture nous repréſente le Meſſie ſous des idées ſi différentes, que ſouvent elles en paroiſſent contradictoires. Tantôt elle le montre grand juſqu'au prodige, tantôt elle le fait voir abaiſſé juſqu'aux profondeurs du néant. Quelquefois il eſt environné de gloire, les Princes en ſilence ſe levent humblement devant lui, & les Nations accourent avec diligence au-devant de ſes pas; quelquefois il eſt le dernier des hommes, il eſt mépriſé comme l'inſecte qui rampe, il eſt perſécuté, proſcrit, & nul ſur la Terre ne prend ſa défenſe. Enviſagez-le du côté de ſa grandeur, vous tombez de ſurpriſe, & vos yeux ne peuvent ſoûtenir la vivacité de ſon éclat. Regardez-le dans ſa foibleſſe, vôtre étonnement redouble; vous le comparez avec lui-même ſans le reconnoître, & vous cherchez preſque vainement la trace de ſa premiere ſplendeur. Quand il eſt grand, qui peut l'atteindre? Quand il eſt ſouffrant & humilié, qui peut conter l'hiſtoire de ſa peine? Voilà par conſéquent d'étranges contrariétez. Le Juif s'y eſt perdu; mais le Chrétien a trouvé le ſecret qui les accorde. En Jeſus-Chriſt tout eſt concilié. Il eſt ſouverainement grand, il paroît ſouverainement foible, & l'un & l'autre a été prédit.

Pſal. 109. David qui l'avoit vû de loin, & qui l'avoit célébré dans ſes Pſeaumes avec tant de magnificence, lui qui l'avoit vû dans la lumiére des Saints devant l'aurore, ſortant éternellement du ſein de ſon Pere, Pontife éternel & ſans ſucceſſeur, ne ſuccédant auſſi à perſonne; créé non ſelon l'ordre d'Aaron, mais ſelon l'ordre de Melchiſédec, ordre nouveau que la Loy ne connoiſſoit pas. Lui qui l'avoit vû aſſis à la droite de Dieu, regardant du plus haut des Cieux ſes ennemis domptez, tout d'un coup il le voit & le montre abîmé dans un fleuve de douleur; il le voit entouré de la foule de ſes ennemis, abandonné des ſiens, & traité comme l'eſclave ſous un maître cruel. C'eſt dans ſa bouche qu'il met ces lamentables paroles: Sauvez-moi, mon Dieu, parce que les eaux de l'affliction ſont entrées dans le plus ſecret de mon ame, je ſuis enſeveli dans le fond de la mer, & la tempête m'a ſubmergé dans la colére de ſes flots. J'ai crié dans ma peine juſqu'à m'éteindre la voix, mes yeux ſe ſont épuiſez à force de regarder vers le Ciel, dans l'attente que mon Dieu deſcendroit

Pſal. 2.
Pſal. 34.
Pſal. 54.
Pſal. 68.
Pſal. 108.

Pſal. 68.

à mon ſecours. Ceux qui me haïſſent ſans ſujet ſont en plus grand nombre que les cheveux de ma tête, & ceux qui me perſécutent ſe ſont fortifiez contre moi. Je ſuis devenu comme un étranger à mes freres, & comme un inconnu aux enfans de ma mere. Ailleurs il lui fait dire cet autre diſcours non moins lugubre: La bouche de mes ennemis ne ceſſe de former ſur moi les plus odieuſes imprécations. Quand eſt-ce donc qu'il mourra, s'écrient-ils, & quand eſt-ce que ſon nom ſera pour jamais effacé? Si l'un d'eux entre pour me voir, il ne s'érudie qu'à me tendre des pieges par d'inſidieuſes paroles; s'il ſort, il court s'entretenir de ma perte, & la conſpirer avec les autres. Celui même avec lequel je vivois en paix, celui qui mangeoit à ma table, & qui liſoit dans les ſecrets de mon ame a fait éclater ſa trahiſon contre moi. *Pſal. 40.*

Peut-on lire ces paroles ſans reconnoître dans la perſonne de Jeſus-Chriſt la réalité qu'elles expriment? Ces aſſemblées des Juifs que la haine animoit contre lui, ces queſtions captieuſes dont leur malignité cherchoit à ſurprendre ſon innocence, la trahiſon du Diſciple perfide, la déſertion paſgére des autres, qu'eſt-ce-là, que le palpable accompliſſement des prophéties de David?

Mais Iſaïe voit le Sauveur dans les principales circonſtances de ſa mort, & ce qu'il en dit, fût-il le ſeul texte poſitif dans les anciens Oracles, devroit ſuffire pour la cauſe chrétienne. Je ſupplie le lecteur de trouver bon que je remette ſous ſes yeux le paſſage tout entier. *Qui a cru à nôtre parole, & à qui le bras du Seigneur a-t'il été révélé?* Ainſi commence le Prophéte, & ce qu'il va dire mérite bien ſans doute cette exclamarion, & ce langage de ſurpriſe. *Iſai. c. 53.*

Celui qui nous eſt envoyé *s'élévera devant le Seigneur comme un arbriſſeau, & de même que le rejetton qui ſort d'une terre aride. Il eſt ſans éclat & ſans beauté; nous l'avons vû, il n'avoit rien qui attirât ſur lui les yeux, & nous l'avons méconnu.* En vérité ſi nous avions à faire l'Hiſtoire de Jeſus-Chriſt, parlerions-nous autrement de ſon état obſcur, & de ſa vie cachée? Parlerions-nous après l'événement, avec plus d'évidence que le Prophéte avant l'événement? Pourſuivons.

Il nous a paru un objet de mépris & le dernier des hommes;

un homme de douleurs, qui ſçait ce que c'eſt que ſouffrir. Son viſage étoit comme voilé, il paroiſſoit mépriſable, & nous ne l'avons point reconnu.

Que ceux qui ſe ſcandaliſent de la baſſeſſe apparente de Jeſus-Chriſt, apprennent donc ici que malgré ce voile extérieur qui couvroit ſa majeſté, les Prophétes ne s'y méprenoient pas, & qu'il eſt plus glorieux à Jeſus-Chriſt d'avoir été prédit de la ſorte, que s'il avoit été plus grand aux yeux des hommes, ſans être annoncé.

Il a pris véritablement nos langueurs ſur lui, continuë le Prophéte, *il s'eſt chargé lui-même de nos douleurs, nous l'avons conſidéré comme un lépreux, comme un homme frappé de Dieu & humilié. Cependant il a été percé de playes pour nos iniquitez, & briſé pour nos crimes. Le châtiment qui devoit nous procurer la paix eſt tombé ſur lui, & nous avons été guéris par ſes meurtriſſures.*

O, qu'il eſt conſolant de voir les articles de la foy Chrétienne déja ſi clairement exprimez plus de huit cens ans avant le Chriſtianiſme, & les faits montrez de ſi loin, ſe rapporter avec tant d'éxactitude à l'hiſtoire de Jeſus-Chriſt!

Nous étions donc *tous égarez comme des brebis ſans paſteur. Chacun s'étoit détourné pour ne ſuivre que ſa propre voye. Mais Dieu l'a chargé lui ſeul de l'iniquité de nous tous. Il a été offert, parce que lui-même l'a voulu, & il n'a point ouvert la bouche. Il ſera conduit à la mort comme la victime qu'on égorge, & il ſera dans le ſilence, ſemblable à l'agneau qui reſte muet devant celui qui le tond.*

Eſt-ce une prophétie que je raconte, ou ce témoignage de l'Evangile: *Jeſus accuſé par les Prêtres & les Sénateurs ne répondoit rien?*

Matth. c. 26. ℣. 62.

Mais voici le mot deciſif. *Il eſt mort au milieu des douleurs, & condamné par des Juges. Qui racontera ſa génération! Car il a été retranché de la terre des vivans: Je l'ai frappé à cauſe des crimes de mon Peuple.*

Idem. c. 27. ℣. 22. Marc c 14. ℣. 16. Luc. c. 23. ℣. 8. 2. Petr. 2. & 3.

Il eſt mort au milieu des douleurs, condamné par des Juges. Voilà ce que l'impie blaſphême dans l'hiſtoire de l'Evangile. Mais nous lui répondons: Cela même qui vous révolte, eſt ce que vous venez d'entendre de la bouche du Prophéte

phéte. Ce myſtére vous étonne ; il nous étonne comme vous. Mais encore une fois, ce fait qui nous confond tous deux a été formellement prédit, & il eſt arrivé de la maniére qu'il a été prédit. Que vos yeux en ſoient les Juges. Quelle autorité faudra-t'il vous produire, ſi celle-ci la plus forte que l'homme puiſſe imaginer, ne vous ſuffit pas ? Tournez-vous de tous les ſens, inventez, ajoûtez de nouvelles ſubtilitez aux anciennes ; empruntez d'autrui les reſſources qui vous manquent, toûjours ce même argument revient contre vous ; la prédiction d'une part, l'évenement de l'autre : tant les moindres circonſtances de la mort de Jeſus-Chriſt ſont marquées de point en point dans le recueil des Ecritures ! Voyez, en pourſuivant le même détail, comment le Nouveau Teſtament s'aſſocie & fraterniſe, pour ainſi dire, avec l'Ancien.

Selon l'Evangile, Jeſus-Chriſt dans ſa Paſſion étoit l'objet de la dériſion prophane des Juifs, & Iſaïe l'avoit repréſenté ſous cette image ; Jérémie avoit écrit que le Sauveur ſeroit raſſaſié d'opprobres. Jeſus-Chriſt a été vendu, & les trente piéçes d'argent qui en furent le prix ſont ſpécifiées par Zacharie. *Alors*, eſt-il écrit dans ce Prophéte, *ils peſerent trente pieces d'argent qu'ils me donnerent pour ma récompenſe, & le Seigneur me dit : Allez, jettez à l'ouvrier en argile cette belle ſomme qu'ils ont crû que je valois lorſqu'ils m'ont mis à prix.* Quelle convenance & quelle éxactitude de rapport !

Matth. c. 27. ℣. 40. Marc. c. 15. ℣. 32. Luc. c. 23. ℣. 36. Iſai. c. 50. ℣. 6. Thren. c. 3. ℣. 30. Zach. c. 11. ℣. 12.

Jeſus-Chriſt eſt élevé ſur la Croix, ſupplice auſſi honteux que cruel. David avoit dit, parlant du Libérateur, qu'on lui *perceroit les mains & les pieds.* Zacharie s'en étoit expliqué plus formellement encore, s'il eſt poſſible. Entendez ſes paroles. *Alors on lui dira : D'où viennent ces playes que vous avez au milieu des mains ? Et il répondra : J'ai été percé de ces playes dans la maiſon de ceux qui devoient m'aimer.*

Pſal. 21. ℣. 18. Zach. c. 13 ℣. 6.

Jeſus-Chriſt meurt au milieu de deux criminels. Iſaïe avoit vû de loin qu'il ſeroit *mis au rang des tranſgreſſeurs.*

Luc. c. 22. ℣. 37.

Jeſus-Chriſt au milieu des tourmens implore le pardon pour le crime aveugle d'Iſraël. Le même Prophéte avoit prédit qu'il *prieroit pour les violateurs de la Loy.*

Marc c. 15. ℣. 27. 28. Iſai. c. 53. ℣. 12.

Jeſus-Chriſt attaché ſur la Croix eſt outragé par les Juifs. *Il a ſauvé les autres*, lui diſoient-ils, *& il ne peut ſe ſauver lui-même. S'il eſt le Roy d'Iſraël, qu'il deſcende de la Croix, & nous croirons à ſa parole. Il met ſa confiance en Dieu; mais ſi Dieu l'aime, qu'il le délivre.* Comparez ce paſſage avec cet autre de David. *Pour moi je ſuis comme un ver, & non comme un homme; je ſuis l'opprobre du Peuple & le ſujet de ſes inſultes. Ceux qui me voyoient ſe ſont tous moquez de moi; ils en parloient avec dédain, & ils m'inſultoient en tournant la tête. Il a eſpéré au Seigneur*, diſoient-ils, *que le Seigneur vienne donc maintenant à ſon ſecours, s'il eſt vrai qu'il en ſoit aimé.* La reſſemblance des deux portraits ſçauroit-t'elle être plus entiére? Hé les traits de l'un ſont viſiblement tous les traits de l'autre.

Luc. c. 23. ℣. 34. Ibid. ℣. 22. Matth. c. 27. ℣. 42. Pſal. 22. ℣. 6.

Jeſus-Chriſt dans les dernieres langueurs de ſon agonie, eſt abreuvé de fiel mêlé de vinaigre. David l'avoit peint dans cette affreuſe réduction; il l'avoit vû en eſprit raconter ſa peine, & dire: *J'ai attendu que quelqu'un me conſolât, & je n'ai trouvé perſonne qui voulût le faire. Ils m'ont donné du fiel pour ma nourriture, & dans ma ſoif ils m'ont préſenté du vinaigre à boire.*

Matth. c. 27. ℣. 34. Luc. c. 23. ℣. 36. Pſal. 68. ℣ 25. 26.

Les vêtemens de Jeſus-Chriſt ſont jettez au ſort après qu'il eſt crucifié. Juſques dans ce trait je trouve l'accompliſſement de la prophétie de David *Ils ont partagé mes dépoüilles, & jetté le ſort ſur ma robbe.*

Joan. c. 19. ℣. 23. 24.

Jeſus-Chriſt dans ſon dernier ſoupir invoque ſon Pere, & remet l'eſprit entre ſes bras. David avoit mis dans la bouche du Sauveur la même priére qu'entendirent les Juifs.

Pſal. 21. ℣. 19.

Le ſoleil eſt éclipſé, & la terre s'ébranle à la mort de Jeſus-Chriſt. Cet événement ſi prodigieux, & ſi connu même aux Gentils, eſt-il oublié par les Prophétes? Voilà que preſque tous en parlent d'avance. Sans compter ce qu'en dit le Pſeaume 17. la prédiction qu'en fait Amos eſt évidente. *En ce jour-là*, dit le Seigneur, *j'agiterai les fondemens de la terre, & je plongerai Iſraël dans le trouble comme une mere qui pleure ſon fils unique. Le ſoleil ſe cachera dans le milieu de ſa courſe, & je couvrirai la terre de ténébres lorſqu'elle devroit être toute éclatante de lumiére.* Ce jour marqué

Matth c. 27. Luc. c. 23. Phleg. Olympiad. lib. 13. Pſ. l. 17. ℣. 9. Amos. c. 8. ℣ 8.

par un ſigne ſi peu naturel, eſt vû de même par Aggée; mais Zacharie l'apperçoit encore plus à découvert, & ſes paroles ſans énigme, ſans double ſens, banniſſent tous les doutes. *En ce temps-là*, dit-il, *on ne verra point de lumiére ..... Il y aura un jour connu du Seigneur qui ne ſera ni jour ni nuit, & ſur le ſoir de ce jour la lumiére reparoîtra.* Quand l'incrédule voit de ſes yeux une prédiction ſi claire, ſi détaillée, ne ſent-il pas au fond de lui-même une impreſſion forte & vive de la vérité qui perſuade ſa raiſon? N'éprouve-t'il pas une puiſſance ſecrette qui triomphe de ſes réſiſtances? Car enfin tous ces rapports que je viens d'étaler ne ſont point un effet du hazard. Un parallele qui n'eſt établi que ſur la reſſemblance fortuite de quelques traits, peut ſembler une heureuſe rencontre, & dès-là ne convaincre pas. Mais ici tout ſe ſoûtient, tout eſt lié, tout quadre, pour ainſi parler. Ce n'eſt pas un Prophéte ſeul qui nous favoriſe; on pourroit penſer que ſes diſcours ſont relatifs à quelques hiſtoires de ſon temps, qui peut-être nous ſont reſtées inconnuës? c'eſt une ſuite nombreuſe d'Oracles qui tendent manifeſtement au même but, durant une longue ſuite de ſiéeles. Une circonſtance eſt prédite par-celui-ci, une autre par celui-là, une troiſiéme par un autre encore. Réüniſſez-les toutes, elles compoſent une hiſtoire ſuivie, cette hiſtoire eſt clairement celle de Jeſus-Chriſt, & tant de prédictions ne forment qu'un plan éxactement rempli par l'Evangile.

Agg. c. 2. *Zach. c. 14.*

Ne parlons donc plus ni de hazard, ni de rencontre heureuſe. Il y a quelque choſe de plus profond dans ce merveilleux rapport. Les Juifs s'opiniâtrent à le nier aujourd'hui, mais leurs peres plus ſincéres & plus inſtruits, ne fût-ce que parce qu'ils étoient plus voiſins des pures ſources de la tradition, appliquent au Meſſie tous les textes que vous venez d'entendre vérifier dans la perſonne de Jeſus-Chriſt. Il ne faut qu'ouvrir leurs livres pour s'en convaincre, & je veux bien ajoûter encore cette autorité à celle des prophéties mêmes.

Le Rabbin Moïſe Hadarſan traite au long du Meſſie (*a*)

(*a*) Dixit igitur Satan coram Deo: Domine mundi, hoc lumen ſub gloriæ tuæ throno reconditum cujus eſt? Reſpondit ei, Meſſiæ & generationis ejus. Ait Satan coram eo: Domine mundi, permitte me, & adverſabor Meſſiæ & genera-

dans ſes explications ſur la Geneſe, & que ne dit-il pas des ſouffrances qui lui ſont deſtinées? Dans ce fameux Commentaire, on repréſente Satan qui demande à Dieu la permiſſion de tourmenter le Meſſie; Dieu qui ſemble la lui accorder, & le Meſſie qui s'y ſoûmet. On raconte tout de ſuite les douleurs qu'il doit ſouffrir, les opprobres qui doivent tomber ſur lui, les perſécutions qui le doivent éprouver, & les ſiens; & dans cette peinture on reconnoît au premier coup d'œil toute l'hiſtoire de Jeſus-Chriſt. Il eſt vrai que ce dialogue entre Dieu, le Meſſie, & Satan eſt un conte de l'invention du Rabbin. C'eſt aſſez vraiſemblablement une imiration de ce qu'on lit dans les Avantûres de Job. Mais quoi qu'il en ſoit du récit, toûjours eſt-il évident que le Docteur Juif n'a fait que ſuivre la tradition de ſes peres dans l'image qu'il nous trace des ſouffrances du Sauveur.

In Miſna. Le Talmud dit en termes formels, que les derniers jours du Meſſie ſeront pour lui des jours d'opprobte & d'outrage. L'Auteur de l'explication des Pſeaumes dit, que quand le Meſſie viendra, tous les Cantiques ceſſeront juſqu'à ce qu'il ſoit raſſaſié d'inſultes. La Paraphraſe Chaldaïque dit, que les pécheurs labouteront ſur le corps du Meſſie, qu'ils y traceront des ſillons, & qu'il ſera comme une terre fatiguée par le tranchant de la charuë. La même Paraphraſe explique du Meſſie tout le cinquante-troiſiéme chapitre d'Iſaïe que j'ai rapporté plus haut. Or on ſçait de quelle autorité le Targum eſt chez les Juifs, pour eux le plus grand des crimes ſeroit d'en attaquer les ſens, & cet ouvrage eſt, après l'Ecriture, celui qu'ils reſpectent le plus. Tous les anciens

Midras Tehilim. Pſal. 18.

Paraph. Chald. in Pſal. 129. ℣. 3.

tioni ejus. Dixit ei Deus: Non poſſes contra eum. Air rurſus Satan: Permitte me, & ego potero. Dixit ei ſanctus & benedictus: Si tu fueris Satan ita avidus in hoc, ego deſtruam ipſum de mundo, verumtamen nec unam illius generationis animam ego deſtruam. Moxque cœpit Deus ſanctus loqui cum Meſſiâ, ei que dixit: Meſſia juſte mi, iſti qui recondîti ſunt apud te hujuſmodi erunt quod futurum eſt ut peccata eorum inducant te in jugum grave. Oculi enim tui non videbunt lumen, & aures tuæ audient opprobrium magnum. Naſus tuus odorabit fœtorem, & os tuum guſtabit amaritudinem, adhærebitque lingua palato tuo & hærebit cutis tua oſſibus tuis, attenuabiturque fortitudo tua à luctu & gemitu. Eſtne ergo voluntas tua in eis? Si enim tu ſuper te hæc ſuſceperis, bene quidem erit. Sin autem, ecce ego abigam ea ex nunc. Reſpondit Meſſias: Domine mundi, ego lætus ſuſcipio ſuper me tribulationes iſtas & tormenta eo pacto, ut in diebus meis vivifices mortuos, & eos qui à primo Adam uſque ad illud tempus mortui fuerint, &c. *Expoſit. Lib. Gen. Rabbi. Moſis Haſardan.*

Talmudiſtes de l'aveu de Kimki attribuent de concert au Meſſie cet endroit de Zacharie : *Ils jetteront les yeux ſur moi qu'ils auront percé de playes.* Ce que j'ai cité du Pſeaume 69. que le Meſſie devoit être abreuvé de fiel & de vinaigre, eſt encore entendu du Meſſie par la foule des Rabbins. Enfin j'oſe aſsûrer, ſans crainte d'en être démenti, qu'il n'y a rien de plus univerſellement avoüé par les anciens Juifs que la mort du Meſſie dans les tourmens, & même (ce qu'il y a de plus remarquable) par le ſupplice honteux de la Croix. Tous leurs *Medraſcim* ou Commentaires ſont preſque unanimes ſur ce point ; & ſi les Juifs ont changé de langage dans les ſiécles poſtérieurs, c'eſt que l'événement eſt contre eux, & qu'il a fallu pour s'en défendre renverſer juſqu'à leur propre tradition.

Rabbi Salomo in cap. 53. Iſaiæ.
Vide præſertim lib. Succa in cap. Habalil Hammiſſa.
Zach. 12.
Rab. Haſda lib. Saned. cap. quod incipit Nigmar Haddin.
Midras Ruth. ſup. cap. 2. ℣. 14.
Lib. Siphre.
Rab. Samuel. Midras Echa.
Midras Sir. Haſſirim.
Bereſith. Ketanna.
Jonath. Chald. & alii in Tanchuna & Siphre.
Vide lib. Jakuth. & Peſichta.
Lib. Succa. in cap. Habalil. Hammiſſa.
Midras Sir. Haſſirim ſup. cap. 7. ℣ 3.
R. Salomo.
R. David Kimchi.

A la fin pourtant, car il y a des excès qu'on ne peut ſoûtenir toûjours, ils ont bien ſenti que leur Doctrine étoit en diſcorde avec celle de leurs ancêtres. Mais, ô aveuglement de leur eſprit ! Forcez de reconnoître que le Meſſie devoit être condamné & mis à mort, quelques-uns ont inventé la chimére d'un double Meſſie, pour ne pas avoüer que Jeſus-Chriſt eſt le ſeul véritable. Ce ſyſtême inoüi dans les premiers temps ſuppoſe donc un Meſſie fils de David, & un autre fils de Joſeph ; celui-là toûjours heureux & grand : celui-ci mépriſé, pauvre, malheureux, perſécuté, mourant, & reſſuſcité par l'autre. Avec cette clef, diſent-ils, tout s'ouvre dans l'Ecriture. Nous accordons les textes qui parlent des humiliations du Sauveur, avec ceux qui parlent de ſa grandeur & de ſes triomphes. Tout ce que vous liſez de pompeux dans les Prophétes, appliquez-le au fils de David ; tout ce qui préſage des amertumes & des douleurs, expliquez-le du fils de Joſeph. Tout cela eſt bien. Mais encore ſur quoi êtes-vous fondez pour le dire ? Où ſont les paſſages formels des Prophétes, qui comme vous diviſent en deux le Sauveur qu'ils promettent ? Vos peres n'ont-ils pas entendu, n'ont-ils pas expliqué du même Meſſie ces textes oppoſez dont il vous plaît de ſauver l'apparente contradiction par de vaines conjectures ? N'ont-ils pas écrit que celui qui ſeroit envoyé comme l'attente des Nations, ſeroit celui-là même qui devoit porter nos langueurs, & prendre ſur lui tout

le poids de nos infirmitez ? Pourquoi donc ce frivole dénoüement inconnu juſqu'à vous ? Il en eſt un ſi ſimple, ſi naturel, ſi fort pour ſurmonter l'oppoſition des paſſages qui vous troublent. C'eſt de dire, comme en eſt convenu l'un de vos principaux Rabbins, que le Meſſie ne devoit arriver au triomphe que par les combats, & à la gloire que par la route des ſouffrances. David l'avoit dit lui-même : *Il boira du torrent avant que de lever la tête.* N'étoit-ce pas faire entendre qu'il ſeroit affligé avant que d'être glorieux ? O Juifs, cette Doctrine eſt celle de vôtre propre tradition. N'a-t'elle pas dit qu'il y auroit un double avénement du même Meſſie, le premier dans la baſſeſſe & l'anéantiſſement, le ſecond dans l'éclat & la gloire. C'eſt par-là qu'elle a toûjours accordé ces deux paſſages : L'un de Zacharie qui repréſente le Sauveur entrant ſans pompe, l'autre de Daniel qui le peint ſur un thrône que portent les nuées. C'eſt ce ſens que les Talmudiſtes, ſans en excepter un ſeul, ont donné à ces textes. Nous ſommes entrez dans une Doctrine ſi ſimple & ſi conforme à l'Ecriture ; & c'eſt vous qui venez la combattre après tant de ſiécles de poſſeſſion tranquille. Mais malgré vous nous tenons, & nous tiendrons immuablement à la vérité que vos peres nous ont tranſmiſe.

Abarban in Iſai c. 53.

Pſal. 109.

Zach. c. 9. ℣. 9.

Daniel. c. 7. ℣ 13.

Sanhed. c. Helec.

Midras Coheleth.

Abarban. in c. Iſ. 53.

Paſſons maintenant aux difficultez qu'on peut faire, ou que l'on a faites ſur les prophéties que je viens de citer. La plus circonſtanciée eſt celle d'Iſaïe au chapitre 53. Mais ſon évidence a fait ſa diſgrace, & l'on a tout tenté pour l'obſcurcir. Les nouveaux Rabbins ont voulu l'entendre tantôt de Moïſe, tantôt de Joſias, tantôt du Peuple Juif, & quelquefois de tous ces perſonnages enſemble. Dans ces Commentaires gênez, on veut que nous appliquions un verſet à l'un, le ſecond à un autre, le troiſiéme à un autre encore ; puis qu'en rétrogradant de la fin de ce chapitre à celui qui le précéde, nous allions y chercher un mot pour le joindre à d'autres expreſſions dont on forme un tout, & par conſéquent un ſens arbitraire. Mais en vérité que ne diroit-on pas contre nous, & que n'auroit-on pas raiſon de dire, ſi pour appuyer la Doctrine Chrétienne nous faiſions paſſer le lecteur à travers tant de nuages & de détours ? L'embarras même de ces Rabbins qui ſe partagent en opinions ſi diverſes,

n'eſt-il pas une raiſon déciſive contre eux ; & la vérité peut-elle être parmi des hommes ſi inconſtans & ſi diviſez ? Prenons à part chacun de ces différens ſyſtêmes, & l'on verra ſans entrer en de longues diſcuſſions, qu'il n'y en a pas un ſeul qui porte une ombre de vraiſemblance.

Premierement. On ne ſçauroit dire ſenſément que Moïſe ſoit l'objet qu'Iſaïe avoit en vûë. Eſt-ce que Moïſe a été *méconnu* par les Juifs ? Eſt-ce qu'il leur a ſemblé le *dernier des hommes ?* Eſt-ce qu'il a été *condamné par des Juges ?* Eſt-ce qu'il eſt *mort au milieu des tourmens ?* Eſt-ce enfin que tout Iſraël a été *guéri par ſes bleſſures ?* Qu'on recoure aux allégories tant que l'on voudra, jamais il ne ſera poſſible de trouver dans le premier Légiſlateur cette foule de caractéres attribuez au Meſſie par le Prophéte.

Joſias eſt auſſi peu celui dont parle Iſaïe. Ce Prince n'a point été *briſé pour les crimes du Peuple.* Ce Prince fut un des plus ſaints Rois de Juda ; mais il n'a point été *pur de toute iniquité*, lui qui oſa combattre malgré les ordres contraires de l'Eternel. Ce Prince n'a point ramené ceux qui s'étoient *égarez de la voye comme les brebis échappées à l'œil du paſteur.* Et, pour tout dire, ce Prince ne s'eſt point *de lui-même offert à la mort*, il ne l'a point endurée *dans le ſilence*, lui qui fit tant d'efforts pour l'éviter, & qui ſortit du combat pour ménager les triſtes reſtes d'une vie mourante. 2. Paralip. 35.

Ce ſera donc le Peuple Juif tout entier qu'Iſaïe aura voulu peindre. Miſérable reſſource pire encore que les deux autres ! Car qui peut imaginer, ou croire que le Prophéte ait contraint le langage juſqu'à parler d'une Nation entiére ſous la figure d'un homme ſeul ? Qu'il ſoit ainſi pourtant, & qu'il ait eu le deſſein de cacher par cette énigme ce qu'il prédiſoit du Peuple Juif. Je paſſe tout, pour ne point m'arrêter à diſcuter les éxemples de cette eſpece qu'on nous cite. Mais du moins que les paroles du Prophéte ayent un ſens concevable ; & ne lui faites point dire des choſes extravagantes. Or tout en eſt ſemé dans ce Commentaire ridicule, qu'on me pardonne ce terme. D'abord, Iſaïe parlant de celui qu'il annonce, dit : *Il a été percé de playes pour nos iniquitez, il a été briſé pour nos crimes. Le châtiment qui*

devoit nous procurer le ſalut eſt tombé ſur lui, & nous avons été guéris par ſes meurtriſſures. Si c'eſt du peuple Juif qu'il faut entendre ce paſſage, que voudra-t'il dire? Je le demande, & pourra-t'on me l'expliquer? Quoi! Le Peuple Juif a été puni par le Peuple Juif? Quoi! la Nation a été frappée pour donner la paix à la Nation? Quoi! les bleſſures du Peuple ont guéri les bleſſures du Peuple? Qui a jamais oüi parler de la ſorte? Et comment oſe-t'on mettre ce diſcours étonnant dans la bouche d'un Prophéte? Mais voici bien d'autres contradictions. Iſaïe continuë en ces termes: *Il a été offert, parce que lui-même l'a voulu. Il eſt mort au milieu des tourmens, condamné par des Juges. Il a été retranché de la terre des vivans. Je l'ai frappé à cauſe des crimes de mon Peuple.* Sérieuſement l'eſprit le plus délié ſe confond quand on s'obſtine à lui faire trouver ici le Peuple Juif. Si ce Peuple a été condamné par des Juges, où eſt le bons ſens & la vérité? S'il s'eſt offert, parce que lui-même l'a voulu, où ſont les traces de cette oblation? Comment, & en quels temps, & en quelles circonſtances s'eſt-elle faite? S'il a été retranché de la terre des vivans, comment veut-on qu'il ait été guéri par lui-même? Ce qui n'eſt plus, eſt-il guéri par ſa propre deſtruction? Je le dirai donc encore, le ſens humain eſt effrayé de cet amas d'extravagances, & pour moi je le ſuis de la hardieſſe de ceux qui feignant de reſpecter les Prophétes, n'ont pas honte de les rendre complices de ces téméraires ſyſtêmes.

Ce n'eſt point tout. Iſaïe continuë par ces paroles: *Il donnera les impies pour le prix de ſa ſépulture, & les riches pour la récompenſe de ſa mort; parce qu'il n'a point commis d'iniquité, & que le menſonge n'a point été dans ſa bouche.* Dans l'opinion des nouveaux Rabbins, il faudra dire que le Peuple Juif n'a point ceſſé d'être un modéle d'innocence; car l'Ecriture donne formellement ce caractére à celui dont elle parle; mais d'une autre part, comment concevoir ce qui n'y eſt pas moins évident, qu'il a été briſé pour ſes crimes? Quoi! Nous lirons dans le texte que les Juifs n'ont point commis d'iniquité, & le même texte portera qu'ils ont été punis & châtiez de leurs crimes? Aſsûrément le jour & la nuit ne ſont pas plus contraires que ces deux propoſitions.

ſitions. Cependant il eſt décidé que malgré toutes les répugnances de l'eſprit vous le ſoûmettrez à ces contradictions, plûtôt que de reconnoître le Dieu des Chrétiens dans les paſſages du Prophéte. Que les hommes ſont foibles, s'il y en a d'aſſez aveugles pour laiſſer tranquillement repoſer leur foy ſur de ſemblables explications! Non, les Juifs n'y croyent point eux-mêmes, je ne ſçaurois le penſer: Ou s'ils y croyent, un ſi viſible excès prouve ce que dit ſaint Paul, *que l'amour de la vérité qui leur apportoit le ſalut, s'eſt éteint en eux, & que Dieu leur a envoyé une efficace d'erreur, qui les fait croire au menſonge.* 2. Theſſal. c. 2.

Cependant les Juifs ne ſont pas les ſeuls qui ont voulu donner atteinte à la prédiction d'Iſaïe. Juſques dans le ſein du Chriſtianiſme on a vû, ſinon de directes objections contre elle, du moins des explications ſingulieres, pour en affoiblir le ſens unique & véritable. Grotius entre les autres a mis au jour ſes conjectures hardies, & elles n'ont eu que trop de cours par la célébrité de ſon nom. Ce grand homme, dont on ne peut d'ailleurs admirer aſſez les profondes connoiſſances, avoit d'abord maintenu que les paroles rapportées d'Iſaïe ne ſe pouvoient entendre que de Jeſus-Chriſt. Il avoit ſolidement refuté les opinions contraires des Rabbins, & ſuivi le chemin battu, tant il eſt naturel d'y entrer. Mais le goût des nouveautez l'en fit ſortir: Il les aimoit trop, & ce penchant exceſſif pour elles, même dans le déclin de ſon âge, lui fit trouver dans les prophéties des ſens trop ſubtils pour être vrais. Ce n'eſt pas qu'il n'avoüe qu'on y découvre clairement les caracteres de Jeſus-Chriſt, mais il eſt ſi ſoigneux de l'y confondre avec d'autres perſonnages, qu'on ne ſçait plus s'il en eſt l'objet principal. *Grot. Comment. in Iſai c 53.* *Id. de Vevt. Rel. Chriſt. l. 5. Num. 19.*

Ainſi dans la queſtion préſente il avance que depuis le ſeptiéme verſet du cinquante-deuxiéme chapitre, juſqu'à la fin du cinquante-troiſieme d'Iſaïe, c'eſt de Jérémie qu'il eſt parlé. S'il y voit Jeſus-Chriſt, ce n'eſt qu'entant qu'il eſt figuré par ce Prophéte, & toûjours à la faveur d'un ſens myſtique qu'il appelle *ſublime*. Déja cette opinion avoit été ſoûtenuë par un Rabbin célébre, mais Grotius plus habile la défend mieux; & ſi je montre qu'elle eſt fauſſe entre ſes mains, on ne doutera pas qu'elle ne le ſoit encore plus dans elles dont il la tire. *Saadias Gaon.*

Il prend donc chaque verſet des deux chapitres, & les expliquant de Jérémie, il y trouve ſes opprobres, ſes douleurs, ſa priſon, & tout le triſte détail de ſon hiſtoire; mais avec quels efforts, & avec combien peu de ſuccès; on en va juger.

Il rapporte cet endroit du Prophéte: *Il a pris véritablement ſur lui nos iniquitez, il s'eſt chargé lui même de nos douleurs.* Puis il ajoûte qu'Iſaïe met ces paroles dans la bouche des Juifs après la priſe de Jéruſalem. C'eſt donc, ſelon Grotius, comme s'ils avoient dit: Nos crimes demandoient que tous les maux tombaſſent ſur nous, lorſque Jérémie, quoique innocent, a été châtié pour nous tous. Mais ſi telle étoit la penſée d'Iſaïe, conſtamment il s'eſt expliqué comme un homme qui penſoit tout le contraire. Comment en effet les Juifs pouvoient-ils s'écrier: Jérémie a porté *nos* douleurs, ſi ces douleurs ne leur étoient ni propres ni perſonnelles, mais étrangéres? Peut-on dire d'une douleur qu'elle eſt la nôtre, quand ſes atteintes n'arrivent point juſqu'à nous. On pourroit s'exprimer ainſi dans le cas d'une calamité qu'un autre partageroit; alors on voudroit faire entendre ſeulement qu'il éprouve une diſgrace pareille à celle que nous reſſentons. Mais parler ainſi pour marquer que la peine que nous devions ſubir eſt retombée ſur un autre; ce ſeroit un abus viſible du langage, & quoi qu'on diſe, je ne ſçaurois en accuſer le Prophéte.

Mais ce ſens eſt ſi bien celui d'Iſaïe, continuë Grotius, qu'il ajoûte le verſet d'après: *Et cependant il a été percé de playes pour nos iniquitez, il a été briſé pour nos crimes.* N'eſt-il pas clair que ces mots déſignent les malheurs de Jérémie? Non, cela n'eſt point évident, c'eſt le contraire qui l'eſt. Effectivement il y a une extrême différence entre dire: Nos crimes ont été la cauſe de ſon ſupplice; ce qui eſt la penſée d'Iſaïe, & convient à Jeſus-Chriſt ſeulement à l'excluſion de Jérémie: Ou dire: Il a été puni ſans le mériter, tandis que nous méritions de l'être; ce qui convient à Jeſus-Chriſt, & à Jérémie. Or le Prophéte repréſente les maux de celui dont il parle, comme la punition des iniquitez du Peuple. Donc puiſque Jérémie n'a point ſouffert, pour cette raiſon, ce n'eſt point lui que le Prophéte avoit en vûë.

Rendons ceci plus ſenſible. Il y a pluſieurs maniéres de porter un châtiment. On le ſubit ou pour ſes fautes perſonnelles & propres, ou pour celles d'autrui, ou ſimplement quand la peine eſt injuſte, & qu'on eſt puni ſans cauſe. Laiſſons à part la premiere eſpece de châtiment; il n'en eſt point ici queſtion. Ce qu'il y a d'inconteſtable, eſt que la ſeconde ne convient point à Jérémie. Il n'a point ſouffert pour les fautes du Peuple. Il n'a donc été châtié que de la derniere ſorte; c'eſt-à-dire, qu'il a porté des peines injuſtes. Or Iſaïe ne parle que de la ſeconde eſpece; ſon texte eſt formel: *Il a été percé de playes pour nos iniquitez, il a été briſé pour nos crimes.* Ce n'eſt donc point Jérémie qui étoit ſon objet; c'eſt donc Jeſus-Chriſt; car nul autre que le Meſſie des Chrétiens n'a ſouffert pour l'expiation des péchez d'autrui. Il me ſemble qu'il n'y a point de replique à ce raiſonnement.

Grotius continuë, & voulant expliquer conformément à ſon ſyſtême cet autre verſet: *Le châtiment qui devoit nous procurer la paix eſt tombé ſur lui; ſes meurtriſſures nous ont guéris:* il a recours au Commentaire le plus contraint qui fut jamais. Il veut encore que ce ſoient les Juifs qui parlent en cet endroit, & que ce diſcours revienne à celui-ci: La paix auroit habité parmi nous, le ſalut y ſeroit deſcendu ſi nous avions été dociles à ſes leçons [de Jérémie.] Quelle violence faite au texte! Et ne ſent-on pas que le lecteur eſt joüé quand on ne lui offre que ces vaines conjectures? Le Prophéte s'exprime de la maniere la plus abſoluë, & voilà que malgré toute évidence, on force la lettre pour l'envelopper de je ne ſçai quelles ſuppoſitions imaginaires. On fait une propoſition *conditionelle* de ce qui eſt *poſitivement* énoncé dans les ſaints Livres. On invente à ſon gré des détours contraires à la ſimplicité de l'original. On nous fait lire: *Nous aurions* été guéris par ſes meurtriſſures ſi, &c. quand il eſt dit expreſsément: *Nous avons* été guéris par ſes meurtriſſures. Eſt-ce-là nous expliquer les prophéties? C'eſt nous raconter ſes propres viſions. C'eſt nous dire: Vous ne trouvez qu'un ſens dans les Ecritures; & moi j'y trouverai, j'y ferai voir tous ceux qu'il me plaira par mes changemens.

Je remarque encore dans le même Auteur une affectation inexcuſable lorſqu'il nous montre Jérémie dans cet autre verſet : *Il a été offert, parce que lui-même l'a voulu, & il n'a point ouvert la bouche.* Quand eſt-ce donc que ce Prophéte gardoit un ſilence ſi muet ? Ce fut apparemment lorſque Phaſſur le fit mettre dans les fers, & que le lendemain au ſortir de ſa priſon, il fit à ſon perſécuteur de ſi funeſtes préſages. Ce fut apparemment lorſqu'il s'abandonnoit à l'impatience des murmures, & qu'il s'écrioit : *Maudit ſoit le jour auquel je ſuis né : que le jour auquel ma mere m'a enfanté ne ſoit point béni.* Ce fut apparemment lorſqu'arrêté par les Prêtres & les Prophétes, il ſupplioit avec des inſtances ſi vives qu'on lui conſervât la vie. Ce fut apparemment lorſque fatigué des miſéres de ſa longue captivité, il diſoit au Roi de Juda : *O, mon Seigneur, recevez la priére que je vous fais, & ne me renvoyez point dans la priſon de Jonathan, de crainte que je n'y meure.* Enfin, ce fut apparemment lorſqu'il diſoit encore à Sédécias curieux de lire par lui dans les ſecrets de l'avenir : *N'eſt-il pas vrai que ma mort eſt certaine ſi je vous annonce la vérité ?* Qui ne voit dans ces diverſes rencontres, non une ame qui d'elle-même s'offre avec courage, mais un cœur affoibli par les rigueurs & la durée de ſa peine, une conſtance qui s'éteint, & une patience preſque épuiſée ? Mais enfonçons juſqu'à la racine de la difficulté. Il eſt dit en termes formels dans Iſaie que celui dont il parle *donnera ſon ame pour les pécheurs, qu'il ſera retranché de la terre des vivans, qu'il juſtifiera par ſa Doctrine un grand nombre d'hommes, qu'il verra ſa race durer long-temps, & qu'il ſera ſuivi par une multitude immenſe.* Or rien de tout cela ne convient à Jérémie.

Jerem. c. 20.

Ibid. ℣ 14. *Idem. c.* 26.

Id. c. 37.

Id. c. 38.

Iſ c. 53. ℣ 8. 10. 11. 12.

Et pour commencer par le dernier trait, il ne paroît point que le Prophéte ait aſſemblé près de lui cette foule de Diſciples. Je l'entens au contraire qui ſe plaint d'être ſeul, qui dit avec douleur : *Je ſuis devenu l'objet de la dériſion publique, tous me raillent avec inſulte, la parole du Seigneur eſt pour moi un ſujet d'opprobre, & je ne parlerai plus en ſon nom, car j'ai entendu* contre moi *la malédiction du grand nombre.* Celui à qui Dieu avoit *donné pour partage une multitude immenſe*, auroit-il ainſi parlé ?

Jr. c. 20. ℣ 7. 8. 9. & 10.

Secondement, il n'eſt point vrai que Jérémie ait vû *ſa race durer long-temps*, lui qui conſerva juſqu'à la fin une inviolable virginité, comme le dit ſaint Jerôme ſur la foy de tous les Juifs. *Hier. adv. Jovin. l. 1. c. 18.*

Enfin, il n'a pas livré ſon ame à la mort, & ſes jours n'ont point été tranchez pour le ſalut des pécheurs. On n'en découvre ni point ni virgule dans ſon hiſtoire. En vain Grotius pour lui appliquer ce dernier caractére, veut nous faire entendre qu'il le remplit dans ces cachots ténébreux où les Grands le firent enfermer à la fin du ſiége de Jéruſalem. A qui fera-t'il croire cette prodigieuſe explication ? Il s'agit ici d'une mort réelle & priſe dans toute la rigueur de ce terme. Toutes les expreſſions du texte conduiſent à cette idée préciſe. La langue originale l'exprime en termes plus forts encore que les traductions. A quel deſſein Grotius vient-il donc nous préſenter un ſens vague, à la place du ſens naturel, unique & perpétuel de la prophétie ? Elle eſt ſi évidente qu'elle a ſeule ébranlé une foule preſque innombrable de Juifs, & qu'elle en a fait entrer mille dans la foy Chrétienne. Ils l'ont ouvertement reconnu dans leurs écrits, & voilà qu'un Chrétien tente d'affoiblir la lumiére qui perce juſqu'à ceux qui s'y dérobent. Funeſte effet du ſçavoir, quand la ſimplicité ne le guide pas. *Id. in Jer. 25.* *Jerem. c. 37. ℣. 15.* *Joan. Iſaac. Levit. Diſſ. ver. Ebr. ſcript. l. 2.*

Je ſçai qu'on fait une difficulté peut-être plus forte ſur le Pſeaume 21. dont j'ai plus haut extrait ces paroles : *Ils ont percé mes mains & mes pieds.* J'ai dit qu'elles expriment clairement la mort de Jeſus-Chriſt par le ſupplice de la Croix. Tous les Interprétes du Monde les ont entenduës de la ſorte, & je ne vois rien de mieux ſoûtenu dans la tradition, même Judaïque : Toutefois on prétend aujourd'hui que cette application eſt fauſſe ; & on le prétend, parce, dit-on, que le texte Hébreu n'eſt pas fidélement traduit dans ce paſſage, que l'Original porte tout différemment de la Vulgate, & que l'on s'eſt permis dans l'Egliſe une fraude pieuſe qui, par le changement d'une lettre ſeule, fait une prophétie d'un texte dont le ſens en lui-même eſt indéterminé & ſuſpendu. *Pſal. 21. ℣. 17.* *Sicut Leo manus meas & pedes meos.*

Mais plus cette accuſation eſt grave, plus je ſuis étonné qu'on ne la fortifie d'aucune preuve. Quand on nous dit que

Pſal. 95. ces paroles : *Chantez dans toutes les Nations que le Seigneur*
V. 9. *a établi ſon regne par le Bois*, ſont des paroles autrefois introduites dans les Pſeaumes ; nous n'oppoſons rien à ceux qui le diſent, parce qu'ils ont pour eux l'autorité des Exemplaires anciens. Mais ici cette même autorité combat pour nous. Les Septante qui ſont les plus anciens Interprétes de l'Ecriture, & nez ſi long-temps avant le Chriſtianiſme, ont traduit l'Original de la maniére que nous le traduiſons. La Vulgate n'a fait que le ſuivre pas à pas ; les verſions Syriaque & Arabe ſe déclarent pour le même ſens ; les Maſſorethes eux-mêmes ont reconnu qu'un grand nombre d'Exemplaires d'une antiquité reſpectable portoient le terme qu'on nous conteſte, & la petite Maſſore avoüe qu'à le prendre à la rigueur, le terme dont on diſpute a la même force, le même ſens que l'expreſſion qu'on lui ſubſtituë. Pourquoi donc nous imputer une falſification dont nous aurions horreur, lorſqu'il eſt clair qu'en préférant une leçon à l'autre, nous ne faiſons que ceder à l'autorité ? Pour deux mots dont après tout la ſignification eſt égale, eſt-ce la peine de faire tant d'éclats, & devons-nous être plus ſuſpects que les Juifs dans un changement qu'ils auront pû faire comme nous ? Il eſt de nôtre intérêt de lire d'une façon, je le veux ; mais n'eſt-il pas du leur de lire d'une autre ? Tenez donc la balance en équilibre, & ſi vous les épargnez, du moins ne nous condamnez pas. Faites tomber la variation des Exemplaires ſur l'ignorance ou ſur l'inattention des Copiſtes, que la reſſemblance des deux termes aura peut-être trompez, nous y conſentirons. Mais n'oubliez pas que la traduction des Septante, & les plus anciennes verſions de l'Orient juſtifient les Chrétiens ; qu'ainſi la fraude, s'il y en a, n'eſt pas leur crime ; qu'il eſt au contraire cent fois plus raiſonnable d'en accuſer les Juifs, tant de fois convaincus de ces altérations.

ἀζυξαν χείρας μου καὶ πόδας.

Lipman. in Nitzachon.

On vous l'impute, direz-vous, parce que le mot conteſté, pris dans le ſens des Chrétiens, eſt contraire à l'uſage des Juifs qui ne faiſoient point crucifier les coupables. Ils avoient horreur de cette eſpéce de ſupplice. Comment donc le Prophéte l'auroit-il ſi clairement déſigné dans ſes Pſeaumes ? La réponſe eſt facile & naturelle. En deux mots, c'eſt que David

éclairé des lumiéres Divines, voyoit au-delà de ſon ſiécle, & découvroit le temps où les Juifs devoient être dépoüillez de leur ancienne autorité. Or il eſt conſtant que dans les jours de Jeſus-Chriſt, déja la puiſſance de vie & de mort leur étoit ôtée. *Il ne nous eſt plus permis de faire mourir perſonne*, diſoient-ils à Pilate. Les peines capitales étoient infligées ſelon la juriſprudence Romaine. Quel inconvénient trouvez-vous donc à dire qu'un Prophéte voyoit en eſprit ce qui devoit arriver un jour, & ce que l'Evangile nous raconte ? Plus il eſt vrai que le ſupplice de la Croix étoit odieux aux anciens Juifs, plus il eſt démontré que David a fait une éclatante prophétie. Elle auroit peut-être moins de force ſi elle s'accordoit mieux avec les uſages de ſon ſiécle, & l'on ne ſçauroit fortifier l'objection qu'au même temps on ne fortifie ma réponſe.

Joan. c. 18. ℣. 31.

Il ne me reſte donc plus qu'à diſcuter les paſſages de Zacharie qu'on nous conteſte. J'en ai rapporté ces mots : *Ils jetteront les yeux ſur moi qu'ils auront percé de playes.* J'ai cité encore cet autre endroit du même Prophéte : *On lui dira : D'où viennent ces playes que vous avez au milieu des mains, & il répondra : J'ai été percé de ces bleſſures dans la maiſon de ceux qui m'aimoient.* Or on veut que l'un ni l'autre des ces textes ne ſoit appliquable à Jeſus-Chriſt, ſans une évidente dépravation du ſens littéral. On en donne cette raiſon. Zacharie parle du faux Prophéte qui invente des menſonges, & qui oſe annoncer au nom du Seigneur les viſions de ſon propre eſprit. Il dit de ce faux Prophéte, qu'il ſera châtié par le pere & la mere qui lui auront donné la vie, qu'ils le perceront eux-mêmes en punition d'avoir ainſi prophétisé, qu'on lui dira : *D'où viennent ces playes*, &c. Le ſens de ces paſſages eſt donc parfaitement intelligible en ſoi, & ſa ſimplicité diſpenſe de recourir à des ſens prophétiques pour l'entendre. Zacharie n'y veut rien prédire. Seulement il fait alluſion à la Loy de Moïſe qui condamnoit à la peine capitale ceux qui ſans miſſion & ſans caractére ſe donnoient comme inſpirez.

Zach c. 12. ℣. 10.

Id. c. 13. ℣. 6.

Je reconnois que cette explication ſeroit ſatisfaiſante, ſi elle pouvoit s'allier avec le premier paſſage, de la même ſorte qu'elle ſemble compatir avec le ſecond. Mais elle

n'a qu'une éxactitude imparfaite, & l'on va voir qu'elle ſoûtient mal d'une part ce qu'elle ſemble établir de l'autre.

Le premier texte dit : *Ils jetteront les yeux ſur moi qu'ils auront percé de playes.* Qui eſt celui qui parle de ſoi-même en ces termes ? Eſt-ce le faux Prophéte qui a ſéduit le Peu-
Zach. c. 12. ℣. 10. ple par ſes trompeuſes paroles ? Nullement. C'eſt celui qui *répand ſur la Maiſon de David, & ſur les habitans de Jéruſalem un eſprit de grace & de priére.* Peut-on nier qu'en parlant de la ſorte, Zacharie n'ait eu une penſée totalement contraire à celle qu'on lui prête ? Il faudroit donc le faire extravagant & impie juſqu'à dire d'un impoſteur qu'*il a répandu l'eſprit de grace ſur la Maiſon de David, & l'eſprit de priére ſur les habitans de Jéruſalem ?* Mais vouloir imputer ce diſcours à un grand Prophéte, c'eſt vouloir qu'il ſoit tombé délibérément dans le contradictoire le plus viſible. Il n'y a point d'interprétation qu'il ne fallût lui donner dans ce paſſage, plûtôt que de l'accuſer d'un tel égarement. Je conclus donc qu'on incidente à tort & en vain, pour nous enlever un titre ſi favorable à la cauſe Chrétienne.

Zach. c. 13. ℣. 6. Le ſecond paſſage ne le paroîtra pas moins, ſi l'on veut être attentif & nous faire juſtice. J'avoüe que Zacharie y fait alluſion à la peine capitale dont il étoit ordonné de punir les Prophéres menteurs. Mais il ne s'y borne pas. Tout d'un coup il paſſe à une autre image bien differente, & fait une prédiction formelle du ſupplice de Jeſus-Chriſt. La preuve que j'en donne, c'eſt qu'il repréſente d'abord le faux Prophéte puni de mort par ſa famille, puis enſuite qu'il le montre ſeulement percé de playes qu'on lui a faites aux mains. Or ce dernier ſupplice n'eſt point un ſupplice capital, il n'étoit pas même ordonné par la Loy, & jamais il n'a été d'uſage parmi les Juifs. Donc ce n'eſt point du faux Prophéte ſeulement que parle Zacharie dans toute la ſuite du texte, & il avoit en vûë Jeſus-Chriſt, qui devoit un jour être regardé parmi les ſiens comme un Prophéte ſéducteur. C'eſt lui qui devoit montrer ſes mains percées, & dire au milieu de Jéruſalem à ceux qui l'interrogeroient : Ouvrez les yeux, & *voyez les playes dont*

on

on m'a chargé dans la maiſon de ceux à qui je devois être ſi cher.

Pour donner un plus grand jour à ces réponſes, il faut obſerver qu'un texte douteux pour le ſens doit toûjours être entendu de la maniere la plus favorable à l'Auteur, quand il ſe préſente un moyen de le ſauver de la contradiction. Conſtamment la préſomption doit être pour lui, ſur tout ſi l'on remarque d'ailleurs qu'il penſe de ſuite & ſainement. On n'a point d'autre régle pour juger des endroits où l'Auteur, à deſſein, ou par inattention enveloppe ſon diſcours. Sur ce principe éxaminons les paſſages dont il eſt queſtion. Ou bien Zacharie vouloit parler ſeulement du faux Prophéte, comme le ſoupçonnent les incrédules, ou bien ſous cette image il vouloit prédire le ſupplice du Meſſie, comme le prétendent les Chrétiens. Entre ces deux partis il faut opter. Pour le faire ſans riſque d'erreur, obſervons donc la régle que je viens d'établir, & ne donnons point, s'il ſe peut, aux textes un ſens qui faſſe à leur Auteur la honte de ſe contredire. Or dans l'hypothéſe de l'incrédule voyez comment tout eſt en diſcorde dans le diſcours de Zacharie. Il met à la bouche d'un faux Prophéte un langage qui ne lui peut convenir, il parle d'un événement préſent d'une maniere qui combat les uſages de ſa Nation, il repreſente un homme mis à mort, puis il borne ſon ſupplice aux bleſſures de ſes mains. Voilà des contradictions étonnantes. Mais dans le ſyſtême Chrétien, tous ces combats de paroles & d'idées s'évanoüiſſent, le dernier paſſage qu'on y explique par le premier, expoſe une évidente prédiction, & le diſcours entier du Prophéte redevient une ſuite d'idées compatibles, naturelles & juſtes. Il n'y faut rien ajoûter, il n'en faut rien retrancher, il s'éclaircit de lui-même, & il n'eſt beſoin pour l'entendre que de ſe dégager de la prévention qui l'obſcurcit. Le ſyſtême de l'incrédule n'eſt donc pas le véritable, & le nôtre eſt le ſeul qui ſe ſoûtienne.

Auſſi, comme je l'ai remarqué plus haut, les Apôtres ne craignoient point d'appliquer à Jeſus-Chriſt ces deux textes, & ſaint Jean l'a fait dans ſon Evangile. Les Juifs le liſoient de leurs yeux, ſans oſer dire qu'on abuſoit des pa- *Joan. c. 19. ℣. 37.*

roles du Prophéte ; c'eſt donc qu'ils les entendoient eux-mêmes du Meſſie, & qu'en attaquant l'Evangéliſte, tous leurs traits auroient porté contre l'ancienne tradition. Juſqu'aux Juifs de nos jours, ils rapportent les prophéties que j'ai citées à des ſujets qui ont ſouffert une mort violente, comme à un Akiba qui périt dans le deuxiéme ſiécle. Tant ils ſont preſſez par les témoignages des Ecritures qu'ils conſervent en preuves contre eux.

Telles ſont les plus fortes difficultez par leſquelles on tente de ruiner ou d'affoiblir la force des prédictions ſur la mort de Jeſus-Chriſt. On voit que ſans nous écarter des Livres ſaints ni de l'hiſtoire, nous répondons à tout. Nôtre Doctrine ſort évidente des textes qui l'expriment, & nous n'y voyons que ce que nous ſommes contraints d'y voir. Après tout que ſert de diſputer à outrance ſur un paſſage, dès que la foule des autres eſt unanime pour le ſens que nous défendons ? En ſommes-nous moins forts ? C'eſt comme ſi nos adverſaires arrachoient d'un grand arbre une de ſes feüilles, & lui laiſſoient le reſte de ſes branches avec ſes profondes racines.

CHAPITRE IX.

Que JESUS-CHRIST *eſt reſſuſcité comme les Prophétes l'avoient écrit du Meſſie.*

TOut eſt renfermé dans ce point ſeul. S'il eſt vrai, tous les autres ſont vrais ; s'il eſt faux, la Religion Chrétienne eſt fauſſe, & je ne la vois plus que comme une fable perpétuelle, indigne de la créance des hommes. Rien n'eſt plus conſtant que ce qu'a dit l'Apôtre ſaint Paul : Que *ſi J. C. n'eſt point reſſuſcité, nôtre foy eſt vaine*, & ſes appuis trompeurs. Celui qui s'eſt vanté de ſortir vivant de ſon tombeau trois jours après ſon ſupplice, celui qui ne devoit être, ſelon ſa parole, que trois jours & trois nuits dans le ſein de la Terre, & qui pourtant habiteroit encore la demeure des morts, ne ſeroit qu'un impoſteur odieux à tous les ſiécles. Autant

1. *ad Cor. c.* 15 ℣ 14. *Matth. c.* 16. ℣. 21. *Marc. c.* 8 ℣. 31. *Luc. c.* 11 ℣. 29.

que ce ſigne donné par lui-même eſt déciſif pour lui s'il a dégagé ſa promeſſe, autant il ſe tourne à ſa ruine ſi l'événement lui eſt contraire.

A parler dans l'éxactitude, c'eſt donc ſur l'article de la Réſurrection de Jeſus-Chriſt que doit rouler toute la controverſe entre les Déïſtes & nous. Ne diſputons plus ſur le reſte; il n'en ſera que ce qu'ils voudront, & je veux bien regarder comme indifférent à la Foy tout ce que j'ai recüeilli de preuves juſqu'à préſent. Mais du moins, que la conteſtation finiſſe à ce terme. Soyons une fois victorieux ou vaincus. Plus le fait eſt prodigieux, impénétrable au ſens humain & ſans éxemple, plus je favoriſe la cauſe du Déïſme. Il n'a pas à ſe plaindre, puiſque je renferme la déciſion du tout dans l'article même qu'il croit le moins ouvert à la preuve. Examinons la choſe ſans partialité. Je ne demande rien avant tout, ſinon qu'on ſe mette dans le point de vûë néceſſaire, & que l'on ait pour les Hiſtoriens Evangéliques la même équité que l'on a pour les autres Ecrivains qui rapportent un fait. Celui dont il eſt queſtion eſt hors des régles ordinaires, je l'avoüe; mais enfin s'il peut n'être pas, il peut être, il n'eſt point abſurde, & l'on ne dira pas qu'il eſt inéxécutable à la puiſſance Divine. Tout ce que l'on ſçauroit éxiger, eſt donc que l'on en faſſe une diſcuſſion rigoureuſe. Or pour juger de ſa certitude, j'établis ces trois principes dont perſonne ne peut conteſter la ſuffiſance, ni la vérité.

Premierement, un fait pour être crû, doit être tel qu'après les recherches & la critique sévére de toutes ſes circonſtances, un homme droit & raiſonnable ait plus de preuves pour s'y rendre, qu'il n'y a de force dans les objections pour l'engager à le nier.

Secondement, le fait doit être tel, qu'en le niant on charge ſa réſiſtance d'abſurditez inſoûtenables.

Troiſiémement enfin, le fait doit être tel que les difficultez qu'on lui oppoſe ſoient démontrées vaines, & les preuves de ſa certitude démontrées ſans replique. C'eſt-à-dire, ſi vous le voulez en d'autres termes, que celui qui affirme le fait doit en donner des preuves qu'on ne puiſſe détruire, & renverſer les objections de maniére qu'on ne puiſſe les rétablir. Appliquons ces principes à la queſtion préſente. J'eſ-

pére vous conduire par eux à la plus entiére certitude. Accordez-moi néanmoins de ne porter de jugement ſur mes raiſons, qu'en les prenant toutes enſemble. Comme je vais les montrer par ordre, & qu'elles ſe prêteront un appui mutuel; il ſeroit injuſte de ne les peſer que ſéparément & ſans rapport de l'une à l'autre.

Jeſus-Chriſt, diſent les Chrétiens, eſt reſſuſcité d'entre les morts trois jours après ſon ſupplice. Nous le nions, répondent les incrédules; c'eſt à vous qui l'aſsûrez à nous produire vos preuves. Rien n'eſt plus facile, repliquent les Chrétiens: Nous expoſons le témoignage des Apôtres par qui ce fait nous eſt tranſmis, & nous le croyons ſur la foy de leur parole. Or elle ne peut nous tromper. Ils étoient contemporains du prodige qu'ils racontent. Ce n'étoit point ſur des rapports mal approfondis, ni ſur un évenement éloigné qu'ils ont crû, c'eſt ſur un fait préſent, & dont ils diſent: Nous l'avons vû, oüi nous-mêmes, & de nos yeux. On ne peut donc pas croire que les Apôtres ayent été trompez. Moins encore peut-on ſoupçonner qu'ils fuſſent trompeurs. Comment l'auroient-ils été? Sont-ce des hommes d'un génie ſupérieur, ou dreſſez par habitude à la ſcience de feindre? Les a-t'on vû déja tendre des piéges à la ſimplicité des Peuples, ou bien ſont-ils d'un crédit à ſoumettre la multitude à l'autorité de leur parole? Sont-ils maîtres en Iſraël? Ont-ils des appuis ſecrets dans les Puiſſances, & la politique mondaine trouve-t'elle ſon intérêt à fortifier la ſéduction? N'oſe-t'on les contredire, dans la crainte d'irriter un parti redoutable? Ce qu'ils racontent eſt-il dans l'ordre naturel? Eſt-il flatteur à l'amour propre? Eſt-ce par des moyens ſecrets, & en des aſſemblées myſtérieuſes qu'ils prêchent cet événement incompréhenſible, un homme reſſuſcité par la vertu de Dieu qui habite en lui? Leurs diſcours ſont-ils enveloppez, tels que le ſont d'ordinaire ceux des impoſteurs qui ſe préparent des fuites ſi la vérité les ſurprend? Ont-ils tout à gagner s'ils perſuadent? N'ont ils rien à perdre s'ils ſont démentis? Sont-ils favoriſez par la conjoncture des temps? Le ſont-ils par les préjugez de la Nation? D'une autre part ſont-ils négligez, comme on néglige ces vains déclamateurs qui ne ſervent que d'amuſement au loiſir du peuple? Dédaigne-t'on

ce qu'ils annoncent, comme on dédaigne ces fables groſſiéres & frivoles, qui tombent d'elles-mêmes ? Laiſſons-les dire ; c'eſt une poignée d'extravagans qui débitent sérieuſement un ſonge : ce qu'il a de ridicule va le réfuter de reſte. Eſt-ce-là le langage de Jéruſalem contre eux ? Enfin reconnoît-on leur fraude à quelque trace, & les en a-t'on convaincus ? Se ſont-ils contredits, & leur probité ſuſpecte en quelque point rend-elle celui-ci douteux ? Rien moins, & le contraire ſe montre évidemment à qui veut ſuivre leur caractére & leur conduite. Jamais hommes ne furent en effet moins propres à concevoir le projet d'impoſer à toute la Terre. Ils ſont d'une profeſſion mépriſable, & de la naiſſance la plus obſcure. Ne cherchez en eux ni d'élévation dans l'eſprit, ni de talens extérieurs, ni de connoiſſances acquiſes. Ils n'en ont point ; ils ſont ſeuls & deſtituez de toutes les reſſources humaines. Que ce qu'ils rapportent ſoit probable, ou qu'il ne le ſoit point, qu'il attaque les Puiſſances, qu'il en attire la haine ſur eux, qu'il choque les idées ordinaires ou non ; il n'importe : ils diſent en ſimplicité ce qu'ils ont vû, & ils le diſent en public, dans le lieu même où le fait s'eſt paſsé, ſous les yeux des ennemis implacables de leur Maître, & peu de jours après les triſtes avantures de ſa mort. Que ceux qui l'entendent le croyent, ces impoſteurs prétendus n'en ſont ni plus opulens, ni plus reſpectez, ni plus puiſſans. Tout au contraire qu'on les croye trompeurs, une persécution inévitable eſt contre eux, la main qui n'a pas épargné le Chef n'épargnera pas les Diſciples ; ils doivent s'attendre aux mépris injurieux, aux tourmens & à la mort. Ils s'y attendent en effet, & bien-tôt l'événement répond à leur attente. Mais tandis que tout s'apprête, & qu'il n'y a de ſalut pour eux que dans la ſeule rétractation, jamais le dédit n'échappe à leur bouche. Ils pouvoient au moins ſe retrancher ſur les autres prodiges de Jeſus-Chriſt, héſiter & mollir ſur celui de ſa Réſurrection ; ils ne le font pas, & pour dernier trait, ceux qui les combattent ne peuvent ſur le reſte attaquer l'innocence de leurs mœurs. O l'étrange & inexpliquable impoſture, ſi ceci en eſt une ! Des hommes ſoûtiennent ſans intérêt un menſonge inutile ; qu'ai-je dit inutile ? Ils ſoûtiennent contre tout intérêt un menſonge qui les va per-

dre. Ils meurent pour un menſonge dont leur conſcience ſçait l'inſigne noirceur. Conſtàmment il n'y a point d'éxemple d'aucune impoſture de cette eſpéce ; & quand il y en auroit, les hommes, non les hommes ne le croiroient pas véritable. C'eſt qu'au fonds, il ne faut attribuer à l'humanité que ce qui eſt humainement poſſible. Or il eſt ſouverainement chimérique qu'on ſe déſapproprie aſſez de ſoi-même pour aller délibérément à la mort, en vûë ſeulement d'établir une fauſſeté connuë comme telle. Un homme de ce caractére ſeroit déja un prodige inconcevable ; mais douze hommes du même génie formeroient un prodige encore cent fois plus déſeſpérant pour la raiſon, & je n'éxagére pas ſi je dis qu'il n'y a point de terme pour l'exprimer. Je ſçai qu'on peut me nommer une foule de Grecs & de Romains qui ſe ſont dévoüez à la mort, quoiqu'ils la regardaſſent comme une extinction entiére & un anéantiſſement éternel. Mais du moins ils avoient un motif brillant, ſéducteur, & même loüable en apparence. C'étoit l'amour de leur patrie, de la vérité, de leur famille, de leurs amis, de la gloire & d'un grand nom après le trépas.

Æneid. l. 6. *Vincet amor patriæ, laudumque immenſa cupido.*

Quelques-uns eſpéroient en mourant que le ſacrifice de leur vie leur en rendroit une plus honorable dans la mémoire des deſcendans. D'autres ſe flattoient du plaiſir d'entretenir dans les Champs Elisées les Héros, les Sçavans & les Sages amis des Dieux & de la vertu. C'eſt ainſi que Socrates (*a*) mourant éxagére le bonheur de ſe voir bien-tôt avec Orphée, Héſiode, Muſée, Homére, Palaméde, Ajax fils de Télamon, Ulyſſe & les autres. Triſte & vaine félicité, mais grande à ſes yeux. Enfin s'ils renonçoient à la vie, c'étoit par des vûës flatteuſes à l'orgüeil, agréables à l'imagination & con-

(*a*) Si quis enim illuc profectus liber ab his qui ſe profitentur Judices eſſe, veros repererit Judices qui judicare illic perhibentur, Minœm, Rhadamantum, Æacum, alioſque quotcumque Semidei juſtè vixerunt, numquid ejuſmodi tranſmigratio parvi pendenda cenſebitur ? Rurſus Orpheum, Muſæumque convenire, & Heſiodum, & Homerum quam multo aliquis noſtrum redimeret ? Equidem ſi hæc vera ſunt, ſæpius mori velim. Quippe cum mihi inprimis mirifice grata fit futura habitatio illa atque conſuetudo : Quandoquidem una cum Palamede futurus ſum & Ajace Telamonis filio, & aliis antiquorum quicumque falſo deceſſerunt judicio damnati apud quos meos caſus cum illorum caſibus conferre non injucundum foret. *Socrat. Apolog. ſub finem.*

formes aux principes de la Religion dominante. Mais ici vous ne trouvez rien de pareil. C'eſt un mépris de la lumiére, juſqu'à la perdre pour un crime ſecret qui n'a rien d'aimable, rien de ſéduiſant, rien que de noir & d'infructueux, pour un menſonge contraire à tous les principes de la Religion que l'on croit & que l'on veut perſuader ; pour une impoſture qui n'immortaliſe que la honte de ſes Auteurs, pour une fauſſeté qui va peut-être ſe déceler par la foibleſſe d'un ou de pluſieurs complices. A qui fera-t'on croire la poſſibilité de cet excès ?

Mais de quoi le cœur humain n'eſt-il pas capable ? Qui peut ſe vanter de connoître ſes détours, & qui peut aſſigner la borne de ſes égaremens ? L'eſprit s'y perd, je l'avoüe. Cependant un principe eſt inconteſtable, & fortifié de l'expérience univerſelle : C'eſt que jamais nous ne voulons que ce qui peut nous rendre plus heureux, ſoit que cette béatitude ſoit réelle, ſoit qu'elle ne ſoit qu'imaginaire ; nous la cherchons invinciblement, invariablement & perſévéramment. Dans cet amour eſt toute l'eſſence de la volonté ; arrachez-lui ce deſir, elle ne veut plus rien, elle eſt oiſive, vous la détruiſez, & elle n'eſt plus. Ce penchant eſt en nous l'impreſſion ineffaçable de la nature. Quelques bizarres, quelques déréglées que ſoient nos inclinations, il eſt toûjours vrai que le bonheur en eſt le centre. Tout s'y rapporte dans le cœur, & en y remontant de plis en replis, vous arrivez infailliblement juſqu'à ce point, d'où naiſſent, & auquel ſe terminent toutes nos démarches. Dites donc tant que vous le voudrez, que l'homme eſt impénétrable ; il faudra toûjours, pour revenir aux Apôtres, me découvrir ce qu'ils eſpéroient, en ſoutenant contre tout reproche intérieur, la Réſurrection de leur Maître. Il y alloit du plus vif intérêt. Il s'agiſſoit de la vie ; ils ne l'ignoroient pas. Quel eſt donc ce grand avantage qu'ils pouvoient attendre, en perdant celui qui eſt le fondement de tous les autres ? Nommez-le, ſi vous le ſçavez. C'eſt, direz-vous, l'eſpoir d'une éclatante réputation. Mais ne vous déguiſez point, croyez-vous ſincérement que les Apôtres fuſſent épris d'une chimére ſemblable ? Ces idées ambitieuſes ſont-elles pour des ames ſi vulgaires ? Et quand elles y ſeroient entrées, eſt-ce par la

fourberie qu'on s'éterniſe avec honneur ? Non, c'eſt la réputation de Jeſus-Chriſt qu'ils vouloient établir, & ſes prédictions qu'ils vouloient juſtifier. Mais ſans compter que cet amour eſt trop noblement déſintéreſſé pour des hommes d'ailleurs ſi peu délicats, vous allez voir que cette prétenduë reſſource eſt contre vous. Jeſus-Chriſt avoit dit, que trois jours après ſa mort il ſortiroit vivant de ſon tombeau. S'il n'en ſort pas, devoient dire les Diſciples, il eſt un faux Prophéte & un trompeur. Or il n'eſt point reſſuſcité, nous le ſçavons. Donc il eſt abſurde de croire en lui ; ce n'eſt point au nom de Dieu qu'il a parlé, c'eſt au ſien, & l'eſprit de vérité n'étoit pas en lui. Ce raiſonnement eſt le plus ſimple qu'on puiſſe jamais faire, & vous ne ſçauriez vous défendre de croire que les Apôtres l'ont fait, dans la ſuppoſition que Jeſus-Chriſt ne ſoit pas reſſuſcité. Mais s'ils l'ont fait, à mon tour je propoſe cette queſtion. Comment les Diſciples ont-ils affronté les ſupplices & le martyre pour la gloire d'un impoſteur, dont la fauſſe prédiction dénonçoit contre lui ? S'il les avoit trompez durant ſa vie, n'étoit-ce pas ici qu'il falloit s'en déſabuſer ? Croira-t'on que la honte de ſe dédire ait été plus puiſſante en eux que l'amour de la vie ; qu'ils ayent parcouru toute la Terre au milieu des périls & des hazards, pour la ſoumettre à ce qu'ils ne croyoient pas eux-mêmes, & que de ſang calme ils ayent éxécuté pour l'honneur du plus grand fourbe de l'Univers, ce que l'on conçoit à peine qu'ils ayent pû faire dans l'hypothéſe Chrétienne ?

Que l'on faſſe attention à ce que je vais dire, c'eſt à mon ſens une démonſtration dans le genre moral. Si les Diſciples de Jeſus-Chriſt ont été des ſéducteurs, je maintiens qu'il faut aller plus avant, & dire qu'ils étoient Athées ; car il faut l'être, pour rendre, comme ils ont fait, témoignage à la fauſſeté juſques dans les bras de la mort. Il faut ne point croire qu'il eſt un Dieu vangeur des faux ſermens. Il faut croire que le crime & la vertu ne ſont que de vains noms, que la crainte des peines à venir eſt une foibleſſe de l'eſprit, & l'eſpoir de la récompenſe, une chimére ſeulement flatteuſe à l'imagination. En un mot il faut penſer qu'avec la vie tout s'éteint pour nous, regarder l'éternité comme

comme une fable, & la Divinité comme une illuſion. Mais comment accorder ces principes monſtrueux avec ce qu'on ſçait de la conduite des Diſciples ? Comment concilier ce ſyſtême impie avec les travaux immenſes de l'Apoſtolat ? Comment l'unir avec ces notions de la Divinité ſi nobles, ſi ſublimes, ſi pénétrantes & ſi vives étalées dans leurs diſcours & dans leurs écrits ? Les Apôtres n'étoient donc pas des Athées. Mais s'ils ne l'étoient pas, contradicteurs, répondez ce qu'il vous plaira ; mais répondez : Pourquoi ſont-ils morts en témoignage de l'impoſture ? Pourquoi trahiſſoient-ils par un menſonge la Religion qui leur faiſoit un crime de mentir ? Pourquoi recourir au parjure, pour établir une Doctrine encore plus rigoureuſe que celle de Moïſe ſur le devoir de la ſincérité ? Pourquoi perdre par un crime tout le fruit de leurs peines, & s'expoſer aux tourmens éternels qu'eux-mêmes ils font redouter aux ſéducteurs ? Ce combat de créance & de conduite n'eſt pas concevable, ce ne peut jamais être une réalité, c'eſt une chimére de fabuliſte, & le comble de l'extravagance. Les Apôtres n'étoient donc pas des impoſteurs ſur l'article de la Réſurrection de Jeſus-Chriſt, & il n'y a d'explication raiſonnable ici qu'à dire : Qu'ils ont annoncé ce qu'ils croyoient, & qu'ils ne croyoient que ce qu'ils avoient vû.

Outre ces argumens ſi démonſtratifs, j'en fais un nouveau ſur une autre diſpoſition des Diſciples. On avoüera qu'un *fait* devient plus conſtant, à proportion de la répugnance que ceux qui l'annoncent ont eu d'abord à le croire eux-mêmes. Plus ils y ont apporté d'oppoſition, plus il eſt manifeſte que l'évidence les a forcez de s'y rendre. Leurs doutes prouvent qu'ils ont été précautionnez contre l'erreur, & qu'ils ont fait pour l'éviter, ce que nous-mêmes nous aurions fait en pareilles circonſtances. Or jamais hommes ne furent moins portez que les Diſciples à croire le prodige de la Réſurrection de leur Maître. Jeſus-Chriſt l'avoit prédit, & néanmoins tous, ſans exception d'un ſeul, étoient ſi conſternez de ſa mort, qu'ils en avoient perdu l'eſpoir de le voir rentrer à la vie. Des femmes pieuſes & fidelles à le ſuivre juſques aux pieds de ſa Croix, viennent à ſon tombeau : mais elles y viennent pour embaumer le corps de celui qu'el- *Matth. c. 28. ℣. 4. Marc. c. 16. Luc. c. 24. Joan. c. 20.*

les pleurent. Elles ne ſont inquiettes que des moyens de lever la pierre qui ferme ſon ſépulchre, loin de ſoupçonner qu'il en ſera ſorti. Voilà pourtant qu'elles ſont convaincuës de ſa Réſurrection par la voix d'un Ange qui les en aſſûre, par les diſcours du Sauveur même, par la répétition de l'ordre qu'il leur donne de courir en Galilée, où bien-tôt il doit ſe remontrer à ſes Diſciples. Elles ſe hâtent de leur annoncer une parole ſi conſolante; elles les trouvent *dans l'affliction & dans les larmes*: Mais eux loin d'écouter ce récit, ils le négligent & *ne le croyent pas*. Jeſus-Chriſt reparoît encore aux deux Diſciples voyageurs en Emmaüs, il s'entretient avec eux ſans ſe faire reconnoître, il leur parle de Jeſus de Nazareth, & ils lui diſent: *Nous eſpérions qu'il racheteroit Iſraël, & cependant voici le troiſiéme jour que ces choſes ſe ſont paſſées*. Langage qui laiſſe voir combien étoit foible leur eſpérance. *Il eſt vrai*, pourſuivent-ils, *que nous avons été ſurpris du diſcours de quelques femmes; elles nous ont dit que Jeſus eſt vivant, & qu'elles l'ont vû: même quelques-uns des nôtres ont couru ſur leur parole à ſon Tombeau; tout y étoit comme les femmes l'ont rapporté, mais enfin ils n'ont point vû le Sauveur lui-même.* Que voit-on à travers tout ce diſcours? Des hommes étonnez, mais mal convaincus, ou point du tout. Ils chancellent ouvertement ſur la prédiction, & s'ils nont pas encore tout-à-fait déſeſpéré de l'événement, du moins ils ſe troublent & n'oſent s'en répondre. Ils diſent: *Nous eſpérions*, *ſperabamus*. Maniére de s'exprimer qui ne montre que de la défiance & des cœurs abbatus. Enfin Jeſus-Chriſt une troiſiéme fois ſe rend viſible à ſes Apôtres. Il leur montre ſes mains & ſon côté. La marque de ſes playes encore empreinte ſur ſon corps eſt un témoignage palpable de la vérité de ſa préſence, il leur annonce la paix, & confirme leur miniſtére. Thomas arrive. Son abſence l'avoit privé de la vûë de ſon Maître. Les freres s'empreſſent de lui raconter un ſpectacle ſi conſolant. Il connoît leur candeur, il a cent fois éprouvé la foi de leurs diſcours. N'importe. Celui-ci eſt une fable, à peine veut-il l'entendre, il croit qu'on l'abuſe & qu'on cherche à le ſurprendre. Il ne croira pas, s'il ne voit dans les mains du Sauveur *la marque des cloux, s'il ne met le doigt dans l'ouverture*

Marc. c. 16 ℣. 11.
Luc. c. 24. ℣. 11.
Viſa ſunt ante illos ſicut deliramentum verba iſta. Luc ibid.
Luc. ibid. ℣. 36.
Joan. c. 20. ℣. 21. & ſ. qq.
Ibid. ℣. 24. & 25.
Ibid. ℣. 25.

de ſes playes. Et en effet, il faut que Jeſus-Chriſt reparoiſſe pour donner à ce Diſciple rebéle la preuve qu'il éxige. Diſons la vérité comme elle réſulte des faits. On ne peut concevoir une incrédulité plus opiniâtre, on ne peut imaginer une diſpoſition plus éloignée de l'entêtement, & des artifices de l'impoſture. Si les Apôtres ont crû la Réſurrection de Jeſus-Chriſt, c'eſt donc qu'ils en étoient convaincus par la force de l'évidence, & j'entends celle des ſens, de toutes les dépoſitions ici la moins ſuſpecte & la plus fidelle. S'ils doutoient après une premiére apparition, une ſeconde les raſſûroit; ſi après une ſeconde, la troiſiéme écartoit toute héſitation. De jour en jour ſe déployoient pour eux de ſenſibles démonſtrations du même fait; & dix apparitions ſucceſſives en divers lieux, en divers temps, en diverſes conjonctures, & avec des circonſtances toûjours nouvelles, achevoient de porter le prodige au dégré de certitude la plus entiére. Pourſuivons le détail de nos preuves. Je vais en expoſer une dont nul homme, s'il eſt impartial & d'un ſens droit, ne ſçauroit conteſter le pouvoir.

Je la fonde ſur ce principe. Quand il y a deux partis oppoſez dont l'un publie un fait important & contraire à l'intérêt de l'autre: quand d'ailleurs ce fait ne porte point de marques qu'il ſoit avancé par dépit ou par vengeance; ſi le parti au déſavantage duquel ce fait eſt produit, ne prend pour s'en défendre un ſoin proportionné à l'importance de l'accuſation, on peut dire qu'il avoüe tacitement le fait dont il s'agit, & qu'il abandonne ſa cauſe comme perduë. Je puis aſſûrer avec confiance, qu'il n'y a rien de plus univerſellement adopté par les hommes que ce principe. Il eſt une régle de conduite auſſi ancienne que le Monde, & ſi nous y prenons garde, c'eſt par lui que ſe termine dans les Tribunaux une partie de nos diſputes. C'eſt que l'intérêt eſt la grande puiſſance qui nous remüe tous. Le cœur n'eſt jamais inſenſible, ni la bouche muette quand on nous bleſſe dans cette partie de nous-mêmes ſi tendre & ſi vive. On ne laiſſe que trop la vétité ſans défenſe lorſque ſa victoire ſemble infructueuſe, & qu'on ne court aucun riſque de partager ſon oppreſſion. Mais ſa cauſe mêlée de la nôtre, nous ranime, & pour ne nous pas trahir nous nous em-

preſſons de lui être fidéles. Appliquons donc cette maxime à la queſtion préſente.

Voilà deux partis qui ſe contrediſent ſur un point fondamental. D'une part on veut que Jeſus-Chriſt ait reparu vivant après ſa mort ; de l'autre on le nie comme une fable extravagante. Les Juifs accuſent les Diſciples d'avoir enlevé le corps de leur Maître pour colorer leur impoſture. Les Diſciples répondent que les Juifs eux-mêmes ſont trompeurs ; ils les accuſent d'avoir corrompu la garde, & de recourir à la calomnie pour ſe dérober, s'ils le peuvent, à la vérité d'un fait qui les déconcerte. Les Apôtres citent plus de cinq cens freres témoins comme eux de la Réſurrection de Jeſus-Chriſt. La préſomption eſt viſiblement pour eux ; car enfin il leur étoit cent fois plus difficile d'engager un ſi grand nombre dans la même fraude, qu'il ne l'étoit aux Juifs de tirer de quelques Soldats une dépoſition ſuggérée. La calomnie n'eſt donc pas ſans apparence ; mais ſi elle tombe ſur tous les Juifs en général, elle déshonore ſur tout les Prêtres & les Juges ; c'eſt-à-dire, ce qu'il y a de plus grave, de plus reſpectable & de plus reſpecté dans la Nation. Ce ſont des hommes ſans probité, ſans conſcience, ſans honneur & ſans religion, puiſqu'ils recourent à la voye honteuſe des faux témoignages. Ce ſont des inſenſez, puiſqu'ils fondent leur accuſation ſur un rapport manifeſtement abſurde. Comment la garde pouvoit-elle voir ce qu'on avoüe que le ſommeil lui déroboit ? Peut-on, veut-on même être crû, quand on allégue de pareilles autoritez ? Le ſouverain Prêtre, les Juges qui avoient prononcé contre Jeſus-Chriſt, tous les Juifs qui avoient demandé que ſon Sang retombât ſur eux, étoient donc engagez à ſauver leur Religion, leur honneur & leur ſincérité commiſe. S'ils ne repouſſoient une accuſation de cette importance, ils devenoient le mépris & l'horreur de l'Univers, où le bruit de leur injuſtice étoit ſur le point d'être porté. Le récit en alloit être tranſmis aux deſcendans ; déja leur miniſtére en ſouffroit, & leurs ennemis triomphoient. Quel intérêt pouvoit jamais être plus puiſſant ? Falloit-il même un ſi grand objet pour animer un Peuple prévenu d'une haine ſi forte contre Jeſus-Chriſt & contre ſes Diſciples ? Vous me direz que la

Matth. c. 28.

fable de la Reſurrection étoit groſſiére & qu'on la négligeoit? Pardonnez-moi, elle étoit revêtuë de circonſtances aſſez frappantes pour ſe faire croire; & il faut bien le dire ainſi, puiſque les Juifs s'étoient efforcez d'en ſuſpendre le premier bruit. Cependant que font-ils pour ſe juſtifier du reproche des Apôtres? Rien du tout. Que diſent-ils? Pas un mot. L'hiſtoire des Evangiles ſe répand, elle paſſe juſqu'aux Peuples les plus reculez, ce même point dont il s'agit y eſt raconté comme inconteſtable. Les Juifs y ſont accuſez d'impoſture, & la Synagogue n'oppoſe aucun écrit, nulle apologie, nulle réponſe. Elle peut contraindre les Chrétiens de vérifier ce qu'ils avancent, elle le peut, & elle le doit, elle a la force, & ſi la juſtice la ſoûtient encore, que peut-elle craindre d'une foible poignée d'hommes, d'une ſecte qui ne fait que de naître? Toutefois elle ſe tait, & laiſſe ſans oppoſition accréditer le reproche qui la condamne. Que dirons nous, ſi ce n'eſt que ce ſilence eſt la pleine conviction des coupables qui ne ſçavent où prendre des repliques?

J'irai plus loin. Je ſuppoſe que les Juifs ayent penſé dabord que le Chriſtianiſme tomberoit dès ſa naiſſance; je veux bien que dans cette perſuaſion ils ayent négligé de répondre à l'imputation des Apôtres. L'innocence quelquefois dédaigne les bruits outrageans. La malice les enfante; mais le temps les confond, & l'oubli les efface: Je ſçai même qu'un grand Corps, un Peuple entier doivent moins précipiter leur défenſe. Mais au moins quand la foy Chrétienne commença de porter ſes conquêtes au loin, quand la Doctrine Apoſtolique fut accüeillie de la foule des Peuples, quand ce troupeau ſi foible dans ſon origine vint à ſe multiplier preſque ſans nombre; enfin quand le miracle de la Réſurrection de Jeſus-Chriſt parut une vérité conſtante aux infidéles, & qu'entre les Juifs eux-mêmes pluſieurs prêcherent celui qu'ils avoient crucifié, n'étoit-ce pas le moment ou jamais de ſortir de ſa nonchalance? C'étoit ſans doute alors qu'il falloit faire entendre ſa voix juſques aux extrémitez du Monde, garantir la vérité d'un naufrage préſent, & ſonger à ſe ſauver ſoi-même d'un opprobre éternel. Si la Réſurrection de Jeſus-Chriſt étoit une fable, il

falloit lever le voile & découvrir le myſtére d'iniquité qui trompoit toute la terre. Dans une conjoncture ſi preſſante, ſi périlleuſe, ne rien dire, c'étoit parler contre ſoi, c'étoit conſentir à ſa propre diffamatiou, ſi ce n'étoit pas encore être prévaricateur de la vérité connuë. Quoi? Vous devenez l'horreur de l'Univers qui ſe convertit, ceux qui vous accuſent s'élévent ſur vos ruines, tout vous abandonne, tout, juſqu'à vos freres & à vos enfans; & vous ne décélez pas l'erreur qui les ſéduit? Vous n'avez pas cent bouches pour vous faire entendre? Non, cette lâche indifference n'eſt point humaine, elle ſera pour jamais en preuve contre vous, & tous les ſiécles y verront la calomnie que vous n'avez pas eu honte d'inventer.

Mais que veut-on davantage? Les Juifs ont persécuté l'Egliſe. Durant quarante années qu'a ſubſiſté leur République depuis la mort de Jeſus-Chriſt, ils n'ont ceſſé d'être les ennemis irréconciliables de ſa Doctrine, & ceux qui ſoûtenoient la vérité de ſa Réſurrection ont toûjours éprouvé leur haine. Réponſe frivole, ſi c'eſt-là tout ce qui vous reſte à dire pour leur apologie. Etoit-ce donc par la voye des armes qu'il falloit vanger ſa cauſe & la prouver? Etoit-ce par la force ouverte & par des moyens violens qu'il falloit détruire des raiſons? Plus il eſt vrai que les Juifs n'ont embraſſé que cette reſſource, plus il eſt démontré qu'ils n'avoient qu'elle, & que le chagrin d'être convaincus ne les portoit plus qu'à des excès. Ils ſont nos ennemis, & cependant ils ont tout fait pour nous, & rien pour eux. C'eſt que la vérité ſe ſoûtient par ſa propre ſimplicité, & qu'on n'eſt jamais ſi foible que quand on tente d'être plus fort qu'elle.

J'ajoûte une autre preuve fondée ſur cette maxime inébranlable: Qu'un *fait* eſt certain, lorſque ceux qui ont le plus d'intérêt à le nier ne lui oppoſent qu'une explication abſurde, & recourent à un dénoüement impoſſible. La maniére naturelle & la ſeule raiſonnable de procéder à la réfutation d'un *fait*, eſt de montrer qu'il ne peut être, ou parce que les circonſtances en ſont contradictoires, ou parce que les témoignages de ceux qui le rapportent ſe contrarient, ou parce que ces mêmes témoignages ſont inſuffiſans, ou bien enfin parce que d'autres d'une égale, ou d'une plus

grande autorité les détruiſent. C'eſt de la ſorte qu'on a toûjours éclairci les faits douteux, & la Critique ne connoît point d'autres régles pour guider ſes jugemens dans les récits qu'elle diſcute. Si les Juifs, & avec eux je comprends ici tous les incrédules, ſi les Juifs vouloient donc conteſter la Réſurrection de Jeſus-Chriſt, il falloit la démontrer impoſſible, ils ne l'ont pas fait : En attaquer les circonſtances, ils n'y ont pas ſeulement penſé : infirmer par de ſolides raiſons le témoignage des Diſciples, & lui en oppoſer de plus authentiques ; ils ne l'ont pas même entrepris. Qu'eſt-ce donc qu'ils ont fait ? Ce qu'ils pouvoient faire de plus abſurde, j'en parle ſans me prévenir, & comme ſi la choſe nous étoit indifferente. Ils ont dit que les Apôtres avoient enlevé le corps de leur Maître ; puis qu'ils s'étoient écriez : Il eſt ſorti vivant de ſon tombeau. Mais en vérité le conte n'eſt pas ſoûtenable. Il eſt démenti par la conduite même des Juifs. N'eſt-il pas avoüé par eux qu'ils avoient mis une garde à l'entrée du ſépulchre pour en défendre les approches, qu'ils avoient ſcellé la pierre qui le fermoit ; qu'ils avoient obtenu du Gouverneur que le tombeau ſeroit inacceſſible juſqu'au troiſiéme jour, & qu'enfin ils avoient pris les précautions les plus induſtrieuſes pour échapper à l'artifice prétendu des Apôtres ; ils craignoient, ou feignoient de craindre, au moins ils n'ignoroient pas que ſi Jeſus-Chriſt ſembloit reſſuſciter, *cette derniere erreur ſeroit plus dangereuſe que la premiere*. Ce ſont leurs termes en parlant à Pilate. *Matth. c. 27.* J'en concluds qu'ils ont pris pour ſe garantir du piége tout ce que la prudence humaine pouvoit imaginer de meſures. Par quel art les Diſciples pouvoient-ils donc tromper tant de vigilance & ſurprendre des entrées ſi fidélement obſervées ? Ils ſont venus durant la nuit, & pendant que la garde repoſoit dans un ſommeil profond. Mais quoi ! Pas un des ſoldats ne fut éveillé par le bruit inévitable qu'il fallut faire en levant la pierre du tombeau ? Les ténébres & le ſilence de la nuit ſi peu favorables aux entrepriſes tumultueuſes ne trahirent pas un enlevement ſi hardi ? Un temps ſi court put ſuffire à tant de mouvemens ? Voilà de ces choſes qu'on ne ſçauroit croire, & que l'on a honte & peine de réfuter. Ici revient ce que j'ai déja dit : Que la fraude étoit à pure perte

pour les Diſciples, & qu'on ne penſera jamais qu'ils en ayent tenté l'éxecution pour favoriſer un impoſteur connu pour tel. Mais ce que je vais ajoûter achéve d'aneantir tout ſoupçon.

Veut-on m'accorder que les Apôtres ont été des hommes tant ſoit peu raiſonnables? On le doit; car à juger d'eux par leur conduite, ils penſoient ſinon avec élévation, du moins avec un ſens ordinaire & conforme à cette rectitude naturelle qui nous eſt donnée. Or je maintiens que dans cette ſuppoſition, ils n'ont pû concevoir le projet qu'on leur impute. J'avoüe, ſi l'on veut, que le ſuccès en étoit poſſible. Il faut encore paſſer ce point aux incrédules. Mais auſſi l'entrepriſe pouvoit échoüer. Si le hazard la ſeconde, à la bonne heure; les Juifs ſont confondus, & Jeſus-Chriſt eſt l'envoyé de Dieu; mais ſi le hazard la déconcerte, Jeſus-Chriſt & ſes Apôtres ſont flétris, & leur mémoire eſt en éxécration pour jamais. Or il y avoit pour un, mille à parier que l'entrepriſe ne réüſſiroit pas. Pour un dégré d'eſpérance, il y en avoit mille de crainte; pour une voye de rencontre juſte, il y en avoit cent de s'égarer; & encore dans cette voye qui étoit l'unique, cent & cent écueils à redouter. Un coup heureux pouvoit naître; mais les dangers & les contretemps funeſtes étoient ſans aucune comparaiſon plus vraiſemblables; & s'il en arrivoit un, tout fondement de Chriſtianiſme étoit renverſé. Or croirez-vous que dans une ſituation ſi périlleuſe, dans une conjoncture delicate où il y avoit & tout à riſquer, & toutes les apparences concevables de les perdre, les Apôtres ayent penſé à l'enlevement de leur Maître, pour annoncer après comme véritable ſa feinte Réſurrection? Songez que d'ailleurs leur hiſtoire propre les repreſente tous comme des caractéres timides. Ils avoient abandonné Jeſus-Chriſt vivant, ils s'étoient enfuis durant ſa Paſſion, ils avoient rougi de le connoître, même en préſence d'une vile eſclave, le coup qui venoit de frapper le paſteur avoit diſſipé le troupeau encore mal raſſemblé. Quelle apparence que des ames ſi puſillanimes euſſent pris tout à coup des ſentimens ſi courageux, & qu'elles euſſent fait ce que la témérité la plus audacieuſe eût regardé comme impraticable? Voudrez-vous dire, que pour l'éxécution

ils

ils employerent des hommes auſſi perdus qu'eux, mais plus hardis? C'eſt conjecturer ſans aucun motif de conjecture. Quel prix ces impoſteurs ſubalternes pouvoient-ils recevoir de leur impoſture? Quelle récompenſe pouvoit-on eſpéter des Apôtres? Eux-mêmes étoient dans l'indigence, le Monde les haïſſoit, ils ne vivoient que pour la douleur & dans la triſte attente des persécutions. Ce n'eſt pas des malheureux qu'on favoriſe ainſi le crime. On veut que la diſgrace ſoit vertueuſe, & que la grande fortune ordonne ſeule les fraudes qu'elle ſeule peut couronner. Il eſt donc impoſſible que les Diſciples ayent enlevé Jeſus-Chriſt de ſon tombeau. Ce dénoüement eſt trop chargé de difficultez invincibles, & j'en conclus que le fait de la Réſurrection eſt vrai, puiſqu'on ne lui oppoſe qu'une explication ſi vaine.

J'ai dit en ſecond lieu qu'un fait eſt certain, lorſqu'on ne peut le nier qu'auſſi tôt on ne tombe en des abſurditez inſoûtenables. Les Géométres employent ſouvent cette maniére de raiſonner, & elle décide. On n'a pas roûjours des preuves directes: Elles ſont ſuppléées par la voye des conſéquences abſurdes, toûjours inſéparables des faux principes. Et cette eſpece de démonſtration eſt encore plus victorieuſe dans l'ordre moral, qu'elle ne l'eſt dans l'ordre mathématique. Il eſt aiſé d'en concevoir la raiſon. Dans l'ordre mathématique celui qui poſe des principes dont en raiſonnant juſte on tire des concluſions abſurdes, n'eſt comptable que d'une erreur en elle-même aſſez indifférente. Mais dans l'ordre moral, outre que la conſéquence qui mene au contradictoire bleſſe la vérité, elle peut encore être nuiſible aux hommes, & jetter le déſordre dans la ſociété qui les unit. Or en ſuppoſant que Jeſus-Chriſt n'eſt pas reſſuſciré, l'incrédule tombe en un amas d'inconſéquences de cette eſpéce, & elles ſont ſi viſibles, qu'il ne peut les défendre que par d'autres. Je veux bien en toucher ici quelques-unes, outre celles qui ſe ſont déja préſentées dans mes autres preuves.

Premierement, ſi Jeſus-Chriſt a ſouffert la mort ſans retour à la vie, il ſera vrai que douze pêcheurs ſans expérience & ſans autre appui qu'une folle audace, l'auront emporté par la fraude la plus groſſiére ſur les ennemis de

leur Doctrine les plus éclairez, les plus inſtruits & les plus artificieux. Il ſera vrai qu'une poignée d'hommes mépriſez, haïs, perſécutez, ſans talens pour plaire, ſans preuves pour convaincre, auront fait plier tout à la fois l'autorité, la politique & la multitude. Il ſera vrai qu'en promenant par toute la Terre une Doctrine bizarre, un ſyſtême ridicule, contraire à la Religion de tous les Peuples, formellement combattu par tous les Philoſophes du Monde, inconcevable à la raiſon des ſimples, inacceſſible à la ſagacité la plus pénetrante, irréconciliablement oppoſé aux préjugez univerſels; ils auront cependant renverſé toutes ces Religions, humilié & fait taire tous ces ſages, vaincu toutes les répugnances de l'eſprit, changé toutes les préventions; & cela, encore un coup, par la ſeule expoſition du *fait* le plus extravagant en apparence, le plus deſtitué de certitude. Il ſera vrai que les hommes les plus vils auront fait ce que les Puiſſances les plus accréditées, les plus abſoluës ne ſçauroient accomplir, ce qu'elles n'oſeroient même entreprendre: Je veux dire, de faire concourir tous les hommes dans la créance d'un *fait*, contre toute évidence du contraire. Il ſera vrai que les fourbes les plus malhabiles, les plus inſenſez dans leurs meſures auront trouvé l'art de perpétuer le ſouvenir du *fait* le plus incompréhenſible par l'inſtitution d'un jour deſtiné par tout à en honorer la mémoire. Il ſera vrai que durant près de dix-ſept ſiecles on n'aura ſçu trouver le mot de l'énigme, ni inventer un dénoüement tant ſoit peu vraiſemblable à ce malheureux myſtére, à ce prodige de ſéduction. Que celui-là ſe montre qui voudra ſe rendre protecteur de cette foule d'abſurditez viſibles.

Secondement, ſi Jeſus-Chriſt n'eſt point reſſuſcité, il devient évident que Dieu favoriſe le menſonge. C'eſt lui qui a rendu croyable la feinte Réſurrection d'un impoſteur par les miracles innombrables dont ce même impoſteur a garanti la vérité de ſa parole. C'eſt lui qui a tendu des piéges à la raiſon humaine par la puiſſance des prodiges qu'il accordoit aux Apôtres, en témoignage d'un fait chimérique. C'eſt lui qui a juſtifié nôtre foy par les prophéties claires qui ont annoncé de ſi loin ce qui ſe trouve atteſté par l'hiſtoire la plus ingénuë. Ce diſcours eſt auſſi déraiſonnable qu'il eſt

Pſal. 15. ℣. 9.
Oſe. c. 6. ℣. 3.

impie. C'eſt pourtant à ces concluſions qu'on eſt directement conduit par le ſyſtême des Deiſtes. Or qui n'aimera mieux reconnoître la Reſurrection de Jeſus-Chriſt, que de ſe voir contraint en la rejettant, d'admettre des excès qui choquent ſi ouvertement la pure & ſimple notion de l'Etre ſuprême? Mais revenons aux difficultez. *Soph. c. 3. ℣. 8 Jonas Cantic. c. 2.*

La premiere ſe tire de la nature même du miracle. Il eſt contradictoire, direz-vous, qu'un homme ſe reſſuſcite lui-même. Rendre la vie aux autres eſt déja un prodige inconcevable. L'eſprit humain, quelque fertile qu'il ſoit en conjectures, quelque hypothéſe qu'il ait fait, n'a pû démêler encore ni comprendre ce que c'eſt que ce principe ſecret qui ranime les corps deſtituez de chaleur & d'action; il ne ſçait où on le mene quand on lui parle de cette force inviſible, de cette voix puiſſante qui rappelle le mouvement dans une mecanique décomposée, qui en rétablit les proportions & les reſſorts, & qui réünit deux ſubſtances séparées par les loix naturelles. Mais ſe reſſuſciter ſoi-même, ſortir de ſon tombeau par ſon propre pouvoir, une ſeconde fois ouvrir ſes yeux à la lumiere quand la mort les a fermez, enfin recommencer d'être par ſoi-même quand on n'eſt plus; ce n'eſt pas ſeulement un prodige inimaginable; c'eſt une impoſſibilité manifeſte. Dites que l'Etre peut ſortir du néant comme de ſon principe; on vous dira que vous renverſez le langage humain, ou que vous attaquez les idées les plus claires: car le néant & l'être ſont dans une diſtance infinie. Or la mort eſt le néant de la vie. Il eſt donc auſſi peu poſſible que celui qui eſt dans la nuit du tombeau ſe rende lui-même au jour, qu'il eſt impoſſible que le néant devienne la cauſe efficiente de l'être. Cela posé, continuërez-vous, toutes ces preuves de *fait* tant alleguées pour la Réſurrection de Jeſus-Chriſt ſont des preuves frivoles. Quand elles ſeroient plus frappantes mille fois, il faut qu'elles cédent à l'évidence de nos idées. Premiére Difficulté.

Je ne dirai point que cette objection eſt foible; ma réponſe fera voir aſſez que ſi les incrédules peuvent ébloüir, il ne leur eſt pas donné de convaincre. Je reconnois que la Réſurrection d'un homme par ſa propre puiſſance eſt incompréhenſible, je conviens même qu'elle eſt contradictoire. Réponſe.

Comment celui qui a perdu la vie, pourroit-il la retrouver dans ſon fonds ? Les deux ſubſtances une fois ſéparées n'ont plus d'empire réciproque l'une ſur l'autre, & quand elles en auroient, puiſque ce n'eſt point l'ame qui donne par une efficace propre l'action & le mouvement au corps, on ne concevroit pas mieux comment ces deux êtres pourroient ſe réünir. Mais ce qui eſt ſouverainement impoſſible aux forces humaines, l'eſt-il à la puiſſance de Dieu ? Qui eſt-ce qui oſera le dire ? Or le Chrétien ne prétend pas que l'ame de Jeſus-Chriſt ait reſſuſcité ſon corps, ni que ce corps ait de lui-même repris la vie. Nous voulons que ce ſoit à la Divinité que ce prodige ſoit dû. Et qu'y a-t'il d'incompréhenſible dans cette maniére de l'expliquer ? Celui qui a fait l'homme, & qui a mis des bornes à ſa vie, ne peut-il pas quand il lui plaît, ou les reculer, ou rouvrir une autre carriére à ſa durée, & la prolonger pour toûjours. S'il le peut, l'objection ne nous touche pas, & l'incrédule nous la propoſe vainement.

Deuxiéme Difficulté.

Une autre difficulté aſſez ſpécieuſe eſt ſouvent répétée par les Déiſtes, & ſemble inquiéter quelques Chrétiens mal affermis dans la foy. On demande comment la Réſurrection de Jeſus-Chriſt, ſi elle eſt véritable, n'a pas été publique comme ſa mort. Elle devoit l'être, puiſque ce *fait* plus que tous les autres importe au Chriſtianiſme. Il en eſt la premiere preuve, il ne pouvoit donc être trop authentique : Tous les Juifs devoient en être les témoins, & le ſoleil ne pouvoit trop éclairer un prodige de cette nature. Il falloit que Jeſus-Chriſt ſortît vivant de ſon ſépulchre à la vûë de tout le Peuple auteur de ſon ſupplice, en préſence de ſes Juges mêmes, & qu'il ſe montrât viſible à quiconque attendoit ce miracle pour croire à ſa parole. Un Etre infiniment bon & ſage doit employer pour l'avancement de ſa gloire & pour le bien des hommes la méthode la plus directe & la plus efficace. Sa cauſe y étoit intéreſſée comme la nôtre, & il ſe devoit comme à nous un moyen ſimple de fermer à jamais la bouche des contradicteurs. Par celui qu'on indique tout devenoit Chrétien, & l'édifice de la piété ſe perfectionnoit tout d'un coup. Cependant au lieu de nous donner cette preuve éclatante de la vérité de ſa

Réſurrection, Jeſus-Chriſt ne ſe remontre qu'à ſes Diſciples, il abandonne les autres à leurs ſoupçons, & ce grand événement ſe paſſe dans un ſecret myſtérieux qui nous livre à la foy de quelques hommes qui peut-être ont été trompez, & qu'enfin on peut ſoupçonner trompeurs. N'y a-t'il pas en cela ſeul de quoi balancer, s'il n'y a pas de quoi nier ouvertement?

Je réponds qu'il n'y a de quoi prendre l'un ni l'autre parti, & que cette objection qui n'eſt tolérable dans la bouche de perſonne, l'eſt encore moins dans celle du Déïſte. Comment n'apperçoit-il pas qu'un Athée peut, ſur les mêmes principes, lui faire un raiſonnement égal contre l'éxiſtence de Dieu. Il peut lui dire: S'il y avoit un Etre infini, il rendroit la preuve de ſon éxiſtence ſi palpable & ſi univerſelle, que nul doute ne pourroit en affoiblir la vérité. Il ſeroit auſſi impoſſible de nier qu'il eſt, qu'on ſent l'impoſſibilité de nier que l'on éxiſte ſoi-même. Il nous devroit cette évidence, & il ſe devroit à lui-même de nous la donner. Par elle tout ſeroit mieux ordonné ſur la Terre; les crimes y ſeroient plus rares, s'ils n'en étoient pas entiérement bannis, les vertus y ſeroient plus pures & plus communes, les hommes plus heureux, la Religion plus unanime, par conſéquent la Divinité elle-même honorée de plus d'hommages & de vœux plus ſincéres. Voilà non pas ce que pourroient dire les Athées, mais en effet ce qu'ils ne ceſſent de répéter. Qu'eſt-ce que le Déïſte ſçauroit leur oppoſer de ſolide, ſinon qu'il y a des preuves de l'éxiſtence de Dieu ſuffiſantes à tout homme raiſonnable, que ce n'eſt point à nous à demander pourquoi nous n'en avons pas davantage, mais à profiter de celles que nous avons; que c'eſt aſſez d'une route pour arriver infailliblement au terme, ſans s'inquietter de ce qu'il n'en paroît pas d'autres qui nous y conduiſent? qu'enfin c'eſt une témérité folle de vouloir éxiger de l'Etre parfait ce qu'il ne donne pas, de cenſurer ſa conduite ſans en connoître les raiſons, & de fermer les yeux à la lumiére, précisément parce qu'elle pourroit être plus éclatante? Un homme qui n'auroit qu'un flambeau pour ſe guider dans une nuit profonde, ſeroit-il raiſonnable, ſous le prétexte que le ſoleil ne luiroit point, d'éteindre cette

Réponſe.

lumiére imparfaite au péril de s'égarer, ou de rencontrer un précipice ? L'Athée qui ſe croit dans une ſituation pareille, ne doit donc pas demander que l'Etre ſouverain ſe décéle à lui par des preuves plus abondantes. C'eſt à lui de ménager celles qu'on lui offre en tant de maniéres, & qui ſuffiſent à le déterminer ſans riſque d'erreur.

Telle ſeroit la réponſe du Déiſte, & elle ſeroit ſolide. Mais ce qu'elle a de ſolidité ſe tourne contre ſes propres objections, & je lui répéte ici tous ſes mêmes diſcours. Je lui dis que les preuves de la Réſurrection de Jeſus-Chriſt ; preuves hiſtoriques & de *fait*, établiſſent une conviction à laquelle nul homme ſenſé ne ſçauroit ſe ſouſtraire ; je lui dis que ces preuves lui compoſent une évidence ſuffiſante pour ſe déterminer indépendamment de ce qu'il voudroit d'ultérieur ; je lui dis que ſa conduite ſeroit inexcuſable s'il s'opiniâtroit à nier l'éxiſtence d'un objet apperçu, ſous prétexte qu'il pourroit être encore plus lumineux ; je lui dis enfin qu'il eſt injuſte d'accuſer la Providence ſur ce qu'elle n'a pas fait, & de compter pour rien ce qu'elle a fait ; d'oppoſer ce que voudroit le caprice à ce qui eſt, & d'attaquer par des chimeres des actes publics qui décident ſeuls en matiére d'Hiſtoire. Autrement tout ſe tourne en confuſion, & je ne vois plus rien, quelque authentique qu'il ſoit qu'on ne puiſſe conteſter. Un caractére difficultueux rendra problématique tout ce qu'il voudra ; les preuves les plus claires, les plus démonſtratives ne le toucheront point. Sans ceſſe il en demandera de nouvelles ; après celles-ci d'autres encore, & toûjours de même juſqu'à l'infini. Pour rendre un fait certain, il faudra que vous rempliſſiez tout ce que la mauvaiſe fertilité des eſprits éxigera d'additions à vos preuves, il faudra renoncer à toutes les régles du bon ſens & de la critique, errer de-çà & de-là ſans principe, ſans point fixe, & par tout où il ſemblera bon au caprice de ſe faire ſuivre. N'eſt-il pas clair que l'on ne ſçait ce qu'on veut, quand on fait des difficultez qui nous expoſent à obéïr de la ſorte à toutes les fantaiſies de l'imagination ?

Je croirois la Réſurrection de Jeſus-Chriſt, dit l'incrédule, s'il s'étoit remontré publiquement à tous les Juifs.

Illuſion groſſiére ! Il ne la croiroit pas davantage même dans cette ſuppoſition. En voici la preuve. Selon lui, ce qui manque à ce prodige eſt l'authenticité. Donc il devroit être diſpoſé à croire tous les faits revêtus de ce caractére. D'où vient donc qu'il ne croit pas tous les autres miracles de Jeſus-Chriſt tant avérez ? Ils ont été faits à la vûë de Jéruſalem, & ſous les yeux de la Nation entiére. D'où vient encore qu'il ne croit pas tous les miracles des Apôtres & des ſucceſſeurs des Apôtres ? Ils ont été faits, non dans la Judée ſeulement, mais par toute la Terre ; ils ont eu pour eux l'admiration publique, & ce qu'il y a de fort, l'aveu même des ennemis de l'Egliſe. Que veut-il au-delà ? Le voilà vaincu par ſes propres principes. Puiſqu'il doute encore des miracles de Jeſus-Chriſt & de ſes Diſciples, malgré ce que ces faits ont eu de célébrité, je ſuis donc en droit de ſoûtenir qu'il croiroit auſſi peu le prodige de la Réſurrection, quand tous les hommes contemporains ſe ſeroient écriez : Nous l'avons vû.

Mais laiſſant à part toutes ces réponſes, où a-t'on pris que pour renverſer un *fait* poſitif, il ſuffiſe d'employer contre lui des moyens négatifs ? Ce qui n'eſt pas ne ſçauroit être la preuve de rien ; ſi ce n'eſt lorſque la circonſtance qui manque, eſt telle que l'événement ne peut être conçu ſans elle. Or il n'en eſt pas ainſi dans la queſtion préſente. Il faut, quoi qu'il en coûte, m'accorder que Jeſus-Chriſt a pu ſortir vivant de ſon tombeau ſans ſe remontrer à tous les Juifs. Ici la publicité du fait, ſi je puis m'exprimer de la ſorte, n'eſt pas inſéparable de la vérité du fait, & le fait peut ſubſiſter ſans elle. Donc ce moyen négatif ne peut détruire, ni même balancer ce qu'il y a de preuves poſitives d'ailleurs. Celles que j'ai produites ne ſont point renverſées par le défaut de la circonſtance que l'événement pouvoit avoir, & qu'il n'a pas eu. Elles ſubſiſtent ſans ce ſecours, & ce ſont elles que je vous oppoſe ; tandis que vous n'avez pour vous que la privation d'un acceſſoire, un put néant qui ne combat rien & qui ne prouve rien.

Il y a plus, & quand l'abſence de la circonſtance dont il s'agit, ſeroit contre nous une raiſon auſſi forte qu'elle eſt évidemment foible, ce n'en pourroit jamais être une de dou-

ter. Du conſentement univerſel, une objection, lors même qu'il eſt impoſſible de la réſoudre, n'emporte pas la ruïne des preuves qui démontrent. Ce principe déja ſi vrai pris en général, l'eſt encore bien plus quand la difficulté n'eſt inſoluble qu'à cauſe de l'ignorance où nous ſommes des deſſeins de Dieu. En ce cas, je puis tout à la fois reconnoître mon impuiſſance à répondre, & me tenir inébranlable ſur mes preuves; je ne juge pas de ce que Dieu n'a point fait, & qu'il pouvoit faire; je me régle ſur ce que je ſçai qu'il a fait, par les preuves que j'en ai. Ce qui eſt au-delà n'eſt point pour moi; je ne ſuis que la ſeule évidence, & je m'arrête où elle me quitte. Répétez donc autant que vous le voudrez, que la Reſurrection de Jeſus-Chriſt pouvoit être plus authentique, & qu'elle l'auroit été s'il ſe fût remontré vivant dans l'aſſemblée des Juifs; j'en conviendrai s'il le faut. Mais parce qu'il ne l'a point fait, s'enſuit-il que ſa Réſurrection ſoit feinte? S'enſuit-il que toutes les raiſons qui en prouvent la vérité ſoient ſans poids? Parler de la ſorte, ce n'eſt pas raiſonner; c'eſt introduire une dialectique auſſi fauſſe que nouvelle. C'eſt comme ſi je diſois: J'ai cent raiſons convainquantes de croire un tel *fait*, mais parce que j'en demande une autre encore qu'on ne me donne pas, je dédaignerai les cent preuves qu'on me produit, & je les croirai vaines. Ce diſcours eſt effrayant: C'eſt néanmoins celui même de l'incrédule, & il doit s'y reconnoître.

Et ne me dites pas que c'eſt moins une réponſe qu'une pieuſe défaite d'avoüer, comme je fais, que ſi j'ignore pourquoi la Réſurrection de Jeſus-Chriſt ne fut pas publique, c'eſt que les voyes de Dieu me ſont inconnuës. Outre que cette objection eſt déja détruite aſſez par mes autres réponſes, je maintiens que celle-ci même eſt ſolide; & peut-être qu'il ne ſera pas inutile de le montrer à ces vains raiſonneurs qui penſent tout foudroyer par une exclamation mocqueuſe.

On me demande d'où vient que le prodige de la Réſurrection ne fut pas auſſi publique qu'il pouvoit l'être: je dis que je n'en ſçai rien, mais que je reſpecte en cela même les deſſeins de Dieu, quoique je les ignore. Je me renferme dans cette replique ſeule, & il n'y a point de Déiſte qui ne

ne ſoit contraint de l'admettre. Pourquoi ? C'eſt que par un principe qui nous eſt commun, nous penſons tous deux que l'Etre infiniment ſage fait toûjours ce qu'il y a de plus infiniment ſage Or il n'a point voulu que la Réſurrection de Jeſus-Chriſt fût publique. Il eſt donc clair qu'il convenoit davantage qu'elle ne le fût point. Mais il y auroit moins de contradicteurs ? Peut-être. Qu'ainſi ſoit pourtant. J'en conclus que les contradictions mêmes entrent dans les vûes de la ſageſſe Divine, & que le Chriſtianiſme apparemment eſt plus parfait avec elles, qu'il ne le ſeroit ſans elles. Mais on ne conçoit pas cette plus grande perfection, tout au contraire elle ſemble un défaut ? C'eſt que l'on juge en téméraire. C'eſt que l'on décide du tout quand on n'apperçoit qu'une légére partie du tout. C'eſt que l'on n'a qu'une vûë bornée, & que l'on veut meſurer une étenduë immenſe.

J'en fais juge quiconque voudra l'être. Lequel du Déïſte ou de moi raiſonne plus conſéquemment au principe qui nous eſt commun ? Le Déïſte veut que ſi Jeſus-Chriſt étoit reſſuſcité d'entre les morts, l'Etre infiniment ſage & bon auroit dû faire davantage éclatter ce miracle. Il le dit, & je le nie ; parce que ce n'eſt ni à lui ni à moi de décider ce que Dieu doit ou ne doit pas faire, quand il n'eſt pas queſtion d'un point eſſentiel à ſa nature, comme il eſt viſible qu'il ne s'en agit pas ici. Tout au contraire, je dis moi que Jeſus-Chriſt eſt reſſuſcité. En le diſant, je le prouve. Le Déïſte n'oppoſe rien à mes preuves qui ſoit direct contre elles. J'ai donc évidemment l'avantage ſur lui, puiſqu'il n'entame aucune de mes raiſons, & que je détruis la ſienne par un principe avoüé de lui. Je le répéte, avoüé de lui. Car, de grace, faites-lui cette queſtion. D'où vient que Dieu n'a pas créé le Monde cent mille ans plûtôt ? Un Etre infiniment bon, ſage & puiſſant, devoit prendre les moyens les plus prompts de ſignaler ſa grandeur, de ſe donner des créatures & de répandre ſes bienfaits ſur elle. D'où vient qu'il l'a fait ſi tard ? D'où vient qu'il a fait choix d'un point de l'étetnité plûtôt que d'un autre antétieur, pour parler ſelon nôtre maniére de concevoir ? Ce long repos qui a privé des créatures innombrables du bonheur de le connoître, eſt-il d'un Dieu qui fait tout le bien qu'il peut faire ? Ici que

dira l'incrédule ? Qu'il ignore les deſſeins de Dieu, mais que ſans les ſçavoir, il les croit juſtes, ſages & ſaints, parce qu'ils ſont d'un Etre infiniment parfait. Il le dira. J'ai donc eu raiſon de le dire dans un cas tout ſemblable, & il doit ſouffrir que ma réponſe s'autoriſe de la ſienne contre lui-même.

Troiſiéme Difficulté. Ecoutons une autre difficulté. Je vois des incrédules qui nient la Réſurrection de Jeſus-Chriſt, parce que l'hiſtoire n'en eſt point rapportée dans les Ecrivains Profanes. Un prodige de cette nature n'auroit pû, diſent-ils, être oublié par aucun Auteur contemporain. On le liroit dans toutes les annales du Monde comme un fait inoüi juſqu'alors, & la renommée nous l'auroit tranſmis par préférence à tout autre événement. Cependant qui eſt-ce qui en parle ? ſi vous exceptez les Evangéliſtes, Hiſtoriens intéreſſez, tous les autres ſont muets. Preuve déciſive qu'ils ne croyoient pas le faux miracle, ou qu'il n'oſoit encore dans l'origine ſe montrer à découvert.

Réponſe. Pour moi j'admire de plus en plus la maniére de raiſonner que les incrédules employent contre nous. Ce ſont toûjours les mêmes armes. C'eſt toûjours la même méthode. Jamais de preuves poſitives ; à leur place des argumens négatifs, & rien plus. A la bonne heure encore ſi on fortifioit l'un par l'autre. Mais il faut être d'une étrange ſéchereſſe, ou que nos raiſons ſoient bien claires, pour ſe borner à la même eſpéce d'objections dont un enfant montreroit le foible. Car enfin que nous importe ce qui n'a pas été dit ? Les témoignages qui manquent ſont de nulle autorité, puiſqu'ils ne ſont point. C'eſt aux Actes qui reſtent à décider pour ou contre dans la diſpute. Il faut montrer, ou que ces actes ſont faux, ou qu'ils ne portent pas avec évidence ce qu'on leur fait dire, ou que l'on n'en tire que de fauſſes concluſions. Tout autre moyen de les infirmer n'eſt pas un moyen ; c'eſt un incident, c'eſt un jeu d'eſprit impardonnable dans une queſtion ſérieuſe. Je l'ai déja dit, & je ſuis affligé d'en fatiguer encore le Lecteur. Mais les répétitions de l'incrédule doivent faire excuſer les miennes.

Toutefois ſi l'on veut que je réponde plus directement à une difficulté qui pourtant eſt ſi peu directe contre mes preuves, je le veux bien. Vous prétendez que ſi le miracle de la

Réſurrection de J. C. étoit vrai, la foule des contemporains l'auroit rapporté. Mais tous ces contemporains qui ſont convertis ſur la certitude parfaite de ce miracle, ne forment-ils pas le témoignage que vous demandez? Vous vous tairiez, direz-vous, ſi je vous produiſois vingt texres formels d'Ecrivains profanes, & voilà que je vous produits la multitude immenſe des Juifs, & des idolâtres que ce prodige a rendus Chrétiens. Les uns n'auroient fait qu'écrire, peut-êrre ſur des bruits vagues, & ceux-ci ſont morts pour vous aſſûrer que le fair eſt certain. Quel paſſage pourroit conteſter d'évidence avec une autoriré ſi peu ſuſpecte & ſi unanime? Si je vous expoſois des textes, vous me diriez: Ils ne ſont pas aſſez clairs. Vous me diriez qu'un Auteur imprudent n'auroit fait que copier la bévûë d'un autre mal inſtruit, ou crédule. Si ces reſſources vous manquoient, vous viendriez nous dire que ces rextes ſeroient insérez dans les Aureurs par des mains Chétiennes. Que ſçai-je? Vous renteriez, vous épuiſeriez tout, plûtôr que d'en reconnoître la force. Et ma conjecture n'eſt point vaine, elle eſt fondée ſur l'expérience. Combien de fois les incrédules ont-ils eu recours à ces frivoles défenſes? Chacun le ſçait. Mais ici la réponſe eſt démonſtrative, & marche au-devant de tout. Tant de morts endurées en preuve de la Réſurrection de Jeſus-Chriſt, ſont au-deſſus de tous les textes. On écrit ce qu'on veut, & ſouvent ſans approfondir; mais on ne meurt pas de même. *J'en crois volontiers les témoins qui ſe font égorger*, dit un grand homme, & il a raiſon. Le reſte peut être ſujet au mécompte, cela ſeul ne l'eſt point. Dix hommes qui ſe ſacrifient pour la vérité d'un *fait*, ſont plus croyables que dix mille autres qui le nient, à plus forte raiſon, plus croyables que cent mille qui, ſans le nier, n'en parlent point. Mais l'incrédule a bien d'autres principes. Il croiroit davantage à un rexte clair & formel, qu'à la dépoſition d'un Peuple de Martyrs, il eſt plus frappé du ſilence d'un Hiſtorien, qu'il ne l'eſt d'un fleuve de ſang qu'il voit répandu pour atteſter la propoſition qu'il combat. Quelle étrange prévention! Voilà pourtant ce qu'on appelle force d'eſprit dans un certain Monde. Pour nous qui ne connoiſſons pas l'uſage de ces ſubtilitez, pour nous qui croyons ſur la foy de mille Martyrs ce que nous ne liſons pas dans M. Paſcal.

des textes, nous ſommes les crédules, & les eſclaves du préjugé.

Ne ſortons point de la même réponſe ; tâchons ſeulement d'en tourner mieux la force contre l'incrédule. Il demande qu'on lui produiſe des paſſages d'Hiſtoriens déſintéreſſez qui parlent de la Réſurrection de Jeſus-Chriſt. Hé bien, je lui fais ce raiſonnement court. C'eſt parler de ce prodige que de raconter l'inébranlable fermeté de ceux qui mouroient délibérément pour en confirmer la certitude. Car il eſt hors de doute que l'on ne mettoit les fidéles à mort, qu'à cauſe qu'ils ſoûtenoient la Divinité de Jeſus-Chriſt fondée ſur ſa Réſurrection. Or il eſt également indubitable que la foule des Auteurs Hiſtoriens, Philoſophes ou Poëtes ne ceſſe de dire que les Chrétiens ſouffroient avec une conſtance plus qu'humaine les ſupplices & la mort, en témoignage de la Réſurrection de Jeſus-Chriſt. Les Auteurs connoiſſoient donc ce prodige, & ils en parloient. Que dis-je ? Les Juifs eux-mêmes l'ont reconnu, & ſans compiler ici de nombreuſes citations, on peut voir le paſſage de Joſephe que j'ai juſtifié dans un autre endroit, & ſi l'on veut les textes de cent Rabbins fidélement rapportez dans Galatin.

Voyez ci-deſſus I. liv. c. 10.

Joſeph. Antiq. lib. 18. c. 4.

Ci-deſſus pag. 77. & ſuiv.

Galatin. l. 8. c. 22.

Quatriéme Difficulté

Mais faut-il que je réfute encore la vaine penſée de Spinoſa ? Cet homme hardi a tout nié, & même ce qu'il y a de plus évident, a prétendu qu'avant lui toute la Terre avoit pris à contre-ſens le récit des Evangéliſtes ſur la Réſurrection de Jeſus-Chriſt. Il ſentoit bien qu'il ſeroit abſurde de faire des Apôtres une troupe d'artificieux & de trompeurs. Il n'ignoroit pas qu'il l'étoit encore davantage de les ſuppoſer crédules & trompez dans un point où il ne s'agiſſoit pour eux que de voir & de toucher. Avant lui ces ſuppoſitions avoient été faites comme d'importantes difficultez, mais il n'étoit plus ſûr d'y revenir, tant elles avoient été foncié-rement détruites. Il ne reſtoit donc plus qu'une chimére à produire ; & il lui fut donné de l'enfanter. Il dit qu'il falloit comme lui prendre le récit de l'Evangile, non à la lettre, mais dans le ſens de l'allégorie ; c'eſt-à-dire, ſelon lui, que la Réſurrection de Jeſus-Chriſt ne fut point réelle & poſitive, mais ſeulement ſpirituelle & myſtique ; que ſaint Paul l'avoit compris de la ſorte : que c'eſt pour cette raiſon

Spin. Epiſt. 23. & 21. ad Oldenburg.

qu'il la propoſe aux Chrériens comme un modéle qu'ils doiveur imiter ; propoſition, dit-il, qui ſeroit extravagante, s'il ſe fût agi d'un miracle véritable & d'une Réſurrection corporelle.

Voilà ce que c'eſt de n'être pas un eſprit vulgaire. On ne s'en tient pas au-dehors de la lettre: c'eſt le partage de la multitude ignorante. On porte ſes vûës bien plus haut, & l'on penſe comme un ſaint Paul.

Parlons avec plus de sérieux : Voilà tout à découvert un de ces prodiges d'aveuglement que Dieu permet dans les ſiécles mêmes les plus éclairez, pour apprendre à tous les hommes quelles chûtes ſont préparées aux déſerteurs des anciennes routes. Effectivement on n'auroit jamais crû qu'un Auteur eût pû penſer & écrire avec aſſez de folle ſingularité, pour ne voir qu'un ſens allégorique dans le fait le plus revêtu de circonſtances poſitives. Quel nouveau langage eſt donc celui des Apôtres ? Pour nous dire que Jeſus-Chriſt malgré ſa mort, eſt toûjours vivant aux yeux de Dieu, [car c'eſt-là cette Réſurrection myſtique dont on parle,] ils s'accordent tous à nous raconter qu'ils ont vû Jeſus-Chriſt ranimer ſon corps, & ſe remontrer à eux, qu'il leur a fait entendre ſa voix, & qu'ils lui ont fait entendre la leur, qu'il a mangé près d'eux & aſſis à leur table, qu'ils ont touché ſes playes pour s'aſſûrer de la vérité du prodige, qu'enfin ils l'ont vû, non pas une fois ; mais dix : tantôt ſur le lac de Tibériade ; rantôt ſur la montagne de Galilée, rantôt à Jéruſalem & en Béthanie. Ce dérail de circonſtances eſt-il donc du ſtyle de l'allégorie ? Permet-elle cette licence trompeuſe d'envelopper une vérité ſpéculative ſous des dehors ſi manifeſtement hiſtoriques & réels? S'il en eſt ainſi, non, Jeſus-Chriſt n'eſt point né, il n'a point vêcu parmi les hommes, & il n'eſt point mort ; car pourquoi le récit du contraire ne ſeroit-il pas encore une allégorie ? Par-là vous nous donnez en main une clef qui nous ouvre une carriére immenſe ; tout ce que nous ne voudrons pas croire, nous le tournerons en allégotie. A la faveur de ce Commentaire nouveau, l'Evangile ne nous ſera plus que comme l'Iliade, & les autres Poëmes, où les Poëtes, dit-on, cachoient un ſens moral ſous des avantures ſuppoſées. Les Juifs étoient bien

Réponſe.

ſimples de mettre une garde au tombeau de Jeſus-Chriſt. Comment ne voyoient-ils pas qu'il ne s'agiſſoit que d'une Réſurrection myſtique ? Ils répandoient que les Diſciples avoient enlevé le corps de leur Maître pendant l'obſcurité de la nuit. A quoi bon cette reſſource ? Pouvoit-elle être un obſtacle à la créance d'une Réſurrection ſpirituelle ? Les Apôtres eux-mêmes comment étoient-ils en doute ſur l'effet des prédications de Jeſus-Chriſt ? Comment l'un d'eux étoit-il ſi défiant & ſi lent à croire ? Une Réſurrection qui n'étoit qu'en idée, devoit-elle embaraſſer des hommes accoûtumez depuis ſi long-temps aux allégories ? O que l'évidence eſt bien vangée de ceux qui la nient, par l'abſurde qu'il faut ſoûtenir à ſa place !

Mais ſaint Paul veut que les fidéles reſſuſcitent avec Jeſus-Chriſt, & comme Jeſus-Chriſt ; preuve qu'il ne s'agit de rien moins dans le récit de l'Evangile que d'une Réſurrection corporelle. Inconſéquence groſſiere ! Etoit-il donc néceſſaire que l'Apôtre ne prît pas la Réſurrection de J. C. à la lettre, pour la propoſer en éxemple aux Chrétiens ? N'étoit-il pas naturel au contraire d'établir une figure ſur la vérité, de prendre dans le fait même des moralitez utiles, d'en tirer des leçons de conduite, & des préceptes ſalutaires aux enfans de la Foy ? On ne fonde pas une figure ſur une autre figure, une allégorie ſur une autre allégorie ; mais le moral eſt établi ſur le phyſique, & l'allégorique ſur le réel. J'ai honte de rapporter des choſes ſi triviales : il le faut cependant pour mettre en lumiére tout le foible de l'objection.

C'eſt d'ailleurs un mécompte ſenſible de faire choix de ſaint Paul par préférence aux autres Apôtres, & de le citer ſeul en témoignage contre l'authenticité de la Réſurrection corporelle de Jeſus-Chriſt. Ne diriez-vous pas qu'on ne peut trouver dans les écrits de cet Apôtre aucune trace du ſentiment contraire ? Toutefois c'eſt ce même ſaint Paul qui dit du Sauveur, qu'il eſt reſſuſcité le *troiſiéme jour*, ſelon la prédiction. C'eſt ce même ſaint Paul qui dit de Jeſus-Chriſt, qu'après ſa mort il s'eſt fait *voir* à Céphas, puis aux onze Apôtres. C'eſt ce même ſaint Paul qui dit de Jeſus-Chriſt, qu'en une fois ſeule il a *reparu viſible* à plus de cinq cens

freres, dont pluſieurs vivoient encore. C'eſt ce même ſaint Paul qui dit de Jeſus-Chriſt, qu'il s'eſt *montré* à Jacques, enſuite à tous les Apôtres. Enfin c'eſt ce même ſaint Paul qui dit, parlant de lui-même, qu'il a *vû* Jeſus-Chriſt après tous les autres, & qui fonde la réſurrection corporelle des morts à la fin des temps, ſur la Réſurrection *corporelle* de Jeſus-Chriſt. Après cela que le ſage Lecteur juge des raiſonnemens de Spinoſa, qu'il diſe ſi l'on peut porter l'abus de la Philoſophie à des excès plus énormes?

1. *ad Cor.* c. 15. ℣ 6. *& ſeqq.*

Dieu qui lit dans les cœurs, m'eſt témoin que j'évite ici tout déguiſement, & qu'au moins ſelon mes forces, j'expoſe le raiſonnement de Spinoſa dans toute la ſienne. Néanmoins parce que les hommes ſont défians, qu'ils appellent ſuppreſſion artificieuſe ce qui n'eſt omis qu'en faveur de la préciſion, & qu'après tout on ſe doit aux foibles comme aux forts, je conſens à produire le texte original du Philoſophe qui nous attaque.

On penſe, dit-il, que la Réſurrection de Jeſus-Chriſt a été réelle, parce que les Apôtres en dépoſent la vérité. Mais pourquoi citer ici les Apôtres? Ils n'ont crû (*a*) voir le

(*a*) Hic addo quod ſi attendas ad hæc, quod ſcilicet Chriſtus, non Senatui, nec Pilato, nec cuiquam infidelium, ſed Sanctis tantummodo apparuerit, & quod Deus neque ſiniſtram, neque dexteram habeat, nec in loco, ſed ubique ſecundùm eſſentiam ſit, & quod materia ubique ſit eadem, & quod Deus in ſpatio quod fingunt imaginario ſeſe non manifeſter, & quod denique corporis humani compages intra debitos limites ſolo aëtis pondere coerceatur, facile videbis hanc Chriſti apparitionem non abſimilem eſſe illi quà Deus Abrahamo apparuit, quando hic vidit homines quos ad ſecum prandendum invitavit. At dices Apoſtolos omnes omninò credidiſſe quod Chriſtus à morte reſurrexerit, & ad Cœlum reverà aſcenderit, quod ego non nego: Nam ipſe etiam Abrahamus credidit quod Deus apud ipſum pranſus fuerit; & omnes Iſraëlitæ, quod Deus è cœlo igne circumdatus ad Montem Sinaï deſcenderit, & cum iis immediatè locutus fuerit, cum tamen hæc & pluræ aliæ apparitiones ſive revelationes fuerint captui & opinionibus eorum hominum accommodatæ, quibus Deus mentem ſuam revelare voluit. Concludo itaque Chriſti à mortuis Reſurrectionem reverà ſpiritualem, & ſolum fidelibus ad eorum captum revelatam fuiſſe, nempè quod Chriſtus æternitate donatus fuit, & à mortuis [mortuos hic intelligo eo ſenſu quo Chriſtus dixit: Sinite mortuos, mortuos ſuos ſepelire] ſurrexit, ſimul atque vitâ & morte ſingularis ſanctitatis exemplum dedit, & eàtenus Diſcipulos ſuos à mortuis ſuſcitat, quatenus ipſi hoc vitæ genus, & mortis exemplum ſequuntur. Nec difficile erit totam Evangelii doctrinam ſecundùm hanc hypotheſin explicare. *Imò Cap.* 15. *Ep.* 1. *ad Corinth.* Ex ſolâ hac hypotheſi explicari poteſt, & Pauli argumenta explicari poſſunt ..... Quidquid ſit an credis quando Scriptura ait, quod Deus in nube ſe manifeſtaverit, aut quod in Tabernaculo, & in Templo habitaverit quod ipſe Deus naturam nubis, Tabernaculi, & Templi aſſumpſerit? *Spinoſ. Henrico Oldenburgio. Epiſt.* 23.

Sauveur vivant après ſa mort, que comme Abraham croyoit voir Dieu même dans ces images vuides qu'il preſſoit de s'arrêter chez lui ; comme les Iraëlites croyoientt que l'Eternel s'étoit rendu viſible au milieu d'un tourbillon de flâme ; comme tous les Juifs penſoient qu'il marchoit devant eux en forme de colomne brillante, qu'il habitoit enfin dans le Temple & dans le Tabernacle. Il eſt clair, pourſuit le nouveau Commentateur, qu'en ces diverſes rencontres Dieu s'accommodoit à la groſſiere intelligence de ſon Peuple ; il n'eſt pas moins évident que les Apôtres, dreſſez à l'uſage des ſens myſtiques, dirent qu'ils avoient vû Jeſus-Chriſt reſſuſcité, parce qu'ils ſçavoient que le ſacrifice volontaire de ſa vie l'avoit revêtu de l'immortalité ; opinion ſi conſtante, que ſaint Paul n'héſite pas de ſoûtenir, qu'il ne connoît pas Jeſus-Chriſt ſelon la chair, mais ſelon l'eſprit.

Cette explication eſt une de ces pensées myſtérieuſes dont Spinoſa ne s'ouvroit qu'à ſes fidéles Diſciples. Nous ne la trouvons auſſi que dans le Recueil de ſes Lettres : Ouvrage poſthume d'autant plus cher aux incrédules, qu'il eſt plus rare, & que l'impiété s'y tient dans une obſcurité plus profonde. Je ne dirai point ici que ces Doctrines ſecrettes ſont déja condamnées par leur propre ſecret ; je dirai ſeulement que pour l'intérêt de Spinoſa, même pour leur propre gloire, ſes ſectateurs ne ſçauroient trop nous cacher ſes viſions, ſes ſonges & ſes chimeres. Le grand jour les diſſipe en effet, & ils ne ſeroient plus, ſans la nuit qui les dérobe au grand nombre.

Ce ſubtil interprete de nos Ecritures nous défend de déférer au récit des Apôtres ſur la Réſurrection de Jeſus-Chriſt. Et pourquoi refuſerons-nous d'y déférer ? Parce qu'ils ont crû voir ce qu'ils n'ont point vû. Mais vous qui le prétendez ainſi, de grace à quels ſignes avez-vous découvert qu'ils

Fateor quidem [*Reſurrectionem Chriſti*] iis narrari circumſtantiis, ut negare non poſſimus ipſos Evangeliſtas credidiſſe Chriſti corpus ſurrexiſſe, & ad Cœlum aſcendiſſe, ut ad Dei dexteram ſedeat, & quod ab infidelibus potuiſſet etiam videri, ſi unà in iis locis adfuiſſent, in quibus ipſe Chriſtus Diſcipulis apparuit : in quo tamen, ſalvâ Evangelii doctrinâ, potuerunt decipi, ut aliis etiam Prophetis contigit, cujus rei exempla in præcedentibus dedi. At Paulus cui etiam Chriſtus apparuit poſteà, gloriatur quod Chriſtum, non ſecundùm carnem, ſed ſecundùm ſpiritum noverit. *Ibid.*

nous

nous trompent après s'être trompez eux-mêmes ? C'eſt qu'Abraham n'a point vû Dieu ; c'eſt que l'Eternel n'étoit point renfermé dans la colomne brillante ; c'eſt qu'il ne réſidoit point dans le Temple ; c'eſt qu'il n'habitoit point dans le Tabernacle même. Quel raiſonnement, ô Ciel ! Quelle conſéquence ! Quoi ! Parce que les Patriarches à qui Dieu s'eſt révélé ; parce que tous les Juifs n'ont point vû celui qui eſt inviſible aux ſens, parce qu'ils n'ont été certains de ſa préſence, que par les ombres miraculeuſes ſous leſquelles il daignoit s'envelopper ; parce que l'Etre qui n'eſt qu'Eſprit, n'étoit pas reſſerré dans les courtes bornes du Temple & du Tabernacle, vous ſoutenez des Apôtres, qu'ils n'ont point vû corporellement le Corps de Jeſus-Chriſt après ſa Réſurrection, tel qu'ils l'avoient vû mille fois avant ſa mort ? Quel rapport, quel trait de convenance trouvez-vous dans la comparaiſon de ces faits ?

Je penſe à l'avantage des incrédules. Je n'ai garde de ſoupçonner qu'il ne reſte en eux ni trace de droiture, ni veſtiges de ſincérité. Qu'ils écoutent donc ceci. Quelle idée leur donneroit de lui-même, celui qui feroit ce raiſonnement bizarre : On n'a point vû de corps ſi l'on n'a point vû d'ame. Or très-conſtamment on n'a point vû d'ame. Donc on n'a point vû de corps ? Ils plaindroient ſans doute un eſprit ſi égaré : & au fonds on ne pourroit que le plaindre ; car il ſeroit ſuperflu de lui répondre. Tel cependant, & preſque ſans y rien changer, eſt l'argument de Spinoſa, de ce profond méditatif qui devoit révéler à toute la Terre ce que toute la Terre ignoroit. Il ne l'a pas trompée. Elle ignoroit effectivement qu'un homme pût être aſſez téméraire, pour expoſer avec confiance de ſi viſibles paradoxes.

Mais vainement on tente de s'en garantir quand une fois l'orgüeil du ſyſtême & la paſſion d'inventer ont corrompu la ſimplicité naturelle. On croit dans ſes hardieſſes n'éviter que l'écüeil du préjugé, c'eſt la raiſon elle-même qu'on abandonne. Car qu'y a-t'il de plus légérement prononcé que l'accuſation de préjugé. Preſque toûjours on le confond avec les ſentimens reçûs. Illuſion. Le préjugé, pour le définir ſainement, eſt une opinion ſans principe, ou qui n'en a que de faux. Or pourquoi les ſentimens autori-

ſez dans la multitude auroient-ils ce vice eſſentiel ? Avant tout il faudroit donc au moins le démontrer, faire voir que nos preuves ſont pueriles, ou nous convaincre d'en manquer. Le fait-on ? Sans ſortir du point que je traite, les Déïſtes, les Spinoſiſtes, & les autres donnent-ils atteinte aux fondemens de la foy Chrétienne ſur la Réſurrection de Jeſus-Chriſt ? Avant que de produire leurs conjectures renverſent-ils nos raiſonnemens ? Point du tout. On ne nous oppoſera que de petites ſubtilitez & des jeux de mots ; on les donnera comme des principes inébranlables. Nous les ruinerons. Nos réponſes ſeront des proteſtations ſuperfluës, nos preuves des ſuites du préjugé, & nous des hommes crédules. C'eſt la déciſion de l'impie, & vous n'en appellerez pas. Le triomphe n'eſt-il pas bien glorieux quand on s'adjuge ainſi la victoire de ſa pleine autorité ?

Fin du ſecond Livre.

LA RELIGION CHRÉTIENNE PROUVÉE PAR LES FAITS.

LIVRE TROISIÉME.

Où l'on détruit les principales difficultez qu'oppoſent les Déiſtes.

J'Ai tâché juſqu'ici de mettre dans tout ſon jour la vérité des *faits* conſacrez par la Religion Chrétienne. J'ai même été ſoigneux de rapporter, & de réſoudre ſur chacun de ces points les difficultez que l'on fait, ou que l'on peut faire. Il m'a paru que cette méthode qui place les objections à côté des preuves, formoit un contraſte auſſi utile qu'intéreſſant. On en voit mieux ce qu'il faut croire quand on voit de ſuite ce qui pourroit en détourner. Les preuves ſemblent même en devenir plus fortes, & elles le ſont en quelque maniere quand elles triomphent de la réſiſtance. C'étoit de plus une juſtice dûë aux contradicteurs, de ne

les pas condamner ſans les entendre. Il s'en faut bien pourtant que leur Tribunal ait cette équité pour nous. Mais nous n'abuſons pas de cet éxemple. Outre que nous n'avons point les raiſons de défiance que l'incrédulité peut avoir, il ſeroit déraiſonnable de pratiquer nous-mêmes ce que nous condamnons en elle. A le prendre en rigueur, j'ai donc rempli tout le deſſein de mon Ouvrage dans les deux Livres précédens, & quiconque voudroit éxiger de moi que j'allaſſe au-delà, ne feroit que laiſſer voir qu'il incidente par un goût de diſpute immodérée, ou pour ſe ſouſtraire à la fauſſe honte de s'avoüer vaincu.

Cependant comme il y a des difficultez communes à tous les *faits* de l'Evangile, des difficultez qui n'attaquent pas un article ſeul à l'excluſion de l'autre, mais tous en général, je crois néceſſaire de les éclaircir : d'autant plus que ces objections ſont plus dangereuſes, à proportion qu'elles combattent plus de véritez à la fois. Ce n'eſt pas que ceux qui les oppoſent ayent mieux que les autres éclairci le fonds. Tout le contraire. Ces difficultez vagues & générales ne ſont la reſſource que de ceux qui n'approfondiſſent point. On ſe diſpenſe du détail, quand on croit le tout décidé par des préſomptions quoiqu'indirectes, & cette maniere de trancher eſt toûjours la mieux accueillie du grand nombre ; parce qu'elle tourne plus sûrement au profit du repos.

Effectivement il y a peu, & moins encore qu'on ne penſe d'incrédules dont l'infidélité ſe ſoit affermie ſur de longues, & ſçavantes recherches. Le Monde n'eſt plein que des éxemples du contraire. On y voit des hommes ſans critique, ſans connoiſſance, ſans lecture, ſouvent même ſans connoître éxactement le dogme de la Foy, s'élever contre elle, & ſur un ou deux raiſonnemens faux, oſer croire qu'ils penſent mieux que tous les hommes de tous les ſiécles. Ce n'eſt pas, diſent-ils, par des preuves étudiées qu'il convient de démontrer ici. Cet appareil faſtueux d'érudition ſubjugue plûtôt l'ignorance des ſimples qu'il ne les éclaire, il embarraſſe les autres plus qu'il ne les inſtruit, & fait naître plus d'incertitudes qu'il n'en leve. La Religion doit être raiſonnable, proportionnée aux intelligences les moins pénétrantes, & ſe démontrer toute ſeule au ſens droit.

Donc ce qu'oppoſe au Chriſtianiſme la ſimple nature, quand on l'écoute, eſt plus fort pour le renverſer, que tout le travail de la Critique pour le ſoûtenir. Puiſque j'ai entrepris de le défendre, c'eſt à moi de rapporter ces grandes objections ſi vantées par leurs Auteurs. On verra par le choix que je vais en faire, car qui pourroit les parcourir toutes, que je m'attache aux plus apparentes, & à celles dont la ſolution entraîne évidemment dans ſes principes la ruïne de toutes les autres.

Premiere Difficulté.

ON la tire du grand éloignement où nous ſommes des temps & des lieux témoins des faits que nous expoſons en preuves. Il n'eſt plus poſſible, diſent les incrédules, d'en démêler le faux ni le vrai. Tant de ſiécles accumulez l'un ſur l'autre depuis Jeſus-Chriſt, forment trop de diſtance entre lui & nous. Pour juger ſans péril d'erreur, il faudroit être dans un point de proximité qui mît la réalité ſous nos regards ; mais à force de durer, le Monde eſt ſorti de ce point de perſpective ; il eſt, ſi l'on peut uſer de cette comparaiſon, comme un homme dont les yeux affoiblis par le grand âge, ſont bornez à ne voir que les objets voiſins. Ce qui s'éloigne trop, eſt à ſon égard de même que ce qui n'eſt pas.

Qu'on éleve ſi haut qu'on le voudra l'autorité de la Tradition, elle ne peut nous remettre à l'origine des choſes, ni les rapprocher ; & ce milieu ne ſert qu'à mieux montrer le prodigieux eſpace qui ſépare les deux extrémitez. Puis donc qu'on ne ſçauroit plus ſoi-même découvrir la ſource, ne vaut-il pas mieux l'abandonner pour ce qu'elle eſt, que de s'imaginer la bien voir par les yeux d'autrui ?

La Tradition a même ce double défaut, qu'elle n'eſt une voye d'éclairciſſement ni infaillible, ni pratiquable dans la queſtion préſente.

Elle n'eſt point pratiquable ; car la Religion doit être évidente à tout homme, en quelque érat qu'on le ſuppoſe, indépendamment des diſcuſſions critiques. Que ſeroit-ce en effet, ſi pour ſe convaincre de ſa certitude, il falloit re-

cueillir & peſer tous les témoignages répandus çà & là depuis tant de ſiécles ? Quoi ! La multitude forcera-t'elle les obſtacles de l'éducation & du beſoin, pour ſe dévoüer à des travaux où ſes forces ſe refuſent. Faudra-t'il qu'elle ſe livre à l'érude immenſe de toutes les Langues, qu'elle parcoure toutes les Annales du Monde, qu'elle ſuive de point en point les combats de Doctrine qui l'ont divisée tant de fois ; qu'elle concilie des textes diſcordans, & qu'elle s'abſorbe dans la ténébreuſe horreur des calculs chronologiques ? Ira-t'elle chercher en d'innombrables Auteurs la preuve des faits dont le prodige effraye ſa raiſon ? Ce qu'elle ne peut croire quand elle ſe laiſſe conduire à l'inſpiration naturelle, veut-on qu'elle ſe le rende croyable par les ſoins pénibles d'une étude ſi diſproportionnée à ſa condition ? Qui peut croire que Dieu veüille conduire les hommes par des routes ſi viſiblement fermées, & en tout ſens inacceſſibles au plus grand nombre ?

Il y a plus ; & la Tradition eſt non ſeulement un moyen impratiquable, il eſt encore eſſentiellement faillible. Ceux qui la compoſent ne ſont que les échos l'un de l'autre, ils ne ſont que répéter ſucceſſivement ce qu'ils ont oüi redire, ſans le confirmer par des preuves nouvelles. C'eſt un Peuple de Copiſtes ſerviles qui marchent où le premier les mene, ſans s'informer ſi le chemin eſt sûr. Mais leur nombre ne prouve rien, par cela ſeul qu'ils ne ſont point Auteurs, & qu'ils dépoſent imprudemment de ce qu'ils n'ont point vû. Tous les témoignages intermédiaires, c'eſt-à-dire tous les témoignages qui ne ſont pas contemporains du fait, & qui ne viennent qu'après, n'ajoûtent rien à la certitude du fait. Sa vérité ou ſa fauſſeté dépendent de la premiere main qui le tranſmet. Ceux qui le reçoivent en ſecond & de ſuite, fût-ce juſqu'à l'infini, ne peuvent me raſſûrer ; parce qu'ils peuvent avoir été trompez par leurs prédéceſſeurs, comme je pourrois l'être par eux-mêmes. Il s'enſuit donc que la méthode de prouver la Religion par les *faits* n'eſt ni plus ſimple, ni plus démonſtrative que les autres.

On peut même à tout ce qui précéde ajoûter une réfléxion très-ſolide ; c'eſt que la force des premiers témoignages qui dépoſent d'un fait, diminuë à proportion de la

durée des temps qui ſe ſont écoulez depuis ces premiers témoignages. L'évidence qui rendoit un événement certain, s'affoiblit à meſure qu'il s'éloigne. Ce qui étoit clair pour les hommes d'un certain ſiécle ne l'eſt plus à ceux qui lui ſont poſtérieurs d'un certain nombre d'années. Par les régles de l'Optique, on détermine à quel dégré de diſtance un objet ceſſe d'être perceptible. On peut déterminer de même par de juſtes calculs combien l'ancienneté d'un fait peut rabattre de ſa certitude. Il eſt indubitable en effet que je ſuis moins sûr de ce qui ſe paſſoit il y a cent ans que de ce qui ſe fit hier, moins aſsûré de ce qui s'eſt fait il y a deux cens ans que de ce qui s'eſt fait il n'y a qu'un ſiecle, & ainſi par proportion en remontant ; d'où il ſeroit aisé de faire voir qu'un fait de ſeize ou de dix-ſept ſiecles, n'a plus de certitude, ni peut-être de probabilité hiſtorique par rapport à nous.

Réponſe.

VOilà par cette unique difficulté le Pyrrhoniſme bien établi. Si pour être aſsûré d'un fait, il faut en être contemporain, déchirons toutes les Hiſtoires. A quoi nous ſervent-elles ? Nous n'avons point vû ce que racontent les Anciens ; leur récit ne prouve pas davantage que prouveroit leur ſilence. Ils étoient bien ſimples de recüeillir avec tant de ſoin, & au prix de tant de veilles les faits mémorables de leurs ſiécles. Nous-mêmes à quoi penſons-nous de compoſer les Annales du nôtre ? Ne voyons-nous pas que la poſtérité ne voudra, ni ne pourra nous croire ? Elle dira de nos récits ce que nous diſons de ceux de nos Peres, & nous nous conſumons à leur éxemple, en travaux ſuperflus pour des deſcendans, critiques apprétiateurs de nôtre autorité qu'ils trouveront ſans poids. Nous ſommes donc réduits, & ceux qui viendront après nous, à n'avoir chacun de connoiſſance hiſtorique que celle de nos jours. Si nous voulons ſçavoir au-delà de ces bornes, nous ne ferons qu'accroître la matiere de nos doutes, & multiplier nos incertitudes. On ne croira plus ſans héſiter qu'il y a eu un Cézar, & moins encore un Aléxandre vainqueur de tant de Peuples. L'origine & la décadence des Empires, la ſucceſſion des Princes,

la naiſſance des Religions, des ſectes, des ſciences & des arts; tout enfin ce qui a le ſceau de l'antiquité ſera confondu dans les mêmes ténébres; parce que les ſens & l'expérience ſont les ſeuls maîtres en droit de nous inſtruire. Je laiſſe au Lecteur à qualifier une Doctrine qui mene ouvertement à ces excès.

Pour les autoriſer ou les couvrir, on conteſte vainement le pouvoir de la Tradition. On en fait un ſecours inutile aux ſimples, qui ne peuvent, dit-on, parcourir l'immenſe carriere qu'elle renferme. J'en tombe d'accord. Mais ce n'eſt pas non plus aux yeux des ſimples que nous expoſons cette nuée de témoignages qui forment la tradition. Il y a pour eux une autre voye de s'inſtruire plus aſſortie à la foibleſſe de leur conception. C'eſt aux incrédules que nous répondons, en empruntant ainſi la voix de tous les ſiecles. De quoi nous accuſent-ils donc? Voudroient-ils que nous les rangeaſſions dans la claſſe du vulgaire ignorant, & que nous les cruſſions incapables de ces preuves ſçavantes réſervées ſeulement aux eſprits ſupérieurs & cultivez? Plus on les traite avec diſtinction, moins il leur ſied de nous en faire un ſujet de reproche, & ce ſeroit à eux plus qu'à tout autre de nous pardonner cette faute, ſi c'en étoit une.

La difficulté, pour être ſérieuſe, ne doit donc plus tomber que ſur l'inſuffiſance de la tradition, dont les témoignages ne ſemblent être que la répétition l'un de l'autre. Mais ce n'eſt-là, pour le bien définir, qu'un pur ſophiſme; encore eſt-il peu ſubtile. Je veux bien que le même témoignage ſucceſſivement répété ne prouve pas directement le fait dans la bouche de ceux qui n'en parlent que d'après, & ſur la foy de ceux qui l'ont vû. Mais du moins il confirme la vérité des premieres dépoſitions, & c'eſt tout l'avantage que nous voulons tirer ici des traditions hiſtoriques.

Les fidéles du ſecond ſiécle n'avoient point vû Jeſus-Chriſt, ils n'étoient pas témoins de ſes prodiges: mais preſque tous avoient converſé long-temps avec les Diſciples ſpectateurs de ces miracles, ils en avoient appris d'eux les preuves, & les circonſtances. L'autorité de ces fidéles eſt donc plus qu'une redite: C'eſt une certification authentique qu'ils n'avancent que ce qu'ils ont reçû des premiers témoins.

Les

Les Chrétiens du troiſiéme ſiécle n'avoient vû ni Jeſus-Chriſt ni ſes premiers Diſciples, mais ils en ſçavoient toute l'hiſtoire par le récit de leurs Peres qui la tenoient des Diſciples de Jeſus-Chriſt. La parole de ces Chrétiens n'eſt donc pas une répétition toute nuë, c'eſt une garantie du fait qui en fortifie la certitude, par ſa liaiſon avec les premiers témoignages dont elle a reconnu la vérité. Or ce que je dis de la Tradition des trois premiers ſiécles, je le dis à proportion des ſiécles ſuivans. Nous-mêmes qui vivons aujourd'hui, dans mille ans & au-delà, ſi le Monde ſubſiſte encore, nous ſerons pour la poſtérité d'alors, en qualité de garans, ce que ſont à notre égard les Ecrivains des premiers ſiécles. Elle touchera par nous aux témoignages originaux, comme nous y touchons par nos prédéceſſeurs. Nous ſerons dans le tout une partie eſſentiellement relative aux autres. Nous ne prouverons pas comme témoins la certitude des faits de l'Evangile, mais comme dépoſitaires de la vérité tranſmiſe par les témoins, & par ceux qui avoient vû les témoins, ou les témoins des témoins. Encore une fois il y a donc plus dans ceci qu'une ſimple répétition, telle que le ſeroit celle d'un texte indifférent. Mon témoignage fait foy, parce que j'atteſte que j'ai reçu de mes ancêtres, ce qu'en effet j'en ai reçu, comme ils ont atteſté ce qu'ils ont reçu des leurs, en remontant toujours ainſi juſqu'à la ſource du fait, & c'eſt à quoi les incrédules ſemblent ne pas aſſez faire d'attention.

Je ne ſçai d'où vient qu'ils ſe tiennent ſi forts de la durée des tems écoulez depuis la naiſſance du Chriſtianiſme, ni ſur quoi ſont établis ces calculs qui, ſelon eux, déterminent ſi préciſément combien un fait ancien peut perdre de ſa certitude, à raiſon des dégrez de ſon ancienneté. Un Mathématicien Anglois a prétendu le démontrer, je le ſçai; mais aſſurément ou il ne parloit pas dans tout le ſérieux de ſa raiſon, curieux ſeulement de voir juſqu'où pouvoit aller ſur ce point la licence du paradoxe, ou bien ſon opinion eſt le plus grand exemple de la vanité des conjectures humaines. Quoiqu'il en ſoit, M. Craig ne dit pas que l'Hiſtoire Evangélique ſoit d'une antiquité, telle qu'on ne puiſſe plus y diſtinguer le vrai d'avec le faux. Tout ce qu'il a pû tirer

Craig. Theolog. Chriſt. Princip. Mathem. c. 11. Prop. 17.

de ſes principes imaginaires, la vérité m'arrache ce terme, c'eſt que trois mille cent cinquante ans après la naiſſance de J. C. il n'y aura plus de probabilité hiſtorique pour cet événement, ni pour les autres du même âge. Heureuſement nous n'avons guéres rempli que la moitié de la carriere où l'on nous renferme, & l'évidence luit encore pour nous. Les incrédules ſaiſiſſent donc trop tôt un ſyſtême viſiblement inutile à leur cauſe, & réſervé ſeulement à ceux qui dans quinze ſiécles oſeront combattre la foy Chrétienne.

Mais pour découvrir la ſource de ces illuſions, & pour en détromper au même tems, diſtinguons ce que les hommes confondent preſque toujours; l'*impreſſion* que fait un événement ſur les eſprits, & la *conviction* qui naît des preuves de cet événement. J'appelle impreſſion, l'étonnement, le plaiſir, la peine & les autres paſſions, compagnes aſſiduës d'un fait important. J'appelle conviction, l'évidence, ou l'acquieſcement à l'évidence des raiſons qui décident que ce fait eſt. J'avouë que l'impreſſion diminuë proportionnellement à la diſtance des tems ou des lieux. Tout ce qui n'eſt que ſentiment paſſe avec l'objet qui l'excite. S'il entre d'un cœur dans un autre, c'eſt toujours avec perte, & je croirois qu'à force de s'affoiblir, il pourroit enfin s'épuiſer tout entier. On eſt bien moins touché de ce qu'on n'a point vû, qu'on ne l'eſt de ce qu'on voit, & ce moins qui a ſes dégrez, augmente ſans ceſſe à meſure que le fait s'éloigne. Mais ce qui eſt vrai de l'impreſſion, ne l'eſt pas de la conviction. La preuve d'un fait ſubſiſte la même invariablement. Les raiſons qui l'ont une fois rendu certain, paſſent tout entiéres à travers la multitude des ſiécles, & portent dans tous les eſprits une lumiere égale, quand elles ſont également montrées. Ce fait eſt abîmé dans la profondeur des âges, mais il eſt encore préſent à l'eſprit, tout échappé qu'il eſt aux ſens, & on l'apperçoit enfin ſans diſcontinuation, quelque décroiſſement qu'il ait éprouvé dans les atteintes qu'il porte au cœur.

Il ne faut donc plus tant nous redire que nous ſommes trop loin de l'objet pour le meſurer. Nous en ſommes, ſi l'on veut, trop écartez pour en être ſenſiblement émûs, mais nous en ſommes aſſez voiſins pour en juger, & ceux qui viendront après nous jugeront encore ſur nos preuves, comme ſi elles n'étoient que pour eux.

Je dirai plus. Loin que la durée des temps nuiſe à la certitude d'un fait ancien, elle l'augmente au contraire, quand les témoignages qui ſe ſuccédent ont toutes les conditions que j'ai demandé plus haut. La voix de tous les ſiécles a ſans doute plus d'autorité que la voix d'un ſeul. Elle a ſur nôtre eſprit l'empire naturellement attaché à la multitude des ſuffrages. Elle écarte les défiances preſque inſéparables de la ſingularité, elle rapproche l'objet, & lui conſerve une ſorte de nouveauté qui ſemble le reproduire malgré l'outrage des temps. Conſultez tous les hommes, ils vous diront qu'ils croyent davantage, & plus intrépidement ce qui a été crû ſans interruption, que ce qui n'eſt appuyé que ſur un témoignage ſolitaire, ou ſur des témoignages épars. Et ce préjugé n'eſt point en eux un préjugé d'erreur, c'eſt un préjugé de raiſon. Il a ſes ſources dans le bon ſens, parce qu'un fait toûjours approfondi, jamais conteſté, & perſévéramment reçû porte le caractére de la plus infaillible vérité dans ſon eſpéce. Vainement on nous dit que tout dépend de la premiere main qui a pû tromper la ſeconde, & celle-ci à ſon tour celles qui ſe ſont trop repoſées ſur les deux premieres. Peut-être en ſeroit il de la ſorte, ſi la conteſtation rouloit ſur des faits indifférens, tels qu'il y en a mille dans l'Hiſtoire. Mais le ſoupçon de ſurpriſe eſt imaginaire ſur des faits authentiques, & de l'importance de ceux dont il s'agit dans le cas préſent. Il eſt prouvé que la premiere main qui les a tranſmis étoit fidelle. Il eſt prouvé que celles qui les ont reçûs s'en ſont éclaircies. Il eſt prouvé que l'une ne pouvoit ſéduire, & que les autres n'ont pû, ni voulu ſe laiſſer ſurprendre. Enfin il eſt prouvé que chaque ſiécle a été ſur ce point le cenſeur rigoureux de l'autre, & qu'il eſt impoſſible de ſoupçonner tant ſoit peu la poſſibilité même de la fraude. Choſe étrange cependant! Les incrédules ſeuls ne ſont point frappez de cette Tradition unanime & ſoûtenuë. Que faire donc pour raiſonner à leur gré? Quand nous ne prouvons les faits que par leurs circonſtances, ils demandent des autoritez; & quand nous en apportons, ils les récuſent, ou les mépriſent ſans les détruire. Voudroient-ils bien nous apprendre une bonne fois ce qu'ils veulent de nous.

Pr. Liv. c. 4. p. 18. & ſuiv.

Deuxiéme Difficulté.

NOus ſouhaiterions, diſent les Contradicteurs, que les Juifs, témoins des faits prétendus de l'Evangile, ſe fuſſent rangez du parti de Jeſus-Chriſt. Ils ne l'ont pas fait. Donc ils n'ont pas crû ce qu'aujourd'hui l'on nous annonce comme véritable. Donc il y avoit de légitimes ſujets d'en douter, même dans l'origine, & l'évidence n'étoit pas telle qu'on ne pût s'en défendre ſans ſe trahir.

Pour mieux concevoir ce que cette objection a de force, ſortons du ſiécle où nous ſommes, & tranſportons-nous dans les jours où Jeſus-Chriſt vivoit. Les Juifs d'alors attendoient impatiemment un Meſſie; c'étoit leur Tradition, vraye ou fauſſe, il n'importe, qu'il devoit dans peu naître un Libérateur à Iſraël. Tous les ſignes qui le devoient précéder avoient paru, ces longues préparations qui avoient occupé tant de ſiécles étoient enfin achevées; la promeſſe alloit s'accomplir, & cela dans le moment préſent. Imaginez-vous quelle attention dans ce Peuple, & meſurez-la ſur le plus grand de ſes intérêts. Jeſus-Chriſt vient en effet, & il dit aux Juifs: Reconnoiſſez-moi, je ſuis le Sauveur que vous attendez, & l'héritier promis à la Maiſon de David. Mon témoignage vous eſt-il ſuſpect? Comparez ce que je vais faire avec ce que vos Prophétes ont annoncé du Meſſie. Voyez la multitude des prodiges dont je vous étonne: Je guéris les infirmes par le ſeul empire de ma parole, je chaſſe l'eſprit impur, je reſſuſcite les morts, je prédis l'avenir, & moi-même je ſors vivant de mon tombeau. En vérité s'il eût opéré ces merveilles ſans compter les autres rapportées dans ſon Hiſtoire, ſeroit-il poſſible que les Juifs l'euſſent méconnu, que la Synagogue plus inſtruite que le Peuple, eût hâté ſa mort, & que cette même Nation, qui par ſes vœux redoublez ne demandoit que lui au Ciel, ſe fût mépriſe juſqu'à le condamner comme impoſteur? On peut ſe livrer pour un temps à la défiance, & quelquefois douter de ce qu'on ſouhaite le plus. On croit s'aſſurer mieux de ſon bonheur en ſe précautionnant contre l'illuſion de ſes déſirs; car l'on héſite ſouvent par amour comme par crainte. Mais enfin on ſe laiſſe

vaincre par la vérité que l'on aime, ſi peu qu'elle devienne évidente ; à plus forte raiſon quand la certitude eſt parfaite. D'où vient donc que les Juifs ſont la ſeule exception d'une régle ſi générale ? Ne cherchons point d'autre dénoüement. C'eſt qu'ils n'ont rien vû de ce qu'on nous raconte. Ils étoient contemporains, ils étoient intéreſſez dans la cauſe, ils l'ont approfondie. Donc leur incredulité juſtifie celle d'aujourd'hui. Inutilement on lui oppoſe la multitude des Peuples devenus Chrétiens. Leur foy ne peut être pour nous un contrepoids à l'infidélité des Juifs. Les Payens ne ſçavoient pas comme eux le véritable ſens des prophéties, les Payens n'étoient pas comme eux dans les circonſtances & à la ſource du fait, les Payens ne jugeoient que ſur des rapports accommodez à la vraiſemblance ; eux jugeoient en témoins & ſur la foy de leurs yeux. La préſomption doit donc être pour les Juifs qui ont nié, contre les idolâtres qui ont crû.

Réponſe.

ON peut croire que cette difficulté n'eſt pas la moins ordinaire dans la bouche des incrédules. Comme ſpécieuſe, elle marche à la tête des autres ; comme naturelle & ſimple, elle flatte ceux dont la pareſſe aime les déciſions précipitées. Mais elle eſt ſolide ? On en jugera par mes réponſes. Je prie ſeulement qu'on ſe ſouvienne qu'il ne s'agit ici que de la vérité des *faits*, & point du tout de celle des Dogmes. Or j'ai déja fait voir que les Juifs n'ont jamais douté des miracles de Jeſus-Chriſt rapportez dans l'Evangile. Ils ont penſé, du moins ont-ils prétendu qu'il les faiſoit par la vertu d'un principe mauvais, & ce fut tout ſon crime auprès d'eux ; mais ils ne diſoient point que ces prodiges n'en euſſent que l'apparence, & qu'ils manquaſſent de réalité. Sans redire les preuves que j'en donne ailleurs ſur des textes formels, il ne faut que raconter à quoi les Rabbins ont été forcez de recourir pour ſe ſouſtraire à l'évidence de ces merveilles. Ils ont imaginé que Jeſus-Chriſt avoit découvert je ne ſçai quelle inſcription, où étoient marquez les caractéres propres du nom de Dieu, qu'il les avoit tranſcrits, ou retenus de mémoire, & qu'à l'aide de ce

Pr. Liv. c. 10. p. 61. & ſuiv.

nom myſtérieux qu'il ſçavoit prononcer, tout devenoit docile à ſa parole comme à celle de Dieu même. Quelles miſéres : quelles fables ! Encore n'en expoſé-je ici que le fonds. J'épargne au Lecteur l'ennui que lui cauſeroit l'expoſition des autres circonſtances, toutes ſi ineptes, ſi dénuées de ſens, ſi contradictoires, qu'elles ne forment pas même un conte ſuivi, loin d'être vraiſemblable.

Parlons ſans nous prévenir, conçoit-on que les Juifs euſſent embraſſé une reſſource ſi vaine, & tout enſemble ſi honteuſe, s'il n'eût fallu que décréditer des faits imaginaires ? Hé s'ils croyoient abſolument faux ce qu'aujourd'hui nous croyons ſi véritable, s'il n'y avoit eu ni apparence, ni trace de miracle dans les actions de Jeſus-Chriſt, pourquoi ne le pas dire tout d'un coup, & perſévéramment ? Pourquoi feindre des explications d'une choſe qui n'eſt pas ? Pourquoi riſquer de la faire croire en l'expliquant ſi mal, quand il n'y a qu'à la nier pour la détruire ? Il eſt donc juſtifié par cet éxemple ſeul que les Juifs ont vû les prodiges de Jeſus-Chriſt, & qu'au fond de leur cœur il les ont crû réels. Combien le juſtifierois-je mieux, ſi je recüeillois de leurs Commentaires tous les éxemples de la même eſpéce ?

Mais encore, ajoûterez-vous, ſi la Synagogue, ſi le Peuple entier a vû tous ces miracles, d'où vient que la Synagogue, & le Peuple ont ſi conſtamment refuſé de croire en Jeſus-Chriſt ? Plus on ſuppoſera les faits évidens, plus on ſera frappé de ſurpriſe à la vûë des reproches de ſéduction & d'impoſture faits à tant de prodiges, & ſi ſouvent renouvellez. Ma réponſe eſt facile. Je vous ai déja dit que les Juifs attribuoient à Béel-zebut, Prince des Démons, ce qu'ils voyoient de prodigieux dans les Oeuvres de Jeſus-Chriſt, & ce faux principe les menoit conſéquemment à l'infidelité. Cette raiſon n'étoit pourtant pas l'unique. A le bien prendre, elle n'étoit qu'un prétexte.

Pour le concevoir, repréſentons-nous au juſte l'ancienne diſpoſition des Juifs, & cette objection s'évanoüira. Ils ſçavoient en effet que le Meſſie devoit paroître dans les jours de la naiſſance de Jeſus-Chriſt. Les prophéties le marquoient aſſez ouvertement, la Tradition achevoit là-deſſus de porter la lumiere en ce qui pouvoit reſter de ténébreux dans les

Ecritures. La ſituation préſente des affaires étoit même une explication ſenſible des anciens Oracles, & tout concouroit à faire croire que le Libérateur promis alloit deſcendre, juſques-là que le bruit s'en étoit répandu parmi les Nations idolâtres. Mais ce qu'il faut remarquer, le Peuple Juif panchoit alors, & par de rapides déclins, vers ſa ruïne entiere; il n'avoit plus ni puiſſance, ni autorité, ni magiſtrature. Un de ſes plus anciens Auteurs le reconnoît, & il a raiſon d'avoüer que le ſceptre n'étoit plus dans Juda, ni l'empire dans les anciens du Peuple. Depuis le Regne d'Hérode, & encore plus depuis la chûte d'Archélaüs ſon fils, le Sanhédrin étoit dégradé. Les membres de ce grand Corps, auparavant Juges abſolus, n'étoient plus que ſimples Docteurs. La puiſſance de vie & de mort avoit paſſé d'eux aux Romains, & comme il eſt évident par l'hiſtoire de Jeſus-Chriſt, ils n'avoient plus que le droit de décider dans les affaires de Religion.

Tract. voc. Magna Gen.

Joan. c. 18. ℣. 31.

Réduits à un pouvoir ſi borné, les Juifs ſe remplirent plus que jamais des grandes promeſſes faites à la Nation. Ils imaginerent que le Meſſie devoit ramener & accroître leur ancienne ſplendeur, qu'il ſubjugueroit leurs ennemis à la maniere des Conquérans de la Terre, qu'il répandroit ſur les héritiers de Jacob la gloire avec les richeſſes temporelles, qu'il dompteroit les Gentils à main armée, qu'il abbattroit Rome fiére de ſes victoires, & qu'il partageroit ſa dépoüille entre les enfans de Juda. Mais ſur quoi encore ce plan étoit-il fondé? Sur les prophéties, il eſt vrai, mais interpretées au gré de leurs beſoins & de leurs deſirs. Inſpiration toujours trop écoutée par les hommes, & ſource inévitable d'aveuglement.

Jeſus-Chriſt vient donc, mais dans un ordre bien diſproportionné à ces orgueilleuſes attentes. Son état humble & ſans diſtinction au-dehors, attire à peine les regards. Il ne promet à ceux qui le ſuivront ni les grandeurs que le Monde admire, ni les biens qu'il aime. Sa Doctrine eſt majeſtueuſe, mais auſtere; ſes actions grandes, mais ſans faſte; ſes promeſſes conſolantes & magnifiques, mais dont l'exécution eſt réſervée au ſiécle futur. En falloit-il davantage pour éloigner des eſprits groſſiers autant que ſuperbes, des cœurs qui ne

vouloient être gagnez que par les ſens, des hommes dont tout l'eſpoir étoit de briller un jour, & mieux que les Gentils, par le ſuccès des armes. Voilà, puiſqu'on veut le ſçavoir, ce qui rendit les Juifs infidéles ; & cette raiſon n'eſt point vaine, elle eſt, comme on le voit, fondée ſur l'Hiſtoire, & ſur le génie connu de la Nation.

Je ſens bien cependant qu'il reſte toujours à comprendre comment une prévention d'orgueil étoit aſſez puiſſante pour demeurer infléxible à des miracles ſans nombre, & je reconnois avec franchiſe que ce monſtre d'aveuglement eſt à peine concevable. Mais auſſi le prodigieux eſt plus familier au cœur qu'on ne penſe, & pour ne point ſortir de l'eſpece que nous diſcutons, combien d'exemples en voyons-nous tous les jours ſe renouveller ? Eſt-ce qu'il n'y a pas dans le ſein même du Chriſtianiſme, des hommes ſcandaliſez de la vie ſimple & commune de Jeſus-Chriſt, des hommes qui rougiſſent de l'obſcurité de ſa condition, & qui ne ſçauroient l'accorder encore avec ce que la foy les oblige d'en croire ? Ils ne doutent point des miracles de l'Evangile ; la raiſon les convainc aſſez de leur inébranlable certitude. Mais ils meſurent à leur foible imagination ce que Jeſus-Chriſt devoit être, leur penchant eſt leur unique régle, il agit ſourdement en eux, quoiqu'ils ne ſe l'avoüent pas, & peu s'en faut qu'ils ne méconnoiſſent le Meſſie malgré ſes prodiges ; parce qu'il n'a pas brillé de cette pompe extérieure qui enchante les ſens ; parce qu'il a ſouffert, & parce qu'il eſt mort. Que ſeroit-ce donc s'ils avoient comme les Juifs, un interêt d'Etat & de beſoin à le ſouhaiter grand ?

Ajoûtons une raiſon plus haute, & ſupérieure à tout ce que j'ai dit. Vous me demandez pourquoi les Juifs n'ont pas crû quoique les prodiges de Jeſus-Chriſt euſſent tant d'évidence. Je vous réponds : Leur incrédulité même étoit prédite, & la manifeſtation du Meſſie qui alloit être le ſalut du reſte de l'Univers, devoit être le ſigne fatal de la réprobation de l'ancien Peuple. Ce Peuple déplorable devoit avoir des yeux, & ne pas voir ; des oreilles, & ne pas entendre ; un cœur, & ne pas conprendre. Les Prophétes ne ſont pleins que de ces menaces terribles faites aux Juifs. A chaque pas on y voit le Meſſie donné, & le Meſſie

Deut. 28. *Iſai. c.* 1. ℣. 3. 4. *c.* 5. ℣. 11. *c.* 6. ℣. 8. *&c. c.* 29. ℣. 9. *c.* 42. ℣. 19. *c.* 65. ℣. 2. *Jerem. c.* 5. ℣. 21. *c.* 8. ℣. 7.

Meſſie rejetté par eux. Leur endurciſſement y eſt repreſenté ſous d'innombrables figures, & le nouveau Peuple qui devoit croire à leur place déſigné par des images qui ne laiſſent rien à la conjecture, tant elles ſont reſſemblantes & vives. Si donc je ſuis ſurpris de l'incrédulité des Juifs, combien dois-je être raſſûré contre mes doutes, par la juſteſſe des rapports entre la prédiction & les événemens ? Oüi, j'oſerai le dire après un des plus célébres de nos Apologiſtes, la réſiſtance opiniâtre des Juifs qui dure encore dans leurs deſcendans, eſt une des grandes preuves de la vérité de nôtre foy. S'ils avoient tous été convertis par Jeſus-Chriſt, nous n'aurions en eux que des témoins ſuſpects, & nous n'en aurions plus du tout, ſi la vengeance du Ciel les avoit tous effacez de deſſus la Terre. Mais ils ont vû des miracles & ils le confeſſent, lors même qu'ils blaſphêment la main qui les faiſoit. Donc leur témoignage décide pour la certitude du *fait*, & ſans le vouloir, nos ennemis deviennent nos défenſeurs.

Ezech. c. 11. ℣. 1. 2. Daniel c. 9. ℣. 26. Oſe. c. 4. ℣. 1. &c.

Penſées de M. Paſcal Art. 16.

Remarquez de plus que tous les Juifs n'ont pas été rebéles à l'Evangile. Parmi eux un grand nombre a tendu les bras au Libérateur, & l'a reconnu dans la perſonne de Jeſus-Chriſt. La maſſe n'étoit pas corrompuë en tout, & elle portoit des Saints & des Elûs, quoiqu'ils en fuſſent la moindre portion. C'eſt par eux que l'Egliſe Chrétienne a commencé. Les Gentils n'y ſont venus qu'enſuite, ſelon qu'il étoit prédit. C'eſt à Jéruſalem que ſe forma le premier troupeau, foible il eſt vrai dans ſa naiſſance, mais accrû de beaucoup après le miracle de la Réſurrection. Les Apôtres y faiſoient des converſions dont le nombre étonne. En deux jours huit mille *touchez de componction en leur cœur*, demandent avec larmes que Pierre les arroſe de l'eau ſanctifiante, & ces nouveaux Chrétiens en appellent d'autres au ſalut, qui eux-mêmes à leur tour font de nouveaux proſélytes, qui en ont d'autres encore après eux. Les incrédules établiſſent donc la difficulté que je réfute, ſur un fait évidemment faux. Ce qui les trompe, c'eſt qu'ils ne voyent plus que les deſcendans des Juifs infidéles, & qu'ils ne penſent pas à la foule de ceux qui ſe ſont incorporez à l'Egliſe, & dont nous ſommes nous-mêmes la poſtérité.

Act. c. 2. ℣. 37. & 40. Ibid. c. 4. ℣. 4.

Troiſiéme Difficulté.

TOut cela, direz-vous, ne détruit encore qu'à demi l'objection précédente. Vous découvrez bien le motif ſecret & intime qui indiſpoſoit les Juifs contre les miracles de l'Evangile, quelque certitude qu'ils euſſent. Vous imputez cette oppoſition à l'empire de leurs ſens révoltez par la baſſeſſe apparente de Jeſus-Chriſt, à leur orgueil nourri des idées ambitieuſes qu'ils s'étoient faites du Libérateur. Mais juſtifiez-vous cette baſſeſſe, qui dans le fond étoit ſi révoltante? Comment voulez-vous qu'on reconnût l'Envoyé de Dieu promis dès l'origine du Monde, le Sauveur ſi pompeuſement déſigné par les Prophétes, & ſi élevé au-deſſus d'eux, le Meſſie vainqueur des Nations, & dont la gloire devoit pénétrer juſqu'aux Iſles déſertes, dans la perſonne d'un homme ſans nom, renfermé dans une retraite ſombre, ſous les yeux d'une famille indigente, & parmi les humiliantes fonctions réſervées à la miſere? Pouvoit-on ſoupçonner que le Saint d'Iſraël & ſon Rédempteur, fût caché ſous de ſi triſtes dehors? Malgré le ſuccès de ſa parole, aujourd'hui encore peut-on ſe le perſuader? On ſe retranche à dire que les voyes de Dieu ne ſont pas les nôtres, & que ce n'eſt pas à nous de ſonder la profondeur de ſes conſeils. Mais quand on ſe jette ſur de ſemblables réponſes qui vont à juſtifier les plus grands excès de Doctrine, n'eſt-ce pas reconnoître qu'on ne ſçait plus à quoi ſe prendre? Quelque diſtance qu'il y ait entre la ſageſſe Divine & la nôtre, il y a pourtant des principes immuables pour juger de ſes œuvres. Un des plus clairs, eſt que Dieu ne peut tendre à ſa créature des piéges inſurmontables. Or ç'en ſeroit un viſiblement, ſi le Meſſie devoit naître dans l'humiliation, de l'avoir montré de loin tout glorieux, tout éclatant dans les peintures des Prophétes, & jamais ſéduction n'eût été mieux préparée par l'équivoque. Les Juifs ne pouvoient donc juger autrement qu'ils ont fait, & nous-mêmes nous ne pouvons juger que comme eux.

Réponſe.

QUoique cette objection ne ſoit pas préciſément de celles que je me ſuis engagé de réſoudre, je conſens néanmoins à le faire. D'autant plus que ma réponſe fournira des principes deſtructeurs d'un grand nombre de difficultez de la même eſpéce.

J'obſerve d'abord que la grandeur n'eſt pas une idée ſimple, déterminée par ſa nature à ne repréſenter qu'un objet; & c'eſt auſſi ce qui rend équivoque le terme dont on l'exprime. On appelle ſouvent du même nom des choſes très-différentes, & l'eſprit qui n'approfondit pas toûjours ces différences, ſe porte à de faux jugemens, trompé par le double ſens de la même expreſſion. Pour éviter un écüeil ſi dangereux à la vérité, diſtinguons trois ſortes de grandeur qui renferment toutes les autres.

Il y a une grandeur que je nomme *ſenſible*, parce qu'elle n'eſt telle qu'à l'imagination, & au ſens. La haute naiſſance, l'autorité, l'opulence, les grands exploits la compoſent: & à la honte de leur raiſon, les hommes ne ſont guéres éptis que d'elle. Il y a une grandeur que je nomme *ſpirituelle*, parce qu'elle eſt toute dans l'eſprit. Ce ſont les idées ſublimes qui la forment, les profondes réfléxions, l'étenduë des lumieres, les vaſtes connoiſſances, le génie de l'invention, la délicateſſe du goût, le talent de la parole, & les richeſſes de l'imagination. Enfin il eſt une autre grandeur que j'appellerai *vertueuſe*, parce qu'elle conſiſte toute dans la ſainteté, dans la ſageſſe & dans la conformité de nos penchans à l'ordre. Régle unique, régle conſtante du mérite des mœurs.

Ces trois eſpéces de grandeurs compoſent, comme on le voit, trois états bien différens, & leur diſtance eſt autant infinie que l'eſt celle de leurs objets. Les eſprits ſont infiniment au-deſſus des corps, & la ſainteté infiniment au-deſſus de l'eſprit. Tout de même & par une raiſon égale, la grandeur *ſenſible* eſt infiniment au-deſſous de la grandeur *ſpirituelle*, & la grandeur ſpirituelle infiniment au-deſſous de la grandeur *vertueuſe*. Indépendamment de la

fauſſe opinion des hommes qui préférent ſouvent la moindre de ces grandeurs à la plus haute, il eſt vrai de dire que leur ſubordination eſt immuable & fondée ſur la maniere même dont Dieu juge des objets. Tous les corps fuſſent-ils réünis ou multipliez, s'il ſe pouvoit, ſans bornes, ne ſçauroient atteindre au prix de la penſée, & toutes les penſées les plus ingénieuſes ne ſçauroient compenſer une action ſainte, parce qu'elle eſt d'un ordre ſurnaturel. Ceux qui remontent juſqu'aux principes des choſes, avoüeront qu'en parlant ainſi, je ne dis rien que de clair, & que d'inconteſtable.

Mais ce qu'il faut remarquer encore, ces trois ſortes de grandeur ſont comme inviſibles l'une à l'autre. Elles s'évitent d'une fuite réciproque. Tout l'éclat ſenſible n'a rien de flatteur à ceux qui vivent dans les recherches ſçavantes. Toute la pompe du ſçavoir, toute la gloire des découvertes, toutes les graces, tous les talens de l'eſprit ſont inſipides à ceux qu'enchante le plaiſir des corps. Tout le prix de la ſageſſe eſt indifférent aux hommes charnels, & même aux ſublimes eſprits en tant que tels. Ce ſont trois ordres à part dont chacun a ſon empire, ſon éclat & ſes victoires ſéparées. Le puiſſant ne veut briller qu'aux yeux du corps; le grand génie, aux yeux de l'intelligence; & le Saint ne veut plaire qu'aux yeux de Dieu. Ainſi Aléxandre étoit grand dans ſon ordre, Platon dans le ſien, & ſaint Paul dans un autre. Maintenant appliquons ces principes à la difficulté.

Jeſus-Chriſt, dites-vous, a paru dans un état vil. Comment donc peut-il être le Meſſie? C'eſt comme ſi l'on diſoit, Aléxandre n'avoit que des connoiſſances vulgaires. Il n'étoit ni grand Philoſophe, ni grand Géométre, ni grand Orateur. Comment donc oſe-t'on dire qu'il étoit grand? Cette queſtion, ſans la qualifier, vous paroît tout d'un coup ce qu'elle eſt en effet. Mais je ſuis affligé de vous dire que la vôtre ne lui reſſemble que trop.

Pour juger ſainement de la grandeur, ou de la baſſeſſe de celui qu'on veut définir, le premier ou l'unique point eſt de ſçavoir, s'il a paru dans un état préciſément conforme, ou oppoſé à l'ordre de grandeur dans lequel il devoit paroître. Par éxemple, ſi celui dont l'éclat doit être dans les conquê-

tes, n'en fait point, il n'eſt pas grand dans ſon ordre ; mais ſi la victoire marche à ſa ſuite, & le couronne toûjours, quoique peut-être il ſoit médiocre dans le reſte, il n'eſt pas moins grand dans ſon eſpéce de grandeur, & il en a rempli toute l'étenduë.

Par conſéquent, & pour revenir à Jeſus-Chriſt, il n'eſt queſtion ici que de ſçavoir dans quel ordre il a dû paroître, & s'il y a montré de la grandeur. Il étoit envoyé pour apprendre aux hommes qu'ils s'étoient égarez de la route du ſalut, & pour les y ramener ; pour les détacher d'eux-mêmes, des fureurs & des injuſtices de l'amour propre ; pour les réünir à Dieu, pour leur donner tout enſemble des leçons & des éxemples de vertu ; pour leur apprendre la nature des vrais biens, & la fragilité de ceux qui paſſent ; pour établir un culte plus digne de l'Etre parfait, & lui former des adorateurs dont il pût recevoir & récompenſer les hommages ; pour remettre les péchez du Monde ; pour corriger par ſa naiſſance le vice de la nôtre ; pour nous préparer des ſecours efficaces, ſoit pour nous garantir, ſoit pour nous relever de nos chûtes. O ! que Jeſus-Chriſt eſt grand dans cet ordre qui lui eſt propre ! Il eſt ſans bien, ſans autorité, ſans titre, ſans production de ſcience au dehors ; il ne regne point, il ne donne pas des batailles, il ne remporte pas des victoires ; mais il eſt ſublime & touchant dans ſa Doctrine, tendre & bien faiſant pour les hommes, humble, patient, pur & Saint devant Dieu. Qu'il eſt donc grand, qu'il eſt admirable dans ſon ordre de ſageſſe & de ſainteté ! On ne demande point ſi Platon étoit d'une illuſtre naiſſance, ni s'il poſſedoit de vaſtes domaines. Qu'il ſoit ſorti du plus noble, ou du plus vil ſang du la Gréce, qu'il ait vêcu dans la diſette, ou dans l'abondance, eſclave ou libre, il n'importe de ces différences. Elles ne ſçauroient accroître, ni diminuer ſa gloire ; parce qu'il n'eſt grand que dans l'ordre des eſprits. Tout de même il ne ſervoit de rien à Jeſus-Chriſt de ſe montrer environné de la pompe mondaine, & de venir en Roi. Cette eſpéce de grandeur étoit étrangére à ſa deſtination. Il devoit être Saint, & former des Saints, & jamais homme n'a porté ſi haut la perfection des mœurs, ni celle des préceptes.

Vous qui vous ſcandaliſez de ſa baſſeſſe, apprenez donc une fois à le chercher, non dans la ſplendeur qui ne lui convenoit pas, mais dans celle que demandoit le deſſein de ſa miſſion. Enviſagez-le dans ſes diſcours, où brille avec une aimable ſimplicité, l'éclat le plus vif de la ſageſſe. Sa parole eſt ſans art, mais ſes idées ſont admirables. L'eſprit humain qui les ſuit, éprouve en les ſuivant un raviſſement inconnu. Lui ſeul n'en paroît pas ſurpris. Il eſt plein des myſtéres d'en haut, mais il n'en eſt pas émû comme les autres mortels à qui Dieu ſe communique. Il en parle ſans effort, la vérité lui eſt familiére, il eſt viſiblement né dans le ſecret qu'il révéle. Souvent même il eſt contraint de tempérer la hauteur de ſa Doctrine, & de répandre avec meſure *ce qu'il a ſans meſure*, afin que nôtre foibleſſe le puiſſe porter. Regardez-le dans la candeur & l'innocente uniformité de ſa conduite. Quel autre vivant au milieu des hommes, & ſous les yeux d'une multitude ennemie, a pû dire ſans crainte d'en être repris : *Qui de vous me convaincra de péché ?* Et encore : *Je ſuis la lumiere du Monde, ma nourriture eſt d'exécuter la volonté de mon Pere. Celui qui m'a envoyé eſt avec moi, & ne me laiſſe pas ſeul, parce que je fais toûjours ce qui lui plaît.* Que cette confiance eſt majeſtueuſe ! Voyez-le dans ſes œuvres. Elles ſont toutes d'un caractére nouveau. Ce ne ſont point des ſignes dans le Ciel, tels que les Juifs amoureux de l'oſtentation & du ſpectacle les demandoient. Il ne diſpoſe de la nature qu'à l'avantage des hommes. Ses prodiges appartiennent à l'utile autant qu'au merveilleux, on croiroit qu'ils naiſſent de ſa bonté plus encore que de ſa puiſſance. Cependant avec quelle facilité, avec quelle promptitude l'éxécution ſuit ſa parole ! Un inſtant, un regard, un attouchement de ſa main, un ſigne rapide lui ſuffit. Veut-il guérir un infirme ? *Je le veux*, dit-il, *ſoyez guéri*, & à ce mot, celui qui ne ſe ſoûtenoit plus dans ſa langueur, marche ſeul & à grands pas. Veut-il rendre les morts à la vie ? *Jeune homme*, s'écrie-t'il, *levez-vous, je vous l'ordonne : Lazare, ſortez de vôtre tombeau ;* & à cet ordre les voilà vivans. Veut-il chaſſer les Démons ; *Eſprit ſourd & muet, ſors de cet Enfant, je te le commande*, dit-il, *& n'y rentre plus.* Il n'en faut pas davantage contre

Joan. c. 3. ℣. 34.

Joan. c. 8. ℣. 46.

Id. c. 4. ℣. 34.

Id. c. 8. ℣. 29.

Matth. c. 16. ℣. 1.

Marc. c. 8. ℣. 11.

Matth. c. 8. ℣. 3.

Luc. c. 5. *& paſſim.*

Luc. c. 7. ℣. 14.

Joan. c. 11. ℣. 43.

Marc. c. 9. ℣. 24.

la puiſſance des ténébres. Le principe de cette autorité eſt au-dedans de lui-même, les miracles en ſortent comme les eaux coulent de leur ſource. *Je ſens que la vertu eſt ſortie de moi*, dit-il, lorſqu'une femme ſans être vûë de lui, ſe mêle dans la foule qui le preſſe, afin d'être guérie à ſon approche. Ne diriez-vous pas à cette parole, qu'il ne peut retenir la plénitude du pouvoir qu'il a reçû du Pere? Et toutefois il promet que ſes Diſciples feront en ſon nom, *des choſes plus grandes encore*. Tant eſt féconde & inépuiſable *cette vertu* qu'il porte en lui-même. *Luc. c. 8. ℣. 46.* *Joan. c. 14. ℣. 12.*

Conſiderez-le dans la perſécution & les tourmens; ſa tranquille vertu ne s'en altére pas. Tout un Peuple conſpire ſa mort, il en ſçait l'heure, & il la déſigne lui-même. N'importe; il acheve ſans trouble ce qui lui eſt donné de faire. Ses Diſciples effrayez l'abandonnent, & il n'en murmure point. Il meurt, & ſes derniéres paroles ſont une priére tendre pour implorer le pardon ſur le crime aveugle d'Iſraël. Oüi, n'euſſions-nous aucun intérêt à le dire, toûjours il faudroit reconnoître que le Monde n'a point vû d'éxemple d'une grandeur ſi ſoûtenuë, dans l'ordre de la ſageſſe & de la ſainteté.

Ainſi la vérité me force d'en faire ici la remarque. Les contempteurs de la perſonne de Jeſus-Chriſt ne penſent point aſſez à ce qu'il y a de majeſtueux dans les circonſtances de ſon Hiſtoire. Plût à Dieu qu'ils vouluſſent conſidérer ſeulement ce qu'il y a d'auguſte dans l'obſcurité même qu'ils lui reprochent. Celui qui n'eſt donné qu'après quarante ſiécles de vœux, de ſacrifices & de priéres pour hâter ſa naiſſance, arrive enfin; mais pauvre, & ſi méconnu, que les Auteurs qui n'écrivent que ce que le monde appelle important, l'apperçoivent à peine. Il croît ſous les yeux d'une famille déchûë, & de trente-trois ans qu'eſt la durée de ſa vie, il en paſſe trente ſans paroître. Le reſte d'une carriére ſi courte n'eſt pour lui qu'une chaîne de fatigues, de diſgraces, & de douleurs. D'une autre part cependant toute la Paleſtine, & les climats d'alentour demeurent proſternez en ſilence à la vûë de ſes prodiges. La jalouſie envieuſe frémit, la cabale s'irrite, la malignité murmure en vain. Sa gloire n'en brille que mieux. Eſt-ce un

homme ? On ne le peut croire. C'eſt un Dieu ; & bien-tôt ſous ce titre, l'Univers entier lui rendra le tribut de ſes hommages. Quel éclat ! Quelle grandeur !

Voyez M. Paſcal. Penſ. Art. 14.

Et néanmoins, de tout cela Jeſus-Chriſt ne réſerve rien pour lui. Tout eſt pour les ſiens. Il s'oublie pour ne voir qu'eux ſeuls. Le Peuple enchanté de ſes vertus, pénétré de ſes bienfaits, étonné de ſes miracles, charmé de

Joan. c. 6. ℣. 15. ſa Doctrine, veut le proclamer Roi. Ce faſte lui eſt indifférent, ou même odieux, & pour l'éviter il ſe dérobe, il

Ibid. s'enfuit ſur la cime des montagnes. Ses œuvres, ſa réputation, les rapides ſuccès de ſa parole ne ſervent qu'à le faire reconnoître, & ne contribuënt de rien à ſa félicité temporelle. Il ne prend de l'humanité que les peines ; il néglige & laiſſe tout ce que les prodiges pouvoient lui attirer d'avantages & de ſplendeur. Citez-moi, ſi vous le pouvez, quelque éxemple certain d'un déſintéreſſement ſi généreux.

Tous les hommes veulent être grands ; mais c'eſt pour eux-mêmes qu'ils le veulent être : C'eſt l'accroiſſement de leur bonheur qu'ils recherchent dans la gloire. Dépoüillez-les de cet amour ſecret & dominant, qui rapporte tout à ſoi, vous tariſſez la ſource de leurs entrepriſes, & conſtamment celle de leurs vertus. Qu'eſt-ce auſſi que la gloire mondaine ? Le fruit d'une diſpoſition baſſe & mercénaire, aſſez avilie par le motif intéreſſé qui le fait naître. La vraie grandeur, & l'unique, eſt d'aller au parfait ſans réſerve, ſans propriété, d'un courage également au deſſus des biens & des maux. Telle étoit celle de Jeſus-Chriſt ; & ſi l'on m'oppoſe que je trace par ce caractére l'image d'une grandeur plus qu'humaine, je n'en aurai que mieux prouvé combien celle de Jeſus-Chriſt étoit de ce genre.

Ne diſons donc plus qu'il a vêcu comme un d'entre nous. C'eſt cette modeſtie ſublime, jointe aux autres circonſtances de ſon Hiſtoire, qui me le rend ſi reſpectable. Je ne puis levoir d'un côté ſi puiſſant en œuvres, de l'autre ſi reſſemblant à nous par ſes ſouffrances, ſans reconnoître qu'il a rempli ſeul toute l'idée de la grandeur & mérité le plus tendre amour, comme la plus profonde admiration des hommes.

L'unique

L'unique reſſource qui reſte donc à l'incrédule, eſt de prétendre que les Prophétes ont annoncé du Meſſie qu'il ſeroit grand d'une grandeur ſenſible; par conſéquent qu'il en faut revenir à cette alternative : ou que Dieu nous a trompez par de fauſſes promeſſes, ou que Jeſus-Chriſt n'eſt pas le Meſſie promis. Mais à Dieu ne plaiſe que nous ſoyons contraints à l'une de ces deux extrémitez! J'ai déja fait voir plus haut que le regne du Libérateur devoit être ſpirituel, & que les Juifs dans l'origine l'avoient compris de la ſorte. Cependant parce qu'il y a dans l'Ecriture quelques paſſages, qui ſemblent au premier aſpect ne pouvoir ſe concilier avec cette explication, je vais poſer un principe qui, ſans entrer dans le détail, éclaircira tout.

Livr. 2. c. 6. Rep. à la troiſiéme Objection p. 240. & ſuiv.

Il eſt certain qu'il y a des textes formels dans les Prophétes, qui repréſentent le Meſſie pauvre, humilié, ſouffrant & mis à mort; comme il y en a d'autres qui le repréſentent puiſſant, vainqueur, & glorieux. Voilà donc une contradiction évidente. Mais quelle conſéquence en tirer? que les Ecrivains ſacrez ne s'entendoient pas, & qu'ils ſe combattoient eux-mêmes de la maniere la plus ouverte? Ce ſeroit dire ce qu'on ne ſçauroit penſer quand on a vû leurs ouvrages, ſans deſſein formé de les contredire. Il y regne trop de juſteſſe, trop de ſuite, & une élévation trop ſoûtenuë.

Ils avoient donc un ſens, & ils ſont juſtifiez, s'il s'en trouve un qui ſe lie à tous ces paſſages contraires. Or je dis que les Chrétiens l'ont trouvé ce ſens. J'ajoûte qu'il eſt l'unique raiſonnable, & que les Déiſtes n'en ſçauroient imaginer d'autres qui ne ſoient viſiblement faux. J'en donne les raiſons. Quand un Auteur dit du même ſujet deux choſes oppoſées, cette diſcordance n'eſt pas la preuve toûjours certaine qu'il ſe contrediſe. Comment cela, direz-vous? C'eſt que de ces deux attributs contraires, l'un peut être donné dans le ſens rigoureux de la *réalité*, l'autre dans le ſens de la *figure*. Mais pour ſçavoir ſi l'Auteur eſt ſuſceptible de cette explication, il faut éxaminer ſi des deux propoſitions qui ſemblent ſe combattre, il en réſulte un ſens juſte, clair, précis, en prenant l'une comme réalité, & l'autre comme figure; ou ſi dans cette ſuppoſition même, il reſte toûjours inintelligible &

contradictoire. Or faites choix de tous les paſſages où il eſt écrit du Libérateur, qu'il ſera Roi, belliqueux & triomphant. Prenez ces textes à la lettre ; efforcez-vous enſuite de les accorder avec ceux qui le montrent ignoré, pauvre & vaincu par ſes ennemis ; j'oſe dire que vous n'y parviendrez jamais. Tout au contraire : Prenez à la lettre ces derniers caractéres, & les autres comme figure, tout ſe développe, tout s'éclaircit. Je vois le même homme indigent, humilié, chargé d'opprobres, & mourant dans les ſupplices ; grand toutefois, & magnifique aux yeux de Dieu par l'éclat de ſes vertus, vainqueur des Peuples par le ſuccès de ſa parole, Roi de l'Univers par les hommages qu'on y rend à ſa Perſonne, & à ſa Doctrine. De ces deux portraits ſi contraires au premier regard, il en ſort un troiſiéme dont les traits s'accordent, & tout d'un coup j'y reconnois Jeſus-Chriſt. Donnons encore un peu plus d'étenduë à ce même dénoüement.

Ne reconnoiſſez-vous pas que de tous les endroits pris enſemble où l'Ecriture parle du Sauveur, il en ſort qu'il doit avoir de la grandeur & de la majeſté ? on ne peut en diſconvenir. C'eſt même le fondement de l'objection que je réfute. Mais de quel ordre cette grandeur doit-elle être ? car, enfin, comme je l'ai remarqué, ce terme eſt équivoque : Si vous dites qu'elle ſera temporelle : montrez-moi, vous répondrai-je, comment on peut être grand dans cet ordre au milieu des humiliations, des douleurs, des opprobres, & des revers ; ce n'eſt point aſſez que vous m'offriez une explication des textes qui s'accordent, vous me devez une explication qui concerte avec les textes diſcordans. La vôtre ne le fait point. Elle n'eſt donc pas la véritable. La mienne triomphe au contraire de cet obſtacle, elle réſout tout, elle met de l'unité dans ce qui paroît double, du rapport dans ce qui ſemble irréconciliable. En ſoûtenant que le Meſſie ne devoit être grand que dans l'ordre de la ſainteté, il n'eſt plus impoſſible qu'il ſoit grand, & perſécuté tout enſemble ; parce que les ſouffrances & la diſgrace ne ſont point incompatibles avec la ſageſſe. Il n'eſt plus impoſſible qu'il ſoit pauvre, & le Maître des Peuples ; parce qu'il n'en eſt le vainqueur que par ſa Doctrine. Il n'eſt donc

point impoſſible que Jeſus-Chriſt ſoit celui-là même que les Prophétes ont annoncé de ſi loin. Que dis-je ? Il s'enſuit qu'il eſt impoſſible que leurs Oracles ayent prédit un autre que lui.

Je ſupplierai le Lecteur de ſe prêter encore à une obſervation qui me paroît importante. C'eſt que les Prophétes parlant de l'éclat que le Meſſie doit avoir, diſent néanmoins que leurs diſcours ſont obſcurs, & qu'on s'y méprendra, que leur ſens n'eſt pas toûjours celui qu'ils expriment à découvert, & qu'il ne ſera compris qu'à la fin des ſiécles; c'eſt-à-dire, au jour de l'accompliſſement de leurs prédictions. Cet éclat ſenſible, dont ils parlent, n'eſt donc qu'un voile pour envelopper ce qu'ils veulent tenir ſecret; car on ne cache pas le corps ſous l'eſprit, mais l'eſprit ſous le corps; non les ombres ſous la vérité, mais la vérité ſous les ombres. Je ne crois pas me tromper, cette remarque eſt déciſive pour la cauſe que je défens. Afin de la mieux éclaircir, j'uſerai d'un éxemple déja proposé par un des plus grands Génies du dernier ſiécle. *Jer. c. 23. Id. c. 30.* M. Paſcal Penſ. Art. 13.

Si l'on ſurprenoit une Lettre importante, dont la premiére impreſſion formât un ſens clair, & cependant qu'il y fût dit que le ſens en eſt voilé, qu'elle ne dit rien moins que ce qu'elle paroît dire, qu'on la verra ſans la voir, qu'on l'entendra ſans l'entendre, qu'enfin ſous les termes ordinaires elle renferme des véritez que ne comprendront pas ceux qui ſe tiendront à la ſimplicité de l'écorce. Si de plus, en voulant expliquer l'énoncé extérieur & formel de cette Lettre, on y trouvoit de manifeſtes contrariétez, quel eſt l'homme qui ne diroit pas d'abord : Cherchons un autre ſens que celui qui ſe montre. Nous aurons trouvé le véritable, s'il s'en préſente un qui leve les contradictions miſes à deſſein de mieux déguiſer le ſecret.

Or nous faiſons la même choſe à l'égard des Prophétes, nous Chrétiens. Nous ne nous arrêrons pas à la ſurface de leurs termes. Inſtruits des raiſons qu'ils avoient de s'envelopper, nous les expliquons de la maniére qu'ils le veulent être. Nous diſons: Le ſens ſpirituel eſt caché ſous un autre en une infinité de textes, & il eſt clairement découvert en d'autres paſſages. Mais les textes où le ſens

eſt couvert ſont équivoques, ils ſont diſſonans: Ceux où il eſt dévoilé ſont univoques, ils diſſipent la double entente. Le ſens ſpirituel eſt ainſi l'unique véritable. En le ſuivant, nous ne pouvons être induits en erreur, & ce qui le démontre, c'eſt que tout autre ſyſtême laiſſe au chiffre ſa premiére obſcurité, & s'embarraſſe de contradictions qui ne s'évanoüiſſent qu'à l'aide de nos Commentaires. Il eſt donc vrai que nous levons la difficulté toute entiére, & ce qu'il y a de remarquable, ſans faire un pas hors de nos Ecritures.

Quand eſt ce donc que les Déïſtes ſentiront nos avantages ſur eux, non dans la maniére ſeulement de les attaquer, mais juſques dans celle de nous défendre? Préoccupez ici d'un raiſonnement trompeur, ils me diront ſans doute que pour me ſauver, j'ai recours au vain aſyle des ſens figurez; reſſource ordinaire de ceux qui n'en ont plus. Mais je leur réponds qu'ils ſe hâtent trop de triompher, & que dans les prophéties le ſens de figure eſt à ſa façon auſſi reél que le ſens littéral. Quand il eſt écrit du Meſſie qu'il ſera l'*homme de douleurs*, ces mots doivent être vrais à la lettre, quoiqu'il ſoit dit ailleurs que le Meſſie ſera *grand*; parce que s'il étoit grand, ſelon l'idée vulgaire attachée à ce terme, on ne pourroit le concevoir comme *homme de douleurs*, même dans le ſens figuré. Mais quand il eſt dit qu'il ſera grand, & que je donne à cette expreſſion le ſens de figure, tout auſſi-tôt j'imagine un homme dans les tribulations, & je le vois grand dans la maniére héroïque ou ſainte dont il ſoûtient ſes malheurs. Cet héroïſme, ou cette ſainteté forment un caractére poſitif, & il eſt évident par-là que le ſens que j'appelle de figure, eſt à ſa maniére un ſens réel figuratif ſeulement, parce qu'il ne correſpond pas aux idées communes. Il ne faut donc point nous accuſer d'être inventeurs de ſens chimériques. C'eſt l'incrédulité elle-même qui s'enfonce dans la chimére & dans la contradiction, lorſqu'elle veut tout réduire à un ſens unique dans les Prophétes. Elle ne voit pas, ou feint de ne pas voir que cette réduction forcée les rend inexplicables, qu'elle combat l'idée qu'ils donnent eux-mêmes d'un double ſens dans leurs écrits, & qu'enfin la grandeur & la mi-

sére prises dans la notion ordinaire, & réünies dans le même être, forment un tout qui répugne visiblement, un tout qui ne pourroit jamais être qu'un phantôme d'imagination. Cette remarque me porte à en faire une derniere, au péril même d'une digression.

Lorsqu'on propose aux hommes un plan philosophique qui explique mieux que tout autre les phénoménes de la nature, ils embrassent avec ardeur ce nouveau moyen d'entrer dans la confidence de ses secrets. Ils aident de toutes leurs recherches à la perfection de cette hypothése, si peu qu'elle ait déja d'évidence dans ses principes, & cet empressement est loüable. La vérité en est l'objet, & la moindre est toûjours importante, ne fût-ce qu'en facilitant un accès plus ouvert auprès de celles qui lui sont liées. D'où vient donc qu'on s'ouvre si peu aux moyens naturels que nous offrons de rendre le Christianisme évident? Nous présentons depuis tant d'années un système de Religion, si je puis ainsi parler, qui explique tout d'une maniére également simple & admirable; en le suivant, on trouve le dénoüement & la clef des anciennes Ecritures; les nuages se dissipent, & l'on marche de véritez en véritez. Pourquoi les hommes y restent-ils insensibles? D'où vient qu'ils s'opiniâtrent contre leurs intérêts, à vouloir trouver faux ce qu'il est si doux de pouvoir trouver vrai? Est-ce qu'il est plus raisonnable de soûtenir que Dieu nous trompe, & que les Prophétes, manifestement inspirez de lui, nous ont joüez par des peintures imaginaires du Messie, que de penser dignement de l'Etre parfait, & de donner à ses saints Oracles une explication naturelle qui les justifie? Que les Déistes y pensent donc; ce n'est pas nôtre système, c'est le leur qui se combat. Nous avons la consolation, & le bonheur de concilier tout ce qui a l'apparence du contradictoire: Eux, en ne voulant reconnoître dans le Messie qu'une grandeur *sensible*, sont contraints de faire à Dieu l'injure de le croire faux dans ce qu'il nous a fait dire des humiliations, de l'obscurité, des souffrances, & de la mort du Libérateur. Ils sont réduits à soûtenir que ce Messie n'a point été, qu'il ne peut être, & qu'il n'a point de caractéres distinctifs qui autorisent sa mission. Certes cet aveuglement seroit incompréhensible si

la Religion même ne nous apprenoit que le grand nombre doit être dans cette diſpoſition à ſon égard, & que Dieu dans ſa profonde juſtice dérobe aux uns la lumiere que ſa miſéricorde diſpenſe aux autres.

Quatriéme Difficulté.

MAis ceux qui s'élevent contre la foy Chrétienne, ne ſe bornent pas à nous conteſter le ſens des Prophétes ; ils veulent, s'il ſe peut, renverſer juſqu'aux Prophéties mêmes. Il eſt plus sûr en effet de couper l'arbre dans ſa racine, que de s'attacher vainement à quelques rameaux que la tige repouſſe toûjours. Voyons ſi cet effort ſera plus heureux que les autres.

On attaque donc les prophéties par un jugement de comparaiſon entre ces Oracles & ceux du Paganiſme. Il eſt certain, diſent les incrédules, qu'anciennement les Nations prophanes ont pensé que leurs Dieux prédiſoient l'avenir. On les conſultoit, & leurs réponſes infaillibles annonçoient les évévemens futurs. Or ſur un fait ſi poſitif & ſi connu, ce raiſonnement ſimple ſe préſente tout d'un coup. Etoit-ce Dieu qui faiſoit rendre ces Oracles par les Prêtres idolâtres, ou bien étoit-ce quelque mauvais principe ? Entre ces deux partis, il n'y a point de milieu. Mais pour lequel des deux qu'on ſe déclare, on eſt également vaincu. Si vous dites : C'étoit Dieu qui dictoit lui-même les prédictions que l'ignorance attribuoit aux Idoles, la conſéquence qui réſulte de vôtre réponſe, eſt que les prophéties communes aux fauſſes Religions & à la véritable, ne peuvent ſervir à les diſtinguer. Si vous dites que c'étoit un mauvais principe qui entretenoit le faux culte par des Oracles, à mon tour je dirai que ce même principe a pû rendre tous ceux que nous liſons dans les Livres canoniques des Juifs. Inutilement on prétendra que les Prêtres du Paganiſme trompoient les Peuples par de feintes réponſes ; ce dénoüement ne réſout rien. Outre qu'il n'eſt pas aiſé de comprendre que l'Univers ait été ſéduit durant tant de ſiécles, ſans arriver à découvrir l'impoſture qui le joüoit, il n'y a perſonne qui ne voye qu'on en peut dire autant des Prophétes

répandus parmi les Hébreux. Plus il eſt vrai que ce Peuple étoit ſimple, crédule, ignorant & groſſier, juſqu'à s'en attirer la dériſion des autres Peuples, plus on ſe trouvera de penchant à le croire abuſé par ſes Prophétes. De quelque part qu'on ſe tourne, le paralléle eſt donc éxact, & l'on ne dira rien contre les Oracles de l'Idolâtrie, qui ne ſoit contre ceux du Judaïſme, ni rien pour les prophéties des Juifs, qui ne ſoit également fort pour les prédictions des Payens.

Réponſe.

IL n'y a peut-être point de difficulté contre le Chriſtianiſme plus ancienne que celle-ci. Le Philoſophe Celſe la faiſoit déja du temps d'Origene, & tous ceux qui ſont venus après dans le deſſein de nous combattre, n'ont ceſſé de la redire. Il ſembleroit naturel d'en conclure qu'elle eſt ſolide, & qu'on ne lui a jamais oppoſé que de vaines défaites. Mais ce qui méritoit le moins d'être dit, même une fois, eſt d'ordinaire ce qui ſe trouve le plus répété. Il eſt donc arrivé ſur la queſtion des Oracles, ce qui arrive preſque toûjours dans celles dont l'éclairciſſement demande quelque étenduë. Les hommes s'en tiennent à l'objection, parce qu'elle eſt ſimple, & négligent d'en approfondir la réponſe, parce qu'elle eſt inévitablement plus compoſée. Ménageons cette foibleſſe, & voyons s'il n'eſt pas facile de réſoudre la difficulté, même en peu de paroles, du moins par rapport aux Ouvrages déja faits ſur cette matiére.

Origen. contra Celſum. Libb. 3. & 4.

D'abord, ſans éxaminer s'il y a jamais eu de vrais Oracles parmi les Payens, j'accepte le moyen ſimple qu'on nous offre de finir ce point de controverſe. Il conſiſte dans la ſeule comparaiſon des Prophéties Judaïques avec celles des Prophanes; & c'eſt à ce court paralléle que j'ai réſolu de me borner. On verra par lui, mais de la maniére la plus claire, la plus ſenſible, la plus préciſe, la différence des idées qu'il faut ſe faire des deux Religions.

Prémierement, les réponſes des Idoles étoient renduës par des Prêtres intéreſſez, dont la fourberie ſouvent groſſiére & mal déguiſée ne pouvoit ſoûtenir les regards obſervateurs. On ſçait ce qu'en ont penſé les Philoſophes, lors mê-

me que les Oracles étoient le plus en honneur. C'étoit après les Dieux ce qu'ils mépriſoient le plus, & toutes les Ecoles, ſi vous en exceptez celles des Stoïciens, ſe faiſoient plus de mérite que de ſcrupule d'en médire, comme le remarque Origene (*a*) dans ſa diſpute avec Celſe. On laiſſoit au Peuple cet appas trompeur, parce qu'enfin il lui faut du merveilleux, & lui laiſſer croire, pour entretenir ſa Religion, que le Ciel s'intéreſſe à tout ce qui le touche. Mais les Sages, & quiconque avoit des yeux connoiſſoit l'impoſture. Rien n'eſt peut-être plus réjoüiſſant que la maniére ingenieuſe & libre dont Ocnomaüs apoſtrophe Apollon & cenſure ſes réponſes. On voit bien que dans ſon eſprit l'Oracle de Delphes n'étoit qu'un homme, & encore ſi mal-habile, qu'il ne ſçavoit pas même revêtir ſa fraude de cet air de vraiſemblance qui trompe. Cicéron n'en parle guéres avec plus de reſpect ; perſonne n'ignore que Porphyre convenoit aſſez ouvertement avec ces Philoſophes des menſonges & de la vanité des Oracles. Combien falloit-il que la choſe fût évidente, puiſqu'elle étoit avoüée par un Payen ſi zelé pour ſes Idoles !

Ocnom. l. de falſit. Orac apud. Euſeb. Pr. Ev. l. 5. c. 10.

Cic. l. 2. de Divin.

Porphyr. apud Euſ Pr. Ev. l. 5. c. 5.

Mais n'y eût-il que le ſeul fait contemporain rapporté par Euſebe, en faudroit-il davantage pour ſe convaincre que les prétenduës réponſes des Dieux n'étoient le plus ſouvent qu'un myſtére de ſéduction ? Il raconte que de ſon temps, on vit ſe renouveller ce que les ſiécles antérieurs avoient déja vû. Des Prêtres dévoüez au culte prophane, & condamnez au ſupplice par l'équité des Loix, confeſſerent au milieu des tourmens, qu'ils trompoient la credulité des Peuples par les réponſes ſimulées de leurs Dieux. On ſçut par cet aveu (*b*) les artifices ſecrets dont uſoit leur impoſture, & le Monde étonné vit à découvert la fiction odieuſe qui l'abuſoit depuis tant de ſiécles, Bien des per-

(*a*) Poſſem de iis (*Paganorum Oraculis*) dicere ex autoritate Ariſtotelis & Peripateticorum plurima Pythiæ, cæteriſque fidem ab rogantia. Poſſem item ex Epicuro, ſectatoribuſque ejus tranſcribere quid de his ſentiant, oſtendereque quod ipſi Græci nihil pendant Græciæ Oracula vel celebratiſſima. *Orig. cont. Celſ. Lib. 7.*

(*b*) Multi Vatum atque Aruſpicum non ſolum priſcis, ſed etiam noſtris temporibus tormentis in judicio coacti, univerſam rem ſuis inventionibus fieri ediderunt ; à quibus molos quoque artificii exquiſitiùs parefactos non ignoramus, qui tamquam ſeductores & malefici virî, ultimo ſupplicio ſecundùm leges affecti ſunt. Quæ res adeò claræ ſunt ut neminem lateant. *Euſeb. Præp. Ev. Lib. 4.*

ſonnes

ſonnes jugent des Oracles de tous les temps par ce ſeul éxemple. Ils diſent: Puiſque dans la décadence du Paganiſme les Dieux étoient muets, & que leurs Pontifes parloient pour eux, comment ne pas juger qu'il en étoit de même dans les jours où le culte ſuperſtitieux floriſſoit davantage, comme Euſebe le remarque?

Quelle différence de ces Oracles à ceux que les Juifs nous ont conſervez! Et comment oſe-t'on en faire la comparaiſon ſi ſenſiblement inégale? Les Prophétes, chez les Hébreux, ne ſont point des hommes intéreſſez à parler au nom du Dieu d'Iſraël. Leur miniſtére n'eſt ni fructueux, ni honoré, ni flatteur. Nulle récompenſe n'eſt attachée à la vérité de leurs prédictions. S'ils trompent, & s'ils diſent que le Seigneur les inſpire, quand le Seigneur ne les inſpire pas; qu'ils viennent de ſa part, quand il ne les a pas envoyez, les derniers ſupplices vangent le Peuple de leur audace, & confondent leur impiété. Pourquoi parlé-je ſeulement ici des Prophétes trompeurs? Les ſaints Prophétes ſont eux-mêmes perſécutez, & ſouvent deviennent les victimes de la vérité qu'ils annoncent. De continuelles menaces tiennent dans l'épouvante Elie, & ſon ſucceſſeur Eliſée. Iſaïe malgré ſa naiſſance, eſt tantôt au Peuple, tantôt aux Rois l'objet de la plus amére dériſion; il ſouffre d'eux juſqu'à périr enfin dans les tourmens, ſelon que l'atteſte la Tradition conſtante des Juifs mêmes. Michée ſi célebre ſous le régne de Joſaphat, paſſe une partie de ſes jours en de noires priſons. Zacharie fils de Joïada eſt lapidé. Ezéchiel ne ſe nourrit que d'un pain trempé de ſes larmes. Daniel ſe voit livré deux fois à la fureur des Lions. Jérémie endure des maux que ſa conſtance ſoûtient à peine. Les calamitez de Baruch ſont inexpliquables. On voit encore tout ce triſte détail dans les Livres ſacrez, & la mémoire en étoit ſi récente, ſi vive au temps de Jeſus-Chriſt, qu'il reproche au Peuple ingrat d'avoir tué ſes Prophétes, & d'avoir lapidé ceux qui lui étoient envoyez. Cette fonction, quoique ſainte, avoit donc ſes périls, à le prendre humainement. Tant les Juifs vouloient être flattez dans les deſirs de leur cœur; tant il étoit périlleux de leur faire entendre des prédictions menaçantes & funeſtes! Cependant tout

Deuter. c. 13. ℣. 5.

1. Reg. c. 18. ℣. 17.

1. Reg. c. 22.

Epiphan. de vit. Prophet.

Matth. c. 23. ℣. 37. Act. Ap. c. 7. ℣. 52.

en eſt plein dans les Prophétes. On ne voit dans leurs diſcours ni adouciſſemens, ni complaiſance, ni égards. Ils ne ſçavent ni pallier, ni tempérer, ni mollir, quand Dieu veut qu'ils effrayent. Ils ne ſçavent qu'être fidéles à ſa parole, & la redire, quoi qu'il leur en coûte, ſans ſe permettre de la changer jamais. Je le demanderai donc. Eſt-ce en de pareilles profeſſions que s'engagent les impoſteurs? Et ſi les Prophétes l'euſſent été, auroient-ils annoncé tant de malheurs aux Juifs, à ce Peuple qui ne vouloit que d'agréables prédictions? N'auroient-ils pas au contraire imité les Prêtres idolâtres d'ordinaire ſi favorables aux paſſions des Princes, juſqu'à loüer Phalaris le plus ſanguinaire des hommes, & l'opprobre du Thrône, ſi diſpoſez à ne mettre dans la bouche des Dieux que des réponſes conformes au penchant des Nations, & de leurs Princes. Voilà donc un premier trait de difference déciſif entre les Prophétes Hébreux & les Oracles Payens. Combien ſera-t'elle plus ſenſible ſi l'on veut pourſuivre ce parallele.

Euſeb. l. 6. c. 4.

Un caractére ordinaire aux Oracles de l'Idolâtrie étoit l'ambiguité, l'équivoque & le double ſens de leurs réponſes. Elles avoient un côté convenable à l'événement, quel qu'il fût, & de quelque maniére qu'il arrivât. Crœſus Roi de Lydie ſur le point de commencer la guerre, conſulte le Dieu prétendu ſur le ſuccès qu'il en doit attendre. Sera-t'il heureux, ou funeſte? On lui dit qu'en ſuivant ſes projets, il lui eſt réſervé de détruire un grand Royaume. Crœſus à ce préſage croit que la victoire va ſe déclarer pour ſes armes. Il attaque les Perſes. Au lieu d'en triompher, il eſt vaincu par eux, & perd ſes Etats, au lieu de les accroître. Je ne prends que cet exemple au hazard parmi ceux que rapporte Oenomaüs dans Euſebe: mais il découvre clairement ce que j'ai dit de l'artificieuſe obſcurité des Prêtres Payens. Celui de Delphes voit deux grands Princes armez l'un contre l'autre. Quel ſera le deſtin des combats? Il ne ſçait. Hé bien on ſauvera tout par une réponſe à deux ententes. Crœſus détruira un grand Empire. Voilà l'Oracle. Que les Lydiens ſoient vainqueurs, ou que ce ſoient les Perſes; qu'importe? Il ſera toûjours vrai qu'un grand Royaume a été détruit. Mais le Dieu prudent ſe garde bien d'expliquer lequel des deux Peuples éprouvera ce triſte ſort. Il laiſſe à

Herodot. l. 1.

Vide etiam Cic Libb. de Divinat.

l'événement le ſoin d'en inſtruire, content de s'être ſauvé lui-même des embarras de la conſultation. Qui eſt-ce qui ne voit pas qu'ici tout eſt humain, & que la fourberie s'y enveloppe de captieuſes ſubtilitez? Les Grecs l'appercevoient ſi bien, qu'ils appelloient leur Apollon Λοξίας, c'eſt-à-dire, oblique & fallacieux. Et Ciceron diſoit de lui, qu'il trouvoit toûjours une infaillible reſſource dans les détours amphibologiques (a) de ſa parole. *Ariſt. πλ.*

Que les prophéties des Juifs ont une unité de ſens bien mieux ſoûtenuë! Les révolutions des Villes & des Empires y ſont décrites avec un amas de circonſtances qui fixent le fait avec excluſion de tout autre. Les temps y ſont marquez par des dattes préciſes, & les lieux déſignez par des caractéres propres, ſouvent même par leur nom, pour éviter qu'on ne les confonde. Qu'il me ſoit permis de juſtifier ce que j'avance. Iſaïe voit la gloire de Nabuchodonoſor & ſon Regne orgüeilleux, long-temps même avant la naiſſance de ce Prince; puis il montre ſa chûte ſoudaine, & celle de ſon Empire. Babylone pourtant n'étoit preſque rien alors. Mais le Prophéte la voit dans ſa grande élévation, & prédit ſa ruïne prochaine, parce qu'effectivement le point de ſa plus haute puiſſance, & celui de ſon entiére deſtruction devoient à peine être diſtinguez. *Je vais ſuſciter les Medes*, dit Dieu par la bouche d'Iſaïe; *la grande Babylone, cette Reine entre les Royaumes du Monde, qui avoit élevé ſi haut l'orgueil des Caldéens, ſera renverſée comme Sodome & Gomorre.* Cyrus qui doit être le vainqueur de la Nation ſuperbe, eſt vû par le même Iſaïe deux cens ans avant que naiſſe ce Prince; & ce qu'il y a de prodigieux, il l'appelle par ſon nom. *Le Seigneur a*, dit-il, *aimé Cyrus, il éxécutera ſa volonté dans Babylone, & il ſera ſon bras parmi les Peuples de la Caldée.* *Iſ. c. 13. 14. 21. 44.*

La captivité du Peuple Juif eſt prédite, & Jérémie, dont les prédictions avoient été ſi préciſes pour marquer à ce Peuple ingrat ſa perte certaine, lui promet ſon retour dans la Terre de ſes Peres, après ſoixante & dix années d'eſclavage. *Toute cette Terre*, dit Dieu par ſon Prophéte, *ne ſera plus qu'un deſert affreux, ſpectacle de terreur à ceux qui le*

(a) Utrum eorum accidiſſet verum oraculum fuiſſet. *Cic. de Div. l. 2.*

Jer. c. 25. ℣. 12 *verront, & tout le Peuple ſera aſſujéti au Roi de Babylone*
Id. c. 29 ℣. 10. *durant ſoixante & dix ans; mais lorſqu'ils ſeront finis, je viſiterai dans ma colére le Roi de Babylone lui-même, & je déſolerai pour jamais le païs des Caldéens.*

Herodot. l. 1. Cyrus part en effet à la tête des Medes, & des Perſes. Sa
Xenoph. l. 2. marche lente, & incertaine en apparence, ſouvent même
Jer. c. 51. interrompuë, cache ſes deſſeins contre Babylone. (Le Pro-
Herodot. l. 1. phéte l'avoit ainſi marqué;) mais enfin il ſe détermine, &
Xenoph. l. 7. p. d. tandis que Balthazar petit-fils de Nabuchodonoſor ſe raſſure
Ariſt. polit. l. 3. contre la préſence de l'ennemi par ſes richeſſes immenſes, par l'innombrable multitude de ſon Peuple, par la prodigieuſe enceinte des murs de ſa Capitale, Cyrus détourne l'Euphrate dans les foſſez qu'il avoit faits, & le lit de ce fleuve découvert preſque tout à coup, lui fait une ouverture ſubite dans Babylone. Il y entre par ce paſſage imprévû aux aſſiegez; tout cede à ſes armes, & il *briſe ainſi le marteau qui avoit briſé lui-même tant d'autres Peuples.* C'eſt de point en point ce qu'avoient annoncé les
Jer. c. 50. ſaints Oracles. Ils avoient dit de Babylone, que ſes eaux ſeroient déſſéchées pour ouvrir un chemin libre à ſon vainqueur; qu'endormie, enyvrée, trahie par l'excès de ſa puiſ-
Iſ. c. 13. ſance, elle ſeroit priſe comme dans un filet, ſans le ſçavoir, & ſans le craindre; que ſes Idoles ſeroient briſées, Bel ren-
Iſ. c. 46. verſé, & Nabo le grand Dieu d'où les Rois Caldéens empruntoient leur nom, détruit pour toûjours, & foulé aux pieds dans la place publique.

Mais au même temps que Babylone eſt détruite, voyez comment finiſſent les ſoixante & dix ans de la captivité prédite. Cyrus par ſa conquête devenu maître de l'Orient, reconnoît dans le Peuple Juif quoiqu'humilié, je ne ſçai quoi de divin; il lit de ſes yeux les Oracles qui lui promettent tant de victoires; il ſent qu'il ne doit ſon Empire qu'au
2. Paralip. c. 36. ℣. 22. 23. Dieu véritable ſervi par ce Peuple. Dès la premiére année de ſon Regne, il publie des Ordonnances favorables aux
Eſdras. l. 1. c. 1. Juifs, il les rend à leur ancienne liberté, & leur fait redonner les vaſes ſaints que l'impie Nabuchodonoſor avoit fait mettre dans le Temple de ſon Dieu. En éxécution de ces Edits, Zorobabel accompagné de Jeſus fils de Joſédec ſouverain Pontife, ramene les Captifs qui rebâtiſſent l'Autel,

poſent les fondemens du ſecond Temple, & commencent à relever les murailles de Jeruſalem. Ici rien n'eſt équivoque, rien n'eſt caché ſous des paroles obſcures; tout y eſt à découvert, & les prédictions ſemblent plûtôt raconter une Hiſtoire paſſée que des faits à venir. Tant l'éxécution a de rapport avec les menaces & avec les promeſſes! *Ibid. c. 4.*

S'il le faut pour la conviction de l'incrédule, rapportons tout de ſuite des deſtinées peut-être plus grandes encore, & prédites avec une évidence palpable de longs ſiécles avant l'événement. Daniel, cet homme reſpecté même par les Rois infidéles, dont il explique les ſonges inexpliquables aux Devins, aux Mages, & aux Enchanteurs de la Caldée; cet homme employé aux plus grandes affaires des Etats, eſt choiſi de Dieu pour tracer la vive image des révolutions futures de l'Univers. Il voit de loin, & montre clairement les quatre Monarchies ſous leſquelles devoient vivre les Iſraëlites, & il les deſigne toutes par leurs caractéres propres. A ſes yeux eſt offert d'abord le grand Aléxandre, ce rapide vainqueur devant qui la Terre entiere devoit ſe tenir en ſilence. Il découvre ce regne heureux, mais court, ſuivi d'un autre affoibli par ſes diviſions, & il eſt manifeſte que c'eſt celui d'Antipater, de Seleucus, de Ptolomée, & d'Antigone. Il apperçoit enſuite la ſucceſſion des Rois de Syrie, l'orgüeil d'Antiochus ſurnommé l'*Illuſtre*, implacable ennemi du Peuple de Dieu; la courte durée de ſon Regne lui eſt connuë, & la prompte punition de ſes excès. Enfin il voit, & il nomme la puiſſance des Romains, cet Empire redoutable, qui devoit réünir en ſoi la force, les richeſſes, l'étenduë de tous les autres; cet Empire ſous lequel devoit naître *le Fils de l'Homme*, dont le Regne eſt éternel, & dont la grandeur immuable *ne paſſera pas à un autre Empire*. C'eſt de la ſorte que Dieu manifeſtoit à ſes ſaints Elûs dans la Nation Juive, le ſecret des ſiécles futurs; mais au même temps c'eſt de la ſorte qu'il faut prédire, & non ſe cacher ſous le voile des ambiguitez, quand on veut donner ſes paroles ſous le titre vénérable d'oracles divins. *Dan. c. 2.* *Ibid. capp. 7. 8. 10. & 11.* *Dan. c. 2. ℣. 44.*

Ce que je remarque encore dans les Oracles du Paganiſme, eſt l'extrême défiance des Prêtres qui les rendoient. Dans la crainte ſenſée d'être ſurpris, ils refuſoient de ré-

pondre en préſence des Chrétiens, & devant les Philoſophes Sectateurs d'Epicure. Les derniers leur étoient importuns, parce qu'ils ne croyoient ni aux Dieux, ni aux Oracles; c'étoient en effet de fâcheux témoins que des hommes perſuadez de l'impoſture, & qui n'étoient conduits au ſpectacle que pour y admirer l'ignorante ſimplicité des Peuples qu'il abuſoit. Les autres ennemis déclarez de l'idolâtrie, & perſécutez par elle, répandoient que les Dieux n'étoient que de vains phantômes, une matiere ſans intelligence, & qui s'ignoroit elle-même, loin de connoître l'avenir. Ils défioient Apollon de s'expliquer en leur préſence, & les Miniſtres interprétes de l'Idole muette n'oſoient accepter le défi. C'eſt à-dire que la coûtume prudente étoit de n'admettre pour conſulter l'Oracle, que les ſimples, qui ſans ſoupçon, & de bonne foy ſe laiſſoient tromper, les ſuperſtitieux diſpoſez à tout croire, & les Princes intéreſſez preſque (a) toûjours au crédit des Oracles, devenus un ſecret de politique, pour faire approuver au Peuple ce qu'on lui préſentoit comme un ordre des Dieux.

Tertull. Apolog. Lucian Pſeud. Chryſoſt. adverſus Gentil.

En eſt-il de même des prédictions de l'Ecriture? Quelle diſſemblance! Nos Prophétes n'ont connu ni ces défiances timides, ni ces réſerves adroites, ni ces diſtinctions précautionnées. Liſez leur Hiſtoire, & ſoyez Juges de la ferme aſſûrance de leur procédé. C'eſt toûjours au milieu d'une aſſemblée ſolemnelle, & ſouvent c'eſt au milieu des Nations prophanes qu'ils annoncent ce que Dieu leur inſpire. Daniel prédit. Où? Dans le Palais de Babylone; tout ce qu'il prédit eſt contre Nabuchodonoſor, ou contre Balthaſar; & c'eſt à eux-mêmes qu'il adreſſe ſa parole: Encore quelle parole! A peine oſe-t'on la redire. A l'un il déclare qu'il ſera chaſſé de la compagnie des hommes; qu'il habitera dans les forêts avec les animaux ſauvages; qu'il ſera comme eux trempé de la roſée du Ciel, & réduit à ſe nourrir de l'herbe des champs; que ſept années ſe paſſeront ſur lui dans cet état déplorable, juſqu'à ce qu'il re-

Dan. 6. 4.

(a) Demoſthenes quidem qui abhinc annos prope CCC fuit, jam tum φιλιππίζειν Pythiam dicebat, id eſt quaſi cum Philippo facere. Hoc autem eò ſpectabat, ut eam à Philippo corruptam diceret. Quo licet æſtimare, in aliis quoque Oraculis Delphicis aliquid non ſinceri fuiſſe. *Cicer. De Divinat. Lib. 2.*

connoiſſe enfin que le Très-Haut tient ſous ſa domination les Royaumes de la Terre, & qu'il les donne à qui il lui plaît. *Dan. c. 5.* A l'autre il explique les terribles caractéres tracez ſur la muraille, il lui dénonce que Dieu a compté les jours de ſon Regne, qu'il en a marqué le terme prochain ..... & que ſon Royaume va paſſer de ſes mains en celle des Medes & des Perſes. *3. Reg. c. 21.* Jérémie au milieu de l'Egypte, lui dit que le Roi de Babylone va la détruire elle, & ſes Idoles. *Jer. c. 43. 44.* Jonas eſt envoyé à la ſuperbe Ninive, & ne craint point les préjugez de ce Peuple infidéle. Elie prédit au Roi Achab & à Jéſabel ſon épouſe, qu'en punition de leur idôlatrie, & du ſang de Nabot injuſtement verſé, leurs corps ſeront la pâture des animaux dans le Champ de Jeſraël. Enfin tous les Prophétes Hébreux parlent en public. On ne les voit affecter ni ſecret ni myſtére, ni diſtinction de perſonnes, de ſecte, ou de Peuple. Ils prédiſent ouvertement, & en préſence des faux Prophétes, la deſtruction de Samarie, de *Amos. c. 1.* l'Idumée, de Gaza, d'Aſcalon, & de Damas, des Villes *4. Reg. c. 16.* des Moabites & des Ammonites, des Capitales des grands Empires, de Tyr ſouveraine de la Mer, de Tanis, de Memphis, de Thedes, de Babylone, de Jéruſalem elle-même. Et tout cela s'éxécute de la maniére qu'ils le marquent aux Princes & aux Nations qui doivent tomber.

Auſſi leurs prédictions paſſent de race en race, & ſe *Jer. c. 22.* conſervent avec religion, parce qu'on les voit s'accomplir *c. 26.* de jour en jour; quatriéme différence que je trouve entre elles, & les Oracles du Paganiſme. Comment la plûpart de ceux-ci ſont-ils venus juſqu'à nous? Chacun le ſçait. Ce n'eſt point par une Tradition ſuivie des Peuples qui les ont entendus. Ce n'eſt point dans des Ouvrages publics pour être aux ſiécles futurs en mémoire perpétuelle de la vérité. A peine quelques-uns ont-ils échappé à l'oubli; & encore combien foiblement en ſont perſuadez ceux qui les rapportent! Origenes (*a*) en faiſoit déja la remarque dans la naiſſance du Chriſtianiſme. Cependant les Temples où ſe rendoient les Oracles étoient ſi communs, les hommes y

(*a*) Et eorum quidem ſapientum Prophetarum neque libri ſervari amplius videntur, ſervandi utique ſi qua illorum eſſet utilitas. *Orig. Lib. 1. cont. Celſum.*

accouroient avec des empreſſemens ſi vifs, ce point étoit ſi capital au maintien de l'idolâtrie, on prenoit tant de ſoin d'en inſpirer la créance & le reſpect juſques dans les piéces de Théatre, qu'on ne devroit lire dans l'Hiſtoire prophane que les faits propres à le confirmer. D'où vient donc que de ce grand nombre d'Oracles il s'en eſt ſi peu tranſmis à la poſterité ? N'eſt-ce pas qu'une grande partie ſe trouvoit fauſſe, & que l'expérience en deſabuſoit tous les jours. Ciceron dit qu'ils auroient paru menteurs, (a) ſi le *hazard* n'en eût ſauvé quelques-uns.

Sophocl. in Oedip.

Aſſurément ceux qui nous font la difficulté que je réfute, s'oublient quand ils nous diſent qu'on n'oppoſera rien aux Oracles du Paganiſme qui ne retombe ſur les prophéties de l'Ecriture. Comment ne voyent-ils pas leurs differences, à ne conſidérer même que le ſoin des Juifs d'un côté, & de l'autre la négligence des Payens dans le recueil de leurs prédictions ?

Les uns montrent à l'Univers d'éclatantes prophéties juſtifiées par l'événement, des prophéties raſſemblées en un corps par tout un Peuple, qui malgré ſes longues diſgraces, ne ceſſe de les reſpecter comme la parole de Dieu même ; des prophéties manifeſtement antérieures aux faits qu'elles annoncent, & démontrées ſouverainement vrayes par les Annales de l'Hiſtoire Payenne. Oüi, je le répéte, démontrées ſouverainement vrayes par l'Hiſtoire Payenne, & dut-on le trouver ſuperflu, je ne puis me défendre d'en donner les preuves par les premiers traits de conformité qui ſe préſentent à ma mémoire.

Iſ. c. 36. & 37. 4. Reg. c. 18.

Rien n'eſt plus célébre dans les ſaints Livres que les prédictions d'Iſaïe ſur la ruïne des Royaumes de Syrie par Sennachérib, & la maniere dont périt ſon armée en punition des blaſphêmes de ce Prince. C'eſt auſſi ce que vous liſez de point en point dans Hérodote, quoiqu'il le déguiſe tant ſoit peu par quelque mélange de fable.

Iſ. c. 10. Herodot. l. 1. c. 141. Id. l. 1. c. 104. l. 2. c. 1. l. 7. c. 10.

La maniere dont les Médes perdirent l'Empire de l'Aſie ſous Cyaxare, après avoir vaincu les Aſſyriens, eſt décrite dans le même Auteur, & ſa narration ſemblable à ce qu'a-

(a) Partim falſis, partim caſu veris. *Cic, Lib. 2, De Divinat.*

voit

voit prédit Nahum, n'en eſt différente que parce qu'elle a plus d'étenduë. *Nahum. c. 2. ℣. 5. Iſai.*

La déſolation de Ninive eſt cent fois préſagée par Iſaïe, par Nahum, par Sophonie; & l'Hiſtoire Payenne en raconte les circonſtances dans les monumens qui nous reſtent. *Nahum. c. 2. Sophon. c. 2. Alex Polyhiſt apud Syncell.*

Les grandes victoires de Nabuchodonoſor ſur les Egyptiens & ſur les Juifs, le tranſport qu'il fit du Peuple de Dieu, & des vaſes ſacrez de ſon Temple, la conquête qu'il entreprit de la ville de Tyr, cette place preſque imprenable, qui ſe faiſoit un rempart des flots de la Mer, ſont des événemens tracez à chaque ligne dans les Prophétes. Liſez ce qu'en rapportent les Ecrivains prophanes, & ſi vous le pouvez, dites-nous après en quoi les prophéties étoient trompeuſes. *Ezech. c. 26 27. 28. & 30. Iſ. c. 23. & 39. Jer. c. 28. Beroſ. Chald. l. 3. Abyd. Aſſyr. Annal.*

Jérémie dépeint Cyrus & ſes armes victorieuſes de Babylone. Hérodote confirme la vérité de la prédiction par le récit de l'événement. *Phen. apud Joſeph. l. 1. cont. App. Jer. c. 51.*

Le même Auteur nous raconte la mort d'Ophra ou Vaphris, ce Roi d'Egypte ami de Sédécias, qui vint à ſon ſecours contre le Roi de Babylone, & le détail qu'il en fait eſt préciſément tout ce qu'avoit prophétiſé Jérémie. *Herodot. l. 1. c 178. Id. l. 2. c. 161 & 169. Jer. c. 40.*

La triſte deſtinée de Baltaſar lui eſt annoncée par Daniel. Lors même que ce Prince eſt le plus enyvré de ſa grandeur, le Prophéte qui avoit prédit à l'ayeul ſa chûte ſoudaine, interpréte au petit-fils le ſens des paroles foudroyantes qui déclarent ſa perte voiſine; & Xénophon décrit cette avanture avec les mêmes circonſtances. *Dan. c. 5. Xenoph. hiſt l. 7.*

Enfin puiſqu'il faut que je m'arrête, tout ce que fit Xercés contre la Grece, tout ce que Daniel en avoit prédit de ſi loin, eſt rapporté comme inconteſtable par Hérodote, & jamais convenances ne furent plus éxactes, ni plus entiéres. *Dan c. 2. Herodot. l. 7. c. 5. & 6.*

Je puis donc maintenant le demander. Trouve-t'on ce caractére d'authenticité dans les Oracles du Paganiſme? Lit-on en des Hiſtoires poſtérieures & non ſuſpectes, beaucoup d'avantures prédites en détail, & de circonſtances en circonſtances par l'Apollon de Delphes, de Claros ou de Dodone? Hé ſes réponſes n'ont pas même trouvé de

place dans les écrits contemporains. Auſſi quelques-uns les ont comparez aux prédictions de ces faux Prophétes ſi connus, & ſi déteſtez dans l'Ecriture. Ces hommes trompeurs amuſoient la foule par de doux menſonges, & ne prédiſoient dans leur enthouſiaſme feint que ce qui plaiſoit aux Princes. Mais auſſi, leurs diſcours démentis par l'événement, ne faiſoient qu'une courte illuſion. Le Peuple qui ne le voyoit point répondre à leurs préſages, en laiſſoit périr la mémoire, tandis qu'il conſervoit avec un reſpect religieux la parole des véritables Prophétes, dont il reconnoiſſoit l'inſpiration divine dans les faits *ſinguliers* & *prochains* qu'ils avoient prédit pour établir leur autorité.

Voyez M. de Meaux, Hiſt. Univ.

Que le Lecteur me permette pour nôtre inſtruction commune, de parcourir quelques-uns de ces faits.

Le premier qui s'offre eſt la prédiction faite contre la famille du grand Sacrificateur Héli, & que l'accompliſſement juſtifia de ſi près. *Il viendra un temps*, dit le Prophéte à Héli, *que je couperai ton bras, & le bras de la maiſon de ton pere. Tu verras ton rival dans le Tabernacle, pendant que Dieu comblera Iſraël de proſpéritez ..... & pour te donner un ſigne de la vérité de cette prophétie, tes deux fils Ophni & Phinées mourront en un même jour. Je m'établirai un Sacrificateur fidéle qui fera tout ſelon mon cœur, &c.*

1. Reg. c. 2.

Comment ce triſte Oracle fut-il accompli? Les Livres des Rois le racontent. Le ſouverain Pontife vénérable par ſes vertus, encore plus que par ſon rang, mais malheureux par le crime de ſes fils, que ſa tendreſſe avoit trop épargnez, les vit périr tous deux *en un même jour*. Ophni & Phinées furent tuez dans la ſanglante bataille contre les Philiſtins, où l'Arche du Seigneur fut priſe. Abiathar arriére-petit-fils d'Héli fut dépoſé par Salomon de la ſuprême Sacrificature, & Sadoc ſon rival mis à ſa place; *afin que la parole du Seigneur fût accomplie, ſelon ce qu'il avoit dit contre la maiſon d'Héli à Silo.*

1. Reg. capp. 3. & 4.

3. Reg. c. 2.

1. Paralip. c. 29.

Samuël prédit à Saül qu'il ſera Roi. Ce n'eſt point aſſez; il ajoûte que ſa couronne paſſera de ſa maiſon dans une autre; c'eſt-à-dire, dans celle de David, à qui le Prophéte déclare enſuite qu'il ſera le ſucceſſeur de Saül. Je prouverois

1. Reg. capp. 10. & 15.

en vain la vérité de ces prédictions. Eſt-il quelqu'un au Monde qui l'ignore ?

Nathan porte au nom de Dieu ces paroles à David. *Quand vos jours ſeront finis, & que vous ſerez endormi dans le tombeau de vos Peres, alors j'éléverai vôtre fils, & j'affermirai ſon Royaume. Il m'établira un édifice, & moi j'établirai ſon thrône pour toûjours. Je lui ſerviraí de pere, & il me tiendra lieu de fils. Mais s'il commet quelque iniquité, j'en prendrai vengeance comme je la prends du reſte des hommes. Je ne ceſſerai pas néanmoins de lui faire du bien, comme j'ai ceſſé d'en faire à Saül que j'ai rejetté. Ainſi vôtre maiſon ſera établie, & vôtre thrône affermi pour toûjours.* 2. Reg. c. 7.

Conſultez l'Hiſtoire, & demandez-lui ſi elle porte rien de plus véritable à la lettre. Salomon n'a-t'il pas été l'un des plus puiſſans Rois de l'Univers ? Prince d'abord équitable, ſage, pacifique, il bâtit le Temple de Dieu, & le dédie avec une magnificence juſqu'alors ſans égale. Mais, exemple humiliant de la fragilité des vertus humaines ! Ce Prince, l'admiration des Peuples, finit par de honteuſes foibleſſes. La proſpérité l'aveugle, & ſon bonheur, écueil ordinaire des Princes, nuit à ſa vertu. Il ſe laiſſe vaincre par l'amour, ſon eſprit baiſſe, ſon cœur s'amollit, la mémoire des bienfaits de Dieu lui échappe, ſon indigne & baſſe complaiſance pour ſes femmes le rend idolâtre, & le Monde étonné voit le plus religieux des hommes offrir de l'encens aux pieds de l'Autel prophane. En punition de ſon crime, Dieu lui ſuſcite des ennemis de toutes parts, & diviſe ſes Etats après ſa mort ſous ſon fils Roboam. L'orgueil inſenſé de ce jeune Prince lui fait perdre dix Tribus. Jéroboam les lui enleve. Pour ſe conſerver ceux qu'il avoit engagez dans ſa défection, il leur interdit l'approche du Temple ſaint; & par l'adoration du Veau d'or fait des rebelles, & des idolâtres tout enſemble. Dieu veut toutefois en mémoire de David ſon ſerviteur, que ſes héritiers demeurent les maîtres d'une partie du Royaume, & ils le ſont en effet durant une longue ſuite de ſiécles. Pourſuivons. 3. Reg. capp. 6. 7. 8. 2. Paralip. capp. 3. 4. 5. 6. 7.

Ahias prophétiſe contre la maiſon de Jéroboam, & ſa prédiction eſt trop éclatante pour n'être pas ici rapportée. Dieu, diſoit le ſaint vieillard à la femme de ce Prince in-

fidéle, curieuſe de ſçavoir quelle ſeroit l'iſſuë de l'infirmité de ſon fils: *Dieu établira un Roi ſur Iſraël, & ce Roi détruira toute la race de Jéroboam: Vous allez le voir dans l'inſtant même. Le Seigneur arrachera encore les enfans d'Iſraël du pays fertile qu'il avoit donné à leurs Peres, il les diſperſera au-delà du fleuve;* c'étoit à dire, au-delà de l'Euphrate, *parce qu'ils ſe ſont fait des bocages* pour adorer de vaines Idoles. L'Oracle fut-il éxactement rempli? Il ne faut pour s'en aſſûrer que lire le quatriéme Livre des Rois. On y voit la mort prématurée du fils de Jéroboam, comme l'avoit prédit l'homme de Dieu. La maiſon de ce Prince détruite par Baaſa, & les dix Tribus révoltées, emmenées captives par Salmanazar Roi d'Aſſyrie.

3. *Reg. c.* 14.

4. *Reg. c.* 17.

Ne diſons rien des prédictions, quoique manifeſtes, d'Elie contre Ochoſias fils & ſucceſſeur d'Achab, après que ce Monarque eut conſulté ſur ſes maux le Dieu d'Accaron; ne parlons point de celles que le même Prophéte fit contre Joram Roi de Juda, pour lui déclarer qu'il ſeroit puni de marcher ſur les traces d'Achab, dont il avoit épouſé la fille. Mais comment omettre la prédiction d'Eliſée, quand Benadad Roi des Syriens fit le ſiege de Samarie? Cette Ville malheureuſe ſouffroit alors ce que la guerre porte avec elle de plus funeſte; la faim victorieuſe de la nature, y contraignoit les meres à ſe nourrir de la chair de leurs enfans. Au milieu de cette extrémité dont le récit ſouléve: *Demain*, dit le Prophéte, *à cette heure même, la meſure de farine pure ſe donnera pour un ſicle aux portes de Samarie, & l'on aura pour un ſicle deux meſures d'orge.* Etonné d'un diſcours ſi peu conforme à la vraiſemblance, *un des Grands de la Cour ſur la main duquel le Roi s'appuyoit, répondit à l'homme de Dieu: Quand le Seigneur feroit pleuvoir des vivres, ce que vous dites, pourroit-il être véritable? Eliſée répondit: Vous le verrez de vos yeux, & vous n'en mangerez point.* A peine a-t'il achevé ces dernieres paroles, que les Syriens frappez de je ne ſçai quelle terreur, font une retraite précipitée, & n'emportent dans leur épouvante ni bagages, ni vivres. Le Peuple aſſiégé court au camp des ennemis, & le pille; la prédiction du ſaint homme s'accomplit, la famine ceſſe, la meſure de farine eſt donnée pour un ſicle, & le Courtiſan

4. *Reg. c.* 1.

2. *Paralip. c.* 21.

4. *Reg. capp.* 6. & 7.

dont la foi chanceloit, eſt puni de ſon héſitation. Le Roi l'avoit mis à la porte de la Ville, & bien-tôt la foule y fut ſi grande qu'il y fut écraſé ; miſerable victime du prodige qu'il avoit d'abord refuſé de croire.

Une mort preſqu'auſſi prompte punit le téméraire Hananias, ce faux Prophéte, qui vouloit raſſûrer le Peuple contre les prédictions de Jérémie. Celui-ci portoit des liens attachez à ſon coû, comme il en avoit reçû l'ordre du Seigneur, pour figurer par cet état humiliant la défaite des Peuples par Nabuchodonoſor. Hananias prit ces mêmes liens ; puis feignant une inſpiration ſubite, il les rompit en préſence du Peuple, & s'écria : *Ainſi, dit le Seigneur, je romprai dans deux ans le joug que Nabuchodonoſor a mis ſur la tête des Nations.* Jérémie que le Seigneur n'inſpiroit pas en ce moment, ſe retire. Mais peu après il retourne à Hananias, & lui dit, Dieu par ſa bouche : *Tu as rompu mes liens qui n'étoient que de bois, & à leur place il y en aura de fer. J'ai mis un joug de fer au coû de toutes les Nations, & elles ſeront aſſujetties au Roi de Babylone.* Pour toi, Prophéte menteur, qui as parlé ſans miſſion, *tu mourras cette année ; & Hananias*, pourſuit le texte, mourut *deux mois après.* Encore quelques éxemples de cette nature, & je finis. *Jer. c. 28.*

Dieu fait connoître à Ezechiel les malheurs qui menacent le déplorable Sédécias, & dans toute l'Ecriture je ne vois rien de plus digne de remarque. *Fils de l'Homme*, dit le Seigneur à ſon Prophéte, *fais-toi l'équipage d'un homme qui ſort de ſa maiſon, & en effet quitte la tienne en préſence de tes freres ..... tu emporteras ton bagage, & tu ſortiras le ſoir par l'ouverture de la muraille que tu auras percée ..... tu te couvriras auſſi le viſage, enſorte que tu ne voyes point la terre.* Ezéchiel éxécute l'ordre ſans en comprendre le deſſein ; mais auſſi-tôt une voix frappe ſon oreille, & lui dit : *Cette prophétie regarde le Prince qui regne à Jéruſalem. Il emportera le ſoir ſon bagage ſur ſes épaules, on lui percera une muraille pour le faire ſortir, & il couvrira ſon viſage pour ne point voir la terre. J'étendrai mes filets autour de lui, & il y ſera pris. Je le ferai conduire à Babylone. Il ne la verra point, & cependant il y mourra.* Telle eſt la prédiction ; & que ferai-je autre choſe que la répéter, ſi je vous raconte *Ezech. c. 12.*

l'événement comme il eſt expoſé dans l'Hiſtoire ? Jéruſalem eſt réduite à l'extrémité par le ſiége opiniâtre qu'en fait Nabuchodonoſor. Elle n'a plus de reſſource contre la
Jer. c. 14. puiſſance du vainqueur, elle a été trompée *par les Prophétes qui ne lui diſoient que des illuſions*, pour flatter ſon or-
4. Reg. c. 25. Jer capp. 39. & 52. gueil & ſa foibleſſe. Le malheureux Sédécias, pour ne pas tomber dans les mains de l'ennemi, s'échappe de la Ville par une bréche faite à la muraille. Les Caldéens le pourſuivent ; il eſt arrêté près de Jérico : on le mene au Roi de Babylone, on maſſacre les enfans en préſence du pere ; ſes derniers regards voyent cet affreux ſpectacle ; on lui arrache les yeux à lui-même, il entre dans les Etats du vainqueur, ſuivi de ſes ſujets captifs, & il y meurt enfin chargé de chaînes, d'opprobres, & de douleurs. Il ne faut point ici de longs diſcours pour montrer que tant de circonſtances ne pouvoient être prédites que par celui qui tient dans ſa main les deſtinées des hommes. Le fait ſeul en eſt l'invincible démonſtration.

Zach. c. 1. Zacharie entend ces paroles conſolantes dans les derniers jours de la captivité du Peuple ſaint : *Voici ce qu'annonce le Seigneur Dieu des Armées. Je reviendrai à Jéruſalem avec des entrailles de miſéricorde. Ma Maiſon ſera rebâtie. On étendra encore le cordeau ſur Jéruſalem*, pour rétablir ſes murailles. Effectivement le Temple eſt achevé quatre ans après cette heureuſe prédiction. Néhémie reléve les murs de la Ville abbatuë, & ſes enfans y accourent de toutes parts
1. Eſdras. c. 2. à la ſuite de Zorobabel. Le Pontife, & les Lévites diſperſez offrent encore de l'encens au Dieu d'Abraham, & de
2. Eſdras. c. 1. Jacob. Le Peuple rentré dans la Terre de ſes Peres, pleure les péchez qui l'en avoient banni. Il vit en paix, & les Rois de Perſe deviennent ſes protecteurs.

Pour revenir au point d'où je ſuis ſorti, c'eſt de la ſorte que nos Prophétes s'attiroient la créance des Peuples. Les événemens voiſins qu'ils avoient annoncez, & que l'on voyoit de ſes yeux, étoient les garans de ce qui ne devoit arriver que long-temps après. On ne doutoit pas que les deſcendans ne fuſſent témoins de la vérité prédite, puiſqu'on l'avoit tant de fois été ſoi-même, & de-là naiſſoit le ſoin prodigieux qu'avoient les Juifs de recüeillir les prophéties dont

ils avoient des preuves d'expérience que les Auteurs étoient véridiques, & inſpirez de Dieu. Si les Payens n'ont pas eu la même attention, la même vigilance à l'égard des réponſes de leurs Dieux, c'eſt donc qu'elles ne s'attiroient pas conſtamment le reſpect inſéparable de la vérité; c'eſt que le Peuple n'y avoit gueres qu'une confiance de ſuperſtition; c'eſt que le grand nombre des Philoſophes n'y croyoit pas, ſelon qu'Origene (*a*) eſt ſi ſoigneux de le faire obſerver; c'eſt enfin que les Prêtres eux-mêmes ſouvent trompeurs, n'avoient garde de ſe détruire, en tenant avec ſcrupule des regiſtres fidéles de leurs impoſtures.

Mais ce qui demande ſur tout que j'en faſſe la remarque, eſt la contradiction fréquente des Oracles. Contradiction groſſiére & formelle dans les réponſes attribuées au même Dieu. Celle qu'il donnoit à Claros, par éxemple, étoit quelquefois toute contraire à celle qu'il donnoit à Delphes; celle de Dodone encore oppoſée aux deux premiéres, & cela préciſément ſur la même queſtion. Preuve démonſtrative que ce n'étoit pas Dieu qui parloit, & que les Prêtres qui ne pouvoient s'accorder par tout, donnoient au hazard leurs Oracles, ou, pour dire mieux, leurs conjectures. Cependant on les ſurprenoit tous les jours dans ces réponſes combatuës, & leur réputation en ſouffroit. Il fallut pour s'excuſer, qu'Apollon avoüât qu'il mentoit ſouvent, & qu'il y étoit forcé par le deſtin. Eſpéce de confeſſion honteuſe que les Prêtres aimoient mieux encore mettre ſur le compte d'Apollon que ſur le leur, quelque indécente qu'elle fût pour lui. *Porphyr. apud Euſeb. Præparat. Ev. l. 6. c. 5.*

Je ne dirai pas ici, qu'on ne voit rien de ſemblable dans les Oracles de l'Ecriture, & qu'on n'y lit point qu'un Prophéte ait prédit le contraire de ce qu'un autre Prophéte prédiſoit ailleurs. C'eſt un reproche qu'on n'a pû nous faire encore, & l'impuiſſance de nos ennemis ſur ce point eſt une preuve puiſſante pour nous. Voilà donc un cinquiéme caractére de difference entre les Oracles du Paganiſme, & les prophéties Judaïques.

(*a*) Ea (*Oracula*) non credunt etiam Græcorum Philoſophorum ſectæ, præſertim qui ſequuntur Democritum, Epicurum, Ariſtotelem. *Orig. cont. Celſum, lib.* 8.

Prenons maintenant une autre voye de répondre à l'objection. Convenons qu'effectivement il y a eu des Oracles dans le Paganiſme, & que cet Apollon qui les rendoit, n'étoit pas toûjours un être chimérique. La reſpectable autorité de l'Ecriture & des ſaints Peres demande cet aveu de nous. Mais que ſuit-il de là ? Que les prophéties communes aux vrayes & aux fauſſes Religions ne ſçauroient ſervir à les diſtinguer ? Nullement. Et l'on va voir tout le contraire.

* *Labeo apud Aug. de Civit. Dei. l. 9. c. 19.*

Pour juger ſans péril d'erreur de quel côté ſont les vrais Oracles ; du côté du Judaïſme, ou du côté de l'idolâtrie, il ne faut que les diſcuter ſur la notion que nous avons tous d'un Etre infiniment juſte ſaint, & parfait. C'eſt-à-dire, qu'il ne faut qu'éxaminer par leurs circonſtances s'ils viennent d'un bon, ou d'un mauvais principe. Or je ſoûtiens, à ne raiſonner que ſur le fait, que les Oracles du Paganiſme naiſſoient viſiblement d'un Etre malin, dont les preſtiges ne tendoient qu'à tromper les hommes par le menſonge, & qu'il étoit facile aux Payens mêmes de le reconnoître.

Plato paſſim, & præſert. lib. 10. de Legib. Plutarc. de Iſid. & Oſirid. Apul. de Deo Socrat. Porphyr. de Abſtin. ab anim. l. 2. Theophr apud eumdem Porph. ibid. Jamblic. de Myſt. Egypt. l. 3 c. 32. & l. 4. c. 17. Philoſtorg. l. 3. c. 4.

C'étoit une créance commune parmi eux, * auſſi-bien que parmi nous, qu'il y a de bons, & de mauvais Anges. Ils les comprenoient tous ſous le titre général de Démons, mais ils diſtinguoient des eſprits par leur nature portez au bien des hommes, d'avec ceux dont la pente maligne ne cherchoit qu'à leur être une occaſion de chûte, un inſtrument d'erreur, & de miſeres. Qu'ils euſſent découvert cette vérité par le ſecours ſeul de la lumiere naturelle ou ce qui eſt plus vraiſemblable, qu'ils l'euſſent puiſée dans les Livres ſaints ; il n'importe. Le fait inconteſtable eſt qu'ils l'ont crûë, & ſur cela je ſoûtiens que les Oracles ſi célébrez dans le Paganiſme étoient les réponſes de ces eſprits impurs, & ſéducteurs.

† *Dyoniſ. Halycarn. & Diod Sicul. apud Euſeb prep. Evang. l. 4 c. 7. Oenom. apud Lamd l. 5. capp. 19. & 27. Plutarc. in Themiſt Plin l. 28. c. 1. Juſtin. Apolog 1 Clemens Alex. in Protreptrico.*

Premierement, ils ordonnoient qu'on leur immolât des hommes, & ce barbare ſacrifice † étoit le plus ordinairement ſouhaité par Apollon. Il n'appaiſoit qu'à ce prix ſon courroux prétendu, & des Villes entiéres étoient quelquefois deſtinées à ces cruelles offrandes. La nature déſolée à des loix ſi rigoureuſes, cherchoit quelque tempérament qui les adoucît. Les peres attendris, pour ſe ſauver de l'horreur de répandre leur

leur ſang, ſubſtituoient en ſecret des eſclaves à leurs enfans deſtinez au ſacrifice. Mais Apollon impitoyable ne ſe laiſſoit point toucher de ces victimes étrangeres : il en falloit de plus précieuſes à ſa colére, & le fils périſſoit par celui même qui lui avoit donné le jour. C'eſt ce qu'Oenomaüs reproche à l'Oracle qui avoit commandé (*a*) que les Athéniens, afin d'appaiſer l'ombre d'Androgé fils de Minos, envoyaſſent tous les ans ſept hommes, & ſept femmes en Créte pour y être ſacrifiez. Odieuſe ſentence que la ſuperſtition éxécuta durant près de cinq ſiécles, & juſqu'au temps de Socrate. Peut-on rien imaginer de plus incompatible avec l'idée pure de la Divinité, rien qui porte davantage le caractére d'un eſprit ennemi des hommes, rien qui autoriſe le crime plus ouvertement ?

Vide. Hyg. fab.

L'ordre éxigeroit peut-être que je racontaſſe ici tout de ſuite ce que les Oracles ordonnoient de cérémonies impures ; les adultéres, les inceſtes, les ſales débauches, les jeux indécens, les danſes diſſoluës commandées par eux. Mais une bouche Chrétienne ne doit point dire ce que des oreilles Chrétiennes ne doivent point entendre. Ceux qui m'oppoſent la difficulté que je traite, ſçavent bien eux-mêmes ce que ce récit pourroit me donner d'avantage, ſi je n'avois à reſpecter les droits inviolables de la pudeur.

Ovid. Faſt. l. 5. verſ. 310. & ſeqq Porphyr. l. 2. de non eſu Anim. Aug. l. 10. de Civ. Dei. c. 11. Orig. cont. Celſ. libb. 3. & 8. Porphyr. Epiſt. ad Aneb. Ægyp. Plutarch. in Anton. Jamblic. de Myſt. Egypt. l. 6. cap. 5. 6. & 7. Lucan. l. 9. Euſ. prap. Ev. l. 5. c. 7.

Paſſons plûtôt, quoique la peinture en ſoit preſque auſſi déſagréable, aux enſeignemens magiques donnez aux hommes par les Oracles. Combien de fois ont-ils appris au Paganiſme de quelle ſorte ils vouloient être interrogez, & forcez de répondre par ces noirs ſecrets. Je n'en cite qu'un éxemple aprés Euſebe. Proſerpine inſtruit ceux qui la conſultent, de la matiere dont elle aime à ſe voir repréſentée dans ſes ſimulachres. Elle veut qu'on choiſiſſe je ne ſçai quelle plante dans les forêts, qu'on l'environne d'abſynthe, & qu'autour de l'Idole on grave l'image des rats qui habitent les maiſons, qu'on prenne le ſang de ces animaux, qu'on le mêle avec la myrrhe & l'encens, qu'on y joigne le laurier, qu'on enduiſe de cette compoſition la ſtatuë entiere,

(*a*) Deligite ex omni ſeptem vos corpora ſexu,
Atque ea Minoi Regi mandate quotannis :
Per mala ſic hæc veſtra Dei placabitis iram. *Euſeb. Prap. Ev. l. 5.*

& qu'après cet appareil on lui offre ſes vœux. A ce prix la Déeſſe conſent d'être interrogée, (*a*) & promet de répondre par les ſonges.

Vous me direz : C'étoient les Prêtres de Proſerpine qui d'eux-mêmes inventoient ces bizarres cérémonies, pour inſpirer le reſpect des Dieux par le ſecours d'une pratique en apparence myſtérieuſe. Je le crois comme vous. Choiſiſſez donc entre les deux partis de cette alternative. Si vous voulez que les Prêtres ayent imaginé ces figures magiques dans le deſſein de colorer l'impoſture, les Oracles ne ſeront plus ſans artifice, même dans vôtre opinion ; & ſi vous dites que les Dieux avoient réellement commandé ce jeu de cérémonies, il ſera clair que les Dieux étoient des eſprits impurs qui recouroient, pour entretenir la ſuperſtition, à ce qu'il y a de plus déteſtable, & de plus odieux à concevoir ; à ce que les loix humaines avoient même interdit ſous de ſévéres châtimens à l'égard des phyltres, dont les Oracles faiſoient encore de lubriques Ordonnances.

L. Ejuſdem. §. adjecto. D ad legem. Cornel. de Sicariis & Venef.

Mais puiſque ce ſont les Déiſtes ſur tout que je combats ici, je puis tout d'un coup leur démontrer que l'Apollon qui rendoit des Oracles, étoit un de ces génies trompeurs ſi connus & ſi bien repreſentez dans l'ancienne (*b*) Phi-

L. Si quis §. qui abortionis D. de penis,

Paulus ſentent. l. 5. tit. 23.

(*a*) piaſque
Tunc effunde preces ſimulachro, & debita ſolve
Vota. Hæc ſi facies, per ſomnum meque videbis. *Apud Euſeb. l. 5 c. 7.*
Invitum me audi, quando me lege ligaſti. *Apollo apud Porphyr.*

(*b*) Per illos oppoſtros Diis omnis ars malefica perficitur. Nam qui per malas artes animis illudere, ac res pravas efficere ſtudent, illos ſpiritus & eorum præſidem maximè colunt. Poſſunt enim hi prodigiorum ſpecie imponere. Per hos phyltra, & alia ad amores pertinentia miſeri homines ſibi quærunt. Omnis enim mala libido, & opum ſpes & gloriæ ab his maximè ſpiritibus, præcipue vero fraudes. Mendacium enim his proprium. Dii ſi quidem eſſe volunt, & qui eorum Princeps eſt, ipſe Deus haberi.

Deinde idem Author de Ægyptiis Sacerdotibus : Illi vero illud extra controverſiam ponunt, eſſe genus quoddam ſpirituum omni fraudulentiæ inſerviens, multiforme, verſutum, quod modò Deos ſimulat, modò Dæmonas, modò mortuorum animas, eoque modo omnia eos poſſe immittere quæ bona quæque mala habentur. Ad vera autem bona quæ in animo conſiſtunt, nihil eos poſſe neque eorum habere notitiam, ſed malè uti otio, ludificari & impedire eos qui in via ſunt ad virtutem, plenos eſſe faſtus, gaudentes nidoribus ac victimis. *Porphyr. de non eſu Anim. lib 2.*

Si Magi haruſpicum fratres ſuis in actionibus memorant Antitheos ſæpe obrepere pro veris : eſſe autem hos quoſdam materiis ex craſſioribus ſpiritus qui Deos ſe fingunt. *Arnob. lib. 4. adv. Gentes.*

loſophie. Car enfin, ſelon les Déiſtes, & ſelon ce qu'enſeigne la raiſon pure, tout ſyſtême qui ne s'accorde pas avec l'unité d'un Dieu, eſt un ſyſtême faux & dangereux, un ſyſtême qui ne peut naître que d'un génie ignorant ou ſéducteur. Or tous les Oracles du Paganiſme favoriſoient, & ſuppoſoient la pluralité des Dieux. C'étoit pour en conſerver le culte qu'ils ſembloient être établis. On ne voit entre eux ſur ce point ni variation, ni contrariété. Que dis-je? Les Oracles, comme je l'ai déja remarqué, refuſoient de répondre aux Epicuriens, parce qu'ils ſe joüoient des Dieux; & aux Chrétiens, parce qu'ils n'en connoiſſoient qu'un. Il falloit pour mériter la réponſe des Enfers, être dans la Doctrine du Polithéïſme; c'eſt-à-dire, qu'il falloit faire profeſſion de la plus monſtrueuſe erreur qui ſoit jamais entrée dans l'eſprit humain. Il eſt donc évident comme le ſoleil que les Oracles, lorſqu'ils n'étoient pas ſuppoſez par les Prêtres, ne pouvoient être que les réponſes du Démon, & d'un eſprit qui ſe plaiſoit dans les conquêtes de l'erreur.

Ainſi ne dites plus que les Oracles également communs aux fauſſes Religions & à la vraye, ne peuvent ſervir à les diſcerner. Qu'y a-t'il de plus facile que de faire cette diſtinction, quand on veut ſe rendre attentif aux différences palpables que je viens de remarquer? Si dans l'origine les hommes s'y trompoient, c'eſt donc qu'ils ne cherchoient pas à être détrompez d'une erreur peut-être volontaire; c'eſt ſi vous voulez, qu'ils n'uſoient pas de leurs lumieres; c'eſt, pour remonter plus haut, que Dieu avoit livré les Nations à l'égarement de leurs voyes. Les ſages ſe défendoient de ce piége groſſier. Ils n'avoient pour l'appercevoir qu'à ouvrir les yeux, & ils n'attendirent pas long-temps à les ouvrir. Le Peuple ſeul qui ne réfléchit jamais, ſe laiſſoit conduire, comme on mene les enfans, par les charmes du ſpectacle. Pourquoi croyoit-il aux Oracles? Parce qu'il croyoit aux Dieux, & il croyoit aux Dieux, pourquoi? Parce que leur Hiſtoire contenuë dans la fable fomentoit la pente naturelle au plaiſir, (a) & juſtifioit le

Plaut. Amphyt. Terent. Eunuch. Act. 3. Scena 10.

(a) Deos ſuos quos venerantur imitantur. Fiunt & miſeris religioſa delicta. *Cyprian. Epiſt.* 2.

déſordre par de grands éxemples qui en étouffoient les remords.

Cependant, s'il étoit poſſible que ces réfléxions ne ſuffiſſent pas, je puis en ajoûter une pour achever de convaincre. C'eſt que dans le grand nombre d'Oracles que l'on cite, il n'en eſt pas un ſeul qui ait annoncé clairement un fait à venir & dépendant des cauſes libres ou contingentes. Tout ce qu'ils ont prédit, ne regardoit que des faits actuels, & ſeulement éloignez des lieux où ſe rendoit l'Oracle. C'eſt-à-dire, qu'Apollon diſoit dans un lieu ce qui ſe paſſoit actuellement dans un autre, le mal qu'il alloit faire, ou la ceſſation de celui qu'il avoit commencé. Or cette connoiſſance ne ſurpaſſe point les bornes d'un eſprit dégagé de la matiere. Jamais les Peres, dont à Dieu ne plaiſe que nous abandonnions la trace, jamais les Peres (a) n'ont conteſté cette ſorte de divination aux Oracles du Paganiſme, & nous ne la conſteterons pas non plus. Ce qu'ils ont nié, & ce que je nie après eux, eſt que les Idoles ayent prophétiſé de longs ſiécles auparavant, des faits dépendans de cauſes libres, étrangeres & indéterminées. J'oſe dire qu'on n'en produira jamais aucun éxemple qui ſoit inconteſtable. Il le faudroit cependant, pour nous faire une ob-

Tertul. Apolog. Minut. Fe in Oct. Aug. de Divinat. Dam. l. 2. c. 5. Thom. 1. parte, quæſt 57. art. 3.

Nihil homines tam inſociabiles reddit vitæ perverſitate quam illorum Deorum imitatio quales commendantur, & deſcribuntur Litteris eorum *Aug Epiſt. 152.*

Itaque factum ut pro gratia quæ ab omnibus debetur divinæ providentiæ, origo & ortus ſacrilegio panderetur. *Chalcid. in timæo.*

Inde etiam Poëtarum furor, fabulis humanos errores alentium, quibus viſus eſt Jupiter, voluptate concubitûs deliius, duplicaſſe noctem. Quid aliud eſt vitia incendere, quam Autores illis inſcribere Deos, & dare morbo, exemplo Divinitatis, excuſatam licentiam? *Senec l. 1. de Provit. Vita. c. 16.*

(a) Omnis ſpiritus ales, hoc & Angeli & Dæmones. Igitur momento ubique ſunt. Totus orbis illis locus unus eſt. Quid ubi geratur iam facile ſciunt quam enunciant: Velocitas divinitas creditur, quia ſubſtantia ignoratur. Sic & autores interdum videri volunt eorum quæ annuntiant, & ſunt planè malorum nonnunquam, bonorum tamen nunquam. Æmulantur divinitatem, dum furantur divinationem. *Tertull. Apolog.*

Oracula efficiunt falſis pluribus involuta: nam & falluntur, & fallunt ut & neſcientes ſinceram veritatem, & quam ſciunt in perditionem ſui non confitentes. *Minut. Felix in Octavio.*

Quæ cum ita ſint, primùm ſciendum eſt quoniam de divinatione Dæmonum quæſtio eſt, illos ea plerumque prænunciare quæ ipſi facturi ſunt. Accipiunt enim ſæpe poteſtatem & morbos immittere, & ipſum ætem vitiando morbidum reddere: Aliquando autem non quæ ipſi faciunt, ſed quæ naturalibus ſignis futura prænoſcunt; in quæ ſigna hominum ſenſus venire non poſſunt. *Aug. de Divinat. Dæm. lib. 1, cap. 5.*

jection importante & ſérieuſe. Rien auſſi n'eſt plus répandu dans l'Ecriture que ces reproches d'impuiſſante ignorance faits aux Dieux du Paganiſme. *Annoncez-nous ce qui doit arriver*, leur dit Dieu par ſes Prophétes, *& nous reconnoîtrons que vous êtes des Dieux*. Parler ainſi, qu'éroit ce dire, ſinon : Si vous êtes des Dieux, vous devez connoître l'avenir, ce qui eſt le propre de la Divinité ; or vous ne connoiſſez pas l'avenir, & vous ne ſçauriez en faire de prédiction : Vous n'êtes donc pas des Dieux, mais des eſprits bornez à la connoiſſance du préſent ?

Iſ. c. 41. ℣. 23. Id. c. 44. ℣. 6. Id. c. 460. ℣. 9.

Je m'attends bien qu'on m'oppoſera les fameuſes prédictions des Sibylles ; ces vers ſi ſoigneuſement gardez par les Romains, & qu'on a crû ſi long-temps renfermer l'Hiſtoire des deſtinées futures. Mais pour toute replique, je ſupplie ceux qu'une telle difficulté pourroit inquiéter, de jetter les yeux ſur ce qu'en a dit Ciceron, (*a*) & de parcourir les doctes Ouvrages faits ſur cette matiére dans le dernier ſiécle ſur tout. On y a recüeilli contre ces prétendus Oracles tant, & de ſi fortes raiſons, que je ne pourrois guéres aller au-delà. Il vaut donc mieux que je renvoye à ces diſſertations connuës, que de m'en permettre de longs extraits. Auſſi-bien commencé-je, peut-être trop tard, à m'appercevoir que je donne à ma réponſe trop d'étenduë.

Cinquiéme Difficulté.

COmme il nous arrive preſque toûjours de juger des choſes par des ſimilitudes quoiqu'imparfaites, les Déiſtes objectent contre les miracles de Jeſus-Chriſt les faux prodiges qui s'accréditent de tems à autre, juſqu'à s'attirer les reſpects avec la foi des Peuples. Il eſt conſtant, dit-on, que jamais on ne tente en vain de tromper la multitude. Soit qu'elle porte un plus grand fonds de cré-

(*a*) Callide qui illa carmina compoſuit perfecit ut quodcumque accidiſſet prædictum videretur, & hominum & temporum definitione ſublatâ. Adhibuitque etiam latebram obſcuritatis, ut iidem verſus alias in aliam rem accommodari poſſe viderentur ..... *Et paulo poſt :* Quamobrem Sibyllam quidem ſepoſitam & conditam habeamus, ut id quod proditum eſt à majoribus injuſſu Senatûs ne legantur quidem Libri, valeantque ad deponendas potius quam ad ſuſcipiendas Religiones. *Cic. de Divinat. l. 2.*

dulité, ſoit qu'elle naiſſe trop légére pour approfondir, ſoit qu'elle aime naturellement ce qui ſaiſit ſon admiration, caractére ordinaire des eſprits foibles, ſoit enfin qu'elle croye implicitement eſſayer l'étenduë, ou même reculer la borne de ſes conceptions, le merveilleux, faux ou vrai, la trouve toûjours également ouverte & ſenſible. C'eſt ſur ce penchant connu que les premiers Hiſtoriens ont tant chargé leurs récits d'avantures étonnantes. Ils ſçavoient que le ſecret infaillible de ſe faire lire, eſt de tranſporter l'imagination des hommes bien loin hors du naturel, & de l'occuper d'un faux prodigieux. C'eſt encore ſur ce goût général que les politiques habiles ont ſemé dans tous les temps ces miraculeuſes Hiſtoires, ou pour contenir les Peuples dans l'ancienne Religion, ou pour en autoriſer de nouvelles. Ils ſçavoient que tout paſſe à la faveur d'une circonſtance merveilleuſe, & qu'il y a dans la crédulité preſque générale un fonds qui ſe renouvelle ſans ceſſe.

Aujourd'hui même qu'il ſembleroit devoir être épuiſé, que ne croit-on pas? Que de miracles ſont rapportez & reçûs dans le vulgaire, tandis que ceux qui ſont à la ſource, ne voyent rien dans le fait que de naturel ou de faux? Un homme ſuperſtitieux & paſſionné, en perſuade mille, qui à leur tour en entraînent une foule innombrable. L'événement qui paſſe de bouche en bouche, y contracte en paſſant je ne ſçai quel accroiſſement de détail qui facilite les progrès de ſon cours. Le temps qui pour tout le reſte eſt ſi ruineux, met ici le ſceau de la certitude. Le menſonge éloigné de ſon origine, devient vérité; & les Sages mêmes y donnent les mains, ſoit par ſurpriſe, ſoit pour éviter le dangereux parti de s'oppoſer au grand nombre. Or, pourſuivent les incrédules, les hommes ont été les mêmes dans tous les ſiécles, on ne riſque point à les repréſenter en général les uns par les autres, & chacun peut apprendre par l'Hiſtoire de ſon ſiécle celle des ſiécles paſſez. Si donc nous voyons ſous nos yeux tant de miracles imaginaires, autoriſez comme vrais par la multitude, qui nous dira que ceux de Jeſus-Chriſt ont plus de réalité? On reconnoît que ceux qui les rapportent ne ſont pas ſuſpects du côté de l'artifice, mais ils le ſont par leur

ſimplicité, & peut-être que cette diſpoſition nuit encore plus à la vérité, que la premiere.

Réponſe.

Rien au monde n'eſt plus aiſé que de faire ces vagues déclamations contre les panchans humains. Rien auſſi n'eſt plus ordinaire que de s'y tromper dans l'application. La vérité eſt que de tout temps on a répandu de faux miracles, & que le Peuple ordinairement ſuperſtitieux, leur a donné la créance qui n'eſt dûë qu'aux véritables. Cependant, malgré cet aveu, je ſoûtiens encore que c'eſt une illuſion groſſiere, d'imaginer que les prodiges attribuez à Jeſus-Chriſt n'ont que ce principe trompeur. On en jugera par les réfléxions ſuivantes.

Sans éxaminer aucun miracle en particulier, il eſt certain qu'il y en a eu de vrais, ne fût-ce que par cela ſeul qu'il y en a eu de faux. Le faux n'eſt que l'excluſion, le néant, ou l'abſence du vrai. Donc il le ſuppoſe. On ne contrefait que ce qui eſt réel. Donc les prodiges feints ne ſont que l'imitation des véritables. D'où vient, croyez-vous, par éxemple, qu'il y a eu tant de vaines Religions? C'eſt qu'on a voulu innover ſur le plan de la premiere. D'où vient qu'il y a tant de faux actes? C'eſt que l'intérêt veut ſurprendre par la reſſemblance des actes ſincéres. D'où vient qu'il y a tant de prédictions frivoles? C'eſt qu'il y en a eu d'inconteſtables. *S'il n'y avoit rien eu de tout cela*, dit un grand Auteur, *il ſeroit comme impoſſible que les hommes ſe le fuſſent imaginé, & encore plus que tant d'autres l'euſſent crû.* Par conſéquent loin de conclure qu'il n'y a jamais eu de vrais miracles, parce qu'il y en a d'évidemment faux, tout au contraire, il faut dire qu'il y en a de vrais, parce qu'il y en a tant de faux, & qu'il n'y en a tant de faux que par la raiſon qu'il y en a d'inconteſtablement vrais.

Penſées de M. Paſcal, art. 27.

Cela poſé, j'explique comment les faux miracles peuvent quelquefois s'accréditer, & je fais voir que ce ſont les vrais qui occaſionnent ce mécompte. L'eſprit convaincu d'une vérité, ſe trouve comme panché à prendre pour elle

tout ce qui lui reſſemble. Les moindres rapports avec un objet connu lui en retracent le ſouvenir ; une convenance même imparfaite ſuffit à ſon impatience de juger ; ſa pareſſe néglige le ſoin laborieux d'étudier les differences, elle décide ſur la ſeule comparaiſon des premieres conformitez, & croit voir dans le ſecond objet les mêmes raiſons qu'elle avoit d'admirer celui qui l'avoit d'abord enchanté. Ainſi un miracle évident, certain, crû par de grands hommes aſſez habiles pour le ſonder, & ſans intérêt à le divulguer, incline la multitude à croire les prodiges ſuppoſez. C'eſt une vive impreſſion de vérité qui diſpoſe l'eſprit à s'ouvrir aux ſurpriſes de l'erreur, & il ne ſe trouve ſuſceptible de faux que par une forte & inébranlable conviction du vrai dans le même genre. Faiſons une comparaiſon qui rende ceci plus ſenſible.

Si quelqu'un ſe vantoit d'avoir l'infaillible ſecret de rendre les hommes immortels, qui eſt-ce qui croiroit à ſa parole ? Perſonne. Et pourquoi ? C'eſt qu'on n'a point vû d'éxemple d'immortalité ſur la terre. On ſçait par un expérience générale que la vie humaine a des bornes marquées ; que la mort eſt le tribut univerſel dont nul ne ſe diſpenſe, & l'on ſe refuſe naturellement à des promeſſes dont on ſait l'éxécution impoſſible. Cependant qu'un impoſteur vienne hautement publier qu'il a des remedes ſpécifiques, & qu'il en garantit le ſuccès, nous courons à lui ſur la foy de ſes diſcours, & nous ne craignons pas de lui confier nôtre vie. D'où peut naître cette différence ? C'eſt qu'il y a de vrais remédes, & que parmi ces inconnus qui ſe ſont vantez de nous guérir, il s'en eſt trouvé de fidéles à leur promeſſes. Les épreuves qu'on a faites ont réüſſi quelquefois, on en a conclu que de nouvelles pourroient réüſſir de même, & ſur ce préjugé de raiſon, l'eſprit s'eſt rendu capable de tous les préjugez d'erreur dont l'impoſture a profité. Mais ſi tous les maux euſſent été incurables de leur nature, ſi toutes les infirmitez avoient été des préſages, & des cauſes infaillibles de mort, ſi nul remède n'avoit rendu la ſanté une fois perduë, j'oſe maintenir qu'on donneroit auſſi peu de créance à celui qui promettroit de la ramener par ſes remédes, qu'à celui qui s'engageroit à nous faire

faire par ſes ſecrets le préſent de l'immortalité. Encore une fois, il eſt donc vrai qu'en un ſens les faits certains & authentiques nous diſpoſent à croire le faux dans le même ordre de faits. D'où il réſulte que les prodiges trompeurs ne ſont toûjours donnez, & quelquefois reçûs qu'en conſéquence des prodiges véritables.

Maintenant, & pour venir au point précis de l'objection, je nie que les miracles attribuez à Jeſus-Chriſt puiſſent, comme on le ſuppoſe, n'avoit d'autre fondement que la crédulité des Peuples. Je ſoûtiens au contraire que dans nos diſputes, les contradicteurs n'ont rien avancé de moins raiſonnable que ce ſoupçon.

Premierement, les faux prodiges n'ont jamais donné lieu qu'à des ſéductions courtes & paſſageres. Le ſiécle; que dis-je, le ſiécle? ſouvent moins, & quelquefois l'année même qui les a vû ſe répandre, les a vû tomber, & s'évanoüir. S'ils ont eu quelque éclat dans la premiere ſurpriſe, à la premiere réflexion, la créance s'en eſt diſſipée. Pour détromper la multitude de ce qui l'enchante à faux titre, il ne faut en effet que l'abandonner au cours de ſon admiration; il finit bien-tôt quand la vérité ne le ſoûtient pas; car l'eſprit n'aime qu'elle, & de lui-même après un léger écart il y revient par un mouvement de droiture naturelle. Je ſçai pourtant qu'il y a toûjours quelques ames ſuperſtitieuſes que le temps ne guérit point de leurs préventions. La vérité, non plus que l'erreur, n'eſt jamais pleinement victorieuſe de tous les eſprits. Mais du moins il eſt vrai qu'en général tout ce qui eſt faux change, s'affoiblit, & ſe diſſipe à la fin. On a mille exemples qui le prouvent, & certainement il n'y en pas du contraire. Depuis dix-ſept ſiécles cependant la mémoire, & la créance des miracles de Jeſus-Chriſt ſe ſont ſoutenuës ſans altération, & ſans atteinte. Dans cette longue ſucceſſion d'années vous ne ſçauriez diſtinguer un temps & un temps; je veux dire que vous ne ſçauriez m'aſſigner un temps où on les a crû véritables, & un autre où l'on a ceſſé de le faire; un temps où ils étoient en honneur, & un autre où ils étoient dans l'oubli. Depuis leur naiſſance, le Monde leur a donné des reſpects conſtans, & une admiration uniforme; ſi elle a changé,

ce n'a été que pour s'accroître de plus en plus. C'eſt un point de fait qu'il ſeroit ſuperflu de prouvet, & je n'entends point dire que nos advetſaires en doutent, ou le conteſtent. Il eſt donc clair que les prodiges de Jeſus-Chriſt tirent leur certitude d'eux-mêmes, & non du penchant des Peuples à croire des fables merveilleuſes.

Secondement, je remarque une deſtinée commune à tous les faux prodiges. Quelquefois ils ſont révérez dans les lieux où l'impoſture les enfante, & alors ils ne le ſont point dans les climats écartez où la renommée les porte. On ne les y écoute que d'une oreille diſtraite. Quelquefois ces mêmes climats ſont favorables à la ſeduction, elle y fait ſes conquêtes, tandis qu'on n'a pour elle que des mépris dans le lieu même de la ſcene.

Tout cela quoique différent, a ſes ſources dans la natute volage de l'eſprit humain. Souvent on refuſe de croire un fait, parce qu'on ne l'a point vû; plus ſouvent encore cette même raiſon détermine à le croire. Aujourd'hui la foy des autres patoît ſuſpecte, on crainr de s'y repoſer, & demain on défére à des btuits vagues, confus, & mal affermis. En un mot, les faux prodiges n'ont que des témoignages pattagez. On les adopte en un endroit, on les dédaigne en un autre; & ailleurs ils demeurent ignorez. Jamais un cri général ne dépoſe pout eux.

Caractere bien différent! Ceux de Jeſus-Chtiſt s'attirent une acclamation univerſelle. Toute la Judée les voit, & les admire malgré ſes préventions. Ils ſortent de ces bornes étroites, & traverſent les Mers. Tout l'Orient les croit. Ils penetrent juſqu'aux extrémitez du monde. Toutes les Nations ſe ſoûmettent à leur empire, & nulle ne les conteſte. Voilà encore un de ces faits prouvez par la foy de l'Hiſtoire, & voilà au même temps ce qui diſtingue les mitacles de Jeſus-Chtiſt de tous les miracles feints, ou ſuſpects.

En ttoiſiéme lieu, les faux ptodiges ont toûjouts trois vices eſſentiels. Ils ſont ſecrets. Ils ſont uniques. Ils ſont mal circonſtanciez. *Secrets*, chacun en parle, nul ne dit & ne prouve qu'il les a vûs. Celui qui les croit cite un autte pour garant, & celui-ci un autre encore, ſans qu'on arrive à un témoin fidéle, éclairé, impartial, & reſpectable;

Uniques ; jamais un ſecond ne leve les doutes cauſez par le premier. L'erreur ſatisfaite d'un ſuccès ne s'expoſe plus au riſque d'en perdre le fruit, en ſe dévoilant par la répétition des mêmes merveilles. *Mal circonſtanciez* : on ne voit pas deux récits qui ſe reſſemblent dans l'Hiſtoire qui les rapporte. Ce ne ſont que variations éternelles, circonſtances contradictoires. J'en atteſte ceux qui nous combattent. Qu'ils diſent ſi j'éxagere, & ſi l'expérience n'eſt pas pour moi. Nous n'avons donc pour juger des miracles de Jeſus-Chriſt, qu'à les éxaminer ſur ce plan.

Prétendez-vous qu'ils étoient cachez ? Je vous renvoye à ſon Hiſtoire. Je vous y montre qu'ils étoient publics, & opérez à la vûë du ſoleil, au moins dans le plus grand nombre. Si c'eſt une ſuppoſition trompeuſe, prouvez-le : Sinon rendez-nous juſtice. Prétendez-vous qu'ils n'étoient pas aſſez fréquens pour donner au doute le lieu de s'éclaircir ? Mais l'Evangile, à parler juſte, n'eſt qu'un récit continuel de prodiges. Il y en a d'eſpéces différentes ; il y en a pluſieurs du même ordre. Comment pouvoit-on s'y tromper ? Les Apôtres viennent après Jeſus-Chriſt. Ils annoncent ſes miracles, & pour en démontrer la certitude à ceux qui n'ont pû les voir, ils en font eux-mêmes dans toutes les parties de l'Univers. Une puiſſance égale ſe communique par eux aux Chrétiens des ſiécles ſuivans. Je l'ai fait voir ailleurs dans nos Annales, & pour dire plus, dans celles du Paganiſme. Enfin, prétendez vous que tous ces prodiges ſont mal circonſtanciez ? Vous incidentez contre l'évidence & la bonne foy. Vous dites ce que vous ne croyez pas, & le contraire de ce que vous croyez. Le temps, le lieu, les témoins, les conjonctures, les perſonnes, leur rang, leur naiſſance, leur nom, tout eſt marqué dans l'Evangile. Cet Evangile s'eſt répandu lors même que la mémoire des faits qu'il contient étoit toute récente. Ceux qui l'ont combattu ne lui ont jamais reproché un détail imparfait, & vous-mêmes, ſi vous y étiez contraints, vous ne pourriez dire ce qui lui manque. A quel propos venez-vous donc comparer les miracles de Jeſus-Chriſt avec ceux que la multitude ſimple & ignorante croit ſans preuves ? Ne tient-il qu'à faire ces odieuſes comparaiſons, ſans égard aux differences qui décident ?

Ci-deſſus pr. Liv. c. 9. p 58. & 59.

Sixiéme Difficulté.

MAis, direz-vous, quand il faudroit ſuppoſer la certitude des miracles de Jeſus-Chriſt, que pourroit-on en conclure? Que ſa parole eſt véritable, & ſa Religion divine? Cette conſéquence n'eſt point néceſſaire. N'a-t'on pas vû des prodiges faits par des hommes engagez dans le culte idolâtre? L'Ecriture elle-même en fournit plus d'un éxemple, & ſans les citer tous, on ſçait quels adverſaires Pharaon oppoſoit à la puiſſance de Moïſe. Il eſt donc évident que ce ſigne eſt équivoque, commun aux vraies & aux fauſſes Doctrines, & par cela ſeul incapable de déterminer celui qui cherche à les diſtinguer.

Exod. capp. 7. 8. & 9.

Il y a plus; Jeſus-Chriſt a défendu lui-même de croire aux miracles. *Il s'élévera de faux Chriſts, & de faux Prophétes, qui feront*, dit-il, *des prodiges, & des choſes étonnantes, juſqu'à ſéduire les Elûs mêmes, s'il étoit poſſible.* Auroit-il ainſi parlé, s'il eût voulu faire croire que les miracles juſtifient la Doctrine? Auroit-il dit que les faux Chriſts, & les faux Prophétes pouvoient en faire comme lui? En nous précautionnant contre eux, n'auroit-il pas vû qu'il nous précautionnoit également contre lui-même? Loin donc qu'il faille conclure, comme on fait: Les miracles de Jeſus-Chriſt ſont inconteſtables; donc ſa Doctrine eſt divine; il faut dire: Les miracles, ſelon Jeſus-Chriſt, ſont des ſignes incertains; donc il faut éxaminer ſa Doctrine indépendamment des faits merveilleux qui ſemblent porter à la croire.

Marc. c. 13. ℣. 22.

Réponſe.

JE ne ſçai pas ſi les Déïſtes croyent triompher de nous par ce raiſonnement. Je penſe pour moi qu'en le leur accordant tout entier, l'avantage ſeroit encore du côté de l'Evangile: tant la Doctrine de Jeſus-Chriſt eſt raiſonnable, ſolide, & convainquante, même en la dépoüillant de l'autorité extérieure que lui donnent les miracles! D'illuſtres Auteurs l'ont déja fait voir, & je pourrois peut-être

ajoûter quelques preuves aux leurs; car dans l'abondance ils n'ont ſongé qu'au choix : mais puiſqu'ici je m'engage à démontrer ſeulement par les faits, c'eſt à moi de me tenir dans ces bornes, & d'entrer ſur ce pied dans le détail de l'objection.

Il s'eſt fait des prodiges dans le ſein même de l'idolâtrie; je n'en diſconviendrai pas. Il y en a d'inconteſtables éxemples dans l'Ecriture. Mais ſur ces faits j'établis la réfléxion ſuivante.

Dieu peut-il être auteur de la chûte des hommes? Peut-il leur tendre des piéges efficaces, employer ſa puiſſance pour les tromper, & les mettre dans l'indiſpenſable obligation de croire à l'impoſture? Non ſans doute. Car un Etre infiniment ſage hait l'erreur. Elle ne peut lui être indifférente; & un Etre infiniment bon aime ſa créature; il ne peut vouloir, ni préparer ſa perte. Le Déïſte ne me niera pas ce principe qu'il doit admettre comme moi.

Ce n'eſt point aſſez, & s'il raiſonne juſte, il doit convenir que Dieu doit aux hommes un ſecours contre les miracles qui favoriſent le menſonge; ſoit que ces miracles ſoient faits par lui pour nous éprouver; ſoit qu'ils viennent d'un principe mauvais qui cherche à nous ſéduire. C'eſt une vérité établie encore ſur la ſageſſe, ſur la puiſſance, & ſur la bonté de Dieu.

Or que peut-il, que doit-il faire pour n'être pas complice de nos chûtes, & ne nous pas engager dans un acquieſcement forcé au menſonge? Deux choſes. Ou nous avertir de ces miracles, & nous défendre d'y croire en les prédiſant; ou faire des miracles ſupérieurs à ceux qui tentent nôtre fidélité.

Donc par tout où il y a des miracles avérez, que nulle défenſe n'interdit de croire, des miracles qui ne ſont ni combattus ni effacez par d'autres, c'eſt à nous de nous ſoûmettre; car il n'y a que le vrai Dieu qui ait un empire ſouverain ſur la nature, & tout ce qui eſt contre ſes Loix, (pour parler ici le langage vulgaire) eſt un ſigne manifeſte de ſa volonté. Tout de même lorſqu'il y a des miracles prédits avec défenſe d'y croire, ou des miracles plus grands qui décréditent les premiers, c'eſt à nous d'y être fidéles;

car il n'y a que le vrai Dieu qui prédiſe l'avenir, il n'y a que lui dont la puiſſance ſoit au-deſſus des bornes. Rien n'eſt évident ſi cela ne l'eſt pas.

Mais auſſi par ces principes tombe en ruine la premiere partie de l'objection, les miracles demeurent en poſſeſſion d'autoriſer la ſaine Doctrine, & ceux qui ſe ſont faits dans le ſein de l'idolâtrie, ne peuvent contribuer de rien à prouver le contraire. Les Egyptiens font de grands prodiges en préſence de Pharaon, ils imitent ceux de Moïſe; comme lui ils convertiſſent en ſang toutes les eaux du Nil; comme lui ils changent les baguettes en ſerpens; comme lui ils font naître des grenoüilles ſur toute l'étenduë de l'Egypte. Juſques-là tout eſt égal. Mais Aaron frappe la pouſſiere de la terre, & elle ſe change en eſſain de moucherons, tout en eſt couvert depuis les hommes juſqu'aux bêtes. Les Prêtres de l'Idole s'efforcent d'atteindre au même prodige: ils le tentent vainement, ils confeſſent l'impuiſſance de leur art, & diſent à Pharaon: C'eſt le doigt de Dieu qui agit ici. Par-là, vous le voyez, l'Etre ſouverain manifeſte ſa puiſſance, il écarte le piége, & fixe les eſprits qui commençoient à douter. Les miracles de Moïſe prouvoient donc pour le Dieu véritable, & ceux des Prêtres Magiciens ne pouvoient nuire à ſa Doctrine. Ils ne pouvoient qu'en rendre la vérité plus éclatante.

Quoi donc! Jeſus-Chriſt n'a-t'il pas défendu lui-même de croire aux miracles, dit l'objection? Oüi. A tels & à tels miracles; mais non à tout miracle en général, & c'eſt ce qu'il faut ſoigneuſement éviter de confondre. Il a défendu de croire aux miracles des faux Chriſts, c'eſt-à-dire, aux miracles que pouvoient faire après lui ceux qui oſeroient ſe vanter d'être le Meſſie. Il a défendu de croire aux miracles des faux Prophétes; c'eſt-à-dire, aux miracles que feroient les Novateurs dans la Doctrine. Enfin il a défendu de croire aux miracles de l'Antechriſt qui doit s'élever à la fin des ſiécles. Mais dans tout cela, vous voyez que Dieu prête des ſecours contre l'impoſture; parce qu'il prédit les miracles dont elle doit s'autoriſer, & qu'il les décrédite en les prédiſant avec l'ordre poſitif & formel de n'y pas croire. Seconde obligation à laquelle j'ai dit que Dieu ne

manquoit jamais. Les miracles ont en effet un pouvoir légitime & naturel ſur nôtre eſprit ; nous ſommes comme forcez de nous ſoumettre à la Doctrine de celui qui les fait : ce qui portoit Jeſus-Chriſt à dire en parlant des Juifs : *Si je n'avois fait parmi eux des œuvres que nul autre n'a faites, ils n'auroient point le péché qu'ils ont.* Par conſéquent il eſt beſoin pour nous ſoûtenir contre une autorité ſi puiſſante, ou que Dieu faſſe des prodiges plus grands que ceux des ſéducteurs, ou qu'il prédiſe leurs œuvres ; ce qui eſt le plus grand des miracles. Or il a fait l'un & l'autre. Le premier dans le combat des Prêtres de Pharaon contre Moïſe qui les confondit ; le ſecond dans les prédictions de Jeſus-Chriſt contre les faux Prophétes, & ſur tout contre l'Antechriſt qui doit paroître à la conſommation des temps. Donc les miracles diſcernent la Doctrine ; & loin que les paroles de Jeſus-Chriſt en infirment la force, rien au contraire n'en marque davantage l'autorité, puiſqu'il a fallu prédire ceux que l'impoſture doit faire pour leur ravir le ſigne de la vérité.

Joan. c. 15. ℣. 24.

Joan. c. 5. ℣. 43. Matth. c. 7. ℣. 15. Id. c. 24. ℣. 2. Marc. c. 13. ℣. 22.

Mais puiſqu'il eſt eſſentiel d'entrer plus avant dans cette matiere, j'embraſſe avec joye l'occaſion que m'en offre la difficulté que je réfute.

Il y a des miracles qui ſont des preuves certaines de vérité, & il y en a qui ne ſont pas des preuves certaines de vérité. S'il n'y en avoit jamais qui fuſſent joints à l'erreur, il y auroit certitude par eux ſans autre diſcuſſion, comme il y auroit certitude contraire s'il n'y en avoit jamais qui fuſſent joints à la vérité. Par conſéquent, il faut une marque infaillible qui en découvre la diſtinction. Autrement ils reſteroient toûjours équivoques, inutiles, & incapables de déterminer. Or ils ne ſont pas inutiles, puiſqu'ils ſont des fondemens de créance. Quelle ſera donc cette regle ? C'eſt de diſcerner les miracles par la Doctrine. Oüi, les miracles ſont des piéges quand ils appuyent le menſonge, & ils ſont preuves quand ils ſecondent la vérité connuë. Je le démontre.

Il eſt impoſſible que Dieu employe ſa puiſſance, ou qu'il en permette l'uſage contre lui-même. Rien n'eſt plus évident. Or je dis qu'il ſeroit auteur de ce déſordre, s'il fai-

ſoit, ou s'il permettoit des miracles qui combattiſſent la vérité connuë ; car la fin principale des miracles eſt de ſervir de témoignage à la vérité, & la vérité ne peut ſe combattre elle-même. Donc ſi Dieu faiſoit, ou permettoit des miracles oppoſez à la vérité connuë, ces miracles ſe tourneroient contre lui, & ſes attributs agiroient contre d'autres attributs, ſa puiſſance contre ſa véracité : ce qui eſt viſiblement abſurde. Donc il eſt impoſſible que Dieu faſſe des miracles protecteurs du menſonge connu. Donc ces miracles quand il en arrive, ſont ou faux, ou des tentations, ou les œuvres d'un eſprit malin ennemi de Dieu & des hommes. C'eſt auſſi cette regle ſimple, mais ſi féconde & ſi belle que Moïſe donnoit aux Juifs. *S'il s'éléve*, diſoit-il, *au milieu de vous un Prophéte ou quelqu'un qui diſe qu'il a eu une viſion en ſonge, & qui préſage quelque choſe d'extraordinaire ; ſi ce qu'il a dit arrive, & qu'il ajoûte au même temps : Allons, ſuivons des Dieux étrangers qui vous étoient inconnus, & ſervez-les ; gardez-vous d'écouter les paroles de ce Prophéte, ou de cet inventeur de viſions & de ſonges ; parce que le Seigneur vôtre Dieu vous éprouve, afin qu'il paroiſſe ſi vous l'aimez.* Il eſt donc clair que la Doctrine doit diſcerner les miracles, & que pour juger s'ils ſont, ou s'ils ne ſont pas de Dieu, il n'eſt queſtion que d'obſerver ſi ce qu'ils autoriſent eſt conforme, ou contraire aux notions ſoit naturelles, ſoit révélées. Or donnez-vous la peine de parcourir tous ceux qui ſe ſont faits hors du ſein de la Synagogue & de l'Egliſe ; vous trouverez qu'ils introduiſoient, ou ſervoient à maintenir la pluralité des Dieux, des fables groſſieres, des licences de mœurs, & des impiétez manifeſtes. Ces miracles n'étoient donc point de Dieu, puiſqu'ils s'oppoſoient au regne de la vérité connuë, & les hommes en raiſonnant ne devoient pas y croire. Mais quoi ? ſi la Doctrine diſcerne les miracles, les miracles ne diſcernent donc point la Doctrine ; & il étoit inutile à Jeſus-Chriſt d'en faire tant en preuves de la ſienne ? Pardonnez-moi. L'un & l'autre eſt véritable ſans ſe contredire. Il faut que la Doctrine donne du poids aux miracles, & qu'à leur tour les miracles appuyent la Doctrine. Je vais éclaircir ce qui ſemble confus dans cette propoſition.

Deuter. c. 13.

Les

Les miracles par eux-mêmes ne ſont point preuves infaillibles de la vérité, puiſqu'ils accompagnent quelquefois l'erreut, comme je l'ai déja dit. D'une autre part, la Doctrine, quand elle eſt extraordinaire, ne ſautoit toûjours ſuffire à ſe demontret elle-même. Donc pout levet tous les doutes, il faut deux choſes. Ptemierement, que ce qu'il y a d'extraotdinaire dans la Doctrine, ne combatte pas ce qu'il y a déja dans l'eſptit de connoiſſances évidentes. Secondement, que ce qu'il y a dans la Doctrine d'ultérieur à l'évidence, & à la vérité connuë, ſoit prouvé pat les miracles. En ce cas les miracles ſont juſtifiez par la Doctrine, & la Doctrine juſtifie les miracles. Ces conditions, comme on le voit, ne ſont point oppoſées, elles ne s'excluënt point. Tout au contraire, elles ſe prêtent un mutuel ſecours, & c'eſt leur union qui forme la plus éclatante démonſtration de vétité. Faiſons-le voir dans la queſtion que je tiaite.

Les Juifs avoient la Doctrine de Moïſe, Doctrine divine, & confirmée par de nombreux miracles. Cette Doctrine portoit expreſſe défenſe de croire aux prodiges faits en témoignage d'une Doctrine contraire. Elle ordonnoit de recourit au Grand-Prêtre dans le cas du doute, & d'acquieſcet à ſa déciſion. Vous concluëriez de là que les Juifs ne devoient ctoire à Jeſus-Chriſt ni à ſes Apôtres, & moi j'en tire une conſéquence toute oppoſée, en ſuivant cette gradation de raiſonnemens.

Que demandoit Jeſus-Chriſt ? Que l'on crût qu'il étoit le Meſſie. Il en prenoit le titre. Mais comment juget qu'il n'étoit pas trompeur ? L'Ecriture portoit, il eſt vrai, qu'en certain temps viendroit un grand Ptophéte, & que c'étoit lui qu'il falloit ſuivre. Mais le texte qui le prédiſoit n'étoit pas ſi clair qu'on ne pût s'y méprendte dans l'application. Il falloit donc pout en recevoit l'intelligence, recourir au Grand-Ptêtre. Mais, vous dirai-je, comment le Grand-Prêtre lui-même pouvoit-il infailliblement décidet ? Car enfin Jeſus-Chriſt pouvoit être le Libérateur promis ; comil pouvoit ne l'être pas. Devoit-il s'en rapportet aux miracles ? Oüi, mais non pas aux miracles ſeuls. On en avoit tant vû favoriſet l'erreur. Devoit-il juger par la Doctrine ? Oüi, mais non pat la Doctrine ſeule. Elle étoit le

Deuter. c. 18. ℣. 15. 17. 18.

point même dont il étoit queſtion. Pour ſortir de cet embarras, ce qu'il falloit donc faire, étoit de juger de la Doctrine par les miracles, & des miracles par la Doctrine. Or la Doctrine de Jeſus-Chriſt prouvoit que ſes miracles étoient de Dieu, parce qu'elle étoit conforme à la Doctrine de Moïſe; Doctrine elle-même autoriſée par de ſi grands prodiges : & ſes miracles prouvoient ſa Doctrine, parce qu'ils prouvoient la vérité des explications qu'il donnoit aux paſſages douteux des Prophétes.

Si Jeſus-Chriſt n'eût fait que des miracles ſans retenir les véritez déja reçûës, ſa miſſion eût été fauſſe, ſes miracles trompeurs; & s'il n'en eût point fait, ce qu'il ajoûtoit au-delà des articles reçûs, demeuroit ſuſpect & ſans preuve. Mais en appuyant, comme il a fait, l'un par l'autre, il mettoit en évidence les titres de ſa miſſion, & coupoit toute difficulté juſques dans la racine. On ne pouvoit plus en faire que d'injuſtes, & par un opiniâtre aveuglement.

Remarquez auſſi dans l'Evangile que Jeſus-Chriſt ne ceſſoit de dire deux choſes déciſives : L'une, qu'il n'étoit pas venu pour détruire, mais pour accomplir la Loy. L'autre, qu'il faiſoit des miracles, qu'avant lui nul n'avoit tenté, ni pû faire. C'eſt manifeſtement comme s'il eût dit : J'avance des véritez qui vous étonnent; mais loin d'ébranler celles dont Moïſe inſtruiſoit vos Peres, elles n'en ſont que l'évidente explication. Au ſurplus, ce qui vous ſemble extraordinaire dans ma Doctrine, eſt ſuffiſamment vérifié par les miracles ſans nombre que je fais ſous vos yeux. Les paſſages de l'Ecriture expliquez par la Tradition, vous convainquent que je puis être le Meſſie, & cela joint à mes prodiges, doit vous perſuader qu'effectivement je le ſuis.

Qu'eſt-ce donc qui trompe ici nos adverſaires ? Ce qui a coûtume de tromper tous les hommes inattentifs ou prévenus. Ils poſent en principe, non pas une erreur, mais une vérité à l'excluſion d'une autre; tandis qu'elles ſont inſéparables, & ne prouvent qu'autant qu'on eſt ſoigneux de les tenir unies. Il eſt vrai que les miracles tout ſeuls ſont équivoques; il eſt vrai encore que la Doctrine ſeule ne ſe rend pas toûjours témoignage. Mais à quoi ſert d'exagérer ſi fort l'inſuffiſance de ces regles de détermination pri-

ſes ſéparément. Diſons-nous que l'une ſoir convainquante ſans l'autre? Jamais. Loin de le prétendre, nous voulons qu'elles ſoient toûjours liées, & qu'elles emptuntent leur certitude l'une de l'autre. Donc pour nous attaquer directement, ce n'eſt point aſſez d'établir l'inſuffiſance des deux priſes ſéparément, il faudroit prouver qu'une Doctrine peut être fauſſe, quoique conforme aux lumieres, ſoit naturelles, ſoit antérieurement révélées, & ſoûtenuës d'ailleurs de miracles inconteſtables. Mais nous ne craignons pas qu'un paradoxe ſi deſtirué de preuves rrouve jamais de défenſeurs.

Ici j'entends quelqu'un de ces incrédules qui ſubtiliſent. Vôrre principe, dit-il, laiſſe encore des difficultez qu'il ne réſoud pas. Suppoſons, par éxemple, qu'un homme, pour mieux inſinuer le poiſon de ſa Doctrine, feigne d'adopter la véritable, & ſe déclare pour elle. Cet homme impie dans le cœur pourroit faire des miracles, & Dieu pour nous tenter pourroit lui en donner la puiſſance, comme il la donnera quelque jour à l'Antechriſt, ſelon qu'il eſt dit dans l'Evangile. Dans cette ſuppoſition, que ferions-nous pour nous garantir d'un artifice ſi adroitement déguiſé? Nous éxaminerions la Doctrine du nouveau Prophéte, & nous la trouverions conforme à la Doctrine reçûë, l'impoſteur prenant ſoin d'y accommoder ſon ſyſtême. Mais le reſte qui ſeroit le venin de l'erreur, nous le reſpecterions ſur l'autorité des prodiges. Par cette conduite, pourſuit-on, nous ne ferions que ſuivre la regle que vous donnez. Nous jugerions des points doctrinaux par les miracles, & des miracles par les points doctrinaux. Cependant cette regle ſi vantée, nous conduiroit à l'erreur par le ſentier le plus droit. Elle n'eſt donc ni déciſive, ni infaillible, ni ſoûtenable. Appliquons cet éxemple à Jeſus-Chriſt, ſi vous le voulez, il n'en ſera que plus fort.

J. C. a prouvé ſa Doctrine par des miracles. On vous l'accorde. Mais il pouvoit feindre d'approuver celle de Moïſe, pour ouvrir à la ſienne de plus ſûres entrées dans les eſprits. C'eſt de la ſorte qu'en uſent tous les Novateurs. Ils ne commencent jamais par décrier l'ancien culte; ils ſe décrieroient eux-mêmes; car la multitude ne ſouffre point qu'on change les anciennes bornes: mais ſous le prétexte ſpecieux d'ex-

pliquer la créance établie, on gliſſe la nouvelle, & tel eſt le pouvoir du menſonge, qu'il ſe confond avec la vérité qu'il retient. D'où il eſt naturel de conclure que ſi les miracles ne ſont pas des preuves inconteſtables de vérité, comme on l'a reconnu plus haut, la Religion Chrétienne qui n'a qu'eux pour elle, demeure ſans autorité, ſans caractére, & ſans appuis.

Il ne faut qu'un mot pour renverſer tout cet appareil d'objection plus ſubtile qu'elle n'eſt ſolide. Ce n'eſt qu'un ſophiſme fondé ſur une ſuppoſition impoſſible. Il n'eſt jamais arrivé, jamais il n'arrivera qu'un homme cachant ſa mauvaiſe Doctrine ſous la confeſſion extérieure de la véritable, faſſe des miracles pour donner du poids à ſes erreurs. Ce cas eſt imaginaire, & des-là toutes les conſéquences qu'on en tire le ſont auſſi. Le Lecteur pour s'en convaincre, aura la bonté de faire réfléxion à ce que je vais dire.

Iſ. c. 1. ℣ 18. Rien n'eſt conſtant, ou il l'eſt, qu'il y a un devoir réciproque entre Dieu & les hommes. *Accuſez-moi*, dit le Seigneur dans Iſaïe; & en un autre endroit: *Qu'ai-je dû faire à ma vigne que je* ne lui aye pas fait? Les hommes doivent recevoir la Loy que Dieu leur impoſe; mais Dieu doit aux hommes de ne les pas induire en erreur. Or ils y ſeroient inévitablement conduits, s'il permettoit qu'un Docteur hypocrite confeſſant la vérité ancienne, fît des prodiges pour la mêler avec le menſonge. Il eſt donc impoſſible que ce cas arrive; & l'on ne pourroit le ſuppoſer, ni le craindre, ſans combattre la pure notion de l'Etre parfait. On ſçait bien que Dieu peut nous tenter, ſoit pour faire l'épreuve de nos cœurs, ſoit pour donner à nôtre foy le mérite de la conſtance. Mais *tenter*, & *induire en erreur*, ſont deux choſes bien differentes qu'il faut ſe garder de confondre. Tenter, c'eſt préſenter, ou n'écarter point les occaſions & les appas qui ſollicitent ſans impoſer de néceſſité; & cela ne contredit point l'idée d'un Etre ſage. Induire en erreur, ce n'eſt pas ſolliciter ſeulement, c'eſt contraindre, c'eſt préparer une infallible, & néceſſaire détermination à la fauſſeté. Or encore une fois, c'eſt ce que Dieu ne peut faire, & ce qu'il feroit pourtant, ſi le cas ſuppoſé pouvoit jamais être réel.

Id. c. 5. ℣. 4.

Paſcal, art. 27.

En vain dit-on que l'Antechriſt à la fin des jours recevra la puiſſance des prodiges. Cet éxemple qui décide pour la poſſibilité des miracles favorables à l'erreur, ne décide pas pour la poſſibilité des miracles qui autoriſeroient le menſonge caché ſous la profeſſion extérieure de la ſaine Doctrine, & je m'éronne qu'on n'apperçoive pas une mépriſe ſi palpable. Pour la reconnoître avec pleine évidence, il ne faut que remarquer la prodigieuſe diſtance qui ſépare ces deux ſuppoſitions; celle d'un homme qui ne ſeroit pas pour Dieu, & qui le diroit; & celle d'un homme qui feindroit d'être pour Dieu, quoiqu'il fût contre lui. Il eſt hors de doute que le premier pourroit peut-être faire des miracles, & il eſt également certain que le dernier ne pourroit en faire. Pourquoi? C'eſt que le premier ne pourroit ſéduire que ceux qui voudroient l'être, ceux qui ne ſuivroient la regle qu'à demi, & qui jugeroient par les miracles ſeuls ſans égard à la Doctrine. Mais le dernier tromperoit ceux mêmes qui reſteroient ſcrupuleuſement fidéles à toute l'étenduë de la regle. Ils auroient contre eux tout à la fois & l'autorité des miracles, & la profeſſion extérieure de la ſaine Doctrine. Les hommes qui ne liſent point dans le ſecret des penſées l'un de l'autre, ne ſçauroient par où ſe dégager d'un piége ſi ſubtil, & Dieu qui les y auroit conduits par l'interpoſition de ſa puiſſance manifeſtée dans les prodiges, ſeroit ſeul comptable de leurs erreurs: Donc puiſqu'il ne peut l'être, il eſt vrai juſqu'à la démonſtration que l'hypothéſe d'un hypocrite, qui ſous le prétexte de maintenir la vérité, feroit des prodiges pour établir ſes menſonges, eſt une hypothéſe chimérique, & ſouverainement contradictoire.

Que reſte-il après cela, ſinon de conclure que les miracles de Jeſus-Chriſt ont tous les caractéres qui prouvent dans la plus extrême rigueur? Et il faut bien qu'il ſoit ainſi, puiſque pour en affoiblir la force, on eſt réduit à ſuppoſer que peut-être il ne croyoit pas dans ſon cœur à la Doctrine de Moïſe. Foible & miſérable reſſource que je ſuis affligé de voir embraſſée par l'incrédule. Car enfin ſur quoi ce ſoupçon eſt-il établi? Vous qui oſez vous le permettre, quels motifs avez-vous de vous y livrer? Si c'eſt une conjecture

appuyée ſur des faits poſitifs, produiſez-les, & nous nous tairons. Mais ſi ce n'eſt qu'une ſubtilité, un incident de diſpute, je vous dirai : Convient-il de nous l'oppoſer dans la plus importante, & la plus ſerieuſe de toutes les queſtions ?

Je vais plus loin, (Dieu me pardonne cet excés de parole,) je vous accorde qu'effectivement Jeſus-Chriſt ait pû ne pas croire à la Doctrine de Moïſe, & que ſa conduite, ſes diſcours ſur ce point n'ayent été qu'un jeu continuel de diſſimulation. Même dans cette hypothéſe vous ſeriez encore vaincu. Comment? C'eſt qu'au moins vous devez convenir qu'il n'étoit pas manifeſte que Jeſus-Chriſt fût infidéle à la Doctrine de Moïſe. Selon vous c'étoit un ſecret peut-être enfermé dans ſon cœur, & les Juifs ne le pouvoient pénétrer. Cependant il a fait des miracles, & ces miracles étoient plus éclatans que ce ſoupçon d'infidélité n'étoit ſolide. Donc les Juifs devoient croire à Jeſus-Chriſt, & s'ils ſe fuſſent trompez dans cette ſoumiſſion conforme à la regle, c'eſt Dieu qui les auroit induits en erreur. Odieuſe parole que ni vous ni moi ne ſçautions entendre ſans ſcandale. Mais c'en eſt aſſez ſur cette matiere.

Septiéme Difficulté.

JE n'ignore pas ce que certains Philoſophes oppoſent aux miracles de Jeſus-Chriſt, & je me fais un devoir de le rapporter. Ils conviennent de la ſincérité des récits évangéliques, & reconnoiſſent que le Dieu des Chrétiens a guéri les infirmes, qu'il a même reſſuſcité les morts. Ici la foy de l'Hiſtoire l'emporte ſur le préjugé. Mais ils nient que ces faits, quelque éclat qu'ils ayent eu, méritent le titre de vrais miracles, à prendre ce terme dans la rigueur ; & voici le raiſonnement qu'ils ne ceſſent de répéter.

On ne ſçauroit dire qu'une action ſoit un prodige véritable, quoiqu'elle ſoit au-deſſus des forces humaines, tant qu'on peut la ſuppoſer produite par un Etre ſuperieur à l'homme, & cependant inférieur à Dieu. Or rien n'empêche de croire que Jeſus-Chriſt n'a donné tant de ſignes ſur la Terre & au Ciel que par l'interpoſition de quelque ſubſ-

tance telle qu'on vient de la dépeindre. Par conſéquent rien n'oblige à regarder ces ſignes comme d'inconteſtables miracles.

Laquelle de ces propoſitions attaquerez-vous, pourſuivent ces Philoſophes ? Ce ne peut être la premiere. Il eſt évident qu'un miracle dans ſa notion correcte, eſt une œuvre improductible à tout Etre borné. Pour la ranger dans cet ordre, il ne ſuffit pas que nous la ſentions au-deſſus de nos forces, il eſt néceſſaire encore que nous ſçachions qu'elle n'eſt poſſible qu'à l'Etre infini en puiſſance. Mais qui peut s'aſſûrer qu'un effet, tant prodigieux qu'on le ſuppoſe, eſt l'infaillible production de Dieu ? Ne peut-on pas imaginer entre lui & nous d'innombrables ſubſtances inégales en perfection, dire que les plus nobles peuvent faire ce qui ſemble merveilleux à celles qui ſont moins parfaites, & celles-ci, par une raiſon égale, produire des effets qui ſembleroient prodigieux à celles qui leur ſont ſubordonnées ? Un éxemple uſuel rend même ceci vraiſemblable. Les animaux dont l'eſpece eſt la plus voiſine de la nôtre en redeſcendant, doivent, s'ils ont l'intelligence que marquent leurs actions, regarder les nôtres comme autant de prodiges. Ce qui nous eſt naturel eſt merveilleux à leur égard, & s'il y avoit encore des Etres penſans au-deſſous d'eux, peut-être donneroient-ils à cette nouvelle eſpece les mêmes ſujets d'admiration qu'ils reçoivent de nous.

Voudra-t'on combattre la propoſition qui ſuppoſe une gradation réelle de ſubſtances ſituées entre l'Etre ſouverain & les hommes ? Mais cette hypothéſe a pour elle les Philoſophes de tous les temps. Pourquoi parler des anciennes Ecoles ? Elle a pour elle tous les Chrétiens. Il n'y en a pas un d'entre vous qui ne reconnoiſſe des Anges de lumiére ou bienfaiſans, & des Anges de ténébres ou nuiſibles. C'eſt un article de vôtre foy que ces intelligences peuvent agir en nous, & avec nous, diſpoſer de la matiere comme il leur plaît, donner à ſes parties mille mouvemens, mille formes diverſes, & ſe montrer elles-mêmes ſous d'innombrables méramorphoſes. Que faut-il davantage pour la production de ce qui nous ſemble miraculeux ? Il y a plus. Ce ſyſtême eſt autoriſé dans l'Egliſe par des faits qu'elle croit

indubitables. Par exemple, la Pythoniſe fit voir à Saül le Prophéte Samuël après ſa mort. Et comment opera-t'elle ce miracle apparent ; ſinon par le ſecours d'un génie qui ſe prétoit à elle ? Ainſi encore les Magiciens de Pharaon comment firent-ils les mêmes prodiges qu'Aaron, & Moïſe faiſoient dans l'Egypte ? N'eſt-ce pas à l'aide de ces Démons dont la créance étoit déja répanduë ? Les eſprits peuvent donc faire ce que nous appellons des miracles ; & s'il en eſt ainſi, d'où vient qu'ils n'auront pas fait tout ce que l'Evangile, & les autres Hiſtoires nous racontent de prodigieux ?

Vous direz que la Réſurrection de Samuël ne fut qu'une apparence, un phantôme ſans réalité, une image vaine qui diſparut auſſi-tôt que préſentée. Vous ajoûterez que les Magiciens de Pharaon furent confondus pas Moïſe, & que la foibleſſe du génie qui agiſſoit en eux ou pour eux parut à découvert dans la production des inſectes qu'ils ne purent former. Réponſe auſſi vaine que triviale, continuënt ces Philoſophes. Il eſt vrai que les Magiciens de l'Egypte ſentirent la borne de leur pouvoir dans l'inutilité de leurs efforts pour atteindre aux œuvres de Moïſe. Mais que conclure de cette impuiſſance ? Que le bras de Dieu étoit plus avec Moïſe qu'avec les Prêtres de Pharaon ? Nullement. Quoi donc ? Que les Magiciens d'Egypte avoient un Démon, que Moïſe avoit le ſien, & que celui-ci étoit d'un ordre ſupérieur à celui qui ſecondoit les premiers. En deux mots, voilà tous le dénouëment, & il ne faut point en chercher d'autre. Ainſi Moïſe n'a point fait de miracles ; les Magiciens n'en ont point fait, & pour revenir à Jeſus-Chriſt, s'il a fait voir des œuvres ignorées encore à l'Univers, c'eſt que le génie dont il éprouvoit le ſecours, étoit plus puiſſant & plus noble que celui de Moïſe même. Par conſéquent ni les uns, ni les autres n'ont été les Auteurs de vrais miracles ; ſeulement ils ont donné le ſpectacle de quelques merveilles inoüies, chacun ſelon le pouvoir du génie dont il étoit protégé.

Réponſe.

Réponſe.

SI cette objection eſt ſolide, je vois par elle les Philoſophes en poſſeſſion du privilége des Poëtes. Plus d'attachement ſcrupuleux aux idées claires. Une ingénieuſe fiction ſuffit à tout, & l'art ſuprême eſt de mettre une ſublime chimére ſur le ton grave du raiſonnement, au lieu de l'accompagner par des graces riantes de la fable. Mais ne faiſons point cette remarque d'avance. Ma réponſe y conduira bien aſſez d'elle-même.

J'accorde d'abord que ces ſubſtances ſpirituelles dont on parle dans la difficulté, puiſſent produire des effets auſquels nos forces ne ſçauroient atteindre. Quelque reſtriction qu'il y ait pourtant à faire ici, je n'en mets point dans mon aveu. Mais s'enſuit-il qu'aucun prodige ne ſoit au-deſſus de nous & de ces puiſſances ? N'eſt-il pas évident au contraire que celui qui nous a tous créez, peut faire, quand il lui plaît, ce qui eſt inéxécutable à tout autre qu'à lui ? Perſonne au monde ne conteſtera cette prééminence de pouvoir dans l'Etre infini. Par conſéquent il n'eſt queſtion que de ſçavoir ſi ce que Jeſus-Chriſt a fait de prodigieux peut être l'operation d'un être borné, quoique ſupérieur à l'homme, ou s'il eſt néceſſaire que la puiſſance divine ſoit intervenuë dans ces miracles. Nous prenons le dernier parti, fondez ſur ce raiſonnement inébranlable, & dont la fécondité m'a déja ſervi tant de fois à détruire ce qu'on nous oppoſe.

Dieu eſt ſage, il ne peut contre lui-même. Dieu eſt juſte, il ne ſçauroit tendre aux hommes un piége inévitable, ni permettre à l'erreur une victoire infaillible ſur eux. Tout cela cependant ſeroit arrivé, ſi Jeſus-Chriſt faiſant des prodiges au nom de Dieu, ne les avoit operez qu'à l'aide d'un génie ſuperieur qui le guidoit. En ce cas Dieu ne ſeroit plus juſte ; il auroit ouvertement récompenſé la fraude. Il auroit permis : diſons le mot, il auroit voulu que ſon nom ſervît de prétexte au menſonge. En ce cas il auroit agi contre lui-même, il auroit autoriſé l'impoſture en la tolerant, il auroit laiſſé à ſa créature une puiſſance qu'elle auroit tournée con-

tre ſon Auteur, & la création eût été le terme de ſon pouvoir ſur elle. En ce cas il ſe ſeroit ravi les moyens extérieurs de faire diſcernet le vrai d'avec le faux. L'empire de la nature diviſé par un nombre infini de puiſſances, le Monde ne ſeroit plus que le théatre de leurs preſtiges, & parmi tant de Maîtres, nous ne pourrions plus diſtinguer le véritable, réduits à l'odieuſe alternative de l'Athéïſme, ou de l'idolâtrie. Quel ſyſtême!

Mais approfondiſſons. Je demande de quelle nature étoit ce génie étranger qui préſidoit aux œuvres de Jeſus-Chriſt. Etoit-ce un Etre malin? Etoit-ce une Intelligence bienfaiſante? Si c'étoit un Etre malin ennemi de Dieu & des hommes, voyez dans quel abîme de contradictions vous êtes précipité. Vous rendez un eſprit mauvais par ſa nature inſpirateur des plus grandes vertus. Par lui vous faites enſeigner une morale plus ſainte, plus pure, plus ſublime que toute celle des Philoſophes. Il détruit le culte auſſi inſenſé que profane du Polithéïſme, & purifie même la Religion Judaïque déja ſi ſainte dans l'eſprit de ſes Loix. Ce que la ſageſſe des Sages n'avoit pû faire depuis tant de ſiécles, il le fait lui ſeul par Jeſus-Chriſt. Il rend les hommes équitables, humbles, vrais, modérez, chaſtes, patiens, & leur fait des crimes des diſpoſitions contraires. Ainſi vous le faites combattre contre lui-même, & agir directement contre ſa pente naturelle. Il aime le mal, & fait le bien; il eſt le principe de l'erreur, & il enſeigne la vérité; il cherche à nuire, & il rend heureux l'homme fidéle à ſes leçons. C'eſt auſſi le raiſonnement invincible que Jeſus-Chriſt faiſoit aux Juifs, dans une hypothéſe preſque pareille à la vôtre; & nous ne rediſons ici que ſes mêmes paroles: Comment
Marc. c. 3. *Satan peut-il chaſſer Satan, & diviſer de la ſorte ſon empire?*

J'ajoûte que ce ſyſtême ſe charge viſiblement de toutes les extravagances du Manichéïſme. Car qu'y a-t'il de plus reſſemblant au double principe que l'éxiſtence d'un Etre qui fait des prodiges auſquels Dieu n'a point de part, d'un Etre qui diſpoſe de la nature comme de ſon propre fonds, d'un Etre qui combat le Dieu Créateur du Monde, en faiſant faire des prodiges à un homme qui ſe dit le Miniſtre de l'Eternel, quand il n'eſt pas envoyé de lui? Eſt-ce que

Dieu ne pouvoit point s'oppoſer à la puiſſance de cet Etre, ou bien eſt-ce qu'il ne l'a pas voulu? Lequel des deux partis que vous preniez, la foibleſſe de vôtre cauſe ſe décéle. Si c'eſt le premier, Déiſtes que je combats, niez donc l'Etre infini en tout ſens que l'évidence vous a forcez de reconnoître. Si c'eſt le dernier, aviliſſez donc vos hommages juſqu'à dire, que vous les rendez à celui qui n'aime ni la vérité qu'il laiſſe ſans défenſe, ni les hommes qu'il laiſſe ſans reſſource contre les efforts de l'illuſion.

Maintenant, vous retrancherez-vous à ſoûtenir qu'une intelligence amie de Dieu & des hommes opéroit en Jeſus-Chriſt, & par Jeſus-Chriſt les nombreuſes merveilles que l'Hiſtoire en rapporte? Où en êtes-vous? Il faudra donc que vous diſiez au même temps l'une de ces deux choſes; ou que Dieu approuvoit les miracles produits par une intelligence bienfaiſante & juſte, qui ne faiſoit en cela que ſe conformer aux deſſeins connus de l'Etre parfait, & alors vous retombez dans l'aveu que vous cherchez à éviter; ou bien que ce principe, quoique bon & ſaint, agiſſoit indépendamment des volontez divines, ce qui eſt le comble de la contradiction; puiſqu'il n'y a de juſtice & de ſainteté que dans l'obéïſſance parfaite aux deſſeins de Dieu.

Remarquez de plus que Jeſus-Chriſt ne faiſoit tant de miracles, & de ſi divers, qu'au nom de Dieu. Si donc ils n'euſſent été que l'effet d'une autre puiſſance bonne & ſage, quoique finie, cet autre principe auroit autoriſé par ſon action un menſonge odieux. Il auroit fait à Dieu l'attribution d'un ouvrage qui n'étoit pas de Dieu. Il auroit donc favoriſé l'impoſture, & ſeroit lui-même devenu la cauſe principale de la ſéduction. C'eſt à vous à nous faire voir la compatibilité de cette conduite trompeuſe & impie, avec la notion d'une intelligence juſte & ſainte.

J'ai dit plus haut que ſi Jeſus-Chriſt n'avoit fait ſes œuvres merveilleuſes qu'à l'aide d'un genie dont on le ſuppoſe avoir été protegé, Dieu ſeroit ſans moyens exterieurs de faire diſcerner le faux d'avec le vrai. Cette remarque mérite par ſon importance que j'y revienne pour l'éclaircir mieux. On doit reconnoître en effet que Dieu peut vouloir faire des miracles, en quelque ſens qu'on prenne ce terme. Suppoſons

donc pour un moment qu'il ait deſſein d'en donner le ſpectacle pour manifeſter ſes volontez, & nous les rendre inconteſtables. Que fera-t'il ? Je vous le demande. Il excitera les tempêtes, ou les calmera ; il rendra aux infirmes les forces de la ſanté, il multipliera les Etres, &c. Mais nous, à quelles marques jugerons-nous que ces prodiges ſont de Dieu ? Répondez. Sera-ce parce qu'ils ſeront viſiblement au-deſſus du pouvoir humain ? Mais vos ſubſtances intermédiaires peuvent, dites-vous, ce que nous ne pourrions pas. Ce ſigne eſt donc équivoque. Sera-ce parce que ces miracles ſeront faits pour l'utilité des hommes ? Mais vos ſubſtances ne ſont pas toutes mauvaiſes ; il y en a pour nous de tutélaires, & portées au bien, comme les autres le ſont au mal. Celles par exemple, qui ſecondoient Moïſe, Jeſus-Chriſt, & ſaint Paul, étoient toutes bienfaiſantes. Ce caractere n'eſt donc pas encore diſtinctif. Sera-ce enfin parce que ces prodiges ſeront au-deſſus de ce que nous connoiſſons des cauſes naturelles ? Mais connoiſſons-nous mieux quel rapport il peut y avoir entre les œuvres de vos puiſſances ſubalternes, & les décrets généraux établis pour le gouvernement de l'Univers ? Vôtre ſyſtême réduit donc l'Etre infini en puiſſance à la triſte impoſſibilité de faire des miracles qu'on ne puiſſe confondre avec les œuvres de ſes créatures. Il peut tout ſelon vous-mêmes, & cependant en rigueur il ne pourra rien ; car au fonds c'eſt ne rien pouvoir que d'être dans l'impuiſſance d'imprimer à ſon propre ouvrage le ſceau diſtinctif de ſon Auteur ; c'eſt ne rien pouvoir que de faire un miracle qui ne peut ſervir à l'effet pour lequel il eſt produit. Or tout ſyſtême qui donne des bornes à l'Etre qui n'en a pas, eſt un ſyſtême faux. Jugez maintenant quel nom mérite le vôtre.

Finiſſons. Je prétends que parmi les prodiges de Jeſus-Chriſt il y en a d'une eſpece ſi viſiblement ſurnaturelle, qu'il n'y a que l'Etre infini qui puiſſe en être l'Auteur. Par exemple, la réſurrection d'un mort ne ſçauroit être l'ouvrage d'une ſubſtance bornée. Quand j'accorderois qu'elle peut diſpoſer des mouvemens de la matiere, en réſoudre les parties, & les configurer à ſon gré, parce que les intelligences dans leur ordre ſont en effet au-deſſus des corps

dans le leur, ce pouvoir, tout grand qu'il eſt, ſeroit encore infiniment trop foible pour le miracle d'une réſurrection. Me demandez-vous pourquoi ? C'eſt que la vie humaine ne conſiſte pas ſeulement dans le jeu des reſſorts de la ſubſtance corporelle, il faut de plus que l'ame qui en étoit ſéparée lui ſoit réünie, il faut que ces deux Etres ſi diſſemblables recommencent à s'affecter réciproquement de leurs modalitez après le déſordre de leur premier concert. Or ſur cela je fais une remarque déciſive.

S'il y a une puiſſance qui ait jamais réüni les deux natures, l'eſprit & le corps, après leur ſéparation, cette puiſſance doit être ſupérieure aux deux natures. Elle doit avoir un empire abſolu & égal ſur toutes les deux, contenir en ſoi toute la perfection de chacune d'elles, pouvoir par la ſeule efficace de ſa volonté les aſſujettir à la correſpondance mutuelle des mouvemens du corps avec les penſées de l'ame, & des penſées de l'ame avec les mouvemens du corps ; porter enfin dans ſon propre fonds l'univerſalité de l'Etre, c'eſt-à-dire la perfection univerſelle en tout genre. Car ici la réproduction d'union eſt une eſpece de ſeconde création, & il n'y a que la main qui a ſçu la premiere fois unir les deux ſubſtances, qui ſçache le ſecret de les raſſembler. Or cette intelligence ſubalterne à Dieu, & tant élevée qu'il vous plaira au-deſſus de l'homme, n'eſt point infinie, elle ne poſſede pas le pouvoir ſouverain qui n'eſt que dans le Créateur ſur ſa créature, elle n'a point éminemment toute la perfection réelle des eſprits & des corps, elle n'a point l'empire ſuprême ſur ces deux natures juſqu'à pouvoir communiquer cet empire à l'une de ces deux natures ſur l'autre, pour former l'union qui compoſe l'homme. Donc elle ne peut rétablir cette union, quand cette union a ceſſé. Donc elle ne peut être la cauſe efficace d'une réſurrection véritable, & il n'y a que l'Infini ou l'Etre parfait qui puiſſe en être l'Auteur.

Et ne me dites pas que ma réponſe n'eſt forte que parce qu'elle ſuppoſe que ce qui penſe en nous eſt différent du corps. Quand même, pour ne point diſputer, je paſſerois ici qu'il n'y a pas dans l'homme une double nature, mon raiſonnement auroit toûjours ſa même force, & la preuve en eſt facile.

La ſubſtance corporelle de l'homme dérangé par la mort ne penſe plus, & l'homme par la réſurrection recommence à penſer. Il eſt donc néceſſaire que l'Etre qui lui rend la vie, lui redonne la penſée ; c'eſt-à-dire, qu'il faſſe paſſer la ſubſtance matérielle du néant de penſée, à l'éxiſtence de la penſée. Or cette création de la penſée dans une maſſe inanimée, aveugle & inſenſible, eſt ſans doute une action toute-puiſſante. Il y a là un créateur. S'il ne l'eſt du premier dégré d'Etre, qui eſt d'être une maſſe de matiere, au moins il eſt créateur du ſecond dégré d'Etre, qui eſt très-ſupérieur, ſçavoir celui d'Etre penſant. Mais comment peut-il être créateur du dégré ſuperieur d'Etre, s'il ne l'eſt pas du dégré inferieur ? Comment une maſſe vile & inanimée peut-elle recevoir de ce créateur une ſi haute perfection, ſi elle ne dépend pas de lui pour le fonds de l'être ? Comment le dégré d'être le plus noble, qui eſt d'appercevoir, de juger, & de vouloir librement, dépendra-t'il de lui ; en ſorte qu'il puiſſe le créer, & le redonner aux ſubſtances qui l'ont perdu, ſans que le plus bas dégré d'être, ſçavoir de n'être qu'une maſſe inanimée, ſoit dépendant de ſa puiſſance ? Certainement ces idées ſe contrediſent. Il n'y a donc que celui qui poſſede ſur le corps de l'homme un pouvoir abſolu par la création, qui puiſſe lui rendre la penſée en le reſſuſcitant. Toutefois cette intelligence ſubalterne & finie que vous imaginez, quelle qu'elle ſoit, n'a point créé, ni pû créer le corps de l'homme ; elle ne peut donc le reſſuſciter, puiſqu'en le reſſuſcitant, elle lui rendroit la penſée, & que ce préſent ſeroit une action plus puiſſante que la création même du corps. Ce prodige que toutes les ſubſtances inventées par vous ne ſçauroient executer, Jeſus-Chriſt l'a fait cependant. Il a tiré les morts du tombeau, & ils ont vêcu. Il a donc operé de vrais miracles dans la préciſion rigoureuſe de ce terme, & le bras de Dieu étoit avec lui. Je penſe que ces réflexions détruiſent ſans reſſource la difficulté qu'on vient de nous faire.

Voyez M. l'Arch. de Cambray, Lettre ſur la Divinité & ſur la Religion.

Huitiéme Difficulté.

NE taiſons pas une autre objection ſi familiere aux Déïſtes, qu'elle a paſſé juſqu'à ceux qui approfondiſſent le moins. On conclut, diſent-ils, en faveur de la Religion Chrétienne, parce qu'elle a ſouvent porté dans ſon ſein des hommes généreux qui ont ſacrifié leurs jours en témoignage de ſa vérité. Mais les autres Religions ne pourroient-elles pas ſe glorifier du même avantage, ſi c'en eſt un? Toutes n'ont-elles pas eu leurs Martyrs, & de zélez défenſeurs qui n'ont pas craint de mourir pour elles? Que cette marque ſoit déciſive, voilà l'indifférence des Religions bien établie. Le même caractere qui ſervira de preuve aux ſocietez les plus contraires, prouvera tout enſemble les opinions les plus oppoſées. Et ſi cette marque n'eſt pas déciſive, à quel propos la vanter avec tant d'affectation? Ne veut-on qu'ébloüir les ſimples par de grandes paroles? Il en eſt de même des progrès de la Religion Chrétienne. Ils démontrent encore moins ſa divinité. Ce prodige d'étenduë s'eſt trouvé dans le Paganiſme, auſſi-bien que dans l'Egliſe. Sans remonter même ſi haut, quelles conquêtes n'a pas fait le Mahometiſme? Ne s'eſt-il pas répandu comme un feu dévorant dans l'Aſie preſque entiere? N'a-t'il pas embraſé les vaſtes climats de l'Afrique, & la flamme n'en a-t'elle pas volé juſques dans l'Europe? On demande des *faits*, on ne nous cite qu'eux. Hé bien, en voilà de palpables, & ſi palpables, qu'ils ſubſiſtent encore. La Religion Chrétienne n'a donc rien de ce côté-là qui la diſtingue, & ce n'eſt pas la peine d'exagerer à ſi grands frais des caracteres qui ſe montrent dans les autres ſocietez de même que dans la ſienne.

Réponſe.

AInſi raiſonnent ceux qui ont interêt que tout reſte dans la confuſion. Au lieu de ſonder les différences, ils étalent de vagues conformitez, & prononcent enſuite que le faux, & le vrai ſe reſſemblent. Mais on va voir qui des incrédules ou de nous, veut *ébloüir par de grandes paroles.*

Nous citons les Martyrs de l'Evangile en témoignage des faits qu'il raconte, & chacun ſent que ce moyen de prouver eſt naturel. On ne pourroit le détruire qu'en faiſant voir ou que les Martyrs n'appuyoient pas ce que nous croyons, ou qu'il n'y a point eu de Martyrs. Mais l'un & l'autre eſt inſoûtenable. On n'oſe, en le niant, aller ouvertement contre la foy de l'hiſtoire. Le plus court eſt de dire: Ces témoignages ſont inutiles, parce que dans toutes les Religions on en trouve de pareils.

Pour trancher, je dis tout d'un coup que cette allégation eſt fauſſe. Il n'eſt point vrai qu'il y ait eu des Martyrs ailleurs que chez les Juifs & chez les Chrétiens. Si vous en connoiſſez d'autres, nommez-les. Socrates eſt mort pour ſoûtenir l'unité de Dieu. C'eſt le ſeul que cite l'Hiſtoire Payenne dans ſa vaſte étenduë. Le reſte n'a ſouffert ni perſécution ni tourment, ni contradiction. Les Philoſophes en imaginant, ou en épouſant leurs ſyſtêmes, ne s'engageoient pas à mourir pour les défendre. C'étoit aſſez pour eux que le faſte des préceptes & du diſcours. Pour la conduite, ils ſe conformoient à celle du Peuple. Falloit-il adorer les Dieux? L'Epicurien & le Diſciple de Socrates fréquentoient les mêmes Temples. Falloit-il célébrer leurs fêtes obſcénes? Le Diſciple de Socrates ſe ſoûmettoit au même culte que les Diſciples d'Epicure. Hors de là tous combats d'opinions étoient permis. On diſputoit dans les Ecoles ſur l'éxiſtence des Dieux, & d'une providence: c'étoit un problême. Dans la déciſion, chacun prenoit parti pour ou contre, au gré de ſes lumieres ou de ſes penchans. Ici l'on reconnoiſſoit que Jupiter préſidoit aux révolutions humaines; ailleurs on n'admettoit qu'un deſtin aveugle, ou des Divinitez indolentes; & ces variétez de Doctrine ſur des poinrs ſi capitaux, ne cauſoienr dans la même Religion extérieure ni trouble, ni ſcandale. Où trouverez-vous donc ces prétendus Martyrs dont vous nous vantez le courage? Y a-t'il des perſécutez, quand il n'y a point de perſécuteurs? Meurt-on pour des choſes que perſonne ne conteſte, ou que tout le monde laiſſe conteſter? Les Juifs qui profeſſoient une Religion à part ont-ils jamais perſécuté le Paganiſme? Tandis que toute la Terre étoit idolâtre, ont-

ils

ils jamais combattu les Idoles autrement que par des anathêmes. Les Chrétiens ſont venus après; où eſt la violence qu'ils ont éxercée? Je lis par tout les maux qu'ils endurent, je ne lis nulle part ceux qu'ils cauſent. Encore une fois, nommez donc ces Martyrs ignorez de toute la Terre, & connus de vous ſeuls.

Faut-il achever de détruire juſques dans les fondemens l'objection établie ſur cette vaine ſuppoſition? Je m'engage à le faire par un raiſonnement ſans réplique. Vous voulez qu'il y ait eu des Martyrs dans toutes les Religions, même dans toutes les ſectes de chaque Religion. He bien, je ne le conteſterai pas. Je vous permets de compter encore avec Socrates quelques Gymnoſophiſtes, & tous ceux qu'il vous plaira. Mais de quoi s'agit-il ici? Veux-je conclure que les dogmes Chrétiens ſont vrais, parce que les Martyrs les ont crû? Nullement. D'autres le ſont, & ils ſont en droit de le faire, ſans qu'on puiſſe attaquer leur méthode. Moi je me borne à vous dire que les *faits* de l'Evangile ſont certains, parce que les Martyrs les ont atteſtez en mourant, & qu'ils ne ſont morts que parce qu'ils les atteſtoient. Il n'eſt pas ici queſtion des vérités *ſpéculatives* de la foy. Je ne parle que des *faits* qui ſont les fondemens de la foy. Or cette eſpece de témoignage rendu par les Martyrs demeure déciſif, malgré tous vos Martyrs ſuppoſez dans les autres Religions. Ceux-ci ne ſouffroient au plus que pour la défenſe de quelques articles *ſpéculatifs*, & il eſt clair qu'ils pouvoient s'y tromper. Les nôtres ſont morts pour atteſter des *faits* dont ils ſe diſoient témoins, & ſur leſquels ils ne pouvoient avoir de ſoupçon d'erreur. Ainſi ſont morts les Apôtres, & les Diſciples de Jeſus-Chriſt; ainſi les premiers Fidéles ſucceſſeurs des Apôtres, & cette foule de Chrétiens immolez dans les premiers jours de l'Egliſe. Vous changez donc manifeſtement l'état précis de la queſtion. Vous paſſez du *fait* au *dogme*. Vous comparez des Martyrs de *Doctrine* à des Martyrs de la *vérité de l'Hiſtoire*, & parce que ſelon vous on trouve épars quelques Martyrs de la fauſſe *Doctrine* dans les Annales des autres Religions, vous vous hâtez de conclure qu'il ne faut pas croire à ceux qui ont atteſté parmi nous la vérité de l'Evangile, en tant que

récit. Eſt-ce là raiſonner ? N'eſt-ce pas plûtôt vouloir ébloüir par de *grandes paroles*, qui n'aboutiſſent après tout qu'à des ſophiſmes ?

Car enfin je ne puis trop ſupplier le Lecteur de ſe ſouvenir toûjours, que je ne prétends ici prouver la Religion Chrétienne que par les *faits*. Je n'ai cité les Martyrs que dans cette vuë. J'ai dit, & je le répéte, que ces hommes étoient ſouverainement croyables, parce qu'ils ne pouvoient être trompez ſur des *faits* contemporains vûs par eux, & qu'ils donnoient leur ſang pour en ſceller la certitude. Il faudroit donc pour m'enlever cette démonſtration, ou renverſer le fait, ce qui n'eſt pas poſſible, ou me faire voir dans les autres Religions des Martyrs qui ſe fuſſent dévoüez en témoignage de *faits* évidemment faux ; ce qui eſt encore plus impoſſible.

Reſte donc contre nous l'immenſe étenduë du Paganiſme qui ravageoit le Monde preſque entier, & celle du Mahométiſme qui en occupe encore de ſi vaſtes contrées. Mais ne veut-on jamais voir les choſes qu'à demi, pour en prendre l'occaſion de contredire le reſte ? Quand nous apportons en preuve de l'Evangile les progrès qu'il a fait dans toutes les parties de l'Univers, diſons-nous que l'unique caractére de ſa vérité ſoit cette étenduë ? Jamais. N'en point avoir, ſeroit ſans doute une marque de fauſſeté. En avoir, n'eſt point une marque infaillible de vérité. Cette circonſtance n'eſt forte que par ſa liaiſon avec les autres. Joignez ce fait à ceux que j'ai recueillis, je maintiens, & il eſt clair qu'il décide. Prenez-le tout ſeul, il eſt ſans force. D'où vient donc que les Incrédules penſent triompher de nous en ſaiſiſſant ce point unique & iſolé ? Par cette maniere de raiſonner informe, & trompeuſe, j'offre d'obſcurcir à mon tour ce qu'il y a de plus évident ſous le ſoleil. Je détacherai un fait de vingt autres, qui ſans prouver ſéparément, démontrent quand ils ſont réünis. Je dirai de ce fait détaché qu'il n'eſt pas convainquant, & je le ferai voir. Mais ſi par-là je trompois ceux qui ne ſont ni pénétrans, ni attentifs, que diroient de moi ceux qui le ſont ? Ce que le Sage a dit contre les vains diſcoureurs :

Eccl. c. 37. *Qui ſophiſtice loquitur, odibilis eſt.*

J'ai rapporté dans un autre lieu ce qui a cauſé les progrès, & le long regne du Paganiſme. J'ai fait toucher au doigt que cette Religion n'a tant ſéduit, que parce qu'elle ſe plioit ſans réſerve à tout les penchans du cœur humain, tandis que la Religion Chrétienne n'en épargne aucune foibleſſe. Le Lecteur permettra que je le renvoye à ce Chapitre. J'aime mieux ne lui pas redire les mêmes choſes, ne fût-ce qu'en extrait, que de faire naître le cruel ennui des répétitions.

1. Liv. c. 6. Rép. à la pr. Difficulte, pag. 230. & ſuiv.

A l'égard du Mahométiſme, il n'eſt plus tolérable d'en faire contre nous la matiere d'une objection. Celle qu'on en a voulu tirer a tant de fois été détruite, & en tant de manieres, qu'il n'y a plus, qu'on me pardonne ces termes, que de l'obſtination ou de l'ignorance dans ceux qui la renouvellent. Cependant ſi l'on veut qu'en peu de mots je la réfute, & que l'on aime à trouver tout ſous ſa main, ſans recourir à d'autres Ouvrages, je conſens à ce que l'on ſouhaite de moi.

Trois vices ſont à remarquer dans la Religion de Mahomet, par oppoſition à celle de Jeſus-Chriſt. Premierement, les combats, les violences, les meurtres qui ont ſervi à l'établir. Secondement, ſon défaut d'autorité. Enfin ſes contradictions, ſes fables plus que ridicules, & ſes excès inoüis d'ignorance groſſiere.

Pour les violences de Mahomet elles ne ſont que trop avérées dans l'Hiſtoire. On ſçait que ſous l'empire d'Héraclius, cet homme ſoûleva les Sarraſins contre leur Prince légitime; qu'à la tête de ces rebelles, il entreprit de grandes conquêtes, & qu'il lui fut donné de réüſſir ſelon les deſirs de ſon cœur. En peu d'années la nouvelle ſecte porta ſes armes contre l'Arabie, la Syrie, la Paleſtine, l'Egypte, la Perſe, l'Afrique, au-delà des Mers, & juſques dans les Eſpagnes. Les Sarraſins las d'un Chef qui pourtant ſe diſoit Prophéte, & qui n'avoit rien qui le diſtinguât que ſes folies, le chaſſerent honteuſement du milieu d'eux; & c'eſt à cette époque flétriſſante pour lui que commence la fameuſe Hégyre, d'où les Mahométans comptent leurs années. Au défaut des Sarraſins, les Turcs embraſſerent la nouvelle Doctrine. Cette Nation, alors belliqueuſe, acheva de détruire la ſeconde Monarchie des Perſes, elle traverſa dans

Chalcondyl. Leunclav.

la Hongrie, & vint ſe montrer juſques ſur les frontieres de la Germanie. La Religion encore toute récente d'un Peuple ſi formidable, ſuivit le progrès de ſes conquêtes; il fallut de gré ou de force que les vaincus l'adoptaſſent, & le ſuccès des armes fit tout ſeul le ſuccés de la Doctrine. Tel eſt le fait, comme on le lit dans l'Hiſtoire.

Theophan miſcell.

Maintenant que le ſage Lecteur juge de la comparaiſon. La foy Chrétienne s'eſt répanduë ſur toute la face de la Terre, & bien plus loin que le Mahométiſme, puiſqu'il n'a occupé, & qu'il n'occupe encore que les lieux autrefois Chrétiens. Mais en quoi faiſons-nous conſiſter le mérite & le prix de cette étenduë? Qu'on l'apprenne donc, pour ne nous plus obliger à le redire. C'eſt en ce qu'elle s'eſt formée ſans contrainte, ſans armes, & ſans batailles; mais par les ſouffrances, par les contradictions, par le martyre; en ce qu'elle s'eſt multipliée ſans bornes, non par les diſcours étudiez de l'éloquence, ni par les appuis de l'autorité ſéculiere; mais par la ſeule prédication de la Croix, par ce qui étoit une folie au ſens humain, & contre toutes les oppoſitions des puiſſances du Monde. Prenez-y donc garde. Ce n'eſt pas le fait ſeul, c'eſt le fait revêtu de ces circonſtances que nous apportons en preuve. Ce n'eſt pas ſeulement l'étenduë de l'Egliſe, c'eſt la maniere dont elle s'eſt étenduë. Ce n'eſt pas le progrés tout ſeul de l'Evangile, c'eſt ce progrès ſans apparence, & contre toute apparence de progrès. Si Jeſus-Chriſt avoit donné des batailles comme Mahomet, ou que Mahomet eût été pacifique comme Jeſus-Chriſt, on eût pû les comparer du moins par cet endroit. Mais tandis que l'un fait de continuelles violences, & que l'autre ne ſçait que ſouffrir; tandis que l'un arme pour lui des Peuples qu'il a révoltez, & que l'autre eſt abandonné même des ſiens; tandis que l'un prend toutes les voyes humaines de réüſſir, & que l'autre prend toutes les voyes humaines de ne réüſſir pas, quel rapport peut-on trouver entre les deux? Oüi, le jour & la nuit en auroient encore davantage.

Une autre différence bien digne de remarque, eſt le défaut d'autorité dans Mahomet. Quel ſigne a-t'il donné de la vérité de ſa miſſion? Par qui a-t'il été prédit? Lui-

même qu'a-t'il prédit ? Où ſont les prophéties qui le montrent ? Où ſont celles qu'il a faites ? Quels miracles, quels prodiges au Ciel ou ſur la Terre, ont prouvé qu'il étoit de Dieu ? Nul. Il s'eſt annoncé. Il a dit qu'il falloit le croire. Il s'eſt fait obéïr par la force. N'en demandez pas davantage à cet homme, qui pourtant devoit être la derniere attente du Monde.

Quoi ! Mahomet n'a point fait de miracles ? Non, je le répéte, il n'en a point fait, ſi ce n'eſt qu'on veüille croire qu'il faiſoit deſcendre dans ſa manche une partie de la lune, qu'il la renvoyoit enſuite, & qu'il s'entretenoit ſeul à ſeul avec un chameau pendant les ténébres de la nuit. C'eſt à ceux qui récitent ces contes à ſe demander s'ils ont aſſez de foy pour les croire. Pour moi je m'en tiens à Mahomet lui-même. Il a dit : Je ſuis venu, non pour me faire ſuivre par l'autorité des miracles, mais par celle des armes, & cet aveu de lui me ſuffit contre lui-même.

Cantatuz. Orat. in Mahum. Azoara. 64.

Azoara. 3. 14. 17. 30. 71.

Mais, repliquerez-vous, ſes grandes & rapides victoires ne tiennent-elles pas du prodige ? Etrange prodige que des conquêtes qui lui ſont communes avec tant d'Uſurpateurs, de Tyrans, de Rois impies, de Peuples barbares, & de Nations idolâtres ! Eſt-ce que les Perſes adorateurs du ſoleil, les Grecs, & les Romains dévoüez au culte de Jupiter, de Mars, & des autres Dieux, n'avoient pas encore mille fois plus loin porté la gloire de leurs armes ? Eſt-ce, pour remonter plus haut, que Nabuchodonoſor, & Antiochus, Princes déteſtez, n'avoient pas conquis plus de places, & dompté plus d'ennemis que Mahomet ? Encore ſi le fruit de ſes victoires tant vantées avoit été durable ! Mais point. Les ſectaires de ce Chef ſéditieux n'ont pû garder leurs premieres uſurpations. On ſçait combien de funeſtes revers ſont arrivez à leur Empire, & pour n'en donner qu'un éxemple, on ſçait que juſqu'au dernier, tous ont été chaſſez des Eſpagnes. Après cela, direz-vous encore que le ſuccès de leurs armes étoit un miracle ?

J'ajoûte pour dernier trait de diſſemblance, que tout eſt puérile, contradictoire, ou même inſenſé dans l'Alcoran de Mahomet. Cet homme diſoit des Evangéliſtes, qu'ils ſont ſaints, vrais, ſinceres ; & il ne voyoit pas qu'en par-

Alcoran. Azoara. 5. 71.

lant ainſi, il ſe décréditoit lui-même. Car enfin ſi les Apôtres ſont vrais, il étoit donc un faux Prophéte, ou parce qu'il ne les ſuivoit pas en tout, ou parce qu'il leur donnoit d'injuſtes éloges. Cet homme diſoit de Jeſus-Chriſt, qu'il eſt le Meſſie promis, le Verbe de Dieu, ſon Eſprit, & ſa Sageſſe, & il ne ſentoit pas combien il étoit diſcordant après de n'en faire au plus qu'un Prophéte. Cet homme reconnoiſſoit la Réſurrection de Jeſus-Chriſt & ſes autres miracles, il en ajoûtoit même d'inconnus à l'Evangile, & à la Tradition; & il ne voyoit pas que ces miracles avoüez étoient autant de preuves contre lui qui n'en faiſoit aucun. Qu'il faut avoir peu de lumieres, quand on ſe jette ſans beſoin en de pareilles contradictions!

Azoara 4. 11. 29. Lib. de Doctr. Mah Euthym. Diſput. contra Saracen. Azoara. 11. 5. 13.

Mais que penſer d'un Chef de Religion qui avance dans ſa Loy tant de choſes, dirai-je dignes de mépris, ou de pitié? Je ne ſçai. Par éxemple, il connoît ſi mal la nature de Dieu, qu'il lui attribuë groſſierement un corps, & qu'il ſe vante d'en avoir touché la main, dont le froid, dit-il, glaça preſque la ſienne. Que penſer d'un Chef de Religion ſi peu inſtruit de l'eſſence de l'ame, qu'il la prend pour une vapeur dont la maſſe plus ou moins étenduë dans ſon volume, fait la diverſe durée de nos jours? Que penſer d'un Chef de Religion qui ne promet à ſes Diſciples qu'un Paradis ſenſuel, une béatitude Epicurienne, où il tranſporte les ſales voluptez dont une oreille pudique n'oſeroit entendre le récit? Que penſer d'un Chef de Religion qui fait arriver les hommes à ce Paradis ſcandaleux par l'uſage de la polygamie dont il porte l'excès à un point inoüi dans les temps mêmes, où le beſoin de peupler le Monde naiſſant la rendoit néceſſaire, & dès-là permiſe? Que penſer d'un Chef de Religion qui emprunte ſes dogmes de toutes les ſectes, & qui par ce mélange monſtrueux laiſſe croire qu'il les approuve, & qu'il les condamne toutes? Que penſer d'un Chef de Religion ſi défiant ſur ſa propre Doctrine, qu'il en interdit la lecture aux ſiens mêmes, contre le but de la Loy, qui ne ſçauroit jamais être aſſez publique? Que penſer d'un Chef de Religion dont les premiers Diſciples ſont des hommes ſans mœurs, ſans probité, ſans foy, & connus ſeulement par le prodige de leurs vices? Enfin que penſer d'un

Cantacuz. Orat in Mahum. Richard. contra Mahum. capp. 1. & 14. Lib. de Doctrina Mahum Azoara. 2. 5. 47. 54. 65. 66. Azoara. 3. 8. 9. 33. Azoara. 23. Scaliger. de Emend. Temper. l. 3. c. de Periodo Arab.

Chef de Religion lui-même ſi diſſolu, que ſes ſectateurs, malgré leur prévention pour lui, ſont contraints d'avoüer ſes débauches, ſes injuſtices, & ſes brigandages ?

Chronic Mahum. Diſput. Saraceni & Chriſtiani. Azoara. 42. 43. 75. & 76.

C'eſt pourtant cet homme, c'eſt cette Religion qu'on oſe comparer à Jeſus-Chriſt, & au Chriſtianiſme. Ce ſont ces faits que l'on meſure avec ceux de l'Evangile. Ce ſont ces fables, ces inepties, ces contes, ces délires qu'on vient gravement opoſer à la foy Chrétienne ſoûtenuë par tant de miracles, qui le ſont eux-mêmes par tant de Martyrs. Et les incrédules nous diront encore que ce paralléle eſt ſincére !

Je le dirai, puiſque l'occaſion s'en préſente, je ne puis que m'attendrir ſur l'état d'un homme, qui cherchant la vérité dans la droiture de ſes ſentimens, ne la voit pas où elle eſt, ébloüi par de captieux raiſonnemens qui la lui dérobent ; car au moins elle eſt dans ſon cœur, ſi elle n'eſt pas encore dans ſon eſprit, & elle y paſſera bien-tôt, s'il reſte fidele à la deſirer. Son erreur n'eſt pas conſentie, ce n'eſt qu'une ſurpriſe paſſagere, & une ſuite de la foibleſſe commune. Je le plains ſans l'approuver, & plus je le plains, plus je me trouve d'ardeur à le ſecourir. Mais celui que la lumiere environne, & qui s'efforce de l'éteindre, ou qui détourne les yeux pour ne la pas voir ; parlons plus ſimplement, celui que la vérité Chrétienne éclaire de toute ſon évidence, celui qui ſent au fond de lui-même qu'il ne peut rien lui oppoſer de ſolide, & qui cependant cherche à ſe défendre contre elle, pour le vain honneur de la réſiſtance, recueillant de toutes parts de frivoles raiſons que ſon cœur dément en ſecret ; quels ſentimens devroit-il attendre de nous ? Je n'oſe le dire, parce que la Religion nous en inſpire d'autres.

Neuviéme Difficulté.

RAcontons tout de ſuite une autre objection qui m'a ſouvent été faite. On l'établit ſur ce que les faits miraculeux de Jeſus-Chriſt ne ſont connus que par le témoignage des Apôtres. Ce canal nous eſt ſuſpect, diſent les Déiſtes ; & ce qui augmente nos ſoupçons, c'eſt qu'on a

ait diſparoître les Livres qui dès l'origine combattoient cette Hiſtoire. En vain les deſirons-nous, il ne ſe découvre plus ni ombre ni veſtiges de ces Ouvrages. Il y en a eu cependant, & de nombreux, & de ſolides. C'eſt donc qu'il a paru néceſſaire de les dérober à la vûë publique. Car pourquoi les Evangiles ſeroient-ils demeurez ſeuls? Pourquoi le temps les auroit-il plus épargnez que cent autres écrits faits contre eux? Si les premiers ont ſi bien paſſé juſqu'à nous, d'où vient que ceux-ci n'ont pas eu le même cours? Pourquoi cette différence de deſtinée dans des choſes qui ne devroient en avoir que de pareilles? Le myſtére eſt facile à dévoiler. N'en doutons plus. C'eſt que l'eſprit de parti ſoûtenoit les Evangiles, & que le même eſprit a ſupprimé tout ce qui leur étoit contraire. Le Chriſtianime devenu puiſſant n'a plus rien voulu ſouffrir, rien voir de ce qui lui faiſoit ombrage. Il a tout effacé, tout enſeveli ce qui le pouvoit convaincre, & il ne montre plus que les titres qui le favoriſent. Il nous a ravi ceux qui pouvoient en détromper, & aujourd'hui il triomphe de nôtre impuiſſance à les produire.

Réponſe.

IL eſt donc bien déterminé que les incrédules ne nous diront jamais rien que de vague! Pour ſe défendre contre des faits avérez, les voilà réduits à de vaines conjectures. Déplorable aſyle qu'ils ne pourront pas même conſerver.

Oüi, c'eſt ſur tout par les Evangéliſtes Apôtres de Jeſus-Chriſt que nous ſçavons les circonſtances de ſon Hiſtoire. Mais que peut-on dire contre la ſincérité de ces Auteurs, témoins des choſes qu'ils racontent? N'ai-je pas fait voir, après tant d'autres, que s'il y a rien de démontré dans ce genre, c'eſt la bonne-foy, la candeur, & l'ingénuité de ceux qui meurent en preuve de la vérité de ce qu'ils ont écrit? Doit-il être queſtion des Ouvrages qui ne ſont plus quand on eſt ſûr de la fidélité de ceux qui reſtent? Doit-on être inquiet des difficultez, quand elles naiſſent non du fonds même de la choſe, mais d'un acceſſoire indépendant qui ne la touche pas? Venons pourtant au détail, on ſentira mieux tous les mécomptes de l'objection.

Liv. 1. c. 7 p. 35. & ſuiv.

Vous

Vous dites qu'il n'y a plus d'ombre, ni de trace des Ouvrages faits contre l'Evangile dès ſon origine. Eſt-il permis de l'avancer avec tant de préſomption, malgré la preuve littérale du contraire? Liſez ſaint Juſtin, & ſaint Irénée. Dans celui-là vous verrez tous les raiſonnemens du Juif Tryphon contre l'accompliſſement des prédictions en Jeſus-Chriſt: dans l'autre, les ſyſtêmes & les preuves de tous les Hérétiques des premiers temps. Liſez Origenes, & vous trouverez le plus ſçavant, comme le plus ſolide de ſes Ouvrages deſtiné contre Celſe, dont il rapporte les paroles de page en page, & de ligne en ligne. Cependant les Chrétiens ont-ils jamais eu d'ennemi plus ingénieux, plus adroit à ménager ſes avantages, plus habile à nous conteſter les nôtres? Tout ce qu'on a fait d'objections contre la foy, toutes celles dont peut-être l'incrédule ſe flate aujourd'hui d'être l'inventeur, ne ſont au plus que la répétition des difficultez de ce Philoſophe; & nous-mêmes, car nous tenons à honneur de l'avoüer, nous avons la conſolation de ne redire ſouvent que les réponſes d'Origenes. Liſez Tertullien; la plus ſaine moitié de ſes Ecrits eſt ou contre les Juifs, ou contre des Sectaires d'alors, ou contre les Gentils, dont il rapporte les difficultez avec autant de ſcrupule, qu'il les réfute avec force. J'en dis autant de Minutius Felix, d'Arnobe, de Lactance, & de Théophile d'Antioche. Liſez Euſebe de Cézarée, & au premier coup d'œil vous y remarquerez de longs textes de Porphyre citez dans les deux grands Ouvrages qu'il a faits en faveur du Chriſtianiſme. Or quel homme que ce Porphyre! Le Paganiſme n'a gueres eu de défenſeur ſi zélé, ni ſi inſtruit de nos Hiſtoires. Cependant en nous conſervant Euſebe, l'Egliſe n'a pas craint de vous conſerver les traits que lui portoit l'un de ſes plus redoutables ennemis. Parcourez encore les Ecrits de ſaint Cyrille, vous y lirez en propres mots les objections de l'Empereur Julien, dont on n'omet ni virgule, ni point. Liſez dans ſaint Auguſtin ſes combats avec la ſecte de Manés ſi contraire à l'Evangile. Que vous dirai-je? Liſez tous les Peres des premiers âges, & ſi vous ne voyez pas dans tous, ou dans preſque tous, de longs paſſages, de fortes & de fréquentes difficultez, ſouvent même des Ecrits

Juſtin. Dial. adv. Tryph.
Iren. adv. Har.
Orig cont. Celſ. Libri octo.
Tertull. adv. Judæos.
Id. cont. Praxeam & Marcio.
Id. Apoleg.
Euſ. Prap.
Idem Demonſtrat. Evang.
Cyr. adv. Julianum.
Aug. cont. Manich.
Voyez le Diſcours à la tête de cet Ouvrage.

entiers des Gentils, ne nous croyez jamais, & dites que nous vous trompons ſans pudeur.

Mais encore, doù vient donc que ces Ouvrages ne ſubſiſtent plus dans leur premiere intégrité ? S'il en faut donner la raiſon, elle eſt ſimple ; c'eſt qu'il eſt ordinaire de laiſſer dans l'oubli des difficultez vaincuës, & dont perſonne après leurs Auteurs ne prend la défenſe ; c'eſt qu'il eſt naturel de ne plus s'intéreſſer à la fauſſeté connuë ; c'eſt que l'Egliſe après les Gentils, a eu les Hérétiques à combattre, & que n'ayant rien à craindre des uns, elle a porté ſon zéle à la converſion des autres ; c'eſt que les irruptions des barbares ont répandu la confuſion par tout, & que l'Egliſe, au milieu de ce trouble, ne s'eſt miſe en peine de conſerver que ce qui lui étoit cher : c'eſt en un mot qu'il eſt injuſte de demander raiſon des outrages du temps, & que c'eſt le ſort du menſonge de durer peu, d'être puni par le mépris, & de ſe diſſiper enfin ſans reſſource.

Ne ſoûtenez donc plus qu'il y a du myſtére dans cette ſuppreſſion, ſelon vous, affectée. Il n'y a point eu de ſuppreſſion à deſſein, ni par conſéquent de myſtère. S'il y en avoit eu, les Chrétiens que vous accuſez n'auroient pas fait la choſe à moitié. Tout d'un coup ils auroient anéanti les Ouvrages de leurs adverſaires, & les Peres, comme les autres, n'en auroient jamais fait mention. S'il y avoit eu du myſtére, nous n'en ſerions pas où nous ſommes ; nous n'aurions pas à regretter d'innombrables Ecrits des Chrétiens mêmes ; titres dont le ſouvenir nous ſera toûjours précieux, & la perte toûjours douloureuſe. S'il y avoit eu du myſtére, quelqu'un au moins l'auroit trahi ; l'Hiſtoire en laiſſeroit échaper quelque circonſtance, quelque léger indice, ce ne ſeroit plus qu'un demi ſecret, & vos diſcours auroient un fondement. Mais lorſque toute l'Antiquité garde ſur ce point un ſilence profond, vous venez plus de mille ans après nous alléguer vos conjectures, ſans les appuyer de rien. Quelle idée vous êtes-vous donc fait de nôtre crédulité ?

Après tout, il eſt facile de juger des Ouvrages perdus, par la nature de ceux qui nous reſtent. Ces Ecrits ſi chers à l'incrédule n'attaquoient que le Dogme, & jamais l'Hiſ-

toite de l'Evangile. Ni Tryphon, ni Celſe, ni Porphyre, ni Julien, ni les autres ne conteſtoient les miracles de Jeſus-Chriſt, & de ſes Apôtres. Auſſi nos Apologiſtes ſuppoſent toûjours la vérité de ces faits. Ils étoient ſi évidens en effet qu'on en liſoit une partie dans les Regiſtres publics, & le reſte étoit avoüé par le cri général de toute la Terre.

Que ſi pourtant on s'obſtine encore à dire, que peut-être ces Ouvrages perdus détruiſoient quelque fait, ou qu'ils en développoient les circonſtances au déſavantage de Jeſus-Chriſt, je ne répondrai qu'un mot à cette difficulté. C'eſt qu'il falloit bien que la vérité de nos Hiſtoires fût mal attaquée, puiſque ces combats n'ont pas arrêté, mais redoublé le zéle des Martyrs; puiſqu'en dépit de ces objections prétenduës, l'Egliſe donnoit ſans ceſſe de nouveaux enfans à Jeſus-Chriſt; puiſque les Princes & les Sages venoient des extrémitez du Monde s'incorporer à elle; puiſqu'enfin elle a toûjours ſubſiſté, & qu'elle ſubſiſte encore toûjours répétant la même Doctrine, & les mêmes faits, ſans craindre que l'incrédulité la convainque ni de ſuppoſition, ni d'erreur.

Dixiéme Difficulté.

QUelques-uns prennent une voye différente pour nous attaquer. Ils avoüent que l'autorité des faits ſeroit déciſive, ſi l'on n'avoit ſur leur certitude aucun prétexte de doute. Mais on n'a, diſent-ils, que de trop légitimes ſujets de les ſoupçonner, & le témoignage des Apôtres éxaminé de près, ne ſemble pas ſi démonſtratif qu'on voudroit le faire penſer. L'eſprit de prévention ſe découvre en mille endroits de leurs Ecrits; le déguiſement, & même la fraude s'y décélent malgré leur ſoin à les cacher, & l'on peut faire contre eux ce raiſonnement que rien ne détruira.

Des Auteurs ſont indignes de créance ſur les faits qu'ils rapportent, quand il eſt viſible que l'intérêt de parti les a fait tendre des piéges à la ſimplicité des Lecteurs. Or c'eſt à la lettre ce qu'ont fait les Apôtres. La paſſion de faire trouver dans les Prophétes les circonſtances de l'Hiſtoire de Jeſus-Chriſt, les a portez à tronquer les textes de l'An-

cien Teſtament, à les citer contre la foy de l'Original, à en inventer qui n'y furent jamais, & à donner aux autres des ſens forcez, manifeſtement contraires à l'intention des Ecrivains ſacrez. Par éxemple, quelle violence ne font-ils pas au texte de Michée, pour faire entendre que le Meſſie doit naître à Bethléem ? Quelle ſubtilité de leur part dans l'application d'un endroit d'Oſée ? Ce Prophéte
Oſee. c. 11. avoit dit que Dieu *rappelleroit ſon fils* ou *ſes enfans de l'Egypte*, & il eſt clair qu'il n'eſt queſtion en ce lieu que du retour de la captivité, retour que le Seigneur promet à
Matth. c. 2. Iſraël qu'il nomme ſon fils. Cependant ſaint Matthieu fait de ce paſſage une prédiction palpable en faveur de Je-
Jer. c. 31. ſus-Chriſt. Tout de même quand Jérémie a dit : *On entendra dans Rama une voix de lamentation, Rachel fondant en*
℣. 15. *larmes ſur la perte de ſes enfans* : il eſt hors de doute que le Prophéte parloit de l'enlévement des dix Tribus, dont le nom eſt figuré par celui de Rachel. Néanmoins ſaint
Matth. c. Matthieu fait de ce paſſage une application trompeuſe au
2. *℣.* 18. meurtre des enfans qu'Herode ſacrifica. Pourquoi dans le même Chapitre de l'Evangéliſte lit-on encore ces autres paroles : *Jeſus vint habiter à Nazareth, afin que cette prédic-*
Ibid. ℣. 23. *tion fût accomplie : Il ſera appellé Nazaréen ?* Vainement on cherche ces derniers mots dans les écrits des Prophétes, on n'y en trouve ni reſte, ni veſtige. Pourquoi cette fiction ? Quand on eſt ſincére, a-t'on recours à de tels artifices ? Ils ſont ici trop fréquens, & trop marquez pour être nez de l'inattention ou du hazard. Ces éxemples, ſans compter ceux qu'il ſeroit facile d'y joindre, prouvent donc ſuffiſamment que les Apôtres n'avoient pas cette ingénuité dont on leur fait tant honneur, & par conſéquent que les faits rapportez par eux ne ſont pas indubitables.

Réponſe.

TOut eſt occaſion, & matiere de diſpute à qui a réſolu de ne ſe pas rendre. Diſpoſition funeſte, qui engage l'homme à des efforts de ſubtilité qui lui dérobent le vrai ſimple qu'une ame droite trouve ſans peine. Le plus grand foible de l'eſprit n'eſt pas d'avoir une meſure, &

des bornes ; c'eſt d'uſer mal de ce qu'il a d'étenduë & de pénétration ; c'eſt de s'obſtiner à croire faux ce qu'il voudroit qui le fût. Je parle en général, & ſincérement éloigné de toute application poſitive qui iroit au déshonneur d'autrui. Je ne demande rien ici à l'incrédule, ſinon qu'il ſe conſulte, & qu'il ſe demande s'il croit en conſcience que ſa difficulté renverſe tout ce que j'ai donné de preuves de la candeur, & de l'ingénuité des Apôtres. S'il dit que oüi, je n'ai rien à lui oppoſer, réduit à plaindre ſa raiſon ſollicitée par ſon cœur à dépoſer contre elle-même. Mais s'il ne veut, comme je le penſe, que diſſiper un teſte de nuage qui l'inquiéte, je ſuis prêt à lui offrir la lumiére pure & pleine qu'il cherche.

On ne peut éviter de reconnoître que les Apôtres employent ſouvent en faveur de Jeſus-Chriſt des Textes qui ne lui ſont pas appliquables excluſivement à tout autre. Cependant en ceci, comme dans le reſte, leur conduite eſt ſans artifice, & nous le démontrons.

Quelques-uns remontant juſqu'aux jours Apoſtoliques, obſervent que l'uſage d'alors étoit de donner à l'Ecriture des ſens *Théologiques*, outre les ſens naturels de l'Hiſtoire. Ils croyent voir cette méthode aſſez univerſellement ſuivie dans ces premiers ſiécles, & ils la trouvent dans les Paraphraſes Chaldaïques, de même que dans les autres Commentaires ou *Medraſcim* les plus antiques. Les Phariſiens, diſent-ils, faiſoient profeſſion ouverte d'allégoriſer ainſi les Livres ſaints. Les autres Sectes du Judaïſme, quoique oppoſées en des articles graves, reconnoiſſoient la néceſſité de ces ſens, & elles établiſſoient une partie de leurs Dogmes ſur ces explications *ſpirituelles* conſacrées par la Tradition. Les Samaritains mêmes qui n'admettoient d'Ecriture Canonique & Divine que le Pentateuque, rangeoient cependant parmi les points fondamentaux de leur créance, des articles qu'il ſeroit difficile de prouver par les Livres ſeuls de Moyſe expliquez à la lettre.

Cela poſé, continuënt ces Auteurs, pourquoi reproche-t-on aux Evangéliſtes un uſage manifeſtement juſtifié par la Théologie régnante de leur ſiécle ? Ce qui n'eſt pas un crime à la Nation entiére des Juifs, doit-il en être un aux

Evangéliſtes élevez au milieu d'eux ? Où eſt donc cet artifice qu'on leur impute ? Eſt-ce être artificieux que de ſuivre les chemins battus ? C'eſt l'être ſouvent, que d'en ſortir pour affecter des routes ſingulieres ; mais placer ſes pas ſur les veſtiges tracez par la foule, c'eſt la marque, & la plus éclatante, d'une ſimplicité religieuſe.

Je laiſſe au Déiſte, & à tout autre à porter de cette réponſe le jugement qu'il voudra. Pour moi j'en propoſe une différente que je maintiens déciſive, & qu'on n'ébranlera jamais. Effectivement il y a dans les Livres ſacrez deux ſortes de prédictions concernant Jeſus-Chriſt. Les unes ne conviennent qu'à lui ſeul, & telles ſont celles de Jacob, de Daniel, & d'Iſaïe dont j'ai parlé plus * haut. Les autres regardent encore Jeſus-Chriſt ; mais elles ont deux ſens : le premier *hiſtorique* ou *littéral*, appliquable à quelqu'un des perſonnages, ou des types qui figuroient le Meſſie ; & ce premier ſens eſt comme le ſceau qui ferme les Myſtéres. La clef qui les ouvre, pour ainſi dire, & qui nous y fait entrer, eſt le ſens *ſpirituel* ou *Prophétique* ; ſecond ſens qui n'a point d'autre objet que Jeſus-Chriſt. Pour en donner un éxemple, la prophétie de David au Pſeaume 71. a ſans doute un grand rapport à Salomon ; cependant elle ne ſe termine pas à ce Prince, & il eſt évident que le Saint Eſprit, en la dictant, avoit en vûë Jeſus-Chriſt, dont le *Regne eſt éternel*, & dont *la domination doit s'étendre depuis une Mer juſqu'à l'autre* ; ce qui ne convenoit pas au Fils de David. Pour achever de ſe convaincre que la diſtinction de ces deux ſens n'eſt pas arbitraire, il ſuffit de remarquer que les Prophétes parlant de ce qui ſe paſſe à la vûë du Peuple, diſent que leurs diſcours ſont obcurs, que leurs Livres ſont *cachetez*, qu'on n'en concevra le deſſein & la ſuite qu'aux jours marquez dans le ſecret de Dieu. Il y avoit donc un double ſens dans leurs paroles. Au-delà du ſens de l'Hiſtoire, il y en avoit donc un qui étoit prophétique. Outre celui de la réalité préſente, il y en avoit donc un de figure.

* Ci-deſſus pages 153. 170. 275.

Pſal. 71.

Iſ. 6. 29. ℣. 11. 14.

J'ajoûte que ce dernier eſt le principal. Comment ? C'eſt qu'il n'eſt pas fait pour l'autre, & que l'autre tout au contraire eſt fait pour lui. Le ſigne a dû précéder la choſe ſignifiée. La choſe figurante, pour m'exprimer de la ſorte,

devoit être avant la choſe figurée, & parce que l'ancienne alliance n'étoit en tout que le prélude de la nouvelle, ce qui a été commandé, ce qui s'eſt fait ſous la premiere Loy, n'étoit d'un bout à l'autre que ce qui devoit arriver ſous la ſeconde. Non ſeulement les Prophétes liſoient dans l'avenir, ils en étoient encore d'expreſſives images, & pour tout dire, durant cinq ſiécles que le Peuple de Dieu fut ſans Prophétes, l'état de ces tems étoit prophétique dans les événemens, ſoit généraux, ſoit particuliers.

Voyez ci-deſſus l. 2. c. 1 p. 142. Livre 3. Réponſe à la troiſiéme Difficulté, pag. 453. & ailleurs.

S'il en eſt de la ſorte, que devient le fondement de l'objection? Peut-elle ſubſiſter encore quand on poſe en principe, que l'Hiſtoire du Judaïſme étoit figurative, que Jeſus-Chriſt & ſon Egliſe y étoient cachez ſous l'écorce de la lettre, que les faits remarquables & diſtinctifs du premier Teſtament, les grands hommes qu'il a portez, les cérémonies mêmes qu'il ordonnoit, n'étoient que de vuides peintures où le Pere avoit d'avance tracé l'Hiſtoire de ſon Fils, & de ceux dont il devoit être le Sauveur? D'illuſtres & ſçavans Ecrivains de nos jours ont étalé ces rapports clairs & ſenſibles. Ils nous font voir ce que dit ſaint Paul, que Jeſus-Chriſt eſt le ſeul qui *ôte le voile* myſtérieux que Moyſe mit ſur ſon viſage en deſcendant de la Montagne, que par Jeſus-Chriſt tout eſt expliqué juſqu'à la derniere ſyllabe des Ecritures, qu'il eſt l'*Agneau qui prend le Livre, & qui en ouvre les ſceaux, parce qu'il a été mis à mort, & que nous avons été rachetez par ſon ſang.*

2. *Cor.* c. 3 ℣. 14. 15. 16.

Apoc. c 5. ℣. 9. 12.

Ainſi lorſque ſaint Matthieu applique au Meſſie ces paroles du Prophéte Oſée: *J'ai rappellé mon fils de l'Egypte*, il ne ſongeoit pas certainement à tendre des piéges à la ſimplicité du Lecteur par l'abus des termes. Il ſçavoit bien, & perſonne ne l'ignoroit, que le Prophéte parle en ce lieu du Peuple d'Iſraël que Dieu appelle *ſon Fils*. Mais parce que ce Peuple ſortant de la captivité étoit la figure de Jeſus-Chriſt revenant d'Egypte, l'Hiſtorien lui applique, & a dû lui appliquer dans le ſens prophétique ce qui étoit dit par Oſée dans un ſens litteral & ſpirituel tout enſemble. Qu'y a-t'il au monde qui porte moins le caractére de la fraude?

Il eſt vrai qu'on ne lit en aucun endroit de l'Ecriture que le Meſſie doive être *appellé Nazaréen;* car je n'inſiſte

pas ſur le mot de *Nezer*, c'eſt-à-dire *rejetton*, par lequel
Iſ. c. 11. on croit qu'Iſaïe déſigne le Sauveur. Quelques-uns ont recours à cette réponſe. Pour moi je la trouve trop ſubtile. Il en eſt une ſi ſimple, que je ſerai toûjours ſurpris qu'on ne l'ait pas encore offerte aux contradicteurs. Saint Matthieu ne cite en effet aucun Prophéte en particulier. Pourquoi donc ne pas ſuppoſer que dans ce grand nombre de prophéties égarées qui ne ſubſiſtoient plus que dans la Tradition *orale* quelqu'une portoit que le Meſſie ſeroit *appellé Nazaréen?* Ignore-t'on que le corps des Ecritures n'étoit pas venu tout entier juſqu'au tems des Apôtres? A-t-on oublié qu'une partie des ſaints Oracles s'étoit perduë dans les différentes diſgraces du Peuple Juif, quoiqu'elle ſe conſervât encore dans la mémoire qui s'en étoit perpétuée? Nous n'avons plus rien, par éxemple, des prédictions de Jehu fils d'Hanani, d'Addo, de Séméïas, d'Azarias, & d'Anani, & d'Eliézer, & de quelques-uns dont il eſt parlé dans les Livres des Rois. Nous n'avons pas même le recueil entier des Ora-
2. Paralip. c. 26. ℣. 22. Ezech. c. 1. ℣. 2. Joſeph. Antiquit. Jud. l. 10. c. 10. cles des quatre grands Prophétes. Il nous manque ce que Iſaïe avoit écrit des actions du Roi Ozias. Le Livre d'Ezéchiel eſt imparfait; il n'eſt que le fragment d'un Ouvrage plus étendu, comme on le voit par la datte & le tour du premier Chapitre. Il y a des difficultez fortes contre l'intégrité du Livre de Jérémie, & certainement il ne nous
2. Paralip. c. 36. ℣ 25. Joſeph ubi ſup. c. 6. Hycron. Praf. in Lam. ut Jer. reſte rien de ſes Lamentations ſur la mort de Joſias, que ſaint Jérôme croyoit confonduës avec les autres ſur la ruïne de Jéruſalem. Les Critiques ſont en diſpute ſur quelques Chapitres de Daniel. Enfin l'on n'eſt pas ſûr d'avoir en entier ce qu'on appelle petits Prophétes, puiſqu'on ne lit de Jonas que ſes prédictions concernant les Ninivites, quoiqu'il ait prophétiſé encore en Iſraël, ſelon que le rapporte
4. Reg. c. 14 ℣. 25. l'Ecriture même. Or le Canon des Livres ſacrez eſt venu depuis le ſiécle de Jeſus-Chriſt juſqu'au nôtre ſans altération, & dès-là ce qui nous manque, manquoit dès-lors. Mais les Juifs plus voiſins de l'origine, avoient retenu de mémoire quelques-unes de ces prophéties malheureuſement égarées, elles avoient paſſé fidélement de bouche en bouche, & ce ſont à elles ſans doute que les Evangéliſtes rappellent, quand ils ne déſignent pas de Prophéte particulier.

J'avoüerai

J'avoüerai encore, ſi l'on veut, qu'ils varient ſouvent dans la maniere de citer l'Ecriture. Tantôt ils ſuivent le Texte Hébreu, & tantôt c'eſt l'ancienne Verſion Grecque; indifférens pour l'un, & pour l'autre, ils s'accommodoient ainſi aux uſages des Juifs de la Paleſtine protecteurs déclarez du Texte original, & aux Juifs *Helléniſtes*, qui mal inſtruits de l'Hébreu, ſe ſervoient communément de la traduction des Septante. Quelquefois ils citent d'une maniere libre, & plûtôt le ſens que les paroles des Prophétes; quelquefois ils ont en vûë divers paſſages, & recüeillant ce qui en réſulte, ils ſe contentent de nommer les prophéties en général, ſans en ſpécifier de ſingulieres: ſcrupuleux ſeulement quand il s'agit de prouver quelque point capital dont les Juifs ne conviennent pas. Mais que peut-on conclure de ces varietez & de l'aveu ſincére que j'en fais ici? Rien qui décrédite la bonne-foy des Apôtres. Tout au plus pourroit-on en tirer quelque prétexte de les accuſer de négligence; & alors cette négligence même deviendroit une raiſon d'apologie pour eux. Certes il eſt étrange qu'on leur reproche au bout de dix-ſept ſiécles, ce que les Juifs n'ont oſé leur reprocher dans le tems de la plus vive querelle. Quand l'Evangile parut, toutes les Synagogues du Monde porterent ſur cet Ouvrage un œil critique. Où liſez-vous cependant qu'on lui ait imputé des citations infidelles, des allégories artificieuſes, ou des inſertions de faux Textes inventez à deſſein de ſéduire? Vous êtes les ſeuls à l'accuſer de ce crime odieux; mais vos preuves tardives & recherchées avec tant d'art, ſont toutes détruites par le ſilence d'un Peuple entier, irrité cependant par les ſuccès du Chriſtianiſme. Il a vû ce Peuple tous les paſſages que vous relevez, il étoit de nos ennemis autant que vous; je dis plus, il étoit à la ſource où vous n'êtes point, il ſçavoit auſſi-bien que vous le vrai ſens des Ecritures dont il étoit le dépoſitaire, il avoit un intérêt à parler que vous n'avez pas, & néanmoins il s'eſt tû. Quelle autre raiſon faut-il vous donner de l'injuſtice de vos reproches, & de la vérité des principes que je viens d'établir?

Onziéme Difficulté.

GArdons-nous d'oublier un raiſonnement par lequel on s'imagine renverſer juſques dans les fondemens tout ce que nous avons dit ſur la certitude des faits Evangéliques. Ce raiſonnement eſt le plus grand effort de l'incrédulité; il eſt comme ſon dernier azyle, d'où part contre nous le trait qu'elle croit mortel. Ne diſſimulons donc rien, & que cette objection paroiſſe ici dans toute ſa force.

On reconnoît, dit le Déiſte, que les faits Evangeliques ont d'inconteſtables caractéres de vérité. Plaçons-les, puiſqu'auſſi-bien on ne peut guéres s'en défendre, au rang de ce qu'il y a de plus authentique dans l'Hiſtoire, & ne mettons plus en queſtion ſi les Annales Chrétiennes ont moins de ſincérité que les Annales Prophanes. Qu'il y ait égalité des deux parts, on y conſent. Du moins vous ne nierez pas que la foy de l'Evangile offre à la raiſon des Dogmes qui ſoulévent, & qui déſeſperent la raiſon. Le Chrétien le plus ſoûmis eſt contraint d'avoüer qu'il s'y perd, & que le ſymbole de ſa créance eſt un abîme, où il ne trouve ni rive ni fonds.

Qui eſt-ce, par éxemple, qui peut porter l'étonnante Doctrine qui annonce un Dieu fait homme, & l'alliance de deux natures ſi diſproportionnées dans un même Etre? Qui eſt-ce qui peut, ſans ſentir que toutes ſes idées ſe révoltent, adopter un ſyſtême qui perpétuë dans tous les hommes le crime d'un ſeul; un ſyſtême où l'on ne rougit pas de ſoûtenir que Dieu châtie dans les enfans la malheureuſe & inévitable néceſſité de deſcendre d'un pere criminel? Qui eſt-ce qui peut, ſans croire qu'on ſe joüe du ſérieux, entendre le récit des ſouffrances, de la mort même d'un Dieu? Qu'eſt-ce encore que le Verbe éternellement engendré par le Pere, l'Eſprit Saint qui procéde des deux, & cette unité de Nature indiviſible dans la Trinité des Perſonnes? L'eſprit humain ſçait-il où l'on veut le conduire par cet aſſemblage de paroles ou contradictoires, ou viſiblement inexpliquables? Ce n'eſt-là pourtant qu'une partie

des articles expoſez dans le Symbole Catholique. Juſqu'où n'iroit-on pas, ſi l'on ſe permettoit de les parcourir tous? Mais ce peu démontre de reſte que les preuves de fait alléguées en faveur du Chriſtianiſme ſont inſuffiſantes pour en établir la vérité. Comment cela, pourſuit le Déïſte? C'eſt que les faits, quelque certains qu'on les ſuppoſe, n'arriveront jamais à un degré de certitude qui balance, & qui égale la contradiction palpable des myſtéres. Les faits ne ſont que moralement certains; les myſtéres ſont ſenſiblement abſurdes. Les faits n'ont qu'une vérité empruntée, dépendante de la Tradition, & la Tradition eſt un témoignage toûjours ſuſpect; les myſtéres attaquent ouvertement les notions les plus ſimples, ce que les hommes de tous les lieux, de tous les temps ont appellé des axiomes, & des principes, ce qu'on n'a jamais refuſé de croire ſans avoir auparavant éteint les pures lumieres de la raiſon. Les faits ne perſuadent qu'après un amas de ſuppoſitions preque toutes conteſtables; les myſtéres effrayent au premier coup d'œil, leur ſimple expoſition les détruit. En un mot les faits n'ont qu'une évidence hiſtorique, & le faux des myſtéres eſt d'une évidence métaphyſique. Loin donc que les faits démontrent la vérité des Dogmes, il eſt manifeſte au contraire que l'abſurdité palpable des Dogmes démontre la fauſſeté des faits, ſur leſquels on veut appuyer les Dogmes.

Effectivement toute la terre convient, qu'il faut, dans le cas du doute, préférer ce qui eſt le plus évident à ce qui l'eſt moins. Ce n'eſt qu'à l'évidence la plus parfaite qu'il eſt permis de conſentir, quand il y en a de pluſieurs degrez. Toute autre détermination eſt aveugle, & par ſa précipitation ouvre à l'erreur de larges entrées. Or on maintient qu'il eſt cent fois plus évident que les Dogmes Chrétiens ſont faux, qu'il n'eſt évident que les faits de l'Evangile ſont vrais. Conſultez tous les hommes, n'en exceptez pas même ceux qui croyent avec le plus de docilité; il n'en eſt pas un, s'il eſt ſincére, qui ne vous réponde qu'il voit plus clairement l'impoſſibilité de la mort d'un Dieu, par éxemple, que le fait de la Réſurrection de Jeſus-Chriſt, ou de Lazare. Suppoſez par ces miracles tant d'évidence hiſtorique qu'il vous plaira, cet homme ne ceſſera de vous dire qu'il ſe trouve ſans com-

paraiſon moins de pente à déférer au témoignage d'autrui ſur la vérité de ces prodiges, qu'à ſes propres lumieres ſur la contradiction du dogme; qu'il n'a des faits qu'une certitude étrangere, & qu'il a de l'abſurdité des myſtéres une certitude vive, intime, & inébranlable; qu'il ſent bien qu'il peut douter de l'un, mais qu'il ne peut en aucun ſens douter de l'autre. Pour s'aſſurer du fait, continuëra-t'il, il faut remonter aux ſources à demi égarées de la tradition, en ſuivre le cours, & en épier tous les canaux, étudier l'intérêt, & le génie des Auteurs, les circonſtances changeantes des temps, des affaires, des lieux, & des mœurs. Il faut apprendre à diſcerner ſans péril ce qui eſt ſouverainement authentique, d'avec ce qui peut être de crédulité populaire; peſer l'autorité qui affirme; celle qui nie, celle qui eſt équivoque, & même celle qui ſe taît; être sûr dans la préférence d'éviter le piége imperceptible de l'éducation, & n'apporter dans le choix qu'une indifférence de juge. Or qui peut ſe vanter, ſans une manifeſte préſomption, d'être entré ſur tous ces points dans le détail immenſe que chacun d'eux éxige? Qui peut ſe répondre que les Hiſtoires d'une antiquité ſi prodigieuſe, n'ont point pour lui de ténébres, qu'il en connoît tous les ſentiers, & qu'il y marche d'un pas certain? L'orgueil le moins timide n'oſeroit tenir ce langage. Mais en eſt-il ainſi des myſtéres? Nullement. Pour en connoître l'abſurde, l'homme n'a pas beſoin de ſortir de lui-même: ſa raiſon prompte à l'inſtruire, lui montre tout d'un coup & ſans nuage une groſſiére incompatibilité de notions dans les Dogmes Chrétiens. Il voit ce qu'on ne peut s'empêcher de voir, qu'en les admettant, on mêle toutes les idées, qu'on renverſe les principes naturels, & qu'enfin au mépris de l'évidence, caractére inſéparable de toute vérité, on ſe livre à tout ce que le contradictoire a de plus choquant. C'eſt donc conclure ſenſément de dire, que les *faits* de l'Evangile ne démontrent rien pour la cauſe Chrétienne, & tout au contraire que ſes Dogmes démontrent tout contre elle.

Réponſe.

IL eſt étonnant qu'une objection qui devoit être ſi victorieuſe, ne ſoit néanmoins qu'un amas de Sophiſmes; car il faut bien employer ce terme malgré ſoi, puiſque la choſe parle d'elle-même.

Premier Sophiſme. Les Déïſtes, après avoir établi que c'eſt à la plus grande évidence à décider contre la moindre, concluënt que la Religion des Chrétiens eſt vaine, parce, diſent-ils, que ſes Dogmes ſont plus évidemment abſurdes, que les faits qu'elle avance ne ſont évidemment certains. Mais ne tient-il qu'à parler ſans preuves, & ne s'agit-il que de mettre à leur place le ton de l'autorité? J'avouë, pour ne pas entrer encore dans le fonds de la propoſition, qu'on doit préférer ce qui eſt plus évident à ce qui l'eſt moins, quand les objets dont il s'agit ſont du même genre & du même ordre. Mais je nie qu'on doive comparer évidence à évidence, dans les choſes dont la nature & l'eſpéce ſont différentes. Autant que la maxime eſt vraie dans la premiere ſuppoſition, autant eſt-elle inſoûtenable dans la ſeconde. Or c'eſt de la fauſſe application de ce principe général que naît le mécompte des Incrédules. Comment ne voyent-ils pas que les myſtéres, & les faits ſont d'un ordre tout différent? Et s'ils le voyent, dans quel eſprit comparent-ils la moindre évidence des uns avec la parfaite évidence des autres? Croyent-ils nous cacher qu'ils violent, en parlant ainſi, les plus triviales & les plus ſimples regles du raiſonnement? L'évidence des faits anciens conſiſte dans la continuité des témoignages clairs & poſitifs, à commencer depuis les Auteurs contemporains. L'évidence des véritez ſpéculatives eſt au contraire indépendante de tout témoignage, & n'eſt établie que ſur le rapport des idées entre elles. Il n'y a donc à l'égard de ces deux ſortes d'évidence aucun fondement de paralléle, & l'on ne veut qu'ébloüir, quand on incidente par de ſemblables comparaiſons.

Second Sophiſme. Les Déïſtes ſuppoſent que l'évidence de l'abſurdité des Dogmes l'emporte de beaucoup ſur celle de la vérité des faits, & par cette ſuppoſition ils ſe croyent

vainqueurs. Triomphe imaginaire. Je prétends qu'une évidence ne ſçauroit être plus grande qu'une autre, ſur tout quand elles ſont d'un ordre diſproportionné, comme celles dont il eſt queſtion.

Qu'eſt-ce en effet que l'évidence? C'eſt la perception, ou la connoiſſance claire & diſtincte qu'une choſe eſt, & qu'on ne peut ſe tromper en la croyant de telle ou de telle ſorte. Il m'eſt évident que le tout eſt plus grand que ſa partie, que les trois angles d'un triangle ſont égaux à deux droits, que dans un cercle parfait toutes les lignes tirées du centre à la circonférence ſont égales; parce que je ne puis m'empêcher de reconnoître clairement la vérité de ces propoſitions, ſi-tôt que je comprends la valeur des termes qui les énoncent. Tout de même il m'eſt évident que Cezar a conquis les Gaules; que Loüis XIV. a fait de juſtes Ordonnances contre les Duels, & que j'éxiſtois il y a vingt ans; parce que j'ai de tous ces faits une conviction ſi forte, ſi lumineuſe, ſi diſtincte, que je ne pourrois parvenir à en douter, quand même je réünirois ce que je puis faire d'efforts pour me ſouſtraire à leur évidence. Mais oſeroit-on dire que ces différentes véritez ſont inégalement claires, ou que les premieres ont des dégrez d'évidence ſupérieurs qui manquent aux autres? On ne pourroit le ſoûtenir, ſans laiſſer voir à ſa honte une groſſiére ignorance des plus manifeſtes principes. Dès qu'une choſe eſt évidente, elle a toute la préciſion, tout l'éclat qui lui conviennent, & qu'elle peut avoir dans ſon ordre. Si elle pouvoit croître en clarté, elle ceſſeroit d'être évidente contre la ſuppoſition; elle n'auroit plus que de la vraiſemblance ou de la probabilité: l'eſprit mal convaincu pourroit encore ſe ſentir retenu par quelque doute, ſollicité par ce qu'il ne voit pas. Il n'eſt donc point raiſonnable de meſurer deux évidences, & de prétendre de l'une qu'elle eſt au-deſſus de l'autre. Parler ainſi, c'eſt tomber dans la même faute où ſeroit un homme, en ſoûtenant qu'un cercle géométrique eſt plus cercle qu'un autre cercle de la même eſpéce, & qu'un triangle a plus éxactement ſes trois lignes qu'un autre triangle. Tout d'un coup on le réduiroit au ſilence par cette unique queſtion. Le cercle que vous trouvez moins cercle que l'autre, a-t'il tous les points de ſa cir-

conférence également, ou inégalement éloignez du centre? Si leur diſtance eſt inégale, comment appellez-vous cette figure un cercle? Ne voyez-vous pas qu'elle manque de la propriété eſſentielle à tout cercle, & qu'ainſi vous abuſez des termes? Si leur diſtance eſt parfaitement égale, comment pouvez-vous dire que ce cercle eſt moins cercle qu'un autre, puiſqu'ils ont tous deux la même définition, les mêmes caractéres, & les mêmes propriétez? Or il en eſt de la ſorte, à proportion, de tous les objets évidens.

Dès-là que vous les ſuppoſez tels, il ne vous eſt plus permis de les préférer l'un à l'autre. Car de grace, ſur quoi ſeroit établie cette préférence? Seroit-ce ſur le plus ou le moins de force dans l'impreſſion de l'idée? Mais ce mot, *impreſſion*, eſt équivoque. Si par lui vous entendez une émotion de *ſentiment*, vous n'êtes point Philoſophe, & l'on vous dira que les idées les plus claires ſont d'ordinaire celles qui ſe font le moins *ſentir*. La notion de l'infini, par éxemple, eſt la plus nette, la plus brillante, la plus vive de toutes, puiſque le fini ne ſe connoît que par elle. Cependant elle ébranle, elle remuë, elle touche moins *ſenſiblement* que la perception de l'objet le plus borné. Si vous concevez par le mot d'*impreſſion*, un éclat de lumiere pure qui ſurvient à l'occaſion de l'idée, je vous réponds que dès que vous en ſuppoſez pluſieurs claires & diſtinctes, même en différens genres, leur impreſſion eſt égale ſur tous les eſprits. Seroit-ce ſur le plus ou le moins de côtez apperçûs? Mais vous n'y penſez pas. Y a-t'il évidence dans l'objet, quand il a des côtez qui ſe cachent? Ceux qui ſe dérobent ſont préciſément ce qui le dégrade de l'évidence. Seroit-ce enfin ſur le plus ou le moins de ſimplicité? Mais qu'importe, qu'il y ait compoſition dans la choſe, dès que vous la voyez diſtinctement & toute entiere?

Quoi, me direz-vous, eſt-ce qu'il n'y a pas plus d'évidence en ce qui a pour ſoi des preuves diverſes, que dans ce qui n'eſt appuyé que d'une ſeule démonſtration? Eſt-ce qu'une vérité apperçuë de quelque part qu'on ſe tourne, ne doit pas avoir ſur nôtre eſprit un empire plus ſouverain que la vérité ſoûtenuë d'un ſeul raiſonnement, quelque ſolide qu'il puiſſe être? D'où vient donc que ceux qui aſpirent à l'honneur

de convaincre, recüeillent tant de raiſons, & les fortifient l'une par l'autre ? Vous mêmes, pourquoi en raſſemblez-vous de ſi nombreuſes, pour nous obliger à convenir de la certitude des faits de l'Evangile ? N'eſt-ce pas que vous avez ſenti que l'évidence a des dégrez, & qu'une preuve nouvelle pourroit conduire l'eſprit, juſqu'où la premiere n'avoit pas eu la force de le porter ?

Non, le nombre des preuvres n'ajoûte rien à l'évidence d'un article. Si-tôt que le raiſonnement qui en aſſûre la vérité, eſt une exacte *démonſtration*, dans la rigueur de ce terme, l'article en queſtion eſt élevé au plus haut point de clarté où il puiſſe arriver jamais. Les preuves ſurnuméraires peuvent chacune briller d'une vive lumiere; mais cette lumiere, je la voyois déja dans la premiere démonſtration. Ces preuves ſont des reproductions de la même lumiere, ſi je puis ainſi parler; ce ne ſont pas des accroiſſemens de lumiere. Diverſes routes me menent à un but; cette diverſité ne me rend pas moins préſent au terme, quoique je n'y ſois venu que par un chemin unique. Je ſuis étonné que des perſonnes, d'ailleurs très-pénétrantes, faſſent des diſtinctions où il eſt ſi clair qu'il n'y en a point à faire.

J'avoüe pourtant qu'il eſt utile, quelquefois même néceſſaire, de montrer aux hommes la même vérité ſous différens aſpects, non qu'elle en devienne plus évidente par-là, mais parce que tel qui ne ſera pas frappé d'une raiſon, le ſera d'une autre; car tous les eſprits ne ſont pas pénétrables par les mêmes côtez, comme toutes les maladies ne cédent pas aux mêmes remedes dans les divers tempéramens. En ſuivant moi-même cette méthode variée, je n'ai eu que le deſſein de m'aſſortir, autant que je le puis, à toutes les façons dont les génies différens enviſagent les choſes, & de préſenter un ſeul objet dans de nouveaux jours : Je n'ai pas crû par ces preuves ſurabondantes, augmenter l'évidence de mes premieres preuves, quoique peut-être j'aye pû le dire en des rencontres où il ne s'agiſſoit pas, comme ici, de l'extrême préciſion.

Ne dites donc plus qu'il faut préférer l'évidence la plus parfaite à la moindre. Ce langage philiſophiquement apprêté, n'eſt qu'une palpable contradiction. Loin d'adopter ce

faux

faux principe, je maintiens que l'eſprit ſitué entre deux vérités, les doit reconnoître toutes deux, & qu'il ne lui reſte dans cette circonſtance qu'à chercher le moyen de les concilier, réduit à les admettre indiſtinctement, quand même il ne trouveroit pas ce moyen de conciliation. C'eſt qu'en effet un point évident ne ſçauroit être détruit par un autre point évident. Deux évidences ne peuvent ſe nuire; une fois reconnuës, il faut qu'elles ſubſiſtent, ſoit qu'on découvre, ſoit qu'on ne découvre pas les lignes de communication qui menent de l'une à l'autre.

Troiſiéme Sophiſme. Les Déïſtes obligez de ſouſcrire à l'évidence des *faits* Evangéliques, ſuppoſent qu'il eſt encore plus évident que les Dogmes Chrétiens ſont abſurdes; & c'eſt de cette hypothéſe que ſort la difficulté préſente. Mais je leur nie ce qu'ils avancent avec tant de hardieſſe & ſi peu de fondement. Nos myſteres ſont obſcurs, il eſt vrai. Nous les donnons auſſi comme impénétrables à l'eſprit humain, & nous lui enſeignons qu'il ne les comprendra qu'au temps où celui qui les propoſe maintenant à ſa foy, les lui dévoilera lui-même. Toutefois de ce qu'ils ſont obſcurs, il ne s'enſuit pas qu'ils ſoient abſurdes. Nulle Dialectique n'autoriſe de pareilles conſéquences, & l'on ne dira jamais parlant ſenſément, que ce qui eſt au-deſſus de la raiſon, ſoit par cela ſeul contraire à la raiſon. Ceux * qui l'ont dit, n'ont fait que ſe joüer par l'équivoque; & je ſupplie le Lecteur d'agréer que je le renvoye aux éclairciſſemens que j'ai donnez là-deſſus dans le *Diſcours* mis à la tête de cet Ouvrage. Cependant pour ne point cauſer d'interruption, je vais faire voir par de ſolides principes combien il y a peu de juſteſſe dans le raiſonnement qu'on nous oppoſe.

* M. Bayle Rep. aux Queſt. d'un Provincial, & Dictionn. L'Auteur du Livre Anglois, qui a pour titre: *Chriſtianiſme not. Miſterious.*

Il eſt certain qu'on ne peut aſſurer d'une propoſition qu'elle eſt abſurde, à moins que l'on n'ait préalablement une connoiſſance parfaite des idées qu'elle renferme. Pour ſçavoir ſi ces idées ſe contrediſent, ſi elles s'excluent formellement & ſi elles ſe combattent, il en faut connoître les propriétez, & ſe tenir bien sûr qu'on les connoît toutes. Autrement on s'expoſe au péril manifeſte de ſe tromper. On prendra pour abſurde ce qui ſemblera ſe contredire par les côtez apperçûs, & l'on ne verra pas dans ceux qui ſe déto-

bent, le nœud ſecret qui accorde les diſcordances apparentes. Quiconque juge d'un objet ſans l'avoir comme épuiſé, juge donc en témeraire, & s'il rencontre le vrai, c'eſt un préſent du hazard, une découverte ſans mérite.

Il s'enſuit de-là que pour décider des myſtéres qu'ils ſont abſurdes, l'incrédule doit ſe vanter d'en connoître tous les rapports, & d'en avoir meſuré toute la profondeur. C'eſt-à-dire que l'incrédule doit ſoûtenir que l'Etre parfait n'a point de ſecrets dont l'homme ne ſoit inſtruit, que nos foibles lumieres atteignent d'un bout à l'autre à tout ce que Dieu peut & veut, qu'il eſt inſenſé que la Sageſſe éternelle connoiſſe des véritez inacceſſibles à la raiſon humaine, même ſujette à l'empire des ſens, qu'il eſt faux que celui qui eſt ſans bornes ait des vûës ſuperieures à celui qui a des bornes; enfin l'incompréhenſible & l'abſurde n'expriment que la même choſe; & qu'ainſi avoüer de l'un qu'il eſt inſéparable des myſtéres, c'eſt ſe ravir toute reſſource pour en écarter l'autre. Encore une fois voilà ce qu'il faut oſer dire avant que d'avilir nos Dogmes juſqu'à leur imputer le contradictoire. Il faut ſoi-même porter le paralogiſme juſqu'à l'excès imprudent, de ſuppoſer contraire à la raiſon tout ce qui eſt manifeſtement au-deſſus d'elle. C'eſt donc à ceux qui nous combattent à ſe demander ſi rien ne les bleſſe dans cette orgueïlleuſe Doctrine. S'ils en ſont effrayez, pourquoi poſent-ils un principe qui les y mene? Et s'ils l'adoptent, qui pourra ſe ranger de leur parti ſans démentir ce que ſa conſcience lui fait connoître de ſa foibleſſe?

Je puis ajoûter une ſeconde réponſe. Je demande ce qui rend une choſe abſurde ou impoſſible. C'eſt l'attribution de propriétez incompatibles, ou le retranchement de propriétez eſſentielles au ſujet. Car rien de ce qui eſt, & de ce qui peut être, ne ſçauroit combattre ſes propres principes. Il faut que chaque objet renferme ce que ſa nature comporte de néceſſaire, & qu'il n'ait que ce qu'elle comporte. Or dites-moi, quelle eſt l'eſſentielle propriété des myſtéres en tant que myſtéres? N'eſt-ce pas de conſterner l'eſprit humain, & de lui paroître diſcordans? Dieu qui nous demande pour eux le ſacrifice de nos lumieres, revêt nos Dogmes de cet air de contradiction qui nous étonne: S'ils étoient évidemment

vrais, comme le ſont les premiers principes, l'œconomie de la Religion ſeroit renverſée. Nous ne ſerions plus conduits par le chemin de l'obſcure foi, & le Chriſtianiſme ceſſeroit d'être ce qu'il eſt, ce que Dieu veut qu'il ſoit. Donc pour juger de nos myſtéres s'ils ſont abſurdes, ou non, il n'eſt beſoin que de ſçavoir s'ils confondent nos raiſonnemens, & s'ils paroiſſent ſoûlever les idées naturelles : car telle eſt la propriété de tout myſtere, & elle en eſt inſéparable. Or nos Dogmes produiſent ce double effet, l'incrédulité même ne prend que trop le ſoin de nous le reprocher. D'où vient donc qu'elle dit de ces mêmes Dogmes qu'ils ſont abſurdes? Peuvent-ils l'être dès qu'ils ont ce qui convient & qu'ils n'ont que ce qui convient à leur eſſence? N'eſt-ce pas au contraire le comble de l'abſurdité, d'employer pour détruire une choſe ce qui conſtituë le fonds de ſa nature, de dire d'elle qu'elle ſe contredit réellement, lorſqu'il eſt de ſon eſſence de ſembler ſe contredire, & de tourner en preuve contre la vérité le voile dont on l'a couvert exprès pour la cacher.

Déïſtes, ouvrez les yeux, & jugez-vous vous-mêmes. Que diriez-vous à celui qui nieroit l'exiſtence de Dieu, fondé ſeulement ſur ce qu'il ne comprendroit pas toute l'étenduë, toute l'infinité de ſes perfections? Daigneriez-vous lui répondre? Ou ſi vous deſcendiez juſqu'à lui par égard à ſa foibleſſe, ne lui diriez-vous pas qu'il s'égare lui-même, qu'il attaque l'Infini préciſément par ce qui le prouve, qu'il tire de l'immenſité de ſa nature un fol argument contre cette même immenſité; qu'enfin s'il la comprenoit à plein & à fonds, elle ne ſeroit plus incommenſurable à ſes bornes, & que dès-là Dieu, ou l'Infini ne ſeroit point. Changez les termes de la queſtion, & c'eſt de votre bouche que ſortira la réponſe qui vous condamne. Vous dites: Les myſtéres ſont incompréhenſibles, ils ſont obſcurs, ils paroiſſent abſurdes. Donc ils ſont impoſſibles. Donc on leur doit refuſer ſa créance. Je vous replique: Comment vous échappe-t'il à votre tour de faire de la nature d'un objet la raiſon formelle de ſon impoſſibilité? Si les myſtéres, pour être tels, doivent être impénétrables, s'il eſt de leur eſſence d'accabler l'eſprit téméraire qui les veut approfondir avant le temps, pourquoi les ſuppoſez-vous impoſſibles, fondez ſeulement

ſur ces caractéres qui ſont leur eſſence, & ſans leſquels ils ne ſeroient pas? A la bonne heure que vous parlaſſiez de la ſorte, ſi vous aviez démontré qu'un myſtére peut l'être, & toutefois demeurer évident, & ſimpatiſer avec les idées naturelles. Mais cette hypothéſe d'un myſtére évident eſt inſoûtenable, c'eſt un diſcours énorme, & viſiblement contradictoire. Il en faut malgré ſoi revenir à la nature fonciere des objets, & puiſque celles des myſtéres eſt de ſembler ſe contredire, il eſt déraiſonnable de combattre leur poſſibilité par ces contradictions apparentes.

Mais pour rendre tout ceci plus ſenſible encore, ſortons de notre ſiécle, & plaçons-nous dans les temps où Jeſus-Chriſt vivoit. Nous verrons que la difficulté qu'on nous fait aujourd'hui, étoit alors ſans poids, & que ſi elle l'étoit alors, elle doit l'être aujourd'hui. Imaginons donc un homme attentif à la nouvelle Doctrine que Jeſus-Chriſt annonce à toute la Terre. Il lui entend dire qu'il eſt le Meſſie tant célebré par les Prophétes long-temps avant ſa naiſſance, qu'il eſt le Fils de Dieu, la Vérité ſuprême, qu'il vient apprendre à tous les Peuples les routes inconnuës du ſalut, & verſer ſon ſang pour les réconcilier avec ſon Pere juſtement irrité contre eux. Cet homme écoute le récit des autres myſtéres dont le détail abſorbe, & confond le raiſonnement. Il oppoſe enſuite à Jeſus-Chriſt qui en éxige la foy, l'impoſſibilité de croire ce que la raiſon ne peut comprendre, ce qui n'a ni clarté, ni vraiſemblance, ce qui répugne à ce que l'eſprit conſulté croit découvrir de plus évident.

Jeſus-Chriſt lui répond que Dieu veut conduire les hommes à travers les profondes ténébres de la foi, qu'il demande d'eux qu'ils deviennent comme des enfans dont la ſimplicité ſe ſoumet à tout, même à ce qu'ils ne peuvent concevoir encore, & qu'il a réſolu de ne donner ſon Royaume qu'aux petits, & non aux ames ſuperbes épriſes de leurs propres lumieres.

J'avoüe que le Contradicteur ne ſçauroit être pleinement ſatisfait de cette réponſe; car tout impoſteur peut alléguer les droits de Dieu ſur ſa créature, & par ce raiſonnement vague autoriſer le ſyſtême le plus monſtrueux. Jeſus-Chriſt ne ſe borne pas non plus à cette raiſon inſuffiſante, quand elle eſt

ſeule. Il ajoute que ſon témoignage n'eſt rien, ſi celui par lequel il ſe dit envoyé ne le fortifie du ſien; & là-deſſus il expoſe les Prophétes ſi favorables à ſa miſſion, mais ſur tout les ſignes innombrables, les prodiges de toute eſpece dont il donne le ſpectacle: preuve ſans réplique que Dieu parle par ſa bouche. C'eſt donc comme s'il diſoit à celui qui le diſpute: Ma Doctrine conſterne vos idées, elle vous paroît en diſcorde avec la ſaine raiſon; cependant l'Etre ſouverain qui vous a tiré des vuides du néant & qui peut vous y replonger, celui qui peut tout ſur vous par le titre ſeul de la création, celui dont les vûës ſont plus éloignées des vôtres que le Ciel ne l'eſt des abîmes de la Terre, celui dont le nom eſt la vérité, veut vous amener à lui par ces abſurditez apparentes, & vous interdit toute défiance, toute héſitation, comme injurieuſe à ſa véracité. Oſerez-vous dire qu'il doit ſe proportionner à vos foibles conceptions, ou qu'il vous doit le compte de ſes conſeils? Hé qui êtes-vous pour entrer en jugement avec lui? L'unique démarche, la ſeule raiſonnable qui vous reſte à faire avant que de croire, eſt donc d'approfondir ſi je parle en mon nom, ce que tout impoſteur peut faire, ou ſi je parle au nom & par la vertu de celui qui ne peut mentir; ce qui prévient tout ſoupçon d'impoſture. Or pour lever ceux qui vous troublent ſur un point ſi capital, je m'en tiens au témoignage de vos ſens, à ce témoignage ſimple, perſuaſif & palpable qui réſulte des faits, à ce témoignage inacceſſible à l'artifice, & le fondement inébranlable de toute certitude humaine. Où ſont vos infirmes? Amenez-les ſans diſtinction; qu'ils m'approchent, & à ma parole ils ſeront guéris. Nommez-les, & quoiqu'abſens je rendrai la force à leurs corps abbatus. Faites paroître ceux que tourmente l'Eſprit impur, je lui commanderai de ſortir, & il s'enfuira. Ouvrez les tombeaux, j'en percerai l'horreur, j'en chaſſerai la mort en préſence de vos yeux, & je rendrai la lumiere à ceux qui l'avoient perduë. Moi-même je mourrai, puiſque ce n'eſt qu'en m'immolant que je dois vous ſauver; mais je ſortirai glorieux du Sepulchre, & je reparoîtrai vivant au milieu de vous.

Que répondra cet homme tout à l'heure ſi flottant, ou

même ſi indocile ? Dira-t'il qu'il ne veut pas déférer à l'autorité Divine, parce qu'il ne comprend pas avec évidence les propoſitions qu'elle lui révéle ? Cette réplique inſenſée ſeroit plus inconcevable que la choſe même qu'il refuſe de croire. Car enfin dès qu'il eſt indubitable que c'eſt Dieu qui parle, il ne l'eſt pas moins que ſa parole eſt vraye, & quelque oppoſition qui ſe trouve entre ſa Doctrine & le ſens humain, c'eſt à la raiſon à plier ſous un empire ſi reſpectable. Voudra-t'il conteſter le pouvoir des miracles, & ſoûtenir qu'ils n'en ont pas aſſez pour aſſujettir nos répugnances? Mais il détruit par-là le plus éclatant de tous les témoignages ; il jette les hommes dans un Pyrroniſme inévitable, il rend la Divinité complice du menſonge, il lui ravit l'unique moyen extérieur de faire diſcerner ſa parole d'avec celle des faux Prophétes, & il ne ſçait lui-même ce qu'il demande. On ne ceſſeroit point de dire à ce diſputeur aveugle : Ou les miracles ſont de Dieu, ou bien ils ſont des hommes. S'ils ſont des hommes, enſeignez-nous par quel ſecret des Etres ſi bornez peuvent entrer dans celui des loix naturelles, & produire des effets dont la cauſe eſt ſi profonde. S'ils ſont de Dieu, convenez donc que c'eſt par eux qu'il a deſſein de s'expliquer à nous ſans mélange d'erreur, & que celui qui les fait en ſon nom ne peut tromper par ſa Doctrine.

S'il inſiſte, diſant qu'à la vérité les Miracles qu'il voit lui paroiſſent clairs & certains, mais que d'une autre part les myſteres lui ſemblent auſſi évidemment contradictoires, on lui répond que l'abſurdité prétenduë des Dogmes eſt le point dont il eſt queſtion, qu'il n'allégue pour en prouver le contradictoire, que ſon impuiſſance à les comprendre; impuiſſance, qui ne prouve rien que les limites de la raiſon, pendant que Jeſus-Chriſt fait des prodiges dont l'évidence eſt le ſupplément de celle qui manque à la vérité des myſtéres. En un mot on lui maintient que l'apparente abſurdité des Dogmes n'ôte rien à la certitude des miracles, & tout au contraire que l'évidence palpable des miracles écarte les nuages répandus ſur les Dogmes, & démontre leur certitude. Effectivement Dieu peut obliger l'homme à croire ce que l'homme ne comprend pas, ſans que perſonne puiſſe lui

demander : Pourquoi le voulez-vous ainſi ? Mais il eſt impoſſible que Dieu faſſe des miracles en faveur d'une Doctrine fauſſe. La Doctrine eſt donc certaine quand elle eſt appuyée de miracles, & que d'ailleurs elle ne contredit pas ce que Dieu nous a déja fait connoître de ſes volontez par la révélation naturelle, ou d'une autre maniere.

Voyez ci-deſſus la Réponſe à la ſixiéme Difficulté.

L'incrédule que je ſuppoſe, écoutera-t'il enfin qu'on le jette lui-même dans le Pyrroniſme ; que s'il doit entrer en défiance de ſa propre raiſon ſur ce qu'elle lui montre d'incompatible dans les myſtéres, il faudra que ſa même raiſon doute de l'évidence qu'elle croit avoir ſur les miracles de Jeſus-Chriſt ; que s'il peut ſe tromper ſur l'un, il peut également ſe tromper ſur l'autre, & qu'en lui raviſſant le privilége de juger du Dogme, il perd le droit de juger du prodige ?

Non, vous n'êtes point réduit à cette défiance exceſſive de vous-même, lui répondroit-on, & vous confondez trop légérement ce qu'il y a de plus diſſemblable. On ne veut pas que vous vous rendiez arbitre de la vérité ou de la fauſſeté des myſtéres. Pourquoi ? C'eſt qu'ils ſont hors de vos bornes, & qu'il ne vous convient de décider que dans le cas qui ne les excéde point ; c'eſt qu'il eſt ſurperflu, c'eſt qu'il eſt déraiſonnable de prendre conſeil de la raiſon ſur ce qui n'eſt offert que pour ſervir d'exercice à la foy ; c'eſt qu'il eſt permis à Dieu de ſe réſerver à lui ſeul des connoiſſances que ſa ſageſſe ne veut pas nous diſpenſer durant cette vie mortelle ; c'eſt que vous êtes téméraire d'aller contre ſes deſſeins ſur le plan de Religion qu'il lui a plû d'érablir ; c'eſt, pour achever, qu'en ſuppoſant, comme vous faites, que tout ce que vous ne comprenez pas eſt abſurde, vous ſuivez un principe abſurde de lui-même, puiſqu'avant que de prononcer d'un objet qu'il eſt abſurde, il faut l'approfondir tout entier, & que de votre aveu les myſtéres ſont d'une hauteur où vous ne ſçauriez atteindre.

Il en eſt tout autrement des miracles ; ils ſont dans vos voyes, pour ainſi dire, & à la portée commune des intelligences. Ce ſont des faits nuds, & qu'il eſt facile de diſcuter. S'ils ſont déja ſoûmis au tribunal de la raiſon, ils ne le ſont pas moins à celui des ſens. Vous avez des principes

sûrs pour les diſcetner, & d'infaillibles regles pour vous aſſûtet de leur certitude. Ils vous ſont accordez pour être des fondemens de créance, & des préſervatifs contre l'erreur. Ils ſont comme la voix de Dieu qui s'explique par eux, & il a rendu ce langage exprès ſenſible afin de ſe faire plus clairement entendre à vous. Ce qu'il vous ôte d'une part il vous le rend de l'autre, mais plus abondamment. Il vous débaraſſe du ſoin infructueux des ſpeculations ſur le Dogme où la foibleſſe de l'eſprit ſuccomberoit bien-tôt, & il vous conduit par la route des faits, où l'eſprit, malgré ſa foibleſſe, marche ſans riſque & ſans peine. Loin donc qu'il vous ſoit interdit de juger des mitacles, on vous y exhorte au contraire, on vous laiſſe ſans atteinte le privilége & le droit d'en décider. Loin que vous deviez ſur ce point entrer en défiance de votre raiſon, c'eſt le point où votre raiſon a le moins à craindre de la ſurpriſe.

Maintenant & après ces réponſes, que reſte-t'il au Contradicteur que nous venons d'entendre, ſinon d'examiner de bonne foy, mais cependant en critique ſévere les miracles de Jeſus-Chriſt. C'eſt à cela que le fixent les régles de la diſpute. Ses longs raiſonnemens ſur le Dogme ne ſont que des écarts & des ſuperfluitez. C'eſt du fait ſeul qu'il eſt queſtion. Or pour revenir aux Déïſtes que je combats, ils reconnoiſſent enfin dans leur objection que les prodiges de l'Evangile ſont au rang de ce qu'il y a de plus authentique dans l'Hiſtoire; par conſéquent il ne leur eſt plus permis de s'élever contre la Religion Chrétienne, & je me flatte d'avoir mis leur défaite en pleine évidence.

Que ceux qui ſe laiſſent ébloüir par les difficultez de l'incrédule apprennent de leur côté par cet éxemple à n'y pas déférer de léger, & qu'ils reconnoiſſent que ſous un air de raiſonnement elles ne renferment d'ordinaire que des ſophiſmes, & de captieuſes ſubtilitez. Mais que les incrédules encore plus ſe défient eux-mêmes de cet art dangereux qui a des couleurs pour tout, qui ſçait incidenter ſur tout par de ſpécieuſes paroles, donner de la vraiſemblance à la fauſſeté même, tendre des piéges à la raiſon, échapper à la vérité par d'éternelles ſoupleſſes, & pour ſe défendre de lui donner les mains, ſe ménager contre elle d'inépuiſables reſſources

reſſources. De quoi s'agit-il en effet ? N'eſt-ce plus de chercher à s'inſtruire de concert en ſimplicité, & n'eſt-il queſtion dans nos diſputes que de voir à qui l'emportera par les artifices du diſcours ? Mépriſable victoire qui avilit celui qui s'en honore. Pour nous, nous n'en voulons point, & nous l'abandonnons à nos ennemis. La vérité dédaigne ces petits détours, & ils ſeront toûjours en horreur à la Religion. Il eſt aiſé, je l'avoüe, de ſurprendre par eux celui que le penchant prépare à l'erreur, les eſprits qui négligent d'approfondir, & en général toutes ces ames foibles que proſterne le ton hardi de la confiance. Mais auſſi par eux l'on décrédite ſa cauſe devant les Sages, qui jugent par principes, qui démêlent ce qu'obſcurcit une équivoque trompeuſe, & qui veulent dans les paroles non de quoi fomenter les doutes, mais de quoi les diſſiper, ſe faire de chaque choſe une idée fixe, & s'aſſûrer une Doctrine invariable qui les ſauve de l'inquiétude attachée aux ſyſtêmes toûjours flottans.

Douziéme Difficulté.

JE penſois avoir ſatisfait aux principales raiſons des Déïſtes, & n'avoir plus qu'à finir ; mais puiſqu'on me propoſe encore une Difficulté contre l'Evangile, il eſt juſte d'écouter juſqu'au bout.

Il n'y a, dit-on, même dans les *Faits* qui ſervent d'appuis au Chriſtianiſme, rien qui doive autoriſer la créance de ſes Dogmes. On vente les miracles de Jeſus-Chriſt comme la preuve inébranlable de ſa Doctrine; mais qu'y a-t'il de plus équivoque, & de moins déciſif que cette ſorte de demonſtration ? Ce Meſſie tant élevé par les Chrétiens, qu'a-t'il donc fait dont le Paganiſme ne produiſe des éxemples innombrables ? Ses prodiges ont ſurpris, & fait taire le Monde enchanté ; qu'ainſi ſoit. Mais qu'on diſe ce qu'il a fait, & que nul n'ait fait après lui. Il eſt né, dites-vous, au milieu des prodiges. Pour ne parler ici que d'un ſeul homme dont l'Hiſtoire eſt connuë, Apollone de Thyanes n'eſt-il pas de même entré ſur la Terre avec tout l'éclat d'un Dieu ? Jeſus-Chriſt a guéri de mortelles langueurs. La nature n'a-t'elle pas admiré le même pouvoir dans Apollone ? Jeſus-

Philoſtrat. Vita Apollo. l. 2. capp. 3. 4.

Chriſt a reſſuſcité des morts. Apollone n'a-t'il pas forcé les tombeaux de s'ouvrir à ſa parole? Jeſus-Chriſt a repris la vie, vainqueur du trépas. Apollone n'a-t'il pas eu de pareilles deſtinées? Jeſus-Chriſt s'eſt fait ſuivre d'une foule de Diſciples, attirez par l'éclat de ſes vertus. Apollone a t'il eu moins d'admirateurs dans toutes les contrées de l'Univers? A Antioche, à Babylone, à Ninive, à Athenes, à Ephéſe, à Lacédémone, en Egypte, dans la Phénicie, à Rome, dans les Eſpagnes, & juſques dans les Indes, n'a-t'il pas vû les reſpects marcher à ſa ſuite, & ſa perſonne toûjours précédée de la gloire de ſon nom? Jeſus-Chriſt s'eſt fait dreſſer des Autels. Apollone n'a-t'il pas eu ſes Temples, ſes Prêtres, & ſon culte? Les Empereurs eux-mêmes ne l'ont-ils pas adoré? Jeſus-Chriſt après ſa mort s'eſt montré viſible à ſes Diſciples. Apollone redevenu préſent, ne mit-il pas des bornes au courage d'Aurelien prêt à détruire la ville de Thyanes? Enfin, & pour tout dire, ſi Jeſus-Chriſt a prédit l'avenir, Apollone n'a-t'il pas fait des prédictions juſtifiées par les événemens publics? Tous ces faits ſont atteſtez par de graves Auteurs, les uns témoins oculaires, les autres contemporains, tous ſincéres, unanimes, & déſintéreſſez. Qu'eſt-ce donc qu'on pourroit leur oppoſer de ſolide? Mais auſſi reconnoiſſez qu'ils ſont vrais, tout-à-coup voilà la preuve qui s'éléve contre vous, & l'on fait ce raiſonnement dont nulle partie n'eſt captieuſe.

Id. l. 4. c. 16.

Id. paſſim

Vopiſc. in Aurelian. Dio. l. 77. Lamprid. in Alex.

Vopiſc ni Aurelian. Philoſtrat. l. 5 c. 10. Id. l. 8. c. 10. Dio. l. 67.

Ou les miracles de Jeſus-Chriſt ne prouvent rien pour ſa Doctrine, ou ceux d'Apollone prouveront également pour la ſienne. Il n'y a point de diſtinction pour des cas tout pareils. Si vous dites: Le Ciel s'eſt déclaré pour le Dieu des Chrétiens; tout auſſi-tôt je vous réponds: Le Ciel s'eſt déclaré pour Apollone par une continuité de prodiges ſemblables. Dites que c'eſt à la Doctrine d'autoriſer les miracles. On vous réplique: Ne voyez-vous pas que cette reſſource eſt vaine, qu'elle ouvre un nouveau champ à la diſpute, & qu'elle nous jette dans une diſcuſſion interminable de controverſe. Voudrez-vous ſoûtenir que les merveilles admirées dans Apollone, étoient autant de preſtiges & d'images trompeuſes? Regardez à quoi vous êtes réduit. C'eſt la Providence que vous accuſez. Vous faites de l'Etre parfait, un

Etre malin, un Dieu ſéducteur qui trompe les hommes, & qui prépare un écüeil, un piége à ſes propres enfans. Réponſe qui ſcandaliſe, & qui effraye une oreille religieuſe. Avoüez donc que la preuve par les *faits*, n'en eſt pas une démonſtrative en faveur de la foy Chrétienne. Car au fonds toute preuve qui peut avec une force égale être tournée contre celui qui la fait, n'eſt qu'un diſcours importun. Or telle eſt celle qui ſe tire des prodiges de Jeſus-Chriſt. Elle n'eſt donc ni ſérieuſe, ni digne de l'importance de la queſtion.

Réponſe.

VOilà, comme il eſt clair, l'objection entiere, ſans rien diminuer de ſa force. Je ne demande qu'une attention légére qui la compare avec mes réponſes.

Premierement, eſt-il permis, eſt-il équitable de faire conteſter ce qu'il y a de plus palpablement faux, avec ce qu'il y a jamais eu de plus évident ſous le ſoleil ? Avec quelle pudeur, & en quel eſprit oſe-t'on nous oppoſer la fabuleuſe Hiſtoire d'Apollone ? Oublie-t'on qu'il y a cent & cent preuves contre elle, que le menſonge n'y eſt pas même déguiſé, qu'il s'y offre à découvert de page en page, de ligne en ligne, & qu'à préſent il n'amuſe au plus que l'oiſive crédulité de l'enfance ? Puiſqu'on nous réduit pourtant à examiner de près, & en détail ce paralléle injurieux de Jeſus-Chriſt avec un Philophe Pythagoricien, j'y conſens, quelque amére que puiſſe être cette diſcuſſion.

Pour juger ſainement de la nature & du poids d'une Hiſtoire, la premiere, & la plus importante de toutes les regles, eſt de connoître celui qui nous la donne; car la croyance d'un fait ſe détermine d'abord ſur l'autorité de l'Ecrivain qui l'atteſte. Si cette autorité ſe trouve équivoque, & ſuſpecte, le fait prend d'elle ces qualifications, il devient incertain, & conteſtable.

Or je maintiens que les Auteurs qui nous content les prodiges d'Apollone, ſont récuſables ſur ces mêmes prodiges, & que nul homme ſenſé ne les peut croire, en ſuivant les loix de la Critique. Qui eſt-ce en effet qui nous trace ces magnifiques images ? C'eſt Philoſtrate. Mais ce Philoſtrate

étoit-il contemporain d'Apollone ? Non. Il étoit poſtérieur de plus de cent ans à ſon Héros. Philoſtrate n'a donc rien vû de ce qu'il rapporte, & il ne le répéte que d'après la voix populaire : ſource infidelle, & plus ſouvent favorable au faux qu'elle ne l'eſt au vrai. Telle eſt l'autorité qu'on nous cite, & ce qu'il y a d'admirable, on veut qu'elle nous aſſujettiſſe toute ſeule.

Eſt-ce ainſi que nous en uſons, nous Chrétiens, qu'on accuſe toutefois d'être ſi crédules ? Nous voulons convaincre les Contradicteurs de la foy. Que faiſons-nous ? Sans nous arrêter aux bruits vagues, nous citons non pas un Hiſtorien, mais pluſieurs ; non pas un Ouvrage fait des ſiécles entiers après l'événement, mais des Ouvrages où les Auteurs parlent en témoins, & s'écrient : Nous vous diſons ce que vos yeux ont vû comme les nôtres, ô vous tous qui nous liſez ; des Auteurs que nul ne dément, & qui s'accordent ſans s'être concertez. C'eſt de la ſorte qu'il faudroit nous convaincre que les avantures d'Apollone ſont réelles, & non par le témoignage d'un homme ſeul qui n'expoſe que ce qu'il a recüeilli, au hazard d'être faux, pourvû qu'il étonne.

On me dira que je me trompe, ou que je déguiſe ; que Philoſtrate n'a rien écrit que ſur les Mémoires fidéles & ſecrets de Maxime d'Eges, de Mœragenes, & ſur tout de Damis, cet Aſſyrien Diſciple inſéparable d'Apollone. Ce ſont eux en effet que Philoſtrate donne pour garans de la vérité de ſes diſcours. Mais quelle reſſource contre nos doutes ? Quand il n'y auroit pour décrier ces Mémoires ſecrets, que leur propre ſecret, en faudroit-il davantage ? Plus ils ont été ſoigneuſement, & long-temps cachez, moins ils s'attirent la confiance. Ce n'eſt pas ainſi ni par ces détours myſtérieux que la vérité ſe plaît à ſe produire. Toûjours ſimple & ingénuë, elle vient comme au-devant de tout avec un front ouvert, & ſe décéle elle-même. Qui ſçait donc ſi ces Mémoires prétendus fidéles, l'étoient autant qu'on le dit ? Ce ne fut pas Damis qui les donna de ſa main à Julie femme de Sévére, ce fut je ne ſçai quel ami de Damis qui les fit voir à l'Impératrice, d'où ils paſſerent entre les mains de Philoſtrate. J'accorde, ſi l'on veut, que Damis étoit ſincere. Mais ſon confident l'étoit-il ? Ce perſonnage inconnu

Philoſtrat. l. 1. capp. 2. 3.

qui vient ici ſur la ſcêne, ne pouvoit-il pas ajoûter ou retrancher à ſon gré dans l'Ecrit dont il étoit ſeul dépoſitaire ? Il l'a pû ſans doute. Qui m'aſſûrera qu'il ne l'a pas fait ? Seroit-il le premier impoſteur, & ne pourroit-il pas avoir été complice des fraudes d'Apollone ? Je n'en ai pas la preuve, j'en conviens ; mais il me ſuffit de le pouvoir ſoupçonner, & mon ſoupçon ſe tourne en preuve, ſi vous n'avez de quoi le détruire.

Pour Maxime d'Eges, & Mœragenes, on n'éxigera pas que j'aye d'eux une opinion plus favorable que ne l'avoit Philoſtrate lui-même. Il ne veut pas qu'on ſe repoſe ſur la foy du dernier, & l'on n'ignore pas que l'autre n'avoit fait qu'une Hiſtoire d'Apollone (*a*) très-informe. Il n'eſt donc pas vrai que je me trompe, & moins encore que je déguiſe, ſi je place les avantures d'Apollone au rang des fables, & des fictions inventées par les Poëtes. Je n'y mets gueres de différence qu'à l'égard du gracieux qui manque aux unes, & qui n'eſt ſouvent dans les autres que trop ſûr de nous plaire. *Philoſtrat. l. 1, c. 3.*

Quoi donc ? Philoſtrate aimoit-il à feindre par le ſeul plaiſir de feindre ? Quelles raiſons pouvoient le porter à tant d'éloges, ſi la vérité ne l'y avoit contraint ? Quelles raiſons ? Il eſt facile de les dire. Philoſtrate vouloit gagner l'eſtime de Julie, & mériter la faveur d'Antonin Caracalla. L'un & l'autre paſſionnez pour tout ce qui avoit l'apparence du merveilleux, aimoient à en entendre le récit, & l'on ſçait combien en particulier étoit démeſurée la prévention de Caracalla pour Apollone. Jamais il n'en parloit qu'avec une ſorte de vénération, & il y a des preuves que ſa folle eſtime lui éleva les mêmes monumens que le paganiſme dreſſoit à la gloire des Héros, & des grands Hommes. C'eſt Dion entr'autres qui nous l'aſſure, & ſon témoignage eſt déciſif. *Dio. l. 77.*

Julie de ſon côté étoit de ces femmes vaines, éblouïes de l'éclat que donne le ſçavoir, jalouſes de la réputation du bel eſprit, & curieuſes des nouveautez. Sans ceſſe elle étoit entourée comme d'un chœur de Poëtes, de Sophiſtes, de Grammairiens, de Rhéteurs, & même de Géométres. Phi-

(*a*) Nam Maximus quidem particularia quædam hominis hujus (*Apollonii*) facta parce admodum breviterque perſtrinxit. *Euſeb. in Hierocl. c. 1*

loſtraſte étoit de ce nombre ſçavant, il eut d'elle les Mémoires du confident de Damis, & ſur les contes du Peuple, il y fit les additions conformes au goût de l'Impératrice. Il n'eſt que trop ordinaire aux hommes d'être ainſi les eſclaves des foibleſſes de leurs Princes; nul ne penſe à les guérir, & la politique générale n'eſt occupée qu'à les flatter. Philoſtrate donna dans un écüeil dont il eſt ſi difficile, du moins ſi rare de ſe garantir; il dit d'Apollone tout ce qu'on dit à ceux qu'enchante le magnifique, & le ſingulier. Le fonds étoit heureux; il l'orna de ce que l'imagination peut inventer de plus rare; où le fonds manquoit, il eut recours aux ſupplémens, & aux épiſodes de génie; il fit un Roman, pour tout dire; & ce qu'il y a de plus honteuſement ſervile, un Roman dont il connoiſſoit lui-même toute l'impoſture. En deux mots, voilà tout le myſtére qui n'a rien, comme l'on voit, que de commun, & de naturel.

Au ſurplus, & s'il eſt permis de décider du cœur d'autrui, je ſoupçonnerois encore Philoſtrate de vaine oſtentation dans le projet de ſon Ouvrage. Parcourez-le. A chaque pas s'y découvre l'affectation puérile d'étaler ſes connoiſſances à tort, & à droit, ſans ordre, ſans beſoin, & même avec une ſenſible violence. Ce qui n'y devroit au plus ſervir que d'ornement ou d'acceſſoire preſque imperceptible, y compoſe le principal, & ce principal eſt noyé dans un amas confus de recherches également inutiles, & ambitieuſes, où le Lecteur apprend tout, excepté ce qu'il s'attend d'y apprendre. A quel propos viennent, par éxemple, ces fatigantes, & longues digeſſions ſur les Panthéres d'Arménie, ſur les Eléphans, ſur la nature du Phénix, & ſur les Satyres, ces Dieux champêtres de la Fable? A quel deſſein montre-t'il un ſçavoir frivole ſur les Pygmées qui habitent des lieux ſoûterrains; ſur ves caſes fabuleux qui marchent d'eux-mêmes à la maniere des Automates; ſur les Monts Taurus & Caucaſe; ſur les Fleuves d'Hypſalis, du Nil, du Pactole; ſur la Mer Rouge, & en particulier ſur la Fontaine de Thyanes? Que ſert de diſcourir juſqu'à la ſatiété ſur des queſtions déplacées, ennuyeuſes, & ſuperfluës; d'éxaminer, par éxemple, comme un point ſérieux, ſi la terre eſt plus ancienne que les arbres, ou ſi les arbres ſont plus anciens qu'elle; ſi

c'eſt le vin qui diſpoſe au ſommeil mieux que l'eau, ou ſi l'eau pour cette propriété l'emporte ſur le vin. Imagine-t'on rien au monde de moins grave, de moins indifférent, & tout à la fois de plus affecté ? C'eſt-là, néanmoins, j'en atteſte tous les hommes, le fructueux, & l'inſtructif, dont Philoſtrate paye la patience de ſon Lecteur.

Après ces remarques générales, je devrois peut-être m'arrêter. Les Sages au moins jugeront qu'elles ſuffiſent pour détruire dans les fondemens la romaneſque Hiſtoire d'Apollone. Mais le parti de répondre à tout contente mieux la multitude, & dès qu'il s'agit de la convaincre, nulle complaiſance ne nous coûte.

On avance donc qu'Apollone a fait autant de prodiges que Jeſus-Chriſt ; & pour commencer par ſa naiſſance, on dit que ſa mere enceinte apprit de Protée ſous la figure d'un Dieu Marin, que lui-même alloit naître d'elle : qu'au même temps elle vit des Cygnes, dont les chants agitoient l'air, & ſembloient préſager la gloire de l'heureux enfant qu'elle alloit mettre au jour.

Philoſtrat. l. 1. c. 3. Euſeb. in Hierocl. c. 1.

Mais ſans compter que ce récit paroît viſiblement ce qu'il eſt, je veux dire une fable de la nature de celles des Fées, je voudrois qu'au moins Philoſtrate nous eût précautionnez contre le doute par d'inconteſtables témoignages. Plus le fait qu'il raconte excite la ſurpriſe, plus il étoit capital de le ſoûtenir par des preuves authentiques. Choſe étrange cependant ! On nous dit ce qui eſt contre toute la raiſon de croire, & l'on ne tente pas même de le rendre croyable. Le fait eſt, parce que la mere d'Apollone l'aſſûre. Vous vous défendrez donc d'aller au de-là. Sa parole eſt un Oracle infaillible, & vous lui donnerez une créance aveugle. A-t'on mis jamais la foi des hommes à de pareilles épreuves ? Et que ne diroit-on pas contre la nôtre, ſi elle n'avoit que ces étayes fragiles & trompeuſes ?

Quand nous diſons de Jeſus-Chriſt que les Eſprits Céleſtes annoncérent aux hommes le prodige de ſa naiſſance, nous rapportons un fait public, un fait dépoſé par tous les Paſteurs qui le virent. Le témoignage, ſi je le puis dire ainſi, marche toûjours à côté du miracle, & nos Hiſtoriens ne ceſſent de prouver ce qu'ils diſent. Mais ici vous ne voyez

rien de pareil. Philoſtrate, n'a (a) pas un Auteur, un témoin à citer pour lui. Tout lui manque juſqu'à Damis, qui jamais n'a dit un mot de cette naiſſance prodigieuſe. Quelle eſt donc cette hardieſſe téméraire qui vient ici comparer Apollone avec le Dieu des Chrétiens? Peut-on être équitable, & produire de ſemblables rapports?

Qu'on diſe tant que l'on voudra ſur la dépoſition de Philoſtrate, qu'Apollone revenu des Indes, ne trouva point de maux dans la Gréce invincibles à ſon pouvoir. Ma réponſe revient toûjours contre ces vagues aſſertions, & je ne ceſſe de dire: Où Philoſtrate a-t'il pris ce qu'il avance? Qu'allégue-t'il pour m'en convaincre? Si ces guériſons innombrables avoient eu tant de témoins, pourquoi ſe trouve-t'il le ſeul qui nous en inſtruiſe? L'Univers entier devoit-il être muet durant un ſiécle? Cent, & cent bouches ne devoient-elles pas ſe faire entendre de toutes les parties du Monde, & préparer un ſi grand ſujet d'admiration aux races à venir? Rien moins cependant. Un ſilence univerſel, & calme laiſſe ignorer tous ces prodiges. Ce n'eſt qu'à la fin du ſecond, ou même au troiſiéme ſiécle de l'Egliſe, que ces faits commencent à ſe répandre. Qui croira donc qu'ils ſont ſincéres, & vrais? Au contraire qui eſt-ce qui ne dira pas: C'eſt le goût de la Fable qui les enfantoit; peut-être même une envie jalouſe contre le Chriſtianiſme, & le deſir d'en ſuſpendre les progrès, ou de ménager ſa ruine.

Mais quand même ces guériſons ſeroient auſſi conſtantes qu'elles ſont fauſſes, de quel droit les honore-t'on du titre de prodiges? N'y-a t'il pas un art humain, une ſcience naturelle, une expérience de remedes, qui rendent la ſanté perduë? Apollone dans ſes courſes immenſes ne pouvoit-il pas avoir appris quelques-uns de ces ſecrets utiles & curieux, que la Nature diſpenſe aux différens climats? Sa longue retraite dans le Temple d'Eſculape à Eges, ne put-elle pas l'inſtruire des artifices dont uſoient les Prêtres de l'Idole, avec cette troupe d'infirmes que la ſuperſtition y amenoit? Ce qu'il faudroit nous dire, & le démontrer, eſt que les maux guéris par lui étoient incurables, & qu'à la ſeule autorité

(a) Nullo tamen unde hæc hauſit citato Authore. Neque enim fabulæ hujus aſſertorem ſcribit Aſſyrium Damin, *Euſeb. in Hierot. c. 1.*

de

de ſa parole ils s'enfuyoient loin des hommes infirmes. Ainſi l'a fait Jeſus-Chriſt ; ainſi l'ont fait ſes Diſciples ; & les Juifs comme les Payens l'ont avoüé. Que l'on ſe donne la peine de relire le Chapitre dixiéme du premier Livre ; on verra les preuves que j'en donne ; & ſi elles ne ſont pas déciſives, je conſens à toute l'indécence du paralléle.

Hâtons-nous de deſcendre à ce qui ſemble nous être oppoſé de plus fort. Il y a ſans doute plus de caractére de Divinité, plus de réalité de pouvoir, plus de prodigieux à redonner la vie aux morts que la ſanté aux malades. Le trépas eſt l'écüeil comme la borne de la puiſſance humaine. Lui ſeul échappe à nôtre empire, & nous aſſujettit au ſien. Or Apollone de Thyanes a rendu la vie aux morts. Le fait ne peut être mis en queſtion, il fut public, & Rome entiere le vit de ſes yeux. Du moins dans ce trait eſſentiel la comparaiſon eſt éxacte.

Non, elle ne l'eſt pas, & l'on va voir ſi ce déni formel eſt mal fondé. Rétabliſſons le fait de la maniere qu'il eſt rapporté par Philoſtrate lui-même. Je ne veux que lui pour Juge. Il dit qu'à Rome Apollone rendit le jour à la fille d'une Maiſon Conſulaire. Mais obſervez par le détail qu'il fait des circonſtances du prodige, comment il ſe tourne pour nous, & contre lui. *Philoſtrat. l. 4. c. 16.*

D'abord il éléve juſqu'aux nuës le miracle qu'il rapporte, puis tout d'un coup il s'embarraſſe, il héſite, il flotte, & ſe dément. Ce n'eſt plus une réſurrection dans la rigueur du terme, c'eſt une eſpéce de réſurrection : la fille Romaine n'étoit point morte, ſeulement elle paroiſſoit l'être : *Obiiſſe videbatur ;* la vie ne l'avoit point quittée, ſeulement une foibleſſe en avoit ſuſpendu les opérations & les ſignes ſenſibles. Apollone n'eut donc que l'avantage fortuit d'une circonſtance heureuſe, & c'eſt évidemment ce qu'inſinuënt ces termes choiſis avec art : *Puellam excitavit ex hac morte quam videbatur oppetiiſſe.* Entendez les paroles qui ſuivent : *Etoit-ce*, dit-on, *qu'il reſtoit encore dans cette maſſe froide & léthargique quelque étincelle, quelque reſte de ſentiment engourdi ? Etoit-ce* qu'Apollone *ranima des eſprits entierement glacez ;* (a) *Je ne ſçai, & je le comprends auſſi peu que*

(a) Sive ſcintillam animæ in eâ reperierit quæ medicos latuerit ; [aiunt enim

ceux qui en furent les témoins. Ici ce n'eſt pas moi qui veux prononcer, je ſupplie le Lecteur de le faire lui-même. Peut-on penſer en effet que Philoſtrate ait crû véritable une réſurrection ſi viſiblement imaginaire, & contrefaite? Voyez ſon air incertain, & ſes expreſſions timides. D'abord il ſuppoſe morte cette Vierge Romaine, & il le falloit bien ainſi pour la gloire de ſon Héros. Mais cela même qu'il voudroit ſi bien faire croire, il n'oſe le dire d'une voix ferme. Un fonds naturel de pudeur contraint ſes deſirs, & il modifie ſes paroles, pour appaiſer la vérité qui l'eût démenti. Le voilà chancelant ſur l'explication de ſon vain prodige, & il ne voit pas qu'en l'expliquant il le détruit. A la faveur de cette *étincelle* de vie qu'il eſt forcé de reconnoître, à travers ce reſte de chaleur *imperceptible aux Maîtres de l'art*, quel œil n'apperçoit pas ce qu'on s'efforce de lui cacher? Si cette *étincelle* ne ſubſiſtoit pas, d'où vient que vous la laiſſez paroître? Si cette *étincelle* marquoit encore un feu ſecret, d'où vient que vous nous vantez le prodige dont vos paroles trahiſſent l'impoſture, ou l'incertitude?

Quelle différence de cette Réſurrection feinte à celles dont l'Hiſtoire Evangelique conſerve la mémoire? Déja pour la fille de Jaïr étoit préparée la pompe funebre; déja le fils de la veuve de Naïm étoit porté au tombeau de ſes peres. Nulle *étincelle* de vie ne reſtoit en eux; Jeſus-Chriſt les rend néanmoins à la lumiere du jour. Il prend la main de l'une, il parle à l'autre, & tout à coup dans ces cadavres immobiles rentre le mouvement qui reproduit le jeu, le concert, & le mécanique naturel des reſſorts. Lazare eſt depuis quatre jours dans les entrailles de la Terre. Sans doute il n'y conſerve ni *étincelle* de vie, ni reſte de chaleur. Cependant Jeſus-Chriſt l'appelle. Lazare obéit, & ſe montre aux yeux étonnez de le revoir. Tout un grand Peuple eſt témoin de ce prodige, & nous en avons l'aveu de ceux même que l'intérêt de parti engageoit à nous le conteſter; ſeconde différence dont il ne ſera pas inutile de faire la remarque.

Matth. c. 9.

Luc. c. 7. *v.* 11.

Joan. c. 11.

tunc exiguum rorem de Cœlo deſcendiſſe, illam vero halitum ore emiſiſſe;] ſive animam penitus extinctam refoverit & recreaverit; difficilis eſt rei cognitio non mihi ſolum, ſed & his qui aderant. *Philoſt. l.* 4. *c.* 16.

Car enfin, ſelon celle d'Euſebe, ſi le miracle d'Apollone eût été véritable, & fait dans la premiere Ville du monde, l'Empereur l'auroit-il ignoré? Les Grands de ſa Cour, les Philoſophes, le Peuple même ſi diſpoſé aux acclamations dans les ſpectacles uniques ou rares, euſſent-ils de concert gardé le ſilence? Les amis d'Apollone, cette troupe toûjours prête à lui applaudir, n'auroit-elle pas porté juſqu'aux oreilles les plus diſtraites la nouvelle d'un miracle ſi ſingulier? Enfin Euphrate, ce Philoſophe ſi célébré par Pline le jeune, tant d'autres occupez à décrier Apollone comme un Magicien infame, auroient-ils négligé ce trait contre lui? Je veux bien permettre qu'on le croye, s'il eſt vrai que les hommes ne fuſſent pas alors tout ce qu'ils ſont aujourd'hui, je veux dire, curieux, éxagératifs, & cenſeurs.

Euſeb. in Hierocl. c. 4.

Philoſtrat. l. 5. c. 11. & 14. l. 6. c. 4. & 7. l. 7. c. 4. 7. & 15. l. 8. c. 2. & 3.

J'ai quelque peine, je l'avoüe, de faire des réponſes ſérieuſes à de ſi frivoles récits; mais puiſque j'ai commencé, je continuë. On ajoûte qu'Apollone ſe fit ſuivre d'un nombre prodigieux de Sectateurs, & qu'il s'attira par tout les hommages des Peuples. Dieu ſoit loüé. Nous avons encore ici de quoi convaincre nos adverſaires de mécompte. Qu'on liſe Philoſtrate, on n'y trouvera jamais qu'une légére poignée de Diſciples ſur les pas d'Apollone. A Antioche & à Epheſe, on ne lui en connoiſſoit que ſix, ou ſept; encore ne lui furent-ils pas toûjours fidéles. Tous l'abandonnerent, lorſqu'il fut queſtion d'aller avec lui dans les Indes chercher les Brachmanes, Philoſophes de ces lieux. Il fallut que ce demi Dieu partît ſeul d'Antioche, (*a*) & ce long voyage il l'auroit fait ſans ſuite, ſi Damis ne l'eût joint à Ninive; peut-être même avec moins de deſſein que de hazard. En Egypte il fut preſque généralement abandonné des ſiens. Dès qu'il parla de traverſer l'Ethiopie, ſa troupe inconſtante préféra le repos & les douceurs d'Aléxandrie, aux courſes interminables de ce Chef inquiet & vagabond. Eſt-ce là de quoi tant élever un homme, & convient-il d'éxagérer ſi fort en ſa faveur ce qui ſe réduit à rien par ſon Hiſtoire même? Après tout, c'eſt abuſer du langage que de compa-

Euſ. adv. Hierocl.

Philoſt. l. 5. c. 15.

(*a*) Nam cum Damis acceſſurum ſe ad Magos negaret, qui unus alioqui illi Diſcipulus erat comeſque fidiſſimus, ad eos tamen incomitatus ſe contulit. *Euſeb. in Hierocl. c. 1.*

rer les Diſciples de Jeſus-Chriſt avec ceux d'Apollone. La différence eſt palpable. Les uns, tant que vêcut leur Maître, furent inſéparables de ſa perſonne; après ſa mott ils endurérent pour lui mille ſupplices, & ce qu'il y a d'unique, ils lui donnerent des Sectateurs dans toutes les parties de l'Univers. Les autres n'étoient que des errans que guidoit la ſeule curioſité naturelle, qui ſe détachoient avec autant de légéreté qu'ils s'étoient unis, qui ne ptomenoient dans le monde qu'une honteuſe & oiſive molleſſe, qui n'avoient ni Morale, ni Dogmes à répandre, & qui diſparurent auſſi dès que leur Chef ne fut plus. Il eſt vrai, pour revenir à celui-ci, qu'on lui dreſſa des Statuës, des Autels, & des Temples. Mais qu'en concluëtez-vous? Qu'il a trompé quelques Peuples ignotans, & ſuperſtitieux. Voilà tout, je n'en diſconviens pas. C'eſt à vous à décider ſi la ſéduction, lorſqu'elle téüſſit en quelque point, mérite vos reſpects.

Pour ces prédictions par leſquelles on veut prouver qu'Apollone liſoit dans l'avenir, il falloit nous en donnet la démonſtration. Il falloit, non pas chercher à ſurprendre la crédulité par des tetmes vagues, mais ſpécifiet les prophéties, & nous fetmet la bouche par les événemens inconteſtables qui leur cottreſpondent. Loin de le faire, on prend ſoin d'éviter les détails, ſeuls déciſifs en ces matieres. On nous dit pourtant qu'Apollone conſulté par Veſpaſien, mit ce Prince en admiration des ſecrets qu'il lui révéla; qu'Apollone convainquit un inceſtueux, & pénétra dans toutes les circonſtances d'un ctime dont nul indice, nul témoin n'avoient pû l'inſtruire; qu'Apollone enfin dit à Nerva que bien-tôt il parviendroit à l'Empite, comme en effet il y fut élevé peu après.

Philoſt. l. 5. c. 10.

Id. l. 1. c. 7.

Id. l. 7. c 2.

Mais je réponds qu'on ſe joüe de la croyance humaine, dès qu'on ne lui offre que de pareils objets. Quand Apollone auroit été conſulré par Veſpaſien, car ils ſe virent effectivement dans la haute Egypte en 69. quand celui-ci ſur les conſeils de l'autre, auroit gardé l'Empire, contre les avis de Dion & d'Euphtate qui le portoient à rétablir la République, aptès avoir chaſſé Vitellius, peut-on mettre cet entretien de confiance, & tous ces conſeils de politique au rang des prédictions? Il faut être bien éptis du merveil-

Philoſt. l. 5. capp. 9. & 10.

Ibid. c. 14.

leux pour appellet un homme Prophéte à ſi foible titre ? Quand Apollone auroit dévoilé les horreurs ſecrettes d'un inceſtueux, & mis au jour les odieuſes débauches de Menippe, ſuis-je obligé de croire qu'il ne fut pas conduit à travers ces ténébres par ces avis ſecrets que chacun ſçait ? C'eſt la deſtinée des noirs forfaits d'être à la fin découverts ; le ſoin de les cacher ne ſert le plus ſouvent qu'à les trahir. Eſt-on Prophéte ſi-tôt qu'on ſurprend ainſi le crime d'autrui ? Quand Apollone auroit encore prédit à Nerva qu'un jour il ſeroit maître de l'Empire, une adulation ſi groſſiére à l'égard d'un ſujet qu'il excitoit à la révolte, ne me ſera jamais qu'une raiſon de mépris pour ce vain Prophéte. Loin de l'en admirer davantage, tous les ſiécles ne lui en doivent que plus d'horreur, & de haine. Mais Apollone n'étoit pas délicat ſur la foy que les Peuples doivent à leurs Princes. Il s'étoit là-deſſus aguéri contre les ſcrupules, dès le temps qu'il ſouleva contre Neron une partie de l'Eſpagne. *Philoſt. l. 5. c. 3.*

J'ajoûte une réflexion que je crois juſte. Il eſt ſi faux qu'Apollone voulût faire une prédiction ſérieuſe & littérale à Nerva, qu'en préſence de Domitien il s'en défendit lui-même avec une hardieſſe incroyable. C'eſt ſon Hiſtorien qui l'avoüe, & s'il n'a pas ſenti la contradiction qui lui échappe, tout Lecteur aura des yeux, & verra ce qui eſt évident comme la lumiere. Toûjours cette alternative reviendra donc : Ou bien la prédiction d'Apollone faite à Nerva, fut une prophétie dans toute la préciſion de ce terme, ou bien ce n'étoit qu'une flatterie inſidieuſe, ou bien le fait eſt faux, & le récit entier un menſonge qui ſe contredit. Si ce fut une prophétie réelle, d'où vient qu'Apollone s'en dédit en préſence de Domitien ? D'où vient qu'il nia ouvertement que Nerva eût jamais ſongé à l'Empire & à la conſpiration, quoique ſon Hiſtoire diſe le contraire ? Le grand Prophéte qui rougit de ſoûtenir la vérité qu'il avance, & qui ne prévoit pas que l'Empereur va le mettre lui-même dans les fers ! Si ce fut une flatterie baſſe & ſervile, quel perſonnage indécent pour un ſi grand homme ! Mais ſi le fait n'eſt qu'une fable d'un bout à l'autre, quelle foy mérite l'Hiſtorien qui cherche à nous tromper par elle ? *Philoſt. l. 7. c. 14.* *Ibid. c. 3.*

Il reſteroit un mot à dire de l'apparition prétenduë d'Apollone à l'Empereur Aurelien; mais comme on n'autoriſe ce fait d'aucune preuve, d'aucun témoignage, je ne ſçai par où le prendre, ni l'éxaminer. Philoſtrate eſt le ſeul qui nous raconte cette merveille, & par malheur Philoſtrate, comme je viens de le faire voir, ſe décrie par la multitude immenſe de ſes fables. On dit d'ordinaire de ceux qu'on a trouvez faux ſur un article, qu'au moins ils ſe ſont rendus par-là ſuſpects ſur tous les autres. A plus forte raiſon dois-je recuſer ſur un point, celui qui ne m'a dit vrai dans aucun.

Si l'on veut maintenant que je diſe ce que je penſe d'Apollone en ſincérité, ce n'étoit rien moins qu'un homme admirable & extraordinaire, ſi ce n'eſt par ſes folies. Sa conduite, ſes diſcours, ſes mœurs, ſes voyages, ſa Doctrine, tout étoit d'un caractére foible, irrégulier, préſomptueux, faux & trompeur. Qu'y a-t'il, par éxemple, de plus puérile, de plus indigne de la gravité philoſophique que cet art myſtérieuſement ridicule par lequel il ſe vantoit d'entendre, ſans s'y tromper, le langage des oiſeaux, & d'être le fidéle interpréte de leur ramage? Qui pouvoit l'en démentir? Ou qui eſt-ce qui ne pouvoit comme lui s'honorer des mêmes connoiſſances? Pour le dire, il ne falloit qu'être auſſi hardi que lui, & porter un front qui ne rougit pas des plus inſoûtenables paradoxes. Cet homme qui comprenoit pourtant les diſcours des Automates, n'entendoit pas ceux des hommes, & dans les Indes il eut beſoin d'un Interpréte. Certes ſes Dieux le ſervoient bien mal. Ils lui refuſoient le néceſſaire, le commode au moins, & ne lui accordoient que l'inutile, & le ſuperflu. Quelle inconſtance d'ailleurs dans ſes voyages, & quel fonds d'inſtabilité dans ſes courſes éternelles? Cet homme que le Ciel avoit inſtruit, & qui lui-même, pour ne pas démentir le témoignage de ſa mere, étoit le Dieu Protée, paſſe les Mers, & les repaſſe, traverſe les plages glacées, & les plages brûlantes, vole juſques dans les Régions les plus écartées. Pourquoi? Pour ſe faire inſtruire par des hommes, pour apprendre d'eux les régles de la Magie, & recüeillir à grands frais les folles ſuperſtitions particulieres aux différens climats. Que de travaux ſoûtenus à pure perte!

Euſeb. in Hieroel. c.

Mais peut-on n'être pas effrayé de ſes vanteries perpétuelles? Rien ne découvre mieux un eſprit foible, que cette profeſſion ouverte de s'élever ſoi-même. Nôtre éloge meſſied toûjours ſur nos lévres, & dépare nos talens. C'eſt aſſez de mériter la loüange; laiſſons aux autres le ſoin de nous en rendre le tribut. Encore, ſi nous ſommes précautionnez, devons-nous en fuïr les périlleuſes douceurs. Pour Apollone, moins timide, il ſe rend à lui-même de ſuperbes témoignages, & ſe trouve ſans ceſſe le premier de ſes admirateurs. Entendez ce qu'il répond, quand on lui montre l'image du Roi des Parthes, pour l'engager à lui rendre les reſpects ordinaires. *Celui que vous adorez*, dit-il, *ſera trop heureux s'il mérite que je l'eſtime.* Les oreilles ont-elles jamais oüi de plus orgüeilleuſes paroles? Ailleurs il ſe nomme ſans détour le plus ſage des hommes, & ne craint point de dire à Démétrius le Cynique, avec une audace qui effraye, (*a*) qu'il ſçait tout ce qu'il eſt poſſible de ſçavoir. Eſt-ce la préſomption, eſt-ce l'égarement qui domine le plus ici? Je l'ignore. Celui qui parloit de la ſotte, n'a laiſſé néanmoins aucun monument de ſes vaſtes, & profondes connoiſſances. Mais s'il en a joüi tout ſeul, ce n'eſt pas comme il paroît, que la modeſtie l'empêchât de s'en faire honneur. Les titres les plus pompeux étoient en effet les plus chers à ſa vanité. Les Peuples déçûs l'appelloient Dieu; il le ſouffroit; il le vouloit même; & s'il refuſa dans une rencontre qu'on lui rendît en public les honneurs Divins, ce fut, dit Philoſtrate, par la crainte de l'envie. Mais ſi pour réſiſter il n'avoit que ce motif, je n'en découvre que mieux l'enflure de ſon ame.

Philoſt. l. 1. c. 19.

Philoſt. l. 7. c. 4. Id. l. 1. c. 10.

Philoſt. l. 7. c. 10.

Non après tout que je porte la cenſure juſqu'à lui conteſter quelques vertus morales & des traits éparts d'une probité naturelle. Quand ſaint Auguſtin paroîtroit accorder au Paganiſme, qu'Apollone valoit mieux que Jupiter, ce ne ſeroit pas encore nous en donner une autre idée. Ces Dieux prétendus immortels n'étoient le plus ſouvent que des modéles de licence, qui faiſoient aux hommes un ſcrupule de

Aug Epiſt. 138.

(*a*) Ego mortalium cunctorum ſcio plurimum, atque ſapio Scio enim omnia quorum alia ſtudioſis accepta refero, ſapientibus alia, mihi alia, Diiſque immortalibus alia. *Euſeb. in Hier. c. 7.*

la vertu, & preſque toute la Théologie Payenne n'eſt établie que ſur leurs débauches. Ce n'étoit pas être vertueux que d'être moins criminel que ces fauſſes Divinitez, & la vraye morale trouvoit bien encore à reprendre dans ceux qui n'auroient pas même voulu reſſembler à ce qu'ils adoroient.

Philoſt. Soph. 31. Auſſi je vois Apollone accuſé de ces impuretez ſales que nous nous défendons même de nommer, on en marquoit les circonſtances, & ſes plus fidéles Diſciples, s'il en faut croire

Lucian. Pſeudo. Lucien, étoient des hommes déteſtables, ſans retenuë, ſans

Philoſt. l. 4. c. 6. mœurs, & ſans loix. Leur Chef paſſoit même ſi publiquement pour Magicien, que les (*a*) Prêtres de Cérès refuſerent pour cette raiſon de l'initier à leurs myſtéres, durant qu'il étoit à Athenes.

A l'égard de ſa Doctrine, elle étoit dénuée de principes, ou n'en avoit que d'inſenſez. N'y eût-il que ſa créance de la métempſycoſe Pythagoricienne, en faut-il plus pour juger de la foibleſſe de ſa raiſon? De quoi n'eſt-on pas capable, ſi-tôt qu'on ſe laiſſe perſuader comme lui, que l'ame d'Amaſis Roi d'Egypte a paſſé dans un Lion, & qu'on veut ſous ce ſeul ti-

Philoſt. l. 5. c. 15. tre faire adorer cet animal comme un Dieu? Qui peut croire de telles rêveries, & les enſeigner ſérieuſement, n'eſt-il pas au comble de l'abſurdité?

Euphrat. apud Plin. l. 1. Epiſt. 10. Au ſurplus Apollone étoit un caractére faux, & tout ce qu'il y a jamais eu d'hommes ſages & habiles, qui ont daigné parler de lui, en ont porté le même jugement. Euphrate ſi connu par les éloges de Pline le jeune, & d'Epictete,

Epictet. apud Arrian. l. 3. c. 15. Euſebe, ſaint Auguſtin, ſaint Chryſoſtome, Phorius, & Suidas; dans ces derniers temps, Scaliger, Voſſius, Vivès,

Euſeb l. in Hierocl. Auguſt. Epiſt. 49. Chryſoſt. in Jud. Hom. 3. Suid. p. 376. Caſaubon, Meſſieurs Huet, de Tillemont, & Dupin, pour ne point compter les autres, l'ont vû comme on regarde les impoſteurs, & ſes prodiges ne ſont à leurs yeux que des illuſions. Qui eſt-ce qui oſera mettre en balance tant, & de ſi graves autoritez avec celle de Philoſtrate? De Philoſtrate dont les Ecrits laiſſent voir plus de penchant pour l'é-

Voſſ Hiſt. Grec. l. 2. c. 15. Caſaub. Not in Spart. rudition faſtueuſe, que d'amour ſincére pour la vérité; de Philoſtrate qui n'avoit des choſes qu'une idée confuſe, &

(*a*) Fertur enim Athenis quondam initiaturus Eleuſiniis ſacris, à Cereris Sacerdote prohibitus, affirmante nefas initiari hominem *Magum*, patereque illi Eleuſinia ſacra qui Dæmonum conſortio imputus eſſet. *Euſeb. in Hierocl. c. 4.*

de

de l'Hiſtoire qu'une connoiſſance imparfaite, comme le lui reprochent Euſebe, & Juſte-Lipſe; de Philoſtrate enfin qui ſe contredit groſſiérement lui-même, & qui ne court qu'après le faux merveilleux aux dépens du vrai, & de la vraiſemblance tout à la fois.

Huet. Demonſtrat. Evang. Tillem. Hiſt. des Empp. Dupin. Diſſert. ſur l'Hiſt. d'Apollone.

Ce qu'il y a de certain, & ce qui ne peut être effacé de l'Hiſtoire, eſt qu'Apollone au quatriéme ſiécle n'étoit plus qu'un homme ignoré, pour ne lui pas donner un nom plus flétriſſant. Nul Temple, nul Autel, nul encens pour lui. Dès-lors Euſebe défioit qu'on montrât ni veſtige, ni ſigne de ſa mémoire. Loin de paſſer pour un Dieu, (*a*) ou même pour un homme reſpectable & chéri des Dieux, à peine ſçavoit-on qu'il y eût jamais eu Philoſophe de ſon nom. En vain le Paganiſme tenta de rétablir ſa gloire au cinquiéme ſiécle par les ſecours d'Eunape. Tous ſes travaux ne tournerent qu'à la honte des deux. Les temps de la ſéduction étoient finis. Jeſus-Chriſt, qui de ſa Croix devoit tout attirer à lui, ſelon ſa promeſſe, tenoit captives les puiſſances de l'Enfer, & la borne étoit miſe au progrès du menſonge. De la ſorte, & tandis qu'Apollone rentroit dans l'oubli, la vérité de l'Evangile ſe faiſoit ſentir par toute la Terre; chaque jour la foy au Meſſie donné faiſoit de nouvelles conquêtes; de nouveaux enfans lui naiſſoient au-delà des mers, & dans les païs qu'à peine on connoiſſoit; des prodiges ſans nombre autoriſoient la créance des premiers, & l'Egliſe comme une tige féconde, achevoit de mettre tout ce qui reſpire à l'ombre de ſes branches. Voilà donc ce qui diſtingue l'œuvre de Dieu. Voilà ce que ſans ceſſe nous oppoſerons à ces impoſtures qui de temps à autre ont ébloüi les hommes: d'une part leur chûte ſi voiſine de leur naiſſance, de l'autre le progrès toûjours croiſſant de l'Evangile, & l'inimitable fécondité de l'Egliſe Chrétienne.

Euſeb. in Hierocl. c. 7.

Eunap. Præf. in vit. Philoſop.

(*a*) Verum non ita magno ſtudio opus eſt profligare volenti hominem hunc [*Apollonium*] cùm non modò inter Deos admirandoſque viros locum non habeat, ſed non inter Philoſophos quidem ab aliquo viventium reponatur. *Euſeb. in Hierocl. cap. 6.*

Concluſion de l'Ouvrage.

SI l'Incrédule vouloit ſe prêter avec attention à tout ce que je viens d'expoſer, j'oſe dire que bien-tôt il ceſſeroit de l'être. Mon Ouvrage ſe réduit en effet à trois raiſonnemens auſſi ſimples qu'infaillibles, dont je n'ai voulu qu'étendre & développer les propoſitions. Il ne ſera peut-être pas même inutile en finiſſant, de les remettre ſous les yeux du Lecteur.

Premier Livre. On ne peut, ai-je dit d'abord, conteſter la vérité du Chriſtianiſme, dès que les *Faits* qui lui ſervent de fondement ſont indubitables. Autrement Dieu ne ſeroit plus ni juſte, ni ſaint, ni le protecteur aſſidu de ſa créature. Il laiſſeroit à l'erreur le pouvoir de la tromper, & lui-même abuſant de ſa puiſſance, permettroit, ou feroit des prodiges en faveur du menſonge. Or les miracles, & en général tout les *Faits* de l'Evangile ſont au-deſſus du doute. Ils ſont démontrez *poſſibles*. Ils ſont atteſtez par des Auteurs *contemporains & ſincéres*. Ils ont été *publics*. Ils ſont liez à des événemens *poſtérieurs* & inconteſtables. Ils ont eu l'*aveu* des plus fiers ennemis de la foy. Ils ſont venus juſqu'à nous ſans *altération*. Donc la vérité du Chriſtianiſme eſt conduite juſqu'à la plus haute évidence.

Second Livre. J'ai dit en ſecond lieu: Un Libérateur eſt viſiblement promis au Monde dans les Livres prophétiques des Juifs, & tous ſes caractéres y ſont diſtinctement tracez. Or Jeſus-Chriſt les a remplis de point en point dans la plus éxacte préciſion. Il eſt né, il a vêcu, il a inſtruit, il eſt morr, il eſt reſſuſcité de la maniere dont le Meſſie devoit naître, vivre, enſeigner, mourir, & renaître. Donc il eſt vrai Libérateur, il n'y en a point eu, & il n'y en aura point d'autre.

Troiſiéme Livre. Enfin j'ai dit: Une Religion qui établit ſa Doctrine ſur des *Faits* qu'on ne peut ébranler, & qui elle-même renverſe ſans peine tout ce qu'on lui oppoſe, eſt une Religion véritable, & la ſeule qui le ſoit. Or celle des Chrétiens demeure inébranlable à toutes les attaques, & détruit tout ce qui a la hardieſſe de s'élever contre elle. Donc elle eſt la ſeule véritable, & on ne peut ſe défendre de l'embraſſer

Il eſt inutile après cela de tant diſputer ſur la certitude des Dogmes, dont l'inévidence fait l'unique difficulté. Où Dieu parle, c'eſt à la raiſon d'obéïr, & de ſe taire. Or ſa voix s'eſt fait clairement oüir à l'Univers par la foule des prodiges que Jeſus-Chriſt a fait. Par conſéquent il ne doit plus être queſtion de l'incompréhenſibilité des points qu'enſeigne l'Evangile, & tout ne conſiſte qu'à ſçavoir ceux qu'il enſeigne réellement. Déïſtes, il ne faut plus demander ſi l'ame eſt immortelle, ſi le culte des Juifs étoit Divin dans ſon origine, ſi Jeſus-Chriſt eſt le Fils de Dieu, ni s'il y a pour l'homme après le trépas, des récompenſes & des peines ſans fin, ſelon la différence de ſes œuvres. Ces articles ſont décidez vrais par Jeſus-Chriſt, & ils le ſont, puiſqu'en preuve de leur certitude, Dieu qui eſt vérité, a fait par lui des miracles ſans éxemple, & ſans nombre. De ce principe ſortent, comme de la ſource, toutes les conſéquences qui compoſent l'eſſentiel & l'ame du Chriſtianiſme. Ce principe eſt comme cette méthode des Géométres, qui abrége les diſcuſſions, qui prévient les difficultez, & qui mene au terme par la voye la plus courte, & la plus unie.

Puiſſent y entrer tous les Déïſtes, & avec eux quiconque a le malheur d'être encore douteux & chancelant. Car enfin, le choix d'une Religion eſt le ſeul point capital qu'il importe à chacun d'approfondir. Il faut que cette Religion ſoit un jour nôtre ſalut, ou qu'elle ſoit nôtre perte. Il faut qu'elle faſſe dès à préſent nôtre conſolation & nôtre eſpérance, ou que nous vivions dans la triſte attente d'une extinction prochaine, & d'une néant éternel. On peut impunément laiſſer le reſte dans l'indifférence, & conſentir à l'ignorer. Peut-être même y gagne-t'on plus du côté du repos, qu'on n'y perd du côté de la vérité. Mais dès qu'il s'agit de ſçavoir ce qu'on doit être au ſortir de ce monde, dès qu'il eſt queſtion d'un ſort heureux ou funeſte ſans fin, l'indolence eſt un crime qui n'a point d'excuſe, & l'incertitude eſt un ſupplice volontaire qu'on ne ſçauroit plaindre. En vain cherche-t'on à ſe diſtraire, ou à s'étourdir, tantôt par ces occupations frivoles que nôtre foibleſſe appelle ſérieuſes, tantôt par ces plaiſirs enchanteurs qui endorment l'ame dans l'yvreſſe des ſens; il eſt réglé néanmoins que ces occupa-

tions, & que ces plaiſirs finiront avec nous. La mort, ce terme affreux qu'on voudroit ſi bien ſe cacher, s'approche malgré nous, & indépendamment de nos répugnances. A ce point tout ceſſe, & diſparoît. L'avénir ſeul devient réel, & il devient pour l'être à jamais. Quelle ame porteroit donc celui qui reſteroit tranquille près de ce paſſage inévitable, où il y a tout à perdre pour qui le traverſe, ſans s'être mis en peine de le connoître ?

Priere à Dieu.

SEigneur, c'eſt à vous de rompre le voile fatal qui vous cache à l'Incredule ; car l'homme parle inutilement à l'homme ſi vôtre voix ne ſe fait entendre à ſon cœur, quand la nôtre frappe ſon oreille. Nous voilà parvenus à ces temps déplorables, où la foy ne ſemble plus que le partage des ſimples ; où la ſainte parole ſe tourne en dériſion & en ſcandale malgré l'autorité des Puiſſances, & le zéle des Paſteurs ; où les véritez de l'Evangile, dont la créance enfantoit autrefois tant de Martyrs, n'excitent preſque plus que des queſtions, & ne forment que des impies ; où chacun marche dans la voye de ſon conſeil, & s'applaudit en ſecret d'une orgueilleuſe ſingularité ; où l'eſprit de ſyſtême a corrompu la droiture primitive ; où le myſtére de l'impiété ſe conſomme ; où la jeuneſſe effrénée corrompt ce qu'elle ſçait, & blaſphême ce qu'elle ignore ; où le Fils de l'Homme, s'il revenoit ſur la terre, trouveroit à peine une étincelle de foy. Malheur à nous, ſi nous nous taiſions au milieu de ce déluge d'iniquité : nos lévres ſeroient ſoüillées par ce lâche & infidéle ſilence. Mais, Seigneur, vous connoiſſez l'impuiſſance de nos efforts. Souvenez-vous de vos anciennes miſericordes. Ne permettez point que ce qui nous reſte de foy acheve de s'envoler de nos climats, & d'un Royaume où elle a fait tant de Saints. Qu'elle continuë de porter ſes rayons ailleurs, & nous-mêmes puiſſions-nous concourir à ſes progrès ! Mais qu'elle ne nous laiſſe pas dans une nuit affreuſe. Nous ne demandons que l'accroiſſement de vôtre Regne. O Dieu ! Ne vous levez donc pas encore dans vôtre juſte colere. Ne puniſſez pas les contradicteurs de

vôtre ſainte Doctrine ; ils ſont vos enfans, ils ſont nos freres. Eclairez-les plutôt, changez-les, recevez les prieres tendres que vôtre Egliſe ne ceſſe de vous offrir pour eux, entendez ſes ſoupirs, voyez les larmes ameres qu'elle verſe dans ſa douleur ſur les rebelles qui refuſent de vous connoître, & Jeſus-Chriſt médiateur que vous avez envoyé.

Pour les ames ſoûmiſes qui gardent religieuſement le précieux depôt de la vérité dans une conſcience pure, Seigneur, augmentez leur foy de plus en plus. Rendez-la puiſſante aſſez, pour tenir contre le torrent qui s'efforce de les emporter. Faites qu'elles évitent comme l'aſpic qui ſe cache ſous les fleurs, cette philoſophie ſuperbe, cette curioſité vaine & téméraire, cette intempérance de connoître, ce goût dangereux de nouveautez, cet orgueil de déciſion qui donnent à la foy les premieres ſecouſſes, & qui bien-tôt en cauſent le naufrage. Faites-leur ſentir ſur tout qu'il importe peu de croire, ſi les mœurs contrarient & ſcandaliſent la créance ; d'avoir les lévres Chrétiennes, ſi les ſentimens ſont prophanes ; de captiver ſa raiſon ſous l'empire des myſtéres, ſi le cœur ſéditieux ſecouë l'inviolable autorité de vos préceptes.

Fin du troiſiéme & dernier Livre.

TABLE DES MATIERES PRINCIPALES CONTENUES DANS CE LIVRE.

A

ADRIANE'ES, ce que c'étoit 70

Adrien l'Empereur, veut dreſſer des Autels à Jeſus-Chriſt. 70. Protege les Chrétiens, perſuadé de leur innocence. 75

Amos le Prophéte, a parlé de Dieu avec plus de dignité, qu'Homere n'a parlé de Jupiter. 138. Ce qu'il a prédit du Sauveur. 282

Anaſtaſe l'Empereur, ſon caractére. 113. *& ſuiv.*

Antechriſt, s'il fera des Miracles. 397. Pourquoi ſes Miracles ne ſeront pas déciſifs pour lui. *ibid.*

Antonin Tite, frappé de la vertu des Chrériens, défend qu'on les inquiéte. 75

Apollinaire Diſc. XXXI

Apollinaire Hérétique, judaïſant ſur le *Millénariſme*, Diſcours. LXXVI

Apollone de Tyanes. Fauſſeté des prodigesqu'onlui attribuë. 447. *& ſuiv.* Il n'a point eu de Diſciples fidéles. 451. Son caractére. 454. Tous les Sçavans anciens & modernes l'ont mépriſé. 456. Il étoit ignoré au quarriéme ſiécle. 457

Appollonius, il prononce dans le Sénat une Apologie pour les Chrétiens. Diſc. XXXIII

Apôtres, leur caractére. 36. *& ſuiv.* 213. Leurs conteſtations ſont la preuve de leur ſincérité. 42. Elle eſt prouvée encore par la nature de leurs controverſes avec les Juifs. 43. Ils ont cité fidélement les anciennes Ecritures. 424

Ariſtide préſente une Apologie pour les Chrétiens à l'Empereur Adrien. Diſc. XXII

Ariſtote eſt ſupérieur à Platon. Diſc. CXLII. Eloge de ſa Dialectique. *ibid.* Abus qu'on a fait des principes de ce Philoſophe dans la Théologie. *ibid.*

Arnobe. Abregé de ſes Livres *contre les Gentils*. Diſc. LVII. Ce qu'il répond au Paganiſme qui

accuſoit les Chrétiens des maux de l'Empire. *ibid.* LVII. Ce qu'il répond au reproche qu'on faiſoit aux Chrétiens, d'être une Secte nouvelle. *ibid.* LVIII. Défaut de cette réponſe. *ibid.* LIX. Il croit l'ame corporelle. *ibid.*

Athénagore. Diſc. XXXI

S. Auguſtin, ſon éloge, Diſc. CXI. *& ſuiv.* Abregé de ſes Livres de la *Cité de Dieu. ibid.* CXIII. *& ſuiv.* Comment il explique les Miracles. 27. Ce qu'il reproche à Platon. Diſc. CXX

B

M. Bayle. Caractére de cet Auteur. Diſc. CXCIII. Ses difficultez contre les Myſteres. CXCIV.

Barcochebas. Ses impoſtures. 151.

M. Boſſuet, idée de ſon *Diſcours* ſur l'Hiſtoire Univerſelle, Diſc. CLXXVI. Eloge de ce *Diſcours.* ibid. CLXXIX

C

Celſe, Philoſophe Epicurien. Il écrit contre la Religion Chrétienne. Diſc. XLIX. Il reconnoît la vérité des Faits de l'Evangile. 68. Reponſe à un paſſage de cet Auteur ſur l'altération des Evangiles. 104

Chalcidius parle de l'étoile qui apparut aux Mages. 61

Cham, troiſiéme fils de Noë, eſt le Jupiter des Egyptiens. Diſc. LXXXVI. *& ſuiv.*

Chrétiens. Les crimes qu'on leur reproche, LIII. *& ſuiv.* LVI. dans l'origine de l'Egliſe. Diſc. XXI. *&* LIII. Le prétexte de ces reproches. *ibid.* XXVIII. Ils preſentent des Apologies aux Empereurs. *ibid.* XXIII. Innocence, & ſublimité de leurs mœurs. *ibid.* XXIII. XXV. 74. *& ſuiv.* Leur ſoumiſſion à l'autorité des Princes Payens. *ibid.* XXVII. Ils ſont injuſtement accuſez d'avoir fait périr les Livres faits contre eux dans l'origine. 417. *& ſuiv.*

S. Clement d'Alexandrie, ſon portrait. Diſc. XXXIX. Sa converſion. *ibid.* XL. Ses Maîtres. *ibid. &* XLI. Son *Avertiſſement aux Gentils.* ibid. XLII. Ses *Stromes.* ibid. XLIII. Il y établit les vrais fondemens de la vie ſpirituelle. *ibid.* XLIV.

Conſtantin, ſa converſion, & ſes ſuites Diſc. LXXXI

Converſion du Monde, prouve la vérité des Faits rapportez dans l'Evangile. 52. *& ſuiv.*

M. Craig. Réfutation de ſa penſée ſur l'incertitude des Faits anciens. 337

Culte des Chrétiens. En quoi il conſiſte. Diſc. CXC. *&* 259. *& ſuiv.*

S. Cyprien. Diſc. LVI

D

Daniel, explication littérale de ſa prophétie, chap. 9. 170. *& ſuiv.* Réfutation du ſyſtême de Cappelle ſur cette prédiction. 172. *& ſuiv.* Réfutation de celui de Scaliger. 174. *& ſuiv.* Réfutation de celui de Marsham. 178. *& ſuiv.* En quel tems ont commencé les ſeptante ſemaines dont parle Daniel. 184. Réponſes aux difficultez des Juifs ſur cette Prophétie. 188. *& ſuiv.* Elle ne convient ni au

Temple, 190. *& ſuiv.* ni à Agrippa. 192. *& ſuiv.* Pourquoi il y a tant d'opinions différentes ſur cette Prophérie. 183

David prédir les ſouffrances & la mort du Meſſie. 278. *&* 282. Explication de ſon Pſeaume 21. 293

David George de Delphr, ſes erreurs. Diſc. CLVIII

Deſtinée. Elle eſt réfutée par Euſebe. Diſc. XCII. & par S. Auguſtin. *ibid.* CXVIII.

E

Ecole d'Aléxandrie. Diſcours. XLI

Ecriture ſainte. Si nous l'avons toute entiere. 424. Eſt reconnuë pour authentique par les anciens Auteurs Profanes. Diſc. XCIII. Les Payens ont tiré d'elle ce qu'il y a de plus beau dans leurs Ouvrages *ibid. &* CII

Egliſe Chétienne, la peinture que les Prophétes en ont fait. 208. Elle ſe ſoûtient, & s'accroît ſelon la promeſſe au milieu des contradictions. 209. *& ſuiv.* Grande Egliſe, ce que l'on entendoit par-là. 212. Elle cache ſes Myſtéres aux Payens dans ſon Origine. Diſc. XXVIII

Egypte. Ce qu'il faut penſer de l'ancienneté donr elle ſe vantoit. Diſc. LXXXVI. Les Grecs prirent une partie de ſa Philoſophie, & ſes Dieux. *ibid.* LXXXVIII

Empire Romain. Sa décadence ſous Arcade, & Honorius. Diſc. CX

Eſſéniens. Leur vie, & leur Doctrine. Diſc. VI

Evangeliſtes Tems de la publication de leurs Hiſtoires. 40

Evangile, il n'a pû être altéré par les Idolâtres, 91. ni par les Juifs *ibid. & ſuiv.* ni par les Chrétiens, 92. *& ſuiv.* ni par les Hérétiques, 96. ni par d'autres Fauſſaires. 97. Réponſes aux difficultez ſur cette alrération prétenduë. 99. *& ſuiv.*

Evidence. En quel cas on peut comparer évidence à évidence. 429. Une évidence ne ſçauroit être plus grande qu'une autre. 430. Le nombre des preuves n'augmente point l'évidence d'un article déja démontré. 432. Deux évidences ne peuvent être oppoſées. 433

Eunape, le miracle qu'il attribuë à Porphyre. Diſc. CXXVIII. Ceux qu'il attribuë à Jamblique. *ibid. & ſuiv.* Ceux qu'il attribuë à Edeſe, à Soſiparre, &c. *ibid.* CXXIX. Il travaille inutilement à rétablir la mémoire d'Apollone de Tyanes 457

Euſebe de Céſarée. Il a admis la *Conſubſtantiabilité.* Diſc. LXXXVI. Pourquoi les PP. du VII. Concile l'appellent Arien. *ibid.* LXXXIII. Idée de ſon Livre contre Hierocles. *ibid. & ſuiv.* Abregé de ſes Livres de la *Démonſtration Evangélique. ibid.* LXXXVI. Analyſe de ſa *Démonſtration Evangelique.* ibid. XCIV. *& ſuiv.* Eloge de ſon *Hiſtoire Eccleſiaſtique.* ibid. XCVII

F

Fait, véritez de Fait, il y a des regles qui les diſcernent, & qui les aſſûrent. 15. *& ſuiv.* Quelles ſont ces régles. 18. *& ſuiv.* Les Faits de l'Evangile ſont

ſont rapportez par des témoins oculaires, ou contemporains. 31. *& ſuiv.* Par des témoins ſinceres & vrais. 35. *& ſuiv.* Ces faits ne peuvent avoir été inventez. 38. *& ſuiv.* Ils étoient intéreſſans & publics. 44. Détail de ces Faits & de leur publicité. *ibid. & ſuiv.* Ces Faits ſont démontrez par leur liaiſon avec les faits poſtérieurs. 51. *& ſuiv.* Faits de l'Evangile ſont avoüez de ceux qui avoient intérêt à les conteſter. 60. Sont venus juſques à nous ſans altération. 89. *& ſuiv.* Si la prodigieuſe antiquité de ces Faits diminuë leur certitude. 333. *& ſuiv.*

M. de Fénélon, Archevêque de Cambray. Idée de ſes Ouvrages ſur la Religion. Diſc. cxc. Son éloge. *ibid.*

Foi de l'Evangile, ſes progrès. 222. *& ſuiv.* Réponſes aux objections que l'on peut faire ſur ce progrès. 230. *& ſuiv.* Si la foy s'eſt étenduë par toute la Terre. 234. *& ſuiv.* Pourquoi elle n'a pas ſubſiſté toûjours dans les lieux qui en ont été éclairez d'abord. 238. *& ſuiv.*

G

Gnoſtiques. Diſcours. XVIII. & XLII.

Grandeur. Trois ſortes de grandeur qu'il faut diſtinguer. 347. Ce que c'eſt que la grandeur *ſenſible.* 347. Ce que c'eſt que la grandeur *ſpirituelle. ibid.* Ce que c'eſt que la grandeur *vertueuſe ibid.* Laquelle de ces trois grandeurs eſt la plus glorieuſe. 348.

Grotius, deſſein de ſon Livre ſur la vérité de la Religion Chrétienne. Diſc. CLI. Ses difficultez ſur le cinquante-troiſiéme Chapitre d'Iſaïe. 289. Réponſe à ces difficultez. 290. *& ſuiv.*

H

Henri, Maiſon de Charité, ſes erreurs. Diſc. CLVIII

Hérétiques anciens. Ils ſont épargnez dans le tems de la perſécution, & pourquoi. Diſc. XXIV.

Hermias. Ce que c'eſt que cet Auteur. Deſſein de ſon Livre contre les Philoſophes. En quel tems il a vêcu. Diſc. XXXII

Herodiens, Secte de Juifs qui donnérent à Hérode le nom de *Meſſie.* 150

Herocles. Ce que c'étoit que ſon Ouvrage contre Jeſus-Chriſt. Diſc. LXXXIII

M. Huet. Abrégé de ſon Livre de la *Démonſtration Evangelique.* Diſc. CLXXX. Idée de ſon Livre de l'*Accord de la Foy, & de la Raiſon. ibid.* CLXXXIII. *& ſuiv.*

Hymenée attaque l'article de la Réſurrection corporelle. Diſc. XVII.

I

Jacob, explication de ſa prophétie. *Geneſ. c.* 49. ℣. 8. 155. *& ſuiv.* Réponſes aux difficultez des Juifs ſur cette Prophétie. 157. *& ſuiv.* Elle ne convient ni à la ville de Silho, 163. ni à Saül, 165. ni à Jéroboam, 166. ni à Nabuchodonoſor. *ibid. & ſuiv.*

Jamblique, jugement de ſon Livre des Myſteres. Diſc. CXXIII. Les Miracles qu'il a fait ſelon Eunape. *ibid.* CXXVIII.

Idolâtrie. Inconſtance, & liberté

dans ſa Doctrine. Diſc. 11. 217. & 408. Elle reconnoît qu'elle reçoit la Loy des Chrétiens. *ibid.* xxi. Elle prétend que tous les Dieux ne ſont que le même Etre ſous divers noms. *ibid.* lxxxviii. Réfutation de ce ſyſtême. *ibid.* Elle a recours à l'Allégorie pour juſtifier le Polithéïſme. *ibid.* lxxxix Réfutation de ce ſyſtême. *ibid.* & *ſuiv.* Elle commence en Egypte *ibid.* lxxxv. Elle entreprend d'oppoſer des Miracles à ceux des Chrétiens. *ibid.* cxxiii. Elle convient de ceux de J. C. 67. Elle veut imiter les différentes manieres de prophétiſer en uſage chez les Hébreux. 128. Difficulté qu'il y avoit à vaincre l'Idolâtrie. 230. & *ſuiv.* Elle ne ceſſe de demander le culte des Dieux, même ſous les Empereurs Chrétiens. Diſc. cx

S. Jean, l'Evangeliſte, ſon Hiſtoire. 32. Juſtification d'un paſſage de cet Apôtre, *Epiſt.* 1. *c.* 5. ℣. 7. 106. & *ſuiv.* Et d'un autre texte de ſon *Evang. c.* 8. *ibid.* & *ſuiv.*

Jean de Leide. Diſc. clix

Jean Matthieu. *ibid.*

Jérémie, éloge de ſon ſtyle. 139. S'il eſt celui dont parle Iſaïe au Chapitre 53. 292. & *ſuiv.*

S. Jérôme. Ce qu'il a penſé de quelques anciens. Diſc. lxxix.

Jérôme de ſainte Foy, idée de ſon Ouvrage contre les Juifs. Diſc. cxlvii.

Jeſus-Chriſt vient dans les circonſtances marquées par les Prophétes. 146. & *ſuiv.* Il eſt le Meſſie prédit par Jacob. 156. & *ſuiv.* C'eſt à lui que ſe rapporte la prophétie de Daniel. 187. & *ſuiv.* J. C. prédit la ruine de Jéruſalem. 196. Juſtification de cette prophétie, 197. & *ſuiv.* Elle ne regarde pas uniquement la fin du Monde. 200. & *ſuiv.* J. C. prédit ce qui doit arriver à ſon Egliſe. Juſtification de cette prophétie. 208. & *ſuiv.* J. C. parle des plus grands Myſtéres avec une ſimplicité divine. 212. & *ſuiv.* Exemples de cette ſimplicité majeſtueuſe dans la vocation des Apôtres. 213. & *ſuiv.* J. C. prédit le tems & les autres circonſtances de ſa mort. 214. & *ſuiv.* Il prédit celle de S. Pierre. 215. Il prédit ſa réſurrection. *ibid.* Il promet à ſes Apôtres la puiſſance de faire des Miracles. 216. J. C. juſtifie ce que les Prophétes avoient dit de la vocation future des Peuples par le Meſſie. *ibid.* & *ſuiv.* J. C. eſt reconnu par tous les Peuples de l'Univers 223. & *ſuiv.* J. C. conſideré dans ſa grandeur. 228. & *ſuiv.* J. C. conſidéré comme Légiſlateur, ſelon que les Prophétes avoient écrit qu'il le ſeroit. 244. & *ſuiv.* J. C. eſt le premier qui nous ait fait connoître la nature de l'ame. 250. & 253. J. C. eſt le ſeul qui nous ait donné la connoiſſance des vrais biens. 254. J. C. nous apprend quel eſt ce culte d'amour qui eſt le ſeul digne de Dieu & quelle eſt l'adoration que nous lui devons. 258. & *ſuiv.* J. C. nous enſeigne à nous haïr nous-mêmes. Explication de ce précepte. 261. & *ſuiv.* J. C. nous apprend à être humbles. Ce que c'eſt que l'humilité chrétienne. 263. & *ſuiv.* J. C. nous enſeigne

la néceſſité, & la maniere de prier. 264. *& ſuiv.* J. C. joint à ſes préceptes de ſublimes conſeils. 267. *& ſuiv.* J. C. eſt le Médiateur qui nous reconcilie avec Dieu. 270. *& ſuiv.* J. C. nous donne des ſecours pour prévenir nos maux, & des remedes pour les guérir. 273. *& ſuiv.* J. C. eſt mort ainſi que le Meſſie devoit mourir. 275. *& ſuiv.* Il eſt reſſuſcité comme les Prophétes l'avoient écrit du Meſſie. 298. *& ſuiv.* Quelle ſorte de grandeur J. C. devoit avoir. 347. *& ſuiv.* Combien J. C. eſt grand dans l'ordre de la ſainteté. 349. *& ſuiv.* Ce que Celſe & Julien oppoſoient à la naiſſance de J. C. Diſc. CVII. *& ſuiv.*

Impreſſion. Différence qu'il faut faire entre l'impreſſion & la conviction ſur un Fait. 338

Joſéphe l'Hiſtorien reconnoît J. C. pour un Dieu 66. & 67. Eclairciſſement ſur un paſſage de cet Auteur. 77. *& ſuiv.* Réponſes aux difficultez de M. le Fevre, de Caſaubon, de Blondel & des autres ſur ce texte. 78. *& ſuiv.* Cet Auteur applique les prophéties à Veſpaſien. 150

S. Irénée croit l'ame corporelle. Diſc. LXXII.

Iſaïe, magnificence, & douceur de ſon ſtyle 140. Grotius le compare à Démoſthéne pour la nobleſſe des tours. 141. Le Pere Calmer le compare à Cotvinus Meſſala pour la maniere d'écrire aiſée & naturelle. *ibid.* Il prédit la mort du Sauveur. 279. *& ſuiv.* Explication du 53. Chapitre de ſa prophétie. *ibid.* Réponſes aux difficultez ſur ce Chapitre. 286. *& ſuiv.*

Juifs, avoüent les miracles de J.C. 61. *& ſuiv.* S'ils ont crû dans les premiers tems que le Meſſie devoit être plus qu'un homme. 83. *& ſuiv.* Ils n'ont pas ſi bien connu que nous le ſens des prophéties qui ont rapport au Meſſie, & pourquoi. 143. Ils ont mieux connu celles qui ſe rapportoient à leur état temporel. *ibid. & ſuiv.* Leur réſiſtance aux ordres de C. Caligula. 207. La Loy Judaïque ne pouvoit être le terme des deſſeins de Dieu. 244. Pourquoi les Juifs n'ont pas crû à J. C. 341. *& ſuiv.* Ce qu'ils devoient faire pour s'aſſûrer de la miſſion de J. C. 393. *& ſuiv.*

Julie l'Impératrice. Son caractére. 445.

Julien, ſurnommé *l'Apoſtat.* Ce qu'il fait en arrivant à l'Empire. Diſc. XCIX. Il écrit contre les Chrétiens. *ibid.* C1. Ce qu'il oppoſe à la foy. *ibid. & ſuiv.* Réponſes de S. Cyrille. *ibid.* Il reconnoît les Miracles de l'Ancien Teſtament, & ceux de l'Evangile *ibid.* CVII. & 68. Il parle des Prophéties Judaïques avec éloge. 169

S. Juſtin. Sa converſion. Diſcours. XXIII. Il offre une Apologie à l'Empereur Antonin le Pieux. Abrégé de cette Apologie. *ibid.* Il preſente une ſeconde Apologie à l'Empereur Marc Autele. Idée de cette Apologie. *ibid.* XXIV. Son Dialogue avec Tryphon. Deſſein de cet Ouvrage. *ibid.* XXIX.

K

K Nipperdoling Bernard. Disc. CLIX.

L

L Actance. Son caractére. Disc. LXII.
Ce que saint Jérôme nous apprend de lui. *ibid.* Abregé de ses *Institutions Divines. ibid.* LXIII. *& suiv.* Il croit l'ame corporelle. *ibid.* LXXIV.
M. Leibnitz. Réponses de cet Auteur à M. Bayle sur l'absurdité apparente des Mystéres. Disc. CXCV.
Lettres : leur décadence après la chûte de l'Empire. Discours. CXXXIX. *& suiv.* Leur rétablissement. *ibid.* CXLVII. *& suiv.* Descartes contribuë beaucoup à ce rétablissement. *ibid.* CLI.
Libanius Sophiste, fait de grands éloges de S. Basile, & de S. Jean Chrysostome. 57
Liberté de penser, Ouvrage de la, ce qu'il oppose à l'intégrité des Evangiles. 112. Réponse à la difficulté. 113. *& suiv.*
Longinien, donne des marques d'une grande estime pour saint Augustin. 57
S. Luc. Son Histoire. 34

M

M Acédonius, Patriarche de Constantinople, entreprend de glisser dans les Ecritures l'héresie de Nestorius. 115. Il est dépose. *ibid.*
Macrobe, son témoignage sur le meurtre des Innocens immolez par Hérode. 72
Mahomet, reconnoît la vérité des Miracles de l'Evangile. 76. Il avoüe que J. C. est un grand Prophére. *ibid.* Trois défauts essentiels dans la Religion qu'il a établie. 411. *& suiv.*
S. Marc, son Histoire. 33. Justification des derniers versets de son Evangile. 106. *& suiv.*
Marc-Aurele, l'Empereur, attribuë aux Chrétiens le prodige qui sauva son armée. 73. *& suiv.*
Marcion. Comment il entendoit le regne de mille ans. Discours. LXXVI.
Martyrs, leur fermeté dans les supplices est la preuve des faits qui sont rapportez dans l'Evangile. 54. *& suiv.* Ils ne pouvoient être trompez, puisquils faisoient eux-mêmes des Miracles au nom de J. C. 58. *& suiv.* S'il y a eu des Martyrs dans les autres Religions. 407. *& suiv.* Différence qu'il faut faire entre les Martyrs *de Doctrine*, & les Martyrs de la vérité d'un *Fait.* 409.
S. Matthieu, son Histoire. 31. *& suiv.* Justification des Textes de l'Ancien Testament qu'il applique à J. C. 421. *& suiv.*
Maxime d'Eges. Ce qu'il faut penser de ses *Memoires* sur les prodiges d'Apollone. 445
Maxime de Madaure écrit avec respect à S. Augustin. 57
Meliton de Sardes. Disc. XXXI
Messie. S'il devoit avoir une grandeur temporelle. 240. & 347. Explication des Textes qui semblent parler de cette grandeur. 243. *& suiv.*
Deux Messies inventez par les Rabbins 285. Réfutation de cette chimére. *ibid. & suiv.*
Minutius Felix. Abregé de son

Dialogue. Diſc. LII. *& ſuiv.*
Miracles, ils ſont la marque indubitable de l'action de Dieu au dehors. 14. Leur définition. 20. Ils ſont poſſibles. *ibid. & ſuiv.* On peut les ſuppoſer liez avec les décrets généraux établis de Dieu pour le gouvernement du Monde. 24. Preuves de ce ſentiment. *ibid. & ſuiv.* Réponſes à ce qu'on peut lui objecter. 28. Comment les faux Miracles peuvent quelquefois s'accrediter. 383. *& ſuivantes.* Moyen de diſcerner les vrais Miracles d'avec les miracles ſuppoſez. 385. *& ſuiv.* Les Miracles prouvent déciſivement quand ils ne ſont point contredits par d'autres. 389. En quel cas il ne faut pas croire à ceux qui font des Miracles. 390. Tous les Miracles ne ſont pas des preuves certaines de vérité. 391. Il faut diſcerner les Miracles par la Doctrine. *ibid. & ſuiv.* Il faut que la Doctrine quand elle eſt extraordinaire, ſoit appuyée par des Miracles. 393. Il ne peut jamais y avoir de Miracles en faveur d'une fauſſe Doctrine cachée ſous le voile de la véritable. 396. Si les Miracles peuvent être l'action d'une intelligence bornée, quoique ſupérieure à l'homme. 401. *& ſuiv.*
Mœragenes n'eſt point croyable, même ſelon Philoſtrate. 445
Montzer, Chef d'Anabaptiſtes; ſa doctrine. Diſc. CLVIII.
Morale de l'Evangile, combien elle eſt ſublime & raiſonnable. 250. Sans elle tout ſeroit en confuſion dans l'Univers. 268. *& ſuiv.*
Mornai, Philippe de, jugement de ſon Livre ſur la vérité de la Religion. Diſc. CXLIX. *& ſuiv.*
Myſtéres. Nos Myſtéres ne ſont point abſurdes, & pourquoi. 434. *& ſuiv.*

N

Nabi, différentes ſignifications de ce mot. 127. *& ſuiv.*

O

Oracles du Paganiſme. Ce qu'Euſebe en a penſé. Diſc. XCII. Sont ſouvent employez par les premiers Peres en faveur du Chriſtianiſme. *ibid.* CXXXVIII. Objection tirée de ces Oracles. 358. Ils étoient rendus par des Prêtres fourbes & intéreſſez. 359. *& ſuiv.* Ils étoient mépriſez par les Philoſophes Payens. 360. Ils étoient ordinairement obſcurs & équivoques. 362. Ils n'oſent répondre en préſence des Chrétiens. 366. Ils ſe contrediſent ſouvent 375. Ils ordonnent des ſacrifices barbares, des cérémonies impures, & des crimes manifeſtes. 376. *& ſuiv.* Ils ne peuvent prédire des Faits dépendans de cauſes libres, & indéterminées. 380
Origene. Idée de ſon eſprit. Diſc. XLVI. *& ſuiv.* Eloge que Plotin fait de lui. *ibid.* XLVII. Il appaiſe la fureur de la perſécution ſous Alexandre Sevére *ibid.* XLVIII. Il écrit contre Celſe. *ibid.* XLIX. Il a cru Dieu corporel auſſi-bien que les Anges, & l'ame de l'homme. *ibid.* LXXIV.

Les Payens lui donnent de grandes loüanges. 56

P

M. Paſcal. Son éloge. Diſc. CLIII. Idée de ſon projet ſur les preuves de la Religion Chrétienne. *ibid.* CLIV. *& ſuiv.*

S. Paul. Idée de ſon caractére & de ſes Ouvrages. Diſc. XVIII

Peres de l'Egliſe. Les premiers n'ont pas eu des notions aſſez éxactes de la nature de l'ame. Diſc. LXIX. Ils ont emprunté de Platon le ſentiment de la préexiſtence des ames. *ibid.* LXXI. Ils abandonnent le ſentiment de Platon ſur l'éternité des ames. *ibid.* Ce qu'ils entendoient par ce mot *eſprit*. *ibid.* LXXIII. Quelques-uns ont crû qu'après la réſurrection générale, J. C. regneroit mille ans ſur la terre avec les Elûs. *ibid.* LXXV. Ce ſentiment n'étoit pas univerſel. *ibid.* LVIII. La différence de leur opinion & de celle de Marcion, d'Apollinaire & de Nepos ſur cet article. *ibid.* LXXVI. Cauſes de quelques-unes de leurs erreurs. *ibid.* LXXVII. *& ſuiv.*

Phariſiens. Leur maniere de vivre & leurs opinions. Diſc. IX

Philoſophes Payens, leur incertitude, & leurs contradictions ſur la nature de l'ame. 250. *& ſuiv.* Leurs faux ſyſtêmes ſur l'eſſence du vrai bonheur. 255. *& ſuiv.*

Philoſtrate n'eſt point croyable en ce qu'il raconte d'Apollone. 444. Idée de ſon Ouvrage. 446. & 456. Pourquoi il a tant orné l'Hiſtoire d'Apollone. 445. Il n'a ſçû l'Hiſtoire que très-imparfaitement. 457

Phlegon, fait mention, comme d'un prodige, de l'éclipſe du ſoleil arrivée à la mort de J. C. 71.

Platon. Sa Philoſophie eſt ſouvent plus brillante que ſolide. Diſc. LXX. Sa Morale lui acquiert les éloges de quelques Peres. *ibid.* Il eſt Auteur de l'opinion de la préexiſtence des ames. *ibid.* LXXI. Il a fourni la matiere de toutes les héréſies. *ibid.* LXXIII. Il a été le précurſeur des Millénaires. *ibid.* LXXVII. Ce qu'il penſoit des fictions des Poëtes. *ibid.* XCI. Son Dialogue, intitulé le *Banquet*. Ce que ſaint Cyrille en dit. *ibid.* CV. Ses principes ſur la *purification* de l'ame. *ibid.* CXX.

Pline le jeune, le témoignage qu'il rend à l'innocence des Chrétiens. 74

Plotin rétablit la Théürgie Platonicienne. Diſc. CXXVI. Miracles dont Porphyre lui fait honneur. *ibid.* CXXVI. *& ſuiv.* Il ſe croit un Dieu du premier ordre. *ibid.* CXXVII.

Porchet, jugement de ſon Livre ſur la Religion Chrétienne. Diſc. CXLVI

Porphyre enſeigne les myſtéres de la Magie. Diſc. CXXIII. Jugement de ſon Livre de la *vie de* Pythagore. *ibid.* CXXIV. Il loüe Origene, & Ammonius. 56. Il loüe J. C. 67. Il parle de ſes miracles. 72. & de ceux de ſes Apotres. 73. Il avoüe la vérité de nos prophéties. 169

Poſtel, Guillaume, invente une Redemption pour les femmes. Diſc. CLIX.

Preuves, différentes eſpéces de preuves. 4. Preuves de *Fait* ſont les plus convainquantes de toutes, & pourquoi. 5. *& ſuiv.* Elles démontrent la vérité de la Religion Chrétienne, & comment. 12. *& ſuiv.*

Prophétes, ceux qui ſe ſont vantez de l'être dans le Paganiſme. 119. *& ſuiv.* Le vrai Prophéte demeure libre dans le tems même de l'inſpiration. 123. Les Prophétes chez les Hébreux n'ont pas tous écrit leurs prophéties. 125. Ils prophétiſoient par leurs actions comme par leurs diſcours. 129. De leur maniere de vivre. 130. *& ſuiv.* De leurs prophéties perduës. 134. & de leur ſtyle. 134. *& ſuiv.* Il eſt ſouvent figuré, & pourquoi. 135. *& ſuiv.* Leurs prophéties avoient un double ſens. 141. Explication de ce double ſens. 142. A quels caractéres on diſtinguoit les vrais Prophétes des faux. 144. *& ſuiv.* Ce que les Prophétes avoient dit de la vocation des Peuples par le Meſſie. 118. *& ſuiv.* Les perſécutions que les Prophétes ont ſouffert. 133. *&* 361.

Sou-Prophétes, ce qu'ils étoient dans le Paganiſme. 120

Prophétie, ſa définition. 122. On a prétendu l'acquerir par l'étude. 119. On a crû qu'elle étoit attachée aux mourans. 120. *& ſuiv.* Réfutation du ſentiment de Spinoſa ſur la prophétie. 123. Ce qu'elle étoit chez les Hebreux. 124. Les différentes manieres de prohétiſer. 126. *& ſuiv.* Différences entre les Prophéties des Juifs, & les Oracles des Payens. 361. *& ſuiv.* Divers éxemples de la vérité des Prophéties Judaïques. 365. 368. *&* 370.

Pythagore, ſes prétendus miracles citez dans Porphyre. Diſcours. cxxv. *& ſuiv.* Jamblique & Porphyre en font un Dieu, & fils de Dieu. *ibid.* cxxiv.

Q

Quadrat. Il preſente une Apologie pour les Chrétiens à l'Empereur Adrien. Diſc. xxii. Paſſage admirable qui nous reſte de cette Apologie. *ibid.*

R

Rabbins, ce qu'il faut penſer de ces Auteurs. Diſc. cxxxiv. Différence qu'il faut faire entre ceux d'Orient & ceux d'Occident. *ibid.* cxxxvi. Ils entendent du Meſſie les textes des Prophétes qui parlent de ſes ſouffrances, & de ſa mort. 283. *& ſuiv.*

Raimond Martin, jugement de ſon Ouvrage ſur la Religion. Diſc. cxlvi.

Religion Chrétienne, eſt claire & myſtérieuſe tout enſemble. p. 1. Comment elle accorde ces deux caractéres. 3

Réſurrection de Jeſus-Chriſt. Preuves de ce Miracle. 300. *& ſuiv.* Réponſes aux difficultez ſur cet article. 315. *& ſuiv.* S'il étoit néceſſaire pour établir la vérité de ce prodige, qu'il fût public. 316. *& ſuiv.* Les Déïſtes ne ſçauroient le prétendre ſans contredire leurs principes. 317. *& ſuiv.* Ce prodige n'en

eſt pas moins croyable pour n'être pas rapporté par les Auteurs prophanes. 322. *& ſuiv.* Réfutation de ce que Spinoſa oppoſe à ce Miracle. 324. *& ſuiv.*

S

Saducéens Leur origine & leur Doctrine. Diſc. VII

Samaritains, attendoient le Meſſie comme les Juifs, dans les tems où J. C. parut. 151

Scevola, diviſion qu'il fait de la Théologie payenne. Diſcours CXIX.

Scholaſtique, Théologie ſcholaſtique. Son origine. Diſc. CXLI. Les abus qu'on en a fait. *ibid.* CXLIII. Son utilité *ibid.* CXLIV.

Sebeth. Véritable explication de ce mot. 160

Sens. Diſtinction entre le ſens *hiſtorique*, & le ſens *figuré*. 142. 353. & 421.

Serenius Granianus, rend compte à l'Empereur Adrien des mœurs & de la vertu des Chrétiens. 74. *& ſuiv.*

Severe l'Empereur, veut mettre J. C. au nombre des Dieux. 70. Il lui rend ſes hommages. *ibid.* Il loüe ſa Morale. 71

Severe Moine Acephale, ce qu'il fit contre Macédonius, Patriarche de Conſtantinople. 115

Sibyliſtes, nom que les Idolâtres donnoient aux premiers Chrétiens, & pourquoi. Diſcours. CXXXVIII.

Simon le Magicien. Ses erreurs, & le deſordre de ſa conduite. Diſc. XIV. & 151.

M. Simon, ſon ſentiment ſur les Prophétes, 135. eſt réfuté. *ibid. & ſuiv.*

Skuenfeld, novateur du tems de Luther, ſa doctrine. Diſcours. CLVIII.

Socin, Lælie & Fauſte; leurs erreurs. Diſc. CLX. *& ſuiv.*

Socrates. Ce qu'il ſe promettoit après la mort. 302

Spinoſa Benoît, ſon caractére, & ſa doctrine. Diſc. CXLIII. Réfutation de ſon ſyſtême. *ibid.* CLIX. *& ſuiv.* Ce qu'il oppoſe à la poſſibiliré des Miracles. 22. Réponſes à ſes objections. *ibid. & ſuiv.* Ce qu'il penſe de la prophétie en général. 123. Ce qu'il dit du ſtyle des Prophétes. 137. Ce qu'il oppoſe à la Réſurrection de J. C. 324

Stork, enthouſiaſte & novateur, ſa doctrine. Diſc. CLVIII

T

Talmud, en quel tems il a été compoſé & par quels Auteurs. Diſc. CXXXI. Jugement de cet Ouvrage. *ibid.* CXXXII. *& ſuiv.* Objections que ce Livre fait contre Jeſus-Chriſt. *ibid.* CXXXIII. Ce Livre reconnoît la puiſſance miraculeuſe de Jeſus-Chriſt. 66. *& ſuiv.* Il avoüe que le Meſſie doit vivre, & mourir dans les douleurs. 284. *& ſuiv.*

Tatien. Il fait un diſcours contre les Gentils. Idée de cet Ouvrage. Diſc. XXXI. Il croit l'ame corporelle. *ibid* LXXI

Théophyle d'Antioche. Idée de ſes trois Livres à *Autolycus*. Diſc. XXXII.

Tertullien. Son caractére. Diſc. XXXIV. Idée de ſon *Apologétique*. *ibid.*

Digitized by Google

ibid. xxxv. Deſſein de ſes Livres contre les Juifs. *ibid.* xxxvi. Défaut de ſa maniere d'écrire. *ibid.* Reproches que lui a fait le R. P. Mallebranche. *ibid.* Ce qu'on doit penſer de ſa chûte. *ibid.* xxxviii. Il croit l'ame corporelle, & pourquoi. *ibid.* lxxii

Teſtament. Différence des deux Teſtamens. 250

Théürgie. Ce que ſignifioit ce mot dans les Principes des Platoniciens. Diſcours. cxx. Eſt réfutée par S. Auguſtin. *ibid. & ſuiv.* Quelle étoit la vûë des Platoniciens en éxerçant la Théürgie. cxxii

Tibere l'Empereur, veut faire rendre les honneurs divins à J. C. 69

Tradition, ſon autorité. 339

V

Varron, ce qu'il penſoit des trois eſpéces de la Théologie prophane. Diſc. cxix

Velſius Juſtus ; ſes erreurs. Diſc. cl.x.

Vives Loüis, critique de ſes Livres ſur la Religion Chrétienne. Diſc. cl.

Urim, ce que c'étoit. 129. Son origine. *ibid.*

Z

Zacharie le Prophéte, ce qu'il a prédit du Sauveur. 281. 283. Réponſes aux difficultez que l'on fait ſur cette Prophétie. 295. *& ſuiv.*

Fin de la Table des Matieres.

Fautes à corriger dans le Texte.

Page xli. *Diſc.*	*ligne.* 19	diſtinction	*liſez* deſtination
cxxxiii	19	ameres	*liſez* amers
10	23	& réel.	*liſez* & réel ?
14	29	entre trois	*liſez* en trois
15	14	dont on démontre	*liſez* qui démontrent
17	4	ſans elle,	*liſez* ſans elles,
27	33	il ne forment	*liſez* il ne forme
30	12	lui même, il connoiſſoit	*liſez* lui-même. Il connoiſſoit
35 en marge		1. Per.	*liſez* 2. Pet.
39	14	vont il	*liſez* vont ils
45	35	publics	*liſez* publiques
49	36	feints.	*liſez* feints ?
84	26	la Paraphraſte	*liſez* la Paraphraſe
89	23	Traditions, écrites	*liſez* Traditions écrites
95	8	profident	*liſez* profitent
106	14	premiers	*liſez* derniers
120	12	Sybilles	*liſez* Sibylles
126	26	Roch	*liſez* Nabi

Page	ligne		
150	25	Joſeph	*liſez* Joſephe
177	18	le Peuple	*liſez* les Juifs
180	14	mois	*liſez* jours
294 en marge		ἔζυξαν	*liſez* ὄρυξαν
439	7	écoutera-t'il	*liſez* ajoûtera-t'il
440	4	voye	*liſez* voix
459	28	le mécanique naturel	*liſez* la mécanique naturelle

Dans les Notes.

Page 27,	2	natura curſus	*liſez* naturæ curſus
35	4	comprehenderit,	*liſez* comprehenderet,
ibid.	7	Cerinthis	*liſez* Cerinthi
68	1	cum quod	*liſez* eò quod
88	1	conſentis	*liſez* conſentit
232	6	homancio	*liſez* homuncio
328	2	Evangeliſtos	*liſez* Evangeliſtas

Digitized by Google

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conſeillers, les Gens tenans nôtre Cour de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, Salut. Nôtre bien amé le Sieur Abbé HOUTTEVILLE Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de ſa compoſition, qui a pour titre: *La Religion Chrétienne prouvée par les Faits*; s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Sieur Expoſant, & reconnoître ſon zéle, Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes, de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractére, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre, & débiter par tout nôtre Royaume pendant le tems de huit années conſécutives, à compter du jour de la datte deſdites Preſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de Perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangére dans aucun lieu de nôtre obéïſſance; comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Livre en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que ce ſoit d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe, & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui: à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des Contrevenans; dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris; & ce dans trois mois de la datte d'icelles: Que l'impreſſion dudit Livre ſera faite dans nôtre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & en beaux caractéres, conformément aux Reglemens de la Librairie: Et qu'avant que de l'expoſer en vente, le Manuſcrit ou Imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Livre, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de nôtre très-cher & feal Chevalier Chancelier de France, le Sieur Dagueſſeau, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, &

00659396

Digitized by Google

Digitized by Google